HAL
open science

Le conspirationnisme dans la culture politique et populaire aux États-Unis. Une approche sociopolitique des théories du complot

Julien Giry

▶ **To cite this version:**

Julien Giry. Le conspirationnisme dans la culture politique et populaire aux États-Unis. Une approche sociopolitique des théories du complot. Science politique. Université de rennes 1, 2014. Français. NNT : . tel-01686574

HAL Id: tel-01686574

https://hal.science/tel-01686574

Submitted on 17 Jan 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ANNÉE 2014

THÈSE / UNIVERSITÉ DE RENNES 1
sous le sceau de l'Université Européenne de Bretagne

pour le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE RENNES 1

Mention : Science Politique

École doctorale SHOS

présentée par

Julien Giry

Préparée à l'unité de recherche EA 4640 IDPSP
Institut du Droit Public et de la Science Politique
Faculté de droit et de science politique

Le conspirationnisme dans la culture politique et populaire aux États-Unis. Une approche sociopolitique des théories du complot

Thèse soutenue à Rennes le 6 Octobre 2014

devant le jury composé de :

Jean-Bruno Renard
Professeur des Universités en sociologie
Montpellier 3 Paul Valéry / *rapporteur*

Emmanuel Taïeb
Professeur des Universités en science politique
Lyon 2 Lumière – IEP Grenoble / *rapporteur*

Christine Guionnet
Maîtresse de conférences HDR en science politique
Rennes 1 / *examinatrice*

Nonna Mayer
Directrice de recherche émérite en science politique
IEP Paris / *examinatrice*

Frédéric Lambert
Professeur des Universités en science politique
Rennes 1 / *directeur de thèse*

« *J'écris parce que je veux faire à des idées qui sont miennes une place dans le monde. Faites-en ce que vous voudrez, c'est votre affaire et je ne m'en inquiète pas* »

Max STIRNER, *L'unique et sa propriété*, 1845

Remerciements :

A l'issue de la rédaction de cette thèse, je suis persuadé qu'il s'agit là d'un véritable travail « collectif ». En effet, il m'aurait été impossible de réaliser ce travail doctoral en l'absence du soutien sans faille d'un grand nombre de personnes dont la générosité, la gentillesse, la patience et l'intérêt manifestés à l'égard de mes travaux m'ont permis de progresser au cours de ma trajectoire « d'apprenti-chercheur ». Sans eux, cette thèse n'aurait jamais été ce qu'elle est aujourd'hui.

Je tiens tout d'abord à remercier mon directeur de thèse, le Professeur Frédéric Lambert pour avoir accepté, lorsque beaucoup ont refusé, d'encadrer cette thèse. Je le remercie très chaleureusement pour tous ses conseils et remarques toujours constructives sur le plan scientifique. Je tiens, outre ma gratitude, à lui exprimer toute mon amitié car il a toujours cru en moi et m'a toujours apporté son soutien fidèle.

Je remercie vivement les membres du jury de cette thèse, mesdames Christine Guionnet et Nonna Mayer ainsi que les rapporteurs, messieurs Jean-Bruno Renard et Emmanuel Taïeb, pour l'intérêt et l'attention qu'ils ont porté à mes travaux.

Je remercie également la faculté de droit et de science politique de l'Université de Rennes 1 qui a su m'offrir un cadre propice à la bonne réalisation de cette thèse, en particulier en m'ayant accordé sa confiance en tant qu'ATER. Je salue tous ses personnels : enseignants-chercheurs, notamment ceux dont j'ai eu l'insigne honneur d'assurer les Travaux Dirigés, administratifs et techniques

Un grand remerciement à l'Institut du Droit Public et de la Science Politique (IDPSP), à son directeur le Professeur Jean-Eric Gicquel, ses membres enseignants ainsi que les personnels administratifs, Anne-Marie Thomas en particulier.

Un grand remerciement également l'école doctorale SHOS, à son directeur le Professeur Frank Mouraux, aux personnels administratifs, mesdames Pasquale Bréger et Alexandrine Brunel notamment, toujours disponibles pour les diverses démarches, notamment pour l'inscription et la soutenance.

Je remercie aussi l'ensemble des services bibliothécaires et leurs personnels des universités de Rennes 1, de Rennes 2, de l'IPAG et de l'IEP sans qui cette thèse n'aurait pas pu se dérouler dans de si bonnes conditions.

Je veux de plus saluer mon directeur de mémoire de 2ème année de Master, monsieur Laurent Godmer de l'Université de Paris-Est Marne-la-Vallée qui le premier, dès 2009, a accepté d'encadrer mes recherches sur le conspirationnisme et qui avait compris qu'en science politique ce n'était pas un objet allogène.

Je remercie en outre ma famille, mes parents, mes frères, mes grands-parents pour leur soutien indéfectible, y compris financier, leurs encouragements quotidiens et les relectures régulières. Cette thèse, d'une certaine manière, est un peu la leur.

Pour finir je tiens à remercier tous mes collègues et mes amis, ils se reconnaîtront. Grand merci également à tous ceux qu'il m'est ici impossible de citer faute de place et de peur de les oublier mais qui d'une manière ou d'une autre ont tous contribué à la réalisation de cette thèse.

Sommaire

Introduction..... p. 1.

Partie 1 : Un fait extraordinaire comme élément déclencheur des théories du complot..... p. 37.

Chapitre 1 : L'assassinat de JFK et les attentats du 11 Septembre 2001 comme référents de l'imaginaire complotiste américain. Des théories du complot au conspirationnisme..... p. 39.

Chapitre 2 : La sous-culture conspirationniste des minorités ethnoculturelles aux États-Unis. L'exemple des afro-américains..... p. 111.

Partie 2 : Les acteurs du complotisme, leaders conspirationnistes et boucs-émissaires..... p. 135.

Chapitre 1 : leader conspirationniste : entrepreneur politique du complot global. Approche empirique, monographique et idéale-typique..... p. 136.

Chapitre 2 : Les boucs-émissaires traditionnels aux États-Unis..... p. 212.

Partie 3 : Les fondements d'une culture politique et populaire conspirationniste ..... p. 295.

Chapitre 1 : L'anti-étatisme et l'anti-intellectualisme comme explication structurelle de l'ancrage du phénomène conspirationniste..... p. 296.

Chapitre 2 : L'importance des sociétés secrètes, des « super-comités » et des mafias dans le développement d'une culture conspirationniste..... p. 357.

Chapitre 3 : Une culture populaire du complot. Le rôle des mass-médias dans la diffusion et la légitimation du conspirationnisme..... p. 422.

Conclusion générale..... p. 472.

Annexes..... p. 481.

Bibliographie sélective..... p. 523.

Bibliographie thématique..... p. 526.

Table des matières..... p. 584.

« Aux États-Unis, un sondage réalisé en 2006 par l'université de l'Ohio pour le compte du groupe de presse Scripps Howard révèle que 36% des personnes pensent possible (*somewhat likely*) ou très probable (*very likely*) que "des officiers fédéraux ont, soit aidé aux attentats, soit savaient mais n'ont rien fait parce qu'ils souhaitent un engagement militaire américain au Moyen-Orient". Le même sondage indique que 16% des personnes interrogées estiment possible (*somewhat likely*) ou très probable (*very likely*) que "l'effondrement des tours jumelles de New York a été aidé par des explosifs dissimulés dans les bâtiments" »[1].

De ces considérations préliminaires il apparaît donc d'emblée qu'une large frange de la population américaine[2], même plus de cinq ans après la tragédie, semble sensible et réceptive aux théories du complot relatives aux attentats commis le 11 Septembre 2011 à New York contre le *World Trade Center*. Plus largement, comme l'exprime, entre autres[3], le politiste américain Michael Barkun, il existe, aux États-Unis, une « culture de la conspiration »[4] dont les fondements sont les bases mêmes de l'organisation socio-politique américaine. En fait, tout se passe comme si la culture politique et populaire américaine, par ses valeurs et ses principes, portait en elle les germes d'une acceptation de la légitimité des théories du complot. Même, pour Peter Knight, « il est clair que

1 Jérôme Quirant, « Introduction : l'imposture est dans la rumeur », *Science et pseudo-sciences*, Hors-série, N° 296, Juin 2011, p. 3. A titre de comparaison, selon la même source, en France, 8% des sondés déclarent croire à l'implication du gouvernement américain dans les attentats du 11 Septembre 2011, contre 23% en Allemagne, 30% au Mexique, et même 36% en Turquie. De la même manière, un sondage réalisé en 2004 par l'institut américain Zogby auprès de la population new-yorkaise révélait que « 49% des résidents de de New-York croyaient que des membres du gouvernement américain "savaient à l'avance que des attaques étaient prévues le 11 Septembre 2001, ou autour de cette date, et qu'en conscience, ils les ont laissées arriver" ». Cass R. Sunstein, Adrian Vermeile, « Symposium on Conspiracy Theories. Conspiracy Theories : Causes and Cures », *The Journal of Political Philosophy*, Vol. 17, N° 2, 2009, p. 202.

2 En janvier 2013, un sondage réalisé par l'institut Public Mind et commandé par l'Université Fairleigh Dickinson du New Jersey révèle que sur un échantillon de 814 personnes interrogées, 75 % des électeurs Républicains et 56% des Démocrates considèrent qu'au moins une de ces propositions est « probablement vraie » (*likely true*) : 36% pensent que le président Obama cache des informations importantes sur son passé et son enfance (64% chez les Républicains), 25% pensent que le Président George W. Bush a eu connaissance à l'avance des attentats du 11 septembre 2001 (36% chez les Démocrates, 12% chez les Républicains et 59% chez les afro-américains), 23% pensent que lors l'élection présidentielle de 2004, les partisans du Président Bush ont commis des fraudes électorales significatives dans l'Ohio (37% chez les Démocrates), 20% pensent que lors de la dernière élection présidentielle, en 2012, les partisans de Barack Obama ont commis des fraudes électorales significatives (36% chez les Républicains). http://publicmind.fdu.edu/2013/outthere/

En France, un sondage réalisé en 2011, par la société HEC junior conseil pour le compte du site internet conspirationniste *reopen911.info*, révèle que 58% des sondés doutent de la « version officielle » des attentats du 11 Septembre 2001 à New York. Dans le détail, 45,8% des sondés admettent éprouver « quelques doutes » tandis que 12,6% disent éprouver de « sérieux doutes ». Au-delà des précautions d'usage vis-à-vis d'un soudage, plus encore lorsque celui-ci résulte d'une commande pour un site web d'essence conspirationniste, il n'en demeure pas moins que les résultats complets démontrent incontestablement une certaine ignorance du public face aux attentats du 11 Septembre ainsi qu'une certaine méfiance à l'endroit des informations présentées par le gouvernement américain, l'Administration Bush en particulier.
http://www.reopen911.info/11-septembre/sondage-h-e-c-pour-reopen911-les-francais-et-le-11-9-11-questions-sur-le-11-septembre/

3 Pour une approche culturaliste du phénomène conspirationniste américain, nous pouvons également citer Robert Alan Goldberg, *Enemies Within. The Culture of Conspiracy in Modern America* [2001], New Haven, Yale University Press, 2001, 368 p.

4 Michel Barkun, *A Culture of Conspiracy. Apocalyptic Visions in Contemporary America* [2003], Los Angeles, University of California Press, 2003, 243 p.

l'imagination ou la détection de plans secrets est un phénomène récurrent de l'histoire américaine qui a connu des périodes plus fécondes que d'autres. Il est d'ailleurs souvent suggéré que la nation a une affinité particulière avec la pensée conspirationniste ; que le conspirationnisme est distinctement un phénomène américain »[5]. Bien entendu, ceci ne signifie pas que la culture américaine soit intrinsèquement et exclusivement conspirationniste, ou que l'ensemble des citoyens américains portent du crédit aux théories conspirationnistes mais, seulement, qu'elle contient des éléments, des facteurs, des traits facilitateurs ou des affinités électives au développement, à l'ancrage et à la légitimation des théories du complot comme grille alternative d'explication des événements. De cette manière, on pourrait dire avec Marcel Gauchet que la rhétorique conspirationniste constitue « au sein de l'univers démocratique, l'un des modes ordinaires sur lesquels l'ensemble des acteurs sociaux se représentent le pouvoir et son action. Selon eux, derrière les détenteurs apparents du pouvoir, il existe un pouvoir caché qui est le vrai pouvoir, et dont les maîtres tirent les ficelles à l'insu du peuple. Le complot est une véritable catégorie de l'explication politique »[6]. Dès lors, comme ces propos liminaires y invitent, notre thèse de science politique s'inscrit essentiellement dans une double approche culturaliste et constructiviste dans la mesure où elle se propose d'aborder et d'éclairer le phénomène conspirationniste aux États-Unis[7] au travers d'une analyse à dominante sociopolitique. De manière plus explicite, il ne saurait y avoir dans nos travaux de prééminence du terme *conspirationnisme* sur celui d'*États-Unis* et inversement ; tous les deux doivent être, au contraire, envisagés avec la même importance, le même poids afin de rendre pleinement compte de cette culture de la conspiration existante dans ce pays. En d'autres mots, notre thèse se veut tout autant une recherche portant sur les États-Unis, sur un sous-champ politique radical et une culture ou une sous-culture particulière, qu'une réflexion relative à la pensée conspirationniste. Aussi, par culture[8] nous entendons :

> « l'accord mutuel sur des idées conventionnelles, manifestes dans les actions et les objets, qui caractérise toute société. C'est cet accord mutuel qui constitue les significations attachées aux actes et aux objets. Ces significations sont conventionnelles et donc culturelles dans la mesure où elles sont devenues typiques pour les membres de cette société du fait des intercommunications entre ceux-ci. Une culture est donc une abstraction : c'est l'ensemble des types auquel tendent à se conformer les significations que les différents membres de la société attribuent à un même acte ou à un même objet. Les significations

5 Peter Knight « Making Sense of Conspiracy theories » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, p. 17.

6 Marcel Gauchet, « Le démon du soupçon », *Les collections de l'histoire*, N° 33, 2006, p. 61.

7 Néanmoins, même si nos travaux ont pour cadre essentiel les États-Unis, nous ne nous interdisons pas, lorsque ceci se révélera nécessaire, d'avoir recours à la méthode comparatiste. Aussi, des pays comme l'Italie ou la France pourront, à l'occasion, être mobilisés pour soutenir ou éclairer nos développements.

8 Voir aussi, Jacques Lagroye, Bastien François, Frédéric Sawicki, *Sociologie politique* [1991], Paris, Presses de Science Po et Dalloz, 2012, pp. 415-429.

s'expriment dans les actions et dans le produit des actions, à partir desquels nous les inférons. On peut ainsi définir la "culture" par les limites à l'intérieur desquelles les comportements conventionnels des membres de la société peuvent varier sans cesser d'être tenus pour identiques par tous les membres »[9].

Même si cette définition anthropologique de la culture semble plus adaptée aux sociétés primaires et homogènes, cette notion peut tout de même être adoptée et appliquée pour les différents acteurs multipositionnés qui composent des groupes ou des sous-groupes au sein des sociétés modernes, qu'ils soient religieux, ethniques, régionaux, professionnels ou encore conspirationnistes. Aussi,

> « une culture se constitue chaque fois qu'un groupe de personnes mène une existence en partie commune, avec un minimum d'isolement par rapport aux autres, une même position dans la société et peut-être un ou deux ennemis en commun. Il en va ainsi pour ceux qui, s'adonnent à l'héroïne, partagent un plaisir interdit, une tragédie, une lutte contre le monde conventionnel ; ou bien pour les frères et sœurs qui, affrontant la toute puissance et l'arbitraire de leurs parents, inventent une langue et un ensemble d'habitudes qui leur sont propres et qui persistent même lorsqu'ils sont devenus aussi grands et puissants que leurs parents ; ou encore pour les groupes d'étudiants en médecine qui doivent affronter les mêmes cadavres, les mêmes "colles", les mêmes malades difficiles, les mêmes professeurs et doyens »[10].

Dès lors, une culture apparaît lorsque des acteurs en interaction construisent ensemble un système de sens, de valeurs, de représentations ou de symboles signifiants pour eux. Dans les sociétés modernes vont apparaître en marge de la culture dominante et majoritaire de nouvelles cultures, c'est-à-dire des sous-cultures, plus ou moins minoritaires et dominées, déviantes[11] ou non, et plus ou moins tolérées et acceptées par la culture majoritaire dominante ; chaque sous-culture reproduisant en son sein ces mêmes phénomènes de domination. De ce point de vue, il s'agit pour nous de proposer une appréhension originale allant, non pas à l'encontre mais au-delà de l'approche traditionnelle des théories du complot, en forgeant un nouveau cadre conceptuel dynamique, prenant davantage en considération les acteurs et la culture politique et populaire, d'analyse du phénomène conspirationniste, permettant alors de comprendre comment les théories du complot fonctionnent comme une sous-culture, reproduisant en son sein des mécanismes de domination sur des « sous sous-cultures » conspirationnistes[12], et trouvant une large audience aux États-Unis.

---

9 Robert Redfield, *The Folk Culture of Yucatán* [1941], Chicago, University of Chicago Press, 1941, pp. 103-104.

10 Everett C. Hughes, *Students' Culture and Perspectives : Lectures on Medical and General Education* [1961], Lawrence, University of Kansas law School, 1961, pp. 28-29.

11 Pour une étude sociologique des cultures déviantes, voir : Howard Becker, *Outsiders* [1963], tr. fr. Jean-Pierre Briand, Jean-Michel Chapoulie, Paris, Métailié, 1985, 248 p. Quant aux cultures criminelles, voir Albert K. Cohen, *Delinquent Boys : The Culture of Gangs* [1955], New York, The Free Press of Glencoe, 1971, 198 p. Gérard Mauger, *La sociologie de la délinquance juvénile* [2009], Paris, la Découverte, 2009, 122 p.

12 On pense ici à l'imaginaire et à la culture conspirationniste des minorités ethnoculturelles qui représentent des sous-cultures dans la culture conspirationniste majoritaire et dominante. Cf *Infra* Partie 1 Chap. 2.

1°) Contextualisation et légitimation de l'étude des phénomènes conspirationnistes aux États-Unis : rappels historiques

« Aux États-Unis, le domaine des *conspiracy theories* est une véritable industrie qui suppose […] la dénonciation par leurs auteurs de vastes complots installés au cœur de l'État américain où les conjurés tirent les ficelles dans l'ombre et manipulent l'ensemble des citoyens en vue de faire triompher une idéologie diabolique. On voit ici la portée politique de telles théories qui sont à leur façon des théories du pouvoir »[13].

Affirmer d'emblée, comme nous l'avons fait, l'existence d'une culture de la conspiration aux États-Unis nécessite immédiatement d'être justifié en retraçant une chronologie sommaire[14] sous la forme d'une relecture de l'histoire américaine au travers du prisme conspirationniste, c'est-à-dire celui de l'émergence de théories du complot pointant du doigt tel ou tel groupe tentant de subvertir l'ordre économique, social ou politique du pays. Cependant, et cette remarque préliminaire vaut pour l'ensemble de nos travaux, il nous est impossible de réaliser un inventaire exhaustif des théories du complot qui ont jalonné l'histoire américaine ; mieux, un tel « catalogue » ne serait même pas souhaitable car il nuirait nécessairement à la profondeur de l'approche analytique. Néanmoins, les États-Unis, et ce avant même leur Indépendance, ont généré à intervalles réguliers des théories alternatives de type conspirationniste recevant un large écho favorable de la part des populations. En effet, dès la fin des années 1790, les colonies américaines furent traversées par une première vague conspirationniste mettant en cause les Illuminatis[15] accusés de vouloir imposer un pouvoir occulte au monde. Plus tard, dans les années 1820 et 1830, la thématique d'un complot franc-maçon, en lien avec la mouvance anti-Jackson, contre la jeune République américaine devint une véritable « obsession de la conspiration »[16] pour de nombreux citoyens. Durant les décennies 1840 à 1860, ce furent les jésuites et les catholiques qui devinrent les cibles et les victimes de théories du complot les accusant, en lien avec l'Empire Austro-Hongrois, de vouloir détruire les institutions politiques, civiles et religieuses américaines pour substituer la religion catholique au protestantisme. Dans les années 1870, à la faveur du premier Grand Réveil religieux, les premiers primitivistes évangélistes parvinrent à prolonger le mythe d'un complot papiste aux États-Unis. Toujours à cette époque, l'idée d'un complot à l'origine de l'assassinat, en 1865, du Président

13 Yves Viltard, « La figure de l'ennemi intérieur dans les théories conspiratrices aux États-Unis », *Sociétés*, N° 80, 2003, p. 92.

14 Pour une approche chronologique des théories du complot aux États-Unis voir : Daniel Pipes, Conspiracy. *How The Paranoid Style Flourishes and Where it Comes From* [1997], New York, Simon & Schuster, 1999, pp. 52-128. Ou encore, David Brion Davis (dir.), *The Fear of Conspiracy. Image of Un-American Subversion From the Revolution to the Present* [1971], Londres, Cornell University Press, 1979, 369 p.

15 Cf *Infra* Partie 2 Chap. 2 II-A,C.

16 Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, p. 14. Nous discuterons largement ce point de vue. Cf *Infra* Partie 2 Chap. 2 II-B.

Lincoln devint un thème récurrent, jusqu'à aujourd'hui, de la culture américaine. Enfin, les années 1870, profitant de la thématique du droit des États à l'origine de la Guerre Civile (1861-1865), marquèrent le point de départ d'une autre théorie du complot fondamentale aux États-Unis : l'idée que le gouvernement central, dirigé par une oligarchie patricienne, conspirerait contre les droits des États et les libertés individuelles des citoyens américains[17].

Au tournant du XXe siècle, notamment sous l'influence du mouvement anti-intellectuel mené par les évangélistes et les businessmen[18], l'idée qu'une engeance, composée par les intellectuels libéraux, les communistes et les juifs, ayant pour dessein secret de menacer l'équilibre traditionnel, rural et conservateur des États-Unis afin d'imposer une dictature communiste, connut un vaste succès ; l'opposition centrale de ce conflit de valeurs se nouait alors autour de la théorie de l'Évolution. Dans les années 1920 et 1930, sous l'impulsion du Ku Klux Klan notamment, et en réaction au New Deal, le gouvernement, accusé d'être au service du complot communiste international, et les juifs furent les cibles principales de théories exposant un supposé plan occulte destiné à détruire les États-Unis de l'intérieur. Durant les décennies 1950-1960, sous l'impulsion du Vice-Président Nixon ou du Sénateur McCarthy notamment, l'idée d'un entrisme communiste au sein des centres de pouvoirs américains devint une véritable psychose qui marqua les élites libérales, notamment des universitaires de la « gauche » non communiste comme Daniel Bell ou Richard Hofstadter[19]. De même, ces années indiquèrent le début des théories conspirationnistes relatives à l'assassinat du Président Kennedy à Dallas le 22 Novembre 1963 et aux Aliens, détenus ou disséqués, dans des laboratoires secrets appartenant au gouvernement : la Zone 51 ou bien l'incident de Roswell[20]. Aussi, dès cette période, « des historiens ont émis l'idée que les États-Unis étaient devenus le foyer du conspirationnisme dans la mesure où les théories du complot les plus proéminentes y ont été produites et révélées depuis les années 1960 »[21]. Dans les années 1970, la thématique d'un complot communiste puis d'une conspiration des puissants et du gouvernement contre le peuple, après l'affaire du Watergate notamment, revinrent sur le devant de la scène en lien avec les théories du Nouvel Ordre Mondial judéo-sioniste. En outre, la thématique de l'assassinat

17 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 I.

18 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 II.

19 Yves Viltard, « Archéologie du populisme. Les intellectuels libéraux américains saisis par le maccarthysme », *Genèse*, N° 37, 1999, pp. 44-69.

20 Preuve de la prégnance du conspirationnisme ufologique aux États-Unis, Pierre-André Taguieff relève que, si l'on examine avec soin les sondages réalisés sur la période 1995-2005, il apparaît qu'entre 50% et 80% des citoyens américains interrogés affirment être sûrs que leur gouvernement est entré en contact avec des entités extraterrestres et qu'il le leur cache. Pierre-André Taguieff, *La foire aux Illuminés. Ésotérisme, théories du complot, extrémisme* [2005], Paris, Mille et une nuits, 2005, p. 31

21 Peter Knight « Making Sense of Conspiracy theories » *in* Peter Knight (dir.), *op cit*, p. 18

d'Elvis Presley ou de sa « non-mort » devint, au même titre que la théorie d'un complot mafieux italo-américain dirigeant réellement les États-Unis[22], l'un des traits caractéristiques de la culture populaire américaine de la conspiration. Les décennies 1980-1990 furent, pour leur part, dominées par la thématique des « guerres culturelles », c'est-à-dire l'idée que les intellectuels libéraux, Hollywood, les médias, éventuellement les juifs, et le gouvernement chercheraient à subvertir les valeurs traditionnelles américaines ; en cela il s'agirait d'une conspiration ouverte contre les vrais patriotes américains[23].

A l'aube du XXIe siècle, les États-Unis, traumatisés par les attentats du 11 Septembre 2001, connurent une nouvelle vague, en particulier due au média internet, de déferlement conspirationniste notamment sous l'impulsion du mouvement *Truther*[24]. En effet, le gouvernement, l'Administration Bush en particulier, les néo-conservateurs, l'État d'Israël, les juifs, les Illuminatis, les francs-maçons, voire même l'oligarchie britannique pour Lyndon LaRouche, se virent accusés de former l'architecture d'un gouvernement mondial secret. Dans la décennie 2010, les super-comités (Groupe Bilderberg, Commission Trilatérale, Conseil des Relations Étrangères ou Club des Bohémiens) ainsi que les grandes banques vinrent se joindre au concert des instances participantes de l'établissement d'un Nouvel Ordre Mondial présenté comme totalitaire. En outre, les années 2010, sous l'impulsion de la mouvance Tea Party, marquent le retour de la thématique d'un complot communiste aux États-Unis dont le Président Obama serait le plus illustre agent. Enfin, les théories alternatives ou conspirationnistes relatives à la mort, l'assassinat, la disparition ou la « non-mort » de Michael Jackson apparaissent comme une reviviscence des thèses avancées à propos d'Elvis Presley dès les années 1960.

22 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 II.

23 A titre d'exemple, le journaliste et homme politique Patrick Buchanan - Cf *Infra* Partie 3 Chap. 3 III-B. - dénonçait une « guerre culturelle » entre, d'un côté, les « hippies », les libéraux, Hollywood, la Californie, les homosexuels, les intellectuels de la Nouvelle-Angleterre et, de l'autre, les « bons américains » conservateurs, les chrétiens et le Mid-West rural. Cette thématique est sans doute reprise de la plus magistrale des façons dans l'adresse de Buchanan à la Convention Républicaine de 1992. Toutefois, en 1996, Buchanan, de son propre chef, sentait le besoin de déclarer que « contrairement à ce dont on le qualifie parfois, il n'est ni antisémite, ni homophobe, ni raciste, ni sexiste, ni antiféministe, ni fasciste, ni isolationniste ». Partrick Buchanan, « AP wire story: Buchanan's Positions ... In His Own Words », *Charleston Gazette*, 3 Mars 1996. Pour une analyse très fouillée et détaillée de la rhétorique conspirationniste chez Pat Buchanan, on se référera au livre de Jérôme Jamin. Jérôme Jamin, *L'imaginaire du complot. Discours d'extrême droite en France et aux États-Unis* [2009], Amsterdam, Amsterdam Press University, 2009, 342 p.

24 Les *Truthers* sont les individus qui n'adhèrent pas à la « thèse officielle » des attentats du 11 Septembre ; ils préfèrent y voir l'œuvre du gouvernement américain comme le proclament leur slogan fétiche : *9-11 Was An Inside Job*. Le 11 Septembre était un boulot de l'intérieur.

En somme, ce rapide aperçu historique permet d'accréditer l'idée d'une culture de la conspiration aux États-Unis dans le sens où ils produisent et diffusent régulièrement, et même parmi les sphères du pouvoir, des théories alternatives d'interprétation du monde et de ses événements de type conspirationniste. Dès lors, l'un des enjeux fondamentaux de notre thèse résidera dans la détermination et la caractérisation des mécanismes, des traits politiques et culturels qui expliquent les conditions de possibilité, d'avènement, de développement, d'ancrage et de légitimation d'une culture de la conspiration aux États-Unis. Parmi ces éléments favorisant l'apparition d'une culture de la conspiration aux États-Unis, retenons simplement pour l'heure, mais nous y reviendrons en détails[25], l'anti-étatisme structurel et viscéral ainsi que le conservatisme anti-intellectuel d'une large frange de la population américaine, une socialisation qui, grâce à industrie de la culture de masse (cinéma, séries télévisées, livres et jeux vidéo), accrédite les thèses du complot gouvernemental, mafieux ou du Nouvel Ordre Mondial. Enfin, l'importance de mouvements religieux radicaux, évangélistes en tout premier lieu, favorise le développement de théories complotistes.

2°) Conspirationnisme, mouvements religieux radicaux et aliénation politique des phénomènes sociaux en interaction

Les mouvements religieux, d'autant plus lorsqu'ils sont radicaux, semblent d'un certain point de vue présenter une réelle homologie, dans leur mécanique, avec le phénomène conspirationniste. En effet, l'un comme l'autre participent non point d'une démarche rationnelle ou cartésienne mais relèvent au contraire de la *croyance* en un message révélé par un prophète, au sens wébérien du terme.

> « Le prophète et le sauveur ont en règle générale trouvé leur légitimité dans la possession d'un charisme magique, mais celui-ci n'était pour eux que le moyen de faire reconnaître et d'imposer leur personnalité soit dans sa valeur d'exemple, soit dans sa qualité d'envoyé et de sauveur. En effet, le contenu de la prophétie ou des commandements du sauveur consistait à orienter la conduite de vie autour de la recherche d'un bien de salut (*Heilsgut*)[26].

Ainsi, à la manière du fidèle, l'adepte du conspirationnisme fait en quelque sorte acte de foi et d'allégeance à l'endroit d'un prophète conspirationniste et des théories du complot auxquelles il accorde corps et âme, sans restriction aucune, valeur de vérité absolue et indépassable. D'une manière largement manichéenne, il exclut de ses références idéologiques, familiales ou amicales ses ennemis, c'est-à-dire ceux qui ne partagent pas la même croyance, la même conviction que lui.

25 Cf *Infra* Partie 3.
26 Max Weber, *Sociologie des religions* [1996], tr. fr. Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard, 2006, p. 416.

Aussi, il engage alors une sorte de lutte eschatologique entre ce qu'il perçoit comme le vrai, le Bien, la dénonciation du complot et, les forces occultes, le Mal, le complot lui-même. De ce point de vue, l'adepte des théories du complot, comme le croyant fervent, dénie toute légitimité ou même toute recevabilité à l'objection rationaliste ou à la remise en question philosophique et/ou politique de sa théorie. En effet, ses opposants sont nécessairement perçus comme des adversaires représentant les forces du Mal ou des agents au service du complot global. En fait, l'adepte, en tant que militant politique fondamentaliste, n'engage jamais le débat sur le fond de la théorie du complot ; il se concentre plutôt sur la disqualification morale de ses ennemis. De même que dans les religions du salut-délivrance, le conspirationnisme se propose alors de dévoiler un message codé, ésotérique qui n'apparaît et ne peut être compris au premier instant ; il s'agit d'un niveau supérieur de vérité auquel le croyant n'accède que via un travail, un chemin intérieur avec l'aide du prophète. En effet, la Révélation nécessite alors l'intervention de « l'autorité religieuse personnelle de celui qui est reconnu sur la base d'une révélation dont il se prévaut ("moi je vous dis que...") »[27], c'est-à-dire d'un prophète charismatique ou, dans notre cas, d'un « leader paranoïaque »[28] capable d'interpréter, à la manière du clergé, les éléments cachés et de révéler au grand jour le complot de sorte que cet intermédiaire devient *in fine* la seule et unique autorité légitime du point de vue du fidèle. Ainsi, comme dans le cas des nouveaux mouvements religieux, la croyance conspirationniste enferme, le fidèle dans une sphère mystique, certes païenne, disposant de ses propres codes, de son propre langage et imaginaire, de ses propres valeurs et représentations n'ayant pour légitimité et moyen de légitimation aux yeux du croyant que l'affirmation d'eux-mêmes. Comme eux, la pensée conspirationniste « conteste les processus sociaux qui structurent la société moderne […] Quant à l'obéissance due aux leaders, elle repose, non pas sur une position dans un système hiérarchique bureaucratique, mais sur la reconnaissance personnelle des qualités de ces leaders »[29]. Dès lors, l'extérieur est diabolisé et l'adepte des théories du complot va se couper de sa famille, de ses amis et des instances traditionnelles de socialisation. « La *conversion* à un groupe idéologiquement intolérant et/ou collectivement totalitaire requière que les dévots rompent totalement avec leurs vies

27 Jean-Paul Willaime, *Sociologie des religions* [1995], Paris, PUF, 2010, p. 32.

28 Richard Hofstadter, *op cit*, pp.3-40. Nous ne reprenons pas dans nos travaux le terme de leader paranoïaque, en dehors des citations y faisant référence, utilisé par Hofstadter pour désigner l'individu ou le groupe d'individus à l'origine d'une pensée conspirationniste. Nous utiliserons l'expression de *leader conspirationniste* de manière à éviter un vocabulaire psychiatrisant impropre aux sciences sociales et à la réification des faits sociaux. Bien que chez Hofstadter le leader paranoïaque reste largement indéterminé, nous essayerons, pour notre part d'en forger, à partir de la méthode empirique, un concept sociologique idéal-typique du leader conspirationniste. Cf *Infra* Partie 2 Chap. 1.

29 Françoise Champion, « Nouveaux mouvements religieux et conflits de société (1965-1985) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, N° 19, 1988, pp. 45-46.

précédentes »[30]. Aussi, il en résulte une « conception moniste de la réalité […] où l'individu [...] peut acquérir une structuration identitaire »[31], idéologique, propre et collective. De sorte que, le prophète ou le leader conspirationniste vont devenir pour l'adepte le seul référentiel légitime.

Aussi, la fascination et le développement des thèses conspirationnistes, par leurs modes d'explications simplistes et manichéens se voulant d'autorité, paraissent alors agir comme une sorte de substrat, ou de corrélat, aux nouveaux mouvements religieux[32] dans le monde contemporain désenchanté, en occident au moins, et secoué par les crises non seulement socio-économiques mais aussi morales, politiques et institutionnelles ; en un mot à une crise existentielle d'une société qui doute de ses valeurs et qui s'interroge sur elle-même.

> « Les êtres humains sont continuellement confrontés à des situations qui font qu'ils ne peuvent plus comprendre le monde qui les entoure. Il leur arrive des choses qu'ils ne pensent pas mériter. Leur souffrance est décrite comme une injustice, une mauvaise et diabolique malchance, une catastrophe. Parce qu'eux-mêmes vivent correctement, agissent normalement, de la juste manière, vont à la bonne église, appartiennent à une culture supérieure, ils ressentent cette souffrance comme injustifiée. Dans leur recherche du pourquoi tant de vilaines choses leur arrivent, ils en viennent rapidement à incriminer un autre groupe, un groupe adverse auquel ils attribuent certaines caractéristiques. Ce groupe, évidemment, est la cause de leurs souffrances car il travaille secrètement à mettre en œuvre des plans sombres et maléfiques contre eux »[33].

Dès lors, le développement exponentiel du référentiel conspirationniste doit s'interpréter comme une réponse de défiance face aux référentiels sociopolitiques et moraux traditionnels d'interprétation d'un monde complexe, multipolaire et globalisé ; il devient alors un mode d'explication populiste du monde et de ses événements, simpliste et manichéen, audible et compréhensible par tous et chacun. De cette manière, par homologie aux nouveaux mouvements religieux, en rejetant la nature complexe inhérente à tout fait social, à toute interaction humaine dans un monde incertain et ouvert, le mode d'explication conspirationniste devient une sorte de refuge pratique capable de recevoir et de projeter l'ensemble des craintes et angoisses engendrées

30 Thomas Robbins, David Bromley, « New Religious Movements in the United States », *Archives des sciences sociales des religions*, N° 83, 1993, p. 93.

31 Françoise Champion, *art cit,*p. 46.

32 Parfois même, les nouveaux mouvements religieux, pour peu que l'on en accepte une définition large, se confondent avec les mouvements conspirationnistes sectaires, les *cult organizations*, comme le mouvement LaRouche, auquel nous avions consacré notre mémoire de recherche de Master 2ème année et que étudierons en détails au cours de cette thèse (Cf *Infra* Partie 2 Chap.1 I). De même, l'Église de Scientologie, la secte Moon, ou le Temple du Peuple du révérend Jim Jones, dans les années 1970, diffusent, ont diffusé, des messages clairement conspirationnistes. Par ailleurs, les nouveaux mouvements religieux comme les groupes conspirationnistes, outre leur caractère international, « sont souvent hypermodernes au niveau de leur organisation et de leurs techniques de diffusion ». Jean-Paul Willaime, *op cit*, p. 62.

33 Dieter Gorth, « The Temptation of Conspiracy Theory, or Why do Bad Things Happen to Good People » *in* Carl Friedrich Graumann, Serge Moscovoci (dir.), *Changing Conception of Conspiracy* [1987], New York, Sringer-Verlag, 2012, p. 1.

par le monde occidental en crise économique et mutations identitaires. En somme, il se produit, à la faveur d'une prise de distance voulue (radicalisation politique) ou subie (incertitude, incompréhension, « violence symbolique ») de la part d'un certain nombre d'acteurs sociaux à l'égard du système politique, institutionnel et moral, c'est-à-dire un phénomène sociologique d'aliénation politique, un *ré-enchantement conspirationniste du monde*[34]. Comme le radicalisme des nouveaux mouvements religieux a pu, peut, servir pour certaines personnes de grille exclusive d'interprétation d'autorité du monde, le conspirationnisme devient, pour d'autres, à l'époque contemporaine, un prisme d'autorité concurrent et légitime d'explication et d'interprétation des phénomènes sociopolitiques de toutes natures.

Dès lors, si comme Fenster l'affirme[35], le conspirationnisme consiste alors, en dernière analyse, à mettre en avant une vision déformée de la causalité historique qui exclut radicalement les individus d'un engagement politique légitime au regard du champ politique rationnel-légal, il s'agit alors pour nous, en conséquence, d'envisager le rapport concret entre croyance conspirationniste et aliénation politique[36] et ainsi porter un coup d'arrêt au mythe de l'exceptionnalisme américain qui voudrait que l'extrémisme ne pénétrait pas, grâce aux corps intermédiaires stabilisateurs, l'intérieur du champ politique et social américain[37]. Ainsi, en règle générale, les citoyens américains observent

34 Simon Locke prétend que l'essor du conspirationnisme moderne est dû à la rationalisation, au sens wébérien du terme, des sociétés occidentales via un processus de désenchantement du monde. Si nous acceptons cette thèse d'un rationalisme accru et d'une perte de sens des méta-récits traditionnels, celui de la démocratie libérale faisant exception, nous allons plus loin en affirmant que, dans le contexte de crise générale, autant institutionnel que moral, nous assistons à un processus de réenchantement conspirationniste du monde, c'est-à-dire d'adhésion à un méta-récit cryptologique et ésotérique basé sur la croyance en des intentions cachées et des forces occultes. En effet, si le leader conspirationniste, au même titre que le prophète, exerce sur ses fidèles une domination de type charismatique, la rhétorique conspirationniste se propose de découvrir des pratiques ésotériques et des croyances relevant du magique, du supranaturel et/ou du sacré ; autant d'éléments caractéristiques d'un monde enchanté chez Weber. Simon Locke, « Conspiracy Culture, Blame Culture, and Rationalisation », *The Sociological Review*, Vol. 57, N° 4, 2009, pp. 567-585.

35 Mark Fenster, *Conspiracy theories : Secrecy and Power in American Culture* [1999], Minneapolis, University of Minneapolis, 2008, 400 p.

36 L'aliénation n'est entendue ici ni au sens de Feuerbach ni de Marx et Engels. Pour Feuerbach, l'aliénation renvoie à la construction par les hommes eux-mêmes de la figure divine. En effet, selon lui, les hommes ont fait dieu à l'image de ce que sont les qualités les valeurs humaines magnifiée : l'amour, la raison et la volonté. En conséquence, en substituant à l'immanence l'idée de transcende, les hommes s'aliènent, se dépossèdent de la véritable conscience de leur être au profit de Dieu. Ludwig Feuerbach, *L'essence du christianisme* [1841], tr. fr. Jean-Pierre Osier, Paris, Gallimard, 1992, 532 p. Pour Marx et Engels, l'aliénation se rencontre principalement dans les rapports de production capitalistes où le travail humain est dévoyé de sa finalité qui devient inintelligible pour le prolétariat. Devenu matériau interchangeable, le prolétariat se voit complètement dépossédé de son travail lui-même. Ceci ayant pour conséquence pour les hommes de perdre conscience d'eux-mêmes. Karl Marx, Friedrich Engels, *Le manifeste du Parti Communiste* [1848] tr. fr. Émile Bottigelli, Paris, GF Flammarion, 1999, 224 p.

37 Dans un article de 2002, le juriste américain Gur Bligh débattait la thèse de l'exceptionnalisme américain selon laquelle, grâce au Premier Amendement en particulier, il existerait une liberté totale d'expression pour les idées politiques les plus extrémistes au sein de la société et du champ politique américain. Or, pour Bligh, cet exceptionnalisme serait un « mythe » dans la mesure où la Cour Suprême, au nom du droit des partis à définir un

une certaine distance vis-à-vis des institutions politiques fédérales qui se traduit par un taux de participation relativement faible aux élections présidentielles en particulier[38]. Or, même si cet état de fait structurel peut s'expliquer par des traits culturels tels le rejet du gouvernement central ou les principes du *self-government*, il n'en demeure pas moins qu'il révèle une prise de distance consciente, notamment après l'affaire du Watergate, ou inconsciente à l'égard des institutions politiques rationnelles-légales[39]. En d'autres termes, il semble que la crise institutionnelle américaine soit largement due à un mouvement de défiance, d'absence ou de perte de confiance des citoyens américains à l'endroit de leur système politique : c'est-à-dire à un phénomène d'aliénation politique au sens anglo-saxon du terme.

Pourtant, pour appréhender l'aliénation à la manière d'un concept sociologique opératoire, l'exprimer, comme le font Ada Finifter[40] ou Kenneth Keniston[41] par exemple, en simple terme de distanciation à l'égard du champ politique rationnel-légal, de ses normes et de ses valeurs dominantes apparaît comme insuffisant. Deux raisons à ceci : tout d'abord, cela reviendrait à envisager l'aliénation non pas comme une situation positive, une situation en soi, mais comme une situation négative, dégénérée, « un paradis perdu »[42] ou « la perte éprouvée d'une relation et d'un

corpus de valeurs auquel les membres doivent adhérer, interprète de manière restrictive le Premier Amendement en permettant alors l'exclusion des extrémistes des deux grands partis. Ainsi, il s'appuie sur les exclusions de David Duke, de Lyndon LaRouche et de Frazier Glenn Miller du Parti Démocrate. Par ailleurs, Bligh argue que le bipartisme issu autant des contraintes des lois électorales, c'est-à-dire qu'il faut obtenir, soit un score élevé à l'élection précédente, soit réunir une pétition citoyenne pour pouvoir se présenter, que du mode de scrutin, le suffrage majoritaire à un tour, favoriserait l'émergence de coalitions modérées excluant les extrémistes. Pourtant, cette thèse semble quelque peu pécher par la définition très restrictive que Bligh retient des extrémistes ; ceux-ci, les exemples choisis en témoignent, ne sont que des antisémites patentés et de véritables néo-nazis. En retenant une acception plus large de l'extrémisme, il apparaît que les deux grands partis ont connu des extrémistes dans leurs rangs. Par exemple, le Parti Républicain a compté dans ses rangs le Sénateur McCarthy ou Pat Buchanan dont il a déjà été question. De même, le Parti Démocrate a longtemps accueilli la mouvance ségrégationniste et antisémite des *Dixiecrates* avec des personnalités comme George Wallace ou Robert Byrd. Quant à la limitation des discours extrémistes dans la sphère sociale, il semble que cela ne soit qu'un vœu pieux dans la mesure où divers groupes néo-nazis ont toujours pignon sur rue aux États-Unis. En outre, et Bligh l'admet, au regard de la jurisprudence de la Cour Suprême, si le Parti Démocrate est fondé à exclure Duke, LaRouche ou Miller, ceux-ci conservent néanmoins le droit de concourir aux différentes élections sous leurs propres couleurs en tant qu'Indépendants ou tiers parti. Gur Bligh, « Extremism in the Electoral Arena : Challenging the Myth of American Exceptionalism », *Brigham Young University Law Review*, 2008, pp. 1367-1440.

38 Annexe N°1 : Les taux de participation aux élections présidentielles américaines de 1960 à 2008.

39 Annexe N°2 : La perte générale de confiance des citoyens américains dans les grandes institutions publiques et privées.

40 Ada W. Finfiter, « Dimension of Political Alienation », *The American Political Science Review*, Vol. 64, Juin 1970, pp. 389-410.

41 Kenneth Keniston, *The Uncommitted : The Alienated Youth in American Society* [1960], New York, Dell Publishing, 2000, 500 p.

42 Lewis Fever, « What is Alienation ? The Career of a Concept » *in* Maurice Stein, Arthur Vidich (dir.), *Sociology on Trial* [1963], Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1963, p. 389.

sentiment de participation et de contrôle à l'égard des structures sociales existantes »[43]. Deuxièmement, en plus de la distance objective à l'égard du champ politique et de ses institutions, il convient de tenir compte d'une seconde variable : l'aliénation doit aussi être envisagée de manière subjective, c'est-à-dire relativement à chaque acteur au regard de sa position dans le champ politique en tenant compte de ses attentes ainsi que des ressources et des capitaux culturels, sociaux, économiques et politiques à sa disposition. Dès lors, quatre niveaux, plus ou moins graves, d'aliénation peuvent être dégagés[44]. D'abord, un sentiment d'incompréhension radicale par rapport aux valeurs, aux normes, aux rôles socio-politiques (*meaninglessness*) traduit ce que nous sommes tentés de qualifier de situation d'exclusion totale ou d'anomie à l'endroit du champ politique. Viennent ensuite, par gradation décroissante, des niveaux d'aliénations moins graves, plus partiels : une incompréhension, une incertitude ou une défiance envers les valeurs dominantes de la société (*valuelessness*), une absence de reconnaissance de la légitimité ou la défiance à l'égard des normes rationnelles-légales (*normlessness*), enfin, la méconnaissance ou la défiance à l'endroit des comportements sociaux jugés légitimes par l'idéologie dominante (*guidelessness*). Si la première situation d'aliénation, *meaninglessness*, conduit à l'anomie ou à l'exclusion radicale et totale des acteurs du champ politique et social, les trois dernières situations n'aliènent l'acteur que partiellement ce qui le conduit, de manière consciente ou inconsciente, à une participation défaillante, déviante, ou défiante au système politique. Pour ce qui intéresse notre thèse, il s'agit d'envisager l'aliénation politique, bien qu'elle n'y soit pas réductible, en tant que fait social conduisant, aux États-Unis, à l'apparition, la formulation et la pénétration au sein du champ politique et social, des partis politiques ou des élites médiatiques et intellectuelles, de thèses extrémistes et conspirationnistes.

43 Milton Yinger, « Anomie, Alienation and Political Behavior » *in* Jeanne Knutson (dir.), *Handbook of Political Psychology* [1973], San Franscisco, Jossey-Bass Publishers, 1973, p. 178.

44 François Chazel, « De quelques composantes de l'aliénation politique », *Revue française de sociologie*, Vol. 17, 1974, p. 111.

3°) Les trois piliers de la conspiration : définition et présentation du cadre traditionnel d'analyse des phénomènes conspirationnistes

A ce stade de l'introduction, quelques définitions, quelques clarifications terminologiques semblent maintenant devoir être apportées. Ainsi, selon le *Littré* un complot désigne « une résolution concertée secrètement et pour un but le plus souvent coupable »[45] tandis que le terme de conspiration est défini comme « le dessein formé secrètement entre plusieurs contre les pouvoirs publiques »[46] ; la conjuration, quant à elle, est définie comme « le complot contre un prince ou l'État »[47]. De ces définitions, il ressort l'idée globale d'une engeance secrètement constituée dans le but de subvertir le pouvoir politique en place. En somme, le complot, la conjuration ou la conspiration seraient le fait d'individus ou de groupes d'individus extérieurs au pouvoir politique tentant de le subvertir ou de le renverser. A l'opposé, ces conceptions occultent ou nient l'idée que le complot puisse venir du pouvoir lui-même qui, par exemple, conspirerait contre ses citoyens. Dans ce sens, le complot, pour Peter Knight, désigne « un petit groupe de personnes puissantes qui se mettent ensemble en secret pour planifier et accomplir une action illégale et inconvenante, une action qui a la particularité d'avoir une influence sur le cours des événements »[48]. Parallèlement, indice supplémentaire de la recrudescence de l'adhésion aux thèses du complot et de l'ampleur du fait social conspirationniste, le terme de conspirationniste, qui fait son entrée en 2012 dans les dictionnaires français, « se dit, selon *Le Petit Larousse Illustré*, de quelqu'un qui se persuade et veut persuader autrui que les détenteurs du pouvoir (politique ou autre) pratiquent la conspiration du silence pour cacher des vérités ou contrôler les consciences »[49]. En effet, si la conspiration, le complot ou la conjuration nécessitaient une réalité objective, une existence matérielle réelle et avérée, le conspirationniste se pose comme une rhétorique se proposant d'expliquer la marche générale et universelle du monde, le sens de l'histoire, au travers d'une projection d'une succession de complots supposés mis en œuvre par des dirigeants occultes tels que les juifs ou les francs-maçons. De cette manière, Mark Fenster voit la rhétorique du complot comme « la conviction qu'un groupe ou qu'un individu secret et omnipotent, navigant aux marges de la société, contrôle secrètement, en tout ou partie, l'ordre politique et social »[50]. Dans le même ordre d'idée, pour Emmanuel Taïeb, « on peut identifier la posture conspirationniste, quand son discours postule que le

45 Claude Blum (dir.), *Littré* [1863], « complot », Paris, Garnier, 2004, p. 276
46 *Ibid*. p. 284.
47 *Ibid*. p. 279.
48 Peter Knight « Making Sense of Conspiracy theories » *in* Peter Knight (dir.), *op cit*, p. 15.
49 http://www.conspiracywatch.info/Conspirationniste-fait-son-entree-dans-le-Petit-Larousse-2012_a686.html
50 Mark Fenster, *op cit*, p. 1.

cours de l'histoire et les événements marquants qui le jalonnent sont provoqués uniformément par l'action secrète d'un petit groupe d'hommes désireux de voir la réalisation d'un projet de contrôle et de domination des populations »[51]. De sorte que, comme le soulignait Karl Popper, le conspirationnisme constitue alors un mode erroné d'interprétation du sens de l'histoire qui « voit, quoi qu'il se passe dans la société, notamment des choses désagréables pour les populations comme les guerres, le chômage, la pauvreté ou les pénuries, comme le résultat direct d'un plan conçu par des individus ou des groupes puissants […] c'est sous la forme moderne, la sécularisation des superstitions religieuses »[52]. Aussi cette distinction entre complot et conspirationnisme peut s'exprimer pleinement par cette formule paradoxale : « les complots existent ; le complot n'existe pas »[53]. En fait, si la conspiration nécessite pour être caractérisée la découverte manifeste d'une intention, d'une velléité ou d'une tentative de subversion réelle du pouvoir en place, le conspirationniste s'inscrit dans la démarche fantasmatique d'une dénonciation sans fondements rationnels d'un supposé ordonnancement universel secret du monde : le complot global. Ainsi, il est absolument indispensable de noter que :

> « un adepte des théories de la conspiration n'est pas seulement quelqu'un qui admet l'existence de certaines conspirations particulières. Il est plutôt quelqu'un qui opère à partir d'une approche méthodologique générale et d'un ensemble de priorités. Quand ils s'efforcent de comprendre les événements, les adeptes des théories de la conspiration vont à la recherche de groupes agissant en secret, en dehors des règles institutionnelles établies, de façon dévoyée, ou en vue de manipuler les sentiments du public afin de faire porter le chapeau à d'autres parties. Les adeptes des théories de la conspiration mettent l'accent sur les méthodes des conspirateurs, leurs motifs et leurs effets. Les personnalités, les horaires personnels, les rencontres secrètes et les actions conjointes des conspirateurs occupent le centre de leur attention »[54].

Dès lors, théorie du complot et conspirationniste, bien que inextricablement liés, ne sont pas synonymes. En effet, la théorie du complot, entendue comme « une tentative d'expliquer certains événements ou phénomènes comme issus une machination d'individus puissants cherchant à dissimuler leur implication »[55], serait en quelque sorte la forme active et positive du conspirationniste ; ce qui signifie que la théorie du complot est topique, circonstanciée : théorie du complot juif, complot Illuminatis, complot gouvernemental ou à propos du 11 Septembre. Elle se propose de s'appuyer sur des événements existants mais dont l'interprétation factuelle échappe à la

51 Emmanuel Taïeb, « Logiques politiques du conspirationnisme », *Sociologie et sociétés*, Vol. 42, N° 2, 2010, p. 267.
52 Karl Popper, *Conjectures and Refutation : The Growth of Scientific Knowledge* [1963], Londres, Routledge, 1969, pp. 341-342.
53 Alain Goldschläger, Jacques-Charles Lemaire, *Le complot judéo-maçonnique* [2005], Bruxelles, Éditions Labor, 2005, p. 7.
54 Michael Albert, Stephen Shalom, « Conspirations ou institutions ? Le 11 Septembre et au-delà », *Agone*, N° 47, 2002, p. 31.
55 Cass. R. Sunstein, Adrian Vermeule, *art cit*, p. 205.

logique rationnelle. Le conspirationniste, à l'inverse, serait comme la trame de fond de toutes les théories du complot, c'est-à-dire le soubassement rhétorique, le schème narratif essentiel capable de les relier et ainsi de leur donner un corps et une certaine unicité ou homogénéité par-delà leurs différences inhérentes a chaque théorie du complot. En d'autres mots, une théorie du complot parmi d'autre ne serait qu'une illustration, un exemple du fait ou du phénomène social conspirationniste. Pour l'exprimer, pour l'illustrer, une dernière fois, le conspirationnisme serait, dans la dialectique et le vocable marxien, l'infrastructure tandis que la théorie du complot serait la superstructure.

Il en résulte alors que la théorie du complot se pose donc comme un mode d'explication ou d'interprétation alternatif des événements basé sur un triple axiome qui sert de manière générale de cadre d'étude et d'analyse du conspirationnisme : « Tout est lié. Rien n'arrive par hasard. Les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être »[56]. De ce triptyque il découle alors, du point de vue conspirationniste, qu'un enchevêtrement de théories du complot constitue la marche réelle mais dissimulée du monde ; une sorte de sens ésotérique de l'histoire mû par une cryptologique occultiste et conspirationniste. « Première règle, les idées se relient par analogie […], la deuxième règle dit que si tout se tient, le jeu est valable. Troisième règle, les connexions ne doivent pas être interdites »[57]. En somme, il existerait un « ils », ou le cas échéant un « eux », qui, en tant que corps constitué, présiderait, depuis des siècles et dans les coulisses, aux destinées de l'humanité : les guerres, les catastrophes naturelles ou les accidents industriels constituant alors la face émergée de l'iceberg, les manifestations visibles du complot global. Il en résulte alors que le conspirationnisme constitue un mythe politique moderne, c'est-à-dire « un récit légendaire qui exerce aussi une fonction explicative, fournissant un certain nombre de clefs pour la compréhension du présent, constituant une grille à travers laquelle peut sembler s'ordonnancer le chaos déconcertant des faits et des événements »[58]. En ce sens, le conspirationnisme induit nécessairement un réductionnisme intellectuel impliquant la construction de corrélations artificielles, l'élimination systématique des éléments factuels qui contredisent la théorie alternative et, *a contrario*, la surexposition voire la surinterprétation des éléments troublants[59]. Or, tout le monde n'est pas à même d'interpréter ces manifestations comme celles du complot global, seul le prophète, « leader paranoïaque, en tant que

56 Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, p. 11.

57 Umberto Eco, *Le pendule de Foucault* [1988], tr. fr. Jean-Noël Schifano, Paris, Grasset, 1990, pp. 628-629.

58 Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques* [1986], Paris, Seuil, 1986, pp. 13-14. Et, poursuit l'auteur, « l'explication (est) d'autant plus convaincante qu'elle se veut totale et d'une exemplaire clarté ; tous les faits, quel que soit l'ordre dont ils relèvent se trouvent ramenés, par une logique apparemment inflexible, à une même et unique causalité à la fois élémentaire et toute puissante ». *Ibid*. pp. 54-55.

59 Emmanuel Taïeb, « De quelques rumeurs après le 11 Septembre 2001 », *Quaderni*, N° 50-51, 2003, p. 11.

membre de l'*avant-garde*, est capable de percevoir »[60] grâce à ses capacités ésotériques et de visionnaire, leur portée réelle.

4°) Conspirationnisme et sociologie critique, une confusion intéressée

Avant d'en venir aux relations intimes entre conspirationnisme, ésotérisme et rumeur, il convient de marquer une sorte de pause dans notre introduction. En effet, des définitions que nous avons présentées, il est parfois né, chez les conservateurs, la tentation d'opérer une extension du label ou de l'étiquette conspirationniste à la sociologie critique, et en tout particulier aux travaux de Pierre Bourdieu. De ce point de vue, les critiques adressées au système libéral et capitaliste, issues de la gauche[61], ont ouvert la porte à la condamnation de Pierre-André Taguieff en tant qu'elles impliqueraient insidieusement la croyance et la formulation de théories du complot. Chez Taguieff, cette vision s'explique par une rupture fondatrice dans son parcours intellectuel et militant, c'est-à-dire sa renonciation à ses idéaux communistes de jeunesse et sa conversion au néoconservatisme. Ainsi, lors d'une émission radiophonique, *Les nouveaux chemins de la connaissance* animée par Raphaël Enthoven, diffusée le 18 Décembre 2009 sur France Culture, Taguieff déclarait : « je me suis moi-même égaré à un certain moment. Bon, ben, j'ai rompu avec cela. Mais il faut aller jusqu'au bout de la nuit, jusqu'au bout de l'erreur […] J'ai échappé à la pensée conspirationniste, mais pour l'avoir traversée »[62]. Ce que Taguieff veut dire c'est que durant ses années marxistes il était absolument persuadé qu'il existait une vaste conspiration fasciste ou cryptofasciste à l'échelle planétaire ; rallié au néoconservatisme, son raisonnement allait reprendre une tout autre tournure : analyser les rapports sociaux en tant que rapports de classes, ou de fractions de classes, et de dialectique dominants/dominés conduit *in fine* à la formulation nécessaire de thèses conspirationnistes quasi synonymes d'antisémitisme plus ou moins explicite. Dès lors, Taguieff, Nathalie Heinich[63] ou les chercheurs Coréens Park Jung Ho et Chung Sang Jin[64] se mirent à développer l'idée que la sociologie critique de Pierre Bourdieu serait en quelque sorte une caution

60 Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 30-31.

61 A cet égard, c'est bien plus largement la critique sociale que la seule sociologie critique qui est l'objet de l'ire des néoconservateurs. On notera à cet égard les quelques pages consacrées par Taguieff à Noam Chomsky. Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie* [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, pp. 150-152. A l'inverse, du point de vue des conspirationnistes de *ReOpen 9/11* Chomsky apparaît comme un tenant de version officielle et en conséquence l'un de leurs adversaires. http://www.reopen911.info/11-septembre/reopen911-repond-a-noam-chomsky-et-jean-bricmont/

62 Cité *in* Patrick Champagne, Henri Maller, « Usages médiatiques d'une critique "savante" de "la théorie du complot" », *Agone*, N° 47, 2012, p. 174.

63 Nathalie Heinich, *Le bêtisier du sociologue* [2009], Paris, Klincksieck, 2009, pp. 31-36.

64 Park Jung Ho et Chung Sang Jin, « La théorie du complot comme simulacre de sciences sociales », *Société*, Vol. 2, N° 112, 2011, pp. 147-161.

académique donnée aux fantasmes conspirationnistes, une « intellectualisation des passions complotistes »[65], dans sa recherche de lois sociologiques à même d'expliquer la reproduction ou l'hystérésis des mécanismes de domination. Une approche sociale critique, une sociologie critique illustrerait alors « la corruption idéologique de l'*esprit critique*[*] […] devenu l'*esprit de critique*, expression des passions idéologisées, privilégié par des minorités actives ou des intellectuels "prolétaroïdes" »[66]. Dans cette optique, Taguieff et les néoconservateurs partisans d'un Bourdieu complotiste prêtent toute leur attention aux expressions, surinterprétées et décontextualisées, employées par le sociologue d'un « gouvernement mondial invisible », d'une « main invisible des puissants »[67], ou encore « tout se passe comme si »[68]. Notons du reste qu'en reprochant à la sociologique critique de n'être finalement rien de moins qu'une justification et/ou une légitimation jargonnante et académique des théories du complot, ces auteurs procèdent exactement à ce qu'ils reprochent à leurs adversaires : dresser des homologies douteuses ainsi que des rapprochements hasardeux. En effet, selon eux, la sociologie critique possède « un air de famille »[69] et même « certaines caractéristiques de l'imaginaire conspirationniste »[70]. Dans cette optique, la sociologie critique, qualifiée de « sociologie du soupçon »[71], en cherchant à identifier les causes et/ou les mécanismes par lesquels s'exerce la domination en viendrait à projeter ses fantasmes les plus profonds, c'est-à-dire à découvrir des chimères en proie à un réductionnisme intellectuel duquel toute scientificité serait nécessairement exclue[72]. Postulant l'existence de champs comme autant de domaines traversés par des rapports de forces, de luttes, et de domination qui n'apparaissent pas au premier regard, la « violence symbolique » ou le « cens caché » par exemple, la sociologique critique par homologie aux théories du complot se proposerait, selon Taguieff, de découvrir des forces occultes, des lois secrètes, des « causalités diaboliques »[73] et des manipulateurs d'arrière

65 Pierre-André Taguieff, *op cit*, p. 149.
* En italique dans le texte original
66 Pierre-André Taguieff, *op cit*, p. 40.
67 Pierre Bourdieu, *Contre-feux 2. Pour un mouvement social européen* [2001], Paris, Raisons d'agir, 2001, pp. 43-55.
68 Nathalie Heinich, *op cit*, p. 35.
69 Pierre-André Taguieff, *op cit*, p. 82.
70 Park Jung Ho et Chung Sang Jin, *art cit*, p. 148.
71 Nathalie Heinich, *op cit*, p. 31.
72 Toujours selon Taguieff, « la critique marxiste de la "société bourgeoise" a constitué le modèle, parfois revendiqué, d'une "sociologie critique" engagée à l'extrême gauche, ou plus exactement une activité intellectuelle militante travestie en "sociologie" pour obtenir des postes universitaires ou des contrats. Les pseudo-enquêtes dont elle se réclame ne sont que les modes de légitimation des thèses préexistantes, s'inspirant de positions politico-syndicales communistes ou gauchistes. Le "travail empirique" exhibé est toujours confirmatoire. La sociologie du "dévoilement", institutionnalisée en France par Pierre Bourdieu, consiste en une adaptation du "démasquage" marxiste, activité critique visant à rendre visible les intérêts et les positions de classe, ainsi que les déterminismes socio-économiques, pour procéder à une mise en accusation de l'ordre social supposé "injuste" ». Pierre-André Taguieff, *op cit*, pp. 81-82.
73 Pierre-André Taguieff, *L'imaginaire du complot mondial. Aspects d'un mythe moderne* [2006], Paris, Mille et une

loges. « D'où, poursuit Taguieff, les difficultés de principe rencontrées par ceux qui s'attaquent aux visions conspirationnistes : ils entrent malgré eux dans un cercle vicieux, celui de la démystification des démystificateurs, de la critique de la critique, du doute appliqué aux postures de ceux qui doutent »[74]. Il convient alors de remarquer une bien curieuse conception de la sociologie, celle de s'attaquer et non de s'attacher à décrire et à comprendre les faits sociaux. Plus encore, l'essentiel est de relever une incompréhension fondamentale de la démarche critique dont le propos n'est absolument pas de pointer un coupable unique tapi dans l'ombre et manipulant la marche secrète du monde, de désigner à la vindicte populaire quelques personnalités ciblées, mais bien à mettre au jour des dynamiques et des logiques sociopolitiques sous-jacentes. D'ailleurs, une différence fondamentale entre la sociologie critique et le conspirationniste réside dans le fait que, contrairement à la première, le second « tend à situer la malfaisance de la classe dominante non pas dans l'accumulation capitalistique, la baisse des taux de profits ou la concurrence impérialiste, mais dans des organisations particulières ou des agents prétendument dévoyés, avec la CIA en tête de liste »[75]. Mais, finalement l'essentiel n'est pas là pour Taguieff et les tenants d'un Bourdieu complotiste, l'enjeu demeure pour eux de délégitimer toute approche critique refusant aveuglement le consensus libéral, c'est-à-dire l'adhésion au marché, au libre-échange et, *in fine*, à l'individualisme méthodologique allié aux principes universels défendus par les néoconservateurs. En remettant en cause l'idée d'un Bien universel et l'existence d'acteurs strictement rationnels, remise en cause immédiatement assimilée à un « relativisme généralisé »[76], le conspirationnisme et la sociologie critique deviennent, pour Taguieff, un médium identique d'explication de la marche du monde qui se proposerait de présenter une causalité – diabolique – unique, responsable de tous les maux. Ce relativisme supposé conduirait alors à formuler une représentation du monde où des individus puissants et néfastes tirent les ficelles dans l'ombre. Seule l'adhésion au consensus libéral, à l'individualisme et, en fin de compte, à la sociologie d'obédience boudonienne éviterait alors de sombrer dans le piège de la « paranoïa » conspirationniste ; autant d'éléments qui, bien évidemment, trouvent grâce aux yeux de notre auteur[77].

nuits, 2010, p. 16

74 Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie, op cit*, p. 40.

75 Alexandre Cockburn, « A l'époque de l'irrationalité. Les conspirationnistes du 11 Septembre et le déclin de la gauche américaine », *Agone*, N° 47, 2012, p. 60.

76 Pierre-André Taguieff, *op cit*, p. 196.

77 Voir par exemple l'interview donnée par Taguieff, « Théories du Complot, 11 questions à Pierre-André Taguieff (1/4) », au site *ConspiracyWatch* le jeudi 8 Août 2013 où il déclare avoir prolongé : « les recherches pionnières, en France, des historiens Léon Poliakov et François Furet, du politiste Raoul Girardet, du sociologue Raymond Boudon et du psychologue social Serge Moscovici, l'un de mes objectifs, depuis mon ouvrage sur *Les Protocoles des Sages de Sion. Faux et usages d'un faux*, a été de constituer la pensée conspirationniste en objet d'investigation scientifique, d'en faire un champ de recherche susceptible d'inspirer des travaux universitaires de qualité, capables

5°) Conspirationnisme, ésotérisme et rumeur : des phénomènes connexes et interpénétrés

« "Je m'appelle Kuba, Monsieur. Il parait que vous êtes magicien ?"
"Non, pas vraiment... je dirais plutôt chercheur" sourit le vieil homme.
"Et que cherchez-vous ?"
L'homme jeta un regard à la croix en bois qui pendait au mur.
"Je cherche la voie. La voie qui mène au commencement de tout.
Je pense me trouver moi-même sur cette voie, et je crois aussi que je saurai tout...
C'est difficile à comprendre, n'est-ce pas ?" »[78]

Conspirationnisme et ésotérisme se retrouvent dès lors très souvent, pour ne pas dire systématiquement, intimement liés. En effet, il s'agit pour le prophète ou le leader conspirationniste, afin de révéler le complot et permettre à la multitude d'accéder à la compréhension de la marche secrète du monde, de retrouver et de décrypter les symboles, les indices, les sens cachés ou codés pour qu'ils révèlent leurs significations véritables. Ainsi, à la manière de ce que l'on peut lire dans le *Da Vinci Code*[79], la conspiration est là, sous nos yeux à tous, mais, face à la multitude ignorante, aveugle et crédule, seuls des esprits sceptiques, avisés et exercés sont à même de décoder les indices ésotériques éparpillés. Aussi, et c'est une conséquence du cheminement ésotérique, une division fondamentale s'établit irrémédiablement entre les initiés, les adeptes du conspirationnisme, et les non-initiés, la multitude ignorante. A titre d'exemple, les partisans des théories conspirationnistes autour des attentats du 11 septembre 2001 à New York et Washington, pour marquer cette dichotomie entre la communauté des initiés et les non-initiés, se proclament les *Truthers*, c'est-à-dire les chasseurs de vérité, tandis que la multitude jugée crédule et ignorante est désignée sous le nom péjoratif de *Sheeples*[80]. Aussi, le conspirationnisme et l'ésotérisme échappent à une logique cartésienne ou rationnelle pour y substituer l'examen « de doctrines secrètes et des pratiques initiatiques, la subtilité des "symboles traditionnels" et l'authenticité des "expériences spirituelles" »[81]. Dès lors, le conspirationnisme, en conséquence de l'influence de l'ésotérisme, se révèle être non pas une pensée fausse mais, et la charge est bien plus radicale, une fausse pensée. Or, ceci revient alors à dire que le conspirationniste n'est pas une pensée politique fondée sur le plan intellectuel qui, comme cela peut parfois arriver, se tromperait ou commettrait des erreurs factuelles

de rivaliser avec les productions anglo-saxonnes ». http://www.conspiracywatch.info/Theories-du-complot-11-questions-a-Pierre-Andre-Taguieff-1-4_a1097.html

78 *La Rose éternelle des Rožmberk*, légende tchèque du XVIe siècle.

79 Dan Brown, *Da Vinci Code* [2003], tr.fr. Daniel Roche, Paris, Jean Claude Lattès, 2011, 745 p.

80 Le néologisme de *sheeple* fut forgé par les *Truthers*, semble-t-il, par la contraction de *sheeps* (les moutons) et *people* (les gens) pour désigner ceux qui, de manière crédule pensent-ils, acceptent les conclusions de la « version officielle » des attentats du 11 Septembre incriminant Ben Laden et *Al Qaïda*.

81 Pierre A. Riffard, *L'ésotérisme* [1990], Paris, Robert Laffont, 2003, p. 13.

et/ou interprétatives mais bien, du point de vue de l'observateur extérieur, une croyance infondée intellectuellement. En conséquence, puisque le conspirationnisme se révèle à l'examen une fausse pensée, le leader conspirationniste construit sa « démonstration », son « argumentation » sur une succession d'inepties, de divagations ou d'assertions sans rapports mais qui, à ses yeux, auront valeur de logique, de cryptologique et/ou d'élément persuasif. De ce point de vue, une incompréhension radicale s'instaure irrémédiablement entre l'adepte du conspirationniste et l'individu rationnel, l'observateur extérieur, lorsque le second tente de démontrer la fausseté d'une théorie du complot dans le sens où ils ne parlent pas, pour ainsi dire, de la même chose, ils ne parlent pas « la même langue » ; ils ne résonnent pas sur les bases mêmes logiques. Le militant conspirationniste se retrouve, *in fine*, aliéné et enfermé dans une cryptologique paradoxale dans la mesure où, bien qu'il formule une fausse pensée, il prétend s'appuyer sur l'observation et l'interprétation de faits sociaux ou d'événements. En somme, le conspirationnisme c'est « la peur d'un complot imaginaire ou des inquiétudes réelles provoquées par des complots qui n'existent pas, mais (qui) font l'objet de croyances »[82]; en cela, le conspirationnisme peut être rapproché d'un autre phénomène social : la rumeur.

En effet, par-delà les controverses inhérentes à la littérature savante sur la définition d'une rumeur, il semble bien que celle-ci puisse être rapprochée dans ses fonctions, ses mécanismes et ses représentations du conspirationnisme, même si elle ne doit pas se confondre avec lui[83]. Ainsi, on retiendra que la rumeur peut se définir comme « la diffusion d'énoncés informatifs non vérifiés et pertinents par leur fonction qui apparaissent dans des contextes d'ambiguïté, de danger ou de menace potentielle et qui aident à gérer le risque et à le comprendre »[84]. De cette définition il ressort d'abord que, comme le conspirationnisme, la rumeur est basée sur des peurs sociétales, sur le besoin de se rassurer face aux changements du monde par la croyance dans des énoncés brefs, simplistes et non nécessairement fondés. Comme le relevait Bernard Paillard, « notre société en évolution permanente et accélérée suscite de nouvelles questions génératrices d'angoisses. Or, la tendance naturelle de l'angoisse est de se cristalliser en peurs, de trouver refuge dans les replis les plus primitifs de la psyché et par là même de répondre par des mécanismes sociaux simples : exorcisme, purification, exclusion, désignation de boucs-émissaires »[85] et, nous rajoutons, la formulation de

82 Pierre-André Taguieff, *op cit*, p. 17.
83 Il en va de même pour les légendes urbaines, nous y reviendrons. Cf *infra* Partie 1 Chap. 2 I.
84 Nicholas DiFonzo, Bordia Prashant, « Rumeurs, ragots et légendes urbaines. Contextes, fonctions et contenus », *Diogène*, N°213, 2006, p. 24.
85 Bernard Paillard, « L'écho de la rumeur », *Communication*, N° 52, 1990, p. 129.

théories du complot. En fait, comme le conspirationnisme, la rumeur constitue un réflexe de repli sur soi identitaire/communautaire, un mécanisme de défense, de défiance à l'endroit de la société ouverte et de ses institutions officielles, au premier rang desquelles les médias discrédités dans leur rôle d'information[86]. Aussi, comme dans le cadre de la rhétorique conspirationniste, la « nouvelle » invérifiable contenue dans l'énoncé de la rumeur, qu'elle soit vraie ou fausse d'ailleurs, va circuler en tant qu'agir communicationnel comme, et via, un canal d'information informel, tenu pour véridique et concurrent aux médias traditionnels, « officiels » ; de sorte qu'un déplacement se produit dans le crédit porté aux sources de l'information en conférant à « l'ami d'un ami » le rang de source fiable, légitime et authentique alors que le journaliste professionnel, qui *théoriquement* enquête, vérifie et recoupe ses sources, apparaît comme totalement délégitimé. Or, nous le savons, ce « manque de confiance analogue envers les médias officiels hante les tenants des théories du complot »[87]. Cependant, le rôle des journalistes, ou plus largement des élites, ne doit pas être mésestimé dans la diffusion des rumeurs, et/ou des théories du complot, dans le sens où « il existe en permanence un marché officieux des nouvelles politiques où […] les journalistes travaillent à suivre des pistes, à vérifier les bruits, les on-dit et les fausses confidences qui leur sont livrées *off the record* »[88] qui, dans la quête incessante du scoop médiatique encore accélérée par l'apparition des chaînes d'information en continu, fait parfois oublier aux journalistes les précautions élémentaires de « l'enquête »[89].

> « On se trouve alors dans une sorte de "circulation circulaire" des informations et des rumeurs, chacune se nourrissant de l'autre, ou devenant l'autre. En relayant les rumeurs qu'ils présentent comme des informations, les médias fournissent les cadres au développement de rumeurs qui sont ensuite recyclées comme informations. Tantôt information et tantôt fait, la rumeur se donne à voir pour ce qu'elle est. Dans tous les cas, la rumeur devenue information ou l'information-rumeur […] semble quitter l'espace public en général, c'est-à-dire celui de la discussion, pour évoluer dans une sorte d'infra espace public où elle est soustraite au débat »[90].

86 Cf *infra* Partie 3 Chap. 3 I.

87 Nicholas DiFonzo, Bordia Prashant, *art cit*, p. 26.

88 Philippe Aldrin, « L'impensé social des rumeurs politiques. Sur l'approche dominocentrique du phénomène et son dépassement », *Mots. Langages du politique*, N° 92, Mars 2010, p. 31.

89 Par exemple, on se souvient de David Pujadas, en quête d'un scoop, d'un coup médiatique, annonçant sur France 2, la retraite politique de l'ancien Premier Ministre Alain Juppé alors que celui-ci annonçait quelques minutes plus tard, sur le plateau du 20 H de TF1, qu'il ne renonçait pas à une carrière politique. Sur ces questions voir : Sarah Finger, Michel Moatti, *L'effet médias. Pour une sociologie critique de l'information* [2010], Paris, L'Harmattan, 2010, 250 p. Véronique Campion-Vincent, Jean-Bruno Renard, *De source sûre : nouvelles rumeurs aujourd'hui* [2002], Paris, Payot, 2002, 383 p.

90 Emmanuel Taïeb, « Persistance de la rumeur. Sociologie des rumeurs électroniques », *Réseaux*, N° 106, 2001-2002, p. 262.

Une telle remarque demeure bien entendue valable pour le phénomène conspirationniste, notamment à l'aune des nombreux documentaires télévisés relatifs aux attentats du 11 Septembre 2001 ou à la prétendue fin du monde annoncée par un calendrier Maya le 21 Décembre 2012 qui accordent foi et crédit aux thèses d'essences conspirationnistes. Aussi, « dans ce mouvement circulaire, les "propositions pour croire" deviennent les dispositions à croire, puis des croyances, et enfin, si des conditions s'y prêtent, des convictions »[91]. Aussi, la rumeur et le conspirationnisme ne recherchent pas à convaincre mais à persuader c'est-à-dire à emporter l'adhésion du public, non pas par un argumentaire rationnel et raisonnable, mais en jouant sur les émotions individuelles et collectives, sur les référentiels culturels communs comme les normes, les valeurs, les représentations ou les peurs propres à une société donnée ainsi que sur des affects collectifs qui permettent que des informations non fiables « atteignent une extension considérable tout en étant d'une pauvreté navrante »[92]. De sorte que, comme l'a remarqué Michel-Louis Rouquette[93] à propos des rumeurs, le conspirationnisme remplit quatre traits idéaux-typiques : l'*implication*, l'*attribution*, la *négativité* et, enfin, l'*instabilité*. Par *implication*, nous devons entendre la subjectivité de l'énoncé, c'est-à-dire que l'acteur qui relaie ou transmet l'information le fait parce qu'il présente un intérêt personnel pour l'énoncé et qu'il le croit digne d'intérêt pour autrui. *A contrario*, il ne répercutera pas l'information et brisera alors le phénomène de circulation circulaire de l'énoncé. L'*attribution* suppose que celui qui transmet l'énoncé tient pour fiable la source dont il le tient lui-même et, par conséquent, il croit en son caractère véridique. La *négativité* signifie que l'énoncé concerne un événement néfaste ou tragique, comme un attentat, un assassinat, ou toute autre volonté de nuire, elle dresse une division fondamentale entre un « ils » ou un « eux » incarnant le mal et un « je » ou un « nous » dépositaire du bien. Enfin, l'*instabilité*, même si, pour notre part, nous opterons pour les termes d'hybridation et de créolisation[94], renvoie, comme dans le jeu du « téléphone arabe », au caractère malléable de l'énoncé, à sa capacité à muter ou à évoluer, de manière volontaire au non, à sa plasticité lorsque les acteurs sociaux la (re)transmettent. En somme, la rumeur et le conspirationnisme présentent des traits communs dans la mesure où ils se fondent sur la perte de confiance, sur la défiance même, à l'endroit des institutions sociales traditionnelles, les médias notamment, et qu'ils mobilisent, pour emporter l'adhésion du public, une « information » sulfureuse non vérifiée. Pourtant, et malgré ces traits communs fondamentaux, et contrairement à la position

91 Françoise Reumaux, « Traits invariants de la rumeur », *Communication*, N° 52, 1990, p. 146.
92 Bernard Paillard, *art cit*, p. 126.
93 Michel-Louis Rouquette, « Le syndrome de rumeur », *Communication*, N° 52, 1990, pp. 119-123.
94 Cf *infra* Partie 2 Chap. 2.

du sociologue Gérald Bronner[95] par exemple, conspirationnisme et rumeur n'en restent pas moins des phénomènes sociaux différenciés.

En effet, en partant des définitions mêmes des deux notions, conspirationnisme et rumeur présentent une différence essentielle, celui de la possible vérité contenue dans le discours performatif. Ainsi, si la rumeur se caractérise par l'anonymat de sa source originelle et, par conséquent, l'impossibilité d'en apprécier le degré de fiabilité en raison de « son historicité douteuse ou fausse »[96], il n'en demeure pas moins qu'après une enquête minutieuse la rumeur peut apparaître comme vraie[97] ou comme une ineptie sans fondement aucun. En d'autres termes, appréhender la rumeur, en tant que fait social, ne permet pas de porter un jugement *a priori* sur son degré de véracité ; celui-ci n'apparaît qu'une fois la rumeur infirmée sous forme de démenti ou confirmée, dans ce cas elle devient alors un fait, une information authentique. A l'inverse, la rhétorique conspirationniste est d'abord portée par un leader conspirationniste identifiable, c'est-à-dire un entrepreneur politique cherchant à se faire connaître du public pour y diffuser ses thèses. De même, autre différence avec la rumeur, la rhétorique conspirationniste, en tant que fausse pensée, c'est-à-dire infondée du point de vue rationnel et factuel, conduit à développer une cryptologique traduisant l'idée fantasmagorique d'un complot global là où il n'y en a pas. Aussi, l'étude politologique du conspirationnisme permet, contrairement à celle de la rumeur, de préjuger du caractère nécessairement erroné de l'objet considéré. Dès lors, une troisième différence structurelle apparaît entre rumeur et conspirationnisme dans le sens où la première est évanescente, c'est-à-dire dirigée contre quelqu'un de manière circonstanciée géographiquement et temporellement[98] tandis que la rhétorique conspirationniste se présente à la manière d'une pensée hégémonique, totale à même d'éclairer de manière globale et entière la marche universelle du monde, son ordonnancement secret. Aussi, la rumeur, par son caractère déterminé et largement délimité dans l'espace et dans le temps serait plus proche de la théorie du complot que du conspirationnisme. Cependant, parce que la

95 Gérald Bronner, « Comment "fonctionnent" les rumeurs ? », *Science et pseudo-sciences*, Hors-série, N° 296, Juin 2011, pp. 87-93.

96 Jean-Bruno Renard, *Rumeurs et légendes urbaines* [1999], Paris, PUF, 2013, p. 4.

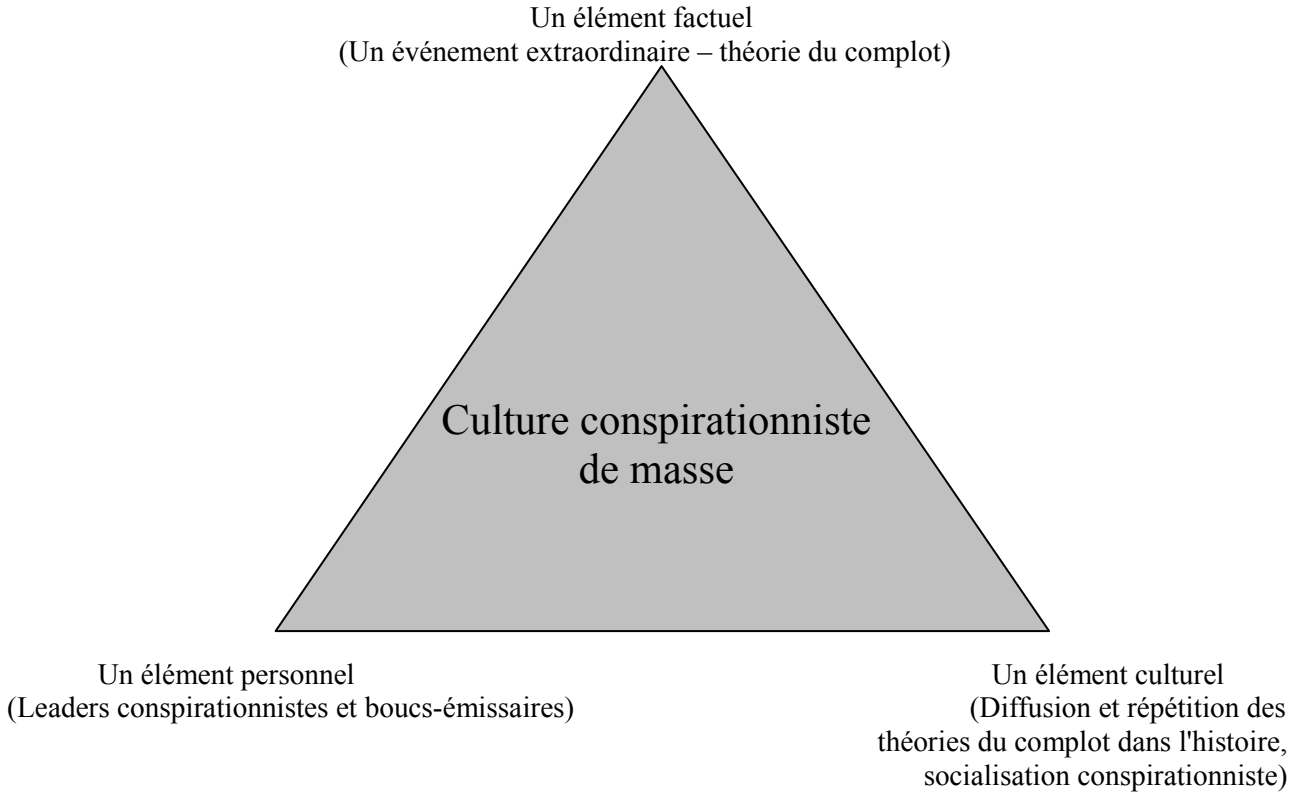
97 On pense ici, par exemple, à la rumeur concernant la grossesse de Carla Bruni-Sarkozy qui a commencé à courir au Printemps 2011 et qui s'est révélée exacte.

98 La rumeur, nous dit Reumaux, dispose d'une durée de vie extrêmement courte : « la fourchette établie par les chercheurs oscille entre une semaine (Dodd 1952, Morin 1969) et dix jours (Johnson 1945) et s'entend jusqu'à deux semaines (Festinger et *al.* 1948, Perterson et Gist 1951). Gritti (1978) évalue, cependant à trois semaines le temps que met la rumeur de Loundun à se déployer au XVIIe siècle, et Bercé (1974) relève qu'une rumeur de gabelle circule en ce début de l'été 1639, depuis un mois, en Basse-Normandie ». Françoise Reumaux, *art cit*, p. 142. Pour le caractère extrêmement local des rumeurs orales, les rumeurs informatiques par leur nature même font exception, on retiendra l'étude fondatrice d'Edgard Morin consacrée à la « rumeur d'Orléans ». Edgard Morin, Bernard Paillard, Claude Fischler, *La Rumeur d'Orléans* [1969], Paris, Seuil, 1982, 252 p.

théorie du complot repose, en tant que sous-bassement idéologique, sur la cryptologique conspirationniste elle ne peut être confondue avec la rumeur puisque le caractère faux de la thèse est, contrairement à la rumeur, une prémisse de ce mode de raisonnement.

En somme, si le conspirationnisme, parce qu'il partage des traits et des mécanismes communs avec eux, peut être rapproché d'autres phénomènes sociaux comme la rumeur ou les nouveaux mouvements religieux, il ne doit cependant pas être confondu avec eux. De ce point de vue, étudier le fait social conspirationniste dans le cadre d'une culture politique et populaire vivante, mouvante aux États-Unis nécessite de se doter un cadre d'analyse dynamique à même de rendre non seulement compte des spécificités de la pensée conspirationniste mais également du « terrain » sociologique, sociétal et culturel sur lequel il prospère.

6°) Une nouvelle grille de lecture dynamique du phénomène complotiste : la caractérisation d'un *triangle conspirationniste*



Aussi pertinente que soit l'approche du phénomène conspirationniste à partir du triptyque classique déjà énoncé, « tout est lié. Rien n'arrive par hasard. Les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être », il apparaît que ce cadre traditionnel d'analyse, un peu statique, présente quelques limites. En effet, la première critique que l'on pourrait formuler à l'endroit de cette approche du phénomène conspirationniste c'est qu'elle l'envisage comme suspendu dans un vide sociétal, c'est-à-dire d'une manière largement abstraite qui ne tient pas suffisamment compte de sa dimension sociale, sociétale et culturelle. Aussi, il nous semble que, pour rendre compte du phénomène conspirationniste *in extenso*, de ses fondements et mécanismes, de ses conditions de développement et de réussite aux États-Unis, c'est-à-dire dans le cadre d'une culture vivante et mouvante en perpétuelle interaction dans le monde réel, globalisé et complexe, il faille pleinement tenir compte des acteurs du conspirationnisme et de leurs trajectoires, c'est-à-dire les leaders conspirationnistes, les citoyens enquêteurs et les boucs-émissaires, ceux qui « font », et la manière dont ils « font », le conspirationnisme, ainsi que du « terreau » culturel sur lequel « poussent » les théories du complot ; le tout sans omettre les événements déclencheurs de ces théories.

En effet, face aux limites d'une analyse statique et rigide du fait social conspirationniste, il nous est apparu qu'une nouvelle approche dynamique, réinscrivant dans le réel l'étude de ce phénomène, semblait devoir être privilégiée ; d'où notre proposition empirique d'un *triangle conspirationniste* capable de rendre compte d'une théorie du complot, et plus fondamentalement du phénomène conspirationniste, en l'inscrivant dans une perspective à dominante de sociopolitique, le tout sans préjuger de l'approche théorique indispensable, à même de considérer les faits, les acteurs et la culture mis en jeu par les théories du complot. De sorte que trois éléments constitutifs, les trois sommets du triangle, semblent se dégager et permettre alors de rendre pleinement compte des mécanismes, des rouages expliquant le succès du conspirationnisme aux États-Unis ainsi que du développement d'une culture de la conspiration : un élément factuel ou conjoncturel, un élément personnel et, enfin, un élément culturel ou structurel.

L'élément factuel, d'abord, traduit, comme son sens l'indique, un événement littéralement extraordinaire ou hors du commun, c'est-à-dire cet événement qui va donner naissance, qui va servir de point de départ et d'impulsion aux interprétations conspirationnistes et aux théories du complot. A titre d'exemple, des événements comme les attentats du 11 Septembre 2001, la crise économique qui secoue la planète depuis 2008, la crainte d'un cataclysme apocalyptique le 21 Décembre 2012

ou des catastrophes naturelles génèrent de multiples interprétations alternatives et conspirationnistes rejetant les « thèses officielles ». L'élément personnel, ensuite, relève d'une double nature. D'une part, il requiert un leader conspirationniste, c'est-à-dire un être « qui voit, en des termes nécessairement apocalyptiques, la destinée du complot […] en tant que membre de l'*avant-garde* il est capable de percevoir la conspiration avant qu'elle soit entièrement évidente même à un public averti, le leader paranoïaque est alors un militant »[99]. En d'autres mots, le leader conspirationniste se pense à la manière du Grand Homme nietzschéen ou du prophète wébérien car il est le seul à déceler, avant les autres, le complot. Plus encore, par son charisme, sa supériorité et ses capacités supposées de visionnaire, il engage alors une lutte à la fois ontologique et eschatologique entre les forces du Bien, qu'il représente, et celles du Mal, ses boucs-émissaires, les commanditaires du complot qu'il dénonce ; l'analogie que nous avions formulée entre conspirationnisme et les mouvements religieux radicaux prend alors ici tout son sens. A côté de ce leader conspirationniste, véritable théoricien du complot, nous rencontrons des citoyens enquêteurs, c'est-à-dire les tenants du complot par le bas, qu'ils soient des blogueurs ou des détectives de terrain[100]. D'autre part, l'élément personnel nécessite des individus, ou des groupes d'individus désignés, par le leader conspirationniste ou les citoyens enquêteurs, comme les responsables du complot : les boucs-émissaires. Aux États-Unis, ils sont traditionnellement, sans être exhaustif, les juifs, les noirs, les homosexuels, le gouvernement ou encore les communistes, lorsque ces divers groupes ne sont pas tout bonnement amalgamés. L'élément culturel ou structurel, enfin, peut ainsi être défini comme la force de l'habitude ou la répétition dans l'histoire politique et sociale d'un État de formulation de théories du complot, la profusion de sociétés secrètes ou sectes politiques conspirationnistes, une socialisation complotiste par la culture populaire (internet, cinéma, télévision, musique ou littérature adolescente), c'est-à-dire « un système culturel de grands groupements réels occupant une situation subalterne et dominée dans la société globale »[101] apportant du crédit ou soutenant largement, auprès du grand public, des thèses conspirationnistes. En d'autres termes, il s'agit de la constitution d'une culture conspirationniste qui par exemple, dans le cas des États-Unis, peut prendre la forme, depuis l'Indépendance, d'une suspicion générale ou d'un *a priori* soupçonneux à l'égard du gouvernement fédéral largement entretenu par le cinéma hollywoodien contemporain et certaines chaînes de télévisions, *Fox News* tout particulièrement.

99 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 30-31.
100 Cf *Infra* Partie 1 Chap. 1 II-B.
101 Christian Lalive d'Epinay, Michel Bassand, Étienne Christe, Dominique Gros, « Persistance de la culture populaire dans les sociétés industrielles avancées », *Revue française de sociologie*, Vol. 23-1, 1982, p. 87.

En conséquence, il résulte que de la combinaison, de la réunion, de ces trois éléments, culturel, personnel et factuel, la théorie du complot prend vie dans l'espace et dans l'opinion publique dans la mesure où, à la manière de la rumeur, elle atteint une véritable visibilité et, même, une certaine légitimité puisqu'elle trouve ainsi des relais au sein même des champs politique, intellectuel et médiatique légitimes[102]. Aussi, le conspirationnisme n'est pas, comme on aimerait spontanément le penser, relégué aux marges, à l'extrême droite du champ politique américain ou aux couches populaires peu dotées en capital culturel. Bien au contraire, comme nous l'avions déjà sous-entendu, elle irradie largement l'ensemble du spectre politique et social, nous le démontrerons largement au cours de nos travaux. En effet, comme Philippe Aldrin le remarquait à propos de la rumeur, les études de science politique relatives au conspirationnisme « gagneraient à explorer davantage la voie d'une théorie continuiste n'opposant plus aussi radicalement le peuple aux élites, le rapport de croyance à la pratique stratégique, le symbolique au cognitif et le folklore au stratagème »[103]. De manière plus claire encore, il s'agit d'écarter définitivement l'idée moralisante ou la pré-notion demi-savante et cynique selon laquelle le conspirationniste serait le fait unique des classes laborieuses, du peuple vulgaire et intempérant, inconscient et inconsistant, frustré et autoritaire, sujet aux passions et incapable de raison. Bien au contraire, le conspirationnisme se révèle un phénomène social aclassiste touchant des universitaires, des ingénieurs, des hommes politiques ou des journalistes de premier plan. Dès lors ces précisions admises, il apparaît que, même si le caractère cumulatif des trois critères que nous avons identifiés ne serait être remis en cause, l'élément culturel doit tenir un rôle prépondérant.

En effet, il n'est pas un jour sans que, quelque part dans le monde, un événement proprement hors norme ou littéralement extraordinaire ne se déroule sans qu'il ne donne lieu au développement de théories alternatives de type conspirationniste. Aussi, même si l'élément factuel, ou plus exactement son caractère public, est nécessaire et indispensable en tant que point de départ ou acte fondateur et fondamental à la formulation de théories du complot, il ne saurait, à lui seul, suffire à expliquer l'ampleur du phénomène conspirationniste aux États-Unis (**première partie**). De la même manière, aux États-Unis comme ailleurs dans le monde, des esprits complotistes existent toujours

102 Divers groupes reprennent ce type d'explication. Par exemple, au sein du Parti Démocrate, on pense aux *dixiecrates* ou démocrates du Sud tel George Wallace, James Strom Thurmond ou l'ancien président *pro tempore* du Sénat Robert Byrd qui représentaient une faction de suprématistes blancs, proche du Ku Klux Klan pour ce qui était de Byrd. Au Parti Républicain, des personnalités comme Richard Nixon, le Sénateur McCarthy, Barry Goldwater, Patrick Buchanan ou le Pasteur Mike Huckabee incarnent, incarnaient, une frange radicale formulant des théories conspirationnistes et/ou extrémistes.

103 Philippe Aldrin, *art cit*, p. 37.

pour donner une signification conspirationniste ou, à tout le moins soupçonneuse, à tel ou tel événement ou pour projeter sur tel ou tel groupe l'opprobre de la conspiration sans que cela ne se propage au-delà de cercles et/ou restreints et difficiles d'accès. En conséquence, l'existence de leaders conspirationnistes ne peut expliquer à elle-seule l'importance du fait social conspirationniste aux États-Unis (**deuxième partie**). Mais alors, comment se fait-il que la rhétorique du complot, que le phénomène conspirationniste prenne vie, se développe et connaisse un tel dynamisme, une telle vivacité aux États-Unis ? Comment est-il possible que les leaders conspirationnistes américains se découvrent un large public réceptif à leurs fausses théories ? La réponse est, nous le croyons, à trouver dans l'élément culturel ; dans la culture politique et populaire américaine (**troisième partie**). En somme, « nous avons besoin de comprendre pourquoi les théories du complot sont endémiques au sein de la démocratie américaine, comment sont-elles devenues épidémiques et quel environnement leur permet de prospérer »[104].

7°) Considérations méthodologiques : une approche pluridisciplinaire, unitaire et empirique d'essence culturaliste du phénomène conspirationniste

Considérant que notre thèse se veut autant une recherche portant sur la cryptologique et la rhétorique complotiste que sur les États-Unis, il nous est apparu nécessaire et indispensable de combiner une double approche de science politique, pluridisciplinaire et unitaire, afin de rendre pleinement compte du phénomène conspirationniste dans la culture politique et populaire américaine. Cependant, il convient de noter que nous sommes en présence d'un *objet* d'étude bien plus que d'un *terrain*, même si cette dimension demeure présente. Ainsi il est indispensable de noter que, hormis deux groupes véritablement structurés, le mouvement LaRouche et l'association *ReOpen 9/11,* nous sommes en présence de trajectoires individuelles au sein desquelles personne n'accepte ou ne revendique le label[105], y compris les deux groupes cités, de conspirationniste. En effet, accepter ou, à tous le moins, être étiqueté comme conspirationniste implique certaines

104 Kathryn S. Olmsted, *Real Enemies. Conspiracy and American Democracy, World War I to 9/11* [2006], New York, Oxford University Press, 2009, p. 234.

105 Le label désigne « un repère et une garantie. En désignant, inséparablement, une position dans le champ des prises de position et une position dans le champ de production idéologique, le label qu'est la référence politique à une autorité (à une encyclique du pape, à une décision du comité central d'un parti, à un auteur canonique, etc.) permet au profane de "s'y retrouver", de retrouver la position à prendre soit sur la base de la délégation qu'il accorde explicitement ou tacitement aux occupants d'une position déterminée dans le champ de production idéologique, soit grâce à sa maîtrise pratique des homologies entre le champ politique (c'est-à-dire le champ des luttes de classes ordinaires ou extraordinaires, larvées ou ouvertes, individuelles ou collectives, spontanées ou organisées, etc.) dans lequel il sait pratiquement se situer et s'orienter, et le champ de production idéologique qui en reproduit la structure selon sa logique propre ». Pierre Bourdieu, « Questions de sociologie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 16, 1977, pp. 78-79.

conséquences, en terme d'hétéronomie, pour les individus ou les groupements : « il devient beaucoup plus difficile pour eux de mener les activités ordinaires de la vie quotidienne »[106], ils sont comme disqualifiés. « Labellisation exogène jugée infamante »[107], il apparaît néanmoins que ce degré de disqualification doit être apprécié de manière empirique[108]. Dans le cadre du label conspirationniste, il semble que le discrédit produit ses effets non seulement au sein du champ politique rationnel-légal mais aussi bien au-delà dans les champs médiatique et social. Ainsi, les conspirationnistes seront, avec des exceptions[109], exclus des plateau de télévision des grandes chaînes comme l'humoriste Dieudonné, dépossédés de leurs mandats politiques[110] comme David Duke en Californie ou David Icke au sein du *Green Party* britannique ou encore considérés par l'opinion publique dominante, par analogie aux fous littéraires[111], comme des *fous politiques* c'est-à-dire non pas des fous au sens clinique mais des acteurs n'ayant aucune reconnaissance, ou si peu, au sein du champ politique, intellectuel et social et dont les gains dans ces champs restent limités. En conséquence, mener des entretiens ou soumettre des questionnaires à des individus qui refusent de s'identifier comme conspirationnistes relève de l'impasse méthodologique dans le sens où refusant de se reconnaître comme appartenant à cette catégorie, soit ils refusent de répondre, soit la portée de leurs réponses en est d'autant restreinte. Il faut donc se limiter à la production textuelle physique ou internet, cinématographique ou musicale d'individus isolés, qu'ils soient simples blogueurs anonymes ou leaders conspirationnistes identifiés qui, du reste, refusent catégoriquement de se soumettre aux règles de l'enquête de science politique. Ainsi, si les militants de *ReOpen 9/11* sont d'accord sur le principe de se soumettre à des questionnaires ou à des entretiens, ceux-ci entendent en revanche se soustraire aux questions qu'ils jugent inutiles ou qu'ils estiment non en lien avec les attentats du 11 Septembre[112]. Se présentant comme des citoyens ordinaires refusant le label ou l'étiquette conspirationniste, ils souhaitent difficilement aborder leurs trajectoires personnelles pour uniquement évoquer les failles, les manquements et les dissimulations opérées par les enquêtes autour des événements de 2001, c'est-à-dire finalement le contenu de la production internet de l'association. En conséquence, face à ce constat d'échec, les enquêtes n'apportant rien de plus que la lecture de leurs articles, nous avons décidé de nous concentrer sur cette production pléthorique

106 Howard Becker, *op cit*, p. 203.
107 Emmanuel Taïeb, *art cit*, p. 268.
108 Edwin M. Lemert, *Social Pathology* [1951], New York, McGrath-Hill Book Co., 1951, pp. 71-76.
109 Nous pensons ici au cas du journaliste paléoconservateur Patrick Buchanan. Cf *infra* Partie 3 Chap.3 III-B.
110 Même Joseph McCarthy finira par être censuré par le Sénat. Cf *infra* Partie 2 Chap. 2 III-A-2°).
111 André Blavier, *A propos des Fous Littéraires* [1982], Paris, Éditions des Cendres, 2001, 59 p.
112 Discussion avec Pierre L. militant de l'association *ReOpen 9/11* à Paris le 27 Septembre 2013 en marge du colloque organisé par l'Université de Paris I Panthéon-Sorbonne, *Les sciences sociales face au complot*. Pierre L. est un militant très actif au sein de l'association, ses nombreuses contributions au site web francophone de l'association en témoignent.

présente sur leurs différents sites. Plus encore, nous ne saurions accepter d'être bridé dans un entretien où l'enquêté choisirait lui-même les questions auxquelles il entend répondre et les domaines qui ne devraient pas être abordés.

Il s'agit ensuite d'opérer un choix méthodologique fort en affirmant que notre analyse s'inscrira dans une approche unitaire du phénomène conspirationniste. En effet, contrairement à l'historien néoconservateur Daniel Pipes qui identifie « deux traditions conspirationnistes »[113], les thèses relatives aux sociétés secrètes et celles relatives à la conspiration juive internationale, ou aux psychologues Wagner-Egger et Bangerter qui ont pu affirmer que « *la peur* et *la méfiance* prédisent deux types de théories du complot, tandis que l'*irrationalité* prédit spécifiquement des théories du complot système, le *conservatisme* prédit spécifiquement des théories du complot minorité »[114], nous envisagerons l'ensemble des thèses complotistes comme relevant d'une seule et même nature. Par « théories du complot système », les auteurs entendent les théories qui accusent les gouvernements, les grandes institutions, nationales ou internationales, privées ou publiques de mener une vaste conspiration contre les populations civiles ; à l'inverse, par « théories du complot minorités », il s'agit d'incriminer des groupes supposément diaboliques et malveillants qui exerceraient un pouvoir occulte de direction du monde : les juifs ou les francs-maçons par exemple. Néanmoins, il nous apparaît que cette distinction est fort artificielle dans la mesure où le même phénomène d'une croyance cryptologique et ésotérique est mis en jeu. L'idée qu'un pouvoir occulte préside réellement aux destinées du monde, quel que soit sa nature, ou que les populations soient maintenues sciemment dans l'ignorance des événements demeure le soubassement unique des théories du complot. De la même manière, ces deux catégories impliquent la désignation par un leader conspirationniste de boucs-émissaires responsables exclusifs et universels de tous les maux. Qu'il s'agisse des théories du complot système ou des théories du complot minorités, toutes deux répondent à la mobilisation d'un sens ésotérique de l'histoire mû par un ordonnancement caché. Aussi, à la suite de Keeley[115], nous affirmons que cette distinction n'a pas lieu d'être dans la mesure où il est possible de dégager cinq caractéristiques communes à l'ensemble des théories du complot. Tout d'abord, toutes les thèses conspirationnistes partagent le rejet des explications « officielles » fournies par les autorités rationnelles-légales, les médias ou les institutions traditionnelles de socialisation. Deuxièmement, les conspirateurs agissent systématiquement et nécessairement dans le

113 Daniel Pipes, *op cit*, pp. 129-153.

114 Pascal Wagner-Egger, Adrien Bangerter, « La vérité est ailleurs, corrélats de l'adhésion aux théories du complot », *Revue internationale de psychologie sociale*, Tome 20, N° 4, 2007, p. 32.

115 Brian L. Keeley, « Of Conspiracy Theories », *The Journal of Philosophy*, Vol. 96, N°3, Mars 1999, pp. 116-118.

sens du Mal absolu et radical. Ils sont irrémédiablement corrompus et nuisibles pour la société. Troisièmement, l'ensemble des événements néfastes, des catastrophes ou des cataclysmes, en apparence sans rapports sont indubitablement liés entre eux par une force obscure, les conspirateurs. Quatrièmement, la « vérité » sur ces événements tragiques est, de manière systémique et systématique, dissimulée aux populations et connue seulement de quelques initiés. Enfin, cinquièmement, les leaders conspirationnistes découvrent des « faits troublants » (*errant datas*)[116] qui accréditent la thèse de la conspiration. *A contrario*, ils écartent systématiquement les faits, les données ou les « vérités irréductibles à la théorie »[117] du complot, c'est-à-dire les éléments inaptes à entrer dans leur schème narratif alternatif. Deux types de faits troublants sont alors caractérisés. D'abord, les « données non comptabilisés » (*unaccounted-for datas*)[118], c'est-à-dire les données qui seraient en quelque sorte laissées pour compte par les autorités dans leur version officielle[119]. Ensuite, les « données contradictoires » (*contradictory datas*)[120] qui apparaissent comme de minuscules points de détail incompatibles ou incohérents avec l'ensemble et qui sont à même de remettre en cause une partie infinitésimale de la version officielle[121]. Pourtant, pour les complotistes, si certaines données sont contradictoires, et qu'une infime partie peut être remise en question, c'est l'ensemble de la version officielle qui se retrouve mise en accusation. Plus encore, du point de vue conspirationniste, moins il y a de preuves ou d'indices que la conspiration existe, plus elle est évidente car bien dissimulée ; il s'agit là d'une conséquence du mode de pensée cryptologique et ésotérique. En effet, « les éléments officiels qui contredisent les théories du complot sont exactement ce que leurs partisans attendent »[122], c'est-à-dire des preuves ultimes de la dissimulation, du mensonge et donc de la conspiration. De sorte que, pour résumer, il nous apparaît que par-delà les différences inhérentes à chacune des innombrables théories du complot existantes, le caractère unitaire du phénomène conspirationniste doit être retenu puisque les caractéristiques communes, typiques, l'emportent *in fine.* D'ailleurs, d'une manière assez paradoxale et qui atteste de la fragilité de leur thèse duale du phénomène conspirationniste, Wagner-Egger et Bangerter, admettent, en conclusion de leur article, le caractère secondaire de la distinction qu'ils opèrent entre

116 Brian L. Keeley, *art cit*, p. 117.
117 Emmanuel Taïeb, *art cit*, p. 272.
118 Brian L. Keeley, *art cit*, p. 118.
119 C'est tout particulièrement sur la base de ces données non prises en compte que les *Thruthers* du 11 Septembre entendent montrer que le gouvernement américain est, soit directement responsable des attentats du World Trade Center, soit qu'il savait mais qu'il a laissé faire. De même, c'est à partir de ces données non exploitées que repose la thèse de la démolition contrôlée des bâtiments, de la fameuse « Tour 7 » notamment.
120 Brian L. Keeley, *art cit*, p. 118.
121 Cf *Infra* Partie 3 Chap. I- B-1°).
122 Juha Räikkä, « On Political Conspiracy Theories », *The Journal of Political Philosophy*, Vol. 17, N°2, 2009, p. 185.

théories du complot système et théories du complot minorité.

> « Pour résumer, écrivent-ils, l'adhésion, aux théories du complot peut être caractérisée selon notre recherche par une dimension générale, liée à la peur et à la méfiance envers les proches et les institutions, dimension générale qui se subdivise en deux sous-dimensions en partie indépendantes »[123].

De la même manière, Daniel Pipes distingue ainsi entre, d'un côté, les théories du complot faisant référence aux sociétés secrètes, les francs-maçons et les Illuminatis en particulier, et, de l'autre, celles relatives au complot juif mondial. Si cette distinction entre deux catégories d'ennemis ou de boucs-émissaires peut s'avérer utile, sur le plan pédagogique et didactique, nous la reprendrons d'ailleurs lorsque nous étudierons les figures de l'ennemi aux États-Unis[124], pour présenter les différentes thèses conspirationnistes en retenant d'une part des théories mettant en jeu des sociétés secrètes, les francs-maçons ou les Illuminatis et de l'autre des groupes plus ouverts comme les juifs ou les communistes[125], celle-ci ne repose pas sur une différence de nature des thèses conspirationnistes qui ont, du propre aveux de Pipes, toujours quatre points communs fondamentaux. Tout d'abord, il reconnaît que l'ensemble des théories conspirationnistes reposent sur une « animosité anormale »[126] envers les ennemis, c'est-à-dire que ceux-ci sont responsables de l'ensemble des maux de la planète dans leur mise en œuvre d'un plan de domination mondial. Deuxièmement, ces thèses se caractérisent par leur « dédain envers la logique »[127] que nous considérons comme subséquent à la cryptologique conspirationniste ; comment ainsi expliquer que des groupes aussi puissants se laissent insulter, calomnier voire attaquer, détruire ou, à tout le moins, laissent révéler leurs agissements occultes et néfastes. Pipes prend ici l'exemple du massacre organisé des juifs européens durant le Seconde Guerre Mondiale et pointe le paradoxe de la thèse d'une conspiration juive internationale qui aurait permis que les siens soient exterminés. Troisièmement, et ceci semble quelque peu contradictoire avec le deuxième point, « la plupart des conspirateurs sont dupes »[128] quant à la nature réelle de leur groupe. « La plupart des juifs sont victimes de la conspiration juive. Il en va de même pour les sociétés secrètes »[129]. Enfin, quatrièmement, ces groupes occupent toujours le pouvoir, économique, politique et social réel.

---

123 Pascal Wagner-Egger, Adrien Bangerter, *art cit*, p. 53.
124 Cf *Infra* Partie 2 Chap. 2.
125 Notons au passage que les thèses incriminant les grandes institutions en tant que telles, c'est-à-dire sans les relier au mythe du complot juif ou Illuminati par exemple, ne sont pas considérées par Pipes.
126 Daniel Pipes, *op cit*, p. 132.
127 *Ibid*.
128 *Ibid*. p. 132.
129 *Ibid*. p. 133.

De sorte que, au final, même si la figure de l'ennemi varie, que ce soit dans une opposition entre théories du complot système et les théories du complot minorité comme chez Wagner-Egger et Bangerter, ou dans une dialectique opposant théories du complot juif aux théories du complot incriminant des sociétés secrètes comme chez Pipes, ceci n'a pas d'incidence profonde sur la nature réelle de la théorie du complot. Autant d'éléments qui permettent alors de valider la thèse de l'approche unitaire des théories conspirationnistes que nous avons retenue.

Par ailleurs, il s'agira d'envisager notre étude comme l'interpénétration d'une approche déductive de la rhétorique conspirationniste en confrontant les modèles académiques existants d'analyse et d'une approche empirique inductive tentant, à partir des nombreux exemples étudiés, de forger de nouveaux idéaux-types, notamment du leader conspirationniste et de l'internet conspirationniste, ou cadres conceptuels d'analyse politologique, la caractérisation d'un *triangle conspirationniste*. De cette manière, la culture américaine, politique et populaire tiendra une place prépondérante dans la mesure où nous tendrons à réinscrire au maximum le phénomène conspirationniste, ses manifestations, ses normes, ses codes et ses représentations dans ce cadre. Plus encore, nous montrerons que c'est dans la culture américaine que nous croyons trouver la clef d'explication du caractère endémique du phénomène conspirationniste aux États-Unis. Dès lors, plusieurs niveaux d'études seront envisagés afin de rendre bien compte du caractère irradiant du conspirationnisme. Ainsi, la culture politique, c'est-à-dire l'étude des valeurs fondamentales des élites et du champ politique américain, sera envisagée au même titre que la culture populaire de masse, même adolescente, c'est-à-dire un ensemble de médias, d'énoncés accessibles pour la grande majorité des populations vivant aux États-Unis. En effet, la culture populaire désigne « des croyances et des pratiques très largement partagées au sein d'une même population ainsi que les objets par lesquels elles sont organisée »[130]. Aussi, elle doit être comprise comme « des émissions, des images, des textes, des slogans, donc des objets de toute sorte mis en trafic dans la sphère sociale. Mais ce sont aussi des rythmes de production et d'obsolescence, des vecteurs d'appartenance tribale ou planétaire, des supports à projection/identification. Et ce sont encore des objets de discours, entendu par-là que ces produits culturels de masse sont inséparables de tout un ensemble de propositions et de prises de position qui leur font escorte en sens divers, célébration, accréditation ou discrédit, et avec lesquels nous sommes contraints de les penser ou d'éviter de les

130 Chandra Mukerji, Michael Schudson cité *in* Martin Denis-Constant, « Culture, populaire et politique », *Critique Internationale*, N° 7, 2002, pp. 171-172.

penser »[131]. Dès lors, « une culture populaire est aussi capable de productivité symbolique lorsqu'elle oublie la domination des autres, et qu'elle parvient à organiser en cohérence symbolique, dont le principe lui est propre, les expériences de sa condition »[132], c'est pourquoi des séries télévisées comme *X-Files*[133], des dessins animés comme les *Simpsons* ou *South Park*[134], des jeux tel que *Illuminati New World Order*[135], l'humour populaire[136] seront envisagés concurremment, sans établir de hiérarchies[137], à des phénomènes politiques comme l'influence de la religion évangéliste, l'ampleur des sociétés secrètes ou l'anti-étatisme dans la mesure où, au même titre, ils contribuent à façonner l'imaginaire collectif américain ainsi que, en conséquence, la sous-culture conspirationniste.

> « Les *Simpsons* ne représentent pas la classe dominante mais le salariat et l'expérience des liens de subordination. Par son recours à l'humour grotesque, la série interroge des institutions puissantes comme la famille, l'école, la police, l'entreprise. Le capitalisme financier, la religion, le parti Républicain comme soutien des classes dominantes, l'éducation comme composante de l'appareil idéologique d'État, sont quelques-unes des cibles privilégiées de la série. De ce point de vue, les *Simpsons*, dès leurs débuts, ont développé des thématiques généralement taboues dans les dessins animés populaires : problèmes matériaux, adultère, alcoolisme, addiction au jeu, suicide, religion. Le programme n'hésite pas à s'inclure comme élément de cette critique sociale »[138].

De sorte que, première conséquence de ce double niveau d'analyse, nous serons conduits à envisager deux niveaux d'exemples de théories du complot, c'est-à-dire que nous mobiliserons des thèses relatives aussi bien à l'assassinat du Président John F. Kennedy que des références aux marqueurs de la culture populaire que sont les séries télévisées, le cinéma, la musique ou les jeux. Seconde conséquence, nous serons amenés à étudier la rhétorique conspirationniste à ces deux niveaux, c'est-à-dire au travers de la rhétorique conspirationniste formulée par les élites américaines ou des leaders conspirationnistes d'envergure ainsi qu'au travers des croyances conspirationnistes

131 Pascal Durant, « Culture populaire, culture de masse ou culture de mass-média ? Autour de cinq thèses moins une d'Antonio Gramsci », *Quaderni*, N°57, 2005, p. 73.

132 Jean-Claude Passeron cité *in* Dominique Pasquier, « La "culture populaire" à l'épreuve des débats sociologique », *Hermès*, Vol. 2, N° 42, 2005, p. 63.

133 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 3 III-A-1°).

134 Cf *Infra* Partie 1 Chap. 1 III-B.

135 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 3 IV-B.

136 Par exemple : « Jew York » à la place de New York, « Franklin Deloyal Rosenfeld » au lieu de Franklin Delano Roosevelt, etc.

137 Howard Becker, *Les Mondes de l'art* [1982], tr. fr. Jeanne Bouniort, Paris, Champs-Flammarion, 2006, 379 p. Ainsi, Becker écrivait par exemple avoir « concentré l'analyse sur les formes d'organisation sociale, j'ai souvent comparé des formes d'expression artistique ou des œuvres d'art de réputation extrêmement inégale. J'ai rapproché Titien et les bandes dessinées. J'ai traité avec le même sérieux les musiques de films d'Hollywood, des chansons rock et les œuvres de Beethoven ou de Mozart ». *Ibid*. p. 22.

138 Amaury Grimand, « Fiction, culture populaire et recherche en gestion. Une exploration croisée à travers la série les *Simpsons* », *Revue française de gestion*, N° 194, 2004, p. 175.

populaires et des citoyens enquêteurs[139].

Enfin, deux grands types de sources seront utilisés dans nos travaux. D'abord des sources primaires et directes qui consistent en la lecture d'ouvrages, d'articles ou de tout autre document, manuscrit ou internet, le visionnage de séquences vidéo, de documentaires ou de films de propagande conspirationniste produits par de simples citoyens ou des leaders conspirationnistes. Utiliser ces sources directes se révèle particulièrement indispensable dans la mesure où il s'agit là d'une production à laquelle le grand public, sur le net en particulier, a accès librement ; la mobilisation de ces sources consiste donc à nous confronter directement à notre terrain d'étude puisqu'elles constituent, en quelque sorte, les réponses des leaders conspirationnistes, les éléments empiriques de l'observation sociologique indispensable à la remontée en généralité et à la démarche analytique ultérieure. Plus fondamentalement encore, il appartient à la fonction du sociologue ou du politiste de « chasser les mythes » et il s'agit alors pour lui d'une exigence première que de se confronter directement aux données brutes et aux sources directes de son terrain, aussi désagréables soient-elles. Deuxièmement, nous mobiliserons, en tant que grille de lecture et d'interprétation du phénomène conspirationniste aux États-Unis, des ouvrages ou des articles académiques, en langue française ou anglaise[140] traitant aussi bien de la pensée conspirationniste que de sujets connexes ou de la civilisation américaine. En effet, même s'il est indéniable que nos travaux s'inscrivent en priorité dans la filiation historique et politologique de Kathryn S. Olmsted, Robert Alan Goldberg et Michael Barkun, et non dans la continuité de l'approche néoconservatrice en terme de *style paranoïaque* issue de Richard Hofstadter, Daniel Pipes ou Pierre-André Taguieff, il s'agit tout de même pour nous d'adopter une approche pluridisciplinaire dépassant le stricte cadre de la science politique. Aussi, nous serons amenés à convoquer des savoirs académiques exogènes c'est-à-dire à

139 Parmi les innombrables croyances populaires conspirationnistes que nous avons été amenés à connaître, nous ne résistons pas à l'envie de présenter ici celle qui nous apparaît comme la plus loufoque : *The Eight-Bun Packet Conspiracy Theory* (Le complot des paquets de huit petits-pains). Le fond de cette théorie serait la cupidité des industriels de la boulangerie qui, au lieu d'emballer les petits-pains à hot-dogs par 10, comme le sont les saucisses, n'en mettent que 8 afin d'obliger les familles américaines à acheter deux sachets. En effet, selon les adeptes de cette théorie tout tiendrait à la fonction mathématique relative au 4 puisque pour obtenir un nombre égal de saucisses et de pains, et éviter alors tout gaspillage, il faudrait acheter 4 paquets de saucisses et 5 de petits-pains, soit au final 40 hot-dogs complets. Par ailleurs, on étudiera largement le phénomène des « citoyens enquêteurs », c'est-à-dire que certains individus ordinaires, des mères de familles, Shirley Martin ou Maggie Field pour ne citer que les plus célèbres, des citoyens lambda, depuis l'assassinat de Kennedy, décident de « tout abandonner » afin de consacrer leur vie à la révélation de la supercherie, de la conspiration relative à tel ou tel événement. Voir Kathryn S. Olmsted, « The Truth is Out There : Citizen Sleuths From The Kennedy Assassination to The 9/11 Truth Movement », *Diplomatic History*, Vol. 35, N° 4, 2011, pp. 671-693. Cf *Infra* Partie 1 Chap.1 II-B.

140 Précisons ici que, sauf mention contraire en note de bas de page, l'ensemble des traductions des travaux en anglais sont réalisées par nos soins. Pour ce faire, nous avons opté pour un compromis entre la lettre et l'esprit des textes originaux en essayant de rapporter le plus fidèlement possible le message de l'auteur, sans en appauvrir ou étendre le contenu.

recourir à différentes disciplines extérieures à la science politique comme l'histoire, les sciences de l'information et de la communication, la linguistique ou même le génie civil afin d'apporter des éclairages novateurs sur le phénomène conspirationniste ; le tout en rapprochant de notre objet d'analyse des travaux qui n'y font pourtant pas directement référence. Enfin, mais de manière extrêmement subsidiaire et parcimonieuse, nous nous appuierons éventuellement, lorsque cela se révélera strictement nécessaire, et si leur qualité le permet, sur des sources non académiques, c'est-à-dire essentiellement journalistiques ou, au sens le plus large du terme, militantes[141].

141 Par sources militantes nous entendons les écrits produits par des partis politiques dénonçant la rhétorique conspirationniste, les sites internet, les ouvrages dont les auteurs mènent des croisades contre le conspirationnisme.

Partie 1 : Un fait extraordinaire comme élément déclencheur des théories du complot

Les théories du complot, aussi illusoires soient-elles, conservent toujours, à plus ou moins large degré, un pied ancré dans la réalité. En effet, elles partent toutes et toujours d'un événement bien réel dont nous avons tous conscience et connaissance mais dont une immense majorité de personnes donnera une interprétation rationnelle : catastrophe naturelle, accident industriel, erreur individuelle ou encore dessein criminel. Pour l'adepte des théories du complot, aucune de ces explications ne convient. Les événements auxquels nous assistions sont le fruit d'une volonté organisée et dissimulée d'individus néfastes et puissants. Qu'il s'agisse de « petits » complots ou de grandes conspirations, rien n'arrive par hasard, les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être et tout est lié. De l'arbitre de football notoirement « parisien » et « à la solde de la fédération » qui ne siffle pas, au Parc des Princes, un penalty flagrant à la 90ème minute en faveur de l'Olympique de Marseille, à l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, les diverses rumeurs et thèses conspirationnistes nécessitent un élément déclencheur factuel qui va initier et impulser une dynamique de production d'un récit alternatif et d'un discours conspirationniste d'où l'idée même de contingence est irrémédiablement exclue. L'arbitre n'a pas pu se tromper ou ne pas voir la faute, l'Administration Roosevelt ne pouvait pas ne pas avoir laissé faire ou ne pas avoir participé directement aux attaques. Alors, si ces deux exemples procèdent d'une même logique, d'un même phénomène, il est néanmoins nécessaire de ne pas les mettre sur le même plan en raison de leurs conséquences. S'il n'y a pas de différence de nature, il y a en revanche une différence de degré. En effet, le penalty litigieux va alimenter les conversations et débriefings d'après match au *Café des sports* le dimanche matin, ou en début de semaine au travail pour finalement être oublié et évoqué occasionnellement, lors du match retour par exemple. Bref, hormis quelques insultes voire menaces proférées à l'endroit de l'arbitre, ce petit complot ne produit guère de conséquences sur la vie en société, c'est la raison pour laquelle nous ne les considérerons pas dans la suite de nos travaux. A l'inverse les grandes conspirations qui procèdent en règle générale d'événements littéralement extraordinaires ou hors normes, vont donner lieu à un véritable discours politique mettant en cause les pouvoirs publics, des organisations internationales, des institutions privées, ou encore des franges particulières de la population que l'on qualifiera de boucs-émissaires[142].

142 Cf *Infra* Partie 2 Chap. 2.

Dès lors, pour aborder les rouages de la pensée conspirationniste il est indispensable de se pencher sur le moment déclencheur de la production de théories du complot afin de comprendre comment, d'une théorie du complot circonstanciée ou d'un faisceau de théories relatives à un même événement, se produit un glissement vers le conspirationnisme, c'est-à-dire la formulation d'un méta-récit retraçant l'histoire humaine depuis ses origines jusqu'à nos jours au travers du prisme conspirationniste. En d'autres mots, il n'y a plus de complots, grands ou petits d'ailleurs, il n'y a qu'un seul gigantesque complot qui organise la marche universelle du monde. Dans cette optique, nous avons donc fait le choix de retenir deux événements exceptionnels afin d'illustrer le discours conspirationniste et cette trajectoire qui conduit de la production de rumeurs et théories du complot au conspirationnisme parce qu'ils constituent de véritables marqueurs dans la culture et l'imaginaire américains : l'assassinat de John F. Kennedy en Novembre 1963 et les attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington. Dans un second temps, nous nous pencherons sur la sous-culture conspirationniste des minorités ethnoculturelles américaines afin de montrer que d'autres thématiques font aussi sens, eu égard à l'héritage de la ségrégation par exemple, chez ces populations. A titre d'exemple, nous étudierons la question du sida très présente dans l'imaginaire conspirationniste afro-américain.

Chapitre 1 : L'assassinat de JFK et les attentats du 11 Septembre 2001 comme référents de l'imaginaire complotiste américain. Des théories du complot au conspirationnisme

« La Pierre de Rosette pour comprendre les origines et les usages des théories du complot comme label est l'assassinat du Président Kennedy »[143].

En effet, il semble bien que dans la période contemporaine, l'assassinat de John F. Kennedy le 22 Novembre 1963 à Dallas au Texas soit le point de départ du conspirationnisme moderne aux États-Unis et qu'il puisse servir de paradigme à l'interprétation politologique des théories du complot. En effet, nous y retrouvons une première occurrence de la logique qui préside à la formation des théories du complot modernes, que nous pouvons également voir lors des attentats du 11 septembre 2001 à New York : un fait déclencheur suivi d'une enquête à la fois politique et policière/judiciaire, l'apparition de doutes sur ses conclusions dans l'opinion publique donnant naissance à des rumeurs, des théories du complot et à des contre-enquêtes œuvres de citoyens ordinaires, la réinscription des événements dans un méga-complot par des leaders conspirationnistes[144] et, enfin, la « digestion » ou l'acculturation des événements au sein de la culture légitime et dominante, y compris dans ses formes populaires comme la télévision par exemple.

I – D'un événement hors norme et inattendu à la production de la « version officielle »

L'élément premier et indispensable à la formulation d'une thèse complotiste est nécessairement un événement inattendu, marquant et extraordinaire donnant lieu à des investigations d'envergure de la part des pouvoirs publics. Sur la base de ces conclusions, un discours alternatif va alors être produit. Revenons d'abord sur les faits eux-mêmes : l'assassinat de JFK et les attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington.

143 Lance DeHeaven-Smith, *Conspiracy Theory in America* [2013], Austin, University of Texas Press, 2013, p. 25.
144 Cf *Infra* Partie 2 Chap. 1

A – Un événement hors norme comme point de départ des théories du complot : l'assassinat de JFK et les attentats du 11 Septembre 2001

Lorsque Kennedy se rendit à Dallas en Novembre 1963, il s'agissait pour lui, en prévision de la campagne présidentielle de 1964 devant aboutir à sa réélection, de trancher un conflit local entre le sénateur Ralf Yarborough et le gouverneur du l'État du Texas John Connally. Malgré un accueil mitigé dans une ville sudiste peu encline au libéralisme de la côte Est, de nombreux partisans de Kennedy étaient venus l'acclamer sur son passage à tel point que Madame Connally se rappela, lors de son témoignage devant la Commission Warren chargée d'enquêter sur la mort du Président, avoir dit à Kennedy : « Monsieur le Président, vous ne pouvez pas dire que Dallas ne vous aime pas ! »[145]. Le voyage se déroulait donc plutôt de manière positive. A midi et demi, heure locale, c'est-à-dire l'heure « centrale » des États-Unis, le cortège de voitures quitte Main Street pour Houston Street avant de prendre un virage serré sur la gauche en face de la Texas School Book Depository (TSBD) et d'entrer sur la célèbre Dealey Plaza via Elm Street[146]. Des coups de feu retentissent, le Président porte ses mains à sa gorge et le gouverneur Connally s'enfonce dans son siège blessé au dos. Quelques secondes plus tard, une autre balle vient percuter la tête du président qui s'effondre, la voiture accélère en direction du Parkland Hospital. Sur place la confusion règne, spectateurs et policiers courent dans tous les sens. Sur WCBS, une radio locale qui couvre en direct la visite de Kennedy, le commentateur annonce que « plusieurs coups de feu viennent d'être tirés […] Il semble que quelque chose a touché le Président […] Le gouverneur Connally a été touché […] Le président Américain a été touché à la tête !! Le Président a été touché à la tête »[147]. A 13 heures, JFK est déclaré mort à l'hôpital. A 13H50, un jeune homme répondant au nom de Lee Harvey Oswald est arrêté dans un cinéma pour ne pas avoir payé sa place, il est inculpé du meurtre de l'officier de police John D. Tippit. Plus tard dans la soirée, sur la base des témoignages de ses collègues de la TSBD et d'un armurier reconnaissant lui avoir vendu le fusil, Oswald est inculpé pour l'assassinat du Président. Ex-*marines*, Oswald est un sympathisant communiste, marié avec une femme russe il a même vécu en Union Soviétique. Lors de son arrestation il clame son innocence et prétend n'être qu'un « pigeon » (*patsy*)[148]. Le lendemain, lors de son transfert, Oswald est abattu par le propriétaire d'une boite de nuit en quête de gloire, Jack Ruby. Pensant être adulé et

145 http://www.jfk-assassination.de/warren/wch/vol4/page147.php
146 Annexe N° 3 : L'itinéraire de la voiture présidentielle et les principaux points de repères sur Dealey Plaza
147 Cité *in* Caroline Lebeau, *Les nouvelles preuves sur l'assassinat de J. F. Kennedy* [2003], Monte Carlo, Les éditions du rocher, 2003, p. 37.
148 Peter Knight, *The Kennedy Assassination* [2007], Edinburg, Edinburg University Press, 2007, p. 3.

acclamé en héros, Ruby décide de faire justice lui-même. Immédiatement les premiers doutes et rumeurs apparaissent : 62% des sondés déclaraient ne pas croire qu'Oswald ait pu agir seul[149][150]. Pour les faire taire, Lyndon B. Johnson ordonne alors la mise en place d'une commission d'enquête spéciale sous la présidence du *Chief Justice*, c'est-à-dire du Président de la Cour Suprême des États-Unis, Earl Warren afin de faire toute la lumière sur les événements de Dealey Plaza.

Avant d'en venir aux faits à proprement parler du 11 Septembre 2001, une autre dimension typique indispensable à la production des théories du complot doit être signalée : la propagation de la nouvelle dans l'opinion publique, la publicité des événements. En effet, une information n'engendre pas de théories du complot si elle demeure à l'état confidentiel ou réservée à des cercles restreints, c'est sa publicité qui permet la production de discours conspirationnistes. Aussi, si personne n'est surpris que les événements de 2001 soient diffusés en direct et en mondovision dans leur quasi intégralité, il apparaît en revanche intéressant de se pencher sur la vitesse et les médiums de propagation de la nouvelle de l'assassinat de JFK en 1963. Événement à résonance planétaire[151] à une époque où les technologies de l'information et de la communication n'étaient pas aussi présentes et développées qu'aujourd'hui, il n'a fallu qu'une à deux heures pour que plus de 90% de la population américaine soit mise au courant[152]. Le premier élément qu'il convient de noter est qu'une large majorité des personnes interrogées, entre 82%[153] et 88%[154] selon les enquêtes, déclare avoir pris connaissance des tirs perpétrés contre JFK avant que son décès ne soit officiellement annoncé, soit une heure après qu'il fut atteint. Plus encore, parmi ces individus ayant d'abord pris connaissance des tirs, 50% ont été informés dans les 15 minutes suivant l'événement[155]. La source première d'accès à cette information varie selon l'endroit où se trouvaient les personnes interrogées. Celles qui se trouvaient à leur domicile déclarent à 44% avoir été informées des tirs par la télévision, ceux qui étaient au travail à 75% par la radio et ceux qui n'étaient ni au travail ni à leur domicile à 49% par une autre personne ; mais la réaction de commune de tous ces individus fut de se tourner rapidement vers les médias puisque la seconde annonce, celle de la mort de JFK, fut

149 Sheldon Appelton, « Trends : Assassinations », *Public Opinion Quarterly*, Vol. 64, N° 4, 2000, p. 514.
150 Annexe N° 4 : Récapitulatif de l'évolution de l'opinion publique américaine sur l'assassinat de JFK
151 Edgar Morin, « Une télé-tragédie planétaire : l'assassinat du président Kennedy », *Communication*, Vol. 3, 1964, pp. 77-81.
152 Paul B. Sheatsley, Jacob J. Feldman, « The Assassination of President Kennedy : A Preliminary on the Public Reactions and Behavoir », *The Public Opinion Quarterly*, Vol. 28, N° 2, 1964, p. 192.
153 Thomas J. Banta, « The Kennedy Assassination : Early Thoughts and Emotions », *The Public Opinion Quarterly*, Vol. 28, N° 2, 1964, p. 218.
154 Bradley S. Greenberg, « Diffusion of News of the Kennedy Assassination », *The Public Opinion Quarterly*, Vol. 28, N° 2, 1964, p. 226.
155 *Ibid*. p. 227.

connue à la télévision à 69% pour ceux qui étaient à leur domicile et à la radio respectivement pour 63% et 66% des individus qui étaient à leur travail et à l'extérieur[156]. En revanche, si l'on se penche sur les personnes n'ayant pris connaissance que de la seconde annonce, à 13H38 CST[157], il est possible de constater qu'elles furent en quelque sorte éloignées des moyens de communication modernes, la télévision et la radio, puisque, quelque fut le lieu où elles se trouvaient, elles furent mises au courant de la mort de JFK par une autre personne, c'est-à-dire une source indirecte, à 54% pour celles restées à leur domicile, à 78% pour celles se trouvant sur leur lieu de travail et à 67% pour celles n'étant ni au travail ni à leurs domiciles[158]. Cependant, la nature de cette personne varie selon le lieu où se trouvaient les individus interrogés dans la mesure où, 49% de ceux se trouvant à leur domicile ont été avertis par un ami ou un voisin, 77% de ceux se trouvant sur leur lieu de travail ont été prévenus par un collègue et 64% des personnes ne se trouvant ni au travail ni à leur domicile ont été mises au courant par un inconnu[159]. Néanmoins, la réception de la nouvelle suscite initialement un grand scepticisme de la part de l'opinion publique américaine dans son ensemble puisque « seulement 23% croyaient véritablement à ce qu'ils venaient d'entendre. 57% émettaient quelques doutes ou ne croyaient qu'en partie à l'information. Les 20% restants étaient complètement sceptiques »[160]. Alors, si seulement une minorité croit d'emblée à la véracité de l'événement, la source d'information première fait varier le taux d'acceptation de la nouvelle et montre une plus grande confiance dans les médias que dans les personnes physiques. En effet, parmi ceux qui ont immédiatement cru à l'annonce de la mort de JFK, 44% l'ont appris par la télévision ou la radio, 24% par un bon ami, 17% par un étranger et 15% par une vague connaissance[161]. En somme, si la nouvelle de la mort du Président Kennedy s'est répandue dans l'opinion de manière extrêmement rapide, il n'empêche que, dès l'origine, des doutes sont émis quant à la crédibilité de l'information elle-même, et plus encore quant à l'identité de l'auteur des faits dans la mesure où, parmi les personnes interrogées « 57% pensaient que Castro et Cuba étaient d'une certaine manière impliqués, 32% supposaient que la Russie était d'une certaine façon responsable. 26% donnaient une part de responsabilité aux "ségrégationnistes" et 15% aux John Brichers[162] et autres activistes d'extrême droite. 22% pointaient les services secrets et seulement 6% incriminaient "les nègres de ce pays" »[163]. Aussi, contrairement à ce qu'il s'est passé pour les attentats de 2001, face à une opinion

156 Bradley S. Greenberg, *art cit*, p. 228.
157 C'est-à-dire l'heure à laquelle Walter Cronkite l'annonce lors d'un flash spécial en direct sur *CBS News*.
158 Bradley S. Greenberg, *art cit*, p. 228.
159 *Ibid*. p. 229.
160 Thomas J. Banta, *art cit*, p. 219.
161 *Ibid*.
162 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 I-D-2°).
163 Paul B. Sheatsley, Jacob J. Feldman, *art cit*, p. 203.

publique en proie au doute, le Président Johnson décidait immédiatement l'ouverture d'une enquête confiée à une commission spéciale, paritaire et bipartisane, sous la présidence d'Earl Warren[164].

En effet, contrairement à ce que fit Johnson, la diligence d'une enquête par George W. Bush ne fut pas ordonnée dans l'immédiat après le 11 Septembre mais bien au contraire, fin 2002, sous la pression des « Jersey Girls »[165], des citoyennes du New Jersey ayant perdu des proches dans les attentats[166]. Aussi, ce ne fut qu'en juillet 2004 que le Rapport final de la commission nationale sur les attaques terroristes contre les États-Unis[167] (*Final Report of the National Commission on Terrorist Attacks Upon the United States* ou *9/11 Commission*) fut rendu public et il fallut encore attendre 2005 pour celui du NIST[168] (*National Institute of Standards and Technology*). Mais, avant d'envisager l'enquête et ses conclusions, revenons d'abord rapidement sur les événements ayant marqué la journée du 11 Septembre 2001.

164 Outre le *Chief Justice* Earl Warren, la commission était composée des Sénateurs John Sherman Cooper (Républicain, Kentucky) et Richard Russell Jr. (Démocrate, Géorgie), des Représentants Gérald Ford (Républicain, Michigan) et Hale Boggs (Démocrate, Louisiane) ainsi que de l'ancien directeur des la CIA, Allan Dulles et, enfin, John J. McCloy, ancien président de la Banque Mondiale.

165 Kathryn S. Olmsted, *Conspiracy Theories and American Democracy, World War I to 9/11* [1009], New York, Oxford University Press, 2009, p. 206. Le terme de *Jersey girls* fut popularisé par Tom Waits et Bruce Springsteen dans une chanson éponyme. Originairement, il désigne des femmes actives et authentiques au franc-parler qui tranchent avec le snobisme et la sophistication des femmes de Manhattan. Tom Waits, « Jersey Girls », *Heartattack and Vine* [1980], New York, Asylum Reccords, 2008, Piste 5, 5,11 min. Aujourd'hui, il désigne quatre femmes du New Jersey, Kristen Breitweiser, Patty Casazza, Lorie Van Auken, et Mindy Kleinberg, dont la détermination fut décisive dans l'ouverture d'une enquête sur les attentats du 9/11.

166 Il est ici intéressant de souligner à propos du 11 Septembre que des stéréotypes de genre ont largement joué au niveau des représentations. En effet, la place des femmes dans la construction du récit des événements est toujours en retrait par rapport à celles des hommes. Du côté des terroristes, tous des hommes, les femmes n'apparaissent que comme des récompenses divines, une image érotique de jeunes et belles vierges les attendant au paradis en signe de reconnaissance pour leurs actions héroïques et leur bravoure. Du côté américain, l'image du héros viril, voire viriliste, est incontestablement mise en avant. Du maire Rudolph Giuliani en première ligne avec son costume plein de poussière à Donald Rumsfeld, chef du Pentagone, évacuant lui-même les blessés sur des civières en passant par les pompiers, la police de New York et les sauveteurs, la figure hollywoodienne de l'homme ordinaire capable de se transcender et d'agir en héros est omniprésente dans les images de chaos du 11 Septembre. *A contrario*, l'action de la conseillère à la Sécurité Nationale, Condoleezza Rice, est totalement passée sous silence ou minimisée. Du côté des survivants, les femmes sont cantonnées au rôle de veuves éplorées ou de mères endeuillées, dans tous les cas à un rôle passif et compassionnel tandis que les hommes sont systématiquement montrés actifs et au cœur de l'action, éventuellement participant même aux opérations de secours. Pareillement, les femmes, et les enfants, sont présentés comme d'innocentes victimes, plus encore que les hommes, comme s'il relevait d'avantage du rôle social des seconds de mourir dans un conflit, une guerre ou pour protéger les « faibles » femmes. Voir : Hillary Charlesworth, Christine Chinkin, « Sex, Gender and September 11 », *The American Journal of International Law*, Vol. 96, N° 3, 2002, pp. 600-605. Annexe N° 24 : La prégnance des stéréotypes de genre dans la (re)construction médiatique des attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington.

167 National Commission on Terrorist Attacks, *The 9/11 Commission Final report* [2004], New York, W. W. Norton & Company, 2004, 592 p. Également disponible en ligne : http://www.9-11commission.gov/report/911Report.pdf

168 http://www.nist.gov/el/disasterstudies/wtc/wtc_finalreports.cfm/

Le mardi 11 Septembre 2001, les États-Unis ont connu la plus violente attaque sur leur territoire depuis les bombardements menés à Pearl Harbor par l'armée japonaise le 7 Décembre 1941. Dirigé par Mohamed Atta, un groupe de 19 terroristes islamistes se livre au détournement de quatre avions de ligne[169]. Embarqués à bord du vol 11 d'American Airlines, Mohamed Atta et ses complices prennent le contrôle de l'avion à 8H14, heure de la côte Est (*Eastern Standard Time*). A 8H20, les contrôleurs aériens, entendant des voix suspectes et une langue étrangère dans le cockpit, soupçonnent un détournement et en font, comme de procédure, part à l'agence en charge de ce type d'action, la FAA, la *Federal Aviation Agency*, l'Agence Fédérale de l'Aviation. Une minute plus tard, les pirates coupent le transpondeur de l'avion qui reste néanmoins visible sur les écrans radars au milieu du trafic aérien très dense. A 8H36, alors que le vol 11 fait déjà route vers New York, la FAA prévient la NORAD (*North American Aerospace Defense Command* ou Commandement de la Défense Aérospatiale de l'Amérique du Nord), c'est-à-dire un organe militaire chargé de mettre en place une procédure d'interception et d'escorte pour les avions détournés. Deux F-15 de l'armée sont alors envoyés à cet effet. A 8H42, le vol 175 est à son tour détourné par un groupe de cinq pirates emmené par Marwan Yousef al-Shehhi. A 8h46, la tour Nord du World Trade Center (WTC1) est percutée par le vol 11 entre les 94e et 98e étages du bâtiment. A 8H52, un troisième avion est détourné, il s'agit du vol 77. Au même moment, le Président Bush qui se trouve dans une école élémentaire de Floride pour vanter les mérites de sa politique éducative est prévenu « qu'un petit avion bi-moteur a percuté le World Trade Center »[170], la thèse de l'accident prévaut autour du Président qui entre dans une salle de classe pour lire un conte à des enfants comme si de rien n'était. A 9H03, devant les caméras de télévision déjà présentes pour filmer la WTC1 en flammes, le vol 175 heurte la tour Sud World Trade Center (WTC2) au niveau des étages 78 et 84. Comprenant qu'il ne s'agit pas d'un accident, New York ordonne la fermeture immédiate de son espace aérien tandis qu'en Floride, à 9H05, Bush est alerté par son chef de cabinet Andrew Card : « un deuxième avion a frappé l'autre tour. L'Amérique est attaquée »[171] ; il faut cependant près de 10 minutes à Bush pour terminer la lecture du conte aux enfants, rejoindre ses équipes et s'entretenir avec les services de la Maison-Blanche. A 9H29, il prononce en direct depuis l'école primaire où il se trouve sa première allocution publique. Il déclare : « Aujourd'hui nous vivons une tragédie nationale. Deux avions se sont écrasés dans le World Trade Center s'apparentant à une attaque terroriste contre notre pays »[172]. Dès la fin de cette courte intervention, le Président est évacué par les services secrets, il est conduit

169 Annexe N° 5 : Le parcours des avions détournés le 11 Septembre 2001
170 National Commission on Terrorist Attacks, *op cit*, p. 34.
171 *Ibid*. p. 39.
172 http://www.youtube.com/watch?v=F-qHSeMKjZU

à bord d'Air Force One. A 9H30, le vol 93 est à son tour détourné. Sept minutes plus tard, le vol 77 s'écrase contre l'aile ouest du Pentagone à Washington. A 9H45, c'est l'ensemble de l'espace aérien américain qui est alors fermé. A 9H59, WTC2 s'effondre, 55 minutes après l'impact du vol 175 tandis que la WTC1 s'écroule ensuite à 10H28, soit 106 minutes après avoir été frappée. Pendant ce temps, à 10H03, le vol 93 de United Airlines s'écrase au Sud-Est de Pittsburgh. Les passagers en relation avec leurs proches au sol ont été mis au courant des desseins des terroristes, ils ont alors décidé de se révolter. Depuis 10H20, Le Président Bush a annoncé au Vice-Président Dick Cheney qu'il venait d'autoriser à abattre les avions se trouvant dans l'espace aérien américain si nécessaire[173]. A 15H30, le chef des pompiers de la ville de New York (NYFD) ordonne l'évacuation de la tour 7 (WTC7) pour cause d'instabilité ; le bâtiment de 47 étages qui a subi de lourds dégâts[174] lors de l'effondrement des tours jumelles, finit par s'effondrer à 17H20. A 20H30, Bush s'adresse pour la troisième fois de la journée aux citoyens américains. Depuis le bureau ovale de la Maison-Blanche il déclare la guerre au terrorisme, à l'axe du Mal, aux auteurs des attentats ainsi qu'à leurs soutiens :

> « ces actes meurtriers à grande échelle étaient destinés à effrayer notre nation en la plongeant dans le chaos et le repli... mais ils ont échoué. Notre pays est fort. Un grand peuple se lève pour défendre une grande nation. Les attentats terroristes peuvent secouer les fondations de nos immeubles les plus hauts mais ils ne peuvent pas ébranler les fondations de l'Amérique. Ces attaques brisent l'acier mais ne peuvent entamer l'acier de la détermination [...] L'Amérique, ses amis et alliés se joignent à tous ceux qui veulent la paix et la sécurité dans le monde et nous sommes unis pour gagner la guerre contre le terrorisme »[175].

Dès lors, et malgré le ton et les velléités martiaux de George W. Bush, et contrairement à ce que fit son prédécesseur Lyndon B. Johnson, il fallut environ une année pour que, sous la pression des associations de victimes et des citoyens ordinaires, le Président américain accepte d'ouvrir une enquête d'envergure sur les attentats du 11 Septembre.

B – L'enquête officielle et ses conclusions

Lorsque le 24 Septembre 1964, soit un moins d'une année après l'assassinat de JFK, la Commission Warren remet son rapport définitif, le résultat visuel est volumineux et cherche à donner l'impression d'un travail sérieux, méticuleux et en profondeur. En effet, le rapport *stricto sensu* qui compte 900 pages et plus de 6 700 notes de bas de page est renforcé par 26 volumes contenant plus 26 500 témoignages entendus par le FBI provenant de plus 550 individus, de

173 National Commission on Terrorist Attacks, *op cit*, p. 41.
174 Annexe N° 6 : Photographies de la WTC7 avant sont effondrement
175 http://www.youtube.com/watch?v=1gw9HIHRMy8

transcriptions d'écoutes, de rapports d'expertises balistiques, des conclusions détaillées de l'autopsie, le tout frappé du Grand Sceau présidentiel[176]. L'objectif est clair, il s'agit de faire taire les rumeurs insistantes et répandues dans l'opinion selon lesquelles Lee Harvey Oswald n'a pas agi seul et que, en conséquence, JFK a été victime d'une conspiration. Dans un premier temps l'objectif semble réellement atteint puisqu'une version résumée de 28 pages est publiée par le supplément du *Times* dans sa livraison du lendemain qui salue la qualité de l'enquête et la publication en librairie du rapport de 900 pages au prix d'un dollar devient rapidement un best-seller aux États-Unis où plus de deux millions d'exemplaires sont vendus en quelques mois[177]. Le *New York Times* saluait même en Une son « travail compréhensif et convaincant. Les faits – rassemblés de manière exhaustive, vérifiés de manière indépendante et présentés avec conviction – détruisent toute base aux théories du complot qui ont poussé comme des champignons ici et à l'étranger »[178]. Plus encore, avant sa publication, 29% des citoyens américains interrogés déclaraient adhérer à la thèse selon laquelle Oswald aurait agi seul contre 87% après la présentation du rapport Warren[179]. D'autant plus qu'à cette époque, c'est-à-dire avant les scandales du Watergate[180] ou la révélation de l'opération MK-Ultra[181] menée par la CIA, les pouvoirs publics jouissaient d'une bonne image dans l'opinion, il était même quasiment inconcevable que le gouvernement puisse sciemment mentir à la population ou agir contre ses intérêts. Ainsi, « 76% du public croyait que le gouvernement agissait la plupart du temps de la bonne manière »[182].

Les conclusions du rapport, qui deviennent alors la « version officielle » de l'assassinat du Président Kennedy, reposent « sur un nombre monumental d'investigations et de rapports commandés ou réalisés par diverses branches du gouvernement fédéral »[183]. Elles accréditent ainsi la thèse que Lee Harvey Oswald a agi seul, de son propre chef et il n'y a donc pas d'autres personnes impliquées dans l'assassinat de JFK. Depuis le 6e étage de la TSBD, où il travaille, il a fait feu à trois reprises en direction de la voiture présidentielle. D'ailleurs un fusil, un Mannlicher-Carcano, ainsi que trois douilles ont été retrouvés sur place. Plus encore, ses collègues témoignent l'avoir

176 Robert Alan Goldberg, *Enemies Within. The Culture of Conspiracy in Modern America* [2001], New Haven, Yale University Press, 2001, p. 110.
177 Peter Knight, *The Kennedy Assassination* [2007], Edinburg, Edinburg University Press, 2007, p. 47,65.
178 *New York Times,* 28 Septembre 1964.
179 Max Holland « After Thirty Years : Making Sense of the Assassination », *Reviews in American History*, Vol. 22, N° 4, 1994, p. 203.
180 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 I-C-2°)
181 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 I-B-2°)
182 Virginia A. Chanley, « Trust in Government in the Aftermath of 9/11 : Determinant and Consequences », *Political Psychology*, Vol. 23, N° 3, p. 472.
183 Peter Knight, *op cit*, p. 42.

aperçu transporter un paquet en carton assez volumineux et se rappellent l'avoir vu quitter précipitamment les lieux quelques instants après la fusillade. Oswald a donc fait feu à trois reprises, les balles venaient du haut et par derrière[184]. La première a raté sa cible. La deuxième, connue sous le nom de « balle magique » (*magic bullet*) par les adeptes du complot ou de « balle unique »[185] a traversé le cou du Président, elle est ressortie par sa gorge avant de blesser le gouverneur Connally. Enfin, la troisième et dernière balle a heurté l'arrière du crâne du Président. N'ayant retrouvé qu'une seule arme, celle d'Oswald, que trois douilles, et au regard des témoignes contradictoires[186] quant au nombre de coups de feu entendus[187], des preuves scientifiques, la Commission Warren, comme le FBI, opta alors pour la thèse du tueur isolé.

> « La théorie de la balle magique est nécessaire pour deux raisons. D'abord, les trois douilles retrouvées avec la carabine à la Texas School Book Depository signifiaient que seulement trois tirs avaient eu lieu. Un tir fut manqué parce que la balle a rebondi devant le convoi et a transpercé la joue d'un homme dans la foule. Un autre tir a atteint le Président à la tête, il ne reste alors plus qu'une balle pour causer les blessures du Président au cou et celle de Connally au dos, à la poitrine et à la cuisse. Deuxièmement, l'arme trouvée à la TSBD ne peut produire que deux tirs assez rapprochés dans l'intervalle des indications visibles (sur le film de Zapruder) lorsque Kennedy et Connally ont été touchés. En conséquence, la Commission Warren a décidé que le Président et le Gouverneur avaient été touchés simultanément mais que ce dernier avait réagi plus tard »[188].

Propriété exclusive du magazine *Life*, le film célèbre film d'Abraham Zapruder[189] de 26 secondes et qui compte 486 images n'a été diffusé publiquement, pour la première fois, aux États-Unis qu'en 1975 bien que des extraits de celui-ci furent précédemment présentés par le magazine sous la forme d'images (*frames*). Néanmoins, il fut l'une des pièces sur lesquelles la Commission Warren s'appuya afin de forger et de prouver la thèse de la balle unique. Sur la base de l'enquête préalable menée par le FBI, la Commission Warren a en effet estimé que le temps nécessaire entre deux coups de feu avec l'arme utilisée par Oswald était de 2,3 secondes, soit un intervalle de 42 images sur le film de Zapruder qui utilisait une caméra double 8 enregistrant 18 images par

184 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 110.

185 Annexe N° 7 : La trajectoire de la « balle magique »

186 Matthew Smith, *Who Killed Kennedy ? The Definitive Account of Fifty Years of Conspiracy* [2013], Edinburg, Mainstream Publishing, 2003, p. 34.

187 Notons toutefois que pour 88% des témoins présents ce jour-là à Dealey Plaza, seuls trois coups de feu ont été tirés. Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 122.

188 Lance DeHeaven-Smith, *op cit*, pp. 32-33.

189 Notons au passage que du point de vue de certains adeptes du complot le fait que le film n'ait pas été disponible avant 1975 tend à démontrer que, soit il a été manipulé par la CIA ou d'autres officines gouvernementales, soit qu'il s'agit d'un faux. Par exemple : Harrisson Livingstone, *Killing Kennedy : And the Hoax of the Century* [1995], New York, Carroll & Graf Pub, 1995, 458 p. Harrisson Livingstone, *High Treason : The Assassination of JFK & the Case for Conspiracy* [1998], New York, Carroll & Graf Pub, 1998, 672 p.

seconde[190]. Ainsi les analystes de la commission Warren conclurent que Kennedy fut atteint entre les images 210 et 225 (un panneau masque la voiture à cet instant) tandis que Connally fut touché au plus tard à l'image 240. En conséquence, puisque le Président Kennedy et le Gouverneur Connally furent atteints dans un laps de temps correspondant à 30 images maximum, deux solutions sont possibles pour la Commission[191]. Soit il existe un second tireur, soit il s'agit d'une seule et même balle, la « balle magique », ayant frappé les deux hommes, la Commission opta pour la seconde solution. En effet, la banquette arrière de la voiture présidentielle, sur laquelle Kennedy était assis, était trois pouces (7,5 centimètres environ) plus haute que le siège où se trouvait le gouverneur Connally. Aussi, comme reproduit en annexe[192], la ligne imaginaire reliant la carabine utilisée par Oswald depuis le 6e étage de la TSBD montre que la nuque du président, le dos, le poignet et la cuisse de Connally qui tenait son chapeau sur ses genoux étaient parfaitement alignés. La balle n'avait donc rien de magique[193]. A la troisième balle, le mouvement de JFK, engoncé dans un corset orthopédique[194], se balançant violemment en arrière puis sur la gauche, fut imputé à un spasme neuromusculaire résultant du choc à la tête. Pourtant, lorsque l'on se penche sur le détail des images, la numéro 312 montre manifestement que la tête de Kennedy effectue d'abord un brusque et subreptice mouvement vers l'avant puis, dans un second temps seulement, repart violemment vers l'arrière sur l'image 313[195]. Ceci signifie donc que la balle a bien frappé le crâne de Kennedy par l'arrière, le poussant vers l'avant, avant qu'une terminaison nerveuse n'explose, la repoussant alors vers l'arrière.

190 Caroline Lebeau, *Les nouvelles preuves sur l'assassinat de J. F. Kennedy* [2003], Monte Carlo, Les éditions du rocher, 2003, p. 100.

191 James D. Perry, « Kennedy John F. Assassination of » *in* Peter Kinght (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, p. 385.

192 Annexe N° 7 : La trajectoire de la « balle magique »

193 Cet aspect est au cœur du documentaire diffusé sur la chaîne américaine ABC à l'occasion des commémorations du quarantième anniversaire de la mort de JFK. Peter Jennings, *The Kennedy Assassination : Beyond Conspiracy* [2003], New York, ABC, 20 Novembre 2003, 89 min. Ce documentaire tranche également le moment exact où Kennedy fut touché pour la première fois, à l'image 224.

194 En effet, à la manière de Franklin D. Roosevelt qui renvoyait une image de jeunesse et de dynamisme, Kennedy était atteint de la maladie d'Addison caractérisée par une insuffisance surrénalienne provoquant des douleurs aiguës au dos, des courbatures et de l'asthénie entraînant une diminution du pouvoir de fonctionnement de l'organisme. C'est du reste pour dissimuler au public américain cette pathologie, au même titre que les maladies vénériennes et la consommation de drogues du Président, que le clan Kennedy a insisté pour que l'autopsie pratiquée sur la dépouille de JFK ne soit pas trop poussée. En effet, ceux-ci voulaient que l'opinion conserve une bonne image du défunt, cette sorte de moment idyllique, Camelot des temps modernes, largement romancé et artificiel construit par Schlesinger notamment. Arthur M. Schlesinger, *A Thousand Days : John F. Kennedy in the White House* [1965], Boston, Mariner Books, 2002, 1 087 p.

195 Leslie Midgley, *The American Assassins – Part 1* [1975], New York, CBS, 25 Novembre 1975, 60 min.

En somme, le rapport Warren conclut que « la Commission n'a trouvé aucune preuve que soit Lee Harvey Oswald, soit Jack Ruby étaient parties prenantes d'une conspiration intérieure ou étrangère en vue d'assassiner le Président Kennedy »[196]. Néanmoins, et s'il est indéniable que la Commission Warren a été sélective dans ses auditions et parfois faillible[197], « malgré les longues enquêtes gouvernementales montrant qu'il n'existe pas ou peu de preuves qu'Oswald ait bénéficié de complicité, il y a eu au cours des quatre dernières décennies un lent changement dans l'opinion publique qui est maintenant persuadée à une large majorité qu'il y a eu une conspiration »[198].

Contrairement à la tentative, certes avortée, du Président Lyndon B. Johnson de tuer dans l'œuf les théories du complot naissantes, l'Administration Bush, dans un premier temps, n'a pas jugé nécessaire de diligenter une grande enquête officielle sur les attentats du 11 Septembre 2001. Pensant que les faits se suffisaient à eux-mêmes, que les revendications opérées par Al-Qaïda étaient assez fortes, le pouvoir américain a gravement sous-estimé deux courants puissants. D'une part, l'Administration n'a pas tenu compte du désir légitime des rescapés et des familles de victimes de connaître tous les détails des tragiques événements. D'autre part, elle n'a pas pris en considération la prégnance du paradigme conspirationniste dans la culture américaine. En conséquence, et contrairement à ce qu'affirme aujourd'hui le *9/11 Truth Movement* pour qui elles ont été les laissées pour compte du processus, c'est sous la pression des familles de victimes, de leurs associations, en particulier la FSC (*Familly Steering Committee*), du lobbying médiatique exercé par celles-ci que, fin 2002, le gouvernement américain décide l'ouverture d'une double enquête. Aussi, « il n'est pas exagéré de dire qu'au cours de l'enquête menée […] la relation politique binaire traditionnelle a été remplacée par une relation triangulaire impliquant non seulement les pouvoirs législatif et exécutif mais également, par le biais de la FSC, la société civile »[199]. La première

196 President's Commission on the Assassination of President John F. Kennedy, *Report of the President's Commission on the Assassination of President John F. Kennedy* [1964], Washington, United States Government Printing Office, 1964, p. 21.

197 S'il est un point sur lequel quitus doit être donné aux partisans du complot dans le cadre de l'assassinat de JFK c'est bien la volonté du FBI, son directeur J. Edgard Hoover en tête, de dissimuler les manquements et les errements du Bureau dans le traitement de Lee Harvey Oswald à son retour d'URSS par son agent de liaison. En effet, celui-ci n'a vu Oswald que 3 fois entre 1962 et 1963 dans la mesure où il ne le considérait pas comme une menace pour la sécurité nationale. A cet égard, Hoover parle même de « grosse incompétence du Bureau ». J. Edgard Hoover, « Memo From Gale to Tolson », *FBI 67-798-3050*, 10 Décembre 1963. Pour couvrir cette bévue, Hoover ordonna alors à l'agent en charge d'Oswald de faire disparaître son dossier. Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 128. On notera du reste que l'absence d'enthousiasme du Président Bush à l'ouverture d'une enquête au lendemain du 11 septembre témoigne d'une même volonté de passer sous silence les lacunes criantes des services de renseignement alertés de possibles attentats sur le sol américain. *Ibid.* pp. 211-212.

198 Peter Kinght, *op cit*, p. 4.

199 Gildas Le Voguer, « 11 Septembre et renseignements : lorsque la société civile s'immisce dans le débat », *Revue française d'études américaines*, Vol. 1, N° 107, 2006, p. 85.

enquête, plutôt de type administratif, fut chargée de déterminer la manière dont les différents services ont agi ou failli, comment les pirates ont pu réaliser leurs attentats et, enfin, de formuler des recommandations quant aux mesures à prendre pour pallier à ces carences en cas de nouvelles attaques. Ce travail fut confié à la Commission nationale sur les attaques terroristes contre les États-Unis dite Commission du 11 Septembre qui rendit son rapport final le 22 Juillet 2004[200]. La seconde investigation relevant du génie civil, donc plus technique, fut confiée au NIST. Il lui appartenait de déterminer les conditions dans lesquelles les tours du World Trade Center se sont effondrées ainsi que d'enquêter sur les dégâts subis par le Pentagone à Washington. Son rapport[201] fut à son tour publié en 2005.

Le rapport de la Commission 9/11 est d'abord le fruit d'une enquête minutieuse. Interrogeant plus de 1 200 personnes parmi lesquelles les plus hauts responsables de l'Administration américaine : le Secrétaire à la Défense Donald Rumsfeld, le Secrétaire d'État Colin Powel, Karl Rove, Paul Wolfowitz, Condoleezza Rice et même le Président Bush lui-même. Outre ces centaines d'heures d'audition, la Commission s'est également fait remettre plus de 2,5 millions de pages de documents dont certains classifiés pour cause de sécurité nationale. Le rapport se décompose en treize chapitres qui présentent alors la chronologie et le déroulé des faits, l'organisation des secours et ses manquements, la manière dont l'Administration a agi/réagi, la réponse apportée par les militaires ainsi que le rôle joué par les services de renseignement mais aussi leurs failles. Le rapport se penche également sur la personnalité et la trajectoire des 19 terroristes, il présente de plus l'origine de leurs financements. Enfin, face à la vulnérabilité dont les États-Unis ont fait preuve, le rapport préconise de revoir l'organisation et les méthodes du système de sécurité national ainsi qu'une réorientation de la politique américaine vis-à-vis du monde arabo-musulman. L'enquête technique, pour sa part, fut donc confiée à un autre organisme gouvernemental, le NIST. Après avoir étudié en profondeur la structure du bâtiment et des matériaux utilisés, le NIST a réalisé des simulations informatiques tenant compte à la fois des lois de similitudes[202], de la ductilité des

200 National Commission on Terrorist Attacks, *op cit*, 592 p.

201 http://www.nist.gov/el/disasterstudies/wtc/wtc_finalreports.cfm/

202 Les lois de similitudes « sont un ensemble de conditions imposées à une maquette pour que les résultats obtenus au cours des essais soient transposables à l'ouvrage en vraie grandeur. Elles sont bien sur d'ordre géométrique mais aussi mécanique. En d'autres termes, si la réalisation d'un modèle réduit se limite bien souvent à une réduction plus ou moins grande des caractéristiques géométriques de l'ouvrage réel, il faut analyser les conséquences au plan cinématique et dynamique. A titre d'exemple, selon les matériaux utilisés, l'intensité du chargement à appliquer à la maquette n'est pas seulement affectée par le facteur d'échelle géométrique du modèle mais également par la nature même des matériaux utilisés (résistance, ductilité, module d'élasticité, coefficient de frottement, etc.) et il en de même pour la vitesse d'application du chargement. Une maquette au 1/1000e n'a aucune chance de réagir comme l'ouvrage réel sous l'action de charges appliquées 1000 fois plus faibles » Jean-Pierre Muzeau, « Vous avez dit

matériaux, de la propagation des incendies et des dommages causés par les avions. Sur la foi de ces simulations informatiques, le rapport conclut que l'effondrement des tours 1 et 2 du World Trade Center est dû « à une combinaison de dégâts matériels causés par les crashs des avions *et* l'exposition prolongée au feu »[203]. En d'autres termes, pris individuellement aucun de ces deux phénomènes, crash d'avions ou incendies prolongés, n'aurait causé à lui seul l'écroulement des tours, c'est uniquement leur cumul. C'est alors sous l'effet des incendies déclenchés par les crashs d'avions disposant chacun à leur bord de 10 000 galons (environ 37 855 litres) de kérosène, et alimenté par le mobilier présent dans les tours que le « fléchissement initial des colonnes vers l'intérieur et à l'affaissement de la face Sud du WTC 1 et Est du WTC 2 a amorcé l'effondrement de chacune des tours »[204]. Ainsi, si l'acier fond complètement à une température de 1 510°C, le NIST a estimé que des poches de feu ont atteint environ 1 000°C provoquant un affaiblissement conséquent de la structure du matériau et *in fine* des bâtiments. En effet, dès 400°C la structure de l'acier commence à se fragiliser, à 600°C il perd 50% de sa capacité de résistance initiale et à 980°C cette dernière chute à 10%[205]. Quant à la tour 7, ignorée dans le rapport de 2005, le NIST a conclu en 2008[206], que des débris de la tour 1 l'ont gravement endommagée[207] donnant naissance à des incendies. Sous l'effet de la chaleur due à l'exposition prolongée au feu, les planchers entre les niveaux 7 et 14 se sont affaissés donnant lieu à une ruine en chaîne verticale et horizontale, puis enfin à l'effondrement total du bâtiment[208].

Face à ses rapports dont l'objectif était de connaître les raisons et les conditions dans lesquelles les faits exceptionnels et terribles que furent les attentats du 11 septembre 2001 et l'assassinat de JFK, une partie de l'opinion va mettre en doute les conclusions de l'enquête officielle. En effet, un paradoxe doit d'emblée être relevé, les *Truthers* du 11 septembre ou les warrenologistes de Dealey Plaza ont en commun de vilipender les rapports des diverses commissions d'enquête mais ceux-ci sont également leurs outils principaux, si ce n'est favoris. Les adeptes du complot passent ainsi leur temps à les examiner ou à les décortiquer afin de pointer des détails dissonants, des « faits troublants » (*errant datas*)[209], des données inexploitées ou « non comptabilisées » (*unaccounted-for*

démolition contrôlée ? », *Science et pseudo-sciences*, Hors série, N° 296, Juin 2011, pp. 38-41.

203 David Dunbar, Brad Reagan, *Debunking 9/11 Myths* [2006], New York, Hearst Book, 2011, p. 29.

204 http://www.nist.gov/el/disasterstudies/wtc/wtc_about.cfm

205 David Dunbar, Brad Reagan, *op cit*, pp. 38-39.

206 http://www.nist.gov/customcf/get_pdf.cfm?pub_id=861610

207 Annexe N° 6 : Photographies de la WTC7 avant son effondrement

208 Joël Kruppa, Bin Zhao, « L'effondrement de la Tour 7 », *Science et pseudo-sciences*, Hors-série, N° 296, Juin 2011, p. 47.

209 Brian L. Keeley, *« Of Conspiracy Theories », The Journal of Philosophy*, Vol. 96, N°3, Mars 1999, p. 117.

datas)[210] sur la base desquels ils forgent leurs thèses conspirationnistes. Cependant, parmi les partisans du complot deux niveaux doivent être distingués. D'un côté, ceux que Kathryn Olmsted nomme les « citoyens enquêteurs » (*Citizen Sleuths*)[211], c'est-à-dire des individus ordinaires, des citoyens lambda comme rattrapés par l'événement. Leur conversion aux théories du complot se fait via cet événement brutal qui heurte leurs certitudes. Leur imaginaire conspirationniste, dans un premier temps au moins, se limite à cet événement particulier sur lequel ils veulent connaître la « vérité vraie » et autour duquel il vont réorienter leur existence. De l'autre, il existe des leaders conspirationnistes[212], c'est-à-dire de véritables entrepreneurs politiques – complotistes – qui vont produire du sens en réinscrivant les événements dans le cadre d'un méta-récit réduisant la marche du monde à une gigantesque conspiration universelle dans le temps et dans l'espace.

II – La réception de la « version officielle » : de l'apparition de théories du complot au conspirationnisme. L'émergence de citoyens enquêteurs et de leaders conspirationnistes

« Ceux qui parlent de complot aujourd'hui imaginent une immense conspiration à laquelle des personnalités importantes, la police de Dallas, le FBI, la CIA auraient participé. Ils croient que la Commission Warren avait pour mission d'empêcher que le secret fût dévoilé. Ils croient que les enquêteurs avaient le pouvoir d'étouffer le scandale d'une conspiration »[213].

Si de nos jours une grande majorité des Américains continue de croire à la thèse de la conspiration, il convient tout de même de rappeler que c'est en bien en Europe qu'elle fit d'abord son apparition, au Royaume-Uni plus précisément. Aussi, à la fin de l'année 1964, et ceci malgré quelques rumeurs étouffées par le Rapport Warren, rien ne laissait présager l'ampleur qu'allaient prendre les théories du complot autour de l'assassinat de John F. Kennedy. A titre d'exemple, alors que Richard Hofstadter publiait son ouvrage fondateur quant à l'étude académique du *style paranoïaque* aux États-Unis, il ne consacrait qu'une note de bas de page à cet événement où il exprimait l'idée que la thèse de la conspiration était essentiellement un phénomène européen et non américain[214]. En effet, il fallut attendre les années 1966 et 1967 pour voir se développer un véritable

210 Brian L. Keeley, *art cit,* p. 118.
211 Kathryn S. Olmsted, « The Truth is Out There : Citizen Sleuths From The Kennedy Assassination to The 9/11 Truth Movement », *Diplomatic History*, Vol. 35, N° 4, 2011, pp. 671-693.
212 Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.
213 Armand Michel, *L'assassinat de John Kennedy. Le Rapport Warren et ses critiques* [1968], Paris, Trinckvel, 1968, p. 12.
214 « Les explications complotistes autour de l'assassinat de Kennedy sont bien plus développées en Europe qu'aux États-Unis ». Richard Hofstadter*, op cit*, note 5, p. 7

mouvement conspirationniste digne de ce nom autour de la mort de JFK aux États-Unis. En Europe en revanche, les premières théories alternatives virent le jour dès 1964, en particulier sous la plume de l'éminent philosophe britannique Bertrand Russell qui comparait le cas de Lee Harvey Oswald avec l'affaire Dreyfus[215]. Russell s'interrogeait notamment sur la composition de la Commission Warren, il pointait également les aspects qu'il jugeait non abordés par la commission, comme l'emploi du temps d'Oswald le 22 Novembre, la personnalité de Jack Ruby[216] ou bien encore le changement d'itinéraire du convoi présidentiel.

Cependant, si rien ne laissait envisager le développement d'un mouvement conspirationniste de grande ampleur aux États-Unis, et qu'il fallut attendre entre deux et trois années pour qu'une véritable production littéraire complotiste accouche, il n'en demeure pas moins que, dès le départ, des rumeurs d'une possible conspiration autour de la mort de JFK virent le jour. Aussi, et ceci est également valable pour les attentats du 11 Septembre 2001, nous proposons alors de distinguer trois moments. Le premier est celui de l'apparition des premières rumeurs et théories du complot dans l'opinion publique américaine qui correspond à l'émergence des « sceptiques » face à la version officielle. Le second moment correspond à l'apparition puis à la structuration de la communauté des citoyens enquêteurs, les « warrenologistes » et les *Truthers,* à leur spécialisation dans les théories du complot. Pour rendre compte de ce passage d'un état à un autre, de la trajectoire collective des acteurs, nous opterons pour un vocable emprunté à Max Weber à propos de la professionnalisation de la vie politique, puisque nous réinvestirons les termes de « dilettante » et de « professionnel » tout en gardant à l'esprit qu'il s'agit d'idéaux-typiques et de rôles sociopolitiques qui s'interpénètrent largement. Enfin, de manière concomitante dans le temps, un troisième acteur intervient, il s'agit des leaders conspirationnistes, c'est-à-dire de véritables théoriciens du conspirationnisme.

A – L'émergence des premières rumeurs et théories du complot

Dans cet ordre, envisageons les premières rumeurs entourant l'assassinat de John F. Kennedy le 22 Novembre 1963 à Dallas et les attentats du 11 Septembre 2001 à New York.

215 Bertrand Russell, « 16 Questions on the Kennedy Assassination », *The Minority of One*, 6 Septembre 1964, pp. 6-8.
216 Alors même que l'appendice 16 du Rapport Warren est consacré à une longue bibliographie de Ruby.

1°) les premières rumeurs et théories du complot autour de l'assassinat de John F. Kennedy

La première des rumeurs entourant les dissimulations ou les mensonges supposément opérés par le gouvernement dans le cadre de l'assassinat de JFK fut la fable dite des témoins assassinés. Soit que l'Administration ait directement commandité ou réalisé le meurtre du Président soit qu'elle cherche à l'étouffer, la rumeur se fit persistante que les témoins gênants ou contradictoires avec la version officielle avaient une lourde tendance à disparaître. En 1966 en effet, Penn Jones, éditeur du journal *Mildothian Mirror,* devient célèbre dans la communauté des sceptiques grâce à ses révélations dans la revue d'extrême gauche *Ramparts*[217] qui se voulait une publication critique généraliste, présentant aussi bien de la poésie radicale, des tribunes contre la guerre du Vietnam que de essais philosophiques issus de la contre-culture de la Nouvelle Gauche. En effet, il est indispensable de noter que les premières théories du complot et rumeurs autour de la mort de JFK viennent de la gauche radicale toujours suspecte à l'endroit d'un pouvoir accusé de mener une politique liberticide voire même fascisante. La thèse de l'assassinat, de la disparation d'individus et l'enfermement dans des camps de concentration est ainsi caractéristique de l'imaginaire conspirationniste de gauche radicale américaine de la fin des années 1960 et du début des années 1970[218]. Plus encore, Penn Jones à l'instar de nombreux autres sceptiques parmi lesquels Sylvia Meagher, Harrold Weisberg, John H. Faulk, Bud Fensterwald ou Linus Pauling « étaient des victimes directes du maccarthysme »[219] ce qui les conduisit tous à envisager une grande conspiration menée par le gouvernement. En outre, ils trouvaient dans cette thèse une sorte de revanche personnelle. Ironie du sort, accusés de participer d'une conspiration communiste dépourvue de tous fondements[220], ils étaient à présent sur le point de mettre à nu, du moins en étaient-ils persuadés, un complot véritable impliquant les plus hautes instances de l'État. Jones révélait alors à la revue *Ramparts* une liste exclusive de 13 témoins directs ou indirects de la mort de JFK qui à leur tour auraient été réduits au silence par quelques officines gouvernementales sous couvert d'accidents divers : crises cardiaques, accidents de voiture, ou bien encore une balle perdue à la chasse. Or, à l'analyse, il apparaît que « parmi ces 13 "témoins assassinés" 12 n'ont été témoins de rien du tout et 11 n'ont pas été assassinés »[221]. Quant aux deux derniers, Edward Benavides, le frère d'un témoin de

217 Penn Jones, *Ramparts*, 1967, p. 37.
218 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 I-B-2°) Voir aussi, Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Vision in Contemporary America* [2003], Berkeley, University of California Press, 2013, pp. 72-76.
219 Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 131.
220 Cf *Infra* Partie 2 Chap. 2 III-A-2°)
221 Armand Michel, *op cit*, p. 31.

la mort de Tippit, il a été abattu dans un bar au cours d'une rixe et Jim Koethel, un journaliste, a été tué à son domicile. Plus encore, même parmi les conspirationnistes la thèse des témoins assassinés fait débat puisque Matthew Smith, par exemple, estime que « les indices disponibles n'établissent rien quant à la nature de ces décès qui pourrait indiquer qu'ils sont, d'une manière ou d'une autre, causés par l'assassinat du Président Kennedy »[222].

Parmi les suspects incriminés par les rumeurs issues de la gauche radicale, figurent en premier lieu des organismes gouvernementaux comme la CIA présentée comme un « État dans l'État »[223], le FBI, ou les services secrets. En effet, non seulement Kennedy avait congédié le directeur de la CIA, Allen Dulles, mais il aurait surtout décidé de faire payer à l'Agence son initiative malheureuse d'invasion de Cuba connue sous le nom d'opération de la Baie de Cochons en Avril 1961. Face à la volonté de réduire le périmètre d'action de l'Agence, les éléments dévoyés (*rogues*) de la CIA qui n'agissaient en fin de compte que dans leurs intérêts propres auraient donc décidé de mettre fin aux jours du Président[224]. Robert F. Kennedy, frère du Président défunt et *Attorney General* (ministre de la Justice), semblait d'ailleurs croire en la véracité de cette thèse puisqu'il aurait même demandé au Directeur de la CIA, John McCone, si celui-ci avait ordonné de tuer JFK[225]. Allié ou non aux éléments corrompus de la CIA, le FBI, son directeur J. Edgard Hoover, ennemi désigné de la gauche radicale américaine, se vit aussi accusé d'avoir participé à la conspiration en vue d'assassiner le Président américain. Membre d'un « gouvernement invisible »[226] selon l'expression conspirationniste consacrée en 1964, Hoover était au courant des frasques sexuelles de JFK et de ses liens avec le milieu du gangstérisme organisé italo-américain[227] à telle enseigne que selon l'expression fleurie de Lyndon Johnson, « il tenait Jack par les couilles »[228]. Las de cette situation, et fort d'une inimitié personnelle profonde, Kennedy aurait alors décidé de mettre un terme aux fonctions d'Hoover. En répression, ce dernier aurait alors planifié l'assassinat du Président afin de conserver son poste. Également membre de ce gouvernement invisible, le Vice-Président Johnson fut également la cible des rumeurs. Dans la mesure où il se serait vu écarté du

222 Matthew Smith, *op cit*, p.279.
223 Caroline Lebeau, *op cit*, p. 133.
224 Thomas Buchanan, *Who Killed Kenndy ?* [1964], Londres, Secker & Warburg, 1964, 160 p.
225 Michael Litchfield, *It's a Conspiracy* [1992], Berkeley, Earth Works, 1992, p. 227. Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 107.
226 David Wise, Thomas B. Ross, *The Invisible Government* [1964], New York, Random House, 375 p.
227 La mafia italo-américaine est-elle même l'objet de fantasmes conspirationnistes. Présentée de formant un groupe unique, homogène et pyramidal, elle est soupçonnée de diriger réellement dans l'ombre les États-Unis aux plans politique et économique ainsi que d'exercer un véritable contrôle social sur le pays. Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 II.
228 Lyndon B. Johnson cité *in* Richard Reeves, *President Kennedy : Profile of Power* [1993], New York, Simon & Schuster, 1994, p. 288.

ticket pour l'élection présidentielle de 1964, Johnson ligué aux grandes entreprises pétrolières du Texas, son État d'origine, ainsi qu'au complexe industrialo-militaire favorable à un approfondissement de l'engagement au Vietnam, aurait planifié le meurtre du Président afin d'accéder à la Maison-Blanche et satisfaire ainsi les desiderata des grandes compagnies industrielles. Enfin, du point de vue de la gauche radicale, une dernière rumeur circulait selon laquelle la droite radicales américaine, la John Birch Society en tout particulier, serait responsable de la mort du Président Kennedy qu'elle accusait de communisme insidieux[229].

A droite, compte tenu de la personnalité d'Oswald et du contexte international, les communistes cubains, c'est-à-dire Fidel Castro, et l'URSS se virent imputer la paternité du complot en vue d'assassiner Kennedy. Pourtant, même si Johnson semblait adhérer à cette thèse, « cette hypothèse est démentie par les enquêtes menées et par l'étude de la politique de Kennedy »[230]. En effet, la politique de détente à l'endroit de l'URSS menée par JFK et la volonté de conciliation avec Cuba après la crise des missiles d'Octobre 1962 font que les deux régimes communistes n'avaient rien à gagner dans l'assassinat de Kennedy.

Enfin, beaucoup plus récemment, les théories du complot éparses entourant la mort de JFK ont connu une hybridation typique des mythes conspirationnistes modernes[231] en ceci qu'elles ont croisé les thèses ufologiques. En effet, les croyances ufologiques sont très présentes aux États-Unis, et bien plus largement en fait[232], depuis le célèbre Incident de Roswell au Nouveau Mexique en 1947[233]. Il existerait alors une grande conspiration menée contre l'opinion publique par le gouvernement américain pour lui dissimuler l'existence d'extraterrestres visitant la terre et dont des corps auraient été retrouvés et disséqués dans des laboratoires secrets. Si au plan strictement factuel, il semble que les débris retrouvés à Roswell, Nouveau Mexique, en 1947 soient ceux de mannequins et de Ballons Moguls servant à effectuer des mesures lors d'essais nucléaires, d'innombrables émissions et séries télévisées[234] vont recourir à des « procédés couramment utilisés pour faire adhérer un très large public à la possible existence d'extraterrestres et l'orienter notamment vers l'idée que ce type d'information est volontairement étouffé par certains réseaux

229 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 I-D-2°).
230 Thierry Lentz, *L'affaire Kennedy* [1993], Paris, PUF, 1993, p. 104.
231 Cf *Infra* Partie 2 Chap. 2
232 Jean-Bruno Renard, *Les extra-terrestres : une nouvelle croyance religieuse* [1988], Paris, Éditions du Cerf, 1988, 215 p.
233 Robert Alan Goldberg, *Enemies Within : The Culture of Conspiracy in Modern America* [2001], New Heaven, Yale University Press, pp. 189-231.
234 Cf *Infra* Partie 3 chap. 3 III-A.

occultes, dépendant très souvent des gouvernements »[235]. Aussi, les conspirationnistes Jim Marrs[236] et Whitley Strieber[237] émettent la thèse selon laquelle JFK a été assassiné afin de l'empêcher de révéler publiquement dans son discours du 22 Novembre 1963 la présence d'entités extraterrestres sur notre planète et que les débris récupérés en 1947 correspondaient en réalité aux restes d'un crash d'un vaisseau spatial. Plus encore, le Président aurait décidé de passer un pacte avec ces puissances extraterrestres afin d'assurer la paix et la prospérité sur terre ; autant d'objectifs inconciliables avec ceux des ennemis de Kennedy qui profitaient du désordre et du chaos. En conséquence, le complexe industrialo-militaire, la CIA, les grandes banques ou encore le cartel du pétrole se seraient résolus à abattre le Président.

Bref, « la liste des suspects commençait à paraître infinie : les auteurs accusaient la CIA, le FBI, les renégats des agences, les services secrets, la police de Dallas, les exilés cubains, la mafia, les millionnaires du pétrole de Dallas, les texans d'extrême droite, les sympathisants de gauche, les mafias corses, le Président Johnson, J Edgard Hoover, Jimmy Hoffa, le complexe industrialo-militaire, le cartel international des banques, les trois clochards arrêtés à Dealey Plaza juste après les tirs, et à peu près toutes les combinaisons possibles de ces différents groupes »[238].

En somme, si les rumeurs entourant le décès de JFK paraissent contradictoires et incriminer une multitude de participants opposés les uns aux autres, une certaine cohérence doit tout de même être relevée. En effet, hormis la thèse ufologique, les tenants de la conspiration incriminent des acteurs faisant sens au regard de leur culture politique et de leur socialisation. Les complotistes de gauche, souvent d'anciennes victimes du maccarthysme, vont incriminer les instances qu'ils accusent traditionnellement de réprimer leurs engagements politiques comme la CIA, le FBI, la police ou le gouvernement. A droite, les ennemis classiques sont également les boucs-émissaires mobilisés : les communistes, l'URSS ou Fidel Castro. Dès lors, loin de se contenter de propager les rumeurs de complot, nous assistons à l'avènement de citoyens enquêteurs, conspirationnistes dilettantes d'abord qui vont ensuite se professionnaliser. En cherchant à rapporter les preuves du complot ceux-ci vont être amenés à développer, à partir des années 1966 et 1967, une littérature hétérogène où chacun tend à démontrer sa propre théorie, plus ou moins conciliable avec celles des autres auteurs. Aussi, dans le cadre de l'assassinat de JFK, les citoyens enquêteurs vont être amenés à acquérir l'usage de savoirs-faire spécifiques en matière de médecine-légale, de calcul d'angles et de maniement d'outils sophistiqués. Plus encore, parmi cette communauté des domaines de

235 Sylvie Thiéblement-Dollet, « Les extraterrestres dans les médias », *Communication et langages*, N°115, 1998, pp. 39-40.
236 Jim Marrs, « Coast to Coast A.M », *Art Bell Radio*, 28 Avril 1999.
237 http://www.unknowncountry.com/dreamland/jfk-ufo-connection
238 Peter Knight, *op cit*, pp. 92-93.

spécialisation vont progressivement apparaître : l'autopsie de Kennedy, le film de Zapruder, la personnalité d'Oswald ou encore le profil Jack Ruby.

Cependant, avant d'en venir aux citoyens enquêteurs, il convient, comme nous venons de le faire pour l'assassinat de JKF de rappeler les principales rumeurs pionnières à propos des attentats de Septembre 2001.

2°) LIHOP/MIHOP et autres thèses alternatives autour du 11 Septembre

« Les attaques ont provoqué chez les Américains un traumatisme collectif inconnu depuis l'assassinat de John F. Kennedy, près de quarante ans auparavant. Il y avait néanmoins une différence importante : l'assassinat de Kennedy avait créé une sous-culture conspirationniste à partir de presque rien tandis que le 11 Septembre s'est déroulé dans une atmosphère conspirationniste déjà bien développée »[239].

Alors que l'assassinat de JFK en 1963 ouvrait en quelque sorte le cycle moderne du conspirationniste avec l'avènement d'une communauté de « warrenologistes » amateurs et professionnels, de théoriciens du complot et l'acculturation des événements, c'est-à-dire finalement ses effets irradiants dans la culture populaire et des expressions faisant sens dans l'imaginaire collectif américain au-delà du champ conspirationniste[240], les attentats de 2001 viennent se greffer sur ce passif. En d'autres termes, en 2001, aux États-Unis, il existe déjà une culture moderne et structurée du conspirationnisme avec ses codes, ses symboles, ses normes et ses représentations. Le complot comme moteur historique et explication alternative et légitime des événements est d'ores et déjà accepté par une large frange de l'opinion publique américaine. Aussi, du point de vue complotiste, le 11 Septembre ne doit être ni envisagé ni compris comme un fait autonome et indépendant mais bel et bien comme le continuum et confirmation de la conspiration déjà visible au travers d'autres événements : l'assassinat de JFK bien entendu mais aussi, par exemple, le drame de Waco au Texas en 1993 ou les attentats d'Oklahoma City en 1995[241]. D'ailleurs, si nous anticipons quelque peu sur la professionnalisation des *Truthers*, la filiation entre ces différents événements est largement revendiquée par la communauté qui y voit, depuis les bombardements sur Pearl Harbor en 1941 au moins[242], l'affirmation d'une grande cabale gouvernementale contre les populations civiles. A titre d'exemple, en 2006, Korey Rowe, l'un des producteur du documentaire *Loose Change* sur lequel nous aurons l'occasion de revenir, déclarait à propos des attentats de 2001 :

239 Michael Barkun, *op cit*, p. 169.
240 Cf *Infra* ce même Chap. III
241 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 I-B-1°)
242 http://www.reopen911.info/11-septembre/mise-en-ligne-du-documentaire-11-septembre-le-nouveau-pearl-harbor/

« c'était notre assassinat de Kennedy ! »[243].

Pourtant, une autre grande différence, outre cette culture conspirationniste pré-constituée, doit être notée entre les deux moments étudiés. En effet, alors que les premières rumeurs et thèses complotistes entourant la mort de John F Kennedy venaient de la Nouvelle Gauche, Penn Jones notamment, dans l'immédiat après 11 Septembre, c'est surtout la droite chrétienne fondamentaliste et radicale qui s'est emparée de la tragédie collective. Face à l'ampleur du désastre, tant sur le plan humain, psychologique, matériel que symbolique les thèses millénaristes d'une fin des temps toute proche ont fait florès. Les attentats étaient en quelque sorte assimilés aux trompettes de Jéricho annonçant un Armageddon imminent. Le premier à prédire la fin du monde fut le pasteur sioniste chrétien ultra-conservateur John Hagee de San Antonio au Texas : « sans l'ombre d'un doute, j'affirme que la troisième Guerre Mondiale a débutée et qu'elle nous conduira depuis ce jour jusqu'à Armageddon »[244]. Plus radicale encore fut la charge du pasteur évangéliste canadien Grant R. Jeffrey pour qui les attentats allaient conduire à la mise en place « d'un système policier totalitaire sans précédent annonçant la dictature finale de l'Antéchrist dans les jours derniers »[245]. Et, cette prophétie messianique trouvait un large écho dans l'opinion publique américaine puisque 65% des personnes interrogées déclaraient croire que les attaques étaient un signe annonciateur de la fin des temps et même 50% des sondés estimaient que les attentats représentaient de manière littérale la Babylone décrite dans le Livre des Révélations[246]. Dès lors, face à l'atrocité des événements, une sorte de premier glissement semblait s'opérer depuis le discours millénariste d'une fin des temps toute proche annonçant le règne de l'Antéchrist vers la thèse selon laquelle des êtres humains ne seraient pas capables de réaliser de telles horreurs ; seule une entité néfaste et toute puissante pourrait en être l'auteur. En effet, les attentats seraient en réalité l'apanage d'une entité transcendante, telle une « action chthonienne, diabolique »[247], œuvre de Satan lui-même. D'ailleurs, fiers de ses actes et fort de sa toute-puissance Lucifer se serait manifesté physiquement, en plusieurs occurrences, lors de l'effondrement des Tours Jumelles parmi les gravats et les nuages de fumées, de poussières et de cendres[248]. Puis, s'opère un nouveau glissement vers une seconde rumeur prenant deux formes distinctes mais dont le point commun serait finalement de réincarner le diable, la

243 Korey Rowe cité *in* Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 229.
244 John Hagee, *Attack on America : New York, Jerusalem and the Role of Terrorism in the Last Days* [2001], Nashville, Thomas Nelson, 2001, pp. 4-5.
245 Grant R. Jeffrey, *War on Terror : Unfolding Bible Prophecy* [2002], Toronto, Frontier Research Publications, 2002, pp. 181-182.
246 Michael Barkun, *op cit*, p. 160.
247 Emmanuel Taïeb, « De quelques rumeurs après le 11 Septembre 2001 », *Quaderni*, N° 50-51, 2003, p. 10.
248 Annexe N° 8 : Rumeurs autour du 11 Septembre et symbolisme

causalité diabolique, dans une forme terrestre typique du discours conspirationniste : la figure du juif[249]. La première forme est celle est une rumeur informatique prenant l'aspect d'un jeu de clavier attestant d'ailleurs du caractère ésotérique du mode de pensée conspirationniste. Les indices de la conspiration sont là, présents sous nos yeux, mais encore faut-il savoir les décrypter. Partant des simples initiales de la ville de New York, NY, le jeu de clavier consistait à convertir ces deux lettres majuscules depuis la police classique « Times New Roman » vers la très symbolique police « Wingdings »[250] afin d'obtenir le résultat suivant : NY <=> ☠✡, une tête de mort suivie par une étoile de David. Si certains adeptes du complot ont vu dans le premier signe l'implication des Skull & Bones de Yale[251] au sein d'une vaste conspiration, l'interprétation dominante, teintée d'antisémitisme, fut toutefois celle d'une ville de « Jew York » frappée non point par des terroristes islamistes venus du Moyen-Orient mais bien par des juifs, soit issus directement du Proche-Orient et d'Israël, soit américano-sionistes. La rumeur ne s'arrête pas là, marquée par un processus d'hybridation et d'implémentation propre à ce type de phénomènes circulatoires, la rumeur se fait plus sophistiquée en impliquant à présent, outre les trois initiales de la ville de New York, NYC, le numéro supposé d'un des vols ayant percuté le World Trade Center. Ainsi, de Q33NYC en « Times New Roman », on obtient, toujours en « Wingdings », le résultat suivant : ✈📄📄☠✡👌. Un avion a percuté deux tours ce qui a engendré des milliers de pertes humaines au plus grand bonheur des juifs qui en sont responsables. Plus encore, cette rumeur est renforcée par une autre, popularisée par la chaîne d'information en continue qatarienne Al-Jazzera, qui voudrait que « 4 000 employés israéliens travaillant dans les tours jumelles auraient été prévenus de l'attentat et ne se seraient pas présentés ce jour-là à leur travail, sauvant ainsi leur vie »[252].

Face à ces rumeurs issues originellement de la droite religieuse américaine sous la forme d'une rhétorique millénariste réincarnant la figure du Malin non plus dans la transcendance mais bien dans l'immanence, nous assistons alors à un phénomène de circulation circulaire en ceci que, dépossédée par l'opinion de son discours religieux premier, la droite radicale va se réapproprier, dans sa version antisémite, le mythe d'une cinquième colonne conspirationniste infiltrée aux États-Unis en vue d'établir un Nouvel Ordre Mondial synonyme de dictature globale[253]. Ainsi, le magazine conspirationniste *Nexus* par la voix de son rédacteur en chef Duncan M. Roads qualifiait

249 Marie Bonaparte, *Mythes de guerre* [1946], Paris, PUF, 1946, p. 134
250 Annexe N° 8 : Rumeurs autour du 11 Septembre et symbolisme
251 Cf *infra* Partie 3 Chap. 2 I-B-1°)
252 Emmanuel Taïeb, *art cit*, pp. 10-11.
253 Cf *Infra* Partie 2 Chap. 2 III-B°)

les attentats de 2001 de « réalité manufacturée », œuvre d'une « illusion orwellienne » selon les mots du pasteur complotiste et antisémite Texe Marss, devant aboutir à l'établissement d'un Nouvel Ordre Mondial et d'un État mondial unique si l'on en croit la publication extrémiste de droite *Free American*[254]. Dès lors, une part de l'opinion publique se mit à douter, plus encore avec le refus de l'Administration Bush d'ouvrir rapidement une enquête, que Ben Laden et Al-Qaïda soient les commanditaires et les opérateurs des attentats de 2001. Sous la pression des quatre *Jersey Girls*, naquit en Septembre 2002, à New York, la 9/11 Truth Alliance qui se donnait pour mission de rassembler l'ensemble des individus émettant des doutes sur les événements et qui cherchaient à démasquer les mensonges proférés par le gouvernement. C'est alors sur internet, espace jugé de libre expression et présentant des avantages techniques incontestables pour la production et la diffusion de contenus conspirationnistes[255], que la communauté encore balbutiante des *Truthers* allait trouver son terrain d'expression privilégié pour diffuser ses innombrables théories et rumeurs. En effet, comme dans le cas de l'assassinat de JFK, il convient de noter que les rumeurs et théories sont largement contradictoires et sont l'objet de conflits larvés au sein de la communauté en expansion.

> « Les théoriciens antigouvernementaux du complot se divisent en deux catégories majeures : ceux qui croient que l'Administration Bush connaissait à l'avance les attaques mais a décidé de ne pas les empêcher, et ceux qui pensent que le gouvernement américain a mené lui-même les attaques »[256].

D'un côté nous retrouvons alors les LIHOP (*Let It Happen On Purpose*), c'est-à-dire les défenseurs de la thèse selon laquelle le gouvernement savait mais a laissé faire, de l'autre les MIHOP (*Made It Happen On Purpose*), c'est-à-dire ceux qui envisagent que le gouvernent américain a lui-même perpétré les attaques de 2001. Cependant, malgré leurs différences, ces théories ont en commun d'opter pour une approche conséquentialiste des faits, c'est-à-dire qu'ils prêtent des intentions secrètes au gouvernement au regard des réponses ultérieures qu'il a apporté aux faits. En d'autre mots il y a un renversement total de la dialectique cause/conséquence. Que le gouvernement ait agi directement ou non, il l'a fait soit dans le but d'envahir l'Irak pour en accaparer les larges ressources pétrolières pour le compte des multinationales cupides qui dirigeraient réellement les États-Unis, soit pour mener une politique liberticide, le *Patriot Act*[257] en étant

254 Michael Barkun, *op cit*, p. 162.
255 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 3 II
256 Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 221.
257 Adopté par le Congrès le 26 Octobre 2001, le *Patriot Act* ou « Loi pour unir et renforcer l'Amérique en fournissant les outils appropriés pour déceler et contrer le terrorisme » autorisait les services de sécurité, en dehors de tout mandat délivré par un juge, à accéder aux données informatiques des particuliers et les entreprises sans en informer les usagers. Les données recueillies étaient ensuite conservées et stockées par les services. Plus encore, le *Patriot*

l'illustration la plus éclatante, qui permettrait de franchir une étape vers l'institution du Nouvel Ordre Mondial synonyme de dictature globale. Dans cette perspective, la guerre en Irak ou l'adoption du *Patriot Act*, aussi condamnables soient-ils, ne sont plus perçus comme les conséquences des attentats de 2001 mais, au contraire, c'est parce que le gouvernement américain les souhaitent que les attentats ont pu, d'une manière ou d'une autre, avoir lieu.

Dans un premier temps, ce fut la version LIHOP qui a rassemblé le plus de suffrages en raison des révélations opérées par deux agents du FBI en Mai 2002. Selon eux, le gouvernement aurait été averti que de potentiels terroristes s'entraînaient dans des écoles de pilotage et, un mois avant les événements, la CIA lui aurait également transmis des renseignements selon lesquels Al-Qaïda se préparait à mener des attaques aériennes sur le sol américain ; autant d'informations qui n'ont pas été jugées primordiales par les services de Washington[258]. Pourtant, dans un second temps, les théories MIHOP, en particulier la version Bush-Cheney MIHOP, c'est-à-dire que Bush et son Vice-Président ont eux-mêmes planifié les attaques, vont connaître une forte recrudescence grâce à la publication du livre du français Thierry Meyssan, *L'effroyable imposture*[259]. En effet, cet ouvrage sur lequel nous reviendrons largement, marque une véritable rupture dans le développement du mouvement conspirationniste autour du 11 Septembre. De dilettantes, les citoyens enquêteurs, voire même cyberenquêteurs, vont se regrouper au sein d'une communauté de *Truthers* et ainsi ouvrir la voie à une véritable professionnalisation des adeptes du complot. Comme dans le cadre de l'assassinat de Kennedy près de quarante ans plus tôt, il n'est plus question de se limiter à colporter ou à lancer des rumeurs dans les médias, il est à présent tant d'enquêter, de rapporter les preuves de la conspiration.

Act autorisait les services de police à organiser des perquisitions de domiciles en l'absence des intéressés (*Sneak and Peek Warrants*), non seulement si ceux-ci étaient soupçonnés de terrorisme ou de complicité de terrorisme mais aussi en cas de simple délit.

258 Kathryn S. Olmsted, *op cit*, pp. 211-212.

259 Thierry Meyssan, *11 Septembre 2001. L'effroyable imposture* [2002], Chatou, Éditions Carnot, 2002, 240 p.

B – Des citoyens enquêteurs « dilettantes » aux « professionnels » du conspirationnisme : la remise en cause de la « version officielle »

Avant d'en venir aux principaux thèmes conspirationnistes autour de l'assassinat de JFK et des attentats du 11 Septembre développés par les professionnels du conspirationnisme, il convient de présenter d'abord celles et ceux qui vont porter la contestation par le bas : les citoyens enquêteurs. En effet, si ce phénomène exponentiel touche aujourd'hui plusieurs milliers d'individus, bien au-delà du seul champ conspirationniste d'ailleurs[260], il faut en rappeler les origines et les transformations. Pour ce faire, la sociologie wébérienne de la professionnalisation de la vie politique semble être un outil précieux.

Pour le sociologue allemand Max Weber, « il y a deux façons de faire de la politique. Ou bien on vit "pour" la politique, ou bien on vit "de" la politique […] celui qui vit "pour" la politique fait d'elle, dans le sens le plus profond du terme, le "but de sa vie" […] parce que cette activité lui permet de trouver son équilibre interne et d'exprimer sa valeur personnelle en se mettant au service d'une "cause" qui donne un sens à sa vie »[261]. La distinction fondamentale établie par Weber entre le dilettante et le professionnel est avant tout d'ordre économique. En effet, si le premier vit pour la politique, le second vit de la politique, c'est-à-dire qu'il en retire sa rémunération principale tandis que le premier n'en tire aucun gain, sinon symbolique, ou bien une indemnité dont il n'est pas tributaire pour vivre. Le dilettante vit la politique comme une passion ou un hobby. Le professionnel va, en revanche, acquérir des capitaux et des savoirs-faire politiques spécifiques, comment faire campagne, organiser une réunion publique, rédiger une profession de foi ou encore présenter un programme aux électeurs. Dans le cadre du phénomène conspirationniste, hormis l'existence de logiques notabiliaires *stricto sensu*[262], un mouvement identique, une homologie, est observable au niveau des citoyens enquêteurs[263]. De dilettantes pour qui l'assassinat de Kennedy ou

260 Ce phénomène de citoyens enquêteurs est aujourd'hui très présent sur les réseaux sociaux, notamment en ce qui concerne les faits divers tels que les meurtres ou les disparations. On pense notamment ici à la « cyber-enquête » menée par des internautes anonymes via un groupe Facebook (https://fr-fr.facebook.com/Ligonnes) créé par Chris la Vérité dans le cadre de l'affaire Dupont de Ligonnès en Avril 2001. Loïc H. Rechi, « Xavier Dupont de Ligonnès, la traque sur Facebook », *Les Inrockuptibles*, 11 septembre 2012. Dans un autre domaine, on retrouve le même type de phénomène avec les mêmes considérations conspirationnistes autour du rôle de la France dans le génocide rwandais de 1994. Claudine Vidal, « Du soupçon civique à l'enquête citoyenne : controverses sur la politique de la France au Rwanda de 1990 à 1994 », *Critique internationale*, Vol. 3, N° 36, 2007, pp.71-84.

261 Max Weber, *Le savant et le politique* [1919], tr. fr. Julien Freund, Paris, 10/18 Éditions, 1971, p. 111.

262 Cependant, il faut noter que les premier(ère)s « warrenologistes » jouissent d'un véritable prestige au sein de la communauté des conspirationnistes.

263 D'ailleurs, comme dans le cadre de la professionnalisation de la politique, l'avènement d'un nouvel idéal-type d'homme politique, le professionnel, n'est pas synonyme de disparition complète des dilettantes. A cet égard, les

les attentats du 11 Septembre deviennent la cause autour de laquelle s'articulent leurs vies au point d'y consacrer tout leur temps libre et toute leur énergie, on assiste à un mouvement de professionnalisation qui passe par l'organisation de réseaux, une production littéraire d'envergure ou bien l'acquisition de compétences et de savoirs-faire spécifiques dans des domaines de pointe comme l'analyse photographique, la médecine-légale ou encore le génie civil. Même, enquêter sur l'assassinat de Kennedy ou les attaques du 11 Septembre devient pour un certain nombre d'entre eux leur source principale de revenus.

1°) L'avènement des citoyen(ne)s enquêteur(rice)s « dilettantes » : le complot par le bas

Quelques mois après la mort du Président Kennedy, en Février 1964, Shirley Martin, une femme au foyer de l'Oklahoma, décidait comme sur un coup de tête de tout laisser tomber afin de consacrer son existence à enquêter sur l'assassinat de JFK. Bien que le Rapport Warren ne soit pas encore établi, elle était intimement persuadée que « le gouvernement (lui) mentait »[264] et qu'il appartenait donc aux gens ordinaires (*common men)* de découvrir la vérité sur les événements de Dealey Plaza. Avec Harold Weisberg, un agriculteur du Maryland, Sylvia Meagher, une analyste à l'OMS, Lilian Castellano, une libraire, Penn Jones et Maggie Field, elle aussi femme au foyer, Shirley Martin allait donner naissance au phénomène des citoyens enquêteurs. Aussi, si les leaders conspirationnistes sont toujours de sexe masculin[265], il faut immédiatement noter que de nombreux citoyens enquêteurs sont en réalité des citoyennes enquêtrices. Par exemple, la diligence des investigations sur les attentats du 11 Septembre par le président Bush fut largement la conséquence de l'action des quatre *Jersey Girls* ou *Jersey Widows* (veuves du New Jersey), Patty Casazza, Lorie Van Auken, Mindy Kleinberg et surtout Kristen Breitweiser qui se posait en véritable porte-parole des familles des victimes. Ainsi, elles « débutèrent une fervente campagne de lobbying à Capitol Hill. En tant que mères seules de jeunes enfants leurs nouveaux rôles publics ne furent pas faciles. Entre les encouragements lors des matchs de foot, l'aide aux devoirs, elles pratiquaient le lobbying, témoignaient et se démenaient entre le New Jersey et Washington »[266]. Dès lors ces mères de familles s'attirèrent la sympathie d'une grande partie de l'opinion compatissante envers elles eu

observations et les réserves d'Eric Phélippeau quant à la fin des notables et l'avènement des professionnels sont tout à fait recevables dans le cadre du phénomène conspirationniste. Eric Phélippeau, « La fin des notables revisitée » *in* Michel Offerlé (dir.), *La profession politique XIXe –XXe siècles* [1999], Paris, Belin, 1999, pp.69-92.

264 Virginia A. Chanley, *art cit*, p. 472.

265 Cf *Infra* Partie 2 Chap. 1 III

266 Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 214.

égard au drame personnel qu'elles avaient subi. Il faut d'ailleurs noter que c'est là une différence majeure entre ces deux générations de citoyennes enquêtrices. Alors que la seconde avait un intérêt légitime à agir, elles étaient directement touchées par les attentats du 11 Septembre, les « warrenlogistes », elles, s'inscrivaient dès l'origine dans un mouvement beaucoup plus politique qu'émotionnel ou compassionnel bien que résultant d'une même volonté de découvrir ce qu'il s'était vraiment passé[267] : « nous ne sommes pas seules […], il y a des milliers de petites gens comme vous et moi qui attendent tous la vérité »[268]. Or, cette démarche de vérité pour les deux groupes de citoyens enquêteurs signifie adhérer immédiatement à la thèse de vérités dissimulées, c'est-à-dire d'une conspiration. En effet, tous étaient certains que le gouvernement leur cachait quelque chose, que les événements ne s'étaient pas déroulés comme « on » les leur présentait. A titre d'exemple, lorsque Lee Harvey Oswald fut inculpé du meurtre du Président Kennedy, Sylvia Meagher se déclara persuadée « qu'ils allaient faire porter le chapeau à un communiste »[269]. En conséquence, face à ce qu'ils percevaient comme les embûches gouvernementales et les mensonges de l'Administration, les citoyens enquêteurs se donnèrent alors pour mission de concurrencer l'État, les institutions politiques et judiciaires dans la manifestation d'une vérité que ces derniers seraient non seulement incapables, mais aussi et surtout non disposés, à établir. Nous assistons alors à la remise en question de l'expertise étatique, de sa légitimité même puisque de simples citoyens, sans compétences particulières, seraient plus à même que des experts, des scientifiques ou des magistrats de découvrir ce qu'il s'est réellement passé. Ainsi, les citoyens enquêteurs allaient se mettre à discuter la pertinence des rapports balistiques établis par des experts certifiés, contester les conclusions de l'autopsie de JFK réalisée par des médecins légistes diplômés, remettre en question les enquêtes du NIST sur l'effondrement des tours jumelles et, surtout, ils se mettaient en quête de tous les éléments à même de discréditer *ad hominem* les auteurs des enquêtes et rapports officiels. Pour eux, seul le complot était à même d'expliquer les tragiques événements. Plus encore qu'un nivellement des savoirs profanes et savants, nous assistons avec le phénomène des citoyens enquêteurs à l'affirmation, dans le débat public, d'une préséance d'un « savoir des gens », c'est-à-dire « la réapparition du savoir d'en dessous, de ces savoirs non qualifiés, de ces savoirs mêmes disqualifiés : celui du psychiatrisé, celui du malade, celui de l'infirmier, celui du médecin, mais parallèle et marginal par rapport au savoir médical […] et qui n'est pas du tout un savoir commun, mais, au contraire, un savoir particulier, un savoir local, un savoir différentiel, incapable

267 Robert Alan Golberg, *op cit*, p. 115.
268 Lilian Castellano cité *in* Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 112.
269 Sylvia Meagher, *Accessories After the Fact: The Warren Commission, the Authorities & the Report on the JFK Assassination* [1967], Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1967, p. xxi.

d'unanimité »[270]. Ainsi, les citoyens enquêteurs vont se mettre à penser leurs pratiques à la manière de chercheurs qui vivent des expériences et qui se posent la question du sens de ce qu'ils font, vivent et subissent. Tous ces types de savoirs sont reliés par l'affirmation que la vie en tant qu'expérience est une source de savoirs valables, que l'on peut produire des savoirs en pensant et en réalisant des expériences dans les situations vécues. Tous ces éléments offrent au « savoir des gens » un caractère multiple, car il est issu de rencontres imprévues donnant lieu à des expériences singulières. De ce point de vue, vivre l'assassinat de Kennedy ou le 11 Septembre en tant qu'expérience singulière, permet de produire du discours, un savoir et une réflexion singulière sur ces événements singuliers transformant le citoyen en enquêteur de sa propre expérience singulière qui le place alors en porte-à-faux nécessaire avec l'enquête officielle réalisée par des individus extérieurs à sa propre expérience singulière.

Or, cet antagonisme entre l'enquête citoyenne et l'enquête officielle s'éclaire plus explicitement encore par un détour vers le champ littéraire. En effet, une véritable homologie semble se dessiner entre deux figures du polar, le policier et le détective, et les positions des enquêtes officielles et citoyennes, dans la manière dont l'énigme est élucidée[271]. Tout d'abord, comme dans les romans policiers nous sommes en présence d'un gigantesque crime odieux, perpétré par un grand criminel capable d'une organisation aussi minutieuse que secrète dans la préparation et l'exécution de son forfait. Rien à voir avec le criminel ordinaire qui transgresse ouvertement les normes et qui, en conséquence, est presque aussitôt mis hors d'état de nuire par n'importe quel gardien de la paix anonyme au coin de la rue. Qu'il s'agisse d'assassins reconnus ou de présumés comploteurs, nous sommes en présence dans le cadre de l'assassinat de JFK et des attentats de 2001 de super-criminels capables d'anticiper les moindres faits et gestes de la police. Grâce à leurs capacités intellectuelles supérieures mises au service du mal, les criminels de polar sont ainsi capables de prévoir un plan parfaitement huilé devant se dérouler à la lettre. Face à ce génie criminel, l'enquêteur, soit pour en empêcher la commission, soit pour élucider le forfait doit à son tour être doté de capacités hors normes qui s'affranchissent des règles de droit et des procédures de l'information judiciaire, afin de mettre fin à la subversion et au désordre. Il s'agit d'une situation d'exception où les médiations ordinaires n'ont plus cours. A ce stade, on assiste alors au

270 Michel Foucault, *Dits et Écrits Tome 2* [2001], Paris, Gallimard, 2001, p. 164.

271 Dans ces développements nous suivons l'analyse de Luc Boltanski quant aux figures du policier et du détective dans le genre romanesque tout en les reliant, par homologie, aux deux postures que nous avons identifiées et qui vont bien au-delà du champ conspirationniste : l'enquête officielle et le citoyen enquêteur. Luc Boltanski, *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes* [2012], Paris, Gallimard, 2012, pp. 56-60.

« *dédoublement*[*] de l'enquêteur. A côté du *policier*, représentant de l'État, vient se placer un autre personnage, le *détective*, qui ne possède aucun mandat officiel et sur qui repose pourtant l'essentiel de l'enquête »[272]. Dans le champ conspirationniste, la figure du policier renvoie à celle de l'enquête officielle tandis que celle du détective s'incarne dans les citoyens enquêteurs. En tant qu'agent de l'État, le policier « incarne la conduite officielle de l'enquête, l'investigation publique et étatique »[273], il est un être humain ordinaire qui ne dispose de ce supplément d'âme et des capacités spéciales qu'ont les détectives. Le policier incarne littéralement la domination rationnelle-légale de l'État tandis que le détective tire sa légitimé de son charisme, de son équation personnelle. En conséquence, le policier « figure froide et implacable »[274] est limité dans son enquête aux choses évidentes du monde sensible, il est incapable de déjouer toute la perfidie du grand criminel et de son génie malfaisant. Sa compétence est alors limitée aux enquêtes de routine, aux crimes et délits ordinaires. A l'inverse, le détective, grâce à ses capacités intellectuelles et réflexives supérieures[275], est en mesure de voir plus loin, de mettre à nu les rouages les plus complexes et les mieux dissimulés du crime quasi-parfait et extraordinaire. Il prend en charge « l'enquête interdite »[276], il creuse les failles, plonge dans les interstices et découvre les moindres détails dissonants. Rien ne résiste à l'œil aiguisé du fin limier. L'enquête officielle, le policier et *in fine* l'État, c'est-à-dire le pouvoir, est alors incapable de rivaliser avec lui et de démasquer la conspiration derrière les événements. Seuls des citoyens enquêteurs, des détectives indépendants des pouvoirs publics, libres penseurs et supérieurement doués intellectuellement sont à même de révéler le complot au grand jour. Par sa médiation, le détective « peut en ce sens apparaître comme l'incarnation par excellence de l'enquête, ainsi mise à la portée de tout le corps social »[277]. Plus encore, il incarne l'enquête à l'état brut, débarrassée des contingences de la procédure et des règles officielles, voire même des limites déontologiques et de la pesanteur de la machine administrative. Il est un homme d'action et de terrain et non, comme le policier, un être astreint à un travail de bureau et de paperasserie. Immergé au cœur du monde social, le détective incarne « la quintessence de l'enquête : une pratique à la fois exploratoire et matérielle (observer, constater, réunir les indices et les preuves), intellectuelle et interprétative, régulatrice et thérapeutique »[278]. Le détective est en quelque sorte

* Souligné par l'auteur.
272 Luc Boltanski, *op cit*, p. 58.
273 Dominique Kalifa, « Policier, détective, reporter. Trois figures de l'enquêteur dans la France de 1900 », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, Vol. 1, N° 22, 2004, p. 17
274 *Ibid*. p. 19.
275 On pense bien entendu ici à Cordelia Gray, Jane Marple, Hercule Poirot ou bien encore Sherlock Holmes.
276 Dominique Kalifa, *art cit*, p. 20.
277 *Ibid*.
278 *Ibid*.

investi d'une mission, quasiment mystique, de découvrir une vérité dissimulée qu'il doit au corps social et que personne d'autre que lui n'est en mesure de découvrir, surtout pas le policier, l'État.

Avant de rentrer dans le détail des thèses conspirationnistes formulées par les détectives, les citoyen(ne)s enquêteur(rice)s, il nous a paru intéressant de souligner une nouvelle fois la prégnance des effets de genre. Nous l'avions dit, dans la (re)construction du récit politico-médiatique du 11 Septembre la place des femmes est largement réduite à un rôle subalterne et compassionnel de victime innocente, de mère éplorée et de veuve endeuillée[279]. D'ailleurs, la place de Jackie Kennedy en 1963 ne fut guère plus valorisante. Pourtant, avec l'avènement de citoyennes enquêtrices, certaines femmes entendent jouer un rôle actif et réel qui va donner lieu à certaines critiques empreintes de misogynie et de masculinisme. Tout se passe comme si le genre féminin était dépourvu de toute légitimité à agir. En effet, le réductionnisme essentialiste des citoyennes enquêtrices à leur condition sexuée va ainsi donner lieu à un portrait désobligeant de « bonnes femmes » quasi-hystériques et désœuvrées cherchant à donner à leurs « pauvres » et « misérables » vies, désespérément vides, un but ou un semblant de sens palliatif à celui de faire le ménage ou de changer les couches de leurs enfants. Ainsi, les citoyennes enquêtrices originelles, alors que, par exemple, Sylvia Meagher était analyste à l'OMS, furent, sans distinction aucune, raillées avec dédain et condescendance comme « des femmes au foyer super-enquêtrices »[280]. Plus encore, Lewis et Schiller établissaient même un distinguo entre les *scavengers* et les *critics*, c'est-à-dire entre *celles* qu'ils considéraient comme des « piailleuses » et *ceux* qu'ils percevaient comme des « critiques » légitimes. Quant aux *Jersey Girls*, elles aussi se trouvèrent accusées d'être au centre d'un « feuilleton » (*soap opera*), sous-entendu qu'elles se prendraient pour des héroïnes de séries télévisées[281], sorte de *Desperate Housewives* incarnées dans le monde réel. Mais, l'attaque la plus violente vint de la part de la journaliste ultraconservatrice de Fox News Ann Coulter. Habituée aux charges au vitriol contre toute forme de libéralisme immédiatement suspectée de socialisme insidieux, Coulter écrivait les propos odieux suivants :

279 Annexe N° 24 : La prégnance des stéréotypes de genre dans la (re)construction médiatique des attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington.

280 Richard W. Lewis, Lawrence Schiller, *The Scavengers and Critics of the Warren Report* [1967], New York, Delacorte Press, 1967, p. 70.

281 Frank Rich, « As the War Turns : A New Soap Opera », *New York Times*, 25 Avril 2004. Contrairement à ce que pourrait laisser présager le titre de l'article, Rich n'est pas critique envers les *Jersey Girls*, il dresse en revanche un inventaire des propos désobligeants tenus à leur endroit dans les Talk-Shows conservateurs de Rush Limbaugh et Bill O'Reilly en particulier.

« la première fois qu'elles se sont rassemblées, c'était pour se plaindre que la décision du gouvernement d'accorder environ 1,6 million de dollars aux familles des victimes n'était pas suffisante […] Ces gonzesses (*broads*) sont millionnaires, idolâtrées par la télévision et les journaux, révélant par là leur statut de célébrités […] Ces femmes maniaques et égocentriques n'ont sincèrement pas l'air d'être au courant que le 11 Septembre était une attaque contre la nation toute entière et pas seulement contre elles […] Je n'ai jamais vu de personnes apprécier autant la mort de leurs maris […] Comment se fait-il que leurs maris n'aient pas envisagé de divorcer de telles harpies ? Maintenant que leurs petites vies tirent à leurs fins, elles feraient mieux de se dépêcher et de poser pour Playboy »[282].

2°) La naissance de « warrenologistes » professionnels et spécialisés : la division du travail conspirationniste

« En Octobre 1965, le premier groupe de dix "warrenologistes" se rassembla à Manhattan dans l'appartement de Sylvia Meagher qui en savait plus à propos de l'assassinat de Kennedy que personne d'autre dans le monde selon ses amis sceptiques[283]. Les critiques de la côte Est se mirent à correspondre avec leurs homologues de tout le pays dans un langage spécialisé grandissant : il y avait "LHO" (Oswald), la "TSBD" (Texas School Books Depository), et des références fréquentes à "l'image 313" et "CE 133-B" qui codaient les images du film de Zapruder et les pièces de la Commission Warren pour ses membres. Mais, par-dessus tout, tous étaient persuadés que le monde avait changé le "11/22/63" »[284].

Si dès 1965 la communauté des warrenologistes commençait à se structurer en établissant, à l'échelle nationale, un véritable réseau d'enquête et d'échange d'informations autour de l'assassinat de John F. Kennedy, c'est véritablement au cours des années suivantes que le mouvement pris de l'ampleur. En effet, entre 1965 et 1967, sept ouvrages majeurs accréditant la thèse de la conspiration furent publiés : *Whitewash* d'Harold Weisberg[285], *Inquest* d'Edward Epstein[286], *Rush to Judgment* de Mark Lane[287], *Forgive my Grief* de Penn Jones[288], *Six Seconds in Dallas* de Joshia Tompson[289], *Accessories After the Fact* de Sylvia Meagher[290], et *The Second Oswald* de Richard Popkin[291]. Cependant, ces sept ouvrages sont loin de présenter un caractère homogène. Tous présentent une version différente de la conspiration mais qui s'articule autour de cinq thématiques centrales. Premièrement, les ouvrages interrogent les conclusions du rapport Warren quant à la trajectoire des balles, en tout particulier leur origine géographique ou spatiale. Loin de venir du 6e étage de la

282 Ann Coulter, *Godless : The Church of Liberalism* [2006], New York, Crown Forum Publishing, 2006, pp. 101-112.
283 Le terme fait ici référence aux individus critiques envers le Rapport Warren.
284 Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 131.
285 Harold Weisberg, *Whitewash* [1965], New York, Skyhorse Publishing, 2013, 224 p.
286 Edward J. Epstein, *Le Rapport Epstein. Contre-enquête sur le rapport Warren et l'assassinat du Président Kennedy* [1966], tr. fr. Magdeleine Paz, New York,Viking Press, 1966, 247 p.
287 Mark Lane, *L'Amérique fait appel* [1966], tr. fr. Arthaud éditeur, Paris, Arthaud, 1966, 462 p.
288 Penn Jones, *Forgive My Griefs* [1967], Waxahachie, Louise Jones, 1967, 196 p.
289 Josiah Thompson, *Six Seconds in Dallas: A Micro-Study of the Kennedy Assassination* [1967], New York, Bernard Geis Associates, 1967, 323 p.
290 Sylvia Meagher, *Accessories After the Fact : The Warren Commission, the Authorities & the Report on the JFK Assassination* [1967], New York, Skyhorse Publishing, 2013, 477 p.
291 Richard H. Popkin, *Les assassins du Président* [1966], tr. fr. Serge Bricianer, Paris, Gallimard,1967, 186 p.

TSBD, les projectiles auraient été tirés depuis le *grassy knoll* (monticule herbeux) et/ou le *triple underpass* (triple passage couvert) situés devant la Lincoln présidentielle au moment de l'assassinat de JFK et vers où des policiers se seraient instinctivement précipités[292]. En d'autres termes, les balles auraient frappé le Chef de l'État par l'avant et non par l'arrière comme l'affirme la Commission Warren. La deuxième thématique est celle de la discussion de la possibilité de la « balle magique » que nous avons déjà évoquée. Outre la trajectoire présentée comme impossible, la localisation de la blessure est également débattue. Celle-ci ne se trouverait pas au cou mais en dessous de l'omoplate ce qui signifierait que le tir a été réalisé de bas en haut. En conséquence le projectile ne pouvait pas venir de la TSBD et le rapport d'autopsie du Président a été falsifié pour accréditer la version officielle. Troisième thème, celui d'un Oswald agent d'une conspiration d'envergure. Il n'a pas agi seul et n'a du reste pas pu réaliser les tirs seul, il n'en avait pas la capacité, d'autres tireurs étaient présents à Dealey Plaza et ont eux aussi fait feu en direction du Président. D'ailleurs, la Commission Warren n'a-t-elle pas reconnu qu'Oswald avait manqué un tir. Dans ces conditions, il est peu probable qu'un piètre tireur ait pu réaliser le tir parfait de la « balle magique ». Aussi, convaincu de l'innocence, ou de la faible responsabilité, d'Oswald, l'agent Tippit a été à son tour abattu pour l'empêcher de révéler la supercherie. Quatrièmement, JFK a été victime d''un complot impliquant la Police de Dallas et/ou la Mafia dont Jack Ruby était partie prenante. En tuant Oswald, Ruby l'a empêché de dévoiler la conspiration. Cinquièmement, JFK a été abattu par des éléments dévoyés de la CIA, du FBI ou des services secrets. Enfin, l'ouvrage de Popkin, présente un autre thème, celui d'un sosie d'Oswald qui « se promenait dans Dallas et se faisait remarquer à dessein bien avant déjà qu'Oswald travailla au dépôt de livres et bien avant qu'il ne soit sûr que Kennedy passerait là un jour. Les assassins tireront et Oswald, compromis par les excentricités de son sosie sera arrêté »[293].

Avec cette série d'ouvrages, la voie était alors ouverte à un véritablement mouvement de spécialisation des warrenologistes autour de trois aspects essentiels : le nombre de tireurs et la trajectoire des balles, la contestation du rapport d'autopsie et, enfin, les commanditaires du complot. Aussi, des citoyens enquêteurs allaient revendiquer la maîtrise de capitaux spécifiques à certains champs comme celui de l'expertise médico-légale ou de la balistique, ils allaient également apprendre à utiliser des outils complexes d'analyse vidéographique et laser. Méthodiquement, des individus se professionnalisaient dans un pan spécifique du complot et ils allaient ainsi acquérir, au

292 Annexe N° 3 : L'itinéraire de la voiture présidentielle et les principaux points de repères sur Dealey Plaza
293 Armand Michel, *op cit*, p. 79.

sein de la communauté, un véritable prestige, un statut de spécialiste ou d'expert quand bien même ils ne disposaient d'aucune compétence autre que le « savoir des gens » acquis au fil du temps dans leur domaine de spécialisation : le film de Zapruder, les preuves acoustiques quant au nombre de balles tirées, leur trajectoire, le nombres de tireurs ou encore la contestation du rapport d'autopsie.

> « En réponse, les critiques ont livré leurs propres investigations, loin des "chamailleries" *(argle-bargle)* des experts gouvernementaux. Ils prirent des photographies de leurs fils posant avec des armes dans leurs jardins pour prouver leur théorie que la fameuse photo d'Oswald avec la Mannlicher-Carcano avait été trafiquée ; ils apprirent à utiliser des outils spécialisés pour mesurer des angles depuis le 6e étage du dépôt jusqu'à la voiture du Président ; ils étudièrent le film de Zapruder jusqu'à avoir mémorisé les 400 images étranges et leurs numéros associés »[294].

Ayant déjà évoqué le film de Zapruder et la question balistique, nous nous concentrerons ici, afin de ne pas alourdir inutilement le propos, sur un thème que nous n'avons pas encore abordé : la remise en cause des conclusions du rapport d'autopsie. Ainsi, Edward Epstein qui se spécialisa dans la thèse de l'autopsie falsifiée était juriste de formation et il ne disposait donc d'aucun diplôme en médecine, encore moins de compétences en matière de médecine légale. Il n'empêche, du point de vue des détectives, tous les documents issus de la version officielle ne sont qu'artifices, mensonges et dissimulations : « les rapports d'autopsie, les preuves balistiques et les relevés photographiques qui confirment la thèse du tueur isolé deviennent, en eux-mêmes, des preuves supplémentaires du complot »[295]. Epstein, membre junior de la Commission Warren, fut alors le seul des premiers warrenologistes à avoir eu accès aux 26 volumes complémentaires du rapport public. Critiquant les méthodes et les conclusions de l'enquête officielle, il soutint qu'à l'intérieur même de la commission, le scénario de la balle unique qui a finalement été retenu fut l'objet de débats houleux. Mais surtout, les travaux d'Epstein se concentraient sur le rapport d'autopsie du Président Kennedy qui, selon lui, aurait rendu nécessaire la présence de plusieurs tireurs à Dealey Plaza le 22 Novembre 1963. En effet, pour lui, il existait, premièrement, des contradictions manifestes entre le rapport d'enquête du FBI établi juste après les faits et le croquis d'autopsie réalisé à Washington, en violation des lois du Texas, quant à la localisation des blessures sur le corps du Président défunt. Deuxièmement, les blessures à la gorge et à la nuque proviendraient de deux balles différentes, tirées d'angles opposés ce qui rendrait alors nécessaire la présence d'au moins deux tireurs. Sur la pièce numéro 397, le croquis du procès-verbal d'autopsie, la localisation des blessures du président est en effet très peu claire, les points d'impact y ont été matérialisés sans grande précision qui, en

294 Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 135.
295 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 130.

règle générale, n'est d'ailleurs pas requise. Il s'agit de pointer une zone approximative. Mais dans le cas de Kennedy, ceci prend une tournure toute particulière puisque dans ces approximations va se glisser le doute et derrière lui la théorie du complot. Alors que, selon le médecin légiste en charge de l'autopsie, les différences morphologiques au niveau des épaules entre la planche de croquis et le corps du Président expliquent la différence de hauteur de l'impact, arrière du cou à gauche au-dessus de l'omoplate sur JFK et un peu plus en dessous sur le dessin[296], Epstein et d'autres y virent la preuve que deux balles étaient à l'origine des deux blessures et non la « balle magique » comme l'affirmait la version officielle. Plus encore, selon eux, la blessure à la gorge présenterait toutes les caractéristiques d'une blessure d'entrée et non de sortie. Aussi, dans la précipitation et la panique, il apparaît que les constations médicales opérées à Dallas et celles de l'autopsie pratiquée à Washington présentaient des dissonances dans lesquelles, écartant systématiquement la possibilité d'erreurs, de maladresses consécutives au choc ou à l'émotion, les warrenoligistes crurent tenir la preuve irréfutable du complot. Alors que Kennedy était à peine déclaré mort et son corps immédiatement rapatrié vers Washington, le docteur Perry qui avait tenté les opérations de la dernière chance à Dallas déclara que la blessure à la gorge ressemblait à une blessure d'entrée tandis que le rapport d'autopsie affirmera, grâce à des examens aux rayons X, le contraire, ouvrant la porte à la thèse d'un maquillage du corps. Plus encore, le caractère indubitablement bâclé de l'autopsie présidentielle alimente les théories et fantasmes conspirationnistes d'une dissimulation opérée par l'Administration Johnson nouvellement en place. Pourtant, si volonté de dissimulation il y a eu, elle provient bien plutôt du clan Kennedy[297] qui exigeât qu'une autopsie « qui aurait dû durer trois jours soit pratiquée en 3 heures »[298] afin de garder le secret sur les addictions et les pathologies de JFK, la maladie d'Addison en particulier. Ainsi, contrairement à ce qui se déroule en temps normal, le médecin légiste n'a pas pu établir autrement que par rayons X le cheminement de la balle à l'intérieur le corps du Président, Il n'a pas été autorisé à lui raser la tête pour pratiquer un examen approfondi de la boîte crânienne, cerveau y compris, il n'a pas pu examiner les organes internes de JFK et, enfin, il n'a appris que le lendemain que la blessure à la gorge avait été agrandie chirurgicalement au Parkland Hospital de Dallas dans le cadre d'une trachéotomie[299]. En d'autres termes, il n'était pas au courant qu'une blessure préexistait à l'intervention des médecins texans et n'a donc pas pu pratiquer d'examens à même de déterminer de manière définitive s'il s'agissait d'une blessure d'entrée ou de sortie. Le corps de JKF ayant déjà été mis en bière, il était alors trop tard

296 Armand Michel, *op cit*, p. 42.
297 Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 129.
298 James D. Perry, *op cit*, p. 387.
299 *Ibid.*p. 386

pour une nouvelle autopsie que la famille ne désirait d'ailleurs pour rien au monde. Aussi, c'est sûr la base de faits troublants, d'incohérences et de manquement qui ne peuvent avoir pour origine des erreurs humaines mais bien une volonté délibérer de dissimulation, que les théories du complot vont prendre corps.

Le champ conspirationniste, au même titre que n'importe quel autre champ, est à la fois un champ de force et un champ de luttes où les individus cherchent perpétuellement à améliorer ou, au minimum, à conserver leurs positions. En d'autres termes, les acteurs sociaux opérant au sein d'un champ sont en concurrence permanente pour y conquérir des gains et des parts de marché ; ce qui n'est pas sans incidence sur leurs prises de positions au sein de ce champ. Ainsi, les dominants, dans notre cas les warrenologistes éminents comme Epstein, vont devoir faire face à des prétendants qui entendent à leur tour accéder aux positions de domination et jouir d'un réel prestige, synonyme de gains symboliques et pécuniaires, dans le champ conspirationniste. Pour ce faire, une véritable compétition va alors s'engager, un champ de luttes, entre différents citoyens enquêteurs qui pousse à une fuite en avant vers des révélations toujours plus sensationnelles les unes que les autres. L'esprit d'échange des premiers moments, en 1965 lorsqu'un réseau national de warrenologistes fut fondé dans l'appartement de Sylvia Meagher, laissait progressivement la place à une compétition individuelle pour accéder non seulement aux positions dominantes dans le champ conspirationniste mais aussi pour conquérir les lucratives parts de marché dans les champs littéraire et économique. Nous assistons alors à l'avènement de véritables professionnels du conspirationniste au strict sens wébérien du terme dans la mesure où le complot et son industrie devinrent leur source première de revenus. La mort de JFK se transforma alors en un véritable business générant de gigantesques profits et nécessitant constamment de nouvelles informations grandioses pour maintenir le public en haleine[300]. Ainsi, si on se limite aux révélations subséquentes à l'autopsie du Président, dans une interview, Jim Jenkins qui y avait participé[301] développait l'idée que le cerveau de Kennedy avait été substitué afin de maquiller sa mort. La balle ayant véritablement tué le président venant de l'avant, il fallut remplacer au préalable le cerveau de JFK pour rendre possible, compte tenu des blessures, la thèse du tireur unique depuis le 6e étage de la TSBD[302]. David Lifton[303] allait même bien plus loin dans un ouvrage qui devint rapidement le *best seller* du mois du *New York Times* avec plus de 100

300 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 130.
301 William Matson Law, *In the Eye of History : Disclosures in the JFK Assassination Medical Evidence* [2004], Southlake, JFK Lancer Production, 2004, 396 p.
302 Matthew Smith, *op cit*, p. 244.
303 David Lifton, *Best Evidences : Disguise and Deception in the Assassination of John F. Kennedy* [1981], New York, Signet Book, 1992, 907 p.

000 copies vendues. La version collector, avec vidéo et exemplaire dédicacé, représentait également une source juteuse de profits[304]. Selon Lifton, dès que le cadavre présidentiel quitta le sol de Dallas, le corps de JFK fut immédiatement retiré du cercueil. Placé dans un vulgaire sac mortuaire, la dépouille fut conduite dans le plus grand secret à l'hôpital militaire Walter Reed où elle fut mutilée et modifiée par les conspirateurs afin d'accréditer la thèse du tireur unique. Ce fut également à ce moment-là que le cerveau de JFK aurait été extrait et remplacé par un autre. Le cerveau authentique serait alors conservé quelque part à l'abri par les comploteurs. D'ailleurs, cette question reste jusqu'ici pendante, qui sont les comploteurs ?

La question de l'identité des suspects donne elle aussi matière à spécialisation et conflit au sein de la communauté des warrenologistes et du champ conspirationniste tant la liste, et ses diverses combinaisons contradictoires et improbables, semble infinie. Pour répondre à cette question, les détectives vont alors poser une question qui, *a priori*, semble de bon sens dans le cadre d'une procédure judiciaire : *Cui bono* ? A qui profite le crime ? Cependant, envisager les choses sous cet angle pose deux difficultés. D'abord, ceci implique qu'il y ait une intention cachée de l'auteur, un mobile pour agir et donc, comme postulat ontologique, admet l'idée même de conspiration comme nécessaire. Dans ce type de raisonnement, toute idée de contingence ou même de plausibilité de la version officielle est écartée *a priori.* En aucun cas Oswald ne peut être le véritable assassin. En conséquence, deuxièmement, ce raisonnement repose sur un biais analytique déjà évoqué, celui d'une approche conséquentialiste des événements, c'est-à-dire une lecture, une interprétation et une (re)construction *a posteriori* des faits et non une recherche des causes indépendantes ou autonomes à l'origine de l'acte. Dès lors, ces précisions actées, penchons-nous, sans prétendre à l'exhaustivité, sur les principaux suspects évoqués par les différentes théories : Lyndon Johnson, la Mafia, La CIA, J Edgar Hoover, le complexe industrialo-militaire, l'URSS, les cubains, ou tous à la fois.

Suivant le « raisonnement » à qui profite le crime, les regards se tournent alors vers le premier bénéficiaire de la disparition de JFK : le nouveau Président, Lyndon Johnson. Selon le conspirationniste Craig Zirbel[305], Johnson serait un être complètement corrompu et totalement immoral, capable des pires ignominies dans sa soif intarissable de pouvoir. Or, Kennedy se serait décidé à l'écarter de l'élection de 1964 et ainsi le priver, lui et ses amis politiques et financiers, de

304 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 131.
305 Craig Zirbel, *The Texas Connection* [1991], Scottsdale, Wright and Cie, 1991, 323 p.

larges bénéfices. En réaction, Johnson a donc décidé de mettre un terme à la vie de JFK pour pouvoir accéder à la présidence. Le meurtre planifié dans son État du Texas lui garantissait alors une large liberté de manœuvre et une police docile à ses ordres. Après avoir prêté serment extrêmement rapidement, il s'est assuré grâce à la Commission Warren dont il a lui-même choisi la composition que la thèse d'un tireur isolé, Lee Harvey Oswald, soit retenue en tant que version officielle. Dorénavant Président, Johnson pouvait satisfaire la cupidité de ses amis texans du complexe industrialo-militaire et du lobby pétrolier en accentuant la présence américaine au Vietnam, source de juteux profits.

Pour d'autres adeptes de la conspiration, comme David Scheim[306] ou Robert Blakey[307], si Kennedy a été tué, c'est en raison de ses liens avec la mafia. En effet, selon cette théorie, les chefs mafieux Santos Trafficante Jr., Jimmy Hoffa et Carlos Marcelos auraient en quelque sorte facilité pour pas dire arrangé la victoire présidentielle de Kennedy sur Nixon en 1960, et ceci pour deux raisons. D'abord, le père de JFK, ancien *bootlegger* du temps de la Prohibition aurait demandé à ses amis une aide substantielle pour son fils, en contrepartie de quoi, deuxièmement, JFK s'engageait à fermer les yeux sur leurs activités criminelles. Une fois élus, JFK et son frère, l'*Attorney General* Robert F. Kennedy auraient rompu le pacte en lançant une véritable traque contre les activités mafieuses. En répression, la mafia, avec l'aide de ses hommes de main locaux, Oswald et Ruby, aurait donc décidé d'abattre Kennedy.

Troisième thèse, celle d'éléments dévoyés au sein de la CIA à l'origine du meurtre de JFK. Suite à l'échec de l'opération de la Baie des cochons, affirme Mark Lane[308], le Président aurait saisi cette opportunité pour tenter de démanteler l'agence dont le pouvoir grandissant en faisait un État dans l'État totalement hors de contrôle du pouvoir politique. Aussi, afin de conserver leur immense pouvoir, des éléments corrompus de la CIA ont planifié l'assassinat de Kennedy. Oswald, un agent programmé mentalement par l'agence fut envoyé à Dallas pour se charger de l'exécution. Choisissant un communiste, la CIA envisageait alors de lancer une nouvelle invasion de Cuba. C'est pourquoi les éléments cubains anti-Castro ont eux aussi participé à la conspiration.

306 David Scheim, *Contract on America: The Mafia Murder of President John F. Kennedy* [1988], New York, Zebra Books, 1988, 624 p.
307 G. Robert Blakey, *The Plot to Kill the President* [1981], New York, Times Book, 1981, 428 p.
308 Mark Lane, *L'Amérique fait appel* [1966], tr. fr. Arthaud éditeur, Paris, Arthaud, 1966, 462 p.

Quatrième thèse, nous l'avons déjà évoquée, Kennedy refusait de se soumettre plus longtemps au chantage et aux pressions exercés par J. Edgar Hoover en l'écartant dans à une retraite forcée. Hoover a alors tué Kennedy et son ami Johnson a annulé sa mise à la retraire d'office. En remerciement, Hoover s'est assuré que le rapport du FBI présenté à la Commission Warren accréditerait la thèse du tueur solitaire, Oswald[309].

Cinquièmement, les magnas du complexe industrialo-militaire américain ont abattu Kennedy car celui-ci aurait décidé de retirer les GI's du Vietnam, les privant ainsi de profits gigantesques[310]. C'est pourquoi ils ont voulu son remplacement par Johnson, favorable à leurs intérêts.

Sixièmement, selon Michael Eddowes[311], Khrouchtchev a ordonné la mort de Kennedy pour se venger de l'humiliation subie lors de la crise des missiles cubains en Octobre 1962. Un agent du KGB sosie de Lee Harvey Oswald aurait alors été envoyé en mission aux États-Unis pour assassiner le Président. Quant au véritable Oswald, il coulerait des jours heureux en Russie. « La théorie absurde d'Eddowes reçut en 1981 une réfutation brutale lorsque le corps d'Oswald fut exhumé et que les examens montrèrent que c'était le même que celui de l'Homme qui avait fui la Russie »[312]. Dans le même ordre d'idée, Castro craignant pour sa vie, il aurait décidé de frapper le premier en assassinant un Président américain.

Reste, enfin, à évoquer le cas particulier Jim Garrison, le procureur de la Nouvelle-Orléans dont la théorie servira de base au scénario du film *JFK* réalisé par Oliver Stone. En effet, en 1967, l'assassinat de Kennedy connaît un rebondissement inattendu puisque depuis la publication du Rapport Warren, l'affaire revint pour la première fois sur le terrain judiciaire. Jusqu'alors, elle était confinée, comme nous l'avons vu, au champ conspirationniste, c'est-à-dire au terrain de l'enquête privée des détectives et non pas dans les champs politique et judiciaire légitimes. D'une manière caractéristique, grâce à la porosité des champs et le transfert, par subversion, de capitaux spécifiques d'un champ vers un autre, le conspirationnisme à ainsi pu accéder à une plus grande légitimité[313]. Plus encore, cette réinscription dans le champ judiciaire va avoir des conséquences

309 Mark North, *Act of Treason : The Role of J. Edgar Hoover in the Assassination of President Kennedy* [1991], New York, Carroll and Graf, 1991, 672 p.
310 Peter Dale-Scott, *Deep Politics and the Death of JFK* [1993], Berkeley, University of California Press, 1993, 440 p.
311 Michael Eddowes, *The Oswald File* [1977], New York, Potter, 1977, 240 p.
312 David Perry, *op cit*, p. 395.
313 Cf *Infra* Partie 2 Chap. 1 III. Et pour le champ journaliste : Cf *Infra* Partie 3 Chap. 3 III-B

jusque dans la communauté des warrenologistes puisque certains citoyens enquêteurs, Sylvia Meagher en tête, vont dénier d'office toute crédibilité à l'institution judiciaire[314], c'est-à-dire *in fine* à l'État et à l'enquête policière. Seules les investigations citoyennes des détectives sont dignes de foi. Ainsi, Garrison fut accusé par Meagher de n'être qu'un clone de Warren, un faussaire et un mystificateur ; quant à Epstein, dans le premier numéro de la lettre d'information nationale mise en place par les warrenologistes, il comparait le procureur et ses méthodes au Sénateur McCarthy et à la chasse aux sorcières[315]. Plus généralement, au-delà du cercle des citoyens enquêteurs, « le cas de Garrison devint une cause célèbre qui divisa l'opinion publique : certains y virent la vérité exposée d'une conspiration au plus haut niveau et de sa dissimulation ; les autres y virent une farce qui démontrait l'absurdité des théories conspirationnistes de l'assassinat »[316]. Selon Garrison en effet, Oswald n'aurait été qu'un pigeon (*patsy*) pris dans une conspiration immense mettant en jeu le Président Johnson, le complexe militaro-industriel, les éléments dévoyés de la CIA, les droites extrêmes américaines et des cubains anti-Castro[317]. Il fut ainsi le premier à formuler ce que nous proposons d'appeler une théorie *attrape-tout* du complot, c'est-à-dire une thèse conspirationniste mêlant des éléments manifestement incompatibles entre eux mais où chacun est à même de trouver des éléments confortant sa propre thèse. Plus encore, à un moment où 50% des sondés admettent croire en une conspiration[318], que le magazine *Life*[319] et le *Staterday Evening Post*[320] rejoignent le camp des conspirationnistes, Garrison « fut le premier à proposer ce qui allait finalement devenir la plus développée et admise des théories du complot à propos de JKF : des éléments au sein du gouvernement Américain – la plupart du temps de la CIA – avaient tué Kennedy parce qu'il voulait se retirer du Vietnam »[321]. Reprenant alors la thèse d'un gouvernement occulte, la liste des suspects incriminés par Garrison ne cessait d'enfler jusqu'à ce que sa mégalomanie le conduise à mettre nominativement en cause le Président Johnson[322]. Au final, si les accusations à l'emporte-pièce de Garrison tombèrent toutes devant un Grand Jury, elles auront tout de même contribué à désenclaver les thèses conspirationnistes au-delà de la seule communauté des warrenologistes, du champ conspirationniste, et *in fine* elles auront conduit à l'ouverture d'une nouvelle enquête en 1976 mise en œuvre par le *House Select Committee on Assassinations*, HSCA, afin d'élucider les meurtres de

314 Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 143.
315 Edward Epstein, « Garrison Interview », *Assassination Inquiry Committee Newsletter*, Vol. 1, N° 1, 24 Juin 1968.
316 Peter Knight, *op cit*, p. 88.
317 Jim Garrison, *A Heritage of Stone* [1970], New York, Putam, 1970, p. 82.
318 Sheldon Appelton, *art cit*, p. 514.
319 « A Matter of Reasonable Doubt », *Life*, 25 Novembre 1966, pp. 38-48.
320 Richard Whalen, « The Kennedy Assassination », *The Saterday Evening Post*, 14 Avril 1967, pp. 19-25.
321 Max Holland, « The Demon in Jim Garisson », *Wilson Quarterly*, Vol. 25, N° 2, 2001, p. 14.
322 Milton Brener, *The Garrison Case : A Study in the Abuse of Power* [1969], New York, Clarkson Potter, 1969, p. 221.

JFK, Robert F. Kennedy et Martin Luther King.

Sur le fond, les conclusions de l'HSCA reprennent l'essentiel de celles de la Commission Warren bien qu'elles admettent que JFK a probablement été victime d'une conspiration dont, ni la CIA, le FBI, les Services Secrets, ni les Russes et les Castristes, ni la Mafia et les anti-Castro ne sont parties prenantes. Selon le HSCA, Oswald a bien tiré trois fois vers le président. Les deuxième et troisième tirs l'ont touché mais seul le troisième fut mortel. En d'autres termes, la théorie de la balle unique est confirmée[323]. Sur la base de preuves acoustiques qui seront par la suite reconnue falsifiées[324], le comité a déterminé que deux personnes avaient tiré vers le président Kennedy mais que le second tireur n'a pas pu être identifié ; d'ailleurs, depuis le *grassy knoll*, sa balle a manqué le Président. Cependant, malgré ces nouvelles investigations, loin de calmer les ardeurs conspirationnistes celles-ci n'ont fait que les renforcer puisque de nos jours, seuls 10% des américains déclarent qu'Oswald a agi seul[325]. Les mêmes effets paradoxaux sont également visibles à propos des conclusions des enquêtes réalisées à la demande des *Jersey Girls* autour des attaques du 11 Septembre 2001 à New York et Washington.

3°) Thierry Meyssan et le *9/11 Truth movement* : théories du complot, alter-science et conspirationnisme 2.0

L'ouvrage de Thierry Meyssan *L'effroyable imposture*[326] a constitué, en 2002, une véritable rupture face aux premières rumeurs entourant les attentats du 11 Septembre 2001. En effet, il ouvrait la voie à une seconde phase[327] dans la mesure où, pour la première fois, une explication conspirationniste globale des événements était proposée. Avant 2002, si le président et fondateur du Réseau Voltaire était plutôt connu pour ses engagements progressistes en faveur de la laïcité, de la liberté d'expression, des droits des homosexuels et contre l'extrémisme de droite, sa conversion au conspirationniste ne se fit pas du jour au lendemain. Dans les cas de Meyssan nous sommes en présence d'un processus de radicalisation en marche qui, à l'origine et à chaque étape, n'avait rien d'inéluctable. Suivant par-là les analyses sur les carrières de radicalisation réalisées par Annie Collovald et Brigitte Gaïti, il s'agit plutôt d'envisager une trajectoire personnelle « sous la forme

323 http://www.archives.gov/research/jfk/select-committee-report/

324 En effet, il a été démontré par un chercheur indépendant qu'il y avait, au moment des coups de feu présumés, également l'enregistrement d'une communication de la police postérieure à l'assassinat ; les détonations entendues sur la bande ne sont donc pas celles de Dealey Plaza.

325 Annexe N° 4 : Récapitulatif de l'évolution de l'opinion publique américaine sur l'assassinat de JFK

326 Thierry Meyssan, *op cit*, 240 p.

327 Michael Barkun, *op cit*, p. 171.

d'une arborescence dans laquelle les possibilités d'émergence de certains phénomènes dépendent de la situation immédiatement antérieure »[328]. En d'autres mots, il se produit une série de « choix sous-contrainte »[329] effectués *in situ* par les acteurs sociaux, c'est-à-dire au moment même où les faits historiques ou sociaux se produisent et agissent sur eux. Loin de se limiter à une causalité unique, explicative du tout, la radicalisation politique doit être étudiée selon la méthode chère à Howard Becker : expliciter « le comment » plutôt que « le pourquoi »[330] ; cette dernière question relevant bien plus du champ journalistique que de celui de la science politique.

Issu d'une famille catholique bordelaise très conservatrice[331], Thierry Meyssan entame sa trajectoire politique au sein d'un mouvement chrétien traditionaliste, le Renouveau Charismatique. Mouvement pentecôtiste né aux États-Unis au sein de l'Université de Duquesne[332], le Renouveau Charismatique encourage une vie communautaire rigoriste s'articulant autour de la lecture des Écritures et de la prière mais qui est largement entachée de dérives sectaires. Écarté du mouvement en raison de son homosexualité, Meyssan allait alors rejoindre, pour un temps, le mouvement de défense des droits des homosexuels, notamment l'association Gays Pour les Libertés (GPL), d'où il se fit exclure le 10 janvier 1989. En 1990, Meyssan se livra à ses premières expériences conspirationnistes. Il fréquentait alors le pasteur franco-belge Joseph Doucé au sein du Centre du Christ Libérateur, un centre accueillant des réunions pour sadomasochistes, travestis, et transsexuel(le)s et qui consacrait également des mariages homosexuels. Selon Meyssan, la mort de ce pasteur apologétique de la pédophilie était due à un complot orchestré par l'extrême droite puis, se ravisant, il en attribua finalement la paternité à des agents iraniens ; ce dont *Le Monde* fit état dans sa livraison du 31 Août 1990. Dans la foulée de son engagement pour la dépénalisation de la pédophilie, Meyssan lança alors le Projet Ornicar afin de promouvoir la liberté sexuelle, la libre diffusion de la pornographie et la lutte contre la répression du proxénétisme. Puis, le Réseau Voltaire, fondé en 1994[333], vint élargir ses engagements à la défense de la laïcité. A la suite de

328 Annie Collovald, Brigitte Gaïti, « Questions sur la radicalisation politique » *in* Annie Collovald, Brigitte Gaïti (dir.), *La démocratie aux extrêmes. Sur la radicalisation politique* [2006], Paris, La dispute, 2006, p. 32.

329 Erving Goffman, *Asile. Études sur la condition sociale des malades mentaux* [1961], tr. fr. Liliane et Claude Lainé, Paris, Éditions de Minuit, 1968, 452 p.

330 Howard Becker, *Les ficelles du métier. Comment construire sa recherche en sciences sociales* [1998], tr. fr. Jacques Mailhos révis. Henri Peretz, Paris, La Découverte, 2002, 352 p.

331 Nous suivons ici, en guise de notice biographique succincte, l'ouvrage de Fiammetta Venner, *L'effroyable imposteur. Quelques vérités sur Thierry Meyssan* [2004], Paris, Grasset, 2004, 265 p.

332 Jean Vernette, Claire Moncelon, *Dictionnaire des groupes religieux aujourd'hui* [1995], Paris, PUF, 2001, p.194. Voir également, Jean Séguy, « Le renouveau charismatique. Origines et Perspectives », *Archives des sciences sociales des religions*, Vol. 41, N° 1, 1976, pp. 258-259. Martine Cohen, « A propos du renouveau charismatique aux États-Unis », *Archives des sciences sociales des religions*, Vol. 59, N° 2, 1985, pp. 197-203.

333 En 1994, Meyssan devient également Secrétaire National du Parti radical de Gauche. Il le restera jusqu'en 2008.

l'annulation de son mariage pour « homosexualité » par l'Église catholique le 17 janvier 1990, Meyssan se détacha complètement de toute implication religieuse, ce qui le conduisit à organiser, en 1996, des manifestations contre la visite pontificale en France. Le Réseau Voltaire accusait alors la droite au pouvoir de favoriser l'ascension des droites droites radicales et nationales ainsi que de financer secrètement l'Église catholique[334]. L'année suivante, le groupe démasquait un nouveau complot, l'archevêque de San Salvador nouvellement élu, Mgr Lacalle, fut accusé, entre autres crimes, du meurtre de son prédécesseur. En 1999, Meyssan accusait le pouvoir politique français de violer la Constitution par l'envoi de militaires en ex-Yougoslavie. Entre 1999 et 2002, il devint secrétaire général de Coordination radicale anti-prohibitionniste, une organisation internationale visant à lutter contre le crime organisé en mettant fin à ce qu'il voyait comme sa principale source de revenus, la prohibition des drogues par les États liberticides. En 2001, Meyssan, pour qui il devint de plus en plus clair que les États cherchent à restreinte les libertés individuelles tant sur le plan des mœurs que sur celui de l'usage de produits stupéfiants, commença à émettre des doutes sur le déroulé des attentats du 11 Septembre, d'abord sous la forme interrogative, « des questions sans réponses »[335] dans un bulletin de 27 Septembre, « les mystères de l'attentat contre le Pentagone »[336] dans un éditorial du 5 octobre, puis sous une forme bien plus affirmative et définitive : « Quand l'état-major américain planifiait des attentats terroristes contre sa population »[337], le 5 Novembre. En somme, moins de deux mois après les attentats, et bien avant la publication de son livre, la position de Meyssan et du Réseau Voltaire était déjà arrêtée : le 11 Septembre est un *inside job*, c'est le gouvernement américain lui-même qui a perpétré les actes terroristes. En d'autres termes Meyssan accrédite la théorie Bush-Cheney MIHOP. Ainsi, lorsqu'en Mars 2002 Thierry Meyssan publia *L'effroyable imposture*, il ne s'agissait ni d'une rupture radicale dans son parcours, ni d'une action de pur opportunisme. Bien au contraire, il s'agissait de l'aboutissement d'une trajectoire politique de radicalisation qui se poursuit d'ailleurs après 2002. On notera par exemple sa participation[338] en 2006 à la conférence sur l'Holocauste, sorte de grande messe du négationnisme organisée en Iran par le Président Mahmoud Ahmadinejad, ou encore son soutien, au nom de la lutte contre l'américano-sionisme, au colonel Kadhafi ou au dictateur syrien Bachar al-Assad. Enfin, en Novembre 2013, Meyssan accusait le Président Hollande d'être inféodé aux sionistes israéliens, de

334 Thierry Meyssan, « L'Élysée et le Vatican contre la République », *Le Monde*, 10 septembre 1996.
335 http://www.voltairenet.org/article7610.html
336 http://www.voltairenet.org/article7633.html
337 http://www.voltairenet.org/article7615.html
338 Parmi les autres participants, nous pouvons citer David Duke, Fredrick Toben, Roger Garaudy, Robert Faurisson ou encore Dieudonné M'bala M'bala.

n'être guère plus que leur marionnette à la tête de l'État[339].

Sur le fond, *L'effroyable imposture* accrédite donc la thèse Bush-Cheney MIHOP. En effet, selon Meyssan, « les attentats n'ont donc pas été commandités par un fanatique croyant accomplir un châtiment divin mais par un groupe présent au sein de l'appareil d'État américain qui a réussi à dicter une politique au Président Bush »[340]. Composé de trois parties, l'ouvrage s'ouvre sur les dénonciations des mensonges supposés de l'Administration Bush quant au déroulé même des attentats. Ainsi, Meyssan formule la double thèse suivante : aucun avion n'a heurté le Pentagone, seulement un missile américain ; les tours 1 et 2 du World Trade Center ont été dynamitées à l'aide d'explosifs prédisposés, il s'agit d'une démolition contrôlée. L'auteur affirme alors, sans même s'être rendu sur les lieux du drame, qu'il existe de nombreuses incohérences dans la version officielle de l'avion détourné et crashé contre le Pentagone. Selon lui, aucune carcasse, aucun débris digne de foi n'aurait été retrouvé sur les lieux après la catastrophe. En conséquence, aucun avion n'a percuté le bâtiment. Plus encore, nous dit Meyssan, à l'aune des dégâts subis par le Pentagone, la thèse du crash d'un Boeing 757 ne tient pas. En effet, selon l'auteur, seul le premier anneau du Pentagone aurait été atteint[341], provoquant un trou d'environ 19 mètres de large tandis que l'envergure d'un tel appareil est de 38 mètres. Quant aux tours jumelles, elles n'ont pas été détruites par les kamikazes, la cible était bien trop difficile pour eux, et c'est seulement grâce à des balises de contrôle et de guidage des appareils placées dans les tours et des complices au sol que les avions ont pu les percuter ; leur effondrement subséquent fut alors le résultat d'une démolition contrôlée à l'aide d'explosifs positionnés par les services américains eux-mêmes[342]. Le même stratagème fut alors employé pour le dynamitage de la WTC7. Pour Meyssan, non seulement il s'agit d'un *inside job*, mais plus encore d'une opération sous *false flag* (faux drapeau) destinée à faire porter le chapeau des attaques à Al-Qaïda. Cette explication relève alors d'un certain ethnocentrisme, si ce n'est d'un sentiment de supériorité occidentale, voire même de racisme. Pour le dire crûment, cette théorie soutient que des « arabes » seraient incapables de planifier, de programmer, et surtout de mener à bien, une opération d'une telle envergure. Ils ne disposeraient pas des capacités techniques, intellectuelles ou organisationnelles suffisantes, ils ne seraient pas assez bons pilotes, ils auraient nécessairement commis des erreurs, bref, ils n'ont pas pu agir seuls, une complicité intérieure était indispensable. De cette manière, dans la troisième partie de l'ouvrage, Meyssan affirme que « Ben

339 http://www.voltairenet.org/article181093.html
340 Thierry Meyssan, *op cit*, p. 50.
341 *Ibid*. p. 18.
342 *Ibid*. pp. 32-34.

Laden n'est pas un ennemi mais un agent des États-Unis »[343] fabriqué par la CIA et qu'il travaillerait en réalité pour le compte de l'Administration Bush. Grâce à ses actions, c'est l'objet de la deuxième partie du livre, Ben Laden aurait fourni à Bush et Cheney le prétexte idéal à la mise en œuvre de leur grand dessein secret : mener une croisade contre l'islam, envahir l'Irak pour le contrôle de ses ressources en pétrole et imposer une restriction drastique aux libertés individuelles de la population civile américaine au moyen du *Patriot Act* et de la mise en place d'un Bureau de la Sécurité Intérieure (*Office of Homeland Security*). Nous retrouvons ici l'approche conséquentialiste qui consiste à renverser le paradigme cause/conséquence dans une (re)lecture *a posteriori* des événements. Au final, conclut Meyssan, « les éléments dont nous disposons maintenant laissent à penser que les attentats du 11 Septembre ont été commandités de l'intérieur de l'appareil d'État américain »[344]. Il s'agit d'une conspiration menée par l'Administration et le complexe industrialo-militaire américain.

Cependant, si l'ouvrage de Meyssan marque une rupture dans le développement des théories du complot autour du 11 Septembre, il ne rapporte aucune preuve de la conspiration, il se contente de l'affirmer. En effet, un nouveau tournant fut marqué en 2006, c'est-à-dire après la publication des deux rapports d'enquêtes officiels, par le développement d'une organisation structurée, le *9/11 Truth movement*[345]. Voulues par les citoyennes enquêtrices, les *Jersey Girls*, ces investigations, au même titre que celles sur la mort de Kennedy ont eu un effet paradoxal. Alors qu'elles étaient censées porter un coup d'arrêt aux rumeurs et aux thèses conspirationnistes, elles n'ont fait que les renforcer. Si Patty Casazza, Lorie Van Auken et Mindy Kleinberg se sont ralliées à la position MIHOP, Kristen Breitweiser quant à elle s'est spécialisée dans la théorie du missile lancé contre le Pentagone. Plus encore, en 2006, 36% des citoyens américains interrogés admettaient croire que les attaques de 2001 étaient le résultat d'une conspiration[346]. Du reste, ce sentiment atteint un certain degré de respectabilité, si ce n'est de légitimité, puisque certaines célébrités issues de tous les domaines admirent publiquement adhérer à la thèse du complot. On peut citer, par exemple, les acteurs Martin et Charlie Sheen lors du Alex Jones Show[347], Rosie O'Donnell, lauréate de 7 Emmy

343 Thierry Meyssan, *op cit*, p. 123.
344 *Ibid*. p. 161.
345 Bien que créée en 2003, c'est véritablement après la publication des enquêtes officielles, en 2004 et 2005, que l'association se développe. http://www.911truth.org/ En France, c'est également en 2006 que fut lancée l'association *ReOpen 9/11*. http://www.reopen911.info/reopen911/reopen911.html
346 Jérôme Quirant, « Introduction : l'imposture est dans la rumeur », *Science et pseudo-sciences*, Hors-série, N° 296, Juin 2011, p. 3
347 Alex Jones est l'animateur d'une émission de radio et d'un site web (http://www.infowars.com/) spécialisé dans la dénonciation des complots en tous genres, nous aurons l'occasion de le recroiser régulièrement au cours de notre thèse.

Awards, ou David Lynch ; les musiciens Willie Nelson, Eminem, Warren Cuccurullo du groupe Duran Duran, ou encore Richie Havens[348].

A partir de 2006 en effet, nous assistons au développement d'une véritable « sous-culture conspirationniste autour du 9/11 »[349], principalement sur internet[350], avec la création, en Juin, d'une revue électronique, le *Journal of 9/11 Studies*[351], destinée à démontrer les erreurs, les incohérences et les mensonges contenus dans le rapport du NIST. A ce titre, nous proposons donc de qualifier ce type d'expression du conspirationnisme, eu égard à son support, de *conspirationnisme 2.0*. Ainsi, « entre Juin 2006 et Février 2011, deux-tiers des articles publiés traitaient de la manière dont les immeubles du World Trade Center s'étaient effondrés, suggérant que cela ne pouvait pas être dû à la collision avec les avions et les incendies subséquents. Certains émettant l'hypothèse que des explosifs prédisposés avaient conduit à la chute des tours »[352]. Les autres articles se déplacent du terrain de l'argumentation technique vers celui de la polémique et de la thèse d'un méga-complot dont le 11 Septembre ne serait qu'un événement supplémentaire[353]. On bascule ici des théories du complot au conspirationnisme[354].

> « De nombreux partisans de la thèse conspirationniste n'ont pas confiance dans les médias et les investigations gouvernementales mais ils piochent dans ces mêmes sources pour promouvoir leurs positions extrêmes : les avions détournés n'étaient pas des avions de ligne mais des appareils militaires, des missiles ou des drones téléguidés ; le World Trade Center a été démoli de manière contrôlée ; les défenses anti-aériennes américaines sont délibérément restées non-activées »[355].

348 En France également certaines personnalités se sont fait publiquement écho de leurs doutes quant à la véracité de la version officielle des attentats de septembre 2001 : le réalisateur Matthieu Kassovitz, l'actrice Marion Cotillard ou bien encore « l'humoriste » Jean-Marie Bigard.

349 Michael Barkun, *op cit*, p. 172.

350 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 3 II

351 http://www.journalof911studies.com/

352 Michael Barkun, *op cit*, p. 173.

353 Dans cette optique nous pouvons signaler deux articles importants, du point de vue complotiste, écrits par deux figures du conspirationnisme américain : Peter Dale-Scott, « 9/11, JFK and War : Reccuring Patterns in America's Deep Events », *Journal of 9/11 Studies*, Octobre 2007, 31 p. David Ray Griffin, « The American Empire and 9/11 », *Journal of 9/11 Studies*, Mai 2007, 38 p.

354 Ainsi, en Févier 2014, les éditions Kontre Kulture dirigées par Alain Soral publient un ouvrage plaçant dans un continuum conspirationniste l'assassinat de JFK et les attentats du 11 Septembre en retraçant l'histoire américaine depuis 1963 au travers d'un prisme complotiste mettant en cause Israël, les sionistes et les néoconservateurs américains. En Juin 2014, site consulté le 4 Juin 2014, l'ouvrage était classé « numéro 1 des ventes dans Histoire et Actualité des Amériques » par le site de vente en ligne Amazon. Laurent Guyénot, *JFK/11 Septembre. 50 ans de manipulations* [2014], Paris, Kontre Kulture, 2014, 312 p.

355 David Dunbar, Brad Reagan, *op cit*, p. xx.

Sur le plan technique, la contestation des conclusions de l'enquête officielle par les associations de citoyens enquêteurs comme *ReOpen 9/11* porte donc sur plusieurs aspects : la nature même des avions, l'effondrement des WTC1 et 2, celui de la tour 7 et les attentats contre le Pentagone et, enfin, sur les événements à bord du vol 93 dont nous n'avons pour l'heure pas encore fait état. Avant de détailler ces différents aspects, une remarque se doit d'être formulée : les membres du *9/11 Truth movement* prétendent ne jamais proposer un scénario alternatif complet. Pour les militants francophones, les raisons sont exposées comme suit :

> « Après plusieurs années d'étude et de réflexion collective, nous sommes parvenus à la conclusion que la version officielle […] est en totale contradiction avec les faits et les très nombreux témoignages.
>
> […] En revanche, nous ne pouvons nous substituer à la Justice, d'où la nécessité d'une nouvelle enquête avec pouvoir d'assignation. Même s'il peut être tentant pour beaucoup de nos membres et sympathisants d'élaborer sa propre version des attentats du 11-Septembre, il faut réfréner cette envie, et ce pour au moins 3 raisons :
>
> - Trop peu de documents et d'éléments irréfutables sont à la disposition du grand public pour avoir une vision exacte de ce qui s'est passé. Seule une commission d'enquête internationale pouvant assigner à comparaître et exiger l'accès aux preuves classées secret-défense pourra faire la lumière sur les événements du 11 Septembre.
> - Définir notre version des faits nous poserait comme experts. Or, nous demandons justement une expertise indépendante !
> - Il serait illogique d'exiger une nouvelle enquête en ayant préalablement désigné les coupables ou responsables.
>
> Pour toutes ces raisons, nous nous bornons à exposer l'inexactitude de la version officielle du 11 Septembre en lui opposant les faits qui l'invalident avec un souci constant d'objectivité et sans parti pris *a priori* »[356].

Au-delà de la simple et vaine répétition du discours des acteurs, refuser de proposer un scénario alternatif présente pour le mouvement bien des avantages. D'abord, il est plus aisé et confortable de critiquer que de proposer, d'autant plus lorsque l'on ne dispose d'aucune compétence particulière dans le domaine où l'on émet des réserves, le génie civil en l'espèce. Du reste, il apparaît que cette incompétence est clairement revendiquée par les citoyens enquêteurs pour qui la parole des experts, les savoirs et les capitaux spécifiques s'effacent au profit de la parole profane et du « savoir des gens ». Non seulement il y a un nivellement des savoirs, mais plus encore il y a un renversement du paradigme de la légitimé et de la compétence. Ensuite, ceci permet de maintenir dans un ensemble unique des individus aux thèses incompatibles, les MIHOP et les LIHOP au premier chef. Troisièmement, il est rendu possible une fuite en avant perpétuelle et un changement

356 http://www.reopen911.info/reopen911/reopen911.html

de pied incessant à chaque fois qu'un de leurs arguments est infirmé. Par exemple, la thèse selon laquelle les pirates ne seraient pas morts le 11 septembre mais qu'ils couleraient des jours heureux, chez eux, en Arabie Saoudite est aujourd'hui totalement invalidée ; même les *Truthers* les plus radicaux en conviennent, ceci ne les empêche pourtant pas de déplacer le questionnement : depuis sont-ils réellement morts, on passe à comment sont-ils réellement morts ? Quatrièmement, refuser la proposition d'un scénario alternatif global permet aussi d'éviter que celui-ci ne soit invalidé définitivement par des contre-arguments techniques et/ou scientifiques. Cinquièmement, il s'agit d'une stratégie d'évitement du mouvement. En prétendant ne poser que des questions, ceci permet aux *Truthers* de ne pas énoncer explicitement une théorie du complot à proprement parler, de rester dans une sorte de flou ou de zone grise pratique et ainsi de refuser le label conspirationniste, c'est-à-dire une étiquette qui fait sens dans les champs politique et social en exprimant « une position dans le champ des prises de position et une position dans le champ de production idéologique »[357] permettant à tous et à chacun de les situer comme tels dans ces champs. Nous ne sommes pas conspirationnistes, disent-ils, nous posons des questions, nous sommes des critiques ou des sceptiques, faut-il tout croire naïvement comme un peuple de moutons, de *shepples*[358]. Enfin, sixièmement, et malgré leurs dénégations, il est au moins une théorie alternative soutenue par les *Truthers* de *ReOpen 9/11*, c'est celle de la démolition contrôlée des tours jumelles et de la WTC7. Ces précisions actées, venons-en à présent aux détails des critiques sur les différents aspects déjà mentionnés.

Fort du soutien de plus de cent pilotes de ligne professionnels et employés du secteur aéronautique[359], la première interrogation des militants du *Truth movement* porte sur les aptitudes des pilotes à réaliser les attentats. Selon eux, en effet, ces derniers ne disposeraient pas des capacités suffisantes pour pouvoir piloter des appareils d'une grande envergure comme des Boeing 757, et ils seraient encore moins capables de les crasher à haute vitesse dans des cibles telles que les tours jumelles. Plus encore, la nature même des appareils est remise en cause par certains membres du mouvement. Ainsi, l'acteur Charlie Sheen lors d'une interview accordée à Alex Jones en Mars 2006 s'est posé la question de savoir comment 19 amateurs avaient pu détourner quatre avions et les propulser contre le World Trade Center alors même qu'ils n'étaient pas des pilotes chevronnés[360].

357 Pierre Bourdieu, « Questions de sociologie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 16, 1977, p. 78
358 Rappelons que ce néologisme de *sheeple a été construit par* les *Truthers* a partir de la contraction de *sheeps* (les moutons) et *people* (les gens) pour désigner ceux qui adhèrent à la version officielle des attentats de 2001.
359 http://www.reopen911.info/temoignages/pilotes-professionnels.html
360 http://www.infowars.com/articles/sept11/sheen_questions_official_911_story_audio.htm

D'autres vont plus loin encore en affirmant, sur la base d'un interprétation extensive du témoignage d'un badaud, Marc Birnbach[361], qu'il s'agissait en réalité d'un avion militaire et non d'un avion de ligne. Situé à 2 miles (≈ 3,2 km) environ des tours jumelles au moment des faits, Birnbach, qui n'adhère pas aux théories du complot, a déclaré n'avoir aperçu aucune fenêtre sur le vol 175 ayant percuté le World Trade Centre ; il n'en fallait pas plus pour que des membres du *Truth movement* y voient la preuve qu'il s'agissait soit d'un drone, soit d'un appareil militaire. Si cette thèse est contredite par les faits eux-mêmes, l'inclinaison de l'avion ne permettait pas, depuis sa position, de distinguer les hublots, reste à envisager la question de l'aptitude de pilotes. Tout d'abord, il convient de noter que les quatre pirates pilotes n'ont eu ni a traverser de zones de turbulences ni à effectuer les opérations les plus périlleuses en matière d'aviation, le décollage et l'atterrissage, puisque les appareils furent détournés en plein vol. Ensuite, Hanjour, l'un des pirates, disposait d'une licence de pilote et les trois autres avaient pris plus de 40 heures de cours de pilotage, y compris à New York. Enfin, selon des pilotes de ligne aguerris, les tours jumelles, *a fortiori* par un jour de grand beau temps, seraient des cibles faciles car visibles à plus de 50 miles (≈ 80,5 km)[362] et dont les coordonnées exactes étaient rentrées sur les GPS des avions[363].

Le deuxième point sur lequel insistent particulièrement les thèses conspirationnistes est l'effondrement des tours 1 et 2 du World Trade Center. Alors que les experts du NIST avaient conclu, à l'aide de modélisations informatiques complexes, que l'effondrement des WTC1 et 2 était dû à une combinaison de facteurs, crash des avions et incendies, les membres du *Truth movement* y voient le résultat d'une démolition contrôlée[364].

> « les Twin Towers ne se sont pas effondrées parce qu'elles avaient été mal construites à cause de la corruption, de l'incompétence, du non-respect des normes par la Port Authority, et parce qu'elles ont été frappées par de grands avions remplis de kérosène. Non, disent les conspirationnistes, elles sont tombées parce qu'une quantité extraordinaire d'agents à la solde de Dick Cheney y avait méthodiquement placé des charges explosives les jours précédents. Ce fut une conspiration impliquant des milliers de personnes, lesquelles ont toutes tenu leur langue depuis ce jour »[365].

361 http://www.youtube.com/watch?v=V38SlquOjvE

362 Jean Belotti, « Quelques considérations d'aéronautiques... », *Science & pseudo-sciences*, Hors-série, N° 276, Juin 2011, p. 60. Jean Belotti est ancien commandant de bord chez Air France et expert judiciaire près la Cour d'Appel de Versailles depuis novembre 1987 en matière d'aéronautique.

363 David Dunbar, Brad Reagan, *op cit*, pp. 4-8.

364 http://www.reopen911.info/uploads/document/fichier/pourquoi-trois-gratte-ciels-se-sont-effondres-le-11-09-2001.pdf

365 Alexandre Cockburn, « A l'époque de l'irrationalité. Les conspirationnistes du 11 Septembre et le déclin de la gauche américaine », *Agone*, N° 47, 2012, p. 65.

Le premier argument employé par les citoyens enquêteurs de *ReOpen 9/11* est celui de la comparaison. Évoquant les incendies de grattes-ciels à New York en 1970, à Los Angeles en 1988, ou encore à Caracas et Madrid en 2004 qui n'ont pas engendré l'effondrement de structures faites d'acier et de béton, similaires à celles du World Trade Center, ils affirment donc que le feu n'a pas pu être responsable de l'effondrement des trois tours en 2001. Or, le NIST ne dit pas autre chose, le feu seul n'aurait pas détruit le WTC ; comme dans les exemples avancés, s'il n'avait pas été heurté par avion, il serait resté debout[366]. Plus encore, les membres de *ReOpen* soutiennent que l'effondrement des bâtiments s'est fait à la verticale et sans résistance structurelle à la gravité, comme une démolition contrôlée, même si admettent-ils, ce dynamitage est d'un type particulier. En effet, en règle générale, les charges explosives sont placées sur les étages inférieurs du bâtiment puis les explosions s'enchaînent du bas vers le haut afin de réduire la résistance de la structure à la gravité et produire ainsi un effet d'empilement démultiplicateur de force. L'action de la gravité et le poids de la structure conduisent alors à l'écroulement. Dans le cadre du 11 Septembre, explique le *Journal of 9/11 Studies*, « la démolition a été faite de haut en bas afin de créer l'illusion que l'effondrement a été causé par les impacts et les incendies dans les sections supérieures »[367]. Autrement dit, il fallait que le gouvernement sache précisément le point d'impact des avions pour que le déclenchement des charges semble crédible, la conspiration devait donc être minutieusement organisée. On notera ici le double décalage de perception typique des adeptes du complot. D'abord, d'un côté les comploteurs sont de « grands incapables », ils ne parviennent pas à dissimuler leurs méfaits ; de l'autre, ils sont de véritables génies du mal, capables d'orchestrer de main de maître, dans les moindres détails et sans aucune anicroche, des plans d'une envergure gigantesque. Ensuite, comme dans le cadre de l'assassinat de Kennedy, la conspiration pour être menée à bien a dû nécessiter un nombre incroyable d'agents partageant le secret sans qu'aucun ne le trahisse jamais. Le contraste est ici une nouvelle fois saisissant entre une Administration capable de maintenir un contrôle social et une pression si forte que des milliers individus gardent le silence et la facilité avec laquelle de simples citoyens sont à même de démasquer le complot.

366 Le rapport conclut que l'effondrement des tours 1 et 2 du World Trade Center est dû « à une combinaison de dégâts matériels causés par les crashs des avions *et* l'exposition prolongée au feu ». David Dunbar, Brad Reagan, *op cit*, p. 29.

367 Frank Legge, « 9/11 – Evidence for Controlled Demolition : A short List of Observations », *Journal of 9/11 Studies*, Vol. 1, 2006, p. 5

Aussi, si la chute des tours 1 et 2 ressemble à une démolition contrôlée c'est que des similitudes existent réellement mais qui n'accréditent en rien la thèse du complot gouvernemental. En effet, avec l'effondrement des planchers, la fragilisation des structures et pylônes en acier due aux poches de chaleur pointées par le NIST, le poids des étages supérieurs, comme dans le cadre d'une démolition contrôlée, ont engendré l'effondrement[368]. L'un des plus fervents partisans de la thèse de la démolition contrôlée est Richard Gage, un architecte américain qui a lancé une pétition recueillant pas moins de 1 700 signatures d'ingénieurs et architectes contestant les conclusions du NIST[369]. Cependant, l'immense majorité d'entre eux n'a reçu aucune formation en calcul de structure et beaucoup ne sont rien de plus que de simples architectes d'intérieur ; leur compétence au regard des experts du NIST est dès lors largement amoindrie[370]. Néanmoins, Gage entend démontrer la thèse de la démolition contrôlée à l'aide de boîtes en carton. Selon lui, elles montreraient l'impossibilité des vitesses d'écroulement de la version officielle, faisant fi par-là de toutes les normes nécessaires et considérations élémentaires à la réalisation de modélisation ; nous sommes là en présence d'une alter-science caractéristique de la cryptologique conspirationniste[371]. Enfin une autre figure proéminente du *9/11 Truth movement*, Eric Hufschmid, qui ne dispose lui non plus d'aucune compétence en génie civil, tente de prouver la thèse de la démolition contrôlée, orchestrée selon lui par les groupes américano-sionistes[372], par la fumée et les débris projetés lors de l'effondrement des tours jumelles[373]. Or, eu égard au gigantisme des structures, une démolition contrôlée aurait nécessité une charge explosive si importante que les débris auraient été projetés à des kilomètres à la ronde et non à quelques centaines de mètres.

Troisième thème autour duquel le *9/11 Truth movement* articule son combat est l'effondrement de la WTC7, qu'aucun avion n'a percutée, qui serait dû à une démolition contrôlée afin de détruire des éléments compromettants à l'intérieur du bâtiment qui abritait entre autres choses des bureaux de la CIA et des services secrets. Dix raisons ou preuves sont ainsi avancées pour soutenir la thèse de la démolition contrôlée[374] : 1°) le début soudain de l'effondrement à la

368 Jean-Pierre Muzeau, *art cit*, p. 39.
369 http://www.reopen911.info/temoignages/architectes-ingenieurs.html
370 Jean-Pierre Muzeau, *art cit*, p. 40.
371 Cf *Infra* Partie 2 Chap. 1 III-B-4) et Partie 3 Chap. 3 I-A-1°) Voir également pour une approche dépassant largement le cadre du conspirationnisme. Alexandre Moatti, *Alterscience. Postures, dogmes, idéologies* [2013], Paris, Odile Jacob, 2013, 336 p. On retiendra particulièrement le chapitre 16 consacré à l'usage des sciences et de l'histoire des sciences faite par le mouvement LaRouche.
372 http://hugequestions.com/Eric/TFC/Zion-Summary-F.html
373 http://hugequestions.com/Eric/pdf/PainfulQuestions-f5.pdf
374 http://www.reopen911.info/uploads/document/fichier/pourquoi-trois-gratte-ciels-se-sont-effondres-le-11-09-2001.pdf

base, 2°) l'effondrement symétrique tout droit dans les fondations, 3°) la projection de charges explosives aux étages supérieurs, 4°) la vitesse de la chute libre, 5°) l'énorme nuage de béton, 6°) le périmètre d'éjection des débris, 7°) la structure d'acier découpée en éléments transportables, 8°) l'effondrement total, 9°) les sons et les flashs d'explosifs perçus et 10°) la présence d'acier fondu et de thermite dans les débris, un explosif très puissant. Dans les faits, loin d'être le fruit d'une démolition contrôlée, la tour 7, gravement endommagée par les débris projetés par l'effondrement de la tour 1, s'est effondrée en raison des dégâts subis par la structure et l'exposition prolongée aux incendies. Les colonnes d'eau prévues pour arrêter les feux ayant été détruites lors de l'effondrement de la WTC1, les pompiers ayant privilégié les opérations de secours autour des tours jumelles ont décidé, après l'évacuation de la tour 7 à 15H30, de la laisser brûler. Sur le plan technique, la tour 7 a donc été percutée par des débris issus de l'effondrement de la WTC1[375] comme l'attestent des centaines de photographies et de vidéos même si « la présence de fumées et de poussières n'ont pas permis une estimation complète des désordres »[376]. Des incendies se sont alors déclenchés aux étages 19, 22, 29 et 30 qui furent éteints dans les trois heures suivant l'effondrement de la tour 1. En revanche, c'est bien plus tard, vers 16H, alors que les pompiers avaient déjà ordonné l'évacuation du bâtiment pour cause d'instabilité, que d'autres feux ont été repérés aux étages non-occupés numéros 7, 8, 9, 11, 12, 13 et 14. Grâce à un logiciel de calcul puissant tenant compte de la nature des cloisons, des plafonds suspendus et des matières combustibles présentes, le NIST a ainsi pu reconstituer l'itinéraire des incendies. Au total, il a été estimé qu'il a fallu 6 heures pour que les incendies nés sur la face Sud de la tour 7, consécutivement à l'effondrement de la WTC1, atteignent sa face Nord, soit vers 16H30. Au final, la chaleur provoquée par les incendies a contribué à affaiblir la structure et la rigidité du bâtiment quasiment à sa base tandis que les projections de débris avaient largement endommagé des pylônes porteurs ainsi que des solives, c'est-à-dire des poutres secondaires supportant les planchers. Dès lors, il est possible de reconstituer le scénario de l'écroulement de la WTC7. L'effondrement du plancher 13 a engendré une réaction en cascade ou un effet d'empilement dans le sens où, sous le poids des effondrements de planchers successifs, une ruine verticale est survenue jusqu'au 5e étage. Les spécialistes parlent d'une « défaillance locale initialisant une ruine progressive »[377]. Les poteaux intérieurs, en particulier le 79, ainsi fragilisés ont alors donné lieu à une déformation verticale de l'ensemble des planchers supérieurs, la toiture y compris. En conséquence de cette déformation, le poids du bâtiment s'est reporté vers les poteaux

375 Annexe N° 6 : Photographies de la WTC7 avant son effondrement
376 Joël Kruppa, Bin Zhao, *art cit*, p. 43.
377 *Ibid*. p. 47.

en façade du bâtiment qui eux aussi ont subi un flambement. Enfin, « la partie supérieure du bâtiment s'est effondrée comme un seul bloc dans la phase finale de la ruine »[378].

Demeure alors un point non élucidé, celui de la présence d'explosifs nanothermites dans les ruines de la Tour 7. Cet aspect, les *Truthers* y sont particulièrement attachés dans la mesure où, dans le fatras de leur pléthorique production, il a réussi à se frayer un chemin, en une occurrence, jusqu'à une revue académique avec comité de lecture. Il ne s'agit plus d'un article publié dans un e-journal ouvertement conspirationniste mais d'un véritable désenclavement grâce à une revue légitime au sein du champ universitaire, *The Open Journal of Chemical Physics*[379]. Selon cet article, des fragments (*chips*) de débris étaient recouverts d'une fine couche de couleur rouge (*red chips*), composée de carbone, d'oxygène, de silicium, de calcium et d'aluminium, plaquée sur une couche sombre plus épaisse (*gray chips*) composée de fer et d'oxygène. Or, une analyse rigoureuse des données thermiques et stœchiométriques[380] des *chips* montre qu'il est impossible de conclure scientifiquement à la présence d'explosifs de type thermite dans les ruines du World Trade Center. Plus encore, divers docteurs en chimie et professeurs d'Université, ainsi que l'ancienne rédactrice en chef de la revue, démissionnaire à la suite de cette publication, ont clairement souligné l'absence de scientificité de l'article, son caractère partial et militant[381]. Il n'empêche, malgré tous ces éléments, cet article paru dans une revue avec comité de lecture reste le fleuron de l'argumentaire des militants du *9/11 Truth Movemment* qui, une fois n'est pas coutume, trouvent un attrait tout particulier pour un support officiel et légitime extérieur à leurs propres réseaux de diffusion.

Relayé au second plan dans la construction médiatique du récit des événements pour des raisons que la sociologie des médias a depuis longtemps énoncé, « la nécessité d'une mise en scène »[382] dans un lieu unique propice à l'identification du spectateur, l'attaque du Pentagone cristallise pourtant de nombreuses enquêtes citoyennes. Selon elles, aucun avion ne se serait crashé dans le Pentagone, il s'agirait en fait d'un missile. D'abord, la thèse fallacieuse selon laquelle les

378 Joël Kruppa, Bin Zhao, *art cit*, p. 47.

379 Neil H. Harris, Jeffrey Farrer, Steven E. Jones, *alia*, « Active Thermitic Material Discovered in Dust from the 9/11 World Trade Center Catastrophe », *The Open Journal of Chemical Physics*, Vol. 2, 2009, pp. 7-31.

380 C'est-à-dire la combustion totale d'un mélange d'éléments en raison de proportions bien déterminées ; si le ratio n'est pas bien déterminé, la combustion n'est que partielle. *A contrario*, si la combustion n'est pas totale ceci signifie que le mélange réactif n'est pas optimal. Dans le cas d'espèce, en cas de présence de nanothermites dans les débris, les expériences de combustions menées en laboratoire sur les *chips* auraient dû aboutir à une combustion totale. Or, elle n'est que partielle ce qui invalide leur présence.

381 Par exemple Emeric Steng docteur en Chimie ou le Professeur Philippe Gillard de l'Université d'Orléans.

382 Jean-Marc Vernier, « "L'image absolue" du 11 Septembre : une image télévisuelle pas comme les autres », *Quaderni*, N° 48, 2002, p.53.

pilotes n'auraient pas été capables de l'atteindre ne tient pas puisque, de l'aveu même de pilotes expérimentés, le Pentagone constitue une cible facile[383]. Ensuite, aucun élément sérieux ne vient au soutien de la théorie du missile avancée en premier lieu par Thierry Meyssan[384]. En effet, la photographie mise en avant par les conspirationnistes montrant un trou de 5 mètres dans la façade pour appuyer leur thèse doit être explicitée[385]. En effet, l'avion s'étant crashé au premier étage de l'anneau externe du Pentagone, les pompiers ont logiquement concentré leurs lances à incendie surpuissantes sur cette partie du bâtiment cachant derrière un épais rideau d'eau et de fumées les débris brûlants de l'avion et les dégâts subis par le bâtiment ; compte tenu de l'angle du photographe seul un trou de quelque mètres d'envergure était alors visible à l'objectif donnant ainsi naissance à la thèse du missile tandis que des centaines de témoignages affirmaient avoir vu un avion dont des débris ont été, en plus, retrouvés sur les lieux du drame.

Reste, enfin les thèses conspirationnistes autour du vol 93, le seul des quatre avions détournés à n'avoir pas atteint sa cible, probablement le Capitole. Ayant été avertis des événements en cours à New York par des contacts téléphoniques[386] avec leurs proches au sol, les passagers conscients que leurs vies étaient en danger ont décidé de se révolter et de tenter de reprendre le contrôle de l'appareil. Face à la détermination des passagers, les terroristes décidèrent alors de crasher l'avion[387] dans le désert de Pennsylvanie, au Sud de Pittsburgh, il était alors 10H03. Pourtant, pour les membres du *9/11 Truth movement*, l'avion ne s'est pas écrasé suite à une rébellion des passagers mais bien parce qu'il a été abattu par les chasseurs de l'armée de l'air américaine. Deux indices sont avancés : un des moteurs ainsi que des débris isolés provenant de l'avion ont été retrouvés à une grande distance du point de crash, jusqu'à environ 13 km pour les plus éloignés[388], et des ouvriers affirment avoir vu à Indian Lake Marina « un nuage de débris ressemblant à des confettis descendre sur le lac et près des fermes dans les minutes qui ont suivi le bruit de l'explosion »[389]. Or, la thèse de l'avion abattu par l'armée américaine ne tient pas puisque le

383 Voir sur ce point le témoignage d'Erick Derivry, Président du Syndicat National des Pilotes de Ligne et commandant de bord chez Air France. http://www.rue89.com/desintox-11-septembre-2001/2009/02/03/un-pilote-meme-debutant-peut-viser-le-pentagone-avec-un-boeing

384 D'ailleurs, au sein même de la communauté des *Truthers* la thèse du missile ne fait pas l'unanimité. Voir par exemple : John D. Wyndham, « The Pentagon Attack : Problems with Theories Alternative to Large Plane Impact », *Journal of 9/11 Studies*, 27 Novembre 2011, 43 p.

385 Annexe N° 9 : Les attentats du 11 Septembre contre le Pentagone

386 David Ray Griffin, ancien professeur de théologie et adepte des théories du complot, remet en doute jusqu'à l'authenticité même de ces appels. Pour lui, il s'agit de faux fabriqués par les services gouvernementaux afin de dissimuler l'abattage de l'avion et accréditer la version officielle.

387 Sénat des États-Unis, *Congressional Record S8434*, 10 Septembre 2002.

388 http://911research.wtc7.net/planes/analysis/flight93/

389 Tom Gibb, James O'Toole, Cindi Lash, « Investigators Locate "Black Box" from Flight 93 : Widen Search Area in

Président Bush n'a autorisé l'abattage des avions se trouvant dans l'espace aérien américain qu'à partir de 10H20[390]. D'où une inflexion typique des théories du complot : ce ne sont plus les chasseurs américains mais un mystérieux « jet blanc » qui a abattu le vol 93, il s'agit là d'accréditer une sorte de variante de la théorie dite des hélicoptères noirs très prégnante dans la culture américaine de la conspiration[391]. En réalité, cet appareil était un jet de type Pu appartenant à la marque de vêtements *Wrangler*. Se trouvant à proximité de la zone de crash, il l'a survolée à deux reprises[392].

Outre la discussion technique autour du rapport du NIST, les *Truthers* vont développer, toujours sur internet, un second moyen de désenclavement de leurs thèses complotistes : la réalisation de films-documentaires chargés d'instiller le doute dans l'opinion publique. Grâce à la technique dite du *found footage* ou, en français, des vidéos-recombinantes, les citoyens enquêteurs vont se faire médias en ceci qu'ils vont produire un contenu à l'esthétique soignée formant une unité de sens[393]. Si nous laissons de côté pour l'heure, l'aspect technique de ces vidéos, il convient ici de dire quelques mots sur les deux films les plus importants de la sous-culture conspirationniste autour du 11 Septembre : *Loose Change*[394] et *Zeitgeist*[395].

> « Comme beaucoup de documentaires sur le 11 Septembre, *Loose Change* tire sa force des images horribles des attaques : les visages terrifiés des secouristes courant parmi les ruines des grattes-ciel, l'avion de United Airlines percutant la tour Sud, les flammes léchant les ruines du Pentagone. Comme le film de Zapruder fait frémir les "assassinologistes" à propos de JFK, les documentaires sur le 11 Septembre donnent aux spectateurs la possibilité de jouir d'images de la mort et de la destruction sans se sentir coupables »[396].

Loose Change, dont la première version fut présentée en 2005, est un documentaire internet réalisé par Dylan Avery avec un budget de 6 000 dollars qui devint en quelque sorte le premier e-blockbuster de l'histoire. Il accrédite diverses thèses, parfois contradictoires, autour des attentats du 11 Septembre mais il penche clairement en faveur de la thèse MIHOP de la démolition contrôlée et du missile sur le Pentagone. L'impact du film fut considérable à tel point que, selon le magazine américain *Vanity Fair*, il s'agissait même en Mai 2006 de la vidéo la plus prisée sur *Google video*

Somerset Crash », *Pittsburgh Post-Gazette*, 13 Septembre 2001.
390 National Commission on Terrorist Attacks, *op cit*, p. 41.
391 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 I-B.
392 David Dunbar, Brad Reagan, *op cit*, p. 110.
393 Cf *Infra* Partie 3 chap. 3 II.
394 http://www.youtube.com/watch?v=7E3oIbO0AWE
395 http://www.youtube.com/watch?v=tTUk1Ict7oY
396 Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 224.

avec plus de 10 millions de vues[397]. En septembre 2009 est sortie la quatrième version augmentée du documentaire, intitulée *Loose Change : An American Coup* qui continue d'exploiter la thèse initiale d'un *iniside Job*. En effet, grâce à son succès planétaire, *Loose Change*, s'est modernisé, les graphismes ont été retravaillés, les effets sonores améliorés et le film a été augmenté des nouvelles découvertes et théories des *Truthers* afin de suivre les évolutions du mouvement conspirationniste autour du 11 septembre.

Zeitgeist[398], pour sa part, ne se limite pas aux attentats de 2001. Réalisé en 2007 par Peter Joseph, un pseudonyme certainement[399], sous licence libre, le documentaire composé de trois parties tend à réinscrire les événements dans le cadre d'un méta-récit conspirationniste. La première partie présente la religion catholique comme une véritable imposture et un instrument d'asservissement des peuples au service des puissants. Au mieux, elle ne serait qu'une simple copie des croyances païennes et égyptiennes antiques. La deuxième partie reprend à son compte les principales théories MIHOP autour des attaques du 11 Septembre 2001 exposées plus haut. Enfin, la troisième partie tend à faire le lien entre le complot religieux antique et le 11 Septembre en développant la thèse d'une conspiration universelle dans le temps et l'espace dont l'objectif, en particulier grâce au cartel international des banques, serait de réduire l'immense majorité des êtres humains à un rang d'esclave au service d'une minorité oligarchique omnipotente. Avec *Zeitgeist,* on passe des théories du complot au conspirationnisme. Or, dénoncer le complot n'est pas suffisant pour Peter Joseph qui, fort du succès du documentaire, lança en 2008 son entreprise de résistance à l'instauration d'un présumé Nouvel Ordre Mondial tyrannique : le mouvement *Zeitgeist.* Il se présente comme areligieux, décentralisé, non-hiérarchique, favorable à un modèle économique basé sur les ressources de la Terre et il revendique plus de 60 branches nationales luttant, à leur échelle, contre le fascisme global[400]. Sur la base du bénévolat, le mouvement qui se veut écologiste se propose de mener diverses actions, de sensibilisation essentiellement, en faveur d'une préservation des ressources naturelles et du développement d'une économie locale basée sur une consommation responsable en opposition au système capitaliste au service des oligarques conspirationnistes

397 Nancy J. Sales, « Click Here for Conspiracy », *Vanity Fair*, Août 2006.

398 Le terme allemand *Zeitgeist* peut se traduire par l'esprit du temps. Dans la philosophie germanique il est notamment utilisé par Hegel ou Heidegger et renvoie à ine conception du monde à une période déterminée de l'évolution culturelle, sociale et politique. En ce sens, il est opposé au terme de *Volksgeist*, esprit du peuple, intemporel et universel utilisé par Fichte ou Herder. Le concept est également à opposer à l'universalisme hégélien du *Weltgeist*, c'est-à-dire l'esprit de l'humanité dans sa réalisation historique.

399 Michael Barkun*, op cit*, p. 177.

400 http://www.mouvement-zeitgeist.fr/a-propos/declaration-de-principe

comme en atteste le questionnaire soumis aux aspirants militants[401].

C – La production d'un méta-récit alternatif : des théories du complot au conspirationnisme. *Alice au pays des merveilles*, le 11 Septembre selon David Icke[402]

Outre les citoyens enquêteurs, une seconde catégorie de professionnels du complot existe : les leaders conspirationnistes, c'est-à-dire de véritables entrepreneurs politiques qui vont donner un sens global au discours conspirationniste afin d'en faire le moteur de l'histoire humaine[403]. Le complot n'est plus circonstancié, il devient universel dans le temps et dans l'espace. Des théories du complot on passe au conspirationnisme ; chaque événement est alors réinterprété et réinscrit dans un méta-récit qu'il ne fait que confirmer. L'assassinat de JFK, la mort de la princesse Diana, le 11 Septembre, les attentats d'Oklahoma City en 1995 ou ceux de Boston en 2013, tous sont liés au sein d'une conspiration ancestrale menée par des hommes, voire des entités extraterrestres, omniscients et omnipotents. Chaque événement constitue alors une étape supplémentaire d'un agenda secret, planifié de longue date et dont l'aboutissement est l'installation d'un Nouvel Ordre Mondial synonyme d'État orwellien unique et de dictature globale. Afin d'illustrer ce glissement des théories du complot vers le conspirationnisme, nous avons choisi de retenir l'exemple de David Icke et de son ouvrage *Alice au pays des merveilles et le désastre du World Trade Center*[404].

> « Dans mes trois derniers livres […], j'ai présenté un total de plus de 1 000 pages détaillant l'histoire du contrôle humain et comment les mêmes lignées sanguines entremêlées produisaient les rois et reines de l'ancien monde qui sont maintenant les Présidents, les Premiers Ministres, les grands banquiers et businessmen, les propriétaires des médias et les chefs militaires du XXe siècle »[405].

Pour l'ancien footballeur David Icke, la marche du monde est depuis son origine synonyme d'une grande conspiration, œuvre d'entités extraterrestres nommées reptiliens, hybrides-reptiliens ou encore Illuminatis. Organisé selon un système de superpositions pyramidales, il existerait alors au sommet de la plus haute pyramide un groupe extrêmement restreint d'individus dont l'objectif serait ni plus ni moins que la domination globale. Ces individus répondent alors aux noms de Rothschild, de Rockefeller, de Windsor, de Taft ou bien encore de Bush. Aussi, par ramifications successives,

401 Annexe N° 10 : Questionnaire du mouvement *Zeigeist* soumis à leurs aspirants adhérents

402 Nous étudierons plus loin en détails l'imaginaire ou l'univers conspirationniste ufologique et *new age* de David Icke ; nous nous limiterons ici à envisager la manière typique dont il réinscrit les événements du 9/11 dans son discours conspirationniste global mettant en cause les Illuminatis-reptilens. Nous donnerons également plus loin quelques éléments biographiques. Cf *Infra* Partie 2 Chap. 1 II.

403 Cf *Infra* Partie 2 Chap. 1 III.

404 David Icke, *Alice in Wonderland and the World Trade center Disaster. Why the Official Story of 9/11 is a Monumental Lie* [2002], Ryde, David Icke Books, 2002, 514 p.

405 *Ibid*. pp. 1-2.

les dynasties reptiliennes de hauts rangs, grâce à leurs agents, occupent, dans cette vision du monde, l'ensemble des positions de domination dans tous les champs : politique, économique, culturel, militaire, criminel ou encore médiatique. Les oppositions idéologiques, partisanes, nationales ou religieuses ne seraient en fin de compte que des artefacts reptiliens, autant d'outils de balkanisation au service de leur grand dessein, l'introduction d'un Nouvel Ordre Mondial fasciste. Aussi, à l'aune de ces révélations David Icke propose une relecture de l'histoire de l'humanité où les grands bouleversements révolutionnaires, les catastrophes naturelles, les accidents industriels comme Tchernobyl, les génocides, les attentats terroristes ou encore les meurtres de personnalités célèbres sont autant d'étapes successives d'avancement du plan de domination globale ourdi dès le commencement du monde. De ce point de vue, des événements comme l'assassinat de John F. Kennedy, la mort de la princesse Diana ou les attentats du 11 Septembre ne doivent être vus ou interprétés ni comme des accidents soumis aux aléas de l'histoire humaine en marche, ni, dans une optique complotiste, comme des complots circonstanciés auxquels s'attachent différents groupes de citoyens enquêteurs. A l'inverse, chacun de ces événements fait partie d'une totalité englobante, ils ont été voulus et planifiés de longue date, ils se sont déroulés aux endroits et aux moments historiques décidés par la fraternité reptilienne. Il n'y alors plus de complots mais un seul et unique méga-complot. De la formulation de théories du complot multiples et variées, hétérogènes et incompatibles entre elles, se produit un déplacement vers un discours global formant une unité de sens donnant, du point de vue de celui qui l'énonce, une cohérence implacable à cet enchevêtrement chaotique de faits et événements que nous nommons l'Histoire. Le discours conspirationniste présente alors une vision téléologique ou eschatologique simpliste du monde puisque tous les maux et tous les méfaits trouvent une origine unique dans les maîtres du grand complot. Chacun d'entre eux n'est que la confirmation de l'effectivité de la conspiration universelle et de la puissance toujours plus grande et néfaste des conspirateurs.

Dès lors, pour David Icke, le 11 Septembre œuvre de George Bush, Dick Cheney et Donald Rumsfled, tous trois des narcotrafiquants pédophiles et anthropophages selon l'auteur, ne serait qu'une répétition d'autres événements afin d'imposer un gouvernement mondial unique et des restrictions drastiques aux libertés fondamentales et individuelles des populations, elles-mêmes demandeuses de plus de sécurité. C'est ce que David Icke nomme le principe « Problème – Réaction – Solution »[406]. Les reptiliens créent de toutes pièces un attentat ou une catastrophe (le *problème*) qui engendre un choc traumatique dans l'opinion qui, en situation de désarroi face à la catastrophe,

406 David Icke*, op cit*, p. 169.

se tourne vers les pouvoirs publics contrôlés par les reptiliens (la *réaction*) qui apportent des réponses répressives à la catastrophe qu'ils ont eux-mêmes orchestrée dans le plus grand secret (la *solution*). Selon ce schéma, Bush, Cheney et l'Administration néo-conservatrice américano-sioniste ont perpétré les attaques du 11 Septembre 2001 (le *problème*) face auxquelles l'opinion publique américaine bouleversée a demandé vengeance (la *réaction*) ce qui a donné lieu à la guerre en Irak et à l'imposition du *Patriot Act* (la *solution*). Grâce aux attaques, la fraternité a rempli son triple objectif : avancer d'une étape supplémentaire vers le gouvernement mondial unique, réduire les libertés individuelles des Américains et, enfin, accaparer les richesses pétrolières de l'Irak. On retrouve une nouvelle fois cette approche conséquentialiste qui entend interpréter les faits à l'aune de leur postériorité et non au regard de leurs causes multiples.

III – Un réinvestissement culturel par le bas, le 11 Septembre et l'assassinat de JFK dans la culture populaire et l'imaginaire collectif américain

Grassy knoll, *Patsy*, *TSBD*, *Inside job*, *False flag*, *9/11* ou en encore *Tower 7* ; tous ces termes relatifs aux théories du complot autour de l'assassinat de Kennedy et des attentats du 11 Septembre 2001 ont en commun d'avoir largement débordé les frontières du champ conspirationniste. En effet, ils ont subi un véritable processus d'acculturation qui en font des marqueurs de sens dans l'imaginaire collectif[407] et la culture populaire des Américains de toutes générations. Même utilisés dans un cadre totalement différent que leurs contextes originaux, ils traduisent incontestablement une référence au complot. C'est en particulier le cas pour l'assassinat de Kennedy dont certains aspects sont devenus des expressions familières aux États-Unis. Par

407 Nous retenons une conception de l'imaginaire collectif proche de celle de Cornelius Castoriadis, c'est-à-dire la capacité pour un groupe humain, quelle que soit sa taille, ou pour un acteur isolé à créer un ensemble de normes, de valeurs, de symboles et de représentations faisant sens pour eux et qui leur apparaissent légitimes et structurantes de l'univers politique et du processus historique. Surtout, ces éléments qui structurent à la fois les comportements individuels et collectifs apparaissent aux acteurs comme s'imposant à eux, comme étant des données certes intériorisées mais d'origines externes, comme préexistant à l'ordre social lui-même. En d'autres termes, contrairement aux travaux des psychanalystes, il s'agit de comprendre l'imaginaire collectif non pas comme un récit mystique, mythologique ou fantasmatique mais bien comme la réalité sociale, du méta-récit, dans lequel s'inscrivent les acteurs. Voir Cornelius Castoriadis, *L'institution de l'imaginaire de la société* [1975], Paris, Seuil, 1999, 540 p. Dans le même ordre d'idée, on retiendra également la définition de Pierre Ansart de l'imaginaire social comme « l'ensemble des représentations imaginaires propres à un groupe social : les mythes, les croyances cosmiques et religieuses, les utopies. On suppose que cet ensemble, générateur de significations, participe à la vie commune, aux pratiques sociales : ce sont ces liens, ces implications du symbolique dans les pratiques qui retiennent particulièrement l'attention des analystes du social ». Et, comme le souligne avec justice l'auteur, les sociétés démocratiques modernes « ouvre(nt) aux imaginaires politiques une carrière infinie » dans le sens où basées sur la reconnaissance de l'heuristique du conflit et du débat elles ouvrent de fait un espace légitime au développement d'imaginaires collectifs concurrents au méta-récit dominant, l'imaginaire conspirationniste pour ce qui nous intéresse. Pierre Ansart, « Imaginaire social », *Encyclopedia Universalis*.

exemple, un enfant de 10 ans, grondé par le directeur de son école le soupçonnant d'avoir fait une bêtise pendant la récréation, objectera « ce n'est pas moi, je suis un *patsy* (pigeon) » ne se contente pas de clamer son innocence, il fait implicitement référence à Lee Harvey Oswald victime d'un complot et, par ricochet, il se trouve lui-même dans la situation de porter le chapeau pour quelqu'un d'autre. De même, l'expression américaine « *You'll find the answers on the grassy knoll* (tu trouveras les réponses sur le monticule herbeux) » est en quelque sorte synonyme de l'expression française « il y a anguille sous roche » mais implique une référence directe à l'idée de conspiration ; en cela elle va bien au-delà de l'idiome français. Un autre exemple emprunté à l'univers des amateurs de jeux vidéo est l'expression « *that dude's a total Oswald* (ce type est un vrai Oswald) » qui signifie, notamment dans les jeux de guerre, qu'un joueur a de grandes aptitudes, c'est un véritable sniper qui ne laisse aucune chance à ses adversaires comme Oswald n'en a laissé aucune à Kennedy. La référence à la balle magique est également contenue dans l'expression.

Au-delà de l'acculturation de certains termes devenus en eux-mêmes des éléments de la culture populaire américaine, l'assassinat de JFK et le 11 Septembre ont également en commun de faire sens dans l'imaginaire collectif vers l'idée d'une perte d'innocence brutale, d'un brusque retour à la réalité tragique du monde, une véritable cassure historique traduisant l'idée d'un monde où rien ne sera plus jamais comme avant. Événements charnières, Il y aurait alors comme un « avant » bienheureux et luxuriant, une sorte d'âge d'or où tout était possible, et un « après » synonyme de catastrophe et de chaos. Il s'agit ainsi d'exprimer la perte d'une sorte de pureté originelle, au sens quasiment vaginal du terme, qui marque de manière indélébile l'histoire du pays. Ainsi, les premiers warrenologistes étaient persuadés que le monde avait irrémédiablement changé le 22 Novembre 1963[408] et la presse américaine au lendemain des attaques du 11 Septembre annonçait que « rien ne sera jamais plus pareil »[409]. En fait, tout se passe comme si « le 11 Septembre, souligne Larry Portis avec ironie, avait modifié nos perceptions de l'histoire contemporaine par une sorte d'électrochoc provoquant une plus grande compréhension de la réalité »[410]. Pourtant, il est impératif de s'inscrire en faux avec ces prénotions largement issues de la grandiloquence émotionnelle et compassionnelle contenue, essentiellement[411], dans style et la rhétorique oralo-journalistiques, et prophétisées telles

408 Kathryn S. Olmsted, *op cit* p. 131.
409 Michael Barkun*, op cit* p. 159.
410 Larry Portis, « Les monuments et le temps qui court... Construction autour du 11 Septembre 2001 », *L'Homme et la société*, Vol. 4, N° 146, 2002, p. 119.
411 Nous disons essentiellement car parfois ce type de résonnement préconçu sans autre forme de justification que l'affirmation de lui-même pénètre le champ universitaire. Nous pensons ici à Stanley Hoffmann qui assénait que « tout le monde a ressenti les événements du 11 Septembre comme une rupture, l'avènement d'une ère nouvelle ». Stanley Hoffmann, « Le 21e siècle a commencé », *Vingtième siècle. Revue d'Histoire*, Vol. 4, N° 76, 2002, p. 5.

des évidences indépassables[412].

Tout d'abord, il convient de noter que les États-Unis semblent jouir d'une capacité thaumaturge ou autorégénérative exceptionnelle tant ils ont la faculté à perdre, et donc à recouvrer, régulièrement leur virginité, leur pureté ou leur innocence originelle : d'abord avec la guerre de Sécession, puis l'assassinat de Lincoln, puis la crise de 1929, la Seconde Guerre Mondiale, la mort de Franklin D. Roosevelt, l'assassinat de JFK, la guerre du Vietnam, le scandale du Watergate et, enfin, le 11 Septembre. Plus sérieusement, en plein accord avec Loïc Wacquant, nous ne pouvons être que frappé par « la continuité sinon l'immobilisme des institutions-clefs du pays. Économie dérégulée à tout crin, structure de classe polarisée, division raciale tranchée, tensions insoutenables entre les exigences de la famille et celles du travail, inégalités fulgurantes dans l'accès à l'éducation et à la santé, domination sans partage des valeurs commerciales, déconnexion complète entre système électoral et et aspirations populaires, et État pénal surdéveloppé : tous ces traits se sont confirmés et même renforcés au lendemain de l'attaque sur New York et Washington »[413].

Ensuite, l'idée d'un avant bienheureux doit être absolument relativisée. Ainsi, si selon le mot de Norbert Elias, les sociologues, et par extension les politistes, doivent chasser les mythes, celui d'un Camelot des temps modernes, de 1 000 jours quasiment divins de la présidence Kennedy forgé par Schlesinger[414] et le clan Kennedy ne doit pas faire exception. En effet, loin des images d'Épinal d'une Amérique flamboyante, soudée et prospère, les États-Unis du début des années 1960 sont traversés par un fort taux de chômage, des conflits sociaux, politiques et ethniques. Ainsi, il faut souligner que « 33% de la communauté noire est au chômage »[415], que la ségrégation demeure légale et que la répression après les événements de Greenboro est brutale[416], que le *zoning*[417] perdure de droit ou de fait, que la Marche pour la Liberté de 1961 n'arrive jamais à la Nouvelle-Orléans, les

412 Parmi ces autres poncifs ou lieux-communs oralo-journalistiques affirmés tels des vérités cathodiques nous pouvons également citer : tout le monde se souvient où il était et ce qu'il faisait au moment de l'assassinat de Kennedy ou des attentats du 11 Septembre, ou encore, dans le registre compassionnel, aujourd'hui nous sommes tous Américains.

413 Loïc Wacquant, « Un événement-catalyseur : à propos du 11 Septembre », *Mouvements*, Vol. 5, N° 30, 2003, p. 31.

414 Arthur M. Schlesinger, *op cit*, p. 1 087 p.

415 Denise Artaud, André Kaspi, *Histoire des États-Unis* [1969], Paris, Armand Colin, 1977, p. 341.

416 En Janvier 1960, quatre étudiants noirs de l'Université de Greenboro se voient refuser l'accès d'une cafétéria réservée aux blancs. Face au refus de les servir, les quatre étudiants revinrent tous les jours accompagnés de condisciples noirs de plus en plus nombreux pour réaliser des *sits-in* devant le restaurant. Suivant leur exemple, dans les semaines qui suivirent plus de 50 villes du Sud connurent des mouvements similaires. La répression policière fut très brutale. Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis. De 1492 à nos jours* [1980], tr. fr. Frédéric Cotton, Marseille, Agone, 2010, p. 513.

417 C'est-à-dire que certaines zones urbaines sont interdites de droit, par les pouvoirs locaux, ou de fait à certains types de populations en raison de leur appartenance ethnique ou de leur niveau de richesses.

marcheurs ayant été passés à tabac en Caroline du Sud et des bus incendiés en Alabama. En 1963, les émeutes de Birmingham, comme celles des ghettos des principales villes, engendrent une répression policière violente qui vire au bain de sang. En parallèle, la contestation politique et sociale de la Nouvelle Gauche issue des jeunes générations, sur fond de musique *folk revivial*[418], réclame plus de libertés, un relâchement de mœurs, un accès plus égalitaire à l'éducation et à la santé ainsi qu'elle condamne sans équivoque les prémices de la guerre au Vietnam. En face, la contre-révolution conservatrice s'organise également avec comme point d'orgue la candidature présidentielle de Barry Goldwater en 1964[419]. Le Parti Démocrate reste enfin tiraillé entre la ligne sudiste et ségrégationniste des *dixiecrates*, George Wallace en tête, et les libéraux progressistes du Nord et de la côte Est. Bref, loin d'une société harmonieuse et fraternelle, les États-Unis de 1960 sont une société sous tension, profondément clivée, divisée et marquée par de graves inégalités sociales et raciales ; le tout sur fond de pauvreté structurelle, de redécouverte de la question amérindienne et d'émeutes dans les ghettos.

Ces quelques précisions liminaires achevées, envisageons à présent la manière dont l'assassinat de Kennedy et les attentats du 11 Septembre ont été réinvestis par la culture populaire.

A – L'acculturation par le bas des théories du complot entourant l'assassinat de JFK : littérature et cinéma

Kennedy est mort à Dallas le 22 Novembre 1963 et, 50 années après, « on compte plus de 3 000 entrées bibliographiques incluant des films, des pièces de théâtre, un grand nombre de programmes télévisés et une douzaine de lettres d'information »[420] sans compter les innombrables sites internet consacrés à l'affaire. La mort de JFK, c'est ainsi plus de 50 ouvrages à avoir atteint le top 10 des best-sellers du *New York Times*[421]. C'est également, selon le site internet de référence, *Simpsons Archives,* le deuxième Président américain qui est évoqué le plus souvent dans la série avec 47 occurrences contre 76 à Abraham Lincoln[422]. Dès lors, sans prétendre à l'exhaustivité,

418 On pense ici particulièrement aux chanteurs Woody Guthrie, Peter Seeger, Tom Paxton, Joan Baez, Buffy Sainte-Marie, Judy Collins et bien évidement Bob Dylan pour se limiter aux plus connus. Voir : Yves Delmas, Charles Gancel, *Protest Song. La chanson contestataire dans l'Amérique des sixties* [2005], Paris, Le mot et le reste, 2012, 456 p.

419 Voir : Lisa McGirr, *Suburban Warriors : The Origins of the New American Right. Politics and Society in Twentieth Century America* [2002], Princeton, Princeton University Press, 2002, 416 p. David Faber, Jeff Roche (dir.), *The Conservatives sixties* [2003], New York, Peter Long Publishing, 2003, 211 p.

420 Robert Alan Goldberg*, op cit*, p. 106.

421 Peter Kinght*, op cit*, p. 76.

422 http://www.snpp.com/guides/presidents.html A titre de comparaison, George Washington apparaît à 37 reprises,

penchons-nous sur les différents traitements de l'assassinat de JFK dans la littérature et le cinéma aux États-Unis.

En effet, « les théories du complot à propos de l'assassinat de Kennedy ont contribué à développer une vision herméneutique du soupçon caractéristique de la culture post-moderne »[423] que l'on retrouve incarnée de manière typique au théâtre dès 1967 dans une pièce intitulée *MacBird.* Si le titre fait bien entendu référence au célébrissime et monumental *Macbeth* de William Shakespeare, une autre grille d'interprétation doit être avancée en complément. Le titre *MacBird* renvoie explicitement à lady Bird c'est-à-dire au surnom de Claudia Alta Taylor Johnson, l'épouse du Président Lyndon Johnson. Écrite par une auteure activiste d'extrême gauche, Barbara Garson, la pièce, qui se joue à guichets fermés à New York[424], met en scène un Vice-Président Texan du nom de MacBrid et sa femme, lady MacBird, qui, pour accéder au pouvoir, décident du meurtre du Président Ken O'Dunc. Malgré la complicité de Earl of Warren pour étouffer le complot, celui-ci est finalement découvert et MacBrid est alors défait par les frères de Ken O'Dunc, Robert O'Dunc et Ted O'Dunc, le premier obtenant l'investiture présidentielle lors de Convention Nationale de son parti. Nous retrouvons là, de manière bien entendu parodique, la trame de la tragédie originale, *Macbeth*, où le personnage éponyme après avoir tué Duncan est à son tour défait par Macduff. Distribuée par les éditions *Grassy Knoll Press*, la version papier de la pièce s'est vendue à plus de 100 000 exemplaires lors de sa sortie en librairie en Février 1967[425]. *MacBrid* représente ainsi la première forme artistique et culturelle à destination du grand public reprenant à son compte, avec toute la force des codes de la tragédie classique et de l'humour de la parodie, la théorie conspirationniste de l'assassinat de Kennedy. Pourtant, il convient de signaler que Barbara Garson n'adhère pas à cette vision et elle déclara ainsi qu'elle « n'avait jamais pris cela au sérieux »[426]. Pour elle, si Johnson était effectivement un criminel cela tenait à sa politique relative à la guerre du Vietnam et en aucun cas à une quelconque implication dans l'assassinat de JFK.

En 1973, Hollywood s'empare pour la première fois de l'assassinat Kennedy avec l'adaptation cinématographique du livre du conspirationniste Mark Lane sous le titre de *Complot à Dallas* (*Executive Action*)[427] avec dans les rôles principaux Burt Lancaster et Robert Ryan. Le film

Franklin D. Roosevelt à 21 reprises, Nixon à 36 reprises, Clinton 41 fois, Bush Jr. 21 fois et Obama dans 6 épisodes.

423 Peter Kinght, *op cit*, p. 114.

424 Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 143.

425 *Ibid*. p. 142.

426 Jane Horwitz, « She Hopes *MacBird* Flies in a New Era », *The Washington Post*, 5 Septembre 2006.

427 David Miller, *Complot à Dallas* [1973], Los Angeles, Wakeford /Orloff, 1973, 91 min.

accrédite la thèse d'un complot autour de la mort de Kennedy en raison de la volonté du Président de se retirer du Vietnam, d'adopter une série de lois antitrust, de limiter les bénéfices de l'industrie pétrolière et d'accorder l'égalité civique aux noirs. En réaction, Farrington (Brut Lancaster), un barbouze, est recruté afin d'échafauder un plan d'assassinat du Président crédible pour l'opinion. Il propose alors de réaliser au passage du cortège présidentiel un tir croisé depuis trois positions, la TBSD, le *grassy knoll* et les Archives, puis d'offrir ensuite un bouc-émissaire au public. Dès lors, une immense conspiration se met en branle. Un sosie d'Oswald est engagé avec pour mission de se faire remarquer le plus possible par la population de Dallas et ainsi laisser penser, *a posteriori*, qu'il planifiait un mauvais coup. Le 22 Novembre, au passage du convoi, le tireur situé à la TSBD atteint Kennedy à deux reprises, celui des Archives rate sa cible mais blesse Connally et l'homme placé sur le *grassy knoll* tire le coup fatal. Tous prennent alors la fuite en exhibant leurs cartes des services secrets, tout en laissant une arme au 6e étage de la TSBD où Oswald est arrêté. Celui-ci clame son innocence et est alors abattu, sur ordre, par Jack Ruby afin de l'empêcher de révéler le complot au grand jour. Outre son scénario et une réalisation dynamique, ce film tire également sa force de ses à-côtés immédiats et en particulier d'une déclaration de sa star principale, Burt Lancaster, qui affirma n'avoir accepté de jouer dans ce long-métrage uniquement parce qu'il était convaincu de la véracité du scénario, c'est-à-dire de la conspiration[428]. Plus encore, afin de rendre le visuel le plus crédible possible, le réalisateur David Miller a choisi pour les rôles de Lee Harvey Oswald et Jack Ruby de ne pas s'entourer d'acteurs professionnels mais plutôt d'individus ayant une ressemblance physique avec les protagonistes. Il s'agit en effet de permettre une meilleure authentification des spectateurs aux personnages, à l'intrigue et donc augmenter le degré d'adhésion à la thèse du film[429].

Un an plus tard, en 1974, *À cause d'un assassinat* (*The Parallax View*)[430], « oblige les spectateurs à reconsidérer l'assassinat de Kennedy. Le film s'ouvre avec le meurtre d'un homme politique ressemblant à Kennedy (*Kennedy-like*) qu'une sorte de Commission Warren (*Warren-like*) attribue à un tireur solitaire »[431]. Durant les trois années qui suivent, la plupart des témoins du meurtre disparaissent les uns après les autres à la suite de divers accidents. On retrouve ici la fable des témoins assassinés popularisée par Penn Jones près de 10 années auparavant. A ce moment, là, « les instituts de sondages montraient que plus de 80% des Américains, quelles ques soient les différences socio-économiques ou de genres, croyaient à la conspiration. L'institut Gallup concluait

428 Mary Campbell, « War Nipped Lancaster's Film Plans », *Sarasota Herald-Tribune*, 25 Novembre 1973
429 Vernon Scott, « JFK Assassination Becomes Movie Plot », *The Pittsburgh Press*, 13 Octobre 1973
430 Alan J. Pakula, *À cause d'un assassinat* [1974], Los Angeles, Paramount Pictures, 1974, 102 min.
431 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 126.

alors que "la croyance que Lee Harvey Oswald a agi seul […] est dorénavant presque dépourvue de partisans" »[432].

En 1988, le roman *Libra*[433] écrit par Don DeLillo renouvelle en quelque sorte l'approche conspirationniste autour de la mort de JFK, en particulier dans le champ littéraire. En effet, le livre a pour protagoniste essentiel Lee Harvey Oswald dont l'auteur nous propose, à la manière des naturalistes du XIXe siècle, de suivre la trajectoire politique au travers d'un récit biographique plutôt détaillé. Ainsi, il nous est conté l'enfance d'Oswald, son adolescence, son engagement dans le corps des *marines*, sa désertion en URSS, son mariage puis son retour aux États-Unis. Malgré les aspects romanesques, il y a chez Delillo une prétention quasi politologique à rendre compte des évolutions ou des inflexions successives d'Oswald. D'ailleurs l'auteur, toujours comme les naturalistes, prétend à la véracité historique de faits rapportés, à leur scientificité même. Présenté comme un communiste sincère, le portrait Oswald dépeint par Delillo est celui d'un homme complexe, intelligent et sensé mais plein de contradictions : il aime Marina, sa femme, mais pourtant il la frappe, il couvre ses enfants de cadeaux tandis qu'il laisse sa mère dans la misère. Plus que tout, Oswald ressent un profond malaise au sein de la société américaine et est peu doué pour les relations humaines et sociales. Complexé par sa dyslexie, il est un être facilement manipulable. Recruté par d'anciens agents de la CIA qui ne digèrent pas l'échec de l'invasion de la Baie des Cochons, Oswald doit jouer le rôle du bouc-émissaire communiste pro-Castro poussant le pays vers une guerre contre Cuba. Cependant, l'originalité du scénario échafaudé par DeLillo réside dans le fait qu'il ne s'agissait pas de tuer Kennedy mais simplement de monter une tentative d'assassinat devant échouer et ainsi persuader le Président de prendre toutes les mesures de rétorsion nécessaires contre l'ennemi cubain. Oswald, comme prévu, a fait feu depuis le TSBD, il blesse le président mais le second tireur depuis le *grassy knoll* dépasse les attentes des commanditaires. Son tir trop précis a tué JFK. Le plan a échoué. Johnson devenu Président, la Commission Warren a accepté la thèse du tueur solitaire et Cuba n'a pas été envahi. Pour l'originalité de son intrigue mais aussi pour sa qualité littéraire indéniable, *Libra* et Don DeLillo ont reçu les honneurs, en 1989, du *Irish Fiction Prize* qui récompense chaque année la meilleure œuvre de fiction selon le *Irish Times*[434].

432 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p, 129.
433 Don DeLillo, *Libra* [1988], tr. fr. Michel Courtois-Fourcy, Arles, Actes Sud, 2001, 656 p.
434 « Don DeLillo Wins Irish Fiction Prize », *The New York Times*, 24 Septembre 1989

Néanmoins, l'œuvre la plus importante à traiter de l'assassinat du Président Kennedy demeure incontestablement le film réalisé par Oliver Stone en 1991 : *JFK*[435]. En effet, « ce nouveau film de conspiration allait devenir le plus influent et le plus débattu du genre depuis de longues années »[436]. Basé en grande partie sur les théories de Jim Marrs et Jim Garrison, ce n'est finalement pas par l'originalité de son scénario, une cabale gouvernementale[437], que *JFK* se distingue des autres œuvres de fiction abordant l'assassinat de Kennedy mais bien plutôt par les ressorts qu'il actionne. Stone a ainsi réussi, en mêlant des images de fiction tournées par ses soins à des images d'archives authentiques et à celles du film de Zapruder, à créer un sentiment de confusion où le spectateur n'arrive plus à discerner les faits de la fiction de sorte que les événements deviennent de la *faction*[438]. Pour Oliver Stone, il s'agit de faire admettre son œuvre comme une unité de sens globale, une et indivisible, racontant par-delà la version officielle une reconstruction rétablissant la vérité historique[439]. Bien entendu tel n'est absolument pas le cas. Plus encore, malgré l'échec de Garrison à démontrer juridiquement la véracité de la conspiration, Stone réintroduit et renforce même la thèse conspirationniste par l'intervention d'un informateur anonyme, « X », qui confirme l'existence du complot. Or, par ce médium, le réalisateur dresse une analogie on ne peut plus explicite avec un événement de l'histoire américaine récente et connu de tous : le scandale du Watergate et la révélation du complot à Woodward et Burnstein par le célèbre *Deep throat.* Si un informateur anonyme a permis de dévoiler une conspiration authentique dans le cas de Nixon, le film suggère aux spectateurs qu'il en est tout autant pour l'assassinat de Kennedy. Dès lors, « l'acceptation du sinistre message de *JFK* par le public illustre à merveille à quel point s'est installée la méfiance envers les institutions gouvernementales depuis les grandes désillusions des années 1960 et 1970 »[440][441]. Avec plus de 50 millions de dollars de recette lors de sa première semaine d'exploitation, il est indéniable que *JFK* fut un succès commercial considérable[442]. Nominé en 1992 aux Oscars dans huit catégories, dont meilleur réalisateur pour Oliver Stone, *JFK* obtint la récompense dans deux catégories : meilleure photographie et meilleur montage. Aux Golden Globes, nominé dans quatre catégories, parmi lesquelles meilleur scénario, le film a obtenu le prix

435 Oliver Stone, *JFK* [1991], Los Angeles, Warner Bros, 1991, 189 min.
436 Gordon B. Arnold, *Conspiracy Theory in Film, Television and Politics* [2008], Westpor, Praeger Publishers, 2008, p. 137.
437 Michael Rogin, « *JFK*. The Movie »,*The American Historical Review*, Vol. 97, N° 2, 1992, pp. 500-505.
438 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 3 III-IV-A-2°)
439 Robert A. Rosenstone, « *JFK* : Historical Fact/Historical Film », *The American Historical Review*, Vol. 97, N° 2, 1992, pp. 506-511.
440 Pilip L. Simpson, « Oliver Stone » *in* Peter Knight (dir.), *op cit*, p. 679.
441 Annexe N° 2 : La perte générale de confiance des citoyens américains dans les grandes institutions publiques et privées.
442 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 141.

du meilleur réalisateur pour Stone. Plus encore, Marcus Raskin dans la très sérieuse *Revue d'histoire Américaine* alla jusqu'à faire quelques éloges du film qui, selon lui, démontrait avec un certain brio les errements et les dissimulations opérées par la Commission Warren[443]. Indice supplémentaire de la bonne réception de son film, Stone fut même invité à prendre la parole lors la Convention Nationale Démocrate de 1992[444]. Cependant, d'autres critiques furent bien moins dithyrambiques. Le *Washington Post*, par exemple, accusa le long-métrage d'être « rempli d'absurdités », *Newsweek* de présenter une vision « déformée de l'histoire » et *USA Today* parla même du « grand mensonge d'Oliver Stone […] au nom de la pure propagande »[445].

De manière plus inattendue, le milliardaire R. B. Cutler qui se présente comme un « assassinologiste » décida en 1995 l'ouverture en plein centre-ville de Dallas d'un musée de la conspiration sous forme d'une exposition privée permanente située juste à côté de la statue commémorative de l'assassinat du Président Kennedy[446]. Non content de se limiter à l'affaire JFK, le musée présentait également des éléments soutenant la thèse du complot dans l'assassinat d'autres personnalités américaines éminentes parmi lesquelles Robert F. Kennedy, Martin Luther King Jr. ou bien encore le Président Abraham Lincoln. Fermé en 2006 pour cause de non renouvellement de son bail, le propriétaire de l'immeuble ayant trouvé plus lucratif d'y installer une sandwicherie, le musée n'a, en 2013, toujours pas trouvé de locaux pour l'accueillir malgré la ferme volonté de son président de le réinstaller à Dallas[447].

Enfin, en 1999 les rédacteurs du journal satirique *The Onion* (L'oignon) publièrent le recueil *Our Dumb Century* (*Notre siècle dingue*) où étaient imaginées des Unes humoristiques relatant les principaux événements du XXe siècle. Parodiant les théories du complot, la Une de la page consacrée à l'assassinat de John F. Kennedy, (anti)datée du 22 Novembre 1963 annonçait : « Kennedy Slain by CIA, Mafia, Castro, LBJ, Teamsters, Freemaçons. President Shot 129 Times from 43 Differents Angles » (Kennedy a été tué par la CIA, la mafia, Castro, LBJ, son chauffeur, les francs-maçons. Le Président a été atteint 129 fois depuis 43 angles différents)[448].

443 Marcus Raskin, « *JFK* and the Culture of Violence », *The American Historical Review*, Vol. 97, N° 2, 1992, pp. 486-499.
444 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 142.
445 Cités *in* Gordon B. Arnold, *op cit*, p. 140.
446 David Barboza, « Dallas Journal : Conspiracy Museum Draws Visitors Who Consider the Plot the Thing », *The New York Times*, 28 Mai 1995.
447 David Flick, « JFK Conspiracy Museum Loses its Space », *The Dallas Morning News*, 5 Décembre 2006.
448 Annexe N° 11 : Une imaginaire du journal satirique *The Onion* (anti)datée du 22 Novembre 1963 parodiant les théories du complot autour de l'assassinat de John F. Kennedy

B – Le 11 Septembre dans la culture populaire : l'exemple du traitement télévisé des attaques

Contrairement aux supports culturels populaires entourant la mort de Kennedy, les attentats de 2001 n'ont pas immédiatement été abordés sous l'angle du conspirationnisme. Bien au contraire, dans l'immédiat après 11 septembre, c'est plutôt sous l'angle compassionnel, émotionnel et patriotique que la télévision américaine a envisagé les événements. Plus encore, c'est presque exclusivement sur le web, nous l'avons vu, que les documentaires conspirationnismes vont trouver un terrain d'expression favorable. A ce jour, il n'existe d'ailleurs pas, bien que Matthieu Kassovitz en ait récemment exprimé le projet[449], de film conspirationniste sur les attaques de 2001 comparable à ce que fut le *JFK* d'Oliver Stone pour l'assassinat de Kennedy. Finalement, à la télévision, seule la série d'animation *South Park* a véritablement traité les théories conspirationnistes mais sous l'angle de la moquerie en imaginant le scénario d'une conspiration autour de la conspiration, nous y reviendrons.

Les attentats du 11 Septembre eurent lieu un mardi et jusqu'au week-end, c'est-à-dire jusqu'au samedi 15, les grands *networks* américains décidèrent, chose exceptionnelle, la suspension des publicités à l'antenne[450] afin de laisser toute la place à la gravité du moment et à une information diffusée en continu[451]. Il s'agissait d'une sorte de période de deuil cathodique refusant pour un temps la saturation publicitaire habituelle de la télévision américaine où, en moyenne, pour une heure de temps réel on décompte 44 minutes de programmes et 16 minutes de *commercials* dont 12 minutes pour les publicités nationales et 4 minutes pour les locales. Pour les émissions, les séries ou les films diffusés en *prime time*, le temps de publicité peut même grimper jusqu'à 41% du temps réel du programme[452]. En d'autres mots, pour regarder un film dont la durée réelle est de 2 heures, le temps effectif de diffusion sera d'environ de 2H50.

449 « A Cannes, Mathieu Kassovitz annonce sa volonté de faire un film sur le 11 Septembre », *Nice Matin*, 11 Décembre 2013.

450 Lynn Spigel, « Entertainment Wars : Television Culture after 9/11 », *American Quarterly*, Vol. 56, N° 2, 2004, p. 237.

451 Et ceci n'est pas sans influence sur les perceptions des téléspectateurs. En effet, selon une étude réalisée par des chercheurs de l'Université de Californie après les attentats de Boston en Avril 2013, le visionnage durant 6 heures et plus des images de l'attaque a engendré un niveau d'état de stress post traumatique supérieur à celui des témoins directs. E. Alison Holman, Dana Rose Garfin, Roxane Cohen Silver, « Media's Role in Broadcasting Acute Stress Following the Boston Marathon Bombings », *Proceedings of the National Academy of Science of the United States of America*, 9 Décembre 2013, pp. 1-6.

452 Marketing Charts staff, « Primetime TV Hour Includes 41% Commercials », *Marketing Charts*, 12 Juin 2009.

Mais, le samedi 15 Septembre cette accalmie publicitaire prit fin. Le manque à gagner pour les sociétés commerciales dans un pays où la consommation de masse est érigée en vertu poussa les *networks* à revenir à la situation antérieure « normale ». Malgré la catastrophe, *the show must go on* disent les anglo-saxons ; d'ailleurs le président Bush dans une allocution télévisée n'avait-il pas lui-même encouragé ses concitoyens à prendre l'avion et à se rendre à Disney Land[453]. Pour les télévisions se posait alors le problème de savoir comment traiter les événements pour que le retour à la normale ne soit pas vécu comme trop brutal et trop choquant par un pays encore largement sous le coup d'une émotion et d'un traumatisme alimentés par des images repassées en boucle, non-stop, depuis près de 96 heures. La rupture ne pouvait donc pas se faire de manière brusque, le passage des images tragiques à l'humour, la bonne humeur potache et à la légèreté de *Friends* par exemple nécessitait un temps de décompression. De sorte que certaines chaînes ont eu recours à l'*infotainment* que l'on propose de traduire par « infodivertissement », c'est-à-dire un concept de programmes mêlant à la fois une dimension informative réelle à des supports issus du divertissement, de l'*entertainment.* Tout d'abord ceci passa par la diffusion en boucles de documentaires patriotiques et de films rappelant les grandes heures, mêmes les plus tragiques, de l'histoire américaine et la manière dont la nation avait toujours su en sortir grandie : « l'immigration américaine, Pearl Harbor, la guerre du Vietnam […] et l'assassinat de Kennedy »[454]. Dans les jours suivant les attaques, les références à la culture populaire se multiplièrent : *America Strikes Back* affichait par exemple le bandeau de la chaîne NBC en référence au deuxième volet de la trilogie de *Guerre des Étoiles*, *L'Empire contre-attaque*. Ces références « ont rempli un rôle stratégique transition patriotique vers la "normalité", c'est-à-dire vers le divertissement commercial et le consumérisme »[455].

Cependant, le retour vers les divertissements commerciaux a pris deux formes correspondant aux deux formats des séries télévisées américaines. D'un côté les *sitcoms* dont la fonction est de divertir et où l'intemporalité est la règle, hormis les épisodes d'Halloween, de Noël ou de Thanksgiving mais sans qu'il soit possible d'en situer l'année, ont repris leur cours comme si de rien n'était. La futilité des thèmes amoureux ou la légèreté des relations amicales de *Friends* ou de *Will & Grace* ont à nouveau occupé les écrans. De l'autre, pour les *dramas* la difficulté fut bien importante dans la mesure où, de coutume, ils abordent sans détour et souvent sous l'angle critique

453 « Bush on Airline Safety Measures », *The Washington Post*, 27 Septembre 2001.
454 Lynn Spigel, *art cit*, p. 240.
455 *Ibid*.p. 241.

les problèmes ou les maux sociaux et politiques récurrents ou faisant l'actualité : le racisme, la pauvreté, l'alcoolisme, les violences conjugales ou encore les scandales politico-sexuels. « Étant donné leurs thèmes, deux séries pouvaient difficilement ignorer les attentats »[456] : *A la Maison Blanche* (*West Wing*) et *New York 911* (*Third Watch*), toutes les deux diffusées sur NBC. Ainsi, dès le 3 Octobre 2001 *A la Maison Blanche* proposait un épisode spécial[457], une sorte de hors-série, rompant avec le fil de l'intrigue. L'épisode mettait en scène une classe de lycéens en visite à Washington retenue pour une raison de sécurité dans un huis-clos servant de prétexte à une leçon de patriotisme[458]. Nous sommes là au cœur de l'infodivertissement. Au-delà des adolescents enfermés, tout se passe comme si les personnages s'adressaient directement aux spectateurs en rompant la barrière de la fiction et de la médiation de la caméra ; le temps de la fiction est comme suspendu au réel d'autant plus lorsqu'au début de l'épisode les principaux acteurs, dont Martin Sheen[459] (le Président), « cassent » leurs personnages en annonçant que cet épisode n'était pas originellement prévu[460]. Sur le fond, l'orientalisme présenté par l'épisode traduit incontestablement un mépris pour le monde arabo-musulman dont la seule raison d'intérêt pour les États-Unis est de garantir le maintien de leur suprématie. De manière largement manichéenne et caricaturale, le monde occidental est décrit comme celui de la Civilisation et du progrès tandis que le monde arabo-musulman comme archaïque et barbaresque ; l'épisode joue en permanence sur le fil qui le ferait basculer du côté de l'ethnocentrisme à celui du nativisme xénophobe.

New York 911 pour sa part a consacré trois épisodes spéciaux aux attentats du 11 Septembre diffusés les 15, 22 et 29 Octobre 2001. Le premier, intitulé *Dans leurs propres mots* (*In their Own Words*)[461] n'est pas un épisode de fiction, il est composé de témoignages et « d'interviews menées par le producteur et les acteurs de la série auprès des pompiers, policiers et secouristes de New York »[462]. Ici encore, les codes de la fiction sont rompus, les acteurs admettent leur caractère factice et celui de leurs exploits simulés pour saluer les *vrais* héros ayant dû faire face à une véritable situation de catastrophe. Avec les deux autres épisodes, *10 Septembre* (*September Tenth*)[463] et *Une*

456 Olivia Brender,« Fiction et événement : le 11 Septembre dans les séries télévisées américaines, 2001-2003 », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, Vol. 2, N° 26, 2007, p. 86.
457 Aaron Sorkin, « Isaac et Ismaël », *A la Maison-Blanche*, Saison 3, Épisode 1, 3 Octobre 2001, 42 min.
458 Annexe 24 : La prégnance des stéréotypes de genre dans la (re)construction médiatique des attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington. Nous y détaillons le contenu des épisodes des deux séries citées et éclairons les stéréotypes de genre qui y sont à l'œuvre.
459 Martin Sheen dont on rappellera qu'il est lui-même partisan de la théorie du complot
460 Lynn Spigel, *art cit*, p. 242.
461 John Wells, « Dans leurs propres mots », *New York 911*, Hors Saison, 15 Octobre 2001, 60 min.
462 Olivia Brender, *art cit*, p. 87.
463 John Wells, « 10 Septembre », *New York 911*, Saison 2, 22 Octobre 2001, 43 min.

semaine après (*After Time*)[464], si le retour à la fiction est acté, il n'en demeure pas moins que la réalité et les faits d'actualité sont évoqués de manière elliptique mais omniprésente. Le premier épisode qui se déroule donc à la veille des événements montre une journée fictive d'un calme olympien où, finalement rien ne se passe et où personne ne se doute évidement de rien ; seul le spectateur omniscient par l'expérience du réel ressent une tension grandissante monter à mesure que la journée s'écoule et dont il sait l'aboutissement inéluctable. A l'extrême opposé, l'épisode suivant tranche avec la banalité et la routine. Il s'ouvre sur une scène de chaos et de dévastation, l'effet de contraste est saisissant, le spectateur peut pleinement vivre ou revivre par écran interposé sa propre expérience traumatique du 11 Septembre.

Face à ce déferlement patriotique, avec comme point d'orgue la cérémonie *America. A Tribute to Heroes* (L'Amérique. Un hommage aux héros) diffusée le 21 Septembre qui regroupait des personnalités venues de tous les horizons comme Willie Nelson, Paul Simon, Bruce Springsteen, Julia Roberts, Celine Dion, Clint Eastwood ou Mohamend Ali, la série d'animation *South Park* se saisit pour la première fois des événements du 11 Septembre afin de dénoncer la surenchère ethnocentriste, xénophobe et larmoyante. Ainsi, en Novembre 2001, Eric Cartman et ses copains de classe se rendirent en Afghanistan, sous prétexte d'y « rapporter » une chèvre, afin de résoudre la question suivante, « pourquoi un tiers de la planète déteste les Américains ? »[465]. Parodiant tous les aspects de la panique américaine, l'épisode met en scène des enfants angoissés portant des masques à gaz, des drapeaux américains flottant sur l'Afghanistan au son de *America the Beautiful*, la psychose de l'anthrax, les clichés racistes et nativistes sur la supériorité américaine ou bien l'effet traumatique et aliénant de la surconsommation télévisuelle. A titre d'exemple, Ben Laden est présenté comme un déséquilibré zoophile entretenant une histoire d'amour avec un dromadaire et parodiant les frasques exubérantes du célèbre loup des cartoons signés Tex Avery. Plus encore, dans sa fuite qui lui sera fatale, Ben Laden évoque Bugs Bunny sautant continuellement de droite et de gauche de manière totalement désordonnée.

Enfin, par symétrie la série évoque également, en 2006, la frénésie conspirationniste autour des attentats du 11 Septembre[466]. Eric Cartman entend ainsi démontrer que les tours jumelles ont été détruites de manière contrôlée, que le Pentagone a été frappé par un missile, que les juifs et

464 John Wells, « Une semaine après », *New York 911*, Saison 2, 29 Octobre 2001, 43 min.
465 Trey Parker, Matt Stone, « Oussama Ben Laden pue du cul », *South Park*, Saison 5, Épisode 9, 22 min.
466 Trey Parker, Matt Stone, « Le mystère du caca dans l'urinoir », *South Park*, Saison 10, Épisode 9, 2006, 22 min.

l'Administration Bush-Cheney sont derrière les attentats. Dans l'épisode, le Président Bush admet la conspiration puis laisse « négligemment » tomber un dossier dans lequel sont contenues les preuves montant que le gouvernement est responsable, qu'il s'agit d'un *inside job* et qu'une opération sous *false flag* a bien été menée. Bref, l'épisode reprend toutes les thèses complotistes en vogue. Après de nombreuses péripéties, Bush révèle que s'il n'est en réalité pour rien dans les attaques et qu'il n'y a donc pas de complot, il développe en revanche la thèse de la conspiration de la conspiration. Partant du principe qu'un quart au moins de la population américaine est composée « d'attardés » selon l'expression employée dans le cartoon, le gouvernement participe sciemment à la diffusion de théories du complot, qu'il sait pertinemment fausses, afin leur faire croire en son pouvoir immense. Dans cette optique, les mouvements conspirationnistes comme le *9/11 Truth movement* sont présentés comme soutenus, ou manipulés, par le gouvernement pour diffuser la fausse thèse de la conspiration à même de susciter la crainte envers l'Administration et ainsi renforcer son pouvoir réel et, surtout, fantasmé.

L'assassinat de John F. Kennedy le 22 Novembre 1963 à Dallas et les attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington ont largement contribué à développer et à renforcer une culture de la conspiration aux États-Unis. Face aux premières rumeurs relatives à ces événements, des citoyens enquêteurs dubitatifs ou incrédules face à la « version officielle » vont s'en saisir à la manière des détectives romanesques, persuadés que seuls des hommes et des femmes ordinaires, dépourvus de capitaux et ressources spécifiques mais dotés d'un « savoir des gens », sont capables de déjouer les mensonges gouvernementaux. D'abord sous la forme de dilettantes, d'amateurs, les citoyens enquêteurs vont progressivement se spécialiser, se professionnaliser au sens wébérien du terme et ainsi donner naissance à un véritable champ conspirationniste structuré avec ses codes, ses représentations et ses normes. A la fois champ de force et champ de luttes, les citoyens enquêteurs vont, outre leur propre compétition, subir la concurrence des experts du complotisme, les leaders conspirationnistes, c'est-à-dire ceux qui vont véritablement s'imposer comme des entrepreneurs politiques et les acteurs centraux du phénomène. Loin de se limiter à la dénonciation d'un complot circonstancié, l'assassinat de Kennedy ou les attaques du 11 Septembre, les leaders conspirationnistes vont ainsi donner un sens global à ceux-ci en les réinscrivant dans un méta-récit conspirationniste, c'est-à-dire une histoire humaine et sociale conçue comme un seul grand complot universel courant depuis la nuit des temps. Plus encore, par la porosité des champs, les thématiques

conspirationnistes vont déborder le seul champ conspirationniste pour inonder les champs politique, littéraire, cinématographique ou encore télévisuel. Dès lors, avant d'en venir en détails à l'étude des acteurs centraux du conspirationnisme, les leaders conspirationnistes et les boucs-émissaires, penchons-nous de manière factuelle mais néanmoins analytique, comme nous venons de le faire avec le 11 Septembre et la mort de John F. Kennedy, sur un sous-champ conspirationniste ayant ses propres thématiques, codes, symboles et représentations : celui des minorités ethnoculturelles au travers de l'exemple afro-américain.

Chapitre 2 : La sous-culture conspirationniste des minorités ethnoculturelles aux États-Unis. L'exemple des afro-américains

« Je suis convaincu qu'il existe une conspiration à l'échelle nationale qui vise à duper à nouveau les noirs – non à reproduire l'esclavage, ni même l'Apartheid tel que nous l'avons connu mais pour les renvoyer dans des écoles à la Jim Crow, dans des quartiers à la Jim Crow et en faire, pour un siècle encore, des citoyens de deuxième classe »[467].

Travailler sur le conspirationnisme, nous l'avons précédemment évoqué dans l'introduction, n'est pas sans poser des difficultés liées aux conséquences des effets d'étiquetage ou de labellisation. En effet, d'un côté chez les conservateurs comme Pierre-André Taguieff en France ou Richard Hofstadter et Daniel Pipes dans le monde anglo-saxon, l'approche en terme de *style paranoïaque* conduit *in fine* à envisager toute forme de critique sociale des systèmes politiques démocratiques et capitalistes occidentaux comme relevant de la formulation de thèses conspirationnistes[468]. De l'autre, le recours à la théorie du complot permet à certains acteurs ou groupes sociaux d'adopter une position victimaire totale et d'échapper ainsi à la construction d'une critique sociale légitime, y compris radicale. Or, dans le cas des afro-américains, fraction dominée des classes dominées aux États-Unis la majeure partie du temps, ces problématiques se posent avec encore plus d'acuité. Ainsi, selon les chiffres gouvernementaux fournis par le *Bureau of Labor Statistics*, leur taux de chômage, entre 1975 et 2010, est en moyenne deux fois plus élevé que celui des blancs. Par exemple, en 2010, il atteignait 16,5% chez les afro-américains contre 8,7% chez les blancs[469]. Par ailleurs, si nous nous penchons sur le niveau de pauvreté, l'étude démographique officielle, *American Community Survey*, estime un taux moyen de 14,3% de la population qui masque, sur la période 2007-2011, de grandes disparités raciales. En effet, si seulement un peu plus de 10% des blancs vivent sous le seuil de pauvreté, le taux grimpe à 28,5% chez les populations afro-américaines[470]. Quant à l'étude réalisée par le *National Poverty Center* de l'Université du Michigan sur les moins de 18 ans, le taux de pauvreté moyen est, en 2010, de 22% et croît jusqu'à 38,2% chez les jeunes noirs américains[471]. Inutile de multiplier les indicateurs sociaux, il apparaît que, de manière constante, les populations noires sont en situation de plus grande précarité sociale

467 Stetson Kennedy, *Introduction à l'Amérique raciste* [1955], tr. fr. René Guyonnet, Paris, l'Aube, 2010, Préface, p. xii.
468 Pierre-André Taguieff, *Court traité de Complotologie* [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, pp. 149-152.
469 http://www.bls.gov/opub/ted/2011/ted_20111005.htm
470 Suzanne Maccartney, Alemayehu Bishaw, Kayla Fontenot, « Poverty Rates for Selected Detailed Race and Hispanic Groups by State and Place : 2007–2011 », *American Community Survey*, 2013, p. 2.
471 http://www.npc.umich.edu/poverty/#_ftn4

que les blancs. Or, « si les noirs sont massivement surreprésentés parmi les pauvres, les chômeurs, les exclus du système scolaire, les délinquants et autres rebuts de tous acabits, c'est selon cette dernière reformulation demi-savante de l'idéologie raciale étasunienne, en raison de leur "capacité cognitive" déficiente »[472]. En effet, selon cette vision, les afro-américains seraient comme soumis, malgré eux, à une pathologie collective, telle une tare congénitale inexpugnable ou un tropisme qui déformerait nécessairement leur perception des réalités sociopolitiques : la « *Black Paranoia* », la « paranoïa noire » héritée de leur histoire. La traite négrière, l'esclavage, les lynchages, la ségrégation, les expérimentations humaines sur la syphilis menées à Tuskegee en Alabama[473], les mesures de stérilisation forcées pudiquement rebaptisées « hygiène sociale »[474], les assassinats de Martin Luther King ou de Malcolm X ; tout ceci fournirait une explication ou au moins une raison légitime à cette « paranoïa noire » qui conduirait les populations afro-américaines à envisager les malheurs qui les touchent comme le résultat d'une vaste conspiration gouvernementale, et *in fine* des WASP, pour les maintenir dans la précarité et assurer la continuation ou l'hystérésis de la domination blanche séculaire et sécularisée. Cependant, « ce qui paraît à première vue une explication sympathique et convaincante de la popularité des théories du complot chez les noirs américains renforce finalement l'accusation insultante d'une pathologie collective de la communauté »[475], comme si les populations afro-américaines étaient quasiment génétiquement incapables de porter un regard lucide et analytique sur leur histoire, leurs conditions de vie et leurs problématiques sociopolitiques et/ou socio-économiques telles que la pauvreté, la violence de l'hyperghetto[476] ou la consommation de drogues dures. Selon cette vision empreinte de condescendance si ce n'est même de racisme, seule une explication simpliste, manichéenne et victimaire en termes de complot serait à la portée des populations noires pour expliquer les maux sociaux dont elles souffrent et dont elles ne seraient en rien responsables.

472 Loïc Wacquant, « (Re)Penser le problème noir américain », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 111-112, 1996, p. 123.

473 Ted Remington, « African Americans » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, p. 35.

474 Johanna Schoen, *Choice and Coercition : Birth Control, Sterilization, and Abortion in Public Health and Welfare* [2005], Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2005, 384 p. Cf *Infra* Partie 2 Chap. 2 III-B-2°)

475 Peter Knight, *Conspiracy Culture From Kennedy to the X-Files* [2000], New York, Routledge, 2000, p. 151.

476 Voir : Loïc Wacquant, Willliam J. Wilson, « The Cost of Racial and Class Exclusion in the Inner City », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Vol. 51, 1989, pp. 8-25. Loic Wacquant, « Urban Desolation and Symbolic Denigration in the Hyperghetto », *Social Psychology Quarterly*, Vol. 73, N° 3, 2010, pp. 215-219.

Or, une telle vision occulte totalement l'usage stratégique du recours à la notion de conspiration dans le développement de l'activisme noir, dans la volonté parfois maximale pour des mouvements comme Nation of Islam, d'une prise de conscience collective de la domination puis de la nécessité pour les populations afro-américaines de la faire cesser par elles-mêmes, selon leurs propres modes et répertoires d'actions. Aussi, si « presque tous les aspects de la vie quotidienne dans les ghettos peuvent être interprétés comme un signe de la conspiration en marche […], dans le cadre de l'activisme noir […] les théories du complot sont devenues une réappropriation brouillonne du vocabulaire et de la logique des sciences sociales, un bricolage sociologique »[477] qui constitue l'une des variantes de ce que la sociologue américaine Anita Waters nomme « ethnosociologie », c'est-à-dire « des théories que les gens ordinaires utilisent pour expliquer des phénomènes (sociaux). Tandis qu'il a peu de chimistes ou de physiciens amateurs dans nos sociétés qui conduisent des taxis ou un élévateur, ou qui présentent une émission de radio, on peut remarquer qu'il existe de très, très, nombreux sociologues amateurs. Ces individus ont des idées pour expliquer pourquoi le taux de divorce est aussi élevé, pourquoi les enfants quittent l'École, pourquoi les riches sont riches et les pauvres sont pauvres, et, par-dessus tout, pourquoi les blancs ont autant alors que les noirs ont si peu. Ces explications ou théories de ces gens ordinaires, tenues pour faire sens de leurs réalités sociales, sont ce que j'appelle ethnosociologies »[478]. Or, dans l'imaginaire collectif et la sous-culture afro-américains, cette ethnosociologie conspirationniste, qui se rapproche sans conteste d'un « savoir des gens », se cristallise autour de deux aspects essentiels, les questions sexuelles et médicales[479], qui tendent à se regrouper autour d'une thématique bien plus générale : l'idée d'un génocide noir perpétré par les autorités américaines.

477 Peter Knight, *op cit*, p. 146,

478 Anita M. Waters, « Conspiracy Theories as Ethnosociologies. Explanation and Intention in African Americain Political Culture », *Journal of Black Studies*, Vol. 28, N° 1, 1997, p. 114.

479 Patricia A. Turner, *I Heard it Through the Grapevine : Rumors in African American Culture* [1994], Berkeley, University of California Press, 1994, 260 p.

I – L'omniprésence du corps dans les légendes urbaines afro-américaines. La thèse dominante d'une dépopulation noire en marche

« Les enquêtes d'opinion des années 1990 ont montré que plus de 60% des afro-américains croyaient que la CIA avait inondé leurs quartiers avec des drogues et, un tiers, que des scientifiques travaillant pour le gouvernement ont créé le virus du sida pour mener à bien un génocide noir. Dans les rues, le bruit courait que le Ku Klux Klan ou le gouvernement avaient placé des produits chimiques dans les aliments et les boissons pour rendre les hommes noirs stériles. De telles croyances n'étaient pas limitées aux pauvres ou aux ignorants. Dans la communauté noire, les rumeurs d'un complot blanc sont un aspect essentiel du discours populaire »[480].

Si nous laissons pour l'heure de côté la question du sida qui constitue la thématique centrale de l'imaginaire et de la sous-culture conspirationnistes afro-américains, Goldberg nous invite ici à interroger ou à mobiliser un concept de science politique que nous n'avons jusqu'alors pas abordé. En effet, si nous avons déjà mis en perspective les notions de rumeur et de théorie du complot dans l'introduction en montrant en quoi ces deux phénomènes étaient connexes mais néanmoins différents[481], il convient ici d'introduire une nuance conceptuelle supplémentaire : les légendes urbaines que Goldberg assimile maladroitement aux rumeurs. Ainsi, si, rappelons-le, la rumeur peut se définir comme « la diffusion d'énoncés informatifs non vérifiés et pertinents par leur fonction qui apparaissent dans des contextes d'ambiguïté, de danger ou de menace potentielle et qui aident à gérer le risque et à le comprendre »[482], la légende urbaine en revanche est caractérisée, selon DiFonzo et Prashant, par le récit « d'événements insolites, amusants ou horribles qui renferment des thèmes se rattachant à la vie moderne, qui sont rapportés comme quelque chose ayant eu lieu ou ayant pu se produire, dont on trouve des variantes en des lieux et à des époques différentes, et qui contiennent des implications morales »[483]. Quant à Jean-Bruno Renard, il la définit comme « un récit anonyme, présentant de multiples variantes, de forme brève, au contenu surprenant, raconté comme vrai et récent dans le milieu social dont il exprime de manière symbolique les peurs et les aspirations »[484]. De ces définitions, il ressort alors que si les rumeurs et les légendes urbaines partagent le besoin de (re)créer du sens dans des situations sociales déstructurées, les secondes produisent un discours éminemment plus politique et global en ceci qu'elles mobilisent des valeurs morales et culturelles ; elles ne cherchent pas seulement à donner un sens à une situation

480 Robert Alan Goldberg, *Enemies Within. The Culture of Conspiracy in Modern America* [2001], New Haven, Yale University Press, 2001, p. 150.
481 Cf *Supra* Introduction 5°)
482 Nicholas DiFonzo, Bordia Prashant, « Rumeurs, ragots et légendes urbaines. Contextes, fonctions et contenus », *Diogène*, N°213, 2006, p. 24.
483 *Ibid*. p. 36.
484 Jean-Bruno Renard, *Rumeurs et légendes urbaines* [1999], Paris, PUF, 2013, p. 6.

circonstanciée ou topique mais bien au monde lui-même. En ceci, les légendes urbaines sont plus proches que les rumeurs des théories du complot. Elles nous renseignent en quelque sorte sur les inquiétudes fondamentales d'une société et/ou d'une culture donnée en affirmant une triple nécessité d'appartenance identitaire, de compréhension d'un environnement sociopolitique troublé et, enfin, de contrôle sur le réel. L'aspect moral est alors au cœur des légendes urbaines en ce qu'il exprime, du point de vue fonctionnaliste, une sorte de punition résultant d'un manquement, culturellement sanctionné, à une obligation sociale[485] ou encore à une mesure de prudence[486]. Sur le plan du contenu, les légendes urbaines réinvestissent le schème narratif essentiel du récit romanesque puisqu'elles comprennent un cadre défini, une intrigue facilement identifiable, une apogée et, enfin, un dénouement, le tout relativement à des éléments quotidiens de la vie moderne. Ici encore, les différences avec les rumeurs sont patentes dans la mesure où « les rumeurs sont des bouts d'information plus courts, dénués de forme narrative, dépourvus d'une intrigue bien établie »[487]. Si l'on cherche à regrouper en catégories idéales-typiques les différents exemples de légendes urbaines présentés par le sociologue américain Gary Fine[488], il nous apparaît que trois thèmes se dégagent : les technologies ou les machines, la recherche de l'âme sœur et, ce qui nous intéresse davantage dans le cas des afro-américains, les atteintes corporelles aux personnes, que ce soit sous la forme d'empoisonnement ou de mutilations.

En effet, l'univers conspirationniste des afro-américains est largement marqué par des légendes urbaines ayant pour fondement ou dénominateur commun le corps humain et les atteintes potentielles perpétrées contre celui-ci. De manière sous-jacente il existe un habitus conspirationniste qui soutient que la vie d'une personne noire de peau vaudrait moins que celle d'un blanc et qu'en conséquence, les violences physiques ou symboliques, économiques en premier lieu, contre ces populations recevraient un taux d'acceptation sociale supérieur. Aussi, malgré les *Civil Rights Act* et *Voting Rights Act* promulgués par le Président Lyndon Johnson respectivement en 1964 et 1965, il existerait une vaste conspiration menée par le gouvernement et les grandes institutions privées aux

485 C'est par exemple la légende du « nu surpris ». Un homme triste parce que sa famille avait oublié son anniversaire est heureux que sa jolie secrétaire s'en souvienne et l'emmène dîner. Elle l'invite ensuite chez elle pour prendre un dernier verre. Le laissant seul dans le salon pour aller se changer dans sa chambre, elle en ressort accompagnée de la femme et des enfants de son patron ainsi que d'un grand gâteau. Il s'agissait en fait d'un anniversaire surprise. Or, l'homme s'étant mépris quant à la situation et aux intentions de sa secrétaire, il est totalement nu dans le salon. Pris sur fait, il est puni pour avoir succombé à la tentation d'une aventure extraconjugale.

486 Des jeunes ayant consommé une grande quantité de drogues, de LSD nomment, sont devenus aveugles à force de regarder fixement le soleil sans même s'en apercevoir.

487 Nicholas DiFonzo, Bordia Prashant, *art cit*, p. 39.

488 Gary A. Fine, *Manufacturing Tales : Sex and Money in Contemporary Legends* [1992], Knoxville, University of Tennessee Press, 1992, 212 p.

mains des blancs afin de maintenir les populations noires dans une infériorité sociale, économique et politique, tout en cherchant leur dépopulation. Les instruments de cette conspiration malthusienne seraient alors l'empoisonnement, les mutilations et autres atteintes physiques portées aux corps noirs. Aussi, comme dans le film *Boyz 'N the Hood*[489], l'implantation de magasins d'armes ou d'alcool dans l'hyperghetto, l'omniprésence des stupéfiants, la pauvreté, le chômage ne seraient alors que les indices de la conspiration dont l'outil le plus efficace serait le virus du sida. Aussi, en 1990, 60% des afro-américains déclaraient qu'il était vrai ou possible que les autorités et/ou la CIA introduisent délibérément du crack dans les ghettos noirs pour attiser les violences intracommunautaires au service d'un génocide noir[490]. De même, en 1991, un sondage réalisé pour le compte du *New York Times* estimait que 77% des afro-américains interrogés tenaient pour vrai que le gouvernement diligente spécifiquement des enquêtes sur les élus noirs afin de les discréditer aux yeux de l'opinion publique et 70% que le gouvernement introduit des drogues dans les ghettos afin de les détruire de l'intérieur[491]. Dans le même sens, les enquêtes réalisées par Anita Waters ont montré que 25% des afro-américains interrogés tiennent pour vrai que « le gouvernement s'assure délibérément que les drogues soient facilement disponibles dans les quartiers pauvres noirs afin qu'ils s'agressent entre eux » ; et, si on élargit le spectre des répondants à ceux qui tiennent cette affirmation pour possiblement vrai, le taux d'adhésion à la théorie du complot grimpe à 60%[492]. Bref, l'idée que le gouvernement est l'ennemi des populations noires est largement répandue au sein des communautés afro-américaines, et nous le verrons lorsque nous étudierons spécifiquement la question du sida[493], cette adhésion est loin de se limiter aux couches populaires ou dominées de ces franges déjà dominées racialement et économiquement. En d'autres termes, l'imaginaire conspirationniste afro-américain avalise une nouvelle fois la nécessité de l'approche continuiste, à la fois traversable au champ politique et à l'échelle sociale, pour laquelle nous avons opté dès le départ de nos travaux. *A contrario*, ceci invalide irrémédiablement la double pré-notion conservatrice qui renvoie systématiquement les adeptes du conspirationnisme dans les limbes cyniques des extrêmes politiques et des classes laborieuses peu éduquées et peu dotées en capital culturel. En effet, comme Anita Waters l'a bien montré, chez les afro-américains, le taux d'adhésion aux théories du complot augmente presque toujours avec le niveau d'éducation, le capital scolaire, et le degré de prise de conscience des souffrances collectives, des maux sociaux dont les populations noires sont victimes.

489 John Singleton, *Boyz 'n the Hood* [1991], Culver City, Columbia Pictures, 1991, 102 min.
490 Jason De Parle, « Talk of Government Being Out to Get Blacks Falls on More Attentive Ears », *New York Times*, 19 Octobre 1990.
491 Sondage *New York Times-WCBS TV* cité *in* Ted Remington, *op cit*, p. 40.
492 Anita M. Waters, *art cit*, p. 117.
493 Cf *Infra* ce même chapitre II.

Ainsi, 13,5% des répondants n'ayant pas fréquenté le lycée déclarent croire aux thèses conspirationnistes, contre 19,8% des bacheliers, 31,5% des individus interrogés ayant fréquenté une université et, le chiffre retombe quelque peu, 25,9% des diplômés de l'enseignement supérieur[494]. On retrouve ici cette idée d'un usage tactique de la théorie du complot comme appel à l'action collective des populations noires. Pour faire cesser la domination et les souffrances, les afro-américains ne peuvent compter que sur eux-mêmes, leurs propres modes et répertoires d'actions. C'est ainsi qu'il faut entendre les questions rhétoriques inaugurales posées par Jawaza Kunfuju dans son célèbre ouvrage d'éducation destiné aux jeunes afro-américains, *Countering the Conspiracy to Destroy Black Boys* (Contrer la conspiration pour détruire les enfants noirs) : « Pouvez-vous expliquer comment 10% de la population mondiale qui est blanche possède 70% des richesses planétaires ? […] Est-ce un accident si les afro-américains de sexe masculin représentent 6% de la population nationale mais 35% des enfants recevant une éducation spécialisée et 50% des détenus ? […] Tout ceci est-il dû au hasard, à l'ironie, la chance ou un complot ? »[495].

Concrètement, la conspiration blanche prend trois formes principales dans l'imaginaire collectif afro-américain : les grandes entreprises privées appartiennent à des groupes racistes et/ou suprématistes blancs qui exploitent économiquement les populations noires, d'autres compagnies empoisonnent leurs produits pour conduire un génocide et, enfin, les noirs sont victimes d'expériences gouvernementales visant à leur dépopulation.

L'exploitation économique des populations afro-américaines par des groupes racistes passe d'abord, si on en croit les légendes urbaines, par la main mise sur les grandes entreprises, en particulier dans le domaine du textile. Ainsi, le Ku Klux Klan, bien que depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale il n'existe que sous la forme de petites cellules autonomes et rivales[496], contrôlerait des marques de vêtements telles que *Troop Sport*, *Timberland*, *Reebok* ou bien encore, la liste n'est pas exhaustive, *Tommy Hilfiger.* Quant à la marque de prêt-à-porter féminin *Liz Claiborne* elle est accusée de racisme car la créatrice éponyme aurait déclaré que l'idée de confectionner des vêtements pour des femmes noires lui faisait horreur et que les tailles de vêtements pour les femmes blanches seraient incompatibles avec la morphologie de leurs homologues noires[497]. Hors de

494 Anita M. Waters*, art cit*, p. 118, p.121.
495 Jawanza Kunfuju, *Countering the Conspiracy to Destroy Black Boys Vol. 1* [1985], Chicago, African American Images, 1985, pp. 1-2.
496 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 I-D-1°).
497 Ted Remington, *op cit*, p. 38.

l'industrie du textile, la firme cigarettière *Marlboro* est elle aussi la cible de légendes urbaines qui en font un instrument de domination économique au service du Klan[498] ; des indices ésotériques présents sur les paquets de cigarettes soutiendraient cette affirmation pour qui saurait les décrypter[499]. Mais, au travers de l'exemple du cigarettier, il s'opère un glissement vers la seconde thématique de l'univers conspirationniste afro-américain : l'empoisonnement des populations noires en vue de réaliser un génocide. Ainsi, des chaînes de restauration rapide particulièrement populaires chez les noirs américains comme *Church's Fired Chicken* (CFC) ou son concurrent *Kentucky Fried Chicken* (KFC) sont accusées de servir à leurs clients de la viande de rat et non de poulet ; ceci vaut d'ailleurs à la seconde le surnom de KFR : *Kentucky Fried Rats*. Quant à la première dont les établissements sont quasi unanimement implantés dans des quartiers noirs, outre l'accusation de servir du rat, elle est également confrontée à une légende urbaine voulant qu'il soit introduit dans la nourriture un ingrédient secret destiné à rendre les hommes stériles afin de limiter la prolifération des populations afro-américaines aux États-Unis. La marque de boisson *Tropical Fantasy*, rebaptisée *Tropical Fanticide* (pour infanticide), souffre du même type d'accusation et, après des émeutes déclenchées dans les ghettos au cours des années 1990, elle a vu ses ventes chuter de plus de 70%[500]. Elle aussi participerait d'un complot génocidaire et malthusien contre les populations afro-américaines[501]. Enfin, cette idée d'un génocide noir nous amène au troisième aspect dominant de la sous-culture conspirationniste afro-américaine : le gouvernement lui-même chercherait à réduire la population noire des États-Unis en pratiquant des stérilisations forcées sur les femmes noires ou en leur implantant des dispositifs sous-cutanés de contrôle des naissances de type Norplant[502] afin d'empêcher qu'elles se retrouvent enceintes. Cependant, dans l'imaginaire collectif et l'habitus conspirationniste noir américain, c'est le virus du sida comme arme bactériologique et biochimique qui constitue l'instrument principal du génocide mis en œuvre par les autorités.

498 En France, une légende urbaine similaire énonce que la marque OCB appartient, en tout ou partie, soit au Front National, soit à Jean-Marie Le Pen Lui-même. Voir : Véronique Campion-Vincent, Jean-Bruno Renard, *100% Rumeurs. Codes cachés, objets piégés, aliments contaminés... la vérité sur 50 légendes urbaines extravagantes* [2014], Paris, Payot, 2014, pp. 357-366.

499 Annexe N° 12 : Les huit légendes urbaines relatives à la compagnie de tabac *Marlboro*

500 Michael A. Fletcher, « Conspiracy Theories Can Often Ring True », *The Washington Post*, 4 Octobre 1996.

501 Newsweek Staff, « A Storm Over Tropical Fantasy », *Newsweek*, 21 Avril 1991.

502 Patricia A. Turner, *op cit*, 260 p. Sheryl Thornburn Bird, Laura M. Bogart, « Conspiracy Beliefs About HIV/AIDS and Birth Control Among African Americans : Implications for the Prevention of HIV, Other STI's and Unintended Pregnancy », *Journal of Social Issues*, Vol. 61, N° 1, 2005, p. 114.

II – Le sida comme thématique principale de la sous-culture conspirationniste afro-américaine. Le gouvernement maître d'œuvre d'un « génocide noir »

Si la thématique du sida comme résultat d'un complot est très présente dans l'imaginaire et la sous-culture conspirationnistes afro-américains, il convient tout de même de noter qu'elle ne leur est pas exclusive. En effet, dans les années 1980, dans un contexte de guerre froide, des deux côtés du rideau de fer se répandait l'idée que le virus avait été créé par l'autre bloc en tant qu'arme biologique de destruction massive. Aux États-Unis, cette thèse du sida comme arme soviétique était alors présente dans la propagande du mouvement de droite radicale dirigé par Willis Carto[503], le Liberty Lobby, ainsi que dans les programmes présidentiels de Lyndon LaRouche qui proposait des mesures concentrationnaires pour les malades[504]. En Union Soviétique, le journal d'État *La Pravda* présentait de la même manière le sida comme créé artificiellement par des scientifiques américains à partir d'un virus simiesque[505]. Par ailleurs, au sein de la commuté homosexuelle américaine la thèse conspirationniste d'un virus créé par l'homme disposait également d'un certain crédit. Le sida aurait été l'arme mise au point par les factions réactionnaires au sein de l'appareil d'État pour « punir » ce qu'elles jugeaient comme des comportements sexuels inadmissibles et contraires à la morale ou même à la nature. D'ailleurs, c'est dans ce sens qu'apparut sous la plume d'un médecin américain, le docteur Alan Cantwell[506], la première occurrence de la thèse conspirationniste du sida comme arme génocidaire créée par l'homme qui connaît depuis lors un développement constant[507]. Depuis le milieu des années 1980, Cantwell demeure même le principal théoricien du complot sida. De nos jours, la théorie du complot entourant le sida a connu un processus d'hybridation ou de créolisation typique des mythes conspirationnistes modernes en ceci qu'elle se retrouve mêlée aux théories ufologiques, chez Phillip Duke par exemple, pour qui le sida a été introduit sur notre planète par des entités reptiliennes afin d'y semer le chaos et de permettre une colonisation ultérieure[508].

503 George Michael, *Willis Carto and the American Far Right* [2008], Gainesville, University Press of Florida, 2008, p 56.
504 Cf *Infra* Partie 2 Chap. 1 II-B-3°).
505 Jack Z. Bratich, « AIDS » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, p. 42.
506 Alan Cantwell Jr., *AIDS : The Mystery and the Solution* [1983], Los Angeles, Aries Rising Press, 1986, 210 p.
507 Leonard Horowitz, *Emerging Viruses : AIDS and Ebola : Nature, Accident or Intentional ?* [1996], Rockport, Tetrahedron Publishing, 1996, 544 p.
508 Phillip S. Duke, « The AIDS-ET Connection », *Paranoia*, Vol. 6, N° 1, pp. 51-54.

Cependant, c'est véritablement au sein de la communauté afro-américaine que la question du sida comme arme biochimique destinée à commettre un génocide fait le plus d'émules ; il existe plusieurs raisons explicatives à cet état de fait. Tout d'abord, il apparaît que les noirs américains qui constituent 12,6% de la population selon les chiffres du dernier recensement de 2010[509], représentent « approximativement 49% des cas de sida et 50% des cas d'infection au VIH des États-Unis »[510]. En d'autres termes, il existe une surreprésentation objective des afro-américains parmi les malades du sida aux États-Unis qui alimente la croyance déjà forte en l'existence d'un plan gouvernemental de grande envergure visant à maintenir les noirs dans une situation de précarité sociale ou de citoyens de seconde zone. Il s'agit de perpétuer une situation faisant des afro-américains la fraction dominée des classes dominées. L'affirmation du sida comme conspiration ne doit alors pas faire l'objet d'une lecture autonome mais elle doit être réinscrite dans une thématique plus globale d'un génocide noir, c'est-à-dire un méta-récit conspirationniste qui débute avec le commerce triangulaire, la traite des noirs, qui passe par la ségrégation et les lois *Jim Crow*, les mesures d'hygiène sociale et les expérimentation de Tuskegge, jusqu'aux légendes urbaines d'empoisonnement alimentaire contemporaines. En d'autres mots, le sida, le contrôle des naissances ou les avortements forcés, constituent des thèses topiques tandis que le génocide noir est le méga-complot de l'imaginaire collectif afro-américain ; des théories du complot on passe alors au conspirationnisme. Pourtant, si des personnalités afro-américaines célèbres accréditent cette thèse, nous pensons ici à Spike Lee, Bill Crosby ou John Singleton[511], il ne faudrait pas, sauf à vouloir accréditer la thèse conservatrice et condescendante d'une « paranoïa noire », oublier le caractère instrumental de cette rhétorique conspirationniste. C'est en particulier le cas dans les mouvements de types nationalistes noirs ou afro-centristes tels que les Black Panthers ou Nation of Islam[512] qui utilisent le thème du complot comme moteur de l'activisme.

Reste néanmoins que le sida comme théorie du complot demeure prégnante chez les populations afro-américaines. En effet, depuis le début de la décennie 1990, les enquêtes d'opinion tout autant que de terrain, entretiens comme questionnaires, ont constamment démontré un fort taux d'adhésion à cette thèse. Ainsi, en 1991, Herek et Glunt ont rapporté que plus de deux-tiers, 67%, des afro-américains interrogés étaient d'accord pour dire que le gouvernement ne leur disait pas

509 http://factfinder2.census.gov/faces/tableservices/jsf/pages/productview.xhtml?pid=DEC_10_DP_DPDP1
510 Sheryl Thornburn Bird, Laura M. Bogart, *art cit*, p. 110.
511 Jack Z. Bratich, *op cit*, p. 45.
512 Cf *Infra* ce même Chap. III. Nous discuterons à cet endroit la pertinence du qualificatif d'afro-centrisme pour le mouvement Nation of Islam puisque ses préoccupations sont plus tournées vers le monde arabo-musulman que vers l'Afrique noire. A cet égard il centre que le terme anglo-saxon *blackcentrism* soit plus adapté.

toute la vérité à propos des origines du sida[513]. En 1994, une autre enquête menée par téléphone relevait que plus de 20% des noirs américains considéraient comme vrai l'affirmation selon laquelle le gouvernement utilisait le sida comme une arme pour faire disparaître les groupes ethniques minoritaires aux États-Unis[514]. En 1997, la sociologue Anita Waters obtenait près de 30% de réponses favorables à l'affirmation selon laquelle « des gens disent que le virus du sida a été délibérément créé en laboratoire pour infecter les noirs »[515]. En 1999, les psychologues Elizabeth Klonoff, de l'Université de San Diego, et Hope Landrine, de l'Université d'East Carolina, dans une enquête par questionnaire distribué auprès d'ouvriers et de d'individus adultes issus de la classe moyenne, ont obtenu les réponses suivantes : 14% des enquêtés, tous afro-américains, ont répondu être totalement d'accord et 12% plutôt d'accord avec le fait que le sida soit un virus d'origine humaine fabriqué par le gouvernement fédéral afin de tuer les populations noires, soit au total 26% des répondants[516]. Enfin, en 2003, l'étude menée Bird et Bogart[517] a montré que 70% des individus interrogés étaient entièrement d'accord (*strongly believed*) ou plutôt d'accord (*somewhat*) pour dire que le gouvernement cache de nombreuses informations sur le sida au public, que 53% des enquêtés étaient entièrement ou plutôt d'accord avec l'affirmation selon laquelle il existerait un traitement contre le sida mais que les pauvres n'y auraient pas accès et, enfin, que, pour 40% des sondés, les personnes qui prennent de nouveaux médicaments pour lutter contre le VIH sont utilisés comme des cobayes par le gouvernement. En somme, la croyance en un complot gouvernemental semble très ancrée dans chez les afro-américains[518].

Reste alors à vérifier si, d'une part, cette croyance est l'œuvre d'une « paranoïa noire » populaire limitée aux catégories sociales pauvres en capital culturel comme l'affirme la vision conservatrice et, d'autre part, si cette croyance conspirationniste est partagée, et dans quelles proportions, par les populations non afro-américaines.

513 Gregory M. Herek, Eric K. Glunt, « AIDS-Related Attitudes in the United-States : A Preliminary Conceptualization », *Journal of Sex Research*, Vol. 28, 1991, pp. 99-123.

514 Gregory M. Herek, John P. Capitano, « Conspiracies, Contagion and Compassion : Trust and Public Reactions to AIDS », *AIDS Education and Prevention*, Vol. 6, 1994, pp. 365-375.

515 Anita M. Waters, *art cit*, p. 117.

516 Elizabeth A. Klonoff, Hope Landrine, « Do Blacks Believe that HIV/AIDS is a Government Conspiracy Against Them ? », *Preventive Medecine*, Vol. 28, pp. 451-457.

517 Sheryl T. Bird, Laura M. Bogart, « Exploring the Relationship of Conspiracy Beliefs about HIV/AIDS to Sexual Behaviors and Attitudes Among African American Adults », *Journal of the National Medical Association*, Vol. 95, 2003, pp. 1057-1065.

518 Dans la culture populaire du « *gangsta rap* », le Wu-Tang Clan avançait que le sida était « *government-made* […] *to keep Niggaz afraid* », c'est-à-dire fabriqué par le gouvernement pour maintenir les noirs effrayés. Wu-Tang Clan, « America », *AIDS – America Is Dying Slowly* [1996], New York, Elektra Enternaiment, 1996, Piste 3, 5,33 min.

Comme nous l'avons déjà souligné à la suite des travaux d'Anita Waters[519], l'adhésion des populations aux théories du complot en général augmente avec le niveau d'études et la prise de conscience des maux collectifs qui entourent la communauté noire. En d'autres termes, seule une approche continuiste du phénomène conspirationniste permet d'en avoir une intelligence pleine et entière. Afin de vérifier si cette approche est également valable dans le cadre plus limité du complot du sida, il convient de se référer à deux études réalisées en 1999 et 2005 par William Simmons et Sharons Parsons. La première tend à mesurer le taux d'adhésion d'afro-américains issus de classes populaires à onze théories du complot, parmi lesquelles le gouvernement conspire pour exclure les noirs du système éducatif, le gouvernement facilite la vente d'armes ou de drogues dans les ghettos et, bien entendu la question du sida. En moyenne, 40% des répondants admettaient croire à chacune des 11 théories du complot testées et un pic de croyance à environ 70% était même atteint pour la théorie du complot sida[520]. En 2005, la seconde étude réalisée par les sociologues auprès d'élus afro-américains de Floride a démontré qu'il « est impossible de distinguer les adhérents des non-adhérents aux théories du complot en fonction de leur âge, de leur genre, de leur niveau d'éducation, de leur fréquentation d'un lieu de culte ou de leurs savoirs politiques »[521]. En revanche, si l'on met ces deux études en perspective, il apparaît que parmi les adhérents, le taux d'adhésion aux onze théories testées montre un indice supérieur de 6 points en moyenne à l'avantage systématique des élus. A titre d'exemple, le taux d'adhésion à la théorie du sida comme instrument d'un génocide noir est de 77,6% pour les élus floridiens contre 71,3% pour les individus issus des classes populaires, 67,4% contre 60,4% en ce qui concerne la croyance en la facilitation gouvernementale du trafic de drogue, 65,6% contre 59,23% pour la vente d'armes à feu dans les ghettos noirs, ou encore, 68,3% contre 63,9% pour la croyance en la mise en œuvre d'un plan de réduction des naissances chez les afro-américains[522]. Par ailleurs, il apparaît que les afro-américains qui adhérent aux théories du complot ont été davantage personnellement victimes d'actes ou d'insultes racistes que ceux qui n'y croient pas et que les premiers sont davantage politisés que les seconds dans la mesure où 93,7% d'entre eux sont à même de nommer un parti ou une organisation politique dont ils se sentent proches[523]. En somme, « les afro-américains qui croient aux théories du complot sont mieux éduqués que ceux qui n'y adhèrent pas, ils sont plus actifs politiquement, ils sont au contact des

519 Anita M. Waters, *art cit*, p. 118.

520 Sharon Parsons, William Simmons, Frankie Shinhoster, John Kilburn, « A test of Grapevine : An Empirical Examination of Conspiracy Theories Among African Americans », *Sociological Spectrum*, Vol. 19, 1999, pp. 201-222.

521 William Simmons, Sharon Parsons, « Beliefs in Conspiracy Among African Americans : A Comparaison of Elites and Masses », *Social Science Quarterly*, Vol. 86, N° 3, 2005, p. 592.

522 *Ibid*.

523 Anita M. Waters, *art cit*, pp. 119-120.

problèmes de leur communauté et ils sont plus proches que les sceptiques de la ligne de front des conflits ethniques »[524].

Reste alors, avant d'en venir plus précisément aux formes et organisations de l'activisme noir, à vérifier si cette catégorie de la population américaine méritait un traitement spécifique en comparant son degré d'adhésion aux théories du complot, en particulier celle relative au sida, avec d'autres communautés. Si la propension à adhérer à la thèse selon laquelle le sida constitue une conspiration gouvernementale est largement développée[525] parmi les minorités ethnoculturelles aux États-Unis, il apparaît que c'est véritablement chez les afro-américains qu'elle est la plus élevée. En effet, « comparé aux blancs, une enquête de 1999, a montré qu'environ trois fois plus de noirs et d'hispaniques admettent que le sida est "certainement ou probablement le résultat d'un plan génocidaire du gouvernement pour tuer un groupe de population minoritaire" (27,8% des noirs, 23,6% des hispaniques contre 8% des blancs). Dans une enquête de 2003, environ quatre fois plus de noirs et trois fois plus d'hispaniques que de blancs (34,1% des noirs, 21,9% des hispaniques contre 8,4% des blancs) ont déclaré que le sida est "certainement ou probablement le résultat d'un plan génocidaire du gouvernement pour tuer un groupe de population minoritaire" »[526].

III – Nation of Islam : afrocentrisme dévoyé et antisémitisme conspirationniste

Le recours à la rhétorique conspirationniste ou aux théories du complot, nous l'avons déjà esquissé, recouvre chez les afro-américains une dimension stratégique d'appel à l'action collective des populations noires pour faire cesser les maux sociaux qu'elles subissent. En d'autres termes, il s'agit de l'expression ethnosociologique de leur statut de dominés c'est-à-dire une réappropriation hasardeuse, maladroite et profane de théories et/ou de concepts savants exprimant le statut de dominé, et plus encore de fraction dominée des classes dominées, des noirs américains. C'est dans cette optique que s'affirme alors l'expression d'un nationalisme noir, adversaire à la fois de la domination blanche, mais pas de la ségrégation[527], et du mouvement des droits civiques, en

524 Anita M. Waters, *art cit*, p. 121.

525 Michael W. Ross, E. James Essien, Isabel Tores, « Conspiracy Beliefs About the Origin of AIDS in Four Racial/Ethnic groups », *J Acquir Immune Defic Syndr.*, Vol. 41, 2006, pp. 342-344.

526 Stefanie L. Russell, Ralph V. Katz, *alia*, « Belief in AIDS Origin Conspiracy Theory and Willingness to Participate in Biomedical Research Studies : Findings in Whites, Blacks, and Hispanics in Seven Cities Across Two Surveys », *HIV Clinical Trials*, Vol. 12, N° 1, 2011, pp. 40-41.

527 Les nationalismes et suprématismes blanc et noir partagent ainsi la même volonté d'une pureté raciale et donc d'une ségrégation au sens strict du terme : séparés mais égaux. Aussi, des figures du nationalisme noir comme Mohammed Ali ou Malcolm X vont être amenés à participer à des réunions communes avec le Klan, en particulier pour dénoncer

particulier après les événements du 9 Mars 1965[528].

A – La naissance de Nation of Islam : Wallace Fard Muhammad et Elijah Muhammad : nationalisme noir et antisémitisme conspirationniste

L'incarnation typique de ces groupes qui expriment un nationalisme et même un suprématisme noir est ainsi constituée par Nation of Islam, fondée à Détroit en 1930 par Wallace Fard Muhammad qui prétendait être le Mahdi, c'est-à-dire le Messie, venu de La Mecque en Arabie Saoudite afin de sauver le peuple noir[529]. L'enseignement de Wallace Fard Muhammad professe, sur la base d'une interprétation de la Genèse (Livre 15, 13-14)[530], que non seulement « les noirs sont le peuple élu »[531] mais, surtout, que dieu, ayant fait l'homme à son image, est lui-même noir. Un scientifique fou à la solde du diable, le docteur Yacub, se serait alors livré à des expérimentations génétiques en vue de créer un homme blanc. Par une sorte de biologisme l'ayant conduit à éliminer les sujets à la peau la plus noire pour ne faire se reproduire que les plus pâles, Yacub serait parvenu en six cents ans à créer successivement « des hommes à peau marron, puis rouge, puis jaune »[532] et,

la domination juive aux États-Unis. Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 160.

528 Déjà sceptiques quant à un mouvement qu'ils jugent en substance à la botte des blancs, la rupture entre le mouvement des droits civiques, la NAACP et les leaders nationalistes noirs comme Malcolm X, Stokely Carmichael (ou Kwame Ture) ou encore Elijah Muhammad est définitivement consommée au soir du 9 mars 1965. A l'initiative d'Amelia Boynton-Robinson, aujourd'hui âgée de 102 ans et membre du mouvement LaRouche, et du Pasteur James Bevel, colistier de LaRouche lors de l'élection présidentielle de 1992 et incarcéré pour inceste, des marches pour le droit de vote furent organisées entre Selma et Montgomery, en Alabama, pour permettre aux noirs de s'inscrire collectivement sur les listes électorales. Prétextant des troubles à l'ordre public, le shérif Clark ordonna une dispersion violente de la manifestation connue sous le nom de *Bloody Sunday*, « dimanche sanglant » ou, dans la version argotique, « putain de dimanche ». En réaction, le mardi 9 fut organisée une nouvelle marche d'inscription sur les listes électorales conduite par Martin Luther King. Le mot d'ordre scandé spontanément par foule était alors : « Ain't Gonna Let Nobody Turn Me 'Round » (je ne laisserai personne me faire faire demi-tour). Face à l'ampleur de la mobilisation, Clark demanda de manière inattendue à ses hommes de se retirer et de laisser passer la manifestation. Surpris, King qui avait négocié secrètement avec les autorités de ne pas chercher l'affrontement ordonna à la foule de faire demi-tour. Cette volte-face apparut aux yeux des plus radicaux comme une véritable trahison de la part de King, ils rebaptisèrent alors cette journée « Turnaround Tuesday », (le mardi du demi-tour ou le mardi de la renonciation). Dès lors, une fracture irrémédiable était ouverte au sein du mouvement noir qui conduisit à sa radicalisation et à la marginalisation progressive de King à partir de 1965. Face à la persistance de la domination de fait, la stratégie pacifiste allait peu à peu céder le pas à de nouveaux répertoires d'actions plus radicaux, parmi lesquels le recours à la violence politique.

529 Selon un article du *Metrotimes* de Détroit daté de 2003, William Fard serait né en 1893 en Nouvelle-Zélande d'un père indien ou pakistanais et d'une mère britannique et n'aurait immigré aux États-Unis qu'en 1913. Kelli B. Kavanaugh, « Mystery Man. At the Root of the Nation of Islam, a Cipher and a Controversy », *Metrotimes*, 3 Mai 2003.

530 « Et l'Éternel dit à Abraham : Sache que ta postérité sera étrangère dans un pays qui ne lui appartiendra point, et qu'elle en servira les habitants, et qu'ils l'opprimeront pendant quatre cents ans. Mais je jugerai aussi la nation à laquelle tes descendants seront asservis ; et ensuite ils sortiront avec de grandes richesses ».

531 Michael Barnett, « Differences and Similarities Between the Rastafari Movement and the Nation of Islam », *Journal of Black Studies*, Vol. 36, N° 6, 2006, p. 875.

532 Michael Lieb, *Children of Ezekiel : Aliens, UFOs, the Crisis of Race, and the Advent of End Time* [1998], Durham, Duke University Press, 1998, p. 14.

enfin, une véritable race blanche aux yeux bleus[533] qui, à mesure qu'elle se développait, oppressait l'homme noir originel. Nous retrouvons ici les thématiques caractéristiques de la sous-culture conspirationniste afro-américaine d'un génocide et de mutilations perpétrées contre des corps noirs souffrants. Si le message et le mouvement restaient plutôt confidentiels au début des années 1930, ceux-ci connaissaient un premier développement avec l'arrivée à la tête de Nation of Islam d'Elijah Muhammad qui préconisait un syncrétisme original, *ad hoc*, entre l'enseignement de Wallace Fard Muhammad, l'islam sunnite, le christianisme et le nationalisme noir issu de Marcus Gravey et de l'Universal Negro Improvement Association (l'Association Universelle pour l'Amélioration de la condition Nègre)[534]. Ainsi, Elijah Muhammad se mit à prêcher « le *self-help*, l'épargne, la dignité personnelle, l'indépendance économique des noirs et la pureté raciale. Il leva des fonds pour ouvrir une mosquée et des écoles, des appartements, des épiceries et des restaurants occupés et gérés par des noirs »[535]. Le mouvement se mit alors a encourager une solidarité ethnique, communautaire et mécanique, basée sur une conception très stricte de la ségrégation où la pureté raciale des hommes et des femmes authentiques était érigée en véritable dogme. Peuple élu, les noirs, dans cette conception, se doivent d'être à la hauteur de leur mission historique et divine ; pour ce faire une tenue stricte est de rigueur : costume trois pièces avec cravate ou nœud papillon, cheveux très courts ou crâne rasé pour les hommes, interdiction du port du pantalon pour les femmes[536]. De même, la consommation d'alcool ou de drogues est formellement prohibée par l'organisation[537].

533 Robert Alan Goldberg, *op cit*, pp. 151-152.

534 Créée en 1914 en Jamaïque par Marcus Gravey, celui-ci implante l'association à New York en 1917 et connaît un rapide développement dans tout le pays. Avec pour slogan « Un Dieu ! Un But ! Une Destinée! » et pour étendard un drapeau rouge (représentant le sang du peuple noir), noir (l'unicité de la nation noire), vert (l'abondance de l'Afrique), le mouvement cherche à réinstaller les noirs sur le continent africain perçu comme une nouvelle terre promise. A l'instar du sioniste, Marcus Gravey réclame la reconnaissance d'un droit au retour et de la souveraineté territoriale d'une nation noire sur le continent africain. Selon lui l'intégration raciale des noirs aux États-Unis est impossible ce qui lui vaut d'être combattu par des leaders noirs plus modérés comme WEB Dubois. Surtout, Gravey appelle les populations noires à l'action, à se prendre elles-mêmes en charge et subvenant à leurs besoins par leurs propres moyens. Il va ainsi lancer des journaux, une compagnie maritime, encourager le développement d'une économie souterraine, par définition exempte de taxes, de commerces et de réseaux de distributions gérés par des noirs et réservés aux noirs. John H. Clarke (dir.), *Marcus Garvey and the Vision of Africa* [1974], New York, Vintage Books, 1974, 496 p. Randall K.Burkett, *Garveyism as a Religious Movement : The Institutionalization of a Black Civil Religion* [1978], Metuchen, Scarecrow Press and American Theological Library Association, 1978, 216 p. Jérémie Kroubo Dagnini, « Marcus Garvey : A Controversial Figure in the History of Pan-Africanism », *The Journal of Pan African Studies*, Vol. 2, N° 3, 2008, pp. 198-208.

535 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 153.

536 Michael Barnett, *art cit*, p. 889.

537 Un tel rigorisme connaît pourtant des entorses qui seront à l'origine, en Mars 1964, du départ de Malcolm X de Nation of Islam. En effet, il semble que l'enseignement d'Elijah Muhammad ne vaille que pour ses disciples et non pour lui-même. Ainsi, celui qui prônait la sacralité du mariage se livrait avec complaisance à l'adultère et mit jusqu'à six femmes enceintes en même temps. De même, Malcolm X s'éloigna de Nation of Islam, car il voulait se rapprocher d'un islam sunnite authentique au détriment de la synthèse *ad hoc* réalisée par Muhammad.

Aussi, avec Nation of Islam nous sommes en présence d'un groupe afrocentrique[538] qui place l'origine du monde dans l'homme noir, la tribu des Shabbaz en particulier[539], mais « qui est opprimé par une exploitation européenne historique et économique aux méthodes solidement implantées »[540]. La culture et l'économie deviennent alors les deux piliers de la domination blanche, anglo-saxonne en l'espèce, sur des populations noires dépossédées de leur propre histoire[541] ; elles constituent ainsi des objets de la narration histoire, de la production culturelle et du système économique mis en place par les dominants et non les sujets ou les acteurs de leur propre histoire, culture et système économique. Aussi, du point de vue afrocentrique, les noirs américains ne peuvent être véritablement libres que s'ils se réapproprient, expriment et célèbrent leur propre histoire et culture[542]. Il s'agit de redécouvrir le génie historique de l'homme noir, nié ou méprisé par l'homme blanc[543], et d'offrir ainsi un récit historique noir, avec ses propres héros, ses heures de gloires mais aussi ses périodes sombres, concurrent à la narration historique des dominants.

538 Par afrocentrisme, il convient d'entendre : « le fait que le peuple africain ait été marginalisé pendant plus de 500 ans. En d'autres termes, les Africains n'ont pas simplement été transportés d'Afrique vers les Amériques, ils ont été dépossédés de leurs philosophies, leurs langues, leurs religions, leurs mythes et leurs cultures. Les séparations sont violentes et elles accompagnent souvent des changements profonds pour les individus et les groupes. Il faut alors trouver un moyen pour replacer et réorienter notre mode de pensée dans la présentation des réalités culturelles africaines. En fait, sans une telle réorientation, les africains n'auraient rien d"autre à apporter à la table de l'humanité que les expériences européennes ; celles-là mêmes qui ont initialement déraciné les Africains en termes sociaux, culturels et psychologiques ». Molefi K. Asante, Yoshitaka Miike, « Paradigmatic Issues in Intercultural Communication Studies : An Afrocentric-Asiacentric Dialogue », *China Media Research*, Vol. 9, N° 3, 2013, p. 4.

539 Dans la mesure où la tribu mythologique des Shabbaz serait originaire du Proche-Orient voire d'Égypte, et non d'Afrique subsaharienne, Assante propose d'utiliser le terme de *blackcentrism* plutôt que celui d'afrocentrisme pour désigner la doctrine de Nation of Islam. Selon l'auteur cette nuance terminologique permet de mieux rendre compte d'un nationalisme et d'un suprématisme noir bien plus large, c'est-à-dire non limité au seul continent africain. Molefi K. Assante, *Afrocentricity : The Theory of Social Change* [1989] Trenton, Africa World Press, 2003, 148 p.

540 Matell Teasley, Edgar Tyson, « Cultural Wars and the Attack on Multiculturalism. An Afrocentric Critique », *Journal of Black Studies*, Vol. 37, N° 3, 2007, p. 391.

541 Molefi K. Assante, « Analytic Afrocentricity and the Decline of the Idea of Hegemony », *Treizième conférence annuelle Cheikh Anta Diop*, Philadelphie, 5 et 6 Octobre 2001, p. 1.

542 Une telle conception déclenche chez les néoconservateurs partisans d'un universalisme des accusations de racisme anti-blancs, de mystification historique, voire même de révisionnisme, avec tout le poids des connotations attachées à ce terme, qui dissimulent mal leurs tendances xénophobes et anti-immigrations. Par exemple, Harvey Mansfiled tient la théorie multiculturaliste en général et l'afrocentrisme en particulier pour « un concept bidon » (*phony concept*). Matell Teasley, Edgar Tyson, *art cit*, p. 397.

543 Nous pensons ici au discours de Dakar prononcée par le Président français Nicolas Sarkozy le 26 Juillet 2007 où il exposait que « le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire. Le paysan africain, qui depuis des millénaires, vit avec les saisons, dont l'idéal de vie est d'être en harmonie avec la nature, ne connaît que l'éternel recommencement du temps rythmé par la répétition sans fin des mêmes gestes et des mêmes paroles […] Le problème de l'Afrique, c'est qu'elle vit trop le présent dans la nostalgie du paradis perdu de l'enfance. […] Dans cet imaginaire où tout recommence toujours, il n'y a de place ni pour l'aventure humaine ni pour l'idée de progrès ».

De ce point de vue, sous l'impulsion d'Elijah Muhammad ou de Malcolm X, Nation of Islam allait se lancer dans une véritable campagne de lutte contre la domination blanche en général et juive en particulier. En effet, dans la rhétorique du mouvement, les juifs, depuis la traite négrière jusqu'au mouvement pacifique pour les droits civiques, deviennent les principaux instigateurs d'une vaste conspiration destinée à maintenir les hommes noirs dans une situation de dominés, si ce n'est même d'esclaves de fait. Mais là encore, réduire cet antisémitisme conspirationniste à une paranoïa noire reviendrait à en occulter l'aspect instrumental. Aussi, dans cette vision, « les juifs sont les pires ennemis des noirs (*negroes*) »[544] et, selon Malcolm X, ils « savent comment vous voler, ils savent comment devenir votre bailleur, votre épicier […] comment rejoindre la NAACP et devenir Président […] ils savent comment contrôler tout ce que vous avez »[545]. En effet, comme le soulignent les propos de Malcolm X, la perception des juifs par les noirs américains est ambivalente. D'un côté, il existe incontestablement une alliance entre les élites juives et afro-américaines dans le combat pour l'égalité et la reconnaissance des droits civiques des deux communautés, les commerçants juifs installés dans les ghettos sont les seuls blancs à accepter de servir des clients noirs, les propriétaires juifs sont enfin les seuls blancs qui acceptent de louer à des noirs. Bref, exception faite de la police, les juifs sont les seuls blancs avec lesquels les noirs américains entretiennent de véritables relations dépassant les barrières de la ségrégation légale. Pourtant, d'un autre côté, les juifs incarnent aussi aux yeux des noirs l'expression quotidienne de la domination blanche, celle qu'ils côtoient et subissent dans les interactions sociales les plus banales : au supermarché, au drugstore ou au moment de payer leurs loyers. De sorte qu'un ressentiment naît de cette situation. Certes les juifs transgressent les règles de la ségrégation, mais c'est *in fine* pour mieux asservir les populations noires ; loin d'établir une situation sociale basée sur des rapports égalitaires, cette transgression des barrières légales n'a d'autre finalité que de renforcer les logiques de verticalité et de domination. Aussi, dans le discours de Nation of Islam ou des Black Panthers, les juifs devinrent les symboles de la domination blanche la plus perfide, « l'antique image du Shylocks devint dans les quartiers noirs un aspect de la culture populaire, tout comme Goldberg, le propriétaire de taudis insalubres exploitant ses locataires (*slumlord*), le boutiquier écorcheur et son épouse qui engage des femmes de ménage *shvartze*[546] dans la rue ou à l'agence pour l'emploi »[547]. Dès lors, l'idée d'une variable conspiration juive vit le jour dans l'imaginaire collectif afro-

544 Marvin Weitz, *Black Attitudes to Jews in the United States from World War II to 1976* [1977], Thèse de Doctorat, New York,Yeshiva University, 1977, p. 129

545 Malcolm X cité *in* David Gallen, *Malcolm X : As They Knew Him* [1995], New York, Ballantine Books, 1996, p. 113.

546 Ce terme péjoratif et raciste issu de l'argot yiddish désigne une personne noire peu éduquée.

547 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 158.

américain. Cependant, ce n'est pas tant comme dans la culture conspirationniste dominante américaine, c'est-à-dire celle des WASP, la thèse d'une conspiration juive internationale pour dominer le monde via la banque et la finance[548] qui prévaut dans un premier temps chez les noirs américains. Si la dimension économique existe[549], elle est au départ secondaire par rapport à la question raciale. C'est d'ailleurs ce conspirationnisme racialiste et non économiciste qui va conduire Nation of Islam à se rapprocher d'autres groupes promouvant un suprématisme génétique et biologique : le Ku Klux Klan pour Malcolm X et Jeremiah X, l'American Nazi Party de George Lincoln Rockwell pour Elijah Muhammad[550]. Dès lors, cet antisémitisme dont les enquêtes montrent qu'il était partagé par environ la moitié des afro-américains, contre un tiers des blancs en comparaison[551], se traduisait concrètement par le pillage de magasins tenus par des juifs dans les ghettos, leur boycott ainsi que le développement de commerces communautaires tenus par les noirs eux-mêmes.

Après le départ de Malcolm X en 1964 et la mort d'Elijah Muhammad en 1975, le mouvement connut une véritable inflexion radicale sous la direction du septième fils de celui-ci, Wallace Muhammad, qui assouplit non seulement le code vestimentaire mais qui, surtout, autorisa les blancs à adhérer à Nation of Islam et renonça même au projet d'un État noir. Plus encore, avec lui les femmes furent autorisées à occuper des postes dirigeants au sein de l'organisation. Avec Wallace Muhammad, le mouvement délaissait en quelque sorte le terrain purement politique au profit du religieux. Selon lui, la religion musulmane, « n'exige pas le degré d'organisation et de contrôle centralisé que nous avons utilisé. Les musulmans sont juste des musulmans, ils vont à la mosquée, et c'est tout »[552]. En réaction, Louis Farrakhan prit en 1981 la tête du mouvement et il entendait revenir à la lettre de l'enseignement d'Elijah Muhammad.

548 Cf *Infra* Partie 2 Chap. 2 III-B.

549 Ainsi, Elijah Muhammad dénonçait la conspiration économique internationalement mise en œuvre par les Rothschild, les Sulzberger, les Guggenheim et les banquiers juifs internationaux. Peter L. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X* [1979],Urbana-Champaign,University of Illinois Press, 1979, p. 15.

550 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 160.

551 Marvin Weitz, *op cit*, pp. 180-276.

552 Wallace Muhamamd, *The Atlanta Journal Constitution*, 4 mai 1985.

B – Louis Farrakhan et les mutations contemporaines de l'activisme afro-américain de Nation of Islam

Né Louis Eugene Walcott le 11 Mai 1933 à New York[553], Farrakhan est le fils illégitime de Sarah Mae Manning, femme de ménage récemment arrivée aux États-Unis et au service de blancs, et de Percival Clark, un chauffeur de taxi jamaïcain. Le patronyme de Walcott lui vient ainsi de Louis Wallace l'homme qui fréquente sa mère mais dont elle se sépare entre 1937 et 1938 ; la date de leur rupture n'est pas clairement établie. Sarah Mae s'installe alors avec ses deux garçons dans le quartier noir de Boston, à Roxbury au cœur de l'hyperghetto. Louis vit une enfance assez déstructurée entre les différents déménagements, quatre en six ans, le secret de sa paternité, les tensions raciales et ethniques au sein du quartier et une relative pauvreté. Cependant, malgré les handicaps sociaux, sous la pression de sa mère qui attache une haute importance à l'éducation, le jeune Louis réussit un parcours scolaire remarquable. Il apprend également le piano ainsi que violon et se montre très actif dans la vie de son église où il côtoie des membres de l'Universal Negro Improvement Association (l'Association Universelle pour l'Amélioration de la condition Nègre) de Marcus Gravey. A 14 ans, il est reçu dans le plus ancien et prestigieux lycée de Boston, le Boston Latin School qu'il décide cependant de quitter au profit d'English High, un autre établissement très réputé où la mixité raciale diminue son sentiment d'isolement. Il y étudie le latin, l'anglais, les mathématiques et l'histoire. Admis brillamment à l'Université noire de Winston-Salem, Louis Walcott abandonne ses études supérieures pour épouser et subvenir aux besoins de sa fiancée enceinte. Ayant poursuivi la pratique de la musique, il devient alors au début des années 1950 musicien professionnel. En 1955, en tournée dans la Cité des vents, plaque tournante de la musique jazz, Walcott côtoie pour la première fois des militants de Nation of Islam. A Chicago, il rencontre alors Elijah Muhammad qui le fascine ; lui et sa femme décident alors de rejoindre le mouvement. Il opte alors pour le pseudonyme de Louis X et met ses dons musicaux incontestables au profit de l'organisation[554] jusqu'à ce que Muhammad proclame la musique sacrilège et interdite aux membres de l'organisation. Fidèle à Muhammad après le départ de son ami Malcom X, Louis X se voit alors attribuer le nom islamique de Farrakhan. A la mort d'Elijah Muhammad, Farrakhan entre en conflit avec son fils, qu'il accuse d'avoir organisé, avec l'aide du gouvernement, un complot pour assassiner

553 Les éléments biographiques rapportés proviennent des ouvrages suivants : Therese De Angelis, *Louis Farrakhan* [1998], Philadelphie, Chelsea House Publishers, 1998, 112 p. Amy Alexander (dir.), *The Farrakhan Factor* [1998], New York, Grove Press, 1998, 308 p.

554 Il écrira notamment le titre *A White Man's Heaven Is a Black Man's Hell* (Le paradis pour un homme blanc est l'enfer pour un homme noir) vendu à plus de 10 000 copies en 1960 et joué en public au Carnegie Hall à New York en 1961. Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 166.

son père. Dès 1978, Farrakhan entend alors revenir à la lettre de l'enseignement d'Elijah Muhammad et, en 1981, il proclame officiellement la renaissance du mouvement qui renoue alors avec le conspirationnisme antisémite puis évolue vers une rhétorique homophobe et masculiniste avec l'émergence de la question du sida dans le débat public. Parallèlement, depuis les années 1980, Farakhan mène une stratégie de désenclavement et de légitimation de Nation of Islam auprès de l'opinion publique américaine.

Dans un premier temps en effet, Farrakhan réinvestissait la vision afrocentrique conspirationniste d'une domination blanche, et notamment juive, destinée à asservir les populations noires. La thématique de l'exploitation des corps noirs était alors convoquée en tant que nécessité de prendre conscience de la domination et de la faire cesser : « rappelez-vous simplement ce que fait l'Amérique blanche lorsqu'elle inonde (de drogue) les quartiers noirs. Elle sait que l'heure de notre soulèvement est venu, mais, mes frères, vous ne pouvez pas vous soulever lorsque vous êtes défoncés (*nodding*) »[555]. Cette vision conspirationniste conduisait en 1985 le leader de Nation of Islam à entamer une sorte de tournée à travers les États-Unis dont le point culminant fut le discours prononcé au Madison Square Garden de New York. En présence d'invités tels que Thomas Metzger, néo-nazi, ancien Klansman et fondateur du groupe suprématiste White Aryan Resistance, ou du négationniste Arthur Butz, Farrakhan déclara que « le germe du meurtre est implanté dans le cœur des juifs, non seulement dans notre nation, mais aussi partout dans le monde »[556]. Loin d'être isolée, cette saillie s'inscrivait dans une stratégie mise en place dès 1984 consistant à la fois en une volonté de dépasser le cercle des militants radicaux tout en réaffirmant les souffrances collectives et les discriminations subies par les afro-américains. D'un côté, cette stratégie prenait la forme d'un soutien sans faille à la campagne de Jesse Jackson lors des primaires Démocrates de 1984 au cours desquelles le Révérend laissa, lui aussi, libre cours à une diatribe antisémite sans ambiguïté : « Tout youpin (*hymie*) veut parler d'Israël ; à chaque fois que vous allez à youpinville (*hymietown*, c'est-à-dire New York), c'est la seule chose dont ils veulent tous parler »[557]. Si une telle déclaration déclencha de vives condamnations au-delà même de la communauté juive, Farrakhan en revanche accentua son soutien à l'ancien leader du mouvement des droits civiques mais aussi ses critiques envers les juifs, considérés comme les pires ennemis des noirs pour trois raisons. D'abord, les juifs oppriment économiquement les noirs, ils sont des Shylocks, des usuriers sans scrupules ou des

555 Louis Farrakhan, *Seven Speeches* [1974], New York, Ministry Class, 1974, p. 117.
556 Cité *in* Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 166.
557 *Ibid*. p. 171.

marchands de sommeil. Ensuite, Israël est un État raciste qui opprime le peuple Palestinien. Enfin, Israël, et donc les juifs soutiennent la politique d'Apartheid menée par l'Afrique du Sud[558]. De telles positions conduisaient alors Nation of Islam à produire un ouvrage intitulé *The Secret Relationship Between Blacks and Jews* (*La relation secrète entre les noirs et les juifs*) où il était développé la thèse selon laquelle les juifs furent les principaux responsables d'un holocauste noir passé largement sous silence : la traite négrière[559]. Ainsi, loin de se limiter à un afrocentrisme légitime, Nation of Islam en vint à produire un discours ethnosociologique, au sens d'Anita Waters, réinvestissant l'ensemble des thématiques conspirationnistes et légendes urbaines relatives à la souffrance des corps noirs : le sida, les armes à feu, les drogues, l'empoisonnement des afro-américains par la nourriture ou les boissons, les stérilisations et les avortements forcés ; tout ceci participerait d'une vaste cabale organisée par les juifs, avec le soutien du gouvernement, pour procéder à une dépopulation ou un génocide noir aux États-Unis. Et, ce discours portait ses fruits auprès des populations afro-américaines puisqu'au milieu des années 1990, la popularité de Farrakhan atteignait des sommets : 62% des sondés trouvaient son action positive pour la communauté, 63% qu'il disait la vérité et même 67% qu'il était un véritable leader pour les noirs américains[560]. Si cette popularité grandissante ouvrait à Farrakhan les portes des grands médias nationaux américains, le mouvement se rapprochait encore des groupes conspirationnistes et négationnistes d'extrême droite tels que l'Institute for Historical Review fondé par Willis Carto, la John Birch Society, ou encore le mouvement LaRouche, en particulier sur la question du sida. Surtout, Farrakhan en vint à développer la thèse, masculiniste et homophobe, qui demeure aujourd'hui dominante dans l'imaginaire politique de son mouvement : celle d'un homme, d'un mâle, noir hétérosexuel en grand danger.

« Dieu n'aime pas les hommes qui vont avec les hommes, la luxure en tête comme il devrait l'avoir pour une femme. Si vous pensez que le royaume de dieu sera ouvert à ces sortes de merdes dégénérées, vous avez complètement perdu l'esprit »[561].

558 Ernest Allen Jr., « Minister Louis Farrakhan and the Continuing Evolution of Nation of islam » *in* Amy Alexander (dir.), *op cit*, p. 82.

559 Nation of Islam, *The Secret Relationship Between Blacks and Jews* [1991], Chicago, Nation of Islam Publishing, 1991, 334 p. En contrepoint, les militants de Nation of Islam émettent des doutes sur la réalités du massacre organisé des juifs européens par les nazis ou, au moins estiment qu'il fait l'objet d'un traitement excessif et disproportionné.

560 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 177.

561 Louis Farrakhan cité *in* Irene Monroe, « Louis Farrakhan's Ministry of Misoginy and Homophobia » *in* Amy Alexander (dir.), *op cit*, p. 175.

Pour Louis Farrakhan en effet toute représentation masculine noire autre que celle du mâle viril, viriliste, machiste, hétérosexuel et dominateur est inadmissible et relève soit de la perversion, soit d'un désordre mental, soit enfin d'une conspiration destinée à efféminer les hommes noirs. Les homosexuels, hommes ou femmes, le transgendérisme ainsi que les mouvements féministes ou simplement progressistes sont alors perçus comme participants d'un complot destiné à faire perdre toute sa virilité et son honneur à l'homme noir. Considéré traditionnellement comme le chef de famille, la domination du *pater familias* sur sa femme et ses enfants était perçue comme une norme sociale culturellement admise mais qui semble, depuis les années 1960, largement en cours de délitement pour des raisons économiques. Nous l'avons déjà souligné, le taux de chômage des populations afro-américaines est largement élevé, particulièrement chez les hommes, de sorte que dans de nombreuses familles, seule la femme travaille, comme femme de ménage ou garde d'enfants par exemple, et devient *ipso facto* la seule source de revenus du foyer. En conséquence, il naît alors le sentiment que l'homme, le mâle, n'assume plus son rôle social traditionnel puisque ce n'est plus lui qui protège sa famille et subvient à ses besoins ; au contraire, il devient dépendant de son épouse, il est atteint dans ses attributs de dominant, sa fierté, son statut et son identité de genre. En d'autres termes, tout se passe comme si l'homme noir était symboliquement émasculé. Or, ce type d'explication masculinocentrée en terme de genre, loin de se limiter aux cercles militants, a trouvé ses lettres de noblesses et de respectabilité académique chez le sociologue néoconservateur Daniel Patrick Moynihan qui alla même jusqu'à affirmer que le modèle familial afro-américain était un système matriarcal contribuant à affaiblir non seulement les hommes noirs mais aussi l'ensemble de la communauté. Selon lui l'incapacité des hommes noirs à s'affirmer comme des figures d'autorité conduirait à la faillite de la famille nucléaire afro-américaine, engendrant à son tour le développement d'un système d'assistanat et de dépendance aux aides sociales ainsi qu'une forte propension à se tourner vers les activités criminelles ou délictueuses[562]. Dès lors, face à cette situation, il faut, pour Farrakhan, sauver l'homme noir qui se retrouve ainsi complètement essentialisé à sa couleur de peau ou, plus exactement, réduit à une identité unique et monolithique fonction du taux de mélanine contenu dans son épiderme. Sauver l'homme noir passe alors par la restauration de celui-ci dans son rôle de dominant[563], en exhibant les attributs guerriers de la virilité.

562 Daniel Patrick Moynihan, *The Negro Family : The Case for National Action* [1965], Washington, U.S. Government Printing Office, 1965, 78 p.

563 Le point d'orgue de cette volonté de restaurer l'homme noir dominant fut sans conteste la *Million Man March*, ou journée de l'expiation, organisée à l'initiative de Farrakhan le 16 octobre 1995 où il interdit aux femmes de se présenter. D'ailleurs, pour les militantes féministes, afro-américaines ou non, cette journée fut perçue comme un véritable symbole de sexisme et de phallocratie. Loin de rassembler les afro-américains, elle apparaît de ce point de vue comme un facteur de division en termes de genre au sein de la communauté noire américaine. Ron Wynn, « Million Man March should Unify rather than Divide African Americans », *The Tennessee Tribune*, 28 Septembre

Sa mission communautaire est d'alors d'assurer la conservation de la « race » par la reproduction. En d'autres termes, l'acte sexuel n'est pas, du point de vue de Nation of islam, un acte de plaisir ou un acte d'amour, c'est un acte de reproduction mais plus fondamentalement encore un acte militant. Les femmes sont pour leur part considérées comme un utérus ou un ventre (*womb*)[564] au service de la Cause, de la conservation de la race. A l'inverse, les homosexuels ou même les personnes entretenant une relation avec un(e) non-noir(e) sont perçus comme des traîtres à la Cause de la libération et du nationalisme noir, ils doivent donc être ostracisés pour le bien supérieur de la communauté.

Dans les années 2000, Farrakhan en proie à des soucis de santé[565] se fit plus discret bien qu'il demeure le véritable chef de Nation of Islam. En 2008, il apporta son soutien à Barack Obama qui, en réponse, le refusa sans ambiguïté[566]. Cependant, Farrakhan continua à soutenir les initiatives du Président américain jusqu'à ce qu'il décide d'envoyer des troupes en Libye pour renverser le régime du colonel Kadhafi. En effet, lauréat en 1996 du prix Kadhafi des droits de l'homme, le leader de Nation of Islam, au nom du nationalisme noir et de l'afrocentrisme, resta jusqu'au bout un fidèle partisan du dictateur libyen. Dorénavant, il était clair pour Farrakhan que Barack Obama était un agent au service du complot juif international. En 2011, il le qualifia même de « premier Président juif » de l'histoire américaine[567]. Parallèlement, à partir de 2010 et plus encore depuis 2012, le mouvement s'est rapproché de l'Église de Scientologie avec laquelle il entretient des rapports organiques[568]. Il s'agissait alors de l'aboutissement d'un processus d'hybridation et de créolisation caractéristique des mythes conspirationnistes modernes avec les théories ufologiques débuté dès 1985 lorsque Farrakhan lui-même se mit à raconter son expérience à bord du « Vaisseau Mère » ou Elijah Muhammad, décédé en 1975, lui aurait personnellement demandé de conduire, le jour venu, les membres de l'organisation vers des vaisseaux spatiaux destinés à les sauver de la fin des temps[569]. En Octobre 2013, suite à une attaque cardiaque, Louis Farrakhan fut contraint d'annuler sa participation au *Holy Day of Atonement* (Jour Saint de l'Expiation) à Tuskegee, le discours inaugural fut alors prononcé par celui qui est le favori à sa succession : Ishmael Muhammad.

1995.

564 Irene Monroe, *op cit*, p. 280.

565 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 187.

566 Margaret Ramirez, « Louis Farrakhan backs Obama for President at Nation of Islam Convention in Chicago », *Chicago Tribune*, 25 février 2008.

567 Palash Ghosh, « Louis Farrakhan Defends "Brother" Gaddafi ; blasts U.S. Action in Libya », *International Business Times*, 31 Mars 2001.

568 Eliza Gary, « The Mothership of All Alliances », *New Republic*, 5 Octobre 2012.

569 Robert Alan Goldberg, *op cit*, p. 181.

Affaibli par la maladie et par l'âge, Farrakhan n'est, selon l'Anti-Defamation League, réapparu en public qu'au mois de Décembre 2013[570].

En résumé, l'imaginaire conspirationniste des afro-américains s'articule autour de légendes urbaines ayant pour fondement commun l'idée d'une mutilation ou d'une manipulation des corps conduisant à un génocide noir ainsi qu'à leur exploitation économique. Fraction dominée de classes dominées, les populations noires en viennent alors parfois à produire un discours afrocentrique dévoyé en ceci qu'il aboutit à la formulation d'une ethnosociologie voyant les maux sociaux comme le résultat d'une conspiration organisée par les blancs, le gouvernement ou même les juifs. C'est le cas de Nation of Islam. Cependant, sauf à accréditer la thèse d'une « pathologie collective » (*black paranoia*), sorte de tare congénitale inhérente à la condition noire qui rendrait ces populations incapables de porter le moindre regard lucide et critique sur elles-mêmes, il ne faut en aucune manière nier la dimension instrumentale du recours à la rhétorique conspirationniste en tant qu'appel à la mobilisation collective, la libération des noirs américains par eux-mêmes.

L'assassinat de John F. Kennedy le 22 Novembre 1963 à Dallas, les attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington, au même titre que le développement épidémique du sida ont largement contribué à façonner la culture de la conspiration aux États-Unis. Pourtant, si de tels événements nourrissent les fantasmes complotistes, ceci n'a rien d'inéluctable. En effet, pour que des significations complotistes soit attachées à un fait, encore faut-il qu'un acteur les envisage comme le résultat d'un complot. En d'autres termes, il n'y a ni nécessité ni endogénéité à ce qu'un événement soit présenté comme relevant non pas d'une vérité officielle, mais d'une conspiration dissimulée au public. D'ailleurs, chaque jour dans le monde se produisent des événements tragiques, dont nous n'avons même pas connaissance, sans qu'une quelconque signification conspirationniste ne leur soit attachée. Aussi, si la survenance d'un événement extraordinaire, et plus encore sa publicité, sont des prérequis indispensables à la formulation de théories du complot, l'intervention d'un second élément est elle aussi nécessaire : un leader conspirationniste, comme Louis Farrakhan, David Icke ou bien encore Lyndon LaRouche, qui produit un méta-récit conspirationniste en rattachant tel ou tel événement à un méga-complot. Attachons-nous à présent à l'étude des acteurs du complotisme[571] : les leaders conspirationnistes et les boucs-émissaires.

570 http://blog.adl.org/anti-semitism/farrakhans-first-appearance-after-heart-attack-features-anti-semitism Ainsi, à cette occasion, Louis Farrakhan a publiquement révélé qu'il venait de passer deux mois dans un hôpital suite à une attaque cardiaque.

571 Nous ne reviendrons pas sur les citoyens enquêteurs. Cf *supra* cette même partie Chap. 1 I-B-1°) et 2°).

Partie 2 : Les acteurs du complotisme, leaders conspirationnistes et boucs-émissaires

Pour que les différentes théories du complot que nous avons présentées dans la première partie prennent vie, l'intervention d'un théoricien du complot, d'un leader conspirationniste, dénommé « leader paranoïaque »[572] sous la plume de l'historien Richard Hofstadter est indispensable. En effet, sans son intervention, jamais des phénomènes extraordinaires tels que les attentats du 11 Septembre, des tremblements de terre ou l'assassinat de JFK ne recevraient d'interprétations cryptologiques et réinscrites dans un méta-récit conspirationniste. Aussi, il appartient alors au leader conspirationniste de définir lui-même les termes du complot qu'il entend combattre, qu'il se limite à la dénonciation d'un complot particulier et circonstancié ou bien à la formulation d'une thèse conspirationniste systématique, c'est-à-dire à un méga-complot universel dans le temps et dans l'espace. Or, pour un leader conspirationniste, dénoncer l'existence d'un plan secret ou d'un complot impose nécessairement d'impliquer une seconde catégorie d'acteurs sociaux en désignant les responsables de la conspiration : les boucs-émissaires. A la fois victimes et responsables, les boucs-émissaires n'ont pas d'existence propre ou intrinsèque, leur apparition est suspendue à la volonté du leader conspirationniste lui-même. En ce sens, les boucs-émissaires constituent une catégorie hétérodéterminée. Accusés d'être à l'origine de tous les maux, de toutes les crises ou catastrophes qui touchent la société, les boucs-émissaires sont en quelque sorte l'incarnation du Mal absolu. Ils devinent, aux yeux des leaders conspirationnistes, l'objet de persécutions légitimes en répression de leurs fautes jugées inexpugnables, sauf à admettre leur élimination totale. Les leaders conspirationnistes sont alors convaincus de la justesse de leur *Cause*. En conformité avec leur esprit et leur rhétorique manichéens, ils s'engagent dans une lutte eschatologique et téléologique, dont il leur appartient de définir les termes, avec un ennemi qu'ils ont eux-mêmes déterminé. Dès lors, ayant déjà envisagé les citoyens enquêteurs[573], il convient alors d'étudier ces autres deux catégories d'acteurs du conspirationnisme : les leaders conspirationnistes et leurs boucs-émissaires. Pour ce faire, nous procéderons d'abord à l'étude monographique des thèses de deux leaders conspirationnistes majeurs, Lyndon LaRouche et David Icke, avant de procéder à une remonté en généralité afin de proposer un idéal-type du théoricien du complot.

572 Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.
573 Cf *Supra* Partie 1 Chap. 1 II-B.

Chapitre 1 : Le leader conspirationniste : entrepreneur politique du complot global. Approche empirique, monographique et idéale-typique

« *L'une des choses impressionnantes de la littérature conspirationniste est le contraste entre la fantaisie des conclusions et la presque touchante attention qu'elle montre constamment dans les éléments matériels rapportés. Ceci produit un effort héroïque pour prouver par divers indices que seulement ce qui est incroyable doit pouvoir être cru* »[574].

I – Lyndon LaRouche ou la rhétorique du méga-complot judéo-britannique et ses corollaires antisémites, racistes, homophobes et masculinistes[575]

« Mon ami Lyndon LaRouche est l'homme politique Américain le plus controversé et le plus diffamé de notre temps et, sans doute, de tous les temps : ceux qui ne l'ont ni lu, ni entendu, ni connu ne sont pas les moins acharnés. Ils répètent le plus souvent des segments de phrases colportés par ses ennemis ou le contenu de rapports qui leur ont été fournis par des "experts" toujours intéressés »[576].

Par cette affirmation inaugurale, tirée de sa préface de *Alors, Vous voulez tout savoir sur l'économie?*, Jacques Cheminade pose la question fondamentale : qui est réellement Lyndon LaRouche ? Néo-nazi patenté pour les uns, agent soviétique pour d'autres, illuminé pour les derniers ; une chose est en tous les cas claire de prime abord, Lyndon LaRouche ne laisse pas insensible ou indiffèrent. Largement méconnu en France jusqu'à l'élection présidentielle française de 2012 et la présence de Jacques Cheminade[577] ; et bien que son mouvement de jeunesse soit relativement bien implanté et développé sur le vieux continent, LaRouche connaît une popularité fluctuante aux États-Unis. Jamais réellement considéré comme une menace sérieuse malgré les multiples enquêtes de la CIA et du FBI sur son compte, LaRouche parvient, au gré des événements, à s'attirer toujours de nouveaux adeptes. Depuis son opposition forcenée à la guerre du Vietnam jugée « interminable et sans objet »[578], sa supposée lutte contre la « secte des drogués », l'émergence du sida ou, plus récemment, l'opposition au plan *Health Care* du Président « nazi »[579] Obama ou face à l'expulsion des individus en cessation de paiement à cause de la crise dite des *subprimes*, le

574 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 35.

575 L'ensemble des développements relatifs à Lyndon LaRouche sont issus d'une version réactualisée et largement remaniée de notre mémoire de recherche de Master 2ème année de science politique présenté en Septembre 2010 à l'Université de Paris-Est Marne-la-Vallée intitulé *Les idées politiques de Lyndon LaRouche*, réalisé sous la direction de monsieur Laurent Godmer, Maître de Conférence en Science Politique.

576 Lyndon LaRouche, *So, You Wish to Learn All about Economics?* [1984], New York, The New Benjamin Franklin House, 1984, préface p. 1.

577 Voir par exemple : Julien Giry, « Jacques Cheminade est-il vraiment un candidat comme les autres ? », *Rue 89*, 17 mars 2012.

578 Lyndon LaRouche, *op cit*, 1984, p. 106.

579 Annexe N°13 : Affiches LaRouchistes dénonçant le Président Obama comme un nazi.

mouvement LaRouche connaît un développement régulier à mesure que son leader se découvre de nouveaux ennemis tous qualifiés de fascistes et/ou d'agents à la solde du complot britannique. En effet, le monde selon Lyndon LaRouche se résume à une succession de complots que lui seul, grâce à ses capacités de visionnaire, est capable de déceler et de révéler avant même que les autres n'en eussent ne serait-ce que de vagues soupçons. Revenons alors sur la rhétorique conspirationniste de Lyndon LaRouche qui « s'est lui-même transformé d'un économiste marxiste en un conservateur rouge-blanc-bleu en l'espace de 10 ans, c'est l'histoire d'un politicien caméléon »[580].

A – Lyndon LaRouche et le mythe de la synarchie judéo-britannique

« On a souvent essayé d'expliquer certains comportements politiques de cet establishment libéral en termes de conspiration. Il y a certes une grande part de conspiration dans la mise en œuvre de telles politiques. Les conspirations existent, mais la plupart des explications fournies quant au pourquoi et au comment deviennent vite absurdes, lorsque l'écrivain ou l'orateur tentent d'expliquer ce processus en termes simple de cupidité ou de quelque chose de cette nature »[581]

L'empire britannique, pour LaRouche, agit comme le maître d'œuvre d'un complot mondial, ou d'une synarchie[582], en vue de maintenir sa puissance et sa domination sur le reste du monde. Cependant, il ne suffit pas de révéler la conspiration, encore faut-il en apporter les preuves. Si les aspects financiers sont présentés par LaRouche dans son ouvrage *Alors, vous voulez tout savoir sur l'économie?*, la révélation globale du plan de l'oligarchie britannique est réalisée par une de ses proches collaboratrices, Carol White[583].

580 John Mintz, « Ideological Odyssey : From Old Left to Far Right », *The Washington Post*, 14 Janvier 1985.
581 Lyndon LaRouche, *op cit*, p. 175.
582 Olivier Dard, *La synarchie. Le mythe du complot permanent* [1998], Paris, Perrin, 2012, 384 p.
583 Carol White, de son nom de jeune fille Carol Schnitzer, partagea jusqu'en 1972 la vie de Lyndon LaRouche. Mariée par la suite à Christopher White, lui aussi membre du mouvement LaRouche, elle resta l'une des collaboratrices les plus proches de Lyndon LaRouche en qualité de rédactrice en chef de la revue *Fusion*. Quant à Chris White, il s'attira les foudres de LaRouche, exilé au Royaume-Uni afin d'organiser la section britannique du mouvement, il fut rappelé à New York en 1973, pour participer à une réunion annuelle de cadres du mouvement qui lui fut fatale. En effet, dès l'été 1973, LaRouche obligea ses partisans à affronter leurs « peurs psycho-sexuelles » afin de se redresser. Selon lui, c'était l'incapacité sexuelle des hommes de gauche qui fondait leur incapacité politique. Lyn Marcus (Lyndon LaRouche), « The Sexual Impotence of the Puerto Rican Socialist Party », *The Campaigner*, 2 Décembre 1978, p. 28. Dès lors, LaRouche s'attachait à construire une nouvelle personnalité à ses disciples. En clair, il se lançait dans ses premières tentatives, encore artisanales de « lavage de cerveau ». Ainsi, une cassette audio d'une séance d' « *Ego stripping* » envoyée au *New York Times* par les propres partisans de LaRouche afin de prouver la tentative de meurtre sur leur maître par Chris White se révèle fort instructrice quant au déroulé desdites séances. On y apprend alors que le jeune homme de 26 ans était totalement privé de vêtements, de nourriture ainsi que de boisson durant plusieurs heures au moins et, en plus, on y entend LaRouche demander d'augmenter le voltage, la technique des chocs électriques était déjà appliquée dès 1973. L''enregistrement est jalonné de hurlements de douleur, de suppliques de pitié envers les bourreaux, de « déglutissements » vomitifs... « une pure terreur psychologique » et une « dépersonnalisation » concluait Christine Berl témoin de l'une de ces séances et ancienne adepte de LaRouche. On est loin de cet « acte d'amour social » dont parlait LaRouche pour qualifier ces séances. Denis King, *LaRouche and The New American Fascism* [1989], Doublesay, 1989, p. 30.

« Ce livre a été écrit pour dénoncer les hommes derrière cette conspiration. Pour révéler la manière dont ils opèrent, et aussi dont ils pensent. Cette histoire se déroule principalement en Angleterre, dans la mesure où, en dernière analyse, le traître establishment libéral occidental n'est en réalité que la domestique oligarchie britannique »[584].

Ainsi, rechercher les hommes derrière le complot revient d'abord à en découvrir les instigateurs, ceux par qui le mal est arrivé. Dans ce sens, White s'adonnait à retracer les origines jésuitiques et maçonniques, les modes d'organisation de la conspiration avant de s'attarder sur l'étude du complot au XXe siècle. L'imaginaire conspirationniste de LaRouche est alors tout à fait classique dans la mesure où, en impliquant les francs-maçons, les jésuites puis les juifs, celui-ci s'inscrit dans la tradition de la pensée conspirationniste afin de trouver une certaine légitimité à ses propres thèses anglophobes. En effet, comme le soulignait Daniel Pipes les catégories de conspirateurs « sont principalement deux : les juifs et les sociétés secrètes »[585]. Ainsi, depuis la fin du XIXe siècle, les juifs, considérés comme une « race » à craindre à tout prix et non plus en tant que communauté religieuse, doivent « faire face à l'accusation (qu'ils) tentent de conquérir le pouvoir sur la terre entière »[586]. De la même manière, les sociétés secrètes, qu'il s'agisse des Illuminatis ou des francs-maçons, sont elles aussi accusées de mettre en œuvre des plans de domination séculaire du monde. Enfin, même l'idée d'une conspiration judéo-britannique telle que développée par LaRouche et les siens n'est en rien une œuvre novatrice. En effet, depuis les travaux de l'historien allemand Oswald Spengler, les « membres de l'establishment libéral anglo-américain »[587] et les juifs sont vus comme étant les deux facettes d'une même médaille. De même, que ce soit en Russie où les *Protocoles des Sages de Sion* prétendent que le sionisme a toujours été un « ami de la politique étrangère britannique »[588], ou aux États-Unis lorsqu'un opposant au Président Groover Cleveland en fit « un agent au service des banquiers juifs et de l'or britannique »[589] , juifs et Anglais ont souvent été associés ou assimilés. Bref, si les postulats et les théories conspirationnistes de LaRouche sont éculés, il reste à en retracer le fil et à présenter son imaginaire conspirationniste en détails.

584 Carol White, *The New Dark Age Conspiracy : Britain's Plot to Destroy Civilization* [1980], New York, The New Benjamin Franklin House, 1980, p. 17.
585 Daniel Pipes, *Conspiracy. How the Paranoid Style Flourishes and Where it Comes from* [1997], New York, Simon & Schuster, 1999, p. 26.
586 *Ibid*. p. 27.
587 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 37.
588 Cité *in* John S. Curtiss, *An Appraisal of the Protocols of Zion* [1942], New York, Columbia Press University, 1942, p. 24. Les Protocoles font également référence à une « parenté entre les britanniques et les juifs ». Herman Bernstein, *The Truth about "The Protocols of Zion" : A Complete Exposure* [1935], New York, Covic Friede, 1971, p. 65.
589 Richard Hofstadter, *The Age of Reform* [1955], New York, Vintage Book, 1960, p. 73.

1°) Les origines économiques du complot britannique

Sur le plan économique l'ouvrage central de Lyndon LaRouche, *Alors, Vous voulez tout savoir sur l'économie?*, fait état au chapitre neuf, intitulé « l'infrastructure économique de base », du point de départ du complot britannique : les origines économiques de la synarchie. En effet, l'économie et la finance, placées sous la domination coloniale de l'Empire britannique, seraient les premiers instruments, au même titre que le trafic de l'opium, permettant à la Grande Bretagne d'asseoir sa domination. À titre d'exemple, la crise de 1929, comme celle de 2008, seraient des tentatives du « système britannique » pour détruire le « modèle Américain », selon la terminologie employée par LaRouche dans son film *1932 Le système Américain contre l'Empire Britannique*[590].

Grâce à ses « qualités exceptionnelles », le leader conspirationniste est cet être capable de deviner, avant les autres, les complots[591], LaRouche était alors à même de dater de manière on ne peut plus précise le début de la conspiration :

> « En 1763, à l'époque de ce long trajet en carriole, Adam Smith reçut les instructions de Lord Shelburne concernant la destruction économique et la limitation de l'autonomie des colonies anglaises en Amérique du Nord. A partir de là et jusqu'en 1863, l'establishment britannique, principalement regroupé à cette époque autour de la Compagnie Britannique des Indes Orientales, s'efforça de détruire les États-Unis »[592].

Dans l'esprit de LaRouche, il ne faisait alors aucun doute qu'une volonté de détruire les États-Unis était et demeure l'œuvre de la Couronne Britannique. En effet, dès l'indépendance des États-Unis, la crainte d'un complot anglais afin de reprendre la main dans les anciennes colonies devint rapidement un thème répandu dans la culture populaire. LaRouche réactualisait alors ce mythe en faisant des conservateurs des deux côtés de l'Atlantique des alliés, des espions[593] et des agents britanniques secrètement infiltrés dans les cercles de pouvoir Américains afin de mieux les détruire de l'intérieur, grâce notamment à l'économie.

LaRouche identifiait alors nommément les bénéficiaires de l'opération : « les familles liées aux Compagnies des Indes Britanniques et Hollandaises, à New York et dans le New Jersey, ainsi que leurs alliés de la Nouvelle Angleterre : les Russell, Cabot, Lowell, Higginson, Perkins, Cushing,

590 www.daylimotion.com/video/x6rclo_1932-le-systeme-americain-contre-lnews
591Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 30-31
592 Lyndon LaRouche, *op cit*, p. 172.
593*Ibid*.

etc »[594]. A sa manière, LaRouche semblait reprendre à son compte ce qui dans la culture politique française s'apparente au mythe des « 200 Familles », popularisé par le journaliste collaborationniste Henry Coston[595], c'est-à-dire l'idée que des cercles fortement restreints, plus ou moins occultes, dirigeraient secrètement les destinées réelles du pays ; les dirigeants politiques officiels ne seraient, au mieux, que des écrans de fumée destinés à faire illusion ou, au pire, des marionnettes. Ainsi, LaRouche identifiait ces mêmes familles « derrière les insurrections jacobines de 1790, une intrigue menée par Burr[596] pour détruire les États-Unis entre 1800 et 1804, les insurrections sécessionnistes de 1807-1808, les graves trahisons de 1813 et 1814 »[597]; tous ces événements dans le but de détruire ou, à tous le moins d'affaiblir, les États-Unis.

Avec l'assassinat du Président Abraham Lincoln, fomenté selon LaRouche par les jésuites[598], les principes de *La richesse des nations* furent mis en place pour « piller les États sudistes placés sous occupation militaire fédérale »[599] et ainsi enrichir les familles patriciennes, notamment sous les présidences Roosevelt et Wilson lorsque leur emprise sur le société devint globale. En somme, LaRouche reprenait le célèbre mythe antisémite du « ils sont partout »[600], souvent symbolisé par l'allégorie de la pieuvre tentaculaire engloutissant le monde dans les ténèbres et l'obscurité.

> « Les familles avec l'aide de leur homme de paille, Teddy Roosevelt, et leur président Woodrow Wilson, contrôlèrent les principales universités et les médias d'information libéraux, le monde du spectacle, les principales banques, comme la plupart des maisons d'éditions. Elles formaient l'establishment libéral de la côte Est, couramment identifié comme la branche Américaine de la London Round Table, connue d'abord sous le nom de National Civic Federation avant d'adopter aujourd'hui celui de New York Council on Foreign Relations »[601].

« La destruction de l'infrastructure de l'économie Américaine a-t-elle été planifiée? Dans le sens de ce que nous venons de dire au sujet des familles ? Plus ou moins précisément, oui »[602]. L'entrisme économique et financier britannique, par le contrôle de Wall Street et des grandes banques, comme la banque JP Morgan responsable désignée de la crise de 1929, depuis Londres est

594 Lyndon LaRouche, *op cit*, p. 172.
595 Henry Coston, *Le Retour des 200 familles* [1960], Paris, La librairie Française, 1960, 192 p. Henry Coston, *Les 200 Familles au pouvoir* [1977], Paris, Publications Henry Coston, 1988, 264 p. Pour une analyse de ce mythe des 200 familles voir Pierre Birnbaum, *Le peuple et les gros. Histoire d'un mythe* [1979], Paris, Hachette Littérature, 1995, 258 p.
596 Cf *infra* Partie 3 Chap.1 I-C-1°)
597 Lyndon LaRouche, *op cit*, p. 173.
598 Cf *Infra* cette même partie Chap. 2 I.
599 Lyndon LaRouche, *op cit*, p. 173.
600 Daniel Pipes, *op cit*, p. 86.
601 Lyndon LaRouche, *op cit*, p. 173.
602 *Ibid*. p. 178.

bel et bien selon LaRouche le point de départ d'un complot qui se fait plus global, plus diffus au point d'en devenir une véritable synarchie avec l'alliance des libéraux, des fascistes et des nazis depuis les années 1930.

2°) Les racines philosophiques et politiques de la synarchie

S'inscrivant dans le continuum de la pensée conspirationniste américaine, LaRouche identifiait alors les jésuites et les francs-maçons comme les instigateurs premiers du complot global britannique. En effet, dès les années 1820 et 1830, la thématique d'un complot franc-maçon, en lien avec la mouvance anti-Jackson, contre la jeune République américaine devint une véritable « obsession de la conspiration »[603] pour de nombreux citoyens[604]. Durant les décennies 1840 à 1860, ce furent les jésuites et les catholiques qui devinrent les cibles, et par là même, les victimes de théories du complot les accusant, en lien avec l'Empire Austro-hongrois, de vouloir détruire « les institutions politiques, civiles et religieuses »[605] américaines pour substituer la religion catholique au protestantisme.

> « Depuis leur origine en 1527, les jésuites ont constamment opéré comme l'un des instruments les plus subversifs de l'oligarchie. Il doit être bien compris que la Société de Jésus n'est pas un ordre religieux mais une agence d'espionnage sans autre attache que l'oligarchie britannique. Leurs méthodes, et parfois leurs personnels, fournissent les bases de l'Intelligence britannique »[606].

Si les jésuites étaient à l'origine du « radicalisme britannique »[607] et du complot oligarque, c'est surtout leur organisation, sous forme de société secrète, qui a servi de modèle au développement du réseau occulte britannique selon LaRouche. En effet, lui et ses collaborateurs voyaient les jésuites comme une véritable secte alimentant le trafic international d'opium et capable de mettre en œuvre des entreprises de subversion grâce à leur capacité d'entrisme. Ainsi, Ignace de Loyola, fondateur de la Compagnie de Jésus serait « une sorte de gourou façon Jim Jones qui prêchait devant des foules de femmes hystériques »[608] dans le but d'asseoir un culte de la sagesse basé sur les travaux d'Aristote, « un agent la Ligue de Delphes, qui était au service des ligues anti-platoniques de Perse et d'Égypte dont la volonté était de submerger la Grèce en constituant un tissu de réseaux occultes. C'est Aristote qui arrangea le meurtre du pupille de l'Académie de Platon, le

603 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 14.
604 Cf *Infra* cette même partie Chap.2 II-A. Nous discuterons largement la perception hofstadterienne de l'antimaçonnisme américain.
605 Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 19-20.
606 Carol White, *op cit,* pp. 287-288.
607 *Ibid*. p. 285.
608 *Ibid*. p. 291.

bâtisseur de cités, Alexandre le Grand »[609]. Les jésuites pratiquaient également un entrisme conspirationniste au sein des institutions, notamment là où leur influence pouvait être la plus importante, au niveau de enseignement et particulièrement de l'Université[610]. Entrisme au niveau scolaire, mais entrisme également au niveau du trafic d'opium[611]. Dès lors, le narcotrafic international contrôlé par le Royaume-Uni ne serait que la continuation de pratiques anciennes, depuis les guerres de l'Opium chinoises jusqu'à nos jours. Grâce à cette infiltration dans les sociétés, les jésuites pouvaient non seulement les contrôler mais, plus encore, les déstabiliser[612].

Les jésuites apparaissaient alors à LaRouche et ses collaborateurs comme des individus subversifs, dangereux et conspirationnistes, capables des maux les plus horribles pour parvenir à leurs fins : « les jésuites brûlèrent des livres, tuèrent des intellectuels, et plongèrent des pays entiers dans un cauchemar de terreur soutenu par la réaction aristotélicienne »[613]. Une fois de plus LaRouche correspond parfaitement au type du leader conspirationniste qui considère son ennemi « comme un parfait modèle de malice, une sorte de superman immoral et sinistre, omniprésent, puissant, cruel et s'adonnant à la luxure »[614].

Cependant, le point culminant du complot était alors atteint au Royaume-Uni où la Société de Jésus allait totalement infiltrer l'oligarchie au point même de la remodeler selon sa convenance. En effet, « en Grande-Bretagne, leur (les jésuites) principale opération fut de créer une "faction protestante" contre les humanistes Tudor »[615] afin de prendre le pouvoir secrètement par l'accession au trône des Stuart. Les instigateurs principaux de ce changement de régime étaient alors désignés : « C'est vers la famille Cecil que nous devons concentrer notre attention »[616]. Une fois encore, LaRouche et les siens incriminaient une de ces familles qui selon lui dirigerait l'oligarchie. Avec l'accession au trône du « pitoyable Henry VIII »[617] et sa rupture avec l'Église de Rome, « le plan

609 Carol White, *op cit,* p. 292.
610« Les écoles publiques britanniques, avec leurs rites apparemment irrationnels, sont le pâle reflet de l'endoctrinement jésuite ». *Ibid.*
611 *Ibid.* p. 293.
612 « Tout au long de leur histoire, les jésuites eurent l'habitude d'utiliser leur soutane comme un moyen de couverture pour dissimuler des personnes agissant comme une force capable de déclencher un chaos social. En Amérique du Nord, au XVIIIe siècle, les jésuites ont encouragé et financé des tribus indiennes des côtés français et anglais durant la guerre de Sept Ans pour ravager les maisons des colons Américains ». *Ibid.* p. 295.
613 *Ibid*. p. 301.
614 Richard Hofstadter, *op cit,* pp. 31-32.
615 Carol White, *op cit,* p.301.
616 *Ibid.* p. 302.
617 *Ibid*.

jésuite était en place »[618]. Néanmoins, ce fut avec le règne de Marie Tudor que le plan s'accélérait dans la mesure où la nouvelle reine s'avérait catholique et « la crainte que son règne puisse placer le pays sous le joug de l'Inquisition et des jésuites »[619] voyait le jour à travers le royaume. Après la mort de Marie, « William Cecil mobilisa secrètement ses troupes pour semer la confusion dans les rangs humanistes »[620] et favoriser alors l'accession au pouvoir de Elizabeth Ière dont, par la suite, « il devint le Secrétaire d'État »[621]. Cecil accentuait son emprise en mettant en œuvre des politiques de déstabilisation de l'Angleterre afin de renforcer, par la guerre[622] et la promotion de de la perversion morale[623], le pouvoir occulte de l'oligarchie jésuite et financière[624].

Avec la mort d'Elizabeth en 1603, « la route du trône était ouverte pour Jacques Stuart. Robert Cecil avait continuellement mené des négociations secrètes avec Jacques qui était alors roi d'Écosse […] Au moment où Jacques Ier accéda au trône, la Grande-Bretagne devint le foyer de l'oligarchie conspirationniste pour détruire le républicanisme et le capitalisme industriel »[625]. Cependant, si les jésuites étaient les pères fondateurs de l'oligarchie conspirationniste, ils étaient secondés, selon LaRouche, par « la franc-maçonnerie (qui) servait les britanniques d'une manière séculaire et analogue à la société secrète de l'intelligence jésuite »[626].

> « La franc-maçonnerie naquit, en Angleterre, en tant que force pro-Stuart. Lorsque Jacques II dut fuir l'Angleterre, les francs-maçons s'en allèrent avec lui en France afin de former le noyau dur de la conspiration en sa faveur. Les conspirateurs jacobites qui soutenaient les prétentions Stuart au trône comptaient nombre de jésuites »[627].

Les jésuites, les francs-maçons, tels sont les instigateurs premiers du complot oligarque britannique désignés par les larouchistes. Cependant, LaRouche, en identifiant ces groupes comme responsables du complot, mobilisait un ressort classique du conspirationnisme américain. Ainsi, « le mouvement anti-maçon de la fin des années 1820 et 1830 devint une véritable obsession

618 Carol White, *op cit,* p. 302.
619 *Ibid.* p. 303.
620 *Ibid.* p. 303.
621 *Ibid*.
622 *Ibid.*
623 « L'homosexualité, la pédérastie, la drogue sont les outils nécessaires à la subversion des Républiques » *Ibid*. p.136. « Les deux neveux de Cecil, Anthony et Francis Bacon exerçaient directement leur influence immorale. Ils étaient tout à fait qualifiés pour cela. Anthony avait été menacé d'être expulsé de Bourgogne pour avoir pratiqué la sodomie sur de jeunes garçons, et Francis était un pédéraste notoire » *Ibid.* p. 305.
624 *Ibid.* p. 304.
625 *Ibid.* p. 306.
626 *Ibid.* p. 313.
627 *Ibid.* p. 315.

conspirationniste »[628] qui ne se limitait pas à des cercles ultra-conservateurs ou à l'extrême droite, mais qui se développait « partout dans le nord des États-Unis en lien avec la culture populaire de la démocratie et de l'égalitarisme »[629]. Dans les faits, le complot franc-maçon se présentait à la fois comme un synonyme au complot jacksonnien dans la mesure où Jackson, lui-même maçon, « manifestait le même *animus* contre la possibilité pour un homme ordinaire de se battre face aux institutions aristocratiques »[630] et comme l'expression de revendications égalitaristes des dominés[631]. Le mouvement anti-maçon relevait alors d'un caractère politique conjoncturel, la personnalité d'Andrew Jackson, mais aussi et surtout structurel dans le sens où la maçonnerie était considérée comme une force occulte dirigeant discrètement le pays ou luttant pour détruire le gouvernement.

Dès lors, ce thème d'une conspiration maçonnique trouvait un écho certain dans la culture populaire américaine. En effet, à une époque où la lutte pour l'égalité faisait rage, surtout en Nouvelle-Angleterre, les maçons étaient accusés d'occuper tous les postes clefs de la société civile, du gouvernent, ou des médias. « Les agents maçons infiltrés : shérifs, jurés, juges devaient être ligués avec les criminels et fugitifs maçons. La presse était réputée comme "muselée" par des propriétaires et des éditeurs maçons qui refusaient de diffuser les informations quant à l'influence néfaste des maçons. A une époque où les citadelles de privilèges subissaient de nombreuses attaques, la maçonnerie était perçue comme une fraternité de privilégiés, accaparant toutes les opportunités commerciales et quasi-monopolisant les charges politiques »[632]. La franc-maçonnerie n'était pas seulement une organisation abominable et honnie parmi d'autre, elle était considérée comme d'instance littéralement diabolique, « le chef d'œuvre de l'Enfer »[633].

De ces éléments théoriques et factuels, il s'agit de retenir et comprendre que LaRouche et ses collaborateurs, en s'adressant en priorité à un public américain, réinvestissent des références conspirationnistes typiques de la culture populaire et politique américaine. En identifiant les jésuites et les francs-maçons comme les instigateurs initiaux du complot, LaRouche reprend un thème porteur auquel l'ancienneté confère un certain crédit voire même une certaine légitimité emportant l'adhésion d'un public réceptif à ces théories conspirationnistes. Dès lors que les bases du complot étaient jetées, il ne restait plus à LaRouche qu'à révéler son déploiement séculaire, au XXe siècle

628 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 14.
629 *Ibid*.
630 *Ibid.*
631 Cf *Infra* cette même partie Chap. 2 II-B.
632 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 17.
633 *Ibid*.

notamment.

« H.G Wells et Bertrand Russell était les hommes les plus diaboliques qui vécurent au XXe siècle. Les horreurs qu'ils accomplirent avec sérénité éclipsaient celles de leur protégé Adolf Hitler. La propagande qu'ils écrivirent introduisit les techniques de manipulation de masse des décennies avant que Goebbels ne s'en vante à propos du Grand Mensonge. Une fois leurs écrits replacés dans leurs contextes, le voile tombe. L'empereur est nu, mais hideux et diabolique »[634].

C'est alors dans les écrits de ces « hommes diaboliques » que LaRouche allait rechercher leurs plans machiavéliques pour fonder une « Nouvelle République », c'est-à-dire « un empire britannique avec un pouvoir mondial fasciste »[635]. En effet, LaRouche et White croient fermement dans le caractère ésotérique des ouvrages qui dissimuleraient, selon eux, des scénarios cachés que seuls les initiés sont à même de décoder. Ainsi, LaRouche voyait le Dr Moreau, créé par H. G. Wells, comme la révélation d'un plan MK-Ultra[636] pour empoisonner les étudiants Américains[637]. Si Huxley fut accusé de faire non seulement l'apologie de l'eugénisme, mais également de le promouvoir comme modèle de société[638], ce furent surtout H.G. Wells et Bertrand Russell que les larouchistes percevaient comme les éminences grises du complot[639].

Les motivations secrètes de Wells et Russell étaient alors de développer un système oligarchique mondial refusant le progrès en tentant de maintenir une sorte de statu quo de la domination séculaire du Royaume-Uni. A titre d'exemple, LaRouche envisageait l'Affaire Dreyfus comme une cabale britannique afin d'alimenter l'hostilité germanophobe et antisémite en France pour déstabiliser le pays et « faire apparaître le sionisme plus attractif à des juifs crédules »[640]. En

634 Carol White, *op cit*, p. 36.
635 *Ibid*.
636 Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy. Apocalyptic Visions in Contemporary America* » [2003], Los Angeles, University of California Press, 2003, pp. 75-78. Dans les années 1970, la CIA due reconnaître, et donc mettre un terme, au programme MKULTRA qui consistait en l'expérimentation d'usage de LSD pour interroger des prisonniers ou des militaires. Bien que ceci soit largement condamnable tant sur le plan moral et juridique, il n'en reste pas moins que l'usage de LSD sur les campus américains par la CIA tient du fantasme conspirationniste. Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 I-B-2°).
637 Carol White*, op cit.* p. 38.
638 *Ibid.* p. 59.
639 « Wells et Russell étaient les simples héritiers dégénérés des impérialistes britanniques du XIXe siècle qui pensaient déjà arrêter la croissance industrielle en France, en Allemagne, en Russie et aux États-Unis. Ils ne tentaient même pas de dissimuler leurs motifs derrières leur engagement. Sous couvert d'idéologie socialiste, tout ce qu'ils planifiaient et même plus que ce qu'ils accomplirent est rapporté dans leurs écrits. Les mouvements environnementalistes et maoïstes contemporains, associés aux mouvements de libération nationale et fondamentalistes, comme en Iran, trouvent leurs racines dans les opérations de Russell et Wells. Utilisant leur modèle de la Terreur jacobine, elle-même dirigée depuis Londres, Wells et Russell avaient pour objectif de détruire le capitalisme industriel afin d'établir une hégémonie mondiale de type féodale et oligarchique, un nouvel âge noir ». *Ibid*. p. 39.
640 *Ibid.* p. 45.

effet, s'il est admis de nos jours que les accusations formulées à l'encontre de Dreyfus furent pires calomnies, il n'en demeure pas moins que LaRouche en donnait une version toute personnelle. Si l'incrimination d'Esterhazy était bien reprise, celui-ci n'apparaissait qu'en tant que pion de l'oligarchie britannique et « des Rothschild (qui) lui donnèrent un travail en tant qu'ami des juifs malgré ses relations avec Édouard Drumont »[641], éditeur du journal antisémite *La Libre Parole*. Mais encore, les pro-dreyfusards eux aussi auraient été secrètement manipulés puisque « Zola n'était qu'un des nombreux artistes patronné par les Rothschild ». En effet, « la véritable cible de l'Affaire Dreyfus était en réalité Gabriel Hanotaux dont la politique était de forger une alliance Franco-allemande »[642]; l'affaire Dreyfus, en alimentant la germanophobie et l'antisémitisme populaire tombait alors à point nommé pour faire échec à cette politique et mener à la démission de Hanotaux. L'hégémonie britannique était alors préservée. Le Royaume-Uni ne tolérait ainsi aucune concurrence et fomentait alors de nombreuses conspirations afin de maintenir sa domination séculaire sur le monde. Pêle-mêle, LaRouche dénonçait alors les Rothschild comme les banquiers « du Bund »[643], « du terrorisme des musulmans fondamentalistes »[644], particulièrement en Iran, « des groupes anarchistes »[645], celui d'Emma Goldman notamment[646].

En parallèle, Russell et Wells travaillent aussi secrètement au développement du communisme dans le monde afin de le déstabiliser. « Pour voir l'état d'esprit des aristocrates qui planifiaient les nouveaux âges sombres, il convient de se rapporter au livre de Bertrand Russell *L'impact de la science sur la société*. C'est une justification aristocratique d'un génocide de masse, pour la folle destruction de la civilisation comme on en a connu au Cambodge sous le régime de Pol Pot, soutenu par Mao Tse-Tung, le stagiaire de Russell »[647]. En effet, selon les larouchistes, Mao et Hitler étaient des créations et des marionnettes entre les mains de l'oligarchie britannique dont Russell et H.G. Wells étaient des figures majeures[648]. Ainsi, suivant l'adage diviser pour mieux régner, « la balkanisation était une vieille tactique britannique »[649] pour infiltrer et prendre le contrôle des deux grandes puissances antagonistes du XXe siècle : les États-Unis et la Russie.

641 Carol White, *op cit*, p. 45.
642 *Ibid.* p. 38.
643 *Ibid*. p. 58.
644 *Ibid.* p. 60.
645 *Ibid*.
646 www.daylimotion.com/video/x6rclo_1932-le-systeme-americain-contre-lnews
647 Carol White, *op cit*, p. 71.
648 *Ibid.* p. 70.
649 *Ibid*.

« La Grande-Bretagne avait sans discrimination financé Lénine et Trotsky. Mais, à proprement parler, c'était l'Allemagne qui avait laissé Lénine, lui voulant signer un traité compréhensif d'équipement industriel avec les Allemands, rentrer en Russie via l'Allemagne, pendant que Trotsky, refusant ce traité, continuait à toucher les fonds britanniques depuis sa sortie de prison au Canada »[650].

« Les familles avec l'aide de leur homme de paille, Teddy Roosevelt, et leur président Woodrow Wilson, contrôlèrent les principales universités et les médias d'information libéraux, le monde du spectacle, les principales banques, comme la plupart des maisons d'éditions. Elles formaient l'establishment libéral de la Côte Est, couramment identifié comme la branche Américaine de la London Round Table, connue d'abord sous le nom de National Civic Federation avant d'adopter aujourd'hui celui de New York Council on Foreign Relations »[651].

Si Russell préparait, avec l'aide des Rothschild, les subversions les plus diverses afin de détruire de l'intérieur les ennemis et les rivaux de la Grande-Bretagne, H.G. Wells quant à lui prenait les devants et imaginait le gouvernement qui suivrait le triomphe de l'oligarchie ; il en livrait, selon LaRouche, les six points principaux dans un opus connu sous le titre du *Joueur de Croquet*.

« Les points du programme de Wells pour le futur étaient :

- La complète déclaration, pratique aussi bien que théorique, de la nature providentielle des gouvernements existants et de la totale obéissance dans leurs commandements.
- La détermination à limiter par tous les moyens possibles les conflits entre les gouvernements, leurs usages militants des individus et des propriétés, leurs interférences dans la gouvernance économique mondiale.
- La détermination à remplacer les systèmes de crédits, les moyens de transports et la production des aliments de bases privés, locaux ou nationaux par un directoire mondial responsable au service de la race humaine.
- La reconnaissance pratique de la nécessité d'un contrôle biologique mondial, par exemple de la population et des maladies.
- La garantie d'un niveau minimum de libertés individuelles et de bien-être dans le monde.
- La suprême obligation de subordonner sa vie personnelle à la création d'un directoire mondial capable de l'ensemble de ces tâches et de promouvoir le développement la connaissance, des capacités et du pouvoir humain »[652].

650 Carol White, *op cit*, p. 64.
651 Lyndon LaRouche, *So, You Wish to Learn All about Economics?* [1984], New York, New Benjamin Franklin House, 1984, p. 173.
652 Carol White, *op cit*, p. 78.

3°) « La vérité à propos d'Hitler »[653]: l'oligarchie conspirationniste britannique maître d'œuvre de la Seconde Guerre Mondiale

Face à un programme jugé eugéniste, fasciste et totalitaire par LaRouche et ses proches identifient alors des liens entre l'oligarchie britannique et les nazis. « Des libéraux soutenant le fascisme, mais aussi les doctrines raciales d'Hitler. Pour résoudre ce paradoxe, il suffit de nous référer à notre description sommaire du libéralisme britannique du XIXe siècle, des malthusiens avoués, adeptes du darwinisme social, bien avant qu'ils ne lancent le néo-malthusianisme au cours de l'automne hiver 1969-1970, avec leurs confédérés étrangers »[654]. En effet, dans l'esprit de LaRouche, l'oligarchie britannique était prête à tout pour maintenir son leadership mondial. Ainsi, le point culminant de la synarchie fut sans conteste, du point de vue larouchiste, la Seconde Guerre Mondiale préparée de longue date par l'accession d'Hitler au pouvoir en Allemagne, conformément au plan du Royaume-Uni. Si l'Empire britannique avait souhaité la Première Guerre Mondiale, il n'en tirait pas les profits escomptés dans la mesure où les conséquences pour lui-même furent négatives et la concurrence des États-Unis se faisait alors de plus en plus sensible. Dès lors, l'oligarchie conspirationniste « ne pouvait plus faire la même erreur »[655] et reprenait ses plans machiavéliques de déstabilisation du monde en préparant une nouvelle guerre ; le bras armé de la Grande-Bretagne serait, cette fois, le grand perdant de 1918 : l'Allemagne.

« Le plan démoniaque qui cachait son nom pourrait être nommé de manière appropriée le plan Churchill ». En effet, après la Grande Guerre, le Royaume-Uni ayant souffert économiquement et socialement, l'oligarchie voyait conséquemment sa supériorité et domination historique mises à mal ; il lui fallait alors reprendre la main en freinant le développement industriel de ses concurrents. « Peu importe le coût en vies humaines, les Anglais continueraient leur longue route en vue de détruire le potentiel de développement des Républiques industrielles qui menaçaient leur vielle industrie mourante et leur pouvoir national. La France souffrirait particulièrement »[656]. Pour mettre en œuvre un tel plan, l'oligarchie se devait d'avancer masquée afin de ne jamais apparaître au grand jour et pouvoir alors développer au mieux sa stratégie conspirationniste. Un « un pion »[657] était alors placé en première ligne en la personne du Secrétaire Américain au Trésor, Henry Morgenthau, qui, « en tant que juif, était un bon choix : il pouvait à la fois apparaître comme anti-allemand et

653 Carol White, *op cit*, p 125.
654 Lyndon LaRouche, *op cit*, p. 174.
655 Carol White, *op cit*, p. 81.
656 *Ibid*. p. 90.
657 *Ibid*. p. 81

pro-anglais »[658]. En somme, les jalons du plan Morgenthau d'occupation physique et de démantèlement de l'Allemagne étaient déjà jetés en 1918 si on en croit LaRouche. Morgenthau se donnait alors les moyens de ses ambitions puisqu'il « était psychologiquement capable de condamner la nation allemande à mort, les hommes, les femmes et les enfants »[659]. Si les éléments rapportés par LaRouche et ses collaborateurs à propos du plan Morgenthau s'avéraient factuellement exacts, un arrangement chronologique doit tout de même être noté. En effet, le plan Morgenthau date de 1944-1945 tandis que LaRouche laissait entendre de manière assez ambiguë qu'il fut élaboré vers la fin de la Première Guerre Mondiale. Aussi, l'agencement même de l'ouvrage de Carol White, organisé de manière chronologique tout au long de sa projection, fait ici moment une exception. Le troisième chapitre, consacré au développement du complot britannique durant l'entre-deux-guerres mêle le « plan Churchill »[660] et « le traité de Versailles »[661]. Or, comme nous venons de le dire, le plan Churchill serait en vérité le plan Morgenthau sous le nom de son vrai instigateur. Le Chapitre suivant, le quatrième, traitait pour sa part de la promotion au pouvoir d'Adolf Hitler par l'oligarchie britannique. Il est dès lors manifeste que White se livrait à une manipulation historique évidente, si ce n'est à une supercherie, afin de renforcer sa thèse conspirationniste[662].

Néanmoins, selon LaRouche, ce fut le Traité de Versailles, œuvre de l'économiste Keynes, qui se révéla le meilleur outil britannique pour pousser l'Allemagne à une nouvelle guerre. En effet, Keynes en tant que membre éminent de l'oligarchie, « appartenait non seulement à la *Round Table* mais il avait été le collaborateur du ministre nazi de l'économie Hjalmaer Schacht et un membre de l'association oligarchique européenne, le Parti Pan-Européen »[663], association intrinsèquement fasciste du point de vue larouchiste. De sorte que, Keynes lui-même apparaissait aux yeux de LaRouche et ses partisans comme une sorte de nazi[664]. Ainsi, les véritables buts du Traité de Versailles n'étaient pas de permettre la reconstruction industrielle des protagonistes de la Grande Guerre, ni même d'octroyer aux vainqueurs des compensations financières, mais bel et bien

658 Carol White*, op cit,* p. 91.
659 *Ibid*. p. 92.
660 *Ibid*. p. 90.
661 *Ibid.* p. 97.
662 On notera que ces « confusions » historiques et personnelles sont assez nombreuses dans l'ouvrage de Carol White. En effet, une savante ambiguïté est largement entretenue au niveau des personnalités citées comme membres de l'oligarchie. Ainsi, on passe de Bertrand Russell à Earl Russel, de la Famille Cecil à Cecil Rhodes, de H.G Wells à Orson Welles afin de maintenir une certaine opacité qui renforce et alimente le côté sombre et obscur inhérent à l'atmosphère conspirationniste de l'ouvrage.
663 Carol White, *op cit*, p. 97.
664 Ceci est néanmoins étrange. Alors que LaRouche s'inspire et admire la politique de New Deal de Roosevelt, les grands travaux et le développement industriel, il condamne sans appel l'inspirateur de cette politique de relance.

d'étouffer l'Allemagne en lui imposant des conditions insoutenables financièrement, politiquement, et humainement afin de pousser le pays à un nouveau conflit. « Les élites anglo-américaines qui convinrent du Traité de Versailles sont les hommes qui créèrent Hitler et le portèrent au pouvoir dans ce but »[665].

> « Déjà en 1930, à la veille de la grande dépression de 1931, Schacht travaillait à ce que Hitler fasse partie d'un gouvernement de coalition en tant que seule force capable de pousser l'économie réelle plus loin, et il laissa même son poste à la Reichbank afin de rejoindre les États-Unis pour y faire de la propagande en faveur du régime nazi qui s'instaurerait bientôt […] Derrière l'ensemble du programme de Schacht se trouvait en réalité les britanniques. Schacht et Montagu Norman restaient le véritable pouvoir qui se cachait derrière le trône jusqu'en 1939, lorsque les britanniques perdirent foi en Hitler et Schacht »[666].

Pour LaRouche, il était certain que la Grande Bretagne avait créé le nazisme en Allemagne afin de mettre sur pied un véritable monstre à même de détruire de manière définitive les rivaux de l'oligarchie britannique. « Hitler n'était pas leader-né. Il était une création de l'organisation cultiste britannique de Bavière »[667], la société Thulé, ayant pour symbole la croix gammée[668]. Le choix de la Bavière comme lieu premier d'implantation du nazisme en Allemagne ne fut pas non plus le fruit du hasard. Si on en croit LaRouche, ce serait un lieu culturellement propice au développement des idéologies fascistes. En raison de « son passé d'économie paysanne, la Bavière était un nid pour la Société Thulé et d'autres cultes diaboliques comme le *Volkish*, l'anticapitalisme, les doctrines du retour à la nature, le tout mêlé à l'arianisme antisémite »[669]. Hitler était alors appelé à mettre en œuvre le plan démoniaque imaginé par l'un de ses hommes intrinsèquement mauvais identifié par LaRouche : H.G. Wells. « En 1933, quand Hitler prit le pouvoir, H.G.Wells écrivait déjà le scénario de la Seconde Guerre Mondiale : *The Shape of Things to Come*. Lui et Churchill furent associés tout au long des années qui précédèrent et connurent la guerre. Tous les deux appartenaient à la société secrète, similaire au Club des Coefficients, appelée l'Autre Club, que Wells rejoignait en 1934 »[670].

Avec le déclenchement de la guerre, conformément aux plans britanniques démasqués par LaRouche, le soutien du Royaume-Uni à Hitler, loin de s'amenuiser ne faisait au contraire que se renforcer. En effet, les britanniques allaient se livrer à une sorte de double jeux pervers. D'une part,

665 Carol White, *op cit*, p. 99.
666 *Ibid.* pp. 112-113.
667 *Ibid.* p. 114.
668 *Ibid*. La Société Thulé était une société de pensée munichoise dont le but était la promotion du pangermanisme et de l'« exceptionnalisme aryen » issu de la supériorité de la race et de l'esprit allemand (*Volksgeist*). Cette secte pratiquait des rites mystiques et occultistes dont les nazis se sont largement imprégnés. Pour plus de détails, voir : Stéphane François, *Le nazisme revisité. L'occultisme contre l'histoire* [2008], Paris, Berg International, 2008, 123 p.
669 Carol White, *op cit*, p. 118.
670 *Ibid*. p. 127.

ils se présentaient au grand jour comme les ennemis du nazisme. D'autre part, ils agissaient dans l'ombre comme d'actifs soutiens au régime du IIIème Reich[671]. La preuve ultime de cette dualité ou même de cette duplicité de Churchill et des cercles de pouvoir britanniques, les larouchistes la trouvent dans les bombardements de Londres qui seraient le résultat d'une machination organisée par le Royaume-Uni lui-même[672].

> « Les britanniques utilisèrent des avions allemands pour des missions de bombardement sur Londres au début de la guerre. Les avions étaient en liaison radio avec des agents allemands qui travaillent en Grande-Bretagne ; ces agents avaient été rassemblés au début de la guerre et remplacés par des agents doubles britanniques. Les britanniques donnaient se faisant leurs instructions aux pilotes allemands au travers de ces agents. Délibérément, ils donnèrent de fausses indications aux pilotes afin de trouver un prétexte pour pouvoir ultérieurement bombarder les populations civiles allemandes en guise de répression. Cette politique fut uniquement stoppée par la rébellion d'agents britanniques qui ne pouvaient plus supporter de "jouer à dieu" contre leurs propres amis, voisins et familles »[673].

Le résultat de cette politique duale fut aussi double. D'une part, « pour les britanniques la guerre fut un succès tactique »[674] dans la mesure où le nombre de vies perdues fut moins élevé que celui des autres belligérants. Mais, d'autre part, « la guerre fut une défaite stratégique. L'Union Soviétique avait non seulement gagné la guerre contre l'Allemagne mais en sortait en outre renforcée du statut de plus grande puissance européenne. Les États-Unis avaient rejeté le Plan Morgenthau qui permettait de maintenir l'Allemagne à genoux. Les objectifs britanniques de la Seconde Guerre Mondiale n'étaient pas atteints »[675]. L'empire britannique essuyait alors une défaite mais ne s'avouait pas vaincu pour autant.

L'anglophobie de LaRouche le conduit alors à interpréter de manière conspirationniste et irrationnelle tout fait littéralement hors normes, ce qui une fois encore correspond trait pour trait au modèle du leader conspirationniste. Des britanniques soutiens des nazis, mais également des juifs, LaRouche loin d'être à un paradoxe près développe un antisémitisme corollaire à son anglophobie.

---

671 « Les efforts de Churchill pour maintenir Hitler au pouvoir tout au long de la guerre, alors même que l'opinion publique s'élevait contre "la monstrueuse tyrannie" reflétait à merveille la dangereuse dualité de la politique britannique ». *Ibid*. p. 144.

672 Cette idée du « faux drapeau », un État organise lui-même sa propre agression fait immédiatement écho aux théories alternatives post 11 Septembre qui envisageaient une conspiration du gouvernement américain. LaRouche reprend également cette thèse du complot orchestré par les néo-conservateurs et Washington.

673 Carol White, *op cit*, p. 163.

674 *Ibid.* p. 165.

675 *Ibid.*

4°) « Elizabeth II, reine des juifs »[676] et du narcotrafic[677] : de l'anglophobie à l'antisémitisme

Le thème de l'anglophobie trouve en effet souvent un lien porteur avec l'antisémitisme dans la culture populaire américaine, Hofstadter allait ainsi jusqu'à écrire que « l'antisémitisme et l'anglophobie marchent main dans la main »[678]. On peut en effet citer quelques ouvrages ou pamphlets célèbres utilisés par des groupes comme le Ku Klux Klan ou les Sons of Liberty sur le thème des imbrications entre juifs et britanniques : *The Jews and the British Empire*, *Our Jewish Aristocracy*, *How the Jewry Turned England into a Plutocratic State* ou encore les célèbres *Cahiers de Turner* qui, aux États-Unis, restent un ouvrage antisémite de référence[679].

Ainsi, l'idée que le Royaume-Uni serait le royaume des juifs est une idée ancienne que les nazis reprenaient volontiers avant même le début de la Seconde Guerre Mondiale. Aussi, Hitler dans *Mein Kampf* développait déjà la thématique d'une infiltration ou d'une « contamination » des familles juives dans l'aristocratie britannique, et particulièrement la finance. LaRouche réinvestissait alors ces clichés antisémites appliqués à l'Empire britannique qu'il ne cessait de dénoncer comme le maître d'œuvre de la synarchie mondiale. Dans *Dope Inc*[680], il révélait que « le gouvernement britannique était aux mains des transactions des banquiers juifs comme les Rothschild, les Montague, Les Cassell, les Lazard, etc. »[681]. LaRouche dénonçait alors l'existence d'un Empire judéo-britannique, ennemi de la Civilisation, dans la mesure où « les familles anglaises dans lesquelles il n'y avait pas de sang juif étaient des exceptions »[682].

« L'empire britannique est simplement le marchepied de l'empire juif mondial naissant et le gouvernement anglais n'est que la façade britannique pour protéger les juifs. Les hommes d'État anglais sont des crétins surpayés au service du capitalisme financier juif britannique. La finance capitaliste juive est identique à la finance capitaliste britannique »[683].

676 Denis King, *op cit*, p 239.
677 Konstandinos Kalimtgis, David Goldman, Jeffrey Steinberg, *Dope Inc. Britain's Opium War Against the US* [1978], New York, New Benjamin Franklin House, 1978, 396 p.
678 Richard Hofstadter, *art cit*, p. 82.
679 Andrew Mc Donald (William L. Pierce), *The Turner Diaries* [1978], National Vanguard Books, 1980, 224 p.
680 Konstandinos Kalimtgis, David Goldman, Jeffrey Steinberg, *op cit*, 396 p.
681 Denis King, *op cit*, p. 239.
682 *Ibid*. p. 240.
683 *Ibid*. p. 241.

Ainsi, au prix d'un syllogisme rapide, LaRouche dénonçait une infiltration des juifs dans les cercles de pouvoir britanniques qui *in fine* revenait à assimiler les termes de juifs et d'anglais. « le sionisme est l'instrument international principal de la Grande-Bretagne. Les sionistes sont en général des agents britanniques. Depuis que la majorité des juifs sont sionistes, il en résulte alors que la majorité des juifs sont des agents britanniques »[684]. En somme, telle est la composante principale de l'imaginaire conspirationniste chez Lyndon LaRouche : une synarchie judéo-britannique cherchant à asseoir sa domination séculaire sur le monde. Cette infiltration des juifs allait alors donner naissance à un véritable antisémitisme conspirationniste ainsi qu'à d'autres facettes de l'imaginaire larouchiste : le racisme, l'homophobie ou le masculinisme

B - Antisémitisme, racisme, homophobie et masculinisme, comme corollaires au complot global chez Lyndon LaRouche

Si Lyndon LaRouche développe un conspirationnisme basé sur le mythe d'une synarchie judéo-britannique, celui-ci complète son arsenal idéologique en lui articulant un antisémitisme codé ou dissimulé mais bien réel ainsi qu'un un racisme exemplaire où les noirs et les amérindiens sont relégués dans une position « dégénérée » et quasi sous-humaine[685]. A titre d'exemple, les Indiens d'Amérique sont considérés par LaRouche comme moins que des hommes, comme une civilisation dégénérée car hermétique au progrès technique et sujette à l'alcoolisme. Pour LaRouche, il s'agissait d'assimiler les cultures modernes à « une diminution significative des tendances paranoïaques, ces mêmes tendances paranoïaques qui provoquent la sauvagerie notoire des indiens alcooliques. Ce ne sont pas des dispositions génétiques individuelles qui les rendent pathétiquement sensibles aux effets de l'alcool ; d'une certaine façon c'est la relative caractéristique paranoïaque de la culture primitive qu'ils ont développée »[686].

Outre ces théories racistes et/ou antisémites, LaRouche poursuit une lutte sans relâche contre l'homosexualité qui selon lui se révèle être une véritable tare contraire à la morale. En effet, les homosexuels seraient non seulement des pervers détraqués mais surtout de réelles armes biologiques en puissance dans la mesure où, pour LaRouche, un homosexuel est un vecteur de sida nécessaire. De plus, un subtil, mais néanmoins réel, amalgame est savamment entretenu entre homosexualité et pédophilie. Enfin, LaRouche voue une haine maladive envers les femmes dans la

684 Denis king, *op cit,* p. 141.
685 Lyndon LaRouche, *So, You Wish to Learn All about* Economics? [1984], New York, The New Benjamin Franklin House, 1984, p. 24.
686 Lyndon LaRouche, « What Happened to Integration? », *The Campaigner*, Août 1975.

mesure où, par leurs comportements, « elles sont les talons d'Achille des causes révolutionnaires, la cause de l'impuissance des hommes, elles en font des déviants, des pédés, des folles »[687]. Or, attribuer à l'ennemi, un comportement sexuel déviant ou immoral fait partie des armes habituelles des leaders conspirationnistes qui tentent ainsi de les discréditer[688]. En jetant l'opprobre morale sur ses boucs-émissaires, en leur attribuant les qualificatifs de pédophile, de sadomasochiste, de nécrophile ou autres propensions à la luxure orgiaque, le leader conspirationniste tente de montrer le caractère absolument corrompu de son ennemi[689]. Celui-ci, dans une optique toute manichéenne est rejeté irrémédiablement dans le camp du Mal absolu ou radical.

Cependant, un paradoxe doit d'emblée être relevé, le mouvement LaRouche dans ses diverses déclinaisons, que ce soit le LaRouche PAC, le Schiller Institute, l'*Executive Intelligence Review*, le Worldwide LaRouche Youth Movement ou Solidarité & Progrès, compte dans ses rangs des noirs, des juifs ou des femmes. Ainsi, Kesha Rogers[690], candidate Démocrate officielle du 22ème district du Texas, et Rachel Brown[691], candidate malheureuse lors des primaires Démocrates dans le 4ème District du Massachusetts, ont la particularité d'être à la fois des femmes et noires. En effet, grâce à l'emprise qu'il exerce sur ses fidèles, LaRouche parvient à leur faire admettre qu'en tant que larouchistes ils sont différents des autres. Par exemple, en 1978 il écrivait en direction des membres juifs du National Caucus for Labor Committee dans un article consacré aux *Origines du culte sioniste* que « (s'ils) ne laiss(aient) pas de côté (leurs) doutes et (qu'ils) ne se dévou(aient) pas totalement à (leurs) objectifs politiques, (ils) (étaient) aussi coupables que Hitler »[692].

687 Cité *in* Helen Gilbert, *Lyndon LaRouche: Fascism Restyled for the New Millenium* [2003] Saddle River, Red Letter Press, 2003, p. 19.

688 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 34. A titre de comparaison, les *Skull & Bones* sont accusés par les adeptes des théories conspirationnistes de pratiquer des orgies homosexuelles ou d'entretenir les services permanents d'une prostituée. Alexandra Robbins, *Skull & Bones. La vérité sur l'élite secrète qui dirige les États-Unis* [2005], tr. fr. Bruno Drweski et Gaétane Vallifuoco, Paris, Max Milo, 2010, p. 13. De même, les thèses conspirationnistes relatives au Club des Bohémiens de San Francisco accusent toutes cet endroit d'être un lieu de débauche homosexuelle et nécrophile. Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 I-B.

689 Cf *Infra* ce même chapitre III-4°)

690 Rappelons que Kesha Rodgers fut en 2010 la seule candidate larouchiste à obtenir l'investiture démocrate lors des élections générales avec 52,3% des suffrages exprimés avec pour slogan « Destituer Obama, Sauver la NASA ». Elle fut finalement battue par le Républicain sortant Pete Olson qui obtint environ 70% des suffrages exprimés. En outre, il faut noter que le soutien du 1776 Tea Party texan constitue le seul cas d'un soutien à une candidat démocrate. Kesha Rogers a également, pour la seconde fois consécutive, remporté l'investiture démocrate pour des élections générales de 2012 dans le 22ème District du Texas ; elle fut à nouveau défaite par Pete Olson.

691 Rachel Brown était, lors de la primaire Démocrate du Massachusetts, opposée à Barney Frank, un adversaire qui représentait tout ce que LaRouche et les siens haïssent. Outre le fait que Frank était le président de la commission des finances de la Chambre des Représentants et largement soutenu par les milieux financiers de Wall-Street, celui-ci a du point de vue larouchiste deux handicaps immuables : être juif assumé et homosexuel déclaré. Enfin, Franck est favorable à la marijuana médicale, au droit à l'avortement et aux paris en ligne ; autant d'éléments en opposition avec les théories larouchistes.

692 Denis King, *op cit*, p. 47.

1°) L'antisémitisme conspirationniste et le négationniste de Lyndon LaRouche

Si LaRouche opérait, ou plutôt reprenait, une confusion ancienne entre anglophobie et antisémitisme, il n'en demeurait pas moins qu'il développait parallèlement une véritable idéologie antisémite dissimulée sous une forme d'ésotérisme peu difficile à percer au grand jour. En effet, sous des euphémismes à peine dissimulés ou des remarques à peine voilées, les attaques et les propos directement antisémites, ou antisémites par destination étaient, et sont, légions. En dénonçant les « usuriers, les Shylocks, le sionisme[693], les familles de banquiers juifs »[694], LaRouche vise, par la consonance des noms et la répétition des conspirations où ils seraient impliqués, à créer une atmosphère générale antisémite où une impression de synarchie est intentionnellement entretenue. Des ressorts classiques en somme que LaRouche utilise afin de créer une ambiguïté de façade quant à la signification réelle de ses propos. De ce fait, chaque accusation d'antisémitisme formulée contre LaRouche et ses théories est dénoncée par le mouvement comme un mensonge, une manipulation, le fait d'individus qui « répètent le plus souvent des segments de phrases colportés par ses ennemis ou le contenu de rapports qui leur ont été fournis par des "experts" toujours intéressés »[695].

Cependant, dans l'organisation larouchiste, des personnages singuliers se distinguaient : Roy Frankhouser, Mitchell WerBell III et, enfin, Willis Carto[696]. En effet, tous trois fascistes revendiqués et affirmés font quelque peu désordre dans le discours officiel de LaRouche et ses partisans. Aussi, les cris d'orfraies poussés par les larouchistes lorsque les accusations de négationnisme ou d'antisémitisme sont formulées à leur encontre perdent de leur crédibilité. Mieux, dans l'ouvrage *Dope Inc.*[697], il était donné un écho de véracité politique et historique aux très antisémites *Protocoles des Sages de Sion*[698] : « L'ordre des Sages de Sion était simplement la division juive du plus vénérable ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, le centre londonien de l'ordre de la chevalerie et

693 Bien entendu, le fait de dénoncer le sionisme en tant que doctrine ne transforme pas nécessairement et immédiatement en antisémite celui qui condamne ce projet politique. Cependant, LaRouche tente pour sa part de rechercher une légitimité politique à une théorie raciste et antisémite insoutenable ; ceci constitue un ressort classique des antisémites.

694 Researches: Antisemitism and Dangers of the LaRouche Organization to Include Front Group Schiller Institute and The LaRouche Youth Movement. *Submitted to The Prime Minister Gordon Brown*, April 2008 the 3rd. Partie 3 p. 1.

695 Lyndon LaRouche*, op cit,* préface, p. 1.

696 Pour une approche complète de la carrière politique de Willis Carto, figure tutélaire de l'extrême droite américaine de la seconde moitié du XXe siècle, voir : George Michael, *Willis Carto and the American Far Right* [2008], Gainesville, University Press of Florida, 2008, 336 p.

697 Konstandinos Kalimtgis, David Goldman, Jeffrey Steinberg, *op cit*, 396 p.

698 Cf *Infra* cette même partie Chap. 2 III-B-2°).

une société secrète dont les membres concluaient – et agissaient conformément – un pacte de sang. Une réunion secrète à Paris en 1884 engendra les fameux statuts de l'ordre publiés sous le titre, *Les Protocoles des Sages de Sion* »[699].

Le négationnisme de LaRouche est en effet atypique, mais pas exceptionnel, dans le sens où il ne nie pas directement l'effectivité du massacre organisé des juifs européens durant la seconde Guerre Mondiale ou l'existence des camps de concentration à la manière des antisémites classiques de droite ou de gauche : Faurisson, Irving, ou encore Garaudy. Cependant, si LaRouche ne nie pas les crimes des nazis, il en minimise outrageusement l'ampleur et l'importance ainsi que leurs conséquences. Pour ce faire, les larouchistes développent des comparaisons et des analogies surprenantes en faisant, par exemple, de Barack Obama un « nazi »[700]. En somme, il s'agit d'un moyen assez aisé pour minimiser les crimes d'Hitler dans la mesure où les crimes nazis seraient, pour Obama, la mise en place du dispositif *Health Care* et, pour Jimmy Carter, d'être un trafiquant notoire de cocaïne. De sorte qu'il en résulte ce que nous proposons d'appeler un *négationnisme négatif*. Il ne s'agit plus de s'attaquer frontalement aux faits historiques mais, grâce à un médium plus sibyllin, de leur en opposer d'autres événements mineurs ou anodins afin de dédouaner ou d'exonérer les premiers de leur gravité et/ou de leur haute responsabilité historique avérée. A titre d'exemple, Helga Zepp-LaRouche, l'épouse de LaRouche, déclarait à propos du film *Holocauste* que les « sionistes britanniques [...] sont ces mêmes individus qui plongent le monde dans un nouvel holocauste qui ferait passer les crimes nazis pour un pique-nique. Il n'y a pas de grandes différences entre la morale des sionistes et les pires des nazis »[701]. En effet, comme son mari, madame LaRouche tentait de minimiser les crimes nazis au regard d'autres crimes qu'elle jugeait plus abominables encore, jusqu'à faire des premiers une peccadille. Ainsi, l'extermination des juifs d'Europe est *quantitativement* et *qualitativement* dépréciée au regard d'autres crimes comme les massacres staliniens ou maoïstes. Si l'adjectif *quantitativement* renvoie immédiatement au nombre des victimes, celui de *qualitativement* renvoie à la nature ou à la personnalité des victimes, ici « les juifs » dénigrés dans leur qualité de victimes, qui doit nécessairement être compris comme un processus de relégation de celles-ci, en l'occurrence de l'antisémitisme. Somme toute avons-nous à faire avec LaRouche à un négationnisme atypique, non frontal, mais il reprend cependant le schéma

699 Cité *in* Researches: Antisemitism and Dangers of the LaRouche Organization to Include Front Group Schiller Institute and The LaRouche Youth Movement. *Submitted to The Prime Minister Gordon Brown*, April 2008 the 3rd. Partie 4 p. 3.

700 Annexe N°13 : Affiches LaRouchistes dénonçant le Président Obama comme un nazi.

701 Helga Zepp-LaRouche, « ELP Chairman's Statement: The Zionist Holocaust Today », *New Solidarity*, 26 Janvier 1979.

qui dit que pour nier l'holocauste nazi autant lui en opposer un autre : le malthusianisme ou « le fascisme vert »[702].

Néanmoins, LaRouche formulait bien une position négationniste affirmée dans un numéro du magazine *New Solidarity* datant du 8 Décembre 1979 intitulé « New Pamphlet to Document the Cult Origins of Zionism ».

> « La méprisable mais enflammée sophistique que les démagogues sionistes offrent à tous ceux qui sont assez fous pour être impressionnés par un tel canular est la thèse de l'Holocauste. Il est alors argumenté que le point culminant des persécutions contre les juifs fut l'Holocauste nazi et ceci prouve alors que le sionisme est essentiel "à la survie des juifs" et que chaque antisioniste est par conséquent non seulement un antisémite mais aussi que toute sorte d'activité criminelle est excusable en souvenir des "six millions de victimes juives" de l'Holocauste nazi.
>
> Ceci est pire que de la sophistique. C'est un mensonge. La vérité, un million et demi de juifs sont morts des résultats de la politique nazie de travail intensif avec "une technologie appropriée" à l'emploi des "races inférieures" ; une petite minorité des dix millions d'autres, les slaves en particulier qui furent massacrés de la même façon que les réfugiés juifs de Félix Rohatyn aujourd'hui. (Félix Rohatyn, un banquier de New York, était impliqué à cette époque dans l'aide à l'assainissement des finances de la mairie de New York qui étaient sur le point de s'effondrer et le processus impliquait des coupes sombres dans les prestations des services municipaux. La réalité était que M. Rohatyn était en fait en train de comploter, "en tant que réfugié juif", pour commettre un génocide contre dix millions de personnes, alors le fait que les nazis tuèrent seulement un million et demi de juifs n'est pas si terrible en comparaison. Même sur une échelle radicale, ce que les nazis firent aux victimes juives était doux comparé à l'extermination virtuelle des gitans et à la boucherie communiste) »[703].

Si un tel discours ne pouvait dès lors en rien masquer un véritable antisémitisme viscéral de la part de Lyndon LaRouche, celui-ci apportait en outre aide et support à des néonazis patentés comme Willis Carto qui « défendait l'héritage d'Hitler sans dire que l'Holocauste avait été une bonne chose mais en niant simplement qu'il ait jamais existé »[704]. Aussi, si Carto fut un membre influent du mouvement LaRouche, son implication dans des cercles négationnistes et antisémites était également d'une importance telle que LaRouche ne pouvait l'ignorer. En effet, Carto, en plus d'avoir été un collaborateur de George Wallace était le fondateur du célèbre institut pseudo historique californien ouvertement négationniste : l'*Institute for Historical Review* où David Irving, par exemple, trouve un terrain d'expression privilégié pour ses thèses négationnistes. Carto, pour sa part, « publia une théorie disant que les fours à gaz (*gaz ovens*) d'Auschwitz étaient en réalité un outil industriel pour transformer le charbon en huile, manipulé par d'heureux prisonniers juifs bien nourris »[705].

---

702 http://larouchepac.com/greenfascism
703 Lyndon LaRouche, « New Pamphlet to Document the Cult Origins of Zionism », *New Solidarity*, 8 Décembre 1979.
704 Denis King, *op cit*, p. 42.
705 *Ibid*.

Si le négationnisme et l'antisémitisme de LaRouche ne font guère de doutes, les attaques *ad hominem* allaient également se porter sur des personnalités juives bien précises comme Henry Kissinger[706], Milton Friedman[707], Noam Chomsky, les Rothschild, les Rockefeller[708], Zbigniew Brzezinski[709]. Cependant, ce sont récemment les néo-conservateurs, Léo Strauss en particulier, qui cristallisent les diatribes antisémites de LaRouche qui en fait les responsables putatifs du 11 Septembre ou de la guerre en Irak. Aussi, LaRouche et ses collaborateurs, notamment Jeffrey Steinberg, développaient l'idée d'un plan en deux temps fomenté par les néoconservateurs, Paul Wolfowitz et Dick Cheney en tête, et l'État d'Israël, le tout sous le haut patronage du Royaume-Uni. Le lien entre ces trois entités était, pour LaRouche, le sionisme. Si Israël devait préparer l'attaque contre le sol américain, les néoconservateurs devaient attaquer les ennemis arabes de l'État Hébreux sous couvert de représailles consécutives aux attentats terroristes. Une telle conspiration ne pouvait alors être le fait que *des enfants de Satan*[710] que LaRouche dénonçait dans un livre éponyme. Pour sa part, Steinberg, collaborateur de LaRouche des plus loquaces dès qu'il s'agit de vilipender l'État d'Israël, identifiait un tissu d'agents et d'espions Israéliens infiltrés aux États-Unis à telle enseigne qu'il affirmait que « parmi les plus grands analystes stratégiques la peur montait de voir Ariel Sharon sur le point de lancer une attaque terroriste du type du 11 Septembre afin de pousser le Président Bush à une guerre contre l'Irak »[711]. En 2003, LaRouche clarifiait encore sa position quant à la guerre en Irak et ses origines néoconservatrices dans une courte interview donnée à Tony Papert, journaliste à l'*Executive Intelligence Review*, intitulée « un dialogue sur Léo Strauss et les effets de sa philosophie nihiliste aujourd'hui ». Dans cette interview, LaRouche déclarait qu'« il est absolument indéniable qu'un petit groupe d'intellectuels juifs néoconservateurs (le plus connu, le Sous-Secrétaire Paul Wolfowitz) joua un rôle important pour encourager le déclenchement de la guerre en Irak »[712]. Quoi qu'il en soit, LaRouche essayait d'instrumentaliser l'opinion et

706 Croyant que les romans de série Z et les journaux servent de moyen de communication ésotérique aux espions, LaRouche, en 1981, décida d'écrire à son tour une nouvelle d'espionnage dans laquelle il était, bien entendu, le héros intitulée *The Day the Bomb Went Off in Chicago.* Outre une épopée héroïque à la gloire unique et unanime de son auteur, ce récit se révèle aussi un solide instrument de propagande dans la mesure où, parmi les commanditaires de l'attentat déjoué grâce au génie de LaRouche, se trouvaient des banquiers juifs Anglais et le Secrétaire d'État Kissinger. Lyndon LaRouche, « The Day The Bomb Went Off in Chicago », *The Campaigner*, septembre 1981, pp. 4-14.

707 Lyndon LaRouche, *The Ugly Truth about Milton Friedman* [1980], New York, The New Benjamin Franklin House, 1980, 347 p.

708 Lyndon LaRouche, *What Every Conservative Should Know about Communism* [1980], New York, The New Benjamin Franklin House, 1980, 149 p.

709 Jeffrey Steinberg, « LaRouche's SDI, Another World Was Possible », *Executive Intelligence Review*, 19 Avril 2010.

710 Lyndon LaRouche, *The Children of Satan* [2005], Leesburg, Lyndon LaRouche PAC, 2005, 280 p.

711 Jeffrey Steinberg, « Sharon in 9/11, War Provocation? », *Executive Intelligence Review*, 28 août 2002.

712 Tony Papert, « A Dialogue about Leo Strauss and the Effects of His Nihilist Philosophy Today », *Executive Intelligence Review*, 20 juin 2003.

l'antisémitisme populaire en développant une théorie conspirationniste selon laquelle la politique étrangère des États-Unis serait définie par les néoconservateurs, c'est-à-dire un réseau occulte d'agents sionistes. « Les straussiens se reconnaissent toujours entre eux par l'usage d'une étrange terminologie issue de Léo Strauss. Ceci est pour eux comme une poignée de main maçonnique »[713]. Cette « secte » des straussiens serait alors un réseau d'agents judéo-britanniques travaillant secrètement pour l'intelligence anglaise afin de détruire de l'intérieur le système américain. Et Jeffrey Steinberg d'aller même encore plus loin dans la dénonciation des « enfants de Satan » en faisant littéralement de Léo Strauss un nazi[714].

> « Dans l'Allemagne des années 1920 et 1930, il y eu des juifs qui furent des nazis mais qui n'avaient aucune chance de promotion au sein du parti nazi du fait même de l'antisémitisme d'Hitler ; ils décidèrent alors de quitter l'Allemagne pour propager leurs idées et leurs politiques fascistes plus "universelles" à l'étranger, plus particulièrement aux États-Unis et en Grande-Bretagne. Pour Léo Strauss et ses disciples, l'Ignoble Mensonge – la désinformation – fut la clef pour conquérir et conserver le pouvoir... Pour Strauss et les straussiens, il n'y avait pas de principes universels, pas de loi naturelle, pas de vertu, pas *d'agape*, pas de notion de l'homme fait et vivant à l'image de dieu »[715].

La littérature larouchiste est alors intrinsèquement antisémite dans la mesure où elle comporte et colporte des sous-entendus évidents, de reprises de thèses et ouvrages pseudo-historiques ouvertement antisémites diffusant l'idée amphigourique d'un complot juif international visant à présider aux destinées planétaires. En outre, la propagande larouchiste fait également écho aux idées modernes du « racisme scientifique », très populaire auprès des suprématistes blancs Américains[716] mais aussi aux thèses médiévales où les juifs étaient perçus comme des parasites ou des éléments subversifs par nature, les tueurs du Christ, tare infamante pour l'éternité. Enfin,

713 Tony Papert, *art cit*, 20 juin 2003

714 Cette thèse est également reprise par des courants communistes européens au motif que Strauss fut un élève de Carl Schmitt ; Arendt, élève de Heidegger, était-elle alors nazie? « Hannah Arendt est-elle nazie? » , *Le Nouvel Observateur,* 1966, p. 37.

715 Jeffrey Steinberg,, « The Ignoble Liars Behind Bush's Deadly Iraq War » *Executive Intelligence Review*, 18 Avril 2003.

716 En effet, les fondements même du suprématisme blanc, que ce soit chez Patrick Buchanan, David Duke, Robert Welch, William Simmons, James Wickstrom, Frazier Glenn Miller, Thomas Metzger ou Lyndon LaRouche, reposent sur la croyance en une infériorité culturelle raciale, mentale, politique, sociale et même biologique des Noirs ou des juifs par exemple, c'est-à-dire sur une théorie raciste telle que l'anthropologue Ruth Benedict a pu la définir : « Le racisme proclame qu'un groupe ethnique est condamné, par sa nature, à une infériorité congénitale et, qu'un autre groupe, est d'une supériorité congénitale. Il affirme que l'espoir de la Civilisation repose sur l'élimination de certaines races et le maintien de la pureté des autres. Il proclame qu'une seule race a assuré le progrès au cours de l'histoire de l'humanité et qu'elle seule peut l'assurer dans l'avenir. Le racisme est essentiellement une façon prétentieuse de dire "j'appartiens à la race choisie". Pour ceux qui croient à cette formule, c'est la plus agréable qu'il soit car, ni leurs indignités, ni les accusations des autres, ne pourront jamais les déloger de leurs positions. Elle écarte les questions embarrassantes sur les conduites de la vie et ignore les prétentions gênantes des groupes "inférieurs" à réaliser des œuvres qui leur seraient propres et à avoir des idéaux moraux ». Ruth Benedict, *Race : Science and Politics* [1940], New York, Modern Age Book, 1940, pp. 153-154.

LaRouche se révèle un négationniste patenté en minimisant les crimes nazis au regard de ceux de celui qu'il considère comme le plus grand nazi contemporain : le président Barack Obama[717].

2°) Dès « sous-hommes » au « singe Obama » (1973 – 2013) : 40 ans de racisme larouchiste

Si l'antisémitisme de LaRouche se trouvait, en façade du moins, marqué du sceau de l'ambiguïté, son mouvement développe parallèlement un racisme exemplaire bien que, depuis les années 1980, les populations noires dominées économiquement et socialement sont une composante essentielle du mouvement LaRouche. Aussi, depuis son entrée au Parti Démocrate en 1980, LaRouche pourtant raciste convaincu, tente de s'attacher le soutien électoral de ces populations en mettant en avant certains éléments de la culture afro-américaine : l'héritage du mouvement des droits civiques ou la musique negro-spiritual par exemple. Ainsi, rappelons qu'en 1992, le colistier du détenu[718] Lyndon LaRouche était le Révérend James Bevel[719], l'un des plus proches collaborateurs du Docteur King. De même, en 1996, « Amelia Boynton Robinson, une vétérane du mouvement des droits civiques, lauréate de la médaille Martin Luther King Jr. en 1990 supporta la campagne de LaRouche, elle avait alors 85 ans »[720]. Plus récemment, les trois candidats larouchistes aux élections générales de 2010 furent des afro-américains[721]. Enfin, au niveau culturel, le Schiller Institute promouvait des artistes célèbres de negro-spiritual comme William Warfield (1920-2002) et Sylvia Olden Lee (1917-2004)[722].

717 Annexe N°13 : Affiches LaRouchistes dénonçant le Président Obama comme un nazi.

718 Rappelons que ceci n'est pas une première dans l'histoire politique des États-Unis. En effet, Eugène Debs (Prix Nobel de la paix en 1924) fut condamné à 10 ans de prison en 1918 (jugement confirmé par la Cour Suprême : *Debs v. U.S*) pour avoir prononcé un discours contre la Première Guerre Mondiale à Canton (Ohio). Emprisonné à Atlanta dans un pénitencier d'État, il se présenta tout de même à l'élection de 1920 sous les couleurs du Parti Socialiste (émanation du syndicat *International Workers of the World* qu'il avait lui-même créé en 1905 - et qui existe toujours) et obtient tout de même 913 644 voix soit 3,4% des suffrages exprimés.

719 En 1992, le colistier de Lyndon LaRouche lors de la Primaire Démocrate était le Révérend James Bevel, figure déchue du mouvement des droits civiques et membre de la secte Moon, condamné et emprisonné pour cause d'inceste pratiqué sur sa fille mineure.

720 Helen Gilbert, *op cit*, p. 27. Récemment encore, alors qu'elle a eu 100 ans en 2011, Amelia Boynton Robinson continuait à être envoyée dans le monde entier en qualité de vice-présidente du Schiller Institute pour faire l'apologie de Lyndon LaRouche en tant que continuateur historique du mouvement des droits civiques et de l'œuvre du Docteur King.

721 Outre Kesha Rogers et Rachel Brown que nous avons déjà mentionnées, Summer Shields s'est présenté sans succès face à Nancy Pelosi, adversaire désignée des larouchistes, et ancienne *Speaker* de la Chambre des Représentants. En Octobre 2012, il quittait d'ailleurs le mouvement.

722 Rappelons qu'en matière culturelle, et notamment au plan de l'éducation musicale, Lyndon LaRouche opère des choix manichéens auxquels ses partisans sont contraints. En effet, LaRouche connaît une véritable passion pour la musique classique et le negro-spiritual qu'il juge en danger avec l'apparition et le développement des musiques pour « drogués » et « dégénérés » : le Rock 'n Roll et, plus récemment, les musiques dites urbaines. Selon LaRouche, ce seraient les fréquences utilisées (A=350 HZ et plus) qui seraient un signe de dépravation sonore tandis que les fréquences vertueuses seraient celles de Verdi : A=342 HZ ou C=256 HZ. Cette dimension musicologique n'est pas sans incidence. Au même titre que la rhétorique anticapitaliste et pacifiste, elle permet d'exciter l'intérêt des jeunes

Cependant, malgré ces cautions, le mouvement LaRouche, et Lyndon LaRouche lui-même développent un véritable racisme. Au niveau organisationnel, le mouvement LaRouche comptait dans ses rangs des néo-nazis suprématistes convaincus. Ainsi, Roy Frankhouser, bras droit de LaRouche jusqu'en 1980, était l'un des membres le plus éminent du Ku Klux Klan de Pennsylvanie où il porta le titre de Grand Dragon de 1965 jusqu'à sa mort en 2003. De plus, Frankhouser fut également connu pour être un membre notoire de l'*American Nazi Party* (ANP) et organisateur d'un défilé nazi sur la 5ème Avenue à New York où il arborait chemise noire, tenue de la Gestapo, et symboles nazis. Outre Frankhouser, LaRouche s'appuyait sur les services de l'ancien collaborateur de George Wallace et fondateur de *l'Institute for Historical Review,* Willis Carto. Ainsi, preuve supplémentaire du racisme de LaRouche, un responsable du Klan, Robert Miles, déclarait en 1984 qu'il était bien un vaillant défenseur de la cause suprématiste blanche et, par la même, antisémite et raciste.

« LaRouche compte des juifs, des noirs et d'autres minorités variées à différents niveaux au sein son organisation. Mais, il est un suprématiste blanc jusque dans son cœur. Sa glorification et son exaltation de la culture européenne, de la musique, de l'histoire, de l'art, et le fait qu'il soit fier de la supériorité de la race blanche, voilà la réalité. Ces attaques ouvertes contre la politique de Kissinger ont été plutôt efficaces et ont révélé leur véritable sens. LaRouche a fait plus pour diviser les rangs de la juiverie que des groupes estampillés national-socialistes ou le Klan n'ont jamais faits »[723].

Des racistes invétérés dans le mouvement LaRouche, mais aussi des propos explicitement racistes dans la bouche du leader, quelques déclarations suffisent à nous en convaincre. Ainsi, pour LaRouche, les populations primaires sont des espèces dégénérées ou arriérées, à la limite du simiesque.

« Les soi-disant "Aborigènes" d'Australie, si on leur en donne l'opportunité, peuvent accomplir autant que l'on peut raisonnablement l'espérer d'un gamin de n'importe quelle famille »[724].

« La plupart des civilisations amérindiennes étaient en effet des branches dégénérées de civilisations relativement avancées qui avaient existé antérieurement à l'an 1000 avant Jésus Christ. Dans une "véritable" civilisation de chasse et de cueillette, qui n'aurait pas conservé certaines technologies provenant d'une culture relativement plus avancée, la condition humaine ferait pâle figure par rapport à celle du babouin, plus fort et

vis-à-vis du mouvement. A titre d'exemple, Solidarité & Progrès propose une collection complète d'harmonies et de polyphonies et organise de nombreux concerts et manifestations culturelles sur le thème de la musique comme source de pacification. Selon les larouchistes, la musique serait une thérapie à même de répondre aux troubles psychosexuels. En outre, le chant choral est ainsi destiné à souder le groupe et à attirer l'attention de l'extérieur lors des manifestations et des rassemblements. Il devient alors un véritable répertoire d'action pour le mouvement.

723 http://www.lyndonlarouche.org/larouche-miles2.pdf

724 Lyndon LaRouche, « Australia's Bodyguard of Lies: A New Old Libel Against Me », *Executive Intelligence Review*, 11 Mai 2001.

plus rapide »[725].

« Singe », c'est précisément le qualificatif employé par Lyndon LaRouche dans sa vidéo-conférence mensuelle d'Avril 2008 pour désigner le Président Obama, sa famille descendant, selon lui, des arbres : « si vous chassez sa famille des arbres, tous ceux qui grimpent et se balancent aux branches, chaque singe de chaque arbre, dans n'importe quelle partie du monde, a participé à l'acte sexuel de sa création ».[726]. De la même manière, en 2011, LaRouche réaffirma ses propos en qualifiant l'hôte de la Maison Blanche de « chimpanzé »[727].

3°) Des théories homophobes et concentrationnaires autour de la question du sida

Des animaux ou des bêtes féroces, c'est également l'image que Lyndon LaRouche a des homosexuels considérés comme des vecteurs nécessaires du VIH et du sida ; en cela il correspond parfaitement au type même du leader conspirationniste.

> « La liberté sexuelle, souvent attribuée à l'ennemi, à son manque d'inhibitions morales, a sa possession de techniques particulières d'assouvir ses désirs, donne des indices raisonnables aux conspirationnistes pour exprimer et projeter leurs insondables préoccupations psychologiques »[728].

De prime abord, rappelons que l'homophobie de Lyndon LaRouche n'est pas liée à l'apparition et au développement de l'épidémie de sida dans les années 1980 ; elle est en effet bien plus ancienne et découle d'une appréciation morale négative de l'homosexualité. Le sida vient alors tel un argument supplémentaire pour pointer un peu plus encore l'immoralité et la déviance de ces comportements. La question du sida, en lien avec les consommateurs de drogues cette fois-ci, souffre du même type d'explication au travers d'un prisme moral. Cependant, depuis les années 1980, en fait depuis l'apparition du VIH et le développement de la pandémie, ce thème est devenu l'un des chevaux de bataille, électoral et bien au-delà, de Lyndon LaRouche. En effet, surfant sur une sorte de peur panique due à la maladie nouvelle, celui-ci allait instrumentaliser l'homophobie ambiante afin de recruter de nouveaux membres pour son organisation en proposant des mesures de quarantaine et d'isolement pour les malades. « L'entière panique populaire dirigée, contre ces

725 Lyndon LaRouche, *So, You Wish to Learn All about Economics*? [1984], New York, The New Benjamin Franklin House, 1984, p. 24.
726 http://www.lyndonlarouche.org/larouche-obama-menu.htm
727 http://lyndonlarouchewatch.org/larouche-chimpanzees-white-house.htm
728 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 34.

politiciens et le gouvernement qui tentent de cacher le développement mondial de la pandémie de sida, ou qui utilisent l'immoral et frauduleux prétexte des "droits civiques des homosexuels" comme un prétexte pour bloquer les urgentes mesures nécessaires de quarantaine, est justifiée »[729]. LaRouche, en vue de l'élection présidentielle de 1988, proposait alors un programme de lutte contre le virus empreint d'homophobie et de volonté concentrationnaire. « Bien que les cas connus de sida se concentrent parmi ceux qui ont de sales habitudes sexuelles ou les usagers de drogues, les études sur l'extension du sida parmi les hétérosexuels en Afrique corroborent les résultats européens et américains : tout le monde est menacé »[730]. D'autant plus que, selon LaRouche, les homosexuels sont partout, et notamment en contact avancé avec les enfants ; l'assimilation homosexualité-pédophilie était ici certes sibylline mais pour autant bien réelle[731].

> « Le rôle des homosexuels en créant une concentration massive d'infection, d'où la pandémie s'étend à d'autres portions de la population, et la forte concentration d'homosexuels parmi des professions comme les enseignants, les professions paramédicales, les plongeurs, les cuisiniers, les serveurs, les coiffeurs et d'autres services facilite le développement des contaminations. La vulnérabilité des enfants face à l'infection dans les écoles, les cours de récréation sera dorénavant le problème autour duquel le combat politique devra s'articuler »[732].

En conséquence, afin de protéger les enfants contre les pédophiles homosexuels sidéens omniprésents dans les métiers de l'éducation, LaRouche réinvestissait sa proposition de 1986 en Californie sur le plan fédéral lors des primaires présidentielles de 1988 : la création de camps d'internement pour les malades. En effet, dès 1986, le mouvement LaRouche déposait en Californie la célèbre *Proposition 64* au référendum, « le plus important référendum à traiter de la question du sida aux États-Unis »[733] visant à épurer l'État de ses malades en les renvoyant de leurs emplois pour les maintenir à l'écart de la société dans des camps fermés par des mesures de quarantaine. En effet, selon LaRouche, « un personne avec le SIDA dans le voisinage est comme un individu avec une arme tirant au hasard »[734]. Plus encore, tirant profit du contexte géopolitique, LaRouche instrumentalisait la peur du virus en identifiant l'Union Soviétique comme l'inventeur de cette maladie utilisée comme une arme biochimique pour gagner la Guerre Froide[735]. La *Proposition 64* s'articulait alors autour de deux axes. D'abord, « les 300 000 personnes qui avaient le sida ou qui

729 Lyndon LaRouche, *A Program For America*n [1988], New York, The New Benjamin Franklin House, 1988, p. 14.
730 *Ibid*. p. 14.
731 Il ne faut ici pas perdre de vue que, dans les années 1980, lorsque LaRouche développait de telles thèses les moyens de transmission du sida étaient encore peu connus et la porte était ouverte au développement de tous les fantasmes.
732 Lyndon LaRouche, *op cit, p*. 15.
733 David L. Krip, « LaRouche Turns To AIDS Politics », *New York Times*, 11 Septembre 1986.
734 *Ibid*.
735 *Ibid.*

étaient porteurs du VIH devaient se déclarer […] auprès des autorités de santé publique »[736] afin de constituer un fichier central des malades. Ensuite, LaRouche proposait « des mesures de quarantaine pour tous ceux qui avaient été exposés au sida »[737]. Dans les faits, les mesures de quarantaine proposées par LaRouche prenaient les formes de camps de concentration et les malades, en cas de succès de la *Proposition 64*, se seraient vus menacés de traque en cas de non déclaration de leur statut[738].

Au final, si la *Proposition 64* fut rejetée par 71% des suffrages exprimés, ceci n'empêcha pas les larouchistes, en 1988, de rééditer la tentative en déposant, toujours en Californie, une proposition similaire, la *Proposition 69*, elle aussi connut un échec.

4°) La diabolisation des femmes : le masculinisme de LaRouche

Enfin, il convient, pour clore cette section, d'insister sur un élément peu étudié des théories larouchistes : son antiféminisme absolu et irrationnel. En effet, les commentaires et analyses du larouchisme occultent souvent, si ce n'est toujours, cette dimension de sa pensée au profit d'éléments jugés plus fondamentaux et structurants comme l'antisémitisme ou le conspirationnisme. Seule Helen Gilbert se livre à une analyse militante, en tant que membre du parti féministe *Freedom Socialist Party*, des thèses masculinistes ou virilistes de LaRouche[739].

L'antiféminisme ou le masculinisme de LaRouche puise ainsi ses racines les plus profondes dans ses années Marxistes, c'est-à-dire jusqu'en 1970[740], lorsqu'il déniait toute légitimité aux revendications féministes ou même seulement féminines. Selon LaRouche, les femmes seraient à la fois influençables et moralement dégénérées.

736 David L. Krip, *art cit*, 11 Septembre 1986.
737 *Ibid.*
738 « Les victimes du sida avaient peur de perdre leurs emplois, leurs libertés seraient réduites au néant, pour entraver le développement de la maladie. Les autorités de santé publique déclaraient les mesures de quarantaine inhumaines et inefficaces puisqu'elles ne stopperaient pas le développement de la maladie, qui est en réalité très difficile à attraper ». *Ibid.*
739 Helen Gilbert, *op cit*, 47 p.
740 John Mintz, « Ideological Odyssey: From Old Left to Far Right », *The Washington Post*, 14 Janvier 1985.

« Le féminisme est de la merde. Les mères sont des salopes, des ennemies, des sorcières. Les femmes sont le talon d'Achille des causes révolutionnaires, la cause de l'impuissance des hommes, elles en font des déviants, des pédés, des folles. Et, c'est alors une explosion nietzschéenne qui déclenche chez l'homme *sa pièce de résistance*[*]: le leader doit être Superman, Superman est l'espoir et le salut de la révolution ; les femmes doivent se libérer de leur intrinsèque habitude à faillir et restaurer la VIRILITÉ de leurs maîtres »[741].

Les femmes sont donc des êtres immoraux, d'authentiques démons dans la mesure où elles sont assimilées à des sorcières utilisant de manière subconsciente leurs enfants comme des symboles et des défenseurs des mouvements de libération des femmes. Pire, de tels mouvements, rejetant l'autorité et la tutelle « naturelle » du père puis du mari, seraient intrinsèquement empreints de la promotion perverse de l'homosexualité. LaRouche désignait alors un groupe au nom prédestiné : le WITCH. Si le terme de *witch* se traduit en français par sorcière, l'acronyme WITCH signifie pour sa part *the Women's International Terrorist Conspiracy from Hell* (Conspiration Internationale des Femmes Terroristes venues de l'Enfer). Or, si ce groupe fondé en 1968 par la militante féministe Robin Morgan utilisait ce sigle de manière humoristique, celui-ci résonnait aux oreilles de LaRouche comme un aveu de sorcellerie clair et précis.

« Des égos identifiés avec l'impotence sexuelle féminine, voilà la signification clinique de l'acronyme WITCH pour ce dénommé mouvement féministe radical. Une telle variété de "radicalisme féminin" est essentiellement le point de départ de la plus pathétique, la plus sadique des formes de lesbianisme existantes. Les méthodes d'endoctrinement utilisées par des groupes comme le WITCH, les soi-disant "séances d'éveil des consciences", représentent la plus efficace méthode pour transformer une simple jeune fille intensément névrotique en une virtuelle psychotique. Une femme réduite à son état psychotique tend à devenir une prostituée, une lesbienne, ou les deux à la fois »[742].

Si ces quelques passages et explications donnent pour le moins un aperçu de l'image que Lyndon LaRouche a des femmes, il convient de noter que les propos sont anciens. En effet, il apparaît qu'ils proviennent d'ouvrages ou d'articles publiés dans les années 1970 et sous le pseudonyme de Lyn Marcus, la question reste alors de savoir si les propos de Lyn Marcus sont toujours imputables à Lyndon LaRouche, passé entre-temps du trotskisme au fascisme[743]. Depuis son entrée au Parti Démocrate en 1980, LaRouche semble en effet s'être délaissé de la question des

* En français dans le texte original.

741 Cité *in* Helen Gilbert, *op cit*, p. 19. Ou encore : « La magie de la mère, perpétuée comme un fantasme à travers la dépendance ego-identitaire intériorisée dans l'image superstitieuse de la mère, est la base de l'hostilité comme théorie chez les ouvriers, l'amer instinct contre les élites marxistes, et une hostilité générale contre le socialisme révolutionnaire. "Qui est-ce que tu crois être pour t'imaginer pouvoir aller contre l'autorité du système" avertissent les mères ». Lyn Marcus (Lyndon LaRouche), « The Sexual Impotence of the Puerto Rican Socialist Party », *The Campaigner*, 2 Décembre 1978, p. 28.

742 Lyn Marcus (Lyndon LaRouche), *The Case of Ludwig Feuerbach* [1973], Lexington, Health & Co, 1973, p. 23.

743 John Mintz, *art cit*, 14 Janvier 1985.

femmes et de nombreuses personnalités de son mouvement sont de sexe féminin. Au niveau dirigeant, on notera par exemple son épouse, Helga Zepp-LaRouche, ou Kesha Rogers candidate aux élections générales américaines de 2010 et 2012. Même, au niveau plus local et sur le plan international, la place des femmes dans le quotidien du mouvement semble plus importante. Ainsi, lors des élections régionales de 2010 en France, la liste larouchiste, « Solidarité & Progrès – Bretagne, Phare du Nouveau Monde », présentait des têtes de listes féminines dans deux départements sur quatre, le Finistère et le Morbihan[744]. Néanmoins, il apparaît que malgré ce changement de façade, LaRouche conserve toute sa haine contre les femmes et que les propos qu'il tenait sous le pseudonyme de Lyn Marcus peuvent toujours lui être imputés. Ainsi, en 1998, LaRouche déclarait les femmes responsables et même demandeuses de violences conjugales tant leur comportement constituait une incitation explicite aux coups.

> « Contrairement à la mythologie féministe, il est fréquent que ce soit la mère, qui de manière prioritaire, déclenche des scénarios de violence bipolaire au sein de la famille. Dans la plupart de ces cas pitoyables, c'est comme si elles étaient addictes à solliciter une telle violence. D'autre part, elle est souvent la principale actrice de la violence, ou alors l'incite-t-elle, en tant qu'acte de dépendance qu'elle s'efforce avec détermination de provoquer tel un incident »[745].

Plus encore, LaRouche se contente de surajouter la nature perverse et démoniaque des femmes à d'autres qualificatifs infamants. Ainsi, le site web du LaRouche PAC appelle parfois la Reine Elizabeth II « *the brutish queen* »[746], le jeu de mot entre *British* (britannique) et *Brutish* (brute) sonne immédiatement de manière péjorative. La philosophe Hannah Arendt fut à cet égard victime, mais à titre posthume, des diatribes antisémites et masculinistes de LaRouche qui ne la nomme jamais que par son prénom, signe supplémentaire de dédain[747].

---

744 Lors des élections régionales de mars 2010 la liste « Solidarité & Progrès – Bretagne, Phare du Nouveau Monde » conduite par Alexandre Noury obtint le modeste score de 10 306 voix, soit 0,94% des suffrages exprimés. Malgré un score famélique, la liste présentait un programme tourné vers le développement local (liaisons ferroviaires, aménagement littoral, énergie nucléaire, développement agricole et industriel) qui traduit la volonté des acteurs d'apparaître comme d'authentiques entrepreneurs politiques réformateurs légitimes disposant de projets de politiques publiques spécifiques à leurs territoires. Il s'agit à la fois de mettre une œuvre une stratégie de subversion du champ politique local et de réinvestir le modèle français des politiques publiques. Voir : Julien Giry, « Le mouvement LaRouche à l'international. Impact du territoire et stratégies politiques d'implantation à l'échelle nationale et locale. Approche comparée France États-Unis », *Les extrêmes politiques : (dis)qualifications, (dis)positions, transferts*,Amiens, Université de Picardie Jules Verne, 3 et 4 Octobre, 2013.

745 Lyndon LaRouche, « The Eagle Star Syndrom », *Executive Intelligence Review*, 7 Aout 1998.

746 http://larouchepac.com/node/29148

747 « Hannah était une sorcière, une très vilaine d'ailleurs, cette sorte de créature perverse qui, qui pourrait le croire, avait trouvé le satanique (philosophe existentialiste) Heidegger sexuellement attirant. Mais en réalité, elle était aussi une sorcière rusée, même si jamais honnête, comme les disciples du diable le sont parfois ». Lyndon LaRouche, « When Economics Becomes Science », *Executive Intelligence Review*, 18 Décembre 1998.

Enfin, le masculinisme de LaRouche se lit au travers de la domination patriarcale qu'il exerce sur les membres féminins de son organisation[748] en les contraignant à recourir à l'avortement. En effet, une femme enceinte ne peut pas répondre aux exigeantes attentes militantes, soit entre 10 et 15 heures de travail militant au quotidien, même les week-ends[749]. Bien qu'officiellement opposé à l'avortement et à l'euthanasie, LaRouche est pourtant à l'origine de « centaines d'interruptions volontaires de grossesses »[750]. Aussi, LaRouche et son épouse, fondèrent en 1982 le *Club de la Vie* composé de « plus de 130 scientifiques, médecins, éducateurs, prêtres, de leaders du mouvement des droits civiques, d'organisations humanitaires et de droit à la vie »[751]. Or, parmi les « principes fondamentaux » du club, figure en proposition numéro 3 que :

> « malgré la concurrence de la nouvelle crise économique mondiale et le développement d'un pessimisme culturel ambiant, il existe un grand danger que les valeurs de la vie des individus et la dignité humaine ne soient plus inviolables[752] […] La vie humaine doit être défendue depuis le moment de la conception jusqu'à l'heure de la mort. Ces principes sont incarnés par le Livre de la Genèse qui commande "Soyez féconds, multipliez, remplissez la terre, et assujettissez-la" »[753].

Si la volonté *pro-life* semble clairement transparaître de cette brochure, il semblerait cependant qu'elle ne s'adresse qu'au public extérieur et non aux militants du mouvement. En effet, en interne, Lyndon LaRouche décourage ses partisans d'avoir des enfants, et lorsque les femmes de son organisation tombent enceintes celles-ci sont vivement encouragées à avorter. Basons-nous sur deux témoignages. D'abord un témoignage venant du haut de l'organisation, celui de Molly Kronberg[754], veuve de Kenneth Kronberg, ancien membre influent du mouvement LaRouche et suicidé en 2007. Ensuite, celui de Linda Ray[755], une militante de base entre 1974 et 1981, qui fut la première ex-larouchiste à exposer publiquement sa vie de souffrances et de privations au sein de l'organisation :

748 Cette domination patriarcale est d'ailleurs totalement assumée par LaRouche comme le confirme la longue lettre écrite en septembre 2012 par Summer Schields et sept autres ex-membres pour expliquer leurs départs du mouvement. Summer Schields, alia, *Why We Left*, 15 Septembre 2012, p. 24. http://www.lyndonlarouche.org/Why-We-Left.pdf

749 UNADFI, « Gourous d'hier et d'aujourd'hui », *Bulles*, n°85, 1er Trimestre 2005, p. 2

750 http://lyndonlarouchewatch.org/abortion.htm

751 Helga Zepp-LaRouche, *What is the Club of Life* ?[1982], New York, The Campaigner Publication, 1982, Quatrième de couverture.

752 *Ibid*. p. 1

753 *Ibid*. p. 2.

754 http://lyndonlarouchewatch.org/larouche-abortion2.htm

755 Linda Ray, « Breaking the Silence : An Ex-LaRouche Follower Tells her Story », *In These Times*, 29 Octobre 1986.

« le mouvement LaRouche a essayé de contrôler tous les aspects de ma vie. On me disait dans quel appartement vivre, quand acheter une voiture, quand démissionner de mon travail, quoi lire, quels films regarder, quelles musiques étaient bonnes, comment demander 2 000 dollars à mes parents pour des soins dentaires quand je devais payer mon loyer, et quand je devais rompre avec mon petit ami. On exigeait généralement des femmes enceintes qu'elles avortent car avoir un bébé aurait coûté trop de temps et d'argent à l'organisation […] Les membres étaient dès le début découragés d'entretenir une vie privée »[756].

Le témoignage de Molly Kronberg est également remarquable à double titre dans la mesure où, outre son expérience personnelle d'un avortement subi sous la pression constante de son mari, du mouvement et de LaRouche lui-même en 1974, sa place stratégique et élevée au sein de l'organisation l'autorise à avoir une vision d'ensemble qui lui permet de qualifier le recours à « l'avortement comme un mode de vie »[757].

En somme, LaRouche, raciste, antisémite, homophobe, masculiniste et conspirationniste patenté se révèle alors un théoricien doctrinaire manichéen, s'arrogeant le doit de discriminer de manière binaire et définitive entre le juste et l'injuste, le beau et le laid, le moral et l'immoral, en un mot entre le Bien et Mal. Cependant ce manichéisme, ne parvient pas à dissimuler la pauvreté de l'idéologie et de l'apport doctrinal. En effet, comme nous l'avons vu, LaRouche réactualise des ressorts classiques de la pensée conspirationniste américaine en désignant un complot jésuite et franc-maçon comme étant à l'origine de la synarchie mondiale responsable unique et universel de tous les maux de la Terre.

Plus originale en revanche est la thématique d'une conspiration ufologique *new age* œuvre d'entités reptiliennes développée par le britannique David Icke depuis les années 1990.

756 Lyndon LaRouche, *art cit*, 29 Octrobre 1986.
757 http://lyndonlarouchewatch.org/larouche-abortion2.htm

II – Le conspirationnisme ufologique *new age* de David Icke : le méga-complot reptilien

« Depuis des milliers d'années, les reptiliens de race pure et hybride ont créé un étonnant réseau de sociétés secrètes reliées entre elles afin de faire respecter le Plan. Jusqu'à présent, la majorité des gens ne se sont pas rendu compte qu'une si grande force de coordination était au travail, manipulant leurs gouvernements ainsi que leurs vies […] Je vais démontrer comment ces réseaux ont pris le pouvoir des institutions politiques, religieuses et royales, et comment ils ont créé les États-Unis. Cette apparente "super-puissance" est toujours une marionnette de la fraternité babylonienne à Londres »[758].

Depuis le début de la décennie 1990, David Icke, fils de dieu autoproclamé[759], ancien footballeur professionnel, journaliste à la *British Broadcasting Corporation* (BBC) et porte-parole du *Green Party* britannique, n'a cessé de dénoncer avec force l'existence d'un vaste complot mis en œuvres par des entités reptiliennes. Ainsi, cette engeance extraterrestre aurait pris forme humaine à la surface du globe dans le but d'asseoir sa domination sur l'ensemble de la planète en imposant un État orwellien synonyme d'un Nouvel Ordre Mondial fasciste. En effet, à la manière de Lyndon LaRouche, David Icke incrimine sous cette espèce de lézard à la fois extraterrestre et infra-terrestre, les familles patriciennes anglo-saxonnes comme les maîtres d'œuvre de la synarchie : les Bush, les Rockefeller, les Rothschild ou encore les Windsor ; de sorte que, si des auteurs comme Véronique Campion-Vincent[760] ou Pierre-André Taguieff[761] y voient une hyperbole antisémite ou un crypto-antisémitisme, notre position sera plus mesurée dans le sens où nous opterons pour un populiste antisioniste radical prenant toujours soin de distinguer les élites sionistes américaines et israéliennes des populations juives.

Pourtant, l'originalité du conspirationnisme de David Icke tient en cela qu'il ne se limite pas à la thèse ufologique de l'invasion extraterrestre à venir ou passée[762] ; bien au contraire, il y ajoute

758 David Icke, *Le plus grand secret.Tome 1* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, p. 223.

759 http://www.youtube.com/watch?v=BiyrHZCksDM

760 Véronique Campion-Vincent, *op cit*, pp. 82-85.

761 Pierre-André Taguieff, *La foire aux Illuminés. Ésotérisme, théories du complot, extrémisme* [2005], Paris, Mille et une nuits, 2005, p. 68

762 Parmi les auteurs conspirationnistes défendant la thèse d'un complot ufologique, nous pouvons citer le célèbre Zecharia Sitchin dont les théories relatives à la fin du monde due à la collision entre la Terre et la planète Nibiru, d'où les entités extraterrestres Anunnakis seraient originaires, ont fait florès à la fin de l'année 2012. Voir : Zecharia Sitchin, *La douzième planète* [1976], tr. fr. François Fargue et Patricia Maré, Saint Zénon, LCé, 2000, 430 p. ou encore, Zecharia Sitchin, *La Fin des Temps : Les prophéties du retour* [2007], tr. fr. Olivier Magnan, Cesena, Macro éditions, 2011, 364 p. De même, dès les années 1960, Eric Von Daniken connut un véritable succès en librairie avec son ouvrage célèbre dans le monde de l'ufologie *Chariots of the Gods. Unsolved Mysteries of the Past* où il développait la théorie des « anciens astronautes » ayant colonisé la Terre. Eric Von Daniken, *Chariots of Gods* [1968], Berkley, Berkley Trade, 1999, 224 p. En France, au milieu des années 1980, le *U Xul Klub* ou Club des Surhommes fondé et dirigé par Jean-Claude Monet affirmait être une division de chevaliers extraterrestres, le tout

une dimension toute mystique en se réappropriant des thématiques et un vocable spécifique à la mouvance *new age* qui le placent au carrefour, comme un point de rencontre entre deux mondes, celui du complot et celui du mystique, du magique et du sacré. En effet, pour David Icke, il s'agit d'envisager que le monde, au même titre que chaque créature vivante, est comme mu par des forces énergétiques positives et négatives qui agissent sur lui via des chakras. Chaque individu serait en connexion nécessaire et immédiate avec tous, ce qui permettrait aux malveillants reptiliens de manipuler les hommes depuis la quatrième dimension inférieure[763] en instrumentalisant leurs peurs et leurs angoisses, notamment en leur faisant subir les pires sévices sexuels[764].

A – Une anthropologie *new age* du complot chez David Icke : dimension ésotérique, archéologie et déconstruction

« Nous ne sommes pas nos corps, nous sommes conscience infinie, Tout ce qui est, est un champ d'énergie totale au sein duquel tous les "mondes" existent et où aucun "Monde" n'existe »[765].

Pour David Icke en effet, s'inscrivant ainsi pleinement dans la mouvance *new age*, les êtres humains, au même titre que l'ensemble des organismes vivants, ne se singularisent pas par leur apparence et leur enveloppe corporelle mais bien par ce qu'ils sont constitués de flux magnétiques, énergétiques. Aussi, chaque entité vivante, loin d'être autonome et indépendante est en situation permanente et immédiate d'interconnexion avec autrui, avec l'ensemble des autres entités vivantes au sein d'un gigantesque rhizome ; non seulement avec ses semblables, son espèce mais, plus encore, avec l'ensemble des autres espèces vivantes. A l'inverse, le corps, simple enveloppe charnelle ou réceptacle temporaire, serait comme une sorte d'interface entre l'individu et le réseau global, il est, nous dit Icke, comme l'ordinateur qui nous permet d'accéder à Internet tout en nous protégeant, via des logiciels antivirus, des dangers du réseau global[766].

---

sur fond d'idéologie national-socialiste. Voir : Jean-Bruno Renard, *Les extra-terrestres : une nouvelle croyance religieuse* [1988], Paris, Éditions du Cerf, 1988, pp 87-88,94-96. Également Cyril Le Tallec, *Les sectes politiques 1965-1995* [2006], Paris, L'Harmattan, 2006, pp. 91-92 Plus encore, des anonymes, en lien avec les thèses fantastiques de la fin du monde, vont actualiser le mythe de la synarchie reptilienne comme vaste complot gouvernemental ; ces derniers trouvent alors des tribunes publiques dans les médias à des heures de grandes écoutes, ce fut par exemple le cas du « témoignage » d'Alain, ancien ingénieur informatique, dans l'émission *Enquête exclusive* diffusée sur M6 le mardi 18 décembre 2012 à 23H30. http://www.youtube.com/watch?v=MzjUQn250ek

763 David Icke, *op* cit, p. 57.

764 Cf *Infra* B-1°)

765 David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, p. 2.

766 *Ibid*. p. 5.

En effet, la rhétorique *new age* de David Icke présente ceci d'original qu'elle se réclame d'un véritable mécanicisme en faisant, à la manière de Hobbes par exemple qui assimilait l'homme à une horloge[767], de l'individu un ordinateur connecté à une sorte de réseau Wi-Fi géant[768] lui permettant de communiquer, via des flux énergétiques positifs et négatifs, non seulement avec les entités terrestres mais aussi et surtout avec les dimensions supérieures et en particulier la quatrième dimension où serait localisée l'élite reptilienne de pure race, véritable dirigeante de la planète terre.

« Il y a 7 vortex principaux, nous dit Icke, le chakra de base, le chakra sacré, le chakra du plexus, le chakra du cœur, le chakra de la gorge, le chakra du troisième œil et le chakra coronal » qui sont autant de points énergétiques qui jouent le rôle de diffuseurs/récepteurs énergétiques permettant d'entretenir les contacts avec l'énergie infinie environnante. En conséquence, le monde tel que nous le percevons à l'aide de nos cinq sens terrestres n'est qu'illusion, un hologramme géant que nous projetons grâce à notre cerveau, lui-même sous l'influence des énergies que nous recevons en permanence, et qui seraient émises par les conspirateurs reptiliens pour faire des êtres humains leurs obligés, leurs esclaves.

Or, et c'est là que le complot prend forme, alors que cette énergie environnante devrait être synonyme d'amour et de paix, celle-ci est dévoyée par les reptiliens localisés dans la quatrième dimension inférieure qui la transforment en énergie négative faite de haine et de peur. En effet, les conspirateurs extraterrestres manipuleraient sciemment nos cerveaux et nos consciences pour nous priver de l'accession à la sagesse et aux connaissances infinies qu'ils se réservent jalousement, perversement :

> « c'est pourquoi ceux qui dirigent dans l'ombre et qui cherchent à contrôler la marche du monde en ont après vos esprits, vos croyances. Ils n'ont rien à faire du reste de quelles sont vos croyances rigides (religieuses, politiques), peu importe du moment que vous en ayez une. Chacune d'elle limitera votre capacité à voir ce qui se passe réellement ; et ils peuvent aussi jouer croyance contre croyance pour diviser et régner »[769].

Parmi ces énergies négatives insufflées par les reptiliens, Icke envisage, en premier lieu, l'idée de mort qui paralyserait les potentialités humaines. Or, la mort et l'écoulement du temps ne seraient que des illusions ou, plus exactement, n'auraient de prise que sur notre enveloppe charnelle

767 Thomas Hobbes, *De Cive* [1642], tr. fr. Philippe Crignon, Paris, Flammarion, 2012, Préface.
768 http://www.davidicke.com/headlines/77218-david-icke-robot-people-a-machine-men
769 David Icke, *op cit*, p. 46.

périssable et non sur notre véritable identité, c'est-à-dire un pur champ énergétique. Une fois notre corps usé, dépéri, nous opérons simplement un transfert vers une nouvelle enveloppe régénérée, le caractère *new age* de la pensée de David Icke se manifeste à nouveau ici. Plus fondamentalement, Icke, en nous livrant une version personnelle de la réincarnation, remet radicalement en question les vérités scientifiques de la médecine. A l'inverse, toujours en droite file de la mouvance *new age*, il se revendique des médecines dites douces et/ou alternatives. Or, il nous apparaît que cette dénonciation, ce questionnement ou ce rejet des sciences établies est une manifestation typique de la pensée conspirationniste :

> « J'ai quitté l'école à 15 ans pour devenir footballeur professionnel. Vous n'avez pas besoin de réussir des examens sans fin pour comprendre la nature de la réalité. Il vous suffit d'ouvrir vos esprits pour vous connecter à un plus grand degré de conscience ou de connaissance ; c'est ce que tout le monde peut faire, parce que toute le monde et n'importe qui, est cette conscience »[770].

Sur le plan analytique, et avant de mettre à nu la substance de la conspiration reptilienne, attachons-nous à déconstruire le soubassement ésotérique de ce récit fantastique d'une histoire secrète et de connaissances dissimulées. Ainsi, il existerait un sens ésotérique de l'histoire de l'humanité réduite au statut d'esclave depuis l'invasion de la terre par les reptiliens Anunnakis, vers 13 000 avant Jésus Christ, qui auraient confié aux hommes des technologies de pointe ayant permis la réalisation d'ouvrages d'art titanesques parmi lesquels les pyramides, les alignements mégalithiques de Stonehenge, ou encore les fameux *crop circles* de Nazca au Pérou[771]. En effet, selon David Icke, l'ensemble des civilisations antiques, Égyptienne ou Sumérienne, au même titre que les religions du salut-délivrance[772] dans leurs symbolismes religieux, magiques ou sacrés font état de ces visiteurs extraterrestres, notamment au travers de la thématique d'un dieu serpent, ainsi que de leur impact technologique et social sur l'histoire de l'humanité. De cette manière, des indices ésotériques de la domination séculaire des entités reptiliennes doivent être décelés dans les logos des grandes entreprises contemporaines ou les monuments des grandes métropoles[773]. Parmi ces signatures, David Icke de reprendre à son compte le symbolisme conspirationniste renvoyant à

770 David Icke, *op cit*, p. 53.

771 David Icke, *Le plus grand secret.Tome 1* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, p. 115. David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, pp. 60-61.

772 David Icke, *Le plus grand secret.Tome 1* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, pp. 139-171.

773 « Depuis toujours, les initiés des sociétés occultes communiquent entre eux par un code qu'eux seuls comprennent, lequel réunit des phrases convenues, des mots clefs, des symboles et des poignées de main bizarres. La fraternité babylonienne s'est également dotée de signatures qui lui sont propres, qui constituent son langage secret et que nous avons chaque jour sous les yeux sans nous en rendre compte » David Icke, *Le plus grand secret.Tome 2* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, p. 143.

l'imagerie maçonnique et Illuminati traditionnelle : la pyramide, le dôme, l'obélisque, la flamme, la colombe[774] ou même encore des nombres qui se répéteraient sciemment au cours de l'histoire tels que le 9, le 11, le 13 ou le 22[775].

Dès lors, l'ésotérisme, dont nous avions montré, déjà dans l'introduction, le caractère connexe et complémentaire à la rhétorique de la conspiration doit à ce stade être déconstruit. En effet, la science[776] des nombres, principalement la numérologie kabbalistique, est une caractéristique invariante des théories du complot qui y cherchent, et croient y trouver d'ailleurs, des correspondances cachées et des analogies cryptologiques qui sont autant d'indices ésotériques de la conspiration globale. Ainsi, les nombres, pour les théoriciens du complot, ne constituent pas de simples instruments opératoires destinés à effectuer divers calculs ou mesures ; bien au contraire, ils ont pour fonction de structurer la marche secrète du monde, ils meuvent le sens ésotérique de l'histoire et leur redondance factuelle en serait la preuve manifeste et irréfutable. Les éventements historiques dénoncés par Icke comme étant l'œuvre de la synarchie reptilienne, la Seconde Guerre mondiale, l'assassinat de la princesse lady Diana Spencer[777] ou les attentats du 11 septembre 2001[778] ne résultent pas d'un hasard du calendrier mais ils obéissent tous, à un plan prévu de longue date, à une rythmique et une spatialité dictée par des nombres symboliques et signifiants pour la Fraternité babylonienne : *mundum regunt numeri*[779]. Comme l'écrivait Nicolas de Cues, la marche du monde, aussi bien cosmique[780] que terrestre, se lit, se résume même, au travers de séries mathématiques

774 David Icke, *Le plus grand Secret.Tome 2*[1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999,pp. 143-171. David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, pp. 243-254

775 David Icke, *Le plus grand Secret.Tome 2* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, p. 231.

776 Comme le remarquait à fort juste titre Pierre Riffard, les termes « science » et « nombres » ne doivent pas être pris au pied de la lettre, ou au sens premier. Par science, en effet, il ne s'agit pas d'entendre connaissance objectivée, scientifique, d'un objet réifié mais la découverte de significations secrètes, de gnoses herméneutiques ; il s'agit ici de s'inscrire dans la tradition ésophilosophique pythagoro-platonicienne qui veut qu'il y ait les nombres intelligibles, c'est-à-dire des principes de connaissance, de symbole et d'existence. Voir Pierre A. Riffard, *L'ésotérisme* [1990], Paris, Robert Laffont, 2003, pp. 349-350.

777 Cf *Infra* dans cette même partie B-3°)

778 David Icke, *Alice in Wonderland and the World Trade Center Disaster. Why the Official Story is a Monumental Lie* [2002], Ryde, David Icke Books, 2002, 514 p.

779 Les nombres gouvernent le monde.

780 Dans sa thèse de doctorat Anatoly Kovalenko expose ainsi la manière dont les kabbalistes musulmans, les soufis, et chrétiens interprètent le monde d'essence divine au travers de la numérologie ; il cite, par exemple, les Hadiths : « le rêve du croyant représente la quarante-sixième partie de la prophétie », « Dieu à 99 noms et celui qui les a appris entrera au paradis », ou encore, « le mauvais présage réside dans trois choses : la femme, la jument et l'habitat ». De même, Kovalenko cite les Évangiles faisant références aux 153 poissons de la pêche miraculeuse (Jean, XXI, 11) ou les 12 apôtres du Christ (Matthieu, X, 1), ou encore, la parabole du semeur, 100, 60, 30, « entende qui a des oreilles » (Matthieu, XIII, 8). Anatoly Kovalenko, *Les concepts de magie et de science occulte en Islam*, Thèse de doctorat en civilisation Arabe, Université de Strasbourg, 1979, pp. 115-119.

cycliques.

> « L'unité infinie est ce qui renferme toutes choses. Mais cela est dit unité, qui unit toutes choses, et l'unité n'est pas maximale seulement à la façon dont l'unité du nombre enferme le nombre, mais parce qu'elle enferme tout en elle. Et, dans le nombre qui est seulement le développement de l'unité, on ne retrouve que l'unité, ainsi dans toutes les choses qui sont, on ne retrouve que le maximum. La pluralité, ou nombre, n'a pas d'autre être que celui qu'elle tient de l'unité elle-même. Donc sans l'unité, il n'y aurait pas de nombre et le nombre est l'unité dans la pluralité »[781].

De sorte que l'éso-conspirationniste *new age* numérologique de David Icke se situe au carrefour entre deux idéaux-types d'ésotérisme : l'ésotérisme métaphysique et l'ésotérisme symbolisant[782]. En effet, l'ésotérisme métaphysique se présente d'abord à la manière d'une théorétique puisqu'il consiste en la recherche et la mise à jour d'une connaissance secrète, d'une gnose, de rituels anciens et sacrés ; plus généralement d'un secret tel que nous avons pu le comprendre avec le sociologue Allemand Georg Simmel[783]. Aussi, comme nous le voyons au travers de la terminologie *new age* employée par David Icke, la référence à des vortex, des chakras ou des flux d'énergies magnétiques, il s'agit de se défaire des corps pour s'intéresser à l'esprit, de débarrasser du contenant pour rechercher l'essence profonde des choses. Pour ce faire, l'éso-métaphysicien se départit de la logique rationnelle et adopte, au contraire, une cryptologique qui est consubstantielle à la pensée conspirationniste, il s'agit en d'autres mots de recourir aux allégories et symboles signifiants, aux analogies et anagogies ainsi qu'aux rapprochements caractéristiques de la démarche conspirationniste au regard de son triple axiome fondamental : « Tout est lié, rien n'arrive par hasard, les choses ne sont pas ce qu'elles laissent à voir ». Plus encore, s'inscrivant dans la tradition de l'ésotérisme métaphysicien issu de Platon et Pythagore, Icke ne se limite pas à une recherche purement spéculative, idéelle à même d'expliquer l'ordonnancement caché du monde, le méga-complot reptilien, il se fait aussi acteur politique de la révélation, comme le firent les deux philosophes à Syracuse et à Crotone. En effet, le conspirationnisme *new age* de David Icke, comme les ésotérismes métaphysiques, poursuit un double but, une double tendance. « La première cherche plus un le contact avec le monde spirituel qu'avec le monde humain ; la seconde vise surtout à réaménager la société […], à modifier les mentalités »[784].

781 Nicolas de Cues, *De la docte ignorance* [1440], tr. fr. Abel Rey, Paris, Rivages, 2011, p.
782 Pierre A. Riffard, *op cit*, pp. 220-224.
783 Georg Simmel, « The Sociology of Secrecy and of Secret Societies », *American Journal of Sociology*, Vol 11, n°4, 1906, pp. 441-498. Georg Simmel, *Secret et sociétés secrètes* [1908], tr. fr. Sibylle Muller, Paris, Circé Poche, 2009, 120 p. Cf *infra* Partie 3 Chap. 2 I-A-1°)
784 Pierre A. Riffard, *op cit*, p. 221.

L'ésotérisme symbolisant, pour sa part, se caractérise par cet intermédiaire, cet espace qui entre les hommes, pour paraphraser Hannah Arendt[785], n'est ni tout à fait matériel ni tout à fait spirituel ; dans tous les cas, il recourt, comme procédé rhétorique principal, à l'image, aux mythes et aux représentations symboliques et signifiantes pour un groupement d'individus déterminé. Ainsi, chez David Icke, l'utilisation de la figure reptilienne, comme entités extraterrestres, aliènes, est forte en évocations symboliques et sémiologiques[786]. Il convient alors de rappeler, via un détour nécessaire par la langue anglaise, celle dans laquelle s'exprime l'auteur, le sens du terme *alien*. En effet, l'anglais recours à différents termes, parmi lesquels *outsider*, *foreigner* ou encore *alien* pour désigner ce que le français regroupe sous le même mot : « étranger ». Aussi, par *foreigner*, les anglo-saxons désignent un étranger au sens, par exemple, de quelqu'un vivant dans un pays étranger (*foreign country*) voire un touriste visitant un État dont il n'est pas un ressortissant ; quoi qu'il en soit le terme apparaissant comme relativement neutre, il ne semble pas porter de jugement de valeur. *Outsider*[787] pour sa part désigne celui qui est étranger à un groupe social déterminé, à ses valeurs et à ses normes. Il exprime, par symétrie, l'existence d'un sentiment communautaire d'une appartenance à un groupe, les *insiders* (les membres) vis-à-vis de l'extérieur ; de sorte que l'on peut être un *outsider* dans son propre pays, voire même au sein de sa propre ville. La nation d'*outsider* est à la fois interactionniste et culturaliste. Enfin, le terme *alien*, comporte intrinsèquement une dimension négative, une connotation péjorative. Par exemple, si aux États-Unis l'expression administrative officielle pour nommer les individus sans-papiers est *undocumented immigrants*, le langage ordinaire, notamment en ce qui concerne l'immigration des latino-américains, aura recours à la formule *illegal alien*. Aussi l'étranger, *alien*, popularisé par le film éponyme[788] mettant en scène l'allégorie d'une invasion et d'une menace étrangère, comporte nécessairement une dimension morale négative, un préjugé de méfiance, expression d'un sentiment nativiste. L'*alien*, au sens anglo-saxon du terme, est un être subversif pour la société et les valeurs établies ; il représente le spectre de la déstabilisation de l'ordre culturel, économique, moral, social, et politique. De sorte que, en usant de la forme extraterrestre, aliène, David Icke s'inscrit dans une forme de méfiance ontologique à l'endroit de forces subversives étrangères dont nous verrons qu'elles prennent les formes de la famille royale britannique, des lignées patriciennes américaines ainsi que, surtout, des élites sionistes.

785 Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?* [1995], Paris, Seuil, 2001, pp. 42-43.
786 Cf *Infra* C.
787 Howard Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance* [1963], tr. fr. Jean-Pierre Briand, Jean-Michel Chapoulie, Paris, Editions Métailié, 1985, p. 25.
788 Ridley Scott, *Alien. Le huitième passager* [1979], Los Angeles, 20th Century Fox, 2004, 111 min.

Penchons-nous alors plus précisément sur le complot ufologique chez David Icke, les composantes, les ramifications et les déclinaisons de la synarchie reptilienne.

B – La thématique de la synarchie reptilienne comme complot global

Le monde est mu par un sens ésotérique de l'histoire, synonyme pour David Icke, de conspiration globale dont le but est l'imposition d'un Nouvel Ordre Mondial centralisé et dominé par une élite reptilienne oligarchique. En effet, il s'agit pour ces lignées non humaines de réduire les terriens à l'état d'esclaves grâce à divers mécanismes que nous nous efforcerons de présenter. Et, plus qu'une vaste conspiration, il y a pour David Icke une triple conspiration dont les buts seraient : « éliminer les personnes qui menacent le plan », « porter au pouvoir ceux qui assurerons l'avancement du Plan (George Bush, Henry Kissinger, Tony Blair, etc.) » et « créer des événements qui vont inciter les gens à exiger la mise en application du plan (guerres, bombes terroristes, effondrement économique, etc.) »[789].

De ce point de vue attachons nous à présenter en détails ces entités reptiliennes dont nous faisons état depuis le début de cette partie avant de voir comment se déploie et doit s'interpréter la synarchie chez David Icke.

1°) Les origines et l'immoralité des lignées reptiliennes conspirationnistes

> « les reptiliens sont généralement beaucoup plus grands que les humains et sont à sang froid comme les reptiles terrestres. Ils semblent être beaucoup moins enclins à l'émotion que les êtres humains et la majorité d'entre eux ont beaucoup de difficultés à exprimer l'amour, bien qu'ils soient extrêmement intelligents et possèdent une technologie très avancée »[790].

Les reptiliens qui dominent la terre seraient donc des entités ayant la forme de lézards dont l'origine est triple selon David Icke ; les reptiliens seraient à la fois des extra-terrestres[791], des entités venant de l'intérieur de la croûte terrestre qui serait, contrairement au mensonge scientifique officiel, creuse et jalonnée de galeries et tunnels reliant entre-elles les grandes métropoles[792], enfin, les reptiliens influeraient sur la marche du monde depuis la quatrième dimension inférieure via les

789 David Icke, *Le plus grand Secret.Tome 1* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, p. 16.
790 *Ibid*. p. 46.
791 *Ibid*. p. 54.
792 *Ibid*. pp. 51-57.

flux énergétiques interconnectés dont nous avons déjà fait. Or, ce sont ces entités, qui, en prenant l'apparence humaine à la surface du globe, dirigeraient réellement la marche du monde en vue d'imposer un Nouvel Ordre Mondial fasciste et centralisé. « Lorsqu'on arrive aux familles élites du monde entier, elles sont toutes, invariablement, des hybrides reptiliens qui manipulent les populations selon le même Plan »[793]. Parmi ces familles ou ces entités qui dominent le monde pour le compte de la fraternité reptilienne, nous retrouvons les mêmes noms que ceux incriminés par la tradition conspirationniste anglo-saxonne, parmi lesquels les Bush, les Rockefeller, les Rothschild, Henry Kissinger ou encore Zbigniew Brzezinski. Mais, les véritables maîtres du monde seraient les membres de la famille royale britannique, les Windsor, en particulier la Reine Elizabeth II, *El Lizard Birth* (la naissance du lézard), comme se plaît à la nommer David Icke[794].

Si nous détaillerons la manière dont le méga-complot prend forme, la façon dont la synarchie se fait tentaculaire, il convient de s'attarder pour l'heure sur l'une des caractéristiques morales de cette élite sur laquelle Icke insiste beaucoup : la perversion irrémédiable des reptiliens qui prend la forme classique, caractéristique, de la dénonciation des comportements sexuels déviants et criminels ainsi que, plus surprenant, la dénonciation de l'anthropophagie[795] des grands de ce monde. Dans tous les cas, il s'agit de monter le caractère notamment immoral et corrompu des conspirateurs[796] sataniques.

En effet, David Icke reprend à son compte les témoignages fantastiques de l'une des égéries des leaders conspirationnistes américains, Cathy O'Brien, qui prétend avoir été, au même titre que sa fille Kelly, jusqu'à leurs déprogrammations, des esclaves sexuels, pour le compte de la CIA, de nombreux présidents des États-Unis, des hommes politiques de premier plan et des businessmen[797]. S'il n'est pas question de détailler ici l'ensemble des individus incriminés par Icke pour cause d'une sexualité présumée déviante, nous prendrons tout de même le temps de rappeler quelques

793 David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, p. 142.

794 David Icke, *Le plus grand secret.Tome 2* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, p. 173.

795 A titre d'exemple, Icke accuse les familles Bush, Rockefeller ou Windsor de se livrer à des meurtres infantiles puis au cannibalisme. David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, p. 101. Nous reviendrons sur cet aspect lorsque nous évoquerons le populisme anti-sioniste de David Icke dans le sens où ceci nous apparaît comme la reformulation moderne de l'accusation de meurtre rituel perpétrée envers le peuple juif au Moyen-Age.

796 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 34.

797 Cathy O'Brien, Mark Phillips, *Trance-Formation of America* [1995], Guntersville, Reality Marketing, Incorporated, 2005, 256 p.

affirmations crues, quelques allégations jamais étayées sur le plan factuel, de pédophilie formulées envers Georges Bush et Dick Cheney en cela qu'elles paraissent caractéristiques du mode complotiste.

Ainsi, outre la reprise des fantasmes conspirationnistes relatifs aux pratiques orgiaques et anthropophages des élites[798] ayant prétendument lieu au Club des Bohémiens[799] ou au sein de la fraternité estudiantine, *sorority*, de Yale, les Skull & Bones[800], David Icke fait des dirigeants reptiliens du monde des pédophiles cannibales patentés. Aussi, il affirme sans sourciller que « George Bush est un pédophile notoire, un tortionnaire et un tueur d'enfant »[801] puisque, comme Cathy O'Brien l'affirmait, sa fille Kelly âgée d'à peine huit ans aurait été violemment et sauvagement sodomisée, en de nombreuses occurrences, par George Bush Sr. : « l'anus saignant de Kelly, écrit encore Icke, n'était qu'un des indicateurs physiques des perversions pédophiles de Bush »[802]. Quant à Dick[803] Cheney, il aurait l'habitude de plonger son sexe dans la cocaïne avant de contraindre les esclaves sexuels à sa disposition à lui administrer des fellations[804]. Le Président Reagan, enfin, serait pour sa part un grand amateur de vidéos zoophiles :

> « Cathy raconte qu'elle et Kelly furent violées à de nombreuses reprises par Georges Bush père et Dick Cheney et qu'elle et sa fille furent forcées à avoir des relations sexuelles avec des animaux dans des vidéos faîtes pour le Président Ronald Reagan. "Oncle Ron" n'aimait rien de plus que de regarder ces vidéos connues sous le nom de "*Uncle Ronnie's bedtime stories*"[805] »[806].

Au-delà de ces exemples fantasmatiques, la pédophilie, assimilée à l'homosexualité[807], constitue un mode normal de domination dans le sens où le viol, la pénétration anale en tout particulier insiste l'auteur[808], serait destinés à créer un traumatisme sur les enfants afin que ceux-ci se retrouvent totalement dépourvus de défenses face aux énergies négatives émises par les reptiliens

798 David Icke, *Alice in Wonderland and the World Trade Center Disaster. Why the Official Story is a Monumental Lie* [2002], Ryde, David Icke Books, 2002, p. 31.
799 Cf *Infra* Partie 3 Chap.2 I-B-2°)
800 Cf *Infra* Partie 3 Chap.2 I-B-1°)
801 David Icke, *op cit*, p. 63.
802 *Ibid*. p. 64.
803 Icke ne résiste d'ailleurs pas à la tentation du jeu de mot facile entre Dick, diminutif usuel pour les anglophones du prénom Richard et sa signification argotique désignant l'organe génital masculin.
804 David Icke, *op cit*, p. 102.
805 On pourrait traduire par *les histoires pour s'endormir de l'oncle Ronnie*.
806 David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, p. 489.
807 « L'une des raisons, écrit Icke, pour laquelle il y a autant d'homosexuels parmi les hybrides reptiliens est que les pères ont des relations sexuelles avec leurs fils quand ils sont enfants ». David Icke, *op cit*, p. 495.
808 David Icke, *Alice in Wonderland and the World Trade Center Disaster. Why the Official Story is a Monumental Lie* [2002], Ryde, David Icke Books, 2002, p. 283.

de la quatrième dimension inférieure, c'est-à-dire que ces individus détruits psychologiquement seraient incapables de s'opposer au Plan de domination mondiale des reptiliens. En effet, il s'agit via le viol ou les tortures extrêmes de provoquer chez les victimes un trouble dissociatif de l'identité, autrement dénommé trouble de la personnalité multiple[809], qui permet aux individus, selon Icke, d'enfouir dans leur mémoire les traumatismes subis, comme une sorte de refoulement inconscient. Il suffirait alors aux reptiliens, via un programme ou un protocole spécifique, de réactiver à distance grâce à des flux énergétiques négatifs ces souvenirs pour que l'individu devienne une sorte d'esclave ou de zombie aux ordres de la fraternité[810]. Ainsi, par exemple, « les esclaves mentaux sont utilisés pour assassiner les cibles des hybrides reptiliens comme John Lennon et le frère de JFK, Bobby Kennedy » [811].

Reste que ce syndrome dissociatif dont Icke fait état pour expliquer les assassinats imprévisibles ou les changements brusques de personnalité d'individus jusque-là sans histoires est, du point de vue de la médecine, plus que controversé. Tout d'abord, si les patriciens et les cliniciens reconnaissent qu'il existe des pathologies psychiatriques de type dissociatif de la personnalité, ceux-ci insistent sur l'extrême rareté du trouble de la personnalité multiple ; sauf aux États-Unis dans les années 1990, à telle enseigne que des médecins parlent de manière ironique « d'une épidémie »[812] ou d'une « brève bulle à la mode »[813] pour qualifier un phénomène qui tiendrait plus à une réception, à la réappropriation profane ou demi-savante d'une clinique suite à la parution du livre de la journaliste Flora Schreiber relatif à *Sibyl,* « l'histoire vraie et extraordinaire d'une femme habitée de 16 personnalités »[814]. Or, ce livre largement diffusé qui a donné lieu, aux États-Unis, à « d'auto-diagnostiques de femmes écrivant s'être reconnues dans le cas de Sibylle […] a débouché sur un véritable mouvement »[815] à la mode. Il en résulte alors que David Icke, en reprenant à son compte le trouble de la personnalité multiple s'inscrit dans un mouvement bien plus large et ceci lui permet de

809 David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, pp. 472-499.

810 Nous retrouvons ce thème de manipulation d'individus à distance dans le film *Conspiracy Theory* de Richard Donner. Richard Donner, *Conspiracy Theory* [1997], New York, Warner Bros, 1998, 135 min. Cf *infra* Partie 3 Chap. 1 I-B-1°).

811 David Icke, *op cit*, p. 473.

812 Mikkel Borch-Jacobsen, *Folie à plusieurs, de l'hystérie à la dépression* [2002], Paris, les empêcheurs de penser en rond, 2002, p. 17.

813 Harrison G. Pope Jr, Steven Barry, Alexander Bodkin, James I. Hudson, « Tracking Scientific Interest in the Dissociative Disorders : a Study of Scientific Publications Output 1984-2003 », *Psychother. Psychosom*, Vol. 75, N° 1, 2006, p. 24.

814 Flora R. Schreiber, *Sybil* [1975], New York, Grand Central Publishing, 2009, 492 p.

815 Pierre Chenivesse, Manuella De Luca, « De l'hystérie aiguë au trouble dissociatif de l'identité », *Perspectives Psy*, Vol. 48, N° 2, 2009, p. 146.

s'attirer un public anglo-saxon familier de ce syndrome ou qui fait sens pour lui, notamment en le reliant aux abus sexuels commis sur des enfants.

« La prise de conscience des personnalités multiples dans le grand public accompagna celles des abus sexuels subis dans l'enfance. Ceci eut pour effet de déclencher une véritable chasse aux sorcières contre les parents abuseurs, participant à des rituels sataniques d'une rare cruauté. Des procès retentissants eurent lieu. Nombres d'accusés proclamaient leur innocence et on vit en réaction se créer un mouvement contre les fausses remémorations, "*False Memory Fondation*" : de multiples patients se retournèrent contre leur thérapeute les accusant de leur avoir implanté de faux souvenirs »[816].

Autant d'éléments qui ne doivent en rien nous étonner qu'un tel symptôme soit rattaché aux thèses conspirationnistes par David Icke puisqu'il lui permet d'expliquer non seulement les troubles des victimes supposées, Cathy ou Kelly O'Brien, mais aussi de mettre en exergue les comportements pervers, orgiaques ou satanistes des dirigeants et des élites ; peu importe que le *DSM-IV*[817] ait renoncé définitivement à associer le trouble de la personnalité multiple à un refoulement d'un extrême traumatisme ou sévices sexuels infantiles. Plus encore, ce renoncement s'est fait au profit du trouble dissociatif de l'identité caractérisé par une personnalité fragile dont le mécanisme de dissociation vient palier à de graves perturbations du système mnésique[818].

En somme, les reptiliens seraient des lézards immoraux, incarnation du mal absolu dont le but ultime serait la domination mondiale.

2°) Le Nouvel Ordre Mondial comme conspiration reptilienne globale ou le contrôle des populations en vue de l'établissement d'un État orwellien

« Les hybrides reptiliens et leurs réseaux entremêlés qui connectent les gouvernements avec les multinationales, les médias et l'armée ont utilisé leur ingénierie horrible, spécialement après le 11 septembre, pour bâtir une société orwellienne à une échelle et à une vitesse jamais vue dans l'histoire humaine »[819].

Tel est, en résumé, le but réel de la fraternité reptilienne synarchiste, asseoir un contrôle global et définitif sur le monde par la mise en place d'un État orwellien, synonyme de Nouvel Ordre

816 Pierre Chenivesse, Manuella De Luca, *art* cit, p. 146.

817 Le *DSM*, *Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders*, est un manuel de psychiatrie de référence, il est élaboré par des praticiens et des universitaires de l'association américaine de psychiatrie. Il s'attache à classifier et catégoriser des critères de diagnostiques et des recherches statistiques relatives aux troubles mentaux.

818 American Psychatric Association, *DSM-IV* [1994], Paris, Mason, 2002, pp. 599-617.

819 David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, p. 382.

Mondial fasciste dont « nous sommes très près de l'avènement »[820]. Or, pour ce faire, la fraternité a mis en place une structure pyramidale avec au sommet un gouvernement mondial, une banque centrale mondiale chargée d'émettre une monnaie unique ainsi qu'une armée centralisée ; le tout surplombant trois super-États que seraient l'Union européenne, l'Union américaine et l'Union pacifique. Aussi, les projets de coopérations économiques ou d'intégrations régionales apparaissent aux yeux du britannique comme les marchepieds de la dictature mondiale. En effet, le processus de construction européenne est perçu comme l'aboutissement de la volonté des familles hybrides reptiliennes de renforcer leur domination sur le continent, dans la droite ligne de ce que ces mêmes familles avaient débuté avec l'Empire Romain, Charlemagne et la dynastie des Habsbourg[821].

> « Nous avons à faire aux mêmes personnes dont j'ai déjà montré l'implication dans d'autres pans de la conspiration, y compris l'ascension d'Hitler ; toutes sont impliquées dans la centralisation de l'Europe : les Rothschild, les Rockefeller, les Warburg, les Baruch et les Miller »[822].

De la même manière, l'ALENA joue le rôle, en Amérique du Nord d'instance de centralisation politique au profit des familles élites reptiliennes qui leur permet d'assurer un véritable contrôle social et même mental sur les populations. David Icke, réactualisant ainsi la thématique conspirationniste en vogue aux États-Unis d'empoisonnement, dénonce alors la dissimulation de produits stupéfiants dans les aliments et l'eau consommés par les populations civiles. En effet, Icke, en tout premier lieu, se réapproprie la célèbre théorie conspirationniste relative à la fluorisation de l'eau du robinet[823] dont le but ne serait en rien de prévenir la formation

820 David Icke, *Le plus grand secret.Tome 2* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, p. 33.

821 David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, pp. 411-412.

822 *Ibid*. p. 413.

823 Depuis les années 1950, l'addition de fluor au réseau de distribution d'eau potable, pour des raisons de santé bucco-dentaire, est l'objet de controverses conspirationnistes aux États-Unis. En effet, dans le contexte du maccarthysme, la fluorisation a été perçue comme un plan soviétique destiné à empoisonner les populations américaines à l'échelle globale, le tout avec le soutien complice des communistes infiltrés dans les cercles gouvernementaux. A titre d'exemple, cette théorie d'un empoisonnement soviétique des réserves américaines en eau potable est reprise dans le film de Stanley Kubrick *Docteur Folamour* puisque c'est la raison pour laquelle le général Rippel décide de bombarder l'URSS. Ensuite, dès les années 1960, la fluorisation a été dénoncée comme une technique de manipulation mentale découverte et utilisée par les nazis dans les camps de concentration car ses propriétés rendraient les individus dociles et facilement manipulables. Dans les années 1970, ce fut le complexe militaro-industriel, en lien avec la famille Mellon (régulièrement impliquée dans les thèses conspirationnistes) qui fut accusé de se servir des populations civiles comme cobayes afin de tester sur elles les effets d'armes biologiques à base de fluor. Enfin, dès les années 1980, en lien avec le développement de la prévention contre l'obésité et la mal nutrition aux États-Unis, les théories conspirationnistes relatives à la fluorisation de l'eau ont pris une direction diamétralement opposée. En effet, si le caractère bénéfique du fluor dans le renforcement des dents des enfants est acté, la fluorisation serait due à l'industrie du sucre car avec des dents plus fortes, les enfants pourraient manger plus de bonbons et autre *junk food*. Pour plus de détails, voir par exemple : Gretchen Ann Reilly, « Fluoridation » *in* Peter Knight (dir.),*Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003,

de caries ou d'éviter la chute de dents chez les enfants mais bien de leur laver le cerveau[824]. Aussi, au même titre que l'aspartame[825], un autre vecteur reptilien d'empoisonnement, la fluorisation de l'eau entraînerait un affaiblissement des défenses immunitaires humaines et le développement de cancers. De plus, outre par la prise de contrôle des entreprises agroalimentaires, les reptiliens cherchent à imposer et renforcer leur domination séculaire en ayant recours à l'empoisonnement médicamenteux des populations civiles notamment via la prescription de *Prozac*[826] aux individus dépressifs ainsi qu'en ayant recours aux vaccins jugés responsables de l'autisme et de jouer un rôle majeur dans la disparition planifiée de l'espèce humaine[827]. Plus encore, le véritable objectif inavouable des élites reptiliennes serait d'implanter à chaque être humain une micro-puce afin de le localiser et de le suivre en permanence à la trace au sein de l'État orwellien où la sphère privée serait totalement réduite à néant[828]. Et, de l'industrie pharmaceutique au narcotrafic, Icke établit des liens et connexions typiques du mode de pensée cryptologique conspirationniste puisque « le réseau mondial de familles anglo-américaines […] se trouve également derrière le trafic mondial de stupéfiants »[829]. Parmi les familles incriminées, citons les Rockefeller, les Harriman, les Taft, les Perkins, les Clinton, les Russell ou encore les Bush[830].

Or, si la conspiration est si bien dissimulée, si les crimes de hybrides reptiliens sont si largement cachés au grand public, la raison tient ce qu'ils contrôlent également, outre les grandes entreprises multinationales, les médias et les organes de presses qui ne font en réalité que travailler pour le plan de la Fraternité, parfois même à leur insu :

> « Les crimes dont la famille Bush et leurs maîtres et associés sont responsables ne sont que très rarement exposés à la lumière par la faute des médias qui, au plus haut niveau, sont contrôlés par les Illuminatis[831], et la plupart des journalistes ignorent qu'ils ne sont que des pions dans leur jeu ou bien ils l'acceptent pour protéger leurs carrières »[832].

---

pp. 263-265.

824 « l'objet réel derrière la fluorisation de l'eau est de diminuer la résistance des masses au contrôle et à la domination » David Icke, *op cit*, p. 539.

825 *Ibid*. p. 533.

826 *Ibid*. p. 543. Ou encore, David Icke, *Le plus grand Secret.Tome 2* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, p. 94.

827 *Ibid*. p. 547.

828 *Ibid*. pp. 389-391 et 393-396.

829 David Icke, *Le plus grand Secret.Tome 2* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, p. 47.

830 David Icke, *Alice in Wonderland and the World Trade Center Disaster. Why the Official Story is a Monumental Lie* [2002], Ryde, David Icke Books, 2002, p. 33. ou, plus loin, « N'importe qui ayant fait des recherches élémentaires sur la famille Bush et leur réseau d'hommes de main trouvera toujours des connexions avec la drogue. Tel est leur énorme engagement dans le cartel global de la drogue ». *Ibid*. p. 119.

831 Chez David Icke, il convient de noter que les termes de reptilien et d'Illuminati sont synonymes.

832 David Icke, *op cit,* pp. 52-53.

Si, selon David Icke, il ne fait absolument aucun doute que la fraternité reptilienne domine le monde dans son ensemble, le véritable pouvoir au sein même de la synarchie reptilienne se résume alors à « une ou deux personnes au sommet de la pyramide »[833] : les Windsor en général, la Reine Elizabeth II en particulier[834]. En effet, ce serait, comme chez Lyndon LaRouche, la famille royale britannique qui dirigerait en réalité un nombre important d'entreprises qui seraient autant de façades derrière lesquelles la fraternité reptilienne s'abrite. Ainsi, des banques, par exemple, HSBC, Mildland, Barclay's ou JP Morgan, des méfias tels la BBC, ABC, CNN, NBC, le *New York Times* ou le *Washington Post*, des entreprises multinationales parmi lesquelles BP, IBM, *McDonald's* ou bien *General Electric*, sont autant d'exemples du caractère tentaculaire et omnipotent de la synarchie reptilienne londonienne[835].

De sorte que, les partis politiques, les syndicats ou même les religions ne constituaient que des divisions factices toutes au service de la même cause : l'avancement du plan reptilien de domination séculaire de la planète, en un mot, de la synarchie.

> « En résumé, les hybrides reptiliens et leurs maîtres inter-dimensionnels ont créé un culte satanique global de groupes et de sociétés secrètes interconnectés qui opèrent dans tous les pays et qui répond à un commandement central. De cette manière, il coordonne leurs actions entre différents pays, religions, races, partis politiques et corporations à travers leurs agents hybrides reptiliens et leurs hommes de mains »[836].

3°) L'assassinat de Diana comme manifestation exemplaire du méga-complot

Assassiner ses ennemis, au-delà de la dimension individuelle relative à lady Diana Spencer, fait partie d'une stratégie globale d'avancement du plan reptilien de construction d'un super-État orwellien synonyme de fascisme global pour David Icke. En effet, en jouant sur les émotions individuelles et collectives consécutives à des événements tragiques comme le 11 Septembre, les reptiliens, qui en sont en réalité les responsables du chaos, peuvent faire accepter aux populations une centralisation accrue et les restrictions apportées aux libertés publiques ; procédés que Icke dénomme « problème réaction solution »[837] comme ce fut le cas pour l'assassinat en 1997 de la princesse Diana à Paris.

833 David Icke, *Le plus grand secret.Tome 2* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, p. 14.
834 David Icke, *op cit*, p. 191.
835 *Ibid.* p. 187.
836 David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, p. 192.
837 *Ibid*. p. 210.

En effet, les hybrides reptiliens utiliseraient la méthode dite « problème action solution » à chaque fois qu'ils veulent apporter des changements dans la société, notamment en vue d'accroître toujours un peu plus la centralisation orwellienne du Nouvel Ordre Mondial, sans que ces restrictions apportées aux libertés civiles n'engendrent de réactions négatives parmi les populations. En tout premier lieu, les reptiliens créent de toutes pièces un *problème*, c'est-à-dire une catastrophe, une crise, un drame tout en blâmant quelqu'un d'autre ; il s'agit en quelque sorte de la thèse dite du *false flag*, porter soi-même des attaques contre sa propre population tout en accusant un tiers, l'exemple le plus spectaculaire étant constitué par les attentats du 11 Septembre 2001 auxquels Icke consacre un livre spécifique[838]. Ensuite, grâce aux médias qu'ils contrôlent, les reptiliens suscitent une *réaction* dans l'opinion publique en jouant sur les émotions à la fois individuelles et collectives afin qu'elle réclame que des mesures soient prises pour lutter contre le problème. Enfin, les autorités manipulées par les reptiliens vont fournir une *solution*, planifiée et déterminée avant même la création du problème, destinée à répondre, aux attentes des populations ; solutions allant toujours dans le sens du renforcement de la centralisation du pouvoir entre les mains des tenants du Nouvel Ordre Mondial.

« La responsabilité du meurtre de la princesse Diana revient aux organisations contrôlées par les familles de l'élite et leurs groupes apparentés »[839], au premier rang desquels nous retrouvons la famille Windsor et la Reine Elizabeth II. En effet, suivant le plan reptilien programmé de longue date depuis la quatrième dimension inférieure, « Diana fut manipulée jusqu'à épouser le Prince Charles et devenir le personnage célèbre que l'on sait, pour être enfin conduite dans le tunnel du pont de l'Alma »[840]. Ainsi, selon David Icke, le mariage entre Diana et Charles a été voulu par les dirigeants extraterrestres car tous deux descendent de lignées hybrides reptiliennes de haut rang afin de maintenir une certaine pureté sanguine de la race ; d'ailleurs le nom de Diana fait sens vers la déesse Diane qui est l'objet de vénération de la part des reptiliens. En réalité, les Windsor considéraient Diana comme un ventre qui, une fois sa mission procréatrice remplie, n'était plus d'aucune utilité d'autant que celle-ci devenait même gênante pour le Plan reptilien puisqu'elle aurait révélé à des journalistes de la BBC le caractère reptilien des Windsor, leur anthropophagie satanique et leur implication dans le trafic international de cocaïne[841] ; le *problème* devait alors être éliminé.

838 David Icke, *Alice in Wonderland and the World Trade Center Disaster. Why the Official Story is a Monumental Lie* [2002], Ryde, David Icke Books, 2002, 514 p. Cf *Supra* Partie 1 Chap. 1 II-C.
839 David Icke, *Le plus grand secret.Tome 2* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, p. 223.
840 *Ibid*. p. 235.
841 *Ibid*. p. 241.

Diana a donc été assassinée et les preuves du complot sont flagrantes si on en croit David Icke, il suffit de savoir décrypter les indices ésotériques présents en pagaille. En effet, la voiture où se trouvait Diana s'est écrasée sur le 13ème pilier du pont de l'Alma « dont la signification est fantastique »[842]. En effet, selon Icke, les satanistes reptiliens seraient en quelque manière obsédés par le symbolisme et les rituels, d'où le choix du pont de l'Alma qui serait tout sauf anodin. Le terme *pont* viendrait ainsi du latin *pontifex* qui signifiait passage et celui *Alma* serait un dérivé de l'arabe *Al-Mah* qui désignerait la déesse de la Lune, c'est-à-dire, dans la mythologie romaine Diane, Diana en l'espèce[843]. En d'autres mots, le pont de l'Alma serait le passage, au sens religieux ou mystique du terme, de la princesse Diane, une sorte de temple païen destiné à des rites sataniques au premier rang desquels les meurtres perpétrés par la fraternité reptilienne. Plus encore, selon David Icke, se seraient rendus sur les lieux du drame à la manière des prêtres sacrificateurs deux membres éminents de la fraternité, le Baron Guy de Rothschild ainsi que le ministre français de l'Intérieur, Jean-Pierre Chevènement. Autre indice, Diana est décédée le 31 Août, soit, selon la loi numérologique des nombres inversés le 13, chiffre symptomatique des rites sataniques, un décès le 13, contre le 13ème pilier du pont. En outre, le trajet emprunté par la voiture de Diana le soir de l'accident doit être rapproché pour Icke des processions antiques qui précédaient le sacrifice humain dans le mesure où la voiture de la princesse serait passée volontairement devant l'un des lieux symboliques de la domination reptilienne : l'obélisque de la Concorde.

En somme, « Le pont de l'Alma est l'un des endroits les plus sacrés du monde pour la fraternité et, comme pour les plans de rues de toutes les villes principales, ils se sont assurés que l'endroit recèle le symbolisme approprié : le pont, la salle souterraine, le carrefour et le nom »[844]. Plus encore, après l'assassinat supposé, les reptiliens ont dressé une sorte d'autel satanique commémoratif, le même qu'à Dealey Plaza après le meurtre planifié du Président J. F. Kennedy, une torche enflammée, symbole de la domination de la fraternité babylonienne.

En résumé, la pensée conspirationniste de David se caractérise, se singularise en ceci qu'elle se retrouve au carrefour entre les thèses ufologiques d'un complot alliant des forces extraterrestres aux gouvernements du monde entier et d'une mystique ésotérique de type *new age* basée sur la découverte de voies obscures et dissimulées à même d'expliquer définitivement l'ordonnancement

842 David Icke, *op cit*, p. 257.
843 *Ibid*. p. 279.
844 *Ibid.* p. 285.

réel du monde. Pourtant, avec David Icke nous sommes amenés, chose que nous nous sommes interdit pour tout le reste de cette thèse qui s'inscrit dans une démarche de sociologie compréhensive du phénomène conspirationniste aux États-Unis, à nous demander si, pour paraphraser Paul Veyne[845], l'auteur croit véritablement à ses mythes. Non point que nous doutions que David Icke soit persuadé que la marche réelle du monde soit dictée par un méga-complot synarchiste, mais croit-il véritablement à l'existence des reptiliens ou faut-il plutôt y voir une parabole, une allégorie pour désigner une figure conspiratrice plus habituelle : les juifs. En effet, il semble bien que le britannique émette des doutes[846] sur l'existence réelle de lézards hybrides dirigeant le monde :

> « Si les reptiliens n'existaient pas, il nous faudrait les inventer parce que leur état représente quelque chose que la conscience humaine avait à expérimenter »[847].

C – Le populisme antisioniste radical de David Icke comme synthèse conspirationniste ufologique originale

> « les références négatives aux catholiques et aux francs-maçons sont nombreuses dans la littérature conspirationniste consacrée aux aliènes, mais l'attitude à l'égard des juifs varie de la sympathie à l'antisémitisme ; et cet antisémitisme est parfois caché par des euphémismes et parfois non »[848].

En effet, il apparaît que trois attitudes sont traditionnellement observées quant aux rapports entre la littérature conspirationniste de type ufologique et les populations juives[849]. Premièrement, les juifs sont vus comme des victimes d'une engeance composées de forces extraterrestres alliées aux nazis, deuxièmement, si l'antisémitisme en tant que doctrine est officiellement rejeté, les élites juives ou sionistes anglo-saxonnes et/ou israéliennes n'en demeurent pas moins impliquées dans la conspiration, et, troisièmement, un antisémitisme assumé clairement. Pour sa part, il nous apparaît que David Icke opère une sorte de synthèse originale entre ces trois idéaux-types et il semble donc

845 Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante* [1983], Paris, Seuil, 1992, 168 p. De manière contemporaine voir : Bertrand Méheust, « Les occidentaux du XXe siècle ont-ils cru à leurs mythes ? », *Communications*, Vol. 52, 1990, pp. 337-356.

846 A l'inverse de notre position, Stéphane François et Emmanuel Kreis écrivent que « lorsque Icke parle de reptiliens, il semblerait en effet qu'il parle réellement de lézards géants de douze pieds ! Il ne s'agit donc pas chez lui d'un vocabulaire crypté pour parler du complot juif. *A contrario*, les épigones de David Icke vont, eux, déshumaniser les juifs pour en faire des lézards extraterrestres ». En somme, si David Icke n'est pas antisémite, ses thèses y prêtent le flanc et son public l'est fort certainement. Stéphane François, Emanuel Kreis, *Le complot cosmique* [2010], Paris, Arché, 2010, p. 91.

847 David Icke, *op cit*, p. 355.

848 Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy. Apocalyptic Visions in Contemporary America* » [2003], Los Angeles, University of California Press, 2003, p. 141.

849 *Ibid*. pp. 141-157.

plus juste de dépasser ce triptyque en proposant de qualifier ses théories de *populisme antisioniste radical* plutôt que de parler de crypto-antisémitisme comme le font Taguieff[850] ou Campion-Vincent[851].

1°) Conspirationnisme ufologique et antisémitisme, grille d'analyse idéale-typique

Il existe donc trois idéaux-types classiques de théories ufologiques conspirationnistes impliquant les juifs qu'il est nécessaire de détailler avant de les appliquer, à la manière d'une boîte à outils, à la pensée spécifique de David Icke ; boîte à outils dont nous verrons qu'elle est insuffisante.

Le premier idéal-type, à l'opposé total des thèses antisémites, consiste à considérer les juifs comme de véritables victimes de la conspiration extraterrestre et ovni alliée aux nazis. Ainsi, comme chez Alan Baker[852] par exemple, ces théories envisagent que les nazis se seraient vus remettre des technologies futuristes, des armes ou des vaisseaux spatiaux, par des entités extraterrestres afin qu'ils procèdent à une épuration du globe destinée à libérer un espace indispensable à l'implantation de colonies extraterrestres sur terre. Plus encore, si on en croit l'ufologue Ernst Zundel[853], Hitler ne se serait en aucune manière suicidé mais, bien au contraire, il aurait embarqué depuis le pôle Nord à bord d'une soucoupe volante spécialement affrétée pour lui et il se serait alors réfugié dans l'espace[854].

Le second idéal-type de conspirationnisme ufologique en lien avec les juifs se présente comme réfractaire à la fois à l'antisémitisme et au racisme mais reproduit par homologie, ces notions de races ou de hiérarchies dans l'ordre extraterrestre. Aussi, parmi les populations juives, il existerait des entités extraterrestres infiltrées sous forme humaine qui seraient en réalité des éléments à la solde des conspirateurs. En d'autres mots, si les juifs ne sont ni mauvais ni corrompus par nature, nombre d'entre eux appartiennent cependant à une espèce extraterrestre démoniaque ou satanique : le reptiliens, les gris ou bien, par exemple, les Anunnakis. De sorte qu'il résulte de ces théories des avantages manifestes pour leurs tenants puisqu'ils semblent, en façade du moins, se

850 Pierre-André Taguieff, *op cit*, p. 68
851 Véronique Campion-Vincent, *op cit*, pp. 82-85.
852 Alan Baker, *Invisble Eagle : The Hidden History of Nazi Occultism* [2000], Londres, Virgin Books, 2000, pp. 268-273.
853 Ernst Zundel n'en reste pas moins un négationniste.
854 Ernst Zundel, *UFO Nazi's Secret Weapons* [1974], Atlanta, Inner Light, 2012, 196 p.

départir de toute forme d'antisémitisme. Tout d'abord, il apparaît que la plupart des juifs « ordinaires », entendu par là un voisin, le commerçant du coin de la rue, les populations juives en générale, ne sont en aucune manière impliqués dans la conspiration menée par leurs élites ; pis, ils en sont même les victimes premières. En effet, seules les familles patriciennes et/ou sionistes sont dénoncées, non point comme juives mais en tant qu'entités extraterrestres infiltrées, comme participantes d'un méga-complot dont le but serait l'instauration d'un Nouvel Ordre Mondial fasciste. Ainsi, en règle générale, sont incriminées des personnalités parmi lesquelles les Rockefeller, les Rothschild, Henry Kissinger, Zbigniew Brzezinski, des institutions comme les banques Goldman Sachs ou Lehman Brothers, des cercles de réflexion comme le Groupe Bilderberg ou la Commission Trilatérale. Or, de cette manière, une atmosphère antisémite semble néanmoins se dessiner et, tout en s'en défendant vigoureusement, les auteurs laissent le soin à leurs lecteurs et épigones de lire entre les lignes et de se réapproprier un discours antisémite voilé.

Enfin, le troisième et dernier idéal-type est celui de l'antisémitisme franc et assumé que recouvre l'exemple des publications phœnix et de leur dirigeant Gyeorgos Ceres Hatonn, autoproclamé :

> « Commandant en chef du Projet de Transition Terrestre, Commandant du secteur aérien Pléiade de la flotte de la fédération intergalactique – Commandant Asthar ; Représentant de la Terre au Conseil Cosmique et au Conseil de la fédération intergalactique pour la transition terrestre »[855].

Pour Hatonn en effet, les juifs représentent intrinsèquement des forces corrompues et sataniques qui conspirent secrètement depuis la nuit des temps afin d'asseoir un Nouvel Ordre Mondial totalitaire.

2°) Le populisme antisioniste radical de David Icke comme synthèse conspirationniste originale

Si l'on cherche à appliquer cette grille de lecture à la pensée conspirationniste de David Icke, force est de constater que le second idéal-type domine largement même s'il est possible d'y retrouver des éléments constitutifs du premier et troisième ; en d'autres mots David Icke opère une synthèse *ad hoc* originale au sein de laquelle les élites sionistes, anthropophages, et les nazis forment deux facettes différentes mais bien complémentaires du plan reptilien de centralisation du

855 Cité *in* Michael Barkun, *op cit*, p. 148.

pouvoir qui passe par la création de l'État Rothschild d'Israël. Plus fantaisiste encore, en affirmant qu'Hitler était un Rothschild, le second fils de la Reine Victoria[856], David Icke reprend à son compte ce que nous avions déjà vu avec Lyndon LaRouche : l'assimilation des juifs et des britanniques[857].

En effet, si la Seconde Guerre Mondiale a eu lieu c'est que « les Rothschild et leurs associés, les Rockefeller, les Harriman et les Bush se tenaient derrière l'idéologie nazie de la pureté de la race »[858]. Or, pour mener à bien leur plan de destruction, les nazis disposaient de technologies extraterrestres de pointe telles que des soucoupes volantes. Cependant, le plus fondamental chez David Icke est cette propension à faire des élites sionistes des conspirateurs reptiliens. Aussi, la famille Rothschild est accusée d'exercer un véritable contrôle sur le monde au nom de la fraternité reptilienne ou d'être à la fois à l'origine de la création d'Israël, « terre des Rothschild »[859] et du célèbre faux antisémite, *Les Protocoles des Sages de Sion,* dont, pour avoir une lecture exacte, nous dit Icke, il faudrait remplacer le mot juif par celui de reptilien ou d'Illuminati[860].

> « L'État d'Israël est l'État des Rothschild. Le sionisme est une création de Rothschild […] ce sont les Rothschild qui ont financé les premiers colons Israéliens ; ce sont les Rothschild qui ont contribué à créer et à financer Hitler au cours de la seconde guerre mondiale, qui comporte le traitement écœurant qui a été réservé aux juifs, aux gitans, aux communistes, et d'autres ; ce sont les Rothschild qui ont utilisé la sympathie d'après-guerre pour les juifs, sympathie qu'ils ont exploité sans vergogne afin de hâter la réalisation de leur désir, la prise de pouvoir en Palestine »[861].

Il ressort alors, en conformité avec le second idéal-type que nous avons présenté, que David Icke prend soin de distinguer entre les élites sionistes, dont il nous dit d'ailleurs qu'elles ne sont en rien juives mais reptiliennes, et les populations juives. Or, nous l'avons déjà souligné[862], le reptilien ou l'aliène revoit en anglais à la figure de l'étranger, de celui qui met en péril la société établie, le conspirateur subversif de sorte qu'ils apparaissent comme des « produits de substitution aux juifs »[863]. En effet, récusant toute forme d'accusation d'antisémitisme, celui de s'en prendre a des personnalités publiques juives comme les Rothschild, les Rockefeller, Henri Kissinger ou encore Zbigniew Brzezinski, autant de figures traditionnellement impliquées dans la conspiration par les

856 David Icke, *Le plus grand Secret.Tome 1* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, p.364.
857 Cf *Supra* dans cette même partie I-A-4°)
858 David Icke*, op cit*, p. 390.
859 *Ibid*. p. 323.
860 David Icke*, op cit*, p. 326.
861 *Ibid.* pp. 348-349.
862 Cf *supra* dans ce même chapitre II-A
863 Michael Barkun, *op cit*, p. 141.

leaders conspirationnistes. Plus encore ce sont les « néo-nazis-cons »[864] qui apparaissent aux yeux de Icke comme le dernier avatar de la conspiration reptilienne. En tant que « soutien le plus visible au sionisme aux États-Unis »[865], le mouvement néo-conservateur serait en réalité aux mains des élites reptiliennes américaines que sont Paul Wolfowitz, William Kristol, Richard Pearl ou encore Dov Zakheim.

> « Le terme "néo-cons" est le diminutif de néo-conservateurs, le réseau occulte de dingues d'extrême droite et d'organisations qui sont arrivés au pouvoir avec George Bush en 2001. Pour comprendre les événements actuels, le 11 Septembre en particulier, les gens doivent savoir qui sont les néo-cons […] Ils sont des hybrides reptiliens qui contrôlent le gouvernement américain, l'armée et les médias et ils ont avancé considérablement le plan via leur marionnette de Président »[866].

Il apparaît alors que la pensée de David Icke relève majoritairement de ce second idéal-type de lien entre conspirationnisme ufologique et populations juives dans la mesure où il opère une distinction entre des élites irrémédiablement corrompues et conspiratrices et des populations originaires comme premières victimes de leurs élites. Plus encore, ceci est confirmé par le public de David Icke, « les adeptes du *new age* et l'extrême droite anti-étatiste »[867] qui y voit une manière de légitimer, par un discours antisioniste qui ne trompe guère, leurs passions antisémites sans que l'auteur ne puisse souffrir réellement, faute de preuve manifeste, de ces accusations.

Cependant, il convient d'ajouter, enfin, que David Icke réactualise l'un des plus anciens mythes de l'antijudaïsme puis de l'antisémitisme en formulant à l'endroit des reptiliens l'accusation de meurtre rituel. Or, de ce fait, il apparaît que l'auteur entre dans le troisième idéal-type Ainsi, si nous pouvons lire, par exemple, que « les hybrides reptiliens au pouvoir aujourd'hui sont obsédés par le fait de boire du sang humain et les sacrifices humains »[868].

En somme, il apparaît que qualifier David Icke d'antisémite ou même de crypto-antisémite soit quelque peu excessif dans la mesure où l'auteur prend un soin tout particulier à exposer que les populations juives ordinaires, dont il ne nie jamais les souffrances réelles de la Seconde Guerre Mondiale par exemple, sont de manière plus fantasmagorique victimes du complot reptilien. Il en résulte alors que David Icke se situe au carrefour des trois idéaux-types de relations existantes entre

---

864 David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, p. 264.
865 *Ibid*. p. 146.
866 *Ibid*. p. 265.
867 Michael Barkun, *op cit*, p. 106.
868 David Icke, *op cit*, p. 101.

la littérature conspirationniste ufologique et l'antisémitisme. En effet, d'une part, il reprend la formule caractéristique d'une alliance entre les conspirateurs extraterrestres et les nazis afin de purger la terre des êtres jugés parasites, les juifs. D'autre part, il réinvestit de manière principale la distinction entre élites/bases qui veut que, si la grande majorité de populations juives est totalement ignorante du complot, une partie de leur supposée élite, en réalité infiltrée par des extraterrestres prenant une apparence humaine, se livre à une grande conspiration en vue d'instaurer un Nouvel Ordre Mondial. Enfin, Icke réactualise, sous la forme aliène, le mythe antisémite de meurtre rituel perpétré par les juifs en commémoration de celui du Christ. Au final, il apparaît que ce cadre d'analyse antisémitisme/non-antisémitisme des thèses conspirationnistes ufologiques est trop étroit pour rendre pleinement compte de la pensée de David Icke puisqu'il convient de le dépasser en proposant, un quatrième idéal-type rendant compte que cette synthèse originale opérée par le britannique que nous proposons de nommer : *populisme antisioniste radical*.

III – Leader conspirationniste approche idéale-typique

Après avoir réalisé deux monographies de leaders conspirationnistes que sont Lyndon LaRouche et David Icke, il convient à présent de monter en généralité en élargissant le corpus à d'autres personnages mentionnés au cours nos travaux : David Duke, Alex Jones, Pat Buchanan, ou encore James Wickstrom. Il faut tout d'abord rappeler que le terme de « leader paranoïaque » fut forgé aux États-Unis dans les années 1960 par Richard Hofstadter[869] pour désigner les tenants de thèses conspirationnistes, qu'il nomme *style paranoïaque*, classés à droite dans le champ politique américain ; on retrouve ainsi le sénateur McCarthy, Barry Goldwater ou encore Robert Welch, le fondateur de la John Birch Society[870]. Or, si Hofstadter ne donne pas une délimitation rigoureuse du concept, il n'en demeure pas moins qu'il est très clair quant à la signification qu'il n'entend pas donner au terme *paranoïaque.* Il s'agit de l'envisager au sens populaire du terme, « parano » dirions-nous en français, et en aucune manière au sens clinique ou psychiatrique.

> « Je l'appelle style paranoïaque simplement parce que je n'ai pas d'autre mot en tête qui évoque de manière aussi adéquate ce sens de l'exagération violente, de la suspicion et de la fantaisie conspiratrice. En utilisant l'expression "style paranoïaque", je ne parle pas au sens clinique du terme mais j'emprunte ce terme clinique pour d'autres usages. Je n'ai ni la compétence ni le désir de classifier des personnages passés ou présents comme des fous certifiés »[871].

869 Richard Hofstadter, *op cit*, 346 p.
870 *Cf* infra Partie 3 Chap. 2 I-D-2°)
871 Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 3-4.

Cependant, afin d'éviter de recourir à un vocable psychiatrisant impropre aux sciences sociale et à l'intelligibilité d'un fait social en lui-même, nous avons opté, à la manière de Philippe Aldrin dans son étude de sociologie politique des rumeurs[872], pour la mise à l'écart des expressions de « leader paranoïaque » et de « style paranoïaque » au profit de concepts davantage réifiés : leader conspirationniste et conspirationnisme. Dès lors, cette précision actée, il convient de se pencher plus avant sur la caractérisation sociopolitique du leader conspirationniste. En effet, il faut de prime abord relever des constatations empiriques immédiates : tous sont de sexe masculin, d'un âge relativement avancé, de « couleur » blanche[873], disposent de capitaux culturels, scolaires et organisationnels indéniables. Ainsi, si le leader conspirationniste « cherche à apparaître comme un universitaire, parfois même de façon pédante », à faire preuve de « la plus haute érudition », celle-ci « n'est rien si elle n'est pas cohérente ; elle n'est rien si elle ne recherche pas la technique académique »[874] ce qui le pousse à mettre en avant ses titres académiques ou ses diplômes universitaires. Par exemple, David Duke rappelle qu'il est non seulement titulaire d'un doctorat mais aussi et surtout qu'il fut Représentant Républicain de la Louisiane entre 1990 et 1992[875] ; de la même façon, James Wickstrom justifie ses écrits racistes et antisémites[876] par le fait qu'en tant que docteur ès littérature, il serait plus apte à expliquer le véritable message biblique qui ferait des juifs et des communistes des conspirateurs à la solde de Satan[877]. De plus, les leaders conspirationnistes ont des capacités organisationnelles à même de diffuser à l'échelle globale leurs propos puisque tous disposent, entre autres choses, d'un site web régulièrement alimenté et mis à jour[878].

Les leaders conspirationnistes sont également, au sens schumpétérien du terme, de véritables entrepreneurs politiques. En effet, n'appartenant pas, dans un premier temps au moins, au champ de la politique institutionnelle, ils sont pour autant capables de jouer sur les représentations de l'univers

872 Philippe Aldrin, *Sociologie politique des rumeurs* [2005], Paris, PUF, 2005, pp. 40-46,81-88.

873 Il convient ici toute de même d'apporter une restriction communautaire. En effet, les théories conspirationnistes spécifiques à la communauté afro-américaine sont portées par des leaders conspirationnistes de sexe masculin, disposant également de capitaux politiques et organisationnels indéniables mais sont noirs de peau. Cf *Supra* Partie 1 Chap. 2 III.

874 Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 36-37. Plus encore Hofstadter d'illustrer ses dires en rappelant que « le pamphlet de 96 pages de McCarthy, *McCarthysm*, ne contient pas moins de 313 références en notes de bas de pages, et l'incroyable attaque de M. Welch contre Eisenhower, *The Politician*, compte 100 pages de bibliographie et de notes ». *Ibid*. p. 37.

875 http://www.davidduke.com/

876 Annexe N° 14 : Le racisme et l'antisémitisme du *Posse Comitatus* exposé par son chef, le docteur James Wickstrom

877 http://www.jameswickstrom.com/

878 *Cf* infra Partie 3 Chap. 3 II-B-3°)

social et politique[879] en mettent en œuvre des « stratégies de subversion »[880] de l'équilibre du champ politique en tentant de mettre à l'agenda ou de porter des thématiques non-consensuelles, de remettre en cause les versions officielles au profits de thèses conspirationnistes. Par ce biais, le complotisme pénètre alors le champ politique légitime. Il s'agit, en d'autres termes, d'entrer en compétition avec les dominants politiques en mobilisant des ressources nouvelles et extérieures au champ politique, mais potentiellement monnayables ou convertibles dans ce champ afin d'en bouleverser l'équilibre ou le statu quo et d'en remodeler les contours. Profitant de « fenêtres d'opportunités »[881], il s'agit alors pour eux de présenter une offre politique novatrice remettant en question les politiques publiques en cours ou de chercher à politiser certaines thématiques[882], la question du sida par exemple. En supportant les coûts politiques de ces propositions remettant en cause l'équilibre du champ politique, ils espèrent alors en tirer un gain politique certain, voir même électoral pour Lyndon LaRouche ou David Duke[883]. Pour les leaders conspirationnistes, la dénonciation et/ou « la contestation des structures centralisées et bureaucratisée des organisations partisanes devient une ressource politique »[884] non négligeable et largement mobilisée. Il s'agit alors de dévaluer[885] et de dépasser les clivages politiques traditionnels du champ politique rationnel-légal pour en forger de nouveaux[886] afin d'apparaître comme présentant une offre politique alternative et novatrice à la pointe du progrès technique et technologique alors que les autres forces politiques incarneraient l'archaïsme et la réaction au service des intérêts financiers et sociopolitiques (des) dominants.

Aussi, il s'agit fondamentalement de réinvestir les outils traditionnels de la science politique en les appliquant à l'étude du phénomène conspirationniste afin de montrer que les leaders conspirationnistes peuvent être envisagés comme la manifestation contemporaine et moderne de faits et de types sociaux déjà connus. En effet, en ayant une nouvelle fois recours à la sociologie

879 Lionel Arnaud, Christine Guionnet, « Introduction », *in* Lionel Arnaud, Christine Guionnet (dir.), *Les frontières du politique. Enquêtes sur les processus sociaux de politisation et de dépolitisation* [2005], Rennes, PUR, 2005, p. 14.

880 Jacques Lagroye, Bastien François, Frédéric Sawicki, *Sociologie politique* [1991], Paris, Presses de Science Po et Dalloz, 2012, p. 223.

881 John Kingdon, *Agenda, Alternatives and Public Policies* [1984], Sadlle River, Pearson, 2010, 304 p.

882 François Facchini, « L'entrepreneur politique et son territoire », *Revue d'économie régionale et urbaine*, N° 2, 2006, p. 268.

883 Mark Schneider, Paul Teske, « Toward an Explanation of the Political Entrepreneur : Evidence from Local Government », *The American Political Science Review*, Vol. 86, N° 3, 1992, p. 737.

884 Serge Wachter « introduction » *in* Serge Wachter (dir.), *Politiques publiques et territoires* [1988], Paris, L'Harmattan, 1988, p. 17.

885 Christian Le Bart, « Administration et pouvoir local » *in* Antonin Cohen, Bernard Lacroix, Philippe Riutort (dir.), Nouveau manuel de science politique [2009], Paris, La découverte, 2009, p. 308.

886 Élisabeth Dupoirier, « La Régionalisation des élections régionales ? Un modèle d'interprétation des élections régionales en France », *revue française de science politique*, N° 4, Vol. 54, 2004, pp. 578-579.

wébérienne, nous démontrons que le leader conspirationniste tel que nous l'entendons recouvre l'idéal-type du prophète charismatique tel qu'envisagé par l'auteur du *Judaïsme antique*. Le leader conspirationniste est également un leader populiste stigmatisant sans relâche, au nom de la défense du peuple, les comportements supposément déviants des élites.

A – Le leader conspirationniste comme prophète charismatique wébérien

Rapprocher les notions de leader conspirationniste et de prophète charismatique nécessite en tout premier lieu une recherche de légitimité que nous fournit d'ailleurs Weber lui-même[887]. En effet, comme l'auteur d'*Économie et société* l'a voulu, ses outils sociologiques ne doivent pas faire preuve d'une acception fermée et ils laissent la place aux interprétations et aux réappropriations dans d'autres champs que ceux originellement visés. Aussi, comme le dit Weber, dans la mesure où il s'agit d'idéaux-types, le mage, le prêtre ou le prophète, s'ils relèvement bien entendu du fait religieux et de la sociologie des religions, ceux-ci sont plus encore des rôles sociaux rattachés à des formes particulières de sociation et de domination largement transposables hors de ce champ. Ainsi, comme la légitimité charismatique du prophète relève de l'exceptionnel, le leadership conspirationniste doit lui aussi être compris comme un mode de domination littéralement extraordinaire, comme le concurrent moderne de la domination rationnelle-légale caractéristique des démocraties politiques contemporaines.

> « Nous appelons, écrit Weber, charisme la qualité extraordinaire (à l'origine déterminée de façon magique tant chez les prophètes et les sages, les thérapeutes et les juristes, que chez les chefs des peuples chasseurs et les héros guerriers) d'un personnage qui est, pour ainsi dire, doué de forces ou de caractères surnaturels ou surhumains ou tout au moins en dehors de la vie quotidienne inaccessibles au commun des mortels ; ou encore qui est considéré comme envoyé par dieu ou comme un exemple, et en conséquence considéré comme un chef »[888].

Dès lors, ce chef, le leader conspirationniste tout autant que le prophète, pour être accepté et légitimé en tant que tel doit faire preuve de certaines qualités ou revêtir certains attributs lui permettant de « démontrer sa transcendance ou quasi-transcendance »[889]. En tout premier lieu, il lui faut donner des preuves concrètes du message prophétique dont il est porteur[890], les leaders

887 Max Weber, *Économie et société. Tome 1* [1921], tr. fr. Julien Freund, Paris, Plon, 1971, pp. 223-251.
888 *Ibid*. p. 249.
889 Jean-Martin Ouedraogo, « La réception de la sociologie du charisme de Max Weber », *Archives des scineces sociales des religions*, N° 83, 1993, p. 149.
890 John T. Marcus, « Transcendance and Charisma », *The Western Political Quarterly*, Vol. 14, N° 1, 1961, pp. 236-241.

conspirationnistes doivent alors véhiculer une vision globale du monde, articulant à la fois la dénonciation du méga-complot mais aussi offrir des réponses politiques alternatives à celui-ci. Or, il apparaît que ces solutions alternatives sont bien plus que de simples réformes ; il s'agit de solutions littéralement miraculeuses, « d'objectifs irréalistes »[891]. Par exemple, Lyndon LaRouche propose des solutions révolutionnaires en termes d'équipement et d'infrastructure comme la création d'un pont terrestre eurasiatique[892], la création d'un système d'irrigation à l'échelle du continent Nord-américain, NAWAPA[893], ou encore l'implantation de colonies humaines d'habitation sur Mars[894]. De même, le chef charismatique, leader conspirationniste aussi bien que prophète, se doit d'être exemplaire de son enseignement, du moins dans son existence publique, en se conformant à ses principes ; plus qu'un simple enseignant transmettant une gnose, sa vie doit se confondre avec sa Cause[895]. Il est alors comme doté d'une mission qui dépasse largement sa propre existence, il n'existe qu'au travers d'elle. On retrouve ainsi cet aspect, cette dimension messianique, chez nos leaders conspirationnistes que sont, parmi d'autres, Lyndon LaRouche ou David Icke au regard de leur dévotion à leur cause, à l'aune du temps consacré à diffuser leurs messages conspirationnistes. Il faut entretenir la domination charismatique, les preuves de la transcendance. Ainsi, à plus de 90 ans, l'Américain continue de diffuser sur son site web chaque semaine ses conférences des presse relatives à l'actualité hebdomadaire relue et réinterprétée par ses soins[896]. David Icke, pour sa part, se met en scène en tant que fils de dieu[897], dans des discours fleuves en public[898] où les révélations plus fantastiques les unes que les autres se succèdent. Enfin, comme le prophète, le leader conspirationniste se présente comme la « boussole morale du groupe »[899] en ce qu'il devient le seul référentiel légitime, le seul à discriminer de manière manichéenne, une fois pour toute, ce qui relève du Bien ou du Mal, du juste ou de l'injuste, du vrai ou du faux. Les choix moraux, culturels ou politiques opérés par le leader conspirationniste ou le prophète ne font l'objet d'aucune contestation, ni même de réserves.

891 Richard Hofstadter, *op cit,* p. 31
892 http://larouchepac.com/node/14728
893 http://larouchepac.com/infrastructure
894 Marsha Freeman, « Mars 2059 », *21th Century Technology*, 4 Septembre 2009.
895 Donald Stone, « The Charismatic Authority of Werner Erhard » *in* Roy Wallis (dir.), *Millennialism and Charisma* [1982], Belfast, The Queen's University, 1982, pp. 141-176.
896 http://larouchepac.com/lpactv
897 http://www.youtube.com/watch?v=BiyrHZCksDM
898 A titre d'exemple, le 26 Octobre 2012, au stade de Wembley à Londres, David a présenté un show conférence de plus de 10 heures. http://www.davidicke.com/headlines/74704-david-ickes-amazing-10-hour-wembley-arena-event-can-be-seen-here-until-november-26th
899 Danièle Hervieu-Léger, « Charisma, Utopia and Communal Life. The Case of Neorural Apocalyptic Communes in France », *Social Compass*, Vol. 29, N° 1, 1982, pp. 41-58.

Parallèlement, pour se faire accepter comme prophète charismatique, le leader conspirationniste doit en quelque sorte se fondre dans l'environnement socioculturel qui l'entoure. Ainsi, il doit en quelque sorte en réinvestir, tout en en proposant une alternative radicale et révolutionnaire[900], les référentiels culturels dominants, les marqueurs de sens de l'imaginaire collectif au sein duquel il évolue[901] ; pour ce qui concerne les leaders conspirationnistes il s'agit d'incriminer des institutions, des personnes ou des groupes de population faisant sens dans l'imaginaire et la culture de la conspiration américains, par exemple, les Skull & Bones, les communistes, les Illuminatis ou encore la famille Bush. A l'époque moderne ceci passe également par l'utilisation du relais qu'offrent les mass-médias aux leaders conspirationnistes[902], notamment grâce à l'essor d'internet[903].

> « le prophète et le sauveur ont en règle générale trouvé leur légitimité dans la possession d'un charisme magique, mais celui-ci n'était pour eux que le moyen de faire reconnaître et d'imposer leur personnalité soit dans sa valeur d'exemple, soit dans sa qualité d'envoyé et de sauveur. En effet, le contenu de la prophétie ou des commandements du sauveur consistait à orienter la conduite de vie autour de la recherche d'un bien de salut (*Heilsgut*)[904].

Dès lors, à la manière des religions du salut-délivrance, le conspirationnisme se propose de dévoiler un message codé, ésotérique qui n'apparaît et ne peut être compris au premier instant ; il s'agit d'un niveau supérieur de vérité auquel le croyant n'accède que via un travail, un cheminement intérieur avec l'aide d'un type de prophète particulier : le leader conspirationniste. En effet, la révélation nécessite alors l'intervention de cette « autorité religieuse personnelle [...] qui est reconnue sur la base d'une révélation dont il se prévaut ("moi je vous dis que...") »[905], c'est-à-dire d'un prophète charismatique ou, dans notre cas, d'un leader conspirationniste capable d'interpréter des éléments dissimulés et de révéler au grand jour le complot. Il s'en suit alors que cet intermédiaire devient *in fine* la seule et unique autorité légitime du point de vue du fidèle. Aussi comme le leader conspirationniste qui « voit le destin de la conspiration en des termes apocalyptiques. Il spécule sur la naissance et la fin du monde entier, de l'ordre politique dans son ensemble, l'intégralité des systèmes humains de valeurs »[906], le prophète serait en quelque sorte un individu focalisé sur l'idée de la fin des temps ou de la civilisation en ce qu'il annonce des

900 R. C. Tucker, « The Theory of Charismatic Leadership », *Daedelus*, Vol. 97, 1968, pp. 731-756.
901 John T. Marcus, *art cit*, pp. 236-241.
902 Giancarlo Guizzardi, « L'élément charisme et les mass-médias. Synthèse d'une recherche », *Actes de la 18e conférence internationale de sociologie religieuse*, 1985, pp. 23-25.
903 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 3 II.
904 Max Weber, *Sociologie des religions* [1996], tr. fr. Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard, 2006, p. 416.
905 Jean-Paul Willaime, *Sociologie des religions* [1995], Paris, PUF, 2010, p. 32.
906 Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 29-31.

souffrances et des catastrophes à venir dont lui seul est à même d'empêcher l'avènement comme s'il disposait de solutions littéralement miraculeuses[907]. En effet, comme l'ont remarqué les commentateurs de Weber, Meredith McGuire[908] ou Jean Séguy[909], le prophète charismatique, et nous rajoutons le leader conspirationniste, dispose d'une capacité réelle à persuader le public, qu'il est le seul être à même de le faire accéder, « grâce à des manipulations appropriées »[910], à la véritable signification des choses, c'est-à-dire à la compréhension réelle de la marche du monde.

Plus encore, comme dans le cas des nouveaux mouvements religieux, la croyance conspirationniste enferme le fidèle dans une sphère mystique, certes païenne, disposant de ses propres codes, de son propre langage et imaginaire, de ses propres valeurs et représentations n'ayant pour légitimité et moyen de légitimation aux yeux du croyant que l'affirmation d'eux-mêmes. Comme eux, la pensée conspirationniste « conteste les processus sociaux qui structurent la société moderne […] Quant à l'obéissance due aux leaders, elle repose, non pas sur une position dans un système hiérarchique bureaucratique, mais sur la reconnaissance personnelle des qualités de ces leaders »[911]. Dès lors, l'extérieur est diabolisé et l'adepte des théories du complot va se couper de sa famille, de ses amis et des instances traditionnelles de socialisation. « La *conversion* à un groupe idéologiquement intolérant et/ou collectivement totalitaire requière que les dévots rompent totalement avec leurs vies précédentes »[912]. Aussi, il en résulte une « conception moniste de la réalité […] où l'individu [...] peut acquérir une structuration identitaire »[913], idéologique, propre et collective. De sorte que, le prophète ou le leader conspirationniste vont *in fine* devenir pour l'adepte les seules autorités légitimes. Ainsi, à la manière du fidèle, l'adepte du conspirationnisme fait en quelque sorte acte de foi et d'allégeance à l'endroit d'un prophète conspirationniste et des théories du complot auxquelles il accorde corps et âme, sans restriction aucune, valeur de vérité absolue et indépassable. D'une manière largement manichéenne, il exclut de ses références idéologiques, familiales ou amicales ses ennemis, c'est-à-dire ceux qui ne partagent pas la même croyance, la

907 Norman Cohn, *Les fanatiques de l'Apocalypse*,[1962], tr. fr. Simone Clémendot assisit. Michel Fuchs et Paul Rosenberg, tr. revue et complétée Norman Cohn, Maurice Angeno, Paris, Payot, 1983, pp. 84-89.
908 Meredith McGuire, *Pentecostal Catholics : Power, Charisma and Order in a Religious Movment* [1982], Philadelphie, Temple University Press, 1982, 270 p.
909 Jean Séguy, « Charisme, prophétie et religion populaire », *Archives des sciences sociales des religions*, N°57, 1984, p. 160.
910 *Ibid*.
911 Françoise Champion, « Nouveaux mouvements religieux et conflits de société (1965-1985) », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, N° 19, 1988, pp. 45-46.
912 Thomas Robbins, David Bromley, « New Religious Movements in the United States », *Archives des sciences des religions*, N° 83, 1993, p. 93.
913 Françoise Champion, *art cit,* p. 46.

même conviction que lui. Aussi, il engage alors une sorte de lutte eschatologique entre ce qu'il perçoit comme le vrai, le Bien, la dénonciation du complot et, les forces occultes, le Mal, le complot lui-même. De ce point de vue, l'adepte des théories du complot, comme le croyant fervent, dénie toute légitimité ou même toute recevabilité à l'objection rationaliste ou à la remise en question philosophique et/ou politique de sa théorie ; la pensée conspirationniste en ce sens se veut hégémonique puisqu'elle ne tolère aucune espèce de contestation ou de contradiction. En effet, ses opposants sont nécessairement perçus comme des adversaires représentant les forces du Mal ou des agents au service du complot global. En fait, l'adepte, en tant que militant politique fondamentaliste et cryptologique, n'engage jamais le débat sur le fond de la théorie du complot ; il se concentre plutôt sur la disqualification morale, *ad hominem*, des ennemis qu'il a lui-même désigné au préalable.

Enfin, le prophète, nous l'avons dit, n'a pas qu'une vocation religieuse, comme le leader conspirationniste il relève également d'une dimension sociale et politique. En effet, son message s'adresse en propriété aux dominés, c'est-à-dire les laissés pour compte de la société, les victimes des transformations sociales et économiques ou les exclus du champ politique via des mécanismes de violence symbolique, à ceux qui en éprouvent une certaine amertume ou frustration, réelle ou relative. Dans ce sens, l'auteur du *Judaïsme antique* nous rapporte que les religions prophétiques, au même titre que le conspirationnisme, apparaissent à la « marginalité sociale »[914] en réaction aux valeurs culturelles dominantes d'une société donnée[915]. En effet, la fascination et le développement des thèses conspirationnistes, par explications simplistes et manichéennes se voulant d'autorité, paraissent alors agir comme une sorte de substrat, ou de corrélat, aux nouveaux mouvements religieux[916] dans le monde contemporain désenchanté, en occident au moins, et secoué par les crises

914 Jean Séguy, « Max Weber et la sociologie historique des religions », *Archives des sciences sociales des religions*, N° 33, 1972, p. 84. Par marginalité il ne s'agit pas d'entendre un jugement de valeur sur les adeptes du conspirationnisme mais bien plutôt de montrer que l'on rencontre majoritairement ceux-ci hors de la culture dominante, aux marges culturelles, et non économiques, des sociétés industrialisées contemporaines. En d'autres termes, il ne s'agit pas de faire notre la perception demi-savante des conservateurs qui envisagent le conspirationnisme comme un phénomène limité aux classes populaires, c'est-à-dire une nouvelle formulation de la thèse d'un électorat populaire autoritaire et intolérant. A l'inverse, il s'agit, une nouvelle fois, de plaider en faveur de l'approche continuiste du phénomène conspirationniste, à la fois transversal au champ politique et à l'échelle sociale. De la même manière il ne s'agit pas non plus de préjuger de l'ampleur quantitative de la sous-culture en question. Aussi, dire que le conspirationnisme relève de la marginalité n'entre aucunement en contradiction avec l'existence d'une culture de la conspiration largement diffusée aux États-Unis.

915 « L'homme qui vit dans des zones saturées de culture et qui est pris dans le réseau de leurs techniques s'interroge aussi peu sur le monde qui l'entoure que l'enfant habitué à prendre le tramway ne se demande comment on réussit à le faire démarrer. Ne peut s'interroger sur le sens de l'univers que celui qui est capable de s'étonner sur la marche des événements ». Max Weber, *Judaïsme antique* [1918], tr. fr. Isabelle Kalinowski assit. Camille joseph et Benjamin Lévy, Paris, Flammarion, 2010, p. 371.

916 Parfois même, les nouveaux mouvements religieux, pour peu que l'on en accepte une définition large, se

non seulement socio-économiques mais aussi morales, politiques et institutionnelles ; en un mot à une crise existentielle d'une société qui doute de ses valeurs et qui s'interroge sur elle-même. Or, il apparaît, chez Weber, que se sont bien ces mêmes causes, ces mêmes crises, qui expliquent l'apparition de prophètes charismatiques antiques ; il s'agit alors d'un parallèle supplémentaire avec le leader conspirationniste. Ainsi, les crises économiques[917], le sentiment d'éloignement du pouvoir politique par rapport aux préoccupations des populations[918], une perte de vitesse du sentiment religieux traditionnel et, plus généralement, de la culture dominante ayant pour effet une marginalisation sociale[919], sont autant d'éléments communs à l'époque contemporaine d'essor du phénomène conspirationniste et des leaders conspirationnistes avec ceux identifiés par le sociologue allemand lors de l'émergence de prophètes charismatiques antiques.

En somme, il apparaît que le leader conspirationniste est la manifestation contemporaine de l'idéal-type wébérien du prophète charismatique incarnant un réenchantement conspirationniste du monde.

B – Le leader conspirationniste comme leader populiste

Outre la dimension messianique, le leader conspirationniste se caractérise par le recours qu'il fait à la rhétorique et au style populiste qui lui permettent d'engager une lutte manichéenne et eschatologique entre les forces « du bien absolu et du mal absolu »[920], entre *le* peuple vertueux, courageux, travailleur, honnête et *les* élites parasites, fainéantes, corrompues et cosmopolites[921] ; une lutte entre « Main Street et Wall Street » dans un vocable typiquement américain[922]. Or, avant d'insister sur ces deux catégories d'acteurs, et d'expliquer l'emphase de l'emploi du singulier pour

confondent avec les mouvements conspirationnistes sectaires, les *cult organizations*, comme le mouvement LaRouche (*cf* supra I). De même, l'Église de Scientologie, la secte Moon, ou le Temple du Peuple du révérend Jim Jones, dans les années 1970, diffusent, ont diffusé, des messages clairement conspirationnistes. Par ailleurs, Les nouveaux mouvements religieux comme les groupes conspirationnistes, outre leur caractère international, « sont souvent hypermodernes au niveau de leur organisation et de leurs techniques de diffusion ». Jean-Paul Willaime, *op cit*, p. 62.

917 Tharaileth K. Oommen, « Charisma, Social Structure and Social Change », *Comparative Study in Society and History*, Vol. 10, N° 1, 1967, pp. 85-99.

918 Ann Ruth Willner, Dorothy Willner, « The Rise and Role of Charismatic Leaders », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Vol. 358, 1965, pp. 77-88.

919 Wolfgang Lipp, « Charisma. Social Deviation, Leadership and Cultural Change. A Sociology of Deviance Approach », *The Annual Review of Social Sciences of Religion*, Vol. 1, 1977, pp. 59-72.

920 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 31.

921 Nous détaillerons plus largement ces accusations qui structurent en réalité un conflit de valeurs aux États-Unis. Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 II.

922 Pierre Mélandri, « La rhétorique populiste aux États-Unis », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, N° 56, 1997, p. 199.

le peuple et du pluriel pour *les* élites, il convient de rappeler de prime abord que le populisme n'est pas un corps de doctrine clairement défini mais bien un style et une rhétorique trouvant des échos aussi bien à droite qu'à gauche[923] du champ politique[924] et qui repose, comme plus petit dénominateur commun permettant d'en faire une catégorie politologique opératoire, « sur la présentation des interpellations populaires démocratiques comme un ensemble synthétique, en opposition à l'idéologie dominante »[925].

1°) La rhétorique populiste, un mal démocratique

En effet, loin d'être un appel, dans un premier temps au moins, à la mise en place d'un régime autoritaire[926] ou césariste[927], le populisme se veut d'abord comme l'expression de l'idéal démocratique à l'état pur, la reviviscence du mythe d'une démocratie directe où le peuple se dirigerait lui-même, débarrassé des instances de la médiation et de la représentation corruptrices issues du parlementarisme[928]. Nous retrouvons ici l'idéal rousseauiste d'une souveraineté populaire absolue, indivisible, infaillible, inaliénable telle qu'exposée dans *Du contrat social* : « La souveraineté ne peut être représentée par la même raison qu'elle ne peut être aliénée ; elle consiste essentiellement dans la volonté générale, et la volonté ne se représente point ; elle est la même ou elle est autre ; il n'y a point de milieu »[929].

Plus fondamentalement, le populisme semble se nourrir des tensions internes à la démocratie représentative entre d'un côté cet idéal rousseauiste d'un gouvernement direct du peuple et de l'autre l'apparente confiscation de la représentation mise en lumière depuis longtemps par de nombreux politistes et sociologues des deux côtés de l'Atlantique[930]. Aussi, de manière plus explicite encore,

923 Voir Marc Lazar, « Du populisme à gauche: les cas français et italien », *Vingtième Siècle,* N°56, 1997, pp. 121-131.
924 Pierre-André Taguieff, « Le populisme et la science politique, du mirage conceptuel aux vrais problèmes », *Vingtième siècle. Revue d'Histoire*, N° 56, 1997, p. 8.
925 Ernesto Laclau, *Politics and Ideology in Marxist Theory. Capitalism – Fascism – Populism* [1979], Londres, Verso, 1979, pp. 172-173.
926 Gino Germani, *Authoritarianism, Fascism and National-Populism* [1978], Piscataway, Transaction Publishers, 1991, 303 p.
927 Hugo Neira, « Populisme ou césarismes populistes ? », *Revue française de science politique*, Vol. 19, N° 3, 1969, pp. 536-573.
928 Maurice Agulhon, *alia*, « Populisme ? », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, N° 56, 1997, pp. 226-227.
929 Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social* [1762], Paris, Flammarion, 1991, p. 134.
930 Par exemple, en Europe, Roberto Michels, *Les partis politiques : essai sur les tendances oligarchiques des démocraties* [1911], Bruxelles, Université de Bruxelles, 2009, 271 p. Gaetano Mosca, *The Rulling Class* [1939], Charleston, Nabu Press, 2001, 570 p. Et, aux États-Unis, Charles Wright-Mills, *L'élite au pouvoir* [1956] tr. fr. André Chassigneux, Paris, Agone, 2012, 612 p. G. William Domhoff, *Who Rules America ?* [1967], Columbus, McGraw Hill Higher Education, 2009, 288 p.

pour Margaret Canovan le populisme puise sa force dans cette contradiction interne de la démocratie représentative, dans ces deux facettes du régime, qu'elle nomme, d'une part, « démocratie pragmatique » et, d'autre part, « démocratie rédemptrice »[931] ; l'une étant inséparable de l'autre nous dit Arditi qui voit dans le populisme « un invité bizarre »[932] de la démocratie, l'expression fonction tribunitienne[933] dirions-nous. Par démocratie pragmatique, tout d'abord, Canovan entend ce que nous pourrions qualifier d'une approche fonctionnaliste de la démocratie, considérée comme un régime politique dont l'objet est d'abord et avant tout de distribuer de manière pacifique et apaisée les postes de pouvoir, « *ballots, not bullets* »[934] résume l'auteure. A l'opposé, par démocratie rédemptrice, Canovan vise une conception essentialiste de la démocratie c'est-à-dire le gouvernement du peuple par lui-même, qu'elle résume, ayant décidément le sens de la formule, par l'expression « *vox populi, vox deï* »[935].

Au-delà de ces deux définitions sommaires, l'essentiel est de noter une triple opposition, une triple tension entre ces deux aspects, démocratie pragmatique et démocratie rédemptrice, qui cohabitent irrémédiablement au sein des régimes représentatifs et qui fournit un terreau propice à l'émergence de leaders populistes. En effet, du point de vue pragmatique, la démocratie est donc un mode de gouvernement parmi d'autres permettant de pacifier les conflits au sein d'une société donnée par le médium de la représentation institutionnelle et des corps intermédiaires. A l'inverse, la dimension rédemptrice voit le peuple comme authentique espoir de salut, comme investi d'une mission dans la mesure où il incarne la seule et unique autorité légitime à se diriger lui-même tandis que le parlementarisme est synonyme de corruption et de dégénérescence oligarchique. Or, c'est précisément dans cette triple contradiction interne aux régimes démocratiques que le populisme va creuser son lit qui compte nombres d'affinités électives avec la rhétorique conspirationniste en se basant sur une opposition radicale et manichéenne entre d'un côté *le* peuple exalté et de l'autre *les* élites honnies, les bons contre les mauvais. Pour le dire dans un vocable typiquement américain :

931 Margaret Canovan, « Trust the People ! Populism and the Two Faces of Democracy », *Political Studies*, N° 47, 1999, pp. 2-16.

932 Benjamin Arditi, « Populism, or Politics at the Edges of Democracy », *Contemporary Politics*, Vol. 9, N° 1, 2003, p. 26.

933 Georges Lavau, « Le Parti Communiste dans le système politique français », *Cahiers de la Fondation Nationale des Sciences Politiques*, N° 175, 1969, p. 18. Georges Lavau, *A quoi sert le Parti Communiste Français ?* [1981], Paris, Fayard, 1981, 443 p.

934 « des bulletins de vote et non des balles ». *Ibid.* p. 9. Cette formule n'est pas sans faire écho au célèbre aphorisme du philosophe Karl Popper qui exprimait l'idée que dans, le cadre des démocraties politiques, le combat des idées et des mots (*words*) remplace celui des épées (*swords*).

935 *Ibid*. p. 10.

une lutte entre « Main Street et Wall Street »[936]. D'ailleurs, comme le notait déjà Hofstadter, l'ennemi, incarné ici par les élites, est « un parfait modèle de malice, une sorte de superman amoral : malveillant, omnipotent, puissant, cruel, libidineux et opulent »[937].

2°) Le populisme : *le* peuple contre *les* élites

Le populisme se caractérise en effet par un appel formulé au peuple, entendu dans sa double dimension, c'est-à-dire à la fois le peuple au sens de *demos*[938], en tant que globalité abstraite des citoyens, le public ou l'auditoire ; mais aussi en tant qu'*ethnos*, c'est-à-dire une catégorie homogène[939] relativement objective car partageant un certain nombre de qualités communes, une langue, une culture ou une « race » par exemple. Aussi, le leader populiste s'adresse à la fois au peuple, *demos*, auquel il attribue des qualités intrinsèques telles que le courage, l'honnêteté, la vertu, le sens de l'honneur ou du travail mais aussi et surtout, il en appelle, à l'instar de Patrick Buchanan[940], au peuple authentique et originel, non encore touché par le métissage ou le multiculturalisme. Aux États-Unis, il s'agit par exemple de défendre les fermiers exploités par les « ploutocrates » comme le fit le Parti Populiste Américain au XIXe siècle[941] qui aboutit à la candidature présidentielle de William Jennings Bryan en 1896[942]. Plus récemment, depuis la première moitié du XXe siècle, le peuple auquel les leaders populistes américains de droite se réfèrent est celui de l'homme blanc et protestant comme le firent, par exemple, Charles Coughlin, Huey Long et Francis Townsend[943] ou, plus proche de nous, le Sénateur McCarthy[944], Lyndon LaRouche ou encore Patrick Buchanan. En effet, la dimension nativiste et xénophobe fait en quelque sorte partie du code génétique du populisme de droite, aux États-Unis en particulier, alors que cette dimension racialiste est largement absente des populismes de gauche ; c'est d'ailleurs là

936 Pierre Mélandri, *art cit*, p. 199.
937 Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 31-32.
938 Pierre-André Taguieff, *art cit*, p. 12.
939 Guy Hermet, *Les populismes dans le monde* [2001], Paris, Fayard, 2001, p. 15.
940 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 3 III-B.
941 Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis. De 1492 à nos jours* [1980], tr.fr. Frédéric Cotton, Marseille, Agone, 2010, pp. 331-334. Serge Halimi, « Le "populisme" voilà l'ennemi ! », *Mots*, N° 55, 1998, p. 116. Julien Giry,« Les partis antimaçonnique et populiste. Une approche sociologique critique et démocratique du phénomène populiste aux États-Unis au XIXe siècle », *Politeïa. Les populismes d'hier et d'aujourd'hui,* N°24, 2013, pp. 271-291. Cf *Infra* cette même partie Chap. 2 III-B-1°).
942 George R. Poage, « The College Career of William Jennings Bryan », *The Mississippi Valley Historical Review*, Vol. 15, N° 2, 1928, pp. 165-182. Willard H. Smith, « William Jennings Bryan and the Social Gospel », *The Journal of American History*, Vol. 53, N° 1, 1966, pp. 41-60. Willard H. Smith, « William Jennings Bryan and Racism », *The Journal of Negro History*, Vol. 54, N° 2, 1969, pp. 127-149.
943 François Duprat, Alain Renault, *Les fascisme américains (1920-1944)* [1976], Paris, Déterna, 2010, pp. 65-107.
944 Yves Viltard, « Archéologie du populisme. Les intellectuels libéraux américains saisis par le maccarthysme », *Genèse*, N° 37, 1999, pp. 44-69. Cf *Infra* cette même partie Chap. 2 III-A-2°).

que réside la différence fondamentale entre ces deux formes de populismes[945]. Aussi, le peuple auquel parle le leader populiste – de droite – est en tout premier lieu un peuple que nous qualifions d'*inexistant* en cela qu'il n'a pas d'effectivité réelle et qui, en dépit de la réactivation du mythe de l'âge d'or[946], n'a jamais réellement existé en dehors de la mythologie véhiculée par le leader populiste lui-même. En outre, ce peuple fantasmé coïncide toujours avec l'idée d'une immense majorité silencieuse qui est présentée comme exclue des structures, des positions dominantes au moins, sociales, économiques et politiques ; majorité qui est déclassée et laissée pour compte[947]. Il s'agit ici des gens ordinaires, du citoyen lambda, de celui que les américains désignent sous le terme d'*ordinary Joe* et qu'en France Jean-Marie Le Pen appelait le monde des petits et des sans-grades. Or, c'est pourtant ce peuple délaissé voire même humilié qui incarne aux yeux du leader populiste la pureté originelle, la légitimité démocratique authentique et indépassable.

Au peuple mythologique, *inexistant*, le leader populiste oppose alors *les* élites corrompues, sources de tous les maux dont il souffre. En effet, d'une manière toute manichéenne si la rhétorique populiste fait du peuple, la majorité honnête et homogène, *les* élites, par symétrie parfaite, sont dénoncées comme minoritaires, cosmopolites et fainéantes ; il s'agit d'opposer Main Street à Wall Street. Ainsi, les élites sont présentées, non seulement comme n'appartenant pas au peuple, mais plus encore comme faisant allégeance à un autre système de loyauté et de solidarité, venant soit de l'étranger, soit allant en direction d'un groupe communautaire ou religieux, soit enfin envers une société secrète ou une minorité oligarchique. De sorte qu'à l'homogénéité identitaire et sociale du peuple, les leaders populistes opposent le caractère multiple, cosmopolite des élites qui peuvent, avec tous les recoupements possibles, être identifiées comme les banquiers ou les *banksters*[948], le gouvernement, les juifs, les communistes, les Illuminatis, voire même, chez David Icke, les hybrides reptiliens. Dans tous les cas, ces minorités sont pointées comme inutiles socialement, économiquement et politiquent ; pis encore, elles apparaissent comme des poids, des parasites pour le peuple qu'elles saignent à blanc, s'accaparant les fruits de son dur labeur. Ainsi, si la légitimité et la pureté démocratique sont d'essence populaire, les élites sont intrinsèquement corrompues et malhonnêtes, leur domination serait en quelque sorte le produit du contrat inique dénoncé par

945 Dans un sens inverse, voir : Michel Wieviorka, *La démocratie à l'épreuve. Nationalisme, populisme, ethnicité* [1993], Paris, La découverte, 1993, pp. 71-96.
946 Pierre Mélandri, *art cit*, p. 185.
947 Pierre Birnbaum, *Le peuple et les gros. Histoire d'un mythe* [1979], Paris, Hachette Littérature, 1995, 258 p.
948 Ce néologisme anglo-saxon né de la contraction de banquier (*banker*) et de gangster désigne la corruption du système financier global dirigé par une élite oligarchique criminelle et omnipotente.

Rousseau : « l'homme est né libre, et partout il est dans les fers »[949]. Dès lors, pour que l'usurpation cesse et que la démocratie véritable accouche, le peuple, via un mécanisme sociopolitique de remise de soi[950], doit « s'abandonner » à un leader populiste charismatique afin que celui-ci porte la parole et les revendications sociales exprimées par dominés, par le peuple. Ainsi, paraphrasant le célèbre discours de Gettysburg prononcé par le Président Abraham Lincoln le 19 Novembre 1863, on pouvait entendre dans la rhétorique du Parti Populiste Américain que :

> « Wall Street possède le pays. Nous n'avons plus un gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple, mais un gouvernement de Wall Street, par Wall Street et pour Wall Street. Nos lois sont le produit d'un système qui pare les fripons d'une robe de juriste et qui habille l'honnêteté de guenilles. Le peuple est aux abois : que les limiers de l'argent qui nous harcèlement prennent garde […] La corruption domine l'élection, les législatures, le Congrès, et effleure l'hermine des magistrats. Les journaux sont subventionnés ou étouffés. Notre travail perd de sa valeur, la terre se concentre entre les mains des capitalistes. Les ouvriers ne peuvent se syndiquer, des travailleurs importés font pression sur les salaires, le produit du labeur de millions de travailleurs est volé pour édifier de colossales fortunes[951].

Exactement un siècle plus tard, le propos n'a du reste pas fondamentalement changé sous la plume de Patrick Buchanan :

> « Notre peuple ne jouit pas des fruits de son travail […] car nous avons un gouvernement paralysé dans la glace de sa propre indifférence, un gouvernement qui n'écoute plus rien de ce qui vient des femmes et des hommes oubliés qui travaillent dans les forges et les usines, les champs et les commerces de ce pays. A la place, nous avons un gouvernement qui est trop occupé à répondre aux appels téléphoniques des lobbyistes qui agissent pour le compte de pays étrangers et des entreprises du *Fortune 500* »[952].

De sorte qu'il résulte de ce soupçon permanent porté sur les élites une véritable affinité élective entre conspirationnisme et populisme[953].

3°) Populisme et conspirationnisme : deux phénomènes sociaux en interaction

En effet, « les théories du complot, basées sur la découverte de domination d'une élite secrète grâce à la manipulation globale de l'économie, du politique et des relations sociales, ont joué

949 Jean-Jacques Rousseau, *op cit*, p. 41.

950 « Quant aux plus démunis économiquement et culturellement, ils n'ont d'autre choix que la démission ou la remise de soi au parti, organisation permanente qui doit produire la représentation permanente de l'existence continue en tant que "classe" mobilisée ou mobilisable de ceux qu'il prétend représenter et qui sont toujours menacés de retomber dans la discontinuité de l'existence atomisée ». Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique* [2001], Paris, Seuil, 2001, p. 215.

951 Cité *in* Serge Halimi, *art cit*, p. 116.

952 Patrick Buchanan, discours prononcé à l'Institut des Arts et des Sciences de Manchester en 1995, cité *in* David L. Weakliem, « A new Populism ? The Case of Patrick Buchanan », *Electoral Studies*, Vol. 20, 2000, p. 448.

953 Pierre-André Taguieff, *art cit*, p. 18.

un rôle d'importance variable dans de nombreux mouvements populistes »[954]. Ainsi, si en dénonçant une conspiration des puissants contre les petits, des élites contre le peuple, les leaders conspirationnistes investissent nécessairement le champ de la rhétorique populiste, il n'y a pas de thèse complotiste sans dimension populiste, en revanche, il convient de noter que la réciproque n'est pas nécessairement établie, le populisme ne fait pas obligatoirement appel au complot comme clef d'explication du monde. Aussi, le leader conspirationniste se présente, outre comme un chef doué de charisme, tel un leader populiste, c'est-à-dire l'homme du peuple, celui qui, d'un côté, comprend ses aspirations et ses souffrances les plus profondes et les plus légitimes et qui, d'un autre côté, s'en fait le relais auprès de l'opinion publique et des médias. Il se met alors en scène comme le défenseur du peuple opprimé et le pourfendeur des élites corrompues, celui qui est à même de découvrir et de mettre à nu leurs agissements les plus néfastes, il démasque ainsi leur dessein conspirationniste. « En tant que membre de l'*avant garde* qui est capable de percevoir la conspiration avant même qu'elle soit totalement évidente pour le public pourtant déjà averti, le leader conspirationniste est un leader politique »[955], un leader populiste. Ainsi, Lyndon LaRouche va dénoncer les agissements criminels de la synarchie judéo-britannique, David Icke d'une engeance reptilienne, Robert Welch une infiltration communiste au sein du gouvernement[956], David Duke l'entrisme judéo-sioniste dans les structures de pouvoir en vue de mener à bien un vaste complot[957]. Or, au-delà des diverses émanations que la rhétorique conspirationniste peut prendre chez tel ou tel leader conspirationniste, il apparaît que deux traits typiques doivent être distingués : d'une part, le rejet de la science officielle ou académique au profit d'une vérité scientifique alternative, une alter-science[958], et, d'autre part, la stigmatisation des comportements sexuels des « conspirateurs » jugés déviants et immoraux.

4°) Populisme et conspirationnisme : deux caractéristiques typiques. La perversité sexuelle des conspirateurs et le rejet des sciences « officielles »

En effet, nous le mentionnons régulièrement au cours de nos travaux, la mise en exergue de la perversion sexuelle attribuée à l'ennemi est une caractéristique typique de la rhétorique conspirationniste que Richard Hofstadter n'avait d'ailleurs pas manqué de souligner rapidement :

954 Mark Fenster, *Conspiracy Theories. Secrecy and Power in American Culture* [1999], Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008, p. 89.
955 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 31.
956 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 I-D-2°).
957 http://www.davidduke.com/?cat=353
958 Alexandre Moatti, *Alterscience. Postures, dogmes, idéologies* [2013], Paris, Odile Jacob, 2013, 336 p.

« la liberté sexuelle souvent attribuée à l'ennemi, son manque d'inhibition morale, la possession de techniques particulièrement efficaces pour satisfaire ses désirs, donnent aux tenants du style paranoïaque l'occasion de projeter et d'exprimer librement les aspects les plus inacceptables de leurs propres esprits »[959].

Ainsi, rappelons d'abord que David Icke, à la suite de Cathy O'Brien[960] fait de George Bush ou de Dick Cheney des pédophiles notoires, que Lyndon LaRouche[961] ou Pat Buchanan[962] dénoncent l'homosexualité rampante, parfois assimilée à la pédophilie, qui corrompt la société, que le Club des Bohémien[963] est accusé de servir de lieu de rencontre pédophile, zoophile ou nécrophile, les Skull & Bones[964] de se livrer à l'échangisme homosexuel au sein du Tombeau. Bref, d'une manière générale, les ennemis ont des comportements sexuels déviants et le mythe d'élites orgiaques est alimenté par chaque affaire de scandale sexuel touchant de près ou de loin des dirigeants politiques[965] par exemple. Plus fondamentalement, il semble que l'incrimination de déviance et de perversion sexuelle, sorte de passage obligé des théories du complot, formulée par les leaders conspirationnistes à l'endroit de leurs adversaires est destinée à monter leur caractère irrémédiablement corrompu, leur immoralité absolue. En effet, quel crime plus odieux que de s'adonner, avec un grand plaisir qui plus est, au viol infantile, à la luxure débridée tandis que le peuple, droit et vertueux, voit sa situation se dégrader. Plus encore, ceux-là mêmes qui doivent incarner l'exemple sont les plus grands pécheurs. Or, dans nos sociétés occidentales dominées par des valeurs judéo-chrétiennes, et particulièrement aux États-Unis où les religions jouent un rôle social fondamental, la question sexuelle est impérieuse ; contrevenir à la morale sexuelle d'essence divine serait en quelque sorte trahir les fondements même de la société. Aussi, du point de vue des leaders conspirationnistes et populistes, contrevenir à ces principes ne serait qu'un signe manifeste et supplémentaire de la coupure définitive entre *le* peuple vertueux et moral et *les* élites cosmopolites sans attaches ni valeurs morales, corrompues et décadentes. Ainsi, si nous voulions résumer la morale chrétienne de la sexualité, nous pourrions dire qu'elle est, en tout premier lieu, de fondement divin, qu'elle est nécessairement hétérosexuelle car à finalité procréatrice, que le plaisir charnel, marginal au regard du plaisir divin, ne doit être consenti que dans le cadre d'un amour sincère placé sous le haut patronage de dieu et du mariage, instance divine. A l'inverse, le

959 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 34.
960 Cathy O'Brien, Mark Phillips, *Trance-Formation of America* [1995], Guntersville, Reality Marketing, Incorporated, 2005, 256 p.
961 Cf *Supra* ce même chapitre I-B-3°).
962 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 3-III-B.
963 Cf *Infra* Partie 3 Chap.2 I-B-2°).
964 Cf *Infra* Partie 3 Chap.2 I-B-1°).
965 Outre les « affaires Dominique Strauss-Kahn » en France, citions par exemple les déboires de Bill Clinton suite à la révélation de ses liaisons extra-conjugales avec Paula Jones ou Monica Lewinsky ou bien plus récemment durant les primaires républicaines de 2011, Hermann Cain obligé de renoncer suite à des accusations de harcèlement sexuel.

catéchisme énumère sept péchés d'ordre sexuel : la *luxure* érigée au rang de péché capital, la *masturbation*, la *fornication*, la *pornographie*, la *prostitution*, l'*homosexualité* et enfin le *viol* ; autant de comportements que les divers leaders conspirationnistes attribuent sans vergogne à leurs adversaires.

Dans le domaine des sciences, ensuite, le populisme des leaders conspirationnistes peut être observé en cela qu'ils dénient toute compétence aux scientifiques professionnels et que seule la vérité pseudo-scientifique alternative qu'ils professent doit être acceptée[966]. Tout d'abord, et de manière assez paradoxale, ceci passe par la recherche de légitimité quasi-académique en adoptant les standards des travaux universitaires[967] ou en mettant en avant leurs diplômes ou leur longue expérience. Aussi, David Duke rappelle qu'il est non seulement titulaire d'un doctorat en histoire mais aussi et surtout qu'il fut Représentant Républicain de la Louisiane entre 1990 et 1992[968] ; quant à James Wickstrom, il justifie sa production raciste et antisémite par le fait qu'en tant que docteur ès littérature[969], il est compétent à interpréter mieux que quiconque le véritable message biblique qui ferait des juifs et des communistes des conspirateurs sataniques. De sorte que, nous l'avions déjà souligné, les leaders conspirationnistes sont des acteurs largement pourvus en capitaux scolaires et culturels ce qui signifie, une nouvelle fois, que la prénotion selon laquelle le conspirationniste serait l'apanage de classes populaires est inopérante. Plus fondamentalement encore, comme Daniel Boy et Guy Michelat l'ont étayé, la croyance dans les altersciences, dans toutes les catégories socioprofessionnelles, augmente avec le capital scolaire et le niveaux d'étude. A titre d'exemple, parmi les ouvriers et les employés interrogés, le croyance en l'existence de phénomènes paranormaux est respectivement de 43% et 44% chez ceux reçu une éducation primaire et elle s'élève, chez les deux populations, à 64% pour ceux ayant fréquenté le lycée ou l'enseignement supérieur. Pour les cadres moyens et supérieurs, les chiffres indiquent respectivement 49% et 52% pour ceux ayant reçu une éducation primaire contre, respectivement, 60% et 64% chez ceux qui fréquenté le lycée ou l'enseignement supérieur[970]. Outre la mise en avant de leur capitaux scolaires et culturels, les leaders conspirationnistes mettent en avant leurs capitaux propres, c'est-à-dire leur

966 Cf *Supra* Partie 1 Chap. 1 II-B.

967 « la plus haute érudition paranoïaque n'est rien si elle n'est pas cohérente ; elle n'est rien si elle ne recherche pas la technique académique. Le pamphlet de 96 pages de McCarthy, *McCarthysm*, ne contient pas moins de 313 références en notes de bas de pages, et l'incroyable attaque de M. Welch contre Eisenhower, *The Politician*, compte 100 pages de bibliographie et de notes » Richard Hofstadter, *op cit*, p. 37.

968 http://www.davidduke.com/?p=26962

969 http://www.jameswickstrom.com/Blog/index.html

970 Daniel Boy, Guy Michelat, « Croyances aux parasciences : dimensions sociales et culturelles », *Revue française de sociologie*, Vol. 27, N° 2, 1986, p. 189.

expérience et leur légitimité au sein de ce champ. Ainsi, David Icke ne manque pas de mentionner qu'il enquête sur la conspiration reptilienne depuis la fin des années 1980[971]. Quant à Lyndon LaRouche, ses partisans le qualifient ni plus ni moins que « du plus grand économiste du XXe siècle »[972] bien qu'il n'ait aucun diplôme dans la discipline. En effet, ce-dernier se défiant de la science économique « officielle » se propose d'expliquer l'ensemble de cette matière à l'aune de sa propre méthode : la méthode LaRouche-Reimann[973].

En effet, cette méthode « basée sur des algorithmes puissants »[974] selon l'expression consacrée de la part des militants larouchistes est, dans les faits, des plus confuses. Non seulement elle relève d'une rigueur scientifique des plus douteuses, mais, en outre, il apparaît que lui donner une véritable base théorique et économique sérieuse est totalement impossible. Mis à part une mise bout-à-bout de principes thermos-physiques, d'équations mathématiques et de bribes de thèses scientifico-philosophiques, la méthode d'économie LaRouche-Riemann relève plus d'un artifice ou d'un artefact de domination de LaRouche sur ses disciples fanatisés capables de croire sans sourcilier à sa parole, quel qu'en fusse le contenu ou le degré de véracité.

Quelle est donc cette méthode particulière et miraculeuse mise au jour par Lyndon LaRouche qui fit dire à son auteur à l'aune de la crise financière qu'il ne cessait de décrire comme imminente depuis plus de 30 ans « qu'il a été montré de manière répétitive, depuis presque pour cinq décades, que j'étais le meilleur prévisionniste vivant […] le seul sur la planète qui utilise une méthode qui marche : la méthode LaRouche-Riemann »[975]. Il faut de prime abord noter que LaRouche a raison, il est bel et bien le seul à utiliser la méthode LaRouche-Riemann en matière d'économie. Hors des cercles larouchistes, il n'est fait nulle part mention dans une notice bibliographique ou dans des travaux académiques de cette méthode. Néanmoins, il ne saurait être question de se contenter de cette impasse bibliographique, certes indice du caractère confidentiel de la méthode LaRouche-Riemann, mais n'engageant en rien sa probité ou sa valeur intellectuelle et

971 David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, avants propos.

972 Dr Edward Allen, Bob and Bea Axford, *LaRouche, Will This Man Be President?* [1983], New York, Executive Intelligence Review and The New Benjamin Franklin House, 1983, p. 1.

973 Par soucis de synthèse, nous ne détaillerons ici que cet exemple de scientificité alternative des leaders conspirationnistes dans la mesure où elle nous parait caractéristique de la supercherie constituée par leur pseudo-science populiste. Pour un autre exemple de déconstruction d'une rhétorique pseudo-scientifique voir *infra* Partie 3 Chap. 3 I-A-1°) où Richard Gage, figure éminente du *9/11 Truth Movement*, tente d'accréditer la thèse d'une démolition contrôlée des tours du World Tarde Center à l'aide de boîtes en carton.

974 Vladimir Yakounine, « Interview », *Kommersant*, 2 Octobre 2008.

975 http://larouchepac.com/node/22549

scientifique. Ainsi, tournons-nous vers l'ouvrage de Lyn Marcus, alias Lyndon LaRouche, *Dialectical Economics*[976], où celui-ci prétend avoir découvert cette méthode révolutionnaire. Cependant, la lecture de cet ouvrage se révèle décevante par l'absence totale de référence ou d'occurrence à la méthode LaRouche-Riemann. Même, ni l'index ni la bibliographie ne font état d'un ouvrage de Bernhard Riemann[977].

Dès lors, il ne restait qu'à se tourner vers le maître ouvrage de Lyndon LaRouche, *Alors, Vous voulez tout savoir sur l'économie?*, pour trouver une définition et une explication de la méthode LaRouche-Riemann. D'emblée, LaRouche y opte explicitement pour ce qu'il dénomme une « approche Leibnizienne de la science économique », c'est-à-dire une conception dynamique de l'économie politique dominée par les principes de l'économie physique, au premier rang desquels « le principe de moindre action »[978], « également connu aujourd'hui sous l'appellation de théorème isopérimétrique en topologie »[979]. En termes plus abordables, et en passant les explications de LaRouche quant aux rôles successifs de Léonard de Vinci, Platon, De Cues, Gauss, Carnot, Monge ou Dirichlet, il s'agit simplement de retenir que la méthode LaRouche-Riemann repose sur une conception recherchant, pour atteindre un résultat égal, à minimiser la dépense en travail et en énergie, grâce au progrès technique. En effet, un véritable culte scientiste, une religion du progrès technique, semble constamment alimenter les considérations économiques de LaRouche. Dans le second chapitre de l'ouvrage, nous apprenons alors que la méthode LaRouche-Riemann se propose en fait de mesurer la valeur économique sur la base de la théorie générale des fonctions de Gauss. LaRouche l'expose alors ainsi :

« Gauss a accompli ce travail en adoptant le point de vue de la géométrie synthétique : la géométrie synthétique de la construction des coniques spirales autosimilaires. A partir de l'angle d'attaque géométrique, la signification ontologique des fonctions d'une variable complexe peut être maîtrisée par un élève d'école secondaire normalement doué, et toutes les mystifications basées sur la superstition attachée à l'expression "nombres imaginaires" disparaissent. Les problèmes importants laissés en suspens par les travaux de Gauss, mais aussi de Legendre, Abel, Karl Jacobi, sur les fonctions elliptiques, ont été résolus implicitement par ce que l'on célèbre, suite aux travaux de Bernhard Riemann, comme étant le principe de Dirichlet. En appliquant le principe de Dirichlet aux travaux de Gauss, Legendre et alia, Riemann est parvenu à une forme

976 Lyn Marcus (*alias* Lyndon LaRouche), *Dialectical Economics*. « An Introduction to Marxist Political Economy » [1975], D.C Heath & CO, 1975, 490 p.

977 Bernhard Riemann (1826-1866), mathématicien allemand; fut le fondateur de la géométrie différentielle, c'est-à-dire une géométrie qui établit une relation entre les variations de plusieurs fonctions comme la vitesse, l'accélération ou les pentes des courbes des fonctions mathématiques, en un point donné, pouvant toutes être décrites sur une base symbolique commune. Cette méthode est ainsi à l'origine de la théorie de la relativité ou des géométries non-euclidiennes.

978 Lyndon LaRouche, *So, You Wish to Learn All about Economics?* [1984], New York, The New Benjamin Franklin House, 1984 p. 4.

979 *Ibid.*

générale de solution permettant de maîtriser ces conceptions. De là découle la méthode LaRouche-Riemann, rattachement de la méthode de Riemann aux découvertes économiques de LaRouche »[980].

Trois remarques s'imposent. D'abord, dans le monde de Lyndon LaRouche, un lycéen est sans doute un esprit des plus brillants dans la mesure où la compréhension et la maîtrise de l'ontologie de fonctions complexes semblent aller de soi. Plus sérieusement, il apparaît difficilement saisissable que l'ontologie puisse se rapporter à une fonction mathématique. Plus encore, la méthode LaRouche-Riemann serait, avant toute chose, celle de Riemann appliquée par LaRouche à ses travaux, c'est-à-dire comme : « le progrès technologique, mesuré selon une amélioration gausso-riemannienne de la définition de la technologie de Leibniz (principe de moindre action), a une relation causale, mesurable, avec le taux de croissance des capacités productives et avec le taux consécutif de croissance économique »[981]. Or, précisément, la méthode de Riemann est dite de méthode de « l'hypothèse de Riemann », et ce n'est pas qu'exégèse ou rigorisme terminologique que de relever cette différence sémantique. En effet, « l'hypothèse de Riemann », que LaRouche reprend sous le nom de « l'hypothèse de la plus haute hypothèse » ou « hypothèse de l'hypothèse supérieure »[982] est une méthode qui n'a jamais été prouvée scientifiquement[983]. D'ailleurs, Riemann lui-même concédait volontiers le caractère conjectural et intuitif de sa méthode, ce que LaRouche, lui, nie absolument. Dès lors, et même si LaRouche tente de rattacher la méthode de l'hypothèse de la plus haute hypothèse à Platon, déplaçant au passage la recherche du champ économique vers la sphère philosophique, il apparaît que cette méthode est par définition une construction ascientifique aux fondements litigieux et douteux. En somme, la méthode LaRouche-Riemann est fondée sur les croyances, et même, l'imagination de l'auteur.

Bref, de ces considérations, il résulte alors qu'au travers d'un vocabulaire économique spécifique et légitime mais utilisé de manière dévoyée, la méthode LaRouche-Riemann apparaît comme une coquille vide destinée à asseoir toujours un peu plus la domination du leader sur des

980 Lyndon LaRouche, *op* cit, p. 26.
981 *Ibid.* p. 163.
982 *Ibid.* p. 89.
983 L'hypothèse de Riemann est une conjecture mathématique basée sur l'empirisme qui constitue l'un des problèmes mathématiques non résolus des plus importants. Ainsi, l'hypothèse de Riemann fait partie des 23 problèmes de Hilbert (liste de problèmes qui tenaient jusqu'alors les mathématiciens en échec) et des 7 problèmes du prix du millénaire (problèmes insurmontables rapportant un million de dollars à qui trouverait la solution). De nombreuses preuves supposées de l'hypothèse de Riemann sont régulièrement proposées, principalement sur Internet, ainsi que quelques infirmations, souvent le fait de mathématiciens en marge du système universitaire traditionnel. Aucun de ces travaux n'a pour le moment reçu l'assentiment de la communauté mathématique. Au contraire, Le site web du mathématicien britannique Matthew R. Watkins recense quelques-unes de ces supposées preuves (y compris des « preuves » que l'hypothèse serait fausse), en plus de quelques parodies. Fonder une méthode économique sur de tels principes semble dès lors des plus hasardeux.

adeptes fanatisés. Ainsi, la méthode LaRouche-Riemann traduit la mobilisation d'auteurs tels Leibniz, De Vinci, Humbolt, De Cues, Platon, Gauss, Carnot ou encore Monge, combinée à la mise bout-à-bout d'équations mathématiques et physiques aux fondements incertains ; le tout mêlé à des principes philosophico-religieux et logico-déductifs infondés, noyés dans un vocabulaire amphigourique, alambiqué et abscons. En d'autres mots, il n'existe pas de méthode LaRouche-Riemann.

En somme, la déconstruction de la méthode LaRouche-Reimann nous permet d'illustrer cette dimension populiste propre au leader conspirationniste qui consiste à rejeter, au profit d'une pseudo-science alternative, le savoir scientifique des professionnels et des experts au service des élites cosmopolites, incompétentes et corrompues qui conspirent contre le peuple homogène, vertueux et travailleur. Il appartient alors au leader conspirationniste charismatique et populiste de révéler au grand jour le complot en dénonçant et en identifiant les ennemis du peuple : les boucs-émissaires.

Chapitre 2 : Les boucs-émissaires traditionnels aux États-Unis

Après avoir présenté la première catégorie traditionnelle d'acteurs du phénomène conspirationniste que sont les leaders conspirationnistes, il est à présent nécessaire de se pencher sur la caractérisation sociopolitique de la seconde : les boucs-émissaires. En effet, avant de voir en détails leurs identités dans le contexte culturel Nord-américain, il est indispensable de rappeler que les boucs-émissaires ont une double nature, à la fois victimes et responsables, mais que, dans tous les cas, ils n'existent que par la volonté du leader conspirationniste lui-même. Responsables dans la mesure où ils sont accusés d'être à l'origine de tous les maux, de toutes les crises ou catastrophes qui touchent la société, les boucs-émissaires sont en quelque sorte l'incarnation du mal absolu et radical ; victimes dans le sens où ils devinent l'objet de persécutions en répression de leurs fautes jugées inexpugnables, sauf à admettre leur élimination totale. En ce sens, les leaders conspirationnistes sont persuadés de la justesse de leur cause ; les persécutions qu'ils font subir à leurs boucs-émissaires ne seraient que bonne justice au regard de la violence originaire qu'ils feraient peser sur la société dans son ensemble. Il en résulte alors que les leaders conspirationnistes, en conformité avec leur esprit et leur rhétorique manichéens, s'engagent dans une lutte eschatologique, dont il leur appartient de définir les termes, avec un ennemi qu'ils ont eux-mêmes déterminé au préalable.

Cependant, la détermination des boucs-émissaires ne résulte pas d'un choix à l'aveugle puisqu'il répond à un processus de sélection victimaire non-aléatoire. En effet, il apparaît en première constatation que les boucs-émissaires appartiennent toujours à un groupe minoritaire ou marginal relativement à une société ou une culture donnée mais qui serait « assez puissant pour imposer délibérément dans l'opinion une version qui […] ne serait qu'une version officielle des événements »[984] et qui dissimulerait alors la conspiration. Aussi, comme le relevait René Girard, « les minorités ethniques ou religieuses tendent à polariser contre les majorités. Il y a un critère de sélection victimaire relatif, certes, à chaque société mais transculturel dans son principe »[985]. *Outsiders*[986] supposés ou réels à une culture ou à un État déterminé, les boucs-émissaires sont soupçonnés *a priori*, de vouloir subvertir l'ordre politique, social, économique et moral établi pour

984 Yves Viltard, « La figure de l'ennemi intérieur dans les théories conspiratrices aux États-Unis », *Sociétés*, N° 80, 2003, p. 89.
985 René Girard, *Le bouc-émissaire* [1982], Paris, Grasset, 2011, pp. 28-29.
986 Howard Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance* [1963], tr. fr. Jean-Pierre Briand, Jean-Michel Chapoulie, Paris, Editions Métailié, 2012, p. 25.

lui substituer un système de valeur concurrent auquel ils ont juré allégeance et fidélité. En ce sens, les théories du complot « sont aussi à leur façon des théories du pouvoir »[987]. Plus encore, poursuit Girard, le bouc-émissaire est « un homme qui vient d'ailleurs, c'est un étranger de marque »[988]. Ainsi, aux États-Unis, les boucs-émissaires traditionnels sont des minorités religieuses comme les catholiques ou les juifs, des groupes politiques dont les idéologies n'appartiennent pas au corpus de valeurs dominantes du système comme les communistes ou des sociétés secrètes accusées de constituer des citadelles de privilèges tels les francs-maçons.

I – Le complot jésuite : idéal-type du mythe conspirationniste moderne

Avant de montrer en quoi le complot jésuite peut servir de paradigme au mythe conspirationniste moderne au plan des représentions et des fonctions, il nous a paru indispensable, en particulier suite à l'élection à la papauté de François[989], premier jésuite à occuper cette charge, de rappeler les termes de la conspiration globale attribuée à la Société de Jésus fondée par Ignace de Loyola en 1540 et de montrer en quoi ils sont typiques des thèses conspirationnistes.

A – La conspiration globale jésuite en France et aux États-Unis : éléments factuels

« Le succès de la Compagnie de Jésus au XVIe siècle ne tarda pas à susciter de vives critiques et affabulations diverses de la part de ses opposants »[990]. En effet, dès son origine l'ordre des jésuites dut faire face aux accusations de vouloir mener une vaste conspiration à l'échelle internationale contre les trônes et les autels afin d'accaparer l'ensemble des positions dominantes. Aussi, un texte, un *faux* qui servira de modèle aux *Protocoles des Sages de Sion*, connu sous le nom de *Monita secreta Societatis Jesu*, ou plus simplement *Monita secreta*, polarisa toutes les attentions sur le caractère intrinsèquement mauvais et néfaste des jésuites. Publié en 1612, ce *faux* écrit par Hieronim Jawrowski se compose de « dix-sept chapitres indiquant aux jésuites le comportement à adopter pour infiltrer et contrôler les riches et les puissants »[991]. Ainsi, en Europe et plus particulièrement en France[992], les jésuites dès le XVIIe siècle se virent accusés de tous les maux, et

987 Yves Viltard, *op cit*, p. 92.
988 René Girard, *op cit*, p. 50.
989 A titre d'exemple, l'animateur de radio conspirationniste Alex Jones voit l'élection de François au trône de Pierre comme le résultat inéluctable d'une vaste conspiration. http://www.infowars.com/jorge-mario-bergoglio-becomes-first-jesuit-pope/
990 Emmanuel Kreis, *Les puissances de l'ombre. La théorie du complot dans les textes* [2009], Paris, CNRS éditions, 2012, p. 23.
991 *Ibid.*
992 Léon Poliakov, *La causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions* [1980], Paris, Calmann-Lévy, 1980, p.

ce d'autant plus facilement que n'ayant pas d'existence légale le mythe fantasmatique d'un entrisme, d'une infiltration de la Compagnie de Jésus, telle une cinquième colonne, dans tous les cercles de pouvoir fut largement partagé et propagé : « les jésuites dominent la France et le monde »[993] affirmait-on alors. Aussi, des lettres anonymes[994] tout autant que des rapports produits par des élites de l'Ancien Régime, La Chalotais en particulier[995], venaient dénoncer tant la volonté de subversion que la corruption morale que la Société de Jésus faisait peser sur la société, accusée qu'elle était de constituer un « sanhédrin mystérieux où se concertent les entreprises les plus violentes et les plus hasardeuses »[996] parmi lesquelles la volonté de substituer au catholicisme traditionnel le dogme ignatien. Or, pour ce faire, l'immoralité et la cruauté dont les jésuites sont capables ne connaissent pas de limites.

> « Les jésuites ont formé le dessein de chasser, à quelque prix que ce fut, du sein de l'Église, ces hommes qu'ils voyaient toujours si ardents à combattre sans relâche la perversion de leur doctrine et la corruption de leur morale. Calomnies, impostures, délations, entreprises injustes, procédures indignes, vexations odieuses, violences ouvertes, traitement indignes, ordres surpris par milliers au ministres, à l'insu et contre les intentions du Grand Prince qui nous gouverne, exils, prisons, cachots, refus des sacrements et de la sépulture ecclésiastique, tout a été à leur disposition et tout a été mis en œuvre pour accabler les innocentes victimes de leur aveugle emportement »[997].

Ennemis de la théologie, les jésuites le deviennent également, aux États-Unis, de la morale sous la plume de John Robison qui les accuse des pires déviances sexuelles[998] ; caractéristique typique des thèses conspirationnistes[999]. Plus fondamentalement, aux États-Unis, les jésuites furent accusés de fomenter un complot papiste contre le protestantisme en raison de « leur serment d'obéissance spéciale au Pape »[1000]. En effet, l'accusation centrale à laquelle, depuis l'arrivée de missions aux États-Unis, la Compagnie de Jésus est confrontée est celle-ci : « La société de Jésus

---

Voir également, Timothy Tackett, « Conspiracy Obsession in a Time of Revolution : French Elites and the Origins of Terror, 1789-1792 », *The American Historical Review*, Vol. 105, N° 3, Juin 2000, pp. 691-713. Et, pour le XIXe siècle, Geoffrey Cubitt, *The Jesuit Myth : Conspiracy Theory and Politics in Nineteenth-Century France* [1993], Oxford, Clarendon Press, 1993, 360 p.

993 Léon Poliakov, *op cit*, p. 65.

994 Anonyme, *Le nouveau complot des Jésuites*, 1756, 106 p.

995 Paulette Charbonnel, « Le rapport de La Chalotais sur les jésuites : fantasme ou civisme », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, Tome 83, N° 4, 1976, pp. 637-655.

996 Anonyme, « Première lettre », *op cit*, p. 32. Afin de faciliter la lecture, nous avons choisi de donner une version moderne des propos écrits dans ces lettres anonymes et non pas de les reproduire en vieux français comme dans les textes originaux.

997 Anonyme « Deuxième Lettre », *Ibid*. p. 68.

998 John Robison, *Proofs of a Conspiracy against all the Religions and Governments of Europe, carried on in the Secret Meetings of Free-Masons, Illuminati and Reading Societies, etc., Collected from Good Authorities* [1797],Whitefish, Kessinger Publications, 2003, 312 p.

999 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 11. Cf *Supra* cette même partie Chap.1 III-B-4°).

1000 Dennis Castillo, « Jesuits » *in* Peter Kinght (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, p. 369

fondée par Loyola a été à l'origine de nombreuses conspirations dirigées contre le protestantisme »[1001]. Mais, la conspiration se fait globale puisque, non contents de vouloir subvertir la morale religieuse américaine, les jésuites vont infiltrer les cercles du pouvoir économique, les grandes banques que sont, parmi d'autres, Chase ou Bank of America[1002] via leurs hommes de paille : les Rothschild, les Rockefeller ou encore les Harriman[1003].

De manière bien plus surprenante, les Jésuites furent également accusés, et ceci de façon récurrente, d'être responsables du naufrage du Titanic en 1912[1004]. En effet, le Titanic, financé par les agents jésuites Rockefeller, Rothschild et Morgan devait être coulé lors de sa traversée afin de mettre un terme à la vie de leurs opposants au projet de banque centrale américaine ; le tout en ayant l'air d'un accident. Pour accroître leur emprise sur les États-Unis, les jésuites auraient en quelque sorte fomenté l'assassinat de leur plus farouche adversaire, John Astor, en demandant au capitaine, un de leurs agents, de précipiter sciemment le navire contre un iceberg. « En Avril 1912 toute opposition à la Réserve Fédérale était éliminée. En Décembre 1913 la Réserve Fédérale était sur pieds aux États-Unis. Huit mois plus tard, les jésuites disposaient dorénavant d'assez d'argent grâce à la Réserve Fédérale pour déclencher la Première Guerre Mondiale »[1005]. Plus encore, les jésuites, au cours de la seconde moitié du XXe siècle se virent accusés de tous les crimes et catastrophes, depuis la Première Guerre Mondiale en passant par le nazisme et la répression gestapiste[1006] et jusqu'au attentats du 11 Septembre 2001 à New York[1007] qui donnèrent lieu à une recrudescence du mythe conspirationniste jésuite.

Au final, les Jésuites sont accusés de mener une conspiration globale afin d'imposer leur domination au monde et ceci par tous les moyens possibles :

> « Les méthodes employées pour atteindre leurs objectifs ont inclus et incluent toujours le meurtre, le massacre, le marxisme, la propagande, des dialogues iréniques, des révolutions, la répression, l'assassinat, l'éducation, la gentillesse, la coercition, des fraternités, la charité, le monachisme, le célibat forcé, la casuistique jésuite, l'intrigue, les menaces et la chicanerie financière, et la dernière chose et non des moindres, une conspiration globale continue dans l'histoire menée par des hommes loyaux et dévoués qui

1001 Ronald Cooke, *The Vatican Jesuit Global Conspiracy* [1985], New York, Manhattan Press, 1985, p. 9.
1002 David Yallop, *In God's Name : An Investigation Into the Murder of Pope John Paul I* [1984], New York, Bentham Books, 1984, p. 97. Dans cet ouvrage, les jésuites sont également accusés, en lien avec les mafias américano-siciliennes et la loge maçonnique P2, d'avoir assassiné le Pape Jean-Paul Ier.
1003 Garry Allen, *None Dare Call It Conspiracy* [1971], Rossmoor, Concord Press, 1971, pp. 73-75
1004 Bill Hughes, *The Secrets Terrorists* [2002], Richmond, Truth Triumphant Ministries, 2002, pp. 39-43.
1005 *Ibid*. p. 43.
1006 Edmond Paris, *The Secret History of the Jesuits* [1970], Ontario, Chick Pub, 1986, pp. 155-176.
1007 Bill Hughes, *op cit*, pp. 86-95.

continue aujourd'hui encore »[1008].

Si au plan factuel la conspiration jésuite semble, de par son antériorité, caractéristique des mythes modernes du méga-complot, elle l'est tout autant au niveau des représentations sociopolitiques, nous avons déjà commencé à l'esquisser en faisant référence aux *Monita secreta*. Il nous apparaît que la thématique du complot jésuite peut être tenue pour paradigmatique du mythe conspirationniste moderne autour duquel les autres mythes conspirationnistes vont se bâtir, celui du complot juif mondial en tout particulier.

B – Le complot jésuite comme paradigme du mythe conspirationniste moderne : représentations et fonctions

De prime abord, avant de s'attacher à présenter les divers éléments que nous tenons pour paradigmatiques des mythes conspirationnistes modernes, il convient de rappeler ce que nous entendons, à la suite de Raoul Girardet, par mythe politique, dont le conspirationnisme constitue une forme parmi d'autres. Aussi, un mythe politique doit être compris comme « un récit légendaire qui exerce aussi une fonction explicative, fournissant un certain nombre de clefs pour la compréhension du présent, constituant une grille à travers laquelle peut sembler s'ordonnancer le chaos déconcertant des faits et des événements »[1009]. De cette définition, il ressort que le mythe politique doit être compris comme un méta-récit explicatif faisant sens dans une culture donnée, un imaginaire collectif déterminé. En effet, en opposition avec les théories psycho-historiques, psycho-sociologiques ou psychanalytiques, ce n'est pas le côté magique ou sacré du mythe qui nous intéresse ici mais, plus prosaïquement, dans une approche culturaliste, son aspect cognitif et symbolique en termes sociopolitiques de représentations et de fonctions. De sorte qu'il nous apparaît que le conspirationnisme se révèle un mythe politique dans sa prétention à donner, à dévoiler, un sens de l'histoire dont la compréhension serait suspendue à sa maîtrise. La marche du monde, le cours de l'histoire, cet enchevêtrement en apparence chaotique des faits et des événements devient alors clair et limpide lorsque qu'il est relu et réinterprété à l'aune du prisme conspirationniste. Or, pour fonctionner un mythe se doit de remplir des fonctions représentatives et cognitives dont le complot jésuite apparaît comme le modèle premier.

1008 Ronald Cooke, *op cit*, p. 53.

1009 Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques* [1986], Paris, Seuil, 1986, pp. 13-14. Et, poursuit l'auteur, « l'explication (est) d'autant plus convaincante qu'elle se veut totale et d'une exemplaire clarté ; tous les faits, quel que soit l'ordre dont ils relèvent se trouvent ramenés, par une logique appartement inflexible, à une même et unique causalité à la fois élémentaire et toute puissante ». *Ibid*. pp. 54-55.

Le premier trait typique des thèses conspirationnistes que nous retrouvons dans le mythe du complot jésuite est cette appétence insatiable pour le *pouvoir* politique certes, mais aussi spirituel, religieux et économique. En effet, les jésuites suscitent à la fois la crainte et la fascination dans leur désir prétendu de conquérir le pouvoir à une échelle alors sans précédent, rien de moins que le monde dans son ensemble ; à ce titre, la Société de Jésus apparaît comme le premier groupe organisé accusé de mener un méga-complot planétaire[1010]. L'universalisme des jésuites est alors l'objet de toutes les suspicions ; accusés de sentiments antinationaux, leur serment d'allégeance au Pape *intuitu personæ* alimente le fantasme que ces agents de l'étranger se livreraient à toutes les subversions. « Ordre cosmopolite, étranger au génie des nations, et singulièrement à celui de la France, qui a portée au monde le message de la liberté lors de la grande Révolution, la Compagnie de Jésus est, avant la lettre, une internationale partie à la conquête de l'univers »[1011] ; du moins est-elle perçue comme telle. Il est ici indéniable que nous avons à faire à une rhétorique populiste exaltant *a contrario* une identité nationale d'un peuple, *ethnos*, face à des agents de l'étranger, minorité cosmopolite et avide de pouvoir, sans attache et loyauté autre qu'envers leur ordre et l'évêque de Rome[1012]. En ce sens, le mythe politique conspirationniste permet de mettre en œuvre une *fonction de rassemblement et de mobilisation* de la communauté nationale face à un ennemi venu de l'étranger, ou agissant pour le compte de l'extérieur, le Vatican en l'occurrence, en mettant en contre point à son vice, à son cosmopolitisme, les valeurs vertueuses et la cohésion de l'identité nationale d'un peuple déterminé[1013]. En effet, comme le relevait Girardet :

> « les jésuites vont représenter le "parti de l'étranger" […] la formule doit être comprise en l'occurrence comme chargée de tout un poids, et singulièrement lourd, des frayeurs ancestrales. Jésuites, juifs et francs-maçons ne sont pas seulement représentés comme les agents d'exécution de certains États rivaux. La menace qu'ils représentent est celle du vagabond qui rôde autour des maisons […], celle du voyageur sans nom qui porte avec lui la maladie ou les épidémies, dont l'arrivé fait pourrir les moissons et périr le bétail »[1014].

1010 Ce n'est qu'au milieu du XIXe siècle que la figure du complot juif mondial s'imposera comme thématique conspirationniste centrale ; au moment même où le mythe jésuite sera en perte de vitesse.

1011 Michel Leroy, *Le mythe jésuite. De Béranger à Michelet* [1992], Paris, PUF, 1992, p. 121.

1012 Cf *Supra* cette même partie Chap. 1 III-B.

1013 A ce titre, dans sa *sociologique politique des rumeurs* Philippe Aldrin emploie l'expression « d'effet Winston Prava » en référence aux études menées par Scotson, et reprises par Elias, dans le faubourg éponyme de Leicester. Ces auteurs ont ainsi empiriquement observé comment le commerce des rumeurs, en tant qu'agir communicationnel, permet aux habitants établis de longue date dans le quartier de réaffirmer leurs valeurs, à la manière d'un *in-group*, et de stigmatiser comme déviants les comportements allogènes des nouveaux venus dans le quartier, *out-group.* Philippe Aldrin, *op cit*, pp. 244-247. Nous observons, dans le cadre de notre étude sur le conspirationnisme cette même « sociodynamique de stigmatisation » qui offre « les conditions dans lesquelles un groupe est en mesure de flétrir un autre ». Norbert Elias, John L. Scotson, *Logiques de l'exclusion* [1997], Paris, Fayard, 1997, p. 34.

1014 Raoul Giradret, *op cit*, p. 43.

Aussi, pour mener à bien leur grand dessein conspirationniste et malveillant, les jésuites sont accusés de recourir au meurtre[1015], des rois y compris, de vouer une véritable passion, si ce n'est un culte, à l'argent[1016] qui les conduit à se livrer sans vergogne au vol ou au détournement d'héritage, et en particulier des plus vulnérables que sont la veuve et l'orphelin. En un mot, les jésuites sont des êtres totalement immoraux qui cherchent à étendre la corruption à l'âme et aux esprits de leurs contemporains.

La *corruption* que les jésuites font peser sur la société est ainsi le deuxième trait typique des thématiques conspirationnistes qu'il convient de relever. En effet, la corruption des jésuites est telle que tout projet moral leur est étranger, l'éducation dispensée par les séminaires et les collèges n'est religieuse qu'en apparence. Il s'agirait en réalité de subvertir la jeunesse en transmettant les préceptes du rationalisme et du paganisme. La religion ne serait qu'une couverture servant à dissimuler et à faire apparaître comme légitime le dessein de la Société de Jésus. Aussi, les jésuites, de manière caractéristique aux thèses conspirationnistes, sont accusés de se livrer à la luxure débridée lors d'orgies homosexuelles et pédophiles à l'abri derrière les hauts murs de leurs austères institutions. Pis, le caractère *démonologique* du mythe transpire ici, ils sont accusés de se livrer au culte du Malin au sens littéral du terme, de vénérer Satan et même soupçonnés d'être d'essence diabolique, incarnation du mal absolu et radical. « Le jésuite est exclu de l'humanité, rejeté dans la sphère indicible du mal absolu, sa méchanceté, sa nocivité sont telles, qu'elles ne sauraient avoir une source humaine »[1017]. Or, cette *démonologie* est elle aussi typique des thématiques conspirationnistes modernes où le bouc-émissaire, l'ennemi apparaît comme « un superman »[1018] diabolique, capable de toutes les ignominies et bassesses dans sa lutte à mort engagée pour saper les fondements moraux, politiques, économiques et sociaux de la société. La Compagnie de Jésus, omnisciente et omnipotente, manie alors l'art de de la simulation et de la dissimulation et devient *in fine* la seule et unique cause de tous les maux sociaux et sociétaux ; il apparaît alors qu'elle incarne

1015 Outre les « meurtres ordinaires » perpétrés contre des anonymes, les jésuites sont accusés de régicide à l'encontre d'Henri IV, Ravaillac ayant été un de leurs agents, ainsi que de l'assassinat des Papes Cléments XIV et Jean-Paul Ier. De même, les jésuites, aux États-Unis, sont accusés de perpétrer l'infanticide à grande échelle. Richard Hofstadter, *op cit*, p. 22.

1016 A titre d'exemple, on se référera à la figure du jésuite telle que présentée par Eugène Sue dans *Le Juif errant* publié en 1844 qui « met en scène la Compagnie de Jésus décrite comme une redoutable société secrète, qui poursuit la richesse et le pouvoir par les moyens les plus criminels, qui persécute une famille protestante protégée par le Juif errant ». Michel Leroy, « Mythe, religion et politique : la "légende noire" des jésuites », *Lusitania Sacra*, Tome 12, 2000, p. 373.

1017 Michel Leroy, *op cit*, p. 186.

1018 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 31.

à merveille cette causalité diabolique dont Léon Poliakov[1019] avait démontré qu'elle était paradigmatique de la rhétorique conspirationniste. En effet, le mythe jésuite exerce alors une *fonction de rationalisation* mais aussi de *simplification* à l'extrême du processus historique en marche. En substituant à la complexité et à la rudesse des relations sociales, économiques et politiques une cause unique, un bouc-émissaire unique tirant toutes les ficelles dans l'ombre, le mythe conspirationniste fournit une narration en apparence cohérente, rationnelle, et fin de compte rassurante symboliquement, mais qui repose en réalité sur une cryptologique ésotérique exprimée par ce triple axiome : « Tout est lié. Rien n'arrive par hasard. Les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être »[1020]. De sorte que, comme le soulignait déjà Karl Popper, le conspirationnisme constitue un médium erroné d'interprétation de l'histoire dans le sens où il « voit, quoi qu'il se passe dans la société, notamment des choses désagréables pour les populations comme les guerres, le chômage, la pauvreté ou les pénuries, comme le résultat direct d'un plan conçu par des individus ou des groupes puissants […] c'est, sous la forme moderne, la sécularisation des superstitions religieuses »[1021]. Un mode erroné donc mais dont il ne faudrait pas minimiser, pour qui veut étudier le conspirationnisme comme un phénomène social, la *fonction de rationalisation* dans l'opinion publique notamment dans des sociétés contemporaines complexes, mondialisées et en situation de crises politiques, économiques et morales structurelles.

La *culture du secret*, de l'art de simulation et de la dissimulation est le troisième trait typique du conspirationnisme qu'il nous est permis de distinguer dans le mythe jésuite et qui sera, par la suite, repris dans les autres thèses du complot. Les jésuites sont certes une minorité dans la société mais leur emprise, dans tous les secteurs, est incommensurable, ils ont infiltré tous les corps de métiers, toutes les classes ou catégories sociales, occupent toutes les positions dominantes ou exercent une influence néfaste sur les plus hautes sphères de l'État. « Le jésuite est innombrable, indiscernable, parce que la dissimulation est dans sa nature, parce que l'hypocrisie est une règle de sa morale, un passage obligé dans sa stratégie de conquête »[1022], la perfidie et le mensonge sont comme consubstantiels à sa nature diabolique. Aussi, les jésuites, comme plus tard les francs-maçons en seront accusés, sont prétendus recourir à des formules, à des emblèmes et à un langage codé ou ésotérique, sorte de novlangue et de symbolisme que seuls les initiés de l'ordre sont à

1019 Léon Poliakov, *op cit*, 247 p.
1020 Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, p. 11.
1021 Karl Popper, *Conjectures and Refutation : The Growth of Scientific Knowledge* [1963], Londres, Routledge, 1969, pp. 341-342.
1022 Michel Leroy, *op cit*, p. 194.

même de reconnaître tel un signe de ralliement et d'appartenance.

En outre, quatrième trait paradigmatique, le complot jésuite remplit ce que nous nommons une *fonction de réification* des boucs-émissaires. En effet, comme nous l'avons déjà esquissé au travers de la démonologie, ceux-ci sont en permanence déshumanisés par le recours à des métaphores mécaniques ou animales, la *zoomorphisation*. Aussi, les jésuites ne forment non plus une société humaine ou un ordre religieux mais bien une *machine* sans âme, incapable de toute émotion, du moindre sentiment humain ou de quelconque compassion envers autrui. Une machine également dans sa capacité à mettre en œuvre, à l'échelle planétaire, un gigantesque plan de domination courant, sans anicroche, sur plusieurs siècles si ce n'est millénaires ; le tout dans l'indifférence quasi générale, leaders conspirationnistes exceptés, tant leur maîtrise de secret et de l'art de la dissimulation est parfaite[1023]. A ce titre, les jésuites auraient alors instrumentalisé le fantasme conspirationniste vers d'autres groupes, les francs-maçons ou les Illuminatis en particulier[1024], afin de braquer sur eux les projecteurs tandis qu'ils se retrouvaient ainsi les mains libres pour mener à bien la seule et unique vraie conspiration globale. De la même manière, le processus de déshumanisation des jésuites va également passer par le recours à la métaphore animale, la zoomorphisation, en les présentant, par exemple, sous la forme d'hydres, de caméléons, d'araignées, de serpents ou de renards, autant d'animaux exprimant l'idée de roublardise, de duplicité ou d'une emprise repentante dans le monde[1025]. Autant d'éléments et de figures qui seront repris par la suite dans les mythes conspirationnistes ultérieurs qu'ils soient antisémites ou anticommunistes.

De plus, lorsque les jésuites sont représentés sous forme humaine, ceux-ci répondent à un *type morphologique* bien déterminé qui constitue une caractéristique supplémentaire des mythes conspirationnistes modernes. Il existe ainsi deux types morphologiques attachés aux jésuites. Le premier type, plutôt marginal, est l'incarnation du *Tartufe* de Molière, il met en scène un prêtre ventripotent, jouisseur et concupiscent. Épicurien, il cède facilement aux plaisirs de la table et de la chair[1026]. Le second, bien plus courant dans la littérature populaire est caractéristique « du moine

1023 « La Compagnie de Jésus est d'abord une machine, dans toutes les acceptions du terme : un mécanisme sans âme qui fait mouvoir la seule volonté du supérieur ; mais aussi, une machination d'un formidable réseau d'intrigues et de ruses […] la métaphore de la machine est une figure imposée du complot » que, à titre d'exemple, nous avions retrouvé dans les thèses ufologiques new age de David Icke. Michel Leroy, *op cit*, p p. 229.

1024 Ronald Cooke, *op cit*, pp. 33-43.

1025 Michel Leroy, *op cit*, pp. 210-224.

1026 Molière, *Tartufe* [1669], Paris, éditions 84, 2004, 128 p. Voir aussi Étienne Gosse, *Les jésuites ou les autres Tartufes : comédies* [1827], Londres, Ulan Press, 2012, 222 p.

fanatique », véritable harpie, « il exècre le monde et ses plaisirs […] il est grand, pâle ; il a les lèvres minces et l'œil ardent, car, ne l'oublions pas il est aussi hypocrite que fanatique »[1027]. Malingre, le jésuite, telle une tare, porte sa perfidie et l'insensibilité de son âme aux choses de ce monde jusque dans sa morphologie ainsi que, de manière quasi frigide, derrière des vêtements noirs et austères ; tout chez lui matérialise la terreur et l'effroi qu'il fait peser sur la société. Plus encore, sa perversion intrinsèque et irréfragable se lit directement sur la physionomie de son visage anguleux tel que décrit par Jean-Gaspard Lavater.

> « De toutes les physionomies religieuses, il n'en est peut-être pas de plus reconnaissable, de plus frappante que celle des jésuites. Les yeux des jésuites ont passés en proverbe […] Le front sera presque toujours élevé en voûte et d'une grande capacité, sans être ni compact ni vigoureusement prononcé. La plupart du temps le nez est grand, courbé et très cartilagineux vers l'extrémité. Le menton est large, pas trop gras, mais relevé en bosse. Ajoutez à cela des yeux qui s'affaissent et des lèvres bien marquées »[1028].

Ici encore, nous vient à l'esprit la représentation du juif dans les caricatures antisémites des années 1930 et 1940[1029]. Dès lors, il apparaît que le mythe du complot jésuite est bien le modèle, le paradigme à partir duquel l'ensemble des théories du complot moderne, dans la délimitation et la caractérisation de leurs boucs-émissaires puisent leurs racines haineuses.

Enfin, dernière caractéristique des mythes conspirationnistes modernes que nous retrouvons dans la thèse du complot jésuite est un *processus d'hybridation* et de *créolisation*. En effet, les jésuites vont être rapprochés, associés, à d'autres groupes dans leur volonté de mener une méga-conspiration. Par exemple, le dernier avatar du mythe jésuite est d'associer la Compagnie de Jésus aux entités extraterrestres de type reptilien dans les thèses ufologiques[1030]. En effet , « les théories du complot extraterrestre reproduisent souvent les préjugés du nativisme américain du XIXe siècle en concentrant leurs attaques contre trois groupes qui ont obsédés les nativistes de ce siècle : les catholiques, les francs-maçons et les juifs »[1031]. Aussi, les jésuites vont alors être reliés aux reptiliens selon trois procédés. Soit, d'abord, ils seraient les descendants de Nimrod, souverain babylonien se livrant à un culte païen d'origine extraterrestre ; soit, ensuite, les jésuites seraient une

1027 Michel Leroy, *op cit*, p. 205.
1028 Jean-Gaspard Lavater, *L'art de connaître les hommes par leur physionomie. Volume 6* [1820], Paris, Dépélafol, 1820, p. 54.
1029 Voir pour des illustrations exemplaires : Diane Afoumado, *L'affiche antisémite en France sous l'Occupation* [2008], Paris, Berg International, 2008, 176 p. Également, les caricatures produites par divers groupes fascistes américains reproduites dans François Duprat, Alain Renault, *op cit*, p.137.
1030 Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy. Apocalyptic Visions in Contemporary America* [2003] Berkeley, University of California Press, 2013, pp. 126-140.
1031 *Ibid*. p. 126.

variante parmi d'autre de la secte des Illuminatis dirigée par les reptiliens ; soit, enfin, le Pape, auquel les jésuites ont juré fidélité, serait le véritable dirigeant de la terre pour le compte des entités reptiliennes basées dans la quatrième dimension inférieure. Plus encore, comme les reptiliens à sang froid, les jésuites sont capables, nous l'avons dit, de tous les vices et perversions sexuelles sans ressentir la moindre gêne ou compassion si l'on se réfère aux écrits extravagants de Cathy O'Brien pour qui les jésuites sont eux-mêmes des aliènes reptiliens[1032].

Pour conclure sur le mythe jésuite en tant que modèle conceptuel et intellectuel du mythe conspirationniste moderne, nous pouvons donc affirmer que :

> « Le mythe serait ainsi le rêve, ou le cauchemar, d'un individu ou d'une société projeté sur un groupe que désigne son isolement, volontaire ou forcé. Expression de la crainte et du désir, il est ambivalent. La Compagnie de Jésus, pour ses adversaires, fut l'objet d'exécration, mais en même temps d'imitation. Mythe politique, le mythe jésuite offrait aux théoriciens du complot […] un modèle pour la conquête, voire l'exercice du pouvoir »[1033].

II – Des sociétés secrètes agissant dans l'ombre : francs-maçons et Illuminatis

Les sociétés secrètes jouent un rôle ambivalent du point de vue conspirationniste. En effet, très présentes aux États-Unis, elles sont d'abord accusées par des leaders conspirationnistes comme Alex Jones, David Duke ou Lyndon LaRouche de participer à de gigantesques cabales en vue de subvertir l'ordre sociopolitique établi, c'est le cas de la franc-maçonnerie par exemple. A l'inverse, d'autres sociétés secrètes comme le Ku Klux Klan ou la John Birch Society se font fort de dénoncer les conspirations ourdies par les juifs ou les communistes contre le gouvernement et la Constitution des États-Unis[1034]. Pourtant, deux groupes occupent une place centrale et fondatrice dans les théories du complot relatives aux sociétés secrètes : les francs-maçons et les Illuminatis. Or, il convient de noter de prime abord que si la crainte d'une conspiration maçonnique conserve un pied dans la réalité, en revanche l'idée d'un méga-complot Illuminati est dépourvue de toute base factuelle. En effet, si la franc-maçonnerie existe, les Illuminatis ne sont que pure invention du britannique John Robison[1035] qui, à partir d'une société secrète existante entre 1776 et 1787 fondée

1032 Cathy Obrien, Mark Phillips, *Trance-Formation of America* [1995], Guntersville, Reality Marketing, Incorporated, 2005, p. 175.
1033 Michel Leroy, *op cit*, p. 386.
1034 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 - I.
1035 John Robison, *op* cit, Cité *in* Jean-Jacques Bedu, *Les sources secrètes de* Ange & Démon [2005], Monaco, Éditions du Rocher, 2005, p. 106.

par Adam Weishaupt, les Illuminés de Bavière[1036], va forger ce terme. Plus encore, il s'agit bien d'un produit de l'imagination de Robison et non d'une simple traduction anglaise du terme Illuminé, ou *Illuminatenorden* en Allemand, puisque celle-ci aurait donné *Illuminated* et non Illuminati. De sorte que, dans l'ensemble de nos travaux, lorsque nous utilisons le terme Illuminé nous faisons référence à la société secrète bavaroise tandis que quand nous employons celui d'Illuminati, il renvoie à l'expression fantasmatique d'une puissance ou d'un groupe inexistant, fictif.

A – La période révolutionnaire atlantique et l'émergence du mythe du complot maçonnique-Illuminati : une hybridation originaire

Les périodes de crises, par leur caractère anxiogène et perturbateur des systèmes sociaux, sont de nature à favoriser l'émergence d'interprétations de type conspirationniste, nous l'avons déjà énoncé. Parmi ces périodes critiques, il semble que les révolutions soient profondément fécondes en terme de production de thèses complotistes[1037] de part et d'autre des protagonistes[1038], aussi bien chez les révolutionnaires[1039] que chez les contre-révolutionnaires[1040] au même titre que chez certains analystes de ces phénomènes[1041]. Cependant, il semble que le mythe d'une conspiration maçonnique-Illuminati trouve son origine dans les écrits de deux auteurs, John Robison et l'abbé Augustin de Barruel, « fatras inexprimables d'inexactitudes et légendes, de préjugés et d'opinions partisanes, de confusions et faux »[1042].

1036 Voir René Leforestier, *Les Illuminés de Bavière et la franc-maçonnerie allemande*, Thèse de doctorat ès Lettres, Université de Paris, 1915, 729 p. les Illuminés de Bavière furent en effet une société secrète participant du mouvement des Lumières en Europe occidentale et centrale. Fondée par Adam Weishaupt, Professeur de droit canonique à l'Université d'Ingolstadt en 1776, les Illuminés constituaient une société de pensée humaniste et irréligieuse, si ce n'est anticléricale, dont le but était de mettre à bas les despotismes monarchiques. Pour ce faire, la stratégie de l'ordre fut de rallier non point les masses populaires à ses vues mais bien de convertir les puissants à l'Illuminisme, une sorte de révolution par le haut que Platon, Pythagore et même Voltaire avaient déjà envisagée. Minée par les tensions internes tout au long de son existence et par les rivalités avec la société théosophique et occultiste des Rose-Croix, l'ordre fut dissous en 1787 laissant alors libre court à la légende des Illuminatis.

1037 Gordon S. Wood, « Conspiracy and the Paranoid Style : Causalty and Deceit in the Eighteenth Century », *William and Mary Quarterly*, Vol. 39, N° 3, 1982, pp. 401-441.

1038 Amos Hofman, « Opinion, Illusion, and the Illusion of Opinion : Barruel's Theory of Conspiracy », *Eighteenth-Century Studies*, Vol. 27, N° 1, 1993, p. 27.

1039 Timothy Tackett, *art cit*, p. 703. Tackett démontre de manière indiscutable une augmentation significative de lettres conspirationnistes écrites par les députés de la Convention en juillet 1798 au moment de la Grande Peur puis entre octobre 1791 et juillet 1792 sous la Législative ; la nouveauté étant qu'en plus de dénoncer des conspirations locales, l'idée d'une grande conspiration représente la moitié des lettres conspirationnistes écrites sur cette seconde période. Voir aussi sur la Grande Peur, Georges Lefebvre, *La Grande Peur de 1789* [1932], Paris, Armand Colin, 1988, 271 p.

1040 Augustin de Barruel, *Mémoires pour servir l'histoire du jacobinisme* [1799], Paris, Nabu Press, 2010, 702 p.

1041 Charles Porset, « Les francs-maçons et la Révolution (autour de la "Machine" de Cochin) », *Annales historiques de la Révolution française*, N° 279, 199, pp. 14-31.

1042 Jean Palou, *La franc-maçonnerie* [1964], Paris, Payot, 1964, p. 182.

« Dans la Révolution française, tout jusqu'aux forfaits les plus épouvantables, tout à été prévu, médité, combiné, résolu, statué : tout a été l'effet de la plus profonde scélératesse, puisque tout a été préparé, amené, par des hommes qui avaient seuls le fil des conspirations longtemps ourdies dans les sociétés secrètes, et qui ont su choisir et hâter les moments propices aux complots »[1043].

Cet extrait célèbre des *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* résume à lui seul la thèse conspirationniste que Barruel formule, à la suite de John Robison ou de l'abbé Lefranc[1044], d'un processus révolutionnaire qui serait dû à l'alliance des philosophes des Lumières, qu'il dénomme sophistes, avec la franc-maçonnerie et les Illuminatis. En effet, cette idée que la franc-maçonnerie serait responsable de la Révolution française puise ses racines dans les écrits de John Robison qui, le premier, émet la thèse d'une infiltration des loges par une société plus subversive encore : les Illuminatis. Aussi, selon l'auteur britannique ce n'est pas la maçonnerie dans son ensemble qui serait impliquée mais seulement les plus hauts-grades qui se réuniraient dans les arrières-loges ténébreuses où règnent tous les vices. A l'inverse, l'immense majorité des francs-maçons seraient de bonne foi et ignoreraient tout du dessein conspirationniste de la société. Plus encore, Robison et Barruel vont alors accuser cette engeance franc-maçonne Illuminati, qui se confond sous leurs plumes, de vouloir non seulement subvertir les trônes et les autels mais, plus encore, d'être responsable de la décadence morale, de la corruption de la jeunesse, de s'adonner à l'onanisme et aux orgies homosexuelles dans ces arrières loges alcoolisées interdites aux femmes et, enfin, de pratiquer littéralement le culte du diable[1045]. Nous retrouvons alors autant de traits caractéristiques des mythes conspirationnistes modernes déjà mis en lumière : recherche du pouvoir absolu, obsession de l'ésotérisme et culte du secret[1046], système de loyauté et d'allégeance envers une autre entité que la nation, démonologie[1047], perversion sexuelle[1048]. Or, cette quête du pouvoir ne serait se limiter à la France, la soif de pouvoir des Illuminatis-maçons est intarissable et leur dessein de domination n'est ni plus ni moins que la synarchie mondiale.

« Le but de leurs membres est de s'assurer des soutiens dans tous les pays […], de prendre la direction des Églises, des chaires universitaires, de l'éducation ; de mettre leurs opinions à la mode dans tous les arts et de les diffuser parmi les jeunes gens à l'aide de jeunes auteurs ; de placer sous leur influence les sociétés de lecture et de pensée, les critiques littéraires, les libraires et les receveurs des postes, les

1043 Augustin de Barruel, cité *in* Philippe Benhamou, *Les grandes énigmes de la franc-maçonnerie* [2007], Paris, First éditions, 2007, p. 80.

1044 Jacques-François Lefranc, *Le voile levé pour les curieux ou le secret des révolutions révélé à l'aide de la franc-maçonnerie* [1792], Lyon, Les éditions du cosmogone, 2011, 172 p.

1045 Dana Luciano « Freemasonry » *in* Peter Knight (dir.), *op cit*, p. 271

1046 Amos Hofman, *art cit*, p. 37.

1047 A cet égard le Pape Pie IX qualifiera dans l'encyclique *Etsi Multa* en 1873 la franc-maçonnerie de « synagogue de Satan » actant ainsi une nouvelle créolisation conspirationniste : le mythe judéo-maçonnique. Cf *Infra* III.

1048 Philippe Benhamou, *op cit*, pp. 147-175.

journalistes et les propriétaires de journaux ou d'autres publications ; d'implanter des membres de leur fraternité dans tous les lieux d'instruction, d'honneur, de profit et d'influence des institutions civiles et religieuses »[1049].

Aussi avec cette thèse d'un Nouvel Ordre Mondial avant l'heure, une lecture conspirationniste de la Révolution américaine, où une place centrale est occupée par les Illuminatis et les francs-maçons, va alors voir le jour. En effet, plus encore qu'en France, c'est aux États-Unis que le mythe conspirationniste va prendre forme et connaître une vaste postérité[1050]. « Dès le printemps et l'été 1798, une véritable peur Illuminati se déclencha et transforma une théorie conspirationniste en un point essentiel du débat politique qui contribua à l'atmosphère soupçonneuse engendrant les *Alien and Sedition Acts*[1051] »[1052]. Aussi, les Illuminatis et les francs-maçons devinrent la figure de l'ennemi dans la littérature et la culture populaire de la fin du XVIIIe et du début du XIXe siècle, en particulier chez des auteurs comme Charles Brockden Brown, Theodore Dwight ou Jedidiah Morse pour qui cette engeance n'avait d'autre volonté que de prendre le contrôle des États-Unis et de supprimer les religions. Cependant, derrière cette dénonciation fantasmatique d'ennemis puissants tapis dans l'ombre, « la peur Illuminati […] exprime avant toute chose les extrêmes divisions partisanes qui ont précédé et suivi l'élection de Jefferson en 1800 »[1053]. Ainsi, derrière la figure des Illuminatis se cache alors le débat intellectuel, philosophique et institutionnel qui oppose les Fédéralistes aux Jeffersoniens, les partisans d'un renforcement de l'État

1049 David Trappan, *Un avertissement aux membres seniors d'Harvard contre la révolution mondiale*, 1798 cité *in* David Brion Davis, *The Fear of Conspiracy. Images on Un-American Subversion From the Revolution to Present* [1971], Londres, Cornell University Press, 1979, p. 50.

1050 En France, le mythe franc-maçon va connaître un processus d'hybridation avec le complot juif qui connaîtra comme points culminants l'affaire Dreyfus et les lois antimaçonniques prises par l'État Français dès le 13 août 1940, soit deux mois avant le premier statut des juifs édicté le 3 Octobre ; ceci témoigne de l'obsession de Pétain pour la franc-maçonnerie qu'il juge responsable de grande partie de la défaite militaire. Sur ces points voir : Robert O. Paxton, *La France de Vichy* [1972], tr. fr. Claude Bertrand, Paris, Seuil, 1999, 478 p. Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie*, [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, pp. 237-411.

1051 Les *Alien and Sedition Acts* furent adoptés en 1798 à l'initiative des Fédéralistes. Ils étaient destinés à protéger le gouvernement des États-Unis contre les étrangers ressortissants de puissances ennemies et de mettre ainsi fin aux attaques séditieuses visant à subvertir la jeune République. Aussi, selon les quatre textes promulgués par John Adams, il était nécessaire d'avoir vécu 14 ans aux États-Unis pour être naturalisé américain, le Président pouvait décider de l'expulsion immédiate de tout étranger jugé dangereux pour la sécurité nationale ou des étrangers résidents si leur pays d'origine était en guerre contre les États-Unis et, enfin, critiquer le gouvernement de manière trop véhémente devenait un crime. En 1802, Thomas Jefferson, voyant ces lois comme inconstitutionnelles, décida de les frapper de nullité, puis gracia tous ceux qui avaient été reconnus coupables de leur violation. Voir par exemple : John Chester Miller, *Crisis in Freedom: The Alien and Sedition Acts* [1951], Mattituck, Amereon Limited, 2002, 257 p. Marshall Smelser, « George Washington and The Alien and Sedition Acts », *The American Historical Review*, Vol. 59, N° 2, 1954, pp. 322-334.

1052 Jeffrey L. Pasley, « Illuminati » *in* Peter Knight (dir.), *op cit*, p. 338.

1053 Bryan Waterman, « The Bavarian Illuminati, the Early American Novel and the Histories of the Public Sphere », *The William and Mary Quarterly*, Vol. 62, N° 1, p. 16.

fédéral aux défenseurs des droits des États[1054] ; débat que la « révolution de 1800 »[1055] viendra finalement apaiser avec l'accession à la Maison Blanche de Thomas Jefferson qui fut lui-même accusé d'être le chef des Illuminatis américains[1056], « l'enfant de l'*illumination moderne*, l'ennemi des hommes et l'ennemi de son pays »[1057]. De sorte que, bien plus qu'une spéculation sur l'existence réelle d'une subversion Illuminati maçonnique aux États-Unis, le mouvement des années 1798 et suivantes doit être compris comme la crainte d'une manipulation possible de l'opinion publique par des discours contre-révolutionnaires issus d'individus restés fidèles à la couronne britannique ou défavorables à l'imposition d'un pouvoir central, fédéral, relativement puissant[1058]. Les anti-fédéralistes, partisans des droits des États étaient alors tout désignés pour incarner l'image de la subversion et de la conspiration, c'est-à-dire la figure de l'ennemi de l'intérieur.

Par ailleurs, de manière concomitante dans le temps et l'espace, le mouvement anti-maçonnique initié par les écrits de Robison et Barruel, constitua un terreau favorable à la création du Parti Anti-maçonnique des années 1820-1830[1059] qui doit être largement interprété comme un mouvement anti-Jackson voyant la Révolution américaine et la naissance des États-Unis comme le fruit bien réel d'une grande conspiration menée par la franc-maçonnerie.

> « Les Pères Fondateurs, ainsi que tous les Présidents des États-Unis étaient ou sont des francs-maçons : Benjamin Franklin, Georges Washington, Thomas Jefferson (33e degré), James Madison, James Monroe, Andrew Jackson, James Polk, James Buchanan (32e degré), James Garfield, William McKinley, Theodore Roosevelt, William Taft, Warren Hardy (32e degré), Franklin Roosevelt (33e degré), Harry Truman (33e degré et Grand Maître), Dwight Eisenhower, John Kennedy, Lyndon Johnson, Richard Nixon, Gerald Ford, Jimmy Carter, Ronald Reagan (33e degré), George Bush et son fils, Barack Obama (32e degré) »[1060].

En effet, pour les leaders conspirationnistes il est une chose clairement établie : les États-Unis sont le produit d'un plan ourdi de longue date par les francs-maçons ; les preuves principales et substantielles se trouvant dans l'identité des signataires de la Déclaration d'Indépendance, dans l'architecture de la future capitale fédérale, Washington, ainsi que dans le symbolisme et les indices ésotériques présents sur le billet d'un dollar en particulier. Or, première limite, identifier les

1054 Élise Marienstras, Naomi Wulf, *The Federalist Papers. Défense et illustration de la Constitution fédérale des États-Unis* [2010], Paris, PUF, 2010, 206 p.
1055 Dick Howard, *Aux origines de la pensée politique américaine* [2004], Paris, Buchet Chastel, 2004, p. 377.
1056 Jeffrey L. Pasley, *art cit*, p. 338.
1057 Vernon Stauffer, *New England and the Bavarian Illuminati* [1918], New York, Russell and Russell, 1967, p. 283.
1058 Bryan Waterman, *art cit*, p. 28.
1059 Cf *Infra* B.
1060 Hakam Guedira, *Ces invisibles qui nous gouvernent* [2013], Paris, Dualpha, 2013, pp.80-81.

signataires de la Déclaration d'Indépendance comme des maçons, et en faire par la même une sorte de profession de foi de la société, n'est pas chose aisée dans la mesure où les sources sont largement discordantes. Ainsi, si dans leur vision maximaliste du méga-complot Hakam Guedira ou David Icke[1061] envisagent que tous les signataires, puis tous les Présidents, étaient des francs-maçons, voire des Illuminatis-reptiliens chez Icke, en revanche leur nombre varie du tout au tout chez les historiens sérieux. Aussi, Grimshaw en compte 51 lorsque Coil en dénombre 8, contre 29 chez Boyden, 9 pour Heaton, 20 dans les travaux de Roth ; quant à George Washington il en retient 30[1062]. De sorte qu'il ne saurait être pris au sérieux l'affirmation selon laquelle la Déclaration d'Indépendance serait un document maçonnique[1063].

Plus fondamentalement, c'est autour du symbolisme attaché au billet d'un dollar et de l'architecture de Washington DC que les leaders conspirationnistes entendent rapporter la preuve irréfutable que les États-Unis sont bel et bien une construction maçonnique[1064].

Le billet d'un dollar, pour les conspirationnistes, est ainsi un exemple flagrant que, non seulement la Révolution américaine serait le produit de puissances occultes, les francs-maçons ou les Illuminatis mais, qu'en plus, des preuves ésotériques étayeraient cette thèse. Ainsi, les leaders conspirationnistes y distinguent, outre « l'Œil qui voit tout », un symbole maçonnique-Illuminati[1065], la devise *Novus Ordo Seclorum* qui se rattacherait, au même titre que la pyramide synonyme de dessein synarchiste, aux théories conspirationnistes du Nouvel Ordre Mondial. Plus dissimulé encore, et donc nécessitant une connaissance ou des capacités ésotériques plus développées, le terme de MASON apparaît à chaque sommet d'une étoile de David ésotérique. Le premier triangle serait alors formé par le haut de la pyramide, le N de *Novus* et le M de *Seclorum*; le second par le A

1061 David Icke, *Alice in Wonderland and the World Trade Center Disaster. Why the Official Story is a Monumental Lie* [2002], Ryde, David Icke Books, 2002, p. 5.

1062 Bernard Vincent, « Les Frères Fondateurs : enquête sur le rôle de de la franc-maçonnerie dans la Révolution Américaine » *in* Bernard Vincent, Élise Marienstras (dir.), *Les oubliés de la Révolution américaine* [1990], Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1990, p. 139.

1063 Telle est pourtant l'affirmation présentée tout au long du film *Benjamin Gates et le Trésor des Templiers* qui reprend l'ensemble des thèses conspirationnistes associées à la franc-maçonnerie : filiation avec l'Ordre des Templiers, trésor caché, fondation des États-Unis, indices ésotériques sur le billet d'un dollar, entrisme gouvernemental et policier, la liste n'est pas exhaustive. Jon Turteltaub, *Benjamin Gates et le Trésor des Templiers* [2004], Los Angeles, Walt Disney Pictures, 2005, 126 min.

1064 Annexe N° 15 : La lecture ésotérique du billet d'un Dollar et de la carte de Washington

1065 A titre d'exemple, le musicien Bob Dylan est accusé par les théoriciens du complot de figurer parmi les hauts gradés Illuminatis américain à cause de son logo représentant un œil stylisé projeté sur scène. Plus encore, ils voient la preuve ultime dans une interview donnée par Dylan où il déclarait avoir marchandé (*bargained*) laissant le journaliste sans réponse sur l'identité de celui avait qui il avait conclu cet arrangement, Dylan se contentant d'un énigmatique « avec le commandant en chef ». http://www.youtube.com/watch?v=BwL1m35DJ7Y

de *Annuit*, le S de *Coeptis* et le second O de *Ordo*. De surcroît, la symbolique du 13 est omniprésente si l'on en croit les tenants du complot : 13 flèches dans les serres droites de l'aigle, un rameau à 13 feuilles dans les serres gauches, 13 bandes sur le blason, 13 étoiles[1066]. Enfin, sous la pyramide figure en chiffres romain le nombre 1776, année de la Déclaration d'Indépendance mais aussi de la création de l'ordre des Illuminés de Bavière ; ce qui du point de vue conspirationniste n'est en en rien une coïncidence, d'autant plus que le symbolisme est fort :

MDCCLXXVI <=> 1776 = 76 = 7+6 = 13 un chiffre du diable

MDCCLXXVI <=> MDC CLX XVI <=> ~~M~~DC ~~C~~LX ~~X~~VI <=> DC LX VI <=> 666 un autre chiffre symbole du Malin

Plus étrange encore, preuve de l'imagination débordante des théoriciens du complot, « lorsque l'on plie les billets de 5, 10, 20 et 50 dollars[1067] […] on voit apparaître les deux tours jumelles, puis, les mêmes en feu, puis en train de s'écrouler, puis enfin plus rien dans le ciel. Avec d'autres pliages, on voit apparaître la brèche dans le Pentagone et même le prénom d'Oussama Ben Laden »[1068]. Nous pouvons le voir de manière exemplaire au travers du pliage du billet de 20 dollars (du reste, 20 = 9 + 11 <=> 9/11 = 11 Septembre) qui nous montre le World Trade Center en flammes et le Pentagone détruit[1069].

Dans le même ordre d'idée, les théoriciens du complot envisagent aussi la ville de Washington[1070] comme construite sur la base d'un plan maçonnique faisant, si on le regarde depuis une vue aérienne, ressortir des symboles tels que le compas, une étoile à 5 branches et une autre à 6. Pour déceler ces indices ésotériques, il suffit de relier entre eux les principaux monuments et artères de la capitale.

1066 http://www.youtube.com/watch?v=h3X6Ctze0oI
1067 Et même de 100 où de la fumée, des gravats et de la poussière sont censés apparaître
1068 Philippe Benhamou, *op cit*, p. 235.
1069 http://www.youtube.com/watch?v=SMgGC9W-ks8
1070 Parmi les autres infrastructures maçonniques, les théoriciens du complot désignent la ville de Paris ou bien, aux États-Unis, l'aéroport de Denver dans le Colorado semble cristalliser les fantasmes. Philippe Benhamou, *op cit*, pp. 237-266. David Icke, *Le plus Secret. Tome 2* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, pp.72-74.

De tous ces éléments il ressort alors que depuis la Révolution, la République américaine est comme marquée du sceau du conspirationnisme en tant qu'il va constituer un élément parmi d'autres de sa culture politique et populaire. Il existe aux États-Unis une véritable culture conspirationniste. Aussi, cette crainte originelle d'une grande conspiration Illuminati-maçonnique va se réveiller lorsque, dans les années 1820-1830, l'antimaçonnisme sous la forme d'une « hystérie populaire »[1071] ou comme l'expression du « style paranoïaque »[1072] ; interprétations qu'il convient de nuancer, sans toutefois préjuger du caractère conspirationniste résiduel du mouvement anti-maçonnique.

B – Le mouvement antimaçonnique des années 1820-1830 comme expression du *style paranoïaque* : un tropisme néoconservateur inopérant

« L'hystérie antimaçonnique de la fin des années 1820 ne fut pas une réaction à des dangers imaginaires […] L'idée selon laquelle la franc-maçonnerie menaçait les valeurs démocratiques et chrétiennes était alors une idée très répandue et reposait sur un certain nombre de faits palpables : 1°) la capacité des maçons à détourner la loi pour leur propre compte ; 2°) leur élitisme, réel ou supposé, dans un siècle qui n'avait d'autre ordre que servir l'homme du commun ; 3°) leur tolérantisme en matière spirituelle au plus fort de ce que l'on a appelé le Second Grand Réveil religieux[1073] »[1074].

S'il convient de prime abord de rappeler que le mouvement antimaçonnique des années 1820 et 1830 fut bien une manifestation d'un conspirationnisme culturel aux États-Unis dans sa manière de dénoncer une omnipotence des francs-maçons, il apparaît en revanche peu satisfaisant de l'envisager comme David Brion Davis à la manière d'une « hystérie populaire »[1075] ou de Richard Hofstadter comme l'expression du « style paranoïaque »[1076]. En effet, l'appréhender de cette manière traduit incontestablement un présupposé intellectuel qui vise à défendre, chez les néoconservateurs de première génération[1077], la thèse du consensus à un moment où des intellectuels comme Kristol, Glazer, Bell ou encore Hofstadter lui-même ont consommé leur rupture avec le communisme[1078] pour se rallier au « centre vital »[1079] et au libéralisme de Guerre Froide[1080]. Plus encore, cette

1071 David Brion Davis, *op cit*, p. 67.
1072 Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 14-18.
1073 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 II-B-2°) Nous n'y reviendrons pas ici afin d'éviter les redondances excessives
1074 Bernard Vincent, *op cit*, pp. 156-157.
1075 David Brion Davis, *op cit*, p. 67.
1076 Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 14-18.
1077 Voir par exemple l'ouvrage de Justin Vaïsse relatif à l'histoire du néoconservatisme et ses origines dans le libéralisme de Guerre Froide. Justin Vaïsse, *Histoire du néoconservatisme aux États-Unis* [2008], Paris, Odile Jacob, 2008, pp. 62-92.
1078 Nicolas Guihlot, « les néoconservateurs : sociologie d'une contre-révolution », *in* Annie Collovald, Brigitte Gaïti (dir.), *La démocratie aux extrêmes. Sur la radicalisation politique* [2006], Paris, La dispute, 2006, pp. 153-173.
1079 Arthur Schlesinger, *The Vital Center. The Politics of Freedom* [1949], New Brunswick, Transaction Publishers, 1998, 274 p.
1080 Julien Giry, « L'émergence et l'utilisation du style paranoïaque comme "réponse savante" à la remise en question radicale du consensus libéral au sein des démocraties politiques occidentales. Approche croisée France - États-

interprétation du mouvement antimaçonnique semble méconnaître, de manière moins nette chez Hofstadter que chez Davis, les raisons profondes du mouvement : une soif d'égalité face à des maçons apparaissant comme une « citadelle de privilégiés »[1081], un rejet profond de la présidence d'Andrew Jackson, en particulier du projet de Banque des États-Unis, et un revivialisme religieux. De sorte qu'il semble que le mouvement antimaçonnique, malgré tous ses excès, doit être vu, dans un premier temps au moins, comme la formulation d'une exigence égalitariste.

Ainsi, si comme nous l'avions dit l'idée d'une conspiration maçonnique pour subvertir la jeune République américaine n'est pas nouvelle à la fin des années 1820, il suffit d'un seul fait divers pour mettre le feu aux poudres : la disparation de William Morgan en 1826 qui allait aboutir à la création du premier troisième parti d'envergure de l'histoire américaine[1082], le Parti Antimaçonnique, *the Antimasonic Party*[1083]. En effet, la disparition de William Morgan, ancien franc-maçon, dans le comté de Genesee dans l'État de New York allait déclencher à l'échelle nationale un mouvement contre la franc-maçonnerie accusée de truster les positions de domination économique, sociale, médiatique et judiciaire ainsi que de constituer en quelque sorte un État dans l'État, une cinquième colonne conspirationniste. Or, il apparaît que cette accusation bien que largement surévaluée en proportion n'est pas dénuée de tous fondements puisque la fraternité « détenait un nombre de positions de pouvoir en totale disproportion au regard du nombre de ses adhérents »[1084]. En d'autres mots, il y avait bien une surreprésentation de la franc-maçonnerie parmi les positions de domination sociopolitique. Aussi, si l'on se penche avec Kutolowski sur une étude minutieuse de la composition des loges du comté de Genesse, il apparaît que celles-ci sont composées en majorité par des businessmen épiscopaliens, une religion minoritaire, mais que les maçons n'occupent pas de manière significative les postions de domination économique[1085]. En revanche, sur le marché des biens électifs, il apparaît une surreprésentation de la fraternité parmi les dominants du champ politique puisque « 55% des leaders politiques et des candidats du comté – tous partis et comités confondus – étaient des francs-maçons »[1086]. Plus encore, « entre 1803 et

Unis », *Les sciences sociales face au complot*, Paris, Panthéon-Sorbonne, 27 Septembre 2013. Norman Pollack, « Hofstadter on Populism. A critique of « The Age of Reform », *The Journal of Southern History*, Vol. 36, N° 4, 1960, pp. 478-500.

1081 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 17.

1082 Richard B. Morris, *Encyclopedia of American History* [1961], New York, Harper & Row, 1996, pp. 170-171.

1083 Charles McCarthy, « The Antimasonic Party: A Study of Political Antimasonry in the United States, 1827-1840 », *Annual Report of the American Historical Association*, 1902, pp. 365-574.

1084 Kathleen S. Kutolowski, « Freemasonry and Community in the Early Republic : The Case for Antimasonic Anxieties », *American Quarterly*, Vol. 34, N° 5, 1982, p. 544.

1085 *Ibid*. pp. 552-555.

1086 *Ibid*. p. 556.

1827, les deux-tiers des 85 candidats déclarés à une fonction politique au niveau du comté étaient francs-maçons, et même trois-quarts des candidats à l'Assemblée avant 1822 »[1087]. Il en résulte alors que cette surreprésentation bien réelle des maçons dans les cercles du pouvoir politique, largement due au désintérêt des non-francs-maçons pour la vie publique, s'est heurtée de plein fouet aux revendications égalitaristes du moment. En effet, la franc-maçonnerie allait alors cristalliser les haines et les fantasmes. La culture du secret, l'élitisme, les rituels et l'universalisme de la fraternité allaient ainsi apparaître comme incompatibles avec le dessein égalitariste des hommes ordinaires (*common men*), d'autant plus à une époque de ferveur religieuse exacerbée par le primitivisme et le revivialisme évangélique du second Grand Réveil. Les accusations démonologiques refaisaient alors surface[1088].

Plus généralement, la franc-maçonnerie servait de bouc-émissaire au regard du paradoxe que constitue ce qu'il est admis, chez les universitaires Américains, d'appeler l'ère de l'homme ordinaire. En effet, il apparaît que ces hommes ordinaires sont largement écartés des positions de domination politique. Si l'on se penche sur la composition des gouvernements locaux des grandes villes de la côte Est, New York, Boston ou Philadelphie, ainsi que du Mid-West, Cincinnati ou Springfield, il apparaît qu'ils sont dominés par les 1% les plus aisés occupant majoritairement les professions d'avocats ou de businessmen[1089]. Plus encore, les dominants politiques jouissaient d'un véritable prestige social dont le caractère de minorité n'altère en rien le poids. Bien au contraire, la disposition d'un véritable *statut* permet de renforcer et même de légitimer la domination exercée par une minorité[1090] ; d'autant plus que cette élite est fermée, homogène culturellement, endogame et pratique un entre-soi en terme de réseaux de sociabilité ou de loisirs[1091].

En somme, le mouvement antimaçonnique des années 1820-1830, plus que l'expression du « style paranoïaque » apparaît comme une réponse, certes largement maladroite, erronée et disproportionnée, à l'exclusion politique dont étaient victimes les dominés, les hommes ordinaires. En effet, « au départ, les protestations antimaçonniques venaient d'hommes et de femmes qui

1087 Kathleen S. Kutolowski, *op cit*, p. 557.

1088 Ronald P. Formisano, Kathleen S. Kutolowski, « Antimasonry and Masonry : The Genesis of Protest. 1826-1827 », *American Quarterly*, Vol. 29, N° 2, p. 157.

1089 Edward Pessen, « Who Governed the Nation's Cities in the Era of the Common Man ? », *Political Science Quarterly*, Vol. 87, N° 4, 1972, pp. 591-614.

1090 Robert Zemsky, « Power, Influence and Status, Leadership Patterns in the Massachusetts Assembly 1740-1755 », *William and Mary Quarterly*, Vol. 26, N° 4, 1969, pp. 502-520.

1091 Charles Wright-Mills, *L'élite au pouvoir* [1956] tr. fr. André Chassigneux, Paris, Agone, 2012, 612 p. Et, de manière plus détaillée et plus récente : G. William Domhoff, *Who Rules America ?* [1967], Columbus, McGraw Hill Higher Education, 2009, 288 p.

réagissaient à des faits réels, basés sur des croyances appuyées sur leurs expériences, afin de rejoindre un conflit avec de vrais adversaires pourtant sur des questions légitimes »[1092].

Parallèlement, du côté des protestataires antimaçons, il semble également que la vision présentée par les néoconservateurs traduise « le ton condescendant »[1093] adopté par Hofstadter qui réduit le mouvement à un « égalitarisme rural »[1094], à « un mouvement populaire d'une puissance considérable, dont l'enthousiasme rural fournit un élan à des croyances auxquelles ils adhéraient de tout leurs cœurs »[1095]. Pourtant, il apparaît que si l'on se penche sérieusement sur les leaders du mouvement antimaçonnique, leurs caractéristiques sociopolitiques sont bien différentes. En effet, « les leaders tendent à être des urbains, des avocats, n'appartenant pas à la mouvance évangélique, commercialement dominants, n'ayant pas de position partisane déterminée dans les activités des communautés »[1096]. Ainsi, les leaders antimaçons loin de se limiter aux classes populaires rurales appartiennent aux classes dominantes économiquement, c'est-à-dire à celles des propriétaires terriens ayant largement accru leur surface foncière et leur niveau de vie au cours des premières années du XIXe siècle ; l'immense majorité appartenant même au quantile supérieur en terme de niveau de revenu[1097]. Deuxièmement, voir le mouvement à la manière de Charles McCarthy comme un mouvement anti-avocat[1098] apparaît comme une interprétation totalement erronée dans la mesure où ceux-ci représentent la majorité des candidats antimaçons entre 1827 et 1833[1099]. Troisièmement, ils se caractérisent par une forte religiosité qui se traduit par une surreprésentation du nombre d'églises construites dans les comtés ou les districts dans lesquels les suffrages en faveur des antimaçons sont les plus nombreux[1100]. En effet, il est indéniable qu'une corrélation existe entre la ferveur et les passions soulevées par le Grand Réveil religieux et le développement du mouvement antimaçon. Enfin, il apparaît que les leaders antimaçons sont des individus relativement jeunes,

1092 Ronald P. Formisano, Katheeen S. Kutolowski, *art cit*, p. 141. David Bernard consacra à l'époque un ouvrage de référence chez les anti-maçons présentant leur nature sataniste de la fraternité de par la perversion sexuelle inhérente à ses membres et la nature macabre des rituels accomplis. ; il qualifie même la franc-maçonnerie de « locomotive de Satan, sombre, stérile, égoïste, contraire à la morale, blasphématoire, meurtrière, anti-républicaine et antichrétienne. David Bernard, *Light on Masonry* [1829], Utioa, William Williams, 1829, p. x.
1093 Norman Pollack, *art cit*, p. 486.
1094 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 14
1095 *Ibid*. p. 15.
1096 Kathleen S. Kutolowski, « Antimasonry Reexamined : Social Bases of the Grass-Roots Party », *The Journal of American History*, Vol. 71, N° 2, p. 285.
1097 *Ibid*. p. 284.
1098 Charles McCarthy, *art cit*, pp. 546-547.
1099 Kathleen S. Kutolowski, *art cit*, p. 282.
1100 *Ibid.* p. 279.

entre 30 et 49 ans en majorité[1101], à la fois intégrés au champ politique[1102] et disposant, malgré leur jeunesse, d'une certaine expérience militante : « ils sont des vétérans de campagnes locales précédentes »[1103].

Il en résulte alors que la création du Parti Antimaçonnique en 1827 doit alors être interprétée à l'aune de ce prisme, c'est-à-dire au travers d'une approche continuiste d'un fait social fondé sur des revendications légitimes, et ce malgré ses excès et exagérations consubstantiels. En effet, dès le mois de Février 1827, à l'approche des élections locales, de nombreux comités s'élevaient afin de proclamer que plus jamais ils ne voteraient pour un candidat appartenant, ou ayant appartenu, à la franc-maçonnerie. Aussi, au mois de Mai, fleurirent des *Morgan Committees*, Comités Morgan, qui devinrent la première expression sur la scène électorale de l'antimaçonnisme politique ; « le mouvement populaire (*grassroots*) se déplaçait alors vers les urnes et, déjà, il préfigurait comme une conséquence logique le conflit entre les protestataires et les maçons »[1104]. A l'été, le mouvement gagnait en vitesse et réclamait que la franc-maçonnerie soit dissoute ou au moins bannie de la vie publique. A la rentrée, en Septembre, dans le comté de Monroe, toujours dans l'État de New York, à l'initiative de Thurlow Weed, un *Republican Anti-Masonic Ticket* (un ticket républicain antimaçonnique) voyait le jour afin de s'opposer aux candidats francs-maçons à la législature de l'État ; dès ce moment, le mouvement populaire tel que nous l'avions décrit cessait d'exprimer les revendications sociopolitiques légitimes des dominés pour clairement sombrer dans la formulation de thèses conspirationnistes. La franc-maçonnerie est alors présentée comme « une fraternité diabolique qui a commis des meurtres et obstrué la justice ; ses serments, sa richesse et son pouvoir avaient subverti la loi. Son diabolisme était omniprésent […] La maçonnerie étaient sanguinaire, antirépublicaine, monarchiste, blasphématoire, une relique barbare »[1105].

Cependant, ce n'est qu'en 1830 que le mouvement s'organisait de manière décisive sur la scène politique américaine avec la tenue de la première convention nationale du Parti Antimaçonnique qui dorénavant se confondait avec un mouvement anti-Jackson, le président

1101 Kathleen S. Kutolowski, *op cit*, p. 282.
1102 En effet, le mouvement anti-maçon ne traduit pas au premier chef une protestation d'*outsiders* au champ politique rationnel-légal mais bien d'*insiders*. Ainsi, en comparant les taux de participation aux élections entre 1820 et 1836, on note une relative stabilité qui exclut alors la thèse d'un afflux massif d'abstentionnistes dû à un mouvement populiste à même d'attirer à lui des électeurs habitués à s'abstenir. En ce sens le mouvement anti-maçon est bien plus que l'exercice d'une simple fonction tribunitienne ou de protestation. *Ibid*. p. 276.
1103 *Ibid.* p. 283.
1104 Ronald P. Formisano, Kathleen S. Kutolowski, *art cit*, p. 160.
1105 *Ibid*.

sortant, au point de devenir le premier troisième parti majeur de l'histoire politique américaine[1106]. Aussi, lors de la seconde convention nationale de 1831, le parti décidait de proposer son propre candidat, à la présidence des États-Unis contre le candidat maçon, Andrew Jackson. Le choix se porta alors sur l'ancien Procureur Général des États-Unis (*United States Attorney General*, c'est-à-dire l'équivalent du ministre de la Justice), en la personne de William Wirt.

Les résultats furent globalement décevants puisque Wirt n'obtint que 100 715 voix, soit 7,8% des suffrages exprimés contre plus de 700 000 voix, soit 54,2% des suffrages exprimés, pour Andrew Jackson et près de 500 000 voix pour le candidat Whig Henry Clay, soit 37,4% des suffrages exprimés[1107]. Au niveau des Grands Électeurs, les résultats ne furent guère différents puisque Jackson obtint 219 mandats, Clay 49 et Wirt seulement 7[1108]. Néanmoins, si au niveau national le résultat n'était certes pas celui escompté, le Parti Antimaçonnique réalisait quelques percées locales dans les États de Pennsylvanie où Wirt totalisa plus de 66 000 voix, soit 42,04% des suffrages exprimés mais aucun Grand Électeur, du Vermont avec plus de 13 000 voix, soit 40,79% des suffrages exprimés et 7 Grands Électeurs, et enfin, dans une moindre mesure, dans le Massachusetts où il récolta plus de 14 600 voix, 21,73% des suffrages exprimés mais aucun Grand Électeur[1109]. En revanche, si l'on se penche sur les élections à la Chambre des Représentants de 1832, l'échec du Parti Antimaçonnique se doit d'être relativisé puisqu'il remportait 25 sièges, soit un peu plus de 10% des effectifs, et obtint même 8 ralliements ; soit au total 33 Représentants sur 240. Ainsi, en Pennsylvanie, le parti gagnait 10 sièges et comptait trois ralliements de jacksoniens déçus par l'action du Président, 8 élus dans l'État de New York, 2 élus et 2 ralliements dans l'Ohio et le Massachusetts, 2 élus dans le Vermont et, enfin, 1 élu et 1 ralliement dans le Rhode Island[1110]. Au final, à l'aune de ces résultats, il apparaît que le Parti Antimaçonnique connut des succès électoraux très concentrés géographiquement. En effet, le mouvement né dans le Comté de Genesee dans l'État de New York ne parvint pas à étendre son audience électorale au-delà de la côte Est et du Nord-Est

1106 Dana Luciano, *op cit,*p. 273.

1107 Nous laissons délibérément de côté le candidat du *Nullifer Party*, John Floyd, afin de ne pas alourdir nos développements. Le *Nullifer Party* fut en effet très éphémère et principalement actif dans quelques États du Sud, en Caroline du Sud en tout particulier. Son programme se limitait à la défense du droit des États et à dénoncer le caractère despotique et illégitime de l'État fédéral. Son nom de *Nullifer* vient du fait qu'il soutenait la théorie de la nullification, c'est-à-dire qu'un État pouvait annuler une loi fédérale sur son territoire. Lors des élections de 1832, bien que ne reportant aucun suffrage populaire, John Floyd obtient 11 mandats de Grands Électeurs, tous en Caroline du Sud où le suffrage universel n'existait alors pas.

1108 http://uselectionatlas.org/USPRESIDENT/GENERAL/pe1832.html

1109 http://www.archives.gov/federal-register/electoral-college/votes/1821_1837.html#1832

1110 http://history.house.gov/Congressional-Overview/Profiles/23rd/

des États-Unis ce qui explique son « déclin continu dans les années 1830 et sa dissolution en 1843 »[1111].

Par la suite, il faudra attendre le XXe siècle, en tout particulier sa seconde moitié aux États-Unis, pour que la question d'une conspiration de la franc-maçonnerie réapparaisse sur la scène politique, non plus de manière autonome, mais sous une forme hybride du méga-complot judéo-maçonnique lié aux Illuminatis et aux communistes ; voire, à la dernière mode, aux extraterrestres et au Nouvel Ordre Mondial.

Avant de se pencher sur ces aspects contemporains du mythe, quelques mots méritent, du point de vue de la science politique, d'être dits sur la structure et l'impact du Parti Antimaçonnique sur le champ politique américain. En effet, le Parti Antimaçonnique apparaît comme le tout premier parti de masses[1112], au sens européen du terme, de l'histoire politique américaine[1113]. En effet, auparavant, les partis politiques étaient largement dépréciés en raison de l'histoire révolutionnaire récente, ils étaient alors synonymes de discorde et de division dans l'unité nationale naissante. Aussi, lorsque ceux-ci existaient au cours du premier cycle des partis, ils n'étaient réservés qu'à une élite sous la forme de partis de cadres structurés autour d'une opposition, jusqu'en 1800 au moins, entre fédéralistes et antifédéralistes essentiellement[1114]. A l'inverse, le Parti Antimaçonnique allait mettre en œuvre « une organisation politique innovante »[1115] en remplissant à la fois une fonction d'encadrement des masses, de structuration de l'opinion en politisant des thématiques sociales, de participation au processus politique rationnel-légal et, enfin, de sélection des candidats ; autant de caractéristiques d'un parti politique moderne[1116]. Cependant, voir dans le Parti Antimaçonnique un parti de masses avant l'heure, même s'il en présente les caractéristiques substantielles, c'est oublier qu'il s'agit d'une création circonstanciée en réponse à un phénomène social réel, nous l'avons montré, qui était la surreprésentation des francs-maçons dans les positions de domination sociopolitiques. Or, sous cet angle, il apparaît que le Parti Antimaçonnique se rapproche bien plus

1111 Dana Luciano, *op cit*, p. 273.
1112 Maurice Duverger, *Les partis politiques* [1951], Paris, Seuil, 1992, 563 p.
1113 Ronald P. Formisano, *The Transformation of Political Culture, Massachusetts Parties 1970's-1840's* [1983], New York, Oxford University Press, 1984, p. 198. Ronald P. Formisano, *The Birth of Mass Political Parties, Michigan 1827-1861* [1972], Princeton, Princeton University Press, 1972, 368 p.
1114 Pierre Sicard, *Les partis politiques et la vie politique aux États-Unis* [2012], Paris, Armand Colin, 2012, pp. 13-22. Ronald P. Formisano, « Political Character. Antipartyism and the Second Party System », *American Quarterly*, Vol. 21, N° 4, 1969, pp. 693-709.
1115 Kathleen S. Kutolowski, *art cit*, p. 288.
1116 Voir : Joseph Lapalombara, Myron Weiner (dir.), *Political Parties and Political Development* [1966], Princeton, Princeton University Press, 1970, 496 p. Michel Offerlé, *Les partis politiques* [1987], Paris, PUF, 2010, pp. 7-17.

d'une organisation *ad hoc* au sens de Moïse Ostrogorski que d'un parti de masses ou d'un parti *omnibus* pour garder le vocabulaire de l'auteur[1117]. Et ceci est d'autant plus vrai au regard des difficultés du Parti Antimaçonnique à s'implanter hors de ses bastions originaires du Nord-Est des États-Unis et de son impossibilité à renouveler son discours et son offre politique au-delà de la seule dénonciation de l'emprise de la franc-maçonnerie après la fin de l'ère de Jackson en 1836 et la quasi disparation des maçons de la vie publique en 1840[1118].

Pour autant, si la nature du parti Parti Antimaçonnique reste incertaine, une sorte de proto-parti de masses centré sur l'antimaçonnisme, ses effets sur le champ politique américain furent bien réels puisqu'il a largement contribué au mouvement de *réalignement*, c'est-à-dire de recomposition du second système des partis entre 1828 et 1854[1119] ; la Guerre de Sécession (1861-1865) actant un nouveau réalignement débuté en 1854 par la création du Parti Républicain. En effet, malgré son échec le Parti Antimaçonnique a tout de même contribué fortement à forger une conviction durable au sein de son éphémère électorat : le rejet d'Andrew Jackson et, plus généralement du Parti Démocrate. Or, ceci conduit alors ses membres, non pas vers l'abstention, mais à rejoindre massivement les rangs du parti Whig à telle enseigne que « nous devons voir l'antimaçonnisme comme une source de nouvelles loyautés électorales et d'affiliations partisanes à l'origine de la stabilité du système bipartisan »[1120]. Aussi, la domination électorale des Whigs jusqu'à la guerre de Sécession dans le Nord-Est des États-Unis est le résultat de ce réalignement des électeurs anti-maçons dû à leur rejet des démocrates jacksoniens « au sein d'une coalition électorale durable, guidée par l'égalitarisme et l'idéologie évangélique mettant en œuvre de nouvelles techniques politiques »[1121].

En résumé, l'antimaçonnisme des années 1820-1830 ne ressemble en rien à ce que les historiens du consensus, Hofstadter ou Davis, y ont vu : un mouvement populaire et rural, « paranoïaque » et « hystérique », une sorte de « fièvre » éphémère caractéristique du *style paranoïaque* américain. Bien au contraire, basé dans un premier temps sur des revendications sociopolitiques légitimes, ce n'est que dans un second temps que le mouvement devient véritablement conspirationniste dans ses revendications par excès et sa volonté de détruire la

1117 Moïse Ostrogorski, *La démocratie et les partis politiques* [1912], Paris, Seuil, 1979, 306 p.
1118 Kathleen S. Kutolowski, « Freemasonry and Community in the Early Republic : The Case for Antimasonic Anxieties », *American Quarterly*, Vol. 34, N° 5, 1982, p. 559.
1119 Pierre Sicard, *op cit*, pp. 26-40.
1120 Kathleen S. Kutolowski, *art cit*, p. 289.
1121 *Ibid*. p. 291.

fraternité devenue sans son discours démoniaque et omnipotente. De sorte que, les scores électoraux en témoignent, si le Parti Antimaçonnique n'est jamais devenu une force politique à même de concurrencer les deux grands partis, il a contribué à modifier en profondeur les lignes et la structure du champ politique américain et à renforcer le régime démocratique. Ainsi, le Parti Whig parviendra à conquérir à quatre reprises la Maison Blanche entre 1840 et 1854 avec William H. Harrison, John Tyler, Zachary Taylor et Millard Fillemore.

C – Francs-maçons, Illuminatis et extraterrestres : le mythe contemporain du méga-complot

« Les Illuminatis avaient préparé la voie à un gouvernement mondial unique, responsable depuis le XVIIIe siècle de tous les maux du monde : la Révolution Française, la guerre d'Indépendance Américaine et la Révolution Bolchevique ; les deux Guerres Mondiales ; l'assassinat de JFK ; les attentats du 11 Septembre et, dans d'autres domaines, sous couvert de régulation de la population mondiale et l'élimination de certaines races jugées néfastes, du sida ainsi que de l'augmentation fluctuante du nombre de cancers liés à l'emploi d'additifs alimentaires et d'ondes électromagnétiques »[1122].

Alors que le XVIIIe siècle était celui des complots franc-maçon, Illuminati ou même jésuite, les XXe et XXIe sont, dans la droite ligne du mouvement de créolisation et d'hybridation débuté au XIXe par l'avènement du mythe judéo-maçonnique, ceux du méga-complot, c'est-à-dire d'un complot unique, universel dans le temps et dans l'espace, en vue d'instituer un Nouvel Ordre Mondial. En effet, et surtout depuis la seconde moitié du XXe siècle, les innombrables théories du complot se trouvent amalgamées dans un gigantesque maelström où les ennemis officiels ne sont en fait que les deux facettes d'une même domination, où les gouvernements asservissent leurs populations, où les organisations internationales et les sociétés secrètes participent à l'imposition d'un État-mondial orwellien, où, *in fine*, le pouvoir est concentré tout en haut de la pyramide par un tout petit nombre d'individus inconnus. En d'autres mots, il s'agit là du mythe de la synarchie.

Fleurissantes sur internet aujourd'hui, les diverses théories du Nouvel Ordre Mondial, bien que leur origine soit difficilement identifiable, semblent connaître une première occurrence d'envergure dans les écrits de Nesta Webster à partir des années 1920. L'auteure allait ainsi procéder à une relecture conspirationniste de l'histoire du monde depuis la Révolution Française en attribuant aux Illuminatis la responsabilité de tous les grands bouleversements du XIXe siècle et du XXe siècle naissant afin de mettre en place un plan de domination mondial synonyme de socialisme

1122 Jean-Jacques Bedu, *op cit*, p. 78.

global[1123]. Plus encore, Webster allait également chercher à ancrer le plan Illuminati contemporain dans une longue tradition faisant remonter le dessein conspirationniste à l'origine du monde moderne, depuis la Kabbale juive et la Secte des Assassins jusqu'aux Templiers et aux francs-maçons, en passant par les Rose-Croix et les bolcheviques ; autant d'éléments qui composeraient selon elle les racines du « véritable péril juif » contemporain[1124]. Aussi, Webster fut parmi les premiers auteurs à amalgamer de nombreux groupes sans liens réels et avérés au sein d'une gigantesque conspiration qui chercherait à asseoir la domination d'un groupe minoritaire largement indéterminé mais qui ne reculerait devant rien pour satisfaire sa soif de pouvoir.

Dans la même veine, dans les années 1950, outre les thèses conspirationnistes formulées par Robert Welch et la John Birch Society[1125], Robert Payne[1126] et William Guy Carr[1127] allaient populariser aux États-Unis la thèse d'un méga-complot mené par une engeance communiste alliée aux banquiers sionistes de Wall Street ainsi qu'aux francs-maçons et aux Illuminatis. Le sionisme constituant alors pour Carr, un proche de l'*Institute for Historical Review*[1128], la dernière forme du complot global pour avancer son plan en déclenchant à terme une troisième guerre mondiale contre le monde arabo-musulman. Plus récemment, c'est avec la publication en 1975 « aux États-Unis d'une trilogie best-seller de science-fiction »[1129], *The Illuminatus Trilogy*[1130], que la théorie du méga-complot Illuminati a pu toucher le grand public, en dehors de cercles conspirationnistes et de la droite radicale américaine. En effet, outre une réédition constante, cet ouvrage après avoir remporté en 1986 à Londres le prestigieux prix littéraire du Prometheus Hall of Fame, fut adapté en un opéra-rock de 10 heures par le très sérieux Théâtre National de Londres[1131] ce qui donna au roman une

1123 Nesta Webster, *World Revolution. The Plot Against Civilization* [1921], Boston, Small, Maynard & Compagny, 1921, 328 p.

1124 Nesta Webster, *Secret Societies And Subversive Movements* [1924], Londres, Boswell Printing & Publishing Co, 1924, 282 p.

1125 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 I-D-2°)

1126 Robert Payne, *Zero – The Story of Terrorism* [1950], Scituate, Converpage, 2011, 286 p.

1127 William Guy Carr, *Pawns in the Game* [1985], Newport Beach, Noontide Press, 2007, 307 p.

1128 Rappelons que l'*Institute for Historical Review* fut créé en 1978 par Willis Carto, dans le but unique de nier l'existence du massacre organisé des juifs d'Europe. Aussi, Carto est connu pour avoir fondé le Liberty Lobby en 1955 puis fréquenté les cercles dixiecrates où il fut un collaborateur de Gerorge Wallace avant de rejoindre le mouvement LaRouche puis de lancer le Parti Populiste en 1984. Notons, en outre, que la maison d'édition Noontide Press, elle aussi fondée par Carto, qui édite les ouvrages de Carr est considérée par la Ligue Anti-Difamation comme la maison d'édition de l'IHR. Un détour par son catalogue suffit à démontrer le nombre de publications antisémites, suprématistes blancs et conspirationnistes proposées. http://www.noontidepress.com/ Pour plus de détails sur Willis Carto voir : George Michael, *Willis Carto and the American Far Right* [2008], Gainesville, University Press of Florida, 2008, 336 p.

1129 Marcus LiBrizzi, « The Illuminatus Trilogy » *in* Peter Kinght, *op cit*, p. 339.

1130 Robert Shea, Robert A. Wilson, *The Illuminatus Trilogy* [1975], Londres, Robinson Publishing, 1998, 1024 p.

1131 Marcus LiBrizzi, *art cit*, p. 339.

dimension et une légitimité supérieure. Dans cette œuvre, les Illuminatis, une organisation fondée il y a 30 000 ans sur les vestiges de l'Atlantide, incarnent les forces du mal, du désordre et de l'anarchie dont le seul but est d'asseoir une domination planétaire synonyme de gouvernement mondial unique et totalitaire. Ainsi, pour réaliser leur dessein, il convient de noter que, parmi les actions secrètement menées par les Illuminatis, ceux-ci sont responsables du remplacement à la veille de la Révolution Américaine de George Washington par Adam Weishaupt[1132], de l'avènement d'Hitler et du nazisme, d'une guerre nucléaire évocatrice des bombardements de Nagasaki et Hiroshima, de l'assassinat de JFK ou encore du scandale du Watergate ; bref, les Illuminatis contrôlent tout, ils sont responsables de tous les maux de l'humanité.

Dans les années 1990, les francs-maçons et les Illuminatis allaient dans un premier temps être accusés de se cacher derrière d'autres sociétés secrètes ou groupes puissants comme les Skull & Bones[1133] ou le Club des Bohémiens[1134] ainsi que de derrière les super-comités ou autres organisations internationales[1135]. Dans un second temps, la dernière hybridation que le mythe du complot franc-maçon-Illuminati allait connaître était d'ordre ufologique, d'abord avec Jan Udo Holey, un néonazi Allemand, qui publie en 1997 sous le pseudonyme de Jan Helsing le *Livre Jaune N°5*[1136] où il dénonce l'existence d'un vaste complot Illuminati en lien avec les puissances extraterrestres. Vendu « à plus de 100 000 exemplaires »[1137], l'opus présente une grande conspiration à la tonalité *new age* mêlant ufologie nazie, conspirationnisme et anti-judéo-maçonnique. En effet, « au regard de la longue association des théories du complot et de l'anti-maçonnisme, il n'est pas surprenant que les schémas de domination maçonnique mondiale aient pénétré la littérature consacrée aux espèces extraterrestres »[1138]. Aussi, dès les années 1990 et plus encore dans les années 2000, la franc-maçonnerie et les Illuminatis allaient être amalgamés à des entités reptiliennes, chez David Icke en particulier[1139]. Quatre thématiques principales sont en règle générale associées à la

1132 Parmi les théories du complot connexes à la Révolution Américaine, il en est une secondaire que nous n'avons pas jusqu'ici évoquée, celle du « remplacement » par les Illuminatis de George Washington par leur chef, Adam Weishaupt. En effet, partant d'une ressemblance physique légère, certains théoriciens du complot comme, William Bramley ou J. F. C. Moore, vont développer cette thèse d'un assassinat de George Washington et de son remplacement par Weishaupt afin d'asseoir la domination Illuminati sur la nouvelle République. J. F. C. Moore, « The Nazi Religion : Views on Religious Statism in Germany and America », *Libertarian American*, Vol. 3, N° 3, Août 1969. William Bramley, *The Gods of Eden* [1993], Londres, Avon, 1993, 512 p.
1133 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 I-B-1°).
1134 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 I-B-2°).
1135 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 I-C.
1136 Jan Van Helsing (alias Jan Udo Holey), *Livre jaune N°5* [1997], Gran Canaria, Éditions Félix, 2001, 340 p.
1137 Jean-Jacques Bedu, *op cit*, p. 95.
1138 Michael Barkun, *op cit*, p. 136.
1139 Cf *supra* cette même partie Chap.1 II.

conspiration ufologique maçonnique-Illuminati. D'abord, les maçons-extraterrestres sont responsables de l'assassinat de JFK[1140] et la commission chargée d'enquêter était présidée par Earl Warren un franc-maçon du 33ème degré ce qui expliquerait alors que l'affaire fut étouffée. Ensuite, le plan maçonnique de Washington serait en réalité, à la manière de *crop-circles*, une création d'entités extraterrestres[1141]. Troisièmement, l'aéroport de Denver dans le Colorado servirait de base souterraine pour les vaisseaux reptiliens et pour leurs expériences et sévices menés secrètement sur les populations humaines[1142]. Quatrièmement, le thème de l'Alternative 3 veut qu'en cas de catastrophe fatale pour la planète, qu'il s'agisse d'une destruction nucléaire ou d'un scénario de fin du monde, il existerait un plan d'évacuation vers des bases secrètement construites sur la lune ou mars uniquement réservées aux francs-maçons du 33ème degré et aux Illuminatis[1143]. Enfin, dans les années 2000, les Illuminatis et les francs-maçons vont se voir accuser de diriger Facebook[1144] pour mieux assurer le contrôle social des populations à l'échelle planétaire.

III – Des groupes ouverts jugés subversifs et séditieux : juifs et communistes comme ennemis de l'intérieur

Au-delà des groupes fermés ou des sociétés secrètes, la figure de l'ennemi de l'intérieur aux États-Unis prend également la forme de groupes ouverts, c'est-à-dire de sociétés ne nécessitant pour les rejoindre qu'une expression de volonté individuelle. Aussi, pour devenir communiste, il suffit, sans entrer dans les détails et les complexités des différentes acceptions ou doctrines, de s'en revendiquer ou de prendre la carte d'un parti éponyme. De la même manière, pour devenir juif, il convient d'adopter les rites et croyances du judaïsme, d'affirmer son appartenance au peuple hébreu et, en contrepartie, de renoncer à ses croyances anciennes. En conséquence, appartenir à un groupe ouvert signifie, par symétrie, que s'il est relativement aisé ou libre d'y entrer, la possibilité d'en sortir l'est tout autant. Un communiste peut renoncer à ses thèses pour se convertir au libéralisme par exemple ; un juif peut tout autant devenir athée ou, par le biais de la conversion, chrétien ou musulman.

1140 Branton, *The Secret of Mojave* [1999], Scott-Dale, Bridge of Love, 1999, 227 p.
1141 Cf *Supra* 1°).
1142 David Icke, *Le plus Secret. Tome 2* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, pp. 72-74.
1143 Tel est, les bases lunaires en moins, le scénario proposé par le film catastrophe *2012*. Roland Emmerich, *2012* [2009], Culver City, Sony Pictures Entertainment, 2010, 152 min.
1144 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 3 II-C.

Aussi, aux États-Unis, et bien plus largement en réalité, ces deux groupes, les juifs et les communistes, vont cristalliser les haines et les fantasmes conspirationnistes. Ainsi, leur loyauté à l'endroit de la nation américaine, de ses valeurs et de son système politique est mise en doute par une large frange de la société américaine ; leur statut de citoyen est parfois même mis en question via l'accusation qu'ils constitueraient une sorte de parti de l'étranger poursuivant des buts autres que la grandeur de l'Amérique. Même la chute du Mur de Berlin et l'effondrement du glacis soviétique n'ont pas suffi à mettre un terme à la peur du communisme ancrée dans la culture américaine, l'émergence de la mouvance Tea Party lors des élections de mi-mandat de 2010 en est l'illustration la plus exemplaire. En effet, l'anticommunisme, au même titre que l'antisémitisme américain, puisent leurs racines dans la culture même des États-Unis, dans un patriotisme exacerbé à tendance nativiste, une défiance à l'endroit des religions non-protestantes[1145] et, enfin, un individualisme forcené opposé depuis la période révolutionnaire à l'interventionnisme étatique[1146].

A – De la « Peur Rouge » à la mouvance Tea Party : près d'un siècle d'anticommunisme conspirationniste

Quand, au sortir de la Première Guerre Mondiale, dans les années 1919 et 1920, survint ce qu'il est convenu d'appeler la « Peur Rouge » (*Red Scare*), celle-ci semble à la fois largement disproportionnée et quasiment achronique tant les différentes organisations de la gauche radicale apparaissent marginales et affaiblies au regard du « défi socialiste »[1147] posé à la société américaine avant la guerre. En effet, l'anticommunisme ou l'antisocialisme ne sont pas nouveaux en 1919 aux États-Unis. Déjà à la fin du XIXe siècle, et donc avant même la Révolution bolchevique, ces doctrines étaient dénoncées comme antiaméricaines en elles-mêmes, opposées à l'esprit d'entreprise et à l'initiative individuelle au fondement du système de valeur américain. Plus encore, le communisme, dès cette époque, est ouvertement accusé de s'introduire partout de manière pernicieuse afin de subvertir le système social et politique américain. « L'esprit communiste s'installe partout aux États-Unis et ceci fait planer la menace du chaos sur la fabrique du social […] (il) constitue une calamité pour nos institutions »[1148] s'alarmait déjà un universitaire en 1883. Dès lors, une frange de la société américaine voyait les syndicats comme des gangs, les ouvriers comme

1145 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 II-B.
1146 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 I-A.
1147 Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis. De 1492 à nos jours* [1980], tr. fr. Frédéric Cotton, Marseille, Agone, 2003, p. 367.
1148 Alexander Winchell, « Communism in the United States », *The North American Review,* Vol. 136, N° 318, 1883, p. 455, 456.

des buveurs de whisky invétérés, les métallurgistes comme des privilégiés fainéants et violents ; conséquences néfastes du communisme. Plus fondamentalement, le pays serait menacé par « cette injuste tendance égalitaire qui constitue la racine du communisme. Chaque salarié qui lésine à s'enrichir par crainte du regard d'une majorité populaire est une victime du communisme naissant. Le pays, et ceci fait peine à voir, est en train de passer sous le contrôle de l'incompétence communiste »[1149]. Bref, lorsque la Peur Rouge éclate en 1919, l'anticommunisme est déjà bien ancré dans la société et la culture américaine, et ce malgré l'extrême faiblesse de la gauche radicale au sortir de la guerre.

1°) La « Peur Rouge » ou l'anticommunisme comme expression sociopolitique d'un nativisme américain

En effet, s'il fut un moment où la gauche radicale et révolutionnaire connut un certain succès aux États-Unis, fort relatif au demeurant, ce fut avant la Première Guerre Mondiale, et en aucune façon après. Au début du XXe siècle, outre le ralliement d'intellectuels et d'écrivains de premier rang comme Upton Sainclair, Jack London, Theodore Dreiser ou W.E.B. Dubois au socialisme, le mouvement syndical américain s'organisait et se structurait. Ainsi, au début du siècle, « les syndicats comptaient environ 2 millions de membres (1 travailleur sur 14), dont 80% pour l'AFL »[1150]. En effet, l'American Federation of Labor (Fédération Américaine du Travail), le grand syndicat américain, fut à son apogée avant la Première Guerre Mondiale et se revendiquait d'une tradition réformiste uniquement centrée sur les questions relatives au monde du travail et en aucun cas il n'était tourné vers des problématiques plus politiques comme la ségrégation, y compris au travail, dans la Sud du pays. Aussi, il apparaît que l'AFL était un syndicat composé d'hommes blancs, d'ouvriers spécialisés qui laissait de côtés les noirs, les femmes et même les ouvriers non-qualifiés pourtant légion. En réaction, en 1905 fut créé à Chicago l'IWW, l'International Workers of the World (l'Internationale des Travailleurs du Monde), avec pour ferme volonté de concurrencer l'AFL en bannissant de sa structure toute forme de discrimination raciale ou sexuée au profit d'un projet anarcho-syndicalisme. Cependant, l'IWW connut une audience très limitée puisqu'il ne compta dans ses rangs « jamais plus de 5 ou 10 000 membres »[1151]. Néanmoins, les premières années de la décennie 1910 furent marquées par de fortes tensions sociales et de nombreuses grèves, dans le textile et l'industrie en particulier, qui alimentèrent la « Peur Rouge » de 1919-1920 ;

1149 Alexander Winchell, *art cit*, p. 462.
1150 Howard Zinn, *op cit*, p. 376.
1151 *Ibid.* p. 378.

les tensions ayant quelque peu été mises en sommeil au profit d'un élan nationaliste durant la guerre. En effet, des sociétés patriotiques comme l'American Defense Society (Société de Défense Américaine) ou l'American Protective League (Ligue de Protection Américaine), par exemple, allaient voir le jour pour faire taire la menace séditieuse et socialiste aux États-Unis en dénonçant « 3 millions de cas de trahison »[1152] dans un pays comptant alors environ 90 millions d'habitants ; soit environ 3,3% de la population totale. Plus encore, des journaux comme le *New York Times*, le *Literary Digest* ou encore le *Los Angeles Times* appelaient leurs lecteurs à dénoncer les écrits séditieux, c'est-à-dire antipatriotiques voire seulement pacifistes, œuvre de la subversion socialiste de plus en plus suspectée d'agir pour le compte de Moscou[1153]. Or, la menace, bien que largement surévaluée, était d'autant plus prise au sérieux que le pacifisme des socialistes leur gagnait des soutiens électoraux : 22% des suffrages à la Mairie de New York pour Morris Hillquit et 10 socialistes élus à la législature de l'État, 34,7% des voix à Chicago ou encore 30,2% à Buffalo[1154]. Autant d'éléments qui allaient servir de fondement à la « Peur Rouge » de 1919-1920 alors même que la gauche radicale américaine était bien plus divisée et affaiblie qu'en 1917.

En effet, en 1919 lorsque débute la « Peur Rouge », il n'existe plus de front radical et révolutionnaire uni. Dans le champ syndical, l'IWW connaît de graves difficultés organisationnelles et ne parvient pas à s'implanter et à devenir une organisation de masse digne de ce nom. Dans le champ politique, le Parti Socialiste d'Eugene Debs semble à bout de souffle et doit faire face à la scission/création de deux partis communistes : le Communist Labor Party (Parti Communiste du Travail) et le Communist Party (Parti Communiste) ; chacun obéissant à des logiques et à un positionnement politique incompatible avec les deux autres : le Parti Socialiste « incluant à présent des gens venus de la droite modérée, (le Communist Labor Party) hésitant au centre gauche, (le Parti Communiste) à l'extrême gauche radicale »[1155]. Plus encore, ni les effectifs de ces divers partis, ni leur poids électoral ne semblent en adéquation avec la « Peur Rouge » des années 1919-1920, c'est-à-dire l'idée d'une infiltration ou d'une conspiration communiste omniprésente et omnipotente dans la société américaine. Sur le plan électoral, alors que comme nous l'avions dit les élections de 1917 marquaient un certain succès de la gauche radicale, celles de 1919 traduisent un incontestable recul puisque « le nombre total de suffrages récoltés était de 54 000, ce qui montrait que le vote

1152 Howard Zinn, *op cit*, p. 418.
1153 André Kaspi, *Les États-Unis au temps de la prospérité* [1994], Paris, Hachette, 1994, pp. 41-42.
1154 Howard Zinn, *op cit*, p. 414.
1155 Gordon S. Watkins, « Revolutionary Communism in the United-States », *The American Political Science Review*, Vol. 14, N° 1, 1920, p.15.

communiste était insignifiant »[1156]. Quant aux effectifs des différents partis, par-delà les divergences des estimations, le Parti Socialiste comptait entre 25 et 55 000 membres, le Communist Labor Party entre 10 et 30 000 membres et le Parti Communiste entre 25 et 60 000 membres[1157]. De ces données, il résulte alors que la « Peur Rouge » ne répond en aucune manière à une menace réelle d'une subversion communiste, l'explication étant à rechercher dans un contexte international bouleversé par la révolution Bolchevique[1158], une situation sociale tendue et un élan patriotique, xénophobe, dit de « l'américanisme à 100% »[1159] marqué par un rejet des noirs, des juifs, des catholiques, des intellectuels ou de la théorie de l'Évolution incarnée de manière typique par le second Ku Klux Klan[1160]. En effet, la peur Rouge, bien plus qu'une crainte réelle d'une révolution communiste aux États-Unis doit se comprendre comme l'expression d'un nativisme exacerbé.

> « Dans le District de Columbia, le 6 Mai 1919, un homme refusa de se lever alors que l'on jouait *La bannière étoilée.* Sitôt l'hymne national achevé, un marin enragé tira à trois reprises dans le dos de ce spectateur non-patriote. Lorsque que l'homme tomba, rapporte le *Washington Post*, "la foule se mit à acclamer et applaudir" »[1161].

Telle était l'ampleur de la psychose. Tout agissement manquant de patriotisme ou suspecté de non-loyauté envers les États-Unis était immédiatement assimilé à une activité subversive communiste ; d'ailleurs le terme de communiste devenait bientôt un synonyme à non-américain, c'est-à-dire à un étranger au sens d'un *alien*[1162]. En effet, l'américanisme à 100% avait pour objectif affirmé de se dresser contre « une érosion des valeurs et de la culture américaine. En réaffirmant les croyances, coutumes, symboles et traditions ressenties comme au fondement de notre mode de vie, en renforçant la cohésion nationale, en purifiant la nation des dangereux étrangers, la mentalité des 100% espérait guérir les divisons sociales et affermir les défenses contre les changements culturels »[1163]. « L'Amérique aux Américains », « un pays, une langue, un drapeau » devenaient alors les slogans phares du mouvement nativiste des années 1919-1920. Or, si comme nous l'avons dit, ce n'est ni « l'ampleur ni la vigueur du mouvement radical aux États-Unis qui fut la première

1156 Gordon S. Watkins, *art cit*, p. 14.
1157 *The Communist,* 27 Septembre 1919, p. 2. *The Communist Labor Party News*, Septembre 1919, p. 1.
1158 Du reste, les États-Unis ne furent pas les seuls à connaître une « Peur Rouge » au début des années 1920, à titre de comparaison, la Belgique fut elle aussi sujette à une vague d'anticommunisme au sortir de la Première Guerre Mondiale. Voir par exemple : Pascal Delwit, José Gotovitch (dir.), *La peur du rouge* [1996], Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1996, 230 p. Marc Swennen, « Les mouvements anticommunistes dans les années 1920 », *Courrier hebdomadaire du CRISP*, Vol. 14, N° 2059, 2010, pp. 5-51.
1159 André Kaspi, *op cit*, 201.
1160 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 I-D-1°).
1161 Stanley Coben, « A Study in Nativism : The American Red Scare of 1919-1920 », *Political Science Quarterly*, Vol. 79, N° 1, p. 52.
1162 Cf *Supra* cette même partie Chap. 1 II.
1163 Stanley Coben, *art cit*, p. 69.

cause de la Peur Rouge de 1919-1920 »[1164], quatre facteurs tendent à y contribuer : les grèves dures de 1919, l'immigration, la Révolution bolchevique et le sentiment de déclassement des *boys* au retour de la guerre.

1919, « c'est l'année des grèves »[1165]. Toutes les grandes métropoles américaines, New York, Chicago, Boston et plus encore Seattle sont touchées par des mouvements de grèves de grande envergure et même des grèves générales ; on décompte alors plus de 3 600 grèves concernant plus de 4 millions de travailleurs en 1919[1166]. Ainsi, à Seattle, en Février lorsqu'une grève générale de cinq jours est lancée, c'est la ville entière qui est paralysée par le débrayage de plus de « 100 000 ouvriers »[1167] tandis qu'à Chicago une grève à la US Steel Corporation suivie par 350 000 ouvriers[1168] bloquait le secteur stratégique de l'acier. Très vite les autorités politiques, le Secrétaire d'État au Travail William B. Wilson en tête, allaient interpréter ces mouvements de grèves comme le résultat de la subversion communiste menée par l'IWW en vue d'imposer les principes de la Révolution bolchevique aux États-Unis[1169] ; il s'agissait là d'une vaste conspiration contre l'Amérique. Plus encore, les juifs et les étrangers allaient être assimilés à des agents communistes[1170] tant est si bien que communiste et *alien* allaient presque devenir des synonymes. Or, si cette amalgame est fort excessif, il est tout même exact que nombre de grévistes « étaient des immigrants de fraîche date »[1171], non assimilés à la culture américaine et souvent incapables de parler l'anglais de manière satisfaisante. La solution défendue alors par des organisations patriotiques comme la National Security League, l'American Defense Society ou l'American Protective League, ainsi que des personnalités politiques telles que le Maire de Gary dans l'Indiana[1172], le ministre de la Justice (*Attorney General*) A. Mitchell Palmer, fut celle de l'expulsion (*deportation*) des étrangers jugés dangereux pour la sécurité nationale sur le fondement de la loi sur la Sédition, reliquat des *Alien*

1164 David R. Colburn, « Governor Alfred E. Smith and the Red Scare, 1919-1920 », *Political Science Quarterly*, Vol. 88, N° 3, 1973, p. 424.
1165 André Kaspi, *op cit*, p. 32
1166 Stanley Coben, *art cit*, pp. 66-67.
1167 Howard Zinn, *op cit*, p. 427.
1168 André Kaspi, *op cit*, p. 32
1169 Stanley Coben, *art cit*, p. 67.
1170 David R. Colburn, *art cit*, pp. 428-429
1171 Howard Zinn, *op cit*, p. 431.
1172 William F. Hohges fut l'un des partisans les plus acharnés de l'expulsion des étrangers jugés subversifs. Nous reproduisons quelques-unes de ses déclarations dans ce sens. « L'expulsion est la réponse », « explosion de ces leaders qui parlent de trahison aux États-Unis, expulsion de tous ceux qui sont d'accord avec eux ou qui travaillent avec eux », « nous devons rebâtir l'Amérique », « nous devons purifier la source de la population américaine et la garder intacte », « nous devons affirmer qu'il existe une loyauté américaine qui ne saurait souffrir d'aucune restriction ou amendement ». Cité *in* Emerson Hough, « Round Our Town », *Saterday Evening Post*, 21 Février 1920, p. 102.

and Sedition Acts adoptés au lendemain de la guerre d'Indépendance. Aussi, Palmer ordonna un vaste mouvement d'arrestations et d'explosions au début 1920 qui engendra 6 000 interpellations reposant sur de simples présomptions. Au mépris de leurs droits civiques, les individus arrêtés, « sans mandats, furent détenus pour des périodes injustement longues [...] alors que presque tous furent cependant relâchés »[1173]. Au total, si l'on dresse le bilan chiffré du raid gigantesque de la nuit du 2 Janvier 1920, seuls 556 étrangers[1174] furent effectivement expulsés du sol Américain parmi lesquels des figures de la gauche radicale comme Emma Goldman, Ethel Berstein, Peter Bianski ou encore Alexander Berkman[1175]. En somme, derrière un anticommunisme de façade, la « Peur Rouge » des années 1919-1920 dissimule un véritable nativisme xénophobe dont « les plus importants effets se produisirent sur des individus déjà très hostiles aux minorités »[1176].

Parallèlement, la « Peur Rouge » faisait craindre que la subversion communiste ne s'étende aux cercles du pouvoir et l'opinion dominante, quoique largement erronée, semblait admettre que « les États-Unis étaient au bord d'une crise révolutionnaire »[1177]. Aussi, au nom de la lutte contre le bolchevisme insidieux, du « réel danger de voir le gouvernement s'effondrer »[1178], 36 États sur 48 prirent des mesures drastiques contre les communistes en proscrivant le drapeau rouge, en

1173 Stanley Coben, *art cit*, p. 73.

1174 André Kaspi, *op cit*, p. 41.

1175 Parmi les victimes célèbres de la « Peur Rouge », il convient de citer Nicola Sacco et Bartolomeo Vanzetti. En effet, arrêtés en 1920 à Boston avec un casier judiciaire vierge, les deux anarchistes italiens furent accusés de braquage et de meurtre. Dans un premier temps, seul Vanzetti fut condamné pour braquage de 12 à 15 ans de prison, Sacco ayant pu prouver qu'il avait pointé à l'usine ce jour-là. Ce n'est que lors d'un second procès en 1921 que les deux hommes furent condamnés pour meurtre, par un juge qui « n'aimait ni les Italiens ni les anarchistes », à être exécutés, chose faite en 1927. André Kaspi, *op cit*, p. 46. L'affaire connue un retentissement international et Sacco et Vanzetti devinrent dans la culture populaire les symboles de la répression politique durant la « Peur Rouge ». Dès 1928, le roman *Boston* de d'Upton Sinclair retrace l'affaire et pointe les incohérences du système judiciaire, de l'enquête et les persécutions de la « Peur Rouge ». En 1935, la pièce de théâtre *Winterset* de Maxwell Anderson raconte l'histoire de deux immigrants Italiens exécutés pour leurs convictions politiques. Plus tard, le célèbre chanteur folk antifasciste Woody Guthrie composa en 1947 un album intitulé *The Balldads of Sacco and Vanzetti.* En 1971, Joan Baez et Enio Moriconne écriront *Here's to You* comme BO du film *Sacco e Vanzetti* de Giuliano Montaldo. En France, cette chanson sera reprise par Georges Moustaki ou Nana Mouskouri par exemple. En 2004, le documentaire *The Diary of Sacco and Vanzetti* retrace le parcours des deux hommes depuis leur arrivée aux États-Unis jusqu'à leur exécution. Enfin, en 2006, le film documentaire *Sacco and Vanzetti* retrace le procès des deux anarchistes en mêlant scènes de fictions et témoignages d'universitaires comme Howard Zinn et Studs Terkel ou de personnalités engagées de la chanson américaine comme Arlo Guthrie. Upton Sinclair, *Boston* [1928], New York, Albert & Charles Boni, 1928, 755 p. Maxwell Anderson, *Winterset* [1935], New York, Josef Weinberger Plays, 1946, 90 p. Woody Guthrie, *The Ballads of Sacco and Vanzetti* [1947], New York, Smithsonian Folkways Recording, 2010, 12 pistes. Giuliano Montaldo, *Sacco e Vanzetti* [1971], Los Angeles, UMC Pictures, 1917, 121 min. Joan Baez, Enio Moriconne, « Here's to You », *The Ballad of Sacco and Vanzetti* [1971], Los Angeles, Universal Music, 2005 piste 14, 3,10 min. David Rothauser, *The Diary of Sacco and Vanzetti* [2004], New York, Memory Productions, 2004, 57 min. Peter Miller, *Sacco and Vanzetti* [2006], New York, First Run Feactures, 2007, 80 min.

1176 Stanley Coben, *art cit*, p. 63.

1177 Robert E. Park, *The Immigrant Press and its Control* [1922], New York, Harper & Brothers, 1922, p. 214

1178 Miles Poindexter, *The Spread of Bolshevism in the United States* cité *in* Stanley Coben, *art cit*, p. 65.

interdisant ou dissolvant les organisations jugées subversives ou séditieuses. Plus encore, dans l'État de New York, les cinq élus socialistes à la législature de l'État, Samuel Orr, August Claessens, Louis Waldman, Samuel DeWitt et Charles Solomon furent suspendus de la Chambre « à une écrasante majorité des voix : 140 contre 6 »[1179]. Clayton R. Lusk, le Président de la Chambre, répondait alors « que la menace rouge était si développée que de telles mesures étaient nécessaires pour préserver l'État et la sécurité nationale »[1180]. Bien que légitimement et légalement élus dans les comtés de Manhattan, du Bronx et de Kings, tous les cinq furent finalement révoqués le 1 Avril 1920 ; tous aussitôt réélus[1181]. Plus encore, une série de lois défavorables à la gauche radicale fut adoptée en 1920 par l'Assemblée de l'État de New York auxquelles le Gouverneur Al Smith opposa son veto. Par exemple, il s'agissait de l'interdiction pour les socialistes d'occuper un emploi public, de se présenter aux élections ou encore de l'introduction d'un serment de loyauté pour les enseignants[1182].

Fin 1920, sur fond de conflit autour de la question de la Prohibition, la « Peur Rouge » se dissipa presque aussi vite qu'elle avait gagné le cœur de nombreux américains. Pour autant, cette crainte du communisme, loin de s'éteindre définitivement, allait servir explicitement au durcissement, dans les années 1930, des lois électorales afin d'exclure les radicaux des assemblées locales. A ce titre l'État de l'Illinois est exemplaire[1183]. En effet, en 1931, la législature de l'État augmenta le quorum de signatures populaires nécessaires pour pouvoir concourir aux élections, passant de 1 000 à 25 000. Cependant, le Parti Communiste réussissant à réunir le nombre de signatures requis, en réaction, en 1935, la législature ajoutait que parmi ces 25 000 signatures, au moins 200 devaient provenir de chacun des 50 comtés de l'État ; tâche insurmontable pour le Parti Communiste qui concentrait ses bastions électoraux dans deux comtés seulement, Cook (incluant la ville de Chicago) et Peoria. Au final, le Parti Communiste se retrouvait exclu des élections de 1936 et disparaissait alors complètement du champ politique de l'Illinois.

1179 *New York Legislative Documents*, Session 143, N° 35, Vol. 13, pp. 2450-2451.
1180 David R. Colburn, *art cit*, p. 429.
1181 *Ibid.* pp. 433-434.
1182 *Ibid.*
1183 Nous empruntons les quelques propos suivant à Gur Bligh qui, outre l'exemple de l'Illinois, démontre que cette volonté manifeste d'exclure les communistes du champ politique est aussi en œuvre dans des États comme l'Ohio, New York, le New Hampshire, le Maryland, le Missouri, la Virginie Occidentale ou la Floride. Gur Bligh, « Extremism in the Electoral Arena : Challenging the Myth of American Exceptionalism », *Brigham Young University Law Review*, 2008, pp. 1393-1396.

D'un après-guerre à l'autre, au sortir de la Seconde Guerre Mondiale les États-Unis allaient subir leur deuxième grande vague d'anticommunisme conspirationniste connue sous le nom de « chasse aux sorcières » dont le maccarthysme constitue l'épisode le plus célèbre.

2°) La chasse aux sorcières et le maccarthysme (1947-1957) : une décennie conspirationniste anticommuniste au cœur de l'appareil d'État

« *Je ne connais pas de pays où règne, en général, moins d'indépendance d'esprit et de liberté de discussion qu'en Amérique* »[1184].

Le mouvement anticommuniste américain de l'après Seconde Guerre Mondiale, connu sous le nom de « chasse aux sorcières » (*witches hunt*) n'est pas réductible au maccarthysme, bien que celui-ci en soit à la fois l'expression symptomatique et, surtout, paroxysmique. Nommée ainsi en référence à la traque et aux procès en sorcellerie organisés par les puritains de la Nouvelle-Angleterre en 1692, la chasse aux sorcières met en œuvre une logique et une rhétorique manichéenne et démonologique en tous points comparables. « En 1952, si l'on critiquait Joe McCarthy, on était un sympathisant communiste ; si l'on critiquait le tribunal spécial des sorcières […], on était ligué avec le diable »[1185]. En effet, si le maccarthysme constitue « la quintessence aberrante d'une hystérie collective »[1186], il n'aura finalement duré que quatre années, entre le 9 Février 1950, date du fameux discours de Wheeling, et le 2 Décembre 1954 lors de la censure de McCarthy par le Sénat. En d'autres termes, la chasse aux sorcières a, à la fois, précédé et survécu au maccarthysme puisqu'elle couvre une période plus large s'étendant de 1944 à 1960. Ainsi, « après la Seconde Guerre Mondiale, à cause de la lutte contre l'URSS, l'anticommunisme occupa une place idéologique centrale dans la vie politique américaine […] Les membres du Parti Communiste étaient supposés appartenir à une conspiration secrète »[1187] à laquelle McCarthy fera écho dans son discours fondateur de Wheeling lorsqu'il prétendra détenir une liste de 205 noms d'espions communistes infiltrés au Département d'État.

1184 Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. Tome 1* [1835], Paris, Gallimard, 1961, p. 266.
1185 Samuel F. Morison, *The Oxford History of the American People* [1951], New York, Oxford University Press, 1951, p. 124.
1186 Marie-France Toinet, *1947-1957. La chasse aux sorcières et le maccarthysme* [1984], Bruxelles, Éditions Complexes, 1995, p. 5.
1187 Ellen Schrecker, *The Age of Mccarthyism. A Brief History with Documents* [1994], Boston, Bedford Books, 1994, pp. 16-17.

Pourtant, au même titre que durant la « Peur Rouge », la résurgence de l'anticommunisme au lendemain de la Seconde Guerre n'est en aucune manière liée à l'ampleur du phénomène communiste, ou à la croissance du parti éponyme, mais plutôt aux défis auxquels la société américaine fut confrontée[1188]. Alors certes, si la société et l'opinion publique américaines sont farouchement anticommunistes, il apparaît que la menace « rouge » est loin de constituer pour elles une priorité ou même un élément majeur de crainte. En effet, malgré un sondage Gallup montrant que 68% des Américains interrogés estiment qu'il faut interdire aux communistes de pouvoir exprimer publiquement leurs thèses, que 60% réclament le retrait des œuvres communistes des bibliothèques publiques, que 90% trouvent nécessaire d'exclure les communistes du complexe industrialo-militaire et que 51% veulent les voir jetés en prison[1189], il n'en demeure pas moins que seulement 1% des répondants placent spontanément en première position la menace communiste et que seuls 8% d'entre eux la mentionnent lorsqu'ils sont interrogés sur les défis et les menaces auxquels l'Amérique est, selon eux, confrontée[1190]. Aussi, d'autres causes conjoncturelles doivent être mobilisées pour comprendre les raisons de la vague de conspirationnisme anticommuniste qui déferle sur les États-Unis entre la fin de la décennie 1940 et le début des années 1960 : la Guerre de Corée et le basculement de la Chine sur la scène internationale, les grèves, les revendications des minorités ethniques pour l'égalité des droits civiques et l'inflation sur le plan interne.

La Guerre de Corée (1950-1953) a ainsi été « essentielle pour raffermir le sentiment anticommuniste aux États-Unis, elle a alimenté la campagne du sénateur Joseph McCarthy »[1191] dans la mesure où elle apparut aux Américains comme une tentative de la part de Staline et Mao pour renverser le régime ami de Syngman Rhee mis en place en 1948. Plus encore, alors que l'intervention américaine semblait s'enliser quelque peu le long du 38ème parallèle et que le scénario d'une victoire totale se révélait de plus en plus improbable, les conservateurs allaient instrumentaliser le conflit en accusant le Président Truman d'être faible envers le communisme (*soft*

1188 Le Parti Communiste est en effet extrêmement faible, il compte, en 1940, environ 70 000 adhérents, son journal, *The Daily Worker*, tire à moins de 25 000 exemplaires et Earl Browder, candidat à l'élection présidentielle de 1940 ne réalise que 46 251 voix ; le parti renonçant même à présenter un candidat en 1944 et 1948. Marie-France Toinet, *op cit*, p. 19.

1189 Samuel Stouffer, *Communism, Conformity and Civil Liberties* [1955], New York, Doubleday, 1955, pp. 40-44. Dans ce même sondage, seulement 2,3% des citoyens interrogés déclaraient qu'il ne fallait prendre aucune mesure contre les communistes.

1190 Marie-France Toinet, *op cit*, p. 76.

1191 Jacques Portes, « La Guerre de Corée, base ambiguë à l'anticommunisme » *in* Jean-Robert Rougé, Michel Antoine (dir.), *L'anticommunisme aux États-Unis de 1946 à 1954* [1994], Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1995, p. 9.

on communism) et McCarthy accusait alors le général Marshall[1192] ainsi que le Secrétaire d'État Dean Ascheson, « le diplomate pompeux en pantalon rayé »[1193], d'être des agents communistes, d'avoir permis le basculement de la Chine dans le communisme et d'être des espions à la solde de Moscou. Et, ajoutait McCarthy, ceci n'était pas la seule conséquence d'erreurs ou d'incompétences mais bien le résultat d'un plan conçu « étape par étape, avec conscience et intention, […] une conspiration à une telle échelle qu'il est impossible d'en trouver un précédent dans l'histoire humaine »[1194]. Aussi, il est absolument nécessaire et indispensable de considérer que le contexte international, le développement du communisme en Asie et en Europe de l'Est, le sentiment d'un déclin du leadership américain ont largement nourri et ravivé le mouvement anticommuniste aux États-Unis.

> « La guerre a changé l'équilibre des forces aux États-Unis en donnant l'avantage aux adversaires les plus virulents de la justice sociale, aux politiciens racistes comme Eugene Talmadge de Géorgie, John Rankin du Mississippi, aux adversaires du travail réglementé comme le journaliste George Sokolsky, la National Association of Manufacturers et la R. J. Reynolds Tabacco Cie, aux opportunistes comme Joe McCarthy et Richard Nixon, ou à de puissants bureaucrates comme J. Edgar Hoover en leur donnant l'opportunité de dévier l'attention et l'énergie du peuple américain depuis un besoin de réformes vers la chasse aux communistes aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays »[1195].

En effet, outre les progrès du communisme sur la scène internationale, la chasse aux sorcières et le maccarthysme sont également des réponses aux agitations sociopolitiques en cours aux États-Unis. Ainsi, au sortir de la guerre, la situation économique est morose puisque non seulement le taux de chômage explose mais qu'en plus le coût de la vie augmente de 30%, entre Juin et Décembre 1946 et que les prix grimpent en moyenne de 15% ; la hausse culminant même à 28% pour les denrées alimentaires[1196]. En réaction, une grande vague de grèves, bientôt assimilée au résultat d'un complot mené par des agents subversifs agissant pour le compte du Kremlin, est déclenchée qui conduit à l'augmentation du sentiment antisyndical synonyme d'anticommunisme. Dès 1947, le Congrès adoptait alors la loi Taft-Hartley afin « de réduire le pouvoir syndical et éliminer spécifiquement l'influence communiste dans le mouvement syndical »[1197]. De sorte que, si « le danger c'est la subversion, l'ennemi de l'intérieur, l'espion, l'infiltration dans les rouages des

1192 Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 16-17.
1193 Cité *in* Peter Vierek, *The Unadjusted Man : A new Hero for Americans, Reflexions on the Distinction Between Conforming and Conserving* [1956], Boston, The Beacon Press, 1956, p. 197.
1194 Joseph McCarthy, *America's Retreat From Victory : The Story of George Catlett Marshall* [1951], New York, Devin-Adair, 1951, pp. 169-170.
1195 Warren I. Cohen, *The Cambridge History of American Relations. Volume IV : America in the Age of Soviet Power. 1941-1991* [1995], New York, Cambridge University Press, 1995, p. 66.
1196 Marie-France Toinet, *op cit*, p. 24.
1197 Thomas I. Emerson, *The System of Freedom of Expression* [1970], New York, Vintage Book, 1970, p. 164.

institutions et du gouvernement ; que complot devient le maître mot »[1198], l'anticommunisme semble, par homologie avec la « Peur Rouge » de 1919-1920, le plus petit dénominateur commun, si ce n'est même l'alibi pratique, à la cristallisation et à l'agrégation de tensions et de ressentis hétérogènes. Le maccarthysme s'inscrit alors dans ce processus de créolisation ou d'hybridation typique des mythes conspirationnistes modernes. Ainsi, la chasse aux sorcières est l'occasion pour tout ce que l'Amérique connaît comme frustrations et amertumes de jaillir au grand jour, qui plus est drapé dans les habits du patriotisme, de la légalité et de la légitimité. Naît alors une coalition polymorphe et hétérogène *contre*, c'est-à-dire à dire farouchement anticommuniste, mais aussi et surtout contre autre chose ; cette autre chose variant selon les protagonistes. Pour les conservateurs, cette autre chose est incontestablement le *New Deal* et le *Fair Deal* des Administrations Roosevelt et Truman, il s'agit pour eux de dénoncer le libéralisme, au sens anglo-saxon du terme, comme la marque d'un communisme insidieux et contraire aux valeurs fondamentales américaines d'individualisme[1199]. D'ailleurs, selon la célèbre formule de Randolph, « un libéral n'est qu'à un bond, un saut, voire même à un pas du communiste »[1200]. En effet, pour les tenant de cette droite américaine conservatrice, le libéralisme et le communisme entretiennent indubitablement des liens de consanguinités très étroits puisque, *in fine*, « le fascisme, le communisme, la social-démocratie et le *New Deal* ne sont simplement que des versions différentes d'une même tendance »[1201]. Parallèlement, les conservateurs du Sud, en immense majorité des Dixiecrates, vont trouver dans la coalition de la chasse aux sorcières, en tout particulier après l'arrêt *Brown v. Board of Education of Topeka*[1202] du 17 Mai 1954, un médium de lutte contre le mouvement des droits civiques ou la

1198 Jean-Robert Rougé, « Les formes américaines de l'anticommunisme » *in* Jean-Robert Rougé, Michel Antoine (dir.), *op cit*, p. 58.

1199 Talcott Parsons, « Social Strains in America » *in* Daniel Bell (dir.), *The New American Right* [1955], New York, Nabu Press, 2011, pp. 117-140. Pour une critique de la thèse principale de l'ouvrage, le maccarthysme comme populisme qui rejette des valeurs du libéralisme et des intellectuels libéraux, voir Yves Viltard, « Archéologie du populisme. Les intellectuels libéraux américains saisis par le maccarthysme », *Genèse*, N° 37, 1999, pp. 44-69. Il semble en effet que de Parsons, Bell, Lipset ou encore Hofstadter adoptent une vision trop restrictive du maccarthysme en y voyant *in fine* un rejet d'eux-mêmes, c'est-à-dire des néo-conservateurs du premier âge, partisans de la thèse du consensus, à la fois anticommunistes et rejetant un conservatisme radical. C'est d'ailleurs dans ce contexte que naissent les premières études sur le *style paranoïaque* aux États-Unis sous la plume de Richard Hofstadter et David Brion Davis en cela qu'il caractériserait une remise en question excessive du consensus social, moral et culturel américain ; aussi bien venant de la droite, le maccarthysme, que de la gauche, le Parti Populiste ou le mouvement communiste. Julien Giry, « L'émergence et l'utilisation du *style paranoïaque* comme "réponse savante" à la remise en question radicale du consensus libéral au sein des démocraties politiques occidentales. Approche croisée France - États-Unis », *Les sciences sociales face au complot*, Paris, Panthéon-Sorbonne, 27 Septembre 2013.

1200 Cité *in* David Caute, *The Great Fear* [1979], New York, Simon & Schuster, 1979, p. 115.

1201 Jerome L. Himmelstein, « The New Right » *in* Robert C. Liebman, Robert Wuthnow (dir.), *The New Christian Right* [1983], New York, Aldine Publishing Compagny, 1983, p. 18.

1202 Dans cet arrêt la Cour Suprême des États-Unis déclare inconstitutionnelle la ségrégation dans les écoles publiques malgré les législations locales des États. Le même jour, dans *Bolling v. Sharpe*, la Cour suprême étend cette inconstitutionnalité au niveau de la législation fédérale.

National Association for the Advancement of Colored People (NAACP) qui ne seraient que des paravents communistes ; il s'agit en fait de défendre le statu quo ségrégationniste. Plus qu'ailleurs, dans le Sud des États-Unis l'anticommunisme semble secondaire, si ce n'est accessoire, tant son influence y est dérisoire. Ainsi, si « les conservateurs du Sud voyaient la main du Kremlin derrière le mouvement des droits civiques, ceux du Mid-West étaient préoccupés par les syndicats de gauche, les Texans croyaient que l'éducation progressiste était un complot communiste »[1203]. En outre, la coalition maccarthyste est aussi l'occasion, après le Grand Procès en Sédition de 1944, pour cette extrême droite américaine de laisser libre court à ses diatribes antisémites sous couvert d'anticommunisme[1204]. Enfin, un dernier pilier à la coalition doit être signalé : l'Église catholique. Anticommuniste, l'Église catholique américaine, bien que divisée, soutient dans l'ensemble l'action de McCarthy dans sa lutte contre le communisme comme 60% des catholiques interrogés le déclarent[1205]. Les figures de proue du mouvement sont alors le cardinal Spellman, l'archevêque Cushing et l'évêque Sheen ; seul l'évêque de Chicago, monseigneur Shiel, s'oppose ouvertement au sénateur du Wisconsin. En effet, la hiérarchie catholique voit la subversion communiste s'infiltrer dans les Églises afin de détruire les religions via le Federal Council of Churches[1206] accusé de constituer « la cinquième colonne la plus efficace de la Russie en Amérique »[1207]. Plus encore, les catholiques vont accuser les protestants en ceci que « le groupe le plus puissant qui soutient l'appareil communiste aux États-Unis aujourd'hui est composé de membres du clergé protestant, […] au cours des dernières années, le Parti Communiste a enrôlé au moins 7 000 pasteurs »[1208]. A l'inverse des catholiques, les protestants libéraux, partisans d'un évangélisme social, « condamnent sans équivoque les graves attaques contre les libertés individuelles et le non-respect des procédures légales »[1209] caractéristiques des méthodes de Joseph McCarthy et de la chasse aux sorcières. En somme, « le réseau anticommuniste n'était pas monolithique mais une coalition qui attirait de plus en plus de groupes ou d'individus. Chaque élément de ce réseau faisait appel à différentes aspirations et utilisait ses propres tactiques ; le mélange des offensives devint alors bien plus efficace qu'une campagne unique ne l'aurait été »[1210].

1203 Ellen Schrecker, *op cit*, p. 70.
1204 François Duprat, Alain Renault, *op cit*, pp. 311-319. Cf *Infra* B-2°).
1205 Vincent P. De Santis, « American Catholics and Mccarthyism », *Catholic Historical Review*, Vol. 51, N° 1, 1965, p. 13.
1206 Il s'agit d'un conseil regroupant les principales Églises américaines ; dorénavant, il porte le nom de National Council of Churches
1207 Carl McIntire, « Attacking the Federal Council », *The Christian Century*, 4 Janvier 1950, p. 6.
1208 J. B. Matthews, « Reds in Our Churches », *American Mercury*, Juillet 1953, p. 3.
1209 Isabelle Richet, « Vade Retro Satana ? Les Églises et la chasse aux sorcières » *in* Jean-Robert Rougé, Michel Antoine (dir.), *op cit*, p. 171.
1210 Ellen Schrecker, *op cit*, p. 9.

Avant d'en venir aux outils mis en œuvre par les chasseurs de sorcières pour lutter contre la subversion communiste, il convient, malgré le caractère hétérogène de la coalition, d'en établir des constantes sociologiques, de dresser le portrait-robot du militant maccarthyste. En effet, alors que Seymour Martin Lipset dépeint le supporter de McCarthy comme un ouvrier (*blue collar*) catholique, conservateur isolationniste et autoritaire[1211], « le maccarthysme n'est pas né comme un groupe exprimant les intérêts d'un seul secteur de la population comme le populisme du Mid-West par exemple […] Bien que McCarthy reçut son plus grand soutien des classes inférieures, les classes supérieures étaient représentées dans des proportions significatives parmi ses supporters »[1212]. En effet, comme les enquêtes sociologiques le montrent, le profil idéal-typique du soutien au maccarthysme est un ouvrier (*Blue collar*) n'ayant pas achevé ses études secondaires, un catholique conservateur plutôt intolérant politiquement face aux idées progressistes, un individu ayant une conscience de classe élevée qui, malgré l'intériorisation de son statut de dominé politique selon un mécanisme de violence symbolique bien connu, entend changer la structure du pouvoir[1213]. Toutefois, cette thèse d'un électorat populaire autoritaire[1214] à l'origine de la politique de répression antisyndicale, xénophobe et anticommuniste doit être relativisée à l'aune des données sociopolitiques disponibles. En effet, le maccarthysme n'est pas réductible à un simple mouvement populaire ou populiste. Premièrement, il ressort des divers sondages réalisés par l'institut Gallup que la popularité du sénateur du Wisconsin, entre Août 1951 et Novembre 1954, n'est en moyenne que de 35%. Partant de 15% d'opinions favorables à la fin de l'été 1951, le pic de confiance maximum dans le sénateur est atteint en Janvier 1954 avec 50% d'opinions favorables[1215]. En d'autres mots, ceci signifie que la politique menée par McCarthy ne fait ni l'unanimité, ni n'est plébiscitée par l'opinion publique américaine ; plus encore, elle n'est même, de manière quasi systématique sur toute la période, soutenue que par une minorité de citoyens. Dès lors, il apparaît, deuxièmement, que la politique de répression mise en œuvre durant le maccarthysme traduit bien plus une volonté répressive des dominants politiques que l'intempérance et l'intolérance populaire. Ainsi, « la répression politique a eu lieu dans des États comptant des élites relativement intolérantes. Face à l'intolérance des élites, les préférences des masses semblent peu compter […]

1211 Seymour Martin Lipset, *The Political Man : The Social Bases of Politics* [1960], New York, Doubleday, 1960, pp. 164-167.

1212 Robert Sokol, « Power Orientation and McCarthyism », *The American Journal of Sociology*, Vol.73, N°4, 1968, p. 444.

1213 *Ibid.* p. 448.

1214 Else Frenkel-Brunswik, « Further Exploration by a Contributor to *The Authoritarian Personality* » *in* Richard Christie, Marie Jahoda (dir.), *Studies in the Scope and Method of* The Authoritarian Personality [1954], Glencoe, Free Press, pp. 226-275.

1215 Neslon Polsky, « Towards Explanations of McCarthyism », *Political Studies*, Vol. 8, N° 3, 1960, p. 252.

les données révèlent alors la terrible conclusion que c'est l'opinion des élites et non des masses qui détermine les politiques publiques »[1216] répressives de la chasse aux sorcières. Il apparaît alors que parmi 22 États ayant adopté des mesures anticommunistes, 100% des États où l'opinion des élites est plus intolérante que celle des masses ont pris de telles mesures ; à l'inverse, seuls 33% des États, parmi ces 22, ont pris des mesures anticommunistes lorsque l'opinion des masses était plus intolérante que celle des élites[1217]. En ce sens, c'est bien plus les élites, leurs opinions ou leurs préoccupations qui déterminent l'orientation des politiques publiques en matière de lutte contre le communisme aux États-Unis. Dans ce domaine, qui plus est dans un système fédéral, il semble donc que ce soit la liberté des élites, leur discrétion à mettre ou à ne pas mettre en œuvre des mesures répressives et liberticides qui constitue la clef du succès du maccarthysme. De même, au niveau fédéral, « ce qui a transformé la menace communiste en obsession nationale ne fut pas son effectivité mais l'implication du gouvernement […] le maccarthysme n'était pas une entreprise isolée. D'anticommunistes ardents se trouvaient partout dans la société même si la nation n'aurait jamais fait de l'élimination du communisme une priorité nationale si Washington n'avait pas montré la voie »[1218]. Nous l'avons déjà souligné, seul 1% des sondés déclaraient spontanément que la menace communiste était le défi majeur auquel les États-Unis étaient confrontés et seulement 8% la mentionnaient[1219]. Aussi, il semble que « le problème communiste aux États-Unis fut bien plus une préoccupation des élites »[1220] que des masses populaires ; ce sont donc *in fine* elles, les élites politiques, économiques, médiatiques et militaires qui sont responsables de la vague de conspirationnisme anticommuniste de la chasse aux sorcières. Enfin, troisièmement, le dernier facteur décisif pour caractériser le maccarthysme est d'ordre culturaliste. En effet, il apparaît que les États ayant une culture politique plus traditionnelle ou conservatrice sont plus enclins à mettre en œuvre des mesures répressives contre la subversion communiste supposée[1221]. D'abord, il apparaît que le nombre de mesures anticommunistes est corrélé avec la culture paroissiale des milices patriotiques voire d'autodéfense (*posses*) dans les États[1222]. Comme Stouffer le notait, le nombre de mesures coercitives adopté est fonction du nombre de membres de l'American Legion : plus la Légion compte de membres, plus son activité de lobbying intense est efficace et plus croît la

1216 James L. Gibson, « Intolerance and Political Repression During the McCarthy Red Scare », *The American Political Science Review*, Vol. 82, N° 2, 1988, p. 518.
1217 James L. Gibson, *art cit*, p. 518.
1218 Ellen Schercker, *op cit*, p. 20.
1219 Marie-France Toinet, *op cit*, p. 76.
1220 James L. Gibson, *art cit*, p. 519.
1221 Daniel Elazar, *American Federalism : A View From the States* [1966], New York, Harper & Row, 1972, pp. 101-102.
1222 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 I-A-3°)

répression contre les activités et organisations jugées subversives[1223]. Ensuite, à l'aide d'une échelle de Guttman, Gibson a montré que les États les plus répressifs en matière de communisme furent d'avantage les États du Sud, du Mid-West. En attribuant un score de 1 point à chacune des trois mesures antisubversives suivantes : interdiction pour les communistes d'occuper un emploi public, de concourir aux élections et interdiction totale du parti, plus un bonus de 0,5 point aux États ayant imposé l'enregistrement individuel comme communiste, les résultats sont les suivants. Le Texas et l'Arkansas arrivent en tête avec un score de 3,5, viennent ensuite l'Arizona, l'Indiana ou l'Oklahoma avec un score de 3, puis Alabama, Michigan et Wyoming avec un score de 2,5, la Floride, l'Illinois ou la Géorgie 2 puis viennent New York et la Californie avec le score de 1[1224].

En somme, il apparaît que le phénomène conspirationniste né de la chasse aux sorcières est le fruit d'une coalition hétérogène, géographiquement située, dominée par les élites et dont les effets les plus néfastes ont largement fluctué selon les États. Reste néanmoins à détailler cet appareil répressif au niveau fédéral et à voir comment celui-ci a été reçu et interprété par la Cour Suprême avant de dresser un bilan à la fois judiciaire et politique du maccarthysme.

Le premier outil juridique de l'arsenal répressif de la chasse aux sorcières fut sans conteste le *Smith Act* adopté le 28 Juin 1940 afin de lutter contre toutes les formes de subversion aux États-Unis, en particulier contre le crime de sédition qui « consiste en toute propagande verbale ou écrite qui tend à créer mécontentement et mépris envers l'actuelle forme du gouvernement, incitant à la violation des lois et tendant à détruire le gouvernement lui-même. Il comprend la propagande qui incite à renverser le gouvernement existant par la force ou la violence, ou qui induit un mépris envers les institutions, les serviteurs de l'État, l'armée, le drapeau et tous les autres symboles. Aucune action séditieuse n'est requise pour que le crime soit commis. Son essence même réside dans la seule propagande dont la nature est de tendre à inciter à l'action »[1225]. En effet, le *Smith Act* avait pour fonction de criminaliser les idées séditieuses et ne nécessitait pour être invoqué devant un tribunal aucune espèce de commencement dans la commission d'un acte prohibé ; seuls des propos appelant à la destruction violente des pouvoirs publics étaient requis. Mis en place dans les années 1940 pour lutter à la fois contre le communisme et les fascismes, le *Smith Act* avait pour objectif de prévenir l'infiltration d'une cinquième colonne étrangère aux États-Unis, qu'elle fut à la

1223 Samuel Stouffer, *op cit*, p. 52.
1224 James L. Gibson, *art cit*, p. 515.
1225 Walter Gelhorn, *The States and Subversion* [1952], Ithaca, Cornell University Press, 1960, p. 397.

solde de Moscou tout autant que de Berlin[1226]. Aussi, de cette loi résulte un paradoxe : si le Parti Communiste est parfaitement légal et autorisé au niveau fédéral, exprimer et défendre publiquement des idées politiques marxistes comme la dictature du prolétariat ou la mise à mort de l'État est strictement prohibé. En conséquence, se pose alors la question de la constitutionnalité du *Smith Act*, en particulier au regard du Ier Amendement qui garantit une liberté totale d'expression et qui, explicitement, interdit toute mesure liberticide à ce sujet[1227] ; il appartint donc à la Cour Suprême de se prononcer sur la constitutionnalité du *Smith Act*. Dans un premier temps en 1951, c'est-à-dire en plein maccarthysme, la Cour allait adopter une attitude de déférence vis-à-vis du Congrès en confirmant la condamnation des onze plus hauts dignitaires communistes américains à 10 000 dollars d'amende et de 3 à 5 ans de prison ferme. En effet, dans son arrêt *Dennis v. U.S*, la Cour estima que le *Smith Act* ne violait pas le Ier amendement de la Constitution dans la mesure où le Parti Communiste représentait « un danger clair et présent »[1228], c'est-à-dire que des restrictions à la liberté d'expression sont légitimes lorsqu'il existe une menace sérieuse, imminente et inéluctable envers les institutions ou la sécurité nationale. En d'autres mots, lorsque deux droits fondamentaux entrent en concurrence, il est possible de faire primer l'un sur l'autre lorsque la situation l'exige ; le Congrès était alors fondé à restreindre la liberté d'expression afin de garantir la sécurité nationale nous dit la Cour Suprême. Cependant, « Janus bifrons »[1229], la Cour Suprême en 1957, après la chute de McCarthy, allait revoir sa position avec l'arrêt *Yates v. U.S* en donnant une interprétation bien plus restrictive du *Smith Act.* En effet, la Cour proclamait que non seulement « il existe un droit constitutionnellement protégé à défendre et à répandre le principe d'une révolution »[1230], mais que, plus encore, nul ne saurait être poursuivi pour conspiration en vue d'organiser une entreprise communiste dans la mesure où le Parti Communiste ayant été « organisé » en 1945, la prescription triennale du délit avait été atteinte en 1948. En d'autres termes, pour la Cour, organiser signifiait créer et non gérer au quotidien la vie et le fonctionnent d'un parti. En conséquence, seuls les membres fondateurs du Parti Communiste recréé en 1945 auraient pu répondre du chef d'accusation

1226 Cf *Infra* B-2°).

1227 Ier Amendement de la Constitution de 1787 : « Le Congrès ne fera aucune loi qui touche l'établissement ou interdise le libre exercice d'une religion, ni qui restreigne la liberté de la parole ou de la presse, ou le droit qu'a le peuple de s'assembler paisiblement et d'adresser des pétitions au gouvernement pour la réparation des torts dont il a à se plaindre ».

1228 Jean-Pierre Lassale, *La Cour Suprême et le problème communiste aux États-Unis* [1960], Paris, Armand Colin, 1960, p. 61.

1229 Marie-France Toinet, *op cit*, p. 169.

1230 Jean-Pierre Lassale, *op cit*, p. 76. Dans le domaine de l'enseignement, la Cour suprême estime que la liberté académique est un droit constitutionnellement protégé ; la liberté d'enseignement et l'étude de doctrines subversives est donc parfaitement autorisé tant que cela reste du domaine purement intellectuel et idéel (*Sweezy v. New Hampshire* 17/06/1957).

de conspiration, et seulement avant 1948 date à laquelle le délit fut prescrit et les actions forcloses.

Le deuxième outil juridique à la disposition des tribunaux pour lutter contre la menace communiste supposée fut l'*Internal Security Act*, ISA, adopté en 1950 qui édictait des mesures à la fois préventives et restrictives aussi bien contre les citoyens américains que contre les ressortissants étrangers ; la logique xénophobe de la chasse aux sorcières était alors clairement assumée. En effet, Tom Clark, le ministre de la justice, justifiait cette mesure au motif que « sur 4 984 des plus importants responsables communistes américains, 78% étaient d'origine étrangère »[1231]. Comme durant la « Peur Rouge », la menace communiste était associée à celle d'une invasion étrangère ; la solution était alors d'expulser les étrangers jugés subversifs déjà présents aux États-Unis, ou de leur refuser l'entrée sur le territoire pour les candidats à l'immigration. Plus encore, l'ISA dressait une liste nominative des personnes à arrêter de manière préventive en cas de crise sérieuse ou de guerre avec l'URSS afin d'éviter une insurrection intérieure ; des camps d'internement répartis sur l'ensemble du territoire américain devant être construits à cet effet[1232]. Plus encore, en 1954, l'ISA fut renforcé par le *Communist Control Act* qui, bien que n'interdisant pas le Parti Communiste, lui ôtait toute capacité juridique et obligeait ses membres à se faire enregistrer comme tels auprès d'un organisme fédéral relevant du ministère de la justice, le SACB (Subversive Activities Control Board ou Bureau de Contrôle des Activités Subversives). Comme pour le *Smith Act*, la question de la constitutionnalité de telles mesures se posait mais, ici, jamais la Cour Suprême ne fut amenée à se prononcer ; de sorte qu'il convient de se retourner vers la jurisprudence des juridictions de second rang. Ainsi, la Cour Suprême du New Jersey décida en 1957 que l'impossibilité de contracter, les restrictions imposées aux candidats communistes lors des élections fédérales et locales étaient parfaitement constitutionnelles (*Salwen v. Rees).* Quant au régime des déclarations et de l'enregistrement individuel comme membre du Parti Communiste auprès du SACB, la Cour Suprême renvoya l'affaire devant la Cour d'Appel du District de Columbia qui le déclara conforme à la Constitution des États-Unis dans son arrêt de 1956 *Communist Party v. SACB*.

1231 Cité *in* Marie-France Toinet*, op cit*, p. 44.

1232 « Une liste des personnes à arrêter en cas d'urgence (fut) établie par le FBI et comprendra jusqu'à 26 000 personnes : syndicalistes, journalistes, médecins, scientifiques, enseignants, etc. Des camps de concentration (furent) mis en place en Arizona, Californie, Floride, Oklahoma et Pennsylvanie ». *Ibid.* p. 47. A titre de comparaison, avant même l'ISA, de telles mesures d'internement et même de dénaturalisation furent prises durant la Seconde Guerre Mondiale à l'encontre des nippo-américains. On comptait alors environ 110 000 cas d'internement, dont près de 70 000 citoyens américains, que la Cour Suprême jugea conformes à la Constitution. (*Korematsu v. U.S*, 18/12/1944). Pour une vision plus large de la politique anti-asiatique des États-Unis, voir : Stetson Kennedy, *Introduction à l'Amérique raciste* [1955], tr. fr. René Guyonnet, Paris, L'aube, 1996, pp. 47-62.

Enfin, l'arsenal répressif de la chasse aux sorcières était complété par différents organes et comités du Congrès qui mirent en œuvre de véritables procès spectacles. Trois principaux comités sont à relever : *the House Un-American Activities Committe* (HUAC) chargé des affaires anti-américaines à la Chambre des Représentants ; au Sénat, cette tâche incombait au *Senate Internal Security Subcommittee* (SISS) et au *Permanant Subcommittee on Investigation* (PSI) présidé par Joseph McCarthy. Véritables inquisitions, ces comités étaient chargés de réaliser des auditions publiques afin de débusquer les communistes infiltrés dans l'Administration, le système éducatif[1233], le milieu syndical ou même à Hollywood. Plus qu'une procédure judiciaire, les témoins auditionnés voyaient leur vie privée jetée en pâture à l'opinion publique et le discrédit porté sur eux. Or, de nombreux témoins refusèrent de répondre aux questions de ces comités sur leurs appartenances politiques au motif que le Ve Amendement garantissait un droit constitutionnel à ne pas s'auto-incriminer, c'est-à-dire que nul n'est tenu de répondre à des questions dont les conséquences seraient de s'accuser d'un crime[1234]. La Cour Suprême confirma du reste en 1955 que le recours au privilège issu du Ve Amendement était parfaitement recevable devant les comités du Congrès (*Quinn v. U.S* et *Emspak v. U.S*). Néanmoins, les témoins invoquant le Ve Amendement n'en restaient pas moins coupables d'outrage au Congrès (*contempt*) du fait de leur refus de répondre et, très vite, l'expression de « *5th Amendement communist* »[1235] (communiste du Ve Amendement) vit le jour pour désigner les personnes qui s'abritaient derrière celui-ci. En, effet, dans l'opinion publique, le refus de répondre au Congrès en invoquant la protection du Ve Amendement était non seulement suspect

1233 Le monde de l'enseignement fut accusé d'être un foyer communiste ; des auteurs conspirationnistes proposaient même l'expression de REDucation. Voir Elizabeth Dilling, *Red Network : a Who's Who of Radicalism for Patriots* [1934], Chicago, Ayer Compagny, 1977, 338 p. Kitty Jones, Robert L. Oliver, *Progressive Education is REDucation* [1956], Boston, Meador, 1956, 246 p. A ce titre, le monde de l'enseignement fut victime d'une véritable purge. Par exemple, les professeurs, dès 1949, furent tenus de fournir à l'HUAC les biobibliographies de leurs enseignements pour vérification. Parmi les ouvrages interdits, outre ceux de Marx, Lénine ou Staline, nous retrouvons les écrits de Sinclair, Hemingway, London, Thoreau et même ceux de Tom Paine. Robert Carr, *The House Committee on Un-American Activities. 1945-1950* [1952], Ithaca, Cornell University Press, 1952, p. 283. Plus encore, l'enseignement connut lui aussi un mouvement d'épuration des communistes ou supposés tels. Ainsi, à l'Université de Californie (UCLA) pour la seule rentrée 1951, 26 professeurs furent renvoyés, 37 démissionnèrent et 47 refusèrent un emploi qu'on leur proposait. Marie-France Toinet, *op cit*, p. 165. Outre une désorganisation du système universitaire américain, la chasse aux sorcières eut pour conséquence de brider la recherche, en sciences sociales en particulier, en la cantonnant au terrain du conformisme de peur d'attirer la suspicion et l'opprobre. « En science politique par exemple, c'est le moment où le quantitativisme fait une entrée en force. La tradition américaine, symbolisée par l'École de Chicago – de Charles Merriam à V.O. Key – n'avait jamais reculé devant les analyses politiques fondées sur des données tant quantitatives que qualitatives et n'hésitait pas à décrire la société politique en termes de gauche et de droite, de rapports de forces et d'enjeux idéologiques. La tradition est oubliée et cette analyse est occultée par l'École du "consensus" qui rejette ceux qui s'opposent à l'idéologie dominante dans les limbes du cynisme et du totalitarisme, les considérant comme essentiellement dangereux pour le fonctionnement de la démocratie américaine ». *Ibid.* pp. 182-183. Parmi ces tenants du consensus notons Hofstadter, Bell, Parsons, Lipset ou encore Vierek.

1234 Ve Amendement : « […] nul ne pourra, dans une affaire criminelle, être obligé de témoigner contre lui-même, ni être privé de sa vie, de sa liberté ou de ses biens sans procédure légale régulière […] ».

1235 Ellen Schrecker, *op cit*, p.59.

mais, plus encore, synonyme d'aveux déguisés de communisme. Parmi ces trois comités, ce fut sans conteste l'HUAC, dont McCarthy n'était pas membre, qui tint le haut du pavé. Rappelons-le, « le maccarthysme n'est pas né de McCarthy et fut un phénomène plus sérieux que son héros. La commission d'enquête qui eut à tous les égards le plus d'importance et d'influence fut l'HUAC »[1236], en particulier grâce à la tenue des procès spectacles de la chasse aux sorcières : les procès des « 10 d'Hollywood », d'Alger Hiss et des époux Rosenberg.

Les cas Hiss et Rosenberg, tout d'abord, concernent des affaires d'espionnage, les trois protagonistes ayant été accusés de fournir des informations à Moscou. Alger Hiss, fonctionnaire au sein de l'Administration Truman fut alors condamné pour faux témoignage à 5 ans de prison sans qu'il soit clairement établi si oui ou non il était un agent communiste infiltré[1237]. Le cas des époux Rosenberg est en quelque sorte l'affaire phare de la chasse aux sorcières, elle est à la période ce que l'affaire Sacco et Vanzetti fut à la « Peur Rouge » en ceci qu'elle témoigne de la conjonction américaine typique entre anticommunisme et nativisme xénophobe que l'on retrouve aussi bien en 1919-1290 que durant le maccarthysme ou encore, nous le verrons, avec la mouvance Tea Party contemporaine. Accusés d'avoir livré les secrets de l'arme atomique américaine aux soviétiques, accablés par une presse de droite radicale et les associations patriotiques antisémites trop heureuses de trouver là leur revanche après le Grand Procès en Sédition de 1944[1238], « le 19 Juin 1953 Julius et Ethel Rosenberg passent sur la chaise électrique à New York après avoir été déclarés coupables de conspiration »[1239], et ceci malgré un mouvement de solidarité internationale réclamant leur grâce auquel le pape Pie XII prit une part active. Ici encore, la comparaison avec l'affaire des deux anarchistes italiens est poignante, d'autant plus que, comme eux, les Rosenberg furent bien plus exécutés à cause leur refus d'admettre des crimes pour lesquels ils clamaient leur innocence qu'en raison des faits eux-mêmes[1240].

Plus encore que le cas des Rosenberg, les listes noires et la répression dont furent victimes les artistes en général[1241] et l'industrie du cinéma en particulier constitue sans doute l'épisode le plus

1236 Jean-Pierre Lassale, *op cit*, p. 117.

1237 Ce fut du reste à l'occasion des auditions de Hiss qu'un jeune élu de Californie faisant montre de toute sa pugnacité et de son anticommunisme chevillé au corps allait lancer sa carrière politique nationale : il s'agit de Richard Nixon. Pour plus de détails sur l'affaire Hiss et l'implication de Nixon voir : Romain Huret, *De l'Amérique ordinaire à l'État secret. Le cas Nixon* [2009], Paris, Les Presses de Sciences Po, 2009, pp. 67-74.

1238 Cf *Infra* B-2°).

1239 Marie-France Toinet, *op cit*, p. 105.

1240 Ellen Schrecker, *op cit*, p. 34.

1241 Outre des acteurs et des scénaristes, des chanteurs furent aussi conviés à témoigner de leur appartenance au Parti Communiste ou de leurs activités subversives en faveur du mouvement des droits civiques. Notons, par exemple, le

connu de la chasse aux sorcières. En effet, dès Mars 1947, l'HUAC, à l'initiative de John Rankin pour qui, « qui dit Hollywood dit Juif, juif égal communiste, donc Hollywood égal communiste »[1242], prit pour mission de purger Hollywood. Dès lors deux camps se démarquèrent clairement avec, d'un côté, les conservateurs anticommunistes comme Gary Cooper, Walt Disney, John Wayne, Ronald Reagan ou Ayn Rand qui collaborèrent avec l'HUAC et, de l'autre, les membres du Comité pour le Ier Amendement parmi lesquels on retrouvait Lauren Bacall, Humphrey Bogard, Kirk Douglas, Judy Gardner, Ava Gardland, Katherine Hepburn, James Stewart, Spencer Tracy ou encore Orson Welles[1243]. Suite aux auditions, l'HUAC condamnait alors 10 scénaristes[1244] pour outrage au Congrès à un an de prison ferme et à de lourdes peines d'amendes ; dans la foulée tous étaient licenciés par leurs studios, les listes noires étaient nées. Cependant, tous n'étaient pas égaux face à ces listes noires dans l'industrie cinématographique puisqu'il apparaît que les artistes de tout premier plan ayant des liens avec des communistes étaient plus protégés que leurs homologues moins en vue. Premièrement, les acteurs les plus employés avant l'établissement de la liste noire avaient plus de chances retrouver un emploi que ceux ayant connu des périodes de chômage préalables. Deuxièmement, sur l'ensemble des acteurs ayant des relations avec des communistes, les chances d'être à nouveau employés dans un film baissaient de 9% pour un artiste ayant déjà obtenu un Oscar contre 14% pour les autres. Si les stars de premier plan semblaient relativement épargnées, les « seconds rôles » étaient en revanche bien plus impactés par les effets de la chasse aux sorcières puisque parmi les acteurs ayant des relations avec des communistes, ceux ayant joué dans au moins un film ayant atteint le top 10 du Box-Office virent leurs chances de retrouver un travail diminuer de 16% contre 11% pour ceux n'ayant pas figuré dans un film du top 10 au Box-Office[1245]. En somme, les acteurs vedettes et les troisièmes choix furent moins touchés par la répression que les acteurs de second rang qui constituèrent les principales victimes de la liste

cas de Pete Seeger puisque le site web de l'artiste décédé en 2014 propose une retranscription intégrale de l'audition du chanteur folk devant l'HUAC le 18 Août 1955. http://www.peteseeger.net/HUAC.htm Pour une approche plus globale dans le monde de l'audiovisuel voir : Brenda Murphy, *Congressional Theater. Dramatizing Mccarthyism on Stage, Film and Television* [1999], New York, Cambridge University Press, 1999, 310 p.

1242 Cité *in* Walter Goodman, *The Committee : The Extraordinary Career of the House Committee on Un-American Activities* [1969], Londres, Secker and Narburg, 1969, pp. 173-174.

1243 Marie-France Toinet, *op cit*, p. 129.

1244 Alberg Maltz, Dalton Trumbo, Samuel Ornitz, Adrian Scott, John Howard Lawson, Edward Dmitryck, Lester Cole, Alvah Bessie, Herbert Biberman et Ring Lardner furent les « 10 d'Hollywood ». Pourquoi eux ? « L'appartenance politique, présente ou passée au Parti Communiste, le militantisme, le contenu soi-disant subversif de leurs films, et sans doute l'identité juive de certains de ces scénaristes, c'est-à-dire 6 sur 10, sont autant d'hypothèses vraisemblables ». Françoise Weil, « Le "danger clair et présent" représenté par les "Dix de Hollywood", un exemple de la politique de l'amalgame » *in* Jean-Robert Rougé, Michel Antoine (dir.), *op cit*, p. 256.

1245 Elizabeth Pontikes, Giacomo Negro, Hayagreeva Rao, « Stained red : A Study of Stigma by Association to Blacklisted Artists during the "Red Scare" in Hollywood », *American Sociological Review*, Vol. 75, N° 3, 2010, pp. 468-469.

noire d'Hollywood. En effet, les premiers étaient en quelque sorte hors d'atteinte, comme protégés par leur statut de star et leur notoriété, les troisièmes, quant à eux, restaient trop anonymes pour être véritablement exposés.

Reste enfin, avant d'étudier le dernier moment de tension conspirationniste anticommuniste aux États-Unis à travers la mouvance Tea Party, à dresser un bilan du maccarthysme. Sur le plan strictement pénal, on serait tenté de dire que finalement l'ampleur de la chasse aux sorcières fut dérisoire : 2 exécutions (les époux Rosenberg), 163 expulsions, 13 dénaturalisations, 89 condamnations sur le fondement du *Smith Act* et des dizaines d'amendes pour outrage au Congrès[1246]. Cependant, ce bilan chiffré masque la réalité sociopolitique et sociale de la répression engendrée par la chasse aux sorcières puisque c'est la vie quotidienne de « 13 millions »[1247] d'Américains salariés du secteur privé qui fut en réalité chamboulée du fait d'un simple soupçon de communisme lancé contre eux. En outre, mis à part les quelques rares cas de suicides, ce furent 11 500 individus renvoyés de leurs emplois publics pour de simples présomptions, 12 000 « démissions » dans la fonction publique fédérale, des centaines d'arrestations et d'auditions jetant l'opprobre sur des innocents, 2,3 millions d'enquêtes ouvertes sur simple présomption, dénonciation anonyme ou calomnieuse à l'encontre de fonctionnaires fédéraux dont 40 000 enquêtes approfondies, des millions de vies familiales, sociales et professionnelles brisées sur la base de simples soupçons lancés sur la place publique.

En somme, par les graves restrictions adoptées aux libertés publiques au nom d'un danger largement imaginaire, par l'absence quasiment totale d'opposition organisée, par ses méthodes, par son immixtion dans la sphère privée et par son impact sur elle, « on peut estimer que le phénomène américain emprunte certains de ses aspects à une sorte de sous-totalitarisme »[1248].

1246 David Caute, *op cit,* 697 p. Marie-France Toinet, *op cit*, pp. 192-193.
1247 James L. Gibson, *art cit*, p. 514.
1248 Marie-France Toinet, *op cit*, p. 8.

3°) La mouvance Tea Party : anticommunisme et nativisme conspirationnistes contemporains

Née le 19 février 2009 à Chicago à la suite d'une déclaration rageuse du journaliste économique Rick Santelli[1249] qui réclamait une nouvelle Tea Party afin de lutter contre la pression fiscale jugée excessive[1250], la mouvance Tea Party a connu une ascension fulgurante jusqu'en fin d'année 2010 avant de s'engager inexorablement sur la voie du déclin lors des primaires Républicaines pour l'élection présidentielle de 2012. Mouvement éphémère, le Tea Party n'en demeure pas moins profondément ancré dans la culture paroissiale américaine[1251] de l'anti-étatisme[1252], de l'anticommunisme[1253], du conspirationnisme et du nativisme. En effet, plus qu'un mouvement unique et monolithique, le terme de mouvance nous semble bien plus adapté dans la mesure où le Tea Party est bien plus une coalition hétérogène, polymorphe, hyper-décentralisée et dont les différentes factions sont *in fine* plus rivales qu'alliées. Dès lors plusieurs questions doivent être abordées. Tout d'abord, c'est la nature même de cette mouvance qu'il convient d'interroger, avons-nous à faire à un véritable mouvement populaire par le bas, *grassroots* dans le vocable américain, dans une logique *bottom-up* ou bien sommes-nous face à une création artificielle, *atroturf*, œuvre des forces conservatrices traditionnelles dominées par ces élites dans une logique

1249 http://www.youtube.com/watch?v=wcvSjKCU_Zo

1250 Le nom de Tea Party fait référence à un épisode fameux de la Révolution Américaine lorsque le 16 décembre 1773, des hommes déguisés en indiens précipitèrent une cargaison de thé dans la baie de Boston afin de dénoncer la tyrannie fiscale supposément exercée par la Couronne britannique alors que les colons américains ne sont pas représentés au Parlement de Westminster. Dans les faits, le célèbre slogan « No Taxation Without Representation » (pas d'impôts sans représentation) attribué au leader révolutionnaire Patrick Henry doit être compris, nous dit Robert R. Palmer, comme « No Taxation With Representaion » (Pas d'impôts mais représentation) ; d'autant plus que la pression fiscale pesant sur les colonies américaines est dérisoire au regard de celle exercée sur la métropole. L'idée d'une tyrannie fiscale du roi George relève bien plus de l'imaginaire collectif, du ressenti ou de la mythologie révolutionnaire américaine que de la véracité factuelle. Robert. R. Palmer *« No Taxation with representation »*. Robert R. Palmer, *The Age of Democratic Revolution: A political history of Europe and America, 1760 – 1800. Tome I: The Challenge* [1959], Princeton, Princeton University Press, 1989, p. 155. Par ailleurs, le mot TEA signifie également *Taxed Enough Already*, c'est-à-dire « déjà assez imposé ».

1251 Dans la culture populaire, *Les Simpson* ont moqué la rhétorique simpliste, manichéenne et populiste du Tea Party. En effet, Homer, suite à une crise de colère fondatrice évocatrice de celle de Santelli, se retrouve à la manière de Glenn Beck animateur d'un Talk-Show conservateur (*Gut Check with Homer Simpson*) et à la tête d'un mouvement ayant pour emblème une saucière. Devenu un présentateur vedette démagogue, façon Sean Hannity ou Rush Limbaugh, Homer lance des diatribes anti-impôts ou anti-Obama qui le conduisent à soutenir la campagne présidentielle républicaine du guitariste *heavy metal* Ted Nugent, symbole du *redneck* américain adepte de chasse à l'arc ou au fusil automatique, très religieux, apologétique des armes et rejetant les intellectuels ou les homosexuels. A titre d'exemple, Nugent, en 2008, avait menacé de tuer le président Obama qualifié de « petite merde à qui il allait dire de lui sucer le flingue ». http://www.rollingstone.com/music/news/ted-nugent-threatens-to-kill-barack-obama-and-hillary-clinton-during-vicious-onstage-rant-20070824. Mark Kirkland, « Politically Inept, With Homer Simpson », *les Simpson*, Saison 23, Épisode 10, 8 janvier 2012, 20,35 min.

1252 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 1 I-A et B

1253 La mouvance Tea Party s'inscrit ainsi dans l'héritage de la John Birch Society, Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2-I-D-2°), ainsi que des mouvements antitaxes des années 1970. Voir : Sean Wilentz, « Confounding Fathers : The Roots of Tea Party's Cold War », *The New Yorker*, 18 Octobre 2010.

top-down. Ensuite, qui sont les Tea Partiers ? Doivent-ils ou non être limités aux extrémistes dénonçant Obama comme un socialiste ou un nazi mis en avant par les médias libéraux pour moquer, y compris sur le registre sexuel[1254], l'idiotie et l'ignorance des manifestants ou aux propos ineptes tenus par certaines figures locales comme Sharron Angle ou Christine O'Donnell[1255] ?Pour répondre à ses interrogations, nous dresserons une sociologie politique des Tea Parties en insistant particulièrement sur les dissensions internes de la mouvance en six organisations majeures, sur l'idéal-type du militant ainsi que sur la place de l'activisme féminin, novateur pour un mouvement conservateur américain. Enfin, il conviendra de se pencher sur la traduction électorale de la contestation née de la mouvance Tea Party, d'un succès en trompe l'œil aux élections de mi-mandat de novembre 2010 jusqu'à à l'échec présidentiel de 2012.

Apparu en 2009 sur la scène politique américaine, le Tea Party n'est pas né *ex-nihilo*. Bien au contraire, le mouvement s'inscrit dans la filiation à la fois de l'anticommunisme américain, du maccarthysme[1256] et, surtout, de la John Birch Society[1257], ainsi que des mouvements antitaxes et conspirationnistes des années 1960 et 1970[1258]. En effet, les Tea Partiers, à la suite du présentateur de Talk-Show Glenn Beck, se réclament par leurs lectures de l'héritage de Cleon Skousen, fondateur de la All American Society, pour qui le gouvernement dirigé secrètement par des communistes menace en permanence les États-Unis de disparition[1259], ou encore de Robert Lyon instigateur en 1973 du Tax Rebellion Committee qui organisa une manifestation commémorative du bicentenaire des événements bostonniens destinée à dénoncer une pression fiscale jugée excessive[1260]. De même,

1254 Les Tea Partiers sont également appelés les Tea Baggers, littéralement les porteurs de thé. Or, dans l'argot américain l'expression tea bagging désigne une pratique sexuelle bucco-génitale. Les Tea Baggers constituent alors les pratiquants du Tea bagging. Les allusions sexuelles font alors florès dans les médias libéraux, notamment Rachel Maddow sur MSNBC, afin de moquer le Tea Party comme un mouvement de conservateurs sexuellement frustrés. http://www.youtube.com/watch?v=OLsKt4O4Yw8 Sur le même registre, l'adoption en 2008 à l'initiative de l'Administration Obama du Economic Stimulus Act a donné lieu à quelques jeux de mots, notamment au regard des propos sur la masturbation tenus par Christine O'Donnell, relatif à la volonté des Tea Baggers de ne pas vouloir être « stimulés ».

1255 A titre d'exemple, Sharron Angle, candidate sénatoriale dans l'État du Nevada en 20101 avait affirmé que la Constitution voulue par les Pères Fondateurs ne traitait pas de gouvernement, que les États-Unis étaient menacés par une vague d'immigration canadienne. Pierre Guerlain, « Le Tea Party : un mouvement protestataire financé par des milliardaires. Les théories du complot comme stratégie de lutte des classes par le haut », *Agone*, N° 47, 2012, p. 156. Quant à Christine O'Donnell, elle voit la masturbation comme un adultère et est persuadée que Barack Obama est un islamiste.

1256 Pap Ndiaye, « Du maccarthysme au Tea Party », *Critique*, Vol. 1, N° 776-777, 2012, pp. 119-128.

1257 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 I-D-2°)

1258 Sean Wilentz, « Confounding Fathers : The Roots of Tea Party's Cold War », *The New Yorker*, 18 Octobre 2010, pp. 32-39.

1259 Romain Huret, « Le mouvement Tea Party, une illusion ? », *Hérodote*, Vol. 2, N° 149, 2013, p. 107. Pour plus de détails sur l'importance de Cleon Skousen sur l'extrême droite américaine voir Jeffrey Rosen, « Radical Constitutionnalism », *New York Times Magazine*, pp. 36-48.

1260 Romain Huret, *art cit*, p. 109.

le Tea Party, bien que ses cadres s'en défendent[1261], s'inscrit dans la tradition nativiste et xénophobe américaine, en témoigne les *birthers* qui doutent ouvertement de l'identité américaine de Barack Obama[1262] ou qui l'accusent d'être une sorte de crypto-musulman[1263]. Plus encore, c'est à la faveur d'un contexte de crise économique globale, d'effondrement des marchés financiers que la révolte conservatrice contre les impôts, les sauvetages financiers (*bailouts*) de banques ou d'entreprises, l'assurance maladie obligatoire (*Health Care*) rebaptisée *Obama Care* a pris corps[1264] ; la prise de position de Santelli ne constituant alors que le catalyseur ayant permis à une colère latente de s'organiser. En effet, il semblerait qu'en plus du contexte de crise objective, l'état d'esprit collectif, le ressenti ou la perception face à la répression politique exercée par l'État ait constitué un terreau très favorable aux excès voyant dans un plan de relance keynésien de l'économie et l'obligation de contracter une assurance maladie privée une tentative d'imposer le socialisme aux États-Unis[1265]. En effet, dans la lignée de son étude sur la répression politique et sa perception à l'époque maccarthyste[1266], Gibson a mis en évidence un paradoxe : d'un côté, il montre que les citoyens

1261 John O'Hara, *A New American Tea Party* [2010], Hoboken, John Wiley & Sons, 2010, 308 p. Cependant, lors des manifestions du 12 Septembre 2009 à Washington, des Congresmen noirs tentant de pénétrer dans le Capitol furent traités de « nègres » et le Représentant Barney Frank, homosexuel déclaré, fut qualifié de « pédale » et des slogans antisémites parcoururent la foule. Ronald P. Formisano, *The Tea Party. A Brief History* [2012], Baltimore, The John Hopkins University Press, 2012, p. 31.

1262 En effet, les *Birthers* émettent des doutes sur l'identité américaine du Président Obama, affirmant ainsi que n'étant pas né aux États-Unis mais au Kenya, sa présidence serait dès lors inconstitutionnelle. Joseph Lowndres, « The Past and The Future of Race in the Tea Party Movement » *in* Christine Trost, Lawrence Rosenthal (dir.), *Steep. The Precipitous Rise of the Tea Party* [2012], Berkeley, University of California Press, 2012, p. 156. Malgré la publication de son certificat de naissance attestant de sa naissance à Hawaï, 26% des Tea Partiers continuent à penser que Barack Obama ne dispose pas d'une tel certificat ; et 32% considèrent comme faux qu'il soit né aux États-Unis. University of Wahisngton Insitute for the Study of Ethnicity, Race and Sexuality, *2011 Multy-States Survey of Race and Politics* http://depts.washington.edu/uwiser/Obama_facts.pdf

1263 Pierre Guerlain, *art cit*, p 151. Preuve de cette crainte d'un Barack Obama cherchant à imposer secrètement l'islam aux États-Unis, 15 États parmi lesquels le Wyoming ou le Tennessee ont banni par la loi, ou projettent de bannir, la Charia, sans qu'il n'est jamais été proposé de la mettre en application. Ronald P. Formisano, *op cit*, p. 55.

1264 Présenté comme inconstitutionnel par les tenants du Tea Party, la Cour Suprême a finalement tranché en faveur du *Health Care* dans son arrêt du 28 Juin 2012, *National Federation of Independant Buisiness v. Sebeluis*. Saisie en Avril 2010 par le ministre de la justice de Virginie, Kenneth Cuccinelli, au motif que le gouvernement fédéral n'était pas compétent à intervenir dans le domaine de la santé qui relèverait du droit des États, la Cour Suprême a estimé que, sur le fondement de la clause commerciale, l'État fédéral était fondé à intervenir pour réguler les relations marchandes entre les entités fédérées. La Cour suprême retenait alors une conception mercantile de l'assurance santé considérée comme un marché soumis aux lois de la libre concurrence.

1265 Notons que la dénonciation des mesures socialistes, notamment chez les libertariens du Tea Party, est à géométrie variable. Tout d'abord, Rand Paul, sénateur du Kentucky, fustige le dispositif *Health Care* comme contraire aux libertés individuelles de choisir ou non de dépenser de l'argent pour une assurance maladie privée ; dans le même temps, ophtalmologiste de son état, celui-ci perçoit plusieurs milliers de dollars annuellement de la part de l'État fédéral dans le cadre des dispositifs *medicare* et *medicaid*, systèmes d'assurances publiques offrant une couverture maladie minimale aux plus anciens et aux plus pauvres. De la même manière, Andy Morris dans le Maryland fit en 2010 campagne contre le *Obama Care* taxé de mesure socialiste ; une fois élu il s'offusqua publiquement que l'assurance maladie attachée à sa fonction de Représentant, prise en charge intégralement par le gouvernement fédéral, ne soit effective que 28 jours après sa prise de fonction. Ronald P. Formissano, *op cit*, p. 88. Aux États-Unis, l'expression « libertarians with Benefits » désigne ce type de libertariens qui tout en fustigeant l'État et ses dépenses en sont pour autant de larges bénéficiaires.

1266 James L. Gibson, *art cit*, pp. 511-529.

interrogés ont une tendance bien plus importante à croire en l'existence d'un gouvernement liberticide ; de l'autre, il existe une grande intolérance du public envers les groupes détestés. Aussi, 45,7% des citoyens américains interrogés se plaignent que la liberté d'expression a reculé aux États-Unis, 30,8% pensent qu'il est interdit de tenir un discours critique à l'endroit du gouvernement, 40,2% croient que les meetings publics sont prohibés et 32,5% que les manifestations sont proscrites[1267]. A l'inverse, ces mêmes enquêtés répondent qu'ils sont favorables à l'interdiction de parler publiquement à 57,5%, de manifester à 59,7% et de candidater aux élections à 61,6% pour le groupe sociopolitique qu'ils détestent le plus ; si l'on élargit aux autres groupes qu'ils détestent, de manière plus secondaire, les chiffres restent élevés puisque 51,4% soutiennent l'interdiction de parler publiquement, 54,4% de se porter candidat aux élections et 57,4% de manifester[1268]. Si l'on se penche sur la nature de ces groupes détestés et jugés dangereux pour la société américaine, il apparaît que, hormis le Klan et les nazis haïs par une large majorité d'Américains, cinq des huit groupes nommés sont clairement les adversaires désignés des conservateurs : les musulmans radicaux à 37,4%, les athées à 21,4%, les communistes à 19,6%, les défenseurs des droits des homosexuels à 15,5% et les militants pro-avortement à 9,8%[1269]. Alors, si l'étude date de 2008, c'est-à-dire à dire un an avant la naissance du Tea Party, et qu'il est donc impossible de savoir s'il existe une surreprésentation des conservateurs ou des futurs Tea Partiers dans la détestation de tel ou tel groupe par rapport à la moyenne de l'ensemble de la population, il est tout de même possible de noter qu'il existait un environnement sociétal favorable à son émergence. En effet, il convient de relever qu'en majorité, qualitativement et quantitativement, l'intolérance politique se concentre vers des groupes plutôt assimilés au libéralisme et aux courants progressistes opposés au conservatisme et à la droite chrétienne. A titre d'exemple, si les sondés sont respectivement favorables à 56,8% et 53,6% à l'interdiction de l'islam radical et du communisme aux États-Unis, en revanche 52,6% sont opposés à l'interdiction du fondamentalisme chrétien sur le sol américain[1270]. Dès lors, la question qui se pose est de savoir si, sur le fondement de ce terreau favorable, de cet ancrage culturel, l'émergence et surtout l'ascension du Tea Party sont le fruit d'un mouvement populaire spontané, *grassroots*, ou bien le bras armé des forces conservatrices traditionnelles, c'est-à-dire un mouvement *astroturf*.

1267 James L Gibson, « Intolerence and Political Repression in the United States : A Half Century after McCartyism », *American Journal of Political Science*, Vol. 52, N° 1, 2008, pp. 99-100.
1268 *Ibid*. p. 104.
1269 *Ibid*. p. 102. Les trois autres étant les militaristes à 20,5%, les anti-avortement à 6,4% et les chrétiens fondamentalistes à 5%, soit des groupes conservateurs.
1270 *Ibid*. p. 104.

« Dans quelle mesure vient-il du bas, de gens ordinaires, particulièrement de ceux qui n'étaient pas au préalable engagés en politique ou, dans quelle mesure a-t-il été créé par des entreprises, des milliardaires et des médias de droite cherchant à favoriser leur propre programme ? »[1271].

Cette question sur la nature de la mouvance Tea Party, mouvement *grassroots* pour Romain Huret[1272] ou *astroturf* pour Pierre Guerlain[1273], est sans conteste celle qui soulève le plus de controverses et de débats en sciences sociales. Pour notre part, après avoir mis en perspective les arguments des deux positions, nous opterons une voie intermédiaire à même de les dépasser et même de les réconcilier. Aussi, en empruntant à Charles Tilly et Sydney Tarrow[1274] les notions de *facilitation* et de *mobilisation facilitée*, il apparaîtra alors que si le Tea Party est bien une organisation hyper-décentralisée fonctionnant sur un large tissu local d'organisations populaires, il n'en demeure pas moins que les sections les plus actives sont celles où il existe des militants conservateurs expérimentés et largement insérés dans les organisations conservatrices préexistantes, le parti Républicain y compris. De la même manière, le soutien financier apporté aux candidats par des milliardaires ou des fondations conservatrices, la mise à disposition d'orateurs lors des rassemblements ainsi que soutien logistique et matériel fourni ont joué un grand rôle dans la formation militante qui a permis au Tea Party de se développer à grande échelle.

Pour les partisans de l'approche *grassroots*, l'accent est d'abord mis sur la sociologie du mouvement, en particulier sur l'idéal-type du militant du Tea Party c'est-à-dire un homme (51%), blanc (81%), relativement âgé, 45 ans et plus (57%), plus conservateur que la moyenne des Républicains[1275] et plus éduqué que la moyenne des Américains, 65% ont fréquenté l'Université. Ils appartiennent également aux catégories sociales aisées (76%) vivant en majorité dans des banlieues résidentielles (41%) du Sud (45%) et de l'Ouest (21%) des États-Unis[1276]. En d'autres termes, l'image d'individus totalement déclassés ou d'individus peu doués de capital culturel et scolaire telle que mise en avant par les médias libéraux pour discréditer le mouvement ne reflète pas la nature véritable des Tea Partiers. Plus encore, si les hommes sont légèrement majoritaires, le rôle considérable et inédit joué par les femmes dans le mouvement conservateur américain plaide en

1271 Ronald P. Formisano, *op cit*, p. 6.
1272 Romain Huret, *art cit*, pp. 105-113.
1273 Pierre Guerlain, *art cit*, pp. 145-165.
1274 Charles Tilly, Sydney Tarrow, *Politique et conflits : de la grève à la révolution* [1978], tr. fr. Rachel Bouyssou, Paris, Les presses de Sciences Po, 2008, 396 p.
1275 Cf *Infra*. A titre d'illustration, notons que 63% des Tea Partiers déclarent avoir comme source principale d'information Fox News. Ronald P. Formisano, *op cit*, p. 109.
1276 Kate Zernike, Megan Thee-Brenan, « Poll Finds Tea Party Backers Whealthier and More Educated », *New York Times*, 14 Avril 2010.

faveur d'une logique par le bas. En effet, traditionnellement masculin et même virisliste depuis le renouveau du conservatisme dans les années 1960 et l'émergence la nouvelle droite[1277], le Tea Party est largement organisé par des *soccer moms*[1278], rebaptisées par Sarah Palin dans leur version offensive, si ce n'est agressive, les *mama grizzlies*. Ainsi, parmi les figures nationales du Tea Party, outre Sarah Palin, on compte Michelle Bachmann, Christine O'Donnell, Amy Kremer, porte-parole du Tea Party Express, Jenny Beth Martin, fondatrice du Tea Party Patriots, Phyllis Schalfly ou encore Sharron Angle ; au niveau local, « il y a peut-être jusqu'à plus de femmes que d'hommes à occuper des fonctions dirigeantes »[1279]. Aussi, il semble bien que le Tea Party en tant qu'organisation par le bas soit en mesure de permettre aux femmes de contourner le processus de sélection des élites conservatrices, au sein du Parti Républicain tout autant que dans la droite chrétienne, caractérisé par une domination masculine, en tout particulier parce que les modalités d'expression locales du Tea Party s'articulent autour des « rituels familiaux »[1280] maîtrisés par les *mama grizzlies*. En effet, selon l'animatrice conservatrice de Talk-Show Dana Loesh, le Tea Party doit constituer la traduction politique de l'engagement maternel, c'est-à-dire la volonté de protéger ses enfants, de leur offrir à la fois une sécurité matérielle et physique ainsi que de leur assurer un avenir serein[1281]. Pourtant, ces *mama grizzlies* ne sont pas représentatives des femmes américaines dans leur ensemble qui, de manière générale, sont bien plus identifiées comme Démocrates et favorables à l'État providence[1282]. D'ailleurs, seules 17% des femmes américaines se déclarent favorables au Tea Party[1283]. Sur le plan sociologique, elles apparaissent être blanches à 82,3%, âgées de 65 et plus, originaires du Sud et de l'Ouest à 57,1%, et appartenant au décile supérieur (100 000 dollars et plus) à 15,4%, c'est-à-dire trois fois plus que la moyenne nationale. Elles sont également diplômées de

1277 David Faber, Jeff Roche (dir.), *The Conservatives sixties* [2003], New York, Peter Long Publishing, 2003, 211 p. Lisa McGirr, *Suburban Warriors : The Origins of the New American Right. Politics and Society in Twentieth Century America* [2002], Princeton, Princeton University Press, 2002, 416 p.

1278 Les *soccers mom* sont ces mères de famille, généralement blanches, appartenant aux classes moyennes ou classes moyennes supérieures vivant dans des banlieues pavillonnaires. Leur surnom vient du fait que, leurs maris occupés par leurs activités professionnelles, il leur appartient d'accompagner leurs enfants partout, y compris au football (*soccer*) et de les encourager. En Alaska, la variante de la *soccer mom* est la *hockey mom*, sport numéro un au dans l'État.

1279 Melissa Deckman, « Of Mama Grizzlies and Politics. Women and the Tea Party » *in* Christine Trost, Lawrence Rosenthal (dir.), *Steep. The Precipitous Rise of the Tea Party* [2012], Berkeley, University of California Press, 2012, p. 172.

1280 Kenneth P. Vogel, « Face of Tea Party is Female », *Politico*, 26 Mars 2010.

1281 Melissa Deckman, *op cit*, p. 174.

1282 Karen Kaufmann, John R. Petrocik, « The Changing Politics of American Men : Understanding the Sources of the Gender Gap », *American Journal of Political Science*, Vol. 43, N° 3, 1999, pp. 864-997. Karen Kaufman, « The Partisan Paradox : Religious Commitment and the Gender Gap in Party Identification », *Public Opinion Quarterly*, Vol. 68, N° 4, 2004, pp. 491-511. Susan J. Carroll « Voting Choices : Meet You at the Gender Gap » *in* Susan J. Caroll, Richard L. Fox (dir.), *Gender and Elections : Shaping the Future of American Politics* [2006], Cambridge, Cambridge University Press, 2006, pp. 74-96.

1283 Melissa Deckman, *op cit*, p. 188.

l'enseignement supérieur à 65,6%. En comparaison, l'américaine moyenne est certes blanche mais seulement à 68,9% (soit une différence de 13,4 points), est âgée de 45 à 54 ans, est plutôt originaire du Nord-Est, gagne moins de 30 000 dollars de revenus annuels et n'est titulaire que du diplôme sanctionnant la fin des études secondaires[1284]. Au plan idéologique, il apparaît également que les femmes du Tea Party sont bien plus conservatrices, 71,4% contre 37,3% de la population féminine totale, particulièrement sur les question d'avortement et de droits des homosexuels ; même chose au plan religieux puisque les femmes du Tea Party déclarent à 61,8% participer à un office religieux au moins une fois par semaine (contre 43,1 de la population féminine totale), à 83,3% que la religion occupe une place fondamentale dans leur vie (65,5% pour l'ensemble des américaines), et à 52% que la Bible dispense une vérité littérale, y compris sur le plan de la Création de l'Homme (contre 37,7%)[1285]. En somme, il ressort que les femmes du Tea Party sont largement minoritaires au regard de l'ensemble de la population féminine américaine et qu'elles ne ressemblent en rien à l'américaine type. Or, il semble bien que malgré une volonté réelle des *mama grizzlies* de participer activement à un mouvement populaire (*grassroots*) leur mise en avant, tant au niveau local que national, réponde tout autant à une stratégie délibérée des organisations conservatrices traditionnelles, le Parti Républicain et la droite chrétienne, afin d'attirer à elles des femmes américaines généralement plus Démocrates et éprises de justice sociale. De sorte que, si la dimension populaire est indéniable, il semblerait que la mise en évidence de leadership féminin doit aussi être lue comme une part d'instrumentalisation politique pour faire apparaître un mouvement *astroturf* comme spontané, par le bas.

Enfin, le dernier argument mis en évidence par les tenants de l'interprétation *grassroots* des Tea Parties est celui du caractère hyper-décentralisé du mouvement puisque les quelques 2 500 à 3 000 sections locales comptant environ 330 000 membres[1286] s'articulent autour de six factions principales plus rivales qu'alliées : le FreedomWorks Tea Party, le 1776 Tea Party, le Tea Party Nation, le Tea Party Patriots, le Tea Party Express et, enfin, le Patriot Action Network.

1284 Melissa Deckman, *op cit*, p. 176.
1285 *Ibid*. pp. 177-179.
1286 Devin Burghart, « View From the Top. Report on Six National Tea Party Organizations » *in* Christine Trost, Lawrence Rosenthal (dir.), *op cit*, p. 68. Ce chiffre de 330 000 ne recouvre que les personnes actives au sein du Tea Party, c'est-à-dire celles qui sont enregistrées sur l'un des différents sites web de la mouvance. Un second cercle de militants, c'est-à-dire ceux qui participent aux manifestations du Tea Party sans appartenir officiellement aux différentes ramifications locales est estimé quant à lui à quelques millions. *Ibid*. Enfin, si l'on se penche sur la réception du Tea Party dans a société globale, il apparaît selon les sondages que 20% des Américains soutiennent le mouvement. Aurélie Godet, *Le Tea Party. Portrait d'une Amérique désorientée* [2012], Paris, Vendémiaire, 2012, p. 7. Au regard des estimations démographiques, ceci signifie qu'un peu plus de 62 millions d'Américains sur un peu plus de 310 millions sont sympathisants du Tea Party sans pour autant s'engager dans la voie du militantisme.

Le FreedomWorks Tea Party est une organisation conservatrice d'essence libertarienne issue de la fondation FreedomWorks née en 2004 d'une scission avec le think-tank Citizens for a Sound Economy (CSE)[1287]. Souvent présentée comme l'organisation mère « ayant donné naissance au mouvement Tea Party »[1288], elle n'en a pas moins connu un démarrage timide. En effet, organisation pionnière bénéficiant du plus large réseau de soutiens dans l'opinion publique, avec plus de 4 millions de dollars levés en en 2008[1289], le FreedomWorks Tea Party constitue pourtant la seconde plus petite branche du Tea Party en terme de militants actifs avec, en Août 2010, 15 044 membres recensés. En revanche en juin 2011, le nombre d'adhésions au FreedomWorks Tea Party grimpait à 94 308 ce qui en faisait la seconde plus grande organisation[1290]. Allié à une autre fondation conservatrice, Our Country Deserve Better, le FreedomWorks Tea Party allait donner naissance, en 2009, à l'une des deux plus grandes factions du Tea Party, le Tea Party Express, ainsi qu'à une lecture *astroturf* du mouvement comme en témoignent les propos de Nancy Pelosi alors Présidente (*Speaker*) de la Chambre des Représentants. « Ce n'est pas véritablement un mouvement populaire (*grassroots*). C'est instrumentalisé (*astroturf*) par des gens parmi les plus riches d'Amérique afin de maintenir la pression sur les baisses d'impôts en faveur des plus aisés au détriment des classes moyennes »[1291]. Ainsi, derrière FreedomWorks et Our Country Deserves Better se cachent de grandes entreprises telles que le cigarettier Philipp Moris, les géants des télécommunications AT&T ou Verizon, des milliardaires comme les frères Koch, dont le père fut l'un des Fondateurs de la John Birch Society, et Howard Kaloogian[1292] qui cherchent à n'importe quel prix à diminuer les taxes et à réduire à néant l'interventionnisme étatique ou le rôle des syndicats. De ce point de vue, « Le Tea Party, contrairement à ce que certains médias ont affirmé, s'inscrit dans une longue tradition réactionnaire [...] qui cherche à annuler toutes les conquêtes sociales du XXe siècle […] La caricature nauséabonde d'un Obama socialiste et musulman est le masque simpliste d'une détermination idéologique téléguidée par les financiers de la mouvance »[1293]. On retrouve ici une caractéristique majeure de l'anticommunisme américain que nous avons déjà rencontrée avec la « Peur Rouge » ou le maccarthysme : son hybridation avec d'autres haines comme le nativisme xénophobe, l'antisyndicalisme ou encore l'antilibéralisme.

1287 Néanmoins le site web de l'organisation maintient sa date de naissance en 1984, c'est-à-dire celle du CSE. http://www.freedomworks.org/about/about-freedomworks
1288 Devin Burghart, *op cit*, p. 69
1289 *Ibid*. pp. 109-110.
1290 Le 23 Juillet 2013, date à laquelle nous consultons la rubrique connexion, du site de la fondation, il était revendiqué plus de 249 000 adhésions. http://connect.freedomworks.org/?source=www
1291 Nancy Pelosi cité *in* Ronald P. Formisano, *op cit*, p. 7.
1292 Pierre Guerlain, *op cit*, pp. 145-165.
1293 *Ibid*. pp. 150-151.

La deuxième faction, le 1776 Tea Party[1294] est à la fois la plus authentiquement *grassroots,* la plus faible numériquement avec 6 987 membres enregistrés en Août 2011[1295] et la plus extrémiste des organisations du Tea Party. Fondé par Dale Robertson, le 1776 Tea Party est ouvertement nativiste et s'oppose vertement au Président Obama accusé de mener une présidence inconstitutionnelle ou de conduire les États-Unis vers le socialisme et l'islam[1296]. Ce mouvement raciste et conspirationniste reste d'ailleurs célèbre pour avoir accusé le Président Américain d'être un proxénète[1297]. Proche des organisations patriotiques de type paramilitaire[1298], le 1776 Tea Party, par la voix de son leader Dale Robertson, a défendu des positions antisémites lors de l'émission radiophonique *Tea Party Hour*[1299] où il accusait les banquiers juifs internationaux d'être derrière la crise économique et financière de la fin de la décennie 2000. Enfin, le 1776 Tea Party fut la seule et unique faction à soutenir lors des élections de mi-mandat de 2010 une candidate Démocrate en la personne de Kesha Rogers dans le 22ème District du Texas. Cependant, il faut immédiatement noter que Rogers est une Démocrate d'un type particulier puisqu'elle est une figure de proue du mouvement LaRouche. Kesha Rogers avait ainsi remporté, le 3 mars 2010, la primaire Démocrate pour la Chambre des Représentants dans le 22ème district au Texas avec 52,3% des suffrages exprimés (7 465 voix sur 14 277), laissant ses adversaires loin derrière elle avec 27,7% pour Doug Blatt, et 20% pour John Wielder. Le point principal du programme de Rogers était la destitution, *Impeachment*, de Barak Obama et la mise en place des théories économiques de Lyndon LaRouche. Elle fut alors la candidate officielle du Parti Démocrate lors des élections du 2 novembre 2010 face au Républicain sortant Pete Olson. Malgré le soutien du 1776 Tea Party et de Dale Robertson[1300], Kesha Rogers a perdu les élections mais a tout de même obtenu 30% des suffrages exprimés soit environ 60 000 voix[1301]. Cependant cette défaite n'a pas entamé l'ambition de la jeune femme puisqu'en 2012, signe de son implantation locale grandissante, elle remportait à nouveau la primaire Démocrate dans le 22ème District pour le poste de Représentant[1302] ; à nouveau opposée au

1294 http://www.teaparty.org/
1295 Devin Burghart, *op cit*, p. 73.
1296 http://www.teaparty.org/impeach-obama-fax/
1297 Zachary Roth, « Tea Party Fundraising Email Shows Obama as Pimp », *Ta lking Points Memo*, 28 Janvier 2010. Nous reproduisons en annexe la photo où le président apparaît grimé en proxénète (*pimp*). Annexe N° 16 : Obama proxénète selon les militants du 1776 Tea Party.
1298 http://www.teaparty.org/hottea/
1299 Devin Burghart, *op cit*, p. 74.
1300 Malgré une proposition d'alliance au niveau nationale par certains leaders du Tea Party comme Dale Robertson ou Rand Paul, Lyndon LaRouche a rejeté unilatéralement le mouvement, le dénonçant comme nazi. http://larouchepac.com/node/16387
1301 http://innovation.cq.com/media/election2010/?ref=rc#5
1302 http://www.politico.com/2012-election/map/#/House/2012/Primary/TX

Républicain sortant Pete Olson, elle connut une nouvelle défaite électorale[1303].

La troisième faction, constituée par le Patriot Action Network aussi dénommé ResistNet Tea Party, se présente comme « le plus grand réseau d'action sociale conservateur du pays »[1304] et comptait, en Août 2011, 81 248 membres enregistrés sur son site web[1305]. Mouvement chrétien et homophobe[1306], le Patriot Action Network « est un point de rencontre pour les nativistes, les adeptes des milices patriotiques, les *birthers*, les suprématistes blancs et les islamophobes »[1307].

La quatrième faction, le Tea Party Nation[1308] basé à Nashville dans le Tennessee, est en quelque sorte la version attrape-tout du Tea Party puisqu'elle regroupe aussi bien des conservateurs traditionnels préoccupés par des questions de valeurs que des *birthers* extrémistes au point « de faire l'apologie d'un nationalisme chrétien et d'un suprématisme blanc très explicite »[1309]. De l'aveu même de son fondateur, Judson Phillips, le Tea Party Nation n'est pas là pour « attirer des modérés. Les modérés n'étant seulement ceux qui n'ont pas de vraies convictions »[1310]. Fort de près de 41 000 membres en Août 2011, le Tea Party Nation se veut à visée électoraliste et ne cachait pas son alliance avec le Parti Républicain afin de traduire la colère populaire dans les urnes en 2010. Aussi, Le Tea Party Nation soutint huit candidatures lors des élections de mi-mandat et obtint deux élus au Congrès[1311].

Les deux dernières branches du Tea Party, le Tea Party Patriots[1312] et le Tea Party Express[1313] constituent les deux factions les plus importantes de la mouvance et, dans le même temps, leurs conflits rythment sa vie et son développement. A l'origine, le Tea Party Patriots naît à première vue comme un groupe *grassroots* à partir d'une page Facebook alimentée par trois personnes : Jenny

1303 Notons toutefois une certaine progression de Rogers car si cette dernière reste largement battue par Olson en 2012, elle enregistre une progression de 2 points en obtenant près de 32% des suffrages exprimés, soit plus de 20 000 voix supplémentaires, et ceci sans le soutien du Tea Party. http://www.politico.com/2012-election/results/house/texas/ En 2014, Rogers échouait à remporter la primaire sénatoriale démocrate du Texas. http://www.politico.com/2014-election/results/map/senate/texas/#.U7P9wbEYOuN

1304 http://www.patriotactionnetwork.com/

1305 Devin Burghart, *op cit*, p. 76.

1306 A titre d'exemple, le Patriot Action Network avait lancé via l'autre site web de l'organisation, grassfire.com, une pétition afin que les jeunes scouts prêtent un serment antihomosexualité. http://www.grassfire.com/252/petition.asp

1307 Devin Burghart, *op cit*, p. 77.

1308 http://www.teapartynation.com/

1309 Devin Burghart, *op cit*, p. 77.

1310 Judson Phillips, « Tea Party Battles Racism Allegations », *Washington Post*, 5 Mai 2010.

1311 Devin Burghart, *op cit*, p. 78.

1312 http://www.teapartypatriots.org/

1313 http://www.teapartyexpress.org/

Beth Martin, Mark Meckler et Amy Kramer[1314] tous les trois proches du Parti Républicain et, pour Meckler membre du think-tank conservateur FreedomWorks, autant d'éléments qui viennent tempérer le caractère *grassroots* du mouvement. Ici encore apparaît la nature mixte du Tea Party entre mouvement *grassroots* et *astroturf*. Sur cette page Facebook les commentateurs exprimaient leur colère quant à la pression fiscale exercée par l'Administration Obama[1315]. Fort de près de 2 900 sections locales, le Tea Party Patriots entrait rapidement, en 2009, en conflit avec l'autre branche principale de la mouvance : le Tea Party Express. Deux raisons à cela, tout d'abord le départ de l'une des membres fondatrices du Tea Party Patriots, Amy Kremer, pour le Tea Party Express a entraîné une inimité entre les deux formations ainsi qu'un conflit personnel entre les anciens amis. Plus fondamentale, ensuite, est la rupture politique entre les deux groupes. En effet, si le Tea Party Patriots refusait de s'inscrire dans une logique de participation électorale, le Tea Party Express en revanche mettait en œuvre une stratégie électoraliste assumée afin de porter une majorité Républicaine au Congrès. En effet, la stratégie politique d'indépendance du Tea Party Patriots le conduisit à bien plus de radicalité notamment au plan local puisque dans le Sud des États-Unis il fit parfois alliance avec les chapitres du Klan ou eut même recours à la violence politique comme répertoire d'action[1316]. A l'inverse, le Tea Party Express est sans conteste la version la plus *astroturf* du Tea Party, il est même le véhicule du Parti Républicain pour capter et traduire en gains électoraux la colère populaire. En effet, prenant la suite du FreedomWorks Tea Party, le Tea Party Express proposait des longues tournées en bus, d'où son nom, afin de soutenir des candidats Républicains lors des élections de 2010, d'organiser des collectes de fonds ou de leur apporter un soutien logistique et organisationnel. Parmi les participants célèbres à ces tournées de propagande conservatrice, citons, Sarah Palin, Michelle Bachman ou encore Herman Cain. Financé par les frères Koch, Howard Koloogian, Freedom Works et Our Country Deserve Better, le mouvement dirigé par Mark Williams pour qui Obama « est un nazi, un raciste à moitié blanc et un raciste à moitié noir, un musulman indonésien cherchant à profiter de l'État providence »[1317], soutint ainsi

1314 Kremer reste célèbre pour une diatribe anti-Obama mêlant racisme et anti-étatisme qui semble résumer à elle seule la nature profonde du Tea Party. « Ils y de nombreuses raisons pour lesquelles je déteste Barack Obama, parmi lesquelles le Health Care, sa politique fiscale et son gouvernement de type socialiste qui instaure des impôts élevés et des dépenses coûteuses. Mais, plus que tout, plus que les raisons que je viens d'énoncer, je crois profondément et sincèrement que Barack Obama n'est pas éligible à la présidence d'un grand pays comme le nôtre. S'il est réellement éligible et qu'il n'a vraiment rien à cacher, pourquoi ne produit-il pas une véritable copie de son certificat de naissance ? ». Amy Kremer, « College Football Saterday – Lawsuit Dismissed », *Southern Belle Politics*, 25 Octobre 2008.

1315 https://www.facebook.com/teapartypatriots

1316 Devin Burghart, *op cit*, pp. 81-82.

1317 Alex Brant-Zawdzki, « Mark Williams Posts Offensives Images of Muhammad », *Huffington Post,* 17 Mars 2010.

117 candidats[1318] lors des élections générales de 2010[1319] dont Sharron Angle, Michelle Bachmann, Marco Rubio, Jim De Mint ou encore Ron et Rand Paul.

De cette présentation il ressort alors qu'il est impossible de dire de manière définitive, comme Romain Huret, que le Tea Party est un mouvement authentiquement populaire, *grassroots*, ou, à la manière de Pierre Guerlain, que le Tea Party est un mouvement totalement *astroruf*. Il est les deux à la fois et il n'est ni l'un ni l'autre. Il convient alors, avant d'analyser les résultats électoraux du Tea Party en 2010 et 2012, de dépasser ces positions antagonismes afin d'avoir une pleine intelligence des logiques présidant au développement du mouvement en ayant recours à la notion de *facilitation* telle qu'exposée par Charles Tilly et Sydney Turrow[1320]. En effet, il apparaît que la croissance et le développement des Tea Parties ont été facilités par l'existence d'un militantisme local déjà actif et de réseaux conservateurs préexistants et structurés autour, notamment, des Jeunes Républicains qui disposaient de ressources et capitaux politiques, de « comités locaux, de listes de donateurs, de blogs ou de réseaux sociaux pour construire un mouvement populaire (*grassroots*) »[1321]. Plus encore, au niveau national, ce n'est pas tant la colère de Rick Santelli en Février 2009 que son relais par les instances conservatrices établies qui a donné lieu à la première Tea Party du 27 Février. En effet, à la manière d'une stratégie marketing de lancement d'un nouveau produit de consommation, des groupes tels que l'American Liberty Alliance, American Solution de Newt Gingrich, Smart Girls Politics ou FreedomWorks reprirent le concept afin de tester sa réception. De même, la chaîne télévisée Fox News, par l'intermédiaire de son présentateur vedette Glenn Beck, fit la promotion des manifestations prévues. Aussi, les débuts furent plutôt encourageants et le succès populaire fut au rendez-vous puisque furent comptabilisés environ 30 000 manifestants dans 18 villes selon les organisateurs[1322]. Un mois et demi plus tard, le 15 Avril, la seconde vague de protestation nationale attirait plus de 300 000 manifestants dans tout le pays[1323]. Or, si en l'espace de quelques semaines le mouvement a connu un tel développement

1318 Devin Burghart, *op cit*, p. 87.

1319 Quelques mois plus tôt, le Tea Party Express avait connu un premier succès électoral éclatant puisque suite au décès de Ted Kennedy qui occupait le siège de Sénateur du Massachusetts depuis 1962 une élection partielle fut organisée. En effet, malgré une élection jugée imperdable pour les Démocrates, Scott Brown fut élu avec comme seul programme d'empêcher le vote du *Health Care* par le Congrès. Ronald P. Formisano, *op cit*, p. 38.

1320 Charles Tilly, Sydney Tarrow, *Politique et conflits : de la grève à la révolution* [1978], tr. fr. Rachel Bouyssou, Paris, Les presses de Sciences Po, 2008, 396 p.

1321 Clarence Y. H. Lo, « Astroturf versus Grassroots. Scenes from Early Mobilization » *in* Christine Trost, Laurence Rosenthal (dir.), *op cit*, p. 99.

1322 *Ibid*. p. 101. Indice supplémentaire que le rôle de Santelli comme déclencheur d'un mouvement populaire profond tient lieu de reconstruction mythologique *a posteriori*, la manifestation, la Tea Party, organisée à Chicago, là même où s'exprimait Santelli, n'avait attiré que 300 personnes environ.

1323 Nate Silver, « Tea Party Nonpartisan Attendance Estimates : Now 300 000 + », *Five Thirty Eight*, 16 Avril 2009.

c'est parce que les mobilisations ont été facilitées par les réseaux conservateurs à travers tout le pays. Ainsi, le concept de *facilitation* renvoie à l'idée d'une aide apportée à un mouvement social naissant dont les membres sont des novices en politique. Aussi, nous disent Tilly et Turrow, des membres politisés, des « entrepreneur de mobilisation »[1324], disposant des capitaux politiques préalables et habitués à participer au processus de délibération vont impulser une dynamique au mouvement en apportant leurs ressources militantes, leurs savoirs-faire, leur expérience ou encore un soutien matériel ou financier. La facilitation s'inscrit, donc dans le cadre des Tea Party[1325] dans une logique *top-down* puisque l'aide à la mobilisation provenait de militants Républicains déjà actifs et de grandes organisations conservatrices bien implantées telles que le Cato Institute, l'Heritage Foundation, les Jeunes Républicain ou encore le Parti Libertarien. En tout état de cause, après les manifestions du 15 Avril, on pouvait affirmer que le Tea Party « était entre les mains du Parti Républicain et de quelques organisations conservatrices »[1326]. Néanmoins, et ceci est le propre de la facilitation, une sorte d'hybridation allait se produire entre nouveaux militants gagnant en expérience et ressources politiques, en savoirs-faire organisationnels (apprentissage social) et l'affirmation de l'autonomie des « facilitateurs » vis-à-vis de leurs organisations d'origine afin de se fondre réellement dans le mouvement nouveau. En effet, cette autonomisation[1327] allait pousser chaque section locale du Tea Party à mettre en œuvre ses propres stratégies et répertoires d'action parfois incompatibles avec la visée électorale de la machine Républicaine. La fin de l'année 2009 et le début de l'année 2010 étaient alors marqués par les tensions entre le parti à l'éléphant et les Tea Parties jusqu'à ce que, les échéances électorales se rapprochant, les dissidences se taisent.

Par exemple, à Boston, une *soccer mom*, Charlotte Varley, membre du Parti Républicain, de l'association chrétienne Coalition pour le Mariage et la Famille et animatrice de GOPmom.com[1328], et Brad Marston, lui aussi un Républicain, ont facilité via leur réseau de sociabilité, des listes de donateurs, leurs savoirs-faire organisationnels, l'émergence du Tea Party local. Dépourvu

1324 Mayer N. Zald, John D. McCarthy, *The Dynamics of Social Movements* [1979], Cambridge, Winthrop Publishers, 1979, 274 p. Mayer N. Zald, John D. McCarthy, *Social Movements in an Organizational Society* [1987], New Brunswick, Transaction Books, 2009, 435 p.

1325 Notons du reste que cette logique n'est pas propre au Tea Party, elle est typique de la contre-culture conservatrice née dans les années 1960 pour dénoncer les excès de la Nouvelle Gauche. Clarence H. Y. Lo, « Countermovements and Conservative Movements in the Contemporary US », *Annual Review of Sociology*, Vol. 8, 1982, pp. 107-134. Bret Useem « Solidarity Model, Breakdown Model, and the Boston Anti-Busing Movement », *American Sociological Review*, Vol. 45, N° 3, 1980, pp. 357-369.

1326 Clarence Y. H. Lo, *op cit*, p. 102.

1327 Cette autonomie bien que revendiquée demeure toute de même fort relative eu égard à la dépendance financière des Tea Parties à l'endroit des fondations conservatrices.

1328 http://www.gopmom.com/

d'affiliation nationale, le Boston Tea Party s'est pourtant relativement émancipé, Charlotte Varley en tête, de la tutelle du parti à l'éléphant au point même de rentrer en conflit ouvert avec des leaders républicains locaux accusés d'être des RINOs (*Republicians in Names Only*), c'est-à-dire des conservateurs trop modérés[1329]. En effet, loin de poursuivre les objectifs nationaux du Parti, le Boston Tea Party mit en avant des thématiques locales et se focalisait bien plus sur les questions morales, en termes de valeurs ou de religion, que sur les aspects économiques au cœur de stratégie de campagne Républicaine. Néanmoins, à l'approche des élections générales Varley et l'ensemble du Tea Party de Boston firent taire leurs critiques et soutinrent Scott Brown dans la course à la succession à Ted Kennedy pour le siège de sénateur ; élection remportée par le candidat Républicain. Cette logique en trois temps, facilitation *stricto sensu*, autonomisation puis réintégration dans le giron Républicain, nous la retrouvons en de nombreuses occurrences : par exemple à Punta Gorda en Floride, à Seattle, à Houston ou encore à Atlanta[1330] ; bref, elle est caractéristique d'un mouvement hybride entre d'un côté une organisation hyper-décentralisée de type *grassroots* avec de nouveaux militants sincères et motivés mais pauvres en capitaux et savoirs-faire politiques et, de l'autre, une instrumentalisation, *astroturfing*, par de puissantes organisations conservatrices structurées et hiérarchisées et des militants plus expérimentés, parfois en rupture partielle avec elles. En somme, ni véritablement populaire, ni véritablement artificiel, le Tea Party doit être qualifié de *mobilisation facilitée* dans la mesure où il semble que seule cette notion soit a même de rendre compte de sa nature complexe.

> « l'image du Tea Party comme mouvement populaire, bien qu'elle néglige les liens entre mobilisation, sociale, facilitation et le leadership des grandes entreprises, a eu un impact moral crucial dans le discours public : elle a permis de faire admettre l'idée qu'il s'agissait de nouveaux groupes non prisonniers de la structure formelle des partis. Les membres des Tea Parties se sont eux-mêmes convaincus, et ont convaincu les Républicains, que le Tea Party était un mouvement populaire et qu'il méritait donc d'avoir ses propres candidats, qu'ils perdent ou bien qu'ils gagnent, afin de dynamiser les élections »[1331].

En effet, cette image, bien qu'erronée, des Tea Parties comme un mouvement authentiquement populaire telle que présentée par ses partisans ou par Fox News[1332] fut pour beaucoup quant à l'impact du mouvement sur les élections générales de 2010. Ainsi, s'il est indéniable que ces élections, confirmant par-là les résultats des partielles de 2009[1333], traduisaient un

1329 David Riley, « Holliston Woman Leads Boston Tea Party », *Metrowest Daily News*, 22 Février 2010.
1330 Clarence Y. H. Lo, *op cit*, pp. 108-115.
1331 *Ibid*. p. 119.
1332 John O'Hara, *op cit*, 308 p.
1333 En 2009, les Républicains remportaient les sièges de gouverneurs dans les États de Virginie et du New Jersey. En 2010, ce fut Scott Brown qui se fit élire au poste de Sénateur du Massachusetts suite au décès de Ted Kenndy qui occupait le siège depuis 1962.

rejet des Démocrates, peut-on dire pour autant qu'elles furent synonymes de victoires pour le Tea Party ? Ayant obtenu, suite aux primaires locales, des investitures Républicaines officielles dans 11 États, parmi lesquels la Floride, Le Kentucky, ou le Nevada, seulement 30% des candidats soutenus par les Tea Parties, le Tea Party Express en grande majorité, remportaient les sièges en jeu, soit 44 élus sur 138 candidats[1334]. Parmi les élus, citons Ron et Rand Paul respectivement au Texas et dans le Kentucky, Marco Rubio en Floride, Michelle Bachmann dans le Minnesota ou encore Mike Lee dans l'Utah. En revanche, parmi les battus figuraient les égéries du Tea Party Sharron Angle dans le Nevada ou Christine O'Donnell dans le Delaware bien qu'une victoire facile leur semblait acquise par avance[1335]. Plus fondamentalement, parmi les 44 candidats élus soutenus par le Tea Party, seul Ron Johnson fut capable de gagner un siège sur les Démocrates ; les 43 autres succédaient un Républicain ou voyaient leurs mandats renouvelés par les électeurs[1336]. De plus, malgré leur rejet dans l'opinion, les Démocrates parvenaient tout de même à conserver la majorité au Sénat avec 53 sièges sur 100[1337]. En d'autres termes, le succès relatif des Républicains aux élections de 2010 est dû aux candidats traditionnels du parti et en aucune manière à ceux soutenus par le Tea Party ; plus encore, il apparaît que le Tea Party, par son positionnement très à droite et ses postures intransigeantes, fut un frein à une vague Républicaine dans la mesure où il a joué un rôle de repoussoir pour des électeurs plus modérés[1338], en témoignent les défaites d'O'Donnell et d'Angle. En effet, au plan socioique, les Tea Partiers sont bien plus conservateurs que les autres Républicains : 52% se déclarent chrétiens *born-again* contre 38% des autres républicains, 52% contre 42% fréquentent une Église au moins une fois par semaine, 47% contre 34% estiment que la Bible dispense une vérité littérale, 90% contre 55% détestent Obama, 82% contre 38% aiment Sarah Palin, 46% contre 37% se déclarent *Birthers*, 88% contre 58% se disent opposés au *Obama Care*, 71% contre 41% sont opposés à la recherche sur les cellules souches, 91% contre 62% sont opposés au plan de relance de l'économie, et 82% contre 65% sont opposés à tout dispositif spécifiquement en faveur des afro-américains[1339]. En d'autres mots, bien que très actifs politiquement, les électeurs et les candidats Tea Party ne reflètent pas l'électorat type du Parti Républicain ce qui explique largement leur échec électoral en 2010 et lors des primaires présidentielles puisque Michelle Bachmann, seule véritable candidate Tea Partier, jetait l'éponge

1334 Aurélie Godet, *op cit*, p. 28.
1335 Ronald P. Formisano, *op cit*, p. 40.
1336 Aurélie Godet, *op cit*, p. 28. :
1337 Et ceci malgré un gain de 6 sièges pour les Républicains.
1338 Alan I. Abarmowitz, « Grand Old Party. Partisan Politization and the Rise of the Tea Party Movement » *in* Christine Trost, Lawrence Rosenthal (dir.), *op cit*, p. 202.
1339 American National Election Studies, *American National Election Study Evaluation of Government and Society Survey*, Octobre 2010.

après la primaire du New Hampshire où elle obtint 0,1% des suffrages exprimés, soit 349 voix[1340].

Cependant, malgré cet échec et bien que le label Tea Party ne soit plus aussi attractif qu'il le fut en 2010, les blocages institutionnels de la fin d'année 2013 au Congrès en témoignent, la mobilisation parlementaire conservatrice montre que les thèmes fiscaux, l'assurance maladie ou l'interventionniste étatique n'en demeurent pas moins au cœur du débat public américain. En d'autres termes, ce n'est pas parce que les Tea Parties s'essoufflent que la contestation conservatrice s'est épuisée. Bien au contraire, portée par les conservateurs, la droite chrétienne et les libertariens à l'intérieur du Parti Républicain, elle semble au contraire réinvestir ses formes parlementaires classiques et ses répertoires d'actions traditionnels, en témoigne la situation de blocage au Congrès ayant engendré, en Octobre 2013, la fermeture des services publics fédéraux « non essentiels » que l'Administration Démocrate a imputé à l'intransigeance des fractions les plus dures du Parti Républicain

Au final, comme la « Peur Rouge » était retombée en 1920, on constate que le Tea Party, bien que traduisant un sentiment profondément ancré dans la société américaine, n'aura été qu'un épiphénomène de deux années dans l'histoire politique américaine. Plus qu'une crainte de voir un gouvernement socialiste s'installer aux États-Unis, le mouvement Tea Party doit donc être compris comme l'expression d'une inquiétude fondamentale d'une classe moyenne blanche, conservatrice et aisée qui voit émerger une Amérique de plus en plus métissée, progressiste et libérale. Cette crainte réinvestit alors les formes culturellement admises de la protestation : anticommunisme, nativiste, anti-étatisme, conspirationnisme et parfois même l'antisémitisme.

B – Le complot juif et ses hybridations aux États-Unis

« Un grand danger menace les États-Unis d'Amérique. Ce grand danger, c'est le juif. Messieurs, dans tous les pays où les juifs se sont installés, ils ont affaibli la moralité et fait baissé le niveau de l'honnêteté commerciale, ils se sont isolés, ont rejeté toutes les tentatives faites pour les intégrer et se sont moqués des valeurs de notre religion chrétienne, sur lesquelles se fonde cette nation. Ils ont ébranlé économiquement le pays en contestant ses frontières et en créant un État dans l'État […] S'ils ne sont pas expulsés des États-Unis par la Constitution, d'ici deux cents ans, ils seront si nombreux à grouiller dans ce pays qu'ils nous gouverneront, nous détruiront et modifieront la forme du gouvernement pour laquelle nous, Américains, avons versé notre sang et sacrifié nos vies, nos biens et notre liberté individuelle. Si d'ici deux cents ans, les juifs ne sont pas expulsés, nos enfants travailleront dans les champs pour les nourrir tandis que les juifs se frotteront les mains de satisfaction en comptant l'argent »[1341].

1340 http://elections.nytimes.com/2012/primaries/states/new-hampshire

1341 Cité *in* Pierre-André Taguieff, *L'imaginaire du complot mondial. Aspects d'un mythe moderne* [2006], Paris, Mille et une nuits, 2006, pp. 159-160. Également cité, avec une traduction et un agencement différents, *in* François

Hormis ces propos, parfois qualifiés de « prophétie », attribués, sans aucune espèce de preuve, à Benjamin Franklin par le leader nationaliste et antisémite William D. Pelley, il n'est nulle part trace d'un antisémitisme structuré et idéologique américain avant le début du XXe siècle. En effet, contrairement à l'Europe, il n'existe pas aux États-Unis, pour des raisons historiques et migratoires, de judéophobie ou d'antijudaïsme de type médiéval[1342]. Par exemple, les juifs n'ont jamais été persécutés, il n'y eut point de pogroms ou de statuts des juifs aux États-Unis. Ils ne furent pas non plus accusés d'empoisonner des puits ou de se livrer à des meurtres rituels. *A contrario*, ceci ne signifie pas que les États-Unis furent totalement hermétiques à l'antisémitisme avant le XXe siècle. Il y eut bien entendu ici et là des accents antisémites, on pense par exemple au premier Klan après la Guerre de Sécession. A Brooklyn, en 1896, l'American Anti-Semitic Association fut créée par Gross, Lehuermann et Findeisen[1343]. Le journal *Century Mercury* fondé par la russo-américaine Zénaïde Alexeïevna Ragozin dénonçait la folie financière des juifs qui constituaient un *imperium in imperio* conspirant de manière secrète et permanente pour s'accaparer les richesses du pays[1344]. Néanmoins, il s'agissait là de cas isolés et il n'existait pas un antisémitisme structuré, idéologisé – religieusement ou racialement – et systémique, par son audience, aux États-Unis. Aussi, l'antisémitisme américain qui fut systématisé et popularisé[1345] par Henry Ford dans les années 1920 doit être compris comme le fruit d'une importation européenne ayant subi un hybridation lors de sa réception aux États-Unis.

Pourtant, cette thèse d'un antisémitisme tardif aux États-Unis, c'est-à-dire datant du XXe siècle, est soumise à controverse. En effet, des auteurs comme Oscar Handlin[1346] ou Richard Hofstadter[1347] voient les origines de l'antisémitisme américain dans la rhétorique et le programme politique du Parti Populiste (*People's Party* ou *Populists*).

Duprat, Alain Renault, *Les fascismes américains (1920-1944)* [1976], Paris, Déterna, 2010, p. 56.

1342 Voir : Christian Delacampagne, *Une histoire du racisme* [2000], Paris, Le livre de Poche, 2000, pp. 74-91.

1343 John Higham, « Antisemitism in the Gilden Age : A Reinterpretation », *The Mississippi Valley Historical Review*, Vol. 43, N° 4, 1957, p. 575.

1344 Zénaïde Alexeïevna Ragozin, « Russian Jews and the Gentiles », *Century Mercury*, Vol. 23, 1882, pp. 905-920.

1345 François Duprat, Alain Renault, *op cit*, p. 58.

1346 Oscar Handlin, « American Views of the Jew at the Opening of the Twentieth Century », *Publications of the American Jewish Historical Society*, Juin 1951, pp. 323-344.

1347 Richard Hofstadter, *The Age of Reform* [1955], New York, Vintage Books, 1955, 330 p.

1°) Les origines problématiques de l'antisémitisme américain : la controverse autour du Parti Populiste

Oscar Handlin fut sans conteste le premier à estimer que l'antisémitisme américain n'avait *in fine* ni de réelle substance ni d'effectivité en tant que théorie politique constituée aux États-Unis avant les années 1890[1348], c'est-à-dire la période connue sous le nom de *gilden age* ou d'âge doré[1349]. Pour Handlin en effet, l'antisémitisme américain est d'abord et avant tout de type économique en cela qu'il véhicule la thèse d'une conspiration juive en vue de s'assurer le contrôle des positions de domination financière à l'échelle internationale. Les juifs en tant qu'usuriers, que *Shylocks* ou que ploutocrates, selon le vocable de l'époque, sont alors dépeints comme les responsables des maux et des privations dont souffrent les citoyens. Comme Hofstadter, Handlin établit alors un lien de nécessité entre l'antisémitisme américain et la croyance jugée irrationnelle, telle une survivance archaïque attachée à une vision idéalisée d'un passé mythologique, en un état de nature luxuriant marqué par l'abondance immédiate et sans efforts supposément véhiculée par le Parti Populiste. Le populisme est alors présenté comme caractéristique et symptomatique « de ressentiments provinciaux, de rébellions, de suspicions et de nativismes populaires et "démocratiques" »[1350]. Aussi, ce postulat d'irrationalité *a priori* des mouvements radicaux est fondamental dans la démonstration. En effet, si la nature est luxuriante, et qu'elle est en mesure de fournir à chacun de quoi subvenir à ses besoins, comment se fait-il, disent les populistes, que des individus se retrouvent démunis ou en situation de précarité sociale ou encore alimentaire ? La réponse, Hofstadter et Handlin la voient dans la formulation de théories du complot : « Les populistes croient qu'ils sont délibérément opprimés, ce qui les conduit à percevoir les événements de leur époque comme le résultat d'une conspiration »[1351]. Dès lors, le fait que les populistes incriminent, notamment lors de la campagne de William Jennings Bryan en 1896[1352], les banquiers internationaux, les Rothschild, ou encore « Wall Street (qui) possède le pays » au point que les États-Unis ne soient « plus un gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple, mais un gouvernement de Wall Street, par Wall Street et pour Wall Street »[1353], fait d'eux, aux yeux de

1348 Oscar Handlin, *art cit*, pp. 323-344. Oscar Handlin, *Adventure in Freedom : Three Hundred Years of Jewish Life in America* [1954], New York, McGraw-Hill, 1954, p. 184.
1349 John Higham, *art cit*, pp. 559-578.
1350 Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 4-5.
1351 *Ibid.* pp. 70-71.
1352 Voir : Pierre Mélandri, « La rhétorique populiste aux États-Unis », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, N° 56, 1997, pp. 184-200. Willard H. Smith, « William Jennings Bryan and Racism », *The Journal of Negro History*, Vol. 54, N° 2, 1969, pp. 127-149.
1353 Cité *in* Serge Halimi, « Le populisme. Voilà l'ennemi ! », Mots, N° 55, 1998, p. 116.

ces auteurs, des antisémites patentés. Pourtant, « à la manière de Wall Street qui offre un symbole *institutionnel** de cette ploutocratie »[1354], les Rothschild symbolisent eux-aussi, dans la rhétorique populiste, la domination socio-économique tandis que les juifs en tant que peuple ne sont aucunement mis en cause ou attaqués pour ce qu'ils sont ou représentent. Plus encore, les populistes percevaient « les Rothschild bien plus comme des banquiers internationaux que comme des juifs »[1355]. Alors, si jamais dans l'histoire des États-Unis un mouvement national antisémite n'a eu l'ampleur ou même seulement l'écho que purent avoir les campagnes anticatholiques et antimaçonniques du début XIXe siècle, il n'empêche, Hofstadter établit une quadruple égalité fondatrice et cardinale dans son approche des théories du complot en terme de « style paranoïaque » : critique sociale radicale des dominants = populisme = conspirationnisme = antisémitisme[13561357].

Quant à Handlin, « il considère comme une preuve raisonnable d'antisémitisme toute mention des juifs »[1358]. Cependant, lorsque l'on se penche de manière philologique sur les 112 documents ou sources cités afin d'étayer la thèse d'un antisémitisme inhérent et congénital au mouvement populiste, ceux-ci apparaissent plus que problématiques. En effet, une fois passées au crible d'une analyse rigoureuse, une seule de ces sources semble digne d'un quelconque intérêt[1359]. Et encore, son interprétation est plus qu'ambiguë. Aussi, avant d'en venir cette dernière, il convient de donner des exemples de sources inopérantes citées par Handlin et qui pèchent par des lacunes méthodologiques criantes. Afin de ne pas alourdir inutilement le propos, nous nous focaliserons sur trois exemples symptomatiques de ces carences.

---

* En italique dans le texte original.

1354 John Higham, *art cit*, p. 564.

1355 Norman Pollack, « The Myth of Populist Anti-Semitism », *The American Historical Review*, Vol. 68, n° 1, p. 79.

1356 Pour des détails épistémologiques de l'approche hofstadterienne des théories du complot, voir : Julien Giry, « L'émergence et l'utilisation du style paranoïaque comme "réponse savante" à la remise en question radicale du consensus libéral au sein des démocraties politiques occidentales. Approche croisée France - États-Unis », *Les sciences sociales face au complot*, Paris, Panthéon-Sorbonne, 27 Septembre 2013.

1357 Nous retrouvons également ce type de raisonnement en France dans les travaux de Pierre-André Taguieff. Cf *Supra* Introduction 4°).

1358 Norman Pollack, « Handlin on Anti-Semitism : A Critique of "American Views of the Jew" », *The Journal of American History*, Vol. 51, N° 3, 1964, p. 393.

1359 Parmi ces 112 documents : 20 n'ont aucune relation avec l'antisémitisme supposé des populistes. 42 sont hors période et n'ont rien de radical. 11 ne sont pas issus d'auteurs populistes. 18 sont, sur la période, plutôt favorables au juifs. 15, sur la période, n'ont rien de radical. Enfin, 5 n'apportent aucune preuve. Reste alors un seul document à examiner. *Ibid*. p. 392.

Tour d'abord, Handlin décelait une « preuve raisonnable d'antisémitisme »[1360] dans la bouche du leader populiste William Jennings Bryan lorsque celui-ci pointait du doigt « le mystérieux pouvoir de l'argent »[1361] dirigeant les États-Unis. Or, première remarque, il semble que cette extrait n'est en lui-même rien qui constitue une preuve ni même un indice manifeste d'antisémitisme, il y a là une surinterprétation d'Handlin. Deuxièmement, plus grave encore, cette citation prête à Bryan des propos qui ne sont pas les siens. L'analyse philologique est sans appel, ces propos sont en effet extraits d'une longue citation opérée par Bryan. En d'autres termes, Handlin reprend une citation dont il attribue, à tort, la paternité à une source secondaire. La faille méthodologique est flagrante. Ensuite, toujours sur la base des écrits de Bryan, Handlin estime antisémite son célèbre discours de la Croix en Or[1362] (*Corss of Gold speech*), prononcé le 9 Juillet 1896 à Chicago lors de la Convention Démocrate qui allait faire de lui, outre le candidat du Parti Populiste, celui du parti à l'âne. Or, il apparaît que « Handlin n'est jamais allé plus loin que le titre. Le titre avait une telle connotation antisémite qu'examiner le discours n'était même pas nécessaire »[1363]. Ici encore un politiste sérieux ne saurait se satisfaire de telles approximations méthodologiques, d'autant plus lorsque, du point de vue d'Oscar Handlin, le recours à des notions telles que la civilisation chrétienne ou la mobilisation d'images bibliques telles que Paul chassé par les orfèvres d'Éphèse sont considérées comme autant de preuves de l'antisémitisme de Bryan et des populistes. Enfin, partant du postulat déjà énoncé que toute référence aux juifs est par nature antisémite, Handlin en arrive à un paradoxe inextricable : « le philosémitisme lui-même contribue à l'antisémitisme »[1364]. L'idée, pourtant admise par le judaïsme, que les juifs ont une mission spéciale sur terre, qu'il sont de bons commerçants ou un peuple d'une grande religiosité, autant de qualités attribuées au peuple hébreux, constituent pour Handlin le lit de l'antisémitisme latent[1365]. Curieuse chose lorsque l'on consacre soi-même une large partie de sa carrière universitaire à étudier l'antisémitisme que de considérer qu'une approche philosémite n'est autre que le masque de la haine. Et, si nous acceptons la prémisse de ce raisonnement, le paradoxe veut alors que les travaux d'Handlin eux-mêmes deviennent suspects. Certes Handlin nous répondrait que cette prémisse n'est valable que pour les populistes ; en conséquence, il apparaît qu'Handlin ne déduit pas l'antisémitisme des populistes à la suite d'une analyse rigoureuse. Bien au contraire, il le pose comme un postulat irréfragable, comme une pré-notion évidente et indiscutable. Aussi, qualifier d'antisémites les populistes doit être

1360 Norman Pollack, *art cit,* p. 393.
1361 William Jennings Bryan, « Foreign Influence in America », *Review of Reviews*, pp. 433-434.
1362 On retrouve ici la version complète de ce discours : http://historymatters.gmu.edu/d/5354/
1363 Norman Pollack, *art cit*, p. 396.
1364 *Ibid*. p. 395.
1365 Oscar Handlin, *art cit*, p. 327.

compris, comme chez Hofstadter, comme la volonté de discréditer les critiques et les revendications légitimes exprimées par les dominés et, par la même, d'accréditer la thèse du consensus. En effet, l'École du consensus postule que l'histoire américaine, contrairement aux pays Européens, procède d'un exceptionnalisme marqué par une absence de classes sociales, et donc de luttes de classes, due à une situation d'abondance et un progrès aussi bien technique, social qu'économique permanent profitant à l'ensemble d'une population homogène culturellement. Plus encore, persuadés de pouvoir s'enrichir rapidement, les plus démunis ou les nouveaux migrants auraient un intérêt rationnel à accepter ce consensus, à se conférer à l'idéologie et aux valeurs dominantes. Au final, il apparaît que les travaux d'Handlin, eu égard à leurs carences méthodologiques lourdes et leurs présupposés intellectuels, ne peuvent être considérés par quiconque souhaite mettre en œuvre une approche politologique sérieuse de l'antisémitisme aux États-Unis.

Reste néanmoins une source citée par Handlin digne d'examen, l'ouvrage de Donnelly, *Caesar's Column*[1366], qui, de l'aveu même de l'auteur, développe un antisémitisme ambivalent de par le caractère humaniste du texte[1367]. En effet, l'ouvrage ne peut raisonnablement être tenu pour un bréviaire antisémite mais plutôt pour un roman utopique dénonçant l'industrialisation et l'urbanisation de la société américaine de la fin du XIXe siècle. D'ailleurs, Donnelly dans cet ouvrage mentionnait bien que les juifs ont subi « la plus terrible des expériences de persécution de toute l'histoire de l'humanité »[1368]. Plus encore, Donnelly se démarquait clairement des accusations d'antisémitisme lorsqu'il écrivait dans le *St Paul Representative* qu'un « ploutocrate juif n'est pas pire qu'un ploutocrate chrétien », que « Karl Marx, le juif réformateur, s'opposait aux Rothschild, les juifs ploutocrates » ou encore que « nous combattons les ploutocrates non pas parce qu'ils sont juifs ou chrétiens, mais parce qu'ils sont des ploutocrates, destructeurs pour le monde et peut-être aussi destructeurs pour eux-mêmes »[1369].

En somme, s'il est indispensable d'acter que « le populisme a pu contenir une part d'antisémitisme »[1370], il est en revanche absolument erroné d'affirmer comme Handlin et Hofstadter que le mouvement populiste fut intrinsèquement irrationnel, un animus populaire violent et antisémite par nature. Bien au contraire, les leaders populistes tels que Bryan ou Weaver se sont

1366 Ignatus Donnelly, *Caesar's Column. A Story of the Twentieth Century* [1890], Teddington, The Echo Library, 2007, 204 p.
1367 Oscar Handlin, *art cit*, pp. 331-333.
1368 Ignatus Donnelly, *op cit*, p. 36.
1369 Ignatus Donnelly, *St Paul Reprsentative*, 5 Septembre 1894, p. 12.
1370 Norman Pollack, « The Myth of Populist Anti-Semitism », *art cit*, p. 80.

bien gardés de formuler des positions antisémites avérées en incriminant dans quelques complots que ce soient les juifs en tant que juifs[1371]. Lorsque les Rothschild sont pointés du doigt ce n'est pas en tant que juifs mais bel et bien en tant que banquiers internationaux au service des ploutocrates et de la politique d'étalon or menée par l'Administration Cleveland[1372]. Historiens du consensus et néoconservateurs, tous deux entendent jeter le discrédit sur une approche qui verrait la société américaine mue par un antagonisme de classes et non par l'adhésion de tous aux valeurs libérales de l'économie de marché ou du libre-échange. Il s'agit, comme ce fut le cas avec Davis et Hofstadter à propos du Parti Anti-maçonnique[1373], de jeter l'opprobre et le discrédit sur le mouvement populiste en en faisant le géniteur direct d'autres phénomènes haineux : du populisme à l'antisémitisme, « de l'antisémitisme au nativisme, à l'autoritarisme puis au maccarthysme »[1374].

Dès lors, il convient de rechercher les racines de l'antisémitisme conspirationniste américain dans les premières années du XXe siècle où celui-ci va prendre plusieurs formes hybrides typiques des mythes complotistes modernes : l'antisémitisme comme sous-produit du nativisme, le thème du complot judéo-maçonnique et, enfin, celui de la conspiration judéo-bolchevique.

2°) L'âge d'or du complot juif mondial : du *Juif International* au Grand Procès en Sédition de 1944

Il fallut attendre les années 1920 pour voir se développer aux États-Unis un antisémitisme économique et racial basé sur la thèse d'une conspiration juive internationale, d'un méga-complot judéo-bolchevique ou même judéo-capitaliste. Si la systématisation et la popularisation[1375] de ces

1371 Du reste la définition de juif est problématique. Plusieurs existent. Pour le sociologue Gustav Ichheiser, « un juif est une personne qui peut être identifiée socialement, avec des exceptions, par des caractéristiques physiques ou quasi-physiques (gestes, postures, expressions faciales) ; qui a grandi dans un famille juive, caractérisée par une atmosphère juive spécifique ; qui est considérée par les autres comme juif ou que sa personnalité soit marquée par le fait qu'on le considère comme juif ; qui, assez étrangement, n'est pas elle-même sure de savoir si être juif équivaut à une classification religieuse, nationale, raciale ou culturelle et qui ne possède pas son propre pays ».Gustav Ichheiser, « The Jews and Antisemitism », *Sociometry*, Vol. 9, N° 1, 1946, p. 102. Pour l'orientaliste Maxime Rodinson, le terme de juif renvoie à quatre groupes distincts : les fidèles à une religion, le judaïsme, les descendants athées des membres de cette religion formant une communauté ethno-nationale, ceux qui sont considérés comme juifs par autrui, par les antisémites essentiellement (Sartre ne dit pas autre chose dans ses *Réflexions sur la question juive*), et les « juifs inconnus », c'est-à-dire les personnes ignorant leur ascendance juive. Alain Gresh, *Israël, Palestine. Vérités sur un conflit* [2002], Paris, Fayard, 2002, p. 69. Enfin, en 1970, un amendement à la loi du 5 Juillet 1950, dite « loi sur le retour » estime qu'est juif celui qui est né d'une mère juive ou qui s'est sincèrement converti au judaïsme en abandonnant toute autre religion.

1372 John Higham, *art cit*, p. 568.

1373 Cf *supra* ce même chapitre II-2°).

1374 Norman Pollack, *op cit*, p. 391.

1375 François Duprat, Alain Renault, *op cit*, p. 58.

thèses sont dues à un industriel révolutionnaire et populaire, Henry Ford[1376], il n'en demeure pas moins que nous sommes en présence d'une réappropriation américaine d'un phénomène européen dans le contexte de la « Peur Rouge »[1377] et de la résurgence du Ku Klux Klan[1378]. Aussi, aux États-Unis, l'antisémitisme naissant dans les années 1920 est le produit d'une créolisation, d'une hybridation entre le nativisme américain et les thèmes importés de l'antisémitisme européen contenus dans les fameux *Protocoles des Sages de Sion*[1379].

Fabriqué en France, à Paris, entre 1900 et 1901 par la police politique du Tsar, l'Okrana, ce faux était originairement destiné à servir comme un outil de propagande contre les menées subversives, anarchistes ou communistes, en ravivant ou en exaltant le sentiment antisémite en Russie. Présentés comme le compte rendu ou les minutes des sessions du gouvernement juif mondial, les *Protocoles* proposaient de dévoiler aux lecteurs une infâme et authentique[1380] conspiration qui se développait dans le plus grand secret depuis des siècles afin d'asseoir la domination juive sur terre. En effet, à l'origine, les nationalistes et les antisémites russes, Sergej Nilus ou Mihail Men'sikov en tête, affirmaient l'authenticité du document et la véracité de ses révélations ; un témoin anonyme ou une « dame mystérieuse »[1381] leur aurait apporté des preuves indiscutables.

« Dès 929 av. J.-C. À Jérusalem, au temps du roi Salomon, un complot secret fut fomenté par lui et les sages juifs contre tout le genre humain. Les protocoles de ce complot et leurs commentaires ont été conservés en grand secret, se transmettant de génération en génération […] Les chefs du peuple juif, à ce qu'il semble, ont décidé sous le roi Salomon de soumettre à leur pouvoir toute l'humanité et d'ancrer en son sein le royaume de David pour toujours. Une union secrète a été constitué pour la maîtrise du commerce et de l'industrie de tous les peuples. En se répandant sur la terre, les juifs se sont engagés à concentrer entre leurs mains les capitaux de tous les pays et de sucer et d'asservir ainsi, comme entre des tentacules, les masses populaires. Une ruse jésuitique, on pourrait dire diabolique, devait permettre aux juifs, par la propagande du libéralisme, du cosmopolitisme et de l'anarchie, de secouer les fondements de l'ordre et de la

1376 Damien Amblard, *Le fascisme américain et le fordisme* [2007], Paris, Berg International, 2007, 222 p.

1377 Cf *Supra* ce même Chap. III-A-1°)

1378 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 I-D-1°)

1379 Voir : John S. Curtiss, *An Appraisal of the Protocols of Zion* [1942], New York, Columbia Press University, 1942, 117 p. Herman Bernstein, *The Truth about "The Protocols of Zion" : A Complete Exposure* [1935], New York, Covic Friede, 1971, 397 p. Pierre-André Taguieff, *Les Protocoles des Sages de Sion : faux et usages d'un faux* [1992] Paris, Fayard et Berg International, 2004, 489 p.

1380 A cet égard, le rôle joué par le très sérieux *Times* de Londres fut crucial. En effet, dans son édition du 8 mai 1920, il publiait un long édito accréditant la véracité d'un complot juif et d'une *pax judaïca* imposée au monde. Plus encore, les mesures de persécutions contre les juifs étaient alors légitimées en tant que juste réponse à la conspiration et à l'asservissement. « Si les *Protocoles* ont été écrits par les Sages de Sion, alors ce qui a été entrepris contre les juifs est justifié, nécessaire et urgent ». Anonyme (Nikolaï Golejewski), « The Jewish Peril : A Distrurbing Pamphlet. A Call for Enquiry », *Times*, 8 mai 1920. Quelques mois plus tard, le même journal reconnaissait son erreur et présentait alors les *Protocoles* comme un faux.

1381 Cesare G. Demichelis, « Les Protocoles des Sages de Sion », *Cahiers du monde russe : Russie, Empire russe, Union soviétique, États indépendants*, Vol. 38, N° 3, 1997, p. 277.

chrétienté et ensuite, une fois qu'ils auraient définitivement conquis le pouvoir, ils devaient asservir toute l'humanité dans le despotisme le plus cruel qu'ait connu le monde. Il a fallu 1 500 ans pour détruire les anciens royaumes païens ; désormais l'heure de l'anéantissent du christianisme est proche »[1382].

Aussi, à la manière de ce que furent les *Monita secreta* pour le mythe jésuite[1383], les *Protocoles* constituent, de manière caractéristique aux mythes conspirationnistes modernes, le texte fondamental, la matrice fondatrice et essentielle dont la seule affirmation tient lieu de justification et de légitimation aux productions antisémites secondaires qui en découlent[1384]. En effet, une analyse fonctionnaliste des *Protocoles*, qui vaut d'ailleurs tout autant pour les *Monita secreta*, permet de distinguer cinq fonctions essentielles[1385]. Premièrement, ils présentent d'abord une *fonction de simplification* de la marche du monde. Il s'agit de produire un méta-récit simpliste et réductionniste où tous les maux du monde ont pour origine diabolique un ennemi unique, démoniaque et omnipotent mais qui peut revêtir plusieurs visages : le judéo-maçonnisme, le judéo-bolchevisme, ou encore, à l'époque contemporaine, le sionisme ou l'americano-sionisme. On retrouve ici le principe, déjà exposé, de démonologie mis en avant par Léon Poliakov[1386]. Deuxièmement, en dévoilant les secrets indicibles des conspirateurs, les *Protocoles* offrent à leurs lecteurs des *moyens de se défendre* contre une menace qui paraît dorénavant au grand jour. Troisièmement, ils exercent une *fonction de légitimation* des actions de persécution menées contre les juifs. En effet, il ne s'agit plus d'agressions mais bien de contre-violences légitimes et nécessaires face à un ennemi implacable, coupable de toutes les perfidies et les ignominies. En soutenant cette idée d'une sorte de mécanisme de légitime-défense, les *Protocoles* constituent un moyen pratique pour les antisémites, dans leur lutte eschatologique avec les juifs, de renverser le paradigme de la haine. Les juifs deviennent non plus les victimes mais les bourreaux, les instigateurs premiers du Mal. La charge de la culpabilité originelle est alors renversée. Quatrièmement, une *fonction de mobilisation et de rassemblement* peut être distinguée en ceci que les *Protocoles* constituent un signe de ralliement immédiatement identifiable pour la *Cause* antisémite. Ils font sens pour elle comme une œuvre fondamentale, fondatrice et légitime. Plus encore, ils font sens bien au-delà du champ antisémite puisque, dans l'imaginaire collectif occidental, ils sont perçus comme synonymes de la haine viscérale des juifs en tant que juifs ou des

1382 Mihail Men'sikov, « Complots contre l'humanité », *Novoe vremja*, 7 Avril 1902.
1383 Cf *supra* ce même chap. I-1°)
1384 « Les *Protocoles des Sages de Sion* l'un des exemples les plus extrêmes du processus d'autovictimisation antisémite, qui par la logique d'autodéfense contre la conspiration mondiale légitime d'avance le passage à l'acte meurtrier ». Paul Zawadzki, « Théorie du complot » *in* Emmanuel de Waresquiel (dir.), *Le siècle rebelle. Dictionnaire de la contestation au XXe siècle* [2004], Paris, Larousse, 2004, p. 902.
1385 Pierre-André Taguieff, *op cit*, pp. 192-193.
1386 Léon Poliakov, *op cit*, 247 p.

crimes perpétrés par les nazis. De même, ils permettent de souder la communauté nationale face à un ennemi venu de l'étranger, ou agissant pour le compte de l'extérieur en mettant en opposition les vices et le cosmopolitisme attribués aux juifs avec les valeurs vertueuses, l'identité nationale et l'homogénéité culturelle attribuée au peuple en tant qu'*ethnos*. Il est dès lors introduit, de manière artificielle, un différenciatialisme racialiste entre les juifs et les non-juifs. Enfin, cinquièmement, ils remplissent une *fonction de réenchantement conspirationniste du monde* en fournissant un récit d'autorité sur le mode fantastique, si ce n'est même magique et sacré ou mystique et mythologique. Ils remplissent *in fine* une fonction de réification du social.

Si l'analyse fonctionnaliste s'est révélée fructueuse, une approche en termes de sociologie politique des représentations s'avère également riche en enseignements. En effet, comme l'extrait précédemment cité le suggérait, les *Protocoles* offrent au mythe du complot juif international une première occurrence d'une autre caractéristique majeure des mythes conspirationnistes modernes : la zoomorphisation. Depuis lors, les juifs, dans l'imagerie et les caricatures antisémites occidentales, sont représentés sous la forme de rapaces, de serpents, de reptiles en tous genres, d'araignées, d'insectes de toutes sortes, de rats, de porcs, de pieuvres ou encore d'hydres[1387]. Il s'agit alors de figurer l'idée d'une expansion juive inéluctable comme une œuvre parasite, prédatrice et, surtout, proliférant à l'échelle mondiale.

De sorte que, au plan politique, les *Protocoles* fournissent une arme rhétorique, fonctionnelle et symbolique, redoutable aux différentes générations d'antisémites. En Europe, particulièrement dans l'Allemagne nazie et la France de Vichy, l'instrument premier de l'antisémitisme conspirationniste fut le mythe du complot judéo-maçonnique[1388]. En effet, comme le soulignait Raoul Girardet, le judéo-maçonnisme, c'est-à-dire l'alliance fantasmagorique des juifs et des francs-maçons servait d'exutoire aux fantasmes conspirationnistes européens du début du XXe siècle :

> « Juifs et francs-maçons vont représenter le "parti de l'étranger" […] La formule doit être comprise en l'occurrence comme chargée de tout un poids, et singulièrement lourd, des frayeurs ancestrales […] Juifs et francs-maçons ne sont pas seulement appréhendés comme les agents d'exécution de certains États rivaux. La menace qu'ils représentent est celle du vagabond qui rôde autour des maisons […], celle du voyageur sans

1387 Marie-Anne Matard-Bonucci, « L'image, figure majeure du discours antisémite », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, N° 72, 2001, p. 33.
1388 Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie* [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, pp. 237-430

nom qui porte avec lui la maladie ou les épidémies, dont l'arrivé fait pourrir les moissons et périr le bétail »[1389].

Aux États-Unis, à la faveur de la vague nativiste consubstantielle à la « Peur Rouge », ce fut dans le bolchevisme que l'antisémitisme naissant allait trouver sa figure du « parti de l'étranger ». Il appartint alors au célèbre industriel Henry Ford de lui donner ses lettres de noblesses, par la visibilité, la généralisation et la légitimation que son journal, le *Dearborn Independant*, et un recueil d'articles, le *Juif International*, offraient à la thèse d'un complot judéo-bolchevique, voire même judéo-bolchevico-capitaliste ; le communisme et le capitalisme ayant, de ce point de vue, en commun de réduire l'homme à sa dimension économique au service de l'oligarchie juive.

Industriel à succès et très populaire auprès des classes moyennes inférieures et du monde rural en raison de la massification de l'automobile, avec la célébrissime Ford T, et de sa production d'engins agricoles, de tracteurs en particulier, Henry Ford fut dans les années 1920 le fer de lance de l'antisémitisme conspirationniste américain. Ainsi, après le rachat d'un journal de Détroit le 11 Janvier 1919, le *Dearborn Independant*, Henry Ford allait transformer cette publication moribonde en l'un des hebdomadaires les plus suivis des États-Unis, notamment à partir du lancement de sa campagne antisémite débutée le 20 Mai 1920 par un article intitulé le « Juif International : le problème du monde »[1390]. En effet, à la suite de la lecture des *Protocoles*, Henry Ford se persuada de l'existence d'une vaste conspiration juive internationale tapie derrière toutes les formes de subversions du moment : le bolchevisme, le syndicalisme, le féminisme, l'homosexualité, l'alcoolisme ou encore « le jazz juif, musique pour crétins du trust yiddish »[1391]. Selon lui, les États-Unis enjuivés seraient tombés sous le joug oppressif d'un sanhédrin secret qui contrôlerait la presse, le monde de la finance ou encore le pouvoir politique. Cette « campagne (eut) deux résultats tangibles : la popularisation et la systématisation de l'antisémitisme. Popularisation car la puissance de la campagne propage vigoureusement les thèmes antisémites dans de larges couches de la population. Systématisation car les thèmes repris par Ford constituent une théorie complète de l'antisémitisme »[1392]. Entre janvier 1920 et Janvier 1922, ce ne furent pas moins de 91 articles publiés dans le *Dearborn Independant* qui vilipendèrent le capitalisme juif, le judéo-bolchevisme ou les usuriers *Shylocks*. Aussi, les thématiques majeures furent les trois mêmes que celles

1389 Raoul Girardet, *op cit*, p. 43.
1390 Damien Amblard, *op cit*, p. 62.
1391 Cité *in Ibid.*
1392 François Duprat, Alain Renault, *op cit*, p. 58.

développées dans les *Protocoles des Sages de Sion* : le rejet du libéralisme politique et économique, la thèse d'un méga-complot universel dans le temps et dans l'espace avec pour but ultime, enfin, la mise en place d'un Nouvel Ordre Mondial synonyme d'État-mondial unique et de dictature juive[1393]. Plus encore, Henry Ford développait un antisémitisme moderne, c'est-à-dire pseudo-scientifique recherchant à affirmer son caractère véridique par le recours à une doctrine biologiste[1394]. Outre les stéréotypes économiques du *Shylocks* usurier pingre et avaricieux, les juifs étaient désignés comme un groupe ethnique ou racial à part dont le mélange avec les autres races, la *miscegenation*[1395] comme disent les anglo-saxons, entraînerait la dégénérescence de la race aryenne génétiquement pure et supérieure. Aussi, cet antisémitisme biologisant doit être compris comme inscrit dans un mouvement bien plus large, « la partie émergée la plus saillante d'un phénomène plus complexe et endémique »[1396] : le racisme, le nativisme et l'américanisme à 100% des années 1920, le rejet de l'immigration européenne ou asiatique[1397] ainsi que du développement des mesures pudiquement dénommées « d'hygiène sociale », c'est-à-dire de stérilisation des individus jugés inadaptés à la vie en société pour des raisons de dégénérescences génétiques : les chômeurs de long terme, les alcooliques impénitents, les prostituées récidivistes, ou les handicapés mentaux aussi bien que physiques[1398].

1393 L'antisémitisme conspirationniste contemporain donne à cette version du Nouvel Ordre Mondial juif ou judéo-sioniste le nom ZOG, c'est-à-dire de Zionist Occupied Government (Gouvernement Occupé par les Sionistes) ou Zionist Occupation Government (Gouvernement d'Occupation Sioniste). Voir par exemple: Jeff Insko « ZOG » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, p. 758. Cette thèse d'un gouvernement juif mondial est particulièrement chère au leader conspirationniste néo-nazi David Duke. En effet, le site web de l'ancien Représentant californien est consacré de manière exclusive à cette question. http://davidduke.com Quant au site antisémite américain Jew Watch, lui aussi exclusivement consacré à la question du complot juif mondial, il se propose de dresser un « top 10 » des gouvernements les plus « enjuivés » du monde. Dans l'ordre, sont cités : l'URSS/la Russie, Israël, les États-Unis, l'Autriche, la Palestine, l'Allemagne, le Royaume-Uni, l'Australie, la Pologne et, enfin, la France. http://www.jewwatch.com/jew-occupiedgovernments-folder.html En France, à l'été 2010, le Parti National Radical, le PNR, dans son journal, le *National Radical*, titrait « Les juifs qui dominent la France » et présentait une liste nominative, par secteurs d'activité, de 308 juifs supposément détenteurs du pouvoir suprême. « Les juifs qui dominent la France », *Le National Radical*, N° 16, Juin, Juillet, Août 2010, pp. 3-8.

1394 A la suite d'auteurs comme Gobineau ou Galton, le cousin de Darwin, des disciplines pseudoscientifiques telles que l'angle facial ou la craniologie furent fondées afin de démontrer le caractère inférieur de certaines « races » humaines. Dès lors afin d'éviter la dégénérescence génétique et congénitale des races supérieures, le métissage devait absolument être proscrit. Voir : Christian Delacampagne, *op cit*, pp. 157-174.

1395 La traduction la plus convenable semble être celle de métissage.

1396 Damien Amblard, *op cit*, p. 139.

1397 Sur le racisme anti-asiatique aux États-Unis, voir : Stetson Kennedy, *Introduction à l'Amérique raciste* [1955], tr. fr. René Guyonnet, Paris, l'Aube, 2010, pp. 47-67.

1398 La Caroline du Nord, via le Eugenics Board of North Carolina (EBNC), le Bureau Eugénique de Caroline du Nord, fut particulièrement active dans la mise en œuvre de mesures d'hygiène sociale, majoritairement envers les populations noires. Sur le fondement de l'arrêt *Buck v. Bell* rendu en 1927 par la Cour Suprême qui autorisait le recours à la stérilisation d'office des inadaptés sociaux, l'État mit en œuvre de telles mesures jusqu'en 1977. Au total, entre 1929 et 1977, ce furent plus de 1500 opérations réalisées. A la suite d'une longue enquête en cinq parties et de témoignages de victimes publiés par le *Winston-Salem Journal's* sous le titre d'« Against Their Will » (Contre leur volonté), la Caroline du Nord, par la voix de son gouverneur Mike Easley, a présenté ses excuses officielles aux

Dans ce contexte, la campagne antisémite de Ford reçut un écho tel qu'à la suite de la diffusion en Europe d'un recueil en quatre volumes des articles parus dans le *Deadborn Independant,* le *Juif International*, Hitler lui-même en vint à considérer « "Heinrich" Ford comme le dirigeant du mouvement fasciste en Amérique, et, ajoutait-il, nous admirons particulièrement ses méthodes antijuives »[1399]. Plus encore, malgré l'arrêt brutal et inattendu de sa campagne antisémite en 1922 suite au boycott de la Ford T par les communautés juives installées dans le Mid-West, à Chicago et à Cincinnati en tout particulier, et son mea-culpa de 1927 où il admit le caractère factice des *Protocoles*, Henry Ford n'en resta pas moins toute sa vie un antisémite viscéral. En effet, en 1938, il accepta de recevoir le titre, et la décoration attenante, de Grand-Croix de l'Ordre de l'Aigle Allemand[1400] pour service rendu à la nation et ses mérites individuels[1401]. Plus encore, Ford soutint les mouvements nationalistes et antisémites des années 1930 et 1940 comme celui des Shirts ou, durant la Seconde Guerre Mondiale, le Comité America First dont l'aviateur Charles Lindbergh devint le porte-parole le plus fameux.

Les années 1930 constituent, si l'on peut dire, l'âge d'or de l'antisémitisme américain. En effet, si la campagne d'Henry Ford et les succès importants du deuxième Klan[1402] avaient permis, au début des années 1920, le désenclavement des thèses antisémites, la montée des fascismes en Europe a en quelque sorte décomplexé les mouvements américains. Ce fut alors une véritable kyrielle de mouvements fascistes qui vit le jour aux États-Unis. Pour la plupart d'entre eux, il s'agissait de mouvements réactionnaires nativistes et anticommunistes appartenant à la droite chrétienne caractérisée par une forte culture paroissiale et une activité politique localisée. Au plan sociopolitique, ces mouvements étaient surtout masculins et regroupaient des individus blancs issus de la petite bourgeoisie, des classes moyennes ou du monde ouvrier, principalement dans le Mid-West, Détroit notamment, la côte Est, à New York en particulier, ainsi que la *Bible Belt*[1403], au

victimes et a mis en place des procédures d'indemnisations. Désormais, une version reproduite des différents articles et contributions est disponible en un volume unique : Kevin Begos, Danielle Deaver, John Railey, Scott Sexton, *Against Their Will* [2008], Apalachicola, Gray Oak Books, 2012, 244 p. Néanmoins, il a encore fallu attendre 2003 pour que la législature de l'État abolisse la loi sur les stérilisations forcées. Pour plus de détails voir : Johanna Schoen, *Choice and Coercition : Birth Control, Sterilization, and Abortion in Public Health and Welfare* [2005], Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2005, 384 p.

1399 Cité *in* Albert Kahn, *Haute Trahison* [1952], tr. Fr. Anne-Marie Marchand, Paris, EFR, 1952, p. 247.

1400 François Duprat, Alain Renault, *op cit*, p. 56.

1401 Damien Amblard, *op cit*, p. 161.

1402 Cf *Infra* Partie 3 Chap. 2 I-D-1°)

1403 La *Bible Belt*, ou ceinture biblique, désigne un espace géographique et culturel du Sud Est des États-Unis marqué par une religiosité très développée, un protestantisme rigoriste. Schématiquement, appartiennent à la *Bible Belt*, les treize États qui firent sécession en 1861 (Alabama, Arkansas, les deux Carolines, Géorgie, Kentucky, Louisiane, Mississippi, Missouri, Oklahoma, Tennessee, Texas, Virginie) ainsi que le Nord de la Floride, le sud de l'Indiana et de l'Ohio, la Virginie Occidentale et la Pennsylvanie.

Kansas notamment[1404]. Cependant, il n'exista jamais de front commun à ses organisations ni même d'organe de liaison au niveau national en raison de nombreux conflits personnels entre les différents leaders locaux. Plus encore, malgré des appellations grandiloquentes, la majeure partie de ces organisations ne dépassa pas le stade groupusculaire. A titre d'exemple, la National Gentile League ne compta jamais plus de six adhérents[1405]. Deux groupes en revanche sont dignes d'intérêt : les Silver Shirts et, plus encore, le BUND.

Le terme de Shirts désignait de manière générique une myriade de mouvements fascistes américains des années 1930 et 1940 dont la chemise (*shirt*) d'une couleur spécifique constituait un signe d'appartenance et de ralliement. Il est manifeste ici que le modèle organisationnel, idéologique et vestimentaire de ces groupes fut le fascisme italien de Mussolini et de ses chemises noires. Parmi ces Shirts, le groupe le plus célèbre, et le plus conséquent, fut sans conteste celui créé le 30 Janvier 1933 par William D. Pelley sous le nom Silver Legion of America, plus connu sous le nom de Silver Shirts (Chemises Argentés). Notons deux échos historiques qui ne doivent rien au hasard : l'acronyme SS et la date de création correspondant à l'accession, en Allemagne, d'Adolf Hitler à la Chancellerie. Fort de « 15 000 membres en 1934-1935 »[1406], le mouvement se voulait explicitement raciste et antisémite dans la pure tradition des groupes nativistes de l'américanisme à 100%. Le mouvement mit alors en œuvre une rhétorique ultra-violente en promettant aux juifs, par la voix de son chef William D. Pelley, « un bain de violence […] le plus grand pogrom de l'histoire »[1407]. Plus encore, Pelley prit la tête en 1936 d'une campagne contre la réélection de Franklin Delano Roosevelt, surnommé Franklin Deloyal Rosenfeld, accusé d'avoir livré le pays aux juifs, aux bolcheviques et aux intérêts financiers de Wall Street à New York, « Jew York », par la mise en place du New Deal, rebaptisé « Jew Deal ». Candidat à l'élection présidentielle sous la bannière de l'American Christian Nationalist Party, Pelley ne parvint à satisfaire aux drastiques conditions de candidature que dans le seul État de Washington où il obtint le score famélique de 1 598 voix. Suite aux menées et diatribes antisémites diffusées par le journal de l'organisation, *Liberation*, et le tournage d'un film de propagande, *Silver Shirts Activities in the North West*, William D. Pelley fut arrêté en 1942 et condamné à 15 années de prison ferme. Dépourvu de leader, le mouvement sombrait alors dans la léthargie.

1404 François Duprat, Alain Renault, *op cit*, pp. 15-16.
1405 Donald S. Strong, *Anti-Revolutionary, Antisemitic Organizations in the United-States Since 1933* [1942], Chicago, University of Chicago Press, 1979, 12 p.
1406 François Duprat, Alain Renault, *op cit*, p. 126.
1407 *Ibid*.

Si les Silver Shirts furent le mouvement authentiquement américain le plus puissant de l'entre-deux-guerres, c'est en revanche du côté des organisations d'immigrés allemands et germano-américaines que l'antisémitisme connut son point d'orgue aux États-Unis. En effet, dès les années 1920 dans le quartier du Bronx, à New York, des sections locales du parti nazi, le NSDAP, virent le jour sous le nom de Gauleitung-USA, ou plus simple de GAU, qui signifie province ou section américaine[1408]. Unifié à l'échelle nationale sous l'égide de Paul Manger, le GAU qui s'adressait aux immigrés allemands devint la principale force nationale socialiste aux États-Unis. Il disposait même de son propre journal : l'*Amerika's Deutche Post*. Le tournant décisif intervint en 1933 avec l'accession d'Hitler à la Chancellerie en Allemagne. En effet, outre des immigrés allemands de fraîche date, des germano-américains, c'est-à-dire des individus disposant de la citoyenneté américaine, soit de naissance soit après naturalisation, allaient se joindre au mouvement national socialiste aux États-Unis. Aussi, à l'initiative d'Edwin Emerson, une organisation satellite au GAU fut fondée sous le nom de Friends of Germany. Le GAU regroupait les immigrés allemands, les Amis de l'Allemagne les germano-américains. Cependant, suite à de nombreux conflits le GAU fut dissous sur ordre de Rudolf Heiss et une nouvelle organisation, dirigée par Heinz Spanknöbel, vit le jour afin de regrouper les immigrés allemands et les germano-américains sous une seule et même bannière. Cette organisation qui était alors considérée comme la branche américaine du NSDAP prit le nom de FONG, c'est-à-dire de Friends Of New Germany (les amis de la nouvelle Allemagne). Le nouveau mouvement, par ses statuts, se plaçait alors sous le haut patronage d'Adolf Hitler et mit en librairie deux publications antisémites comprenant à la fois des articles en anglais et en allemand : Le *Deutsche Zeitung* et le *Das Neue Deutschland*[1409]. Plus encore, Le FONG mit en place, à New York principalement, la première grande campagne de boycott des produits juifs et des boutiques tenues par des israélites en lançant un appel à la solidarité raciale aryenne. Parallèlement, le FONG introduisit et diffusa massivement, aux États-Unis, l'œuvre antisémite d'Adolf Hitler, *Mein Kampf,* et se lança dans la diffusion du grand périodique antisémite allemand *Der Stürmer*[1410].

1408 Le terme de *gauleitung* est spécifique à l'organisation du parti nazi. Dirigé par un *gauleiter*, le terme de *gauleitung* désignait à l'origine une section locale du parti, puis, une fois que le parti et l'Etat se confondirent, le terme en vint à signifier région ou province, une subdivision administrative du territoire du Reich.

1409 François Duprat, Alain Renault, *op cit*, p. 196.

1410 Ce journal allemand fut fondé par le leader nazi et antisémite Julius Streicher qui lors du procès de Nuremberg fut jugé et condamné à mort pour son incitation au génocide juif. Chacune des éditions de *Der Stürmer* comportait dans le bas de sa première page la mention « die juden sind unser unglück » qui signifie en français « les juifs sont notre malheur ». Voir l'étude récente et extrêmement détaillée : Ralph Keysers (dir.), *Der Stürmer. Instrument de l'idéologie nazie. Une analyse des caricatures d'intoxication* [2012], Paris, L'Harmattan, 2012, 371 p.

« Le FONG se présente alors comme un mouvement de défense des citoyens allemands contre le judéo-bolchevisme et d'information du public américain sur la réalité du IIIe Reich face aux mensonges de la propagande juive. Malgré leur pureté raciale, les Américains sont tombés sous la domination d'une petite minorité juive et enjuivée qui les maintient sous un joug économique et politique que secoueront les germano-américains quand le FONG leur aura fait prendre conscience de leurs responsabilités raciales et politiques »[1411].

Aussi, dès 1934, une véritable stratégie d'acculturation du mouvement fut mise en œuvre afin de l'américaniser. Dès lors, dans la scénographie du FONG les drapeaux américains et nazis se côtoyaient et le portrait de Roosevelt rejoignait celui d'Hitler lors des meetings sur les estrades. Néanmoins, alors que cette stratégie d'américanisation semblait porter ses fruits, le mouvement comptait au début de 1935 un peu plus de 10 000 membres actifs, de nouvelles tensions internes conduisirent à une renouvellent des cadres synonyme de changement générationnel. Dissous officiellement le 29 mars 1936, le FONG renaissait dans la foulée sous l'appellation de BUND, organisation décentralisée comptant 55 sections réparties sur l'ensemble du territoire américain, parmi lesquelles on comptait des sections uniquement féminines connues sous le nom de Bundesfrauenschaftsreferentin ou, plus simplement, de National Women Command. Le BUND avait dès lors pour projet de recréer un cadre culturel et racial germanique aux États-Unis. Pour se faire, il mit en place à l'échelle nationale un réseau de librairies nationales socialistes, l'Aryan Book Shop en Californie par exemple, ou des camps de vacances pour quelques 600 jeunes germano-américains et immigrés allemands[1412]. Surtout le BUND se lança, conjointement aux Shirts, dans une campagne de dénonciation de « l'enjuivement » de l'Administration Roosevelt accusée de mettre en place une politique de « Jew Deal » favorable à une petite minorité de conspirateurs judéo-bolcheviques qui dirigerait secrètement les États-Unis. Plus encore le BUND qui comptait alors environ 20 000 membres, soit l'organisation antisémite la plus importante de l'histoire américaine si on laisse côté le deuxième Ku Klux Klan, publia un brûlot conspirationniste et antisémite intitulée *What Price the Federal Reserve ? Read the Protocols of the Elders of Zion and Understand the New Deal* (Que coûte la réserve fédérale ? Lire les *Protocoles des Sages de Sion* et comprendre le New Deal)[1413] qui, par exemple, attribuait aux juifs la paternité de la Première Guerre Mondiale ou encore de la crise économique des années 1930. En réaction face à la montée du BUND, le Congrès mit en place son premier Comité d'Enquête sur les Activités Anti-Américaines (*Un-American Activities*), le Comité Dies, chargé d'enquêter sur les les activités et les ressources

1411 François Duprat, Alain Renault, *op cit*, p. 204.
1412 François Duprat, Alain Renault, *op cit*, p. 220.
1413 N. W. Rogers, *What Price the Federal Reserve ? Read the Protocols of the Elders of Zion and Understand the New Deal* [1938], New York, Deutscher Weckruf und Beobachter, 1938, 7 p.

financières du mouvement. En effet, accusé d'être une organisation au service d'une puissance étrangère, 1938 fut pour le BUND une année noire puisqu'il vit ses revenus choir et les défections se multiplier. En conséquence, une nouvelle ligne stratégique fut arrêtée par le leader de l'organisation, Epp Kuhn. Ainsi, le BUND cherchait dorénavant à mettre en place, en vue des élections de 1940, une stratégie d'américanisation accrue et de front commun avec l'ensemble des autres organisations antisémites, fascistes et nationales socialistes des États-Unis qui trouva son point d'orgue dans le grand meeting de l'américanisme organisé le 20 Février 1939 en plein cœur de New York au prestigieux Madison Square Garden. Ce furent alors plus de 22 000 personnes[1414] qui se massèrent pour entendre Kuhn et d'autres leaders antisémites dénoncer « l'enjuivement » de la société américaine ou la politique de « Jew Deal » menée par « Franklin Deloyal Rosenfeld »[1415]. Suite aux rixes qui éclatèrent à l'extérieur du bâtiment entre les militants fascistes et antifascistes, la répression contre le BUND fut accrue et Kuhn fut condamné par le Comité Dies à effectuer une peine de prison ferme de deux ans et demi à cinq ans au pénitencier de Sing-sing. Plus encore, « en 1940, par le *Hacht Act*, la Commission du Service Civil décrét(a) qu'elle n'accepter(ait) plus de membres du BUND comme fonctionnaires fédéraux. A la mi-1941, le BUND (fut) interdit par les États de Californie et de Floride tandis que celui du New Jersey ferm(ait) d'autorité le camp de Nordland »[1416]. Le coup fut extrêmement rude pour le BUND qui vit ses effectifs chuter en flèche. Aussi après l'attaque japonaise sur Pearl Harbor, l'organisation antisémite la plus importante de l'histoire américaine annonçait, par la voix de son nouveau chef, Gerhard Wilhelm Kunze, son autodissolution définitive et la fin de ses activités.

Cependant, malgré l'arrêt de leurs activités, les principaux leaders fascistes et antisémites américains, sur le fondement du *Smith Act* qui servirait ensuite dans la « chasse aux sorcières »[1417], furent traduits en justice au cours du Grand Procès en Sédition de 1944. Parmi ces leaders, il est possible de citer : Kunze du BUND, Stahrenberg de l'American National Socialist Party, Deatherage des Knights of the White Camelia, une organisation rivale du Klan, William D. Pelley, le leader des Silver Shirts, Joe McWilliams, plus connu sous le surnom de Führer de Yorkville, Lawrence Dennis théoricien antisémite ou encore l'auteure conspirationniste, antisémite et anticommuniste Elizabeth Dilling. Ouvert le 17 Avril 1944, le procès fut frappé de collapsus au bout de 117 jours d'audience

1414 François Duprat, Alain Renault, *op cit*, p. 239.
1415 Susan Canedy, *America's Nazis: A Democratic Dilemma. A History of the German American Bund* [1990], Mountain View, Markgraf Publications Group, 1990, 251 p.
1416 François Duprat, Alain Renault, *op cit*, p. 244.
1417 Cf *Supra* ce même chapitre III-A-2°).

au cours desquels seulement 39 témoins sur 108 furent auditionnés. Jamais ré-ouvert, la Cour de Columbia ordonna alors l'annulation de l'ensemble de la procédure et des chefs d'accusation dans sa décision du 22 Novembre 1946, confirmée en appel le 30 Juin 1947. Les relaxés dénoncèrent alors avec véhémence une mascarade et un acharnement dus au complot juif international qui, bientôt, allait céder la place à une nouvelle vague d'anticommunisme conspirationniste : la chasse aux sorcières et son apogée, le maccarthysme.

Jésuites, Illuminatis, francs-maçons, communistes et juifs, les boucs-émissaires des leaders conspirationnistes américains semblent à l'heure actuelle s'amalgamer dans un ensemble confus de théories enchevêtrées, amphigouriques et même contradictoires liées parfois aux thèses ufologiques. Il s'agit là de ce que nous proposons d'appeler une théorie *attrape-tout* du complot. En effet, ce processus d'hybridation typique des mythes conspirationnistes modernes paraît arrivé à un stade où il est aujourd'hui impossible de distinguer une théorie du complot purement antisémite d'une théorie du complot strictement anti-Illuminati. L'heure n'est semble-t-il plus aux théories du complot topiques, factuelles ou circonstanciées dans le temps et dans l'espace. Bien au contraire, l'heure est au méga-complot, au conspirationnisme, incriminant un ennemi omnipotent et invisible qu'il est *in fine* impossible de désigner une fois pour toute de manière unique ; seuls ses agents ou ses innombrables facettes peuvent être nommés : le sionisme, l'oligarchie britannique, les reptiliens, les Rothschild, les Rockefeller, les Bush, l'ONU, Wall Street, la Commission trilatérale, le Club des Bohémiens ou bien encore les Skull & Bones. Il s'agit là d'une liste de noms et d'institutions familiers pour le public américain que l'essor d'internet et le regain d'intérêt pour les thèses complotistes, après le 11 Septembre 2001, n'ont pas fini d'allonger. Reste alors à expliquer pourquoi les États-Unis, dans le monde occidental au moins[1418], apparaissent comme la terre d'accueil favorite des thèses conspirationnistes. La réponse, nous la trouvons dans les fondements mêmes de la culture politique et populaire américaine, c'est l'objet de la dernière partie de notre thèse.

1418 Dans le monde arabo-musulman la Turquie, l'Iran ou bien encore l'Égypte semblent très réceptifs aux mythes conspirationnistes, en tout particulier aux thèses à consonance antisémite.

Partie 3: Les fondements d'une culture politique et populaire conspirationniste

« *Ce fut formidable de découvrir l'Amérique,*
mais il l'eût été plus encore de passer à côté ».
Mark Twain.

Si, comme nous l'avons présenté jusqu'ici, il est indispensable pour la naissance d'une théorie conspirationniste qu'interviennent à la fois un événement littéralement extraordinaire, une catastrophe, un attentat, un assassinat ou bien encore le développement d'une pandémie, et un leader conspirationniste venant lui donner une interprétation alternative, la réunion de ces deux éléments n'est cependant pas suffisante. En effet, ce n'est pas tant l'énonciation ou la formulation d'une théorie du complot que sa diffusion, sa publicité et sa réception dans l'opinion publique qui permet de structurer une véritable culture conspirationniste. En d'autres termes, ce n'est pas parce qu'un leader conspirationniste formule des thèses complotistes que celles-ci vont connaître un large écho, favorable ou non. Il peut même survenir qu'il soit seul à y croire et qu'il développe alors un sentiment de persécution relevant plus de la médecine ou de la psychiatrie que de l'analyse politologique. Reste qu'aux États-Unis, nous l'avons déjà vu en de nombreuses occurrences, les thèses conspirationnistes sont largement admises et diffusées, elles ne demeurent pas confinées dans des cercles groupusculaires sectaires ou extrémistes. Bien au contraire, l'explication des événements en termes de complot jouit même d'une certaine légitimité auprès de larges franges de la population appartenant à toutes les classes sociales. Aussi, l'enjeu de cette dernière partie résidera dans l'explication de cet état de fait. Comment se fait-il qu'aux États-Unis le conspirationnisme soit à la fois si bien développé, implanté, et admis, dans une perspective continuiste, dans l'ensemble de la société. En d'autres termes, quels sont les fondements de cette culture conspirationnisme américaine. La grille d'explication est alors, selon nous, à rechercher dans les assises mêmes de cette culture américaine : l'anti-étatisme et l'anti-intellectualisme, la prégnance des sociétés secrètes et, enfin, une authentique socialisation – secondaire – conspirationniste dès l'adolescence au travers d'une culture populaire où la figure du complot est omniprésente.

Chapitre 1: L'anti-étatisme et l'anti-intellectualisme comme explication structurelle de l'ancrage du phénomène conspirationniste

Comme nous l'avons vu, la méfiance envers le gouvernement fédéral, l'Administration et le pouvoir politique en général n'est pas née avec la mouvance Tea Party. En effet, il s'agit bien plutôt de la résurgence contemporaine d'une sorte de lame de fond politique et culturelle, d'un courant anti-étatiste qui perdure depuis la période révolutionnaire. Ainsi, tout autant que durant la période de la chasse aux sorcières, que dans les années 1990 avec la thématique des « guerres culturelles » chère à Patrick Buchanan[1419], il apparaît qu'un double phénomène vient appuyer et faciliter l'apparition, le développement et la réception des théories conspirationnistes aux États-Unis : l'anti-étatisme et l'anti-intellectualisme.

I – Les fondements du radicalisme anti-étatique aux États-Unis : de la Révolution Américaine au scandale du Watergate. Le gouvernement contre le peuple

L'histoire de l'anti-étatisme aux États-Unis ne peut et ne doit être abordée de la même manière qu'en Europe. En effet, si sur le vieux continent la lutte contre l'État peut être majoritairement étudiée du point de vue des extrêmes politiques avec, à gauche, les marxistes et les anarchistes et, à droite, des courants fascistes ou fascisants et antiparlementaires, cette grille de lecture et d'analyse ne peut en aucun cas être calquée sur le cas d'espèce américain. D'abord, raisonner en termes de gauche et de droite aux États-Unis, surtout en ayant en tête un rapport aux valeurs franco-français, conduirait indubitablement à méconnaître le champ politique d'outre Atlantique et, plus encore, à formuler des interprétations hasardeuses des phénomènes politiques. En effet, malgré un bipartisme de façade, le champ politique américain se révèle à l'étude minutieuse une constellation multiforme de petites entreprises politiques, les *Political Action Committees* (PAC) destinés à servir les intérêts politiques de leurs dirigeants. De plus, même les deux grands partis ne sauraient constituer des entités politiquement disciplinées et monolithiques[1420].

1419 Cf *Infra* cette même partie Chap . 3 III-B.
1420 Pierre Sicard, *Les partis et la vie politique aux États-Unis* [2012], Paris, Armand Colin, 2012, 223 p.

A l'inverse, l'anti-étatisme apparaît alors comme une composante essentielle de la culture politique américaine depuis la Révolution dans le sens où les principes lockéens de *Self goverment,* qui ont servi de fondement à l'émancipation face à la Couronne britannique, restent aujourd'hui encore une base de l'organisation politique et administrative fédérale des États-Unis ; la Déclaration d'Indépendance et la Constitution fédérale en sont les meilleures preuves. *A contrario*, l'influence et le développement du marxisme y est bien moindre qu'en Europe à tel point qu'il devient quantité négligeable dans l'analyse de l'anti-étatisme aux États-Unis. De même, l'anarchisme américain apparaît comme une variante éloignée de sa cousine européenne dans la mesure où elle développe une interprétation capitaliste de l'anarchie, on parle alors de libertariens ou d'anarcho-capitalistes. Néanmoins, notons qu'il existe tout de même des courants anarchistes « classiques », entendons « anarcho-socialistes », aux États-Unis, l'une des figures les plus célèbres étant Noam Chomsky. Enfin, les droites radicales américaines ne doivent pas être comparées aux extrêmes droites françaises sous peine de tomber dans des réductions grossières dans la mesure où si ces dernières sont franchement nationaliste, conservatrice ou même néo-fascistes, les premières sont, en règle générale, ouvertement racistes, nativistes, antisémites et conspirationnistes mais finalement très peu marquée par le fascisme au sens européen du terme ; en témoigne l'audience limité des *Shirts* dans les années 1930 et 1940[1421] au regard de ce que fut celle du Klan dans les années 1920[1422].

A – La Révolution Américaine et les principes du *Self government* : l'État liberticide et l'exaltation d'une culture paroissiale

Ces quelques remarques liminaires formulées, revenons à présent sur les fondements et les origines révolutionnaires de l'anti-étatisme aux États-Unis avant de se pencher sur une étude synthétique du courant libertarien. Enfin, au travers de l'exemple du *Posse Comitatus* nous reviendrons sur un cas représentatif de groupe nativiste d'extrême droite qui, un nom de cet anti-étatisme d'essence et d'ascendance révolutionnaire, en vient à exalter une culture paroissiale maximaliste et conspirationniste.

1421 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 2 III-B-2°).
1422 Cf *Infra* cette même partie Chap. 2 I-D-1°).

1°) Les fondements révolutionnaires de l'anti-étatisme américain

La Révolution Américaine, faut-il le rappeler, puisait ses racines profondes dans la volonté d'émancipation des colonies face à la tutelle de la puissance britannique et notamment dans un conflit fiscal entre les colons et le Parlement de Westminster. En effet, la question de l'impôt fut, et reste toujours[1423], un des thèmes capables de soulever l'agitation populaire et l'indignation des élites américaines en direction de l'État, britannique d'abord, américain actuellement. A titre d'exemple, le Parti Républicain, et plus encore en 2010 sous la pression des Tea Parties[1424], fait généralement de la diminution de la pression fiscale un pilier immuable de son programme présidentiel. Tout se passe comme si la baisse des taxes faisait en quelque sorte partie de l'ADN politique du parti. Pour sa part, la Révolution éclata au mot d'ordre bien connu de « *No taxation without representation* » (Pas d'impôts sans représentation)[1425], les colons revendiquant, conformément aux droits des Anglais et à la Théorie de l'Ancienne Constitution[1426], une représentation politique en échange de la participation à l'impôt. La théorie de la représentation virtuelle ne satisfaisait pas les coloniaux. Dès lors, une lutte non seulement contre un pouvoir exécutif, mais aussi législatif allait faire entrer durablement dans la culture politique américaine la vigilance et le rejet de l'État au profit de l'individualisme et du *Self goverment.* Ainsi, l'organisation fédérale du pouvoir doit être comprise autant comme une garantie du respect des droits individuels et des libertés fondamentales que comme principe d'administration directe des affaires publiques par les citoyens à l'échelon local. Ceci explique alors plus facilement comment le juge et la judiciarisation, parfois même jusqu'à outrance, ont pu devenir des composantes essentielles de la société américaine tant les citoyens sont jaloux et soucieux du respect et de la sauvegarde de leur *privacy* en général et de la propriété privée en particulier ; la liberté de choix se révélant la valeur cardinale. En effet, c'est cette idée d'une liberté de choix, d'un libre arbitre qui conduit les Américains à placer la notion de propriété privée et sa protection, par la Constitution notamment, au rang de droit inaliénable premier. En ce sens, les Américains se montrent des lockéens individualistes exégètes[1427]. L'État et ses agents, élus le plus souvent, doivent alors se faire les protecteurs ultimes de celle-ci sans jamais intervenir dans les affaires de la vie

1423 Ainsi, en 2009-2010 l'historien Romain Huret donnait à ce propos une série de conférences à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales intitulée « L'anti-étatisme aux États-Unis : les refus de l'impôt (XIXe -XXe siècles) ».

1424 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 2 III-A-3°).

1425 Comprendre en réalité, avec le grand historien R. R. Palmer *« No Taxation with representation* ». Robert R. Palmer, *The Age of Democratic Revolution: A political history of Europe and America, 1760 – 1800. Tome I : The Challenge* [1959], Princeton, Princeton University Press, 1989, p. 157

1426 Voir : John G. A. Pocock, *The Ancient Constitution and the Feudal Law : a study of English Historical Thought in the Seventeenth Century* [1957], Cambridge, Cambridge University Press, 424 p.

1427 John Locke, *Second traité du gouvernement* [1690], tr. fr. Jean-Fabien Spitz assist. Christian Lazzeri, Paris, PUF, 1994, 384 p. En particulier le chapitre 5, « De la propriété des choses ».

privée comme l'éducation, l'économie ou encore les choix religieux. A titre d'exemple, la culture de l'auto-défense, individuelle ou milicienne (les *posses*), et des armes est le prolongement nécessaire de l'individualisme et du refus de l'État qui inonde toute la société américaine, tant dans les courants libéraux que conservateurs.

Dès lors, une fois la fiction acceptée d'un gouvernement insaturé de manière contractuelle par les Hommes pour garantir leurs droits inaliénables, comment tolérer que ce même gouvernement puisse limiter les libertés individuelles en édictant des normes générales et impersonnelles. Fort de ce postulat, un courant de pensée hyper-individualiste allait voir le jour aux États-Unis principalement, remettant même en question, non seulement la légitimité, mais aussi plus radicalement encore la légalité de l'État, c'est le libertarianisme.

2°) Le libertarianisme, un courant de pensée anti-étatiste aux fondements individualistes

« La version américaine du "libértarisme" est une aberration, personne ne la prend véritablement au sérieux. Tout le monde sait qu'une société organisée selon les principes libertaires américains s'autodétruirait en quelques secondes. La seule raison pour laquelle certains font mine de la prendre au sérieux, c'est qu'ils peuvent s'en servir comme une arme. C'est une aberration exclusivement américaine qui n'a rien de vraiment très sérieux »[1428].

Voyons alors en quoi consiste ce courant de pensée, le libertarianisme, qui peut à ce point s'attirer le mépris et parfois même le courroux d'un auteur aussi célèbre et reconnu que Noam Chomsky, linguiste éminent et libertaire revendiqué. Ainsi, c'est sans doute le philosophe Gilles Châtelet qui a donné la définition la plus juste et la plus lucide du libertarianisme en tant qu'un « courant d'idée qui présente souvent avec subtilité et même ludisme la soumission au marché comme l'incarnation des idées libertaires parvenues à maturité. Le marché apparaît donc comme la victoire d'une espèce de ruse anarchiste de l'histoire, accomplissant une synthèse pacifique de *tous* les rapports sociaux (économiques, politiques, culturels, etc.) censés être uniquement appréhendés à partir de l'individu particulier »[1429]. De cette définition, il résulte deux éléments constitutifs de la pensée libertarienne[1430]. D'abord, l'individu est identifié à un être dépourvu de qualités singulières, il

1428 Noam Chomsky, *Comprendre le pouvoir. Tome II* [2006], tr. fr. Hélène Hiessler, Paris, Aden, 2006, pp. 174-175.

1429 Gilles Châtelet, *Vivre et penser comme des porcs, de l'incitation à l'envie et à l'ennui dans les démocraties-marchés* [1999], Paris, Exils, 2007, p. 183.

1430 Les libertariens ne doivent en aucune façon être confondus avec les anarchistes de droite. Daniel Colson définit, avec un humour certain, ces derniers comme « un mode d'être acariâtre et râleur qui, en étant conduit à sélectionner des forces réactives (réactionnaires dirions-nous plutôt), souvent virilistes et paranoïaques, risque sans cesse de donner naissance à des êtres à la digestion difficile, incapables de *révolte*, envahis par le *ressentiment* et dont le *nihilisme* se refuse à toute *affirmation*. ». Daniel Colson, *Petit lexique philosophique de l'anarchisme* [2001], Paris,

est en tous points l'égal et le semblable d'autrui, c'est la condition de la « vraie liberté » qui ne peut être qu'individuelle. Ensuite, une main invisible régulatrice est la condition de la liberté totale, l'État et l'interventionnisme constituant des entraves à la liberté authentique, le gouvernement devient en quelque sorte l'ennemi nécessaire des gouvernés dès que celui-ci tend à restreindre leurs libertés individuelles. Telle est d'ailleurs la raison d'être de l'État du point de vue de la pensée libertarienne.

Si en Europe, la pensée de Gustave De Molinari fut à l'origine des théories libertariennes, c'est Lysander Spooner qui ouvrait la voie de l'anarcho-capitalisme aux États-Unis. En effet, Spooner fut sans conteste l'un des libertariens les plus critiques de l'État et des plus radicaux quant à la question de son dépérissement. Ainsi, Spooner allait s'attacher, en bon juriste qu'il était, à démontrer non seulement l'iniquité de la forme étatique mais aussi et surtout son illégalité[1431], le tout au regard « des principes généraux du droit et de la raison », expression leitmotiv de l'auteur. A l'aune d'un raisonnement serré, Spooner allait alors montrer que l'État était un véritable « gangster », « une association secrète de voleurs et d'assassins »[1432] ; nous flirtons là avec le conspirationnisme. Spooner commença alors par s'interroger sur la validité de la Constitution que l'on croit habituellement pouvoir accepter par son fondement contractualiste. Or, un contrat, pour être légalement fondé, doit avoir pour condition un consentement libre et manifeste des parties, et c'est précisément sur cet aspect que le raisonnement de Spooner allait se porter. De ce point de vue, Spooner comme Proudhon en Europe, pointa que la Constitution ne satisfaisait nullement à la condition d'une signature *manu propria* de la part de l'ensemble des Américains. Plus encore, pour lui les Pères Fondateurs n'avaient aucun droit légitime à engager leurs contemporains et encore moins leurs descendants pour la postérité. Ainsi, aucun groupe d'individus ne disposerait du droit de créer une personne morale perpétuelle et universelle obligeant autrui à aliéner ses libertés individuelles et naturelles sans son consentement manifeste et éclairé. A ce stade du raisonnement, Spooner concédait alors que seuls les signataires de la Constitution, et seulement tant qu'ils en manifestaient la volonté expresse, étaient liés par elle. Ces derniers étant tous morts, la Constitution n'aurait alors plus aucune validité légale, elle serait comme frappée de nullité. Cependant, la postérité ne serait-elle lier elle-même. Le fait que les citoyens votent ne suffirait-il pas à entériner la légalité, la légitimité et la validité de la Constitution et de l'État. En réponse à cette objection,

Le Livre de Poche, 2008, p. 30. Parmi les anarchistes de droite célèbres citons, Céline, Léo Malet, Jean Yann (à qui la définition de l'anarchiste de droite telle que donnée par Colson fait immédiatement penser), Michel Audiard ou encore Marcel Aymé.

1431 De même, Spooner s'est attaché à démontrer l'illégalité de l'esclavage et de la ségrégation aux États-Unis, à ce titre il est considéré, à juste titre, comme l'un des fondateurs de l'abolitionnisme Américain.

1432 Lysander Spooner, *No Treason – The Constitution of No Authority* [1870], Whitefish, Kessinger Publishing, 2010, 36 p.

Spooner énonçait que l'acte de vote ne liait le votant, et uniquement lors de l'acte de vote, que de manière personnelle. Fort de ce constat Spooner ajoutait même que le nombre de votants étant largement inférieur au nombre de personnes vivant aux États-Unis[1433], l'acte de vote comme acte de légitimation de l'État était nul et non avenu au regard, toujours, « des principes généraux du droit et de la raison ». Quant au paiement des impôts, c'est à ce niveau de l'analyse que la notion « d'État gangster » intervient, Spooner y voyait le résultat de la contrainte physique exercée par la puissance publique. Ainsi, selon Spooner, l'État se comportait comme un brigand et même pire que cela dans la mesure où celui-ci détroussait les individus mais sans avoir à assumer les conséquences judiciaires et pénales de son forfait.

> « Les procédés des voleurs et assassins qui se font appeler le gouvernement sont exactement à l'opposé de ceux qu'utilise le bandit isolé. A la différence des bandits, ces gens du gouvernement ne se font pas individuellement connaître ; et par conséquent, ils n'assument pas personnellement la responsabilité de leurs actes »[1434].

En effet, Spooner pointait alors que l'État et le gouvernement n'étaient que des abstractions désincarnées, des personnes morales, et que, par conséquent, il était impossible de contracter avec une telle entité. Ne sachant pas, avec certitude, qui se dissimulait derrière le masque gouvernemental, il était alors impossible de savoir à qui le versement de l'impôt était réalisé. Enfin, le raisonnement de Spooner allait s'attacher à démontrer la corruption nécessaire des représentants élus : le gouvernement gouverne dans son propre intérêt, c'est-à-dire dans l'intérêt opposé à celui des gouvernés. Malgré leur serment, rien n'empêcherait les députés et sénateurs, grâce à leur immunité, d'agir contre les intérêts individuels et les droits fondamentaux, au premier chef desquels le droit de propriété privée. Les citoyens ne seraient plus libres mais, malgré eux, ils deviendraient des esclaves[1435]. De surcroît, le caractère secret du vote fit dire à Spooner que dans la mesure où les élus ne connaissent pas leurs électeurs, ils ne connaîtraient donc jamais leurs mandants.

1433 Annexe N° 1 : Les taux de participation aux élections présidentielles américaines de 1824 à 2008

1434 Lysander Spooner, *Outrage à chef d'État* [1991], tr. fr. Jeannie Carlier, Paris, Les Belles Lettres, 1991, p. 54.

1435 Si en France il n'est pas rare de voir la figure de « Che » Guevara sur les tee-shirts des adolescents, aux États-Unis, c'est le visage de Spooner qui joue le rôle d'idole contestataire marchandisée. La gamme de produits dérivés allant du fameux tee-shirt jusqu'au mug où les deux citations les plus célèbres de Spooner sont reproduites à souhait: « *A man is none less a slave because he is allowed to choose a new master once in a term of years* », un homme n'en est pas moins un esclave parce qu'il est autorisé à choisir un nouveau maître au bout de quelques années ou « *The only security men can have for their political liberty, consists in keeping their money in their own pockets* », la seule sécurité que les hommes peuvent avoir pour leurs libertés politiques consiste en garder leur argent dans leurs propres poches.

« Le scrutin secret produit un gouvernement secret ; un gouvernement secret est une association secrète de voleurs et d'assassins. Mieux vaut encore un despotisme avoué. Le despote se présente tout seul à la face de tous et déclare : l'État c'est moi! Ma volonté est la loi. Je suis votre maître. Je prends la responsabilité de mes actes »[1436].

En somme, Spooner déduisit alors la nullité de l'État et de la Constitution car non fondés légalement. Tous les gouvernements du monde devenaient alors des usurpateurs patentés avec pour but inavoué et inavouable de dépouiller les populations. Les affinités électives avec le conspirationniste se font plus précises encore. L'État devenant *in fine* le maître d'œuvre d'une conspiration contre ses populations qu'il cherche à spolier dans l'intérêt exclusif des dominants politiques.

Plus proche de nous, il ne s'agit pas ici de faire une sociohistoire ou un historique précis et exhaustif du libertarianisme, des universitaires Américains se sont faits les relais des théories libertariennes. Ainsi, parmi les philosophes, on notera Ayn Rand[1437], qui développe une éthique égoïste largement inspirée de Max Stirner, ou encore Robert Nozick qui se réfère de manière constante à l'exigence d'une morale kantienne faisant de l'individu un *telos* et non un moyen[1438]. Parmi les hommes politiques libertariens on relèvera David Nolan fondateur du parti éponyme et Alan Greenspan, ancien gouverneur de la Réserve Fédérale. Néanmoins, c'est surtout du côté des économistes que le courant libertarien connaît un développement important. Outre Murray Rothbard et Milton Friedman, on retiendra ici le fils de ce dernier, David Friedman, dans la mesure où il semble plus radical que son père dans sa charge contre l'État. En effet, David Friedman, économiste à l'Université de Chicago, définit l'État comme « un organisme d'agression prétendument légitime »[1439] mais, par pessimisme anthropologique, il le considère comme une fatalité malheureuse. Friedman, en ce sens proche des anarchistes de gauche, va porter alors son attaque sur la violence inhérente, ontologique de l'État. Ainsi, il compare les situations d'agressions commises par un délinquant de droit commun et l'État : si un malfaiteur me vole mon portefeuille dans la rue et que je crie « Au voleur! », nous dit Friedman, les témoins peuvent m'aider à le rattraper mais si je hurle ce même « Au voleur! » après que mon compte bancaire est été ponctionné

1436 Lysander Spooner, *op cit*, p. 89.

1437 Presque inconnue en Europe, du moins du « grand public », Ayn Rand jouit d'une popularité et d'une aura sans limites de l'autre côté de l'Atlantique. Comme le rappelle Sébastien Caré, selon une étude datant de 1991, l'ouvrage de Rand *Atlas Shrugged* est le second plus influent aux États-Unis, juste derrière la Bible. Sébastien Caré, *La pensée libertarienne : Genèse, fondements et horizons d'une utopie libérale* [2009], Paris, PUF, 2009, 350 p.

1438 Robert Nozick, *Anarchy, State and Utopie* [1974], New York, Basic Books, 1977, p. 384.

1439 David Friedman, *Vers une société sans État* [1973], tr. fr. Françoise Liégeois, Paris, Les Belles Lettres, 1992, p. 170.

ou bloqué par la puissance publique, ces mêmes gens me croiront dérangé. Et pourtant poursuit Friedman, il n'y a pas de différence entre le voleur à la tire et l'État. David Friedman, préconise alors une liberté totale du choix et des risques :

> « L'idée centrale du libertarianisme, c'est qu'on doit laisser les gens mener leur propre vie comme ils l'entendent. Nous rejetons totalement l'idée qu'il faille protéger les gens contre eux-mêmes par la force. Une société libertarienne n'aurait pas de lois contre la drogue, le jeu, la pornographie et pas de ceinture de sécurité obligatoire. Nous rejetons aussi l'idée que les gens auraient un droit à faire valoir sur les autres, en dehors de celui d'être laissé en paix »[1440].

Anarchiste utopiste au niveau sociétal, Friedman n'en demeure pas moins un fervent partisan du capitalisme et du marché comme substitut à l'État en tant qu'instance de régulation ultime. Friedman propose en ce sens un processus de privatisation maximaliste qui, outre les services publics tels que la poste, le système éducatif ou les hôpitaux, va jusqu'aux fonctions régaliennes comme la police, l'armée et l'administration pénitentiaire remplacées par des milices privées d'autodéfense et des prisons privées. Selon lui, la libre concurrence entre les différentes entreprises améliorerait la prestation de service et permettrait d'en diminuer les coûts. Avec Friedman, le droit et la justice deviennent alors des marchandises comme les autres, soumises au marché, et il s'en remet alors à l'arbitrage privé pour trancher des litiges. L'économiste croit d'ailleurs trouver un écho historique à sa société onirique[1441] dans l'Islande médiévale où toute la vie en société et même le droit relevaient entièrement du domaine privé. Cependant, si Friedman développe incontestablement une utopie libertarienne, il refuse les moyens de la faire éclore en condamnant les stratégies violentes et révolutionnaires ainsi que l'existence d'un Parti Libertarien dont il est pourtant membre[1442]. En 1971 en effet, à l'initiative de David Nolan, apparaissait dans le champ politique américain une nouvelle machine électorale : le Parti Libertarien composé de transfuges des partis Démocrate et Républicain afin de sceller une alliance entre les libéraux anti-conservateurs, les libertariens et les opposants à la guerre du Vietnam issus des rangs Républicains. Nolan voulait ainsi créer une alternative aux deux grands partis avec comme ligne programmatique

1440 David Friedman, *op cit*, p. 1.

1441 « J'ai essayé de mon mieux de dépeindre des institutions vraisemblables, dans le cadre desquelles pourraient vivre des êtres humains assez voisins de nous. Il faudra un certain temps pour que ces institutions se développent, comme ce fut le cas pour nos institutions actuelles ; elles ne peuvent surgir *des rêves* d'un écrivain enthousiaste. L'objectif est éloigné, mais pas forcément inaccessible ». *Ibid*. p. 226

1442 Friedman reprend ici à son compte les critiques de Max Stirner contre le Parti, entendons parti politique bien sûr mais plus largement faction de la société. En effet, selon Stirner et Friedman, adhérer à un parti, c'est aliéner sa liberté et son libre arbitre au groupement, l'esprit critique s'affaisse au profit de la défense de l'idéologie, de la *doxa*, du parti lui-même. Se développe alors une sorte d'esprit-parti indéfectible qui devient la grille de lecture et d'interprétation du militant qui n'est plus vraiment un sujet faisant usage de sa raison.

la défense des libertés individuelles et économiques[1443].

Le courant libertarien, et la pensée libertarienne, et *in fine* l'anti-étatisme inondent alors le champ politique américain. Tant au sein des partis Démocrate et Républicain que de la société civile, des courants anti-étatistes, opposés au *Welfare State* et à l'impôt ont vu le jour et ont trouvé des relais indéniables dans l'opinion américaine baignée dans une culture politique individualiste issue de la Révolution. L'État et le gouvernement, y compris dans une optique populiste, vont alors être représentés comme les véritables ennemis du peuple. Ils n'ont d'autre but que de le spolier ou le détrousser de ses biens. L'État, le gouvernement et les élites politiques, militaires, économiques ou médiatiques, cosmopolites et paritaires[1444], conspireraient alors secrètement contre les simples citoyens pour assurer leur triomphe, leur enrichissement et conserver le pouvoir ; autant d'intérêts contraires à ceux du peuple. Seul le peuple lui-même ou, au moins, seules des autorités locales proches de lui, le shérif en particulier, seraient à même de représenter les intérêts légitimes, particuliers et locaux, des citoyens américains. Il en résulte alors le développement d'une véritable culture paroissiale paroxysmique.

3°) L'anti-étatisme radical de droite : une culture paroissiale conspirationniste, l'exemple du Posse Comitatus

Si ce groupuscule issue de la droite nationale et radicale américaine du Mid-West, le Posse Comitatus, retient notre attention c'est en raison de son côté typique de formation nationaliste, nativiste et conspirationniste exaltant une culture paroissiale maximaliste. En effet, il convient de rappeler que, pour le *Posse Comitatus,* « les juifs et la reine d'Angleterre sont derrière le trafic de drogue, Jimmy Carter (est) pire que Hitler, Fidel Castro, les jésuites et les francs-maçons (sont) à fusiller, et les homosexuels à parquer dans des camps spéciaux »[1445]. Une idéologie caractéristique des droites extrêmes américaines que nous croisons à de nombreuses reprises tout au long de notre thèse. Dès lors, revenons quelque peu sur ce groupuscule afin de bien comprendre ses références idéologiques et leurs réceptions par les populations blanches et protestantes du Mid-West.

1443 Le diagramme de Nolan, certes fort critiquable mais tel n'est pas notre propos ici, place les libertariens comme les seuls véritables défenseurs d'une « vraie » liberté conciliant à la fois les libertés individuelles et économiques. A l'inverse, les conservateurs seraient franchement liberticides du point de vue des libertés individuelles mais très permissifs au niveau économique. Au contraire les sociaux-démocrates seraient largement favorables aux libertés individuelles mais liberticides du point de vue économique.

1444 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 1 III-B.

1445 Roger Martin, *Amerikkka* [1995], Paris, Calmann-Levy, 1995 p. 156.

Le Posse Comitatus fut ainsi fondé en 1967 à l'initiative de Henry Beach, ancien des Silver Shirts[1446], et William P. Gale, colonel en retraite, à partir du rassemblement de nombreux petits groupes isolés racistes, suprématistes et inspirés par l'idéologie chrétienne du Mid-West. Aujourd'hui, le mouvement est dirigé par le docteur James P. Wickstom[1447] et se fait fort de dénoncer un complot global pour dominer les États-Unis composé d'une engeance noire-juive-communiste dirigée par le Président Obama en personne. Sur le plan de l'idéologie et de l'action[1448], le Posse Comitatus se caractérise donc par un rejet du gouvernement fédéral, violent parfois, et l'organisation de milices locales d'autodéfense, les *posses*. Phénomène typiquement américain, le développement paroxysmique d'une « culture paroissiale », comme le diraient Gabriel Almond et Sidney Verba[1449], se traduit par la reconnaissance d'une seule autorité politico-judiciaire légitime : le shérif. Au niveau administratif, le comté est le seul échelon légitime du point de vue du Posse Comitatus. Cette haine du gouvernement central s'explique par la croyance d'un contrôle par des puissances occultes étrangères, les juifs en particulier dont l'ancienne *Speaker* Démocrate Nancy Pelosi serait la chef de file d'après le groupuscule. Les communistes et les noirs, depuis le début de la présidence Obama[1450] , sont également accusés de vouloir s'accaparer l'Administration fédérale dans le but d'assujettir les « vrais » citoyens américains, c'est-à-dire les protestants anglo-saxons, les WASP. En effet, dans une dialectique toute manichéenne du Bien et du Mal, le Posse Comitatus voit les juifs comme l'Église de Satan voulant détruire les valeurs chrétiennes du Mid-West, les noirs et les personnes de couleur comme des sous-hommes devant vivre en marge de la société américaine traditionnelle. Régulièrement depuis les années 1980, le Posse Comitatus est condamné pour agression, diffamation mais également conspiration. A titre d'exemple, les tirs contre la Représentante Démocrate de l'Arizona, Gabrielle Giffords, le 11 Janvier 2011 à Tucson sont dénoncés comme un plan orchestré par des juifs-communistes dont le tireur Jared Loughner était un pion. Pire, la conspiration serait plus énorme encore car, d'après Wickstom, le tireur et la Représentante fréquentaient la même synagogue ; autant d'informations révélées sur le blog du docteur et non par les « médias nationaux contrôlés par les juifs »[1451]. Plus encore, l'enquête serait même bâclée et n'aurait aucune chance d'aboutir puisqu'elle aurait été confiée à « la première lesbienne chef de la police en Arizona »[1452]; autant dire une dépravée morale doublée

1446 Cf *Supra* Parie 2 Chap. 2 III-B-2°).
1447 doctorjamespwickstrom.blogspot.com/
1448 http://www.nizkor.org/hweb/orgs/american/adl/paranoia-as-patriotism/posse-comitatus.html
1449 Gabriel Almond, Sidney Verba (dir.), *The Civic Culture : Political Attitudes and Democracy in Five Nations* [1963], New York, SAGE Publications, 1989, 392 p.
1450 posse-comitatus-usa.blogspot.com/
1451 doctorjamespwickstrom.blogspot.com/
1452 *Ibid*.

nécessairement d'une incompétente patentée.

Si cette idéologie extrémiste n'a rien d'original et s'appuie sur des ressorts classiques des extrêmes droites américaines, antisémitisme, homophobie, anti-communisme primitif et anti-étatisme conspirationniste, l'originalité du Posse Comitatus tient à sa réception plutôt positive par les populations blanches conservatrices du Mid-West. Outre l'anti-étatisme culturel américain, deux angles d'explications sociopolitiques doivent être privilégiés. D'abord, d'un point de vue sociohistorique et dynamique, ce soutien doit être compris comme le résultat « d'une résistance à l'intégration raciale »[1453]. Ensuite, d'une manière plus statique, cela s'explique par le développement d'un « conservatisme de Cowboys » (*Cowboy conservatism*)[1454] inhérent à la culture paroissiale du Mid-West et au mythe de la Frontière.

Avec l'élection en 1968 de Richard Nixon à la Présidence des États-Unis, l'Amérique connaissait incontestablement un certain raidissement conservateur des populations blanches après le moment libéral des Administrations Kennedy et Johnson[1455]. En effet, avec la fin de la ségrégation et de la domination blanche de droit et non de fait, l'inquiétude des classes moyennes et populaires blanches face aux mouvements parfois violents, le *Black Power* en particulier, allait les pousser vers l'ordre et le conservatisme dans le camp Républicain, l'alternative Dixiecrate de George Wallace ayant buté sur la primaire Démocrate de 1964 et échoué à l'élection de 1968 alors qu'il concourait sous les couleurs de l'American Independant Party. En outre, les agitations de 1968[1456] ne doivent pas être occultées pour expliquer ce réflexe conservateur des Américains lors de l'élection présidentielle, réflexe conservateur largement empreint de considérations raciales et/ou racistes, sorte de résurgence publique du suprématisme blanc. Aussi, les tensions raciales entre les communautés allaient se multiplier, notamment dans des grandes villes comme Chicago, donnant parfois lieu à de violents affrontements puisque « depuis la fin des années 1940, les habitants blancs

1453 Andrew Diamond, « Jeunes blancs en colère dans les quartiers populaires : résistance à l'intégration raciale et naissance du conservatisme moderne » *in* Romain Huret (dir.), *Les Conservateurs Américains se mobilisent. L'autre culture contestataire* [2008], Paris, Autrement (ed), 2008, pp. 23-36.

1454 Jeff Roche, « Cowboy Conservatism » *in* David Faber, Jeff Roche (dir.), *The Conservatives Sixties* [2003], New York, Peter Long Publishing, 2003, pp. 79-92.

1455 En témoigne la candidature de Barry Goldwater à l'élection présidentielle en 1964. Voir : Lisa McGirr, *Suburban Warriors : The Origins of the New American Right. Politics and Society in Twentieth Century America* [2002], Princeton, Princeton University Press, 2002, pp. 111-146. Marc C. Brennan, « Winning the War/Losing the Battle : The Goldwater campaign and Its Effects on the Evolution of Modern Conservatism » *in* David Faber, Jeff Roche (dir.), *op cit*, pp. 63-78.

1456 Voir : André Kaspi, *États-Unis 1968, L'année des contestations* [1988], Paris, André Versailles Éditeur, 2008, 166 p.

luttaient contre l'intégration raciale dans leurs quartiers et leurs actions témoignaient souvent de l'alliance entre différents groupes ethniques sous l'étendard de l'identité blanche »[1457]. En somme, par-delà les rivalités pourtant bien réelles entre les communautés, polonaises, écossaises ou irlandaises à Chicago par exemple, une sorte d'union sacrée, de recomposition artificielle d'une identité collective *a minima* semblait s'opérer autour du concept lâche, souple, d'identité blanche. Même, il apparaît que de nombreux hispaniques se retrouvaient sous cette bannière de l'identité blanche, preuve supplémentaire de la « non-définition » extensible de celle-ci. De sorte que, bien au-delà de Chicago dont le cas est emblématique du mouvement de fond qui traverse le Mid-West des années 1960, une sorte de « lutte des races » semblait être à l'œuvre. D'un côté, les conservateurs suprématistes blancs regroupés autour du Parti Républicain et la fraction Dixiecrate du Parti Démocrate ; de l'autre, un front disparate composé du mouvement des droits civiques, de certains nationalistes noirs[1458], de la majorité du Parti Démocrate, des libertariens et des petits partis de gauche comme le Socialist Workers Party par exemple. Or, du point de vue racialiste et raciste des conservateurs WASP, les blancs regroupés dans l'autre camp étaient clairement perçus comme des traîtres à leur race, en particulier les Démocrates au pouvoir, Lyndon Johnson en tête. Dès lors, le gouvernement, l'État et ses services devenaient des ennemis de ces conservateurs, des « vrais patriotes » et plus généralement des « vrais américains ». *In fine*, le gouvernement en viendrait même à conspirer contre ses propres citoyens en favorisant les noirs, les juifs, les *aliens* ou encore les communistes. Culturellement, le gouvernement devenait, pour une grande partie des populations blanches des classes moyennes et populaires du Mid-West, l'ennemi des patriotes, l'ennemi des vrais américains, d'où le développement et l'acceptation de milices suprématistes blanches dont le Posse Comitatus n'est qu'un exemple parmi d'autres.

Parallèlement, l'exaltation d'une culture paroissiale maximaliste, paroxysmique est largement répandue au-delà des cercles extrémistes de droite. Ainsi, la figure du shérif, dont la mystique tient autant de son incarnation Hollywoodienne de justicier ultime qu'a son rôle historique dans le développement et l'expansion à l'Ouest des États-Unis, demeure intacte dans l'imaginaire et la représentation collective des populations du Mid-West. L'exemple le plus caricatural de shérif est à rechercher dans l'Arizona où Joe Arpaio, sorte de John Wayne des temps modernes, se targue d'être le shérif le plus dur des États-Unis[1459]. Basé sur une dialectique toute manichéenne et

1457 Andrew Diamond, *op cit*, pp. 30-31.
1458 Cf *Supra* Partie 1 Chap. 2 III.
1459 Alexandre Rios-Bordes, « L'arme du crime. La rhétorique sécuritaire du "rappel à l'ordre". De New York à l'Arizona » *in* Romain Huret (dir.), *op cit*, pp. 52-65. Jeff Roche, « Cowboy Conservatism » *in* David Faber, Jeff

simpliste du Bien et du Mal, des bons et des mauvais, Arpaio a fait depuis sa première élection au poste de shérif en 1992, du Comté de Maricopa un véritable « western » grandeur nature où l'ordre moral rigoriste tient lieu de loi naturelle. A titre d'exemple, la prostitution est totalement interdite dans le comté de Maricopa, Arpaio ordonnant aux prostituées prises sur le fait de « quitter la ville avant le coucher du soleil ». Une lutte sans relâche contre l'immigration latino-américaine fait également partie des priorités du shérif aux méthodes aussi musclées que controversées[1460]. *A contrario,* l'État fédéral est alors dénoncé comme laxiste et incompétent, éloigné des préoccupations des « vrais gens », les hommes politiques et les fonctionnaires comme ambitieux et corrompus. En somme, les citoyens ne peuvent que compter sur eux-mêmes d'où la création de milices d'autodéfense (les *posses*). Défense des biens et des personnes mais aussi, et peut être surtout, des valeurs :

> « Cette rhétorique sans sophistication est l'expression d'un conservatisme de cowboy, culture politique qui puise dans la mythologie de la frontière son attachement à la liberté individuelle et à la suprématie des valeurs communautaires. Ce discours confus permet, de fait, l'articulation d'angoisses hétérogènes – effacement de la responsabilité individuelle, désagrégation de l'autorité traditionnelle, déliquescence de la cellule familiale – en criminalisant subrepticement les "désordres" individuels, sociaux et moraux qui perturbent l'ordre tranquille de la communauté »[1461].

En somme, le gouvernement, l'État et ses services seraient soit « le parti de l'étranger », nous n'y reviendrons pas[1462], soit le « jouet » d'une clique oligarchique autoritaire dont le but ultime serait d'asservir, d'assujettir ses ressortissants, c'est par exemple la théorie des *Black Helicopters* (hélicoptères noirs). Dans tous les cas, il se développe un fondement culturel selon lequel l'État et les élites gouvernementales conspirent contre leur propre peuple.

B – L'État conspirationniste : l'Administration contre son peuple, l'exemple de la théorie *Black Helicopters*

Si les théories conspirationnistes mettant en cause l'État ne sont pas nouvelles, la théorie des *Black Helicopters* est en revanche tout à fait récente. En effet, dans la thématique conspirationniste classique du Nouvel Ordre Mondial, le gouvernement et l'État conspireraient contre leurs citoyens car ils seraient aux mains d'ennemis ayant une allégeance autre que l'entité nationale : les juifs, les

Roche (dir.), *op cit*, pp. 79-92.

1460 J. J. Hensely, « Sheriff Joe Arpaio : 20 Years of Controversies and Successes », *The Arizona Republic*, 18 Décembre 2011.

1461 Alexandre Rios-Bordes, *op cit*, p. 64.

1462 C'est-à-dire les juifs, les francs-maçons, les communistes ou les catholiques. Cf *Supra* Partie 2 Chap. 2.

communistes, les jésuites ou les reptiliens. La théorie des *Black Helicopters*, apparue dans les années 1970, considère pour sa part que les conspirateurs viennent uniquement de l'intérieur, ceux sont des Américains déloyaux dont le but, caractéristique des mythes conspirationnistes modernes, est le pouvoir et l'argent. Aussi, cette théorie s'articule en trois temps, d'abord le gouvernement, dirigé en fait par des éléments dévoyés de la CIA et/ou l'armée, serait aux mains des puissances de l'argent et de la finance globale comme la Commission Trilatérale ou le Groupe Bildeberg et, ensuite, il mènerait secrètement des expériences, assassinerait ou détiendrait des citoyens américains afin d'asseoir son pouvoir. De sorte que la théorie des hélicoptères noirs serait intimement liée au contrôle mental des populations et à l'existence supposée de camps de concentration aux États-Unis où les individus trop curieux côtoieraient les victimes d'expériences de la CIA sur les manipulations génétiques. En somme, cette théorie conspirationniste *attrape-tout* selon la terminologie que nous avons proposée[1463] serait, comme le souligne le politiste américain Michael Barkun, très avantageuse pour ses tenants.

> « Les hélicoptères noirs ont une combinaison d'avantages. Au premier niveau, ils apparaissent concrets et démontrables de manière empirique, en fait, la littérature des hélicoptères est remplie de témoignages visuels donnant des dates et des localisations précises. A un autre niveau, peu importe que les hélicoptères soient insaisissables, non seulement parce qu'ils s'éloignent rapidement de l'endroit où ils ont été vus mais, surtout, ils sont prétendument inexistants et ne peuvent être tracés depuis leur décollage jusqu'à leur point d'atterrissage. Plus encore, leur couleur noire renforce leur association avec la mort et le Mal. Ainsi, le "croyant" ou le témoin peut projeter sur eux, de n'importe quelle vilaine manière adéquate, ses peurs et anxiétés. Les histoires de camps de concentration gouvernementaux répondent au même schéma »[1464].

1°) La conspiration des Hélicoptères Noirs : fondements et exemples

Si la théorie des hélicoptères noirs apparaissait pour la première fois dans les années 1970, il lui fallut néanmoins près de vingt ans avant de se lier durablement aux légendes concentrationnaires gouvernementales. En effet, alors que l'implication des juifs, des communistes ou des francs-maçons dans les conspirations ne fait aucun débat parmi les adeptes des théories du complot, celle des hélicoptères noirs est sujette à polémique. Aussi, la John Birch Society[1465], par l'intermédiaire de son Président John McManus se montre très sceptique, non pas quant à l'existence des hélicoptères noirs à proprement parler, mais quant à leur engagement dans le complot global dirigé selon eux par la Commission Trilatérale et le Council on Foreign Relation, les juifs et les communistes.

1463 Cf *Supra* Partie 1 Chap. 1 II-B-2°).

1464 Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Vision in Contemporary America* [2003], Berkeley, University of California Press, 2003, p. 71.

1465 Cf *Infra* cette même partie Chap. 2 I-D-2°).

Cependant, ce fut dans les années 1990 que cette théorie des hélicoptères noirs allait connaître son moment de gloire grâce d'abord à deux ouvrages de l'auteur conspirationniste Jim Keith[1466] dans lesquels il dénonçait les mutilations de troupeaux et des disparitions mystérieuses avec toutes un point commun : des hélicoptères noirs tournant dans le ciel non loin des lieux des forfaits. Du premier ouvrage, il ressort que pour Keith il ne faisait absolument aucun doute que ces hélicoptères noirs aperçus dans le ciel étaient les forces spéciales d'un complot en vue d'établir un Nouvel Ordre Mondial. Ainsi, il prédisait que « vers l'an 2000, l'Amérique ser(ait) dirigée par le Nouvel Ordre Mondial socialiste et que le monde ser(ait) alors divisé en trois structures fonctionnelles de pouvoir : l'Europe, l'Amérique du Nord et le Pacifique »[1467]. Or, si cet ouvrage se dégageait parmi de la pléthorique production littéraire conspirationniste, il le devait essentiellement à deux événements. D'abord, avant sa publication, la fin tragique du siège de Waco en 1993 et, après sa sortie en librairie, l'explosion d'un immeuble fédéral à Oklahoma City en 1995.

En effet, au printemps 1993 les conservateurs américains furent sous le choc lorsque les médias révélèrent que le siège de Waco s'était terminé dans un bain de sang, que l'immense majorité de la communauté des *Branch Davidians* avait péri dans un brasier. Les Davidiens étaient une petite secte suprématiste fondée dans les années 1930 et ils s'étaient établis plus tard dans une propriété baptisée « Mont Carmel » près de Waco, dans l'État du Texas. Accusés de détenir des armes automatiques en grande quantité et de maltraitances infantiles, des agents fédéraux furent mandatés pour arrêter David Koresh, leader de la secte antisémite et « autoproclamé Messie des derniers temps »[1468] et ses principaux lieutenants. Ainsi, le 28 Février 1993 alors que les agents fédéraux se présentèrent munis d'un mandat d'arrêt contre le gourou et quelques-uns de ses adeptes, le beau-père de Koresh fut tué par des agents du Bureau des Alcools, Tabacs et armes à Feu (BATF, *Bureau of Alcohol, Tobacco and Firearms*) ; Koresh, lui-même étant blessé, touché par deux fois. S'en suivit alors un assaut en règle où quatre Davidiens supplémentaires et quatre agents du BATF perdirent la vie. Surtout, Koresh n'avait pas été appréhendé et les versions de ce fiasco divergèrent. D'un côté, les agents fédéraux affirmaient avoir été l'objet de tirs répétés à l'arme automatique dès leur arrivée ce qui déclencha des tirs de ripostes puis l'assaut de la propriété. De l'autre, les Davidiens affirmaient qu'un groupe d'agents du BATF avait été envoyé pour pénétrer les lieux par les toits et

1466 Jim Keith, *Black Helicopters over America : Strikeforce for the New World Order* [1994], Atlantic Books, 1995, 154 p. Jim Keith, *Black Helicopters II : The End Game Startegy* [1997], Illuminet Press, 1999, 205 p.
1467 Jim Keith, *op cit*, p. 148.
1468 Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, p. 51.

qu'un hélicoptère, envoyé en soutien aurait, par ses tirs, tué les agents ainsi que les leurs. En d'autres termes, il s'agirait, comme dans le cadre des attentats du 11 Septembre 2001, d'une opération sous *false flag* destinée à légitimer des représailles subséquentes. L'affaire ne s'arrêtait pas là, puisque, le soir même, en direct sur CNN, Koresh affirmait être la victime d'un complot organisé par le BATF, et derrière lui le gouvernement, visant à l'éliminer. Pour désamorcer la tension, le FBI reprenait l'affaire au BATF et un siège houleux de 51 jours débuta. En effet, les négociations avec Koresh se révélèrent impossibles tant les élucubrations mystiques et millénaristes de ce dernier paraissaient incompréhensibles aux agents fédéraux. Le 13 Avril, le second assaut était lancé par le FBI afin d'empêcher le suicide collectif de la secte, notamment des enfants. À 12H07, les premières flammes visibles apparurent sur le bâtiment. À 12H55 le brasier avait consumé la totalité du bâtiment. Là encore, deux thèses s'affrontèrent. Le FBI défendait la thèse que les Davidiens se seraient suicidés en versant de l'essence dans le bâtiment. Les quelques Davidiens survivants et d'autres témoins dirent que c'étaient les gaz lacrymogènes et pyrotechniques utilisés par le FBI qui avaient mis le feu à l'intérieur, simplement parce que les occupants n'ayant plus d'électricité, les lampes à pétroles renversées par les chars auraient mis le feu au bâtiment alors que tous les membres étaient regroupés dans la chambre froide au centre de la résidence. D'autres témoins parlèrent de missiles incendiaires envoyés depuis des hélicoptères sur le bâtiment. S'il est effectivement très difficile de savoir ce qui s'est réellement passé ce 19 avril 1993, une chose est néanmoins claire, la majorité des Américains adhère à la thèse des hélicoptères noirs. Ainsi, dans un sondage réalisé en Août 1999, soit six ans après les faits, et publié par le *Time Magazine*[1469], il apparaît que 61% des personnes interrogées se déclaraient persuadées que le FBI avait lui-même déclenché l'incendie à la résidence et non les Davidiens comme le prétend la version officielle. En effet, « une commission sénatoriale d'enquête fut nommée et son rapport, publié en novembre 2000, attribua fermement la responsabilité des morts aux *Branch Davidians* »[1470].

Deux ans jour pour jour après le second assaut de Waco, un attentat contre un bâtiment fédéral au camion chargé d'explosifs fit 68 morts à Oklahoma City. Le commanditaire principal Timothy McVeigh, activiste antisémite, suprématiste et extrémiste de droite, expliqua alors qu'il désirait mettre un terme aux crimes du gouvernement contre les citoyens américains[1471]. A titre

1469 Cité *in* Darren J. Mulloy « Waco » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, p. 718.
1470 Véronique Campion-Vincent, *op cit*, p. 52.
1471 Darren J. Mulloy « Oklahoma City Bombing » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 553-557.

d'exemple il était persuadé que le gouvernement était responsable du massacre de Waco ou l'assassinat du Président John F. Kennedy et qu'il complotait afin de priver les citoyens de leurs droits civiques et constitutionnels. Or, malgré les aveux de McVeigh, les théoriciens conspirationnistes préfèrent y voir une cabale gouvernementale. A l'instar de la lecture conséquentialiste des attentats du 11 Septembre, le gouvernement serait responsable de l'explosion du bâtiment d'Oklahoma City afin de faire accepter à la population une série de mesures liberticides. McVeigh était alors un bouc-émissaire idéal, ses aveux seraient sans valeurs car arrachés sous la torture et des pressions psychologiques dans les camps de concentration gouvernementaux. Plus encore, le gouvernement aurait empêché McVeigh de revenir sur ses déclarations dans la mesure où il fut exécuté le 6 novembre 2001.

Dans la culture populaire, le film *Complots* de Richard Donner[1472] avec Mel Gibson, Julia Roberts et Patrick Stewart sorti en 1997 reprend et accrédite la thèse conspirationniste des hélicoptères noirs. En effet, Jerry (Mel Gibson), chauffeur de taxi new-yorkais et « paranoïaque » conspirationniste de tout premier ordre, est absolument convaincu que l'histoire du monde se résume à un enchevêtrement et une succession de complots mêlant le Président américain, l'armée, les services secrets, les banques, les Illuminatis ou bien encore les francs-maçons. Vivant dans l'angoisse permanente d'un assassinat, il voit des « fédéraux » partout, il se sent continuellement menacé en raison des révélations qu'il formule dans un journal conspirationniste ainsi qu'auprès de l'assistante du procureur, Alice Sutton (Julia Roberts). Suite à l'une de ses prédictions fantastiques, Jerry est alors enlevé par une mystérieuse organisation sans nom mais dirigée par le Docteur Jonas (Patrick Stewart) dont on apprend plus tard qu'elle travaille pour le compte de membres corrompus au sein de l'appareil d'État. Battu, torturé, Jerry parvient tout de même à s'échapper et va tenter de tout raconter à Alice qui n'en croit pas un mot. Transporté à l'hôpital psychiatrique, Jerry échappe à la mort grâce à l'échange des feuilles de soins avec son voisin. Pris de panique d'un assassinat, il s'enfuit de l'hôpital. Suite à une poursuite épique dans les rue de New York où des hélicoptères noirs mystérieusement silencieux quadrillent le ciel Jerry est à nouveau arrêté et torturé par Jonas dans un endroit secret finalement découvert par Alice qui délivre Jerry et tue Jonas. Jerry, avec l'aide d'agents loyaux du FBI, met alors en scène sa disparition pour protéger Alice contre les criminels à la solde du gouvernement.

1472 Richard Donner, *Conspiracy Theory* [1997], New York, Warner Bros, 1998, 135 min.

Le film de Richard Donner apparaît alors comme l'incarnation même du long-métrage conspirationniste dans la mesure où le scénario accrédite la véracité de l'ensemble des thèses complotistes évoquées. Plus encore, la force du film tient d'abord à la focalisation externe et à la progression que le réalisateur impose au spectateur. En effet, si au départ le spectateur est en position de sceptique, il voit Jerry comme un farfelu illuminé et « paranoïaque », au fur et à mesure que le scénario se développe il devient à son tour de plus en plus convaincu par les théories du complot. D'abord, il doute, lorsque Jerry est enlevé, puis il est conforté dans ce doute lorsque Jerry est traqué et, enfin, il est totalement converti lorsque Jonas lui-même avoue la conspiration. Plus encore, le film brasse un nombre effrayant de complots tous dénoncés comme vrais et qui font sens dans l'imaginaire et culture américains : l'assassinat d'un Président, les manipulations psychologiques et des tortures de la part d'une agence ultra secrète sans existence officielle capable de déménager un immeuble entier en une seule nuit sans laisser de traces, le projet MK-ULTRA, ou encore les hélicoptères noirs ; bref, comme Jerry, le spectateur en est amené à tirer la conclusion que tout est lié, rien n'arrive par hasard, les choses ne sont pas ce qu'elles laissent à voir. La marche du monde se résume alors à une vaste conspiration universelle dans le temps et l'espace. Des individus omnipotents tirent les ficelles dans l'ombre. Enfin, par l'efficacité de sa réalisation, la notoriété de ses acteurs vedettes, Mel Gibson et Julia Roberts, ce film a largement contribué à désenclaver des cercles conspirationnistes la théorie des hélicoptères noirs en la faisant découvrir à un grand public, notamment aux États-Unis où la thèse du complot est, depuis l'assassinat de Kennedy au moins, un mode d'explication et d'interprétation des événements largement accepté comme légitime[1473].

2°) Le mythe des camps de concentration gouvernementaux et du contrôle mental des populations

« Parmi les assertions formulées par les écrivains du Nouvel Ordre Mondial, la plus sensationnelle est sûrement celle du gouvernement fédéral ayant préparé un réseau de camps de concentration dans lesquels les opposants et autres indésirables pourraient être confinés »[1474].

Si la révélation publique des exactions commises par des militaires américains dans le camp de prisonniers de Guantanamo Bay a choqué une bonne partie de l'opinion publique américaine et mondiale, les théoriciens du complot y ont pour leur part vu la preuve manifeste et indiscutable que

1473 Michael Barkun, *op cit*, p. 69.
1474 *Ibid*. p. 71.

les camps de concentration gouvernementaux qu'ils n'ont de cesse de dénoncer sont bien réels. En effet, cette thématique conspirationniste développée depuis les années 1970, bien qu'ayant évolué dans ses formes et représentations, nous allons y revenir, connaît une forte recrudescence de popularité dans les milieux radicaux de la droite populiste et suprématiste depuis les révélations de Guantanamo.

Pourtant, à l'origine dans les années 1970, la thématique des camps de concentration gouvernementaux sur le sol américain provient des activistes de gauche pour dénoncer, à la manière d'une hyperbole, la répression qui suivit les agitations ethniques et sociales des années 1960 : mouvements de droits civiques, anti-guerre du Vietnam, hippies, mouvements étudiants, féministes, ethniques ou écologistes. Ainsi, l'un des principaux tenant de cette thèse pour qui le gouvernement américain, les Présidents Richard Nixon et Ronald Regan, le *Dictrict Attorney* Edwin Meese, étaient des émanations fascistes, fut le leader de l'Institut Christique, Daniel Sheehan, devenu depuis spécialiste en conspirations ufologiques[1475]. En effet, ce mythe des camps de concentration doit originairement être compris comme un effet d'amplification pour désigner les prisons, les pénitenciers ou la répression gouvernementale en générale menées contre les forces progressistes issues de la Nouvelle Gauche en tout particulier. En fait, cette légende des camps de concentration était destinée à radicaliser les mouvements en soutenant que le gouvernement était prêt à tout pour maintenir l'ordre établi, y compris à recourir aux mêmes méthodes que les nazis. Or, c'est à ce moment-là que des activistes d'extrême droite américaine en vinrent à reprendre, et même à s'approprier, cette thématique puisqu'ils « commençaient évidement à se sentir concernés par le risque de leur propre incarcération, créant au passage la légende des camps de concentration »[1476]. Ces camps supposés devenaient alors dans la mythologie conspirationniste l'outil répressif ultime du Nouvel Ordre Mondial. Ainsi, dès 1979, un enregistrement audio intitulé *Concentration Camps Plan for US Citizens* (Projet de camps de concentration pour les citoyens américains) fut produit par le Texan William Pabst qui prétendait avoir, en 1971, été interné dans l'un de ces camps. Cette cassette audio, à la manière des *Protocoles des Sages de Sion* pour la littérature antisémite, sert depuis lors de paradigme aux écrits traitant des camps de concentration gouvernementaux américains. Non seulement Pabst localisait 12 de ces camps mais, en outre, il décrivait la manière dont « le public était trompé par le Congrès, bras armé de la conspiration » qui envisageait de

1475 Daniel Sheehan, *Conspiracy Theories and the UFO Phenomenon* http://www.youtube.com/watch?v=wNi3uSgG3k4
1476 Michael Barkun, *op cit*, p. 72.

« remplacer le pays et le mode de vie américain par un système où vous serez esclaves dans un camp de concentration »[1477].

Dès lors, la légende des camps de concentration gouvernementaux trouvait sa place dans la littérature conspirationniste foisonnante du début des années 1980, notamment après l'accession de Ronald Reagan à la Maison Blanche. Ainsi, en 1984, le grand journal d'extrême droite, *The Spotlight*, proche du Liberty Lobby, une organisation antisémite et populiste fondée par Willis Carto[1478], révélait que Reagan était sur le point d'ouvrir « dix énormes camps de prisonniers à travers la nation » sous le nom de code *Rex 84* pour y enfermer non seulement les « personnes subversives et les déserteurs » mais aussi « ceux qui étaient abonnés au mauvais journaux ou qui refusaient de payer leurs impôts »[1479]. Un véritable plan fasciste en somme. Dans les années 1990, toujours selon *The Spotlight*, ce fut la FEMA, l'Agence Fédérale des Situations d'Urgence (*Federal Emergency Management Agency*), qui se vit accusée de diriger « un réseau de 43 camps opérationnels » capables de contenir entre 3 500 et 4 500 prisonniers chacun ainsi que des centaines d'unités concentrationnaires de petites tailles partout sur le territoire américain[1480]. En 1998, le Film *X-Files : Combattre le Futur* reprenait ses accusations contre la FEMA auxquelles plus de 1,5 millions d'Américains affirment porter crédit[1481].

> « L'attraction pour la légende des camps de concentration, similaire en cela à celle des hélicoptères noirs, relie le précis et le flou. D'une part, les cartes et les listes d'emplacements qui accompagnent toujours les récits suggèrent une validité indiscutable.[....] D'autre part, aussi concrets que sont les témoignages, ils deviennent ensuite comme des mirages par leur tendance à brouiller les pistes ou à disparaître. Dans ces cas, la majorité des lieux prétendus être des camps de concentration sont en fait des bases militaires, des bâtiments fédéraux où le public n'a en général pas accès »[1482].

Or, ce qui est caché ou inconnu intrigue, surtout lorsque l'on est en présence d'esprits complotistes : qui dit camps de concentration dit nécessairement tortures et manipulations mentales, notamment incarnés aux yeux des conspirationnistes par le programme MK-ULTRA.

1477 William Pabst, *Concentration Camp Plan for Us Citizens,* p. 17. disponible: http://ethosworld.com/library/Pabst-Concentration-Camp-Plans-for-U.S.-Citizens.pdf

1478 Carto fut également fondateur du négationniste *Institute for Historical Review* - IHR - et lieutenant de George Wallace puis de Lyndon LaRouche. Cf *Supra* Partie 2 Chap. 1 I. Voir aussi : George Michael, *Willis Carto and the American Far Right* [2008], Gainesville, University Press of Florida, 2008, 336 p.

1479 James Harrer, « Reagan Orders Concentration Camps », *The Spotlight*, 23 avril 1984, pp. 1-3.

1480 Fred Blahut, « The OMEGA File : The FEMA », *The Spotlight*, 4 octobre 1998.

1481 Michael Barkun, *op cit*, p. 74.

1482 *Ibid*.

En effet, le programme MK-ULTRA, opérationnel entre les années 1950 et 1970, consistait à administrer du LSD ou d'autres produits stupéfiants à des espions ou des combattants étrangers, communistes notamment, afin de les forcer à parler ou de les transformer en assassins à la solde du gouvernement[1483]. En fait, bien que les résultats furent loin de ceux escomptés, la CIA rêvait de programmer des individus à effectuer une mission spécifique suite à un lavage de cerveau : le *Manchurian Candidate*[1484] en somme. Dès lors, un tel programme, hautement condamnable sur le plan éthique, ne pouvait qu'engendrer le déclenchement de théories du complot pour quatre raisons. Premièrement, la nature même des expériences menées conduit le citoyen vigilant à s'interroger au regard de notions comme la morale ou l'État de droit. Deuxièmement, lors du procès de 1984 où la CIA dut reconnaître sous la contrainte du *Freedom Information Act* l'existence du dispositif, il apparut que de nombreux documents avaient étés détruits de manière préventive. Troisièmement, les conspirationnistes développèrent l'idée qu'un arsenal complet de mesures pour remodeler le comportement et la psyché des individus existait sur le sol américain. Enfin, en 1993, l'ancien directeur de la CIA, William Colby, assigné à comparaître devant le tribunal en qualité de témoin quant à la réouverture du projet dans les années 1980 fut retrouvé mort dans une rivière à quelques pas de sa maison de vacances ; l'enquête concluant à un accident. Autant d'éléments suspects qui favorisent indiscutablement le développement de thèses conspirationnistes.

Parmi les cas de victimes du bien réel programme MK-ULTRA, les conspirationnistes attachent une importance toute particulière à celui de Frank Olson, « ironiquement un scientifique de la CIA »[1485], qui disparut en 1984 dans de troubles circonstances suite à l'usage de LSD. Ainsi, les théoriciens conspirationnistes, Lyndon LaRouche[1486] à droite ou Jonathan Vakin[1487] à gauche par exemple, développaient l'idée que le gouvernement cherchait à remodeler intellectuellement et psychologiquement l'ensemble de la jeunesse en diffusant massivement sur les campus du LSD afin de leur faire accepter passivement le Nouvel Ordre Mondial ; l'autre variante étant de transformer les étudiants en soldats de ce Nouvel Ordre Mondial. Or, de tels projets étant bien difficiles à démontrer, une brèche s'ouvrait pour la littérature conspirationniste qui pouvait dès lors laisser libre cours à son imagination et à ses fantasmes. A titre d'exemple, signalons à nouveau le récit fantastique de Cathy O'Brien qui se prétend victime de manipulations psychologiques et d'un lavage

1483 Certaines théories conspirationnistes à propos de l'assassinat de John F. Kennedy affirment que Lee Harvey Oswald était l'une des victimes du projet MK-ULTRA ce qui expliquerait son passage à l'acte.
1484 John Frankenheimer, *The Manchurian Candidate* [1963], Los Angeles, MGM Entertainment, 2004, 121 min.
1485 Michael Barkun, *op cit*, p. 75.
1486 Carol White, *op cit*, p. 38.
1487 Michael Barkun, *op cit*, p. 76.

de cerveau orchestrés par la CIA[1488]. En effet, grâce à son mari qui, à l'aide de l'hypnose, parvint à la « déprogrammer », Cathy O'Brien put se souvenir qu'elle fut programmée pour être « une esclave sexuelle et une passeuse de drogue pour le compte de la CIA »[1489]. Aussi, O'Brien se remémorait de multiples relations sexuelles avec, entre autres, le Président Bush Sr. ou la sénatrice Hillary Clinton. Parallèlement, de nombreux individus proposèrent alors leurs propres versions des tortures physiques, chocs électriques, viols et coups ou bien psychologiques, privations de tous ordres, menaces et pressions qu'ils auraient subi dans les camps de concentration gouvernementaux par des agents de la CIA.

> « Les théories du Nouvel Ordre Mondial prirent en conséquence la forme d'un tout dans lequel les hélicoptères noirs, les manipulations psychologiques devinrent les armes d'un même arsenal. La croyance en un Nouvel Ordre Mondial a ainsi l'avantage de parler aussi bien aux inclinaisons religieuses que laïques. Elle peut s'accommoder avec les préoccupations relatives à la fin du monde des fondamentalistes religieux aussi bien qu'avec la peur obsessionnelle de la tyrannie ou d'une invasion parmi la droite laïque »[1490].

Pourtant, si la thèse des camps de concentration relève du pur fantasme conspirationniste, force est de reconnaître qu'il arrive également que la conspiration existe, que l'État, ou plus exactement une partie de l'appareil d'État, pour de bonnes ou mauvaise raisons, se comporte de manière conspirationniste, c'est le cas de la conspiration d'Aaron Burr en 1806 ou, plus près de nous, du scandale du Watergate qui poussa, en 1974, Richard Nixon à la démission. Autant d'éléments qui permettent aux théoriciens du complot de légitimer factuellement et de renforcer leur vision ésotérique et cryptologique du cours de l'histoire.

C – Quand l'État dérape. La conspiration d'Aaron Burr et le scandale du Watergate

Si l'immense majorité des conspirations que nous avons jusqu'à présent exposées étaient basées sur des fantasmes et des peurs irrationnels, il convient de noter que parfois les conspirations sont avérées. En effet, il est primordial de rappeler que si « les complots existent ; le complot n'existe pas »[1491]. Au-delà de l'argument d'un précédent historique largement utilisé par les auteurs conspirationnistes pour étayer leurs théories, ces actions illicites contribuent à rendre l'État, dont on a vu la perception pour le moins négative dans la culture américaine, encore moins crédible et, par

1488 Cathy O'Brien, Mark Phillips, *Trance-Formation of America* [1995], Guntersville, Reality Marketing, Incorporated, 2005, pp. 5-8.
1489 Michael Barkun, *op cit*, p. 76.
1490 *Ibid*. p. 78.
1491 Alain Goldschläger, Jacques-Charles Lemaire, *Le complot judéo-maçonnique* [2005], Bruxelles, Éditions Labor, 2005, p. 7.

symétrie, de plus en plus sujet à soupçon. En effet, tout se passe comme si l'État, en tant que corps désincarné, jouait contre lui-même sur le long terme en favorisant par son action secrète et illégale le développement de thèses du complot ; surtout lorsque le complot échoue et qu'il est révélé au grand jour[1492]. Pour notre part, nous avons choisi de retenir deux conspirations bien connues aux États-Unis : celle de l'ancien Vice-Président Aaron Burr et l'Affaire du Watergate sous la présidence de Richard Nixon.

1°) La conspiration d'Aaron Burr : la volonté sécessionniste de l'ancien Vice-Président[1493]

En 1806, c'est-à-dire à peine quelques années après que les États-Unis accédèrent réellement à leur Indépendance, le Président Thomas Jefferson reçut une lettre venant de Nashville dans le Tennessee écrite *manu propria* par Andrew Jackson lui faisant part d'un complot dirigé par son ancien Vice-Président Aaron Burr en vue d'une sécession d'États du Sud et de l'Ouest afin de constituer une sorte d'Empire.

Aaron Burr fut en effet le Vice-Président de Jefferson lors de son premier mandat à la Maison Blanche à une époque où le système du *Ticket* n'existait pas encore[1494], Le système qui prévalait alors voulait que le vainqueur de l'élection devenait Président et second occupait la fonction de Vice-Président. Méfiant à l'endroit d'une division naissante au sein de la jeune République, il s'agissait en fait de sceller l'unité nationale après la compétition électorale. Or, lors de l'élection de 1800, Burr et Jefferson obtinrent exactement le même nombre de voix et il fallut alors trouver un moyen de les départager. Ce fut donc la règle de la coutume qui fut choisie pour départager les deux adversaires : Adams, deuxième Président avait été le Vice-Président de Washington, Jefferson, Vice-Président d'Adams serait alors le troisième Président des États-Unis et Burr son Vice-Président. Ce différend engendra une inimitié durable entre les deux hommes qui

1492 Nicolas Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live* [1531], tr. fr. Toussaint Guiraudet, Paris, Bibliothèque Berger-Levrault, 1980, pp. 228-242. Par exemple, dans ce chapitre 6 du Livre 3, Machiavel écrit que « les conspirations sont dangereuses et pour les sujets et pour les princes ! » mais que « les conspirations qui se font contre la patrie sont moins dangereuses pour ceux qui les trament que celles qui sont formées contre des princes ». *Ibid*, p. 228, p. 240. Ou encore, la conspiration alimente les théories du complot : « Le plus grand des malheurs qui puissent arriver à un prince, c'est que l'on conspire contre lui ; car une conspiration, ou le fait périr, ou le déshonore : si la conjuration réussit, il périt ; si elle est découverte, il punit les conjurés ; mais on croit toujours qu'elle est une invention du prince pour assouvir sa cruauté, son avarice, du sang et des biens de ceux qu'il a fait périr ». *Ibid*. p. 241.

1493 Les éléments présentés ici de manière synthétique proviennent de Thomson Gale, « Aaron Burr and the Definition of Treason », *American Eras*, 8 vols, Gale Research, 1997-1998. Student Resource Center, 24 octobre 2005.

1494 Il fallut pour cela attendre l'élection suivante, celle de 1804 et l'entrée en application du XII amendement.

devint encore plus forte lorsqu'en vue de l'élection de 1804 régie selon les nouvelles procédures constitutionnelles, Jefferson annonça à Burr qu'il ne serait pas son colistier.

Exclu des hautes sphères du pouvoir, il était également Président du Sénat, par le clan Jefferson, Burr termina sa carrière politique d'une manière peu glorieuse par un duel mortel avec Alexender Hamilton puis par une conspiration ouverte contre les jeunes États-Unis. Rivaux politiques, Burr ne supportait plus les attaques, les moqueries et les humiliations de Hamilton et, lorsque ce dernier, selon un billet publié dans un quotidien new-yorkais, l'aurait une nouvelle fois insulté lors d'un dîner privé, Burr demanda des excuses publiques. Or, Hamilton refusant de s'excuser pour des propos dont il prétendait ne pas se souvenir mais qu'il ne niait cependant pas, Burr provoqua ce dernier en duel. Si les circonstances exactes du duel restent très floues, une chose est, en tous les cas, établie, Hamilton décédait des suites de ses blessures le jour suivant le duel tandis que Burr s'en tirait sans une égratignure mais avec l'opinion publique à dos, il avait tout de même mit fin à la vie de l'un des Pères Fondateurs de la jeune République américaine.

Ce duel marquait alors la fin politique, par les voies légales, d'Aaron Burr qui s'installait à Pittsburgh, en Pennsylvanie, au printemps 1805 sous le nom d'Aaron King avec la ferme intention de profiter des généreuses perspectives aurifères de l'Ouest. Trois scénarios furent alors envisagés. Soit, premièrement, demander au roi George de Grande-Bretagne de l'aider à renverser le gouvernement américain et ainsi prendre sa revanche sur les anciennes colonies afin de prendre le contrôle de l'Ouest des États-Unis. Ce scénario proposé originellement au roi alors que Burr était encore Vice-Président ne séduit pas la Couronne, le plan fut abandonné. Soit, deuxièmement, Burr envisageait une alliance avec l'Espagne qui l'aiderait a devenir l'Empereur de la vallée du Tennessee en échange de quoi il garantissait l'accès aux Espagnols au marché américain. Soit, enfin, se servir des Espagnols comme d'un marchepied vers l'unification impériale des États-Unis sous son propre joug avant de les trahir. Burr, ayant besoin d'une solide base intérieure, révéla alors ses plans à Andrew Jackson qui, après avoir hésité à faire partie de l'engeance, informa le Président Jefferson de la conspiration[1495]. Quant à Wilkinson, le second de l'ancien Vice-Président, rongé par l'attente du feu vert et de fonds en provenance de Burr, il décida finalement de reconsidérer sa position en abandonnant la conspiration. Mieux encore, il écrivit à Jefferson une lettre évasive dans laquelle il

1495 Selon Machiavel, « Il est impossible d'empêcher qu'une conspiration ne soit découverte par une de ces trois causes : trahison, imprudence ou légèreté, quand le nombre des conjurés passe trois ou quatre ». Or, il semble bien que Burr ait commis ces trois erreurs. Nicolas Machiavel, *op cit*, p. 233.

faisait mention d'avoir, par ouï-dire, été mis au courant d'une tentative de subversion sécessionniste conduite par Aaron Burr.

Face à autant d'éléments mettant en péril la sûreté de l'État, Jefferson envoya la milice en Virgine avec ordre de se saisir de Burr et de ses hommes pour qu'ils soient jugés. Burr s'enfuit mais fut finalement arrêté en 1807 en Alabama. Le procès de Burr pour conspiration et trahison s'ouvrait alors à Richmond, Virginie, le 3 Août 1807 sous la présidence du *Chief Justice* John Marshall. Face aux faiblesses de l'accusation, deux témoins cités seulement, et au caractère théâtral et médiatique que prit le procès, Burr, par manque de preuve, fut déclaré non coupable. Acquitté juridiquement, Burr n'en demeurait pas moins coupable politiquement ce qui mit un terme définitif à sa carrière d'homme public. Exilé en Europe jusqu'en 1812, Burr revint alors s'installer à New York jusqu'à sa mort en 1836.

2°) Le scandale du Watergate, l'État contre les libertés fondamentales

Lorsque l'affaire du Watergate naquit en 1972, nul n'avait envisagé qu'une petite histoire de cambriolage dans les locaux du Parti Démocrate allait, « à l'image d'un cours d'eau qui prend sa source, enfler dans les mois suivants et, deux ans plus tard, bousculer tout sur son passage »[1496]. En effet, l'immeuble du Watergate, l'un des plus luxueux de Washington, était une source de convoitise pour de nombreux criminels attirés par l'appât du gain, ce qui explique que lorsque cinq individus furent appréhendés en flagrant délit le 17 juin 1972, la piste politique ne fut pas envisagée avant que leurs identités et leur appartenance au Comité pour la Réélection du Président (Nixon) ne soient établies. La thèse du cambriolage semblait s'étioler encore un peu plus lorsqu'il fut découvert sur l'un des interpellés, McCord, un carnet où figurait le nom de Howard Hunt accolé à la mention White H ; McCord avouant alors aux officiers chargés de l'interroger qu'il travaillait pour le compte de la CIA. S'en suivit alors un dépôt de plainte du Parti Démocrate contre le Comité pour la Réélection du Président. L'enquête qui aboutirait à la démission du président Nixon le 9 Août 1974 était lancée par le FBI.

Pourtant, l'enquête piétina jusqu'à l'entrée en lice du quotidien libéral le *Washington Post* toujours prêt à en découdre depuis les années 1950 avec le Parti Républicain. En effet, avant la

1496 André Kaspi, *Le Watergate* [1983], Bruxelles, Editions Complexes, 1983, pp. 8-9.

période du maccarthysme, le *Post* n'était qu'un journal local[1497] « sans envergure »[1498] qui avait gagné ses lettres de noblesses en s'opposant à McCarthy et surtout à Nixon, déjà. Rapidement, deux journalistes, Carl Bernstein et Bob Woodward, avec l'aide de leur indicateur bien intentionné et bien informé, *Deep Throat* (Gorge Profonde), découvrirent d'importants flux illégaux d'argent destinés à financer la campagne présidentielle de Richard Nixon qui fut confortablement élu par 61% des suffrages exprimés[1499]. La victoire acquise, Nixon croyait s'en tirer à peu de frais, c'était sans compter sur la persévérance des deux journalistes. En effet dès 1973, les langues se déliaient et, lors de son procès, McCord ouvrait quelques pistes mais ce fut surtout la sous-commission du Sénat présidée par Sam Ervin qui établit l'implication de la Maison Blanche. Désormais le cambriolage du Watergate devenait l'Affaire du Watergate, un scandale politique[1500] national, « partie émergée dans un véritable système de gouvernement »[1501]. En effet, plus qu'une maladresse isolée, le scandale du Watergate se révélait un « délit ordinaire »[1502] du mode de gouvernement et de la pratique politique de l'État de Richard Nixon[1503] pour qui la culture du secret était « congénitale »[1504]. A titre d'exemple, Nixon mettait sur écoute[1505] des journalistes, et tenait des listes noires de journaux (*Washington Post, New York Times*), de chaînes de télévision (ABC, CBS, NBC), de journalistes (Harry R. Haldman, John Osborn) et de personnalités (Jane Fonda, Paul Newman) jugés hostiles. Pis, dès 1970, Nixon mettait en œuvre le plan Huston destiné, sous le commandement direct du Président, à centraliser les renseignements, à infiltrer illégalement les milieux étudiants, à violer le secret de la correspondance et à pratiquer des perquisitions nocturnes ou hors de tout cadre légal afin d'endiguer la supposée subversion communiste[1506]. En somme, la pratique de l'État de Nixon se résumait à deux mots : le secret et la volonté de museler les opposants.

1497 Tous les journaux quotidiens sont d'ailleurs locaux aux États-Unis où il n'existe pas de PQN.
1498 André Kaspi, *op cit*, p. 14.
1499Jean Gicquel, Jean-Éric Gicquel, *Droit constitutionnel et institutions politiques* [1965], Paris, Monchrétien, 2005, p. 273.
1500 Hervé Rayner, *La dynamique du scandale. De l'Affaire Dreyfus à Clearstream* [2007], Paris, Le Cavalier Bleu, 2007, 143 p.
1501 André Kaspi, *op cit*, p. 20.
1502 Romain Huret, *De l'Amérique ordinaire à l'État secret. Le cas Nixon* [2009], Paris, Les Presses de Sciences Po, 2009, p. 179.
1503 Kathryn S. Olmsted, *Real Enemies. Conspiracy Theories and American Democracy, World War I to 9/11* [2009], New York, 2009, pp. 149-171.
1504 Tom Wicker, *One of Us, Richard Nixon and the American Dream* [1991], New York, Random House, 2005, p. 423.
1505 En 1972, en pleine peur des ennemis de l'intérieur et des fuites, Nixon décida même la mise sur écoute de la Maison Blanche, y compris le Bureau Ovale.
1506 André Kaspi, *op cit*, pp. 110-112.

Parallèlement, à mesure que l'enquête sur le Watergate progressait, le sentiment de la population américaine d'être surveillée en permanence grandissait de manière exponentielle donnant ainsi lieu à une recrudescence des fantasmes conspirationnistes anti-étatiques. Aussi, outre l'implication de la CIA, d'autres d'organismes aux acronymes mystérieux, DIA, IRS[1507], NSA, NSC ou COINTELPRO étaient également mis en cause. La théorie des hélicoptères noirs apparaissait alors comme crédible pour nombre d'Américains ordinairement peu sensibles aux thèses conspirationnistes. Ainsi, une psychose des micros, des « plombiers » c'est-à-dire des agents et espions du gouvernement sous couverture, du fichage devint un phénomène national. Même la démission de Nixon puis le pardon accordé par son successeur Gérald Ford n'y firent rien, l'idée que l'État et le gouvernement conspireraient contre la démocratie et les citoyens trouvait un fait historique avéré pour justifier la théorie du complot. Aujourd'hui d'ailleurs le scandale du Watergate, au même titre que la révélation des écoutes illégales pratiquées par la NSA[1508], servent de paradigmatique aux *Truthers* du 11 Septembre[1509] qui expliquent que ce qui fut avéré sous Nixon et Obama le serait aussi sur l'Administration Bush si « on » s'en donnait les moyens.

Au lendemain de l'Affaire, les États-Unis furent très affaiblis non seulement sur le plan international mais aussi sur le plan intérieur. L'État déjà culturellement déprécié voyait la confiance en lui atteindre des records d'impopularité et les fantasmes conspirationnistes séduisaient un public que les faits même du scandale suffisaient à convaincre que des choses bien pires encore étaient dissimulées. Ainsi, dans un sondage réalisé par l'agence Louis Harris, il apparaissait qu'à la question « Avez-vous une grande confiance dans la Maison Blanche? », seuls 11% des sondés répondaient favorablement en 1976 contre 41% dix ans auparavant. A la question « Avez-vous une grande confiance dans le Congrès? » : 9% de réponses favorables en 1976 contre 42% en 1966[1510]. En somme, le scandale du Watergate avait cassé la confiance des Américains vis-à-vis des institutions politiques gouvernementales. Ainsi, lors de l'élection présidentielle de 1960 le taux d'abstention était de 38,1% pour atteindre de 46, 9% en 1980, 49,89% en 1988 et même jusqu'à près de 51% en 1996[1511].

1507 Cette Administration, l'*Internal Revenue Service* (IRS), l'équivalent de notre Trésor Public, faisait partie pourtant des organismes étatiques particulièrement surveillés par le Président Nixon dans la mesure où, pour lui, le fait qu'elle comptait nombre de juifs la poussait nécessairement à fermer les yeux sur les fraudes fiscales perpétrées par des dignitaires Démocrates. Voir : John Andrew, *Power to Destroy : The Political Use of the IRS from Kennedy to Nixon* [2002], New York, Ivan R. Dee, Inc, 2002, pp. 225-237.

1508 Par exemple : Timothy B. Lee, « Everything you need to know about the NSA's phone records scandal », *Washington Post*, 6 Juin 2013.

1509 Cf *Supra* Partie 1 Chap. 1

1510 André Kaspi, *op cit*, p. 143.

1511 Annexe N°1 : Les taux de participation aux élections présidentielles américaines de 1824 à 2008

En somme, l'anti-étatisme culturel aux États-Unis permet à la pensée conspirationniste de trouver un terreau fertile à son développement et son ancrage dans la culture politique et populaire aux États-Unis. En effet, nés de leur sécession révolutionnaire avec la Grande-Bretagne jugée oppressive et agissant contre les intérêts des populations américaines, les États-Unis développèrent une méfiance, un soupçon vis-à-vis de la forme étatique conçue comme « le plus froid des monstres froids » pour reprendre les mots de Nietzsche. Dès lors, et alimenté autant par des peurs fantasmatiques que par les « dérapages » de l'État, la légende d'un gouvernement corrompu conspirant contre ses citoyens allait s'ancrer durablement dans la culture américaine et servir de lit, de berceau originel au développement des nombreuses thèses conspirationnistes : infiltration communiste, juive et Nouvel Ordre Mondial. Plus encore, outre cet anti-étatisme chevillé au corps, le conspirationnisme trouve un second trait culturellement établi facilitant son développement aux États-Unis : l'anti-intellectualisme.

II – Un anti-intellectualisme culturel inhérent aux théories du complot

« L'anti-intellectualisme est, dans ses manifestations concrètes, une très vielle tendance (on peut même en trouver des traces dans *La Politique* d'Aristote) qu'il serait faux de considérer comme la rançon des prémices des découvertes scientifiques formelles sur les relations humaines. Peut-être que ce que nous appelons aujourd'hui anti-intellectualisme sera, pour l'historien de demain, plus un élément de la culture du XXe siècle, une part de l'esprit de l'époque, une part du tout de nos attitudes envers la vie, l'univers, la connaissance ou les sciences. Il semble ici plus prudent de traiter l'anti-intellectualisme, spécialement au regard des standards des études de l'homme en société, comme une simple manifestation d'une caractéristique parmi d'autres de l'esprit de notre de époque »[1512].

Outre l'anti-étatisme, l'anti-intellectualisme apparaît comme une seconde branche d'analyse sociopolitique permettant d'appréhender et d'expliciter le développement d'une culture conspirationniste aux États-Unis. En effet, de manière connexe, et même intimement liée à l'anti-étatisme, l'anti-intellectualisme se développe aux États-Unis comme un mouvement populiste de rejet des élites jugées corrompues[1513], loin des préoccupations des « vrais Américains ». De sorte qu'une coupure, une fracture, semble se dessiner entre les élites de la Nouvelle-Angleterre ou de Californie et les populations rurales du Mid-West et ouvrières des grandes métropoles. La figure de l'intellectuel aux savoirs académiques est alors consentement dépréciée, dévalorisée au regard du « bon sens populaire », d'une intelligence pratique issue de l'expérience. Une véritable méfiance, une suspicion générale s'instille alors vis-à-vis de l'intellectuel subversif remettant en question les

1512 Crane Brinton, *Ideas and Men. The Story of Western Thought* [1951], Cambridge, Harvard University Press, 1951, pp. 503-504.
1513 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 1 III-B-2°).

valeurs traditionnelles et essentielles de la Cité : la religion et le business.

Depuis les Grands Réveils religieux des années 1725-1750, puis 1800-1840 et 1900-1910 en passant par la maccarthysme, la thématique des « guerres culturelles » ou encore les Tea Parties contemporains, et si on ajoute les mythes conspirationnistes jésuite, franc-maçon et Illuminati, il apparaît qu'un véritable courant anti-intellectuel traverse l'histoire des États-Unis en lien avec les mouvements conspirationnistes. Assumé et revendiqué comme une force par ses multiples porteurs, ce mouvement polymorphe, l'anti-intellectualisme, agit comme une lame de fond parcourant la société américaine.

A – La représentation de l'intellectuel : dénigrement, suspicion et accusations conspirationnistes

L'intellectuel est un individu subversif, dangereux pour la Cité dans mesure où il recherche à en remettre en cause les fondements, il est un libre penseur mais il est inutile à la société dans la mesure où il contribue par son action néfaste à la conduire vers le chaos. Telle est en résumé l'idée générale, la vision – populiste – de l'intellectuel aux États-Unis. Comme en Grèce antique où le philosophe devait se dissimuler sous les traits de l'écriture ésotérique dans la mesure où il remettait en cause les valeurs essentielles de la Cité, l'intellectuel est considéré comme dangereux mais également comme inutile d'où une description caricaturale et un rejet compulsif de la part de ses opposants, les anti-intellectuels. En somme, la perception des intellectuels au XIXe siècle est celle que décrit Hofstadter : « les intellectuels sont prétentieux, suffisants, efféminés, et snob ; de toute évidence anormaux, dangereux et subversifs »[1514]. Idéal-type contre idéal-type, évacuons tout de suite celui de l'anti-intellectuel. Il ressort alors que l'anti-intellectuel n'est pas, comme les conservateurs aiment à penser un individu totalement ignorant, un rural ou un individu issus des classes populaires dominées et peu douées en capital culturel et/ou scolaire. En effet, chez ces catégories de population, une certaine déférence, via un mécanisme de violence symbolique, fait apparaître au contraire l'intellectuel et son savoir comme une figure quasi religieuse, celui qui dispose du savoir légitime, celui dont la parole ne souffre d'aucune remise en question possible face à « l'incompétence » intériorisée. Aussi, l'anti-intellectuel est, en règle général, de sexe masculin, d'âge intermédiaire, « moyennement éduqué »[1515], plus ou moins niveau baccalauréat, disposant d'un capital culturel et organisationnel réel, capacité à exprimer, diffuser et transmettre son message,

1514 Richard Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life* [1963], New York, Vintage Book, 1973, p. 19.
1515 *Ibid*. p. 21.

gagner des individus à sa cause, lui permettant de combattre l'intellectuel. Parfois même, l'anti-intellectualisme est exprimé par des intellectuels ou des demi-savants extérieurs au système universitaire et/ou marginalisés dans le champ politique et médiatique à cause de positions hétérodoxes[1516]. Parfois, preuve de son caractère irradiant à la société américaine, l'anti-intellectualisme provient des plus hautes sphères de l'État, des élites elles-mêmes. Par exemple, le président Eisenhower moquait les intellectuels en ces termes : « un intellectuel est une personne qui utilise plus de mots que nécessaires pour dire plus qu'il ne sait »[1517].

Quoi qu'il en soit, l'anti-intellectuel est avant toute chose un militant avec un projet politique conservateur revendiqué et assumé, maintenir l'ordre en place, les valeurs traditionnelles de la société : le commerce et la religion. Sa cible est claire : « l'intello » (*Egghead*) que Louis Bromfield, leader de cette mouvance « anti-intello » et activiste de droite radicale décrivait comme suit :

> « Intello: une personne à la prétention intellectuelle sans fondements, souvent un professeur ou le *protégé* d'un professeur. Fondamentalement superficiel. Très émotif et efféminé dans ses réactions face à n'importe quel problème. Hautain et surfait consciemment et circonspect vis-à-vis d'hommes plus capables et pragmatiques que lui. Essentiellement confus en pensée et immergé dans une mixture sentimentale et violente d'évangélisme. Un supporter doctrinaire du socialisme d'Europe centrale opposé à l'idée gréco-franco-américaine de démocratie libérale. Sujet à la morale philosophique dépassée de Nietzsche qui le conduit souvent à la prison ou à la disgrâce. Un prêcheur auto-suffisant, si pressé d'examiner chaque aspect d'une question qu'il en devient complètement confus tandis qu'il reste toujours au même point. Un cœur anémique saignant »[1518].

Définition charmante qui exprime toute la haine mais aussi toute la frustration et le mépris que l'auteur ressent à l'endroit des intellectuels. Plus fondamentalement, sur le plan politologique, une série d'oppositions manichéennes est à l'œuvre. D'un côté, les intellectuels sont des êtres « bizarres », condescendants, abstraits et incapables de toute initiative ou de choses pratiques dès qu'ils sortent de leurs laboratoires ou salles de cours. De plus, ils seraient des êtres efféminés, voire des homosexuels refoulés, s'exprimant dans un style amphigourique teinté d'un accent victorien de la très aristocratique Nouvelle-Angleterre. De l'autre côté, les hommes ordinaires (*common men)* dotés d'un bon sens à tout épreuve fruit de l'expérience, rompus aux dures réalités de l'existence, des travailleurs honnêtes et vertueux ainsi que, par-dessus tout, de fervents croyants aux mœurs honorables[1519]. Il s'agit alors de l'expression populiste d'un differentialisme artificiel et surfait qui se

1516 Nous pensons ici à Lyndon LaRouche, David Duke ou bien encore à Pat Buchanan

1517 White House Press Release, *Remaks of the President at the Breakfast Given by Various Republican Groups of Southern California*, Slater Hotel, Los Angeles, 24 Septembre 1954.

1518 Louis Bromfiled, « The Triumph of the Egghead », *The Freeman*, Vol. 3, N° 5, 1 Décembre 1952, p. 155.

1519 Parmi les mythes fondateurs américains, il convient ici de signaler celui de John Henry, personnage de la culture

traduit par l'expression, « ils ne sont pas comme nous, on s'en méfie ». Bien entendu, personnifier ou même mettre un nom sur le « ils », ou le « eux » le cas échéant, est une composante caractéristique et essentielle des théories conspirationnistes et populistes.

Il en résulte alors que l'intellectuel, de par les qualités qui lui sont arbitrairement attribuées à la manière d'un (stéréo)type caricatural, va devenir une sorte d'expédient facile à tous les fantasmes de dégoût et de la détestation que sa représentation sociale procure à ses adversaires. En réalité, ce n'est pas l'intelligence qui est mésestimée ou dénigrée, bien au contraire même, c'est l'intellect qui est condamné en tant que tel. L'intelligence est en effet louée comme une qualité universelle, concrète et pratique que chaque individu de bonne volonté peu mettre en œuvre. Elle répond en quelque sorte à cette exigence d'un égalitarisme unanimitaire inhérent à la culture américaine. A l'inverse, l'intellect est vu comme une qualité discriminante dont certains, par injustice de la nature, sont plus doués que d'autres. L'intellect c'est l'abstraction, la théorisation, la libre spéculation, la prise de recul, la réification et la réflexion. Autant de qualités dépréciées dans les mythes fondateurs américains où l'action, la pratique, la *praxis* même, priment sur le recul et la théorie. L'intellectuel vit dans ses pensées, dans la vie contemplative, il est modéré et tempérant ; à l'inverse l'homme ordinaire, surtout celui des premiers temps, est un « fonceur », il vit dans l'action, dans la pratique quotidienne du travail des champs, il mène une vie pleine de rudesse dans un environnement hostile. Et, à l'époque contemporaine la réalité fait place au mythe : « à chaque génération, les Américains doivent définir ce que veut dire être Américain » disait Bill Clinton. L'intellectuel est vu comme un joueur, un jouisseur dans le sens où il n'est jamais en contact avec les contingences pratiques et matérielles de la vie ordinaire, qu'elle soit rurale ou populaire. C'est un artiste, il créé, s'amuse à l'abstraction tandis que d'autre bâtissent *in concreto* une nation nouvelle. L'intellectuel vit de la société et non pour la société à laquelle il est en quelque sorte un parasite étranger, un *outsider*[1520], c'est un profiteur[1521].

populaire dont la ballade fait partie des standards country folk des plus grands chanteurs américains : Johnny Cash, Peter Seeger, Woody Guthrie ou encore Joan Baez. John Henry est en réalité vu comme le Stakhanov américain, un mineur noir à la force, au courage à la détermination à toute épreuve. Un patriote fervent mais inculte n'hésitant pas à risquer sa vie pour la construction du chemin de fer (il en meurt d'ailleurs). En somme, l'allégorie de ces vertus pratiques exaltées par la culture populaire américaine. Le mythe de Paul Bunyan, bûcheron légendaire répond aux mêmes critères.

1520 Howard Becker, *op cit*, 248 p.

1521 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 1 III-B.

Au XXe siècle, la perception populaire change quelque peu. D'inutile coupé des réalités matérielles et pratiques de la vie quotidienne, enfermé dans sa tour d'ivoire, l'intellectuel voit sa situation devenir enviée. Son emprise sur la société et la politique s'est accrue via sa nouvelle posture. Du professeur nébuleux perdu dans ses pensées futiles, il est devenu, notamment sous l'Administration Roosevelt et la politique de *brain trust*, un expert doué de compétences techniques spécifiques et indispensables. Or, si l'expertise est largement acceptée et reconnue dans les sciences dures, en sciences sociales elle est largement contestée dans sa légitimité et son caractère scientifique. Pour le dire comme Anita Waters, s'il existe peu de physiciens ou de chimistes amateurs, en revanche les sociologues et politistes « du dimanche » sont légions[1522]. En effet, face aux « vrais scientifiques », physiciens ou biologistes, le simple citoyen apparaît comme démuni intellectuellement et institutionnellement d'où une véritable réaction thermidorienne.

> « Rempli par l'obscurantisme et des griefs et frustrations mal dirigés, aveuglés par des hallucinations élaborées à propos de sociétés secrètes et de conspirations, des groupes de mécontents ont trouvé des boucs-émissaires à toutes les époques : les francs-maçons ou les abolitionnistes, les catholiques, les mormons, les juifs, les noirs ou les immigrés, les mafias de l'alcool ou les banquiers internationaux. Dans cette succession de boucs-émissaires choisis par les supporters de la tradition anti-intellectualiste, l'intelligentsia, les scientifiques ont à notre époque trouvé leur place »[1523].

En effet, c'est au XXe siècle que le mythe du savant-fou, être froid, voire même frigide, insensible, fauteur de guerres et de catastrophes telles que les maladies, les destructions de vies, vivisection ou eugénisme[1524], vit le jour. Véritable Frankenstein de la modernité, il fut incarné au cinéma par le personnage du Docteur Folamour[1525] (Peter Sellers) de Stanley Kubrick. Pis encore, ces scientifiques seraient en fait les dirigeants politiques réels des États-Unis puisqu'ils sont ceux qui disent aux hommes politiques comment agir. Nous serions en présence d'une véritable conspiration des scientifiques couverte par le gouvernement : la zone 51, les expériences sur les extra-terrestres, l'opération MK-ULTRA, les mesures d'hygiène sociale ou encore le sida. Autant d'éléments cachés et de souffrances qui furent infligées au peuple cobaye par une oligarchie scientifique conspirationniste.

1522 Anita M. Waters, « Conspiracy Theories as Ethnosociologies. Explanation and Intention in African Americain Political culture », *Journal of Black Studies*, Vol. 28, N° 1, 1997, p. 114.
1523 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 37.
1524 Cf *Supra* Partie 1 Chap. 2 II.
1525 Stanley Kubrick, *Docteur Folamour* [1964], Los Angeles, Columbia Pictures, 2000, 94 min.

Enfin, la dernière caractéristique sociopolitique de la perception de l'intellectuel dans la culture américaine est sa représentation en tant qu'idéologue doctrinaire. De ce fait, l'intellectuel serait alors dangereux pour la société car il menacerait son équilibre. Il serait soit un libéral maximaliste, soit un communiste anti-américain. Dans les deux cas, son but inavouable serait de détruire le pays de l'intérieur, c'est la fameuse théorie conspirationniste de l'entrisme communiste au gouvernement chère au sénateur Joseph McCarthy[1526].

> « La source historique la plus profonde de la Grande Inquisition est révélée par l'autre enthousiasme de ses dévots : la haine de Franklin D. Roosevelt, l'opposition implacable aux réformes du New Deal, la volonté de détruire l'ONU, l'antisémitisme, le racisme, l'isolationnisme, la passion pour la baisse des taxes, la peur d'être empoisonnés par la fluorisation de l'eau, l'opposition au modernisme, le traditionalisme dans les Églises. Les propres mots de McCarthy, "vingt années de trahison", suggèrent que ces griefs furent accumulés depuis longtemps par ces croisés de l'extrême droite »[1527].

Vingt années de trahison qui expriment le sentiment d'un abandon des valeurs traditionnelles américaines dans les années 1930 sous l'impulsion des experts et des intellectuels à l'origine du New Deal. L'exode rural, le modernisme, l'industrialisation allaient engendrer une crispation conservatrice autour de valeurs jugées saines et anti-intellectuelles : le business et la religion évangélique. En effet, l'anti-intellectualisme conspirationniste américain est en quelque sorte le produit, ou le sous-produit, de « l'histoire religieuse du pays »[1528] dans la mesure où elle exalte des valeurs primitivistes, le travail manuel, la lecture de la Bible comme source unique et indépassable de Vérité, fait l'éloge d'hommes simples et authentiques, comme ses héros Davy Crocket ou Daniel Boone.

B – Le poids de la religion évangélique : un mouvement anticulturel propice au développement du conspirationnisme

D'emblée, il convient de bien noter que, d'une manière largement paradoxale, « la religion fut le premier lieu de développement de la vie intellectuelle américaine mais également le premier lieu de l'impulsion anti-intellectuelle »[1529]. En effet, la religion presbytérienne des premiers temps, favorable au rationaliste comme auxiliaire à la Révélation, ouverte à l'éducation, aux savoirs et aux arts libéraux, se trouvait progressivement mais néanmoins massivement supplantée par la religion évangélique éminemment conservatrice. A titre de comparaison, si la Bible dans la tradition

1526 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 2 III-A-2°).
1527 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 42.
1528 *Ibid*. p. 47.
1529 *Ibid*. p. 55.

presbytérienne, en tant que source dérivée de la foi, est lue avec un détachement rationnel, de manière parabolique ou mythologique, les évangélistes ont une lecture pour le moins exégétique et littérale du Livre Saint qui, sur le plan épistémologique, a valeur de vérité absolue. Il en résulte alors une dévaluation de la raison au profit de la ferveur religieuse, l'intellect est subordonné aux passions saines comme la vie laborieuse, la famille ou l'engagement dans la vie de la paroisse. De plus, il convient de ne pas mésestimer l'organisation religieuse aux États-Unis. En effet, en l'absence de mouvement centralisateur ou d'une figure tutélaire et hiérarchique, on assiste au froissement de nombreuses petites sectes fondamentalistes autonomes et de communautés groupusculaires réfractaires à la modernité et au libéralisme politique à connotation millénariste, dirigées par des pasteurs ou des gourous extrémistes. Deux exemples. Au XIXe et XXe siècles, en réaction au darwinisme, de nombreux pasteurs évangélistes imposèrent la thèse créationniste dans les écoles et, en dernière analyse à la société américaine. Récemment, le fanatisme s'est traduit par les provocations du pasteur Terry Jones de Gainesville en Floride qui voulait inaugurer, le 11 Septembre 2010, une journée de l'autodafé du Coran[1530]. Bref, une tradition contraire aux valeurs d'ouverture, anti-intellectualiste qui conduit à dénigrer et à soupçonner les intellectuels de conspirer secrètement contre les intérêts de la nation et du peuple. Dans ce sens, Gerrard Winstanley qualifiait « les universités de bassin permanent d'eaux puantes »[1531] qui conduiraient la jeunesse à la dépravation morale, à la perversité et au péché.

1°) Le Grand Réveil religieux ou la victoire idéologique des fondamentalistes évangélistes

Avec le Grand Réveil religieux du XVIIIe siècle, la victoire des évangélistes sur les presbytériens, des ultra-conservateurs anti-intellectuels religieux sur les libéraux favorables à l'éducation et aux savoirs académiques était acquise. En effet, durant cette période de lutte religieuse intense, les évangélistes allaient parvenir à marginaliser les puritains en remettant en questions les fondements de leur engagement spirituel. Le clergé puritain était alors dénoncé comme corrompu, subversif et dangereux, à telle enseigne que Richard Hofstadter n'hésitait pas à conclure que « sa situation pouvait servir de paradigme à celle des intellectuels Américains »[1532]. Dans les faits, sous couvert de reviviscence d'une tradition religieuse corrompue par le clergé se cachait un mouvement plus profond de rejet des valeurs libérales, du modernisme et du progrès, de

1530 Kevin Sieff, « Florida Pastor Terry Jones's Koran Burning has Far-Reaching Effect », *Washington Post*, 3 Avril 2011.
1531 Cité *in* Leo Solt, « Anti-intellectualism in the Puritan Revolution », *Church History*, Vol. 24, 1959, pp. 306-316.
1532 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 59

l'intellect, des sciences et savoirs ainsi que des arts libéraux. Sous couvert d'un redressement moral jugé nécessaire, l'éducation libérale, l'Université en tête, Harvard notamment, était dénoncée comme une source indépassable et inépuisable de perversion et de corruption de la jeunesse. Seule l'école communale dirigée par les pasteurs évangéliques trouvait grâce aux yeux des harpies réactionnaires du XVIIIe siècle. Ainsi, une fracture allait voir le jour au sein du clergé. D'un côté, une frange plus jeune, urbaine, éduquée et libérale, empreinte de culture européenne favorable à l'Esprit des Lumières joua un rôle démopédique important en favorisant le développement de l'individualisme, de l'esprit critique et des valeurs libérales, et ceci malgré une très grande intolérance sur les questions de mœurs. De l'autre, des conservateurs ruraux plus âgés, extrêmement rigoristes et souvent antisémites étaient arc-boutés sur le texte biblique. Ils rejetaient toute forme d'éducation ou de vérité autre que les textes sacrés. Une tension palpable se faisait dès lors sentir qui conduisit vers 1720 au Grand Réveil religieux (*Great Awakening*) qui remettait totalement en question les visions libérales et progressistes.

Dès lors, un vent nouveau de ferveur religieuse soufflait sur les colonies, largement inspiré du piétisme néerlandais, qui allait donner naissance au courant évangéliste. Une véritable lutte d'influence, une guerre pacifique de religion allait alors débuter entre les puritains presbytériens et les évangélistes. Ces derniers, afin de diffuser leur message hors de le Nouvelle-Angleterre, développèrent dès 1738 les premières missions itinérantes dénonçant la corruption des puritains comme « de faux croyants, des hypocrites, des individus cruels » envoyés par « le Malin »[1533]. Dans les faits, les évangélistes diffusaient un message totalement empreint d'anti-intellectualisme primitif en faisant du « nous n'avons pas besoin de livres, juste de la Bible »[1534] leur slogan leitmotiv. Seul le message biblique dit le vrai qui conduira au salut de l'âme, les savoirs païens et la raison sont autant d'éléments superflus et dangereux. Un véritable terrorisme intégriste allait alors voir le jour sous la houlette des pasteurs évangélistes qui se traduisait par l'imposition d'une austérité vestimentaire des plus strictes. Tout ce qui était jugé par eux comme du luxe ou de la coquetterie apparaissait comme diablerie, corruption et péché. Ainsi, les femmes devaient se vêtir de robes noires et détruire leurs bijoux. De même, l'enseignement allait subir les foudres des évangélistes dans la mesure où « le savoir humain était considéré comme contraire à l'esprit de dieu »[1535]. Cette hostilité, voire même cette aversion, envers l'éducation allait alors pousser les évangélistes à se tourner vers l'institution

1533 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 67.
1534 *Ibid*. p. 70.
1535 Richard J. Hooker, *The Carolina Backcountry on the Eve of the Revolution* [1953], Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1970, p. 113.

qui incarne au quotidien les valeurs du savoir et de la connaissance : l'école communale. Dans les faits, une tradition d'entrisme des pasteurs évangélistes, puis de leurs ouailles, dans les salles de classes d'abord, dans les conseils d'administrations ensuite, voyait dès cette époque le jour. En effet, l'école primaire apparaissait déjà comme le médium idéal pour transmettre aux jeunes générations les valeurs bibliques ; de nos jours, les évangélistes font pression dans de nombreux comtés pour l'enseignement du créationnisme en tant que vérité scientifique et religieuse[1536]. A l'autre extrémité de la chaîne éducative, l'Université était, nous l'avions déjà souligné, condamnée sans appel.

Vers 1800, après la Révolution, les États-Unis allaient connaître de grands bouleversements structurels. Le jeune pays devait, sur le plan démographique, connaître un double mouvement migratoire. Outre l'afflux massif de nouvelles populations venues d'Europe et les tensions que cela procurait, notamment entre les Irlandais et les « natifs », de fortes migrations intérieures vinrent bousculer l'ordonnancement de la société américaine. En effet, les communautés établies depuis parfois près de deux siècles étaient totalement disloquées par ces mouvements migratoires vers l'Ouest. Avec le déplacement de « la frontière » toujours plus à l'Ouest de nombreuses villes virent le jour où l'École et l'Église n'existaient pas. Les institutions de socialisation, au même titre que les institutions politiques élémentaires, se déplaçaient bien moins vite que les populations. Seuls des pasteurs évangélistes accompagnaient et participaient à la fondation de nouvelles communautés sur lesquelles leur emprise morale s'exerçait de manière autoritaire. Ainsi, Samuel J. Mills, futur fondateur de l'American Bible Society (la Société Biblique Américaine) entreprit entre 1812 et 1815 un voyage dans l'Ouest afin de prêcher la parole divine aux communautés qu'il fondait sur son chemin. « Elles ne comptaient ni écoles ni églises et n'avaient aucun intérêt à en établir. A Kaskaskia, capitale du territoire de l'Illinois, il était même impossible de trouver une seule Bible complète »[1537].

En somme, une véritable lutte entre deux conceptions religieuses était à l'œuvre au XVIIIe siècle entre une vision raisonnée et libérale de la religion, les presbytériens, et des fanatiques fondamentalistes anti-intellectuels, les évangélistes. Au tournant du XIXe siècle, la victoire de la conception réactionnaire, une ère anti-intellectuelle s'ouvrait aux États-Unis, la modernité libérale était totalement rejetée au profit du primitivisme.

1536 Voir : Aurélie Godet, « La croisade des militants créationnistes, une histoire sans fin ? » *in* Romain Huret (dir.), *op cit*, pp. 116-129.
1537 Colin B. Goody Koontz, *Home missions on the American Frontier* [1959], Caldwell, Idaho, 1959, p. 139.

2°) Le triomphe du primitivisme : revivialisme et repli sectaire sur la Bible

Profitant largement de l'absence d'encadrement institutionnel religieux, en 1790 90% des Américains n'appartenaient à aucune église[1538], les évangélistes allaient ramener dans le giron de l'Église les « brebis égarées » autour d'un message primitiviste, c'est-à-dire un discours religieux fondamentaliste prônant un retour non seulement aux Saintes Écritures, mais surtout à une lecture exégétique de celles-ci, aux conditions premières du christianisme où seuls la Bible et les Évangiles disent, de manière définitive, le Vrai ou le Bien. En fait, l'objectif global de la multitude des sectes évangéliques américaines était « d'apparaître d'une façon autochtone, aborigène, tout droit sorties de la Bible ; on même, à travers la Bible, depuis le Ciel »[1539]. Investis de cette mission divine, les pasteurs évangélistes allaient alors faire montre d'un volonté prosélyte sans faille en étendant leur influence bien au-delà du champ spirituel et religieux. En effet, ceux-ci exerçaient un véritable pouvoir de fait sur l'ensemble de leurs communautés, sur la vie civile en particulier, afin de s'assurer que leurs ouailles vivent quotidiennement de manière pieuse. On assistait alors, surtout dans les plus petites communautés, à un effacement progressif des frontières des sphères publiques et privées dans la mesure où les pasteurs exerçaient, en dernière analyse, un droit de regard général sur tous les aspects de la vie privée. Dans certains cas, on assistait même à la mise en place de micro-systèmes théocratiques de fait où le pasteur exerçait une sorte de terroriste moral sur sa communauté. Le pasteur n'était plus l'intellectuel puritain de la Nouvelle-Angleterre, mais une sorte de fanatique dogmatique, un croisé de la foi populiste, parfois même un illettré, pour qui seuls les mythes de la Bible et la parole révélée de Jésus Christ avaient valeur de vérité. L'évaluation du succès ou de l'échec de ces croisés de la foi se faisant alors à l'aune du nombre de croyants convertis ce qui déclenchait une véritable émulation parmi les pasteurs. Aussi, « le "star système" prévalait en religion bien avant qu'il ne gagne le cinéma »[1540] dans le sens où, surtout à la fin du XIXe et au début XXe siècle, on vit l'apparition de pasteurs superstars prêchant sur des scènes géantes devant des foules hystériques, nous y reviendrons.

Afin d'accroître encore un peu plus leur emprise sur la société civile et la vie quotidienne de leurs fidèles, les pasteurs évangélistes allaient mettre en place des sociétés religieuses, des écoles communales proches du séminaire ou du cours de catéchisme afin de transmettre aux plus jeunes le message de dieu. Parallèlement, notamment chez le Baptistes, la volonté d'évangéliser le Sud et

1538 Richard Hofstadter, *op cit*,p. 82
1539 John W. Nevin, « The Sect System », *Mercesburg Review*, Vol. 1, Septembre 1849, pp. 499-500.
1540 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 86.

l'Ouest, poussait les pasteurs à reprendre ou à continuer leurs missions itinérantes dans ces contrées inhospitalières. Ces prêtres itinérants étaient alors le reflet des qualités exaltées par les héros mythiques de l'Ouest américain, ils étaient décrits comme honnêtes, droits, courageux, pragmatiques, doués d'un bon sens populaire issu de l'expérience pratique de choses, de fervents croyants et des travailleurs acharnés mais absolument hostiles à l'éducation et aux savoirs, « la nature même de l'esprit évangélique rendant sans aucun doute le revivialisme anti-intellectuel »[1541]. Dans la culture populaire, ce héros solitaire, ce pasteur itinérant, mi-cowboy mi-prêtre, est magistralement incarné par Clint Eastwood dans le film *Pale Rider*[1542]. En effet, celui-ci y campe un pasteur viril, fine gâchette, très conservateur, populiste[1543], courageux, travailleur infatigable et honnête, prêchant le message de dieu avec pour seul compagnon spirituel sa Bible à laquelle il tient comme à la prunelle de ses yeux.

Après la Guerre Civile, les évangélistes décidèrent alors de se tourner vers ce qui leur apparaissait comme un véritable pandémonium de la corruption, de la dépravation morale et du péché : les grandes métropoles. Ainsi, c'est dans cette optique que fut institué aux États-Unis le *Young Men's Christian Association*, le YMCA, notamment par le révérend Dwight L. Moody, premier pasteur « superstar » des États-Unis. Moody, était cependant un individu totalement inculte doublé d'un anti-intellectuel primaire vouant une haine tenace à l'éducation et aux savoirs laïcs car il les jugeait opposés à la parole de dieu et au message biblique :

> « Moody dénigrait systématiquement tout savoir qui ne servait pas un but religieux. De l'éducation laïque, il disait qu'au lieu de dire aux hommes à quel point ils étaient mauvais, elle les flattait en leur disant à quel point ils étaient "angéliques" grâce à leur éducation et leurs connaissances. Un vaurien éduqué est le pire, le plus méchant des vauriens »[1544].

1541 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 95. A l'inverse, « les méthodistes de Norwich dans le Connecticut étaient par exemple décrits dans des pamphlets comme "les plus lâches, ignorants, la partie la plus basse de l'humanité" ». George C. Baker Jr, *An Introduction to the History of Early New England Methodism, 1789-1839* [1941], New York, Durham ed, 1941, p. 16.

1542 Clint Eastwood, *Pale Rider* [1985], New York, Warner Bros Picture, 2000, 111 min.

1543 Le thème principal du film, outre l'exaltation de la figure du prêtre itinérant du XIXe siècle, est de dénoncer l'industrialisation des États-Unis. En effet, le « méchant » du film est le chef d'une compagnie industrielle exploitant les minerais de la rivière et qui, en conséquence, ruinerait la communauté rurale car l'eau n'arrive plus en quantité suffisante. En somme, l'idée sous-jacente est la défense des « petits » contre les « grands », le rejet de la modernité corruptrice : les petits travaillent d'arrache-pied tandis que les grands se la « coulent douce » au saloon pendant que la machine extrait les minerais pour eux. Une opposition manichéenne où les mythes américains sont généreusement mis en scène.

1544 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 108.

On l'aura compris pour Moody, crispé sur ses positions très conservatrices, seule la Bible et la parole divine sont dignes d'attention. Néanmoins, Moody, malgré son absence totale d'originalité doctrinale allait impulser à lui seul le premier mouvement d'une véritable révolution en faisant entrer de manière assez paradoxale la religion évangélique dans la modernité. En effet, Moody inventa littéralement une nouvelle manière de prêcher. Avec Moody, les petites chapelles villageoises laissent progressivement la place aux *Megachurches* et aux grandes messes de masse en extérieur ouvertes à un large public. Comme les rock stars modernes, Moody organisait des tournées évangéliques dans les grandes villes américaines, « des campagnes de publicités (étaient) lancées dans les journaux, et par voie d'affichage »[1545] plusieurs jours avant l'événement afin d'annoncer la venue du pasteur superstar dont la popularité ne faisait que grandir. Un véritable show religieux itinérant comprenant des musiciens, des chanteurs de gospel, vit alors le jour. Cette tournée hors norme pour l'époque, rappelons que nous sommes toujours au XIXe siècle, marquait le début d'une ère nouvelle, les évangélistes devenaient progressivement « des vendeurs de salut », en se rapprochant des milieux des affaires, ces spectacles coûtent cher[1546], et du Parti Républicain avec qui Moody partageait un anticommunisme viscéral. De sorte qu'un lien solide entre politique, religion et business allait s'établir de manière durable. Moody était cependant un véritable fanatique, un populiste s'adressant aux cœurs et non aux têtes de ceux qui l'écoutaient, aux passions et non à la raison. Il parlait ainsi extrêmement vite, « 220 mots par minute »[1547], il hurlait, se roulait au sol afin de renforcer le sentiment de son auditoire qu'il était littéralement pénétré par dieu qui s'exprimait directement à travers lui. Aussi, il exaltait les passions et les préjugés en dénonçant, par exemple, les francs-maçons ou en s'expriment dans le langage à la grammaire et la syntaxe approximatives de son auditoire, multipliant les solécismes et maniant la syllepse. Moody développait ce que Bradford nomma un « *easy preaching* »[1548] c'est-à-dire l'idée que le prêche doit être clair, non appris et sans ornements de manière à être accessible aux gens simples au travers d'*exempla*, le but central et premier du piétisme, comme s'il était le fruit de l'inspiration de l'instant. « C'est la raison pour laquelle les prêtres méthodistes formellement ignorants ont eu plus de succès que nos plus brillants théologiens »[1549] expliquait le Pasteur presbytérien Finney.

1545 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 110.
1546 A titre d'exemple, le « show » de Moody à Boston coûtait 32 000 $, celui de New York 30 000 et celui de Londres, c'est un « *World Tour* », près de 15 000 $; des sommes astronomiques au XIXe siècle.
1547 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 111.
1548 Gamaliel Bradford, *D. L. Moody : A Worker in Souls* [1927], Bradford, Bradford Press, 2007, p. 223.
1549 Cité *in* Richard Hofstadter, *op cit*, p. 113.

Avec la mort de Moody en 1899, apparaissait sur le devant de la scène évangélique un autre pasteur « superstar », Billy Sunday, véritable ancêtre des « radiovangélistes » comme Charles Coughlin qui, dès les années 1930, dénonçait le New Deal comme un complot judéo-communiste, ou des télévangélistes contemporains comme Jerry Falwell ou Pat Robertson qui voient le 11 Septembre comme un châtiment divin. Sunday devint, de manière paradoxale, le type même du pasteur moderne, lui qui n'avait de cesse de dénoncer la modernité corruptrice. Entre 1900, lorsqu'il débuta sa carrière de pasteur superstar, et 1930, il réussit à amasser une fortune considérable qui fit de lui le premier prêcheur multimillionnaire des États-Unis. Comme Moody, Sunday assumait un discours populiste, dénonçant les intellectuels comme excentriques, inutiles et subversifs. Sunday, pour renforcer son message auprès des classes populaires introduisit également le jazz et l'argot dans ses prêches devenus de véritables spectacles avec choristes, et tenues extravagantes. En effet, les accoutrements portés par Sunday faisaient plus penser à ceux du chanteur Little Richard ou du tyran Astyage décrit par Xénophon dans sa *Cyropédie* qu'à ceux d'un prêtre[1550].

Sunday, outre ses ténues extravagantes, développait alors une rhétorique atypique faisant de Jésus « un être plus puissant qu'un moteur six cylindres »[1551] tout en se posant en champion de la lutte contre la modernité et le progrès, sources intarissables de corruption, de licence et de décadence morale.

3°) Du rejet de la modernité libérale à la formulation de thèses conspirationnistes

Billy Sunday incarnait, sur le plan idéologique, le type même du courant qui traversait la mouvance évangélique au début du XXe siècle, c'est-à-dire un rejet compulsif et violent de la modernité libérale et du progrès. Ainsi, les pasteurs évangélistes se dressaient contre le développement des sciences, notamment la théorie de l'Évolution, de l'éducation ou de l'École et, par-dessus tout, ils dénonçaient et s'opposaient au mouvement général de sécularisation de la société américaine, le passage progressif du dieu religieux au dieu quasi laïc et civil que la société américaine connaît aujourd'hui. Or, pour les évangélistes, ce mouvement, outre le fait qu'il fut intolérable, était nécessairement l'œuvre de forces occultes : les jésuites et les francs-maçons. En

1550 « Sunday portait des vêtements ostensibles. Avec ses costumes rayés, ses lourds colliers, des diamants épinglés et cloutés, des vestes de cuir clinquantes et des guêtres, il ressemblait à un batteur de hard rock prêt à passer du bon temps avec des filles ». *Ibid*. p. 115.

1551 *Ibid*. p. 116.

effet, les évangélistes, autant fanatiques que militants, allaient, pour le moment, se replier sur eux-mêmes et leurs certitudes doctrinaires, ce que Hofstadter a justement nommé « la mentalité des 100% »[1552]. En d'autres termes, les pasteurs évangélistes s'arc-boutaient sur des schémas manichéens et largement totalitaires ou théocratiques ne tolérant aucune espèce de contradiction ou même de questionnement. Du point de vue des évangélistes le choix se résumait entre, d'un côté, Jésus Christ présenté comme un être viril, puissant, dur, détenteur de la vérité et, de l'autre, les intellectuels et les clichés afférents, une société efféminée et corrompue par la décadence morale et la licence. De manière plus prosaïque, « les Américains avaient en fait un choix difficile entre être intelligents au regard des standards qui prévalaient dans les centres intellectuels et être religieux au regard des standards qui prévalaient dans leurs Églises »[1553]. Une tension sociétale était alors en œuvre entre d'une part l'aspiration à une meilleure éducation et, d'autre part, la ferveur religieuse établie culturellement depuis près d'un siècle. Néanmoins, il apparaît que les propos de Mead doivent être quelque peu nuancés. En effet, si ce choix était bel et bien offert aux populations urbaines plus éduquées et sur qui l'influence primitiviste était moins ancrée, dans les campagnes en revanche la question ne se posait même pas. L'ancrage évangélique et l'absence d'éducation aidant, la modernité et l'intellect étaient dénoncés de manière univoque au nom de la foi, du traditionalisme religieux. Les ruraux étaient ainsi, malgré eux, totalement imprégnés de cette « mentalité des 100% ».

Cette lutte contre la modernité menée par les évangélistes se cristallisait alors autour de la question de l'Évolution : Darwin contre le Créationnisme. D'un côté, on retrouvait des religieux fanatiques pour qui la Bible constituait une source indépassable de vérité, de l'autre, et même au sein de l'Église, s'organisait une frange libérale et moderniste évoluant progressivement vers une sorte de socialisme municipal, favorable aux syndicats, dénonçant la ségrégation, encline au rationalisme et à l'esprit critique. Cependant, toutes proportions gardées, la grande, l'immense majorité des évangélistes restait extrêmement conservatrice en termes de mœurs ou d'éducation. Leur leader : Billy Sunday.

« Si j'avais 1 million de dollars, j'en donnerais 999 999 à l'Église et 1 à l'éducation. Des milliers de diplômés d'Université foncent aussi vite que possible tout droit en Enfer. Quand l'Église dit quelque chose et que l'École dit le contraire, et bien l'École va en Enfer. Il y a bien un Enfer puisque la Bible le dit, n'ayez pas

1552 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 118.
1553 Sidney E. Mead, « Denominationalism: The Shape of Protestantism in America », *Church History*, Vol. 23, 1954, pp. 291-320.

un cœur de pierre, ignobles dégénérés, au point de dire que vous n'y croyez pas, pauvres fous »[1554].

Dans les années 1920, « la croisade anti-évolution »[1555] atteignait son paroxysme. Le conflit se nouait alors entre d'une part les ultra-conservateurs du Mid-West regroupés autour de Billy Sunday, du deuxième Ku Klux Klan[1556], des Dixiecrates et du Parti Républicain et, d'autre part, la frange libérale du Parti Démocrate, les populations urbaines et les intellectuels progressistes. Pour résumer l'état d'esprit obscurantiste qui régnait parmi les conservateurs, Shipley relevait une déclaration prononcée par un Représentant à la Chambre de l'État de Géorgie :

« Lisez la Bible. Elle enseigne comment agir. Lisez le Livre des Cantiques. Il contient la plus belle poésie jamais écrite. Lisez l'Almanach. Il vous montre comment prévoir le temps qu'il fera. Il n'y a pas d'autres livres qui vaillent la peine d'être lus ; c'est pourquoi je suis opposé aux bibliothèques. […] Tous les maux dont souffre l'Amérique remontent à l'enseignement de la théorie de l'Évolution. Il serait bien mieux de détruire tous les autres livres jamais écrits et de ne conserver que les trois premiers versets de la Genèse »[1557].

Au travers de la théorie de l'Évolution[1558], c'était bien la modernité, le progrès, le libéralisme que le camp conservateur cherchait à condamner, à détruire. Cette véritable haine des intellectuels, allait transpirer de toute sa détermination durant le célèbre procès de John T. Scopes dans le Tennessee. En effet, en 1924, Scopes était poursuivi par les fondamentalistes du Tennessee pour avoir enseigné la théorie de l'Évolution, avoir assigné comme lecture à ses lycéens l'*Origine des espèces* de Charles Darwin et avoir utilisé comme manuel scolaire *La Biologie Civique* de George Hunter. Lors du procès, le représentant le plus acharné des conservateurs fut sans conteste William Jennings Bryan. Celui-ci dénonçait non seulement la corruption des élèves par l'enseignement de théories contraires à la Bible mais il s'appuyait sur des arguments populistes qui faisaient et font toujours recette aux États-Unis : la gabegie financière.

« Pourquoi, mes amis, s'ils y croient, à l'évolution, en viennent-ils à se moquer de la religion de leurs parents. Et, les parents ont le droit de dire qu'aucun enseignant payé par leur argent n'a le droit de voler à leurs enfants la foi en dieu et de les renvoyer chez eux sceptiques, infidèles, agnostiques ou athées. Notre propos, et notre propos seulement, est de donner raison au droit des parents à sauvegarder la religion pour

1554 Cité *in* William G. McLoughlin, *Billy Sunday Was His Real Name* [1955], Chicago, University of Chicago Press, 1955, p. 138.

1555 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 123.

1556 A cette époque, dans les années 1920, le Ku Klux Klan est à son apogée, il comptait entre 4 et 5 millions de membres à travers les États-Unis en 1924-1925. A titre de comparaison, après la Crise de 1929, le KKK ne comptait plus qu'environ 30 000 « adhérents ». Cf *Infra* cette même partie Chap 2- I-D-1°).

1557 Cité *in* Maynard Shipley, *The War on Modern Science* [1927], New York, Alfred A. Knopf USA, 1927, p. 130.

1558 Voir : Bertrand Russell, *Science et Religion* [1935], tr. fr. Philippe-Roger Mantoux, Paris, Gallimard, 1971, pp.38-61. Aurélie Godet, *op cit*, pp. 116-129.

leurs enfants »[1559].

Avec ce type de discours tenu tout au long du procès, Bryan devint alors le véritable leader au plan national de la croisade contre la modernité et les intellectuels libéraux. Après avoir proposé de soumettre la question de l'enseignement de l'Évolution au referendum en expliquant que s'il fallait choisir entre la religion et l'éducation, il abandonnerait l'éducation, Bryan et les fondamentalistes allaient progressivement déplacer le terrain de la controverse sur l'Évolution[1560] vers le terrain politique et le rejet du libéralisme. En effet, les évangélistes allaient se rapprocher de « l'opposition fanatique d'extrême droite au New Deal »[1561] en dénonçant l'œuvre d'un complot juif communiste dirigé par des intellectuels subversifs afin de détruire les États-Unis. Cette alliance entre les fanatiques religieux et les extrêmes droites américaines se comprenait encore mieux lorsqu'il apparaît que de nombreux leaders de ces groupes radicaux et nationalistes étaient eux-mêmes des pasteurs, d'anciens pasteurs ou des fils de pasteurs avec des préjugés religieux et « raciaux » extrêmement forts[1562]. Dès lors, le rejet du gouvernement, aux mains des élites cosmopolites étrangères à l'esprit du peuple américain, devint l'ennemi principal des évangélistes et de leurs alliés de droite radicale. Aussi, l'organisation dirigée par Gerald L. K. Smith, les Christian Veterans of America, se mit à développer une rhétorique anti-intellectuelle nationaliste et religieuse dénonçant les élites communistes et juives comme étant les dirigeants des États-Unis dans un journal intitulé *La Croix et le Drapeau*, titre qui figure à merveille l'alliance du nationalisme et de la religion. Aussi, dès les années 1930, les thématiques nationalistes, fondamentalistes et conspirationnistes se trouvèrent à nouveau mêlées au sein de groupes comme le Klan ou les Silver Shirts[1563]. Ainsi, « les études sur l'intolérance et les préjugés ethniques en politique ont montré une corrélation manifeste entre la fréquentation assidue des Églises et/ou une conception très rigide de la foi avec une forte animosité ethnique et politique »[1564]. En d'autres mots, il apparaissait des

1559 Cité *in* Richard Hofstadter, *op cit*, p. 127.

1560 En 1957, un sondage réalisé par les sociologues Remmers et Radler montrait qu'à la question « L'espèce humaine descend-elle d'espèces animales moins évoluées? » posée auprès d'un échantillon représentatif d'étudiants, 40% répondaient que non, 35% que oui et 24% déclaraient ne pas savoir. Hermann H. Remmers, Don H. Radler, *The American Teenager* [1957], Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1957. En 2005, une étude comparative transnationale menée en Europe, en Asie, en Amérique du Nord et en Océanie par John D. Miller, Eugenie C. Scott et Shinji Okamoto révélait que 40% des Américains croyaient la théorie de l'Évolution vraie, 40% l'estimaient fausse, et 20% se déclaraient hésitants. A titre de comparaison, en France, 80% des sondés croyaient en la vérité de l'Évolution, 10% n'y croyaient pas et 10% se déclaraient ne pas être sûrs. A l'inverse, 25% des Turcs interrogés déclaraient croire à la vérité de la théorie de l'Évolution, 50% réfutaient celle-ci, et 25% déclaraient ne pas être sûrs. http://richarddawkins.net/articles/706

1561 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 131.

1562 On pense ici à particulièrement à Charles Coughlin. Voir : François Duprat, Alain Renault, *op cit*, pp. 79-108.

1563 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 2 III-B-2°).

1564 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 133.

affinités électives fortes entre fondamentalisme ou traditionalisme religieux et engagement politique à l'extrême droite.

Il en résulte en conséquence un nouveau paradoxe. Alors que les évangélistes luttaient contre la sécularisation de la société, la modernité et le progrès, ils y sont entrés de plain-pied. D'abord sur le plan de la communication et de l'image avec Moody et Sunday, et ensuite sur le plan idéologique avec Bryan. En effet, en s'engageant en politique dans les années 1930[1565], les fondamentalistes ont dilué leur message religieux primitiviste originel, éloge du bon sens populaire, ou de vie rurale, dans un programme politique populiste, nationaliste, parfois antisémite et/ou anticommuniste et conspirationniste financé par des hommes d'affaires urbains extrêmement riches. Voyait alors le jour une « mentalité pseudo-politique »[1566] hostile au New Deal, opposée aux impôts, au communisme, aux francs-maçons et aux juifs accusés de diriger le gouvernement. Dans la vision du monde des évangélistes de l'entre-deux-guerres, comme dans celles des Tea Parties contemporains, le New Deal, l'État-Providence et les mesures libérales « sont en réalité des mesures socialistes ; le socialisme qui n'est rien autre qu'une variante du communisme qui, chacun le sait, signifie athéisme »[1567].

Au final, il en résulte alors que par un mouvement paradoxal de sécularisation et de modernisation de leur discours fondamentaliste et anti-intellectuel, les évangélistes se sont trouvés liés aux mouvements extrémistes de droite, populistes et conspirationnistes dans la mesure où, outre une communauté de valeurs, les mêmes armes rhétoriques étaient à l'œuvre : le rejet de la culture, un discours minimaliste et manichéen, des explications simplistes d'autorité, le culte du chef et la désignation de boucs-émissaires : le gouvernement, les francs-maçons, les juifs, les communistes ou encore les jésuites. Une sorte de triple alliance harmonieuse semblait alors se former dans les années 1930 entre la religion évangélique, le conspirationnisme et le monde des affaires avec pour ciment commun l'anti-intellectualisme.

1565 Dans un article de 2005, Isabelle Richert affirmait que l'engagement politique évangélistes fut « relativement passif jusque dans les années 1960 » date à laquelle ils se seraient alliés avec le Parti Républicain.Cependant, il apparaît que l'engagement politique des évangélistes remonte bien aux années 1930 et qu'il s'inscrive dans une coalition plus large que le seul Parti Républicain (même si celui-ci dispose de la majorité du soutien évangéliste) : Ku Klux Klan, groupuscules d'extrême droite, Dixiecrates (membres du Parti Démocrates) et bien entendu au Parti Républicain. Voir Isabelle Richet, « Les évangélistes dans la vie politique et sociale aux États-Unis », *Hérodote*, n° 119, 4ème trimestre, 2005, pp. 9-23.

1566 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 134.

1567 *Ibid*. p. 135.

C – L'anti-intellectualisme inhérent au monde des affaires : le business contre l'intellect

Depuis le XXe au moins, le milieu des affaires, le business est perçu comme l'ennemi héréditaire de l'intellect et de la culture. Le business a en effet besoin de stabilité politique et de sécurité pour mener à bien son activité commerciale, marchande, économique ou financière[1568]. A l'inverse, l'intellectuel, détaché des contingences matérielles, est un être subversif, libre penseur qui exècre l'autorité aveugle et questionne les fondements du régime guidé par l'amour de la liberté et de la connaissance. Un conflit de valeurs semble donc engager la lutte entre l'intellect et les affaires, entre l'intellectuel et le businessman, une haine et une incompréhension réciproque mouvant chacune des deux parties.

Ainsi, dans la littérature américaine du XXe siècle, l'homme d'affaires, le businessman, était très souvent dépeint comme « grossier, philistin, corrompu, dominateur, réactionnaire et amoral »[1569]. De leur côté les businessmen qualifiaient les intellectuels de « populistes auto-suffisants, d'individus agressifs, de marxistes, et parfois d'un mélange des trois »[1570]. Une vive tension semblait dorénavant à l'œuvre le monde des affaires et celui de la culture qui se manifestait de manière éclatante au cours des crises qui traversèrent le siècle lorsque les intellectuels, notamment dans les années 1930, stigmatisaient les exploiteurs industriels n'ayant de goût que pour le pouvoir et l'argent. En somme, une opposition forte apparaissait entre d'un côté le primat attaché aux valeurs de l'argent et du pouvoir et de l'autre la préséance de la morale, du rationalisme et de l'esprit critique. Dans ce conflit, le businessman semblait pourtant bénéficier d'un avantage décisif sur l'intellectuel.

> « Le businessman est partout ; il remplit les caisses des partis politiques, il dirige et contrôle l'ensemble de la presse d'influence et les entreprises de la culture de masse, il siège dans les conseils d'Administration des Universités et dans les comités locaux des écoles primaires ; il mobilise et finance une culture d'autodéfense, sa voix domine les salles où les vraies décisions sont prises »[1571].

1568 Pour le cas des États-Unis, Loïc Wacquant a démontré comment l'expansion du libéralisme économique était synonyme de dépérissement de l'État social et du renforcement de l'appareil répressif de l'État pénal. Sous l'action des forces conservatrices, depuis les années 1980, les États-Unis sont passés d'un traitement social à un traitement pénal de la misère. Celle-ci ayant été criminalisée pour faire accepter aux dominés des conditions salariales extrêmement difficiles et précaires. Loïc Wacquant, « L'ascension de l'État pénal en Amérique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 124, 1998, pp. 7-26.

1569 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 233.

1570 *Ibid*. p. 234.

1571 *Ibid*. p. 235.

Pourtant, les businessmen, malgré leur pouvoir et leur emprise de fait sur la société américaine, se voyaient écartés de l'institution la plus prestigieuse et la plus noble des États-Unis : la Présidence. Il en résultait alors une double frustration. D'une part, comme nous l'avions dit, la culture américaine exaltait la valeur du labeur au travers du mythe du *Self-made man* qui était incarné à l'époque moderne par les businessmen. Or, ils se voyaient dépossédés du prestige de la Présidence par des intellectuels comme Théodore Roosevelt, première frustration. D'autre part, seconde frustration, les businessmen considéraient qu'ils étaient en quelque sorte spoliés de leur dû par ces intellectuels. Cette double frustration découlait ainsi d'un paradoxe : les intellectuels américains, au même titre que les artistes, vivaient, et vivent toujours, largement des subsides des hommes d'affaires. Aussi, les généreux mécènes comme la famille Rothschild ou Henry Ford supportaient mal de se voir écarter des responsabilités politiques. En effet, eu égard à la faiblesse des politiques culturelles mises en œuvre par le pouvoir politique américain, les artistes et les intellectuels occupaient alors une position inconfortable. D'un côté ils dépendaient des fonds des businessmen qui disposaient nécessairement d'un droit de regard sur leurs travaux, l'intellectuel devenait quasiment l'employé de l'homme d'affaires à succès. De l'autre, ils dénonçaient l'emprise et la primauté d'une anti-culture du business sur la société américaine. « Le business des États-Unis, c'est le business »[1572], les États-Unis sont « essentiellement un pays de business »[1573].

Dans les faits, les élites industrielles et financières américaines n'étaient pas tant anti-culturelles qu'anti-intellectuelles. En effet, c'est bien plutôt au plan politique que l'anti-intellectualisme des businessmen allait s'exprimer, dans le rejet de la subversion supposée des intellectuels libéraux et des artistes engagés, souvent accusés d'être des communistes. Le monde des affaires se rapprochait donc des évangélistes dans le sens où des valeurs populistes communes les unissaient : éloge de l'intelligence pratique, du bon sens populaire, dénonciation des intellectuels inutiles à la société, incapables de tout dès lors qu'ils sortent de leurs laboratoires ou encore la primauté des savoirs-faire sur les savoirs. Les businessmen sont tournés vers le futur, ils méprisent le passé, le mercantilisme et la consommation sont les valeurs qui permettent le développement des États-Unis. En somme, à l'instar des héros hollywoodiens contemporains, les businessmen sont dans l'action et non dans la réflexion, ils recherchent d'une manière utilitariste la satisfaction matérielle et physique et non le Bonheur aristotélicien, ils représentent et exaltent les modèles consuméristes et

1572 Warren G. Harding, « Business Sense in Governement », *Nation's Business*, Vol. 8, 1920, p. 13.
1573 Calvin Coolige cité *in* William Allen White, *A Puritan in Babylon* [1956], New York, The Macmillan company, 1956, p. 253.

les mythes du *self made man* et de l'*American way of life*.

De l'idéal mercantile du XIXe siècle, le monde du business allait se forger au XXe un nouveau mythe rassembleur, celui du *Self made man*[1574], qui allait contribuer à rapprocher les urbains des ruraux évangélistes. En effet, ces deux catégories allaient se retrouver autour de valeurs communes comme le succès fruit du travail laborieux et de l'effort, l'éloge du bon sens populaire, du caractère et de la volonté mais aussi de la dévaluation systématique de la culture et des savoirs académiques. En somme, comme Max Weber[1575] le constatait, des affinités électives entre la religion protestante et le capitalisme, dans son esprit au moins, doivent pouvoir être relevées.

Pourtant, le *Self made man* n'est pas une réalité statistique dans la mesure où non seulement il y a peu d'élus mais, même parmi ces élus, peu ne sont réellement partis de rien. De ce point de vue, le mythe du *Self made man* doit être compris comme une sorte de cas particulier de l'idée protestante de prédestination très proche dans sa traduction pratique des idées développées par les pasteurs évangélistes. En effet, il apparaît que le *Self made man* est l'émanation sécularisée de l'idée de *Self help* chère à la culture anglo-saxonne, c'est-à-dire l'idée qu'il faille chercher à se sortir des difficultés par ses propres moyens, puiser au plus profond de soi les ressources nécessaires. En termes religieux, cette notion de *Self help* peut être exprimée au travers de la maxime « aide-toi et le ciel t'aidera » ; en termes laïcs « aide-toi toi-même ». En clair, il s'agit de promouvoir des qualités personnelles, individuelles comme la volonté, le caractère, le courage, le goût de l'effort et du travail, le tout couplé à un certain ascétisme, une vie originairement chiche ou frugale et une rigueur morale ; telle serait en quelque sorte la recette du succès. Or, imaginer l'hypothèse, non point d'une méthode qui aiderait à réussir, mais d'une « recette » qui conduirait nécessairement au succès conduit à formuler un authentique déterminisme niant le génie humain ou la maîtrise de l'homme sur sa destinée. *A contrario*, l'homme ordinaire, celui-là même qui est exalté par les évangélistes, peut, à condition qu'il se soumette à une discipline de fer, réussir en appliquant scrupuleusement la recette indiquée conduisant au succès. Aucun génie, aucun talent particulier ou spécifique ne serait alors utile, seule la persévérance, la force de la volonté et le caractère suffisent.

1574 L'expression *Self made man* apparaît pour la première fois dans la bouche du Sénateur Henry Clay en 1832 dans un discours au Congrès. Richard Hofstadter, *op cit*, p. 255.

1575 Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* [1920], tr. fr. Jacques Chavy, Paris, Pocket, 1989, 285 p.

« Aussi loin que mes observations des espèces m'ont permis de le découvrir, dans les Universités, les sociétés thespiènnes, dans les débats villageois, dans les repères de jeunes artistes et jeunes aspirants, on doit savoir qu'il y règne une atmosphère d'extrême sensibilité et de totale indolence. Avec leurs cheveux très longs et leurs cols de chemises largement déboutonnés, en lisant autant de misérable poésie, en étant aussi vaniteux, affectés, très désagréables et inutiles, ils deviennent ceux dont personne ne voudraient pour ami, élève ou compagnon »[1576].

L'esprit créatif est dénigré et la médiocrité est saluée au point devenir une sorte de fierté d'être dans la norme, dans la moyenne. De manière contemporaine, dans la culture populaire des personnages de cartoons comme Homer Simpson ou Peter Griffin incarnent la caricature de cette catégorie de population qui assume pleinement le rejet de la culture et l'anti-intellectualisme primitif et exalte l'idée d'une « heureuse médiocrité »[1577]. Ainsi pouvait-on lire dans un grand journal américain en Février 1924 que la médiocrité était érigée en véritable standard :

« Je suis un médiocre. Mais, les affaires et la vie sont bâties sur la réussite de la médiocrité ; la victoire et l'argent n'arrivent aux entreprises parce qu'elles ont employé des personnes brillantes mais parce qu'elles savent comment tirer le meilleur des gens ordinaires. Je suis désolé de précéder tout un tas de mecs (brillants) avec seulement ma petite épicerie minable où je vends de tout. Mais, cela me conforte dans mon idée que Cromwell bâti la meilleure armée d'Europe grâce à des yeomen médiocres mais enthousiastes. La plus grande organisation de toute l'histoire humaine fut composée de 12 hommes simples, ramassés le long des bords du lac intérieur »[1578].

En effet, la culture et l'éducation sont dénigrées par le mythe du *Self made man* dans la mesure où elles seraient trop éloignées des exigences de la vie de tous les jours et du monde des affaires. Dès lors, le monde du business allait formuler la doléance, de concert une fois encore avec les évangélistes, d'une éducation pratique et concrète qui ne détournerait pas les jeunes générations des valeurs saines du travail, de la force de la volonté et du caractère n'en faisant pas des poètes ou des intellectuels frivoles aux mœurs douteuses. Dans ce sens, les premières écoles de commerce allaient alors voir le jour aux États-Unis, la première ouvrant ses portes au sein de l'Université de Pennsylvanie en 1881 sous le nom de *Wharton School of Business*. L'expérience faisant école, la quasi-totalité des universités américaines ont aujourd'hui une école de commerce afférente. Pourtant, à l'origine ces *business schools* se retrouvaient dans une position délicate, ambivalente, tant au regard de l'Académie que du Business dans la mesure où elles essuyaient les moqueries des disciplines universitaires établies et devaient faire face au soupçon du monde du commerce hostile à l'éducation. Néanmoins, les écoles de commerce constituaient une passerelle entre ces deux univers

1576 Henry Ward Beecher cité *in* Irving G. Wyllie, *The Self-made man in America* [1954], New Brunswick, New Jersey, Rutgers University Press, 1966, pp. 35-36.
1577 Jean Gicquel, Jean-Éric Gicquel, *op* cit, p. 297.
1578 Anonyme, « Why I Never Hire Brilliant Men », *American Magazine*, Vol. 89, 1924, p. 122.

bien qu'elles « étaient très souvent non-intellectuelles, et parfois même des centres anti-intellectuels dédiés à la transmission rigide des idées conservatrices »[1579]. En effet, l'objectif prioritaire de ces premières écoles était d'offrir à leurs étudiants une formation pratique, les fameuses recettes du succès, de leur transmettre les valeurs de l'argent, de la compétition, du business et non d'en faire des intellectuels à l'esprit critique ou créatif. Un formatage plus qu'une formation. Ainsi, le sociologue William H. Whyte, dans un chapitre consacré au « combat contre le génie » des écoles de commerce américaines confirmait le sentiment dominant d'un éloge de la médiocrité intellectuelle face aux vertus de la pratique. Ainsi, il rapportait une conversation tirée d'un film publicitaire de recrutement projeté dans les écoles de commerce : « Il n'y a pas de génie ici, juste une bande d'américains moyens travaillant ensembles. A chaque fois que le mot *brillant* était prononcé, il était constamment affublé d'épithètes comme *excentrique*, *introverti* et *dingue* »[1580].

En somme, des liens puissants se tissent entre anti-intellectualisme, business et religion évangéliste, une communauté de valeurs étant le ferment commun à ces trois pôles : la rigueur morale, la discipline, la force de caractère, la volonté à toute épreuve ou la supériorité de la pratique sur la théorie. A telle enseigne que « la vieille littérature du *Self help*, quels que soient ses défauts, entretint des relations organiques aussi bien avec le monde des affaires qu'avec la vie religieuse »[1581]. En effet, un continuum était établi entre la morale religieuse et le succès dans le monde des affaires comme signe annonciateur de salut futur, d'élection divine dans l'au-delà. Le mythe du *Self made man* est de ce point de vue la traduction sécularisée du *Self help* évangéliste ou protestant et lui emprunte tout de même des références morales comme la dénonciation de l'usure par exemple.

> « Dans l'ancien système de *Self help*, la foi forgeait le caractère et le caractère conduisait au succès par la manipulation du Monde; dans le nouveau système la foi mène directement à la capacité de manipuler son monde qui est supposée être la clef de le santé, de la richesse, de la popularité, de la paix de l'esprit »[1582].

Un nouveau système sécularisé en remplace un ancien, et un nouveau dieu apparaît avec lui. Un dieu qui exalte les qualités du *Self made man* que nous venons de mettre à jour : le bonheur matériel, les plaisirs et le consumérisme. La consommation devient le nouveau dieu. La liberté, c'est celle de consommer à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. Ainsi, les sociologues Louis

1579 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 263.
1580 William H. Whyte, *The Organization Man* [1956], Philadelphie, Anchor ed, 1956, p. 235.
1581 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 266.
1582 *Ibid*.

Schneider et Sanford M. Dornbusch ont pu entendre de la bouche d'un de leurs enquêtés que « dieu est une station de radio émettant 24h/24 ; tout ce que vous avez à faire c'est de vous y brancher »[1583]. Un véritable culte consumériste voit alors le jour avec ses codes, ses cérémonies et ses rites mais qui a largement oublié ses origines religieuses[1584].

Dans les zones rurales, le Sud et l'Ouest notamment, un même mouvement de sécularisation allait se produire où le paradigme du *gentleman farmer* constituait en quelque sorte le pendant agraire du *Self made man*. Ainsi, on assistait au passage d'une agriculture vivrière de subsistance à une agriculture industrielle destinée à la consommation de masse, et comme les *Business Schools*, des écoles d'agriculture et d'agronomie voyaient le jour, notamment après le *Morill Act* de 1862, afin de faire entrer les agriculteurs dans la modernité. Comme dans les écoles de commerce, l'éducation dispensée était d'abord et avant tout pratique, c'est-à-dire focalisée sur les techniques innovantes permettant d'accroître les rendements agricoles. Pourtant, il fallut attendre 1890 et les conséquences de la crise débutée en 1873 pour que la majorité des agriculteurs mette de côté leur scepticisme quant à l'intérêt des écoles d'agriculture face à leur seule expérience professionnelle pratique.

En réaction à ce double mouvement de sécularisation, du monde agricole et rural sous influence évangéliste fortement hostile aux intellectuels, et du monde des affaires tourné vers la consommation comme modèle sociétal, une partie des intellectuels allait, dès les années 1914-1915, se tourner vers des structures sociales et politiques promouvant un autre modèle, d'autres valeurs : le Parti Socialiste ou le Parti Communiste. Ainsi, dès le déclenchement de la première Guerre Mondiale, le Parti Socialiste, structure pluraliste aux sensibilités diverses comptant de nombreux non marxistes, des sociaux-démocrates ou des libertaires, attirait à lui de nombreux artistes ou intellectuels pacifistes comme Upton Sinclair, John Spargo, Louis Boudin, Robert Hunter ou Algie Simons. Pourtant, si des leaders comme Eugene Debs voyaient la nécessité d'accueillir ces intellectuels, d'autres fractions plus prolétariennes refusaient cette alliance entre des intellectuels

1583 Louis Schneider, Sanford M. Dornbusch, *Inspirational Books in America* [1958], Chicago, University of Chicago Press, 1974, p. 6.

1584 Une manifestation contemporaine de ce culte de la consommation nous vient spontanément à l'esprit, le rituel des 21 ans. En effet, nous avons pu observer à de nombreuses reprises que des jeunes américains le jour de leur 21ème anniversaire, dès 0 heure précise se précipiter au supermarché, ouvert 24/7 comme disent les Américains (24H/27, 7J/7) pour y acheter légalement de la bière pour la première fois de leur vie, présentant fièrement au préposé leurs cartes d'identité et lui précisant qu'ils avaient *officiellement* 21 ans depuis quelques minutes. Ayant assisté à ce type de scène à plusieurs reprises, nous avons demandé à l'un de ces jeunes, qui se trouvait être l'un de nos colocataires, comment il se sentait au moment du passage en caisse ; sa réponse, « je me sens véritablement un homme maintenant », constitue, il faut bien l'appeler ainsi, l'intériorisation d'un rite de passage.

« bourgeois » et les ouvriers. Ainsi, Robert Rivers La Monte estimait que « si le parti avait besoin de cerveaux en abondance, ceux-ci ne devaient pas être identifiés à une éducation bourgeoise conventionnelle […] un degré raisonnable de suspicion à l'endroit des intellectuels et des socialistes de salon était le signe annonciateur que le prolétariat était sur le point d'atteindre une maturité de classe »[1585]. Au Parti Communiste, même s'il existait un courant prolétarien anti-intellectuel, il n'en restait pas moins que les artistes et les intellectuels dirigeaient réellement le parti.

De sorte qu'en trouvant refuge dans ces structures politiques marginales de la vie politique américaine, les intellectuels allaient alimenter, malgré eux, le mythe du complot fomenté par des intellectuels cosmopolites communistes qui dirigeraient secrètement le pays contre les intérêts du peuple. Avec l'apparition des experts dans l'Administration Roosevelt ce sentiment ne faisait que se renforcer.

D – L'épreuve démocratique : anti-intellectualisme et conspirationnisme

A l'origine des États-Unis, c'est-à-dire dans l'immédiate période qui suivit l'Indépendance et la mise en place effective des institutions, le pouvoir échut « à une élite patricienne »[1586], aux héros de la guerre. En effet, « les Pères Fondateurs étaient des sages, des scientifiques, des hommes éduqués avec une large culture classique qui mettaient à profit leurs savoirs et leurs lectures historiques, politiques et juridiques pour résoudre les problèmes de leur temps »[1587]. Il s'agissait en fait de la manifestation américaine de ce que le sociologue allemand Max Weber qualifiait de politique des notables[1588], c'est-à-dire des hommes pour qui l'activité politique était secondaire à d'autres occupations professionnelles, des individus vivant pour la politique, comme une sorte de passion continuum de leur domination patrimoniale et charismatique, et non par et de la politique. Bien entendu, ce portrait de l'homme de sciences, cultivé des premiers temps des États-Unis fait nécessairement penser à des hommes comme John Adams, John Dickinson, Benjamin Franklin ou Alexender Hamilton. Mais, après la « Révolution de 1800 »[1589], l'avènement d'un véritable champ politique compétitif et partiellement pluraliste, une fracture parmi les Pères Fondateurs et les intellectuels allait permettre le retour en force du complotisme : les uns accusant les autres de

1585 Robert R. La Monte, « Efficient Brains Versus Bastard Culture », *International Socialist Review*, Vol. 3, 1908, pp. 634-636
1586 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 145.
1587 *Ibid*.
1588 Max Weber, *Le savant et le politique* [1919], tr. fr. Julien Freund, Paris, 10/18 Éditions, 1971, pp. 111-113.
1589 Dick Howard, *Aux origines de la pensée politique américaine* [2004], Paris, Buchet Chastel, 2004, p. 377.

conspirer avec les puissances étrangères, la France, le Royaume-Uni ou même l'Autriche, pour noyauter le gouvernement et détruire la jeune nation. En fait, la tension mise en sommeil durant l'action révolutionnaire elle-même reprenait ses droits. D'un côté, on retrouvait Patrick Henry, George Washington ou William Loughton Smith, tenants d'une ligne populiste anti-intellectuelle autour de valeurs conservatrices comme l'éloge du bon sens populaire, la supériorité du savoir-faire et de l'intelligence pratique sur l'intellect et les savoirs académiques. De l'autre, se trouvait leur cible privilégiée, Thomas Jefferson, symbole de l'intellectuel de la Nouvelle-Angleterre. Ainsi, Jefferson était accusé de conspirer contre les intérêts américains, coupable d'intelligence avec la France, d'être un communiste, un athée, un doctrinaire, un philosophe et même « d'avoir les ambitions dictatoriales de devenir un nouveau Bonaparte »[1590]. Dans cette période trouble d'Indépendance nouvelle où les *Alien and Sedition Acts* (Lois sur les Étrangers et la Sédition) étaient encore en vigueur par crainte d'une invasion étrangère, de telles accusations, aussi fantaisistes qu'elles fussent, trouvèrent un vrai écho populaire.

En effet, outre le rejet de Thomas Jefferson accusé de multiples conspirations et forfaitures, un mouvement populaire anti-Jackson voyait à son tour le jour dans les années 1820 et 1830 comme la traduction personnifiée du complot franc-maçon[1591] qui mettrait, une nouvelle fois[1592], en péril la survie des États-Unis. Une suspicion généralisée à l'égard des professions lettrées, des intellectuels supposés diriger le pays dans le but de satisfaire les intérêts de quelques-uns, *The Few*, et non ceux de la population, *The Many*, se développait progressivement. Dans les faits, cette dialectique populiste *The Few/The Many* recoupait généreusement l'antagonisme de valeur entre les élites dirigeantes cosmopolites et les masses populaires homogènes.

La fin de la Présidence de John Adams marquait alors un tournant par la mise à l'écart, pour près d'un siècle, des intellectuels de la Maison Blanche, il fallut en effet attendre l'élection de Théodore Roosevelt en 1901 pour assister au retour des intellectuels au sommet du pouvoir américain. Aussi, alors que le début du mandat d'Adams fut placé sous le signe du progrès, du libéralisme et de l'aménagement du territoire, du développement de l'enseignement et de la recherche universitaire, la fin de sa présidence fut à l'inverse marquée par une poussée anti-intellectuelle : « l'heure n'était plus à l'intellectuel cosmopolite »[1593]. Et, contre toute attente, ce fut

1590 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 147.
1591 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 2 II-B.
1592 Cf *Supra* I-C-1°).
1593 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 158.

Andrew Jackson, lui-même accusé plus tard d'être un agent au service du complot maçonnique, qui prit la tête de ce mouvement de primitiviste de rejet des intellectuels. Ainsi, Jackson était parvenu, grâce au concours du député du Tennessee et héros mythique de l'Ouest, Davy Crockett[1594], à se forger une image populaire de héros de l'Indépendance, de ségrégationniste, de tueur d'Indiens, d'homme d'action proche du peuple. En somme, le peuple se trouvait face à une alternative personnifiée par deux hommes éminents : « Adams qui sait lire et Jackson qui sait se battre »[1595]. D'ailleurs, à cette époque Jackson se faisait appeler par son grade de Général pour mieux insister sur son prestige militaire acquis durant la Révolution. Pourtant, une fois élu à la Présidence, Jackson, comme nous l'avons souligné, allait cristalliser les haines conspirationnistes autour de son appartenance à la franc-maçonnerie. Dès ce moment les intellectuels furent exclus des cercles politiques dirigeants, la politique des notables laissait alors progressivement la place à des professionnels qui, d'un côté, allaient à leur tour alimenter les fantasmes d'une confiscation oligarchique du pouvoir dans des intérêts particuliers et minoritaires et, d'un autre côté, ouvrir la voie à une période populiste ou l'anti-intellectualisme des évangélistes et du monde des affaires présidait aux destinées des États-Unis.

1°) L'échec des Réformateurs: la mise à l'écart durable des intellectuels des pouvoirs politiques

Dans la seconde moitié du XIXe siècle, notamment après la Guerre Civile et l'assassinat de Lincoln, la politique des notables et des gentlemen était totalement révolue et ouvrait la voie à la démagogie populiste du Parti Républicain des présidences Grant, Hayes, Garfiled et Arthur, s'appuyant sur les ressorts anti-intellectuels que nous avons décrits dans les développements précédents. Cette période marquait également le début de la « *trash* politique », c'est-à-dire dire l'idée que pour gagner une élection il faille discréditer son adversaire en stigmatisant son incompétence, ses travers, ses déboires en affaires et conjugaux ou même étaler des éléments peu glorieux de son passé. Quoi qu'il en soit, cette période politique fut incontestablement marquée par un mouvement de fond dans l'épuration de l'Administration des intellectuels pour les remplacer par des hommes politiques. Ce système dit du *Spoil System*, ou système des dépouilles, mis originairement en place sous Andrew Jackson jouait alors à plein avec l'accession d'Andrew Johnson (1865-1869), puis des Républicains (1869-1884), à la magistrature suprême. Il fallut

1594 Vers 1829, les chemins de Crockett et Jackson se séparent, le premier rejoignant le mouvement anti-Jackson/anti-maçon.

1595 John William Ward, *Andrew Jackson: Symbol for an Age* [1955], New York, Oup 10th Thus, 1963, p. 73.

attendre l'élection du Démocrate Groover Cleveland en 1884 pour qu'une logique de compétence et non plus partisane prime dans le recrutement de l'Administration américaine, à cette époque le degré de corruption et d'incompétence dans la fonction publique américaine avait atteint des sommets. A titre d'exemple, Chester A. Arthur, élu président en 1881 avait été renvoyé en 1878 par le Président Hayes de son poste de Directeur de la Recette des Douanes du port de New York car chaque année une part conséquente des recettes fiscales se volatilisait ; ceci ne l'empêcha toutefois pas d'accéder à la Maison Blanche.

> « N'importe où les hommes de culture se tournaient, ils ne trouvaient se dressant face à eux qu'hostilité et un esprit de soupçon. Ils ressentaient la nouvelle ploutocratie qui les éclipsait des affaires publiques au profit du business comme autant dangereuse socialement que vulgaire et ostentatoire moralement »[1596].

Face à la corruption, l'anti-intellectualisme et l'entrée du business dans l'Administration, un groupe informel d'intellectuels libéraux allait se constituer sous le nom que la postérité leur accorda de Réformateurs. En effet, les Réformateurs développaient un programme de refonte de l'Administration et les services publics dont ils entendaient faire des corps professionnels durables à même d'assurer la continuité de l'État et non plus des entités partisanes élues ou nommées par le pouvoir. Le modèle que les Réformateurs voulaient donc introduire était largement d'inspiration britannique dans la mesure où il s'appuyait sur deux niveaux de fonction publique et le concours comme médium de recrutement. D'un côté, une haute fonction publique issue des plus grandes universités où des notables compétents seraient recrutés, de l'autre une fonction publique plus basse, moins éduquée mais elle aussi recrutée sur des critères méritocratiques sanctionnés par le concours. En réponse à cette proposition phare de leur programme, les Réformateurs se heurtèrent à la démagogie anti-intellectuelle de l'heure. Ainsi, le recrutement par concours, par un test ou un examen était dénoncé par les partis politiques comme ne préjugeant en rien de la compétence réelle pour un emploi administratif face à l'expérience pratique ou le bon sens, standards jugés adéquats à cette époque pour jauger de la compétence. En effet, l'idée qu'il fallut être diplômé d'une université pour prétendre à la fonction publique se heurtait de plein fouet à la conception primitiviste et égalitariste voulant qu'un citoyen ordinaire, sans capitaux et ressources spécifiques, puisse accomplir les plus hautes fonctions grâce à son intelligence pratique et son expérience. Plus encore, une fonction publique professionnelle en viendrait à mettre en péril la démocratie dans le sens où ceci ouvrirait la voie à une élite aristocratique de bureaucrates qui, par leur capacité de censure ou

1596 Charles Francis Adams, *An Autobiography* [1916], Boston, BiblioBazaar, 2008, p. 190.

de nuisances, deviendrait la véritable oligarchique dirigeante des États-Unis[1597].

« Cette proposition est la porte ouverte à l'aristocratie dans ce pays. Cela nous conduira à un point où il y aura deux écoles nationales dans ce pays, l'une pour l'Armée et l'autre pour l'Administration civile. Ces écoles monopoliseront toutes les voies d'accès au gouvernement. Si un homme parvient pas être diplômé dans l'une ou l'autre de ces écoles ou être inscrit sur leurs listes, il ne pourra jamais obtenir un emploi dans l'Administration, peu importe si ses capacités sont immenses et ses qualifications indispensables. En revanche, quand un homme réussit dans ces écoles et trouve un emploi à vie, son souci prochain sera que ses enfants en fassent de même. Dans ces écoles, les enseignants vont bientôt commencer à croire qu'ils sont les seules personnes qualifiées pour diriger le gouvernement et, encore bientôt après, que le gouvernement ne devrait être dirigé que par eux et par eux seuls »[1598].

Le conflit se nouait alors autour d'un clivage entre le système des dépouilles soutenu par les partis politiques et l'exigence méritocratique voulue par les Réformateurs, hors du champ politique et institutionnel. Du côté des partis, on exaltait les ressorts populistes de l'esprit américain, du bon sens populaire, du rejet des « planqués » dans les universités, des qualités primitivistes tandis que du côté des Réformateurs, les compétences, les aptitudes et les qualifications étaient les critères retenus. D'une part, une crispation conservatrice anti-intellectuelle, de l'autre, une posture libérale dépourvue de soutiens.

« Quand le destin de la nation était dans la balance, haranguait le Sénateur Carpenter du Wisconsin, et que notre vaillante jeunesse se trouvait prise dans la tempête de la guerre, les fils des citoyens les moins patriotes appréciaient les avantages des salles de classes universitaires. Et, maintenant quand nos soldats mutilés reviennent et qu'ils postulent pour un emploi public fédéral, alors que le devoir qu'ils ont accompli les rend parfaitement compétents pour la charge, ils sont rejetés pour donner la place à ceux qui s'engraissaient physiquement et de principes livresques tandis que leur pays était à feu et à sang. Parce qu'ils ne connaissent pas les fluctuations des marées du Cap de Bonne Espérance, la distance qui sépare la terre de la lune ou le nom des principales rivières qui se jettent dans la mer Caspienne, nos jeunes ne pourraient pas occuper un emploi public. L'admission dans le royaume de dieu ne dépend pas d'un examen. Le cancre qui a bachoté jusqu'au diplôme à Yale, et qui en sortira impertinent, sera préféré dans tous les emplois civils au plus habile, au plus capable, au plus droit de tous les travailleurs de ce pays qui n'aura jamais jouit des avantages d'une éducation même sommaire, mais dont l'esprit, aura longuement été nourri par l'expérience pratique. Le raffinement et le détail des savoirs académiques disparaissent comme les promontoires disparaissent quand les marins disent adieux à leur beau pays »[1599].

1597 Du reste cette crainte d'une dégénérescence oligarchique, synonyme d'homogénéité et de reproduction sociale, et n'est pas totalement injustifiée comme l'on montré les travaux des sociologues français Pierre Bourdieu et Alain Garrigou. Pierre Bourdieu, *La noblesse d'État : grandes écoles et esprit de corps* [1989], Paris, Les Éditions de Minuit, 1989, 568 p. Alain Garrigou, *Les Élites contre la République. Sciences Po et l'ÉNA* [2001], Paris, La Découverte, 2001, 242 p. Voir aussi : Françoise Dreyfus « Les hauts fonctionnaires et la politique », *in* Antonin Cohen, Bernard Lacroix, Philippe Riutort (dir.), *Nouveau manuel de science politique* [2009], Paris, La découverte, 2009, pp. 283-296. Jacques Lagroye, Bastien François, Frédéric Sawicki, *Sociologie politique* [1991], Paris, Presses de Science Po et Dalloz, 2012, pp. 483-491.

1598 John A. Logan, *Congressional Globe,* 40th Congres, 3rd Session, 8 Janvier 1869, p. 265.

1599 Matthew H. Carpenter, *Congressional Globe*, 42nd Congres, 2nd Session, 17 Février 1873, p. 1103.

Citation un peu longue mais qui résume de manière exemplaire l'esprit d'hostilité, voire même de haine, à l'endroit des Réformateurs qui, pour leur part, considéraient les professionnels de la politique comme des êtres « *ignorants, vulgaires, égoïstes et corrompus* »[1600]. Une nouvelle fois, c'est cette tension structurelle et ontologique, cette lutte entre des valeurs antagonistes qui marquait le clivage entre les Réformateurs et les professionnels de la politique.

L'année 1877 marqua alors un tournant décisif dans l'histoire du mouvement Réformateur dans la mesure où, abandonnant leur idéalisme largement teinté de naïveté, ils décidèrent d'entrer dans le champ politique afin de mieux y faire progresser leurs idées. Ainsi, le rôle de George W. Curtis, éditeur de la célèbre revue de gauche *Harper's Magazine*, fut décisif puisqu'il fut l'une des premières personnalités à tenter de jouer un rôle actif dans l'orientation du Parti Républicain. Pourtant, il dut faire face aux stéréotypes attachés au statut d'intellectuel, c'est-à-dire des êtres efféminés voire même des homosexuels, éléments considérés à l'époque comme de véritables tares. Ces deux épithètes devinrent alors les deux obstacles auxquels les Réformateurs durent faire face pour peser sur le Parti Républicain, Théodore Roosevelt en particulier. En effet, lorsqu'à 23 ans celui-ci devint Représentant Républicain de l'État de New York il apparaissait comme une sorte de caricature de l'étudiant tout droit sorti de Harvard, comme une « blague ».

> « En plus de ses origines new-yorkaises modestes, c'était un homme de Harvard. Il portait ses petites lunettes rattachées par un petit cordon noir lisse qui faisait efféminé. En bref, c'était un dandy ; ce genre de création tragi-comique née de l'infériorité des États-Unis sur la Grande-Bretagne. Même Isaac L. Hunt, qui était aussi un nouveau venu et qui se battait aux côtés de Roosevelt, était obligé de se souvenir de lui comme d'une blague, d'un type étrange. La façon dont il gominait ses cheveux, la manière dont il parlait dans le style vernaculaire des premières familles de New-York, tout chez lui faisant penser à un dandy »[1601].

En somme, Roosevelt était, à l'origine, considéré comme l'incarnation typique de l'intellectuel de la Nouvelle-Angleterre : un individu totalement dénué de savoirs-faire pratiques et de bon sens, enfermé dans des considérations théoriques sans le moindre intérêt. Précisément, ce fut ce côté caricatural qui valut à Roosevelt d'attirer l'attention, la curiosité des journaux, tant il détonnait dans le paysage politique de la fin du XIXe siècle. Or, la curiosité allait progressivement faire place à l'admiration tant la qualité du travail de Roosevelt et son intelligence politique furent reconnues par la presse et l'opinion publique. Même, après l'élection de 1896 et le mouvement de déplacement des lignes politiques et de recomposition des coalitions électorales dû au début du

1600 Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 185-186. Souligné par l'auteur.
1601 Henry F. Pringle, *Theodore Roosevelt: A Biography* [1931], Whitefish, Kessinger Publishing , 2010, p. 65.

réalignement séculaire[1602], Roosevelt apparut comme personnifiant le mouvement du Parti Républicain dans sa tentative de réconciliation des intellectuels californiens ou de la Nouvelle-Angleterre avec les populations rurales du Mid-West. En se définissant lui-même comme un « intellectuel-jacksonnien »[1603] Roosevelt incarnait alors la meilleure chance Républicaine lors l'élection présidentielle de 1901 qu'il remporta, ré-ouvrant ainsi les portes de la Maison Blanche à des intellectuels. La victoire de Roosevelt marquait également l'entrée dans la modernité dans la mesure où, cette volonté de réconcilier les deux Amériques, celle urbaine, libérale et intellectuelle de la Nouvelle-Angleterre ou de la Californie avec celle rurale, populiste, conservatrice et anti-intellectuelle, devint une composante typique de l'homme politique américain du XXe siècle.

2°) La montée des experts et le mythe d'une confiscation du pouvoir par une oligarchie conspirationniste

Au XXe siècle, avec la diversification et la complexification accrue des tâches politiques, une nouvelle figure fit son apparition dans le champ politique : l'expert. En effet, avec l'arrivée au pourvoir de Theodore Roosevelt, un rapprochement entre les intellectuels, les experts et les institutions politiques américaines était incontestablement à l'œuvre, une nouvelle ère, un nouvel ordre politique voyait en conséquence le jour où les intellectuels, les experts tenaient le haut du pavé. En fait, le mouvement impulsé par Roosevelt préfigurait à sa manière ce que serait, trente ans plus tard le New Deal, lui aussi mis en chantier par un Roosevelt. En effet, la présidence de Theodore Roosevelt fut marquée du sceau des Réformateurs sur un double aspect. D'abord, l'entrée massive d'experts au sein de l'Administration traduisait la volonté de privilégier la compétence à l'appartenance partisane afin de remédier à l'état manifeste d'incompétence et de corruption qui dominait au début du siècle, un mouvement d'assainissement et de rationalisation en somme. Ensuite, une volonté farouche de moraliser la vie politique par l'accession aux responsabilités d'une nouvelle génération qui tranchait avec le personnel politique des années 1840[1604].

Une volonté progressiste et libérale prenait, de ce point de vue, le pas sur les menées conservatrices des années qui suivirent la Guerre civile jusqu'au début du XXe siècle. L'État du Wisconsin jouait une nouvelle fois un rôle décisif de moteur historique dans le sens où les réformes

1602 Voir : Jeffrey M. Stonecash, *Politcal Parties Matter. Realignment and the Return of Partisan Voting* [2006], Boulder, Lynne Rienner Publishers, 2006, pp. 19-31.
1603 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 195.
1604 Dans les années 1840, la vie politique américaine connue son plus haut degré de corruption et d'incompétence. Les Représentants ou les Sénateurs se comportaient alors comme de véritables féaux.

et les expériences qui y furent menées servirent de paradigmatique à la politique de New Deal de Franklin D. Roosevelt. En effet, dans l'État du Wisconsin, les élites intellectuelles, Robert L. Lafollette notamment, allaient se mettre au service de la population afin d'améliorer ses conditions de vie matérielles. Plus encore, une véritable émulation intellectuelle était à l'œuvre à Madison où, pour la première fois, les intellectuels accédaient aux cercles du pouvoir avec la plus ferme intention de faire du Wisconsin un pionnier dans le domaines de sciences sociales jugées les seules à même d'aider à la réorganisation de la société dans le sens du progrès[1605]. Aussi, dès 1892, soit trois années avant les *Règles de la méthode sociologique* de Durkheim, Frederick Jackson Turner exposait les exigences de « sciences sociales impartiales » et non plus mises au service de dessins politiques.

> « Par la pratique des sciences juridique, politique, économique et historique, les universités devraient alimenter les rangs de la démocratie dans les administrations publiques, les tribunaux et dans des commissions d'experts qui, de manière désintéressée et intelligente, joueraient le rôle d'interface entre des intérêts contradictoires. Lorsque les mots de "classe capitaliste" et de "prolétariat" peuvent être utilisés et compris en Amérique, il est sûrement temps de recourir à des hommes dont l'idéal est le service de l'État, qui aideront à briser les forces de ces coalitions pour trouver des bases communes entre les adversaires dans le respect et la confiance de la part des deux camps et qui seraient réellement loyales au regard des plus hauts idéaux américains. Les signes d'un tel développement sont déjà évidents dans les commissions d'experts de certains États par l'augmentation du nombre d'universitaires dans les Assemblées législatives, dans les départements fédéraux et les commissions nationales. Il est difficile de dire plus clairement que le grand espoir de voir le progrès économique et social se mettre en place rapidement et intelligemment est en lien étroit avec l'influence politique des universités américaines »[1606].

Si bien entendu la dimension scientiste d'un tel exposé ne doit être passée sous silence ou minimisée, il n'en demeure pas moins que, pour la première fois, l'exigence de neutralité, de rejet de la partialité en science sociale, le rôle d'observateur objectif du scientifique est clairement affirmé ; c'est une véritablement révolution méthodologique qui entend mettre le diagnostic scientifique des faits sociaux comme base politique impartiale que l'État du Wisconsin menait de façon totalement avant-gardiste en cette fin de XIXe, début de XXe siècle. En effet, outre l'expertise des universitaires, des intellectuels, le Wisconsin recourait d'une part à des experts venus du secteur privé dirions-nous aujourd'hui, en favorisant le développement de cabinets de *consulting* et, d'autre part, constituait des agences gouvernementales au service l'État tournées vers l'aménagement et l'industrialisation du territoire.

1605 Le même type d'idée présidera, en 1965, à la formation de la revue *The Public Interest* autour des intellectuels néoconservateurs de première génération, Daniel Bell et Irving Kristol en particulier. Voir : Justin Vaïsse, *Histoire du néoconservatisme aux États-Unis* [2008], Paris, Odile Jacob, 2008, pp. 62-67.

1606 Frederick Jackson Turner, *The Frontier in American History* [1893], Pontiac, Scholarly Publishing Office, University of Michigan Library, 2006, p. 285.

A cette révolution impulsée par le Wisconsin de nombreux autres États lui allaient emboîter le pas. Pourtant, à mesure que le paradigme du Wisconsin gagnait de nouveaux adeptes à l'extérieur, il devait faire face, à l'intérieur, à une sorte de contre-révolution anti-intellectuelle dirigée par les évangélistes, les businessmen et les forces politiques conservatrices qui dénonçaient la conspiration de l'Université, clique ploutocratique qui dirigerait secrètement l'État derrière une façade d'institutions pseudo-démocratiques. En somme, une conspiration des intellectuels se dresserait contre les gens simples, ordinaires afin de les écarter des cercles dirigeants. En effet, face au développement des art libéraux, de techniques éducatives novatrices et audacieuses, sous l'impulsion de John Dewey notamment, et l'émergence d'intellectuels comme Walter Lippman ou Charles Beard, cette période de « la Petite Renaissance »[1607] dut affronter un courant conservateur organisé autour d'une conception partisane des sciences et des valeurs primitivistes du Mid-West dont les nouveaux leaders étaient Billy Sunday sur le plan religieux et Emanuel L. Philipp sur le plan politique. Ce dernier « menait une campagne basée sur la dénonciation anti-intellectuelle des experts universitaires captant le pouvoir, la baisse des taxes allouées au fonctionnement des universités et la fin de leurs pouvoirs politiques "officieux" »[1608].

Avec l'accession à la Maison Blanche de Wilson, les tensions allaient être exacerbées. En effet lorsque Wilson arrivait au pouvoir en 1912, il était à des lieux de l'image d'Épinal forgée par les livres d'histoire européens d'un humaniste pacifiste auteur des fameux Quatorze points et Prix Nobel de la Paix en 1919. En effet, Wilson, lorsqu'il accéda à la Maison Blanche était « une créature du passé »[1609], une véritable caricature de l'homme du Sud, de la Virginie.

> « Par ses goûts, ses idées et même ses lectures, il était un pure produit du gentleman issu de la culture victorienne paroissiale du Sud ; son esprit s'était arrêté sur la période qui précédait l'entrée des États-Unis dans la complexité d'une nation moderne. Il croyait encore au petit commerce, aux marchés locaux, au colonialisme, au suprématisme blanc et anglo-saxon, à la ségrégation raciale, au suffrage uniquement masculin, longtemps après que ces idées devinrent l'objet de critiques virulentes »[1610].

En fait, depuis 1902, Wilson le reconnaissait lui-même, il ne s'intéressait plus aux idées nouvelles. En effet, de manière absolument paradoxale, c'est en 1902 alors qu'il devint Président de Princeton, pourtant l'une des plus prestigieuses universités américaines, que Wilson cessa de s'intéresser au mouvement des idées et du progrès. Ainsi, en 1916, Wilson confessa à son biographe

1607 Mabel Dodge Luhan, *Movers and Shakers* [1939], Albuquerque, University of New Mexico, Reprint edition, 1985, p. 39.
1608 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 203.
1609 *Ibid.* p. 208.
1610 *Ibid*.

Arthur S. Link qu'il « n'avai(t) pas lu un livre sérieux au cours des quatorze dernières années »[1611]. Lorsque Wilson fut élu Président en 1912, c'était un populiste méfiant à l'égard du gouvernement des experts et des intellectuels qui accédait à la Maison Blanche.

> « Ce dont j'ai peur, c'est d'un gouvernement des experts. Dieu interdit que dans un pays démocratique on se résigne à abandonner le gouvernement aux experts. Que sommes-nous si nous nous laissons diriger "scientifiquement" par un petit nombre de gentlemen qui sont les seuls à comprendre ce qu'ils font. Or, si nous ne comprenons pas ce qu'ils font nous ne sommes plus un peuple libre. Nous devrions alors nous résoudre à aller à l'école afin de découvrir et comprendre ce qu'ils font. Je dois vous le dire, je n'ai jamais vu de débat sur des questions publiques aussi riches que dans les clubs ouvriers car ceux qui sont confrontés aux difficultés et aux problèmes du quotidien n'en parlent pas de manière rhétorique ; ils en parlent en termes factuels. Et, la seule chose qui m'intéresse ce sont les faits »[1612].

Il fallut alors attendre 1916 pour que Wilson, enferré dans la Première Guerre Mondiale, fasse appel à des experts ou des intellectuels auprès de lui à la Maison Blanche par la création de « l'Enquête », groupe pluridisciplinaire composé de spécialistes destiné à mettre tout en œuvre en vue d'une issue victorieuse aux combats. En réaction, une nouvelle rupture vint fissurer l'union sacrée autour du Président formée au nom de l'unité nationale. En effet, les intellectuels va-t'en-guerre, à l'abri des combats dans les universités et les cabinets ministériels devinrent à nouveau objet de haine et les accusations de conspiration virent à nouveau le jour. Cette nouvelle vague d'anti-intellectualisme en lien avec les phénomènes conspirationnistes atteignait son point d'orgue dans la dénonciation du New Deal de Franklin D. Roosevelt. Dans les campagnes, la crise, mais aussi l'influence des évangélistes, avait donné naissance à un nouveau mouvement revivialiste et primitiviste de « reconstruction rurale des États-Unis »[1613] articulé autour des mythes fondateurs, des valeurs des premiers temps et d'un rejet compulsif de l'État corrompu conspirant contre ces propres citoyens. En effet, l'Administration Roosevelt était dénoncée comme participant, par sa politique d'interventionnisme étatique, d'un complot judéo-communiste pour détruire les États-Unis[1614] de l'intérieur. Dans les villes, la droite et l'extrême droite dénonçaient la politique du *Brain Trust* comme l'expérimentation grandeur nature de procédés eugénistes, de déplacements de populations. Les intellectuels étaient alors accusés de prendre les États-Unis pour un laboratoire géant à ciel ouvert, la population constituant alors leurs cobayes ou leurs tubes à essais. En somme, le fantasme d'un complot gouvernemental dirigé par des intellectuels juifs et communistes en vue de

1611 Arthur S. Link, *Wilson, The New Freedom* [1956], Princeton, Princeton University Press, 1967, p. 63.
1612 Woodrow Wilson, *A Crossroad of Freedom : The 1912 Campaign Speeches of Woodrow Wilson* [1956], New Heaven, John W. Davidson Ed, 1956, pp. 83-84.
1613 Richard Hofstadter, *op cit*, p 216.
1614 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 2 III-A.

détruire les États-Unis gagnait la population américaine où cette théorie recevait des échos favorables dans la mesure où elle y trouvait un environnement culturel propice.

En effet, cette idée d'un complot communiste, dans les années 1950 permis à des personnalités comme Eisenhower, qui dut aussi faire face à des accusations de communisme[1615], Nixon[1616] ou McCarthy d'accéder au pouvoir. En effet, surfant sur la vague d'anti-intellectualisme que soufflait depuis la fin des années 1920, ils caricaturèrent leur opposant Démocrate, Aldai Stevenson, comme un « clown et un mauvais patriote »[1617] avec « le cerveau fortement infiltré par les idées gauchistes socialistes et un attachement au communisme »[1618]. Même, l'association entre les intellectuels et un style efféminé, voire même les accusations d'homosexualité, passées de mode dans les années 1930 refaisaient surface.

Au final, profitant d'un terreau anti-étatiste plus que favorable et fertile, un corpus de valeurs anti-intellectuelles basé sur la religion évangéliste, le monde du business et le populisme a joué un rôle fondamental dans l'ancrage du conspirationnisme dans la culture populaire et politique aux États-Unis. En effet, par des discours simplistes et manichéens rejetant la faute et la suspicion sur les intellectuels amalgamés aux juifs, aux communistes ou plus simplement au gouvernement lui-même, le rejet de l'État, l'exaltation de valeurs conservatrices et une culture paroissiale maximaliste, les États-Unis produisent un ferment culturel propice à l'ancrage des théories complotistes et au développement du conspirationnisme. Plus encore, le nombre et l'importance des sociétés secrètes en Amérique, y compris les mafias, constitue une deuxième source de croyances conspirationnistes pour nombre de citoyens Américains. En d'autres termes, derrière la façade démocratique, il se cache un pouvoir occulte qui dirige véritablement les États-Unis.

1615 Cf *Infra* cette même partie Chap. 2 I-D-2°).
1616 Voir : Romain Huret, *op cit*, pp. 65-74.
1617 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 225.
1618 *Ibid.* p. 226.

Chapitre 2: L'importance des sociétés secrètes, des « super-comités » et des mafias dans le développement d'une culture conspirationniste

Outre l'anti-étatisme et l'anti-intellectualisme, un autre fondement structurel de la culture américaine de la conspiration peut être trouvé dans l'importance et l'ampleur des sociétés secrètes, des super-comités et des mafias aux États-Unis ; notions qui se rassemblent toutes autour du concept de secret. En effet, il est indéniable que les sociétés secrètes, les mafias, qui en sont en réalité une variante criminelle, et les super-comités, par leurs procédures et leurs rites ésotériques réels ou fantasmés, leurs représentations et leurs perceptions participent de la formation d'un imaginaire collectif conspirationniste. En d'autres termes, en raison de leur importance et leur ampleur dans la société et la socialisation politique et culturelle américaine, les sociétés secrètes, les super-comités et les mafias favorisent, par leur mode de fonctionnement basé sur le secret, le développement des théories conspirationnistes autour d'un pouvoir occulte synarchiste et/ou d'un Nouvel Ordre Mondial.

I – L'ampleur des sociétés secrètes et des super-comités : entre occultisme et mythe de la synarchie

S'attacher à étudier le fait social société secrète en lien avec les théories de la conspiration révèle un paradoxe. En effet, d'un côté les sociétés secrètes et les super-comités apparaissent, aux yeux des leaders conspirationnistes ou des citoyens enquêteurs, comme les maîtres d'œuvre d'un complot global pour instaurer un Nouvel Ordre Mondial en établissant auprès de leurs membres un nouveau système de loyauté, de légitimité et de souveraineté concurrent au système rationnel-légal. D'un autre côté, des sociétés secrètes, la John Birch Society par exemple, se forment afin de dénoncer d'autres sociétés secrètes ou d'autres groupes de personnes, les juifs ou les communistes, comme les instigateurs du complot ; l'ambiguïté tenant au fait que tout en dénonçant un complot ces mêmes groupes cherchent à faire pression sur le gouvernement, voire même d'y rentrer, devenant à leur tour l'objet de fantasmes conspirationnistes. Néanmoins, avant d'étudier ces deux facettes du phénomène, il convient de tenter de cerner les notions de secret et de société secrète.

A – Qu'est qu'une société secrète ? Éléments de théorie et de définition

Avant d'étudier de manière concrète et pratique les théories de la conspiration attachées aux sociétés secrètes, ou les complots dénoncés par celles-ci, à travers d'une démarche empirique, il nous a paru indispensable de s'attarder quelque peu sur la notion même de société secrète. Ainsi, il s'agit pour nous de clarifier et d'identifier ce que recouvre l'acception de société secrète en tentant d'en cerner les contours et d'en donner une définition théorique et sociopolitique. Deux points de vue antagonistes doivent alors être relevés et mis en perspective dans la mesure où, selon la signification que l'on accorde à l'expression de société secrète, on y attache une réalité politologique différente. D'un côté, on retiendra l'analyse phénoménologique des sociétés secrètes du sociologue allemand Georg Simmel[1619] articulée autour de la notion de secret et de sa collectivisation au sein d'un groupe centralisé, coercitif et hiérarchisé, la société secrète, en vue de sa conservation. De l'autre, nous présenterons les sociétés secrètes du point de vue conspirationniste, les sociétés secrètes en tant que des entités qui dirigent le monde, au travers de la typologie de Pierre Mariel.

1°) L'importance pionnière de Georg Simmel dans l'étude des sociétés secrètes

Pour le sociologue Georg Simmel, les sociétés secrètes sont d'abord et avant tout des sociétés qui partagent un secret, c'est-à-dire un non-dit communicationnel ; c'est d'ailleurs en cela que réside leur différence première par rapport aux sociétés humaines ouvertes, au premier rang desquelles la société globale. En effet, l'interaction sociale entre différents acteurs repose, et c'est même la condition indispensable de sa possibilité, sur la confiance et la sincérité des intervenants les uns envers les autres. Ainsi, l'acte social premier consiste à se présenter, à s'ouvrir à l'autre afin de jeter les bases de cette confiance nécessaire à l'établissement de relations durables, qu'elles soient sociales, professionnelles, commerciales, amicales ou bien encore amoureuses. « Nos relations, dit Simmel, se développent sur la base d'un savoir réciproque, et ce savoir sur la base d'une relation

1619 Le sociologue Allemand fut en effet l'un des premiers à s'intéresser à la problématique du secret et de sa collectivisation au sein des sociétés en tant qu' « utopie communicationnelle », c'est-à-dire une fiction nécessaire et indispensable à la vie de l'homme en société. Au travers d'une analyse phénoménologique Simmel tente d'expliquer comment la part de secret présente dans les interactions sociales pose la question de la limite et de la validité du savoir. Même s'il admet que dans une société globalisé la confiance *a priori* dans une personne que l'on rencontre pour la première fois semble être l'exigence du pacte social et la condition première au développement de toute relation, il n'en demeure pas moins que Simmel, et c'est l'originalité radicale de sa démarche, envisage le secret, collectivisé en particulier, comme une forme inhérente aux sociétés humaines. En somme, Simmel parvient, et c'est la raison pour laquelle nous avons retenu ses propos, à rendre compte du caractère paradoxal des interactions humaines basées sur une exigence de sincérité et de loyauté mais également empreinte d'une part d'ombre, le secret de l'autre ou des autres. Sur la sociologie de Simmel voir : François Léger, *La pensée de Georg Simmel* [1989], Paris, Kimé, 1989, 347 p. et Patrick Watier, *Simmel Sociologue* [2003], Paris, Circé, 2003, 192 p.

réelle, l'un et l'autre étant indissolublement liés, et révélant, par leur alternance à l'intérieur de l'interaction sociologique, que celle-ci est l'un des points où l'être et la représentation rendent empiriquement sensible leur mystérieuse unité »[1620]. Les relations sociales « normales » ou conventionnelles ont alors pour bases la sincérité, la loyauté et la confiance réciproque entre les différentes parties en interaction. En somme, en posant cette exigence de sincérité, comme condition indispensable de possibilité à toute relation interpersonnelle, Simmel reformulait d'une manière sociologique l'impératif catégorique kantien « vous ne devez pas mentir »[1621]. En effet, par l'exercice de son libre arbitre, ou de sa conscience, l'homme peut, pour une raison ou pour une autre, faire le choix entre dire la vérité ou dissimuler et mentir. Aussi, même si le mensonge est en quelque sorte toléré par la société globale, que cela soit dans la publicité ou un mensonge d'État, « la vie nous devient insupportable »[1622] quand quelques personnes proches nous mentent dans la mesure où l'exigence de sincérité, de confiance ou de loyauté est alors rompue[1623]. Or, pour Simmel, le mensonge, la dissimulation et le secret ne sont pas d'une nature différente, seule une variation de degrés dans la volonté de se soustraite à la divulgation de la vérité différencie ces trois notions. « Le mensonge n'est qu'un des moyens possibles, la technique positive et agressive, qui atteint en général son but en utilisant simplement le secret et la dissimulation »[1624].

Aussi, le secret, au même titre que le mensonge, « offre en quelque sorte la possibilité d'un autre monde à côté du monde visible, et celui-ci est très fortement influencé par celui-là »[1625]. Pourtant, au secret est attachée une connotation négative. En effet, d'un côté, celui qui garde un secret, qui cache quelque chose, est immédiatement suspect d'immoralité, de bassesse ou de toute autre chose dont la publicité entraînerait la réprobation morale de la société[1626]. De l'autre, celui qui détient un secret ou une information connue de lui seul, jouit d'un pouvoir ou d'une puissance jalousée par ceux qui ne sont pas dans le cercle de la confidence :

1620 Georg Simmel, *Secret et Sociétés Secrètes* [1908], tr. fr. Sybille Muller, Paris, Circé Poche, 2009, p. 11.

1621 Emmanuel Kant, *Les fondements de la métaphysique des mœurs* [1785], tr. fr. Victor Delbos, Paris, Le Livre de Poche, 1993, 252 p.

1622 Georg Simmel, *op cit*, p. 17.

1623 Notons ici le caractère paradoxal du mensonge dans le sens où bien qu'il contribue *in fine* à la destruction de l'interaction sociale, quelle que soit sa nature, il en fait tout de même partie intégrante ; un mensonge est parfois même à l'origine d'une relation sociale bien que celle-ci soit alors irrévocablement viciée.

1624 Georg Simmel, *op cit*, p. 20.

1625 *Ibid*. p. 40.

1626 Du reste comme le notait Howard Becker, ce n'est pas tant la déviance elle-même, ou en l'espèce la nature du secret qui est sanctionnée par la société, c'est bien plutôt sa révélation dans l'espace public. Ainsi, par une sorte d'hypocrisie collective, un secret de polichinelle, d'autant plus qu'il soit infamant au regard des valeurs morales d'une société donnée, pourra largement être toléré tant qu'il ne sera pas officiellement porté sur la place publique. Howard Becker, *Outsiders* [1963], tr. fr. Jean-Pierre Briand, Jean-Michel Chapoulie, Paris, Métailié, 1985, pp. 32-38.

« le secret place la personne dans une situation d'exception, il agit comme un charme dont la détermination est purement sociale […] mais, naturellement, ce charme croît dans la mesure où le secret que l'on détient en exclusivité est important et vaste. Et, à cela, vient contribuer une autre inversion […] : toutes les personnalités supérieures, toutes les actions supérieures ont quelque chose de mystérieux pour la moyenne des Hommes. Il est certain que les formes d'où jaillissent tout être, toute action humaine sont énigmatiques »[1627].

Or, dans l'imaginaire collectif, ce qui est mystérieux ou éloigné est nécessairement essentiel, important et, surtout, intriguant au point d'impliquer le secret, c'est-à-dire la possibilité de trahison, de forfaiture ou de conspiration : la figure de l'État ou du gouvernement étant bien entendu toute indiquée dans ce cas. De manière connexe et complémentaire, celui qui détient un secret important est en quelque sorte un être subversif ou un conspirateur en puissance. A l'inverse, du point de vue de celui qui est le détenteur d'un important secret, une croyance en la possibilité « de changer le cours du destin, provoquer des coups de théâtre, apporter la joie ou la destruction »[1628] voit alors le jour. Aussi, l'individu qui détient ce secret est en quelque sorte pris à son propre jeu dans le sens où il se sent investi de sa puissance et de son pouvoir puisqu'il dresse une barrière infranchissable entre deux catégories d'acteurs : ceux qui savent, les initiés, et ceux qui ne savent pas, les non-initiés ou la multitude ignorante. Cette barrière provoque alors une tension entre ce pouvoir généré par la détention du secret et la jouissante comparable provoquée par la puissance de la révélation du secret ; le compromis étant la collectivisation ou la socialisation du secret au sein d'un groupe d'initiés : la société secrète.

Avec la mise en commun, la socialisation du secret, celui-ci « détermine désormais les relations de ceux qui le détiennent tous ensemble »[1629] au sein de la société secrète. En effet, les membres de la société secrète sont à présent unis, via un pacte, autour du partage du secret qui détermine, de manière exclusive, leurs relations dans la sphère de cette société particulière autour de sa préservation. La société secrète existe ainsi par le secret qui unit ses membres les uns aux autres dans le but unique d'empêcher sa divulgation à l'extérieur du cercle des initiés ; ce secret peut alors être une croyance ou savoir religieux, mystique, théorique ou ésotérique comme une conjuration ou un complot. En d'autres termes, le secret est à la fois le but, l'objet et le moyen de la société secrète puisque « le secret est une fin sociologique en soi, il s'agit de connaissances qui ne doivent pas se répandre dans la masse ; les initiés forment une communauté afin de se garantir mutuellement le

1627 Georg Simmel, *op cit*, p. 43.
1628 *Ibid*. p. 44.
1629 *Ibid*. p. 62.

secret »[1630]. La société secrète est donc une entité sociologique ou sociopolitique en soi, c'est-à-dire une entité construite ayant une conscience d'elle-même, de ses buts et de ses moyens, fondée par un pacte originel et irrévocable par ses membres autour d'une connaissance secrète, réelle ou fantasmée d'ailleurs, de quelque nature qu'elle soit. Dès lors, cette société nécessairement holiste devient plus que la somme de l'ensemble de ses membres, leurs individualités s'effacent devant le tout et sont alors comme subsumées à un acteur collectif, la société secrète, et au secret collectivisé. Aussi, la société secrète fonctionne comme une synergie, un groupe coercitif de pression psychologique et de contrôle social capable de dissuader ou de soutenir un membre fragile tenté de briser la *summa divisio* entre les initiés et les non-initiés en révélant au public le secret fondateur. Une telle révélation étant synonyme de la dissolution de la société secrète dans la mesure où elle perdrait immédiatement sa raison d'être.

Parallèlement, en tant que fin sociologique en soi, les sociétés secrètes possèdent un caractère conscient d'elles-mêmes et une volonté d'organisation rationnelle fondée sur une hiérarchie interne et une forte centralisation fonction du niveau de secret détenu par les membres et de leurs parcours initiatiques ésotériques. De ce point de vue, une société secrète, plus encore que tout autre type de société humaine, la famille, l'ethnie, ou l'État, est un construit social conscient ; et c'est précisément de cet état de fait qu'elle tient toute sa puissance. Ainsi, les rites et rituels, initiatiques ou de passages, y ont une importance toute particulière car ils constituent le moyen de cette construction hiérarchique au sein de la société secrète qui conduit, via une voie ou un chemin ésotérique et des tests à l'accession à un niveau supérieur de secret synonyme d'une position hiérarchique plus élevée au sein de l'organisation. Souvent même, sauf dans les cas où ces sociétés secrètes seraient à but criminel, comme les mafias, les groupes terroristes ou de conjurés, ces rituels sont encore plus secrets que les buts de l'organisation, c'est le cas de la franc-maçonnerie par exemple. Autre conséquence de cette organisation hiérarchique et formelle, les sociétés secrètes deviennent alors « une sorte de réplique du monde officiel, auquel elle(s) s'oppose(nt) »[1631] pourtant. En effet, les sociétés secrètes, en tant que reconstruction d'une société globale miniaturisée, ou à petite échelle, développent alors la volonté hégémonique de caporaliser l'ensemble de la vie de leurs membres dans la mesure où elles forment un tout sociologique dont l'initiation marque l'entrée et, corrélativement, la sortie du monde global. Les sociétés secrètes, en conséquence, reproduisent à leur échelle l'équilibre de la société globale entre liberté et ordre. D'un côté, elles constituent soit un

1630 Georg Simmel, *op cit*, p. 77.
1631 *Ibid*. p. 84.

espace de liberté qui complète celui de la sphère rationnelle-légale, c'est-à-dire du droit positif de la société ouverte, l'État le plus souvent, c'est le cas de la franc-maçonnerie, soit elle ouvre un espace concurrent de libertés, opposé au droit, c'est le cas des secrètes sociétés criminelles comme les mafias, les organisations terroristes ou les réseaux pédophiles, des conjurations et des complots. De l'autre côté, la contrainte formelle exercée par les rites et les rituels, la pression de hiérarchie et du contrôle social ainsi que la centralisation joue un rôle de balancier qui impose un certain ordre au sein de ces sociétés.

Il en résulte alors un phénomène paradoxal : si la société secrète ne fait rien de secret, c'est l'ensemble de ses membres qui devient le secret lui-même. En effet, bien souvent, si ce n'est toujours, les activités des sociétés secrètes sont bien connues du grand public mais elles apparaissent comme désincarnées, décharnées ou dépersonnifiées derrière une entité globale réifiée, la société secrète, abstraite et mystérieuse et ainsi difficilement saisissable pour le non-initié. Aussi, les leaders conspirationnistes ou les citoyens enquêteurs qui dénoncent les sociétés secrètes peuvent en désigner le but fantasmé, diriger secrètement le monde, ou les activités supposées mais, ils sont incapables d'en nommer le dirigeants ultimes ; tout au plus sont-ils à même de « démasquer » quelques agents supposés : la Reine d'Angleterre, les Rockefeller, les Bush, les Skull & Bones ou même les reptiliens. De cette façon, tel acteur va désigner les francs-maçons, les Illuminatis ou les Assassins comme les responsables de tel ou tel agissement ou conspiration mais sans jamais ne désigner qu'une entité abstraite et désincarnée ; révéler *ad hominem* l'intégralité des responsables supposés se révélant impossible. Dès lors, ce n'est qu'une fois que les hommes qui se cachent derrière la société secrète sont découverts que le secret et la puissance qu'ils dégagent pour ceux qui les possèdent deviennent caduques ; la société secrète s'effondre alors d'elle-même, c'est pourquoi son chef suprême tient souvent à garder l'anonymat.

> « Dans une société secrète où le chef est inconnu, l'instance de commandement unique transfère la cohésion générale, sociologique d'un groupe à une sorte de *focus imaginaris*, ce qui lui donne sa forme la plus pure, la plus intense »[1632].

Il en résulte alors une dépersonnification complète de la société secrète au profit d'un collectivisme pur dans la mesure où l'effacement des individualités devant le groupe et ses structures d'autorité est total. Parfois, cette négation requiert le concours d'artifices afin d'entretenir l'égalité fraternelle des membres. Ainsi, le recours au masque du Ku Klux Klan, aux pseudonymes

1632 Georg Simmel, *op cit*, p. 102.

dans les sectes ou groupes politiques radicaux ou aux numéros chez le Clan-na-Gael[1633], traduit cette volonté de nivellement égalitaire au sein de la société secrète par-delà les inégalités économiques, sociales et culturelles existantes dans la société globale ; ceci dans un but unique : la préservation du secret.

Dès lors, la société secrète intrigue l'extérieur, les non-initiés qui exigent, surtout dans les régimes de démocraties libérales où la publicité est la règle théorique, la levée du secret et des rituels ésotériques. « Ainsi, du simple fait qu'elle soit secrète, la société semble dangereusement proche d'une conspiration contre le pouvoir en place […] la société secrète est tellement considérée comme une ennemie du pouvoir central, qu'à l'inverse, on donne ce nom à tous les groupes politiques que l'on abomine »[1634]. C'est là le point de vue conspirationniste que nous abordons à présent au travers de la pensée de Pierre Mariel.

2°) La typologie conspirationniste de Pierre Mariel : les sociétés secrètes dirigent le monde

Face à la sociologie phénoménologique de Simmel, la conception et la classification que Pierre Mariel donnait des sociétés secrètes semble pouvoir être tenue pour paradigmatique de la vision conspirationniste du mythe synarchiste mis en œuvre par des groupes occultes organisés. En effet, dans son ouvrage, *Les sociétés secrètes mènent le Monde*[1635], l'auteur élaborait une typologie en trois temps des sociétés secrètes en les classant selon leur niveau de confidentialité relatif au degré et à l'importance de leur pouvoir dirigeant occulte. En somme, Mariel accréditait la thèse conspirationniste des sociétés secrètes dirigeant réellement le monde en coulisses.

Le premier niveau de société secrète mis au jour par Mariel était « les sociétés secrètes inférieures »[1636], c'est-à-dire des organisations très souvent légales et/ou connues par un large public bien au-delà des cercles restreints des initiés. Par exemple, il peut s'agir de sociétés secrètes comme la franc-maçonnerie, les sociétés théosophiques ou des organisations politiques au fonctionnement

1633 Le Clan-na-Gael fut une société secrète américaine composée d'immigrants irlandais qui mena une conspiration dans les années 1870-1880 et dont les membres s'appelaient entre eux par des numéros.
1634 Georg Simmel, *op cit*, pp. 107-108.
1635 Pierre Mariel, *Les sociétés secrètes mènent le Monde* [1973], Paris, Albin Michel, 1973, 259 p.
1636 *Ibid*. p. 11.

quelque peu sectaire comme Lutte Ouvrière en France[1637] ou le mouvement LaRouche[1638] aux États-Unis. Dans tous les cas, les adhérents de ces mouvements sont des êtres dévoués et convaincus, ils sont acquis à la cause et à l'organisation ; on pourrait même, par métaphore, les qualifier de croyants dévoués à une sorte de vie religieuse et à un but messianique, millénariste : la victoire finale de la cause et de l'organisation. Ces sociétés secrètes inférieures sont en quelque sorte une zone de tri, « un marchepied », vers les sociétés secrètes intermédiaires ou « une voie de garage »[1639]. Le membre doit faire preuve de ses aptitudes et de sa dévotion au groupe, il lui faut faire montre de sa volonté et de capacité militante ou de son prosélytisme. En somme, il est supposé devenir la cause, sa vie privée, son individualité sont soumises au prima du groupe et de l'organisation, le militant vit au travers de la cause et pour la cause, il se détourne peu à peu du monde extérieur, de sa famille ou de ses amis à mesure que son esprit critique s'atrophie ; ici encore l'exemple du mouvement LaRouche est caractéristique de ce cas de figure.

« Les sociétés secrètes intermédiaires »[1640], ou les sociétés secrètes de cadres, constituent la seconde strate hiérarchique du pouvoir des groupes synarchistes occultes selon Mariel. Elles sont moins connues du grand public et leur appartenance doit demeurer dissimulée car le membre vit toujours dans le monde réel, il vit toujours pour la cause et non de la cause ; le membre n'est pas un professionnel de la conspiration au sens wébérien ; il en demeure un « dilettante ». Il est recruté par ses pairs, coopté en raison des qualités et de la dévotion dont il a fait étalage dans la société secrète inférieure dont il était auparavant membre, il a passé avec succès une période probatoire ou un rite initiatique ésotérique, le plus souvent à son insu d'ailleurs. Il s'agit par exemple des sociétés secrètes ou des fraternités estudiantines comme les Skull & Bones[1641] de l'université de Yale. Pour Mariel, ces sociétés secrètes conspirationnistes « contrôlent les rouages essentiels de l'État ainsi que les grandes organisations mondiales de la politique et de l'économie »[1642], un club très fermé qui monopoliserait les postes stratégiques de pouvoir des centres de décisions, une dégénérescence et une corruption oligarchique en somme. Pourtant, aussi puissantes que soient ces organisations, ces sociétés secrètes de cadres, elles ne sont que les rouages d'un plan ou d'un complot global orchestré

1637 On lira avec intérêt, Jean-Guillaume Lanuque, Pierre Lévy, « Lutte Ouvrière, monolithe du trotskisme ? », *in* Pascal Delwit (dir.), *Les partis politiques en France* [2014], Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2014, pp. 127-148.
1638 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 1 I.
1639 Pierre Mariel, *op cit*, p. 12.
1640 *Ibid.*
1641 Cf *Infra* ce même chapitre I-B-1°).
1642 Pierre Mariel, *op cit*, p. 13.

au niveau hiérarchique supérieur. En effet, ce seraient les « sociétés secrètes supérieures »[1643] qui occuperaient le véritable pouvoir dirigeant occulte. Le profane ignore totalement leur existence et elles sont un sujet tabou pour les initiés qui les connaissent. Il est impossible de savoir qui elles sont réellement et qui sont leurs membres. Dans tous les cas, il s'agit des personnalités les plus influentes de la planète, des chefs d'États, des dirigeants des plus grandes entreprises multinationales regroupés parfois dans les super-comités comme la Commission Trilatérale ou le Groupe Bilderbeg[1644]. Leurs motivations sont simples : le pouvoir et l'argent. Nous retrouvons ici deux caractéristiques typiques des mythes conspirationnistes modernes déjà mises en exergue.

De ce point de vue conspirationniste, l'humanité est alors divisée en quatre strates pyramidale ou bien en quatre cercles concentriques ou encore, par analogie, en quatre pièces d'une maison telles que décrites par le leader sectaire Georges Gurdjieff[1645].

> « Quelques enseignements comparent l'homme à une maison de quatre pièces. L'homme vit dans la plus petite et la plus misérable, sans soupçonner le moins du monde jusqu'à ce qu'on le lui ait dit, l'existence des trois autres, qui sont pleines de trésors. Lorsqu'il en entend parler, il commence à chercher les clés de ces chambres, et spécialement de la quatrième, la plus importante. Et lorsqu'un homme a trouvé le moyen d'y pénétrer, il devient réellement le maître de sa maison, parce que c'est seulement alors que la maison lui appartient pleinement et pour toujours »[1646].

Quatre pièces, quatre cercles ou quatre étages qui correspondent chacun à niveau de pouvoir et de révélation sur la vérité dissimulée, ésotérique des choses. Le cercle extérieur est celui de la foule, de la multitude ignorante ou du commun des mortels, celui que Mariel désigne sous le nom de « cercle de Babel »[1647]. Il regroupe « l'humanité endormie »[1648], les *sheeples* du 11 Septembre, les êtres sensibles et crédules aux apparences et faux-semblants. La voie conduit ensuite au cercle exotérique c'est-à-dire le cercle extérieur de la partie intérieure de ce que, par symétrie, nous pourrions nommer l'humanité éveillée. L'acteur qui pénètre ce cercle débute alors son parcours

1643 Pierre Mariel, *op cit*, p. 14.
1644 Cf *Infra* ce même chapitre I-C-2°).
1645 Georges Gurdjieff fut un leader sectaire regroupant autour de lui des disciples recrutés dans les milieux occultistes et théosophiques. Parmi les disciples célèbres notons : Katherine Mansfield, Aldous Huxley, Louis Pauwels, René Daumal, Peter Brook ou encore René Barjavel. Considérant l'homme comme une machine qu'il faut stimuler de manière sensorielle pour l'améliorer et accéder au savoir suprême « la Quatrième voie », Gurdjieff exerçait sur ses disciples des tortures physiques et psychologiques ainsi qu'un droit de cuissage sur les femmes du mouvement. En somme, on pourrait résumer en disant que Gurdjieff, c'est la théosophie plus les techniques d'assujettissement et de manipulation.
1646 Cité *in* Peter Demianovich Ouspensky, *Fragments d'un enseignement inconnu* [1947], Paris, Stock, 2003, 539 p. http://www.gurdjieff-lyon.org/
1647 Pierre Marel, *op cit*, p. 19.
1648 *Ibid*.

initiatique, il dispose dorénavant de certains savoirs ignorés de la plupart de ses contemporains sur les réalités dissimulées du monde mais reste pour l'heure dans une phase de doute et d'apprentissage. Vient ensuite le cercle « mésotérique », ou cercle du milieu, où l'initié dispose d'une compréhension et d'une connaissance théorique totale des réalités occultes du monde. L'initié connaît les véritables dirigeants occultes du monde mais il n'en fait pas parti. Le premier cercle enfin, le cercle intérieur et dirigeant, regroupe des individus totalement éveillés aux réalités cachées et à même de réveiller ceux qu'ils ont élu pour les rejoindre dans le secret de la cooptation et de la conspiration. Ces dirigeants véritables du monde sont unis par une sorte de pacte secret qui les engage à l'entre-aide mutuelle et dans un système de loyauté et de légitimité propre, à une prise de décision unanimitaire dans un seul but, le pouvoir et l'argent. Seuls les êtres les plus doués et les plus méritants, c'est-à-dire une minorité infinitésimale, accède à ce cercle intérieur, aboutissement ultime du parcours initiatique et du chemin intellectuel ésotérique. La vérité est en quelque sorte là sous nos yeux, ne demandant qu'à être vue, mais seule une minorité serait capable de la voir[1649].

B – L'importance et l'ancrage des sociétés secrètes et des fraternités : le mythe d'un pouvoir synarchiste occulte

Les sociétés secrètes, comprises à la suite de Simmel en tant que réalité sociologique ou fait social, tiennent un rôle particulier et ambivalent dans la culture et la société civile américaine. En effet, d'un côté elles semblent omniprésentes sous la forme de fraternités étudiantes dans les universités, les *sororities*, telles que les Phi Kappa Beta, les Phi Beta Sigma, ou les Scroll & Keys, ou de clubs privés tandis que, de l'autre, les sociétés secrètes nourrissent les fantasmes conspirationnistes de citadelles de privilégiés exerçant un pouvoir occulte sur les affaires publiques. L'exemple le plus flagrant étant constitué par les théories conspirationnistes attachées aux francs-maçons ou aux Illuminatis[1650]. Cette ambivalence est si forte qu'au XIXe siècle « presque tout le monde appartenait à une société secrète ou à une fraternité »[1651].

Cependant, avec le développement des théories du complot maçon, jésuite ou communiste, l'âge d'or des sociétés secrètes ou des fraternités aux États-Unis laissait progressivement la place à la suspicion que ces groupes conspiraient contre le peuple américain[1652]. N'ayant d'autre loyauté ou

1649 Annexe N° 15 : La lecture ésotérique du billet d'un dollar et de la carte de Washington.
1650 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 2 II.
1651 Christopher Hoddap, Alice Van Kannon, *op cit*, p. 43.
1652 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 2.

légitimité qu'elles-mêmes, les sociétés secrètes en viendraient alors à infiltrer les champs médiatique, juridique, économique ou politique afin de les subvertir et de les détourner dans l'avantage exclusif du groupe. A l'époque contemporaine aux États-Unis, même s'il est « étonnant de voir qu'autant de personnes continuent de croire qu'un petit club universitaire puisse exercer une si grande influence »[1653], une société secrète de seniors de Yale, les Skull & Bones (Crâne et Os), cristallise les fantasmes d'une élite secrète conspirationniste dominant l'ensemble des pouvoirs américains. La preuve ultime : les deux candidats à l'élection présidentielle de 2004 étaient des skullboniens : George W. Bush (S&B 1968) et John F. Kerry (S&B 1966).

1°) La fraternité des Présidents : les Skull & Bones de Yale ou le mythe d'une secte occultiste omnipotente

« *La dernière année, je suis devenu membre des Skull & Bones,*
une société secrète, si secrète que je ne peux pas en dire davantage.
Je me suis fait quatorze nouveaux amis »[1654].

Avec l'accession de George W. Bush à la Présidence des États-Unis en 2000 et, plus encore, lors de sa réélection face au candidat Démocrate John F. Kerry en 2004, les Skull & Bones, société secrète d'étudiants seniors de Yale, ont particulièrement attiré l'attention des théoriciens du complot et, par ricochet, des médias américains. En effet, l'idée qu'une fraternité composée de « vingt à trente familles »[1655] privilégiées, adepte du nazisme et pratiquant un culte sataniste, dirigerait les pouvoirs politiques, judiciaires, médiatiques et financiers occupa le devant de la scène conspirationniste dans la mesure où les deux candidats à la Maison Blanche affichaient un passé skullbonien. Telle est la légende des Skull & Bones : une société secrète omnipotente dont le but indicible est de présider aux destinés mondiales.

Le groupe fut ainsi fondé en 1832 par Willam H. Russell en tant que société secrète fraternelle destinée, chaque année, à accueillir quinze étudiants seniors des plus méritants. Selon l'histoire mythologique du groupe, ce fut au retour de son séjour d'étude en Allemagne, où il devint

1653 Alexandra Robbins, *Skull & Bones. La vérité sur l'élite secrète qui dirige les États-Unis* [2005], tr. fr. Bruno Drweski et Gaétane Vallifuoco, Paris, Max Milo, 2010, p. 17.
1654 George W. Bush, *Avec l'aide de dieu* [2000], tr. fr. Sylvie Kleiman-Lafon et Michèle Garène, Paris, Odile Jacob, 2008, p. 76.
1655 Anthony C. Sutton, *America's Secret Establishment. An Introduction to the Order of Skull & Bones* [1983], Walterville, Trine Day, 2002, p. 22.

membre de la société des Illuminatis[1656], que Russell décida l'ouverture d'un second Chapitre de l'ordre aux États-Unis sous le nom de Skull & Bones avec pour symbole un crâne (Skull) surmontant deux os croisés (Bones)[1657] sous lesquels trône le nombre 322. 322 car la société fut fondée la 32ème année de 1800 et parce qu'il s'agissait du Chapitre 2 de la secte des Illuminatis. Une autre explication de ce nombre aime à penser que les Skull & Bones formèrent le 322ème des Chapitres des Illuminatis sur la surface du globe[1658]. Quoi qu'il en soit, les membres des Skull & Bones « célébraient des pactes et conspiraient pour dominer le monde »[1659]. En effet, selon la thèse conspirationniste, la société des Skull & Bones, fondée et financée grâce au trafic international de drogue[1660], aurait pour objectif dissimulé d'imposer un Nouvel Ordre Mondial dont elle serait la régente ; pour ce faire, à la manière d'un réseau occulte, les Skull & Bones pratiqueraient, avec succès, l'entrisme au sein des principaux centres névralgiques des pouvoirs et des institutions politiques, juridictionnelles, médiatiques ou économiques afin de les noyauter et de les subvertir. Aussi, un cercle restreint de quelques familles[1661], n'ayant aucune loyauté autre qu'envers les Skull & Bones, en viendrait secrètement à imposer sa dictature au peuple américain. La preuve la plus éclatante était alors cette double candidature skullbonienne à l'élection présidentielle de 2004. En somme, comme pour leurs ascendants Illuminatis, les théoriciens de la conspiration voient les Skull & Bones à la tête d'un Méga-complot. Ainsi, si on en croit un site internet conspirationniste :

> « l'ordre de Yale n'est qu'une extension de l'ordre des Illuminés de Bavière fondé au XVIIIe siècle par le sinistre Adam Weishaupt. Tous les cercles mondialistes (Trilatérale, Bilderberg, CFR, Pilgrim Society, Conseil Atlantique, Bohemian Club de San Francisco,...) ne sont que des cercles extérieurs de l'ordre de Yale, un des plus importants "noyaux dirigeants" de la subversion, à l'échelle de la planète. La domination mondiale demeure leur préoccupation majeure »[1662].

Outre le contrôle d'institutions financières comme « J. P. Morgan, Morgan Stanley, Dean Witter ou Brown Harriman »[1663], les skullboniens seraient de plus des adeptes de l'idéologie nazie. Deux séries d'évidences sont livrées par les leaders conspirationnistes pour attester des liens entre les nazis et les Skull & Bones. D'un côté, Prescott Bush, grand-père de George W. Bush, « était le directeur général de l'Union Banking Corporation (UBC) qui a aidé au financement de l'arrivée au

1656 http://secretebase.free.fr/complots/organisations/skull/skull.htm
1657 Pour certains leaders conspirationnistes : « L'ordre de Skull & Bones est une marque des jésuites c'est aussi le symbole pour le poison et le drapeau des pirates ». http://www.nouvelordremondial.cc/skull-bones/
1658 http://www.nouvelordremondial.cc/skull-bones/
1659 Alexandra Robbins, *op cit*, p. 12.
1660 http://www.voltairenet.org/article14367.html
1661 Parmi ces familles, notons : les Bush, les Bundy, les Harriman, les Rockefeller, les Russell ou les Taft, la liste n'est pas exhaustive.
1662 http://secretebase.free.fr/complots/organisations/skull/skull.htm
1663 Alexandra Robbins, *op cit*, p. 15.

pouvoir d'Adolf Hitler […] et qui gér(ait) les bénéfices de la famille Thyssen (Fritz Thyssen était le banquier personnel d'Hitler) »[1664]. Plus grave encore pour les adeptes de la conspiration : « à la mort de Fritz Thyssen, en 1951, les actionnaires de Brown Brothers & Harriman récupé(rèrent) leur argent. Prescott Bush reç(ut) 1,5 million de dollars pour sa part dans UBC, qu'il donn(a) à son fils, George Herbert Walker Bush, pour se lancer dans le secteur du pétrole »[1665]. D'un autre côté, le symbole des Skull & Bones serait un symbole utilisé par les officiers de la SS et de la Gestapo durant la Seconde Guerre Mondiale[1666].

Par ailleurs, les leaders conspirationnistes pointent, de manière caractéristique aux mythes conspirationnistes modernes, les mœurs perverses et morbides des Skull & Bones. En effet, selon la légende, les nouveaux initiés se masturberaient dans un cercueil[1667], la société secrète disposerait des services permanents d'une prostituée, les adeptes pratiqueraient des orgies homosexuelles débridées et la luxure serait la norme au sein du Tombeau[1668], c'est-à-dire le bâtiment où se réunissent les skullboniens. Comme nous l'avons déjà souligné, les leaders conspirationnistes usent très souvent de la condamnation d'un appétit sexuel démesuré ou d'une pratique débridée des choses du sexe de leurs boucs-émissaires pour stigmatiser leur immoralité : homosexualité, pédophilie, sadomasochisme ou même nécrophilie. Enfin, le manque ou l'absence d'inhibition morale des Skull & Bones, dans la mystique conspirationniste, est marquée par leur fétichisme macabre qui les aurait conduits à dépouiller les tombes de Geronimo et de Pancho Villa afin de s'emparer de leurs crânes. Ainsi, en 1986, le chef Indien Ned Anderson reçut de manière anonyme un document interne au Skull & Bones relatant la manière dont, en 1918, Prescott Bush et deux de ses camarades de fraternité eurent soustrait le crâne du célèbre héros indien à sa sépulture. Or, à la fin des années 1980 et au début des années 1990, « dans un climat de réconciliation entre l'Amérique blanche et ses minorités indiennes, il s'agissait d'une accusation sérieuse puisqu'une des principales revendications de ces minorités était la restitution de nombreux squelettes et ossements se trouvant dans des musées et des centres de recherches »[1669]. Dès lors, la société de Yale présenta un crâne au chef Ned Anderson comme étant celui de Geronimo, preuve implicite que les skullboniens

1664 http://secretebase.free.fr/complots/organisations/skull/skull.htm
1665 http://secretebase.free.fr/complots/organisations/skull/skull.htm
1666 http://www.nouvelordremondial.cc/skull-bones/ Par ailleurs, ce site conspirationniste sous-entend que le Président George W. Bush serait lui-même un nazi en juxtaposant des photographies de celui-ci avec d'autres représentant Hitler accomplissant des gestes ou des actions présentant soit une similitude soit une vague ressemblance. Annexe N° 17 : Les liens entre les Skull & Bones, George W. Bush et Adolf Hitler.
1667 http://www.nouvelordremondial.cc/skull-bones/
1668 Alexandra Robbins, *op cit*, p. 13.
1669 Véronique Campion-Vincent, *op cit*, p. 71.

reconnaissaient le forfait mais, ce dernier, après analyses scientifiques, affirma qu'il ne s'agissait en aucune façon de celui de son illustre aïeul ; la société affirmant en guise de réponse qu'il s'agissait du seul crâne en sa possession, coupant court aux accusations relatives à la possession de celui de Pancho Villa.

En somme, le point de vue conspirationniste fait donc des Skull & Bones une société secrète conspirationniste qui, « dans sa soif de créer un Nouvel Ordre Mondial, restreignant les libertés individuelles et plaçant en fin de compte solidement le pouvoir au sein des familles riches et influentes, a déjà réussi à infiltrer les principales institutions politiques, financières, médiatiques et gouvernementales des États-Unis. Ce sont ses membres qui, de fait, gouvernent les États-Unis depuis des années »[1670].

Dans la culture populaire, le mythe des Skull & Bones comme une société omnipotente exerçant un pouvoir secret est principalement porté par la série animée *Les Simpson* dans un épisode intitulé « Homer le Grand »[1671] et par le film *The Skulls* de Rob Cohen[1672]. L'épisode des *Simpson*, d'abord, peint le tableau d'une société secrète, les Stonecutters (les Tailleurs de Pierre), qui dirige la ville de Springfield et dont les membres jouissent de multiples privilèges. Parallèlement, cette société aux accents maçonniques serait impliquée dans l'assassinat du président Kennedy, disposerait d'une carte signalant où se trouve l'Atlantide ou encore déciderait de l'attribution des Oscars. Parmi les membres de la société, outre les personnages récurrents de la série comme monsieur Burns, le maire Joe Quimby ou le présentateur de télévision vedette Kent Brockman, respectivement symboles des pouvoirs économiques, politiques et médiatiques, on retrouve l'ancien Président George H. W. Bush ou Adolf Hitler ; de cette manière la parodie ou l'allusion à la légende des Skull & Bones est indéniable. Même, Homer, à l'instar de George W. Bush, ne doit son admission parmi les Stonecutters qu'au fait que son père, Abraham, en fasse partie. L'épisode s'achève après que Homer, devenu entre-temps le chef de la Loge, soit parvenu à ruiner l'ordre au sein duquel il se retrouve finalement seul. Si l'épisode des *Simpson*, bien qu'il accrédite par certains aspects la thèse conspirationniste, se veut avant tout une satire ou une parodie de la légende conspirationniste des Skull & Bones, le film de Cohen en revanche doit être rangé dans la catégorie des adaptations cinématographiques apologétiques des théories du complot.

1670 Alexandra Robbins, *op cit*, p. 12.
1671 Matt Groening, « Homer le Grand », *Les Simpson* [1995], Los Angeles, 20th Century Fox, 2005, Saison 6, Épisode 12, 25 min.
1672 Rob Cohen, *The Skulls, société secrète* [2000], Los Angeles, Universal Studios, 2006, 107 min.

En effet, dans son film, Luke McNamara (Joshua Jackson) rejoint une société secrète universitaire de Yale connue sous le nom de Skulls ce qui a pour conséquence de le brouiller avec sa petite amie Chloé (Leslie Bibb) et son meilleur ami Will (Hill Harper) qui ne portent pas la société dans leurs cœurs. Alors que Luke, une fois la première étape de l'initiation passée, découvre le pouvoir occulte de la société, les passages secrets et les avantages de l'appartenance à l'ordre, la situation se dégrade lorsque Will, enquêtant sur les Skulls, parvient à s'introduire dans le Tombeau. Découvert par l'un des membres, Caleb (Paul Walker), une lutte s'engage alors entre Will et celui-ci qui aboutit, sans que cela ne soit de la faute de Caleb, à la mort de Will ; mort maquillée en suicide par la société. Choqué par la mort de son meilleur ami, Luke, devenu soupçonneux vis-à-vis de l'ordre, parvient à mettre la main sur un enregistrement vidéo de la mort de Will où l'on voit clairement qu'il fut assassiné non point par Caleb mais par ordre de son père, Litten Mandrake (Craig T. Nelson), actuel chef des Skulls. Dès lors, la société se sentant menacée, elle met tout en œuvre pour empêcher Luke de faire éclater la vérité. L'enregistrement vidéo lui est subtilisé et Luke est conduit dans un hôpital psychiatrique contrôlé par l'organisation omnipotente. Grâce à l'aide de Chloé et du Sénateur Ames Levritt (William Petersen), Luke arrive a s'échapper de l'hôpital, évite de justesse à un attentat et décide de provoquer en duel Caleb sur l'île privée des Skulls afin de mettre un terme à leur rivalité. Lors du face à face final, Caleb se retrouve en présence d'un choix cornélien, pris entre la double fidélité vis-à-vis de l'ordre et de son père qui lui ordonnent de tuer Luke et Luke qui lui révèle que c'est son père qui était le responsable du meurtre de Will. Face aux tergiversations de son fils, Litten s'empare d'une arme pour mettre lui-même un terme à la vie de Luke mais, finalement, Caleb, retournant son arme contre son père, blesse celui-ci avant de tenter de se suicider ; tentative infructueuse grâce à l'intervention prompte de Luke. Refusant d'achever Litten, conformément aux lois de l'Ordre, et ce malgré les menaces du Sénateur de le poursuivre tout se vie, Luke s'enfuit en compagnie de Chloé. Le film s'achève ainsi.

Ce long métrage fort en émotions et en rebondissements connut un tel succès commercial, plus de 50 millions de dollars de recettes, qu'il donna lieu à deux suites sorties directement en DVD, *The Skulls II* en 2002 et *The Skulls III* en 2004. Outre la recette générée par le premier opus, une preuve supplémentaire de l'impact sociologique du film nous est donné par Alexandra Robbins qui, au cours de son enquête sur les Skull & Bones, demanda à un policier du Campus de Yale s'il avait vu George H. W. Bush pénétrer le Tombeau. La réponse de l'agent fut que Bush était certainement entré par l'un des tunnels souterrains. Robbins lui demanda alors d'où il tenait cette information

concernant ces tunnels, lesquels bien entendu n'existent pas ; le policier déclara : « j'ai vu le film ! »[1673].

Pourtant, par-delà la légende et les théories de la conspiration d'une dégénérescence ou d'une confiscation oligarchique des pouvoirs médiatiques, économiques, judiciaires et politiques, par les Skull & Bones, les choses sont bien plus prosaïques. En effet, l'ordre de Skull & Bones constitue non point une caste dirigeante endogame mais un réseau d'amitiés et de relations professionnelles dont les membres tirent incontestablement des avantages mais sans idéologie constituée ou volonté hégémonique. En effet, à la manière des corporations des facultés de droit, des « familles » dans certaines Grandes Écoles, l'ENSAM de Cluny notamment, des solidarités qui existent parmi des énarques, les Skull & Bones forment un réseau socio-économique facilitant le recrutement d'un de ses membres ; une sorte d'interface facilitatrice entre le monde du travail ou de la politique et l'Université en somme. Pourtant, bien qu'il ne s'agisse pas de conspiration, l'existence d'un tel réseau peut, à la manière de Science Po et de l'ENA en France[1674], se heurter à l'impératif démocratique et égalitaire de transparence dans la sélection des élites politiques, économiques, médiatiques ou juridiques. Ceci est plus vrai encore aux États-Unis où cette exigence de circulation des élites, couplée aux mythes du *Self*[1675], constituent une valeur fondamentale et fondatrice de la communauté politique et sociale américaine.

2°) La conspiration sataniste des puissants contre le peuple : le Club des Bohémiens

Au début des années 2000, à l'instar des Skull & Bones, un autre groupe est venu, aux États-Unis, cristalliser les tensions et les fantasmes conspirationnistes autour d'un Nouvel Ordre Mondial fomenté dans l'ombre par des sociétés secrètes : le Club des Bohémiens. Fondé « en 1872 par cinq journalistes de San Francisco »[1676] dans la forêt de Redwood près de Monterio en Californie, le Club des Bohémiens apparaissait aux yeux des leaders conspirationnistes, Alex Jones notamment[1677],

1673 Alexandra Robbins, *op cit*, p. 24.

1674 Pierre Bourdieu, *La noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps* [1989], Paris, Les Éditions de Minuit, 1989, 569 p. Alain Garrigou, *Les Élites contre la République. Sciences Po et l'ÉNA* [2001], Paris, La Découverte, 2001, 242 p. Nicolas Hubé, « Le recrutement social des professionnels de la politique » *in* Antonin Cohen, Bernard Lacroix, Philippe Riutort (dir.), *Nouveau manuel de science politique* [2009], Paris, La découverte, 2009, pp. 335-354. Jacques Lagroye, Bastien François, Frédéric Sawicki, *Sociologie politique* [1991], Paris, Presses de Science Po et Dalloz, 2012, pp. 483-493.

1675 Cf *Supra* cette même partie Chap. 1 I-A et C.

1676 http://secretebase.free.fr/complots/organisations/bohemian/bohemian.htm

1677 Alex Jones, *Dark Secrets. Inside the Bohemian Grove*. Version disponible en sous-titrage français : http://comprendrelemonde.fr/histoire-et-faits-marquants/3380-dark-secrets-inside-bohemian-grove-par-alex-jones-

comme le lieu où l'élite mondiale ou mondialiste, américaine au premier chef, déciderait dans le plus grand secret des destinées de la planète. Ainsi, à titre d'exemple, selon la théorie du complot, « le "Projet Manhattan" [...] a(urait) été conçu lors de la réunion du Club des Bohémiens en 1942 »[1678]. De même, selon les adeptes du complot, le Club jouerait un rôle primordial dans la sélection des dirigeants politiques américains, Républicains en premier lieu, en choisissant Richard Nixon et non Ronald Reagan comme candidat à l'élection présidentielle de 1968[1679]. En effet, parmi les membres exclusivement masculins du Club des Bohémiens on retrouve, outre Ronald Reagan et Richard Nixon, les anciens Présidents Bush père et fils, Gerald Ford ou Bill Clinton, ainsi que d'autres membres de l'élite politique américaine : William F. Buckley, Henry Kissinger, Dick Cheney, Casper Weinberger ou la famille Rockefeller ; on compte, ou comptait, également les plus hautes élites financières, industrielles ou médiatiques[1680] du pays comme Tom Johson (CNN et ancien rédacteur en chef du *Los Angeles Times*), Walter Cronkite (CBS), Malcom Forbes (*Forbes*), Stephen Bechtel (Bechtel Corp), Thomas Watson (IBM) ou encore Phillip Hawley (Bank of America)[1681].

Cependant, la légende des Bohémiens ne se limite pas simplement à la dénonciation d'un groupe élitaire parmi d'autres voulant s'arroger le pouvoir de présider aux destinées du monde ; plus que les supposés agissements de fonds, la conspiration globale et ses moyens, ce sont les rites et les activités mystiques, satanistes diraient les théoriciens du complot, qui entourent le Club des Bohémiens qui focalise l'attention des leaders conspirationnistes ou des citoyens enquêteurs. En effet, nous l'avons déjà souligné à de nombreuses reprises, jeter l'opprobre et le discrédit moral sur ses adversaires fait intimement partie de l'arsenal persuasif mis en œuvre par le leader conspirationniste pour soutenir son propos. Ainsi, parmi ces pratiques immorales et déviantes, sont dénoncés « (les) usage(s) sans bornes d'alcool et de drogue accompagné(s) de pratiques

sous-titre-en-francais/

1678 http://frenzy.chez.com/bohemian.htm

1679 http://frenzy.chez.com/bohemian.htm

1680 Le site internet FAIR (Fairness & Accuracy In Reporting) proposait en 1991 un article intitulé « Inside the Bohemian Grove : The Story People Magazine Won't Let You Read ! » (A l'intérieur du bosquet des Bohémiens : l'histoire que les gens des magazines ne vous laisseront pas lire). Le propos de cet article était de dénoncer la censure exercée par les magnats de la presse concernant les reportages ou les articles traitant du Club des Bohémiens, et de leur pouvoir occulte, du fait de leur collusion ou de leur appartenance à l'organisation.

1681 http://secretebase.free.fr/complots/organisations/bohemian/bohemian.htm
http://www.jesus-is-savior.com/False Religions/Wicca & Witchcraft/bohemian_grove_exposed.htm

homosexuelles[1682] »[1683]. Plus sérieuses encore sont les accusations formulées contre des actes « de kidnapping, des viols, des actes pédophiles sodomites et des meurtres rituels »[1684].

« D'après un observateur qui a failli faire partie des victimes, le Club des Bohémiens recèle des cachettes intérieures comme un sanctuaire fermé, des emplacements secrets dans les décors, des lieux où aucun étranger ne va, un salon souterrain (*U.N.derground*, U.N. étant l'abréviation anglaise de O.N.U.), une pièce sombre (*Dark Room*), une pièce garnie de cuir (*Leather Room*) et même une pièce nécrophile (*Necrophilia Room*) »[1685].

Néanmoins, au-delà de ces accusations aussi graves que fantaisistes, les théoriciens du complot concentrent, Alex Jones en tête[1686], leur attention sur la cérémonie annuelle d'ouverture, à la mi-juillet, du Club des Bohémiens, la *Cremantion of Care*, sensée libérer les participants de leurs soucis, préoccupations et occupations professionnelles durant les trois semaines qu'ils passent au camp. D'ailleurs, le slogan des Bohémiens, « araignées tisseuses ne venez pas ici », va dans ce sens. Or, pour les esprits complotistes, loin de se limiter à un spectacle pyrotechnique de sons et lumières, cette cérémonie revêt un caractère sataniste issu de l'occultisme druidique et du paganisme nazi. En rendant un hommage païen à une chouette géante, Moloch, synonyme du Mal, des membres déguisés en robes rouges miment un sacrifice humain à la manière des babyloniens antiques, sacrifice qu'Alex Jones, grâce aux images qu'il a pu tourner incognito de la cérémonie, croit réel[1687].

A l'inverse, les chrétiens fondamentalistes et intégristes, largement portés sur les théories antisémites du complot, du groupe *Jesus our Savior* ne croient pas que les Bohémiens sacrifient réellement un être humain vivant mais ils se préoccupent, sur le plan moral, du culte satanique perpétré par les dirigeants du monde donc le but ultime serait d'instaurer un Nouvel Ordre Mondial fasciste[1688].

1682 L'ancien Président Richard Nixon, pourtant « Bohémien » lui-même, désignait ainsi, avec finesse, le Club comme, « avec les gens de San Francisco, la plus grande concentration de pédés que l'on puisse imaginer. Je ne serre d'ailleurs jamais la main de quelqu'un de San Francisco ». Richard Nixon cité *in* Lara Adair, « The Chosen Few », *The San Fransisco Chronicle*, 18 Juillet 2004, p. 1.
1683 http://frenzy.chez.com/bohemian.htm
1684 http://secretebase.free.fr/complots/organisations/bohemian/bohemian.htm
1685 http://frenzy.chez.com/bohemian.htm
1686 Alex Jones, *Dark Secrets. Inside the Bohemian Grove*. Version disponible en sous-titrage français : http://comprendrelemonde.fr/histoire-et-faits-marquants/3380-dark-secrets-inside-bohemian-grove-par-alex-jones-sous-titre-en-francais/
1687 *Ibid*.
1688 Annexe N° 18 : Des chouettes ésotériques. Les preuves du complot Bohémien.

« Durant cette cérémonie, une chouette géante de 12 mètres est honorée, une imitation d'être humain est brulée en effigie. Ce culte a toujours été synonyme d'idolâtrie et de satanisme. David Rockefeller est aussi membre de ce groupe sataniste. Arnold Schwarzenegger a également participé à ces réunions. Le Club des Bohémiens est aussi connu pour être une déclinaison du groupe nazi des Skull & Bones. S'il vous plait, comprenez que je ne condamne personne pour ses péchés car nous sommes tous des pécheurs démoniaques aux yeux de dieu. La Bible condamne toute l'humanité (Romains 3:10-23). **JESUS EST VENU POUR SAUVER LES PECHEURS !*** Mon intention n'est pas de juger qui que ce soit mais plutôt de dénoncer les groupes occultes et les pouvoirs sataniques qui se cachent derrière le Nouvel Ordre Mondial. La vérité est pire que la fiction »[1689].

Pour ce groupe fondamentaliste chrétien, il ne fait dès lors aucun doute que les Bohémiens, par leurs mœurs légères, leurs rituels satanistes, seraient des nazis. D'ailleurs, Hilter lui-même fut un Bohémien[1690], adorateur du diable, voulant établir un Nouvel Ordre Mondial totalitaire basé sur le culte de Lilith (la chouette géante), grande prêtresse du mal. En effet, du point de vue de *Jesus Our Savior*, les membres du Club des Bohémiens, par l'idolâtrie vouée à la démoniaque déesse Lilith, constamment représentée sous les traits d'une chouette, seraient des adorateurs de l'Église de Satan dont le but serait finalement d'imposer au monde le Mal. Lilith était en effet la première femme terrestre née, selon la Bible (Genèse 1 :27), comme Adam de la poussière terrestre. Pourtant, Lilith n'accéda point à la pureté de l'Éden du fait de ses penchants démoniaques. Ainsi, dans les légendes juives, Lilith est décrite comme une femme de peu de vertu, capable de mordre Adam afin de boire son sang, refusant l'autorité de son mari[1691] et se moquant ouvertement du nom ineffable de dieu. En répression, celui-ci condamna Lilith à une vie solitaire dans le désert sous la forme d'une chouette infanticide[1692]. En somme, du point de vue mythologique et biblique, Lilith serait en quelque sorte l'allégorie ou l'incarnation du Mal radical ; plus encore lorsque, de son union avec Satan, naquit Baphomet « le dieu démoniaque des francs-maçons »[1693] ce qui permet, du point de vue conspirationniste, d'établir un lien indiscutable entre les Bohémiens et la franc-maçonnerie.

« Dans le satanisme moderne, Lilith est considérée comme l'épouse et/ou un aspect de Lucifer et est identifiée à la figure de Babylone. On dit qu'elle vient de la poussière et de la boue et est connue comme la reine de Succube. Quand elle et Lucifer s'accouplent, ils forment un être androgyne appelé Baphomet ou le Bouc de Mendès aussi connu dans le satanisme sous le nom de Dieu des sorcières. Le Club des Bohémiens est enraciné dans le satanisme ! Comme Lilith est la déesse démoniaque du Club des Bohémiens, Baphomet est le dieu satanique de la Franc-maçonnerie. Vous voyez comment ces organisations occultes démoniaques

* Souligné par l'auteur

1689 http://www.jesus-is-savior.com/False Religions/Wicca & Witchcraft/bohemian_grove_exposed.htm

1690 http://www.jesus-is-savior.com/False Religions/Wicca & Witchcraft/bohemian_grove_exposed.htm

1691 Pour ces raisons, le mythe de Lilith, en tant qu'une femme non soumise à son mari, a parfois servi aux mouvements féministes dans leur lutte contre les sociétés patriarcales.

1692 Parfois, à la place d'une chouette, Lilith est représentée sous les traits d'un serpent, voire même d'une sorte d'hybride entre un serpent et une chouette.

1693 http://www.jesus-is-savior.com/False Religions/Wicca & Witchcraft/bohemian_grove_exposed.htm

sont reliées entre-elles ? »[1694].

Nouvel Ordre Mondial, francs-maçons, Skull & Bones, nazis, culte sataniste, meurtres rituels, tels sont les principaux fantasmes et hybridations conspirationnistes typiques attachés au Club des Bohémiens, club des élites, accusé de comploter contre les populations mondiales en général et américaines en particulier. Dès lors, par-delà les peurs irrationnelles, inutile de préciser qu'il s'agit bien d'un mannequin qui est brûlé chaque été lors de la cérémonie dite de la *Cremation of Care*, attachons nous, au travers d'une sociologie critique des élites, à démystifier l'approche complotiste du Club des Bohémiens.

« En fait, toute personne qui a écrit sérieusement sur le Club des Bohémiens est d'accord : même s'il y a des preuves qu'il s'y trouve une classe sociale supérieure cohésive américaine, les activités menées dans les bois sont absolument inoffensives. Le camp regroupe une bande de gars qui s'amusent, boivent avec des potes en essayant de revivre leur jeunesse en faisant souvent des choses stupides. Or, ces activités contribuent à la cohésion sociale d'une manière inattendue – et c'est pourquoi j'ai choisi d'étudier le Club des Bohémiens – puisque le club est essentiellement une cour de récréation pour les puissants et leurs amusements leur offrent une occasion de s'échapper de leur vies quotidiennes bien loin de celles des américains moyens »[1695].

En effet, comme le sociologue Bill Domhoff l'exprimait, l'étude du Club des Bohémiens se révèle a la fois légitime et nécessaire quant à l'investigation sociopolitique relative à l'observation de l'élite américaine. Ainsi, le rapport d'inter-personnalité, dans un espace clos et fortement concentré qui plus est, favorisé par le Club des Bohémiens, concourt à la formation d'une conscience ou d'une cohésion de classe dominante[1696], classe pour-soi, parmi les élites politiques, économiques, médiatiques ou culturelles américaines indispensable à la fabrique du consensus politique et social. Dès lors, comme la littérature sur les *small-group dynamics* l'a largement étayé[1697], les relations inter-personnelles engendrent un système informel de solidarités inter-élites en tant que résultat d'un processus de socialisation à l'intérieur d'un réseau de connaissances né des rencontres physiques, des sympathies naturelles ou des discussions privées. Pourtant, ces solidarités nouvelles ne signifient pas nécessairement souscrire, comme le prétend la thèse conspirationniste, à un nouveau système de loyauté ou d'allégeance concurrent au système rationnel-légal étatiste ; il n'y en aucune façon une compétition ou un duel de souveraineté (*dvoevlastie*). Mieux encore, l'idée

1694 http://www.jesus-is-savior.com/False Religions/Wicca & Witchcraft/bohemian_grove_exposed.htm

1695 G. William Domhoff, *Who Rules America ?* [1967], Columbus, McGraw Hill Higher Education, 2005, 288 p. http://sociology.ucsc.edu/whorulesamerica/power/bohemian_grove.html

1696 G. William Domhoff, *The Bohemian Grove and Other Retreats : A Study in Ruling-Class Cohesiveness* [1974], New York, Harper & Row, 1974, 250 p.

1697 Voir, par exemple, Didier Anzieu, Jacques-Yves Martin, *La dynamique des groupes restreints* [1994], Paris, PUF, 2007, pp. 211-296.

d'un complot Bohémien se fait plus fausse encore au regard de l'étude de centralité réalisée par Domhoff[1698] dans la mesure où le Club des Bohémiens ne se classe qu'au 11ème rang avec un indice de 0.62, soit une influence moyenne sur la politique américaine. Enfin et surtout, l'idée préconçue et largement répandue que le Club des Bohémiens ne rassemblerait que des élites est fausse au regard d'une analyse rigoureuse de ses membres. En effet, il convient de prime abord de distinguer entre trois catégories de membres. D'abord, les membres à part à entière, les membres associés ensuite et, enfin, les membres professionnels. La première catégorie regroupe il est vrai les élites politiques, financières et médiatiques américaines. De cette manière, appartiennent au Club des Bohémiens les dirigeants de « 40 des 50 plus grandes entreprises américaines », de « 20 des 25 plus grandes banques commerciales (incluant l'ensemble des 15 premières) », de « 10 sur 25 dans les transports », de « 8 sur 25 dans les services », de « 5 sur 25 dans la grande distribution »[16991700]. La seconde catégorie, celle des membres associés, est essentiellement composée d'individus appartenant à la classe moyenne américaine. Ainsi, comme le rapportait Bill Domhoff, « ils sont des assureurs, des architectes, de petits businessmen, des éditeurs, des publicitaires, des courtiers »[1701]. Enfin, les membres professionnels sont « premièrement des professeurs et des administrateurs de l'université de Stanford et des nombreuses branches de l'université de Californie » et également des éminents professeurs issus des plus grandes universités de la côte Est[1702]; l'élite intellectuelle américaine en quelque sorte.

En somme, même si le Club des Bohémiens assume une vocation et une aspiration élitaire/élitiste, l'argent et les cerveaux seuls y sont admis, il ne s'agit en aucune façon d'une élite oligarchique omnipotente voulant instituer un Nouvel Ordre Mondial totalitaire comme les théoriciens de la conspiration le prétendent. A la manière des Skull & Bones, le Club des Bohémiens sert de support à l'expression des fantasmes conspirationnistes culturels américains de quelques familles patriciennes, les Bush, les Rockefeller, les Taft ou les Rothschild, qui dirigeraient le monde par le truchement de quelques grandes institutions politiques et financières comme la Commission Trilatérale, le Conseil des Relations Étrangères (*Council on Foreign Relations*) ou

1698 G. William Domhoff, « Social Clubs Policy-planning Grups and Corporations : A Network Study of Ruling-class Cohesiveness », *The Insurgent Sociologist*, Vol 5, N° 3, 1975, p. 178. Annexe N° 19 : Étude de centralité de 30 organisations sur leurs relations et influences sur la politique américaine.

1699 G. William Domhoff, *op cit*, 288 p.

1700 Peter Phillips, *A Relative Advantage. Sociology of the San Francisco Bohemian Club* [1994], Thèse de doctorat en sociologie, Davis, University of California, 1994, p. 77. Annexe N° 20 : Les grandes entreprises américaines comptant plus de trois Bohémiens comme directeurs en 1991.

1701 G. William Domhoff, *op cit,* 288 p.

1702 *Ibid*.

encore le groupe Bilderberg.

C – Banques et « super-comités » : ils savent tout, dirigent tout et contrôlent tout

A ce stade de l'étude, il convient de marquer une sorte de pause analytique afin de reprendre, de manière organisée, de nombreux éléments que nous avons déjà exposés. En effet, parmi l'ensemble des théories du complot que nous avons explorées, il est apparu des thématiques récurrentes qu'il faut regrouper à la manière d'idées forces ou de pré-notions dominantes dans la socialisation politique américaine. Parmi ces thématiques, nous avons noté trois idées prépondérantes : les banquiers juifs « conspira-sionistes » ou les *banksters*[1703] dominent le monde de la finance, les super-comités tentent d'imposer un Nouvel Ordre Mondial fasciste, des familles oligarques dirigent le gouvernement et l'Administration dans leurs propres intérêts. Ayant déjà largement étudié le mythe des supposées familles patriciennes oligarchiques et l'antisémitisme conspirationniste en lui-même, nous nous focaliserons sur les notions relatives à un complot financier global ourdi par les financiers juifs puis à un Nouvel Ordre Mondial préparé voire dirigé par des super-comités.

1°) La thématique des *banksters* « conspira-sionistes »

Parmi les multiples sous-catégories des théories conspirationnistes relatives à un mega-complot juif[1704], l'idée que de grandes familles patriciennes, les Rothschild, les Rockefeller ou les Morgan, dirigeraient réellement la finance globale et *in fine* le monde tient une place toute particulière. En effet, de nombreux théoriciens du complot, Lyndon LaRouche, David Icke, David Duke ou Alex Jones, expriment l'idée d'un contrôle financier global orchestré par les familles juives les plus puissantes afin de s'assurer une domination millénaire, millénariste du monde. Ainsi, ces familles, les Rothschild notamment, seraient à l'origine exclusive des catastrophes sanitaires, politiques, économiques et militaires du XXe siècle : les crises de 1929 ou de 2008, l'affaire Dreyfus ou encore des attentats du 11 Septembre. Pour Lyndon LaRouche ou David Icke, par exemple, il ne fait aucun doute des liens intimes, et même sanguins pour Icke, entre la famille Rothschild et le leader nazi Adolf Hitler. Ainsi, LaRouche croit pouvoir affirmer que Hitler fut en quelque sorte la création, la chose ou la marionnette bâtie de toutes pièces par le complot judéo-britannique dans le but de perpétuer la domination séculaire du Royaume-Uni tout en poussant les

1703 Rappelons que le terme de *bankster* est une contraction de banquier (*banker*) et de gangster.
1704 Cf *Supra* Partie 2 Chap 2 III-B.

États-Unis à l'affaiblissement dû à la guerre et en assurant la mise en œuvre de politiques malthusiennes eugénistes de dépopulation[1705]. Pour David Icke, les choses sont plus incroyables encore, Hitler était un Rothschild : « Adolf Hitler et les Nazis ont été financés par les Rothschild. C'est eux, poursuivait Icke, qui ont porté Hitler au pouvoir […], ce sont les Rothschild qui ont financé Hitler au travers de la Banque d'Angleterre et d'autres sources anglaises et américaines comme la banque Kuhn et Loeb des Rothschild »[1706]. Plus sensationnelle encore était, toujours dans ce même article, l'affirmation de David Icke que Hitler serait en vérité un descendant illégitime du Baron de Rothschild[1707].

Cependant, au-delà de ces deux exemples de théories du complot relatives à la puissante et riche famille Rothschild, la question des fondements de la thématique des *banksters* « conspira-sionistes » demeure. En effet, le rejet du judaïsme, dès le Moyen-Age européen occidental, fut l'un des éléments structurant de l'identité ou consensus politique et culturel catholique d'abord, protestant ensuite. En réaction à cet ostracisme et aux exactions dont furent victimes les juifs[1708], ces derniers, par un réflexe de repli ou de défense, se regroupèrent dans des ghettos communautaires où la pratique de l'usure et du prêt sur gage devinrent les moyens de subsistances de populations exclues de nombreuses autres activités professionnelles. Aussi, dès cette époque, les juifs, au même titre que les Lombards, devinrent les banquiers et les marchands de l'Europe occidentale dans son ensemble. Avec la renaissance, notamment après la Guerre de Trente Ans (1618-1648), il apparut au sein du Saint Empire Romain Germanique mais également au Royaume-Uni où les persécutions étaient moins vives, la figure du « juif de Cour » ou *Hofjude(n)* en allemand. Or, au-delà des individualités propres, il apparaît que l'entrée massive de juifs au sein des administrations impériales, en tant que conseillers, comptables ou gestionnaires, constituait un véritable fait social basé sur une croyance : les juifs aiment l'argent, ils ont une capacité spéciale, quasiment ontologique, à faire de l'argent ; c'est pour cela qu'ils connaissent de grands succès économiques et

1705Cf *Supra* Partie 2 Chap 1 I.
1706David Icke, *Was Hilter a Rothschild* http://www.bibliotecapleyades.net/sociopolitica/esp_sociopol_rothschild04.htm
1707*Ibid*.
1708 Voir à cet égard, Maurice Kriegel, *Les Juifs à la fin du Moyen-Age dans l'Europe méditerranéenne* [1979], Paris, Hachette, 1979, 284 p. Christian Delacampagne, *Une histoire du racisme* [2000], Paris, Le livre de Poche, 2000, pp. 74-91.

financiers. Pourtant, si cette croyance n'avait à l'origine qu'une vague connotation antijudaïque, les privilèges et les rétributions que les « juifs de Cour » firent qu'une certaine jalousie parmi les populations chrétiennes vit le jour à l'endroit des juifs à telle enseigne qu'ils devinrent les responsables tout désignés dès que les choses tournaient mal ; c'est-à-dire des boucs-émissaires. En effet, progressivement, notamment aux XVIIIe et XIXe siècles, les juifs, plus particulièrement à partir de la Révolution Française, durent faire face, comme les jésuites, au mythe d'un complot mondial en vue de dominer le monde dirigé, au premier chef, par la finance et les banques. Plus encore, au XXe siècle, notamment sous l'impulsion de la propagande nazie, l'idée que les banques étaient dirigées par les juifs devint une sorte de lieu commun en Europe et aux États-Unis ; une affirmation toute-faite dont la simple énonciation suffisait à la légitimer. Aussi, avec le difficile afflux d'immigrés Juifs aux États-Unis après 1945[1709], le tout greffé sur un antisémitisme issu de la tradition biblique anti-intellectuelle évangéliste, l'idée d'un complot ourdi par des banquiers sionistes, tenus de plus pour les responsables de la crise de 1929, devint un pis-aller dans l'inconscient ou l'imaginaire collectif américain. Ainsi, les Rockefeller, les Rothschild, les Harriman, les Morgan ou les Lehman devinrent, au prix d'un syllogisme simpliste les dirigeants ultimes d'une conspiration globale : Les juifs, ou les sionistes selon les variantes, dirigent les banques ; les banques dirigent le monde ; conclusion : les juifs, ou les sionistes, dirigent le monde.

Plus encore que les banques commerciales et d'investissements privées, la réserve fédérale américaine, la Fed est alors au cœur des fantasmes conspirationnistes autour de la finance juive internationale. Aussi, il convient même de noter que « toute théorie du complot bancaire arrive, tôt ou tard, à incriminer la réserve fédérale »[1710]. Aussi, il faut encore dire que « l'essentiel des structures de la Fed est tellement inhabituel que cela laisse la porte grande ouverte aux fous déchaînements conspirationnistes »[1711]. En effet, malgré son nom de réserve fédérale, la Fed n'est en rien un établissement comparable à la Banque de France, placée sous tutelle du pouvoir politique, ou à la Banque Centrale Européenne indépendante ; au contraire, elle est le fruit d'un consortium de douze banques privées (*Regional Federal Reserve Banks*) découpées en vingt-cinq succursales dont chaque banque commerciale, Chase, Bank of America, US Bank ou encore Fifth Third Bank, se trouvant dans la zone géographique de l'une des *Regional Federal Reserve Banks* est

1709 Voir l'ouvrage de Françoise Ouzan qui brise totalement le mythe d'une immigration juive incontrôlée dans des États-Unis les accueillant à bras ouverts après la Seconde Guerre Mondiale. Françoise Ouzan, *Ces juifs dont l'Amérique ne voulait pas. 1945-1950* [1995], Bruxelles, Éditions Complexe, 1995, 186 p.
1710Christopher Hodapp, Alice Von Kannon, *op cit*, p. 301.
1711*Ibid.*

obligatoirement actionnaire. Il en résulte alors que, *in fine*, la Fed est composée d'un actionnariat privé à deux degrés lui garantissant, en théorie, un financement sur et sain ainsi que l'indépendance totale face aux pouvoirs politiques du Congrès ou de la Présidence pour fixer les taux d'intérêts, le niveau minimal de réserves en or et assurer la stabilité économique, financière et monétaire américaine. Dès lors, pour les théoriciens du complot, la Fed en tant qu'émanation des banques privées juives devient le lieu ultime du pouvoir et de la conspiration sioniste aux États-Unis dirigée par son emblématique directeur durant près de 20 ans (1987-2006) : Alan Greenspan. En effet, selon la pensée conspirationniste de Lyndon LaRouche par exemple, Greenspan serait le responsable de la dette colossale américaine conçue par les monétaristes, Milton Friedman en tête, pour enrichir la finance judéo-britannique mondiale et conduire les populations américaines et les États-Unis à la ruine.

2°) Les super-comités contre la démocratie et le peuple

A l'instar de la thématique des *banksters* conspirationnistes, l'idée que des super-comités dirigeraient secrètement le monde fait figure de préconçu social admis d'autorité dans la culture conspirationniste américaine. Pour le dire de manière plus triviale : les super-comités dirigent le monde, tout le monde le sait. Parmi ces super-comités, tous des organisations non-gouvernementales, trois semblent particulièrement focaliser l'attention des leaders conspirationnistes et des citoyens enquêteurs dans leur dénonciation d'un Nouvel Ordre Mondial totalitaire : Le Conseil des Relations Étrangères (CFR), la Commission Trilatérale et le Groupe Bilderberg. Or, du point de vue conspirationniste, loin de se limiter à leurs rôles publics[1712] de conseil, d'influence, de pression ou de lobby[1713], ces institutions seraient en réalité les fers de lance d'un complot global synarchiste en vue d'instaurer un Nouvel Ordre Mondial fasciste dirigé soit par les juifs soit par les familles patriciennes américaines comme les Bush, les Taft ou les Rockefeller ;

1712 Il est en effet paradoxal de noter que la Commission Trilatérale, le Groupe Bilderberg ou le CFR sont des institutions ayant pignon sur rue, des sites internet où figurent des comptes rendus ou des rapports de leurs activités, des listes de leurs membres, etc. Or, malgré cette transparence, ces institutions suscitent les fantasmes conspirationnistes d'élites se livrant à des activités secrètes en vue de dominer le monde. http://www.cfr.org/ http://www.trilateral.org/

1713 Le Conseil des Relations Étrangères dispose, en tant que groupe d'experts, sans qu'il ne s'agisse de conspiration, d'une grande influence sur la politique américaine au XXe siècle. Ainsi, il est à l'initiative de la politique de New Deal de Franklin D. Roosevelt, du Plan Marshall ou de l'OTAN ainsi que de la politique de *containment* durant la Guerre Froide ; ce ne sont là que quelques exemples. Si l'on reprend l'étude de centralité de Bill Domhoff, le CFR dispose d'une influence assez élevée sur la politique américaine en se classant au sixième rang des organisations les plus influentes des États-Unis avec un indice de 0.68. Annexe N° 19 : Étude de centralité de 30 organisations sur leurs relations et influences sur la politique américaine.

l'une des deux hypothèses n'étant pas exclusive de l'autre.

En effet, le CFR, fondé en 1921, la Commission Trilatérale, instituée en 1973, et le Groupe Bilderberg, créé en 1954, ont pour point commun d'avoir pour membre fondateur l'une des cibles privilégiées et favorites des théoriciens du complot : la famille Rockefeller et plus précisément David Rockefeller pour les deux dernières. Instaurées originellement pour faciliter et développer les relations économiques, culturelles et politiques entre les pays du Nord, ces institutions apparaissent aux yeux des adeptes de la conspiration comme les ramifications d'un système de gouvernement mondial unique. Il apparaît, de plus, que les membres de ces groupes sont les personnalités politiques ou financières occupant, ayant occupé ou amenées à occuper, les plus hautes responsabilités ce qui nécessairement déchaîne les fantasmes d'une conspiration des puissants contre le peuple. Ainsi, parmi les membres de ces trois institutions nous pouvons retrouver Alan Greenspan, Henry Kissnger, David Rockefeller, les présidents Bush (père et fils), Bill Clinton, Zbigniew Brzezinski ou Paul Volker. Notons, de manière complémentaire, que les accusations de conspiration formulées contre la Commission Trilatérale sont plus récentes et remontent à l'élection présidentielle de 1980 où, à l'exception de Reagan, l'ensemble des participants en était membre : le ticket Démocrate Jimmy Carter/Walter Mondale, le colistier de Reagan, George H. W. Bush, ainsi que le candidat Indépendant John Anderson. En somme, à la manière des conspirations attachées aux banques, ces ONG participent du fantasme conspirationniste d'une domination oligarchique du monde par l'établissement secret d'un gouvernement mondial unique autrement dénommé, par les adeptes de ces théories, le Nouvel Ordre Mondial.

> « L'idée qu'une organisation secrète mène le monde n'a rien de nouveau. Pendant des centaines d'années, des gens ont cru que le monde était gouverné par une conspiration juive. On peut s'attendre à ce que les riches et puissants organisent le cours des choses selon leur intérêt : c'est cela, le capitalisme »[1714].

D – Des sociétés secrètes dénonçant le complot global : le Ku Klux Klan et la John Birch Society

Si jusqu'à présent il nous a été donné d'étudier des sociétés secrètes ou des « super-comités » sur qui l'opprobre avait été jetée par des leaders conspirationnistes ou des citoyens enquêteurs, il convient à présent d'étudier, au travers des exemples du Ku Klux Klan et de la John Birch Society,

1714 Alasdair Spark, « New World Order », *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 536-539.

l'autre facette des théories du complot relatives aux sociétés secrètes. En effet, il apparaît que le rôle des sociétés secrètes est ambivalent dans les sens où elles sont en même temps partie prenante du complot et dénonciatrices de celui-ci, comme le montrent les deux sociétés que nous allons à présent étudier.

1°) Le Ku Klux Klan : le chevalier du suprématisme blanc

Jamais sans aucun doute un film n'aura autant pesé sur l'histoire politique et sociale d'un pays que *The Birth of a Nation*[1715] réalisé en 1915 par David W. Griffith. En effet, ce fut à la suite du multiple visionnage de ce film apologétique des valeurs suprématistes du Vieux Sud et du Klan primitif que William J. Simmons eut l'idée de ressusciter, en 1915, l'Ordre Impérial des Chevaliers du Ku Klux Klan, originellement dissous par son Grand Sorcier Nathan B. Forrest en 1869. Outre son message politique évident, l'aspect révolutionnaire du film, du point de vue technique, ne doit en rien être sous-estimé pour juger de son impact social. *The Birth of a Nation* fut sans conteste le premier film moderne de l'histoire du cinéma dans le sens où, pour la première fois, son réalisateur eut recours à des artifices techniques comme le gros plan, le travelling, le flash-back, ou encore le montage parallèle. De même, Griffith utilisa de nombreux mouvements de caméra, des plans séquences courts et une mise en scène dynamique avec beaucoup de figurants qui marqua et impressionna fortement les spectateurs à une époque où une œuvre cinématographique était en général filmée comme une pièce de théâtre[1716].

Sur le plan de l'analyse politologique, le film de Griffith est basé sur une série d'oppositions manichéennes qui recouvrent toutes la dialectique du Bien face au Mal : les blancs contre les noirs, la tradition face à la modernité, le conservatisme face au libéralisme, le Vieux Sud contre la Reconstruction, l'ordre moral contre la décadence, la vertu contre la perversité, ou encore le travail face à l'oisiveté ; autant de clivages articulés autour des deux parties du film. La première intitulée « la Guerre Civile » représente une sorte d'âge d'or harmonieux et heureux tandis que la seconde, « la Reconstruction », met en scène le règne du chaos, de la licence et des fausses idées au premier rang desquelles l'égalitarisme racial. La première partie du film dresse en effet un portrait apologétique du conservatisme sudiste fait de bonnes manières, d'une vie familiale harmonieuse,

1715 David W. Griffith, *The Birth of a Nation* [1915], Londres, Eureka Entertainment, 2000, 190 min.

1716 Sur un commentaire purement technique du film de Griffith on retiendra outre l'analyse en 1961 de Theodore Huff pour la cinémathèque du Modern Art Museum de New York, l'article d'Everett Carter. Everett Carter, « The Significance of The Birth of a Nation », *American Quarterly*, Vol. 13, 1960, pp. 347-357.

quasiment insouciante, avec de nombreux enfants et un chien ; l'image traditionnelle de la famille conservatrice américaine. Dans ce havre de paix, les esclaves noirs sont heureux, respectés et excessivement bien traités par leurs maîtres qui ne les font travailler qu'environ 10 heures par jour, une peccadille pour les États-Unis de l'époque. En somme, chaque être, chaque race est à sa juste place voulue par ordonnancement divin de la société : les blancs supérieurs commandent aux noirs arriérés et limités intellectuellement. Or, cette harmonie naturelle est rompue par le Président Lincoln qui trahit les droits des États et la Constitution des États-Unis en décrétant l'abolition générale de l'esclavage[1717] qui engendre la résistance du Vieux Sud au nom de ses valeurs supérieures. En effet, si la lutte est engagée, c'est au nom de valeurs aristocratiques hégéliennes de l'honneur et de la liberté que le Sud préfère nourrir en combattant plutôt que de vivre dans l'humiliation. Ainsi, aux exactions barbaresques et aux pillages brutaux commis par l'armée *Yankee* composée de bataillons noirs et de Républicains libéraux du Nord contre des écoles, des femmes et des enfants, s'oppose l'héroïsme des soldats *Dixies* luttant jusqu'au bout avec vaillance malgré leur infériorité numérique.

Deux commentaires s'imposent. D'abord, l'idée que des bataillons de soldats noirs et revanchards déferlèrent sur le Sud est pire propagande. En effet, à la fin de la Guerre de Sécession, en 1865, « il y avait 186 000 hommes de couleur »[1718] dans l'armée loyaliste contre des millions d'esclaves avant celle-ci. A titre de comparaison, le Bureau des Affranchis, organisation pacifique chargée de trouver un contrat de travail salarié aux noirs émancipés ou de fournir aux plus jeunes une éducation sommaire, l'apprentissage de la lecture en tout premier lieu, comptait, en 1868, 241 819 élèves répartis en 4026 écoles[1719]. Ensuite, l'idée d'une inégalité manifeste des forces est un artifice bien connu de manipulation politique. A titre de comparaison, Adolf Hitler dans *Mein Kampf* peignait le portrait héroïque de ses SA luttant vaillamment contre les communistes : « nos ennemis, qui devaient être environ sept ou huit cents, ont été chassés du hall et balancés en bas de l'escalier par nos hommes qui n'étaient même pas cinquante »[1720]. Quoi qu'il en soit, pour en revenir au synopsis du film de Griffith, le Sud est défait et ruiné, la prospérité et le faste d'antan ont laissé la place au chaos, au délabrement et à la pauvreté. Le Sud est occupé militairement, la souveraineté des États est bafouée mais l'honneur et le courage sudiste incitent à se remettre au travail pour

1717 Le 1er Janvier 1863, le Président Abraham Lincoln promulgua la Loi d'Émancipation venant, en théorie, abolir l'esclavage aux États-Unis ; elle déclencha en fait la sécession des États du Sud puis la Guerre Civile.
1718 William P. Randel, *Le Ku Klux Klan* [1965], tr. fr. Marie Tadié, Paris, Albin Michel, 1966, p. 139
1719 *Ibid*. p. 143.
1720 Adolf Hitler, *Mein Kampf* [1924], Londres, Hurst and Blackett LTD,1939, p. 303. http://ia600105.us.archive.org/5/items/MeinKampf_472/MeinKampf.pdf

reconstruire. Le 14 Mai 1885, John Booth assassine Abraham Lincoln : *Sic semper tyrannis* ![1721] Fin de la première partie

La seconde partie de *The Birth of a Nation* s'ouvre sur l'image d'un Sud totalement dévasté économiquement et moralement. La Civilisation aurait en quelque sorte fait place nette au profit d'un Sud dominé par la corruption et les noirs qui sont présentés comme des alcooliques notoires, des êtres fourbes et cupides, des attardés mentaux ou des illettrés[1722] ainsi que des pervers sexuels. En effet, tout au long du film les hommes noirs ne cessent de regarder les femmes blanches avec les yeux de la convoitise et du désir. Même, l'un d'eux tente de violer une jeune et frêle adolescente blanche, pure et innocente, qui préfère se jeter du haut d'une falaise et se donner ainsi la mort plutôt que d'être souillée par une sorte de brute quasi animale ; ici encore l'idée hégélienne de l'honneur aristocratique des blancs est magnifiée à souhait. Face aux atrocités commises par les noirs sous l'œil bienveillant des Républicains et des *carpetbaggers*[1723], les blancs Démocrates conservateurs sont lynchés, empêchés de voter puis soumis à un lieutenant-gouverneur métis revanchard ; le Ku Klux Klan surgit alors à la manière d'un chevalier blanc[1724], comme une pièce de résistance ou un réflexe d'autodéfense, de légitime défense même. Griffith reprenait ainsi à son compte la mythologie selon laquelle les élections de 1868, premières où les noirs purent voter, donnèrent aux États du Sud-Ouest des *Black and Tan Assemblies* c'est-à-dire des Chambres des Représentants dominées par un « Parti Noir » fasciste et raciste. Aussi, le film montre une Chambre ressemblant plus à un zoo ou à cirque qu'à une enceinte de pouvoir où l'infime minorité blanche, consciente de ses responsabilités politiques, apparaît digne et appliquée. A l'inverse, la majorité noire dépeinte à la limite du simiesque se montre bruyante, sale, agitée et incompétente. Le Klan se dresse alors comme le rempart de la Civilisation, comme le bras armé de ceux qui préfèrent mourir dans l'honneur du combat pour l'amour de la liberté plutôt que de vivre asservis ou soumis au pouvoir

1721 « Ainsi en est-il toujours des tyrans ». Tels furent les mots prononcés par Booth après avoir fait feu sur Lincoln.

1722 Le film de Griffith étant muet, l'illettrisme des afro-américains est visuellement reproduit par l'usage de panneaux où des phrases à la grammaire et à l'orthographe approximatifs traduisent un sorte de parler « petit-nègre » anglophone. Par exemple : au lieu de *enough* (assez) le noir prononce *'nuf* , au lieu de *you* (vous) il dit *yo*, au lieu de *I am going...* (je vais...), il se contente simplement de *'goan'*.

1723 L'usage du terme de *carpetbagger* (Blanc du Nord qui immigre au Sud) nous permet d'introduire l'idée de la controverse historiographique sur le Klan. En effet, du côté des historiens abolitionnistes, antiségrégationnistes, libéraux et progressistes, le Klan était, est, vu comme une organisation terroriste, raciste ou antisémite. A l'inverse, jusque dans les années 1960, des historiens sudistes émirent l'idée que le Klan fut un organisme de défense des valeurs du Vieux Sud, tout juste admettaient-ils quelques malheureux débordements. Si de nos jours ce point de vue est largement contesté, il n'en demeure pas moins qu'une minorité restée fidèle au suprématisme blanc continue de s'en prévaloir.

1724 Preuve supplémentaire de sa grande influence, c'est le film de Griffith qui a inventé l'uniforme blanc à croix rouge porté par des Chevaliers du Ku Klux Klan ressuscité de Simmons. En effet, si les membres du Klan primitif se déguisaient et portaient bien une cagoule pour conserver leur anonymat, il n'existait pas d'uniforme officiel.

illégitime des noirs ; une réappropriation partielle et circonstancielle de la dialectique du maître et de l'esclave. Le Klan se porte alors à l'avant-garde de la lutte en faveur du suprématisme blanc et de la résistance face à la tyrannie exercée par les noirs. Le film se termine alors par l'association de l'image du Klan primitif luttant contre les noirs pour la défense des blancs à celle de la Cavalerie protégeant les pionniers face aux indiens. En effet, l'avant-dernière scène du film qui montre le Klan chargeant héroïquement un groupe de noirs assiégeant une petite cabane où des blancs sont aux abois, ne peut qu'exalter le mythe populaire d'une cavalerie « arrivant toujours à temps » pour sauver les pionniers des griffes des indiens sanguinaires. Encore, une fois le lieu sécurisé, la cavalerie, le Klan, remonte aussitôt en selle et file vers d'autres batailles ; la lutte ne s'arrête jamais. Cette épopée homérique à la gloire exclusive du Klan s'achève donc par la victoire de l'ordre juste et de la Civilisation, le retour de la paix et la justice, de l'harmonie et la prospérité, dans le Sud grâce à l'instauration de la ségrégation.

Tel fut le message politique romantique qui poussa William J. Simmons, en 1915, à ressusciter le Ku Klux Klan. Pourtant, la réalité fut moins rose que la fiction et, comme le Klan Primitif, le Klan Ressuscité devint à son tour une organisation suprématiste, antisémite, anticatholique voulant s'ériger en rempart moral ultra-conservateur de la Civilisation et de la vertu.

Le Klan originel, ou le Klan primitif, naquit en effet le 24 Décembre 1865 à Pulaski dans le Tennessee à l'initiative de six hommes : Calvin E. Jones, John B. Kennedy, Frank O. McCord, John C. Lester, Richard R. Reed et James C. Crowe, sous le nom de Ku Klux tiré du grec *kuklos* qui signifie un cercle ou un anneau. Fut ensuite ajouté le terme de Klan car les six amis ayant tous des ascendants écossais, ils voulurent rendre hommage à l'importance de la notion clanique dans la culture de leurs ancêtres ; par souci d'uniformité clan devient Klan. Le premier fait d'armes des six amis réunis autour de la cause du suprématisme blanc et de la défense des valeurs du Vieux Sud fut de parader de nuit à cheval dans les rues de Pulaski, et ceci eut des conséquences inattendues. En effet, « les noirs superstitieux prirent les cavaliers pour les fantômes des Confédérés morts au combat »[1725] ce qui engendra alors une peur panique. Profitant de cet état de fait, les supposés ectoplasmes crurent pouvoir obliger les noirs crédules à continuer de travailler pour les anciens maîtres en ayant recours à des blagues de potaches. Par exemple, un cavalier pouvait demander à un noir de tenir quelques instants sa tête qu'il venait tout juste de dévisser de son corps, tête qui se révélait en fait être une courge bien maquillée. Fort de cet exemple, à Athènes, en Alabama, le Klan

1725 William P. Randel, *op cit*, p. 22.

N°2 vit le jour quelques semaines plus tard afin de punir un jeune Noir dont le crime était de fréquenter une institutrice blanche qui, de surcroît, acceptait les élèves de couleur dans sa classe. Le Klan athénien conduisit alors le jeune homme jusqu'à son repère, la Klaverne, où il fut déshabillé, jeté dans une rivière glacée puis relâché aux portes de la ville dans le plus simple appareil. Si, au regard des exactions ultérieures du Klan, la mésaventure de ce jeune homme semble insignifiante, il n'en reste pas moins vrai qu'elle traduit un changement de nature fondamental dans les actions du Klan : « les Athéniens avaient introduit un fait nouveau, le châtiment physique »[1726]. Outre cet enseignement qui consiste à dire que quasiment dès son origine le Klan eut recours à la violence physique, il convient de noter que malgré une hiérarchie officielle, instaurée en 1867, il n'existait pas une structure centrale opérante du Klan mais bien des milliers de cellules autonomes, des Chapitres, aux moyens d'actions aussi différents que possibles. De cette manière, le seul et unique ordre que le Grand Sorcier du Klan, le général Nathan Bedford Forrest, ne donna jamais fut celui de dissolution de l'organisation en 1869.

Sur le plan politique, le Klan fut d'abord et avant tout créé pour assurer le maintien du suprématisme blanc jugé par ses membres, et bien au-delà, comme le résultat d'une volonté divine. A l'inverse, une même croyance largement répandue dans l'opinion publique sudiste étaient l'infériorité ontologique des populations noires sur l'échelle hiérarchique des races humaines. « L'image que nous nous faisons du peuple américain comme un peuple généreux et accueillant présente des failles »[1727]. En effet, les fondements même du suprématisme blanc reposent sur la croyance culturelle en une infériorité raciale, mentale, politique, sociale et même biologique des noirs, c'est-à-dire sur une théorie raciste telle que l'anthropologue Ruth Benedict a pu la définir.

> « Le racisme proclame qu'un groupe ethnique est condamné, par sa nature, à une infériorité congénitale et, qu'un autre groupe, est d'une supériorité congénitale. Il affirme que l'espoir de la Civilisation repose sur l'élimination de certaines races et le maintien de la pureté des autres. Il proclame qu'une seule race a assuré le progrès au cours de l'histoire de l'humanité et qu'elle seule peut l'assurer dans l'avenir. Le racisme est essentiellement une façon prétentieuse de dire "j'appartiens à la race choisie". Pour ceux qui croient à cette formule, c'est la plus agréable qu'il soit car, ni leurs indignités, ni les accusations des autres, ne pourront jamais les déloger de leurs positions. Elle écarte les questions embarrassantes sur les conduites de la vie et ignore les prétentions gênantes des groupes "inférieurs" à réaliser des œuvres qui leurs seraient propres et à avoir des idéaux moraux »[1728].

1726 William P. Randel, *op cit*, p. 26.
1727 *Ibid*. p. 32.
1728 Ruth Benedict, *Race : Science and Politics* [1940], New York, Modern Age Book, 1940, pp. 153-154. Dans un sens similaire, Claude Lévi-Strauss avait défini le racisme selon quatre critères cumulatifs : « Un : une corrélation existe entre le patrimoine génétique d'une part, les aptitudes intellectuelles et les dispositions morales d'autre part. Deux : ce patrimoine, dont dépendent ces aptitudes et dispositions, est commun à tous les membres de certains

Cette définition résume semble-t-il à merveille l'état d'esprit sudiste[1729] d'une supériorité ontologique de la race blanche ; idée que l'on retrouve tel un leitmotiv chez un auteur très en vogue de l'époque : Rudyard Kipling. De cette conception il résulte alors que les noirs, même ceux de bonne volonté, seraient incapables de se gouverner seuls et, donc, d'être libres puisqu'ils souffriraient de tares congénitales irrémédiables. En conséquence, le suprématisme blanc en vient à exclure les noirs de l'humanité en les plaçant dans une sorte de position intermédiaire ou médiane entre le règne animal et celui des Hommes. Or, cette idée, aux XIXe et XXe siècles, ne se limitait pas à la sphère de ce que nous avions déterminé comme les anti-intellectuels[1730], bien au contraire elle trouvait des appuis et des soutiens parmi des hautes personnalités de l'Université. Ainsi, outre Woodrow Wilson, John W. Burgess, premier titulaire de la première chaire de Science Politique aux États-Unis à Columbia, fut l'un des partisans les plus acharnés de la discrimination et de la ségrégation raciale. En effet, malgré l'abolition de l'esclavage, les lois dites Jim Crow ou de Ségrégation durèrent jusqu'à la promulgation des *Civil Rigths Acts* par le Président Lyndon Johnson le 2 Juillet 1964.

En somme, cette période de la Reconstruction, c'est-à-dire la période qui suivit la Guerre Civile, ainsi que ses conséquences à moyen et long terme, création du Klan, suprématisme blanc et ségrégation, « place les historiens américains devant des faits qu'ils préfèrent, comme les autres Américains, ignorer : force brutale et manœuvres, luttes de classes et antagonisme racial »[1731].

Comme le Klan primitif, le Klan ressuscité fit du suprématisme blanc sa base idéologique première à laquelle il ajouta d'autres ennemis que les seuls noirs : les étrangers, les juifs, les catholiques, les homosexuels, les communistes et les anarchistes. Plus tard viendraient s'ajouter les

groupements humains. Trois : ces groupements, appelés "races", peuvent être hiérarchisés en fonction de la qualité de leur patrimoine génétique. Quatre : ces différences autorisent les "races" dîtes supérieures à commander, exploiter les autres, éventuellement à les détruire ». Claude Lévi-Strauss, *De près et de loin* [1988], Paris, Odile Jacob, 1988, p. 208.

1729 Cette idée d'une culture supérieure de la race blanche et d'une nostalgie du Vieux Sud s'articule, encore aujourd'hui, dans la culture populaire autour de la notion de conservatisme de cowboy et notamment dans la musique country. Parmi les chansons à la gloire du Sud mythique ou mythologique on retiendra : Daniel E. Emmett, *Dixie (I wish I was in Dixie)* en 1861. Également, Merle Haggard, « Okie From Muskogge », *Okie From Muskoggee*, New York, Capitol Records, 1969, Piste 1, 2,42 min. Cette ode conservatrice à la gloire de la guerre du Vietnam contient tout particulièrement un vers, le dernier du refrain, qui mérite d'être cité dans la mesure où il est possible qu'il fasse implicitement référence au Klan ; « La lumière blanche est le plus grand de tous les frissons ». Autre chanson apologétique et emblématique de la ségrégation : Lynyrd Skynyrd, « Sweet Home Alabama », *Second Helping*, Nashville, MCA Records, 1973, Piste 1, 4,45min. Enfin, The Band, « The Night They Drove Old Dixie Down », *The Band*, New York, Capitol Records, 1969, Piste 3, 3,33 min.

1730 Cf *Supra* cette même partie Chap. 1 II.

1731 Bernard Weisberg, « The Dark and Bloody Ground of Reconstruction Historiography », *Journal of Southern History*, Vol. 25, N° 4, Novembre 1959, pp. 425-447.

hippies et le Nouvel Ordre Mondial. Dans tous les cas, autant de groupes conspirant contre la vraie Amérique, celle des protestants anglo-saxons et de la doctrine de l'américanisme à 100%. Or, quiconque voulait adhérer au Klan ressuscité devait prêter allégeance à cette doctrine en répondant par l'affirmative aux dix questions qui lui étaient posées lors de son intronisation au sein du groupe[1732].

-1- La raison qui vous pousse à vouloir adhérer au Klan est-elle sérieuse et désintéressée ?
-2- Êtes-vous Blanc de naissance, aryen et citoyen américain ?
-3- Êtes-vous absolument opposé aux causes, gouvernements, nations ou dirigeants qui sont étrangers aux États-Unis et libre de toutes attaches à leur endroit ?
-4- Croyez-vous au dogme de la religion chrétienne ?
-5- Placez-vous les États-Unis et leurs institutions au-dessus de tous les autres gouvernements civils, politiques ou ecclésiastiques du monde ?
-6- Êtes-vous décidé, sans restrictions mentales, à jurer solennellement de défendre, maintenir et faire respecter les États-Unis et leurs institutions ?
-7- Êtes-vous partisan de l'esprit de clan et les pratiquerez-vous fidèlement envers les membres du Klan ?
-8- Croyez-vous à la suprématie des Blanc et lutterez-vous pour son maintien éternel ?
-9- Obéirez-vous fidèlement à la Constitution et à nos lois, vous conformez-vous volontiers à tous nos usages, exigences et règles ?
-10- Peut-on toujours compter sur vous ?

De ces dix questions, il ressort clairement que le Klan ressuscité alla bien au-delà de la simple doctrine suprématiste en se définissant, dans une démarche se voulant légaliste, une série d'ennemis tant à l'intérieur des États-Unis, les communistes, les juifs, qu'à l'extérieur, la papauté ou plus tard l'ONU. En effet, dès les années 1920, le Klan se mit à croire à « un complot conçu pour massacrer les protestants »[1733] ce qui le conduisit à une série d'amalgames donnant naissance à l'idée d'un complot global des forces anti-américaines sur le territoire des États-Unis. Parmi ces amalgames largement artificiels, on notera une assimilation des noirs et des juifs tant et si bien que ces deux termes devinrent interchangeables dans la bouche des Klansmen. Ainsi, « un imprimé qui circulait couramment annonçait en grosses lettres : "Nègre ! Tu peux être juif toi aussi !" »[1734]. Progressivement, l'antisémitisme allait devenir l'un des chevaux de batailles privilégiés du Klan qui, loin d'être à un paradoxe près, accusait les juifs de « refuser de se fondre dans la masse de la population tout en s'assimilant trop vite »[1735]. Dans certains endroits, en Géorgie ou dans l'Indiana, l'antisémitisme devint même, après la Seconde Guerre Mondiale, la préoccupation numéro un du troisième Klan[1736] comme en témoignait l'un de ses membres. « A partir de maintenant, disait-il,

1732 François Duprat, Alain Renault, *Les Fascismes Américains (1920-1940)* [1976], Paris, Déterna Éditions, 2010, pp. 27-28.
1733 William P. Randel, *op cit*, p. 178.
1734 *Ibid*. p. 179.
1735 André Kaspi, *Les États-Unis au temps de la prospérité* [1980], Paris, Hachette, 1994, p. 226.
1736 Le Klan ressuscité fut dissous en 1944 et accoucha de nombreuses petites entités autonomes et rivales regroupées

luttons contre nos vrais ennemis : les juifs ! Je demande au gouvernement américain d'armer les arabes et de les aider à jeter à la mer les parasites juifs »[1737], le témoignage date de 1955.

Outre les théories racistes et antisémites à connotation conspirationnistes, le Klan allait se poser comme le champion de la défense des États-Unis contre la décadence morale et le péril communiste. Sur le plan moral et éthique, le Klan se positionnait sur une ligne rigoriste et ultra-conservatrice consistant à vouloir rétablir les valeurs et l'esprit du Vieux Sud ; le Klan était selon W. J. Cash « l'incarnation de l'idéal sauvage de répression et d'intolérance des sudistes »[1738]. En fait, en exaltant sous ce nom, l'esprit du Vieux Sud, un corpus de valeurs largement indéfini ou indéterminé, tout se passe comme si le Klan était devenu le réceptacle idéal de tous les fantasmes, peurs et frustrations accumulés par les populations blanches du Sud des États-Unis. De ce point de vue, il serait absolument réducteur, et même faux, de penser que le Klan n'abrita que des extrémistes fanatisés. Bien au contraire, le Klan devint un véritable fait social aclassiste permettant, dans une perspective continuiste, à de nombreuses franges de la population blanche sudiste de laisser libre court, sous le couvercle protecteur de l'anonymat, à l'expression de leur antisémitisme, de leur racisme ou encore de leur anticommunisme haineux.

> « Supposer que seuls les fanatiques et la racaille rejoignirent le Klan révélerait un clair manque de compréhension du mouvement. A l'exclusion des non-Blancs et des non-Protestants, la composition du groupement était remarquablement transversale à l'échelle sociale. Des banquiers, des hommes d'affaires, des commerçants, des médecins, des avocats et même des prêtres portaient la robe blanche et la cagoule en compagnie de mécaniciens, de fermiers ou de travailleurs journaliers. Le Klan avait quelque chose à offrir à tous »[1739].

La réforme ou la contre-révolution morale devint alors la préoccupation première du Klan dans les années 1920 afin de rétablir les valeurs de l'américanisme à 100% c'est-à-dire un conservatisme de tous les instants se traduisant par « la séparation de l'Église et de l'État, la primauté du fondamentalisme protestant, le suprématisme blanc, un système d'économie capitaliste et la domination des WASP »[1740]. En somme, le Klan, au même titre que le mouvement revivialiste

---

sous le terme générique de troisième Klan. Parmi les multiples groupes se réclamant de la filiation du Klan ressuscité on citera : Le Klan Impérial d'Amérique, Les Chevaliers Américains du Ku Klux Klan ou encore Les Chevaliers du Bayou du Ku Klux Klan.

1737 William P. Randel, *op cit*, p. 219.

1738 Cité *in* Charles C. Alexander, *The Ku Klux Klan in the Southwest* [1965], Oklahoma City, University of Oklahoma Press, 1995, p. 18.

1739 *Ibid*. pp. 18-19.

1740 *Ibid.* p. 21.

et primitiviste des évangélistes que nous avons déjà traité[1741], se posait comme le champion de la lutte contre la modernité libérale, le progrès et la théorie de l'Évolution. Aussi, un double phénomène marqua les États-Unis de l'après Première Guerre Mondiale et explique cette passion ou ce besoin d'un retour à la loi et à l'ordre moral : l'exode rural et la hausse de la criminalité conséquente. Ainsi, de nombreuses communautés rurales séculaires se retrouvèrent déstructurées ou désorientées à l'aube des années 1920, confrontées à l'inconnu de la vie urbaine. Dès lors, dans des villes comme Dallas, El Paso ou encore Wichita Falls, une hausse spectaculaire de la criminalité combinée à la peur des étrangers conduisit les populations à un raidissement conservateur favorable au Klan qui rapidement, et par des méthodes expéditives, parvint à rétablir un semblant d'ordre moral terroriste dans ces villes. Face à la décadence et l'alcoolisme grandissant (malgré la Prohibition, ou même avant dans les « *Dry States* »[1742]), le développement de la prostitution et la revendication d'une liberté sexuelle accrue, l'apparition du Jazz et de nouvelles modes vestimentaires, le Klan apparaissait comme une solution simple et efficace dans le sens où, en tant que société secrète, il opérait une sorte de « nettoyage » milicien en dehors de tout contrôle et de tout cadre légal. De ce point de vue, le Klan reprenait la tradition américaine des *Posses*[1743], des milices populaires, en rendant une justice expéditive faite de patrouilles nocturnes, de lynchages ou de pendaisons sauvages largement admises, au début au moins, par les populations civiles. En effet, à l'origine, le Klan cultivait l'image romantique d'un groupe « non-violent, défenseur de l'esprit américain, une simple confrérie de protestants patriotes »[1744]. Plus surprenant encore, malgré son ultra-conservatisme acharné et déclaré, « le Klan devint progressivement l'idéal du progressisme pour des centaines de blancs protestants du Sud-Ouest issus des classes moyennes »[1745]. De sorte que, en 1925 date de son apogée où le Klan compta entre quatre et cinq millions de membres, l'organisation parvint, avec le soutien complice des autorités locales, à faire régner par la terreur un ordre moral rigoriste sur les États du Sud-Ouest (Arkansas, Louisiane, Oklahoma et Texas), du Sud (Alabama, Caroline du Sud et Géorgie) et même du Mid-West (Indiana et dans une moindre mesure l'Ohio). Et, contrairement à ce que l'on pourrait penser *a priori*, la majorité des victimes du Klan ressuscité furent des blancs dont le comportement était jugé déviant ou immoral par l'organisation[1746].

1741 Cf *Supra* cette même partie Chap. 1 II-B.

1742 Les *Dry States* étaient des États où la production, le transport, la vente et la consommation d'alcool et spiritueux étaient interdits avant même la loi fédérale de Prohibition.

1743 Cf *Supra* cette même partie 3 Chap. 1 I-A-3°).

1744 Charles C. Alexander, *op cit*, p. 10.

1745 *Ibid.* p. 27.

1746 « La majeure partie des agressions étaient dirigées contre des blancs. Bien sûr, il y a des exemples de violences du Klan contre des noirs mais la faible fréquence des attaques envers les populations noires renforce l'idée que le

Or, ce fut précisément cette répression morale exercée par le Klan qui fit se détourner progressivement de lui les populations protestantes, mêmes celles demeurées favorables au suprématisme blanc. En effet, malgré une répression toujours accrue des comportements jugés immoraux exercée par le Klan, loin de s'amenuiser ceux-ci ne faisaient à l'inverse que se généraliser ; l'échec du Klan en tant que redresseur de torts et gardien de la morale était indubitable.

« Au milieu des années 1920, les éditorialistes pointaient toujours avec crainte l'explosion du taux de criminalité tandis que de jeunes hommes et femmes blancs continuaient leurs virées nocturnes en voiture. Des maris alcooliques battaient toujours leurs épouses et délaissaient leurs familles. Les trafiquants d'alcool corrompaient toujours les autorités publiques et opéraient sans problèmes à travers tout le pays. Après presque trois années de terrorisme organisé et d'ingérence dans les affaires privées, le Klan avait accompli peu de choses dans le sens de la réforme sociale et morale.

A l'inverse, le principal effet des efforts brutaux du Klan pour améliorer la société furent contraires : l'aliénation de milliers de gens qui partageaient pourtant les vues du Ku Klux Klan en matière de morale, de race et de religion »[1747].

Pour se relever de cet échec, le Klan décidait, sous l'impulsion de son nouveau Grand Sorcier Hiram Evans, de délaisser le terrain moral au profit du champ politique. D'une part, le Klan dénonçait un complot communiste rampant afin de subvertir les États-Unis de l'intérieur et, d'autre part, il développait son poids politique en obtenant des postes d'élus locaux dans les assemblées locales ainsi qu'au Congrès des États-Unis. Même, le Klan tenta de conquérir la magistrature suprême en 1924 tant son importance politique était forte.

Dès la Première Guerre Mondiale, la théorie d'un complot communiste devint ainsi l'un des thèmes récurrents du Klan. En effet, dès cette période dite de la « Peur Rouge »[1748], il rejoignit le Bureau des Citoyens pour l'Investigation dans la chasse aux espions communistes[1749] ce qui permit au Klan d'entretenir des relations étroites avec « des juges fédéraux, des procureurs fédéraux et les services secrets »[1750]. Parallèlement, l'anticommunisme acharné du Klan, combiné à son antisémitisme forcené, le conduisit à bénéficier du soutien de grands industriels ou de grandes

racisme n'était pas d'une première importance dans le développement du Klan dans le Sud-Ouest. En effet, la coercition contre les noirs était déjà une procédure socialement acceptée au Texas, en Arkansas, en Louisiane et en Oklahoma ; de sorte que les Klansmen du Sud passaient la plupart de leur temps à réprimer la conduite de blancs déviants ». *Ibid*. p. 59.

1747 Charles C. Alexander, *op cit*, p. 82.

1748 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 2 III-A-1°).

1749 On se souviendra que ce fut dans ce contexte que les célèbres Sacco et Vanzetti furent accusés d'être des espions à la solde du complot communiste ; ils furent exécuter à ce titre en 1927 avant d'être réhabilités par le gouverneur du Massachusetts Mike Dukakis en 1977. Cette réhabilitation entraînait d'ailleurs l'*impeachment* de Dukakis par le Sénat de l'État.

1750 Charles C. Alexander, *op cit*, p. 5.

entreprises partageant les mêmes vues doctrinales que lui[1751]. Tout au long de son existence, le Klan, fit, et fait encore aujourd'hui du complot communiste et de la traque de ses agents infiltrés l'une de ses principales activités au nom de la doctrine de l'américanisme à 100%.

Toujours sur le plan politique, le Klan, notamment après l'éviction de Simmons et l'accession d'Evans au poste de Grand Sorcier, décida qu'il était temps pour lui de peser de l'intérieur sur le champ politique en pratiquant l'entrisme dans les deux grands partis politiques, le tout avec la ferme volonté de contrôler le pays. Pourtant, seul le Parti Démocrate, et seulement au Sud, ne donna au Klan un véritable poids politique. En effet, « opérant au sein des deux grands partis, mais jamais sous sa propre étiquette, le Klan pourrait ainsi contrôler les nominations et les élections dans tout le pays »[1752]. Cette volonté politique *incognito* du Klan illustre alors à merveille l'ambiguïté des sociétés secrètes du point de vue conspirationniste. En effet, d'un côté, le Klan dénonçait un complot global œuvre des juifs, des noirs ou des communistes, tandis que, de l'autre, il agissait lui aussi comme une source de pouvoir occulte ayant comme ambition de tirer les ficelles dans les coulisses. Dans cette entreprise le Klan connut un franc mais éphémère succès. Ainsi, en 1922 et 1923, le Klan parvint à faire élire des centaines de ses membres ou de ses soutiens dans les gouvernements locaux des États du Sud-Ouest, Arkansas, Louisiane et Texas, sous la bannière Démocrate. En Géorgie, le Klan parvint même à faire élire au poste de gouverneur le candidat ultra-conservateur Thomas McRae ; tant et si bien qu'en 1924 les « Klansmen contrôlaient des centaines de gouvernements locaux mais peu d'améliorations notables se voyaient dans les lieux dirigés par le Klan »[1753]. Au Texas, État où l'influence du Klan fut la plus importante, celui que les journaux de tout le pays appelaient le Klandidat, Earle Mayfield, fut élu sénateur des États-Unis. De même, les villes de Dallas, San Antonio, El Paso, Fort Worth ou Wichita Falls étaient contrôlées par des Démocrates-Indépendants, en d'autres termes le Ku Klux Klan[1754]. En Oklahoma, la situation fut bien différente. En effet, le gouverneur Jack Walton mena une véritable croisade contre le Klan qui déboucha sur l'affaiblissement des deux camps : « Ni Klan, ni Roi » devint ainsi le slogan phare dans le *Sooner State*[1755] puisque les recours fréquents de Walton à la loi martiale, à la garde nationale et à l'état d'exception avaient fini par réveiller chez lui des velléités autocratiques manifestes.

1751 Voir : Damien Amblard, *Le fascisme américain et le fordisme* [2007], Paris, Berg International, 2007, 222 p.
1752 Charles C. Alexander, *op cit*, p. 109.
1753 *Ibid*. p. 111.
1754 *Ibid.* p. 122.
1755 *The Sooner State* est le surnom de l'État de l'Oklahoma.

« Le combat de Jack Walton contre le Klan monopolisa l'attention de tout le pays sur l'Oklahoma. Pendant des mois la nation entendit parler de loi martiale, de mouvements de troupes, de flagellations, de manœuvres légales, d'expulsions des législateurs de la capitale de l'État, de destitution du gouverneur ainsi que du pouvoir du Klan dans le *Sooner State*. A l'extérieur de l'Oklahoma, les écrivains et les journalistes voyaient Walton comme "*Jack The Klan Fighter*" ou "*The Oklahoma's Klan-Fightin' Governor*". A l'inverse, la plupart des Oklahomen, aussi bien adversaires que partisans du Klan, voyaient Walton comme un tyran mesquin et un incompétent colérique »[1756].

Cependant, malgré la lutte acharnée de Walton et la mauvaise presse qui lui était faite au Nord, le Klan se lança dans la bataille présidentielle de 1924 ; le début de la chute pour lui. *Vae victis*. En 1924, en effet, le Klan était devenu avant toute chose une entreprise politique qui comptait, rappelons-le, entre quatre et cinq millions de membres sur l'ensemble du territoire américain. Fort de ses succès locaux, le Klan, toujours sous l'impulsion de son Grand Sorcier Evans, décida qu'il était temps pour lui de placer à la Présidence l'un de ses partisans en la personne de William Gibbs McAdoo. Ce dernier était un populiste wilsonnien, sudiste et conservateur, favorable à la Prohibition et protestant qui, par-dessus tout, affichait une sympathie non dissimulée pour le Klan, ses activités et son idéologie. En un mot, « McAdoo était le candidat du Klan »[1757]. Face à lui, lors des primaires Démocrates, McAdoo, le candidat *Dixiecrate* du Klan, vit se dresser le candidat « nordiste » et anti-Klan Oscar W. Underwood. Pourtant, lors de la Convention Nationale d'investiture, à New York au Madison Square Garden, qui débuta le 4 Juin 1924, la situation, loin de se décanter, s'enlisa. Au terme de neuf jours de débats et de nombreux tours de scrutins, il demeurait impossible à l'un des deux protagonistes de réunir les deux-tiers des suffrages nécessaires à l'investiture. Tant et si bien que, à bout de patience, « au 96ème tour de scrutin, la délégation de l'Oklahoma apporta son vote à John W. Davis, un avocat de New York né en Virginie Occidentale »[1758] ; « au 100ème tour de scrutin, le Texas apporta son vote à Davis »[1759], et finalement, après seize jours de débats, tractations et votes, « au 103ème tour de scrutin, les délégués apportèrent à Davis la majorité des deux-tiers nécessaires »[1760].

Il en résultait alors un échec politique pour le Klan dont celui-ci ne devait jamais se remettre véritablement. En effet, l'impossibilité pour le Klan de porter à l'investiture Démocrate McAdoo marqua le début de son effondrement rapide jusqu'à la crise de 1929 qui le réduisit à une portion

1756 Charles C. Alexander, *op cit*, p. 158.
1757 Lee N. Allen, « The McAdoo Campaign for Presidential Nomination in 1924 », *Journal of Southern History*, Vol. 2, Mai 1963, pp. 211-228.
1758 Charles C. Alexander, *op cit*, p. 169.
1759 *Ibid*, p. 170.
1760 *Ibid*.

congrue : 80 000 membres environ. Même, au niveau politique, le parti Démocrate, comme le Parti Républicain, affichèrent leur rupture avec le Klan ; durant la campagne présidentielle de 1928, « le Klan était presque mort »[1761] même si celui-ci survécut tant bien que mal jusqu'en 1944.

Racisme, antisémitisme, anticommunisme, terrorisme, théories du complot et entrisme, par son action et son mode de fonctionnement, le Ku Klux Klan illustre de manière typique l'ambivalence inhérente aux sociétés secrètes. D'un côté, elles dénoncent un complot en vue de subvertir les États-Unis mais, de l'autre, par leurs actions occultes et la nature secrète de leur mode d'appartenance, elles deviennent à leur tour partie prenante du mécanisme conspirationniste.

2°) La John Birch Society : l'obsession du complot communiste et de ses hybridations

A l'instar du Klan, la John Birch Society compte parmi les sociétés secrètes américaines dénonçant une conspiration globale, le complot communiste et le Nouvel Ordre Mondial, les plus connues du grand public : les « deux des principaux piliers du Nouvel Ordre Mondial, affirme-t-elle, ont toujours été le contrôle et la domination économique (le socialisme) et le contrôle et la domination politique (un gouvernement mondial) »[1762]. En effet, cette société développe depuis sa fondation en 1958 par Robert Welch une véritable « obsession de la conspiration »[1763] qui en fit l'une des organisations les plus fanatiques dans la chasse aux sorcières[1764]. Aussi, dans son manifeste originel, le *Blue Book*, Robert Welch et ses amis reconnaissaient sans peine que « pour nous l'ennemi sont les communistes et nous n'avons pas l'intention de perdre une minute de vue cet objectif. Nous combattons les communistes, personne d'autre »[1765].

1761 Charles C. Alexander, *op cit*, p. 241.
1762 Robert Welch, *The Blue Book.* [1959], Belmont, Massachusetts, JBS Press, 1992, p. 8.
1763 Jacques Rummelhardt, *La John Birch Society, fer de lance de l'anticommunisme américain* [1964], Paris, Dalloz, 1964, p. 9. Cette obsession de la conspiration est moquée dans la culture populaire par Bob Dylan dans une chanson intitulée *Talkin' John Birch Paranoid Blues.* Dylan y peint le portrait d'un jeune homme « paranoïaque » voyant des communistes partout, jusque dans sa salle de bain ou sa télévision : « Je cherchais ces rouges partout de tous les côtés, Je cherchais dans l'évier et sous ma chaise. Je cherchais dans ma cheminée. Je cherchais même sous la cuvette de WC. Ils étaient partis... Oui, j'étais assis seul et commençais à transpirer, M'imaginais qu'ils étaient dans ma télé. Jetais un œil derrière l'écran, un coup me frappa des pieds jusqu'en haut, la cervelle. C'étaient ces rouges ! ». Cette chanson provoqua, en 1961, un scandale car Dylan y assimilait la John Birch Society aux nazis ce qui le poussa à annuler une prestation télévisée puisqu'il refusa de retirer la chanson de sa *setlist*. « Oui on est tous d'accord avec les opinions d'Hitler, bien qu'il ait tué six millions de juifs. Ça n'est pas vraiment important qu'il ait été fasciste, au moins on ne peut pas dire qu'il ait été communiste ». Bob Dylan, « Talkin' John Birch Paranoid Blues » [1962], *The Bootleg Series Vol 1-3*, New York, Columbia Records, 1991, Disque 1, Piste 16, 4,25 min.
1764 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 2 III-A-2°).
1765 Robert Welch, *op cit*, p. 4.

Ce fut ainsi à l'initiative de Robert Welch[1766] que naquit le 8 décembre 1958 à Indianapolis, Indiana, la société secrète connue sous le nom de John Birch Society. Pourquoi ce nom ? John Birch était, si on en croit la biographie fournie par la Société[1767], un missionnaire chrétien tué lors de la Seconde Guerre Mondiale au Japon par des communistes chinois malgré l'alliance officielle des États-Unis avec l'Empire du Milieu. Pour Welch, l'assassinat de John Birch fut un exemple si fort de la fourberie ou de la duplicité perverse des communistes qu'il décida de donner à son organisation le nom de celui qu'il considérait comme un martyr. En effet, dans l'esprit conspirationniste de Welch les agents communistes étaient infiltrés partout au gouvernement comme dans les médias. A ce titre, l'affirmation de Welch ayant démasqué le Président Eisenhower, héros de la Seconde Guerre Mondiale, comme un agent du Kremlin reste sans doute la plus connue de la John Birch Society. De même, Welch stigmatisait la célèbre Madison Avenue à New York, lieu où les principales chaînes d'informations nationales disposent de leurs sièges sociaux.

> « Le support américain à la conspiration communiste internationale est aujourd'hui la clef de voûte de sa force, et il l'est depuis de nombreuses années. Si nous pouvons parvenir à détourner le gouvernement américain de son aide active apportée à la conspiration communiste partout dans le monde, nous aurons gagné une des plus importante bataille de cette guerre »[1768].

On l'a donc compris, la John Birch Society ne prenait pas la lutte, le guerre même, contre le communisme à la légère. De ce point de vue, la Société allait mettre en place, dès son origine, une volonté prosélyte en cherchant des relais dans l'opinion publique américaine en s'appuyant sur un tissu local de membres, des organes de presse et des émissions radiodiffusées. Ainsi, la John Birch Society fut une ardente défenseure des animateurs radio Lewis Fulton et Clarence Manion, tous deux fervents conservateurs supporters de McCarthy et de Goldwater, anticommunistes, et antisémites. Parallèlement, Welch créa un hebdomadaire anticommuniste, *American Opinion*. De nos jours, l'organe de presse officielle de la John Birch Society se nomme *The New American* et dénonce principalement le dispositif *Health Care* du Président Obama[1769] comme une mesure

1766 Robert Welch (1899-1985) fut un industriel, militant politique et essayiste issu d'une famille évangéliste comptant dans ses rangs de nombreux pasteurs Baptistes. Diplômé de l'université de Northern Carolina, l'une des meilleures du Sud, Welch poursuivit ses études durant deux ans à l'USNA (*United-States Naval Academy*), équivalant pour la marine de West Point, puis deux années encore à la prestigieuse Harvard Law School ; partout il fut reçu avec les honneurs. Entre 1921 et 1957, il fonda puis dirigea une grande société de confiseries. En 1958, convaincu de l'ampleur sans cesse croissante du complot communiste international, Welch abandonna sa société pour créer la John Birch Society qu'il dirigea jusqu'à sa mort.

1767 http://www.jbs.org/john-birch

1768 Robert Welch cité *in* Jacques Rummelhardt, *op cit*, p. 11.

1769 http://www.jbs.org/stopobamacare Malgré sa légitimité historique dans la lutte contre le supposé entrisme communiste aux États-Unis, la voix de la John Birch Society a aujourd'hui du mal à se faire entendre puisqu'elle est largement supplantée par la mouvance *Tea Party.*

communiste et les grèves de mars 2011 à Milwaukee dans le Wisconsin[1770] comme la résultante de la subversion socialiste aux États-Unis. En effet, il apparaît que la John Birch Society contemporaine, dans sa fonction tribunitienne, reste fidèle à l'équation originelle[1771] que Welch formulait avant même la création de la Société qui voulait que le libéralisme = le socialisme = le communisme = le Mal ; une pensée simpliste et manichéenne s'il en est. En dévoilant, dès 1941, la conspiration menée par des communistes masqués sous les traits de libéraux, Welch put ainsi affirmer : « qu'a tort ou à raison, j'ai saisi plus rapidement que quelques-uns de mes amis patriotes qui sont devenus graduellement anticommunistes les buts des communistes et même leurs méthodes »[1772]. De cette manière, Welch incarne à merveille le type même du leader conspirationniste car « en tant que membre de *l'avant-garde* il est capable de déceler la conspiration avant qu'elle ne soit absolument évidente à un public pourtant déjà prévenu »[1773]. Or, la conspiration ne se limite pas aux communistes, elle se fait globale et antisémite sous la plume de Welch comme l'historien Américain Sean Wilentz le rappelait fort à propos. Nous retrouvons une fois de plus ce processus d'hybridation et de créolisation caractéristique des mythes conspirationnistes modernes.

> « Partout où il regardait, Welch voyait des forces communistes manipulant l'économie et la politique étrangère américaine en faveur du totalitarisme. Mais, au sein des États-Unis, il était persuadé que la subversion avait en réalité débuté bien avant la Révolution Bolchevique. Amalgamant le libéralisme et le totalitarisme, Welch décrivait le gouvernement comme une menace nécessaire et inévitable contre les libertés individuelles. En conséquence, il accusait la modernité et le progrès d'avoir étendu le rôle du gouvernement provoquant alors la hausse du taux de chômage et des maux économiques et sociaux au point d'être la pire période de l'histoire. Wilson, plus que personne, était le responsable du mouvement qui conduisait la nation sur la voie du totalitarisme. Dans les années 1960, Welch se convainquit que la conspiration communiste n'était qu'un instrument du complot global. Ce méga-complot, disait-il, avait pour ancêtres Sparte et s'était étendu au XVIIIe siècle aux sataniques principes du programme des Illuminatis Bavarois. Dirigée par ce que certains appellent les initiés, la conspiration résidait principalement au sein des familles internationales de la finance comme les Rothschild, les Rockefeller, les agences gouvernementales comme la Réserve Fédérale ou l'IRS et les ONG comme le Groupe Bilderberg, le Conseil des Relations Étrangères et la Commission Trilatérale »[1774].

1770 http://www.thenewamerican.com/index.php/usnews/politics/6676-socialists-unions-plotting-illegal-strike-in-wisconsin

1771 Robert Welch, *The Road to Salesmanship* [1941], New York, The Ronald Press Company, 1941, 95 p.

1772 Robert Welch, *The Blue Book* [1959], Belmont, Massachusetts, JBS Press, 1992, p. 12.

1773 Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, pp. 30-31.

1774 Sean Wilentz, « Confounding Fathers : The Roots of Tea Party's Cold War », *The New Yorker*, 18 Octobre 2010.

Au niveau organisationnel, la John Birch Society connaît au plan national, une structure de direction tripartite. Ainsi, on retrouve d'abord un Conseil exécutif, l'organe dirigeant, composé de cinq membres[1775] dont l'activité consiste à représenter la Société, à mener des activités de lobbying et de groupe de pression sur le Congrès et la Chambre Fédérale de Commerce dont, dans les années 1960, Gano Chance, membre de la Société, était le président[1776]. Au sein de ce conseil, deux personnalités dominent : John F. McManus, le Président et Arthur Thompson, le Directeur Général. A l'échelon inférieur, on retrouve le Conseil National de vingt membres qui est composé de personnalités de la société, le fils de Welch par exemple, qui élit le Conseil National et son Président. Ces fonctions se limitent à un rôle de conseil auprès de l'organe de direction et de gardien de l'idéologie anticommuniste en somme. Enfin, on retrouve un Bureau National, sorte d'organe de liaison entre les instances locales et nationales. Les délégués désignés localement se réunissent une fois par mois pour discuter et coordonner les actions de terrain. Dans la période faste de la John Birch Society le Bureau National comptait parmi ses membres « huit généraux, trois amiraux, plusieurs docteurs en philosophie, un ancien gouverneur de l'Utah et un ancien Représentant de la Californie »[1777].

Si aujourd'hui l'influence de la John Birch Society se limite à une fonction tribunitienne et qu'elle est largement supplantée dans la lutte contre une supposée conspiration communiste par les Tea Parties, la Société connut dans les années 1960 une période faste où elle put, au niveau local dans le Sud et le Mid-West, obtenir de réels succès. Ainsi, en 1960, elle parvint à imposer à un cinéma de Columbus, Ohio, la projection du film *Alamo*, de et avec John Wayne en lieu et place de *Spartacus*, film jugé subversif. En Floride, la John Birch Society parvient à faire adopter une loi imposant l'enseignement dans tous les collèges et lycées de l'État d'un cours sur « les traîtrises du communisme »[1778]. Au Texas, la Société parvint à prendre le contrôle de l'organisme de censure des manuels et programmes scolaires, la *Texas Education Agency*. Comme le Ku Klux Klan, la John Birch Society diffusait à la radio, notamment dans le Dakota du Nord, des listes de communistes supposés où réels. Pourtant, malgré ces succès locaux, et même si cela est difficilement quantifiable, la John Birch Society ne parvint jamais à jouir d'un véritable soutien de masse dans l'opinion publique américaine[1779]. En effet, dans l'inconscient collectif l'image de la Société était

1775 http://www.jbs.org/corp-structure
1776 Jacques Rummelhardt, *op cit*, p. 17.
1777 *Ibid*. p. 19.
1778 *Ibid*. p. 26.
1779 Malgré son manque de soutiens populaires, la John Birch Society disposait du soutien financier des plus grands groupes industriels américains : General Motors, General Electric, Boeing, Lockheed, U.S. Steel, The American Iron

réduite à l'association John Birch Society = Eisenhower est un communiste tandis que pour la majorité des Américains, Eisenhower était considéré comme un héros de guerre. Ainsi, cette affirmation de Welch fit sans conteste plus d'ennemis à la Société au sein du camp conservateur qu'elle ne lui apporta de soutiens. En effet, Richard Nixon, pourtant anticommuniste acharné, s'opposa durant la campagne présidentielle de 1962 à la John Birch Society car elle avait accusé « Icke » de communisme. Même, le *House Un-American Activities Committee* (Commission de la Chambre sur les Activités Anti-Américaines) refusa les listes de communistes fournies le 2 Avril 1961 par la Société.

De nos jours, les activités de la John Birch Society se limitent donc à une fonction tribunitienne de propagande sur les dangers de la conspiration et de l'idéologie communiste menée par le Président Obama dans le domaine de la santé par le dispostif *Health Care*[1780], à la dénonciation du gouvernement socialiste et des impôts trop élevés[1781], en témoigne le slogan de la Société, « moins de gouvernement, plus de responsabilités et, avec l'aide de dieu, un monde meilleur »[1782], ainsi que du complot du Nouvel Ordre Mondial ourdi par l'ONU en particulier[1783]. Depuis 2010, la John Birch Society est également admise à la *Conservative Political Action Conference* c'est-à-dire au forum annuel des principales forces conservatrices des États-Unis qui distribue des récompenses à ceux qui, durant l'année écoulée, ont fait le plus progresser la cause conservatrice. En 2010, le Ronald Reagan Award, récompense suprême, fut attribuée au Tea Party Movement pour sa campagne contre le communiste Obama et son plan *Health Care*.

Les sociétés secrètes jouent donc un rôle double dans l'alimentation des fantasmes conspirationnistes dans la mesure où, si elles dénoncent la conspiration, elles en sont en même temps partie prenante. Ainsi, les banques, les super-comités ou les fraternités sont accusés de conspirer contre le peuple américain par des sociétés secrètes au fonctionnement pour le moins opaque comme le Ku Klux Klan ou la John Birch Society. Dans les faits, sur le plan sociopolitique, l'ampleur et l'ancrage du phénomène social société secrète fournit, au même titre que l'existence des mafias, un terreau, un ferment favorable au développement et à l'enracinent des théories du complot

and Steel Institute ainsi que du magnat du pétrole Harold Lafayette Hunt qui était persuadé d'un complot orchestré par les intellectuels communistes d'Harvard, du Collège de Columbia et de l'université de New York. Jacques Rummelhardt, *op cit*, p. 44.

1780 http://www.jbs.org/stopobamacare

1781 http://www.jbs.org/economy/4454-restore-sound-money-and-phase-out-the-federal-reserve

1782 http://www.jbs.org

1783 http://www.jbs.org/sovereignty/6262-get-us-out-of-the-united-nations

comme grille de lecture et d'interprétation légitime du monde et de ses phénomènes extraordinaires ou quotidiens.

II – La mafia comme symbole d'un pouvoir politique et économique occulte aux États-Unis

Code Pénal Italien, Article 416 *bis* § 3: « L'association est de type mafieux quand ceux qui en font partie se servent de la force d'intimidation du lien associatif et de la condition d'assujettissement et d'omerta qui en découle pour commettre des délits, pour acquérir de manière directe ou indirecte la gestion ou, de toutes façons, le contrôle d'activités économiques, de concessions, d'autorisations, d'adjudications et de services publics, ou pour réaliser des profits ou des avantages injustes en soi ou pour d'autres, ou bien dans le but d'empêcher ou de faire obstacle au libre exercice du vote ou de procurer des votes à soi-même ou à d'autres lors des consultations électorales ».

S'il fallait bien donner un cadre juridique indispensable à la répression des phénomènes criminels mafieux au nom du principe de légalité des délits et des peines cher à Beccaria, il n'en demeure pas moins que cette définition strictement formelle souffre de nombreuses apories. En effet, il apparaît qu'elle élude complètement la dimension sociopolitique du phénomène mafieux en ne tenant pas compte de ses formes, ses mythes, ses représentations et perceptions, autant d'éléments indispensables à la recherche politologique, notamment lorsqu'il s'agit de mettre en perceptive le phénomène mafieux avec les théories conspirationnistes d'un pouvoir occulte derrière les institutions politiques rationnelles-légales. Aussi, plus qu'une présentation juridique des mafias, notre étude doit commencer par s'interroger sur la puissance d'un mot, mafia, en tant que mythe sociopolitique d'une criminalité juste et légitime perpétrée par des hommes d'honneur.

Or, pour aller au-delà de la simple répétition du discours de acteurs, allant ainsi à l'encontre des précautions politologiques élémentaires, il convient dans un premier temps de revenir sur l'étymologie, ou plutôt les étymologies, du terme mafia, mot qui n'est d'ailleurs jamais usité par les mafieux eux-mêmes, dans le sens où, selon l'origine retenue, la perception et les connotations qui lui sont attachées varient de la plus vive détestation jusqu'à la glorification absolue. Trois catégories d'étymologies doivent alors être retenues : « les étymologies siciliennes »[1784], les étymologies étrangères, essentiellement arabes, et les étymologies que nous qualifierons de constructivistes ou de phénoménologiques.

1784 Clotilde Champeyrache, *Sociétés du crime. Un tour du monde des mafias* [2007], Paris, CNRS éditions, 2007, p. 20.

Les étymologies siciliennes ont d'emblée toutes un point commun celui de penser la mafia comme une organisation harmonieuse à la beauté proche de la perfection. C'est d'abord les termes palermitains de *Mafiusi* et *Mafiusa* qui renvoient autant la beauté physique qu'à la droiture morale qui sont souvent cités comme origines étymologiques du mot de mafia apparut dans les années 1860. Retenir cette étymologie comme Giuseppe Pitré[1785] par exemple confère à la mafia une connotation positive voire même laudative dans le sens où elle accrédite l'idée d'un système supérieur de valeurs lié à la perfection et à l'honneur sicilien. De ce point de vue, qui dénoncerait la mafia serait irrémédiablement un ennemi ou un traitre à la Sicile. Il résulte alors de cette origine ou de cette racine « semi-apologétique »[1786] que les mafieux sont vus comme des braves, des hommes courageux et droits luttant pour la défense de la Sicile et des Siciliens contre les envahisseurs. Un néologisme verbal, *mafiarisi*, signifie même se comporter de manière valeureuse ou se montrer brave ; une vision méliorative dans tous les cas.

Les origines arabiques, la Sicile fut sous domination arabe jusqu'à 1050 environ, du terme mafia sont quant à elles plus variables dans leurs connotations. Une racine méliorative d'abord avec le mot de *mo'hafat* qui signifie la sécurité, la tranquillité, la paix ou encore la protection. De même, le verbe *hafa* exprime l'idée de préservation tandis que le terme de *hafi* désigne celui qui est reconnaissant envers qui lui a procuré un avantage ou un bénéfice. Enfin, les adjectifs *hafu* ou *hofuat'* renvoient à l'idée de meilleure partie ou de couche supérieure, comme le terme de *mafiusa* dans l'étymologie sicilienne. A l'opposé, les termes de *mahysat* ou de *mahias* recouvrent une étymologie à connotation négative du mot de mafia dans le sens où ils expriment l'idée de fanfaronnade, de scélératesse ou de rodomontade. Enfin, *maenfil* exprime une idée de neutralité dans l'origine du mot mafia puisqu'il désigne un lieu de réunion ou une assemblée.

Enfin, reste l'étymologie que nous qualifions de constructiviste ou de phénoménologique dans le sens où elle participe d'une reconstruction mythologique *a posteriori* des origines du terme de mafia ; pour sa part Clotilde Champeyrache préfère parler « d'étymologies historicisées »[1787]. Ce type d'explication renvoie alors à l'association entre un fait historique, un événement, et l'apparition du mot de mafia dans le cadre, soit d'une défense de la Sicile contre l'occupant étranger ou l'envahisseur, soit de la construction étatique de l'Italie, dans tous les cas une connotation positive.

1785 Giuseppe Pietré, *Usi e costumi e pregiuidizi del popolo siciliano* [1889], Palerme, Nabu Press, 2010, 430 p.
1786 Clotilde Champeyrache, *op cit*, p. 23.
1787 *Ibid*. p. 25.

D'un côté les partisans de l'unité italienne attribuent l'origine du terme aux héros de la construction statonationale italienne comme Garibaldi ou Mazzini. En effet, les partisans de Garibaldi lors du *Risorgimento* s'illustrèrent en Sicile durant la célèbre expédition des Mille, *spedizione dei Mille*, où ils se cachaient dans les carrières de pierres de la région connues sous le nom de *mafie* d'où le terme de mafieux, c'est-à-dire des hommes d'honneur et des fervents patriotes vivant dans les *mafie*, fut tiré. Par ailleurs, l'origine du terme de mafia est attribuée à l'acronyme de MAFIA c'est-à-dire *Mazzini Autorizza Furti Incendi Avelonamenti*, Mazzini autorise le vol, les incendies et les empoisonnements. Or, il apparaît que si Mazzini fut bien un grand artisan et héros de l'unité italienne, c'était un Charbonnier, il s'avère qu'il ne fut en aucune façon un criminel de droit commun. Une autre explication, un autre acronyme semble pouvoir être retenu pour envisager l'origine du terme de mafia : *Morte A Francia, Italia Anela*, mort à la France, c'est le désir de l'Italie. De l'autre côté, on retrouve des origines construites autour de la défense de la Sicile et des Siciliens, de la « sicilianité », contre les occupations étrangères. Ainsi, Joseph Bonanno, mafieux Italo-américain, faisait remonter le mot de mafia au soulèvement du 30 Décembre 1283 dit des « Vêpres Siciliennes » lorsque, suite au viol d'une jeune fille par les occupants Angevins, la population s'était soulevée aux cris de *Ma Fia, Ma Fia* (ma fille, ma fille) poussés par la mère éplorée de la victime. Bref, dans tous les cas nous avons à faire à une reconstruction mythologique du passé à des fins politiques assumées.

Si l'origine, l'étymologie du terme de mafia est pour le moins incertaine, il n'en demeure pas moins que c'est en Sicile que les fondements organisationnels du phénomène mafieux doivent être recherchés avant d'envisager son développement en tant que pouvoir politique occulte aux États-Unis.

A – Les origines italiennes du paradigme mafieux :

Des différentes étymologies présentées, un point d'accord semble tout de même pouvoir être dégagé. En effet, il apparaît que ce fut bien en Sicile que la mafia vit le jour d'abord de manière quasi artisanale puis à la manière d'une entreprise criminelle hiérarchisée et structurée. Ainsi, les premiers mafieux, ou plus exactement leurs ancêtres immédiats, étaient les *gabellotti* palermitains qui rackettaient les grands propriétaires fonciers et agricoles siciliens et qui donnèrent naissance à la première aristocratie du crime dans l'île. Vers 1860, grâce au maintien des structures socio-économiques en Sicile malgré l'action révolutionnaire de Garibaldi, les *gabellotti* ajoutèrent progressivement à leurs activités de racket des fonctions d'agents électoraux. De cette manière, « ils

soutinrent ostensiblement les futurs députés afin de mieux les compromettre, si bien que seuls arrivèrent à la Chambre les hommes soumis à la mafia »[1788]. Dès lors, l'idée d'un pouvoir occulte en Italie qui se cacherait derrière les institutions politiques officielles devint un mythe conspirationniste des plus tenaces[1789]. Ainsi, dès ce moment, un mouvement de rationalisation et de professionnalisation des entreprises mafieuses allait voir le jour. Au plan organisationnel, une sorte de division sociale du travail criminel vit le jour avec le développement et l'intégration de mafias sectorielles : la mafia des boucheries ou la mafia des produits maraîchers par exemple. Par ailleurs, une pyramide hiérarchique formelle prit alors corps en s'articulant autour de la notion traditionnellement forte de chef, le *Patri Ranni*. En effet, en Sicile, terre insulaire au climat rude, les structures sociales, malgré les occupations successives, s'articulent de manière clanique, par les liens linéaires du sang, autour de la famille, unité de base de la société sicilienne, du clan et de la tribu. De ce point de vue, l'organisation « en familles », « en groupes » (*cosche*) et « en commission » (*consortiere*) de la mafia n'est que la transposition des structures sociales familiales traditionnelles dans le champ du crime organisé. Aussi, le chef mafieux tient un rôle primordial dans le maintien de la structure hiérarchique criminelle comme le père de famille sicilien dans son foyer, c'est pourquoi il doit faire preuve de qualités particulières : il doit être froid, audacieux, autoritaire, violent parfois mais, dans tous les cas, à l'écoute de sa famille car il demeure le garant de son unité. Il exerce également un contrôle social et de criminalité sur sa famille, sur l'organisation. A ce titre, Don Vito Cascio Ferro qui s'illustra particulièrement dans la lutte contre le fascisme en Italie et l'expansion internationale de la mafia, notamment vers les États-Unis (Saint Louis, Kansas City, New Jersey ou encore Chicago), fait figure du type même du chef de famille mafieux. Don Vito mit ainsi en place un système de racket, de blanchissement d'argent et de pots-de-vin, « une redevance fixe et préventive pour vivre tranquille »[1790], d'attributions d'avantages de toutes sortes, le tout à grande échelle. En fait, avec Don Vito, la mafia sort de l'artisanat pour accéder à la taille industrielle grâce à la mise en place généralisée de ce que, en paraphrasant Marcel Mauss, nous appelons une logique criminelle de dons et contre-dons, un service ou un avantage concédé par la mafia n'était jamais gratuit, il appelait une compensation en retour. Ainsi, le « prestige de Don Vito était inimaginable : les maires des villages lui baisaient les mains et les

1788 Michele Pantaleone, *Mafia et politique* [1962], tr. fr. A. M. Cabrini, Paris, Gallimard, 1965, p. 23.

1789 Sur le conspirationnisme en Italie contemporaine, on lira avec un intérêt particulier les travaux du politiste Hervé Rayner. Hervé Rayner, *Les scandales politiques, L'opération « Mains propres » en Italie* [2005], Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2005, 476 p. Ou encore, Hervé Rayner, « Les théories du complot dans les interprétations du terrorisme en Italie : la prégnance du point de vue cryptologique », in Gius Gargiulo, Otmar Seul (dir.), T*errorismes : l'Italie et l'Allemagne à l'épreuve des années de plomb (1970-1980)* [2008], Paris, Michel Houdiard éditeur, 2008, pp.162-193.

1790 Michele Pantaleone, *op cit*, p. 27.

personnages les plus distingués le vénéraient »[1791].

Parallèlement, Don Vito et la mafia virent d'un mauvais œil l'instauration du fascisme et d'un État policier en Italie sous le joug de Mussolini dans la mesure où ceci remettait en question les valeurs traditionnelles siciliennes d'omerta ou de vendetta. De même, la mise en place d'un système fasciste signifiait la disparition progressive des élections et donc de la possibilité pour la mafia d'exercer un contrôle sur celles-ci et, *in fine*, sur le pouvoir politique. De son côté, Mussolini, surtout après son voyage en Sicile en 1924, ne supportait pas qu'un contre-pouvoir de fait, criminel de surcroît, puisse faire de l'ombre à celui du *Duce*. En effet, durant ce voyage, Mussolini fut en quelque sorte vexé d'apprendre qu'il était alors placé sous la protection, c'est-à-dire en fait sous l'autorité, de Don Ciccio Cuccia, chef mafieux d'une région montagneuse de l'île. Comme piqué au vif qu'on put lui être supérieur, Mussolini engagea dès lors une répression de tous les instants contre la mafia qui finit par être quasiment éradiquée au moment de la chute du dictateur italien.

Cependant, la chute de Mussolini et la fin du fascisme en Italie ouvraient la voie à une période d'instabilité politique majeure qui marquait également le retour aux affaires de la mafia dans un rôle politique. Pourtant, ironie de l'histoire, alors que depuis la fin du XIXe siècle la Sicile avait exporté le paradigme mafieux aux États-Unis, la nouvelle mafia italienne née après la Seconde Guerre Mondiale fut en quelque sorte une mafia importée, c'est-à-dire une mafia composée d'Italo-américains émigrés depuis deux ou trois générations et largement imprégnés des habitus du gangstérisme américain, c'est le cas bien connu du célèbre mafieux Lucky Luciano.

> « L'encouragement à reconstituer les vieux groupes vint surtout, même durant la guerre, des représentant du gangstérisme américain, qui provenait lui-même en très grande partie d'anciens membres de la mafia d'origine sicilienne; ils prirent des contacts secrets avec leurs vieux amis de l'île, afin de les encourager à donner un coup de main aux Alliés à l'occasion du prochain débarquement. Le coup de main fut donné et plusieurs localités se virent dotées d'un maire appartenant à la mafia »[1792].

En somme, le paradigme mafieux trouve son origine en Sicile : racket organisé, corruption d'hommes politiques, ou encore omerta. Dès lors, en Italie comme aux États-Unis, la mafia allait engendrer la croyance en un pouvoir politique et économique occulte mais puissant et réel qui dirigerait secrètement le pays dans les coulisses. De ce point de vue, la mafia, en tant qu'organisation criminelle officiellement secrète et/ou inexistante mais bien connue de la population

1791 Michele Pantaleone, *op cit*, p. 28.
1792 *Ibid*. p. 41.

commerçante notamment, allait alimenter les fantasmes d'un pouvoir occulte derrière les institutions politiques officielles en lien avec les thèses du complot aux États-Unis.

B – Des liens complexes et inextricables entre mafia, politique et économie favorisant la formulation de théories du complot : l'idéal-type new-yorkais

Avec l'arrivée massive d'immigrants Italiens aux États-Unis depuis les années 1820, la question de l'importation des modèles sociaux méditerranéens allait soulever la problématique mafieuse en différents thèmes. D'abord, « existe-il en vérité, à l'échelon national, une société secrète d'immigrants Italiens, une mafia, qui contrôle le banditisme en Amérique »[1793]? En d'autre termes, la mafia existe-t-elle réellement de manière organisée en tant que syndicat italo-américain du crime organisé à l'échelle nationale ou bien est-ce là une sorte de fantasme journalistique et judiciaire. Ensuite, y a-t-il eu, de la part des immigrants Italiens, une volonté délibérée d'introduire la mafia aux États-Unis ? Enfin, Les syndicats du crime italo-américains sont-ils réellement organisés sur le modèle sicilien des mafias ou est-on plutôt en présence d'un modèle hybride de criminalité organisée fruit du syncrétisme entre la culture sociale et délictueuse italienne et les habitus du gangstérisme américain ?

En effet, durant de nombreuses années, jusqu'au milieu des années 1960 en fait, il existait ce que le sociologue Américain Daniel Bell nommait « le mythe de la mafia »[1794] c'est-à-dire l'idée que « l'existence de la mafia serait à coup sûr une mirifique histoire mais que ni la Commission sénatoriale dans son rapport, ni Kefauver[1795] dans son livre n'ont apporté la moindre preuve réelle de l'existence de la mafia en tant qu'organisation effective »[1796]. Cependant, au cours des années 1950 et 1960, l'existence réelle de la mafia en tant qu'organisation criminelle allait progressivement être établie même si des sceptiques, comme Daniel Bell, continuaient à en réfuter l'effectivité. Ainsi, dès 1951, la Commission dirigée par le sénateur Kefauver dans son rapport d'enquête faisait état, « à l'échelle nationale, d'un syndicat du crime connu sous le nom de mafia dont les principaux chefs dirigent ordinairement les plus lucratives opérations de racket de leurs villes »[1797]. Pour la toute première fois l'existence de la mafia en tant qu'organisation criminelle structurée était mentionnée

1793 Francis A. J. Ianni, *Des affaires de famille. La Mafia à New York* [1972], tr. fr., Georges Magnane, Paris, Terre Humaine, 1981, p. 11.
1794 Daniel Bell, « The Myth of the Cosa Nostra », *The New Leader*, Vol. 26, 23 Décembre 1963, pp. 12-15.
1795 Le président de la Commission d'Enquête Sénatoriale sur le crime organisé aux États-Unis.
1796 Daniel Bell, « Crime as un American Way of Life », *The Antioch Review*, Vol. 13, Été 1953, pp. 131-154.
1797 Francis A. J. Ianni, *op cit*, p. 12.

de manière officielle. Plus tard, en 1957, le célèbre coup de filet réalisé par la police à Apalachin, dans l'État de New York, permettait d'arrêter ou d'identifier avec précision les participants d'une réunion des principaux chefs mafieux de la côte Est. Il fallut pourtant attendre 1963 et le fameux témoignage de Valachi pour qu'un ancien membre de la mafia, brisant la règle sacrée de l'omerta, en reconnaisse l'existence. Dès lors, les termes de Cosa Nostra ou de mafia, ainsi que les surnoms parfois loufoques des mafieux (Joey le fou, Sam le plombier ou Joe les Bananes), devinrent des thèmes très connus d'un large public notamment après l'investissement du phénomène mafieux par la culture populaire : chansons, films, livres, ou plus récemment des jeux vidéo, nous y reviendrons.

D'une manière parallèle, la révélation officielle de l'existence de la mafia donna lieu au fantasme conspirationniste, même jusque dans les plus hautes sphères du pouvoir, d'une force occulte dirigeant de manière secrète et structurée les États-Unis. En effet, un autre mythe de la mafia voyait alors le jour en tant qu'une seule et même organisation, dotée d'un chef unique, qui serait la véritable dirigeante économique, politique et sociale du pays dans la mesure où la mafia, par la corruption, le racket, les trafics en tous genres, tiendrait, en dernière analyse, l'Amérique, sa population, son économie et son personnel politique sous sa coupe. Ainsi, Edgard Hoover, reprenait la thèse du complot mafieux en décrivant la mafia comme suit :

> « il existe une fraternité criminelle dont les membres sont Italiens, soit de naissance, soit d'origine. Et, on a découvert qu'elle contrôle les plus importantes opérations de racket de beaucoup de nos plus grandes zones urbaines, travaillant souvent en liaison avec des malfaiteurs représentant les autres minorités ethniques. Elle opère à l'échelon national, avec des ramifications internationales; jusqu'à ces dernières années, elle a poursuivi ses activités dans un secret presque total. Elle fonctionne comme un cartel du crime, respectant son propre ensemble de lois, ayant sa propre justice et, ce faisant, elle contrecarre et usurpe l'autorité de l'appareil judiciaire légalement constitué »[1798].

De même, le criminologue Donald Cressey décrivait, alimentant lui aussi la thèse conspirationniste, la mafia comme une organisation à l'échelle nationale qui contrôlerait l'ensemble de la criminalité aux États-Unis.

> « Les membres de ces familles contrôlent, à l'exception d'une infime partie, a) tous les jeux clandestins aux États-Unis (actuellement évalués à 50 milliards de dollars par an, représentant un bénéfice de 15 milliards, b) virtuellement toutes les opérations usuraires des États-Unis, c) les importations de drogues, d) la plupart des établissements de Las Vegas dont ils sont propriétaires à moins qu'ils ne se cachent derrière des hommes de paille. De plus, ils se sont infiltrés dans les syndicats, ont organisé des filières leur donnant un certain pouvoir sur les législateurs à l'échelon des États et à l'échelon Fédéral, et ils exercent un contrôle

1798 J. Edgard Hoover, *The Challenge of Crime in a Free Society*[1967], Washington, Bureau des Éditions Gouvernementales, 1967, p. 192. http://www.ncjrs.gov/pdffiles1/nij/42.pdf

total sur un certain nombre d'entreprises licites (valant, dit-on, 10 milliards de dollars) »[1799].

En somme, l'établissement de l'existence officielle et réelle de la mafia allait jouer à plein dans l'imaginaire collectif et conspirationniste américain en tant que mythe d'un pouvoir occulte dirigeant secrètement les États-Unis[1800]. Voyons à présent, par-delà le mythe, la réalité du contrôle socio-économique et politique exercé par la mafia sur la ville de New York en commençant par rappeler les débuts, c'est-à-dire l'installation, de la mafia aux États-Unis. Nous reviendrons ensuite sur les théories conspirationnistes attachées à la notion de mafia au travers du pouvoir fantasmatique et fantasmagorique exercé par les représentations et les perceptions de la mafia dans la culture populaire : un pouvoir occulte omnipotent.

1°) L'immigration italienne et l'apparition des mafias

Entre 1820 et 1930, on estime de manière générale qu'environ 4,7 millions d'Italiens ont émigré vers les États-Unis. Cette immigration massive entraîna alors la constitution de « Petites Italies » dans les plus grandes villes américaines, notamment dans les villes portuaires de la côte Est. Aussi, on assistait alors à la constitution de ghettos italiens à la culture paroissiale fortement exacerbée qui rencontrait une réception favorable de la part de la culture politique communautariste américaine. De ce point de vue, ces « Petites Italies » se mirent à reproduire les schémas sociaux, les us et les coutumes importés d'Italie. En effet, à New York, dans la plus célèbre des « Petites Italies », on retrouve même, par analogie, ce que nous pourrions nommer une « Petite Sicile » dans Elizabeth Street et même une « Petite Palerme » dans certains immeubles de la rue où seuls des palermitains élurent domicile. Parfois, l'ensemble des habitants d'un village italien recréait leur communauté villageoise en occupant tous un même immeuble, une même rue ou section de rue. Sur le plan du crime organisé, l'apparition ou l'importation de la mafia, autant comme phénomène criminel que sociopolitique, ne résultait donc en rien d'une volonté délibérée ou d'un plan organisé mais de l'importation d'habitus délictuels, eux-mêmes issus du modèle familial sicilien, en tant que composants d'une culture donnée. En fait, la vie quotidienne des immigrés Italiens continuait à se dérouler comme s'ils vivaient toujours dans leur pays natal comme en témoignent les observations de Gaspare Cusumano sur la vie dans la 69ème East Street à New York (Upper East Side).

1799 Donald R. Cressey, « The Structure and Functions of Criminal Syndicates », *Task Force Report Organized Crime*, Washington, Appendice A, 1967, pp. 25-60.

1800 A titre d'exemple, la mafia est accusée par les théoriciens et les adeptes du complot d'avoir arrangé l'élection de John F. Kennedy à la Présidence ainsi que son assassinat ou le meurtre de Marilyn Monroe.

« La cohésion de la colonie est maintenue par la force des habitudes. Les hommes agissent comme s'ils étaient à Cinisi […] Cette influence est si forte qu'ils hésitent à porter d'autres vêtements que ceux auxquels ils étaient habitués. Il faut choisir entre le conformisme et l'ostracisme […] Cependant, leur trait le plus remarquable est un immense orgueil familial et, la cellule familiale ne comprend pas seulement les parents par le sang, mais, ceux qui sont rattachés à la famille par des liens rituels comme les mariages entre habitants d'un même village sont pratique courante. Cet orgueil familial devient en réalité un orgueil de clan.

Dans la colonie de Cinisi, il n'y a pas de partis politiques […] Le Cinisarien moyen, comme tous les étrangers, pense qu'un vote vaut 5 dollars. Le Cinisarien sait ce qu'est la corruption, à Cinisi il y en a beaucoup »[1801].

En somme, il en résulte un phénomène d'importation de traits culturels depuis l'Italie du Sud vers les « Petites Italies » américaines où des modèles sociaux, comme une conception étendue de la notion de famille, ou une conception de la justice sur le modèle de la vendetta, qui allait donner naissance, à la manière de processus émergents, à la constitution de nombreux petits groupes criminels organisés sur le modèle sicilien des mafias et non l'exportation de réseaux mafieux préalablement constitués en Italie et déjà assez puissants pour s'internationaliser. En effet, ce fut seulement à partir des années 1930[1802], grâce au trafic d'alcool durant la Prohibition, que les Italo-américains se mirent à régner sur le crime organisé aux États-Unis. Plus encore, le triomphe criminel des Italo-américains ne fut rendu possible que grâce à l'américanisation, certes partielle, de la seconde génération d'immigrés. Ainsi, ce fut un mouvement d'interprétation entre la culture criminelle mafieuse d'origine italienne et les habitus du gangstérisme américain qui accoucha du modèle hybride et original des syndicats du crime italo-américains, largement appelés, mais de manière abusive, du seul nom de mafia.

En effet, dans les années 1920, il n'existait pas à proprement parler de groupes mafieux italo-américains et ce fut la Prohibition qui permit leur montée en puissance. Ainsi, en vertu du XVIIIe amendement, la fabrication, l'importation et bien entendu la consommation d'alcool et de spiritueux furent interdites aux États-Unis. Or, cette règle nouvelle, loin de mettre un terme à la consommation d'alcool qui, même avec modération, était considérée comme un vice par des associations comme la Ligue Anti-Saloon ou le Mouvement des Femmes pour la Tempérance[1803], engendra une nouvelle source fort juteuse de profits pour les associations criminelles italo-américaines notamment. Le

1801 Gapare Cosumano cité *in* Robert E. Park, Herbert A. Miller, *Old World Traits Transplanted* [1921], New York, Ayer Co Pub, 1964, pp. 146-159.

1802 Francis A. J. Ianni, *op cit*, p. 77.

1803 Voir : Jed Dannenbaum, « The Origins of Temperance Activism and Militancy among American Women », *The Journal of social History*, Vol. 14, N° 2, 1981, pp. 235-252. Ruth Bordin, *Woman and Temperance: The Quest for Power and Liberty, 1873-1900* [1981], Philadelphie, Temple University Press, 1981, 221 p. Ian R. Tyrrell, *Woman's World/Woman's Empire : The Woman's Christian Temperance Union in International Perspective, 1880-1930* [1991], Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1991, 381 p.

trafic d'alcool, le *bootlegging*, conduisit dans les faits à l'organisation accrue de réseaux mafieux en vue de la fabrication et de l'importation puis, ensuite, de la distribution des produits prohibés : le whisky ou les vins. « Ce nouveau marché donna aux mafiosos émigrés la première occasion de travailler ensemble pour conquérir pouvoirs et profits »[1804]. Aussi, les installations vinicoles possédées par des immigrés italiens furent transformées en distilleries clandestines au cœur de la « Petite Italie », quartier délaissé par les forces de police. De même, les policiers fermaient largement les yeux sur les trafics d'alcool dans le sens où la consommation de celui-ci leur apparaissait comme une pratique quasiment normale ou relevant de la norme sociale. Vers 1925, un tournant décisif survint qui donna véritablement naissance à des réseaux mafieux italo-américains organisés dignes de ce nom. Sous l'impulsion de la seconde génération d'immigrés, on assista à un processus de désenclavement des ghettos qui donna lieu à un syncrétisme original entre les habitus criminels importés d'Italie et ceux du gangstérisme américain. Aussi, à Brooklyn apparaissait une organisation, *L'Unione Siciliana*, qui réunissait les principaux chefs mafieux du Comté à telle enseigne que « vers la fin des années 1920, cette association avait tous les traits culturels et organisationnels d'une nouvelle mafia aux États-Unis »[1805].

Dès les années 1930 en effet, les Italo-américains se mirent à dominer le milieu du crime organisé aux États-Unis grâce à une organisation structurée autour du modèle sicilien de la famille élargie unie par des liens du sang (mariages, filiation) et de parrainages forts qui firent de l'entreprise criminelle une véritable affaire de famille. Pourtant, « à mesure que progressait l'acculturation, les activités illicites prirent des formes de plus en plus américaines et, à la longue, se confondirent avec la frange marginale des affaires licites »[1806]. En effet, avec la troisième et la quatrième génération d'immigrés Italiens l'américanisation est telle que ceux-ci délaissèrent peu à peu le monde du crime organisé pour des professions légales et honorables comme professeur ou médecin. Comme les Irlandais ou les Juifs avant eux, il semble que le processus décrit par Daniel Bell[1807] d'une criminalité organisée comme moyen temporaire d'ascension sociale et d'enrichissement donnant lieu à un grand prestige social et à un haut degré de respectabilité pousse, de manière paradoxale, les familles italo-américaines à délaisser le milieu du crime organisé. Voyons, sans attendre comment de manière concrète agissaient les mafias new-yorkaises au travers de l'exemple de la famille Lupollo.

1804 Francis A. J. Ianni, *op cit*, p. 86.
1805 *Ibid*. p. 90.
1806 *Ibid*. p. 94.
1807 Daniel Bell, *art cit*, pp. 12-15.

2°) Le contrôle social, politique et économique exercé par la famille Lupollo sur la ville de New York

La famille Lupollo, ou plus exactement le clan Lupollo, est difficile à saisir dans la mesure où elle se confond non seulement avec une organisation criminelle vaste et structurée mais aussi avec un large tissu familial de quatre lignages (les Lupollo, les Salemi, les Alcamo et les Tucci) entremêlés par les alliances, les mariages et les parrainages ; une « famille déployée » selon l'heureuse expression du sociologue Donald Pitkin[1808]. Ces quatre lignages complexes occupent l'ensemble des postes de directions et de pouvoirs soit dans les activités légales soit dans les opérations illégales de l'affaire de famille ; ces deux catégories d'occupations étant strictement cloisonnées sauf au plus haut niveau où seul le chef de famille, Giuseppe Lupollo puis son fils Joey, ont à connaître de l'ensemble des affaires. Giuseppe Lupollo faisait ainsi partie de la première génération d'immigrants Italiens, il naquit en Sicile dans le village célèbre de Corleone et débarqua aux États-Unis en 1902 avec sa femme et ses deux fils, Joe (Giuseppe Jr.) et Charley (Calogero) où il s'installa à Mulberry Street, cœur historique de la « Petite Italie » new-yorkaise. Guiseppe développait alors une activité légale, un magasin d'importation de produits de italiens (vins, huiles d'olives, etc.), ainsi qu'une occupation semi-légale d'usure. Peu à peu, l'activité usuraire allait prendre le pas sur son commerce ce qui allait conférer une sorte d'emprise sur le quartier à Giuseppe. En effet, dispensant ses obligés du paiement d'intérêts ou d'une partie du recouvrement des sommes avancées, Giuseppe obtenait un intéressement ou des parts dans les affaires de ses clients de sorte que, vers 1910, il comptait des intérêts dans la majeure partie des entreprises de Lower East Side. En parallèle, « Giuseppe Lupollo donna le départ à l'affaire familiale des jeux en montant une succursale de la loterie italienne qui fut le précurseur du racket des nombres »[1809]. Vers 1915, Giuseppe correspondait à l'image véhiculée par *Le Parrain* dans la culture populaire dans le sens où le contrôle économique et social de fait qu'il exerçait sur la « Petite Italie » était devenu très important. Il était l'homme à qui il fallait s'adresser pour un service, un prêt pécuniaire même infime[1810] mais aussi, sous peine de représailles, envers qui il fallait s'acquitter des dettes contractées. Ainsi, une sorte de respect empreint de crainte peut résumer à merveille l'attitude et le sentiment de la population de la « Petite Italie » vis-à-vis de Guiseppe Lupollo.

1808 Donald Pitkin, *Land Tenure and Familly Organization in an Italian Village* [1954], Cambridge, Harvard Press University, 1954, p. 114. Également: Donald Pitkin, « Land Tenure and Familly Organization in an Italian Village », *Human Organization*, Vol. 18, 1960, pp. 169-173.

1809 Francis A. J. Ianni, *op cit*, p. 100.

1810 Jusqu'en 1920, des prêts de dépassant pas 50 cents étaient monnaie courante. Pourtant, les taux d'intérêts étaient exorbitants; l'un des enquêtés de Ianni raconte que chaque mercredi il empruntait 2 dollars à Giuseppe pour lui en rendre 2,5 le samedi suivant, soit un taux d'intérêt de 25%.

Dans les années 1920, la famille Luppolo transféra ses activités tant licites qu'illicites depuis Manhattan vers le quartier à forte population italo-américaine de Brooklyn dans le but d'étendre le pan criminel de l'organisation ; but qu'elle atteignit avec succès. En effet, outre l'extension des activités usuraires et relatives aux jeux d'argent, la famille Lupollo se montra précurseur dans l'une des activités les plus rentables des mafias contemporaines : le ramassage des ordures ménagères. Parallèlement, profitant du contexte de la Prohibition, la famille se lança dans le *bootlegging* c'est-à-dire la distillation, la production puis, un peu plus tard, la distribution d'alcool de contrebande, le tout sous l'œil bienveillant des forces de l'ordre corrompues par l'argent des Lupollo.

Dans les années 1930, la fin de la Prohibition obligea la famille Lupollo, au même titre que les autres familles italo-américaines du crime organisé des États-Unis à abandonner leurs activités de *bootlegging* pour le trafic de drogue ou la prostitution. Pour les Lupollo, ces années signifièrent le désenclavement des ghettos italiens et le tissage de relations d'affaires avec le milieu politique new-yorkais et washingtonien au sein du Parti Démocrate[1811], notamment grâce aux relations de Philippe Alcamo dit Oncle Phil. En parallèle, les années 1930 puis 1940 marquèrent le début du développement régulier des salles de jeux clandestines, ou « roues » dans le jargon mafieux (Poker, Zigane), avec environ 8 succursales à New York dans les années 1970[1812], des paris sportifs, *bookmaking* (courses de chevaux, de lévriers ou matchs de boxe) en toute impunité dans la mesure où ceux-ci étaient considérés comme largement inoffensifs pour la société. En effet, « la police avait tendance à considérer le jeu comme un vice social mineur qui, lorsqu'il s'exerçait à la bourse de valeurs, ne choquait personne. Les gens jouent de leur propre initiative et l'organisateur des jeux fournit simplement un service à un public qui réclame ce service »[1813]. De plus, l'activité usuraire devint progressivement la plus développée des activités illégales de la famille, notamment dans son lien avec les jeux. En effet, la famille Lupollo proposait aux joueurs ruinés ou insolvables de leur avancer l'argent nécessaire au remboursement de la dette de jeu ; ce faisant elle était doublement gagnante dans la mesure où, en plus du recouvrement de la somme initiale, elle percevait des intérêts sur le prêt usuraire consenti. Par ailleurs, cette activité usuraire permit à la famille Lupollo

1811 Lors des élections à la mairie de New York de 1969, la famille Lupollo apporta ainsi tout son soutien (licite et illicite) au candidat Italo-américain Mario Procaccino lors des primaires démocrates puis lors de l'élection à proprement parler face au candidat Républicain John Marchi (22%) et au Libéral sortant John V. Lindsay (42%) qui remporta l'élection ; Procaccino ne récoltant que 36% des suffrages exprimés. De manière largement anecdotique, il convient de relever que Linsday fut élu, en 1966, à la mairie de New York sous la bannière Républicaine; en 1969, il fut réélu comme Libéral c'est-à-dire en tant qu'Indépendant, avant d'achever son mandat, en 1973, sous l'étiquette du Parti Démocrate qu'il avait rejoint en 1971 suite à des désaccords politiques avec Richard Nixon.

1812 Francis A. J. Ianni, *op cit*, p. 139.

1813 *Ibid.* p. 137.

d'acquérir des parts dans les plus grandes sociétés légales new-yorkaises en échange de facilités de paiement ou de recouvrement des sommes avancées. Même, la famille ouvrit dans les années 1950 deux sociétés écrans, la *Brooklyn Eagle Reality* et la *New York Investor's Service*, afin de blanchir l'argent issu des jeux pour le réinvestir dans les affaires licites de la famille : une chaîne nationale de boulangeries ou des entreprises de transports. Enfin, toujours dans les années 1950, la famille Lupollo allait tisser des liens familiaux, mariages et parrainages, avec d'autres familles italo-américaines du crime organisé dans les villes de Washington, de Kansas City ou encore de Las Vegas et également acquérir des biens immobiliers en Arizona, en Floride ou en Californie.

En somme, par le contrôle social, économique et même politique qu'elle exerce sur New York et les principales villes des États-Unis, Al Capone à Chicago par exemple[1814], la mafia allait nourrir le mythe populaire d'une force occulte, d'une société secrète italo-américaine criminelle qui dirigerait secrètement les États-Unis sur les plans économiques et politiques. Plus encore, le fonctionnement interne de la mafia, la Commission des cinq familles de New York, ainsi que son organisation clanique sur un corpus de valeurs articulé autour de la notion de secret, la loi de l'omerta, allaient définitivement convaincre la population américaine que « les syndicats du crime italo-américains étaient alliés dans une conspiration d'ampleur nationale »[1815].

3°) Les cinq familles de la Commission : le crime organisé à New York après 1930

Comme la réunion d'Apalachin, dont nous avions fait mention plus haut, le laissait suggérer, l'idée qu'une sorte de gouvernement occulte mafieux dirigerait secrètement les États-Unis au plan économique et politique est largement ancrée dans la culture populaire au travers des cinq noms des plus grandes familles italo-américaines du crime organisé de New York. En effet, en 1931, les principales familles décidèrent de mettre un terme à la guerre interne qu'elles se livraient pour contrôler la manne financière des jeux ou du trafic d'alcool en créant une Commission chargée de définir des secteurs d'activités ou des territoires à chacune des plus grandes familles et ainsi pacifier les relations entre elles. Dès lors, cette Commission apparut comme une sorte de super-comité occulte tirant dans l'ombre toutes les ficelles d'un pouvoir de façade : l'idée d'une grande conspiration mafieuse était alors lancée.

1814 André Kaspi, *Les États-Unis au temps de la prospérité* [1980], Paris, Hachette, 1994, pp. 269-310.
1815 Francis A. J. Ianni, *op cit*, p. 129.

A ce stade de l'analyse il n'est cependant pas question de s'étendre longuement sur les péripéties qui jalonnèrent la tumultueuse histoire des cinq grandes familles new-yorkaises, mais simplement d'en tracer dans les grandes lignes un portrait afin de comprendre comment leurs actions ont pu donner lieu à des théories du complot. De ce point de vue, présentons alors, dans cet ordre les familles Gambino, Genovese, Colombo, Lucchese et Bonanno.

La famille Gambino, fondée par Vincent Mangano, fut sans conteste la plus puissante des familles de la Commission dans la mesure où ses activités diversifiées étaient organisées de manière rationnelle afin de maximiser les profits. En effet, la famille Gambino contrôlait la majorité des syndicats de travailleurs new-yorkais, le bâtiment notamment, et maintenait ainsi par la terreur un semblant de paix sociale ou salariale en évitant ou en brisant les grèves. Par ailleurs, la famille Gambino pratiquait des prêts pécuniaires à des taux très élevés (*Loan-sharking*), elle contrôlait d'innombrables salles de jeux clandestines et se trouvait également à la tête d'un réseau étendu de prostitution ainsi que de trafic de drogue. Pourtant, dans l'imaginaire collectif new-yorkais, la famille Gambino demeurait attachée aux personnes de Carlo Gambino et de Paul Castellano largement dépeints comme des sortes de « psychopathes »[1816] incontrôlables et capables de tuer sans la moindre raison.

La famille Genovese fut quant à elle fondée par le célèbre mafieux Lucky Luciano dont le rôle dans la réintroduction ou la renaissance de la mafia en Italie après la Seconde Guerre mondiale n'est plus à établir[1817]. La famille Genovese développait ses activités de « service » dans l'enlèvement contre rançon pour autrui moyennant intéressement et le meurtre à gage tout au long de son existence. Parallèlement, elle tissa des liens étroits et profonds avec le milieu politique et judiciaire de la côte Est qu'elle corrompait largement de sorte que Frank Costello, chef de la famille, était surnommé « le Premier Ministre de la Pègre »[1818] par ses pairs. En outre, même après la fin de la Prohibition en 1933, la famille Genovese poursuivit ses activités dans le trafic d'alcool qu'elle étendit vers 1959 à celui de la drogue. Enfin, la famille Genovese était la famille d'origine de Velachi qui fut, en 1963, le premier mafieux à briser la loi de l'omerta en reconnaissant officiellement l'existence de la mafia.

1816 Christopher Hoddap, Alice Van Kannon, *op cit*, p. 283.
1817 Michele Pantaleone, *op cit*, pp. 42-58.
1818 Christopher Hoddap, Alice Van Kannon, *op cit*, p. 284.

La famille Colombo, ou famille Profaci avant 1962, développa des activités s'articulant autour des blanchisseries, des entreprises de transport et de location de camions, du secteur du bâtiment, des cimenteries notamment, la corruption de marchés publics, dans l'enlèvement et le retraitement des déchets ménagers ainsi que de la réalisation de films pornographiques et la prostitution. Dans la culture populaire, la famille Colombo reste associée à la chanson de Bob Dylan *Joey*[1819] qui raconte de manière largement édulcorée et romancée la vie de « Crazy » Joe Gallo.

La famille Lucchese, ou famille Gagliano avant 1953, était très largement impliquée dans le trafic de stupéfiants, le racket des syndicats ouvriers et autres extorsions ainsi que dans les contrats d'assassinats. La famille Lucchese était réputée pour être extrêmement riche car elle réalisait grâce au sens inné des affaires de son chef, Gaetano « Tommy Brown » Lucchese, de très gros profits. Ce dernier jouissait également d'un prestige immense au sein de la Commission puisqu'en 44 ans à la tête de sa famille il ne fut jamais ni inquiété ni mis en cause dans quelque affaire criminelle que ce soit. Néanmoins, après la mort de Gaetano Lucchese, la famille subit de nombreux revers notamment lorsque des membres hauts placés furent inculpés pour trafic d'héroïne en lien avec la *French Connection*[1820]. Dans les années 1980, les rapports de la famille Gambino avec les quatre autres se dégradèrent tant et si bien qu'Amuso et Casso, les deux chefs de la famille Lucchese, durent se réfugier dans la clandestinité et ainsi diriger la famille par le biais d'intermédiaires. Ils décidèrent alors d'éliminer tous ceux qui pouvaient s'avérer dangereux pour l'organisation ou tous ceux qui pouvaient devenir des informateurs potentiels ou des rivaux. Dès lors, de sanglantes exécutions s'ensuivirent qui poussèrent certains membres de la famille, pour sauver leur vies, à devenir des informateurs de la police.

La famille Bonanno, enfin, fut fondée par Giuseppe Bonanno un immigrant Sicilien arrivé aux États-Unis en 1926 pour fuir la dictature fasciste de Mussolini. Cependant, cette famille bien qu'à l'origine de la formation de la Commission fut peu influente notamment en raison de la volonté de Salvatore, le fils de Giuseppe et *capo di tutti capi* (le chef de tous les chefs, c'est-à-dire le chef de la Commission), de sortir sa famille du milieu du crime organisé après le décès de son père. Les activités de la famille étaient très diversifiées : construction et transport de matériaux, immobilier et parkings, cimenteries, aciéries, restauration, jeux clandestins (*bookmaking*), pornographie et

1819 Bob Dylan, « Joey », *Desire* [1975], New York, Columbia Records, 2003, Piste 6, 11.05 min.
1820 Christopher Hoddap, Alice Van Kannon, *op cit*, p. 285.

prostitution, racket, prêts usuraires, assassinats et trafic de drogue. En 1968, la famille dirigée alors par Joe Bonanno dut subir une forte répression de la part des autres familles qui obligea Joe à se réfugier en Arizona car son plan de tuer les chefs des familles rivales de New York et du New Jersey avait échoué.

En somme, il apparaît que les familles de la Commission exerçaient un contrôle social, économique et politique sur la ville de New York qui alimenta les théories populaires conspirationnistes d'une organisation criminelle occulte dirigeant secrètement les États-Unis ; plus encore, lorsque le culte du secret et une organisation clanique fermée sont les valeurs de base de l'organisation mafieuse.

4°) Les valeurs de la mafia, un système de normes propice au développement d'interprétations conspirationnistes

La mafia, comme toute organisation sociale, repose sur un corpus original de normes et de valeurs qui permet de maintenir la cohésion à l'intérieur du groupe. Ainsi, trois règles fondamentales apparaissent comme la base de l'organisation mafieuse : la loyauté familiale, l'honneur ou le courage et, enfin, le culte du secret. Le ferment commun de ces trois principes fondamentaux réside dans l'idée de confidentialité, de fermeture ou de repli clanique dans la clandestinité et l'opacité nécessaire et inhérente aux activités illégales mais qui induit également le soupçon conspirationniste. En effet, ce qui est caché intrigue et le corpus de valeur de la mafia incite dès lors, qui n'en fait pas partie ou n'en maîtrise pas les codes, à subodorer un pouvoir occulte synarchiste dirigeant les États-Unis.

L'organisation clanique de la mafia tient en tout premier lieu à l'importation par la première génération d'immigrants Italiens de l'importance de la notion de famille dans la culture méditerranéenne considérée de manière large, au-delà de la famille nucléaire, aussi bien horizontalement (mariages et alliances) que verticalement (filiation), et même de manière conglomérale (parrainages). Cette conception d'une « famille déployée »[1821], ce modèle familial, permet de ce point de vue, « une fusion des intérêts personnels et sociaux avec les intérêts économiques »[1822]. En effet, une famille mafieuse repose sur une chaîne d'autorité où le Chef de

1821 Daniel Pitkin, *art cit*, pp. 169-173.
1822 Francis A. J. Ianni, *op cit*, p. 207.

famille dispose toujours du dernier mot dans la mesure où il jouit non seulement d'un grand respect mais aussi, au sens wébérien, d'une légitimité traditionnelle incontestable. Plus qu'un véritable pouvoir, le chef de famille jouit d'une autorité fondée sur un mélange de légitimité charismatique et traditionnelle proche du patrimonialisme avec tout de même des accents patriarcaux. Ainsi, si le chef mafieux dispose incontestablement d'une « administration » placée directement sous son contrôle et ses ordres, c'est l'aspect patrimonial, il n'en demeure pas moins qu'il partage tout de même la domination avec des structures d'autorités non pas concurrentes mais congruentes, c'est l'aspect patriarcal. A titre d'exemple, au sein de la famille Lupollo si Joe est bien le chef incontesté de la famille, il n'en demeure pas moins que l'Oncle Phil dispose lui aussi d'une certaine autorité *ratione materiae* issue de ses connexions avec le milieu politique Démocrate de la côte Est[1823]. Il en résulte alors que la famille mafieuse est avant toute chose un système social qui superpose une organisation criminelle formelle avec des liens sociaux forts, mariages filiations et parrainages, qui assurent un véritable contrôle social au sein même de la famille par des structures d'autorités complexes et enchevêtrées. Aussi, comme le montre le paradigme simmelien, les mafias comme toutes les sociétés secrètes sont à la fois des structures d'intégration et de coercition. De ce point de vue, il apparaît largement excessif de réduire, comme le fait Donald Cressey, une famille mafieuse à une organisation purement formelle « définie comme une unité sociale qui a été délibérément conçue et construite pour atteindre un ensemble d'objectifs déterminés »[1824].

> « Là où il y a des situations spécifiques mais intégrées pour un Conseil d'Administration, des Présidents, des Vice-Présidents, des cadres, des chefs d'équipes, des contres-maîtres et des ouvriers, il y a une organisation économique. Là où il y a des situations spécifiques mais intégrées par des législateurs, des juges, des administrateurs de justice criminelle, il y a une organisation politique. Comme les grandes entreprises licites, la Cosa Nostra présente ces deux sortes de situations, ce qui en fait à la fois une organisation économique et un gouvernement »[1825].

Cependant, contrairement à ce qu'affirmait Cressey, la rationalisation de l'organisation mafieuse, le caractère volontaire et conscient de leur formation en tant qu'éthique de responsabilité n'est absolument pas établie dans le sens où il n'existe pas un organigramme figé ou une série de procédures formelles, si ce n'est certains rituels de politesse ou de respect vis-à-vis des générations anciennes, dans une famille mafieuse. Au contraire, l'organisation mafieuse repose sur un syncrétisme entre une organisation sociale traditionnelle importée d'Italie, la solidarité mécanique ou l'esprit de clan et des habitus issus du gangstérisme américain qui fait de la famille « une sorte de

1823 Francis A. J. Ianni, *op cit*, p. 191.
1824 Talcott Parsons, *The Social System* [1951], Londres, Routledge, 1991, p. 17.
1825 Donald R. Cressey, *Theft of the Nation* [1969], New York, Harper and Row, 1969, p. 110.

personne morale » à laquelle « les individus doivent toujours se soumettre à ses désirs, à ses projets et à ses ambitions »[1826].

De cette conception de la famille, en tant qu'unité sociale d'autorité et organisation criminelle, découle la deuxième règle fondamentale de la mafia : l'honneur et le courage. Cette règle, bien que complémentaire à la première, revêt une nature différente dans le sens où on pourrait sans risque la qualifier de règle de représentation plus que de règle de fond. En effet, cette idée d'honneur, de courage s'apparente plus à une forme d'hexis, voire même d'habitus, à une manière d'être ou une posture servant à affirmer sa virilité, voire même son machisme, vis-à-vis de l'extérieur et des autres membres de la famille. En fait, il s'agit d'affirmer publiquement une image « viriliste », machiste, qui suscite le respect tant au sein qu'à l'extérieur de la famille[1827]. A l'inverse, faillir à cette règle engendre, à l'intérieur de la famille, moqueries et quolibets tandis qu'à l'extérieur ce manquement rejaillit sur l'ensemble de la famille dont l'honneur collectif est atteint (holisme). Ainsi, les mérites, ou les échecs, individuels sont évalués par et à l'aune du groupe de sorte qu'une réputation individuelle n'a de valeur en elle-même que vis-à-vis de la société dans son ensemble, la famille mafieuse. De manière secondaire, cette règle de l'honneur se trouve liée avec la troisième règle fondamentale du corpus de normes mafieux : la loi du silence ou l'omerta. En effet, mourir avec honneur, c'est-à-dire sans révéler d'informations capitales ou vitales sur les activités criminelles de la famille à la police, à la justice ou à d'autres familles, fait partie du « contrat social »[1828] mafieux.

La troisième et dernière règle fondamentale de la mafia est donc le culte du secret et du silence ; loi qui, à elle seule, suffit à alimenter les fantasmes conspirationnistes. En effet, les affaires de la famille, notamment les affaires illégales, doivent rester, et le cas échéant se régler, dans la famille. Cette règle absolue du secret se traduit d'abord en termes de genre par l'exclusion totale de la gente féminine, épouses et filles, des affaires illicites et des secrets de la famille. Deux raisons majeures à ceci sont évocables. D'abord, en cas de divorce ou de séparation, les femmes pourraient révéler de précieuses informations sur l'organisation criminelle à la police ou à la justice, une façon pour elles de se venger. Ensuite, il apparaît que l'ignorance des affaires de la famille protège les

1826 Francis A. J. Ianni, *op cit*, p. 226.

1827 A titre d'exemple, être un « homme à femme » engendre le respect tandis qu'être célibataire donne lieu à moqueries. Plus encore, Paul Castellano, chef de la famille Gambino à New York, perdit une grande partie de son prestige et de son autorité sur la famille lorsqu'il révéla que pour remédier aux « faiblesses » dues à son âge et satisfaire sa jeune maîtresse, il avait eu recours à un implant pénien.

1828 Francis A. J. Ianni, *op cit*, p. 212.

femmes des pressions éventuelles ou des interrogatoires policiers dans la mesure où, ne sachant rien, elles ne pourront rien révéler ; mieux encore, étant au courant de leur ignorance la police ou la justice laisseront les femmes vivre sans les inquiéter. Par ailleurs, cette règle de l'exclusion des secrets touche aussi des hommes de la famille. En effet, comme dans toute société secrète, il peut y avoir plusieurs niveaux de secrets, ce qui, de manière générale, exclut les membres secondaires de la famille. Ainsi, à l'exception du chef de famille, ou de ses plus proches parents, les autres membres ne détiennent que certaines informations sur le secteur d'activité dont ils ont la charge. La sectorisation et l'hyper-cloisonnement des activités criminelles, que nous avions déjà soulignés, prennent ici tout leur sens. Si un individu trahit l'omerta, les informations qu'il fournira seront certes utiles pour démanteler un pan de l'activité illégale de la famille mais en aucune façon à même de détruire l'organisation mafieuse dans son ensemble. Enfin, cette règle du secret se traduit, s'exprime, par un langage codé, ésotérique qui clive entre les initiés et les non-initiés. Cette logocratie venant bien entendu surajouter au développement d'une suspicion conspirationniste exprimée par les non-initiés. Donnons, à titre illustratif, quelques exemples. Le terme de *Cosa Nostra* suffit à lui seul à résumer l'esprit du langage ésotérique mafieux. Littéralement « notre affaire », cette formule est celle la plus souvent utilisée par les mafieux, rappelons que le mot de mafia de l'est jamais, pour désigner l'organisation criminelle. De même, de nombreux termes ou expressions en italien viennent s'inscrire dans le langage mafieux ce qui le rend plus suspect encore aux yeux des populations américaines. Ainsi, le *Capo di capi tutti* (le chef de la commission, le *Don* (le chef), le *Capi di capi re* (le chef « à la retraite » ou retiré des affaires), le *Capo bastone* ou le *Sotto capo* (le bras-droit du chef ; souvent son fils) ou encore le *Consigliere* (le conseiller du chef) sont autant de termes mystérieux qui alimentent les théories du complot et le nativisme.

En somme, la mafia, autant par ses activités criminelles que par son mode d'organisation alliant la rationalisation des habitus du gangstérisme américain avec des traits culturels et organisationnels issus d'Italie du Sud ou de Sicile alimente le fantasme conspirationniste d'une engeance occulte et omnipotente qui dirigerait et présiderait secrètement aux destinées des États-Unis. De cette manière, l'existence, l'ancrage et l'ampleur de phénomènes criminels de types mafieux se révèlent à l'analyse un élément décisif, un terreau favorable à la production de théories de complot et d'une culture de la conspiration aux États-Unis comme en Italie. Plus encore, les représentations de la mafia dans la culture populaire en tant qu'organisation toute puissante alimentent à leur tour le mythe d'une synarchie et d'une conspiration ouverte contre les États-Unis et

leurs populations.

C – La mafia dans la culture populaire, un pouvoir criminel occulte et omnipotent : impacts et représentations

« L'implication réelle des criminels Italo-américains dans le milieu du crime organisé a souvent été éclipsée par leur contrepoids fictionnel. Il est rare qu'une conspiration réelle donne lieu à une théorie du complot. Cependant, il est clair que la culture populaire joue un rôle important dans le développement, l'élaboration et le renforcement des théories de la conspiration mafieuse. Al Capone le trafiquant a rapidement laissé la place à "Al Capone" le personnage des *Incorruptibles*, ou à Tony Camonte dans *Public Enemy* »[1829].

En effet, dès les années 1920, une relation symbiotique triangulaire, un phénomène de circulation circulaire d'auto-implémentation, semblait s'instaurer entre le milieu italo-américain du crime organisé, le cinéma de gangster et le public, l'opinion publique dans la mesure où, dès les premiers films, les réalisateurs allaient revendiquer une part certaine d'authenticité de leurs scénarios. Ainsi, le célèbre cinéaste David W. Griffith, réalisa en 1912, soit trois ans avant *The Birth of a Nation*, un film intitulé *The Musketeers of Pig Alley*[1830] (*Les mousquetaires de la ruelle des cochons*) dans lequel il expliquait que de vrais gangsters avaient non seulement joué mais, qu'en plus, ils avaient occupé le rôle de conseillers techniques pour les scènes de fusillades. Aussi, à mesure que les réalisateurs tentaient d'incarner des mafieux de cinéma qu'ils croyaient de plus en plus proches de la réalité sociopolitique des vrais gangsters, que cela soit dans leurs attitudes, leurs vêtements ou leur langage, les mafieux authentiques se mettaient à mimer l'argot, l'hexis ou les méthodes musclées des acteurs. Le public, pour sa part, acceptait d'autant la fiction pour la réalité que les réalisateurs s'en revendiquait et que les mafieux la mimaient. Cette relation symbiotique allait plus loin encore lorsque, dans les années 1960, la série *Les Incorruptibles* et le film *Main basse sur la ville* mettaient en scène des mafieux supposément ultra-réalistes exerçant de fait un pouvoir criminel et occulte, économique et politique, sur la société. D'ailleurs, il suffit de se remémorer l'incrustation finale du film de Rosi pour se convaincre de cette volonté d'authenticité : « les faits et les personnages sont imaginaires mais la réalité sociale qui les produit, elle, est authentique »[1831]. En effet, dans ce film italien, mais largement diffusé auprès de la communauté Italo-américaine, Edoardo Nottola (Rod Steiger), mafieux notoire, dispose en définitive du pouvoir

1829 Lee Bernstein, « Mafia », *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, p. 542.
1830 David W. Griffith, *The Musketeers of Pig Alley* [1912], New York, General Film Compagny, 1912, 17 min.
1831 Francesco Rosi, *Main basse sur la ville* [1963], Paris, Éditions Montparnasse, 2008, 96 min.

économique et politique sur la ville de Naples en exerçant un contrôle social sur les populations pauvres par la corruption électorale, l'offre de gratification symboliques ou non, des recompositions politiques circonstancielles afin de se garantir le pouvoir et l'argent. Bref, le type même du film mafieux laissant penser qu'un pouvoir occulte avec son système de légitimité et de loyauté propre existe derrière les institutions politiques rationnelles-légales. En d'autres mots, le pouvoir réel serait exercé, en dernière analyse, par un clan mafieux, une famille criminelle conspirant contre les intérêts du peuple dans le but de se garantir pouvoir et richesse. Il s'agit là de caractéristiques typiques des mythes conspirationnistes modernes.

Néanmoins, ce fut, sans conteste, la trilogie du *Parrain*, et en particulier le premier opus[1832], qui diffusa dans l'opinion publique, dans la culture populaire, l'idée qu'une conspiration mafieuse globale, exerçant *in fine* l'ensemble des pouvoirs par des moyens occultes, dévoyés et criminels, dirigerait réellement les États-Unis. En effet, au-delà du monument cinématographique, la trilogie du *Parrain* appartient et concourt à la fabrication et à l'entretien du consensus culturel américain en envisageant la mafia comme une réalité sociopolitique exerçant un pouvoir réel sur les institutions politiques, judiciaires ou économiques américaines. Ainsi, dans le second volet de la trilogie, les liens entre la mafia et le milieu politique sont mis en scène au début du film (scène du baptême) lors de la rencontre entre John F. Kennedy, son frère Robert et sa femme Jackie avec l'avocat de la famille Corleone, Tom Haggen (Robert Duvall)[1833]. Le premier et le troisième opus, pour leurs parts, se focalisent plus sur l'affirmation du contrôle et de la régulation sociale et économique exercée non seulement par la famille Corleone mais surtout par la Commission.

En somme, par son corpus de valeurs et ses coutumes, ses agissement criminels et ses représentations dans la culture populaire, la mafia a donné naissance au mythe d'une conspiration globale exerçant un pouvoir occulte de fait sur les institutions politiques, financières, judiciaires et médiatiques américaines. L'existence d'une mafia importante, au même titre qu'un large tissu de sociétés secrètes, constitue donc une source structurelle de développement et d'enracinement dans l'opinion publique de théories du complot et d'une culture conspirationniste autour d'un pouvoir secret et/ou de l'établissement d'un Nouvel Ordre Mondial dans la mesure où les agissements, par définition secrets de ces groupes, d'autant plus qu'ils se rapprochent des cercles de pouvoirs, permettent la projection et la cristallisation des peurs, des fantasmes et des complotistes inhérentes à

1832 Francis Ford Coppola, *Le Parrain* [1972], Los Angeles, Paramount Pictures, 2008, 170 min.
1833 Francis Ford Coppola, *Le Parrain 2* [1974], Los Angeles, Paramount Pictures, 2008, 194 min.

un monde complexe globalisé désenchanté. Aussi, comme nous l'avons vu pour la mafia ou pour le Ku Klux Klan, les mass-médias jouent un rôle primordial dans la diffusion à grande échelle des théories du complot et dans le processus de fabrique du consensus culturel et de l'imaginaire politique collectif américain ; c'est le troisième fondement structurel du phénomène social conspirationniste aux États-Unis.

Chapitre 3 : Une culture populaire du complot. Le rôle des mass-médias dans la diffusion et la légitimation du conspirationnisme

Le cinéma, la télévision, les jeux et bien sur internet sont devenus, au fil du temps, et surtout depuis les années 1990 et 2000, de formidables machines à diffuser, à désenclaver et à légitimer les croyances conspirationnistes les plus puissantes. Cependant, il serait injuste et faux de dire que les nouvelles technologies de l'information et de la communication, les NTIC, ont créé, à elles seules, le phénomène conspirationniste postmoderne du XXIe siècle. En effet, si elles ont joué un incontestable rôle, à la manière d'une « cyber-caisse » de résonance, d'interface spatio-temporel accélérant la diffusion des thèses conspirationnistes, la mise en relation des adeptes du complot et la création de réseaux planétaires, il n'en demeure pas moins que le phénomène conspirationniste, au même titre que la rumeur, préexistait aux NTIC, sous forme de livres par exemple, et il n'a pas besoin d'elles pour exister, se développer et muter. Les NTIC ne sont en fait qu'un moyen d'accélération de la diffusion des théories du complot dans l'opinion publique ; elles ne sont pas responsables de leur existence. Cependant, elles sont tout de même bien plus qu'un simple moyen parmi d'autres. En effet, les NTIC, internet au premier chef, sont devenues, en particulier pour les citoyens enquêteurs, *le moyen* prioritaire et pratique de produire et diffuser en temps réel, l'échelle planétaire, des messages conspirationnistes ; le tout en jouissant d'une relative liberté et d'un substantiel anonymat.

Pourtant, la relation des leaders conspirationnistes et des adeptes du complot vis-à-vis des médias est ambivalente dans le sens où, d'un côté, les médias qualifiés d'officiels apparaissent comme des agents au service du complot global dénoncé et, de l'autre, ils se servent largement de ces supports afin de diffuser leurs propres messages et théories. Encore faut-il plus rigoureusement distinguer entre les différents supports médiatiques.

Les institutions médiatiques traditionnelles comme la télévision ou les grands quotidiens sont ainsi irrémédiablement rejetées, par les tenants du conspirationnisme, du côté des forces obscures qui dirigeraient secrètement le monde. De cette manière, internet semble retranscrire à merveille, de manière typique, l'ambivalence des NTIC du point de vue conspirationniste. En effet, d'un côté, internet apparaît aux leaders conspirationnistes et aux citoyens enquêteurs comme le lieu par excellence de liberté où la dénonciation du complot et les thèses conspirationnistes ont trouvé un terrain d'expression privilégié mais, de l'autre, le web est également soupçonné d'être un support,

une machine conçue et contrôlée par les maîtres secrets du monde afin de traquer, en un mot familier de « fliquer », chaque individu en temps réel, 24 heures sur 24[1834].

> « Internet et les théories du complot sont faits pour se rencontrer. Avec son habilité à relier des informations apparemment sans rapports, Internet est devenu le nouveau repère pour les théoriciens du complot, amateurs et professionnels, qui répandent leurs messages par millions à travers tous les canaux et les réseaux […] Mais, Internet n'est pas seulement fait pour les théories du complot : "*c'est* une conspiration" »[1835].

Enfin, il convient également de considérer l'autre face du miroir, c'est-à-dire les relations non plus entre les théoriciens du complot et les supports médiatiques mais la fascination ou la source d'inspiration que constituent, pour les médias, la télévision ou le cinéma, la littérature ou les jeux, les thèses et les fantasmes conspirationnistes. Ainsi, comme nous l'étudierons, ces derniers contribuent *in fine* à diffuser à grande échelle et ainsi, en jouant leur rôle de « fabrique du consensus » ou d'un imaginaire collectif, à légitimer ces théories auprès du grand public qui se retrouve alors baigné dans une culture populaire de la conspiration qu'il tend à assimiler. En d'autres termes, les mass-médias concourent à façonner une véritable socialisation conspirationniste.

I – Le discrédit des « médias officiels », agents au service du méga-complot

Afin d'éviter toute confusion ou interprétation trop extensive de nos propos, il convient de rappeler, de prime abord, que si l'ensemble des individus adoptant une attitude de méfiance voire de défiance à l'endroit des médias ne sont pas nécessairement des adeptes du conspirationnisme, il apparaît en revanche que tous les tenants du complot comme clef d'explication du monde se placent dans une attitude de rejet intégral des messages diffusés par les médias, au premier rang desquels la télévision. Néanmoins, il semble que ce discrédit général grandissant vis-à-vis de ceux que les leaders conspirationnistes et les citoyens enquêteurs qualifient de « médias officiels », c'est-à-dire le « petit écran » et de la presse écrire, ne soit pas étranger au regain de vigueur du phénomène conspirationniste aux États-Unis, et plus largement dans le monde, depuis les années 2000. Il existerait en quelque sorte une affinité élective entre le discrédit porté sur les médias et le développement et l'ancrage du paradigme conspirationniste.

1834 Afin d'illustrer ces propos liminaires, nous exposerons, plus bas, l'exemple des théories conspirationnistes autour de *Facebook* ; théories qui se développent sur internet lui-même.

1835 David P. Weimann, « Internet » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 347-348.

A – Le discrédit général des médias, le terreau du conspirationnisme. États-Unis – France, approche croisée

Avant d'expliquer la nature des griefs existants à l'encontre des médias, il nous a semblé indispensable de recourir, brièvement, aux méthodes quantitatives afin de dresser un bilan statistique, chiffré de ce désamour.

Selon une enquête réalisée au cours de l'année 2009 dans le cadre de son baromètre annuel relatif à la confiance des citoyens dans les médias, l'institut de sondage américain *Gallup* présentait les résultats suivants[1836] : 25% des citoyens adultes déclaraient faire « totalement confiance » (*Great Deal*) ou « plutôt confiance » (*Quite a Lot*) à la presse écrite tandis que seulement 22% déclaraient faire « totalement confiance » ou « plutôt confiance » aux informations provenant de la télévision. Si l'on affine quelque peu cette approche purement statique des résultats, un pic de défiance générationnel semble se dessiner autour des 30-49 ans qui déclaraient faire « totalement confiance » ou « plutôt confiance » aux journaux et à la télévision dans les proportions identiques de 16%. A l'inverse, et contrairement aux suppositions et pré-notions journalistiques parfois avancées, la jeune génération, les 18-29 ans, apparaissait comme moins défiante à l'encontre des médias. En effet, 49% des sondés de cette tranche d'âge déclaraient faire « totalement confiance » ou « plutôt confiance » à la presse écrite contre 24% à la télévision.

Outre cette approche générationnelle des résultats, une approche partisane semble également pertinente dans la mesure où elle révèle de fortes disparités autour du double clivage politique américain : Démocrates, Républicains et Indépendants et, surtout, libéraux, conservateurs et modérés. En termes d'affiliation, ou de non affiliation, partisane d'abord, il apparaissait que les Démocrates interrogés déclaraient à 33% faire « totalement confiance » ou « plutôt confiance » aux journaux contre 21% pour les Républicains et 20% pour les Indépendants. Pour ce qui concerne la télévision, 31% des Démocrates, 16% des Républicains et 18% des Indépendants interrogés déclaraient lui faire « totalement confiance » ou « plutôt confiance ». En termes d'affiliation idéologique à présent, le sondage montrait que 18% des conservateurs, 25% des modérés et 35% des libéraux interrogés déclaraient avoir « totalement confiance » ou « plutôt confiance » dans la presse écrite. La télévision, pour sa part, recueillait, dans les mêmes termes de confiance, 18% des conservateurs, 25% des modérés et 24% des libéraux interrogés.

1836 http://www.gallup.com/poll/142133/confidence-newspapers-news-remains-rarity.aspx

En somme, malgré les différences générationnelles, les 30-49 ans seraient plus méfiants à l'endroit des médias, et des disparités politiques, les conservateurs/les Républicains auraient une plus forte tendance à se méfier des médias, la télévision en particulier, il semble que l'enseignement essentiel de ce sondage soit la désaffection, la méfiance, voire même le sentiment général de défiance de l'opinion publique américaine vis-à-vis des médias. En effet, seul un Américain sur quatre déclarait en faire « totalement confiance » ou « plutôt confiance » aux journaux contre un peu plus de un sur cinq pour la télévision.

Plus encore, ce sondage, outre son exploitation statique, doit être réinscrit, puisqu'il s'agit d'un baromètre annuel, dans une analyse dynamique[1837]. Ainsi, il apparaît qu'en 1993, 46% des citoyens américains interrogés déclaraient faire « totalement confiance » ou « plutôt confiance » à la télévision contre 22% en 2010, soit une perte de 24 points en l'espace de 17 ans. De même, 39% des citoyens interrogés en 1990 déclaraient avoir « totalement confiance » ou « plutôt confiance » dans les journaux contre 25% en 2010, soit une perte de 14 points sur une période de 20 ans.

A titre de comparaison, en France, le baromètre *TNS SOFRES* constitue en quelque sorte le pendant du baromètre américain *Gallup* puisqu'il se propose chaque année d'évaluer la confiance de nos concitoyens envers les grandes institutions médiatiques. Et, comme aux États-Unis, il apparaît clairement, au regard des résultats présentés en 2011[1838], une perte de confiance, voire même un sentiment général de défiance envers ces institutions. Ainsi, à la question, « croyez-vous que les journalistes sont indépendants, c'est-à-dire qu'ils résistent... 1°) aux pressions de l'argent ; 2°) aux pressions des partis politiques et du pouvoir », les Français interrogés répondent à 58% que non, ils ne sont pas indépendants ou insensibles aux pressions de l'argent ; à 63% que non, les journalistes ne sont pas indépendants ou insensibles aux pressions politiques. Autant de réponses qui traduisent un véritable désaveu, une grande méfiance voire défiance à l'encontre des journalistes français. Plus encore, à une seconde interrogation, les sondés déclaraient « croire que les choses se sont vraiment passées, ou à peu près, comme... » la radio le dit à 57%, les journaux le racontent à 49%, la télévision le présente à 46% et internet le narre à 35%. En conséquence, la radio mise à part, moins de un Français sur deux se dit convaincu par la réalité des informations telles que présentées par les grands médias. Plus révélateur encore de cette perte de confiance dans les grandes institutions

1837 Annexe N° 2 : La perte de générale de confiance des citoyens américains dans les grandes institutions publiques et privées.
1838 http://www.tns-sofres.com/_assets/files/2011.02.08-baro-media.pdf

médiatiques françaises est de se pencher, de manière dynamique, sur l'évolution des courbes annuelles de confiance. Ainsi, en 1989, 65% des Français déclaraient « croire que les choses (s'étaient) vraiment passées, ou à peu près, comme... » la télévision le disait contre, répétons-le, 46% en 2011, soit une perte de confiance de 19 points en 22 ans. Pour la radio, la confiance passe, en 1989, de 63% à 66% en 1994 pour chuter à 57% en 2011 ; ce qui traduit néanmoins, au gré des fluctuations sur la période longue, une relative stabilité de la confiance des Français dans ce média. La presse écrite suit, avec des variations de confiance cependant plus fortes, le même schéma sur la même période. En effet, 55% des Français déclaraient lui faire confiance en 1989 contre 49% en 2011 ; notons tout de même que si les journaux apparaissaient en 1989 à la troisième place de ce classement des médias en termes de confiance, derrière la radio et la télévision, ils pointent aujourd'hui en deuxième position derrière la radio, ce qui constitue un élément supplémentaire attestant du discrédit porté sur la télévision.

Enfin, le cas d'internet, en France, doit faire l'objet d'un traitement particulier dans la mesure où, bien que le dernier média en terme de confiance, il n'en reste pas moins le seul dont la cote augmente sans discontinuer depuis son apparition dans le baromètre *TNS SOFRES* en 2005. Ainsi, alors qu'en 2005 seuls 23% des sondés déclaraient « croire que les choses (s'étaient) vraiment passées, ou à peu près, comme... » internet les présentaient, ils sont, en Janvier 2011, 35% à le croire, soit un gain net de 12 points de confiance en l'espace de 6 ans.

En somme, de ce regard croisé entre les États-Unis et la France, il apparaît clairement, un désamour, une perte de confiance générale et même un sentiment de défiance des citoyens envers les grandes institutions médiatiques traditionnelles, presse écrite et télévision en particulier, et que seul internet, conçu comme un espace de liberté et de création, semble tirer son épingle du jeu. Au-delà de ce constat purement statistique, il convient dès à présent d'en expliciter les deux principales raisons.

B – Le rejet des médias officiels : des agents au service du complot global

« Les acteurs sociaux se sentent de plus en plus fréquemment victimes d'une sorte de jeu complexe, dans lequel ils sont soumis à des turbulences du jugement, des maquillages de la réalité, des mises en scène sophistiquées, des raccourcis, des demi-mesures qui décrivent à leurs yeux de manière imparfaite, voire parfois terriblement reconstruite, la réalité des phénomènes ou d'événements dont ils pensent qu'on veut leur cacher le véritable cours »[1839].

« Manipulation, le terme revient sans cesse dans les jugements exprimés vis-à-vis des médias. Il recouvre assurément ce que nous désignons […] comme un large protocole de dissimulation du réel, de falsification de la réalité de notre monde au nom d'enjeux souvent suspectés d'être secrets, jalousement gardés à l'abri des inquisitions du plus grand nombre pour mieux servir les intérêts de quelques-uns »[1840].

De sorte qu'il ressort de ces deux courts extraits deux griefs principaux formulés à l'endroit des grandes institutions médiatiques traditionnelles. Ainsi, il apparaît que les médias sont d'une part accusés de détourner sciemment la réalité des faits, de produire de la désinformation à grande échelle au nom d'intérêts particuliers ; il s'agit, d'autre part, de la dénonciation de la collusion entre les journalistes, le monde de l'argent et le pouvoir politique. En somme, les médias seraient tout bonnement manipulés ou asservis par les pouvoirs politiques, économiques et financiers[1841] ; autant d'éléments communs à la pensée conspirationniste.

Il s'agit là en effet d'une conséquence directe de la cryptologique conspirationniste. Dans la mesure où « tout est lié », que les grandes institutions politiques et financières sont au service du complot global, les médias le sont aussi. De cette manière, les informations cachées ou relayées, et surtout telles que relayées, par les grands médias traditionnels ne seraient que la vérité des

1839 Sarah Finger, Michel Moatti, *L'effet médias. Pour une sociologie critique de l'information* [2010], Paris, L'Harmattan, 2010, p. 43.

1840 *Ibid*. pp. 138-139.

1841 Du reste, sans tomber dans la formulation de théories du complot, force est de constater que les médias, la télévision en tout particulier, sont très hétéronomes. Aussi, soumis aux impératifs de rentabilité, le champ médiatique tend à s'homogénéiser autour de ce qui « rapporte » ou fait consensus comme le sport, les sujets météo, la télé-réalité ou les séries américaines au détriment d'autres aspects peut-être plus essentiels ou plus clivants et controversés. Pierre Bourdieu, *Sur la télévision* [1996], Paris, Liber – Raison d'agir, 1996, 95 p. Cette homogénéisation de la production est aussi à mettre en lien avec la circulation circulaire de l'information dans le champ journalistique, et en particulier avec une loi de « suivisme terminologique » dont Finger et Moatti donnent des exemples autour des termes de « grenelle », de « droit au logement opposable » ou encore de « transfèrement », Sarah Finger, Michel Moatti, *op cit*, pp. 80-92. Enfin, cette homogénéisation du champ journalistique, cette circulation circulaire, est aussi caractérisée par une véritable « ronde des experts », c'est-à-dire d'une caste d'éditorialistes présents aussi bien dans la presse écrite, télévisée et radiophonique que sur les sites web de ces différents médias. Parmi eux, nous pouvons citer Christophe Barbier, Philippe Tesson, Bruno Roger-Petit, Rappelle Bacqué, Claude Weill ou encore Hélène Pilichowski. A cet égard, l'émission *C dans l'air* semble incarner typiquement cette confiscation de la parole légitime au sein du champ médiatique par cette caste fermée d'éditorialistes. Voir : Alain Garrigou, « "*C dans l'air*", un exemple de propagande », *Les blog du Diplo*, 20 Mai 2001. http://blog.mondediplo.net/2011-05-20-C-dans-l-air-un-exemple-de-propagande

comploteurs, c'est-à-dire de la pure propagande. En conséquence, les médias « officiels » sont totalement discrédités par les leaders conspirationnistes et les citoyens enquêteurs qui y voient un médium de domination et de manipulation des populations ignorantes du complot global. Ainsi, la télévision, les journaux seraient alternativement au service du gouvernement, du Nouvel Ordre Mondial, du complot judéo-sioniste, des communistes ou des Illuminatis.

Aussi, les leaders conspirationnistes tout autant que les citoyens enquêteurs vont alors se tourner vers un nouveau média afin de faire entendre leurs voix alternatives, un média jugé plus libre mais également accusé de servir le méga-complot ; telle est l'ambiguïté d'internet pour les adeptes de la rhétorique conspirationniste.

II - Les années 2000 : le complot s'affiche partout sur internet

Ainsi, « internet s'est même rapidement imposé, de manière plus ou moins explicite, comme un concurrent direct des centrales syndicales ou des partis politiques »[1842] ainsi que des médias ; indice supplémentaire d'une perte de confiance généralisée dans les institutions de socialisation traditionnelles.

En effet, internet, depuis les années 2000, est devenu le lieu privilégié d'expression des théories du complot[1843]. Si en l'an 2000, on comptait un peu plus de 380 millions d'internautes, en 2011, on en compte environ 2 milliards ce qui fait du web le premier média global. Aussi, les adeptes de la pensée conspirationniste y trouvent un terrain propice à même de donner un écho mondial à leur mode de pensée. Selon les mots de Philippe Corcuff, avec internet, « le "complot" s'est démocratisé »[1844]. Plus encore, par la réduction de l'espace-temps, internet permet de dénoncer de manière universelle et immédiate tel ou tel complot ou conspiration en contournant les médias officiels et leurs filtres institutionnels. En somme, la souplesse et l'absence réelle de contrôle du contenu médiatique produit fait du web un média relativement libre où les informations diffusées disposent, de manière autonome et indépendante, d'une vie propre. En d'autres mots, une fois une

1842 Olivier Blondeau, *Devenir média. L'activisme sur internet, entre défection et expérimentation* [2007], Paris, Éditions Amsterdam ; 2007, p. 17.

1843 A titre d'exemple, pour une recherche *Google* « Jewish Conspiracy », on obtient 29 millions de résultats en un peu plus d'un quart de seconde. Quant à « New World Order Conspiracy » on obtient 2 milliards 230 millions de résultats en un demi-seconde. Plus encore, pour le jeu de mot plus ou moins humoristique « Jew York », on obtient plus de 56 millions de résultats en 0,29 secondes. Enfin, « The People's Republic of Berkeley » obtient 2 millions d'entrées en 0,32 secondes.

1844 Philippe Corcuff, « "Le complot" ou les mésaventures tragi-comiques de "la critique" », *Mediapart*, 19 Juin 2009.

nouvelle ou une rumeur lancée sur la toile[1845], celle-ci prend son autonomie vis-à-vis de sa source première car il est pratiquement impossible d'en maîtriser la diffusion, les reformulations, les interprétations, les mutations ou les hybridations ; en quelque sorte un processus d'incrémentation perpétuel se met en marche. A titre d'exemple, en 2011, il n'a suffi que de quelques heures pour qu'internet se fasse l'écho de théories du complot quant aux agissements de Dominique Strauss-Kahn dans sa suite du Sofitel à New York[1846].

Cependant, les leaders conspirationnistes et les citoyens enquêteurs, bien que se servant largement d'internet pour diffuser globalement leurs messages, voient aussi dans ce média un nouvel instrument de contrôle social et mental au service du Nouvel Ordre Mondial ou du complot global ; *Facebook* étant un exemple parmi d'autres de liens, selon la théorie conspirationniste, entre le gouvernement américain, la CIA ou les Illuminatis, tous réunis dans un méga-complot[1847].

A – Internet un média libre et facile d'accès à résonance mondiale : considérations techniques

Si le web, depuis son ouverture au grand public est devenu, ou plus exactement est perçu par le plus grand nombre, comme une sphère de liberté, voire de démocratie directe accomplie à côté du monde réel, dotée de ses propres codes et symboles, de ses propres représentations et de son propre imaginaire collectif, ceci est dû, en partie au moins, à des considérations techniques, au dynamisme inhérent à Internet, c'est-à-dire à la possibilité de diffuser et de remodeler à l'infini le contenu disponible afin de créer un espace alternatif. Alors, si bien entendu un tel espace de liberté ne peut qu'être loué au regard de l'idéal démocratique, à condition toutefois de ne pas tomber dans l'angélisme d'un néo-scientisme post-matériel qui mécontenterait les logiques de domination dans le champ internet, il n'en demeure pas moins que cet espace va être, en partie au moins, capté, détourné par des leaders conspirationnistes, au même titre que par des réseaux mafieux ou pédophiles, afin d'y diffuser du contenu, des messages conspirationnistes.

1845 Emmanuel Taïeb, « Persistance de la rumeur. Sociologie des rumeurs électroniques », *La découverte Réseaux*, N° 106, 2001-2002, pp. 231-271.
1846 Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie* {2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, pp. 157-169.
1847 http://www.realestatewebmasters.com/blogs/spoken-gently/7189/show/ *Cf* infra C

1°) Internet et épistémologie : nivellement des vérités et de savoirs, un foyer de pseudos-experts

« L'un des possibles du réseau internet est d'offrir à ces nouveaux militants des arènes publiques, lieux de rencontre et d'expression où peuvent se confronter, sinon s'affronter publiquement des savoirs que Foucault qualifie de savoirs des gens[1848] »[1849].

En effet, internet, via les blogs, les réseaux sociaux, les sites ou les forums de discussion opère un véritable nivellement des savoirs et des sources plus que douteux sur le plan épistémologique. Aussi, le savoir scientifique des experts, des chercheurs ou des universitaires sera traité sur un pied d'égalité avec l'opinion du profane, le savoir des gens ou la démonstration de l'amateur. Plus encore, aux États-Unis où la figure de l'intellectuel est largement dépréciée[1850], la parole vulgaire de pseudos-experts autoproclamés prime même sur le savoir réel ou institutionnel. A titre d'exemple, Richard Gage, un architecte américain fondateur de l'association *Architects & Engineers for 9/11 Truth*, Architectes et Ingénieurs pour la Vérité sur le 11 Septembre, publie une vidéo sur *Youtube* où il prétend démontrer, à l'aide de boîtes en carton, l'impossibilité de la vitesse d'effondrement des Tours Jumelles et donc la fausseté de l'explication officielle des attentats du *World Trade Center*[1851]. Cependant, comme le rappelle, par exemple, Jean-Pierre Muzeau, Professeur des Universités en génie civil, cette démonstration, aussi éloquente soit elle, n'a aucune probité scientifique dans la mesure où Gage oublie certains principes fondamentaux du génie civil en terme de maquette, ou de reproduction à échelle réduire : les lois de similitude.

« Les ***lois de similitude*** sont un ensemble de conditions imposées à une maquette pour que les résultats obtenus au cours des essais soient transposables à l'ouvrage en vraie grandeur. Elles sont bien sûr d'ordre géométrique ***mais aussi mécanique***. En d'autres termes, si la réalisation d'un modèle réduit se limite bien souvent à une réduction plus ou moins grande des caractéristiques géométriques de l'ouvrage réel, il faut analyser les ***conséquences au plan cinématique et dynamique***. A titre d'exemple, selon les matériaux utilisés, l'intensité du chargement à appliquer à la maquette n'est pas seulement affectée par le facteur d'échelle géométrique du modèle mais également par la nature même des matériaux utilisés (résistance, ductilité, module d'élasticité, coefficient de frottement, etc.) et il en de même pour la vitesse d'application du chargement. Une maquette au 1/1000e n'a aucune chance de réagir comme l'ouvrage réel sous l'action de charges appliquées 1000 fois plus faibles »[1852].

1848 Cf *Supra* Partie 1 Chap. 1 II-B-1°).
1849 Olivier Blondeau, *op cit*, p. 29.
1850 Cf *Supra* Partie 3 Chapitre1-II.
1851 http://www.youtube.com/watch?v=hFVi4qbN2jM
1852 Jean-Pierre Muzeau, « Vous avez dit démolition contrôlée ? », *Science et pseudo-sciences*, Hors série, N° 296, Juin 2011, p p. 39.

En clair, l'écroulement aléatoire de quelques boîtes en carton superposées ne peut en aucune façon être appliqué à l'effondrement d'une gigantesque structure complexe en acier comme le *World Trade Center*. Pourtant, il n'empêche que Richard Gage continue d'être présenté par le *9/11 Truth Movement* comme un véritable spécialiste et que celui-ci organise des conférences-débats à travers le monde où sa « démonstration », clou du spectacle, tient lieu d'argument scientifique d'autorité pour prouver la fausseté de la thèse officielle des attentats de New York et étayer celle de la démolition contrôlée.

2°) Le développement du conspirationnisme sur Internet, assouplissement des supports et des contenus

Au-delà de cette première implication de développement du « médiactivisme » sur internet depuis le début de la décennie 2000, on assiste au développement de formes souples de diffusion de contenu sur le web : les blogs, les réseaux sociaux ou le partage de vidéos en ligne. Ainsi, même les internautes les plus novices deviennent à même de se transformer en média, c'est-à-dire que tout à chacun, via *Twitter* par exemple, peut, à condition de disposer d'une connexion internet, diffuser, répercuter ou créer des informations, des rumeurs ou tout autre énoncé performatif hors de tout contrôle.

En effet, depuis 2001, « nous pouvons constater […] un mouvement massif de diffusion de vidéos militantes sur l'internet que l'on pourrait qualifier de "tournant vidéo de l'internet militant" »[1853]. Or, ce tournant du médiactivisme se caractérise par le développement de montages vidéo empruntant aussi bien aux images diffusées par les télévisions, que des extraits de films ou des créations personnelles des diffuseurs. Ce phénomène, connu sous le nom de « vidéos recombinantes » *(found footage*)*,* rendu facile par les outils informatiques très accessibles engendre alors, par le montage de séquences vidéo et audio éparses, la création d'un nouvel imaginaire, d'une nouvelle unité de sens mélangeant fiction et réalité, romantisme et horreur ; le tout présentant bien souvent un certain esthétisme graphique et sonore mais aussi un contenu ambigu que l'on peut qualifier sans risque, dans le cadre du phénomène conspirationniste, de désinformation et de manipulation. Parmi ces vidéos recombinantes, outre *Zeitgeist* et *Loose Change* déjà mentionnées[1854], citions l'une des plus célèbres *Lord of the Rings : Twin Towers* (*Le Seigneur des*

1853 Olivier Blondeau, *op cit,* p. 61.
1854 Cf *Supra* Partie 1 Chap. 1 II-B-3°).

Anneaux : Les Tours Jumelles)[1855], qui accrédite, en mêlant des images issues du film original, *Le Seigneur des Anneaux, Les Deux Tours*, et d'autres montrant les attentats du 11 Septembre 2001, ou encore des protestations contre le sommet du G8 de Seattle, l'idée que les actes terroristes perpétrés contre le *World Trade Center* à New York seraient le fait du complexe militaro-industriel américain afin de justifier une guerre contre l'Irak et l'imposition d'un Nouvel Ordre Mondial.

Dès lors, cette technique du *found footage* permet de décontextualiser, et en même temps de « re-contextualiser », des images afin de leur donner une nouvelle unité de sens, ouvertement militante et subjective, en opérant des variations et un épuisement des contenus originels. En ce sens, on peut, alors, plaider en faveur d'un usage tactique, au sens clausewitzien du terme[1856], de l'internet dans la mesure où les adeptes des théories du complot se réapproprient de manière subversive, pour mieux les dévoyer, les codes et les représentations de ce média afin de diffuser, à l'échelle planétaire, de manière facilement réceptive pour l'utilisateur, leurs messages conspirationnistes.

En effet, avec internet, c'est potentiellement, la planète entière qui a accès au contenu mis en ligne dans la mesure où, non seulement il se veut un diffuseur infini, mais également une base de donnée quasi illimitée. Ainsi, la création de gigantesques bases de données comme *Internet Archive*[1857] par exemple, ou la création de plates-formes de téléchargement en *peer to peer* (p2p), comme *Torrent Scan*[1858] ou *Pirate Bay*[1859], permet de piocher à souhait dans des millions de contenus disponibles audio, vidéos ou textuels et alors de les recombiner de manière infinie. Le téléchargement permet aussi de sauvegarder et de (re)diffuser un contenu, une vidéo par exemple, même si celle-ci fait l'objet de censure ou d'un retrait par son diffuseur originel. Le téléchargement « repose sur l'idée qu'il est non seulement nécessaire de pouvoir voir des films, mais qu'il faut aussi disposer d'archives stables et pérennes, véritables banques d'images et de données cognitives »[1860].

1855 http://www.youtube.com/watch?v=ghh2G7adN8E

1856 Rappelons ici qu'il convient de distinguer avec Clausewitz tactique et stratégie. Par stratégie, Clausewitz envisage le calcul, la manipulation afin de créer un rapport de force favorable ; il s'agit de définir clairement un objectif, indépendamment des contingences extérieures, à atteindre et de s'en donner les moyens. Il s'agir là d'un processus volontaire et pleinement maîtrisé par les acteurs. A l'inverse, par tactique, Clausewitz entend une action qui n'a pas de but spécifiquement déterminé a l'avance, la tactique consiste à s'adapter à l'adversaire ou au partenaire, au terrain et même à soi ; il s'agit en permanence d'évoluer en tenant pleinement compte du réel et de ses contingences.

1857 http://www.archive.org/

1858 http://torrentscan.com/fr/

1859 http://thepiratebay.se/

1860 Olivier Blondeau, *op cit,* p. 148. Parmi les bases de données en P2P accréditant la thèse conspirationniste d'un Nouvel Ordre Mondial totalitaire on peut remarquer http://indypeer.org/show_file_page.php?file_id=265

De telles bases de données, combinées au système de podcast, permet non seulement la sauvegarde mais aussi éparpillement des contenus ce qui les rend, de fait, insaisissables par les autorités.

> « L'existence d'internet ne contredit pas l'existence de territoires, ce réseau permet même d'établir des passerelles entre eux. On peut très bien avoir un site de communication alternative ou une web-radio communautaire qui développe son activité de manière très indépendante sur son territoire tout en construisant des liens – parfois automatisés – avec d'autres groupes qui travaillent sur d'autres territoires. A travers la notion de "Mediascape" développée par l'anthropologue américain Arjun Appadurai, le devenir commun du médiactivime est une des caractérisations à la fois socio-technique et politique des médias alternatifs sur le web »[1861].

En somme, parce qu'internet est un média global qui efface les frontières physiques et politiques, les distances et les temporalités entre les différents territoires, un groupuscule, une idéologie minoritaire dispose d'un vitrine universelle, une caisse de résonance globale pour exposer ses thèses, les théories du complot par exemple, et ainsi créer et développer un nouvel imaginaire collectif autour de convictions partagées par une communauté virtuelle. Se produit en fait un processus d'identification collective issu de choix individuels face à la perte de légitimité et de confiance dans les grandes institutions traditionnelles. Or, cette création d'un nouvel imaginaire collectif alternatif, conspirationniste, est à la fois un processus social mais également, comme Anthony Giddens[1862] a su le voir, un processus politique. Parmi ces communautés conspirationnistes qui cherchent sciemment à peser politiquement, la plus connue, et sans doute la plus dynamique, est celle des *Truthers* à propos des attentats du 11 Septembre 2001 à New York. En effet, ses multiples groupes vont diffuser de manière globale des énoncés performatifs, du contenu médiatique reconstruit (vidéo recombinantes), disposant de capacités endogènes, c'est-à-dire disposant de leur propre autonomie, comme un électron libre à même d'irradier la médiasphère dans son ensemble et

1861 Olivier Blondeau, *op cit,* p. 234.

1862 Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité* [1991], tr. fr. Olivier Meyer, Paris, L'Harmattan, 2004, 192 p. Dans cet ouvrage Giddens, refusant la thèse de la post-modernité défendue par Jean-François Lyotard, développe l'idée d'une société touchée par une « haute modernité » où les savoirs échapperaient à toutes formes de contrôle et où les événements deviennent immédiatement et nécessairement mondiaux. De sorte que Giddens propose une vision caractéristique de l'hyper-modernité reposant sur trois éléments : l'autonomisation du rapport entre spécialité et temporalité, la dislocation des systèmes sociaux et politiques et, enfin, une réorganisation des relations sociales autour du principe de flexibilité. Or, tout ceci engendre un sentiment d'inquiétude et de frustration de la part des populations en quelque sorte désorientées et en quête de sens ; l'imaginaire collectif traditionnel ne satisfaisant plus à expliquer le cours du monde, il s'agit d'en créer de nouveaux. C'est à ce niveau que l'échec de la modernité apparaît pour Giddens dans sa faillite intellectuelle puisqu'il est impossible de prouver en faisant usage de la raison la nécessité de l'allégeance à la raison comme base de la société nouvelle. De sorte que vont se développer de nouveaux imaginaires collectifs en compétition pour répondre aux inquiétudes issues du monde moderne et surtout hyper-moderne (doute sur les valeurs, remise en causes des institutions, des savoirs experts, etc.) que nous connaissons actuellement ; processus qui apparaissent à juste titre à Giddens comme relevant autant du social que du politique. Pour un commentaire plus général sur l'ouvrage de Giddens voir : Gil Delannoi, « Anthony Giddens Les conséquences de la modernité », *Revue française de science politique*, N° 5, 1995, pp. 882-885.

de produire un imaginaire collectif conspirationniste vernaculaire.

B – Le web et la blogosphère conspirationniste : essai empirique d'une classification idéale-typique

S'il ne s'agit pas, ceci serait d'ailleurs quasiment impossible, de dresser un tableau exhaustif de l'ensemble des supports internet accueillant et diffusant du contenu conspirationniste, il nous a semblé important d'en dresser une typologie en reprenant les manifestations les plus caractéristiques que nous avons pu observer. Aussi, nous avons pu dresser de manière empirique, à partir d'un large corpus, cinq catégories idéales-typiques. D'abord les *généralistes de la conspiration* c'est-à-dire des sites ou des blogs faisant références à de nombreuses théories du complot, des sortes d'encyclopédies conspirationnistes pour débutants. Ensuite, les *supports conspirationnistes thématiques* centrés sur une seule théorie du complot ou sur un seul événement, le 11 Septembre, l'assassinat de John F. Kennedy ou le complot juif mondial par exemple. Troisièmement, les sites ou les blogs *apologétiques d'un leader conspirationniste* déterminé, bien souvent créés par le leader conspirationniste lui-même ou ses adeptes dans le but de le promouvoir tel un visionnaire pourfendeur des conspirateurs et des secrets cachés du monde. Quatrièmement, les supports diffusant de *manière contingente* du contenu conspirationniste, c'est-à-dire des sites dont la vocation n'est pas de diffuser des messages conspirationnistes mais dont le caractère généraliste engendre ce phénomène. Enfin, cinquièmement, les supports *combattant les théories du complot* ou cherchant à en démontrer la fausseté qui contribuent, malgré eux, à diffuser, voire à populariser, du contenu conspirationniste.

1°) Les généralistes de la conspiration

Ex : Secret Base[1863], Jesus-is-savior[1864], Frenzy.chez[1865], Educate-yourself[1866], Endtime[1867], Conspiracyarchive[1868], Overlords of Chaos[1869]

1863 http://secretebase.free.fr/secretebase.htm
1864 http://www.jesus-is-savior.com/
1865 http://frenzy.chez.com/
1866 http://educate-yourself.org/
1867 http://www.endtime.com/
1868 http://www.conspiracyarchive.com/
1869 http://www.overlordsofchaos.com/

Par généralistes de la conspiration, nous désignons ici une pléiade de sites internet dont le but réside dans la diffusion publique du conspirationnisme dans son ensemble , c'est-à-dire qu'ils font référence à de nombreuses théories du complot, par exemple, complot juif mondial, 11 Septembre, complot Illuminati ou complot communiste. Dans tous les cas, ces sites fonctionnent à la manière d'encyclopédies ou d'index offrant des articles généralement plutôt courts et peu détaillés sur les principales théories du complot. Ils constituent en quelque sorte une approche thématique des théories du complot en distinguant plusieurs catégories parmi lesquelles extraterrestres, sectes et religions, Nouvel Ordre Mondial ou bien 9/11. Parfois même, d'un site à l'autre le contenu d'un article relève du copier/coller. Par exemple, les articles « Club des Bohémiens »[1870] des sites *Secret Base*[1871] et *Frenzy.chez*[1872] reprennent des paragraphes entiers en tous points identiques ainsi que des photographies similaires.

Ces sites généralistes sont en fait destinés à un public extrêmement large, éventuellement à de jeunes adolescents se posant des questions sur le fonctionnement d'un monde complexe et globalisé, c'est-à-dire à un public généralement ignorant les théories du complot. En effet, le but de ces sites « pédagogiques », et ceci explique largement la faible longueur des articles, est d'initier des individus aux rouages du conspirationnisme, les faire pénétrer en douceur les vérités supposément dissimulées quant à la marche réelle du monde. Il s'agit pour ces sites généralistes d'ébranler, via une rhétorique volontairement provocante et manichéenne, simpliste et populiste, les certitudes de celui qui se penche, pour la ou les première(s) fois sur les théories alternatives d'explication du monde. A l'inverse, ces sites ne s'adressent pas à un public déjà convaincu par la cryptologique conspirationniste qui va, pour sa part, se tourner des sites plus spécialisés ou bien de forts volumineux ouvrages fourmillant de minuscules détails relatifs à tel ou tel supposé complot ou à tel ou tel aspect d'un complot fantasmé. En effet, ces sites généralistes de la rhétorique conspirationniste font en quelque sorte exception au sein de la nébuleuse complotiste dans la mesure où leur production est fort peu détaillée et précise. A l'opposé, le reste de la littérature conspirationniste se caractérise par une quantité innombrable de références livresques, des milliers de notes de bas de page[1873], de faits historiques dont l'importance serait outrageusement minimisée.

1870 *Cf* supra Partie 3 Chapitre2-I-B-2°)
1871 http://secretebase.free.fr/complots/organisations/bohemian/bohemian.htm
1872 http://frenzy.chez.com/mcd.htm
1873 Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996 p. 35, 37.

En somme, ces sites que nous qualifions de généralistes de la conspiration s'adressent à un public de novices, de débutants ; ils ont pour fonction de servir de porte d'entrée, d'initiation première à la rhétorique conspirationniste. Ces sites opèrent alors comme une sorte de « tri » entre ceux qui, après les avoir consultés, d'un côté, auront l'appétit excité par ce qu'ils viennent de lire ou de découvrir et qui seront alors tentés de se tourner vers des lectures conspirationnistes plus conséquentes (livres ou sites spécialisés) et ceux ne porteront pas plus de crédit aux théories de la conspiration et qui ne pousseront pas plus avant leur chemin dans la connaissance des théories du complot.

2°) Les supports conspirationnistes thématiques

Ex : Reopen 9/11[1874], 911truth[1875], 911nwo[1876], 911 Dust[1877], 911 Proof[1878], International Truth Move[1879], 911 Courage[1880], Architects & Engenneers for 9/11 Truth[1881], jfk-assassination[1882], jfkpage[1883], Nouvelordremondial[1884], Newworldorder[1885]

Contrairement aux supports que nous venons de qualifier de généralistes, ces sites thématiques sont véritablement spécialisés dans la diffusion, la défense et tentative d'argumentation ou de démonstration d'une seule théorie du complot. Si de manière largement prioritaire ces supports, sites internet ou blogs, sont consacrés aux attentats du 11 Septembre voire à l'assassinat de Kennedy, il n'en reste pas moins que d'autres théories conspirationnistes disposent de sites qui leur sont exclusivement consacrées, notamment la théorie attrape-tout de l'avènement d'un Nouvel Ordre Mondial.

Contrairement aux supports généralistes destinés à un large public, ces sites thématiques s'adressent à un panel d'individus déjà avertis, c'est-à-dire à des adeptes du conspirationnisme soucieux de parfaire et d'approfondir leurs connaissances sur les événements supposément dissimulés en en examinant les moindres minuties. En effet, ces sites diffusent de très longs

1874 http://www.reopen911.info/
1875 http://www.911truth.org/
1876 http://911nwo.info/
1877 http://www.911dust.org/
1878 http://www.911proof.com/
1879 http://www.truthmove.org/
1880 http://911courage.org/
1881 http://www.ae911truth.org/en.html
1882 http://www.jfk-assassination.de/index.php
1883 http://www.jfkpage.com/
1884 http://www.nouvelordremondial.cc/
1885 http://newworldorder.org/

contenus fourmillants de détails, de références nécessitant la maîtrise et la compréhension de la rhétorique de la conspiration et de ses codes ; parfois même, il s'agit de dossiers thématiques complets, de plusieurs centaines de pages, se focalisant sur tel ou aspect spécifique d'une théorie du complot. En d'autres mots, ces supports nécessitent que le lecteur dispose de ressources et d'un capital conspirationniste préexistant ; ils ne sauraient, à l'inverse, s'adresser à un novice.

Si on étudie attentivement les différents sites se rapportant aux attentats du 11 Septembre et à l'assassinat de Kennedy, on remarque que leur ingénierie générale est fort semblable : une partie chronologie retraçant minute par minute les événements, des témoignages directs de survivants ou de spectateurs, des témoignages indirects de familles de victimes ou de proches, des vidéos et/ou des photos où, précisément, « on ne voit rien ». Dans le cadre du 11 Septembre, soit les avions n'y apparaissent pas, soit elles accréditent la thèse d'une explosion planifiée via des bombes prédisposées dans les bâtiments, soit c'est un missile et non un avion qui a percuté le Pentagone. Pour l'assassinat de JFK, à l'inverse, les photographies cherchent à démontrer l'existence de plusieurs équipes de tireurs. On retrouve ensuite des témoignes d'experts[1886], ou supposés tels[1887], ainsi que d'intellectuels[1888] exprimant des doutes ou réfutant la thèse officielle, des pétitions demandant réouverture des différentes enquêtes et, enfin, un appel aux dons et/ou une boutique où l'on peut acheter différents produits dérivés ou « *goodies* » (t-shirts, mugs, badges, etc.) qui affirment publiquement son appartenance à la communautés des *Truthers* et non aux *Sheeples*.

Les sites relatifs à la théorie conspirationniste d'un Nouvel Ordre Mondial sont quelque peu différents du fait même de la thèse qu'ils présentent et défendent. En effet, bien qu'il soit à proprement parler impossible de définir une fois pour toute ce qu'il faut entendre par l'expression de Nouvel Ordre Mondial puisqu'elle diffère d'un leader conspirationniste à l'autre, on peut tout de même retenir qu'il s'agit dans tous les cas d'un méga-complot mettant en jeu diverses institutions (Club des Bohémiens, Skull & Bones, Commission, Trilatérale ou Groupe Bilderberg) et/ou groupes de personnes (juifs, francs-maçons, communistes ou Illuminatis) ayant pour but d'assurer une domination séculaire sur le monde. C'est la raison pour laquelle les théories relatives au Nouvel

1886 http://www.reopen911.info/temoignages/architectes-ingenieurs.htm
http://www.reopen911.info/temoignages/pilotes-professionnels.html http://911proof.com/10.html
1887 http://www.jfkpage.com/magic_bullet/
1888 http://www.reopen911.info/temoignages/professeurs-universitaires.html
http://www.reopen911.info/temoignages/militaires-et-officiels.html
http://www.reopen911.info/temoignages/professionnels-des-medias.html
http://911proof.com/7.html

Ordre Mondial peuvent être qualifiées, selon la terminologie que nous avons proposée, de théories attrape-tout. Aussi, ces supports se rapprochent quelque peu des généralistes de la conspiration dans la mesure où ils ressemblent à une collection éparse d'articles, de vidéos, de graphiques[1889] relatifs à ces groupes ou institutions. Néanmoins, ce qui les différencie des sites généralistes est la tentative d'entretenir une certaine cohérence interne en reliant systématiquement chacun de leurs propos à l'idée d'un Nouvel Ordre Mondial tyrannique qui ne cesserait de se renforcer. De même, comme les sites apologétiques des thèses conspirationnistes relatives aux attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington ou de l'assassinat de JFK, ces supports traitant d'un Nouvel Ordre Mondial sont agrémentés d'un boutique vendant des DVD, des badges, des t-shirts et d'autres artefacts d'essence conspirationniste.

3°) Les supports apologétiques d'un leader conspirationniste donné

Ex : Lyndon LaRouche[1890], Alex Jones[1891], David Icke[1892], Dr P. James Wickstorm[1893], David Duke[1894] Alain Soral[1895]

Contrairement aux deux premières catégories de supports internet conspirationnistes qui étaient tournées vers la diffusion de théories du complot sur le plan factuel, ces sites ont pour vocation de promouvoir de manière exclusive, apologétique ou hagiographique un leader conspirationniste déterminé. En effet, ces sites, souvent des sites officiels réalisés par le leader conspirationniste lui-même ou ses adeptes, ont pour particularité de n'être centrés que sur la valorisation de l'action et la parole d'une seule et même personne concernant la dénonciation d'un complot global ; il s'agit de la présenter comme un sorte de visionnaire qui « en tant que membre de *l'avant-garde* est capable de percevoir la conspiration avant qu'elle soit entièrement évidente même

1889 Parmi les nombreux graphiques et autres baromètres destinés à « mesurer » le joug liberticide du Nouvel Ordre Mondial, on retiendra *La carte de vigilance du NWO* du site 911nwo. En effet, cette carte se propose via un code couleur fonction du nombre de points attribués à la politique menée par les instances non-identifiés du Nouvel Ordre mondial, d'évaluer le degré d'atteintes aux libertés publiques fondamentales. Cinq domaines sont placés sous surveillance : l'économie, le social, les libertés fondamentales, le secteur militaire et l'écologie-santé. Dans chacun de ces domaines, une note de 1 à 25 est attribuée avec un code couleur : moins de 5 (Vert) pas de danger, de 5 à 10 (Jaune) faible danger, de 10 à 15 (Orange) danger, de 15 à 20 (Rouge) grand danger, de 20 à 25 (Noir) danger absolu. Enfin, une moyenne de ces 5 notes est réalisée et la côte d'alerte globale, toujours avec son code couleur, est alors définie ; rouge ou noire de préférence. Bien entendu une telle « cartographie », si elle n'a rien de scientifique, témoigne plus du caractère obsessionnel des administrateurs de *911nwo* que des atteintes aux libertés publiques fondamentales.

1890 http://larouchepac.com/

1891 http://www.infowars.com/

1892 http://www.davidicke.com/

1893 http://www.jameswickstrom.com/

1894 http://www.davidduke.com/

1895 http://www.egaliteetreconciliation.fr/

à un public avertit »[1896].

Sur le plan organisationnel et du contenu, l'ensemble des articles aux sujets éparses et variés trouvent une cohérence interne dans la mesure où tous ont pour but et ferment commun la glorification du leader conspirationniste. On retrouve alors une bibliographie de celui-ci destinée à montrer sa qualité d'expert en matière de conspiration ainsi que ses références académiques[1897] et politiques supposées légitimer ou conférer plus de poids à leurs propos racistes, antisémites et conspirationnistes. Par exemple, David Duke rappelle qu'il est non seulement titulaire d'un doctorat mais aussi et surtout qu'il fut Représentant Républicain de la Louisiane entre 1990 et 1992[1898] ; quant à James Wickstrom, il justifie sa production raciste et antisémite[1899] par le fait qu'en tant que docteur ès littérature, il est plus à même d'expliquer le véritable message biblique qui ferait des juifs des conspirateurs à la solde de Satan[1900]. Sur le plan du contenu, outre une boutique[1901] vendant des DVD, des livres, des stickers ou des t-shirts, et un espace réservé aux dons[1902], on retrouve de nombreuses vidéos ou séquences audio mettant en scène le leader conspirationniste, soit pourfendant courageusement les conspirateurs dont il est le seul à percevoir l'action néfaste, soit proposant des solutions littéralement miraculeuses pour sauver l'humanité. En effet, il « voit le destin conspirationniste en des termes apocalyptiques, il spécule sur la naissance et la fin de l'humanité, du système politique et moral. Il se dresse continuellement en rempart de la Civilisation »[1903]. Par exemple, Lyndon LaRouche propose, parmi ses gigantesques projets d'infrastructure, d'industrialiser la Lune et de coloniser Mars[1904] ou bien de construire un vaste réseau d'irrigation, NAWAPA[1905], à l'échelle de l'ensemble de l'est du continent Nord-américain.

1896 Richard Hofstadter, *op* cit, p. 30-31.

1897 Richard Hofstadter soulignait déjà cette propension des leaders conspirationnistes à vouloir apparaître à la manière d'universitaires. « L'ennemi peut être un intellectuel cosmopolite, mais le leader paranoïaque cherche à apparaître comme un universitaire, parfois même de façon pédante ». Encore, « la plus haute érudition paranoïaque n'est rien si elle n'est pas cohérente ; elle n'est rien si elle ne recherche pas la technique académique. Le pamphlet de 96 pages de McCarthy, *McCarthysm*, ne contient pas moins de 313 références en notes de bas de pages, et l'incroyable attaque de M. Welch contre Eisenhower, *The Politician*, compte 100 pages de bibliographie et de notes ». Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 35-37.

1898http://www.davidduke.com/

1899Annexe N° 14 : Le racisme et l'antisémitisme du *Posse Comitatus* exposé par son chef, le Dr James Wickstorm

1900http://www.jameswickstrom.com/

1901http://www.infowarsshop.com/

1902http://www.davidicke.com/amember/signup.php

1903Richard Hofstadter, *op cit*, pp. 29-30.

1904http://larouchepac.com/moon-to-mars

1905http://larouchepac.com/infrastructure

Quant au public de ces sites, il est incontestablement un public de convaincus, fasciné par un leader conspirationniste déterminé et qui adhère à ses thèses alternatives d'explication du cours du monde. Pour David Icke et Alex Jones, il s'agit respectivement de leurs lecteurs et auditeurs. Dans les cas de Lyndon LaRouche, James Wickstrom et Alain Soral le public est essentiellement composé des adhérents de leurs mouvements, le LaRouche Movement, le Posse Comitatus et Égalité & réconciliation. Quant à David Duke, bien que naviguant depuis 1989 aux marges du Parti Républicain suite à son exclusion du Parti Démocrate[1906], ancien membre de diverses organismes d'extrême droite (Ku Klux Klan, Parti Populiste[1907]) et porteur occasionnel de l'uniforme nazi[1908], il ne fait pas à proprement parti d'une organisation structurée et son public demeure incontestablement l'extrême droite américaine néo-nazie, antisémite et conspirationniste la plus dure, héritière du *Liberty Lobby* par exemple.

4°) Les supports diffusant de manière contingente du contenu conspirationniste

Ex : Youtube[1909], Dailymotion[1910], Amazon[1911], Internet Archive[1912], Torrent Scan[1913]

Ce quatrième idéal-type de support diffusant du contenu conspirationniste est quelque peu différent des trois précédents. En effet, il ne s'agit ici pas de sites ou de blogs dont l'objectif et la seule raison d'être est de produire et de populariser les théories du complot. Bien au contraire, ces sites ne diffusent des contenus conspirationnistes que de manière contingente, c'est-à-dire noyés et dilués dans un flux massif d'informations et d'objets de toutes natures.

Ainsi, la plate-forme marchande *Amazon* vend, parmi les millions d'œuvres et d'articles très variés que compte son catalogue, des livres ou des DVD intrinsèquement conspirationnistes. Par

1906 Gur Bligh, « Extremism in the Electoral Arena : Challenging the Myth of American Exceptionalism », *Brigham Young University Law Review*, 2008, pp. 1402-1406.

1907 Le Parti Populiste des années 1984-1996 fondé par David Duke et Willis Carto, ancien collaborateur de Georges Wallace et Lyndon LaRouche et fondateur de l'*Institute for Historical Review* (un organisme californien négationniste) ne doit pas être confondu avec le Parti Populiste originel fondé en 1891 sur des thématiques agrariennes, progressistes, sociales et, spécificité de l'époque, défendant le bimétallisme en matière monétaire. De même, le Parti Populiste de 1984-1996 n'a pas de lien de parenté avec l'*American Populist Party* (APP) fondé en 2009 d'essence libertarienne qui articule un conservatisme modéré en terme de mœurs et la liberté constitutionnelle en matière économique.

1908 Tyler Bridges, *The Rise of David Duke* [1985], Oxford, University of Mississippi Press, 1998, 300 p.

1909 http://www.youtube.com/

1910 http://www.dailymotion.com/fr

1911 http://www.amazon.fr/

1912 http://www.archive.org/

1913 http://torrentscan.com/fr/

exemple, il est possible d'y acquérir les ouvrages de David Icke[1914] accréditant la thèse d'un méga-complot ufologique œuvre des reptiliens ou bien les DVD des « reportages » ou « enquêtes » de l'animateur de radio complotiste Alex Jones[1915]. De même, les sites de partage de vidéos en ligne que sont *Youtube* et *Dailymotion* diffusent, parmi des milliards de vidéos aussi différentes que le premier mot d'un bambin ou la dernière performance *live* de votre chanteur préféré filmée via un téléphone portable à l'autre bout du monde, des messages conspirationnistes. On peut, à titre d'exemple, faire à nouveau référence, sur *Youtube*, à deux séquences que nous avons déjà citées, celle où Richard Gage, au plus grand mépris des lois de similitude en matière de modélisme industriel, exprime qu'il est selon lui impossible que la « thèse officielle » des attentats du 11 Septembre 2001 à New York soit véridique[1916] ou cette vidéo recombinante (*found footage*), *Lord of the Rings : Twin Towers*, *Le Seigneur des Anneaux : Les Tours Jumelles*[1917], expliquant que ces mêmes attentats avaient été perpétrés par le gouvernement américain lui-même afin de déclarer la guerre à l'Irak en vue de s'emparer des gigantesques réserves pétrolières que compte le pays. Quant à *Dailymotion*, on peut citer, toujours pour l'exemplarité, une série de quatre vidéos soutenant la thèse d'un complot reptilien[1918]. De la même manière, les sites *Internet Archive*, une base de données géante avec pour objectif de constituer une archive dématérialisée de l'ensemble des documents produits sur le web, et la plate-forme de téléchargement *Torrent Scan*, une sorte de moteur de recherche de torrents en *peer to peer* (p2p) pour le téléchargement illégal, rassemblent, parmi les milliers de contenus auxquels ils donnent accès, des supports audio, vidéos ou textuels diffusant un message conspirationniste. Par exemple, il est possible, via *Torrents Scan* de télécharger gratuitement et illégalement, les DVD d'Alex Jones[1919] ou bien *Mein Kampf*[1920]. *Internet Archive*, de

1914 http://www.amazon.fr/David-Icke-Guide-Global-Conspiracy/dp/0953881083/ref=sr_1_2?s=english-books&ie=UTF8&qid=1330089148&sr=1-2
http://www.amazon.fr/Plus-Grand-Secret-1/dp/2892392276/ref=sr_1_2?s=books&ie=UTF8&qid=1330089189&sr=1-2
http://www.amazon.fr/Plus-Grand-Secret-2/dp/2892392330/ref=sr_1_sc_1?s=books&ie=UTF8&qid=1330089189&sr=1-1-spell

1915http://www.amazon.com/Endgame-Blueprint-Enslavement-Alex-Jones/dp/B000VSDNHS/ref=sr_1_1?s=movies-tv&ie=UTF8&qid=1330089609&sr=1-1
http://www.amazon.com/Invisible-Empire-World-Order-Defined/dp/B003H23KSM/ref=sr_1_3?s=movies-tv&ie=UTF8&qid=1330089609&sr=1-3

1916 http://www.youtube.com/watch?v=hFVi4qbN2jM

1917 http://www.youtube.com/watch?v=ghh2G7adN8E

1918 http://www.dailymotion.com/video/x5gb4b_les-reptiliens-du-mythe-a-la-realit_webcam
http://www.dailymotion.com/video/x5gcmx_les-reptiliens-du-mythe-a-la-realit_webcam
http://www.dailymotion.com/video/x5gfgk_les-reptiliens-du-mythe-a-la-realit_webcam
http://www.dailymotion.com/video/x5neuh_les-reptiliens-du-mythe-a-la-realit_webcam

1919 http://torrentscan.com/fr/#!/search/alex jones/engine/fenopy

1920 http://torrentscan.com/fr/#!/search/Mein Kampf/engine/fenopy

la même manière, donne accès aux ouvrages conspirationnistes de Lyndon LaRouche[1921] ou à des documents mettant en avant l'idée d'un complot global des Illuminatis[1922].

En somme, bien que cela ne constitue pas leur « cœur de métier », des sites aussi généralistes et grand public que la plate-forme commerciale *Amazon* ou les sites de partages de vidéos en ligne que sont *Dailymotion* et *Youtube* contribuent, dans une certaine mesure, à diffuser et à populariser la rhétorique conspirationniste et les théories du complot.

5°) Les supports combattant les théories du complot

Ex : Conspiracywatch[1923], HoaxBuster[1924], Bastison[1925], Rue89.com/desintox-11-septembre[1926], Snopes[1927], Debunking911[1928], America.gov/conspiracy_theories[1929], LaRouche Watch[1930]

Ce cinquième et dernier idéal-type de sites web relatif au conspirationnisme est largement différent des quatre premiers dans la mesure où, à l'inverse des autres, il recouvre une catégorie de supports dont la fonction est de s'opposer, de « démystifier »[1931], les théories du complot les plus en vogue et notamment celles ayant trait aux attentats du 11 Septembre 2001. Mis à part le site *america.gov/conspiracy_theories*, site institutionnel et officiel mis en place par le gouvernement américain lui-même afin de désamorcer les principales catégories[1932] de théories du complot et qui témoigne ainsi de la prégnance du paradigme conspirationniste aux États-Unis[1933], les autres supports relèvent du domaine privé.

1921 http://www.archive.org/details/SoYouWishToLearnAllAboutEconomics_66
1922 http://www.archive.org/details/LysergicAsians-RealConspiracyIlluminatiControl682
1923 http://www.conspiracywatch.info/
1924 http://www.hoaxbusters.org/ Et pour la version francophone http://www.hoaxbuster.com/
1925 http://www.bastison.net/
1926 http://www.rue89.com/desintox-11-septembre
1927 http://www.snopes.com/
1928 http://www.debunking911.com/
1929 http://www.america.gov/conspiracy_theories.html
1930 http://lyndonlarouche.org/
1931 On traduira ici le verbe anglo-saxon *debunk*, qui semble être le plus approprié pour qualifier une démarche qui tend à s'opposer de manière argumentative à la rhétorique conspirationniste tout en tachant d'en démonter point par point les « preuves », par démystifier.
1932 On retrouve ainsi les catégories suivantes : 11 Septembre (*September 11*), Santé (*Health*), Armé (*Military*), Ufologie (*Outer Space*), Économie (*Economics*), Complots aux États-Unis (*US Domestic*), États-Unis et l'Islam (*US and Islam*), Amérique Latine (*Latin America*) et, enfin, Divers (*Others*). http://www.america.gov/conspiracy_theories.html
1933 En effet, le simple fait qu'un gouvernement doive mettre en place sur son site officiel une partie entièrement destinée à combattre et désamorcer les théories du complot constitue à lui seul un argument supplémentaire attestant de l'existence, aux États-Unis, de cette « culture de la conspiration » dont Michael Barkun parlait et que cette thèse a pour objectif d'expliciter. Michael Barkun, *op cit*, 243 p.

Outre cette différenciation somme doute fondamentale entre sites institutionnels et privés, cet idéal-type de supports combattant les théories du complot doit être subdivisé en trois sous catégories en fonction de leur nature, elle même fonction de leurs objectifs. Ainsi, il s'agit de distinguer les généralistes de la lutte contre le conspirationnisme qui sont en quelque sorte le symétrique de ceux que nous avions dénommé les généralistes de la conspiration. En effet, ces sites ressemblent à des « catalogues » combattant, catégories par catégories, les principales théories du complot. Pour notre échantillon, il s'agit, outre *america.gov/conspiracy_theories* déjà cité, du blog *Snopes* qui compte 43 catégories[1934] de thématiques conspirationnistes auxquelles le site oppose des démentis brefs et de *HoaxBuster* qui privilégie un classement alphabétique[1935]. De même, *Conspiraywatch,* même s'il ne s'organise pas explicitement de manière thématique, préférant un traitement chronologique au fur et à mesure de l'actualité conspirationniste, relève incontestablement d'une démarche d'opposition générale au phénomène conspirationniste dans son ensemble, notamment via un système de recherche par mots clef et « *tags* ». A côté de ces généralistes, comme il existait des spécialistes d'une seule théorie du complot, on retrouve des spécialistes de l'argumentation, de la « démystification » d'une seule théorie du complot ; et, toujours de manière symétrique, l'essentiel de ces sites est consacré aux attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington. Aussi, comme les sites conspirationnistes, qui distinguaient plusieurs aspects ou éléments (WTC 7, démolition contrôlée, missile sur le Pentagone, etc.), les sites anti-conspirationnistes répondent à chacune de ces catégories[1936]. Enfin, troisième et dernier « sous » idéal-type de site s'opposant aux théories du complot, on retrouve, toujours de manière binaire, ceux qui cherchent à démystifier la pensée d'un leader conspirationniste déterminé. Par exemple, le site de Denis King, *LaRouche Watch*[1937], n'a pour seule et unique vocation que de démontrer que Lyndon LaRouche est un non seulement un théoricien du complot mais aussi le chef incontesté d'une secte planétaire jouissant d'un véritable culte de la personnalité de la part de ses adeptes.

1934 Outre les « incontournables » 11 Septembre, alimentation, ordinateurs, on retrouve, par exemple, les catégories Disney, sport, religion ou encore ouragan Katrina, etc. http://www.snopes.com/
1935 http://www.hoaxbusters.org/
1936 http://www.debunking911.com/ http://www.rue89.com/desintox-11-septembre http://www.bastison.net/
1937 http://lyndonlarouche.org/

En somme, mis à part le quatrième idéal-type consacré aux supports diffusant de manière contingente du contenu conspirationniste[1938], on constate une véritable symétrie, si ce n'est même une certaine homologie, entre les supports conspirationnistes sur le web et ceux dont l'objectif est de démystifier leurs messages.

Si jusqu'ici internet à été considéré comme un support permettant aux adeptes de la conspiration de diffuser à l'échelle globale, notamment pour des raisons techniques, leurs messages conspirationnistes de manière relativement libre et efficace, il n'en demeure pas moins que le web relève d'une seconde nature. En effet, bien que se servant d'internet, nombreuses théories du complot fleurissent sur cette même toile pour la dénoncer comme participante d'un complot global en vue d'établir un contrôle social généralisé ou un Nouvel Ordre Mondial. Ainsi, le célèbre « réseau social » Facebook est dénoncé comme étant un instrument aux mains d'une engeance composée du gouvernement américain et des Illuminatis cherchant à connaître l'ensemble de la vie privée des citoyens pour imposer, à la manière de *Big Brother*, un joug totalitaire où la sphère privée n'aurait plus le droit de citer.

C – Internet, instrument du complot global : l'exemple de la *Facebook Conspiracy Theory*[1939]

« *Dominus habet oculus centum* »[1940]

Facebook, au même titre que le numéro un des moteurs de recherche sur internet Google[1941], incarne cette ambivalence d'internet pour les adeptes du conspirationnisme entre, d'un côté, un support de diffusion libre et à l'échelle mondiale de leurs théories et, de l'autre, internet en tant que conspiration globale. En effet, comme le rappelait fort justement David P. Weimann, « internet et les théories du complot sont faits pour se rencontrer. Avec son habilité à relier des informations apparemment sans rapports, internet est devenu le nouveau repère pour les théoriciens du complot, amateurs et professionnels, qui répandent leurs messages par millions à travers tous les canaux et les réseaux […] Mais, internet n'est pas seulement fait pour les théories du complot : "*c'est* une

1938 Sauf à considérer l'encyclopédie libre *Wikipedia*, dans ses articles consacrés aux théories du complot, comme un support diffusant de manière contingente de « l'anti-conspirationniste » ; chose que nous nous refusons de faire compte tenu de la nature même de ce support. http://en.wikipedia.org/wiki/Conspiracy_theory

1939 La théorie du complot *facebook*.

1940 *Le maître a des centaines d'yeux*, proverbe latin.

1941 http://www.realconspiracytheories.com/category/google/ http://www.high-search-engine-ranking.com/GoogleConspiracyTheoryAliveAndWell.htm

conspiration" »[1942].

Aussi, Facebook, célèbre réseau social comptant plus de 622 millions d'utilisateurs en Février 2012[1943] permettant à chaque individu disposant d'un « profil » de diffuser des informations personnelles comme ses centres d'intérêts ou ses activités à un réseau « d'amis », est l'objet de l'ire des conspirationnistes. De sorte que le site web de la chaîne télévisée américaine d'informations en continu *Tru TV* s'est attaché à lister le « top 10 des mythes, mensonges et théories du complot à propos de Facebook »[1944]. Parmi ceux-ci, si on retrouve que Facebook serait un réseau pédophile mondial[1945], il apparaît néanmoins que la plupart des théories du complot relatives à Facebook s'articulent principalement autour de deux catégories : d'une part, le non-respect de la vie privée et, d'autre part, les liens entre le réseau social et les institutions gouvernementales américaines que sont la CIA, le Département de la Défense ou encore le FBI[1946].

> « La multiplication des services et des accès accélère la diffusion de renseignement sur les utilisateurs : adresses IP, mots-clefs, navigation, sites visités, pages consultées, temps passé, chat, formulaires… De charmants *cookies* nous suivent plus fidèlement qu'un gentil caniche, et de plus inquiétant *spywares* s'introduisent et fouinent dans nos travaux et notre intimité. Mais, lorsque nous remplissions d'abusifs formulaires, nous laissons sur la toile plus d'infos que nous accepterions d'en donner à un institut de sondage »[1947].

En effet, du point de vue des théoriciens du complot, Facebook serait une quelque sorte un espion pour ses utilisateurs, un logiciel de *tracking* ou de « flicage » de l'activité des internautes sur la toile dans le sens où il aurait connaissance de chacune des pages web visitées dès lors que l'usager est connecté (*logged in*) à son compte Facebook. De cette manière, en archivant les données collectées, Facebook parvient à centraliser de multiples informations sur chacun de ses utilisateurs telles que les pratiques religieuses, les convictions politiques, les centres d'intérêts ou encore les orientations sexuelles[1948]. De ce point de vue, Facebook, dont le fondateur Mark Zuckerberg aurait déclaré « ne pas croire au respect de la vie privée »[1949], se serait, selon les conspirationnistes, fixé pour objectif indicible de « bâtir un "graphe social", une cartographie géante

1942 David P. Weimann, *op cit*, pp. 347-348.
1943 http://archives-lepost.huffingtonpost.fr/article/2011/02/24/2416346_facebook-a-exactement-622-276-680-utilisateurs-dans-le-monde-un-net-ralentissement-des-inscriptions.html
1944 http://www.trutv.com/conspiracy/in-the-shadows/facebook/gallery.html?curPhoto=1
1945 http://www.trutv.com/conspiracy/in-the-shadows/facebook/gallery.html?curPhoto=6
1946 Annexe N° 21 : Les théories du complot *Facebook*.
1947 Bernard Bourdeix, *Le grand livre des conspirations* [2009], Paris, Fetjaine, 2010, p. 118.
1948 http://www.realconspiracytheories.com/facebook-visitor-tracking-131/
1949 http://www.realconspiracytheories.com/facebook-ceo-doesnt-believe-in-privacy-141/

des réseaux humains »[1950]. Plus encore, c'est le bouton « j'aime » (*I Like*) qui cristallise les angoisses conspirationnistes en terme d'exploitation de données *(data mining*), de fichage informatique en vue de constitution d'une gigantesque base de donnée mondiale pour les diffuser ou bien les vendre à des entreprises commerciales ou à des États. « Chaque page que vous visitez contenant le bouton "j'aime" lorsque vous êtes connecté à Facebook est reliée à vos informations personnelles, y compris vos "amis", vos centres d'intérêts, vos activités, votre numéro de téléphone et de carte de crédit, et même votre religion ou votre parti politique »[1951]. Même Richard Stallman, programmateur américain, militant de la mouvance logiciel libre et fondateur du projet GNU et de l'association Free Software Foundation, révèle ses craintes quant à la politique de respect de la vie privée, en particulier à l'égard du bouton « j'aime », menée par *Facebook* dans une interview donnée à la chaîne de télévision russe anglophone *Russia Today.*

> « Facebook pratique une surveillance de masse. S'il y a un bouton "j'aime" sur une page web, Facebook sait que vous avez visité cette page. Et, plus encore, il relève votre adresse IP même si vous n'êtes pas un utilisateur de Facebook. Si vous visitez plusieurs pages avec le bouton "j'aime", Facebook sait que vous les avez toutes visitées même s'il ne sait pas vraiment qui vous êtes »[1952].

Si les craintes exprimées par les théoriciens du complot quant aux atteintes pratiquées par Facebook au respect de la vie privée ne sont pas exclusives à cette catégorie d'acteurs et posent sans doute question quant aux respect des valeurs fondamentales attachées à une démocratie moderne[1953], il n'en demeure pas moins que l'autre critique adressée à Facebook, il serait le masque de la CIA, du FBI ou du Département de la Défense américain, par les théoriciens du complot atteste de la capacité cryptologique de l'imaginaire conspirationniste à connecter des éléments épars entre eux.

1950 Bernard Bourdeix, *op cit*, p. 121.

1951 http://www.realconspiracytheories.com/facebook-like-button-links-every-page-you-visit-to-your-person-information-158/

1952 http://rt.com/news/richard-stallman-free-software-875/

1953 Déjà dans les années 1970, le sociologue américain, Marc S. Granovetter pointait les dangers et les apories de réseaux dématérialisés « d'amis » conduisant selon lui à tisser des liens sociaux extrêmement pauvres voire même désaffiliants ou désocialisants. Marc S. Granovetter, « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, Vol 78, N° 6, Mai 1973, pp. 1360-1380. Plus récemment, Pamela Messi est parvenue, et ceci pose de lourdes questions quant à la confidentialité et le respect de la vie privée sur le net, à reconstituer le dossier médical complet de plusieurs individus à partir du croisement de données disponibles sur le web et en grande partie fournies par ces individus eux-mêmes qui n'avaient pas conscience de la masse d'informations considérables que représentent le rassemblement de données éparses. Pamela Messi, « Big Brother : la surveillance de la population », *Les tribunes de la santé*, N° 29, 2010, pp. 69-74.

Selon les adeptes du complot, « depuis 2006, la CIA utilise Facebook, le populaire réseau social pour recruter des employés potentiels du Service Clandestin National[1954] »[1955]. Plus encore, qu'un instrument de recrutement moderne, la CIA contrôlerait Facebook en en faisant un médium pour collecter et archiver des informations personnelles sur ses utilisateurs afin de construire une base de données géante et pour infiltrer les groupes jugés subversifs (néo-nazis, islamistes, groupes communistes ou anarchistes) du fait de leurs centres d'intérêts. Et, cette théorie du complot est si populaire que même le très sérieux *New Zeland Herald* s'en est fait l'écho dans son édition du 8 Août 2007 en indiquant que « Facebook compte 10 millions d'utilisateurs, il vaut des milliards de dollars et, si on en croit les sources internet, il a été mis en place par la CIA »[1956]. En effet, il circule sur le net[1957] une théorie du complot fortement présente et insistante qui prétend que la CIA ainsi que le Département d'État et de celui de la Défense conspireraient, via les données récupérées sur Facebook, ce que l'on nomme le *data mining* ou en français l'exploitation de données, tente d'établir un panoptique du type de « Big Brother » à l'échelle planétaire. Ainsi, Facebook serait financé par l'IAO (*Information Awareness Office*), une branche du Département de la Défense issue du programme DARPA[1958] et spécialisée dans la guerre informatique et la lutte contre le cyber-terrorisme notamment chargée de prévenir les attaques asymétriques via la collecte, le traitement et la centralisation d'informations et de données stratégiques ; de sorte que « les théoriciens de la conspiration voient dorénavant Facebook comme le masque de l'IAO »[1959]. De ce point de vue Facebook agirait alors comme une base de croisement de données globale qu'il serait de plus impossible de quitter complètement[1960], même après la clôture de son profil ; en atteste le texte

1954 Il s'agit ici d'un jeu de mot entre le NSC, le *National Security Council*, le Conseil National de Sécurité, appelé dans la citation le *National Clandestine Service*. Or, si la CIA est une agence indépendante des pouvoirs politiques, le NSC procède directement du Président Américain ; façon, une fois encore, de vérifier l'axiome conspirationniste « tout est lié ».

1955 http://www.realconspiracytheories.com/facebook-privacy-issues-cia-tentacles-and-datamining-91/

1956 Matt Greenop, « Facebook – The CIA Conspiracy », *The New Zeland Herald*, 8 Août 2007.

1957 http://www.youtube.com/watch?v=FZH-Pm5XtoI Cette vidéo établit un lien entre *Facebook*, le Département de la Défense américain et la CIA via diverses instituions et personnes. Nous avons reproduit de manière schématique le cheminement conspirationniste de ces « liens avérés ». Annexe N° 21 : Les théories du complot Facebook. Il est également à noter, et ce de manière inquiétante mais néanmoins révélatrice de la progression de l'acceptation de la légitimité du paradigme conspirationniste en France, que des images extraites de cette vidéo conspirationniste ont été diffusées sur la chaîne de télévision *France 5* dans l'émission *Revu & Corrigé* présentée par le journaliste Paul Amar afin d'attester des liens entre la CIA et *Facebook*. http://www.dailymotion .com/video/xd28lg_facebook-des-liens-avec-la-cia-fran_webcam

1958 La DARPA (*Defense Advanced Research Projects Agency*) est une agence issue du Département de la Défense américain et spécialisée dans le développent des nouvelles technologies destinées à un usage militaire. On doit notamment à cette agence la réalisation des projets ARPANET, devenu depuis internet ou la mise au point du système GPS.

1959 Matt Greenop, *art cit,* 8 Août 2007.

1960 A cet égard, la très populaire série d'animation américaine *South Park* passe au crible de sa satire toujours acerbe *Facebook*, notamment l'extrême difficulté pour le jeune Stan de supprimer unilatéralement le profil que ses amis Cartman et Kyle avaient créé pour lui. En outre, cet épisode s'attaque, toujours de manière humoristique, au

définissant la politique de confidentialité des données transmises sur Facebook ; de sorte que les données, une fois transmises, appartiennent de manière imprescriptible au site.

> « En postant des contenus membres sur n'importe quelle partie du site, vous accordez automatiquement la permission, la représentation et la garantie de cette permission, à Facebook le droit irrévocable, perpétuel, non-exclusif, transférable, totalement soldé, à l'échelle mondiale (avec un droit de sous-licence), d'utiliser, de copier, de produire, de jouir, de modifier, de traduire, d'extraire (en tout ou partie), de distribuer les informations et les contenus »[1961].

De même, le fait que Facebook interdise le recours à certains pseudonymes, « Batman » ou « Kardashian » par exemple, pousserait les utilisateurs à faire usage de leurs véritables noms ce qui renforcerait la capacité et la facilité pour la CIA et le Département de la Défense de constituer des dossiers individuels sur les utilisateurs de Facebook[1962].

Enfin, pour en terminer avec les théories du complot Facebook, il reste a évoquer la thèse numérologiste faisant du réseau social un pion au service du FBI et des Illuminatis[1963]. Il s'agit ainsi, pour les adeptes du complot, de rechercher des indices ésotériques chiffrés dissimulés que seuls les initiés sont à même de décoder ; et, ici, tout se passe autour du chiffre 13 qui évoque non seulement le Christ et ses 12 apôtres, dont le félon Judas, mais qui serait surtout un chiffre symbole des Illuminatis. Tout d'abord, le logo du réseau social contient treize petites figurines jaunes interconnectées sur les cinq continents symbolisant le dessein conspirationniste des Illuminatis d'asseoir leur domination sur la planète afin d'établir un Nouvel Ordre Mondial. Ensuite, suivant un code lettre/chiffre basique, Facebook équivaut au nombre 13.

F = 6	B = 2	FACEBOOK = 58	FACEBOOK <=> 13
A = 1	O = 15		
C = 3	O = 15	58 => 5 + 8 = 13	
E = 5	K = 11		

caractère désocialisant de *Facebook* qui ne fait que créer des communautés virtuelles ou les liens « amicaux » se font et se défont au rythme des clics. Trey Parker, « You Have 0 Friends », *South Park* [2010], Paris, TF1 Vidéo, 2001, Saison 14, Épisode 4, 21,45 min.

1961 http://www.facebook.com.

1962 http://www.trutv.com/conspiracy/in-the-shadows/facebook/gallery.html?curPhoto=11

1963 Annexe N° 21 : Les théories du complot Facebook.

Or, 13 est justement le nombre d'étoiles présentes sur le logo du FBI, ce qui, du point de vue cryptologique conspirationniste, établit un lien probatoire entre les Illuminatis, Facebook et le FBI, tous unis au sein d'une grande engeance secrète et diabolique. Enfin, la dernière preuve de ce « lien » réside dans un sweat-shirt porté par Marc Zukerberg, l'inventeur du réseau social, lors d'une émission de télévision américaine qui représenterait un symbole Illuminati[1964].

En somme, internet, bien que relevant d'une double nature, à la fois support de diffusion des théories du complot et conspiration lui-même, est devenu depuis les années 2000 et la massification/démocratisation de l'accès au réseau le lieu privilégié d'exposition pour la rhétorique conspirationniste puisqu'il s'agit d'un espace de liberté peu réglementé et facile d'accès à l'échelle planétaire qui permet d'alimenter, hors de la hiérarchie des sources et de toutes formes de contrôle, les fantasmes complotistes de vérités cachées sur la marche du monde. De sorte qu'il existe incontestablement un internet conspirationniste, surfant largement sur la perte de confiance dans les médias traditionnels qui contribue au façonnement, au renforcement et au développement d'un imaginaire conspirationniste. Cependant, internet, malgré son rôle décisif, n'est pas seul à participer du désenclavement de ce mode de raisonnement cryptologique au point de contribuer à construire une culture populaire de la conspiration. En effet, l'industrie du divertissement de masse, la télévision américaine en particulier, au travers de séries mais également d'émissions politiques, participe derechef à ce processus.

III – La rhétorique conspirationnisme sur le petit écran : séries télévisés et journalisme politique

Si internet, notamment depuis les années 2000, joue incontestablement un rôle moteur dans la diffusion à grande échelle et le désenclavement des thèses conspirationnistes, la télévision a occupé une fonction relativement comparable jusque dans les années 1990 en portant les thématiques conspirationnistes chez chaque téléspectateur au travers de séries télévisées, *X-Files* par exemple, des commentaires politiques de journalistes enclins à y adhérer, c'est notamment le cas aux États-Unis de Patrick Buchanan, ou d'émissions de télévision relatives à des conspirations dissimulées, les événements de Roswell en particulier.

1964 http://www.youtube.com/watch?v=JH9VNJZ-R2M Nous reproduisons, toujours en annexe, le logo présent sur le sweat-shirt de Zuckerberg et en donnons la signification complotiste. Annexe N° 21 : Les théories du complot Facebook.

En effet, le conspirationnisme s'est d'abord affiché à la télévision sous la forme d'émissions relatives aux vérités cachées de l'incident de Roswell[1965], c'est-à-dire l'idée qu'il existe une grande conspiration menée contre l'opinion publique par le gouvernement américain pour dissimuler l'existence d'extraterrestres visitant la terre et dont des corps auraient été disséqués. Si au plan strictement factuel, il semble que les débris retrouvés à Roswell, Nouveau Mexique, en 1947 soient ceux de mannequins et de Ballons Mogul servant à effectuer des mesures lors d'essais nucléaires, d'innombrables émissions télévisées[1966] vont recourir à des « procédés couramment utilisés pour faire adhérer un très large public à la possible existence d'extraterrestres et l'orienter notamment vers l'idée que ce type d'information est volontairement étouffé par certains réseaux occultes, dépendant très souvent des gouvernements »[1967]. Il s'agit par exemple de recueillir l'avis d'experts, de militaires en retraite présents à Roswell ou de témoins oculaires allant systématiquement dans le sens de l'existence d'entités extraterrestres récupérées sur place par les autorités militaires pour le compte du gouvernement.

« On retrouve sans surprise l'ensemble de cette thématique dans la série des *X-Files* où les éléments fondateurs de la mythologie ufologique sont prédominants »[1968].

A – *X-Files*, *Invisible Man*, deux séries télévisées conspirationnistes

« Je suis le personnage clef d'une machination gouvernementale, un complot destiné à cacher la vérité au sujet de l'existence des extraterrestres. Une conspiration mondiale, dont les acteurs se trouvent au plus haut niveau du pouvoir et qui a des conséquences dans la vie quotidienne de chaque homme, femme et enfant de cette planète »[1969] (Fox Mulder).

1°) *X-Files, Invisible Man*, deux séries conspirationnistes : éléments factuels

« La vérité est ailleurs » ! Tels sont les derniers mots du générique et le point de départ fondamentalement conspirationniste de la série télévisée *X-Files* qui relève d'une double inspiration : « les films de science-fiction des années 1950 et les films de conspiration politique des

1965 Robert Alan Goldberg, *Enemies Within : The Culture of Conspiracy in Modern America* [2001], New Heaven, Yale University Press, pp. 189-231.

1966 En France aussi ce type d'émission existe. Par exemple, la chaîne *Direct 8* a diffusé le Mardi 26 Juin 2012 à 20H40 un « documentaire » intitulé *Ovnis, Extra-terrestres : révélations sur les phénomènes inexpliqués* suivi, à 22H35 de *Extra-terrestres : science-fiction ou réalité ?* Il apparaît d'ailleurs que cette chaîne était en quelque sorte celle des conspirationnistes puisque, chaque semaine, un documentaire relatif au paranormal, à l'ésotérisme ou aux théories du complot y était diffusé. De nos jours, il semble que *RMC Découverte* ait repris le flambeau.

1967 Sylvie Thiéblement-Dollet, « Les extraterrestres dans les médias », *Communication et langages*, N° 115, 1998, pp. 39-40.

1968 *Ibid*. p. 48.

1969 Rob Brownman, *The X-Files, Le film* [1998], Los Angeles, 20th Century Fox, 2002, 118min.

années 1970 »[1970]. On pense particulièrement ici à *L'Invasion des profanateurs de sépultures*, *Les hommes du Président*, *Les trois jours du Condor* et la série télévisée *La quatrième dimension*[1971].

Ainsi, cette série met en scène deux agents du FBI, Fox Mulder (David Duchovny) qui croit en l'existence des extraterrestres, aux phénomènes paranormaux et adhère aux thèses conspirationnistes, et le docteur Dana Scully (Gilian Anderson) qui se pose comme une « sceptique », c'est-à-dire en une scientifique rationnelle et cartésienne. Notons d'ailleurs ici l'inversion des codes cinématographiques du genre. De sorte que, s'il y a bien « un croyant qui voit des preuves de pouvoirs paranormaux sans pouvoir les traduire en termes scientifiques ou qui sont dérobées ou détruites par d'autres, généralement les conspirateurs » et « un sceptique qui a foi en la science traditionnelle »[1972], la série *X-Files* se distingue en faisant du sceptique une femme et du croyant un homme. En effet, en règle générale, selon les codes cinématographiques du genre, « le croyant est impuissant, un marginal et bien souvent une femme ; le sceptique est presque toujours un homme »[1973]. Ainsi caractérisés, les deux agents doivent alors « combattre leur propre institution ou d'autres réseaux secrets très protégés pour mener au mieux leur quête de vérité […] Ils osent dénoncer cette grande conspiration menée par certains personnages troubles qui opèrent à la fois de l'intérieur et de l'extérieur du gouvernement américain »[1974]. En effet, les deux personnages, épisodes après épisodes révèlent l'existence d'entités extraterrestres plus ou moins hostiles dissimulées aux populations civiles par le gouvernement et « le Syndicat », un consortium international dirigé par « l'homme à la cigarette » dont « on apprend dans l'épisode de la quatrième saison "l'homme à la cigarette" que son implication dans les conspirations n'est pas limitée à la dissimulation de la proximité d'une invasion extraterrestre »[1975] sur terre mais aussi, par exemple, qu'il serait mêlé à l'assassinat de John F. Kennedy, thème récurrent dans le culture américaine de la conspiration[1976]. Ainsi la série, « au cours des neuf saisons, va rassembler un nombre incroyable de théories du complot »[1977] formant un tout qui donne naissance à la formulation d'un méta-récit conspirationniste. Ainsi, avec *X-Files* ce n'est plus seulement un complot circonstancié qui est dénoncé, comme par exemple dans le film *JKF* d'Oliver Stone, mais bien un méga-complot

1970 Véronique Campion-Vincent, *op cit*, p. 41.
1971 Gordon B. Arnold, *Conspiracy Theory in Film, Television and Politics* [2008], Westport, Praeger Publishers, 2008, p. 176
1972 Erich Goode, « Why Was The X-Files So Appealing ? », *Skeptical Inquirer*, Vol. 26, N° 5, Septembre-Octobre 2002, p. 48.
1973 *Ibid*.
1974 Sylvie Thiéblement-Dollet, *art cit*, p. 48.
1975 David Lavery, « The X-Files » *in* Peter Kinght (dir.), *op cit*, p. 744.
1976 Cf *Supra* Partie 1 Chap. 1
1977 Gordon B. Arnold, *op cit*, p. 145.

universel qui s'étend au-delà même de la planète Terre.

De la même manière, la série télévisée *Invisible Man*, moins connue, plus récente et sur laquelle il n'existe, contrairement à la série *X-Files,* aucun travail de recherche, véhicule également une rhétorique incontestablement conspirationniste et cryptologique. Ainsi, au commencement de la série, Damien Fawkes (Vincent Vantresca), délinquant minable et sans envergure condamné à perpétuité, passe un marché avec le gouvernement américain : en échange de sa liberté celui-ci accepte de servir de cobaye à une expérience génétique, l'implantation dans son cerveau d'une glande « morphogivrale » capable de le rendre invisible. Recruté de force par « l'Agence », organisme d'espionnage et de renseignent travaillant pour le compte du gouvernement, Fawkes et son partenaire, l'agent spécial Bobby Hobbes (Pau Ben-Victor), se trouvent confrontés au cours des épisodes à deux types principaux de menaces. D'un côté, ils livrent une lutte sans relâche contre une secte mondiale aux accents raëliens et scientistes, « Chrysalis », qui met en œuvre une gigantesque conspiration eugéniste afin d'imposer le pouvoir mondial d'une race humaine supérieure et génétiquement modifiée. De l'autre, les deux protagonistes découvrent au fil de leurs aventures d'innombrables laboratoires secrets où le gouvernement américain pratique, à grande échelle, la vivisection et des expériences de manipulations génétiques sur ses propres citoyens.

2°) Analyse de la rhétorique, de la scénarisation et des procédés d'adhésion au conspirationnisme à la télévision

Ces deux séries nous apparaissent alors comme typiques de l'incarnation télévisée du paradigme conspirationniste dans la mesure où elles contribuent à la banalisation, à la normalisation « des mondes de l'occultisme, de la médecine et des sciences alternatives, des religions sectaires et des politiques radicales »[1978] en entretenant constamment une atmosphère de suspicion et de conspiration. Outre la reprise des thématiques conspirationnistes bien connues du grand public américain que sont les thèses des hélicoptères noirs et des camps de concentration[1979], ces séries diffusent en permanence un point de vue antiscientifique caractéristique des théories du complot.

1978 Michael Barkun, *op cit*, p. 34.
1979 *Cf* Supra Partie 3 Chapitre 1 – I-B.

« Les éléments populistes, paranormaux et conspirationnistes […] sont exprimés ainsi : d'abord par un point de vue antiscientifique qui veut que la science traditionnelle et établie soit fausse, que les lois de la physiques puissent être renversées, et que l'intuition des hommes et des femmes ordinaires soit juste ; ensuite, par la condamnation des agissements secrets des gouvernements qui dissimulent des informations au public et qui font du mal aux populations ; troisièmement, le héros, le croyant paranormal, découvre des preuves qui contredisent le point de vue officiel et dominant et il tente de démasquer la conspiration et de donner le pouvoir aux faibles : les hommes et les femmes ordinaires en nous livrant les véritables informations »[1980].

Ainsi, outre leur caractère antiscientifique, ces séries télévisées reprennent à leur compte l'idée intrinsèquement conspirationniste que des éléments décisifs et des informations essentielles sont volontairement cachées par les gouvernements aux populations. Or, « la marge entre fiction et réalité est souvent difficile à saisir »[1981] et le message conspirationniste contenu dans ces séries fait que « de nombreux téléspectateurs ont tendance à considérer comme réel et authentique »[1982] ce qui relève pourtant de la fiction ; d'autant plus que « la comparaison entre les amateurs de science-fiction et les non-amateurs de science-fiction montre que les premiers sont systématiquement plus croyants que les seconds en ce qui concerne les croyances fantastiques »[1983]. Aussi, Laura Otis[1984] a établi qu'il existe une surreprésentation de l'adhésion aux thèses conspirationnistes ufologiques chez les spectateurs du film *Rencontre du troisième* type, film de science-fiction, par rapport aux publics d'autres films qui ne sont pas de science-fiction. Sur une échelle d'attitude allant de 7 (adhésion totale) à 1 (désaccord total), elle a obtenu les résultats suivants[1985] : les 127 spectateurs enquêtés ont déclaré croire que la « vie existe sur d'autres planètes » au score de 6,11 ; que « les soucoupes volantes existent réellement » à 5,64 ; que « la vie sur terre est observée par des êtres intelligents venus de l'espace » à 5,11. A titre de comparaison, les spectateurs du film policier de Clint Eastwood, *L'épreuve de Force*, ont déclaré croire que la « vie existe sur d'autres planètes » au score de 5,14 ; que « les soucoupes volantes existent réellement » à 4,49 ; que « la vie sur terre est observée par des êtres intelligents venus de l'espace » à 4,28. De même, les spectateurs du film disco pour jeunes adultes, avec John Travolta, *La fièvre du samedi soir*, ont déclaré croire que la « vie existe sur d'autres planètes » au score de 5,16 ; que « les soucoupes volantes existent réellement » à 4,42 ; que « la vie sur terre est observée par des êtres intelligents venus de l'espace » à 4,13.

1980 Erich Goode, *art cit*, p. 49.
1981 Sylvie Thiéblement-Dollet, *art cit,* p. 48.
1982 *Ibid*.
1983 Jean-Bruno Renard, « Science-fiction et croyance », *Sociétés*, N° 113, Vol. 3, 2011, p. 24. Voir aussi, Jean-Bruno Renard, *Les extra-terrestres : une nouvelle croyance religieuse* [1988], Paris, Éditions du Cerf, 1988, pp. 47-69.
1984 Laura Otis, « Selective Exposure to the Film *Close Encounters* », *Journal of Psychology*, N° 101, 1979, pp. 293-295.
1985 Annexe N° 22 : Corrélats entre croyances conspirationnistes ufologiques et les amateurs de science-fiction.

De la même manière, l'enquête réalisée par Jean-Bruno Renard[1986], corrobore et précise cette corrélation, cette affinité élective entre le fait d'être un amateur de science-fiction et d'adhérer, en partie au moins, aux théories conspirationnistes. Ainsi, 79% des amateurs de science-fiction disent croire en l'existence d'extraterrestres contre 61% des non-amateurs ; à 60% contre 19% que les gouvernements dissimulent sciemment des informations sur les Ovnis ; à 51% contre 36% que des extraterrestres visitent la terre ; à 24% contre 17% que des extraterrestres vivent sur terre sous une apparence humaine sans que nous le sachions[1987].

En somme, « l'adhésion à la fiction merveilleuse se fait par le sentiment qu'il y a quelque chose de vrai dans cette mise en scène de l'extraordinaire »[1988] ; et « le danger est donc bien réel d'une intoxication »[1989] de masse est d'autant plus inquiétant que, comme nous l'avons déjà signalé, la confiance dans les grandes institutions est plus que jamais limitée[1990]. En effet, les messages conspirationnistes contenus dans les séries télévisées sont alors érigés au rang d'informations légitimes et véridiques par tous ceux qui déclarent « ne plus croire aux explications officielles des gouvernements qui (leur) cachent des choses »[1991]. Ainsi, « il y a dans la politique américaine, qui est la base de série *X-Files*, des trucs pas clairs, comme on dit familièrement […] Corruption, chômage, drogue, immigration, injustice, insécurité, service militaire, nucléaire, sida … il existe des gens qui savent, mais il se taisent, certains ont vu mais il ont oublié, ceux qui parlent sont traités de parias […] La vérité est ailleurs »[1992].

1986 Jean-Bruno Renard, « Le public de science-fiction », *Science-fiction*, N° 5, 1985, pp. 138-165.
1987 Annexe N° 22 : Corrélats entre croyances conspirationnistes ufologiques et les amateurs de science-fiction.
1988 Jean-Bruno Renard, *art cit*, p. 26.
1989 Sylvie Thiéblement-Dollet, *art cit,* p. 50.
1990 Annexe N° 2 : La perte générale de confiance des citoyens américains dans les grandes institutions publiques et privées
1991 Jérôme Fritel, « Entre scepticisme et crédulité : paroles de X-fans », *L'événement du jeudi*, 28 Août – 3 Septembre 1997, p. 15.
1992 Alain Senders, « La vérité est ailleurs », *Présent*, 7 Novembre 1996.

B – Le journalisme politique conspirationniste : Pat Buchanan

Outre les supports de divertissement que sont la télévision et le cinéma, les thématiques conspirationnistes gagnent aussi, aux États-Unis, le champ journalistique, les plateaux d'information et les éditoriaux politiques, notamment au travers de la plume et de la voix de Patrick Buchanan[1993], figure essentielle du paléo-conservatisme des années 1990 et 2000 et du commentaire politique journalistique. Cependant, Buchanan, et il faut le relever, ne dénonce jamais un complot précis et marqueur de l'imaginaire conspirationniste américain comme l'assassinat de Lincoln ou le 11 Septembre par exemple ; au contraire, sa rhétorique est bien plus sibylline et s'inscrit dans une atmosphère générale de suspicion où certaines personnes ou groupes d'individus, mal identifiés, pèsent directement sur le cours des événements mondiaux.

> « Les agents de la révolution ont mis la main sur les institutions qui influent sur les esprits et décident de ce qui est bon ou mauvais, acceptable ou inacceptable, légal ou illégal. Par ce biais, ils ont discrédité les valeurs chrétiennes et imposé un Nouvel Ordre Mondial où pornographie, célibat, féminisme, homosexualité, avortement et autres moyens de contraception sont la norme. Un nouvel ordre moral qui favorise la dénatalité et la disparition progressive de l'Amérique blanche et chrétienne, un complot qui vise à accélérer la construction d'un Nouvel Ordre Mondial et d'une société unique, mondiale et multiculturelle faite de consommateurs aliénés, déracinés et sans âmes »[1994].

En effet, il existe chez Patrick Buchanan une rhétorique populiste[1995] qui stigmatise les étrangers, les élites, les institutions, les homosexuels, les athées ou la mondialisation en tant qu'éléments subversifs à la culture occidentale jugée intrinsèquement supérieure aux autres. Aussi, pour Buchanan, le monde repose sur des hiérarchies autant naturelles que légitimes qui assurent un heureux et harmonieux équilibre des sociétés ; y déroger entraînerait alors déclin moral inéluctable et irréversible.

1993 Patrick Joseph Buchanan dit Pat' est un journaliste américain de CNN et NBC et membre du Parti Républicain, puis du Parti de la Réforme, dans le camp des paléo-conservateurs; c'est un ancien partisan de Nixon (dont il fut la plume), de Ford et Reagan (conseiller) et de Bush Sr. Deux fois candidat à l'investiture républicaine, en 1992 et 1996, Buchanan se révèle le tenant d'une droite dure conservatrice sur le plan moral. Aussi, il dénonce une « guerre culturelle » entre d'un côté les « Hippies », les libéraux, Hollywood, la Californie, les homosexuels, les intellectuels de la Nouvelle-Angleterre et de l'autre les « bons américains » conservateurs, les chrétiens, le Mid-West. Toutefois, en 1996, Buchanan, de son propre chef, sentait le besoin de déclarer que « contrairement à ce dont on le qualifie parfois, il n'est ni antisémite, ni homophobe, ni raciste, ni sexiste, ni anti-féministe, ni fasciste, ni isolationiste ». Partrick Buchanan, « AP wire story: Buchanan's Positions ... In His Own Words », *Charleston Gazette*, 3 Mars 1996. Pour une analyse de la rhétorique populiste de Buchanan voir : Pierre Mélandri « La réthorique populiste aux Etats-Unis », *Vingtième Siècle*, Vol. 56, N°56, 1997, pp. 184-200. Serge Halimi, « Le "populisme" voilà l'ennemi », *Mots*, N° 55, 1998 pp. 115-121. David L. Weakliem, « A New Populism? The Case of Patrick Buchanan », *Electoral Studies*, Vol. 20, N° 3, 2001, pp. 447-461.

1994 Jérôme Jamin, *L'imaginaire du complot. Discours d'extrême droite en France et aux États-Unis* [2009], Amsterdam, Amsterdam University Press, 2009, p. 257.

1995 David L. Weakliem, *art cit*, pp. 447-461.

« Parce que les nations occidentales croyaient que leur civilisation et leur culture étaient supérieures, elles avaient le droit d'imposer leurs règles aux civilisations, cultures et peuples inférieurs [...] les hiérarchies sont aussi naturelles qu'elles sont essentielles »[1996].

Or, il ne s'agit pas uniquement d'une nouvelle reformulation simpliste du paradigme décliniste ou d'un pessimisme philosophique ou anthropologique quant à l'avenir de l'Occident ; pour Buchanan il relève plutôt d'un discours nationaliste et xénophobe présentant un certain biologisme puisque « la nation en tant que corps pur et sain est menacée en permanence de maladie, de déclin ou de disparation »[1997]. Pour Buchanan, « l'immigration incontrôlée menace de détruire la nation que nous avons bâtie et aménagée en Amérique dans un conglomérat de populations n'ayant presque rien en commun : pas d'histoire, pas de héros, pas de langage, pas de culture, pas de foi ou d'ancêtres. La balkanisation nous attend »[1998]. Cependant, un tel constat dressé par Buchanan n'est pas, selon lui, le simple fait du cours de l'histoire mais bien le résultat d'un dessein secret et occulte, d'une grande conspiration, qu'il nomme l'« agenda caché »[1999] mis en œuvre par les agents du Nouvel Ordre Mondial[2000].

Aussi, Patrick Buchanan dans ses chroniques et ses ouvrages, et notamment ceux des années 2000, s'attache à dénoncer la mise en place d'un agenda caché, synonyme de « socialisme global »[2001], ayant pour objectif de constituer un gouvernement mondial relativiste où nous verrons que la race blanche est menacée en permanence et où l'immoralité sexuelle, l'athéisme et le multiculturalisme[2002] sont la norme dangereuse et corruptrice. Il s'agit en somme d'identifier les ennemis tant de l'intérieur que de l'extérieur qui cherchent à subvertir la « vraie » Amérique. Dès lors, la rhétorique de Buchanan s'apparente à une nouvelle reformulation de ce conflit séculaire de valeurs qui traverse l'Amérique depuis le XIXe siècle entre d'un côté les élites progressistes urbaines de la Nouvelle Angleterre et de la côte Ouest et de l'autre un conservatisme rural et

1996 Patrick Buchanan, *The Death of the West* [2001], New York, St Martin's Press, 2002, p. 57, 63.
1997 Jérôme Jamim, *op cit*, p. 171.
1998 Patrick Buchanan, *op cit*, p. 3.
1999 Patrick Buchanan, *Where the Right Went Wrong* [2004], New York, Thomas Dunne Books, 2005, p. 173.
2000 Comme Jamin le relevait à juste titre, « écrivain, commentateur politique et éditorialiste, Buchanan dénonce scrupuleusement les moindres choix politiques qui permettent de renforcer la thèse de la conspiration mondiale. Auteur prolifique, ouvrage après ouvrage, article après article, il montre avec beaucoup de précision et d'exemples comment un ensemble de politiques en apparence anodines obéissent en réalité à un agenda parallèle et caché, agenda susceptible de rendre limpide la complexité du monde ». Jérôme Jamim, *op cit*, p. 247.
2001 Patrick Buchanan, *op cit*, p. 173.
2002 Suite aux tueries perpétrées à Montauban et Toulouse en mars 2012 par l'islamiste Mohamed Merah, Patrick Buchanan pointa sur son site web « la face sombre de la diversité » ; c'est à dire l'idée que les populations musulmanes seraient incapables de s'intégrer dans les sociétés occidentales. http://buchanan.org/blog/toulouse-the-dark-side-of-diversity-5046

primitiviste[2003].

Buchanan se livre alors à la désignation précise et nominative de l'architecture institutionnelle du gouvernement supposé du Nouvel Ordre Mondial et, rien de plus classique, il incrimine alors les grandes institutions internationales, au premier rang desquelles l'Organisation de Nations Unies. En effet, la base commune de l'ensemble de innombrables et hétérogènes théories du Nouvel Ordre Mondial est « de donner une explication globale des politiques contemporaines en regroupant tous les événements dans un scénario unique : une diaboliquement intelligente et sans scrupules organisation secrète travaille à contrôler le monde »[2004]. Tel est alors le gouvernement mondial identifié par Buchanan :

> « l'Organisation des Nations Unies doit être son Parlement, avec le Conseil de Sécurité pour Chambre Haute (le veto doit être aboli) et l'Assemblée Générale pour Chambre Basse. Le Tribunal Pénal International et l'Organisation Mondiale du Commerce en constituent les organes juridictionnels. Le Fonds Monétaire International est sa Réserve Fédérale. La Banque Mondiale et sa sœur la Banque pour le Développement sont des agences d'aide pour l'étranger. L'Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture et l'Organisation Mondiale de la Santé sont parmi ses agents de protection sociale »[2005].

Dès lors qu'il imagine une architecture gouvernementale et institutionnelle secrète appliquant un agenda caché, Buchanan rejoint les thèses conspirationnistes dans ce qu'il met en œuvre le triptyque complotiste typique : « tout est lié. Rien n'arrive par hasard. Les choses ne sont pas ce qu'elles semblent être »[2006]. Buchanan se base en effet sur une véritable cryptologique fondée sur une homologie entre capitalisme et socialisme dans le sens où ces deux doctrines auraient en commun de réduire l'être humain à sa dimension d'*homo œconomicus* et, plus encore, de substituer l'économie à dieu ainsi que d'être deux doctrines internationalistes.

> « La main invisible d'Adam Smith est devenue la main de Dieu. Les commandements du marché dominent les exigences de la citoyenneté de la culture et du pays. L'efficacité économique est devenue la valeur la plus élevée […] Pour "l'économite", le vrai croyant dans l'économie, la souveraineté, la primauté de l'industrie, les valeurs de la communauté et du pays doivent être sacrifiées puisque le dieu de la globalisation l'exige »[2007].

2003 Cf *Supra* Partie 3 Chap. 1 II.

2004 Mickael Barkun, *op cit*, p. 65.

2005 Patrick Buchanan, *op cit*, p. 237.

2006 Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, p. 11.

2007 Patrick Buchanan, *State of Emergency* [2006], New York, Thomas Dunne Books, 2007, p. 74-75 Ou encore, « Ce n'est pas une coïncidence si la vision capitaliste de la femme (comme unité de production, libérée de son mari, de son foyer et de sa famille) confirme avec autant de précision les vues des pères du communisme global ». Patrick Buchanan, *The Death of the West* [2001], New York, St Martin's Press, 2002, p. 35.

Or, en réduisant ou en essentialisant l'Homme à sa dimension purement économique, le capitalisme tout autant que le communisme deviennent des instruments au service de la globalisation et du mondialisme dans le sens où la mondialisation financière et l'internationalisme conduisent à l'avènement d'un gouvernement mondial oligarchique composé d'élites cosmopolites et apatrides ; Buchanan pointant les néo-conservateurs juifs qui, sous couvert de promouvoir de principes universalistes, seraient en réalité les agents ultimes de la conspiration globale.

> « D'abord les néo-conservateurs ont mis la main sur les fondations, les *think tanks* et les journaux d'opinion de droite pour s'autoriser à redéfinir le conservatisme. Leur programme (ouverture des frontières, amnistie pour les sans-papiers, le marché ouvert, la capitulation dans les guerres culturelles, un gouvernement conservateur fort et interventionniste de type wilsonien pour remodeler le monde à leur image) a été repris par les chefs du Parti Républicain comme le nouveau programme conservateur. Ensuite, le caractère corporatiste de l'Amérique, par les finances du Parti Républicain, a changé. Alors, que les 500 plus grandes compagnies croyaient au patriotisme économique et à la protection du marché intérieur, ces compagnies sont maintenant devenues globales. En échange de leur soutien renouvelé au Parti Républicain, ces fondations, PAC et *think tanks* ne veulent pas seulement des baisses d'impôts mais un État Providence, l'ouverture des frontières et l'immigration de masse pour continuer de baisser les salaires »[2008].

Cependant, derrière les néo-conservateurs, il s'agit bien des juifs que Buchanan tente de désigner comme les agents du Nouvel Ordre Mondial. En fait, il s'agit d'un raisonnement simpliste qui postule le contrôle juif sur le néo-conservatisme, qui lui-même dirige le Parti Républicain et l'Administration Bush Jr. dans le but de mettre en œuvre cet agenda secret et caché dénoncé par Buchanan : la mise en place d'un Nouvel Ordre Mondial socialiste. Dès lors, il existerait un lobby juif exerçant un pouvoir occulte dont le but serait l'instauration d'un gouvernement mondial. De même, cette influence juive serait responsable du déclin moral de la race blanche et de l'affaiblissement des valeurs chrétiennes aux États-Unis en promouvant l'athéisme, le multiculturalisme et ce que Buchanan considère comme des comportements sexuels déviants, l'homosexualité en particulier[2009].

En effet, Buchanan pointe une sorte de révolution culturelle mondiale comme le grand dessein des agents du Nouvel Ordre Mondial et il stigmatise en particulier l'École de Francfort, Max Horkheimer et Theodor Adorno en tête, comme étant responsable du développement d'un individualisme athée en opposition à la culture et aux valeurs chrétiennes occidentales ; notamment au travers de la célèbre « théorie critique » qui promeut, selon Buchanan, une sorte de culpabilité

2008 Patrick Buchanan, *Where the Right Went Wrong* [2004], New York, Thomas Dunne Books, 2005, p. 233.
2009 Éric Fassin, « Homosexualité et mariage aux États-Unis », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 125, 1998, 67 p.

universelle et d'autoflagellation de l'occident. « Avec la théorie critique, écrit-il, on répète et on répète que les sociétés occidentales sont les plus grandes dépositaires devant l'histoire du racisme, du sexisme, du nativisme, de la xénophobie, de l'homosexualité, de l'antisémitisme, du fascisme et du nazisme »[2010]. Dès lors, l'occident se détournerait de lui-même, de ses valeurs et se trouverait alors versé sur la pente du déclin et du relativisme dogmatique. L'effondrement des hiérarchies naturelles, de la religion chrétienne, l'absence de distinction entre un Bien et un Mal universels seraient autant de fausses valeurs véhiculées par le système éducatif et les grandes institutions étatiques américaines notamment la Cour Suprême accusée d'être le maître d'œuvre d'un gouvernement des juges immoral.

> « Si l'Amérique a cessé d'être un pays chrétien, c'est parce qu'elle a cessé d'être une démocratie. C'est un véritable Coup d'État […] Nous vivons sous la loi de la minorité dont la vision de l'Amérique ne doit être partagée que par cinq juges de la Cour Suprême que pas plus d'un Américain sur dix n'est capable de nommer »[2011].

Or, pour Patrick Buchanan, le gouvernement des juges n'est pas simplement comme chez Édouard Lambert[2012] l'expression d'une remise en cause de la démocratie représentative par le transfert de l'exercice réel de la souveraineté depuis les représentants élus de la nation vers les plus hautes instances juridictionnelles. Pour lui, le gouvernement des juges représente cette césure fondamentale entre les populations américaines blanches et la dérive, la corruption oligarchique de ses élites. De même, il ne s'agit pas non plus pour Patrick Buchanan de s'inscrire dans la critique sociologique telle que formulée Wright Mills ou, bien plus récemment, G. William Domhoff qui pointaient l'existence d'une classe dirigeante (*ruling class*) ou d'une élite unifiée homogène et aristocratique exerçant le pouvoir en Amérique[2013], mais bien d'une appréciation morale du déclin et de la corruption qui atteignent en profondeur l'Amérique dans ses valeurs. En d'autres mots, « Buchanan associe l'idéal démocratique au relativisme généralisé dans la mesure où il condamne l'idée selon laquelle l'homme doit être la référence ultime au niveau moral et politique. Il ne rejette pas la démocratie en tant que type de régime politique, mais il estime nécessaire d'accrocher celui-ci à dieu et à un ensemble de valeurs biens spécifiques »[2014]. Aussi, ce relativisme dogmatique

2010 Patrick Buchanan, *The Death of the West* [2001], New York, St Martin's Press, 2002, p. 80.
2011 *Ibid*. p. 188.
2012 Édouard Lambert, *Le gouvernement des juges et la lutte contre la législation sociale aux États-Unis. L'expérience américaine du contrôle judiciaire de la constitutionnalité des lois* [1921], Paris, Nabu Press , 2011, 288 p.
2013 Charles Wright Mills, *L'élite au pouvoir* [1956], tr. fr. André Chassigneux, Paris, Agone, 2012, 612 p. G. William Domhoff, *Who Rules America ?* [1967], Columbus, McGraw Hill Higher Education, 2009, 288 p.
2014 Jérôme Jamin, *op cit*, p. 197.

supposément mis en œuvre par l'agenda caché des plus hautes institutions traduit, selon Buchanan, le dessein secret, conspirationniste, d'une menace pesant sur l'Amérique blanche et chrétienne au profit du multiculturalisme.

Or, cette cristallisation du déclin moral de la civilisation ou de la culture américaine autour des comportements sexuels opérée par Buchanan est, rappelons-le, l'un des traits les plus caractéristiques de l'état d'esprit conspirationniste. En effet, en pointant l'immoralité des comportements sexuels de ses ennemis, le leader conspirationniste tend à démontrer leur caractère totalement et irrémédiablement corrompu en tant qu'incarnation du mal radical Ainsi, Richard Hofstadter considérait dès les années 1960 que « la liberté sexuelle souvent attribuée à l'ennemi, son manque d'inhibition morale »[2015] et son amour pour la luxure constituent l'une des manières caractéristiques de stigmatiser et de délégitimer les agents du complot. Dès lors, Buchanan s'engage dans une sorte de lutte manichéenne et eschatologique entre les forces du Bien et celles du Mal absolu et radical. De cette manière, il opère, ou plus exactement reprend, une distinction fondamentale entre deux Amériques en situation de guerres culturelles[2016]. D'un côté, en croisant les textes de Buchanan[2017] lui-même, nos propres constations, et les travaux de Richard Hofstadter[2018], Jérôme Jamin[2019] et Romain Huret[2020], cette Amérique idéalisée et louée par Buchanan peut être perçue comme celle des « *ordinary Joes* » ou des « *common men* », c'est-à-dire celle des Américains ordinaires issus des classes moyennes, de « race » blanche, chrétiens fervents, présentés comme honnêtes, courageux, travailleurs, respectueux des valeurs familiales traditionnelles[2021]. De l'autre, celles des élites cosmopolites, intellectuelles et économiques, corrompues et licencieuses, du monde de la finance et des banques spéculatives :

2015 Richard Hofstadter, *op cit*, p. 34

2016 Parmi les travaux traitant de ce conflit séculier de valeurs entre deux Amériques en opposition, on retiendra particulièrement l'article de Martell Teasley et Edgar Tyson qui aborde de manière originale la question des guerres culturelles du point de vue des afro-américains. Martell Teasley, Edgar Tyson, « Cultural Wars and the Attack on Multiculturalism : An Afrocentric Critique », *Journal of Black Studies*, Vol. 37, N° 3, 2007, pp. 390-409.

2017 Patrick Buchanan, *The Great Betrayl* [1998], New York, Little Brown and Company, 1998, 376 p.

2018 Richard Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life* [1963], New York, Vintage Book, 1973, 432 p.

2019 Jérôme Jamin, *op cit*, 342 p.

2020 Romain Huret (dir.), *Les conservateurs Américains se mobilisent. L'autre culture contestataire* [2008], Paris, Autrement, 2008, 163 p. Romain Huret, *De l'Amérique ordinaire à l'État secret. Le cas Nixon* [2009], Paris, Les Presses de Sciences Po, 2009, 322 p.

2021 Cf *supra* Partie 3 Chap. 1 II.

« D'un côté, il y a la nouvelle classe : la troisième vague d'Américains : les banquiers, les avocats, les diplomates, les investisseurs, les universitaires, les journalistes, les cadres, les entrepreneurs de la High-Tech (perdus dans leurs rêves) etc. De l'autre côté de la *division nationale*[*], il y a la seconde vague américaine, les Américains laissés pour compte. Cols blancs et bleus, ils travaillent pour quelqu'un d'autre, la plupart de leurs mains, avec des outils ou des machines dans des usines qui, bientôt, seront pris au piège des réductions d'effectifs imposées par des managers venus de villes lointaines ou de pays étrangers. La seconde vague américaine est le règne de l'anxiété des classes moyennes, des espoirs déçus, des rêves brisés, où l'insécurité économique est la condition préexistante à la vie, où les villes industrielles deviennent la nuit passée des villes fantômes... Pour les classes moyennes quelque chose ne va pas »[2022].

Or, en pointant « les managers venus de l'étranger », Buchanan désigne non seulement les attaques spéculatives venues de puissances étrangères mais aussi et surtout l'arrivée massive d'une immigration étrangère, mexicaine au premier chef. En effet, outre un discours populiste classique, Buchanan promeut un ethnodifférencialisme artificiel empreint de nativisme qui voit l'immigration comme un danger pour la civilisation et la culture dominante des États-Unis, c'est-à-dire les valeurs chrétiennes de l'Amérique blanche ; d'autant plus que, pour Buchanan, il y aurait chez les immigrés une sorte d'incapacité congénitale à l'assimilation[2023]. De cette manière, les thèses défendues par Patrick Buchanan reposent alors sur la croyance en une infériorité culturelle, raciale, mentale, politique, sociale et même biologique de certaines « races » humaines par rapport à d'autres. En l'occurrence il s'agit pour Buchanan de soutenir l'idée de la supériorité ontologique de la race blanche, de culture chrétienne et occidentale sur les afro-américains, les hispaniques et les asiatiques.

Pour Patrick Buchanan, il ne fait alors aucun doute que les cultures occidentales dans leur ensemble sont sur la voie du déclin et de la décadence ; les valeurs de la chrétienté sont menacées, l'Amérique blanche et anglophone n'est déjà presque plus qu'un souvenir ou qu'un reliquat de l'histoire.

---

* Nous soulignons

2022 Patrick Buchanan, *op cit*, pp. 6-7.

2023 « D'abord, il s'agit d'un tsunami d'une puissance jamais vue dans l'histoire du monde […] Ensuite, la plupart de ceux qui viennent sont entrés par effraction. Ils n'ont pas le droit d'être ici […] Troisièmement, presque tous les immigrants, légaux ou illégaux, viennent de pays ou de cultures qui n'ont jamais pu s'assimiler dans les nations les plus développées. Quatrièmement, le melting-pot a explosé et nos élites croient qu'il devrait être brisé comme relique de répression culturelle. Elles ne veulent pas que les immigrants se fondent dans l'Amérique. Elles veulent que les États-Unis s'accommodent aux immigrants pour devenir un « ragoût » de tous les langages, de toutes les croyances et cultures du monde ; un pays qui ressemblera moins à Amérique qu'à l'Assemblée Générale des Nations-Unies. Cinquièmement, parmi tous ceux qui viennent aujourd'hui, beaucoup n'ont pas l'amour de l'Amérique ni le désir de devenir l'un d'entre nous »Patrick Buchanan, *State of Emergency* [2006], New York, Thomas Dunne Books, 2007, pp. 221-222.

« En 1960, les populations d'ascendance européenne représentaient un quart de la population mondiale ; en 2000, plus que un sixième ; en 2050 ce ne sera plus qu'un dixième. Voici les statistiques du déclin de la race […] Les hispaniques sont dorénavant le groupe ethnique majoritaire dans quatre des cinq plus grandes villes du Texas […] En 2050, les Euro-Américains seront une minorité à cause de la politique d'immigration défendue par les Républicains »[2024].

En somme, l'imaginaire conspirationniste d'un Nouvel Ordre Mondial que le journaliste et éditorialiste politique Patrick Buchanan véhicule dans ses écrits est des plus classiques. En effet, de manière manichéenne, simpliste et populiste, il oppose en continue deux catégories d'acteurs incarnant respectivement le Bien et le Mal. D'un côté, il loue les valeurs jugées universelles de l'Amérique chrétienne blanche, rurale et conservatrice quand, de l'autre, il impute tous les maux du déclin à une élite composite parasitaire mais homogène regroupant les grandes institutions scolaires, médiatiques, financières nationales et internationales cherchant à imposer un agenda secret et un gouvernement mondial socialiste. De ce point de vue, la logique et la rhétorique binaires de Buchanan s'inscrivent indubitablement dans la lignée conspirationniste en reprenant à leurs comptes l'axiome conspirationniste : Tout est lié. Rien n'arrive par Hasard. Les choses ne sont pas ce qu'elles laissent à voir. Aussi, chez Buchanan, « les principaux contenus repris dans la formulation idéale-typique du conspirationnisme renvoient au complot des Illuminés de Bavière et/ou des francs-maçons, au complot juif, judéo-maçonnique et judéo-bolchevique, au complot mondialiste et, enfin, au complot américano-sioniste »[2025]. En somme, il ne s'agit là que d'une nouvelle reformulation attrape-tout du paradigme conspirationniste incriminant les boucs-émissaires traditionnels aux États-Unis[2026] qui bénéficie du relais et de la légitimité du champ journalistique dans sa diffusion.

IV – La conspiration expliquée aux adolescents : littérature et jeux conspirationnistes

Outre la télévision et le cinéma, la rhétorique conspirationniste et la cryptologique ésotérique investissent également certains produits culturels destinés aux adolescents, nomment dans les romans à succès et les supports plus modernes que sont les jeux. Autant d'éléments qui participent d'une socialisation – secondaire – conspirationniste.

2024 Patrick Buchanan, *The Death of the West* [2001], New York, St Martin's Press, 2002, p. 12, 136.
2025 Jérôme Jamin, *op cit*, p. 256.
2026 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 2.

A – Le renouveau de la littérature conspirationniste : *Anges & Démons* et *Da Vinci Code*, le diptyque de Dan Brown

« *Le succès d'un livre de littérature commerciale indique*
(et c'est souvent le seul indicateur qui existe)
quelle est la " philosophie de l'époque",
c'est-à-dire quelle masse de sentiments
prédomine dans la " foule silencieuse" »[2027].

Si le premier opus du diptyque romanesque de Dan Brown, *Anges & Démons*, est moins connu que le second, il n'en demeure pas moins qu'il relève indubitablement de la même logique conspirationniste que *Da Vinci Code* dans la mesure où il reprend à son compte le mythe d'un complot synarchiste, œuvre des Illuminatis ; les trois extraits qui suivent, parmi les plus éloquents de l'ouvrage, suffisent à nous en convaincre.

« Ils se sont discrètement alliés aux francs-maçons pour relancer leur propre réseau, sorte de société secrète à l'intérieur d'une société secrète […] Les Illuminatis ont profité de cette infiltration à grande échelle et ils ont trouvé peu à peu dans la banque, l'université et l'industrie de l'époque, les soutiens qui devaient leur permettre de financer leur grand dessein […] Rien de moins que la fondation d'un État mondial unifié, sorte de nouvel ordre mondial séculier »

« Ils avaient infiltré la franc-maçonnerie, les grandes banques internationales, les syndicats et les gouvernements. Churchill avait même confié un jour à des journalistes que, s'il y avait eu autant de hauts-fonctionnaires nazis à la solde des Anglais qu'il y avait d'Illuminatis sur les bancs parlementaires, la guerre n'aurait pas duré un mois ».

« L'ex-président Bush membre des Illuminatis ? […] C'était évident ! Tout le monde savait que George Bush Senior était un franc-maçon du 33ème degré. Et qu'il était à la tête de la CIA quand l'agence de renseignements avait refermé le dossier des Illuminatis. Et tous ses discours évoquant "les 1000 points lumineux" et le "nouvel ordre mondial". C'était un membre des Illuminatis, voilà tout »[2028].

Aussi, comme nous l'avons déjà abordé[2029], le premier opus de Dan Brown reprend à son compte les légendes, mythes et fantasmes conspirationnistes classiques à propos des Illuminatis : infiltration, corruption, volonté et dessein synarchiste. Attachons nous alors, bien plus en détails cette fois, au second volet des aventures intrépides du professeur en symbologie de l'université de Harvard, Robert Langdon : *Da Vinci Code.*

2027 Antonio Gramsci, *Cahiers de Prison. Tome 1* [1978], tr. fr. Monique Aymard, Françoise Bouillot, Paris, Gallimard, 1996, pp. 429-430.
2028 Dan Brown, *Anges & Démons* [2000], tr. fr. Daniel Roche, Paris, Jean Claude Lattès, 2005, pp. 55-56, 188, 456.
2029 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 2 II-A,C.

« Si le succès de de ce livre nous concerne c'est qu'il repose sur la révélation d'une société secrète existant depuis plusieurs siècles : Le Prieuré de Sion, qui a protégé un terrible secret dont le révélation peut miner les bases du christianisme et, par-là, de la civilisation occidentale toute entière. Cette révélation constitue une exemplaire théorie du complot »[2030].

Ce terrible secret, le lecteur nous pardonnera de ne pas avoir un sens du suspense aussi aigu que celui de Dan Brown, tient en cela : de l'union charnelle de Jésus de Nazareth et de Marie Madeleine, un enfant est né et a donné naissance à la dynastie mérovingienne dont les descendants actuels porteraient le nom de Plantard ou de Saint-Clair.

1°) *Da Vinci Code* ou la reprise de thématiques conspirationnistes classiques : l'Or de Rennes, la filiation du Christ et *L'énigme Sacrée*

Si le succès planétaire du roman doit incontestablement aux talents de conteur de Dan Brown, les ingrédients qui y sont présentés sont largement éculés ; il s'agit de recycler des thématiques conspirationnistes déjà fort anciennes au centre desquelles nous retrouvons un sombre individu, Pierre Plantard alias Varran de Verestra, Pierre de France, Pierre Plantard de Saint-Clair, Sa Majesté Druidique ou encore Chyren. En effet, Plantard, né en 1920 et mort en 2000, navigua toute sa vie durant dans les eaux sombres de la droite française la plus extrémiste. Pétainiste convaincu puis proche de l'OAS, il fonda en 1937, sous le pseudonyme de Varran de Verestra, une société secrète : les Alpha Galates dont le but était de créer un ordre de chevalerie destiné à lutter contre le complot judéo-maçonnique. « Les desseins de ce mouvement antisémite et antimaçonnique sont d'épurer et de rénover la France en poussant la jeunesse (recrutée dans les milieux catholiques) à la révolte contre le gouvernement trop laxiste de Léon Blum »[2031]. Ayant échappé à l'épuration, Plantard, alias Chyren, déposait en 1953, « à la sous-préfecture, les statuts de sa nouvelle association : Le Prieuré de Sion »[2032] ; nous sommes alors bien loin des « faits » présentés par Dan Brown qui, prenant pour argent comptant les dires de Pierre Plantard dans les *Dossiers Secrets*[2033], écrit que « la société secrète du Prieuré de Sion a été fondée en 1099, après la première croisade »[2034].

2030 Véronique Campion-Vincent, *op cit*, p. 25.
2031 Jean-Jacques Bedu, *Les sources secrètes du Da Vinci Code* [2005], Monaco, Éditions du Rocher, 2005, p. 62.
2032 *Ibid*. p. 84.
2033 Les *Dossiers secrets* sont en effet une pure invention de Pierre Plantard, déposés par ses soins à la Bibliothèque Nationale de France en 1967 ; on y retrouve alors la liste des Grands Maîtres fantasmés du Prieuré de Sion telle que reprise par Dan Brown dans son ouvrage ; y figure notamment Léonard de Vinci.
2034 Dan Brown, *Da Vinci Code* [2003], tr. fr. Daniel Roche, Paris, Jean Claude Lattès, 2011, p. 7.

En somme, « à l'instar de René Guénon qui, en 1922, dénonça le "théosophisme" comme une pseudo religion, il s'avère que le Prieuré de Sion n'est qu'une pseudo société secrète née, dans l'après-guerre, de l'imagination du génial ou illuminé Pierre Plantard »[2035]. Dès lors, si la fondation du Prieuré de Sion ne remonte pas à l'Ordre des Templiers et à la première croisade comme le prétendent Plantard et Brown, une telle paternité permet à *Da Vinci Code* de brasser plusieurs éléments classiques de la littérature ésotérico-conspirationniste, au premier rang, la légende de l'Or de Rennes[2036].

> « le mystère de Rennes-le-Château, petite commune perchée de l'Aude, se fonde sur une classique histoire de trésor lancée dans les années 1950, qui supposait que le curé Bérenger Saunière avait pu, au début du XXe siècle, transformer son église grâce à la découverte d'un trésor et qu'il avait truffé son église d'indice permettant aux chercheurs entreprenants d'en découvrir d'autres »[2037].

En effet, le mystère de Rennes-le-Château ou de l'Or de Rennes débute lorsqu'en 1886 des ouvriers découvrent dans l'église du village, sous une dalle, des pièces d'or et des parchemins qu'ils remettent immédiatement à l'abbé Saunière[2038] qui, dès lors, se met à mener grand train, résultat d'un « banal » trafic de messe qui lui vaudra d'être suspendu par son évêque référant. Pourtant, dès les années 1950 et 1960, la commune de Rennes-le-Château allait attirer les convoitises, d'abord, de Pierre Plantard et de Gérard de Sède, un romancier conspirationniste, qui publia *L'Or de Rennes*[2039], « un sinistre canular digne des *Protocoles des Sages de Sion* »[2040] et, ensuite, de trois auteurs britanniques férus d'ésotérisme, Michael Baigent, Richard Leigh[2041] et Henry Lincoln, qui publièrent, en 1982, *L'énigme Sacrée*[2042], principale source d'inspiration de Dan Brown pour son *Da Vinci Code*.

Si le premier ouvrage se limite à spéculer sur un trésor mérovingien matériel, sonnant et trébuchant, le second livre émet l'hypothèse, à partir d'innombrables conjectures, du caractère immatériel du trésor : le secret de la descendance mérovingienne du Christ. Autant d'éléments

2035 Jean-Jacques Bedu, *op cit*, p. 28.
2036 http://www.portail-rennes-le-chateau.com/l-or-de-rennes.html
2037 Véronique Campion-Vincent, *op cit*, p. 25.
2038 Notons d'ailleurs, et ce n'est pas une coïncidence, que le patronyme de Saunière est celui dont est affublé le conservateur du Louvre, et Grand Maître de l'ordre du Prieuré de Sion, dans le roman de Dan Brown.
2039 Gérard de Sède, *L'Or de Rennes ou la vie insolite de de Bérenger Saunière, curé de Rennes-le-Château* [1967], Paris, Julliard, 1968, 185 p.
2040 Jean-Jacques Bedu, *op cit*, p. 199.
2041 Toujours au rayon des sources de Dan Brown, rappelons que le spécialiste Britannique du Saint Graal du *Da Vinci Code* se nomme Leigh Teabing en hommage à l'un des auteurs de *L'énigme Sacrée.*
2042 Michael Baigent, Richard Leigh, Henry Lincoln, *L'énigme Sacrée* [1982], tr. fr. Hubert Tézenas, Paris, Pygmalion, 2004, 444 p.

communs à l'œuvre de Dan Brown.

« Dans ce petit coin de Languedoc, existeraient des documents susceptibles de prouver que Jésus – vérité bien cachée par l'Église catholique – aurait eu des enfants de Marie-Madeleine, et que ces enfants de lignée divine avaient le droit de régner sur la France et le sur le monde entier. Que le "san graal" (le Saint Graal) était, plus exactement, le "sang réal", le sang royal des descendants de Jésus »[2043].

Or, à la manière de Dan Brown, ces trois auteurs reprennent, comme frappé du sceau de l'authenticité, le faux de Pierre Plantard concernant la chronologie du Prieuré de Sion en tant que société secrète ou confrérie issue des Templiers et fondée en 1099, après la première croisade, par Geoffroy de Bouillon afin de protéger le secret de la descendance de dieu fait homme ; descendance dont Pierre Plantard, devenu alors Plantard de Saint-Clair ou Plantard de France, se revendique dernier héritier et donc, *in fine*, prétendant légitime au trône de France. Dan Brown, pour sa part, se contente de reprendre[2044], à la suite des trois auteurs de *L'énigme Sacrée*, cette assertion pour « parole d'Évangile » ; le tout enchevêtré dans une immense conspiration internationale.

« Peu à peu le synopsis prend corps, sans jamais omettre qu'ils s'adressent à un public anglo-saxon, se désintéressant des seules aspirations légitimistes d'un énergumène aux cheveux longs, Henry Lincoln s'entoure alors d'un romancier, Richard Leigh, et d'un journaliste spécialiste des Templiers, Michael Baigent. Ensembles, ils vont bâtir un "best-seller" mondial, pur produit marketing, qu'est *L'énigme Sacrée*, avec ce dosage parfait de Franc-Maçonnerie, de Rose-Croix, de Cathares, de Templiers, de Mérovingiens, de sociétés secrètes, et ce qui sera le liant entre toutes ces entités, un terrible secret, une conspiration à travers 2000 ans de l'histoire de la chrétienté »[2045].

2°) Le recours à des procédés rhétoriques d'adhésion : La *faction* ou la fiction comme réalité historique

Si le *Da Vinci Code* se limite en somme au réinvestissement par Dan Brown de thématiques conspirationnistes plus anciennes, ceci n'est pas sans poser de questions, notamment au regard de la réception planétaire de l'ouvrage. « Mais l'essentiel, assurément, est que lorsqu'un romancier met en scène un grand personnage historique, le lecteur ne sait pas ce qu'il a puisé dans les faits attestés et ce qu'il a inventé. Le mélange de ces deux est donc ce que l'on appellerait une "recréation des événements" »[2046]. En effet, ce mélange entre la fiction et les faits, c'est-à-dire la *faction*, est d'autant plus inquiétant que pour près de « 40 millions de lecteurs »[2047], « "l'histoire fiction" (est) désormais

2043 Véronique Campion-Vincent, *op cit*, p. 27.
2044 Dan Brown, *op cit*, p. 324.
2045 Jean-Jacques Bedu, *op cit*, pp. 223-224.
2046 Antony Beevor, « La fiction et les faits. Périls de la faction », *Le débat*, N° 165, Vol. 3, 2011, p. 28.
2047 Bernard Sesbouë, « L'affaire *Da Vinci Code*. Pour un premier bilan », *Études*, Tome 405, 2006, p. 79.

la principale source de connaissance prétendument historique »[2048]. Aussi, selon une étude menée en Grande-Bretagne par l'institut de sondage *Opinion Research Business* en 2006, il apparaît que « 60% des adultes enquêtés ayant lu le livre tenaient pour vrai le fait que Jésus ait eu un enfant de Marie Madeleine »[2049]. De manière similaire, cette même enquête révèle que « ceux qui ont lu le livre sont plus enclins (36%) que ceux qui ne l'ont pas lu (25%) à croire que l'Église est engagée dans une vaste conspiration de plus de 2000 ans »[2050]. Il ressort alors de cette enquête[2051], qu'outre le caractère de plus en plus flou de la frontière entre fait et fiction, celle-ci devient « une zone d'un immense potentiel commercial, et d'une non moins grande corruption potentielle en termes historiques »[2052].

En effet, parmi les techniques auxquelles les romans historiques, ou pseudo historiques, comme *Da Vinci Code* recourent, la méthode dite du contre-savoir (*counter-knowledge*) fait florès, c'est-à-dire que « le pseudo historien créé sa théorie, puis pioche les éléments qui la corroborent, tout en feignant d'ignorer ou en écartant tous les faits qui contredisent la thèse »[2053] ; autant d'éléments partagés par les théoriciens du complot[2054]. Ainsi, « la recette standard est devenue prévisible : trouver ou fabriquer une énigme historique, si superficielle soit-elle, puis y mêler quelques têtes qui parlent, avec des citations souvent sorties de leur contexte »[2055]. Or, ceci est d'autant plus pertinent que force est de constaster « un relatif échec de l'enquête sur les spécificités formelles respectives de l'énoncé référentiel et de l'énoncé de fiction »[2056]. En d'autres mots, il n'existe pas de différences internes, en terme de techniques littéraires du récit, permettant, à coup sûr, de distinguer entre un récit factuel ou historique, l'énoncé référentiel, et un roman fantastique, l'énoncé de fiction dont, par principe, « les deux genres sont irréductiblement séparés et s'opposent même radicalement. Il est entendu que le roman ne relève que de la pure imagination, qu'il est affranchi des contraintes de la réalité temporelle, à commencer par la chronologie, et qu'il n'obéit, dans sa construction, ses caractères, sa langue, qu'à l'invention personnelle de l'auteur et à son

2048 Antony Beevor, *op cit*, p. 32.
2049 http://www.ekklesia.co.uk/content/news_syndication/article_060516davinci.shtml
2050 *Ibid*.
2051 A titre de comparaison, en France, une enquête *IPSOS* du 3 Mai 2006 pour le compte de l'hebdomadaire *Famille Chrétienne* révélait que 30% des sondés déclaraient croire que l'histoire racontée par Dan Brown dans *Da Vinci Code* est « plutôt vraie » ou « totalement vraie ». Cité *in* Pierre-André Taguieff, *L'imaginaire du complot mondial. Aspects d'un mythe moderne* [2006], Paris, Mille et Une nuit, 2010, p. 85.
2052 Antony Beevor, *art cit*, p. 32.
2053 *Ibid*. p. 38.
2054 Brian L. Keeley, « Of Conspiracy Theories », *The Journal of Philosophy*, Vol. 96, N° 3, Mars 1999, pp. 109-126.
2055 Antony Beevor, *art cit*, p. 32.
2056 Christine Montalbetti, « Fiction, réel, référence », *Littérature*, N° 123, 2001, p. 49.

pouvoir de créer et d'animer un monde. L'Histoire est habitée, au contraire, par une ambition de connaissance de plus en plus scientifique de tout le passé humain dans sa diversité et sa complexité, exploré grâce à des traces interprétées par tous les moyens possibles d'investigation scientifiques, les sciences dites auxiliaires de l'histoire »[2057]. Alors, face à l'absence moyens techniques à même de différencier entre ces deux objets pourtant antagonistes, il faut donc, pour opérer cette distinction essentielle entre énoncé référentiel et énoncé fictionnel, en appeler à des éléments d'extériorité, c'est-à-dire les acquis du lecteur comme ses connaissances historiques, son instruction générale ou encore, simplement, son bon sens. Or, c'est justement ici que le point critique est atteint puisque nous avons pointé un certain déclin de ces externalités en terme de capitaux culturels permettant aux individus de distinguer le réel du fictionnel, parfois mixés au sien d'un même ouvrage. Plus encore, nous avons souligné que pour certains, la fiction historique est la seule référence historique tenue pour vraie et légitime.

> « Avec lui (Dan Brown), l'histoire est violentée au travers d'un récit qui prétend établir la "vérité" qui aurait été dissimulée depuis les origines. Les événements sont réinterprétés, refondés à partir d'une mythologie sans réplique. Les monuments historiques et notre patrimoine sont détournés au profit d'un dessein polémique. La foi et la doctrine chrétienne sont complètement faussées au travers de contresens grossiers. Les millions d'acheteurs du *Da Vinci Code* apparaissent dans l'incapacité, le plus souvent, d'avoir la moindre distance critique par rapport à ce qui leur est asséné. *Da Vinci Code* doit nous conduire à nous interroger sur une alarmante régression intellectuelle qui rend le public impropre au discernement culturel. Aujourd'hui, l'ignorance généralisée, fort satisfaite d'elle-même, favorise la diffusion de toutes les inepties possibles »[2058].

De sorte que les conséquences épistémologiques sont lourdes puisque « le point crucial est que le contre-savoir rejette les normes les plus élémentaires de la preuve et de la déduction, dont il dénonce le caractère élitiste, patriarcal, autoritaire, sexiste, voire raciste, tributaire de l'autre version de l'histoire qui est critiquée »[2059]. D'autant plus lorsqu'il s'agit d'un marché économiquement porteur puisque « contre-savoir et pseudo-histoire font monter les tirages de la presse et les indices d'écoute, si bien que les patrons de presse et les dirigeants des chaînes de télévision aiment à se faire écho de ces théories controversées : plus elles sont controversées, plus elles sont intéressantes. Mais rarement, ils se soucient de montrer que ce sont de pures inepties […] pour la raison fort simple qu'il y a beaucoup d'argent à gagner »[2060].

2057 Pierre Nora, « Histoire et roman, où passent les frontières ? », *Le Débat*, N° 165, Vol. 3, 2011, p. 7.
2058 Xavier Cheneseau, *L'anti Da Vinci Code* [2006], Paris, Granchers, 2006,p. 20.
2059 Antony Beevor, *art cit*, p. 38.
2060 *Ibid.*

En somme, tant pour des raisons financières que d'opportunités culturelles, « Dan Brown, et bien d'autres avant lui, entendent nous faire croire que le monde est influencé par une société secrète, dont nombre de ses dirigeants passés et présents furent d'illustres politiciens et des francs-maçons. Cette société portant le nom d'Illuminatis aurait comme but ultime le contrôle de l'humanité et l'instauration d'un État mondial unique »[2061], c'est également l'objet du jeu à la mode : *INWO, Illuminatis New World Order.*

B – *Illuminatis* et *INWO, Illuminatis New World Order*, jeux conspirationnistes adolescents[2062]

« Au début des années 1980, la vision d'une conspiration mondiale attribuée à un réseau d'organisations secrètes plus ou moins criminelles s'était inscrite dans la culture médiatique américaine à tel point qu'un célèbre inventeur de jeux vidéos[2063], Steve Jackson, a pu créer un jeu de rôle intitulé *INWO* (*Illuminatis – New World Order*), qui a rencontré un succès immédiat, et intense. Le but du jeu est, pour chaque joueur, la prise de contrôle du monde »[2064].

En effet, Steve Jackson est l'auteur de deux jeux de cartes mettant en scène les Illuminatis et dont le but est de diriger le monde en parvenant à prendre le contrôle de différents groupes ou organisations servant de façade au pouvoir synarchiste des Illuminatis. Parmi ces groupes, on retrouve la mafia, des syndicats, de grandes entreprises industrielles et commerciales, des banques, la CIA, le Ku Klux Klan ou encore la conspiration communiste internationale[2065]. Créé en 1982, *Illuminatis*[2066] prend la forme d'un jeu de plateau mettant aux prises huit groupes secrets en compétition pour diriger le monde[2067].

2061 Jean-Jacques Bedu, *op cit*, pp. 283-284.

2062 Notons qu'il existe également sur le web des sites permettant aux internautes de créer leurs propres théories du complot. Ainsi, le site du *Think Tank* Libéral *Political Research Associates,* groupe composé de journalistes, de hauts-fonctionnaires et d"universitaires américains s'inquiétant de la monté des phénomènes extrémistes aux États-Unis (fondamentalisme religieux, populisme ou conspirationnisme), propose ironiquement de composer soi-même son propre paragraphe conspirationniste à partir de quatre postulats : Conspiration juive, Chrétienne, franc-maçonne ou rhétorique larouchiste de la conspiration. http://www.publiceye.org/conspire/generator.html De la manière le site newsgarden,org vous propose en choisissant un concept, un groupe, une minorité, un autre groupe de personnes, un fait historique, un lieu, un événement célèbre, une habitude détestable, une action, une personne « vertueuse », un lieu où personne ne voudrait aller, un moyen de transport, une action contre la conspiration, une personnalité libérale et une personnalité conservatrice. Annexe N° 23 : Notre théorie du complot d'après newsgarden.org.

2063 L'Américain Steve Jackson, inventeur du jeu *Illuminatis* puis de *INWO*, ne doit en aucune manière être confondu, comme le fait maladroitement Taguieff, avec son homonyme britannique, lui aussi créateur de jeux de cartes, de plateaux et vidéos. En effet, le Steve Jackson américain, n'est en aucune manière l'auteur de jeux vidéo.

2064 Pierre-André Taguieff, *La foire aux illuminés. Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme* [2005], Paris, Mille et une nuits, 2005, pp. 216-217.

2065 http://www.sjgames.com/illuminati/img/illuminati_cards.txt

2066 http://www.sjgames.com/illuminati/index.html

2067 « L'objectif du joueur en possession de certaines cartes maîtresses est d'arriver, à travers de subtiles alliances et conspirations, à prendre le contrôlez d'autres groupes jusqu'au au pouvoir, une fois parvenu au sommet de la pyramide, gouverner enfin le monde ». Pierre-André Taguieff, *op cit*, p. 121.

- les *Illuminés de Bavière*, c'est-à-dire les Illuminatis *stricto sensu*, sont considérés, selon les mots même de la règle du jeu, « comme le prototype même de toutes les sociétés secrètes subversives »[2068]. Il s'agit du groupe le plus puissant du jeu.

- La *Secte des Assassins*, qui avec les Illuminés de Bavière est la seule société secrète ayant eu une existence réelle et avérée, est une organisation criminelle arabe dont la stratégie est l'intimidation et l'attaque des autres joueurs. Il s'agit ici d'incarner la thèse du complot arabo-musulman.

- Le *Triangle des Bermudes*, il s'agit de pirates « dont les quartiers généraux sont non loin des côtes de Floride »[2069], c'est-à-dire à Cuba, dont le but est d'imposer, via la prise de contrôle de différents groupes, un pouvoir occulte global à connotation communiste.

- La *Société des Discordeurs* a pour objectif de coaliser l'ensemble des formes de cultures anticonformistes, protestataires, alternatives ou subversives présentes dans le jeu.

- Les *Gnomes de Zurich*, « qui est l'ancien surnom des banquiers Suisses qui sont réputés diriger financièrement le monde »[2070], représentent la finance internationale et le mythe d'une coalition secrète des grandes banques pour diriger le monde.

- Le *Réseau*, est une « conspiration internationale des programmateurs informatiques »[2071] surveillant tout ce qui passe à la manière d'un panoptique global du type de *Big Brother*.

- Les *Servants de Cthulhu*[2072], disposent de pouvoirs paranormaux et ésotériques tirés de la divinité fictionnelle Cthulhu, il s'agit en quelque sorte de la réactivation du mythe reptilien[2073].

- Les Extra-terrestres, c'est-à-dire le mythe d'une conspiration ufologique cachée par le gouvernement aux populations civiles.

Ainsi, chacune de ces huit sociétés secrètes en compétition incarnent, à leurs manières, l'un des fantasmes conspirationnistes des plus puissants de la culture politique et populaire des États-Unis relatifs à la thématique du Nouvel Ordre Mondial.

« Dans le cas de *INWO*, mêlant légende des Illuminatis au mythe du complot mondialiste, l'enjeu est considérable et dicte le principe normatif unique : la fin justifie les moyens. Devenir les maîtres du monde, telle est aussi la morale de l'histoire racontée par le jeu »[2074].

2068 http://www.sjgames.com/illuminati/img/illuminati_rules.pdf
2069 *Ibid*.
2070 *Ibid*.
2071 *Ibid*.
2072 Cthulhu, dieu extra-terrestre de fiction créé en 1926 par H. P. Lovecraft dans son ouvrage de science-fiction *L'appel de Cthulhu* est un monstre humanoïde gigantesque, il possède une tête de seiche ainsi que des tentacules de pieuvre et des ailes.
2073 Cf *Supra* la Partie 2 Chap. 1 II.
2074 Pierre-André Taguieff, *op cit*, p. 224.

En effet, le second jeu créé en 1995 par Steve Jackson relatif aux Illuminatis, *INWO*[2075], bien qu'ayant le même but de domination du monde, est différent du premier. Tout d'abord, il ne s'agit plus d'un jeu de plateau mais d'un jeu de cartes à collectionner. De même, le nombre de sociétés secrètes à été ramené de huit à quatre : Les Illuminatis, les Extra-terrestres, le Triangle des Bermudes et, nouveauté du jeu, le Shangri-La, lieu imaginaire décrit dans le roman de James Hilton, *Horizon Perdu*.

En conclusion, si le phénomène conspirationnisme connaît un tel succès aux États-Unis, la clef d'explication est d'ordre culturel. En effet, depuis la Révolution, les fondements de la culture politique américaine sont traversés par un anti-étatisme structurel mêlant crainte d'un gouvernement despotique et défense jalouse des libertés individuelles, des choix personnels et de la prise de risques ; le tout articulé autour des mythes du *self* : *self-goverment*, en matière politique, mais aussi du *self-help* dans le champ moral et religieux et du *self-made man* dans le domaine économique. Plus encore, la pratique religieuse, notamment au regard du mouvement primitiviste et revivialiste des évangélistes, doit être rapprochée du business en cela que tous deux imposent, comme nous l'avons montré, un anti-intellectualisme forcené à la société américaine, gage de stabilité et de conservatisme sociopolitique. Ensuite, la prégnance du paradigme conspirationniste dans la culture politique et populaire américaine doit être comprise comme la résultante du fait que les États-Unis sont un pays de sociétés secrètes. Ainsi, les sociétés secrètes (la franc-maçonnerie), les fraternités étudiantes (Skull & Bones) et les groupes secrets organisés (Ku Klux Klan ou mafias), ont joué un rôle ambivalent mais néanmoins important tout au long de l'histoire américaine. D'un côté, des groupes tels que la franc-maçonnerie ou les Skull & Bones sont accusés d'être des citadelles de privilèges ou bien de diriger secrètement le pays tandis que, de l'autre, des groupes comme le Klan ou la John Birch Society se constituent afin de dénoncer le complot communiste, juif ou franc-maçon. Enfin, une l'atmosphère conspirationniste entretenue par la culture populaire américaine, cinéma, télévision, romans, internet, ne doit pas être négligée puisqu'elle fait apparaître, chez les Américains, le conspirationnisme comme une sorte d'élément de socialisation à la fois primaire et secondaire. Autant d'éléments qui nous autorisent à conclure avec Barkun[2076] et Fenster[2077] à l'existence d'une une véritable culture politique et populaire de la conspiration aux États-Unis, à la fois transversale à l'échelle sociale et au champ politique.

2075 http://www.sjgames.com/inwo/
2076 Michael Barbun, *op cit*, 243 p.
2077 Mark Fenster, Conspiracy Theories : Secrecy and Power in American Culture [1999], Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008, 400 p.

Conclusion générale

Il existe aux États-Unis, nous nous sommes attachés à le démontrer, une véritable « culture de la conspiration »[2078] avec ses propres codes, symboles, valeurs et représentations. Premièrement, parce qu'une large frange de la population, quelle que soit sa classe sociale, son appartenance ethnique, ou son positionnement au sein du champ politique, adhère aux diverses théories du complot que nous avons été amenées à étudier aux cours de nos travaux : les attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington, l'assassinat de John F. Kennedy à Dallas le 22 Novembre 1963, le développement de l'épidémie mondiale de sida ou bien encore diverses théories d'empoisonnement comme la fluorisation de l'eau par exemple. Ainsi, il convient de rappeler qu'en janvier 2013, un sondage réalisé par l'institut Public Mind pour le compte de l'Université Fairleigh Dickinson au New Jersey révélait que 75 % des électeurs Républicains et 56% des Démocrates interrogés considéraient qu'au moins une de ces propositions était « probablement vraie » (*likely true*) : Obama cherche à dissimuler ses origines non-américaines, Bush savait pour le 11 Septembre mais il a laissé faire, thèse LIHOP, des fraudes électorales ont permis la réélection du Président Bush en 2004, de même pour Obama en 2012. Si l'on se penche sur le détail de ces quatre théories conspirationnistes, les résultats sont les suivants : 36% des citoyens interrogés pensaient que le Président Obama cachait sciemment des informations importantes sur son passé et son enfance (64% chez les Républicains), 25% déclaraient que le Président George W. Bush avait eu connaissance à l'avance des attentats du 11 septembre 2001 (36% chez les Démocrates, 12% chez les Républicains et 59% chez les afro-américains), 23% croyaient que lors de l'élection présidentielle de 2004, les partisans de Bush avaient commis des fraudes électorales significatives dans l'Ohio (37% chez les Démocrates), 20% envisageaient que lors de la dernière élection présidentielle, en 2012, les partisans de Barack Obama en avaient fait autant (36% chez les Républicains)[2079].

Deuxièmement, il apparaît une culture de la conspiration parce qu'il existe, sur la période longue, une répétition, c'est-à-dire depuis la Révolution au moins, à intervalles réguliers, des thèmes complotistes relatifs aux jésuites, aux francs-maçons, aux Illuminatis ou autres reptiliens, qui concourent à la formation d'une culture conspirationniste, c'est-à-dire l'apparition d'un véritable

2078 Michel Barkun, *A Culture of Conspiracy. Apocalyptic Visions in Contemporary America* [2003], Los Angeles, University of California Press, 2013, 243 p.
2079 http://publicmind.fdu.edu/2013/outthere/

système de perception où les acteurs collectifs et individuels intègrent des normes, des valeurs, des représentations et des dispositions spécifiques qui vont alors induire certains comportements sociaux. En d'autres termes, il existe aux États-Unis une socialisation, primaire et secondaire, conspirationniste qui passe largement par la culture populaire, c'est-à-dire « des émissions, des images, des textes, des slogans, donc des objets de toute sorte mis en trafic dans la sphère sociale. Mais ce sont aussi des rythmes de production et d'obsolescence, des vecteurs d'appartenance tribale ou planétaire, des supports à projection/identification. Et ce sont encore des objets de discours, entendu par-là que ces produits culturels de masse sont inséparables de tout un ensemble de propositions et de prises de position qui leur font escorte en sens divers, célébration, accréditation ou discrédit, et avec lesquels nous sommes contraints de les penser ou d'éviter de les penser »[2080]. Ainsi, envisager des événements historiques comme l'assassinat d'un Président ou des catastrophes naturelles comme une marée noire en tant que fruit d'un complot fait partie des hypothèses culturellement admises comme légitimes aux États-Unis, y compris, nous l'avions vu à travers l'exemple de Patrick Buchanan, parmi les positions dominantes au sein des champs journalistique et politique légitimes. En effet, comme il existe pour Charles Tilly[2081] des répertoires d'action, c'est-à-dire une gamme de modalités d'action à la disposition des acteurs qui doivent faire l'objet d'un apprentissage social et dont la mobilisation dépend de la culture politique des acteurs, nous pouvons considérer qu'il existe des répertoires de théories du pouvoir dont l'approche conspirationniste constitue « l'un des modes ordinaires sur lesquels l'ensemble des acteurs sociaux se représentent le pouvoir et son action. Selon eux, derrière les détenteurs apparents du pouvoir, il existe un pouvoir caché qui est le vrai pouvoir, et dont les maîtres tirent les ficelles à l'insu du peuple »[2082].

Troisièmement, depuis la Révolution et l'Indépendance des États-Unis, les fondements mêmes de la culture politique du pays contiennent des affinités électives avec l'émergence de théories du complot. En effet, il existe en Amérique du Nord un véritable un anti-étatisme structurel qui combine la crainte d'un gouvernement despotique avec la défense des libertés individuelles, des choix personnels et de la prise de risques. Nous retrouvons ici les trois mythes du *self* que nous avons développé : le principe de *self-goverment* dans le champ politique, celui du *self-made man* dans le champ économique, et, enfin, l'idée de *self-help* dans le champ moral et religieux. Plus encore, la place du religieux et de la pratique religieuse dans la société américaine, notamment au

2080 Pascal Durant, « Culture populaire, culture de masse ou culture de mass-média ? Autour de cinq thèses moins une d'Antonio Gramsci », *Quaderni*, N°57, 2005, p. 73.
2081 Charles Tilly, *La France conteste de 1600 à nos jours* [1986], Paris, Fayard, 1986, pp. 541-551.
2082 Marcel Gauchet, « Le démon du soupçon », *Les collections de l'histoire*, N° 33, 2006, p. 61.

regard du mouvement primitiviste et revivialiste des évangélistes, doivent être rapprochés du business en cela que tous deux imposent, comme nous l'avons montré, un anti-intellectualisme forcené, gage de stabilité et de conservatisme sociopolitique. Toute tentative trop hardie de réformer l'ordre moral, économique ou sociopolitique établi est aussitôt suspectée de chercher à saper les fondements même de la nation américaine, c'est-à-dire de mener une conspiration contre le peuple et ses valeurs séculaires au nom d'un autre système de loyauté et de valeurs pour le compte de l'étranger ou de l'ennemi de l'intérieur. Ainsi, de Roosevelt à Obama, les velléités de progrès social ou d'interventionnisme étatique à minima sont perçues, par une frange conséquente de la population, comme des tentatives insidieuses d'imposer le communisme aux États-Unis, c'est-à-dire la dictature du prolétariat et le totalitarisme.

Quatrièmement, les États-Unis sont un pays de sociétés secrètes, y compris criminelles, dont, par définition, la raison d'être est la socialisation du secret entre des membres liés par un pacte pour en garantir le maintien et qui « offre en quelque sorte la possibilité d'un autre monde à côté du monde visible »[2083]. Or, le secret fascine autant qu'il intrigue et ceci conduit les sociétés secrètes à jouer un double rôle dans l'alimentation des fantasmes conspirationnistes dans la mesure où, si certaines dénoncent la conspiration, d'autres en sont, en même temps, partie prenante. Ainsi, d'un côté, des sociétés secrètes comme la franc-maçonnerie ou des fraternités étudiantes comme les Skull & Bones vont se voir accuser de fomenter une conspiration oligarchique ouverte contre les États-Unis tandis que, de l'autre, des groupes secrets organisés comme le Ku Klux Klan ou la John Birch Society n'auront de cesse de dénoncer une engeance judéo-maçonnico-communiste tentant de subvertir le pays.

Cependant, si au travers de cette étude il apparaît que ces éléments sont caractéristiques de la culture de la conspiration américaine et qu'ils expliquent pourquoi ce paradigme fonctionne aussi bien aux États-Unis, deux autres éléments doivent être rappelés. En effet, seule la réunion de trois éléments, de trois sommets composant un *triangle conspirationniste* permet d'accoucher d'une véritable culture conspirationniste de masse telle que nous nous sommes attachés à la décrire. En effet, outre l'élément structurel ou culturel que nous venons de rappeler succinctement, il est nécessaire de réunir un élément personnel et un élément factuel. L'élément factuel se rapporte, nous l'avons vu à travers les exemples des attentats du 11 Septembre, de l'assassinat de John F. Kennedy ou de la pandémie de sida, à un événement littéralement extraordinaire, c'est-à-dire celui dont la

2083 Georg Simmel, *Secret et Sociétés Secrètes* [1908], tr. fr. Sybille Muller, Paris, Circé Poche, 2009, p. 40.

publicité va donner naissance à une interprétation conspirationniste des faits, une théorie du complot circonstanciée. L'élément personnel, ensuite, relève d'une double nature : d'un côté ceux qui dénoncent le complot, les leaders conspirationnistes et les citoyens enquêteurs, de l'autre, les boucs-émissaires qui sont, malgré eux, désignés, comme les responsables du complot. Aux États-Unis, ils sont traditionnellement, les juifs, les noirs, les homosexuels, le gouvernement, les extraterrestres ou encore les communistes, lorsque ces divers groupes ne sont pas tout bonnement amalgamés. Bref, nous sommes véritablement en présence de ce triangle conspirationniste qui permet de rendre compte et d'expliquer la prégnance et l'ampleur du phénomène social conspirationniste.

Reste, enfin, à se demander si ce modèle empirique que nous avons forgé et induit à partir du cas d'espèce américain peut servir de cadre théorique typique pour une analyse plus générale du phénomène conspirationniste dans d'autres pays, en France en particulier. En effet, lorsqu'en 2009 nous avions commencé à étudier le conspirationnisme, ce phénomène semblait bien plus marginal qu'il ne l'est en 2014 et sa légitimité comme objet de science politique semblait même discutée au sein de la communauté scientifique. Dès lors, si la question de la légitimité de l'objet semble bien moins faire débat au sein du champ politologique, il convient d'apporter quelques éclairages au développement du référentiel conspirationniste en France. Loin de constituer des réponses définitives, ils sont autant de pistes ou d'hypothèses de réflexions pour des travaux de recherches ultérieurs.

Il semble, tout d'abord, que l'élément factuel puisse être caractérisé : la pandémie de grippe H1N1, l'affaire Dominique Strauss-Kahn, les attentats commis par Mohamed Merah à Montauban et devant une école juive de Toulouse ou bien les inondations dans le Var en Janvier 2014 ; tous ces événements inattendus et extraordinaires ont donné lieu à des développements conspirationnistes. La grippe H1N1, selon les différentes thèses, n'était pas une maladie potentiellement mortelle mais le fruit d'une conspiration de l'industrie pharmaceutique, soit pour réaliser de juteux profits en instillant la panique parmi les populations, soit, pour le gouvernement mondial invisible, un moyen d'implanter des micro-puces ou des dispositifs de contrôles sur les populations. Le cas de Dominique Strauss-Kahn, ensuite, est plus complexe et doit être décomposé en deux moments : l'un atypique, DSK victime ; l'autre, plus attendu, DSK comme agent du complot juif international. Le premier, après les révélations des agissements du Sofitel de New York a donné lieu à la

dénonciation d'un complot contre le directeur du FMI. La femme de chambre, connaissant les « penchants » de DSK[2084], aurait, soit été envoyée par quelque officine pour séduire Strauss-Kahn, soit elle aurait tiré parti de la situation pour lui extorquer de l'argent. Ainsi, selon un sondage, 57% des Français interrogés déclaraient croire que DSK avait certainement (22%) ou probablement (35%) été victime d'un complot[2085]. Le second moment est en quelque sorte contradictoire puisqu'il intervient après la négociation financière entre DSK et Nafissatou Diallo. En effet, pour les tenants de ce second moment conspirationniste, il ne fait aucun doute que Strauss-Kahn était évidemment coupable mais qu'il a échappé à la prison en raison de ses ascendances juives[2086], de sa position d'élite cosmopolite dominante. On assiste ici au réinvestissement du mythe complotiste et populiste typique d'élites richissimes et orgiaques, immorales et dépravées, jouissant de passe-droits et liées entre-elles par un système de loyauté et de solidarité qui échappe au droit commun. Quant à Mohammed Merah, enfin, la thèse de la manipulation politique a largement été avancée, y compris par le candidat du NPA à l'élection présidentielle, Philippe Poutou, qui déclara « ça a l'air fou mais ce n'est peut-être pas un hasard si ça arrive en pleine campagne. Il y a peut-être un calcul politique derrière pour faire diversion par rapport à la crise »[2087]. D'autres y ont vu la main d'une opération sous *false flag* organisée par les services secrets français afin d'accuser Al-Qaïda et stigmatiser encore un peu plus les musulmans de France, et imposer ainsi davantage de mesures restrictives à l'immigration, aux libertés individuelles et religieuses.

Le deuxième élément, l'élément personnel, est lui aussi manifestement présent dans notre pays. En effet, lors de l'élection présidentielle de 2012, Jacques Cheminade a pu satisfaire aux conditions formelles et ainsi porter sur la place publique les idées conspirationnistes de son mentor

2084 Frédérique Matonti pointe les circonvolutions oralo-journalistiques pour éviter le terme de viol ou d'agression sexuelle dans cette affaire. Les termes de libertinage, de séducteur, d'homme à femmes ou bien encore dragueur venant de manière insupportable se substituer à l'intitulé d'un crime. Frédérique Matonti, « Les mots pour (ne pas) le dire Viol, consentement, harcèlement : les médias face aux affaires Strauss-Kahn », *Raisons Politiques,* N° 46, Vol. 2, 2012, pp. 13-45. De ce point de vue, le journaliste et directeur, à l'époque, de *Marianne*, Jean-François Kahn, qualifia cet événement de « troussage de domestique ». David Doucet, « l'affaire DSK, un "troussage de domestique" ? Kahn s'excuse », *L'express*, 19 Mai 2011.

2085 Alexandre Sulzer, « Pour une majorité de Français, DSK serait victime d'un complot », *20 Minutes*, 22 Juin 2011.

2086 On notera, dans la culture populaire, la prégnance de cette vison à travers les propos tenus par un auditeur, Christian, de *Radio Sud* dans l'émission de Robert Ménard, « Ménard en Liberté » le 22 Août 2011 : « On étale les richesses de ces juifs qui veulent dominer le monde […] DSK est soutenu par ses copains juifs ». Dans l'après-midi, suite à ces propos, sur la même antenne, Éric Mazet, animateur de « Liberté de Parole », proposait d'ouvrir un débat autour de la question suivante : « DSK est-il un homme respectable, est-il soutenu par les juifs ? ». La première auditrice à répondre, Marie-Claude, précisant qu'elle n'est pas antisémite, estimait que oui, DSK était soutenu par un lobby juif puissant dans le monde et que son avocat tenait ses ordres directement depuis Jérusalem.

2087 Cité *in* Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie* [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, p. 179. Le NPA s'est du reste immédiatement désolidarisé des déclarations de son candidat.

américain Lyndon LaRouche. Nous les avons déjà abordées en détails[2088]. Plus encore, d'autres leaders conspirationnistes accèdent au rang de star sur internet : Alain Soral et Dieudonné qui deviennent de véritables professionnels de la conspiration, au sens wébérien du terme, dans la mesure où il vivent du conspirationnisme. Leurs ouvrages, leurs films[2089], leurs spectacles, les dons de leurs fans et/ou abonnés et autres produits dérivés[2090] leur assurent de substantiels émoluments[2091]. Plus encore, ils fédèrent autour d'eux une véritable communauté organisée d'adeptes avec ses propres symboles, codes et signes de ralliement : le geste de la « quenelle » et sa fête annuelle connue sous le nom de « bal des quenelles »[2092], le geste « au-dessus c'est l'soleil », l'index pointé vers le haut accompagné de son onomatopée caractéristique, l'ananas, la chansonnette *Chaud Ananas* ou *Shoahananas*, les chaînes Youtube *Iamdieudo, Iamdieudo 2* ou *ERTV* (Égalité & Réconciliation TV), la séquence le « con du mois » ou bien encore « l'escroc à la Shoah ». Alain Soral, d'abord, se révèle clairement un théoricien exemplaire du complot et un nationaliste, tenant des propos homophobes, racistes[2093] et antisémites[2094], dénonçant un complot impérialo-americano-maçonnico-sionisto-pédophilo-médiatico-politico-militaro-judéo-satanico... et la liste sans fin des épithètes ne fait que s'allonger à chacune de ses pathétiques vidéos fleuves, plus de trois heures.

2088 Cf *Supra* Partie 2 Chap. 1 I.

2089 Par exemple, on signalera le film réalisé par Dieudonné, où Alain Soral et Robert Faurisson tiennent des rôles secondaires, rempli de clichés homophobes et antisémites ; le tout au son de *Shoahananas*. Dieudonné M'Bala M'Bala, *L'antisémite* [2011], Téhéran, Haft Asman Cinema Co, 2011, 95 min.

2090 A titre d'exemple, Soral outre une maison d'édition, est à la tête d'une entreprise vinicole et d'un site de vente de matériel de camping dont les tarifs semblent quelque peu prohibitifs. Ainsi, l'un des produits star de ces sites est sans conteste le « beaujolais quenelle » dont la caisse de 6 bouteilles est vendue au prix de 40,13 euros, soit 6,68 l'unité, plus 10 euros de frais de port. De même, le « kit de base » pour campeur est vendu 215,72 euros, hors frais de port. http://www.prenonslemaquis.fr/produit/kit-de-base http://www.sanguisterrae.fr/ventes-exceptionnelles/34-beaujolais-2013.html

2091 Alain Soral a ainsi déclaré publiquement gagner environ de 3 500 net par mois. Alain Soral, *Discours de Bordeaux*, 8 Février 2014. http://www.youtube.com/watch?v=u_MHWpD7wcA

2092 Par ailleurs, le dimanche 4 Mai 2014 s'est tenu à Bruxelles le « 1er Congrès Européen de la Dissidence ». Organisé par le député belge et président-fondateur de *Debout les Belges*, Laurent Louis, ce rassemblement, outre Alain Soral et Dieudonné, comptait parmi ses participants de nombreuses personnalités controversées et accusées d'antisémitisme telles que Marion Sigaut, Kémi Séba, Pierre Hillard, Hervé Ryssen ou encore Joe Lecorbeau. La liste n'est pas exhaustive.

2093 A titre d'exemple, Soral déclara que « les Roms, c'est ce qui va presque permettre de nous réconcilier avec les beurs d'une certaine manière parce que […] l'on a un afflux massif, je dirai, de la pire racaille (*visage écœuré)* que l'humanité ait porté qui sont les Roms de l'Est *(geste extrêmement dédaigneux de la main droite),* albano-roumano-etc. qui sont des spécialistes de la traite humaine, de la mutilation d'enfants. Et on a ça qui déferle partout [...] de ces Roms qui viennent pour spolier, parasiter ». http://www.youtube.com/watch?v=w8OgxN7SHk4

2094 Ainsi, dans sa conférence du 12 Janvier 2014 à Marseille, Soral déclara « droit dans ses bottes » être judéophobe et qu'il était « prêt à le dire devant un tribunal ». Alain Soral, *Discours de Marseille*, 12 Janvier 2014. http://www.youtube.com/watch?v=tVXU4eSytJ4 Par ailleurs, la veille, à Nice, pour justifier la quenelle réalisée devant le mémorial de la Déportation à Berlin, Soral expliqua qu'il s'agissait d'un lieu où « les gays se retrouvent pour s'enculer […] c'est une grande pissotière […] je suis allé montrer (*quenelle et rires du public*) que j'étais un fisteur de première […] et je suis très choqué de cette homophobie (*rires*) ». Selon lui, ce geste exprimait tout son irrespect pour ce type de personnes. Alain Soral, *Discours de Nice*, 11 Janvier 2014. http://www.youtube.com/watch?v=y4b0DI1ZfNo Notons enfin que lors de ces deux manifestations les personnes présentes pour écouter les diatribes de Soral durent s'acquitter de 10 euros chacune.

Soral se livre alors, sur son canapé rouge, à de longs monologues amphigouriques et narcissiques d'autopromotion et d'autocongratulation qui le conduisent à dénoncer le diktat des sionistes[2095] et des homosexuels[2096], à faire l'éloge du nationalisme serbe ou encore à se livrer à des attaques *ad hominem* contre ses cibles favorites, Elie Wiesel, Frédéric Haziza ou Caroline Fourest ; le tout en se réclamant d'un humanisme universel et chrétien. Le cas de Dieudonné, en revanche, semble plus complexe et mérite, en conséquence, que l'on s'y attarde quelque peu.

En effet, si les diatribes antisémites et homophobes de l'humoriste sont indéniables, elles semblent également procéder d'un opportunisme financier, un filon lucratif à creuser. Ainsi, par le message de haine véhiculé lors de ses spectacles avec un véritable talent comique qu'il serait dangereux de sous-estimer, mais aussi en dehors, au cours de vidéos vues par des milliers de personnes[2097], Dieudonné a su trouver non pas un, mais des publics réceptifs à ce message, et ce à différents titres. Il s'agit en quelque sorte d'une espèce de halo hétérogène de fans. A droite, d'abord, il rencontre en premier lieu un public négationniste militant qui se rassemble autour des thèses de Robert Faurisson que Dieudonné invite parfois à se produire à ses côtés, notamment dans le clip de *Shoahananas* ou bien pour recevoir le « prix de l'infréquentabilité » des mains de son régisseur en pyjama rayé affublé d'une étoile jaune. Nous sommes là en présence des franges les plus radicales de l'ultra-droite. Ensuite, toujours à droite, il croise un public franchement antisémite et nationaliste, mais non négationniste, qui compose une partie de la droite nationale et radicale que l'on retrouve aussi chez Alain Soral. Il s'agit d'une partie de cette mouvance nationaliste et antisémite pour qui, dans la balance entre racisme anti-immigrés et antisémitisme le second terme l'emporte, sans pour autant avoir une quelconque sympathie pour les immigrés. En d'autres mots, l'ensemble des supporteurs de Soral ne soutient pas Dieudonné, leurs publics ne se confondent pas. En outre, à gauche cette fois, Dieudonné compte aussi parmi ses fans de véritables antisémites

2095 Ainsi, le site du mouvement d'Alain Soral, Égalité & Réconciliation, dressait un classement des « 50 juifs les plus influents du monde ». http://www.egaliteetreconciliation.fr/Les-50-juifs-les-plus-influents-du-monde-7907.html

2096 Dans la mesure où le champ conspirationniste, comme tout champ, est à la fois un champ de lutte et un champ de force, Soral tente d'y conquérir des gains et des parts de marché en jetant le discrédit sur ses concurrents. A cet égard, il stigmatise dans des termes d'une incroyable violence l'homosexualité de Renaud Camus, le théoricien du « grand remplacement », c'est-à-dire l'idée qu'à terme le continent européen serait dominé par une culture et une population arabo-musulmane. Ainsi, Camus est décrit par Soral comme un « sodomite », un « pédé sodomite qui tapine » qui, « s'il est très inquiet de la disparition des blonds aux yeux bleus en France, […] n'a qu'à se remettre à faire des gosses au lieu de se faire taper au derge ». http://www.youtube.com/watch?v=NsI0sfXdMyM De la même manière, Jacques Cheminade reçut en février 2012 les honneurs de la vidéo du « con du mois ». http://www.youtube.com/watch?v=zXsVTty87kc

2097 A titre d'exemple, la vidéo enregistrée le soir de l'interdiction par le Conseil d'État de son spectacle *Le mur* à Nantes, le 10 Janvier 2014, flirtait le 30 Janvier avec les 4 millions de vues. http://www.youtube.com/watch?v=B6TW7iKqZwc

idéologiques issus d'une tradition remontant, au moins, à Alphonse Toussenel[2098] et dont le dernier héritier fut sans conteste Roger Garaudy[2099]. De plus, il rencontre également un public soutenant la cause palestinienne, notamment issu de l'immigration maghrébine ; public qui soutient également Alain Soral. En ce sens, ce public est relativement proche, dans ses motivations, des militants de Nation of Islam[2100]. En effet, nous sommes ici en présence d'un afrocentrisme dévoyé qu'Anita Waters[2101] avait qualifié d'ethnosociologie, c'est-à-dire une réappropriation profane ou demi-savante de concepts sociologiques, de celui de domination en tout particulier, mais qui semble faire sens de la réalité vécue. En l'espèce, cette partie du public de Dieudonné, comme les militants de Nation of Islam, en vient à se persuader que si les souffrances de leurs ancêtres sont passées sous silence au profit exclusif du souvenir du massacre organisé des juifs européens, c'est non seulement que les juifs occupent tous les postes de domination dans tous les champs mais, aussi et surtout, que ce sont eux qui sont responsables de leurs malheurs historiques, la traite négrière en particulier. D'ailleurs, cet afrocentrisme dévoyé est au cœur de ses deux derniers spectacles : *Le Mur* et *Asu Zoa*. Enfin, Dieudonné dispose d'un public apolitique qui, s'il trouve qu'il va parfois trop loin, se rend au spectacle dans l'optique sincère de se divertir avec un humour jugé provocateur et transgressif qui tranche avec celui de nombreux humoristes plus policés.

Le troisième élément, l'élément culturel ou structurel est plus difficile à caractériser même s'il est indéniable que nous assistons à un retour en force de la parole conspirationniste. En effet, depuis Vichy où la pensée conspirationniste, dénonçant le judéo-maçonnique notamment, était la doctrine officielle de l'État Français, le complotisme demeurait cantonné aux imaginaires politiques des extrêmes. A droite les juifs et les francs-maçons continuaient, comme sous la IIIe République, d'incarner l'anti-France toujours suspectée de vouloir détruire la nation ; à gauche, les élites capitalistes étaient soupçonnées, avec parfois des accents antisémites, de former une sorte d'internationale fasciste voulant asservir le prolétariat[2102]. Cependant, depuis les attentats du 11 Septembre, les médias accordent de plus en plus de place aux discours conspirationnistes. Depuis Thierry Meyssan en 2002 présentant son livre chez Ardisson aux documentaires télévisés

2098 Alphonse Toussenel, *Les Juifs, rois de l'époque : histoire de la féodalité financière* [1847], Paris, BiblioBazaar, 2009, 326 p. Du reste, les éditions Kontre Kulture, fondées et dirigées par Alain Soral, ont réédité en 2013 l'ouvrage de Toussenel. http://www.kontrekulture.com/produit/les-juifs-rois-de-l-epoque-histoire-de-la-feodalite-financiere

2099 Roger Garaudy, *Les mythes fondateurs de la politique israélienne* [1995], Paris, Samiszdat, 1996, 277 p.

2100 Cf *Supra* Partie 1 Chap. 2.

2101 Anita M. Waters, « Conspiracy Theories as Ethnosociologies. Explanation and Intention in African Americain Political culture », *Journal of Black Studies*, Vol. 28, N° 1, 1997, pp. 112-125.

2102 Voir par exemple, Olivier Dard, « Mythologies conspirationnistes et figures du discours antipatronal », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, Vol. 2, N° 114, 2012, pp. 136-151.

hebdomadaires sur les activités extraterrestres en passant par les invitations de Tariq Ramadan sur les plateaux de télévision, la frénésie autour de la « fin du monde » en 2012 et, bien entendu l'essor d'internet, il semble que la parole conspirationniste ait en quelque sorte gagné une certaine légitimité. A titre d'exemple, l'ancien ministre et homme d'affaires Bernard Tapie n'hésita pas à clamer ouvertement, lors de l'édition du journal télévisé de France 2 du 1er Juillet 2013, qu'il était victime d'un complot dans l'affaire d'arbitrage qui le lie au Crédit Lyonnais[2103]. De même, l'ancien président de l'UMP, Jean-François Copé, a adopté au début de l'année 2014 une rhétorique complotiste le plaçant comme la victime ou le bouc-émissaire d'une conspiration visant à le disqualifier politiquement[2104]. Plus encore, la fin des années 2000 a vu la production journalistique, souvent de bien piètre qualité d'ailleurs, traitant du complot se densifier : de Bernard Bourdeix[2105] à Bruno Fay[2106], de Jean-Luc Caradeau[2107] à Didier Bonvin[2108], jusqu'au documentaire de Caroline Fourest[2109]. Enfin, dernier indice de la libération de la parole conspirationniste en France, sur internet on recense de nombreux témoignages d'enseignants du secondaire confrontés aux théories du complot dans les copies ou les propos de leurs élèves[2110].

En somme, si ces éléments semblent indiquer que nous assistions *in situ* et *in vivo* au développement d'une culture conspirationniste de masse en France, ils ne doivent en l'espèce n'être tenus aucune manière pour des conclusions définitives. Bien au contraire, il s'agit là de questionnements, d'hypothèses de départs, devant servir de bases à une étude politologique d'envergure sur le phénomène conspirationniste français contemporain.

2103 Bernard Tapie, « Journal Télévisé de 20H », *France 2,* 1er Juillet 2013.

2104 Eric Decouty, « Copé s'enfonce dans la théorie du complot », *Libération*, 27 Février 2014. Rédaction, « Copé dénonce un complot à "trois semaine des municipales" », *le Parisien*, 28 Février 2014.

2105 Bernard Bourdeix, *Le grand livre des conspirations* [2009], Paris, Fetjaine, 2010, 346 p.

2106 Bruno Fay, *Complotocratie : Enquête aux sources du nouveau conspirationnisme* [2011], Paris, Éditions du Moment, 2011, 274 p.

2107 Jean-Luc Caradeau, *La théorie du grand complot mondial* [2012], Escalquens, Editions trajectoires, 2012, 224 p.

2108 Didier Bonvin, *les théories du complot envahissent le web. Du 11 Septembre à Wikileaks : l'ère du doute* [2011], Lausanne, Faure, 2011, 157 p

2109 Caroline Fourest, « Les réseaux de l'extrême – Les obsédés du complot », *France 5*, 5 Février 2013, 52 min. Caricature du traitement oralo-journalistique du conspirationniste, Fourest, en 52 minutes, n'aura finalement réussi qu'à montrer deux choses. D'une part, les adeptes du complot sont des idiots, ce qui pour une large part d'entre eux, les leaders conspirationnistes en particulier est faux, notre thèse le démontre. D'autre part, les conspirationnistes, réduits quasi immédiatement à des antisémites, ont de mauvaises fréquentations. Le reste du documentaire n'est que mise en scène perpétuelle d'elle-même par Caroline Fourest.

2110 Vincent Martin, « Teenage Dream », *Brain Magazine*, 15 Mars 2011. Iannis Roder, « Le jour où une élève m'a dit : "Moi, j'aime pas les juifs" », *Le Nouvel Observateur*, 5 Juillet 2012. Flora H., Damien H., « Monsieur, vous dites ça parce que vous êtes un Illuminati », *Rue89*, 10 mai 2013. Cécile Dehesdin, « Comment enseigne-t-on le 11-Septembre aux élèves français? », *Slate*, 11 Septembre 2013. Élisa Mignot, « Le bac, option complot », *Le Monde*, 20 Avril 2014.

Annexes

Annexe N° 1 : Les taux de participation aux élections présidentielles américaines de 1824 à 2008

Année	Population totale en âge de voter (18 ans et plus)	Population inscrite sur les listes électorales*	Population inscrite sur les listes électorales en % de la population totale en âge de voter*	Participation à l'élection présidentielle	Taux de participation à l'élection présidentielle*
1960	109.672.000	63.854.789	58,22%	68.838.204	62,77%
1964	114.090.000	73.715.818	64,61%	70.644.592	61,92%
1968	120.328.186	81.658.180	67,86%	73.211.875	60,84%
1972	140.776.000	97.283.541	69,11%	77.718.554	55,21%
1976	152.309.190	105.024.916	68,96%	81.555.789	53,55%
1980	164.597.000	113.036.958	68,67%	86.515.221	52,56%
1984	174.468.000	124.184.647	71,18%	92.652.680	53,11%
1988	182.630.000	126.381.202	69,20%	91.594.693	50,15%
1992	189.044.500	133.821.178	70,79%	104.405.155	55,23%
1996	196.511.000	146.211.960	74,40%	96.456.345	49,08%
2000	205.815.000	156.421.311	76,00%	105.586.274	51,30%
2004	221.256.931	174.800.000	79,00%	122.295.345	55,27%
2008	230.782.870			132.645.504	57,48%

** Les chiffres présentés contiennent quelques incertitudes marginales car l'État du Dakota du Nord ne connaît pas de listes électorales, l'ensemble de la population en âge de voter résidant dans l'État est donc automatiquement apte voter. De même, dans l'État du Wisconsin, l'enregistrement sur les listes électorales se fait au moment du vote.*

Graphique illustrant l'évolution des taux de participation aux élections présidentielles de 1824 à 2008

Source : http://www.presidency.ucsb.edu/data/turnout.php

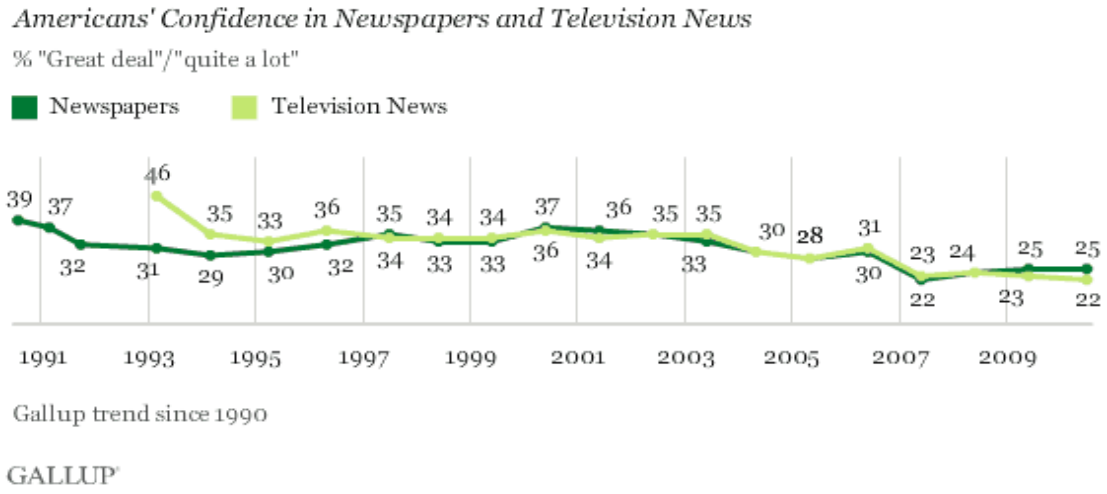
Annexe N° 2 : La perte générale confiance des citoyens américains dans les grandes institutions publiques et privées

A partir de 1966, l'institut de sondage Louis Harris a régulièrement posé à un échantillon représentatif de citoyens américains la question suivante : « *Avez-vous une grande confiance, une confiance relative ou aucune confiance dans les neufs institutions suivantes ?* ». Nous présentons ici les résultats, en pourcentages, pour la réponse « *grande confiance* ».

	1966	1971	1973	1975	1976	1977	1978	1979	1980	1981
Journaux Télévisés	25		41	31	35	28	28	35	37	24
Médecine	73	61	57	50	43	42	43	42	30	37
Armée	62	27	40	33	24	23	27	29	29	28
Presse	29	18	30	25	26	20	18	28	28	16
Religion	41	27	36	32	32	24	29	34	20	22
Grosses sociétés	55	27	29	21	19	16	20	22	18	16
Congrès	42	19	29	18	13	9	17	10	18	16
Maison Blanche	41	23	19	28	13	11	23	14	17	24
Syndicats	22	14	20	18	14	10	14	15	10	12
Moyenne	**43**	**27**	**33**	**28**	**24**	**20**	**24**	**25**	**23**	**22**

Source : André Kaspi, *Le Watergate* [1983], Bruxelles, Éditions Complexes, 1983, p. 149.

Les évolutions du baromètre annuel de l'institut de sondage Gallup quant à la confiance totale (*Great deal*) ou relative (*Quite a lot*) des citoyens américains dans la télévision et les journaux.



Source :http://www.gallup.com/poll/142133/confidence-newspapers-news-remains-rarity.aspx

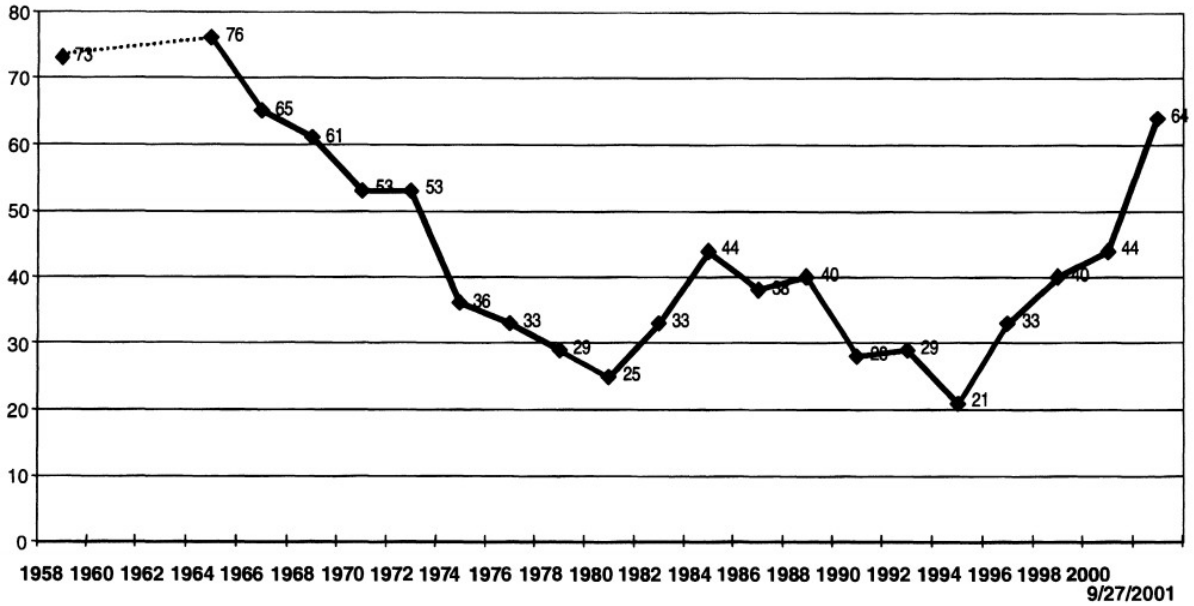
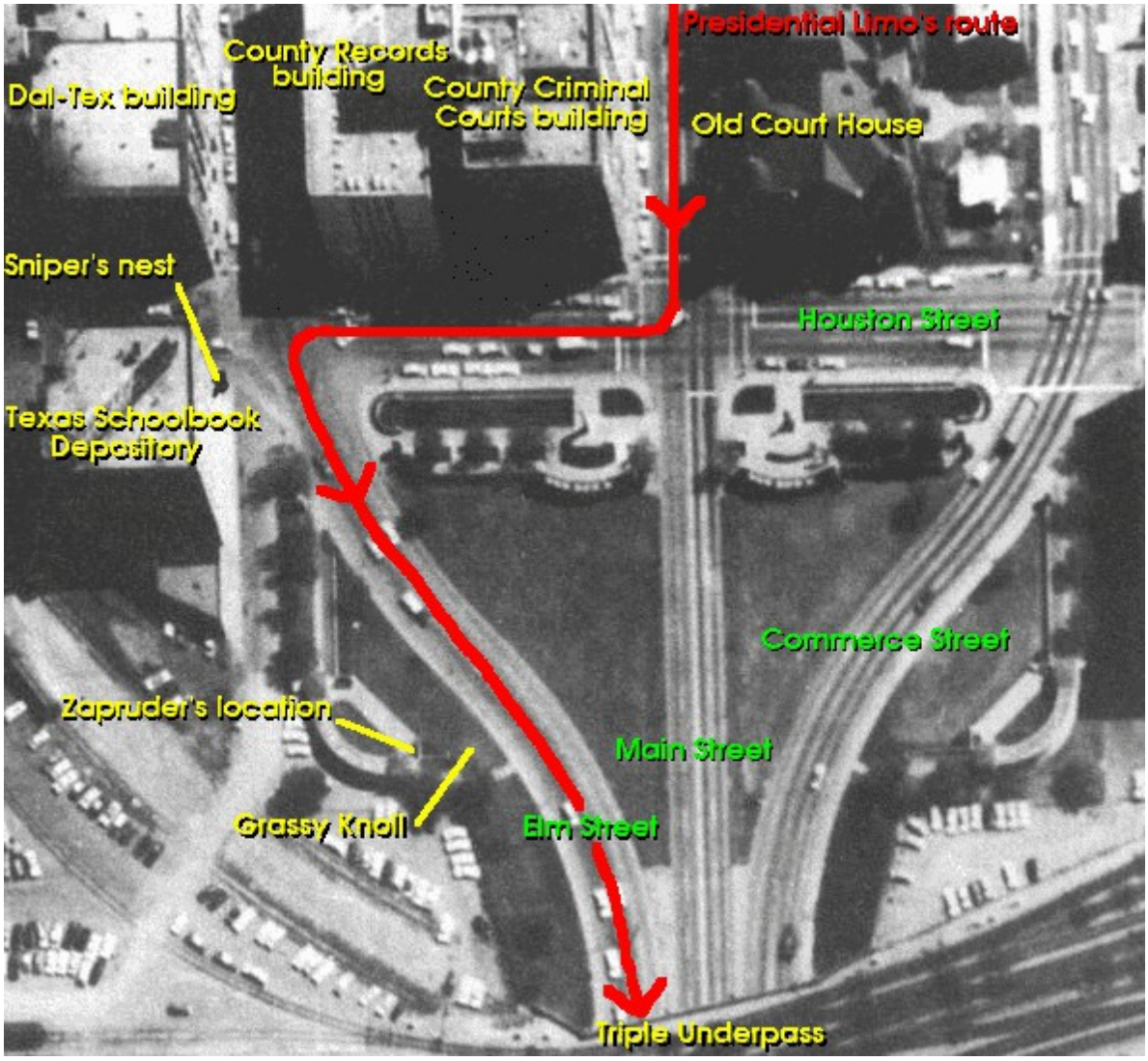


Figure 1. Trust in the government in Washington, 1958–2001. Values are percentages responding "most of the time" or "just about always" to the question "How much of the time do you think you can trust the government in Washington to do what is right—just about always, most of the time, or only some of the time?" (ANES surveys, 1958–2000; *Washington Post* poll, 27 September 2001)

Source: Virginia A. Chanley, « Trust in Government in the Aftermath of 9/11 : Determinant and Consequences », *Political Psychology*, Vol. 23, N° 3, p. 472.

Annexe N° 3 : L'itinéraire de la voiture présidentielle et les principaux points de repères sur Dealey Plaza à Dallas



Annexe N° 4 : Récapitulatif de l'évolution de l'opinion publique américaine à propos de l'assassinat de JFK

Oswald a-t-il agit seul ?				
Date	Institut de sondage	Oswald à agit seul (en %)	Il s'agit d'un complot dont Oswald est membre (en %)	NSP (en %)
Novembre 1963	NORC	24	62	14
Décembre 1963	Gallup	29	52	19
Septembre 1964	Harris	45	40	15
Octobre 1964*	Harris	56	31	13
Septembre 1966	Harris	34	46	20
Décembre 1966	Gallup	36	50	15
Février 1967	Harris	35	44	21
Septembre 1967	Harris	24	60	16
Décembre 1976	Gallup	11	81	9
Septembre 1978	Harris	18	75	7
Octobre 1983	Gallup	11	74	15
Novembre 1983	ABC/WP	13	80	7
Octobre 1988	CBS/NYT	13	66	21
Mai 1991**	YCS	11	73	16
Janvier 1992	CBS/NYT	10	77	13
Octobre 1993	CBS	11	75	14
Mai 1998	CBS	10	74	16
Octobre 1998	CBS	10	76	14

* Après la publication du Rapport Warren
** Après la sortie du Film *JFK* d'Oliver Stone aux États-Unis

Oswald a-il participé à l'assassinat de JFK ?				
Date	Institut de sondage	Oswald a tué Kennedy (en %)	Oswald n'a pas tué Kennedy (en %)	NSP (en %)
Novembre 1963	NORC	72		28
Décembre 1963	Harris	74	3	23
Octobre 1964	Harris	87	2	11
Septembre 1966	Harris	74	3	23
Février 1967	Harris	70	7	23
Novembre 1983	ABC/WP	61	17	22
Mai 1991	WP	40	28	32

Qui, selon-vous, est impliqué dans l'assassinat de JFK ?							
	NORC Novembre 1963 (en %)	Harris Septembre 1966 (en %)	Gallup Décembre 1976 (en %)	Gallup Avril 1977 (en %)	PSRA Mai 1991 (en %)	YCS Décembre 1991 (en %)	CBS Octobre 1993 (en %)
Castro	37	1	15	31		83	25
URSS/KFB	22	19	8		4		15
CIA			4		15	50	55
Mafia			3		12	18	42
Johnson		3	7				
Armée							18
Police de Dallas							13
Des « gens de Dallas »	15						
Services Secrets	6						
Extrême droite/John Birch Society	15						
« Nègres »	6						
Ségrégationnistes	26						
D'autres personnes		12	32		31		
Ne veut pas le dire		21					
Pas certains		43	24	41	38		

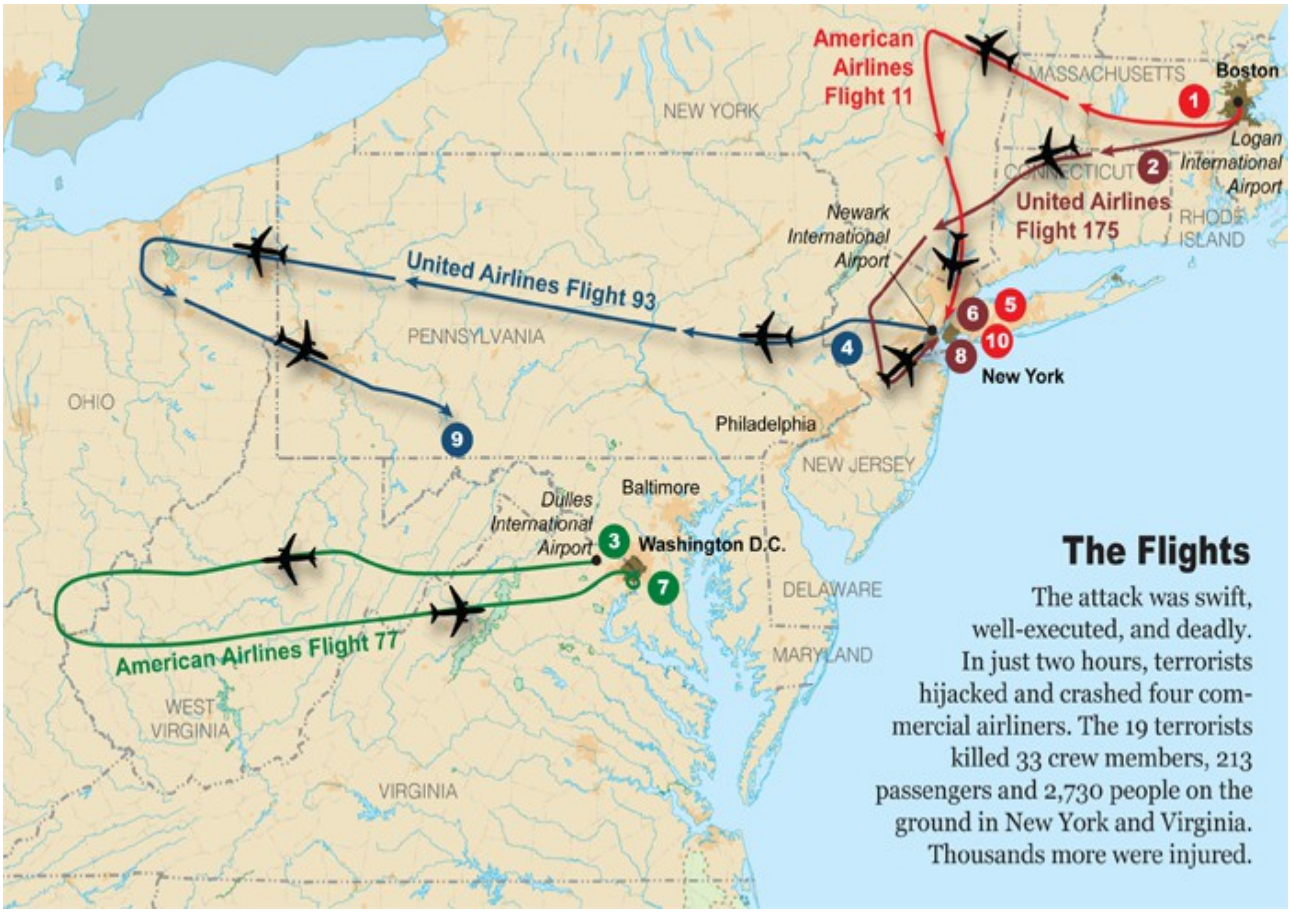
La commission Warren a-t-elle dit toute la vérité sur la mort de JFK ?					
	Harris Octobre 1966 (en %)	Harris Mars 1967 (en %)	Harris Mai 1967 (en %)	Harris Septembre 1967 (en %)	ABC/WP Novembre 1983 (en %)
Toute la vérité	32	30	18	24	18
Des questions restent sans réponse	54	59	72	64	76
Pas certains	14	11	10	12	6

Pensez-vous que le gouvernement a étouffé l'affaire afin de dissimuler la vérité sur la mort de JKF ?						
	CBS/NYT Octobre 1988 (en %)	PSRA Mai 1991 (en %)	CBS/NYT Février 1992 (en %)	CBS Octobre 1993 (en %)	CBS Mai 1998 (en %)	CBS Novembre 1998 (en %)
Oui	61	72	75	81	68	74
Non	17	16	13	12	18	13
NSP	22	12	12	7	14	13

Pensez-vous qu'un jour la vérité sera connue par l'opinion publique américaine ?					
	CBS/NYT Octobre 1988 (en %)	PSRA Mai 1991 (en %)	CBS/NYT Février 1992 (en %)	CBS Mai 1998 (en %)	CBS Novembre 1998 (en %)
Oui, la vérité finira par éclater	41	20	46	11	19
Non, jamais	46	75	47	84	77
NSP	14	5	7	5	4

Source : Sheldon Appelton, « Trends : Assassinations », *Public Opinion Quarterly*, Vol. 64, N° 4, 2000, pp. 513-518.

Annexe N° 5 : Le parcours des avions détournés le 11 Septembre 2001



Source : http://www.fbi.gov/about-us/ten-years-after-the-fbi-since-9-11/the-flights/

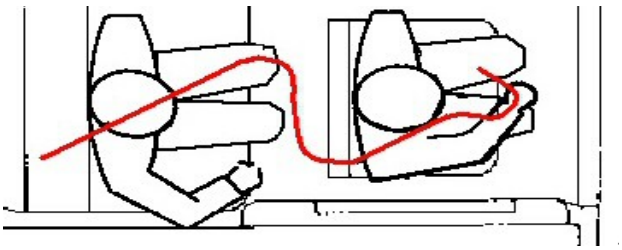
Annexe N° 6 : Photographies de la WTC7 avant sont effondrement

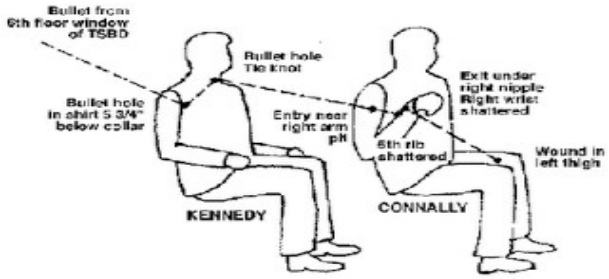
Source : http://www.debunking911.com/pull.htm

Les cercles matérialisent la projection des débris lors de l'effondrement des WTC 1 et 2. Il apparaît alors que, contrairement à ce qu'affirment les conspirationnistes qui voient dans l'écroulement de la WTC7 le résultat d'une démolition contrôlée, celle-ci a subi de graves dommages préalables. En témoignent les photos ci-dessous :

Annexe N° 7 : La trajectoire de la « balle magique »

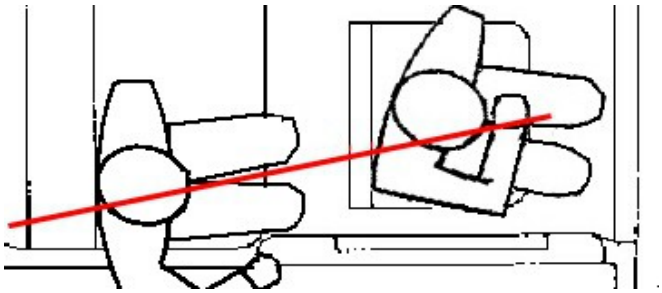
1°) La trajectoire de la« balle magique » selon les conspirationnistes :





Source : http://www.jfkpage.com/magic_bullet/

2°) La trajectoire de la « balle magique » selon la Commission Warren et l'HSCA :



Source : open source
Source : House Select Committee on Assassinations, *HSCA report* [1979], Vol. 6, 1979, p. 43.

Annexe N° 8 : Rumeurs autour du 11 Septembre et symbolisme

1ère(s) rumeur(s) :

Les premières rumeurs informatiques autour des attentats du 11 Septembre 2000 ont d'abord pris la forme de « jeux de clavier » par l'effet d'un changement de police. Dès l'origine, les stéréotypes antisémites assimilés à New York, surnommée parfois « Jew York », se développent. Des initiales de la ville, NY ou NYC, la rumeur se complexifie pour y ajouter d'autres caractères : le numéro supposé du vol Q33. Avec ces ajouts sommaires, une théorie du complot globale prend corps : le *modus operandi* est désigné avec un avion, les cibles sont figurées par deux tours, le chaos et la mort explicités via la tête de mort, les responsables juifs, ou américano-sionistes, sont désignés par l'étoile de David et, enfin, le succès de l'opération est matérialisé d'un pouce levé.

NY => ☠✡ (en police Wingdings)

NYC => ☠✡👍 (en police Wingdings)

Q33NY => ✈🗎🗎☠✡ (en police Wingdings)

Q33NYC => ✈🗎🗎☠✡👍 (en police Wingdings)

2ème rumeur :

Loin d'être le fruit des hommes, les attentas du World Trade Center seraient le résultat d'une action provoquée par Satan ou ses agents. La preuve, celui-ci se serait manifesté personnellement lors des événements.

CNN EXCLUSIVE

Annexe N° 9 : Les attentats du 11 Septembre contre le Pentagone

Un trou de cinq mètres dans la façade du Pentagone, preuve ultime qu'aucun avion ne s'est crashé contre le Pentagone le 11 Septembre 2001 selon certains *Truthers*, oubliant par-là les centaines de témoignages contradictoires en attestant. D'autres photographies viennent également à l'appuie de la « version officielle ».

Annexe N° 10 : Questionnaire du mouvement *Zeigeist* soumis à ses aspirants adhérents

Que signifie le mot ZEITGEIST ?

A : Une éthique politicienne
B : L'esprit du temps
C : Le nom d'un vaisseau pour voyager dans l'univers et chercher une planète habitable
D : Je ne sais pas

- **À quoi correspond le Mouvement Zeitgeist ?**

A : Un mouvement dont le concept de paix et d'égalité est utopiste, impossible et irréalisable
B : Un projet d'une station orbitale autour de la terre
C : Un mouvement humanitaire a-politique, a-religieux, anti-monétaire, qui informe sur les inégalités de toutes sortes
D : Je ne sais pas

- **Qui sont les Zeitgeisters ?**

A : Un consortium composé d'élites dans les sciences appliquées, pour élaborer l'avènement du Nouvel Ordre Mondial
B : Des activistes bénévoles qui participent à des actions concrètes de sensibilisation, d'information sur des solutions pour une transition
C : Des idéalistes qui veulent changer le monde en distribuant des fleurs, des cœurs, et parlent d'amour et de bonté
D : Je ne sais pas

- **Que propose le Mouvement Zeitgeist ?**

A : La construction d'un monde durable, équitable, basé sur le partage et les Lois Naturelles
B : Un coup d'État du Nouvel Ordre Mondial afin de tout contrôler et diriger
C : Une résistance violente face au pouvoir en place
D : Je ne sais pas

- **Qu'est-ce qu'un MEBR ?**

A : Un texte de loi, qui sera mis en application dès que le Nouvel Ordre Mondial aura pris le pouvoir : je ne sais pas trop en quoi ça consiste, mais c'est certainement pour tout diriger et contrôler
B : Un modèle de société communiste très similaire à celui de l'URSS
C : Le sigle (acronyme) de « Modèle Économique Basé sur les Ressources » proposant une gestion des ressources de la planète de façon systémique et globale pour le bien-être de tous
D : Je ne sais pas

Source : http://www.mouvement-zeitgeist.fr/kit-activiste

Annexe N° 11 : Une imaginaire du journal satirique *The Onion* (anti)datée du 22 Novembre 1963 parodiant les théories du complot autour de l'assassinat de John F. Kennedy

LATE EDITION

The Onion

Take a Moment to Remember Where You Are

Friday, November 22, 1963 FINEST NEWS SOURCE IN AMERICA ★★★ Price Seven Cents

KENNEDY SLAIN BY CIA, MAFIA, CASTRO, LBJ, TEAMSTERS, FREEMASONS

President Shot 129 Times from 43 Different Angles

DALLAS, Tex.—President Kennedy was assassinated Friday by operatives of the CIA, the Giancana crime syndicate, Fidel Castro, Vice President Johnson, the Freemasons and the Teamsters as he rode through downtown Dallas in a motorcade.

According to eyewitnesses, Kennedy's limousine had just entered Dealey Plaza when the president was struck 129 times in the head, chest, abdomen, arms, legs, hands, feet, back and face by gunfire. The shooting began at 12:30 p.m. and lasted until 12:43 p.m. CST.

In all, 43 suspects have been taken into the custody of the Dallas police.

Preliminary reports indicate that hitmen for the Giancana crime syndicate fired from a nearby grassy knoll, CIA agents fired from an office building slightly off the parade route, Cuban nationals fired from an overpass overlooking Dealey Plaza, an elite hit squad working for Teamsters President Jimmy Hoffa fired from perches atop an oak tree, a 'lone nut' fired from the Texas Book Depository, a shadow-government sharpshooting team fired from behind a wooden fence, a consortium of jealous husbands fired from an estimated 13 sites on the sidewalk along the route, a hitman working for Johnson fired from a sewer grate over which the limousine passed, and Texas Gov. John Connally lunged at the president from within the limousine itself, slitting the president's throat with a combat knife.

The mortally wounded president was sped to nearby Parkland Hospital, where doctors with ties to Johnson's inner circle performed a staged autopsy. They pronounced him dead at 2:18 p.m. CST.

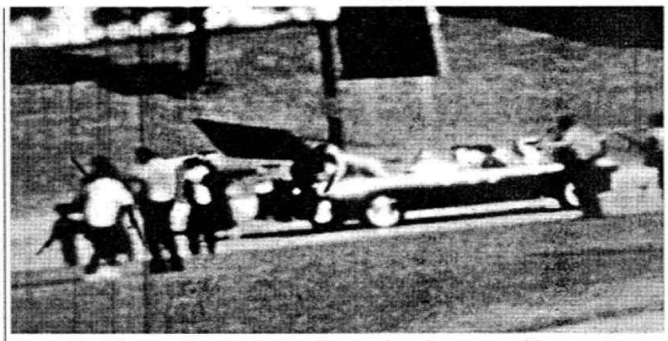
The body was then chemically treated by J. Edgar Hoover and put in a decoy casket for transport to Roswell, New Mexico. There, space aliens using medical technology beyond the knowledge of man sealed Kennedy's 129 wounds. Kennedy's corpse was then reanimated and rushed to Germany for an emergency meeting with the frozen brain of Adolf Hitler.

After the meeting, Kennedy aides announced plans for the two leaders' sperm cells to be atomically sustained, planted in the womb of aspiring actress Judith Campbell, and grown into a super-race of 21st-century conquerors.

According to investigators, the assassination appears to have been carefully planned and carried out in strict accordance with both the Skull-and-Bones Blood Rite and Masonic "Killing of the King" rituals.

Officers found several hundred weapons within a four-block radius of the shooting site, including telescope-sighted Weatherby Magnum rifles, Italian bolt-action 6.5mm carbines, Thompson submachine guns, Russian Kalishnikov assault rifles, and one ray-gun.

The assembled killers were taken into police custody at Dallas City Hall. As they were being transferred to the county prison, however, all 43 were shot and killed by Jack Ruby, 52, a Dallas-area nightclub owner.



The presidential motorcade, as it is besieged by over three dozen gun-wielding conspirators.

Zapruder Family Wowed at Home-Movie Screening

The family of Abraham Zapruder of Dallas offered high praise for his most recent 8mm home movie, screened in the family den Friday.

Wife Margaret and children Sally, Jimmy and Sue-Anne Zapruder, accustomed to seeing footage of children playing in the yard by a plastic pool or birthday parties in poorly lit dining rooms, reported being wowed by Zapruder's "spectacular, one-of-a-kind" footage of the President of the United States getting his head shot off.

"It was super neat!" said Jimmy, 11.

"We were so impressed by the movie. Abraham really shot an outstanding home movie this time," Margaret said, "though he could have done a little better on the focus."

Johnson Vows to Honor Kennedy's Memory by Taking Plump Young Mistress

DALLAS, Tex.—Lyndon Baines Johnson took the oath of office aboard Air Force One at Dallas' Love Field Friday to become the 36th president of the United States.

After flying to Washington, Johnson attempted to calm the fears of the nation by assuring Americans that Kennedy's policies at home and abroad would be continued. Foremost on his agenda, Johnson said, would be to take a plump young lover.

"In your remorse, fear not, good people of America, for I do not plan to desecrate the great vision of the man who came before me," Johnson said. "Rather, I will show him my deep reverence and respect through a continuation of his extramarital policies."

"I will honor my predecessor's legacy," he added, "with the immediate acquisition of a 26-year-old lover with a full, ripe behind."

Before hurrying off to the urgent business at hand in the Lincoln Bedroom, the new president asked the nation to observe a moment of silence while he contemplated the momentous task ahead.

Lyndon Johnson taking the oath of office and a solemn vow to continue Kennedy's domestic-affairs program.

JACQUELINE KENNEDY CATCHES HUSBAND'S BRAINS WITH GRACE, APLOMB

See Fashion, page 10

Source : http://www.theonion.com/articles/november-22-1963,10584/

Annexe N° 12 : Les huit légendes urbaines relatives à la compagnie de tabac *Marlboro*

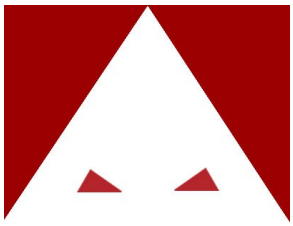
Légende urbaine n° 1 : En retournant le paquet, on peut lire « orobl jew », soit « horrible jew », qui signifie « horrible juif ».

Légende urbaine n° 2 : Le paquet retourné, on dispose une bande noire ne laissant paraître que la partie inférieure des lettres « M », « l », et « b ». Nous avons l'impression de voir deux paires de jambes suspendues dans le vide symbolisant la pendaison d'un noir, à gauche, et d'un juif, à droite.

Légende urbaine n° 3 : *Marlboro* est écrit en blanc au-dessus du paquet et en noir au-dessous ce qui atteste du suprématisme de la marque.

Légende urbaine n° 4 : La lettre « K » peut être vue de manière inconsciente ou ésotérique à trois reprises sur chaque paquet : sur la face avant, la face arrière et le dessous.

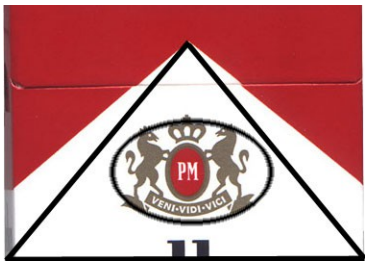
Légende urbaine n° 5 : Sur les faces avant et arrière, la partie blanche constitue la pointe d'une cagoule du Klan.



Légende urbaine n° 6 : Les zones blanches entre les pattes des chevaux formeraient des têtes cagoulées.

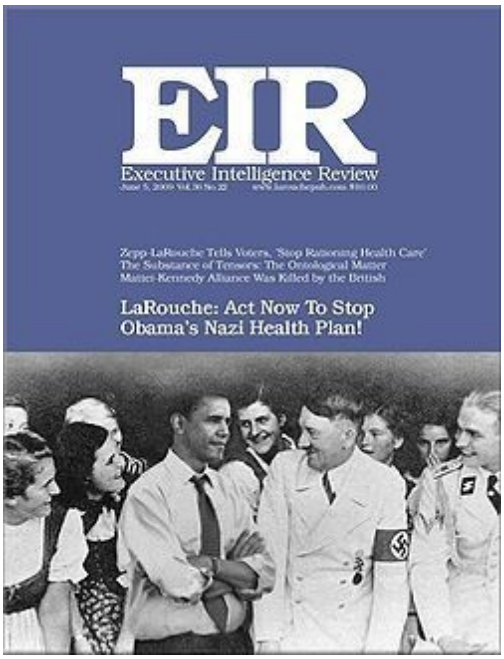
Légende urbaine n° 7 : La reprise de la phrase de Jules César *Veni, Vidi, Vici* manifesterait les velléités guerrières du Klan derrière *Marlboro*.

Légende urbaine n°8 : La forme triangulaire du haut du paquet n'est rappelle le symbole maçonnique, l'œil « Illuminati » au centre du triangle relie la firme aux théories du Nouvel Ordre Mondial.



Annexe N° 13 : Affiche larouchiste et Une de l'*Executive Intelligence Review*, organe de presse du mouvement LaRouche, dénonçant le Président Obama comme un nazi

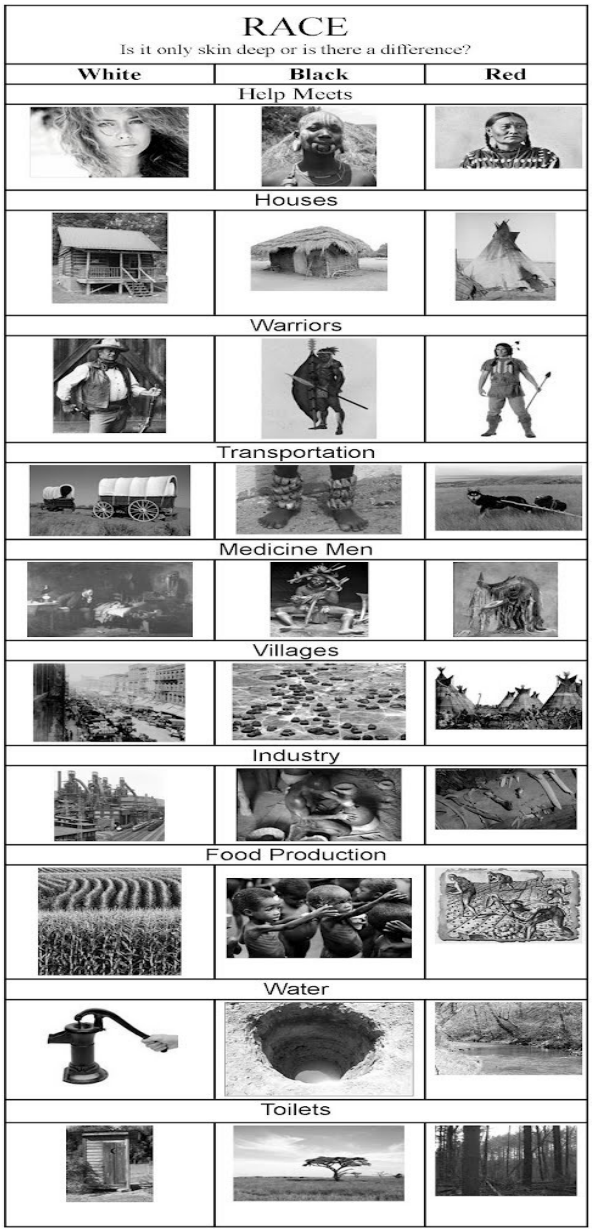
www.larouchepac.com



www.larouchepub.com

Annexe N° 14 : Le racisme et l'antisémitisme du *Posse Comitatus* exposé par son chef, le docteur James Wickstorm

« I remind all of you that Jews ARE NOT White, but are a mongrel species, consisting of Turko/Mongolian DNA and other DNA combined. The question that must be asked is this. What race brought up all the other races and sub-races to a higher level of civilization and standard of living? And what have the other races done to better the White race in any way as evidenced by the pictures? NOTHING!! »[2111].



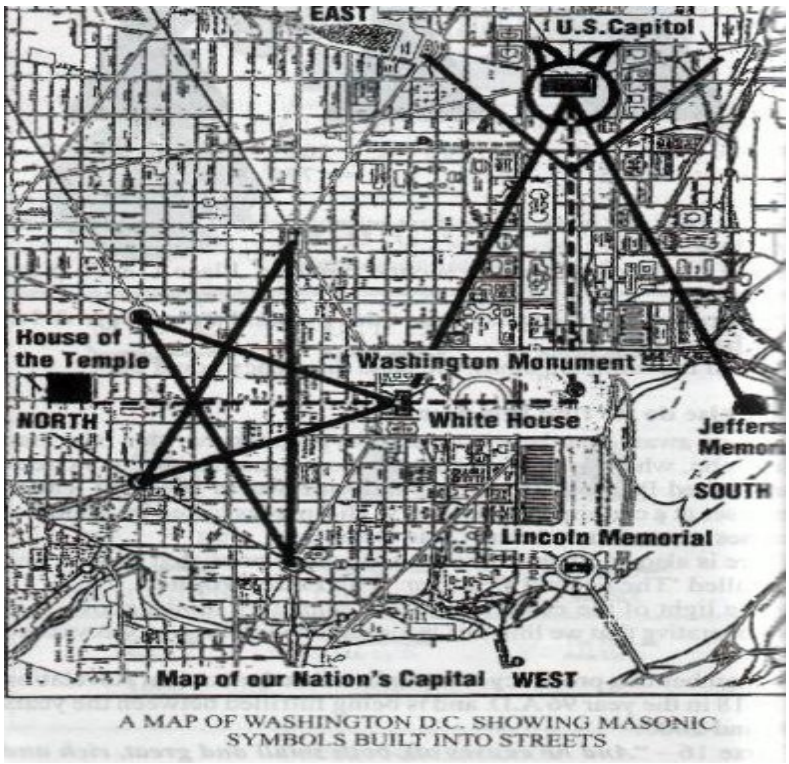
Source : http://www.jameswickstrom.com/

2111 « Je vous rappelle à tous que les Juifs NE SONT pas Blancs mais une espèce bâtarde résultant d'une combinaison d'ADN turquo-mogoles et d'autres. La question qui doit être posée est celle-ci : quelle race a élevé toutes les autres races et sous-races à un degré supérieur de civilisation et de niveau de vie ? Et, qu'on fait les autres races pour améliorer la race Blanche de n'importe quelle façon comme le prouvent ces images ? RIEN !! ».

Annexe N° 15 : La lecture ésotérique du billet d'un dollar et de la carte de Washington

L'étoile de David formant le mot MASON sur le billet d'un dollar

La carte maçonnique de Washington.



Annexe N° 16 : Obama proxénète selon les militants du 1776 Tea Party

Source : Zachary Roth, « Tea Party Fundraising Email Shows Obama as Pimp », *Talking Points Memo*, 28 Janvier 2010

Annexe N° 17 : Les liens « supposés » entre les Skull & Bones, George W. Bush et Adolf Hitler

Source : http://www.nouvelordremondial.cc/skull-bones/

Annexe N° 18 : Des chouettes ésotériques. Les preuves du complot Bohémien

Les leaders conspirationnistes croient découvrir les « preuves » ésotériques du complot Bohémien en localisant des chouettes.

Source :http://www.jesus-is-savior.com/False Religions/Wicca & Witchcraft/bohemian_grove_exposed.htm

Le Logo du Club des Bohémiens.

Les allées du Capitole en forme de chouette ésotérique et l'emblème du Club National de la Presse comme « preuves » du complot et de l'influence des Bohémiens dans les pouvoirs politiques et médiatiques.

Une chouette microscopique dissimulée dans le coin gauche du billet d'un dollar, une « preuve » supplémentaire du complot Bohémien en vue d'instaurer un Nouvel Ordre Mondial.

Annexe N° 19 : Étude de centralité de 30 organisations sur leurs relations et influences sur la politique américaine

Cette étude de centralité représente par un indice chiffré compris entre 0 et 1 les relations et l'influence de diverses organisations privées américaines. 1 étant une influence maximale ; 0 une influence nulle.

Name of Organization	Type of Organization	Centrality Score (0-1)
1. Business Council	Policy-planning group	.95
2. Committee for Economic Development	Policy-planning group	.91
3. Links Club (NY)	Social club	.80
4. Conference Board	Policy-planning group	.77
5. Advertising Council	Opinion-shaping group	.73
6. **Council on Foreign Relations**	Policy-planning group	.68
7. Pacific Union (SF)	Social club	.67
8. Chicago Club (Chicago)	Social club	.65
9. Brookings Institution	Think Tank	.65
10. American Assembly	Policy-planning group	.65
11. **Bohemian Club (SF)**	Social club	.62
12. Century Association (NY)	Social club	.48
13. California Club (LA)	Social club	.46
14. Foundation For American Agriculture	Think tank	.45
15. Detroit Club (Detroit)	Social club	.44
16. National Planning Association	Policy-planning group	.36
17. Eagle Lake (Houston)	Social club	.33
18. National. Municipal League	Policy-planning	.33
19. Somerset Club (Boston.)	Social club	.32
20. Rancheros Vistadores (Santa Barbara)	Social club	.26
21. National Association of Manufacturers	Trade Association	.25
22. Farm Film Foundation	Opinion-shaping group	.22
23. 4-H Advisory Committee	Opinion-shaping group	.21
24. Piedmont Driving (Atlanta)	Social club	.21
25. Chamber of Commerce Farm Committee	Policy-discussion group	.18
26. Farm Foundation	Think tank	.13
27. National Farm-City Council	Opinion-shaping group	.11
28. Harmonie Club (NY)	Social club	.08
29. American Farm Bureau Federation	Trade association	.08
30. German Club (Richmond)	Social club	.03

Source : G. William Domhoff, « Social Clubs Policy-planning Grups and Corporations : A Network Study of Ruling-class Cohesiveness », *The Insurgent Sociologist*, Vol 5, N° 3, 1975, p. 178.

Annexe N° 20 : Les grandes entreprises américaines comptant plus de trois Bohémiens comme directeurs en 1991

Entreprise	Nombre de directeurs membres du Club des Bohémiens
Bank of America	7
Pacific Gas and Electric	5
AT&T	4
Pacific Enterprises	4
First Interstate Bank	4
McKesson Corporation	4
Carter-Hawley-Hale Stores	3
Ford Motor	3
FMC	3
Safeco Insurance	3
Potlatch Industries	3
Pope and Talbot	3
General Motors	3
Pacific Bell	3

Source : Peter Phillips, *A Relative Advantage. Sociology of the San Francisco Bohemian Club* [1994], Thèse de doctorat en sociologie, Davis, University of California, 1994, p. 77.

Annexe N° 21 : Les théories du complot Facebook

Source : http://www.youtube.com/watch?v=x89_lAfU_M0&feature=related

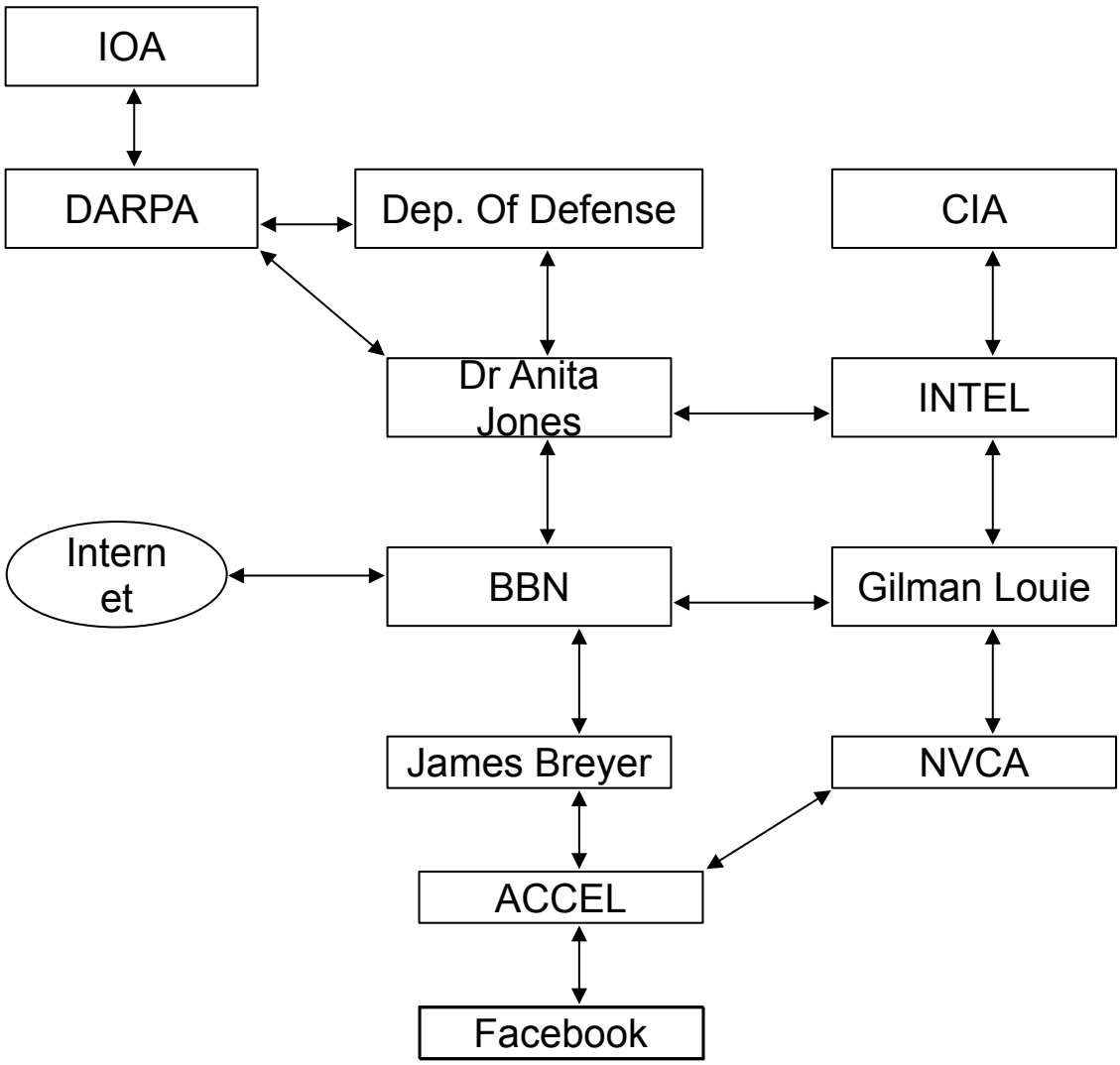
Reproduction du symbole « Illuminati » porté par M Zuckerberg lors d'une émission de télévision (à gauche) et son interprétation conspirationniste (à droite).

Source : http://www.youtube.com/watch?v=JH9VNJZ-R2M&feature=related

Le FBI « tirerait les ficelles » de *Facebook* ; la preuve 13 personnages reliés formant le terme de *spy* (espion) et 13 étoiles sur son logo.

Source : http://www.youtube.com/watch?v=xd-zFwgot6o&feature=related

Reconstitution des liens entre Facebook, la CIA et le Département américain de la Défense à partir de la vidéo conspirationniste http://www.youtube.com/watch?v=FZH-Pm5XtoI



Annexe N° 22 : Corrélats entre croyances conspirationnistes ufologiques et amateurs de science-fiction

La surreprésentation de l'adhésion aux thèses conspirationnistes ufologiques chez les spectateurs de *Rencontre du troisième type.* Le tableau présente les moyennes des notes obtenues sur une échelle de 1 (désaccord total) à 7 (accord total).

Croyances du public	*Rencontre du troisième type* (N = 127)	*L'épreuve de force* (N = 70)	*La fièvre du samedi soir* (N = 46)
La vie existe sur d'autres planètes	6,11	5,14	5,16
Les soucoupes volantes existent réellement	5,64	4,49	4,42
La vie sur terre est observée par des êtres intelligents venus de l'espace	5,11	4,28	4,13

Source : Laura Otis, « Selective Exposure to the Film *Close Encounters* », *Journal of Psychology*, N° 101, 1979, pp. 293-295.

La sur-adhésion des amateurs de science-fiction aux thèses conspirationnistes ufologiques

Croyances	Amateurs de science-fiction (N = 332)	Non-amateurs de science-fiction (N= 452)
Existence des extraterrestres	79,00%	61,00%
Intérêt pour l'étrange (transmission de pensées, radiesthésie, magie, voyance, etc.)	74,00%	33,00%
Intérêt personnel pour les OVNI	60,00%	19,00%
Le gouvernement nous cache des informations sur les OVNI	52,00%	32,00%
Des extraterrestres nous ont visité dans les passé*	51,00%	36,00%
Des extraterrestres nous visitent actuellement*	49,00%	33,00%
Les OVNI sont d'origine extraterrestre	32,00%	18,00%
Des extraterrestres sont parmi nous, sous une apparence humaine, sans que nous le sachions*	24,00%	17,00%
Ont été témoins d'OVNI	18,00%	12,00%

* Seules les personnes ayant déclaré croire aux extraterrestres ont été interrogées.

Source : Jean-Bruno Renard, « Science-fiction et croyance », *Sociétés*, N° 113, Vol. 3, 2011, pp. 19-27.

Annexe N° 23 : Notre théorie du complot d'après newsgarden.org[2112]

Ce site internet permet, à partir de différents choix de constituer sa propre théorie du complot ; nous en livrons ici la notre.

Un concept : l'histoire
un groupe : les juifs
une minorité : les francs-maçons
un autre groupe de personnes : les communistes
un fait historique : Second Guerre Mondiale
un lieu, un événement célèbre : 11 Septembre
une habitude détestable : perversion sexuelle
une action, une personne « vertueuse » : Lyndon LaRouche
un lieu où personne ne voudrait aller : camps de concentration
un moyen de transport : hélicoptères noirs
une action contre la conspiration : alerter les gens
une personnalité libérale : Obama
une personnalité conservatrice : Alex Jones

Résultat :

What They Don't Want You to Know !

In order to understand history you need to realize that everything is controlled by a group of Jews made up of free-masons with help from communists.

The conspiracy first started during WWII in London. They have been responsible for many events throughout history, including 9-11.

Today, members of the conspiracy are everywhere. They can be identified by their awful sexual habits.

They want to kill Lyndon LaRouche and imprison resisters in concentartion camps using Black Helicopters.

In order to prepare for this, we all must warn the people. Since the media is controlled by Obama we should get our information from Alex Jones.

Ce qu'ils ne veulent pas que vous sachiez !

Pour comprendre *l'histoire*, vous devez réaliser que tout est contrôlé par un groupe de *juifs* fait de *francs-maçons* aidés par des *communistes*.

La conspiration a débuté durant la *Seconde Guerre Mondiale* à *Londres*. Ils sont responsables de nombreux événements à travers l'histoire, notamment du *11 Septembre*.

Aujourd'hui, les membres de la conspiration sont partout. On peut les identifier grâce à leur *perversion sexuelle.*

Ils veulent tuer *Lyndon LaRouche* et emprisonner les résistants dans des *camps de concentration* en utilisant des *hélicoptères noirs*.

Pour se préparer à cela, nous devons tous *alerter les gens*. Depuis que les médias sont contrôlés par *Obama*, nous devons prendre nos informations auprès d'*Alex Jones*.

2112 http://www.newsgarden.org/offcenter/center/createconspiracy.htm

Annexe N° 24 : La prégnance des stéréotypes de genre dans la (re)construction médiatique des attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington[2113]

« la première fois qu'elles se sont rassemblées, c'était pour se plaindre que la décision du gouvernement d'accorder environ 1,6 million de dollars aux familles des victimes n'était pas suffisante […] Ces gonzesses (*broads*) sont millionnaires, idolâtrées par la télévision et les journaux, révélant par-là leur statut de célébrités […] Ces femmes maniaques et égocentriques n'ont sincèrement pas l'air d'être au courant que le 11 Septembre était une attaque contre la nation toute entière et pas seulement contre elles […] Je n'ai jamais vu de personnes apprécier autant la mort de leurs maris […] Comment se fait-il que leurs maris n'aient pas envisagé de divorcer de telles harpies ? Maintenant que leurs petites vies tirent à leurs fins, elles feraient mieux de se dépêcher et de poser pour Playboy »[2114].

Tels furent les mots écrits par la journaliste ultraconservatrice de Fox New Ann Coulter pour désigner les *Jersey Girls*, ou les *Jersey Widows*, Patty Casazza, Lorie Van Auken, Mindy Kleinberg et Kristen Breitweiser, lorsqu'elles demandèrent, dès la fin de l'année 2001, à l'Administration Bush de diligenter une enquête officielle à propos des attentats du 11 Septembre au cours desquels elles avaient perdu leurs maris. En effet, aussi brutaux et choquant que soient ces propos, ils semblent typiques du traitement médiatique, et même politique, de la place des femmes, ou du moins de celle qui leur fut attribuée, dans le processus de (re)construction des événements tragiques de 2001. Ainsi, loin de produire une narration brute et objectivée des attaques terroristes, tout se passe comme si des effets ou des stéréotypes de genre, eux-mêmes attachés à des identités de genre et des rôles sociaux construits sur ces identités issues de l'idéologie et des habitus patriarcaux dominants, sont à l'œuvre. En fait, il semble bien qu'une véritable partition en termes de genre soit à l'œuvre entre d'un côté, des héros masculins et virils, voire même virilistes, tournés vers l'action et, de l'autre, des victimes féminines réduites à des rôles compassionnels, émotionnels et même sacrificiels, y compris sur le registre de la récompense érotico-sexuelle du point de vue des terroristes saoudiens. Loin de constituer un aléa fruit des événements, cette communication tentera alors de monter que ce processus tend, non seulement à se conformer, mais plus encore à conforter et légitimer les représentations sociopolitiques culturellement admises, ou à tout le moins dominantes, dans les sociétés occidentales judéo-chrétiennes, aux États-Unis en tout particulier.

2113 Nous reproduisons ici le texte d'une communication donnée dans le cadre du séminaire épistémologie des sciences sociales tenu à l'Université de Haute Bretagne, Rennes, 2 le 9 mai 2014.

2114 Ann Coulter, *Godless : The Church of Liberalism* [2006], New York, Crown Forum Publishing, 2006, pp. 101-112.

Cependant, avant d'en venir à la déconstruction de ces effets de genre dans la narration médiatique des attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington, quelques précisions méthodologiques et terminologiques se doivent d'être apportées. Sur le plan méthodologique d'abord, cette communication doit davantage être comprise comme un *work in process* et non comme le résultat d'une réflexion ou d'une contribution menée à son terme. En effet, il s'agit essentiellement d'un travail basé sur une démarche empirique qui tend à prolonger, au-delà du seul moment des attentats *stricto sensu*, les judicieuses observations pionnières réalisées par les juristes anglo-saxonnes Hillary Charlesworth et Christine Chinkin qui furent sans conteste les premières à pointer le caractère « genré » de la narration des événements[2115]. Sur le plan terminologique ensuite, il convient, parmi les inévitables controverses inhérentes à la littérature savante sur les *gender studies*, de clarifier quelque peu le sens que nous entendons ici donner au terme de genre, et nécessairement aussi à celui de sexe. Ainsi, nous retiendrons, tout en étant bien conscient de leurs limites, des définitions proches de celles de la sociologue britannique Ann Oakley[2116]. Par *sexe*, il convient alors de comprendre des distinctions d'ordre biologique entre les mâles et les femelles mais qui, comme l'a formulé la féministe matérialiste Christine Delphy, ne se limitent pas à l'appareil génital puisque « quand on met en correspondance le *genre* et le *sexe* [...] on compare du social avec du naturel ; ou est-ce qu'on compare du social avec encore du social ? »[2117]. En d'autres mots, il s'agit ici de poser la question sur la naturalité des différences biologiques en se demandant dans quelle mesure elles échapperaient à un processus de construction du social. Sans aller, comme Delphy et les matérialistes, jusqu'à reléguer la nature en position marginale et/ou contingente, il convient tout de même de pendre acte que le sexe doit pouvoir être défini comme une réalité plurielle, c'est-à-dire basée, comme le montrent en particulier en les cas d'intersexualité ou de transgendérisme, sur différents critères : « l'anatomie (pénis/vagin), les gonades (testicules/ovaires), les hormones (testostérone/œstrogène), l'ADN (XY/XX) »[2118] ainsi que des données psychologiques. Par *genre*, il faut ensuite entendre la distinction opérée par une société déterminée entre un ensemble de rôles, de comportements et de représentations sociopolitiques, d'attributions psychologiques et d'identités collectives et individuelles construites entre les femmes et les hommes. Il convient alors, une fois ces définitions préliminaires actées, de pointer et de déconstruire les effets de genre présents dans la narration des attaques terroristes perpétrées en 2001

2115 Hillary Charlesworth, Christine Chinkin, « Sex, Gender and September 11 », *The American Journal of International Law*, Vol. 96, N° 3, 2002, pp. 600-605.
2116 Ann Oakley, *Sex, Gender and Society* [1972], Farnham, Ashgate Publishing, 1985, 224 p.
2117 Christine Delphy, *L'ennemi principal 2. Penser le genre* [2001], Paris, Syllepse, 2009, p. 25.
2118 Laure Bereni, Sébastien Chauvin, Alexandre Jaunaitn Anne revillard, *Introduction aux Gender Studies. Manuel des études sur le genre* [2008], Bruxelles, De Boeck, 2010, p. 24.

à New York et Washington. En effet, ceci nous permettra de voir que la place accordée aux femmes est systématiquement en retrait par rapport à celles des hommes.

Du côté des terroristes tout d'abord, c'est-à-dire dix-neuf hommes de confession musulmane, les femmes n'apparaissent uniquement que comme des récompenses divines réifiées, une image érotique de jeunes et belles vierges passives, pures et innocentes qui les attendraient au paradis en signe de reconnaissance pour leurs actions héroïques en faveur d'Allah et de leur bravoure. En effet, nous sommes ici en présence de ce que la poète américaine Robin Morgane avait appelé le « héros mortel », c'est-à-dire un homme « fanatique de la consécration, un mélange d'impétuosité et de discipline ; il est totalement désespéré, c'est pourquoi il est vulnérable ; il est prêt à tout risquer, c'est pourquoi il est courageux ; il est un idéaliste déjà endurci à la réalité. Mais, par-dessus tout, il est totalement soumis à ses passions. Mais sa passion est morte »[2119]. Cette description semble alors totalement éclairer les motivations et le profil des terroristes. Ainsi, elle donne, d'abord, une sorte de justification si ce n'est même une certaine forme de légitimation romantique à l'action des dix-neuf hommes présentés comme désespérés et qui, du reste, éprouvent un véritable ressentiment envers le gente féminine. A titre d'exemple, le chef du commando, Mohammed Atta, avait émis le souhait qu'aucune femme ne puisse assister à ses funérailles. Ensuite, *a contrario*, cette définition laisse à penser que si cet escadron avait été composé de dix-neuf femmes, des explications en termes d'irrationalité ou d'instabilité, de pulsions hystériques typiquement féminines, l'image de valkyries ou de harpies incontrôlables aurait sans aucun doute été mobilisées. En fait, tout se passe comme si, même dans l'horreur la plus extrême, une sorte de privilège de masculinité était à l'œuvre. Aussi, expliquer de manière rationnelle ou romantique des actes de terrorisme perpétrés par des hommes est chose acceptable ou faisable, mais en envisager la commission par de femmes semble une chose impossible car ceci les feraient sortir des identités de genre qui leur sont attachées. Sexe faible, elles doivent être dans la soumission et donc l'action, l'accès à l'héroïsme, même mortel, leur est dès lors prohibé. Elles doivent être sauvées et non sauveteuses, victimes et non héroïnes. Si cette dimension patriarcale de la domination de l'homme sur la femme est indubitablement vraie dans le monde arabo-musulman, il convient de relever que la télévision américaine n'en fut aucunement avare lorsqu'il s'est agi (pour elle) de justifier une invasion de l'Afghanistan en représailles des attaques. En effet, après les attentats de 2001, les États-Unis, en proie à un élan de patriotisme exacerbé, allaient en quelque sorte découvrir les exactions commises par les Talibans sur les femmes. Et, les femmes afghanes furent alors systématiquement mises en scène comme fraction dominée des

2119 Megan Robin cité *in* Hillary Charlesworth, Christine Chinkin, *art cit*, p. 600.

catégories dominées (situation qu'il ne s'agit nullement ici de nier) ; elles étaient alors présentées comme devant être sauvée par l'homme blanc viril, le héros occidental, américain, libérateur de la femme passive et asservie, incapable de mettre fin par elle-même à sa propre servitude. Ainsi, la chaîne d'information CNN se mit à diffuser, « jusqu'à en devenir un rituel documentaire quotidien »[2120], un film tourné en caméra cachée par Saira Shah, *Beneath the Veil* (*Dessous le Voile*), qui s'ingénie à décrire de la manière la plus brutale possible les exactions commises par les Mollahs sur les femmes afghanes. Conduites dans des stades de football spécialement réquisitionnés, elles y sont lapidées et torturées en public pour des peccadilles supposées. Privées d'éducation, les femmes afghanes sont comme réduites en esclavage. Filmé en caméra caché du point de vue d'une femme voilée, ce documentaire de pure propagande, diffusé jusqu'à intoxication, devint alors la justification commune des bombardements en Afghanistan tandis que la situation guère plus enviable des femmes chez l'allié saoudien était outrageusement passée sous silence.

Du côté américain, l'image du héros viril, voire viriliste, est incontestablement mise en avant à telle enseigne que Jayne Rodgers va même jusqu'à parler de la construction d'un véritable « mythe de genre ». Selon elle en effet, bien que « le nombre de morts masculines lors des attaques soit trois fois plus élevé que celui des femmes »[2121], celles-ci furent systématiquement présentées en position de victimes tandis que le portrait du héros fut toujours peint sous des traits masculins : depuis le maire de New York, Rudolph Giuliani, en première ligne avec son costume plein de poussière à Donald Rumsfeld, chef du Pentagone, évacuant lui-même les blessés sur des civières en passant par les pompiers, la police de New York et les sauveteurs ; la figure hollywoodienne de l'homme ordinaire capable de se transcender et d'agir en héros est omniprésente dans les images de chaos du 11 Septembre. Tout se passe également comme si nous étions en présence d'une version moderne et réactualisée du mythe de genre tel qu'exposé dans les film de western des années 1950 et 1960 : « la femme » blanche victime expiatoire des exactions, sexuelles mêmes, et de la barbarie de peaux rouges sauvages et sanguinaires ; la « nouveauté »[2122] consistant ici à avoir remplacé l'amérindien par le musulman assoiffé de sang[2123]. D'un exotisme l'autre, mais ethnocentrisme toujours. *A contrario*, l'action de la conseillère à la Sécurité Nationale, Condoleezza Rice, est totalement passée

2120 Lynn Spigel, « Wars : Televion Culture After 9/11 », *American Quarterly*, Vol. 56, N° 2, 2004, p. 249.

2121 Jayne Rodgers, « Icons and Invisibility: Gender, Myth, 9/11 » *in* Daya Kishan Thussu, Dess Freedman (eds.), *War and the Media : Reporting Conflict* [2003], New York, SAGE Publication, 2003, pp. 206-207.

2122 En réalité le mythe d'un Orient barbare, de musulmans violeurs et coupeurs de têtes, serait plutôt une redécouverte qu'une nouveauté puisque ces stéréotypes nativistes et xénophobes étaient déjà présents dans le cinéma des années 1910 et 1920. Cecile B. DeMille, *Forfaiture* [1915], Los Angeles, Jesse L. Lasky Feature Play, 1915, 59 min. George Meldord, *Le Cheick* [1921], Los Angeles, Famous Players-Lasky Corporation, 1921, 80 min.

2123 Lynn Spigel, *art cit*, p. 246.

sous silence ou minimisée. Du côté des survivants, les femmes filmées sont cantonnées au rôle de veuves éplorées ou de mères endeuillées, dans tous les cas à un rôle passif, soumis et compassionnel. De ce point de vue, nous pouvons alors dresser une homologie entre le traitement journalistique de la place des femmes dans la narration télévisée des attentats du World Trade Center et ce que la sociologie des médias a étayé depuis longtemps à propos de la publicité. Ainsi, on assiste, selon l'expression d'Erving Goffman, à une « ritualisation de la féminité »[2124], nous dirions plutôt une scénarisation routinière et routinisée des représentations dominantes des rôles sociaux féminin construits, c'est-à-dire que les femmes sont toujours représentées dans des positions d'infériorités physiques, en position assise, couchée, de dépendances ou encore de passivité tandis que les hommes exaltent les attributs, jusque dans leur hexis corporelle, de la virilité. Ils sont forts, vaillants, debout, battants, ils ne se laissent pas dicter leur conduite par les événements, aussi tragiques fussent-ils, ils restent maîtres d'eux-mêmes et se projettent immédiatement dans l'action, jusqu'à, en l'espèce, participer aux opérations de secours. Les femmes, assises par terre, terrassées au sens littéral du terme, pleurent ; les hommes debout agissent en héros. En outre, les femmes, et les enfants, sont présentés comme d'innocentes victimes, plus encore que les hommes, comme s'il relevait davantage du rôle social des seconds de mourir dans un conflit, une guerre ou pour protéger les « faibles » femmes. Bref, encore un mythe de genre.

Et, la télévision américaine, dont la capacité à mettre en scène les effets dramatiques[2125] et traumatiques[2126] des événements n'est plus à démonter, ne fut pas en reste pour alimenter, véhiculer et légitimer les stéréotypes de genre.

2124 Erving Goffman, « La ritualisation de la féminité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 14, N° 1, 1977, pp. 34-50.

2125 Dès le lendemain des attaques certaines chaînes de télévision ont eu recours à l'*infotainment*, que l'on propose de traduire par « infodivertissement », c'est-à-dire un concept de programmes mêlant à la fois une dimension informative réelle à des supports issus du divertissement, de l'*entertainment.* Tout d'abord ceci passa par la diffusion en boucles de documentaires patriotiques et de films rappelant les grandes heures, mêmes les plus tragiques, de l'histoire américaine et la manière dont la nation avait toujours su en sortir grandie : l'immigration américaine, Pearl Harbor, la guerre du Vietnam ou encore l'assassinat de Kennedy. Dans les jours suivant les attaques, les références à la culture populaire se multiplièrent également : *America Strikes Back* affichait par exemple le bandeau de la chaîne NBC en référence au deuxième volet de la trilogie de *Guerre des Étoiles*, *L'Empire contre-attaque*. Lynn Spigel, *art cit*, pp. 240-241.

2126 Selon une étude récente réalisée par des chercheurs de l'Université de Californie, Irvine, après les attentats de Boston en Avril 2013, le visionnage durant six heures et plus des images de l'attaque a engendré un niveau d'état de stress post traumatique supérieur à celui des témoins directs. E. Alison Holman, Dana Rose Garfin, Roxane Cohen Silver, « Media's Role in Broadcasting Acute Stress Following the Boston Marathon Bombings », *Proceedings of the National Academy of Science of the United States of America*, 9 Décembre 2013, pp. 1-6.

Du côté des séries télévisées d'abord, il convient de distinguer entre deux formats. D'une part, les *sitcoms* dont la fonction est de divertir et où l'intemporalité est la règle, hormis les épisodes d'Halloween, de Noël ou de Thanksgiving mais sans qu'il soit possible d'en situer l'année, ont repris leur cours comme si de rien n'était. La futilité des thèmes amoureux ou la légèreté des relations amicales de *Friends* ou de *Will & Grace* ont à nouveau occupé les écrans. D'autre part, pour les *dramas*, la difficulté fut bien importante dans la mesure où, de coutume, ils abordent sans détour, et souvent sous l'angle critique, les problèmes ou les maux sociaux et politiques récurrents ou faisant l'actualité : le racisme, la pauvreté, l'alcoolisme, les violences conjugales ou encore les scandales politico-sexuels. « Étant donné leurs thèmes, deux séries pouvaient difficilement ignorer les attentats »[2127] : *A la Maison Blanche* (*West Wing*) et *New York 911* (*Third Watch*), toutes les deux diffusées sur NBC. Ainsi, dès le 3 Octobre 2001 *A la Maison Blanche* proposait un épisode spécial[2128], une sorte de hors-série, rompant avec le fil de l'intrigue. L'épisode mettait en scène une classe de lycéens en visite à Washington retenue pour une raison de sécurité dans un huis-clos servant de prétexte à une leçon de patriotisme uniquement dispensée par des figures masculines d'autorité, en particulier le directeur de cabinet du Président (Bradley Withford). Au-delà des adolescents enfermés, tout se passe comme si les personnages s'adressaient directement aux spectateurs en rompant la barrière de la fiction et de la médiation de la caméra. Debout, stylo en main au tableau situé au centre de la pièce, le directeur de cabinet se livre à un exposé magistral sur les dangers du terrorisme islamique ; l'intervention succincte, 21 secondes (11,33 min à 11,54 min) de la porte-parole présidentielle (Janel Moloney), assise en position périphérique est rapidement écartée et, du point de vue du mandarin, totalement erronée ; les stéréotypes de genre sont ici flagrants : *l*'homme sait, *la* femme ignore ! La seconde intervention féminine, plus longue, 1,30 min (32,27 min à 33,56 min) également, est reléguée en fin d'épisode. Elle est l'œuvre de l'assistance du directeur de cabinet (Allison Janney) qui, assise également, évoque d'une voix douce et dans une vision très maternelle, une thématique culturellement perçue comme féminine : la maternité. En termes de temps de parole, hormis les questions posées par les élèves, alternativement filles ou garçons de toutes origines ethniques, le temps de parole féminin est de moins de cinq minutes sur un épisode qui en contre 42, soit un peu moins de 12% du temps total. Sur le fond, l'orientalisme présenté par l'épisode traduit incontestablement un mépris pour le monde arabo-musulman dont la seule raison d'intérêt pour les États-Unis est de garantir le maintien de leur suprématie. De manière

2127 Olivia Brender,« Fiction et événement : le 11 Septembre dans les séries télévisées américaines, 2001-2003 », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, Vol. 2, N° 26, 2007, p. 86.
2128 Aaron Sorkin, « Isaac et Ismaël », *A la Maison-Blanche*, Saison 3, Épisode 1, 3 Octobre 2001, 42 min.

largement manichéenne et caricaturale, le monde occidental est décrit comme celui de la Civilisation, du progrès et de la liberté des femmes tandis que le monde arabo-musulman est présenté comme archaïque, barbaresque et oppressif pour les femmes ; l'épisode joue en permanence sur le fil qui le ferait basculer du côté de l'ethnocentrisme à celui du nativisme xénophobe.

New York 911 pour sa part a consacré trois épisodes spéciaux aux attentats du 11 Septembre diffusés les 15, 22 et 29 Octobre. Le premier, le seul que nous retiendrons ici, intitulé *Dans leurs propres mots* (*In their Own Words*)[2129] n'est pas un épisode de fiction, il est composé de témoignages et « d'interviews menées par le producteur et les acteurs de la série auprès des pompiers, policiers et secouristes de New York »[2130]. Or, parmi la trentaine de secouristes, policiers et pompiers interrogés, seules trois femmes sont présentes, soit à peine 10%, et leur temps de parole cumulé ne dépasse à pas quatre minutes, soit, sur un épisode de 60 minutes environ 6,7%. En revanche, le chapitre de l'épisode intitulé « la famille », et consacré aux familles des victimes, présente, uniquement dans un rôle victimaire, une dizaine de femmes, les épouses des héros. Les interventions masculines ne sont que celles de leurs collègues qui remémorent leur courage dans l'action. Les femmes larmoyantes sont dans le deuil et la compassion tandis que, même à titre posthume, les hommes demeurent dans l'action. Plus encore, sur les un peu plus de dix minutes de la séquence, c'est le seule moment où le temps de parole des femmes l'emporte sur celui des hommes avec 7,14 minutes, soit 71,% du temps. Une fois encore les effets de genre attachés à des rôles sociaux culturellement construits sont indubitablement à l'œuvre. Enfin, si on additionne le temps de parole total des femmes interrogées, nous laissons délibérément de côtés les quelques interventions des comédiennes de la séries, il s'élève à environ 11 minutes, soit sur un épisode de 60 minutes un peu plus de 18% du temps total.

Du côté des talk-shows ensuite, l'exemple typique de la position victimaire dans laquelle furent percluses les femmes nous est donné par Oprah Winfrey dans son émission éponyme. Dans une série d'émissions intitulées *Parlez Soigne*, Oprah interviewait des dizaines de femmes enceintes ayant perdu leurs maris dans les attentats, elle présentait systématiquement de nombreux témoignages de femmes traumatisés qui parfois « étaient littéralement incapables de parler »[2131]. Les conseils et le réconfort de la présentatrice vedette de cette « téléthérapie » malsaine se limitaient

2129 John Wells, « Dans leurs propres mots », *New York 911*, Hors Saison, 15 Octobre 2001, 60 min.
2130 Olivia Brender, *art cit*, p. 87.
2131 Lynn Spigel, *art cit*, p. 246.

alors le plus souvent à rappeler le côté tragique de la situation qui, *in fine*, était évacuée comme « *a simple twist of fate* », un simple coup du sort.

Reste enfin qu'il nous a paru intéressant de ne pas se limiter à le seule prégnance des effets de genre dans la (re)construction médiatique immédiate des attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington. En effet, si les femmes, nous l'avons démontré, sont enfermées dans des stéréotypes de genres, eux-mêmes reliés aux rôles sociaux que les sociétés patriarcales occidentales leur attribuent, soumission, victimisation ou encore passivité, et bien, même à l'intérieur de ces situations, leur caractère de dominées demeure visible. Ainsi, avec l'avènement de citoyennes enquêtrices[2132], certaines femmes, les *Jersey Girls* (Patty Casazza, Lorie Van Auken, Mindy Kleinberg et Kristen Breitweiser)[2133], elles-mêmes personnellement veuves de « héros » du 11 Septembre, entendirent jouer un rôle actif et réel. Face au refus originel de l'Administration d'ouvrir une enquête officielle sur les attentats, elles « débutèrent une fervente campagne de lobbying à Capitol Hill. En tant que mères seules de jeunes enfants leurs nouveaux rôles publics ne furent pas faciles. Entre les encouragements lors des matchs de foot, l'aide aux devoirs, elles pratiquaient le lobbying, témoignaient et se démenaient entre le New Jersey et Washington »[2134]. Ce fut d'ailleurs sous leur pression que le Président Bush décida finalement la diligence de deux enquêtes, l'une administrative, et l'autre technique. Cependant, cette volonté de se défaire de leurs rôles sociaux assignés et de leurs identités de genre préconstruites ne leur valut pas uniquement l'admiration de leurs compatriotes. Bien au contraire, les quatre femmes allaient se trouver confrontées à de très virulentes critiques empreintes de misogynie et de masculinisme. En effet, tout se passe comme si le genre féminin était dépourvu de toute légitimité et capacité singulière à agir ; seulement est-il bon à subir les événements et pleurer les proches disparus. Aussi, il s'opérait un véritable réductionnisme essentialiste des citoyennes enquêtrices à leur condition sexuée qui allait donner lieu à un portrait dominant désobligeant, empreint de clichés nauséabonds, de « bonnes femmes » quasi-hystériques et désœuvrées cherchant à donner à leurs « pauvres » et « misérables » vies, désespérément vides, un but ou un semblant de sens palliatif à celui de faire le ménage, de changer les couches de leurs

2132 Kathryn S. Olmsted, « The Truth is Out There : Citizen Sleuths From The Kennedy Assassination to The 9/11 Truth Movement », *Diplomatic History*, Vol. 35, N° 4, 2011, pp. 671-693

2133 Kathryn S. Olmsted, *Conspiracy Theories and American Democracy, World War I to 9/11* [1009], New York, Oxford University Press, 2009, p. 206. Le terme de *Jersey girls* popularisé par Tom Waits et Bruce Springsteen dans une chanson éponyme. Originairement, il désigne des femmes actives et authentiques au franc-parler qui tranchent avec le snobisme et la sophistication des femmes de Manhattan. Tom Waits, « Jersey Girls », *Heartattack and Vine* [1980], New York, Asylum Reccords, 2008, Piste 5, 5,11 min. Aujourd'hui, il désigne quatre femmes du New Jersey, Kristen Breitweiser, Patty Casazza, Lorie Van Auken, et Mindy Kleinberg, dont la détermination fut décisive dans l'ouverture d'une enquête sur les attentats du 9/11.

2134 Kathryn S. Olmsted, *op cit*, p. 214.

enfants ou de fleurir la tombe de leurs défunts maris. Ainsi, les citoyennes enquêtrices furent, sans distinction aucune, raillées avec dédain et condescendance comme « des femmes au foyer super-enquêtrices »[2135] pour reprendre l'expression qui fut utilisée dans les années 1960 à propos de la première génération de citoyennes enquêtrice autour de l'assassinat du Président John F. Kenndy à Dallas le 22 Novembre 1963. Plus fondamentalement encore, Lewis et Schiller établissaient même une distinction définitive en termes de genres entre, d'une part, les *scavengers* et, d'autre part, les *critics*, c'est-à-dire entre, d'un côté, *celles* qu'ils considéraient comme des « piailleuses » illégitimes et, de l'autre, *ceux* qu'ils percevaient comme des « critiques » légitimes. Même au sein de la position victimaire des effets de genre réapparaissaient et qui font, de ce point des vue, des femmes les fractions dominées des dominés. Les *Jersey Girls* se trouvèrent accusées de se croire au centre d'un « feuilleton » ; sous-entendu par-là qu'elles se prendraient pour des héroïnes de séries télévisées[2136], sorte de *Desperate Housewives* incarnées dans le monde réel. Mais, nous l'avons signalé à titre inaugural, la condamnation la plus violente vint de la part de la journaliste ultraconservatrice de Fox News, Ann Coulter. Habituée aux charges au vitriol contre toute forme de libéralisme immédiatement suspectée de socialisme insidieux, Coulter écrivait, rappelons-les, des propos tout bonnement odieux :

> « la première fois qu'elles se sont rassemblées, c'était pour se plaindre que la décision du gouvernement d'accorder environ 1,6 million de dollars aux familles des victimes n'était pas suffisante […] Ces gonzesses (*broads*) sont millionnaires, idolâtrées par la télévision et les journaux, révélant par-là leur statut de célébrités […] Ces femmes maniaques et égocentriques n'ont sincèrement pas l'air d'être au courant que le 11 Septembre était une attaque contre la nation toute entière et pas seulement contre elles […] Je n'ai jamais vu de personnes apprécier autant la mort de leurs maris […] Comment se fait-il que leurs maris n'aient pas envisagé de divorcer de telles harpies ? Maintenant que leurs petites vies tirent à leurs fins, elles feraient mieux de se dépêcher et de poser pour Playboy »[2137].

En résumé, il apparaît donc que des stéréotypes de genre ont joué un rôle majeur dans la manière dont les médias ont traité et mis en scène les attaques terroristes de 2001 mais aussi dans la façon dont ils les ont (re)construit dans l'après-11 Septembre. Du point de vue américain, comme de celui des dix-neuf terroristes saoudiens, la figure du héros est nécessairement virile, masculine et tournée vers l'action perpétuelle tandis que celle de la victime est systématiquement fragile,

2135 Richard W. Lewis, Lawrence Schiller, *The Scavengers and Critics of the Warren Report* [1967], New York, Delacorte Press, 1967, p. 70.

2136 Frank Rich, « As the War Turns : A New Soap Opera », *New York Times*, 25 Avril 2004. Contrairement à ce que pourrait laisser présager le titre de l'article, Rich n'est pas critique envers les *Jersey Girls*, il dresse en revanche un inventaire des propos désobligeants tenus à leur endroit dans les talk-shows conservateurs de Rush Limbaugh et Bill O'Reilly en particulier.

2137 Ann Coulter, *op cit*, pp. 101-112.

soumise, féminine et sans aucune prise sur des événements qu'elle subit totalement.

Cependant, reste encore à pointer, afin de clore cette intervention, une dernier effet de genre, lui-aussi synonyme de domination patriarcale : c'est bel et bien un homme qui a procédé à la déconstruction de ses effets de genre dans le traitement médiatiques des attentats du 11 Septembre 2001 à New York et Washington.

Bibliographie sélective

Ouvrages académiques en anglais :

Gordon B. Arnold, *Conspiracy Theory in Film, Television and Politics* [2008], Westport, Praeger Publishers, 2008, 189 p.

Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Vision in Contemporary America* [2003], Berkeley, University of California Press, 2013, 300 p.

David Brion Davis (dir.), *The Fear of Conspiracy. Image of Un-American Subversion From the Revolution to the Present* [1971], Londres, Cornell University Press, 1979, 369 p.

Samuel Chase Coale, *Paradigms of Paranoia : The Culture of Conspiracy in Contemporary American Fiction* [2005],Tuscaloosa, University Alabama Press, 2005, 272 p.

Lance DeHaven-Smith, *Conspiracy Theory in America* [2013], Austin, University of Texas Press, 2013, 260 p.

David Dunbar, Brad Reagan, *Debunking 9/11 Myths* [2006], New York, Hearst Books, 2011, 216 p.

Mark Fenster, *Conspiracy Theories : Secrecy and Power in American Culture* [1999], Minneapolis, University of Minneapolis, 2008, 400 p.

Robert Alan Goldberg, *Enemies Within. The Culture of Conspiracy in Modern America* [2001], New Haven, Yale University Press, 2001, 368 p.

Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.

Peter Knight, *Conspiracy Culture. From Kennedy to the X-Files* [2000], New York, Routledge, 2000, 287 p.

Peter Knight (dir.), *Conspiracy Nation : the Politics of Paranoia in Postwar America* [2002], New York, New York University Press, 2002, 278 p.

Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, 925 p.

Peter Knight, *The Kennedy Assassination* [2007], Edinburgh, Edinburgh University Press, 2007, 192 p.

Timothy Melley, *Empire of Conspiracy : The Culture of Paranoia in Postwar America* [1999], Londres, Cornell University Press, 1999, 264 p.

Kathryn S. Olmsted, *Real Enemies. Conspiracy Theories and American Democracy, World War I to 9/11* [2009], New York, Oxford University Press, 2009, 320 p.

Daniel Pipes, *Conspiracy. How The Paranoid Style Flourishes and Where it Comes From* [1997], New York, Simon & Schuster, 1999, 258 p.

Ouvrages académiques en français :

Luc Boltanski, *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes* [2012], Paris, Gallimard, 2012, p. 461 p.

Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, 187 p.

Olivier Dard, *La synarchie. Le mythe du complot permanent* [1998], Paris, Perrin, 2012, 384 p.

Stéphane François, Emmanuel Kreis, *Le complot cosmique* [2010], Paris, Arché, 2010, 109 p.

Alain Goldschläger, Jacques-Charles Lemaire, *Le complot judéo-maçonnique* [2005], Bruxelles, Éditions Labor, 2005, 90 p.

Jérôme Jamin, *L'imaginaire du complot. Discours d'extrême droite en France et aux États-Unis* [2009], Amsterdam, Amsterdam Press University, 2009, 342 p.

Emmanuel Kreis, *Les puissances de l'ombre. La théorie du complot dans les textes* [2009], Paris, CNRS éditions, 2012, 309 p.

Jean-Bruno Renard, *Les extra-terrestres : une nouvelle croyance religieuse* [1988], Paris, Éditions du Cerf, 1988, 215 p.

Jean-Bruno Renard, *Rumeurs et légendes urbaines* [1999], Paris, PUF, 2013, 127 p.

Georg Simmel, *Secret et sociétés secrètes* [1908], tr. fr. Sibylle Muller, Paris, Circé Poche, 2009, 120 p.

Pierre-André Taguieff, *La foire aux Illuminés. Ésotérisme, théories du complot, extrémisme* [2005], Paris, Mille et une nuits, 2005, 612 p.

Pierre-André Taguieff, *L'imaginaire du complot mondial. Aspects d'un mythe moderne* [2006], Paris, Mille et une nuits, 2010, 215 p.

Pierre André Taguieff, *Court traité de complotologie* [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, 436 p.

Articles académiques :

Richard Hofstadter, « The Paranoid Style in American Politics », *Harper's Magazine*, Novembre 1964, pp. 77-86.

Brian L. Keeley, « Of Conspiracy Theories », *The Journal of Philosophy*, Vol. 96, N° 3, Mars 1999, pp. 109-126.

Simon Locke, « Conspiracy Culture, Blame Culture, and Rationalisation », *The Sociological Review*, Vol. 57, N° 4, 2009, pp. 567-585.

Kathryn S. Olmsted, « The Truth is Out There : Citizen Sleuths From The Kennedy Assassination to The 9/11 Truth Movement », *Diplomatic History*, Vol. 35, N° 4, 2011, pp. 671-693.

Juha Räikkä, « On Political Conspiracy Theories », *The Journal of Political Philosophy*, Vol. 17, N° 2, 2009, pp. 185-201.

Georg Simmel, « The Sociology of Secrecy and of Secret Societies », *American Journal of Sociology*, Vol. 11, N° 4, 1906, pp. 441-498.

Cass R. Sunstein, Adrian Vermeile, « Symposium on Conspiracy Theories. Conspiracy Theories : Causes and Cures », *The Journal of Political Philosophy*, Vol. 17, N° 2, 2009, pp. 202-227.

Emmanuel Taïeb, « De quelques rumeurs après le 11 Septembre 2001 », *Quaderni*, N° 50-51, 2003, pp. 5-22.

Emmanuel Taïeb, « Logiques politiques du conspirationnisme », *Sociologie et sociétés*, Vol. 42, N° 2, 2010, pp. 265-289.

Gordon S. Wood, « Conspiracy and the Paranoid Style : Causalty and Deceit in the Eighteenth Century », *William and Mary Quarterly*, Vol. 39, N° 3, 1982, pp. 401-441.

Numéros spéciaux de revues :

« Rumeurs et légendes contemporaines », *Communication*, N° 52, 1990, 386 p.

« Rumeurs et légendes urbaines », *Diogène*, N° 213, 2006, 256 p.

« Dix ans après les attentats du 11 Septembre. La rumeur confronté à la science », *Science et pseudo-sciences*, Hors-série, N° 296, 2011, 96 p.

« Les théories du complot », *Agone*, N° 47, 2012, 209 p.

« Complot et terreur. Imaginaires politiques de la peur », *Raison publique*, N° 16, 2012, pp. 15-113.

Ouvrages de vulgarisation et « grand public » :

Bernard Bourdeix, *Le grand livre des conspîrations* [2009], Paris, Fetjaine, 2010, 346 p

Véronique Campion-Vincent, Jean-Bruno Renard, *100% Rumeurs. Codes cachés, objets piégés, aliments contaminés... la vérité sur 50 légendes urbaines extravagantes* [2014], Paris, Payot, 2014, 424 p.

Jean-Luc Caradeau, *La théorie du grand complot mondial* [2012], Escalquens, Editions trajectoires, 2012, 224 p.

Christopher Hodapp, Alice Von Kannon, *Conspiracy Theories & Secret Societies For Dummies* [2008], Hoboken, Wiley, 2008, 362 p.

Jamie King, *Conspiracy Theories* [1998], Chichester, Summersdale, 2010, 283 p.

Bibliographie thématique

Nous présentons ici, en suivant le plan de la thèse l'ensemble des contributions citées dans chaque rubrique thématique.

Introduction :

Michael Albert, Stephen Shalom, « Conspirations ou institutions ? Le 11 Septembre et au-delà », *Agone*, N° 47, 2002, pp. 29-58.

Philippe Aldrin, *Sociologie politique des rumeurs* [2005], Paris, PUF, 2005, 289 p.

Philippe Aldrin, « L'impensé social des rumeurs politiques. Sur l'approche dominocentrique du phénomène et son dépassement », *Mots. Langages du politique*, N° 92, Mars 2010, pp. 23-40.

Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Vision in Contemporary America* [2003], Berkeley, University of California Press, 2003, 243 p.

Howard Becker, *Outsiders* [1963], tr. fr. Jean-Pierre Briand, Jean-Michel Chapoulie, Paris, Métailié, 1985, 248 p.

Howard Becker, *Les Mondes de l'art* [1982], tr. fr. Jeanne Bouniort, Paris, Champs-Flammarion, 2006, 379 p.

André Blavier, *A propos des Fous Littéraires* [1982], Paris, Éditions des Cendres, 2001, 59 p.

Gur Bligh, « Extremism in the Electoral Arena : Challenging the Myth of American Exceptionalism », *Brigham Young University Law Review*, 2008, pp. 1367-1440.

Claude Blum (dir.), *Littré* [1863], Paris, Garnier, 2004, 1639 p.

Pierre Bourdieu, « Questions de sociologie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 16, 1977, pp. 55-89.

Pierre Bourdieu, *Contre-feux 2. Pour un mouvement social européen* [2001], Paris, Raisons d'agir, 2001, 128 p.

Gérald Bronner, « Comment "fonctionnent" les rumeurs ? », *Science et pseudo-sciences*, Hors série, N° 296, Juin 2011, pp. 87-93.

Dan Brown, *Da Vinci Code* [2003], tr. fr. Daniel Roche, Paris, Jean Claude Lattès, 2011, 745 p.

Partrick Buchanan, « AP Wire Story : Buchanan's Positions ... In His Own Words », *Charleston Gazette*, 3 Mars 1996.

Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, 187 p.

Patrick Champagne, Henry Maler, « Usages médiatiques d'une critique "savante" de "la théorie du complot" », *Agone*, N° 47, 2012, pp. 167-178.

Françoise Champion, « Nouveaux mouvements religieux et conflits de société (1965-1985) », *Vingtième Siècle. Revue d'Histoire*, N° 19, 1988, pp. 43-54.

François Chazel, « De quelques composantes de l'aliénation politique », *Revue française de sociologie*, Vol. 17, 1974, pp. 101-115.

Alexandre Cockburn, « A l'époque de l'irrationalité. Les conspirationnistes du 11 Septembre et le déclin de la gauche américaine », *Agone*, N° 47, 2012, pp. 59-75.

Albert K. Cohen, *Delinquent Boys : The Culture of Gangs* [1955], New York, The Free Press of Glencoe, 1971, 198 p.

David Brion Davis (dir.), *The Fear of Conspiracy. Image of Un-American Subversion From the Revolution to the Present* [1971], Londres, Cornell University Press, 1979, 369 p.

Martin Denis-Constant, « Culture, populaire et politique », *Critique Internationale*, N° 7, 2002, pp. 169-183.

Nicholas DiFonzo, Bordia Prashant, « Rumeurs, ragots et légendes urbaines. Contextes, fonctions et contenus », *Diogène*, N° 213, 2006, pp. 23-45.

Pascal Durant, « Culture populaire, culture de masse ou culture de mass-média ? Autour de cinq thèses moins une d'Antonio Gramsci », *Quaderni*, N° 57, 2005, pp. 73-83.

Umberto Eco, *Le pendule de Foucault* [1988], tr. fr. Jean-Noël Schifano, Paris, Grasset, 1990, 657 p.

Mark Fenster, *Conspiracy Theories : Secrecy and Power in American Culture* [1999], Minneapolis, University of Minneapolis, 2008, 400 p.

Ludwig Feuerbach, *L'essence du christianisme* [1841], tr. fr. Jean-Pierre Osier, Paris, Gallimard, 1992, 532 p.

Ada W. Finfiter, « Dimension of Political Alienation », *The American Political Science Review*, Vol. 64, Juin 1970, pp. 389-410.

Sarah Finger, Michel Moatti, *L'effet médias. Pour une sociologie critique de l'information* [2010], Paris, L'Harmattan, 2010, 250 p.

Marcel Gauchet, « Le démon du soupçon », *Les collections de l'histoire*, N° 33, 2006, pp. 60-67.

Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques* [1986], Paris, Seuil, 1986, 210 p.

Julien Giry, « Jacques Cheminade est-il vraiment un candidat comme les autres ? », *Rue 89*, 17 mars 2012

Julien Giry, « Lyndon LaRouche et le mythe de la synarchie juodéo-britannique », *Conspiracy Watch,* 20 Avril 2012.

Julien Giry, « le mouvement LaRouche à l'international. Impact du territoire et stratégies politiques d'implantation à l'échelle nationale et locale. Approche comparée France États-Unis », *Les extrêmes politiques (dis)positions, (dis)qualifications, transferts*, Université Picardie Jules Verne, Amiens, 3 et 4 Octobre 2013.

Robert Alan Goldberg, *Enemies Within. The Culture of Conspiracy in Modern America* [2001], New Haven, Yale University Press, 2001, 368 p.

Alain Goldschläger, Jacques-Charles Lemaire, *Le complot judéo-maçonnique* [2005], Bruxelles, Éditions Labor, 2005, 90 p.

Carl Friedrich Graumann, Serge Moscovoci (dir.), *Changing Conception of Conspiracy* [1987], New York, Sringer-Verlag, 2012, 280 p.

Amaury Grimand, « Fiction, culture populaire et recherche en gestion. Une exploration croisée à travers la série les *Simpsons* », *Revue française de gestion*, N° 194, 2004, pp. 169-185.

Nathalie Heinich, *Le bêtisier du sociologue* [2009], Paris, Klincksieck, 2009, 154 p.

Park Jung Ho et Chung Sang Jin, « La théorie du complot comme simulacre de sciences sociales », *Société*, Vol. 2, N° 112, 2011, pp. 147-161.

Richard Hofstadter, « The Paranoid Style in American Politics », *Harper's Magazine*, Novembre 1964, pp. 77-86.

Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.

Everett C. Hughes, *Students' Culture and Perspectives : Lectures on Medical and General Education* [1961], Lawrence, University of Kansas law School, 1961, 59 p.

Jérôme Jamin, *L'imaginaire du complot. Discours d'extrême droite en France et aux États-Unis* [2009], Amsterdam, Amsterdam Press University, 2009, 342 p.

Jean-Noël Kapferer, *Rumeurs. Le plus vieux média du monde* [1987], Paris, Seuil, 1990, 342 p.

André Kaspi, *Le Watergate* [1983], Bruxelles, Éditions Complexes, 1983, 179 p.

Brian L. Keeley, « Of Conspiracy Theories », *The Journal of Philosophy*, Vol. 96, N° 3, Mars 1999, pp. 109-126.

Kenneth Keniston, *The Uncommitted : The Alienated Youth in American Society* [1960], New York, Dell Publishing, 2000, 500 p.

Peter Knight « Making Sense of Conspiracy theories » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 15-24.

Jeanne Knutson (dir.), *Handbook of Political Psychology* [1973], San Francisco, Jossey-Bass Publishers, 1973, 542 p.

Christian Lalive d'Epinay, Michel Bassand, Étienne Christe, Dominique Gros, « Persistance de la culture populaire dans les sociétés industrielles avancées », *Revue française de sociologie*, Vol. 23-1, 1982, pp. 87-109.

Jacques Lagroye, Bastien François, Frédéric Sawicki, *Sociologie politique* [1991], Paris, Presses de Science Po et Dalloz, 2012, 623 p.

Edwin M. Lemert, *Social Pathology* [1951], New York, McGrath-Hill Book Co., 1951, 459 p.

Simon Locke, « Conspiracy Culture, Blame Culture, and Rationalisation », *The Sociological Review*, Vol. 57, N° 4, 2009, pp.567-585.

Karl Marx, Friedrich Engels, *Le manifeste du Parti Communiste* [1848] tr. fr. Émile Bottigelli, Paris, GF Flammarion, 1999, 224 p.

Gérard Mauger, *La sociologie de la délinquance juvénile* [2009], Paris, la Découverte, 2009, 122 p.

Edgard Morin, Bernard Paillard, Claude Fischler, *La Rumeur d'Orléans* [1969], Paris, Seuil, 1982, 252 p.

Kathryn S. Olmsted, *Real Enemies. Conspiracy and American Democracy, World War I to 9/11* [2006], New York, Oxford University Press, 2009, 320 p.

Kathryn S. Olmsted, « The Truth is Out There : Citizen Sleuths From The Kennedy Assassination to The 9/11 Truth Movement », *Diplomatic History*, Vol. 35, N° 4, 2011, pp. 671-693.

Bernard Paillard, « L'écho de la rumeur », *Communication*, N° 52, 1990, pp. 125-139.

Dominique Pasquier, « La "culture populaire" à l'épreuve des débats sociologique », *Hermès*, Vol. 2, N° 42, 2005, pp. 60-69.

Daniel Pipes, *Conspiracy. How The Paranoid Style Flourishes and Where it Comes From* [1997], New York, Simon & Schuster, 1999, 258 p.

Karl Popper, *Conjectures and Refutation : The Growth of Scientific Knowledge* [1963], Londres, Routledge, 1969, 448 p.

Jérôme Quirant, « Introduction : l'imposture est dans la rumeur », *Science et pseudo-sciences*, Hors série, N° 296, Juin 2011, pp 2-5.

Juha Räikkä, « On Political Conspiracy Theories », *The Journal of Political Philosophy*, Vol. 17, N° 2, 2009, pp. 185-201.

Hervé Rayner, *Dynamique du scandale. De l'affaire Dreyfus à Clearstream* [2007], Paris, Le Cavalier Bleu, 2007, 143 p.

Robert Redfield, *The Folk Culture of Yucatán* [1941], Chicago, University of Chicago Press, 1941, 416 p.

Jean-Bruno Renard, *Rumeurs et légendes urbaines* [1999], Paris, PUF, 2013, 127 p.

Françoise Reumaux, « Traits invariants de la la rumeur », *Communication*, N° 52, 1990, pp. 141-159.

Pierre A. Riffard, *L'ésotérisme* [1990], Paris, Robert Laffont, 2003, 1014 p.

Thomas Robbins, David Bromley, « New Religious Movements in the United States », *Archives des sciences des religions*, N° 83, 1993, pp. 91-106.

Michel-Louis Rouquette, « Le syndrome de rumeur », *Communication*, N° 52, 1990, pp. 119-123.

Maurice Stein, Arthur Vidich (dir.), *Sociology on Trial* [1963], Englewood Cliffs, Prentice-Hall, 1963, 183 p.

Cass R. Sunstein, Adrian Vermeile, « Symposium on Conspiracy Theories. Conspiracy Theories : Causes and Cures », *The Journal of Political Philosophy*, Vol. 17, N° 2, 2009, pp. 202-227.

Pierre-André Taguieff, *La foire aux Illuminés. Ésotérisme, théories du complot, extrémisme* [2005], Paris, Mille et une nuits, 2005, 612 p.

Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie* [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, 436 p.

Pierre-André Taguieff, « Théories du Complot, 11 questions à Pierre-André Taguieff (1/4) », *ConspiracyWatch,* 8 Août 2013.

Emmanuel Taïeb, « Persistance de la rumeur. Sociologie des rumeurs électroniques », *Réseaux*, N° 106, 2001-2002, pp. 231-271.

Emmanuel Taïeb, « De quelques rumeurs après le 11 Septembre 2001 », *Quaderni*, N° 50-51, 2003, pp. 5-22.

Emmanuel Taïeb, « Logiques politiques du conspirationnisme », *Sociologie et société*, Vol. 42, N° 2, 2010 pp. 265-289.

Yves Viltard, « Archéologie du populisme. Les intellectuels libéraux américains saisis par le maccarthysme », *Genèse*, N° 37, 1999, pp. 44-69.

Yves Viltard, « La figure de l'ennemi intérieur dans les théories conspiratrices aux États-Unis », *Sociétés*, N° 80, 2003, pp. 89-98.

Pascal Wagner-Egger, Adrien Bangerter, « La vérité est ailleurs, corrélats de l'adhésion aux théories du complot », *Revue internationale de psychologie sociale*, Tome 20, N° 4, 2007, pp. 31-61.

Max Weber, *Sociologie des religions* [1996], tr. fr. Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard, 2006, 547 p.

Jean-Paul Willaime, *Sociologie des religions* [1995], Paris, PUF, 2010, 126 p.

http://www.conspiracywatch.info/Conspirationniste-fait-son-entree-dans-le-Petit-Larousse-2012_a686.html

http://www.presidency.ucsb.edu/data/turnout.php

http://www.reopen911.info/11-septembre/reopen911-repond-a-noam-chomsky-et-jean-bricmont/

http://publicmind.fdu.edu/2013/outthere/

http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:Jacques_Cheminade#LaRouche

Partie 1 : Un fait extraordinaire comme élément déclencheur des théories du complot.

Sur l'assassinat de John F. Kennedy

Sheldon Appelton, « Trends : Assassinations », *Public Opinion Quarterly*, Vol. 64, N° 4, 2000, pp. 495-522.

Gordon B. Arnold, *Conspiracy Theory in Film, Television and Politics* [2008], Westpor, Praeger Publishers, 2008, 189 p.

Denise Artaud, André Kaspi, *Histoire des États-Unis* [1969], Paris, Armand Colin, 1977, 412 p.

Thomas J. Banta, « The Kennedy Assassination : Early Thoughts and Emotions », *The Public Opinion Quarterly*, Vol. 28, N° 2, 1964, pp. 216-224.

David Barboza, « Dallas Journal : Conspiracy Museum Draws Visitors Who Consider the Plot the Thing », *The New York Times*, 28 Mai 1995.

Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Vision in Contemporary America* [2003], Berkeley, University of California Press, 2013, 306 p.

G. Robert Blakey, *The Plot to Kill the President* [1981], New York, Times Book, 1981, 428 p.

Luc Boltanski, *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes* [2012], Paris, Gallimard, 2012, 461 p.

Milton Brener, *The Garrison Case : A Study in the Abuse of Power* [1969], New York, Clarkson Potter, 1969, 278 p.

Thomas Buchanan, *Who Killed Kenndy ?* [1964], Londres, Secker & Warburg, 1964, 160 p.

Mary Campbell, « War Nipped Lancaster's Film Plans », *Sarasota Herald-Tribune*, 25 Novembre 1973.

Virginia A. Chanley, « Trust in Government in the Aftermath of 9/11 : Determinant and Consequences », *Political Psychology*, Vol. 23, N° 3, pp. 469-498.

Peter Dale-Scott, *Deep Politics and the Death of JFK* [1993], Berkeley, University of California Press, 1993, 440 p.

Lance DeHeaven-Smith, *Conspiracy Theory in America* [2013], Austin, University of Texas Press, 2013, 260 p.

Don DeLillo, *Libra* [1988], tr. fr. Michel Courtois-Fourcy, Arles, Actes Sud, 2001, 656 p.

« Don DeLillo Wins Irish Fiction Prize », *The New York Times*, 24 Septembre 1989.

Yves Delmas, Charles Gancel, *Protest Song. La chanson contestataire dans l'Amérique des sixties* [2005], Paris, Le mot et le reste, 2012, 456 p.

Michael Eddowes, *The Oswald File* [1977], New York, Potter, 1977, 240 p.

Edward J. Epstein, *Les Rapport Epstein. Contre-enquête sur le rapport Warren et l'assassinat du Président Kennedy* [1966], tr. fr. Magdeleine Paz, New York,Viking Press, 1966, 247 p.

Edward J. Epstein, « Garrison Interview », *Assassination Inquiry Committee Newsletter*, Vol. 1, N° 1, 24 Juin 1968.

David Faber, Jeff Roche (dir.), *The Conservatives Sixties* [2003], New York, Peter Long Publishing, 2003, 211 p.

David Flick, « JFK Conspiracy Museum Loses its Space », *The Dallas Morning News*, 5 Décembre 2006.

Michel Foucault, *Dits et Écrits Tome 2* [2001], Paris, Gallimard, 2001, 1735 p.

Jim Garrison, *A Heritage of Stone* [1970], New York, Putam, 1970, 253 p.

Robert Alan Goldberg, *Enemies Within : The Culture of Conspiracy in Modern America* [2001], New Heaven, Yale University Press, 354 p.

Bradley S. Greenberg, « Diffusion of News of the Kennedy Assassination », *The Public Opinion Quarterly*, Vol. 28, N° 2, 1964, pp. 225-232.

Laurent Guyénot, *JFK/11 Septembre. 50 ans de manipulations* [2014], Paris, Kontre Kulture, 2014, 312 p.

Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.

Max Holland, « After Thirty Years : Making Sense of the Assassination », *Reviews in American History*, Vol. 22, N° 4, 1994, pp. 192-209.

Max Holland, « The Demon in Jim Garisson », *Wilson Quarterly*, Vol. 25, N° 2, 2001, pp. 10-17.

J. Edgard Hoover, « Memo From Gale to Tolson », *FBI 67-798-3050*, 10 Décembre 1963.

Jane Horwitz, « She Hopes *MacBird* Flies in a New Era », *The Washington Post*, 5 Septembre 2006.

Peter Jennings, *The Kennedy Assassination : Beyond Conspiracy* [2003], New York, ABC, 20 Novembre 2003, 89 min.

Patrick Jeudy, *Dallas, une journée particulière* [2013], Paris, Arte, 2013, 85 min.

Penn Jones, *Forgive My Griefs* [1967], Waxahachie, Louise Jones, 1967, 196 p.

Penn Jones, *Ramparts*, 1967, p. 37.

Dominique Kalifa, « Policier, détective, reporter. Trois figures de l'enquêteur dans la France de 1900 », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, Vol. 1, N° 22, 2004, pp. 15-28.

Peter Kinght, *Conspiracy Culture From Kennedy to the X-Files* [2000], New York, Routledge, 2000, 287 p.

Peter Knight, *The Kennedy Assassination* [2007], Edinburg, Edinburg University Press, 2007, 177 p.

Mark Lane, *L'Amérique fait appel* [1966], tr. fr. Arthaud éditeur, Paris, Arthaud, 1966, 462 p.

Caroline Lebeau, *Les nouvelles preuves sur l'assassinat de J. F. Kennedy* [2003], Monte Carlo, Les éditions du rocher, 2003, 200 p.

Thierry Lentz, *L'affaire Kennedy* [1993], Paris, PUF, 1993, 127 p.

Richard W. Lewis, Lawrence Schiller, *The Scavengers and Critics of the Warren Report* [1967], New York, Delacorte Press, 1967, 188 p.

Life, 25 Novembre 1966, pp. 38-48.

David Lifton, *Best Evidences : Disguise and Deception in the Assassination of John F. Kennedy* [1981], New York, Signet Book, 1992, 907 p.

Michael Litchfield, *It's a Conspiracy* [1992], Berkeley, Earth Works, 1992, 250 p.

Harrisson Livingstone, *Killing Kennedy : And the Hoax of the Century* [1995], New York, Carroll & Graf Pub, 1995, 458 p.

Harrisson Livingstone, *High Treason : The Assassination of JFK & the Case for Conspiracy* [1998], New York, Carroll & Graf Pub, 1998, 672 p.

Jim Marrs, « Coast to Coast A.M », *Art Bell Radio*, 28 Avril 1999.

Lisa McGirr, *Suburban Warriors : The Origins of the New American Right. Politics and Society in Twentieth Century America* [2002], Princeton, Princeton University Press, 2002, 416 p.

Sylvia Meagher, *Accessories After the Fact : The Warren Commission, the Authorities & the Report on the JFK Assassination* [1967], New York, Skyhorse Publishing, 2013, 477 p.

Armand Michel, *L'assassinat de John Kennedy. Le rapport Warren et ses critiques* [1968], Paris, Trinckvel, 1968, 185 p.

Leslie Midgley, *The American Assassins – Part 1* [1975], New York, CBS, 25 Novembre 1975, 60 min.

David Miller, *Complot à Dallas* [1973], Los Angeles, Wakeford /Orloff, 1973, 91 min.

Edgar Morin, « Une télé-tragédie planétaire : l'assassinat du président Kennedy », *Communication*, Vol. 3, 1964, pp. 77-81.

New York Times, 28 Septembre 1964

Mark North, *Act of Treason : The Role of J. Edgar Hoover in the Assassination of President Kennedy* [1991], New York, Carroll and Graf, 1991, 672 p.

Kathryn S. Olmsted, *Conspiracy Theories and American Democracy, World War I to 9/11* [2009], New York, Oxford University Press, 2009, 320 p.

Kathryn S. Olmsted, « The Truth is Out There : Citizen Sleuths From The Kennedy Assassination to The 9/11 Truth Movement », *Diplomatic History*, Vol. 35, N° 4, 2011, pp. 671-693.

Alan J. Pakula, *À cause d'un assassinat* [1974], Los Angeles, Paramount Pictures, 1974, 102 min.

James D. Perry, « Kennedy John F. Assassination of » *in* Peter Kinght (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 283-397.

Eric Phélippeau, « La fin des notables revisitée » *in* Michel Offerlé (dir.), *La profession politique XIXe –XXe siècles* [1999], Paris, Belin, 1999, pp. 69-92.

Richard H. Popkin, *Les assassins du Président* [1966], tr. fr. Serge Bricianer, Paris, Gallimard,1967, 186 p.

President's Commission on the Assassination of President John F. Kennedy, *Report of the President's Commission on the Assassination of President John F. Kennedy* [1964], Washington, United States Government Printing Office, 1964, 900 p.

Marcus Raskin, « *JFK* and the Culture of Violence », *The American Historical Review*, Vol. 97, N° 2, 1992, pp. 486-499.

Loïc H. Rechi, « Xavier Dupont de Ligonnès, la traque sur Facebook », *Les Inrockuptibles*, 11 septembre 2012.

Richard Reeves, *President Kennedy : Profile of Power* [1993], New York, Simon & Schuster, 1994, 800 p.

Jean-Bruno Renard, *Les extra-terrestres : une nouvelle croyance religieuse* [1988], Paris, Éditions du Cerf, 1988, 215 p.

Michael Rogin, « *JFK*. The Movie »,*The American Historical Review*, Vol. 97, N° 2, 1992, pp. 500-505.

Robert A. Rosenstone, « JFK : Historical Fact/Historical Film », *The American Historical Review*, Vol. 97, N° 2, 1992, pp. 506-511.

Bertrand Russell, « 16 Questions on the Kennedy Assassination », *The Minority of One*, 6 Septembre 1964, pp. 6-8.

David Scheim, *Contract on America : The Mafia Murder of President John F. Kennedy* [1988], New York, Zebra Books, 1988, 624 p.

Arthur M. Schlesinger, *A Thousand Days : John F. Kennedy in the White House* [1965], Boston, Mariner Books, 2002, 1087 p.

Vernon Scott, « JFK Assassination Becomes Movie Plot », *The Pittsburgh Press*, 13 Octobre 1973

Paul B. Sheatsley, Jacob J. Feldman, « The Assassination of President Kennedy : A Preliminary on the Public Reactions and Behavior », *The Public Opinion Quarterly*, Vol. 28, N° 2, 1964, pp. 189-215.

Philip L. Simpson « Oliver Stone » *in* Peter Kinght (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 675-679.

Matthew Smith, *Who Killed Kennedy ? The Definitive Account of Fifty Years of Conspiracy* [2013], Edinburg, Mainstream Publishing, 2013, 351 p.

Oliver Stone, *JFK* [1991], Los Angeles, Warner Bros, 1991, 189 min.

Josiah Thompson, *Six Seconds in Dallas : A Micro-Study of the Kennedy Assassination* [1967], New York, Bernard Geis Associates, 1967, 323 p.

Claudine Vidal, « Du soupçon civique à l'enquête citoyenne : controverses sur la politique de la France au Rwanda de 1990 à 1994 », *Critique internationale*, Vol. 3, N° 36, 2007, pp.71-84.

Max Weber, *Le savant et le politique* [1919], tr. fr. Julien Freund, Paris, 10/18 Éditions, 1971, 186 p.

Harold Weisberg, *Whitewash* [1965], New York, Skyhorse Publishing, 2013, 224 p.

Richard Whalen, « The Kennedy Assassination », *The Saterday Evening Post*, 14 Avril 1967, pp. 19-25.

Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis. De 1492 à nos jours* [1980], tr. fr. Frédéric Cotton, Marseille, Agone, 2010, 811 p.

Craig Zirbel, *The Texas Connection* [1991], Scottsdale, Wright and Cie, 1991, 323 p.

https://fr-fr.facebook.com/Ligonnes

http://www.archives.gov/research/jfk/select-committee-report/

http://www.jfk-assassination.de/index.php

http://www.jfkpage.com/magic_bullet/

http://www.snpp.com/guides/presidents.html

Sur les attentats du 11 Septembre 2001

Michael Albert, Stephen Shalom, « Conspirations ou institutions? Le 11 Septembre et au-delà », *Agone*, N° 47, 2012, pp. 29-58.

Gordon B. Arnold, *Conspiracy Theory in Film, Television and Politics* [2008], Westpor, Praeger Publishers, 2008, 189 p.

Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Vision in Contemporary America* [2003], Berkeley, University of California Press, 2013, 306 p.

Howard Becker, *Les ficelles du métier. Comment construire sa recherche en sciences sociales* [1998], tr. fr. Jacques Mailhos révis. Henri Peretz, Paris, La Découverte, 2002, 352 p.

Jean Belotti, « Quelques considérations d'aéronautiques... », *Science & pseudo-sciences*, Hors Série, N° 276, Juin 2011, pp. 58-61.

Luc Boltanski, *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes* [2012], Paris, Gallimard, 2012, 461 p.

Marie Bonaparte, *Mythes de guerre* [1946], Paris, PUF, 1946, 180 p.

Didier Bonvin, *Les théories du complot envahissent le web. Du 11 Septembre à Wikileaks : l'ère du doute* [2011], Lausanne, Faure, 2011, 157 p.

Pierre Bourdieu, « Questions de sociologie », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 16, 1977, pp. 55-89.

Olivia Brender, « Fiction et événement : le 11 Septembre dans les séries télévisées américaines, 2001-2003 », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, Vol. 2, N° 26, 2007, pp. 81-96.

« Bush on Airline Safety Measures », *The Washington Post*, 27 Septembre 2001.

Hillary Charlesworth, Christine Chinkin, « Sex, Gender and September 11 », *The American Journal of International Law*, Vol. 96, N° 3, 2002, pp. 600-605.

Mary Marshall Clark, « The September 11 2001, Oral History Narrative and Memory Project : A First Report », *The Journal of American History*, Vol. 89, N° 2, 2002, pp. 569-579.

Alexandre Cockburn, « A l'époque de l'irrationalité. Les conspirationnistes du 11 Septembre et le déclin de la gauche américaine », *Agone*, N° 47, 2012, pp. 59-75.

Martine Cohen, « A propos du renouveau charismatique aux États-Unis », *Archives des sciences sociales des religions*, Vol. 59, N° 2, 1985, pp. 197-203.

Annie Collovald, Brigitte Gaïti (dir.), *La démocratie aux extrêmes. Sur la radicalisation politique* [2006], Paris, La dispute, 2006, 336 p.

Ann Coulter, *Godless : The Church of Liberalism* [2006], New York, Crown Forum Publishing, 2006, 336 p.

Peter Dale-Scott, « 9/11, JFK and War : Reccuring Patterns in America's Deep Events », *Journal of 9/11 Studies*, Octobre 2007, 31 p.

David Dunbar, Brad Reagan, *Debunking 9/11 Myths* [2006], New York, Hearst Book, 2011, 216 p.

Michel Foucault, *Dits et Écrits Tome 2* [2001], Paris, Gallimard, 2001, 1735 p.

Erving Goffman, *Asile. Études sur la condition sociale des malades mentaux* [1961], tr. fr. Liliane et Claude Lainé, Paris, Éditions de Minuit, 1968, 452 p.

Tom Gibb, James O'Toole, Cindi Lash, « Investigators Locate "Black Box" from Flight 93 : Widen Search Area in Somerset Crash », *Pittsburgh Post-Gazette*, 13 septembre 2001.

David Ray Griffin, *Omissions et manipulations de la commission d'enquête sur le 11 Septembre* [2006], Paris, Éditions Demi-Lune, 2006, 351 p.

David Ray Griffin, « The American Empire and 9/11 », *Journal of 9/11 Studies*, Mai 2007, 38 p.

Laurent Guyénot, *JFK/11 Septembre. 50 ans de manipulations* [2014], Paris, Kontre Kulture, 2014, 312 p.

John Hagee, *Attack on America : New York, Jerusalem and the Role of Terrorism in the Last Days* [2001], Nashville, Thomas Nelson, 2001, 275 p.

Neil H. Harris, Jeffrey Farrer, Steven E. Jones, *alia*, « Active Thermitic Material Discovered in Dust from the 9/11 World Trade Center Catastrophe », *The Open Journal of Chemical Physics*, Vol. 2, 2009, pp. 7-31.

Stanley Hoffmann, « Le 21ème siècle à commencé », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, Vol. 4, N° 76, 2002, pp. 5-14.

Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.

E. Alison Holman, Dana Rose Garfin, Roxane Cohen Silver, « Media's Role in Broadcasting Acute Stress Following the Boston Marathon Bombings », *Proceedings of the National Academy of Science of the United States of America*, 9 Décembre 2013, pp. 1-6.

David Icke, *Alice in Wonderland and the World Trade center Disaster. Why the official Story of 9/11 is a Monumental Lies* [2002], Ryde, David Icke Books, 2002, 514 p.

Grant R. Jeffrey, *War on Terror : Unfolding Bible Prophecy* [2002], Toronto, Frontier Research Publications, 2002, 240 p.

Robert Jervis, « An Interim Assessment of September 11 : What Has Changed and What Has Not ? », *Political Science Quarterly*, Vol. 117, N° 1, 2002, pp. 37-54.

Dominique Kalifa, « Policier, détective, reporter.Trois figures de l'enquêteur dans la France de 1900 », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle*, Vol. 1, N° 22, 2004, pp. 15-28.

Brian L. Keeley, « Of Conspiracy Theories », *The Journal of Philosophy*, Vol. 96, N° 3, Mars 1999, pp. 109-126.

Joël Kruppa, Bin Zhao,« l'effondrement de la tour 7 », *Science & pseudo-sciences*, Hors Série, N° 276, Juin 2011, pp. 42-49.

Frank Legge, « 9/11 – Evidence for Controlled Demolition : A short List of Observations », *Journal of 9/11 Studies*, Vol. 1, 2006, 16 p.

Gildas Le Voguer, « 11 Septembre et renseignements : lorsque la société civile s'immisce dans le débat », *Revue française d'études américaines*, Vol. 1, N° 107, 2006, pp. 77-88.

Marketing Charts staff, « Primetime TV Hour Includes 41% Commercials », *Marketing Charts*, 12 Juin 2009.

Thierry Meyssan, « L'Élysée et le Vatican contre la République », *Le Monde*, 10 septembre 1996.

Thierry Meyssan, *11 Septembre 2001. L'effroyable imposture* [2002], Chatou, Éditions Carnot, 2002, 240 p.

Alexandre Moatti, *Alterscience. Postures, dogmes, idéologies* [2013], Paris, Odile Jacob, 2013, 336 p.

Jean-Pierre Muzeau, « Vous avez dit démolition contrôlée ? », *Science et pseudo-sciences*, Hors série, N° 296, Juin 2011, pp. 38-41.

National Commission on Terrorist Attacks, *The 9/11 Commission Final report* [2004], New York, W. W. Norton & Company, 2004, 592 p.

Kathryn S. Olmsted, *Conspiracy Theories and American Democracy, World War I to 9/11* [1009], New York, Oxford University Press, 2009, 320 p.

Kathryn S. Olmsted, « The Truth is Out There : Citizen Sleuths From The Kennedy Assassination to The 9/11 Truth Movement », *Diplomatic History*, Vol. 35, N° 4, 2011, pp. 671-693.

Trey Parker, Matt Stone, « Oussama Ben Laden pue du cul », *South Park*, Saison 5, Épisode 9, 22 min.

Trey Parker, Matt Stone, « Le mystère du caca dans l'urinoir », *South Park*, Saison 10, Épisode 9, 2006, 22 min.

Eric Phélippeau, « La fin des notables revisitée » *in* Michel Offerlé (dir.), *La profession politique XIXe –XXe siècles* [1999], Paris, Belin, 1999, pp.69-92.

Larry Portis, « Les monuments et le temps qui court... Constructions autour du 11 Septembre 2001 », *L'Homme et la société*, Vol. 4, N° 146, 2002, pp. 119-125.

Loïc H. Rechi, « Xavier Dupont de Ligonnès, la traque sur Facebook », *Les Inrockuptibles*, 11 septembre 2012.

Frank Rich, « As the War Turns : A New Soap Opera », *New York Times*, 25 Avril 2004.

Nancy J. Sales, « Click Here for Conspiracy », *Vanity Fair*, Août 2006.

Jean Séguy, « Le renouveau charismatique. Origines et Perspectives », *Archives des sciences sociales des religions*, Vol. 41, N° 1, 1976, pp. 258-259.

Sénat des États-Unis, *Congressional Record S8434*, 10 Septembre 2002.

Aaron Sorkin, « Isaac et Ismaël », *A la Maison-Blanche*, Saison 3, Épisode 1, 3 Octobre 2001, 42 min.

Lynn Spigel, « Entertainment Wars : Television Culture after 9/11 », *American Quarterly*, Vol. 56, N° 2, 2004, pp. 235-270.

Emmanuel Taïeb, « De quelques rumeurs après le11 Septembre 2001 », *Quaderni*, N° 50-51, 2003, pp. 5-22.

Fiammetta Venner, *L'effroyable imposteur. Quelques vérités sur Thierry Meyssan* [2004], Paris, Grasset, 2004, 265 p.

Jean Vernette, Claire Moncelon, *Dictionnaire des groupes religieux aujourd'hui* [1995], Paris, PUF, 2001, 252 p.

Jean-Marc Vernier, « "L'image absolue" du 11 Septembre : une image télévisuelle pas comme les autres », *Quaderni*, N° 48, 2002, pp. 53-61.

Claudine Vidal, « Du soupçon civique à l'enquête citoyenne : controverses sur la politique de la France au Rwanda de 1990 à 1994 », *Critique internationale*, Vol. 3, N° 36, 2007, pp.71-84.

Loïc Wacquant, « Un événement catalyseur : A propos du 11 Septembre », *Mouvements*, Vol. 5, N° 30, 2003, pp. 31-33.

Tom Waits, « Jersey Girls », *Heartattack and Vine* [1980], New York, Asylum Reccords, 2008, Piste 5, 5.11 min.

Max Weber, *Le savant et le politique* [1919], tr. fr. Julien Freund, Paris, 10/18 Éditions, 1971, 186 p.

John Wells, « Dans leurs propres mots », *New York 911*, Hors-Saison, 15 Octobre 2001, 60 min.

John Wells, « 10 Septembre », *New York 911*, Saison 2, 22 Octobre 2001, 43 min.

John Wells, « Une semaine après », *New York 911*, Saison 2, 29 Octobre 2001, 43 min.

John D. Wyndham, « The Pentagon Attack : Problems with Theories Alternative to Large Plane Impact », *Journal of 9/11 Studies*, 27 Novembre 2011, 43 p.

http://hugequestions.com/Eric/pdf/PainfulQuestions-f5.pdf

http://www.rue89.com/desintox-11-septembre

https://fr-fr.facebook.com/Ligonnes

http://www.9-11commission.gov/report/911Report.pdf

http://911research.wtc7.net/index.html

http://www.911truth.org/

http://www.debunking911.com/

http://www.fbi.gov/

http://www.infowars.com/

http://www.journalof911studies.com/

http://www.mouvement-zeitgeist.fr/index.php

http://www.nist.gov/el/disasterstudies/wtc/wtc_finalreports.cfm/

http://www.nist.gov/customcf/get_pdf.cfm?pub_id=861610

http://www.reopen911.info/

http://www.voltairenet.org/

http://www.youtube.com/watch?v=F-qHSeMKjZU

http://www.youtube.com/watch?v=7E3oIbO0AWE

http://www.youtube.com/watch?v=tTUk1Ict7oY

http://www.youtube.com/watch?v=V38SlquOjvE

http://www.youtube.com/watch?v=1gw9HIHRMy8

Sur le sous-champ conspirationniste afro-américain

Amy Alexander (dir.), *The Farrakhan Factor* [1998], New York, Grove Press, 1998, 308 p.

Molefi K. Assante, *Afrocentricity : The Theory of Social Change* [1989] Trenton, Africa World Press, 2003, 148 p.

Molefi K. Assante, « Analytic Afrocentricity and the Decline of the Idea of Hegemony », *Treizième conférence annuelle Cheikh Anta Diop*, Philadelphie, 5 et 6 Octobre 2001.

Molefi K. Asante, Yoshitaka Miike, « Paradigmatic Issues in Intercultural Communication Studies : An Afrocentric-Asiacentric Dialogue », *China Media Research*, Vol. 9, N° 3, 2013, pp.

K. Bates, « AIDS : Is It Genocide », *Essence*, Septembre 1990, pp. 76-117.

Michael Barnett, « Differences and Similarities Between the Rastafari Movement and the Nation of Islam », *Journal of Black Studies*, Vol. 36, N° 6, 2006, pp. 873-893.

Sheryl T. Bird, Laura M. Bogart, « Exploring the Relationship of Conspiracy Beliefs about HIV/AIDS to Sexual Behaviors and Attitudes Among African American Adults », *Journal of the National Medical Association*, Vol. 95, 2003, pp. 1057-1065.

Sheryl T. Bird, Laura M. Bogart, « Conspiracy Beliefs About HIV/AIDS and Birth Control Among African Americans : Implications for the Prevention of HIV, Other STI's and Unintended Pregnancy », *Journal of Social Issues*, Vol. 61, N° 1, 2005, pp. 109-126.

Jack Z. Bratich « AIDS » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 42-48.

Randall K. Burkett, *Garveyism as a Religious Movement : The Institutionalization of a Black Civil Religion* [1978], Metuchen, Scarecrow Press and American Theological Library Association, 1978, 216 p.

Véronique Campion-Vincent, Jean-Bruno Renard, *100% Rumeurs. Codes cachés, objets piégés, aliments contaminés... la vérité sur 50 légendes urbaines extravagantes* [2014], Paris, Payot, 2014, 424 p.

Alan Cantwell Jr., *AIDS : The Mystery and the Solution* [1983], Los Angeles, Aries Rising Press, 1986, 210 p.

John H. Clarke (dir.), *Marcus Garvey and the Vision of Africa* [1974], New York, Vintage Books, 1974, 496 p.

Anthony C. Cooke, « Black Community, Media, and Intellectual Paranoia as Politics », *Journal of Black Studies*, Vol. 42, N° 4, 2007, pp. 609-626.

Therese De Angelis, *Louis Farrakhan* [1998], Philadelphie, Chelsea House Publishers, 1998, 112 p.

Jason De Parle, « Talk of Government Being Out to Get Blacks Falls on More Attentive Ears », *New York Times*, 19 Octobre 1990.

Nicholas DiFonzo, Bordia Prashant, « Rumeurs, ragots et légendes urbaines. Contextes, fonctions et contenus », *Diogène*, N° 213, 2006, pp. 23-45.

William C. Douglas, *AIDS : The End of Civilization* [1992], Brooklyn, A&B Books Publishers, 2002, 256 p.

Phillip S. Duke, « The AIDS-ET Connection », *Paranoia,* Vol. 6, N° 1, pp. 51-54.

Louis Farrakhan, *Seven Speeches* [1974], New York, Ministry Class, 1974, 151 p.

Walter C. Farrell, Marvin P. Dawkins, « Determinants of Genocide Fear in a Rural Texas Community : A Research Note », *American Journal of Public Health*, Vol. 69, 1979, pp. 605-607.

Gary A. Fine, *Manufacturing Tales : Sex and Money in Contemporary Legends* [1992], Knoxville, University of Tennessee Press, 1992, 212 p.

Michael A. Fletcher, « Conspiracy Theories Can Often Ring True », *The Washington Post*, 4 Octobre 1996.

David Gallen, *Malcolm X : As They Knew Him* [1995], New York, Ballantine Books, 1996, 319 p.

Palash Ghosh, « Louis Farrakhan Defends "Brother" Gaddafi ; Blasts U.S. Action in Libya », *International Business Times*, 31 Mars 2001.

Robert Alan Goldberg, *Enemies Within. The Culture of Conspiracy in Modern America* [2001], New Haven, Yale University Press, 2001, 368 p.

Peter L. Goldman, *The Death and Life of Malcolm X* [1979],Urbana-Champaign,University of Illinois Press, 1979, 470 p.

Eliza Gary, « The Mothership of All Alliances », *New Republic*, 5 Octobre 2012.

Gregory M. Herek, Eric K. Glunt, « AIDS-Related Attitudes in the United-States : A Preliminary Conceptualization », *Journal of Sex Research*, Vol. 28, 1991, pp. 99-123.

Gregory M. Herek, John P. Capitano, « Conspiracies, Contagion and Compassion : Trust and Public Reactions to AIDS », *AIDS Education and Prevention*, Vol. 6, 1994, pp. 365-375.

Leonard Horowitz, *Emerging Viruses : AIDS and Ebola : Nature, Accident or Intentional ?* [1996], Rockport, Tetrahedron Publishing, 1996, 544 p.

Kelli B. Kavanaugh, « Mystery Man. At the Root of the Nation of Islam, a Cipher and a Controversy », *Metrotimes*, 3 Mai 2003.

Stetson Kennedy, *Introduction à l'Amérique raciste* [1955], tr. fr. René Guyonnet, Paris, l'Aube, 2010, 337 p.

Peter Kinght, *Conspiracy Culture From Kennedy to the X-Files* [2000], New York, Routledge, 2000, 287 p.

Elizabeth A. Klonoff, Hope Landrine, « Do Blacks Believe that HIV/AIDS is a Government Conspiracy Against Them ? », *Preventive Medecine*, Vol. 28, pp. 451-457.

Jérémie Kroubo Dagnini, « Marcus Garvey : A Controversial Figure in the History of Pan-Africanism », *The Journal of Pan African Studies*, Vol. 2, N° 3, 2008, pp. 198-208.

Jawanza Kunfuju, *Countering the Conspiracy to Destroy Black Boys Vol. 1* [1985], Chicago, African American Images, 1985, 78 p.

Spike Lee, *Rolling Stone*, 12 Novembre 1992.

Michael Lieb, *Children of Ezekiel : Aliens, UFOs, the Crisis of Race, and the Advent of End Time* [1998], Durham, Duke University Press, 1998, 320 p.

Suzanne Maccartney, Alemayehu Bishaw, Kayla Fontenot, « Poverty Rates for Selected Detailed Race and Hispanic Groups by State and Place : 2007–2011 », *American Community Survey*, 2013, 20 p.

George Michael, *Willis Carto and the American Far Right* [2008], Gainesville, University Press of Florida, 2008, 336 p.

John Mirowsky, Catherine E. Ross, « Paranoia and the Structure of Powerlessness », *American Sociological Review*, Vol. 48, N° 2, 1983, pp. 228-239.

Philip D. Morgan, « Conspiracy Scares »,*The William and Mary Quarterly*, Vol. 59, N° 1, pp. 159-166.

Daniel Patrick Moynihan, *The Negro Family : The Case for National Action* [1965], Washington, U.S. Government Printing Office, 1965, 78 p.

Wallace Muhamamd*, The Atlanta Journal Constitution*, 4 mai 1985.

Nation of Islam, *The Secret Relationship Between Blacks and Jews* [1991], Chicago, Nation of Islam Publishing, 1991, 334 p.

Newsweek Staff, « A Storm Over Tropical Fantasy », *Newsweek*, 21 Avril 1991.

Sharon Parsons, William Simmons, Frankie Shinhoster, John Kilburn, « A test of Grapevine : An Empirical Examination of Conspiracy Theories Among African Americans », *Sociological Spectrum*, Vol. 19, 1999, pp. 201-222.

Margaret Ramirez, « Louis Farrakhan Backs Obama for President at Nation of Islam Convention in Chicago », *Chicago Tribune*, 25 février 2008.

Ted Remington, « African Americans » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 35-40.

Jean-Bruno Renard, *Rumeurs et légendes urbaines* [1999], Paris, PUF, 2013, 127 p.

Katie Roiphe, *Last Night in Paradise : Sex and Moral at the Century's Ends* [1997], New York, Little, Brown and Company, 208 p.

Michael W. Ross, E. James Essien, Isabel Tores, « Conspiracy Beliefs About the Origin of AIDS in Four Racial/Ethinc Groups », *J Acquir Immune Defic Syndr.*, Vol. 41, 2006, pp. 342-344.

Stefanie L. Russell, Ralph V. Katz, *alia*, « Belief in AIDS Origin Conspiracy Theory and Willingness to Participate in Biomedical Research Studies : Findings in Whites, Blacks, and Hispanics in Seven Cities Across Two Surveys », *HIV Clinical Trials*, Vol. 12, N° 1, 2011, pp. 37-47.

Johanna Schoen, *Choice and Coercition : Birth Control, Sterilization, and Abortion in Public Health and Welfare* [2005], Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2005, 384 p.

William Simmons, Sharon Parsons, « Beliefs in Conspiracy Among African Americans : A Comparaison of Elites and Masses », *Social Science Quarterly*, Vol. 86, N° 3, 2005, pp. 582-598.

John Singleton, *Boyz 'n the Hood* [1991], Culver City, Columbia Pictures, 1991, 102 min.

Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie* [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, 436 p.

Martell Teasley, Edgar Tyson, « Cultural Wars and the Attack on Multiculturalism. An Afrocentric Critique », *Journal of Black Studies*, Vol. 37, N° 3, 2007, pp. 390-409.

Castellano Turner, William A. Darity, « Fears of Genocide Among Black Americans as Related to Age, Sex and Region », *American Journal of Public Health*, Vol. 63, 1973, pp. 1029-1034.

Patricia Turner, *I Heard it Through the Grapevine : Rumors in African American Culture* [1994], Berkeley, University of California Press, 1994, 260 p.

Loïc Wacquant, Willliam J. Wilson, « The Cost of Racial and Class Exclusion in the Inner City », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Vol. 51, 1989, pp. 8-25.

Loïc Wacquant, « (Re)Penser le problème noir américain », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 111-112, 1996, pp. 122-124.

Loic Wacquant, « Urban Desolation and Symbolic Denigration in the Hyperghetto », *Social Psychology Quarterly*, Vol. 73, N° 3, 2010, pp. 215-219.

Anita M. Waters, « Conspiracy Theories as Ethnosociologies. Explanation and Intention in African Americain Political culture », *Journal of Black Studies*, Vol. 28, N° 1, 1997, pp. 112-125.

Marvin Weitz, *Black Attitudes to Jews in the United States from World War II to 1976*, Thèse de Doctorat, New York,Yeshiva University, 1977, 429 p.

Wu-Tang Clan, « America », *AIDS – America Is Dying Slowly* [1996], New York, Elektra Enternaiment, 1996, Piste 3, 5,33 min.

Ron Wynn, « Million Man March should Unify rather than Divide African Americans », *The Tennessee Tribune*, 28 Septembre 1995.

http://blog.adl.org/anti-semitism/farrakhans-first-appearance-after-heart-attack-features-anti-semitism

http://www.bls.gov/opub/ted/2011/ted_20111005.htm

http://www.npc.umich.edu/poverty/#_ftn4

Partie 2 : Les acteurs du conspirationnisme : Leaders conspirationnistes et boucs-émissaires

Sur Lyndon LaRouche

Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Vision in Contemporary America* [2003], Berkeley, University of California Press, 2003, 243 p.

Ruth Benedict, *Race : Science and Politics* [1940], New York, Modern Age Book, 1940, 274 p.

Herman Bernstein, *The Truth about "The Protocols of Zion" : A Complete Exposure* [1935], New York, Covic Friede, 1971, 397 p.

Pierre Birnbaum, *Le peuple et les gros. Histoire d'un mythe* [1979], Paris, Hachette Littérature, 1995, 258 p.

Henry Coston, *Le retour des 200 familles* [1960], Paris, La librairie Française, 1960, 192 p.

Henry Coston, *Les 200 familles au pouvoir* [1977], Paris, Publications Henry Coston, 1988, 264 p.

John S. Curtiss, *An Appraisal of the Protocols of Zion* [1942], New York, Columbia Press University, 1942, 117 p.

Olivier Dard, *La synarchie. Le mythe du complot permanent* [1998], Paris, Perrin, 2012, 384 p.

Stéphane François, *Le nazisme revisité. L'occultisme contre l'histoire* [2008], Paris, Berg International, 2008, 123 p.

Helen Gilbert, *Lyndon LaRouche : Fascism Restyled for the New Millenium* [2003], Red Letter Press, 2003, 47 p.

Julien Giry, *Les idées politiques de Lyndon LaRouche*, Mémoire de recherche de Master 2ème année en science politique, Université de Paris-Est Marne-la-Vallée, 2010, 245 p.

Julien Giry, « Jacques Cheminade est-il vraiment un candidat comme les autres ? », *Rue 89*, 17 mars 2012

Julien Giry, « Lyndon LaRouche et le mythe de la synarchie juodéo-britannique », *Conspiracy Watch,* 20 Avril 2012.

Julien Giry, « Le mouvement LaRouche à l'international. Impact du territoire et stratégies politiques d'implantation à l'échelle nationale et locale. Approche comparée France États-Unis », *Les extrêmes politiques : (dis)qualifications, (dis)positions, transferts*, Université Picardie Jules Verne, Amiens, 3 et 4 Octobre 2013.

Richard Hofstadter, *The Age of Reform* [1955], New York, Vintage Book, 1960, 330 p.

Richard Hofstadter, « The Paranoid Style in American Politics », *Harper's Magazine*, Novembre 1964, pp. 77-86.

Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.

Konstandinos Kalimtgis, David Goldman, Jeffrey Steinberg, *Dope Inc. Britain's Opium War Against the US* [1978], New York, New Benjamin Franklin House, 1978, 396 p.

Denis King, *Lyndon LaRouche and the New American Fascism* [1989], New York, Doubleday, 1989, 345 p.

David L. Krip, « LaRouche Turns To AIDS Politics », *New York Times*, 11 Septembre 1986.

Lyndon LaRouche, « What Happened to Integration? », *The Campaigner*, août 1975.

Lyndon LaRouche, « New Pamphlet to Document the Cult Origins of Zionism », *New Solidarity*, 8 Décembre 1979.

Lyndon LaRouche, *The Ugly Truth about Milton Friedman* [1980], New York, The New Benjamin Franklin House, 1980, 347 p.

Lyndon LaRouche, *What Every Conservative Should Know about Communism* [1980], New York, The New Benjamin Franklin House, 1980, 149 p.

Lyndon LaRouche, « The Day The Bomb Went Off in Chicago », *The Campaigner*, Septembre 1981, pp. 4-14.

Lyndon LaRouche, *So, You Wish to Learn All about Economics?* [1984], New York, The New Benjamin Franklin House, 1984, 192 p.

Lyndon LaRouche, *A program for America, the LaRouche Democratic Campaign* [1985], New York, The New Benjamin Franklin House, 1985, 334 p.

Lyndon LaRouche, « The Eagle Star Syndrom », *Executive Intelligence Review*, 7 Août 1998.

Lyndon LaRouche, « When Economics Becomes Science », *Executive Intelligence Review*, 18 Décembre 1998.

Lyndon LaRouche, « The New ABM Flap », *Executive Intelligence Review*, 26 Février 1999.

Lyndon LaRouche, « Australia's Bodyguard of Lies : A New Old Libel Against Me », *Executive Intelligence Review*, 11 Mai 2001.

Lyndon LaRouche, *The Children of Satan* [2005], Leesburg, Lyndon LaRouche PAC, 2005, 280 p.

Lyn Marcus (*alias* Lyndon LaRouche), *The Case of Ludwig Feuerbach* [1973], Health & Co, 1973, 30 p.

Lyn Marcus (*alias* Lyndon LaRouche), « The Sexual Impotence of the Puerto Rican Socialist Party », *The Campaigner*, 2 Décembre 1978.

Andrew Mc Donald (*alias* William L. Pierce), *The Turner Diaries* [1978], National Vanguard Books, 1980, 224 p.

John Mintz, « Ideological Odyssey : From Old Left to Far Right », *The Washington Post*, 14 Janvier 1985.

Tony Papert, « A Dialogue about Leo Strauss and the Effects of His Nihilist Philosophy Today », *Executive Intelligence Review*, 20 juin 2003.

Daniel Pipes, *Conspiracy. How the Paranoid Style Flourishes and Where it Comes from* [1997], New York, Simon & Schuster, 1999, 258 p.

Linda Ray, « Breaking the Silence : An Ex-LaRouche Follower Tells her Story », *In These Times*, 29 Octobre 1986.

Researches : Antisemitism and Dangers of the LaRouche Organization to Include Front Group Schiller Institute and The LaRouche Youth Movement. *Submitted to The Prime Minister Gordon Brown*, April 2008 the 3rd, 82 p.

Summer Schields, alia, *Why We Left*, 15 Septembre 2012, 75 p. http://www.lyndonlarouche.org/Why-We-Left.pdf

Jeffrey Steinberg, « Sharon in 9/11, War Provocation? », *Executive Intelligence Review*, 28 Août 2002.

Jeffrey Steinberg, « The Ignoble Liars Behind Bush's Deadly Iraq War » *Executive Intelligence Review*, 18 Avril 2003.

Jeffrey Steinberg, « LaRouche's SDI, Another World Was Possible », *Executive Intelligence Review*, 19 Avril 2010.

UNADFI, « Gourous d'hier et d'aujourd'hui », *Bulles*, N° 85, 1er Trimestre 2005, pp. 1-5.

Carol White, *The New Dark Age Conspiracy : Britain's Plot to Destroy Civilization* [1980], New York, The New Benjamin Franklin House, 1980, 400 p.

Helga Zepp-LaRouche, « ELP Chairman's Statement : The Zionist Holocaust Today », *New Solidarity*, 26 Janvier 1979.

Helga Zepp-LaRouche, *What is the Club of Life* ? [1982], New York, The Campaigner Publication, 1982, 10 p.

lyndonlarouchewatch.org/

www.larouchepac.com/

laroucheplanet.info

www.daylimotion.com/video/x6rclo_1932-le-systeme-americain-contre-lnews

Sur David Icke

American Psychatric Association, *DSM-IV* [1994], Paris, Mason, 2002, 1002 p.

Hannah Arendt, *Qu'est-ce que la politique ?* [1995], Paris, Seuil, 2001, 208 p.

Alan Baker, *Invisble Eagle : The Hidden History of Nazi Occultism* [2000], Londres, Virgin Books, 2000, 333 p.

Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Vision in Contemporary America* [2003], Berkeley, University of California Press, 2003, 243 p.

Howard Becker, *Outsiders. Études de sociologie de la déviance* [1963], tr. fr. Jean-Pierre Briand, Jean-Michel Chapoulie, Paris, Editions Métailié, 1985, 247 p

Mikkel Borch-Jacobsen, *Folie à plusieurs, de l'hystérie à la dépression* [2002], Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 2002, 392 p.

Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, 187 p.

Nicolas de Cues, *De la docte ignorance* [1440], tr. fr. Abel Rey, Paris, Rivages, 2011, 314 p.

Pierre Chenivesse, Manuella De Luca, « De l'hystérie aiguë au trouble dissociatif de l'identité », *Perspectives Psy*, Vol. 48, N° 2, 2009, pp. 139-148.

Richard Donner, *Conspiracy Theory* [1997], New York, Warner Bros, 1998, 135 min.

Stéphane François, Emanuel Kreis, *Le complot cosmique* [2010], Paris, Arché, 2010, 109 p.

Thomas Hobbes, *De Cive* [1642], tr. fr. Philippe Crignon, Paris, Flammarion, 2012, 508 p.

David Icke, *Le plus grand Secret. Tome 1* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, 413 p.

David Icke, *Le plus grand Secret. Tome 2* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, 381 p.

David Icke, *Alice in Wonderland and the World Trade Center Disaster. Why the Official Story of 9/11 is a Monumental Lies* [2002], Ryde, David Icke Books, 2002, 514 p.

David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, 629 p.

Anatoly Kovalenko, *Les concepts de magie et de science occulte en Islam*, Thèse de doctorat en civilisation Arabe, Université de Strasbourg, 1979, 721 p.

Cyril Le Tallec, *Les sectes politiques 1965-1995* [2006], Paris, L'Harmattan, 2006, 147 p.

Bertrand Méheust, « Les occidentaux du XXe siècle ont-ils cru à leurs mythes ? », *Communications*, Vol. 52, 1990, pp. 337-356.

George Michael, *Willis Carto and the American Far Right* [2008], Gainesville, University Press of Florida, 2008, 336 p.

Cathy O'Brien, Mark Phillips, *Trance-Formation of America* [1995], Guntersville, Reality Marketing, Incorporated, 2005, 256 p.

Harrison G. Pope Jr, Steven Barry, Alexander Bodkin, James I. Hudson, « Tracking Scientific Interest in the Dissociative Disorders : a Study of Scientific Publications Output 1984-2003 », *Psychother. Psychosom*, Vol. 75, N° 1, 2006, pp. 19-24.

Gretchen Ann Reilly, « Fluoridation » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 263-265.

Pierre A. Riffard, *L'ésotérisme* [1990], Paris, Robert Laffont, 2003, 1014 p.

Ridley Scott, *Alien. Le huitième passager* [1979], Los Angeles, 20th Century Fox, 2004, 111 min.

Flora R. Schreiber, *Sybil* [1975], New York, Grand Central Publishing, 2009, 492 p.

Georg Simmel, « The Sociology of Secrecy and of Secret Societies », *American Journal of Sociology*, Vol. 11, N° 4, 1906, pp. 441-498.

Georg Simmel, *Secret et sociétés secrètes* [1908], tr. fr. Sibylle Muller, Paris, Circé Poche, 2009, 120 p.

Zecharia Sitchin, *La douzième planète* [1976], tr. fr. François Fargue et Patricia Maré, Saint Zénon, LCé, 2000, 430 p.

Zecharia Sitchin, *La Fin des Temps : Les prophéties du retour* [2007], tr. fr. Olivier Magnan, Cesena, Macro éditions, 2011, 364 p.

Pierre-André Taguieff, *La foire aux Illuminés. Ésotérisme, théories du complot, extrémisme* [2005], Paris, Mille et une nuits, 2005, 612 p.

Paul Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? Essai sur l'imagination constituante* [1983], Paris, Seuil, 1992, 168 p.

Eric Von Daniken, *Chariots of Gods* [1968], Berkley, Berkley Trade, 1999, 224 p.

Ernst Zundel, *UFO Nazi's Secret Weapons* [1974], Atlanta, Inner Light, 2012, 196 p.

http://www.davidicke.com/

http://www.davidicke.com/headlines/77218-david-icke-robot-people-a-machine-men

http://www.unknowncountry.com/dreamland/jfk-ufo-connection

http://www.youtube.com/watch?v=BiyrHZCksDM

http://www.youtube.com/watch?v=KIq8pPOkiJw

Sur l'idéal-type du leader conspirationniste

Maurice Agulhon, Bertrand Badie, Alain Bergougnoux, Alain Besançon, Odile Rudelle, Jean Stengers, Benjamin Stora, Paul Thibaud, Alain Touraine, « Populisme ? », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, N° 56. pp. 224-242.

Philippe Aldrin, *Sociologie politique des rumeurs* [2005], Paris, PUF, 2005, 289 p.

Dr Edward Allen, Bob and Bea Axford, *LaRouche, Will This Man Be President?* [1983], New York, Executive Intelligence Review and The New Benjamin Franklin House, 1983, 245 p.

Benjamin Arditi, « Populism, or Politics at the Edges of Democracy », *Contemporary Politics*, Vol. 9, N° 1, 2003, pp. 17-31.

Lionel Arnaud, Christine Guionnet (dir.), *Les frontières du politique. Enquêtes sur les processus sociaux de politisation et de dépolitisation* [2005], Rennes, PUR, 2005, 323 p.

Pierre Birnbaum, *Le peuple et les gros. Histoire d'un mythe* [1979], Paris, Hachette Littérature, 1995, 258 p.

Pierre Bourdieu, *Langage et pouvoir symbolique* [2001], Paris, Seuil, 2001, 423 p.

Daniel Boy, Guy Michelat, « Croyances aux parasciences : dimensions sociales et culturelles », *Revue française de sociologie*, Vol. 27, N° 2, 1986, pp. 175-204.

Margaret Canovan, « Trust the People ! Populism and the Two Faces of Democracy », *Political Studies*, N° 47, 1999, pp. 2-16.

Antonin Cohen, Bernard Lacroix, Philippe Riutort (dir.), *Nouveau manuel de science politique* [2009], Paris, La découverte, 2009, 792 p.

Norman Cohn, *Les fanatiques de l'Apocalype* [1962], tr. fr. Simone Clémendot assist. Michel Fuchs et Paul Rosenberg, tr. revue et complétée Norman Cohn, Maurice Angeno, Paris, Payot, 1983, pp. 84-89.

G. William Domhoff, *Who Rules America ?* [1967], Columbus, McGraw Hill Higher Education, 2009, 288 p.

Élisabeth Dupoirier, « La Régionalisation des élections régionales ? Un modèle d'interprétation des élections régionales en France », *Revue française de science politique*, Vol. 54, N° 4, 2004, pp. 571-594.

François Duprat, Alain Renault, *Les Fascismes américains (1920-1944)* [1976], Paris, Déterna Éditions, 2010, 319 p.

François Facchini, « L'entrepreneur politique et son territoire », *Revue d'économie rurale et urbaine*, Vol. 2, 2006, pp. 263-280.

Mark Fenster, *Conspiracy Theories : Secrecy and Power in American Culture* [1999], Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008, 400 p.

Marsha Freeman, « Mars 2059 », *21th Century Technology*, 4 Septembre 2009.

Gino Germani, *Authoritarianism, Fascism and National-Populism* [1978], Piscataway, Transaction Publishers, 1991, 303 p.

Giancarlo Guizzardi, « L'élément charisme et les mass-médias. Synthèse d'une recherche », *Actes de la 18e conférence internationale de sociologie religieuse*, 1985, pp. 23-25.

Serge Halimi, « Le "populisme" voilà l'ennemi ! », *Mots*, N° 55, 1998, pp. 115-121.

Guy Hermet, *Les populismes dans le monde* [2001], Paris, Fayard, 2001, 479 p.

Danièle Hervieu-Léger, « Charisma, Utopia and Communal Life. The Case of Neorural Apocalyptic Communes in France », *Social Compass*, Vol. 29, N° 1, 1982, pp. 41-58.

Richard Hofstadter, « The Paranoid Style in American Politics », *Harper's Magazine*, Novembre 1964, pp. 77-86.

Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.

David Icke, *The David Icke Guide to the Global Conspiracy (And How to End It)* [2007], Ryde, David Icke Books, 2007, 629 p.

John Kingdon, *Agenda, Alternatives and Public Policies* [1984], Sadlle River, Pearson, 2010, 304 p.

Ernesto Laclau, *Politics and Ideology in Marxist Theory. Capitalism – Fascism – Populism* [1979], Londres, Verso, 1979, 203 p.

Jacques Lagroye, Bastien François, Frédéric Sawicki, *Sociologie politique* [1991], Paris, Presses de Science Po et Dalloz, 2012, 623 p.

Lyndon LaRouche, *So, You Wish to Learn All about Economics?* [1984], New York, The New Benjamin Franklin House, 1984, 192 p.

Georges Lavau, « Le Parti Communiste dans le système politique français », *Cahiers de la Fondation Nationale des Sciences Politiques*, N° 175, 1969, p. 18.

Georges Lavau, *A quoi sert le Parti Communiste Français ?* [1981], Paris, Fayard, 1981, 443 p.

Marc Lazar, « Du populisme à gauche : les cas français et italien », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire,* N° 56, 1997, pp. 121-131.

Wolfgang Lipp, « Charisma. Social Deviation, Leadership and Cultural Change. A Sociology of Deviance Approach », *The Annual Review of Social Sciences of Religion*, Vol. 1, 1977, pp. 59-72.

John T. Marcus, « Transcendance and Charisma », *The Western Political Quarterly*, Vol. 14, N° 1, 1961, pp. 236-241.

Lyn Marcus (*alias* Lyndon LaRouche), *Dialectical Economics*. « An Introduction to Marxist Political Economy » [1975], D.C Heath & CO, 1975, 490 p.

Meredith McGuire, *Pentecostal Catholics : Power, Charisma and Order in a Religious Movment* [1982], Philadelphie, Temple Universtiy Press, 1982, 270 p.

Pierre Mélandri, « La rhétorique populiste aux États-Unis », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, N° 56, 1997, pp. 184-200.

Roberto Michels, *Les partis politiques : essai sur les tendances oligarchiques des démocraties* [1911], Bruxelles, Université de Bruxelles, 2009, 271 p.

Alexandre Moatti, *Alterscience. Postures, dogmes, idéologies* [2013], Paris, Odile Jacob, 2013, 336 p.

Gaetano Mosca, *The Rulling Class* [1939], Charleston, Nabu Press, 2001, 570 p.

Hugo Neira, « Populisme ou césarismes populistes ? », *Revue française de science politique*, Vol. 19, N° 3, 1969, pp. 536-573.

Cathy O'Brien, Mark Phillips, *Trance-Formation of America* [1995], Guntersville, Reality Marketing, Incorporated, 2005, 256 p.

Tharaileth K. Oommen, « Charisma, Social Structure and Social Change », *Comparative Study in Society and History*, Vol. 10, N° 1, 1967, pp. 85-99.

Jean-Martin Ouedraogo, « La réception de la sociologie du charisme de Max Weber », *Archives des sciences sociales des religions*, N° 83, 1993, pp. 141-157.

George R. Poage, « The College Career of William Jennings Bryan », *The Mississippi Valley Historical Review*, Vol. 15, N° 2, 1928, pp. 165-182.

Jean-Jacques Rousseau, *Du contrat social* [1762], Paris, Flammarion, 1991, 187 p.

Mark Schneider, Paul Teske, « Toward an Explanation of the Political Entrepreneur : Evidence from Local Government », *The American Political Science Review*, Vol. 86, N° 3, 1992, pp. 737-747.

Jean Séguy, « Max Weber et la sociologie historique des religions », *Archives des sciences sociales des religions*, N° 33, 1972, pp 71-103.

Jean Séguy, « Charisme, prophétie et religion populaire », *Archives des sciences sociales des religions*, N°57, 1984, pp. 153-168.

Willard H. Smith, « William Jennings Bryan and the Social Gospel », *The Journal of American History*, Vol. 53, N° 1, 1966, pp. 41-60.

Willard H. Smith, « William Jennings Bryan and Racism », *The Journal of Negro History*, Vol. 54, N° 2, 1969, pp. 127-149.

Donald Stone, « The Charismatic Authority of Werner Erhard » *in* Roy Wallis (dir.), *Millennialism and Charisma* [1982], Belfast, The Queen's University, 1982, pp. 141-176.

Pierre-André Taguieff, « Le populisme et la science politique, du mirage conceptuel aux vrais problèmes », *Vingtième siècle. Revue d'Histoire*, N° 56, 1997, pp. 4-33.

Yves Viltard, « Archéologie du populisme. Les intellectuels libéraux américains saisis par le maccarthysme », *Genèse*, N° 37, 1999, pp. 44-69.

Serge Wachter (dir.), *Politiques Publiques et Territoires* [1989], Paris, L'Harmattan, 1989, 187 p.

David L. Weakliem, « A new Populism ? The Case of Patrick Buchanan », *Electoral Studies*, Vol. 20, 2000, pp. 447-461.

Max Weber, *Judaïsme antique* [1918], tr. fr. Isabelle Kalinowski assit. Camille Joseph et Benjamin Lévy, Paris, Flammarion, 2010, 762 p.

Max Weber, *Économie et société. Tome 1* [1921], tr. fr. Julien Freund, Paris, Plon, 1971, 650 p.

Max Weber, *Sociologie des religions* [1996], tr. fr. Jean-Pierre Grossein, Paris, Gallimard, 2006, 547 p.

Michel Wieviorka, *La démocratie à l'épreuve. Nationalisme, populisme, ethnicité* [1993], Paris, La découverte, 1993, 174 p.

Jean-Paul Willaime, *Sociologie des religions* [1995], Paris, PUF, 2010, 126 p.

Ann Ruth Willner, Dorothy Willner, « The Rise and Role of Charismatic Leaders », *Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Vol. 358, 1965, pp. 77-88.

Charles Wright-Mills, *L'élite au pouvoir* [1956] tr. fr. André Chassigneux, Paris, Agone, 2012, 612 p.
Vladimir Yakounine, « interview », *Kommersant*, 2 Octobre 2008.
http://www.solidariteetprogres.org/actualites-001/Vladimir-Yakounine-LaRouche-me-l-avait-dit_04634.html

Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis. De 1492 à nos jours* [1980], tr. fr. Frédéric Cotton, Marseille, Agone, 2010, 811 p.

http://www.davidicke.com/headlines/74704-david-ickes-amazing-10-hour-wembley-arena-event-can-be-seen-here-until-november-26th

http://www.davidduke.com/

http://www.jameswickstrom.com/

http://larouchepac.com/node/14728

http://larouchepac.com/node/21176

http://www.youtube.com/watch?v=BiyrHZCksDM

http://larouchepac.com/lpactv

Sur les boucs-émissaires, réflexion générale

René Girard, *Le bouc-émissaire* [1982], Paris, Grasset, 2011, 315 p.

Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques* [1986], Paris, Seuil, 1986, 210 p.

Robert Alan Goldberg, *Enemies Within. The Culture of Conspiracy in Modern America* [2001], New Haven, Yale University Press, 2001, 368 p.

Léon Poliakov, *La causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions* [1980], Paris, Calmann-Lévy, 1980, 247 p.

Yves Viltard, « La figure de l'ennemi intérieur dans les théories conspiratrices aux États-Unis », *Sociétés*, N° 80, 2003, pp. 89-98.

Sur le mythe du complot jésuite

Diane Afoumado, *L'affiche antisémite en France sous l'Occupation* [2008], Paris, Berg International, 2008, 176 p.

Philippe Aldrin, *Sociologie politique des rumeurs* [2005], Paris, PUF, 2005, 289 p.

Garry Allen, *None Dare Call It Conspiracy* [1971], Rossmoor, Concord Press, 1971, 197 p.

Anonyme, *Le nouveau complot des jésuites*, 1756, 106 p.

Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Vision in Contemporary America* [2003], Berkeley, University of California Press, 2003, 243 p.

Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, 187 p.

Paulette Charbonnel, « Le rapport de La Chalotais sur les jésuites : fantasme ou civisme », *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, Tome 83, N° 4, 1976, pp. 637-655.

Dennis Castillo, « Jesuits » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 369-371.

Ronald Cooke, *The Vatican Jesuit Global Conspiracy* [1985], New York, Manhattan Press, 1985, 56 p.

Geoffrey Cubitt, *The Jesuit Myth : Conspiracy Theory and Politics in Nineteenth-Century France* [1993], Oxford, Clarendon Press, 1993, 360 p.

Franck Damour, « Le mythe jésuite », *Études*, N° 5, Tome 418, 2013, pp. 665-673.

David Brion Davis (dir), *The Fear of Conspiracy. Images on Un-American Subversion From the Revolution to Present* [1971], Londres, Cornell University Press, 1979, 369 p.

François Duprat, Alain Renault, *Les Fascismes américains (1920-1944)* [1976], Paris, Déterna Éditions, 2010, 319 p.

Norbert Elias, John L. Scotson, *Logiques de l'exclusion* [1997], Paris, Fayard, 1997, p.34.

Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques* [1986], Paris, Seuil, 1986, 210 p.

Étienne Gosse, *Les jésuites ou les autres Tartufes : comédies* [1827], Londres, Ulan Press, 2012, 222 p.

Amos Hofman, « Opinion, Illusion and the Illusion of Opinion : Barruel's Theory of Conspiracy », *Eighteenth-Century Studies*, Vol. 27, N° 1, 1993, pp. 27-60.

Richard Hofstadter, « The Paranoid Style in American Politics », *Harper's Magazine*, Novembre 1964, pp. 77-86.

Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.

Bill Hughes, *The Secrets Terrorists* [2002], Richmond, Truth Triumphant Ministries, 2002, 150 p.

Emmanuel Kreis, *Les puissances de l'ombre. La théorie du complot dans les textes* [2009], Paris, CNRS éditions, 2012, 309 p.

Jean-Gaspard Lavater, *L'art de connaître les hommes par leur physionomie. Volume 6* [1820], Paris, Dépélafol, 1820, 260 p.

Michel Leroy, *Le mythe jésuite. De Béranger à Michelet* [1992], Paris, PUF, 1992, 468 p.

Michel Leroy, « Mythe, religion et politique : la "légende noire" des jésuites », *Lusitania Sacra*, Tome 12, 2000, pp. 367-376.

Molière, *Tartufe* [1669], Paris, éditions 84, 2004, 128 p.

Edmond Paris, *The Secret History of the Jesuits* [1970], Ontario, Chick Pub, 1986, 206 p.

Daniel Pipes, *Conspiracy. How The Paranoid Style Flourishes and Where it Comes From* [1997], New York, Simon & Schuster, 1999, 258 p.

Léon Poliakov, *La causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions* [1980], Paris, Calmann-Lévy, 1980, 247 p.

Karl Popper, *Conjectures and Refutation : The Growth of Scientific Knowledge* [1963], Londres, Routledge, 1969, 448 p.

John Robison, *Proofs of a Conspiracy against all the Religions and Governments of Europe, carried on in the Secret Meetings of Free-Masons, Illuminati and Reading Societies, etc., collected from good authorities* [1797],Whitefish, Kessinger Publications, 2003, 312 p.

Timothy Tackett, « Conspiracy Obsession in a Time of Revolution : French Elites and the Origins of Terror, 1789-1792 », *The American Historical Review*, Vol. 105, N° 3, Juin 2000, pp. 691-713.

Pierre André Taguieff, *Court traité de complotologie* [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, 436 p.

David Yallop, *In God's Name : An Investigation Into the Murder of Pope John Paul I* [1984], New York, Bentham Books, 1984, 400 p.

http://www.infowars.com/jorge-mario-bergoglio-becomes-first-jesuit-pope/

Sur la franc-maçonnerie et les Illuminatis :

Augustin de Barruel, *Mémoires pour servir l'histoire du jacobinisme* [1799], Paris, Nabu Press, 2010, 702 p.

Jean-Jacques Bedu, *Les sources secrètes de* Ange & Démon [2005], Monaco, Éditions du Rocher, 2005, 246 p.

Philippe Benhamou, *Les grandes énigmes de la franc-maçonnerie* [2007], Paris, First éditions, 2007, 318 p.

David Bernard, *Light on Masonry* [1829], Utioa, William Williams, 1829, 552 p.

William Bramley, *The Gods of Eden* [1993], Londres, Avon, 1993, 512 p.

Branton, *The Secret of Mojave* [1999], Scott-Dale, Bridge of Love, 1999, 227 p.

William Guy Carr, *Pawns in the Game* [1985], Newport Beach, Noontide Press, 2007, 307 p.

Olivier Dard, *La synarchie. Le mythe du complot permanent* [1998], Paris, Perrin, 2012, 384 p.

David Brion Davis (dir.), *The Fear of Conspiracy. Images on Un-American Subversion From the Revolution to Present* [1971], Londres, Cornell University Press, 1979, 369 p.

G. William Domhoff, *Who Rules America ?* [1967], Columbus, McGraw Hill Higher Education, 2009, 288 p.

Maurice Duverger, *Les partis politiques* [1951], Paris, Seuil, 1992, 563 p.

Roland Emmerich, *2012* [2009], Culver City, Sony Pictures Entertainment, 2010, 152 min.

Ronald P. Formisano, « Political Character. Antipartyism and the Second Party System », *American Quarterly*, Vol. 21, N° 4, 1969, pp. 693-709.

Ronald P. Formisano, *The Birth of Mass Political Parties, Michigan 1827-1861* [1972], Princeton, Princeton University Press, 1972, 368 p.

Ronald P. Formisano, Kathleen S. Kutolowski, « Antimasonry and Masonry : The Genesis of Protest. 1826-1827 », *American Quarterly*, Vol. 29, N° 2, 1977, pp. 139-165.

Ronald P. Formisano, *The Transformation of Political Culture, Massachusetts Parties 1970's-1840's* [1983], New York, Oxford University Press, 1984, 510 p.

Julien Giry, « L'émergence et l'utilisation du style paranoïaque comme "réponse savante" à la remise en question radicale du consensus libéral au sein des démocraties politiques occidentales. Approche croisée France - États-Unis », *Les sciences sociales face au complot*, Paris, Panthéon-Sorbonne, 27 Septembre 2013.

Hakam Guedira, *Ces invisibles qui nous gouvernent* [2013], Paris, Dualpha, 2013, 351 p.

Nicolas Guihlot, « les néoconservateurs : sociologie d'une contre-révolution », *in* Annie Collovald, Brigitte Gaïti (dir.), *La démocratie aux extrêmes. Sur la radicalisation politique* [2006], Paris, La dispute, 2006, pp. 153-173.

Jan Van Helsing (*alias* Jan Udo Holey), *Livre jaune N°5* [1997], Gran Canaria, Éditions Félix, 2001, 340 p.

Amos Hofman, « Opinion, Illusion, and the Illusion of Opinion : Barruel's Theory of Conspiracy », *Eighteenth-Century Studies*, Vol. 27, N° 1, 1993, pp. 27-60.

Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.

Dick Howard, *Aux origines de la pensée politique américaine* [2004], Paris, Buchet Chastel, 2004, 412 p.

David Icke, *Le plus grand Secret. Tome 2* [1999], tr. fr. Hélène Pallascio et Isabelle Cloutier, Saint-Zénon, LCé, 1999, 381 p.

David Icke, *Alice in Wonderland and the World Trade Center Disaster. Why the Official Story of 9/11 is a Monumental Lies* [2002], Ryde, David Icke Books, 2002, 514 p.

Kathleen S. Kutolowski, « Freemasonry and Community in the Early Republic : The Case for Antimasonic Anxieties », *American Quarterly*, Vol. 34, N° 5, 1982, pp. 543-561.

Kathleen S. Kutolowski, « Antimasonry Reexaminded : Social Bases of the Grass-Roots Party », *The Journal of American History*, Vol. 71, N° 2, 1984, pp. 269-293.

Joseph Lapalombara, Myron Weiner (dir.), *Political Parties and Political Development* [1966], Princeton, Princeton University Press, 1970, 496 p.

Georges Lefebvre, *La Grande Peur de 1789* [1932], Paris, Armand Colin, 1988, 271 p.

René Leforestier, *Les Illuminés de Bavière et la franc-maçonnerie allemande*, Thèse de doctorat ès Lettres, Université de Paris, 1915, 729 p.

Jacques-François Lefranc, *Le voile levé pour les curieux ou le secret des révolutions révélé à l'aide de la franc-maçonnerie* [1792], Lyon, Les éditions du cosmogone, 2011, 172 p.

Dana Luciano « Freemasonry » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 269-274.

Charles McCarthy, « The Antimasonic Party : A Study of Political Antimasonry in the United States, 1827-1840 », *Annual Report of the American Historical Association*, 1902, pp. 365-574.

Élise Marienstras, Naomi Wulf, *The Fedralist Papers. Défense et illustration de la Constitution fédérale des États-Unis* [2010], Paris, PUF, 2010, 206 p.

George Michael, *Willis Carto and the American Far Right* [2008], Gainesville, University Press of Florida, 2008, 336 p.

John Chester Miller, *Crisis in Freedom : The Alien and Sedition Acts* [1951], Mattituck, Amereon Limited, 2002, 257 p.

J. F. C. Moore, « The Nazi Religion : Views on Religious Statism in Germany and America », *Libertarian American*, Vol. 3, N° 3, Août 1969.

Richard B. Morris, *Encyclopedia of American History* [1961], New York, Harper & Row, 1996, 850 p.

Michel Offerlé, *Les partis politiques* [1987], Paris, PUF, 2010, p

Moïse Ostrogorski, *La démocratie et les partis politiques* [1912], Paris, Seuil, 1979, p. 306 p.

Jean Palou, *La franc-maçonnerie* [1964], Paris Payot, 1964, 349 p.

Jeffrey L. Pasley, « Illuminati » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 335-339.

Robert O. Paxton, *La France de Vichy* [1972], tr. fr. Claude Bertrand, Paris, Seuil, 1999, 478 p.

Robert Payne, *Zero – The Story of Terrorism* [1950], Scituate, Converpage, 2011, 286 p.

Edward Pessen, « Who Governed the Nation's Cities in the Era of the Common Man ? », *Political Science Quarterly*, Vol. 87, N° 4, 1972, pp. 591-614.

Norman Pollack, « Hofstadter on Populism. A critique of *The Age of Reform* », *The Journal of Southern History*, Vol. 36, N° 4, 1960, pp. 478-500.

Charles Porset, « Les francs-maçons et la Révolution (autour de la "Machine" de Cochin) », *Annales historiques de la Révolution française*, N° 279, 199, pp. 14-31.

John Robison, *Proofs of a Conspiracy against all the Religions and Governments of Europe, carried on in the Secret Meetings of Free-Masons, Illuminati and Reading Societies, etc., collected from good authorities* [1797],Whitefish, Kessinger Publications, 2003, 312 p.

Arthur Schlesinger, *The Vital Center. The Politics of Freedom* [1949], New Brunswick, Transaction Publishers, 1998, 274 p.

Robert Shea, Robert A. Wilson, *The Illuminatus Trilogy* [1975], Londres, Robinson Publishing, 1998, 1024 p.

Marshall Smelser, « George Washington and The Alien and Sedition Acts », *The American Historical Review*, Vol. 59, N° 2, 1954, pp. 322-334.

Vernon Stauffer, *New England and the Bavarian Illuminati* [1918], New York, Russell and Russell, 1967, 347 p.

Timothy Tackett, « Conspiracy Obsession in a Time of Revolution : French Elites and the Origins of Terror, 1789-1792 », *The American Historical Review*, Vol. 105, N° 3, Juin 2000, pp. 691-713.

Pierre André Taguieff, *Court traité de complotologie* [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, 436 p.

Jon Turteltaub, *Benjamin Gates et le Trésor des Templiers* [2004], Los Angeles, Walt Disney Pictures, 2005, 126 min.

Justin Vaïsse, *Histoire du néoconservatisme aux États-Unis* [2008], Paris, Odile Jacob, 2008, 337 p.

Bernard Vincent, Élise Marienstras (dir.), *Les oubliés de la Révolution américaine* [1990], Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1990, 207 p.

Bryan Waterman, « The Bavarian Illuminati, the Early American Novel and the Histories of the Public Sphere », *William and Mary Quarterly*, Vol. 62, N° 1, pp. 9-30.

Nesta Webster, *World Revolution. The Plot Against Civilization* [1921], Boston, Small, Maynard & Compagny, 1921, 328 p.

Nesta Webster, *Secret Societies And Subversive Movements* [1924], Londres, Boswell Printing & Publishing Co, 1924, 282 p.

Gordon S. Wood, « Conspiracy and the Paranoid Style : Causalty and Deceit in the Eighteenth Century », *William and Mary Quarterly*, Vol. 39, N° 3, 1982, pp. 401-441.

Charles Wright Mills, *L'élite au pouvoir* [1956], tr. fr. André Chassigneux, Paris, Agone, 2012, 612 p.

Robert Zemsky, « Power, Influence and Status, Leadership Patterns in the Massachusetts Assembly 1740-1755 », *William and Mary Quarterly*, Vol. 26, N° 4, 1969, pp. 502-520.

http://history.house.gov/Congressional-Overview/Profiles/23rd/

http://uselectionatlas.org/USPRESIDENT/GENERAL/pe1832.html

http://www.archives.gov/federal-register/electoral-college/votes/1821_1837.html#1832

http://www.noontidepress.com/

http://www.youtube.com/watch?v=BwL1m35DJ7Y

http://www.youtube.com/watch?v=h3X6Ctze0oI

http://www.youtube.com/watch?v=SMgGC9W-ks8

Sur l'anticommunisme aux États-Unis.

Maxwell Anderson, *Winterset* [1935], New York, Josef Weinberger Plays, 1946, 90 p.

American National Election Studies, *American National Election Study Evaluation of Government and Society Survey*, Octobre 2010.

Joan Baez, Enio Moriconne, « Here's to You », *The Ballad of Sacco and Vanzetti* [1971], Los Angeles, Universal Music, 2005 piste 14, 3,10 min.

Daniel Bell (dir.), *The New American Right* [1955], New York, Nabu Press, 2011, 239 p.

Gur Bligh, « Extremism in the Electoral Arena : Challenging the Myth of American Exceptionalism », *Brigham Young University Law Review*, 2008, pp. 1367-1440.

Alex Brant-Zawdzki, « Mark Williams Posts Offensives Images of Muhammad », *Huffington Post,* 17 Mars 2010.

Robert Carr, *The House Committee on Un-American Activities. 1945-1950* [1952], Ithaca, Cornell University Press, 1952, 489 p.

Susan J. Carroll, Richard L. Fox (dir.), *Gender and Elections : Shaping the Future of American Politics* [2006], Cambridge, Cambridge University Press, 2006, 240 p.

David Caute, *The Great Fear* [1979], New York, Simon & Schuster, 1979, p.

Richard Christie, Marie Jahoda (dir.), *Studies in the Scope and Method of* The Authoritarian Personality [1954], Glencoe, Free Press, 279 p.

Stanley Coben, « A Study in Nativism : The American Red Scare of 1919-1920 », *Political Science Quarterly*, Vol. 79, N° 1, pp. 52-75.

Warren I. Cohen, *The Cambridge History of American Relations. Volume IV : America in the Age of Soviet Power. 1941-1991* [1995], New York, Cambridge University Press, 1995, 300 p.

David R. Colburn, « Governor Alfred E. Smith an the Red Scare, 1919-1920 », *Political Science Quarterly*, Vol. 88, N° 3, 1973, pp. 423-444.

François Duprat, Alain Renault, *Les Fascismes américains (1920-1944)* [1976], Paris, Déterna Éditions, 2010, 319 p.

Pascal Delwit, José Gotovitch (dir.), *La peur du rouge* [1996], Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 1996, 230 p.

Vincent P. De Santis, « American Catholics and Mccarthyism », *Catholic Historical Review*, Vol. 51, N° 1, 1965, pp. 1-30.

Elizabeth Dilling, *Red Network : a Who's Who of Radicalism for Patriots* [1934], Chicago, Ayer Compagny, 1977, 338 p

Daniel Elazar, *American Federalism : A View From the States* [1966], New York, Harper & Row, 1972, 256 p.

Thomas I. Emerson, *The System of Freedom of Expression* [1970], New York, Vintage Book, 1970, 745 p.

David Faber, Jeff Roche (dir.), *The Conservatives Sixties* [2003], New York, Peter Long Publishing, 2003, 211 p.

Ronald P. Formisano, *The Tea Party. A Brief History* [2012], Baltimore, The John Hopkins University Press, 2012, 143 p.

Walter Gelhorn, *The States and Subversion* [1952], Ithaca, Cornell University Press, 1960, 454 p.

James L. Gibson, « Intolerance and Political Repression During the McCarthy Red Scare », *The American Political Science Review*, Vol. 82, N° 2, 1988, pp. 511-529.

James L Gibson, « Intolerence and Political Repression in the United States : A Half Century after McCartyism », *American Journal of Political Science*, Vol. 52, N° 1, 2008, pp. 96-108.

Julien Giry, « L'émergence et l'utilisation du style paranoïaque comme "réponse savante" à la remise en question radicale du consensus libéral au sein des démocraties politiques occidentales. Approche croisée France - États-Unis », *Les sciences sociales face au complot*, Paris, Panthéon-Sorbonne, 27 Septembre 2013.

Julien Giry, « Le mouvement LaRouche à l'international. Impact du territoire et stratégies politiques d'implantation à l'échelle nationale et locale. Approche comparée France États-Unis », *Les extrêmes politiques : (dis)qualifications, (dis)positions, transferts*, Université Picardie Jules Verne, Amiens, 3 et 4 Octobre 2013.

Aurélie Godet, *Le Tea Party. Portrait d'une Amérique désorientée* [2012], Paris, Vendémiaire, 2012, 248 p.

Walter Goodman, *The Committee :The Extraordinary Career of the House Committee on Un-American Activities* [1969], Londres, Secker and Narburg, 1969, 564 p.

Pierre Guerlain, « Le Tea Party : un mouvement protestataire financé par des milliardaires. Les théories du complot comme stratégie de lutte des classes par le haut », *Agone*, N° 47, 2012, pp. 145-165.

Woody Guthrie, *The Ballads of Sacco and Vanzetti* [1947], New York, Smithsonian Folkways Recording, 2010, 12 pistes.

Emerson Hough, « Round Our Town », *Saterday Evening Post*, 21 Février 1920, p. 102.

Romain Huret, *De l'Amérique ordinaire à l'État secret. Le cas Nixon* [2009], Paris, Les Presses de Sciences Po, 2009, 322 p.

Romain Huret, « Le mouvement Tea Party, une illusion ? », *Hérodote*, Vol. 2, N° 149, 2013, pp. 105-113.

Kitty Jones, Robert L. Oliver, *Progressive Education is REDucation* [1956], Boston, Meador, 1956, 246 p

André Kaspi, *Les États-Unis au temps de la prospérité* [1994], Paris, Hachette, 1994, 345 p.

Karen Kaufmann, John R. Petrocik, « The Changing Politics of American Men : Understanding the Sources of the Gender Gap », *American Journal of Political Science*, Vol. 43, N° 3, 1999, pp. 864-997.

Karen Kaufmann, « The Partisan Paradox : Religious Commitment and the Gender Gap in Party Identification », *Public Opinion Quarterly*, Vol. 68, N° 4, 2004, pp. 491-511.

Mark Kirkland, « Politically Inept, With Homer Simpson », *les Simpson*, Saison 23, Épisode 10, 8 janvier 2012, 20,35 min.

Amy Kremer, « College Football Saterday – Lawsuit Dismissed », *Southern Belle Politics*, 25 Octobre 2008.

Jean-Pierre Lassale, *La Cour Suprême et le problème communiste aux États-Unis* [1960], Paris, Armand Colin, 1960, 276 p.

Jill Lepore, *The Whites of Their Eyes. The Tea Party's Revolution and the Battle Over American History* [2010], Princeton, Princeton University Press, 2010, 217 p.

Robert C. Liebman, Robert Wuthnow (dir.), *The New Christian Right* [1983], New York, Aldine Publishing Compagny, 1983, 256 p.

Clarence H. Y. Lo, « Countermovements and Conservative Movements in the Contemporary US », *Annual Review of Sociology*, Vol. 8, 1982, pp. 107-134.

Seymour Martin Lipset, *The Political Man : The Social Bases of Politics* [1960], New York, Doubleday, 1960, 477 p.

J. B. Matthews, « Reds in Our Churches », *American Mercury*, Juillet 1953.

Joseph McCarthy, *America's Retreat From Victory : The Story of George Catlett Marshall* [1951], New York, Devin-Adair, 1951, 187 p.

Lisa McGirr, *Suburban Warriors : The Origins of the New American Right. Politics and Society in Twentieth Century America* [2002], Princeton, Princeton University Press, 2002, 416 p.

Carl McIntire, « Attacking the Federal Council », *The Christian Century*, 4 Janvier 1950.

Giuliano Montaldo, *Sacco e Vanzetti* [1971], Los Angeles, UMC Pictures, 1917, 121 min.

Samuel F. Morison, *The Oxford History of the American People* [1951], New York, Oxford University Press, 1951, 1153 p.

Peter Miller, *Sacco and Vanzetti* [2006], New York, First Run Feactures, 2007, 80 min.

Brenda Murphy, *Congressional Theater. Dramatizing Mccarthyism on Stage, Film and Television* [1999], New York, Cambridge University Press, 1999, 310 p.

Pap Ndiaye, « Du maccarthysme au Tea Party », *Critique*, Vol. 1, N° 776-777, 2012, pp. 119-128.

New York Legislative Documents, Session 143, N° 35, Vol. 13, pp. 2450-2451.

John O'Hara, *A New American Tea Party* [2010], Hoboken, John Wiley & Sons, 2010, 308 p.

Robert R. Palmer, *The Age of Democratic Revolution: A political history of Europe and America, 1760 – 1800. Tome I : The Challenge* [1959], Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1989, 534 p.

Robert E. Park, *The Immigrant Press and its Control* [1922], New York, Harper & Brothers, 1922, 487 p.

Judson Phillips, « Tea Party Battles Racism Allegations », *Washington Post*, 5 Mai 2010.

Norman Pollack, « Hofstadter on Populism. A critique of *The Age of Reform* », *The Journal of Southern History*, Vol. 36, N° 4, 1960, pp. 478-500.

Nelson Polsby, « Towards Explanations of McCarthyism », *Political Studies*, Vol. 8, N° 3, 1960, pp. 250-271.

Elizabeth Pontikes, Giacomo Negro, Hayagreeva Rao, « Stained red : A Study of Stigma by Association to Blacklisted Artists during the "Red Scare" in Hollywood », *American Sociological Review*, Vol. 75, N° 3, 2010, pp. 456-478.

David Riley, « Holliston Woman Leads Boston Tea Party », *Metrowest Daily News*, 22 Février 2010.

Zachary Roth, « Tea Party Fundraising Email Shows Obama as Pimp », *Talking Points Memo*, 28 Janvier 2010.

David Rothauser, *The Diary of Sacco and Vanzetti* [2004], New York, Memory Productions, 2004, 57 min.

Jean-Robert Rougé, Michel Antoine (dir.), *L'anticommunisme aux États-Unis de 1946 à 1954* [1995], Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1995, 286 p.

Ellen Schrecker, *The Age of Mccarthyism. A Brief History with Documents* [1994], Boston, Bedford Books, 1994, 274 p.

Nate Silver, « Tea Party Nonpartisan Attendance Estimates : Now 300 000 + », *Five Thirty Eight*, 16 Avril 2009.

Upton Sinclair, *Boston* [1928], New York, Albert & Charles Boni, 1928, 755 p.

Robert Sokol, « Power Orientation and McCarthyism », *The American Journal of Sociology*, Vol. 73, N° 4, 1968, pp. 443-452.

Samuel Stouffer, *Communism, Conformity and Civil Liberties* [1955], New York, Doubleday, 1955, 278 p.

Marc Swennen, « Les mouvements anti-communistes dans les années 1920 », *Courrier hebdomadaire du CRISP*, Vol. 14, N° 2059, 2010, pp. 5-51.

The Communist, 27 Septembre 1919.

The Communist Labor Party News, Septembre 1919.

Charles Tilly, Sydney Tarrow, *Politique et conflits : de la grève à la révolution* [1978], tr. fr. Rachel Bouyssou, Paris, Les presses de Sciences Po, 2008, 396 p.

Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique. Tome 1* [1835], Paris, Gallimard, 1961, 466 p.

Marie-France Toinet, *1947-1957. La chasse aux sorcières et le maccarthysme* [1984], Bruxelles, Éditions Complexes, 1995, 206 p.

Christine Trost, Lawrence Rosenthal (dir.), *Steep. The Precipitous Rise of the Tea Party* [2012], Berkeley, University of California Press, 2012, 312 p.

Bret Useem « Solidarity Model, Breakdown Model, and the Boston Anti-Busing Movement », *American Sociological Review*, Vol. 45, N° 3, 1980, pp. 357-369.

Peter Vierek, *The Unadjusted Man : A new Hero for Americans, Reflexions on the Distinction between Conforming and Conserving* [1956], Boston, The Beacon Press, 1956, 339 p.

Yves Viltard, « Archéologie du populisme. Les intellectuels libéraux américains saisis par le maccarthysme », *Genèse*, N° 37, 1999, pp. 44-69.

Kenneth P. Vogel, « Face of Tea Party is Female », *Politico*, 26 Mars 2010.

Gordon S. Watkins, « Revolutionary Communism in the United-States », *The American Political Science Review*, Vol. 14, N° 1, 1920, pp. 14-33.

Sean Wilentz, « Confounding Fathers : The Roots of Tea Party's Cold War », *The New Yorker*, 18 Octobre 2010

Alexander Winchell, « Communism in the United States », *The North American Review,* Vol. 136, N° 318, 1883, pp. 454-466.

Mayer N. Zald, John D. McCarthy, *The Dynamics of Social Movements* [1979], Cambridge, Winthrop Publishers, 1979, 274 p.

Mayer N. Zald, John D. McCarthy, *Social Movements in an Organizational Society* [1987], New Brunswick, Transaction Books, 2009, 435 p.

Kate Zernike, Megan Thee-Brenan, « Poll Finds Tea Party Backers Whealthier and More Educated », *New York Times*, 14 Avril 2010.

Howard Zinn, *Une histoire populaire des États-Unis. De 1492 à nos jours* [1980], tr. fr. Frédéric Cotton, Marseille, Agone, 2003, 811 p.

http://clerk.house.gov/member_info/electionInfo/2010election.pdf

http://depts.washington.edu/uwiser/Obama_facts.pdf

http://larouchepac.com

http://www.freedomworks.org/

http://www.gopmom.com/

http://www.grassfire.com/252/petition.asp

http://www.patriotactionnetwork.com/

http://www.peteseeger.net/HUAC.htm

http://www.rollingstone.com/music/news/ted-nugent-threatens-to-kill-barack-obama-and-hillary-clinton-during-vicious-onstage-rant-20070824

http://www.teaparty.org/

http://www.teapartyexpress.org/

http://www.teapartynation.com/

http://www.teapartypatriots.org/

http://www.youtube.com/watch?v=OLsKt4O4Yw8

Sur l'antisémitisme et le complot juif ;

Damien Amblard, *Le fascisme américain et le fordisme* [2007], Paris, Berg International, 2007, 222 p.

Anonyme (Nikolaï Golejewski), « The Jewish Peril : A Distrurbing Pamphlet. A Call for Enquiry », *Times*, 8 mai 1920.

Kevin Begos, Danielle Deaver, John Railey, Scott Sexton, *Against Their Will* [2008], Apalachicola, Gray Oak Books, 2012, 244 p.

Herman Bernstein, *The Truth about "The Protocols of Zion" : A Complete Exposure* [1935], New York, Covic Friede, 1971, 397 p.

Susan Canedy, *America's Nazis : A Democratic Dilemma. A History of the German American Bund* [1990], Mountain View, Markgraf Publications Group, 1990, 251 p.

John S. Curtiss, *An Appraisal of the Protocols of Zion* [1942], New York, Columbia Press University, 1942, 117 p.

Christian Delacampagne, *Une histoire du racisme* [2000], Paris, Le livre de Poche, 2000, 288 p.

Cesare G. Demichelis, « Les Protocoles des Sages de Sion », *Cahiers du monde russe : Russie, Empire russe, Union soviétique, États indépendants*, Vol. 38, N° 3, 1997, pp. 263-305.

Ignatus Donnelly, *Caesar's Column. A Story of the Twentieth Century* [1890], Teddington, The Echo Library, 2007, 204 p.

Ignatus Donnelly, *St Paul Reprsentative*, 5 Septembre 1894, p. 12.

François Duprat, Alain Renault, *Les Fascismes américains (1920-1944)* [1976], Paris, Déterna Éditions, 2010, 319 p.

Raoul Girardet, *Mythes et mythologies politiques* [1986], Paris, Seuil, 1986, 210 p.

Julien Giry, « L'émergence et l'utilisation du style paranoïaque comme "réponse savante" à la remise en question radicale du consensus libéral au sein des démocraties politiques occidentales. Approche croisée France - États-Unis », *Les sciences sociales face au complot*, Paris, Panthéon-Sorbonne, 27 Septembre 2013.

Alain Gresh, *Israël, Palestine. Vérités sur un conflit* [2002], Paris, Fayard, 2002, 220 p.

Serge Halimi, « Le "populisme" voilà l'ennemi », *Mots*, N° 55, Juin 1998 pp. 115-121.

Oscar Handlin, « American Views of the Jew at the Opening of the Twentieth Century », *Publications of the American Jewish Historical Society*, Juin 1951, pp. 323-344.

Oscar Handlin, *Adventure in Freedom : Three Hundred Years of Jewish Life in America* [1954], New York, McGraw-Hill, 1954, 282 p.

John Higham, « Antisemitism in the Gilden Age : A Reinterpretation », *The Mississippi Valley Historical Review*, Vol. 43, N° 4, 1957, pp. 559-578.

Richard Hofstadter, *The Age of Reform* [1955], New York, Vintage Book, 1960, 330 p.

Gustav Ichheiser, « The Jews and Antisemitism », *Sociometry*, Vol. 9, N° 1, 1946, pp. 92-108.

Jeff Insko « ZOG » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, p. 758.

Stetson Kennedy, *Introduction à l'Amérique raciste* [1955], tr. fr. René Guyonnet, Paris, l'Aube, 2010, 337 p.

Ralph Keysers (dir.), *Der Stürmer. Instrument de l'idéologie nazie. Une analyse des caricatures d'intoxication* [2012], Paris, L'Harmattan, 2012, 371 p.

Albert Kahn, *Haute Trahison* [1952], tr. fr. Anne-Marie Marchand, Paris, EFR, 1952, 476 p.

« Les juifs qui dominent la France », *Le National Radical*, N° 16, Juin, Juillet, Août 2010, pp. 3-8.

Marie-Anne Matard-Bonucci, « L'image, figure majeure du discours antisémite », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, Vol. 72, N° 72, 2001, pp. 27-40.

Pierre Mélandri, « La rhétorique populiste aux États-Unis », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, Vol. 56, N°56, 1997, pp. 184-200.

Mihail Men'sikov, « Complots contre l'humanité », *Novoe vremja*, 7 Avril 1902.

Léon Poliakov, *La causalité diabolique. Essai sur l'origine des persécutions* [1980], Paris, Calmann-Lévy, 1980, 247 p.

Norman Pollack, « Hofstadter on Populism. A critique of *The Age of Reform* », *The Journal of Southern History*, Vol. 36, N° 4, 1960, pp. 478-500.

Norman Pollack, « The Myth of Populist Anti-Semitism », *The American Historical Review*, Vol. 68, N° 1, 1962, pp. 76-80.

Norman Pollack, « Handlin on Anti-Semitism : A Critique of "American Views of the Jew" », *The Journal of American History*, Vol. 51, N° 3, 1964, pp. 391-403.

Zénaïde Alexeïevna Ragozin, « Russian Jews and the Gentiles », *Century Mercury*, Vol. 23, 1882, pp. 905-920.

N. W. Rogers, *What Price the Federal Reserve ? Read the Protocols of the Elders of Zion and Understand the New Deal* [1938], New York, Deutscher Weckruf und Beobachter, 1938, 7 p.

Johanna Schoen, *Choice and Coercition : Birth Control, Sterilization, and Abortion in Public Health and Welfare* [2005], Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2005, 384 p.

Donald S. Strong, *Anti-Revolutionary, Antisemitic Organizations in the United-States Since 1933* [1942], Chicago, University of Chicago Press, 1979, 12 p.

Pierre-André Taguieff, *Les Protocoles des Sages de Sion : faux et usages d'un faux* [1992] Paris, Fayard et Berg International, 2004, 489 p.

Pierre-André Taguieff, *L'imaginaire du complot mondial. Aspects d'un mythe moderne* [2006], Paris, Mille et une nuits, 2010, 215 p.

Pierre André Taguieff, *Court traité de complotologie* [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, 436 p.

Emmanuel de Waresquiel (dir.), *Le siècle rebelle. Dictionnaire de la contestation au XXe siècle* [2004], Paris, Larousse, 2004, 1344 p.

http://www.davidduke.com/

http://www.jewwatch.com/

Partie 3 : Les fondements d'une culture politique et populaire du complot conspirationniste

Sur le radicalisme anti-étatiste aux États-Unis.

Gabriel Almond, Sidney Verba (dir.), *The Civic Culture : Political Attitudes and Democracy in Five Nations* [1963], New York, SAGE Publications, 1989, 392 p.

Sébastien Caré, *La pensée libertarienne : genèse, fondements et horizons d'une utopie libérale* [2009], Paris, PUF, 2009, 350 p.

Gilles Châtelet, *Vivre et penser comme des porcs, de l'incitation à l'envie et à l'ennui dans les démocraties-marchés* [1999], Paris, Exils, 2007, 144 p.

Noam Chomsky, *Comprendre le pouvoir Tome II* [2006], tr. fr. Hénène Hiessler, Paris, Aden, 2006, 217 p.

Daniel Colson, *Petit lexique philosophique de l'anarchisme* [2001], Paris, Le Livre de Poche, 2008, 378 p.

David Faber, Jeff Roche (dir.), *The Conservatives Sixties* [2003], New York, Peter Long Publishing, 2003, 211 p.

David Friedman, *Vers une société sans État* [1973], tr. fr. Françoise Liégeois, Paris, Les Belles Lettres, 1992, 397 p.

J. J. Hensely, « Sheriff Joe Arpaio : 20 Years of Controversies and Successes », *The Arizona Republic*, 18 Décembre 2011.

Romain Huret (dir.), *Les conservateurs Américains se mobilisent. L'autre culture contestataire* [2008], Paris, Autrement, 2008, 163 p.

André Kaspi, *États-Unis 1968, L'année des contestations* [1988], Paris, André Versailles Éditeur, 2008, 166 p.

John Locke, *Second traité du gouvernement* [1690], tr. fr. Jean-Fabien Spitz assist. Christian Lazzeri, Paris, PUF, 1994, 384 p.

Roger Martin, *Amerikkka* [1995], Paris, Calmann-Levy, 1995, 288 p.

Antoine Maurice, *L'Amérique en valeurs* [1997], Bruxelles, Éditions Complexe, 1997, 162 p.

Lisa McGirr, *Suburban Warriors : The Origins of the New American Right. Politics and Society in Twentieth Century America* [2002], Princeton, Princeton University Press, 2002, 416 p.

Robert Nozick, *Anarchy, State and Utopie* [1974], New York, Basic Books, 1977, p 442.

Robert R. Palmer, *The Age of Democratic Revolution : A political history of Europe and America, 1760 – 1800. Tome I: The Challenge* [1959], Princeton, New Jersey, Princeton University Press, 1989, 534 p.

John G. A. Pocock, *The Ancient Constitution and the Feudal Law : a study of English Historical Thought in the Seventeenth Century* [1957], Cambridge, Cambridge University Press, 424 p.

Pierre Sicard, *Les partis et la vie politique aux États-Unis* [2012], Paris, Armand Colin, 2012, 223 p.

Lysander Spooner, *No Treason – The Constitution of No Authority* [1870], Whitefish, Kessinger Publishing, 2010, 36 p.

Lysander Spooner, *Outrage à chef d'État* [1991], tr. fr. Jeannie Carlier, Paris, Les Belles Lettres, 1991, 204 p.

http://doctorjamespwickstrom.blogspot.com/

http://posse-comitatus-usa.blogspot.com/

http://www.nizkor.org

Sur les Hélicoptères Noirs.

Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Vision in Contemporary America* [2003], Berkeley, University of California Press, 2003, 243 p.

Fred Blahut, « The OMEGA File : The FEMA », *The Spotlight*, 4 octobre 1998.

Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, 187 p.

Richard Donner, *Conspiracy Theory* [1997], New York, Warner Bros, 1998, 135 min.

James Harrer, « Reagan Orders Concentration Camps », *The Spotlight*, 23 avril 1984, pp. 1-3.

Jim Keith, *Black Helicopters over America : Strikeforce for the New World Order* [1994], Atlantic Books, 1995, 154 p.

Jim Keith, *Black Helicopters II : The End Game Startegy* [1997], Lilburn, Géorgie, Illuminet Press, 1999, 205 p.

George Michael, *Willis Carto and the American Far Right* [2008], Gainesville, University Press of Florida, 2008, 336 p.

Darren J. Mulloy « Oklahoma Ciry Bombing » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 553-557.

Darren J. Mulloy « Waco » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 717-719.

William Pabst, *Concentration Camp Plan for Us Citizens,* 24 p. http://ethosworld.com/library/Pabst-Concentration-Camp-Plans-for-U.S.-Citizens.pdf

Cathy O'Brien, Mark Phillips, *Trance-Formation of America* [1995], Guntersville, Reality Marketing, Incorporated, 2005, 256 p.

Daniel Sheehan, *Conspiracy Theories and the UFO Phenomenon* http://www.youtube.com/watch?v=wNi3uSgG3k

Sur la conspiration d'Aaron Burr

Thomson Gale, « Aaron Burr and the Definition of Treason », *American Eras*, 8 Vols, Gale Research, 1997-1998. Student Resource Center, 24 octobre 2005.

Alain Goldschläger, Jacques-Charles Lemaire, *Le complot judéo-maçonnique* [2005], Bruxelles, Éditions Labor, 2005, 90 p.

Christopher Hodapp, Alice Von Kannon, *Conspiracy Theories & Secret Societies For Dummies* [2008], Hoboken, New Jersey, Wiley, 2008, 362 p.

Lyndon LaRouche, *So, You Wish to Learn All about Economics?* [1984], New York, New Benjamin Franklin House, 1984, 192 p.

Nicolas Machiavel, *Discours sur la première décade de Tite-Live* [1531], tr. fr. Toussaint Guiraudet, Paris, Bibliothèque Berger-Levrault, 1980, 372 p.

Sur le scandale du Watergate.

John Andrew, *Power to Destroy : The Political Use of the IRS from Kennedy to Nixon* [2002], New York, Ivan R. Dee, Inc, 2002, 385 p.

Jean Gicquel, Jean-Eric Gicquel, *Droit constitutionnel et institutions politiques* [1965], Paris, Monchrétien, 2005, 790 p.

Romain Huret, *De l'Amérique ordinaire à l'État secret. Le cas Nixon* [2009], Paris, Les Presses de Sciences Po, 2009, 322 p.

André Kaspi, *Le Watergate* [1983], Bruxelles, Éditions Complexes, 1983, 179 p.

Timothy B. Lee, « Everything you need to know about the NSA's phone records scandal », *Washington Post*, 6 Juin 2013.

Kathryn S. Olmsted, *Real Enemies. Conspiracy Theories and American Democracy, World War I to 9/11* [2009], New York, Oxford University Press, 2009, 320 p.

Hervé Rayner, *Dynamique du scandale. De l'affaire Dreyfus à Clearstream* [2007], Paris, Le Cavalier Bleu, 2007, 143 p.

Tom Wicker, *One of Us, Richard Nixon and the American Dream* [1991], New York, Random House, 2005, 731 p.

http://www.presidency.ucsb.edu/data/turnout.php

Sur l'anti-intellectualisme aux États-Unis

Charles Francis Adams, *An Autobiography* [1916], Boston, BiblioBazaar, 2008, 288 p.

Anonyme, « Why I Never Hire Brilliant Men », *American Magazine*, Vol. 98, 1924, p. 122.

George C. Baker Jr, *An Introduction to the History of Early New England Methodism, 1789-1839* [1941], New York, Durham ed, 2007, 152 p.

Howard Becker, *Outsiders* [1963], tr. fr. Jean-Pierre Briand, Jean-Michel Chapoulie, Paris, Métailié, 1985, 248 p.

Pierre Bourdieu, *La noblesse d'État : grandes écoles et esprit de corps* [1989], Paris, Les Éditions de Minuit, 1989, 568 p.

Gamaliel Bradford, *D. L. Moody : A Worker in Souls* [1927], Bradford, Bradford Press, 2007, 340 p.

Louis Bromfiled, « The Triumph of the Egghead », *The Freeman*, Vol. 3, N° 5, 1 Décembre 1952, p. 155.

Crane Brinton, *Ideas and Men. The Story of Western Thought* [1951], Cambridge, Harvard University Press, 1951, 587 p.

Matthew H. Carpenter, *Congressional Globe*, 42nd Congres, 2nd Session, 17 Février 1873, p. 1103.

Françoise Dreyfus « Les hauts fonctionnaires et la politique », *in* Antonin Cohen, Bernard Lacroix, Philippe Riutort (dir.), *Nouveau manuel de science politique* [2009], Paris, La découverte, 2009, pp. 283-296.

Clint Eastwood, *Pale Rider* [1985], New York, Warner Bros Picture, 2000, 111 min.

Arthur A. Ekrich, *The Idea of Progress in America, 1815-1860* [1944], New York, Peter Smith Publisher Inc, 1990, 305 p.

John Frankenheimer, *The Manchurian Candidate* [1963], Los Angeles, MGM Entertainment, 2004, 121 min.

Alain Garrigou, *Les Élites contre la République. Sciences Po et l'ÉNA* [2001], Paris, La Découverte, 2001, 242 p.

Colin B. Goody Koontz, *Home Mssions on the American Frontier* [1959], Caldwell, Idaho, 1959, 460 p.

Warren G. Harding, « Business Sense in Governement », *Nation's Business*, Vol. 8, 1920, p. 13.

Richard Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life* [1963], New York, Vintage Book, 1973, 432 p.

Richard J. Hooker, *The Carolina Backcountry on the Eve of the Revolution* [1953], Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1970, 344 p.

Dick Howard, *Aux origines de la pensée politique américaine* [2004], Paris, Buchet Chastel, 2004, 412 p.

Stanley Kubrick, *Docteur Folamour* [1964], Los Angeles, Columbia Pictures, 2000, 94 min.

Jacques Lagroye, Bastien François, Frédéric Sawicki, *Sociologie politique* [1991], Paris, Presses de Science Po et Dalloz, 2012, 623 p.

Robert R. La Monte, « Efficient Brains Versus Bastard Culture », *International Socialist Review*, Vol. 3, 1908, pp. 634-636.

Arthur S. Link, *Wilson, The New Freedom* [1956], Princeton, Princeton University Press, 1967, 532 p.

John A. Logan, *Congressional Globe,* 40th Congres, 3rd Session, 8 Janvier 1869, p. 265.

Mabel Dodge Luhan, *Movers and Shakers* [1939], Albuquerque, University of New Mexico, 1985, 542 p.

William G. McLoughlin, *Billy Sunday Was His Real Name* [1955], Chicago, University of Chicago Press, 1955, 325 p.

Sidney E. Mead, « Denominationalism : The Shape of Protestantism in America », *Church History*, Vol. 23, 1954, pp. 291-320.

John W. Nevin, « The Sect System », *Mercesburg Review*, Vol. 1, 1849, pp. 499-500.

Henry F. Pringle, *Theodore Roosevelt : A Biography* [1931], Whitefish, Kessinger Publishing, 2010, 456 p.

Hermann H. Remmers, Don H. Radler, *The American Teenager* [1957], Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1957, 267 p.

Isabelle Richet, « Les évangélistes dans la vie politique et sociale aux États-Unis », *Hérodote*, N° 119, 2005, pp. 9-23.

Bertrand Russell, *Science et Religion* [1935], tr. fr. Philippe-Roger Mantoux, Paris, Gallimard, 1971, 189 p.

Louis Schneider, Sanford M. Dornbusch, *Inspirational Books in America* [1958], Chicago, University of Chicago Press, 1974, p 174.

Maynard Shipley, *The War on Modern Science* [1927], New York, Alfred A. Knopf USA, 1927, 415 p.

Kevin Sieff, « Florida Pastor Terry Jones's Koran Burning has Far-Reaching Effect », *Washington Post*, 3 Avril 2011.

Leo Solt, « Anti-intellectualism in the Puritan Revolution », *Church History*, Vol. 24, 1959, pp. 306-316.

Jeffrey M. Stonecash, *Politcal Parties Matter. Realignment and the Return of Partisan Voting* [2006], Boulder, Lynne Rienner Publishers, 2006, 175 p.

Frederick Jackson Turner, *The Frontier in American History* [1893], Pontiac, Scholarly Publishing Office, 2006, 300 p.

Justin Vaïsse, *Histoire du néoconservatisme aux États-Unis* [2008], Paris, Odile Jacob, 2008, 337 p.

Loïc Wacquant, « L'ascension de l'État pénal en Amérique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 124, 1998, pp. 7-26.

John William Ward, *Andrew Jackson : Symbol for an Age* [1955], New York, Oup 10th Thus, 1963, 304 p.

Anita M. Waters, « Conspiracy Theories as Ethnosociologies. Explanation and Intention in African Americain Political culture », *Journal of Black Studies*, Vol. 28, N° 1, 1997, pp. 112-125.

Max Weber, *Le savant et le politique* [1919], tr. fr. Julien Freund, Paris, 10/18 Éditions, 1971, 186 p.

Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme* [1920], tr. fr. Jacques Chavy, Paris, Pocket, 1989, 285 p.

White House Press Release, *Remaks of the President at the Breakfast Given by Various Republican Groups of Southern California*, Los Angeles, 24 Septembre 1954.

William Allen White, *A Puritan in Babylon* [1956], New York, Simon Publications, 2001, 484 p.

William H. Whyte, *The Organization Man* [1956], Philadelphie, Anchor ed, 1956, 448 p.

Woodrow Wilson, *A Crossroad of Freedom : The 1912 Campaign Speeches of Woodrow Wilson* [1956], New Haven, John W. Davidson ed, 1956, 574 p.

Irving G. Wyllie, *The Self-made Man in America* [1954], New Brunswick, Rutgers University Press, 1966, 210 p.

http://richarddawkins.net/articles/706

Sur les sociétés secrètes

Howard Becker, *Outsiders* [1963], tr. fr. Jean-Pierre Briand, Jean-Michel Chapoulie, Paris, Métailié, 1985, 248 p.

Pascal Delwit (dir.), *Les partis politiques en France* [2014], Bruxelles, Éditions de l'Université de Bruxelles, 2014, 252 p.

Emmanuel Kant, *Les fondements de la métaphysique des mœurs* [1785], tr. fr. Victor Delbos, Paris, Le Livre de Poche, 1993, 252 p.

François Léger, *La pensée de Georg Simmel* [1989], Paris, Kimé, 1989, 347 p.

Pierre Mariel, *Les sociétés secrètes mènent le Monde* [1973], Paris, Albin Michel, 1973, 259 p.

Peter Demianovich Ouspensky, *Fragments d'un enseignement inconnu* [1947], Paris, Stock, 2003, 539 p.

Georg Simmel, « The Sociology of Secrecy and of Secret Societies », *American Journal of Sociology*, Vol. 11, N° 4, 1906, pp. 441-498.

Georg Simmel, *Secret et sociétés secrètes* [1908], tr. fr. Sibylle Muller, Paris, Circé Poche, 2009, 120 p.

Patrick Watier, *Simmel Sociologue* [2003], Paris, Circé, 2003, 192 p.

Sur les Skull & Bones.

Pierre Bourdieu, *La noblesse d'État. Grandes écoles et esprit de corps* [1989], Paris, Les Éditions de Minuit, 1989, 569 p.

George W. Bush, *Avec l'aide de dieu* [2000], tr. fr. Sylvie Kleiman-Lafon et Michèle Garène, Paris, Odile Jacob, 2008, 314 p.

Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, 187 p.

Rob Cohen, *The Skulls, société secrète* [2000], Los Angeles, Universal Studios, 2006, 107 min.

Alain Garrigou, *Les Élites contre la République. Sciences Po et l'ÉNA* [2001], Paris, La Découverte, 2001, 242 p.

Matt Groening, « Homer le Grand », *Les Simpson* [1995], Los Angeles, 20th Century Fox, 2005, Saison 6, Épisode 12, 25 min.

Christopher Hodapp, Alice Von Kannon, *Conspiracy Theories & Secret Societies For Dummies* [2008], Hoboken, Wiley Publishing, 2008, 362 p.

Nicolas Hubé, « Le recrutement social des professionnels de la politique » *in* Antonin Cohen, Bernard Lacroix, Philippe Riutort (dir.), *Nouveau manuel de science politique* [2009], Paris, La découverte, 2009, pp. 335-354.

Jacques Lagroye, Bastien François, Frédéric Sawicki, *Sociologie politique* [1991], Paris, Presses de Science Po et Dalloz, 2012, 623 p.

Alexandra Robbins, *Skull &Bones. La vérité sur l'élite secrète qui dirige les États-Unis* [2005], tr. fr. Bruno Drweski et Gaétane Vallifuoco, Paris, Max Milo, 2010, 255 p.

Ron Rosenbaum, « The Last Secrets of the Skull & Bones », *Esquire Magazine*, Septembre 1997. http://www.prisonplanet.com/skull_and_bones_esquire.html

Anthony C. Sutton, *America's Secret Establishment. An Introduction to the Order of Skull & Bones* [1983], Walterville, Trine Day, 2002, 219 p.

http://ia700304.us.archive.org/21/items/AmericasSecretEstablishmentOrderOfSkullbones/AmericasSecretEstablishmentOrderOfSkullbones.pdf

http://secretebase.free.fr/complots/organisations/skull/skull.htm

http://www.nouvelordremondial.cc/skull-bones/

http://www.voltairenet.org/article14367.html

Sur le Club des Bohémiens.

Lara Adair, « The Chosen Few », *The San Francisco Chronicle*, 18 Juillet 2004, p.1.

Didier Anzieu, Jacques-Yves Martin, *La dynamique des groupes restreints* [1994], Paris, PUF, 2007, 397 p.

G. William Domhoff, *The Bohemian Grove and Other Retreats : A Study in Ruling-Class Cohesiveness* [1974], New York, Harper & Row, 1974, 250 p.

G. William Domhoff, « Social Clubs Policy-planning Grups and Corporations : A Network Study of Ruling-class Cohesiveness », *The Insurgent Sociologist*, Vol. 5, N° 3, 1975, p. 178.

G. William Domhoff, *Who Rules America ?* [1967], Columbus, McGraw Hill Higher Education, 2009, 288 p.

Mike Hanson, *Bohemian Grove. Cult of Conspiracy* [2004], Bloomington, iUniverse, 2004, 448 p.

Christopher Hodapp, Alice Von Kannon, *Conspiracy Theories & Secret Societies For Dummies* [2008], Hoboken, Wiley Publishing, 2008, 362 p.

Peter Phillips, *A Relative Advantage. Sociology of the San Francisco Bohemian Club* [1994], Thèse de doctorat en sociologie, Davis, University of California, 1994, 160 p.

http://comprendrelemonde.fr/histoire-et-faits-marquants/3380-dark-secrets-inside-bohemian-grove-par-alex-jones-sous-titre-en-francais/

http://frenzy.chez.com/bohemian.htm

http://secretebase.free.fr/complots/organisations/bohemian/bohemian.htm

http://www.fair.org/index.php?page=1489

http://www.jesus-is-savior.com/False Religions/Wicca & Witchcraft/bohemian_grove_exposed.htm

Sur les banques et les super-comités.

Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Vision in Contemporary America* [2003], Berkeley, University of California Press, 2003, 243 p.

Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, 187 p.

Christian Delacampagne, *Une histoire du racisme* [2000], Paris, Le livre de Poche, 2000, 288 p.

G. William Domhoff, « Social Clubs Policy-planning Grups and Corporations : A Network Study of Ruling-class Cohesiveness », *The Insurgent Sociologist*, Vol. 5, N° 3, 1975, p. 178.

Christopher Hodapp, Alice Von Kannon, *Conspiracy Theories & Secret Societies For Dummies* [2008], Hoboken, New Jersey, Wiley, 2008, 362 p.

David Icke, *Was Hitler a Rothschild?*
http://www.bibliotecapleyades.net/sociopolitica/esp_sociopol_rothschild04.htm

Maurice Kriegel, *Les Juifs à la fin du Moyen-Age dans l'Europe méditerranéenne* [1979], Paris, Hachette, 1979, 284 p.

Françoise Ouzan, *Ces juifs dont l'Amérique ne voulait pas. 1945-1950* [1995], Bruxelles, Éditions Complexe, 1995, 186 p.

Alasdair Spark, « New World Order », *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 536-539.

http://www.cfr.org/

http://www.trilateral.org/

Sur le Ku Klux Klan.

Lee N. Allen, « The McAdoo Campaign for Presidential Nomination in 1924 », *Journal of Southern History*, Vol. 2, 1963, pp. 211-228.

Charles C. Alexander, *The Ku Klux Klan in the Southwest* [1965], Oklahoma City, University of Oklahoma Press, 1995, 288 p.

Damien Amblard, *Le fascisme américain et le fordisme* [2007], Paris, Berg International, 2007, 222 p.

Ruth Benedict, *Race : Science and Politics* [1940], New York, Modern Age Book, 1940, 274 p.

Everett Carter, « The Significance of The Birth of a Nation », *American Quarterly*, Vol. 12, 1960, pp. 347-357.

Thomas F. Dixon Jr., *The Clansman : An Historical Romance of the Ku Klux Klan* [1905], Londres, BiblioLife LLC, 2009, 392 p.

François Duprat, Alain Renault, *Les Fascismes américains (1920-1944)* [1976], Paris, Déterna Éditions, 2010, 319 p.

David W. Griffith, *The Birth of a Nation* [1915], Londres, Eureka Entertainment, 2000, 190 min.

Merle Haggard, « Okie From Muskogge », *Okie From Muskoggee*, New York, Capitol Records, 1969, Piste 1, 2,42 min.

Adolf Hitler, *Mein Kampf* [1924], Londres, Hurst and Blackett LTD, 1939, 409 p.

André Kaspi, *Les États-Unis au temps de la prospérité* [1980], Paris, Hachette, 1994, 345 p.

Claude Lévi-Strauss, *De près et de loin* [1988], Paris, Odile Jacob, 1988, 269 p.

William P. Randel, *Le Ku Klux Klan* [1965], tr. fr. Marie Tadié, Paris, Albin Michel, 1966, 247 p.

Lynyrd Skynyrd, « Sweet Home Alabama », *Second Helping*, Nashville, MCA Records, 1973, Piste 1, 4,45min.

The Band, « The Night They Drove Old Dixie Down », *The Band*, New York, Capitol Records, 1969, Piste 3, 3,33 min.

Bernard Weisberg, « The Dark and Bloody Ground of Reconstruction Historiography », *Journal of Southern History*, Vol. 25, N° 4, 1959, pp. 425-447.

Sur la John Birch Society.

Bob Dylan, « Talkin' John Birch Paranoid Blues » [1962], *The Bootleg Series Vol 1-3*, New York, Columbia Records, 1991, Disque 1, Piste 16, 4,25 min.

Richard Hofstadter, « The Paranoid Style in American Politics », *Harper's Magazine*, Novembre 1964, pp. 77-86.

Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.

Jacques Rummelhardt, *La John Birch Society, fer de lance de l'anti-communisme américain* [1964], Paris, Dalloz, 1964, 68 p.

Robert Welch, *The Road to Salesmanship* [1941], New York, The Ronald Press Company, 1941, 95 p.

Robert Welch, *The Blue Book.* [1959], Belmont, Massachusetts, JBS Press, 1992, 119 p.

Sean Wilentz, « Confounding Fathers : The Roots of Tea Party's Cold War », *The New Yorker*, 18 Octobre 2010.

http://www.jbs.org

http://www.thenewamerican.com/index.php/usnews/politics/6676-socialists-unions-plotting-illegal-strike-in-wisconsin

Sur les mafias

Daniel Bell, « Crime as un American Way of Life », *The Antioch Review*, Vol. 13, 1953, pp. 131-154.

Daniel Bell, « The Myth of the Cosa Nostra », *The New Leader*, Vol. 26, 23 Décembre 1963, pp. 12-15.

Lee Bernstein, « Mafia » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 451-453.

Ruth Bordin, *Woman and Temperance: The Quest for Power and Liberty, 1873-1900* [1981], Philadelphie, Temple University Press, 1981, 221 p.

Clotilde Champeyrache, *Sociétés du crime. Un tour du monde des mafias* [2007], Paris, CNRS éditions, 2007, 432 p.

Francis Ford Coppola, *Le Parrain* [1972], Los Angeles, Paramount Pictures, 2008, 170 min.

Francis Ford Coppola, *Le Parrain 2* [1974], Los Angeles, Paramount Pictures, 2008, 194 min.

Donald R. Cressey, « The Structure and Functions of Criminal Syndicates », *Task Force Report Organized Crime*, Washington, Appendice A, 1967, pp. 25-60.

Donald R. Cressey, *Theft of the Nation* [1969], New York, AldineTransaction, 2008, 393 p.

Jed Dannenbaum, « The Origins of Temperance Activism and Militancy among American Women », *The Journal of social History*, Vol. 14, N° 2, 1981, pp. 235-252.

Bob Dylan, « Joey », *Desire* [1975], New York, Columbia Records, 2003, Piste 6, 11.05 min.

David W. Griffith, *The Musketeers of Pig Alley* [1912], New York, General Film Compagny, 1912, 17 min.

Christopher Hodapp, Alice Von Kannon, *Conspiracy Theories & Secret Societies For Dummies* [2008], Hoboken, Wiley Publishing, 2008, 362 p.

J. Edgard Hoover, *The Challenge of Crime in a Free Society* [1967], Washington, Bureau des Éditions Gouvernementales, 1967, 342 p.

Francis A. J. Ianni, *Des affaires de famille. La Mafia à New York* [1972], tr. fr., Georges Magnane, Paris, Terre Humaine, 1981, 312 p.

André Kaspi, *Les États-Unis au temps de la prospérité* [1980], Paris, Hachette, 1994, 345 p.

Michele Pantaleone, *Mafia et politique* [1962], tr. fr. A. M. Cabrini, Paris, Gallimard, 1965, 288 p.

Robert E. Park et Herbert A. Miller, *Old World Traits Transplanted* [1921], New York, Ayer Co Pub, 1964, 336 p.

Talcot Parsons, *The Social System* [1951], Londres, Routledge, 1991, 575 p.

Giuseppe Pietré, *Usi e costumi e pregiuidizi del popolo siciliano* [1889], Palerme, Nabu Press, 2010, 430 p.

Donald Pitkin, *Land Tenure and Familly Organization in an Italian Village* [1954], Cambridge, Harvard Press University, 1954, p. 114.

Donald Pitkin, « Land Tenure and Familly Organization », *Human Organization*, Vol. 18, 1960, pp. 169-173.

Francesco Rosi, *Main basse sur la ville* [1963], Paris, Éditions Montparnasse, 2008, 96 min.

Ian R. Tyrrell, *Woman's World/Woman's Empire : The Woman's Christian Temperance Union in International Perspective, 1880-1930* [1991], Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1991, 381 p.

Max Weber, *Économie et société. Tome 1* [1921], tr. fr. Julien Freund, Paris, Plon, 1971, 650 p.

Sur le conspirationnisme en Italie

Gius Gargiulo, Otmar Seul (dir.), *Terrorismes : l'Italie et l'Allemagne à l'épreuve des années de plomb (1970-1980)* [2008], Paris, Michel Houdiard éditeur, 2008, 349 p.

Hervé Rayner, *Les scandales politiques, L'opération « Mains propres » en Italie* [2005], Paris, Michel Houdiard Éditeur, 2005, 476 p.

Sur la sociologie des médias

Olivier Blondeau, *Devenir média. L'activisme sur internet, entre défection et expérimentation* [2007], Paris, Éditions Amsterdam, 2007, 390 p.

Pierre Bourdieu, *Sur la télévision* [1996], Paris, Liber – Raison d'agir, 1996, 95 p.

Sarah Finger, Michel Moatti, *L'effet médias. Pour une sociologie critique de l'information* [2010], Paris, L'Harmattan, 2010, 250 p.

Alain Garrigou, « "*C dans l'air*", un exemple de propagande », *Les blog du Diplo*, 20 Mai 2001. http://blog.mondediplo.net/2011-05-20-C-dans-l-air-un-exemple-de-propagande

François Huyghe, *Comprendre le pouvoir stratégique des médias* [2005], Paris, Eyrolles, 2005, 227 p.

http://www.gallup.com/poll/142133/confidence-newspapers-news-remains-rarity.aspx

http://www.tns-sofres.com/_assets/files/2011.02.08-baro-media.pdf

Sur internet et conspirationnisme:

Gur Bligh, « Extremism in the Electoral Arena : Challenging the Myth of American Exceptionalism », *Brigham Young University Law Review*, 2008, pp. 1367-1440.

Tyler Bridges, *The Rise of David Duke* [19895], Oxford, *University of Mississippi Press*, 1998, 300 p.

Bernard Bourdeix, *Le grand livre des conspirations* [2009], Paris, Fetjaine, 2010, 346 p.

Philippe Corcuff, « "Le complot" ou les mésaventures tragi-comiques de "la critique" », *Mediapart*, 19 Juin 2009.

Gil Delannoi, « Anthony Giddens. Les conséquences de la modernité », *Revue française de science politique*, N°5, 1995, pp. 882-885.

Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité* [1991], tr. fr. Olivier Meyer, Paris, L'Harmattan, 2004, 192 p.

Marc S. Granovetter, « The Strength of Weak Ties », *American Journal of Sociology*, Vol. 78, N° 6, 1973, pp. 1360-1380

Matt Greenop, « Facebook – The CIA Conspiracy », *The New Zeland Herald*, 8 Août 2007.

Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.

Pamela Messi, « Big Brother : la surveillance de la population », *Les tribunes de la santé*, N° 29, Hiver 2010, pp. 69-74.

Jean-Pierre Muzeau, « Vous avez dit démolition contrôlée ? », *Science et pseudo-sciences*, Hors série, N° 296, Juin 2011, pp. 38-41.

Trey Parker, « You Have 0 Friends », *South Park* [2010], Paris, TF1 Vidéo, 2011, Saison 14, Épisode 4, 21;45 min.

Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie* [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, 436 p.

Emmanuel Taïeb, « Persistance de la rumeur. Sociologie des rumeurs électroniques », *La découverte Réseaux*, N° 106, 2001-2002, pp. 231-271.

David P. Weimann, « Internet » *in* Peter Knight (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 347-349.

http://www.amazon.fr/

http://www.america.gov/conspiracy_theories.html

http://www.archive.org/

http://www.ae911truth.org/en.html

http://www.archive.org/

http://www.conspiracyarchive.com/

http://www.conspiracywatch.info/

http://www.dailymotion.com/fr

http://www.dailymotion .com/video/xd28lg_facebook-des-liens-avec-la-cia-fran_webcam

http://www.davidduke.com/

http://www.davidicke.com/

http://www.debunking911.com/

http://educate-yourself.org/

http://www.endtime.com/

http://en.wikipedia.org/wiki/Conspiracy_theory

http://frenzy.chez.com/

http://www.high-search-engine-ranking.com/GoogleConspiracyTheoryAliveAndWell.htm

http://www.hoaxbuster.com/

http://www.hoaxbusters.org/

http://www.infowars.com/

http://www.infowarsshop.com/

http://indypeer.org/show_file_page.php?file_id=265

http://www.jameswickstrom.com/

http://www.jesus-is-savior.com/

http://www.jfk-assassination.de/index.php

http://www.jfkpage.com/

http://larouchepac.com/

http://lyndonlarouche.org/

http://www.nouvelordremondial.cc/
http://newworldorder.org/

http://www.overlordsofchaos.com/

http://www.realestatewebmasters.com/blogs/spoken-gently/7189/show/

http://torrentscan.com/fr/

http://www.realconspiracytheories.com/category/google/

http://www.realconspiracytheories.com/facebook-ceo-doesnt-believe-in-privacy-141/

http://www.realconspiracytheories.com/facebook-like-button-links-every-page-you-visit-to-your-person information-158/

http://www.realconspiracytheories.com/facebook-privacy-issues-cia-tentacles-and-datamining-91/

http://www.realconspiracytheories.com/facebook-visitor-tracking-131/

http://www.reopen911.info/

http://rt.com/news/richard-stallman-free-software-875/

http://www.rue89.com/desintox-11-septembre

http://secretebase.free.fr/secretebase.htm

http://www.snopes.com/

http://torrentscan.com/fr/

http://www.truthmove.org/

http://www.trutv.com/conspiracy/in-the-shadows/facebook/gallery.html?curPhoto=1

http://www.youtube.com/

http://www.youtube.com/watch?v=hFVi4qbN2jM

http://www.youtube.com/watch?v=ghh2G7adN8E

http://www.youtube.com/watch?v=FZH-Pm5XtoI

http://www.youtube.com/watch?v=JH9VNJZ-R2M

http://911courage.org/

http://www.911dust.org/

http://911nwo.info/

http://www.911proof.com/

http://www.911truth.org/

Sur la rhétorique du complot chez Patrick Buchanan:

Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Vision in Contemporary America* [2003], Berkeley, University of California Press, 2003, 243 p.

Ruth Benedict, *Race : Science and Politics* [1940], New York, Modern Age Book, 1940, 274 p.

Patrick Buchanan, *The Great Betrayl* [1998], New York, Little Brown and Company, 1998, 376 p.

Partrick Buchanan, « AP wire story: Buchanan's Positions ... In His Own Words », *Charleston Gazette*, 3 Mars 1996.

Patrick Buchanan, *The Death of the West* [2001], New York, St Martin's Press, 2002, 310 p.

Patrick Buchanan, *Where the Right Went Wrong* [2004], New York, Thomas Dunne Books, 2005, 279 p.

Patrick Buchanan, *State of Emergency* [2006], New York, Thomas Dunne Books, 2007, 288 p.

Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, p. 11.

G. William Domhoff, *Who Rules America ?* [1967], Columbus, McGraw Hill Higher Education, 2009, 288 p.

Éric Fassin, « Homosexualité et mariage aux États-Unis », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 125, 1998, pp. 63-73.

Serge Halimi, « Le "populisme" voilà l'ennemi », *Mots*, N° 55, Juin 1998 pp. 115-121.

Richard Hofstadter, *Anti-intellectualism in American Life* [1963], New York, Vintage Book, 1973, 432 p.

Richard Hofstadter, *The Paranoid Style and Other Essays* [1964], Cambridge, Harvard University Press, 1996, 346 p.

Richard Hofstadter, « The Paranoid Style in American Politics », *Harper's Magazine*, Novembre 1964, pp. 77-86.

Romain Huret (dir.), *Les conservateurs Américains se mobilisent. L'autre culture contestataire* [2008], Paris, Autrement, 2008, 163 p.

Romain Huret, *De l'Amérique ordinaire à l'État secret. Le cas Nixon* [2009], Paris, Les Presses de Sciences Po, 2009, 322 p.

Jérôme Jamin, *L'imaginaire du complot. Discours d'extrême droite en France et aux États-Unis* [2009], Amsterdam, Amsterdam University Press, 2009, 342 p.

Édouard Lambert, *Le gouvernement des juges et la lutte contre la législation sociales aux États-Unis. L'expérience américaine du contrôle judiciaire de la constitutionnalité des lois* [1921], Paris, Nabu Press, 2011, 288 p.

Pierre Mélandri, « La rhétorique populiste aux États-Unis », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, Vol. 56, N° 56, 1997, pp. 184-200.

Martell Teasley, Edgar Tyson, « Cultural Wars and the Attack on Multiculturalism : An Afrocentric Critique », *Journal of Black Studies*, Vol. 37, N° 3, 2007, pp. 390-409.

David L. Weakliem, « A New Populism? The Case of Patrick Buchanan », *Electoral Studies*, Vol. 20, N° 3, 2001, pp. 447-461

Charles Wright Mills, *L'élite au pouvoir* [1956], tr. fr. André Chassigneux, Paris, Agone, 2012, 612 p.

http://buchanan.org/

Sur les séries télévisées conspirationnistes *X-files* et *Invisble Man*:

Gordon B. Arnold, *Conspiracy Theory in Film, Television and Politics* [2008], Westpor, Praeger Publishers, 2008, 189 p.

Rob Brownman, *The X-Files, Le film* [1998], Los Angeles, 20th Century Fox, 2002, 118min.

Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, 187 p.

Jérôme Fritel, « Entre scepticisme et crédulité : paroles de X-fans », *L'événement du jeudi*, 28 Août – 3 Septembre 1997, p. 15.

Erich Goode, « Why Was The X-Files So Appealing ? », *Skeptical Inquirer*, Vol. 26, N° 5, Septembre-Octobre 2002, pp. 48-50.

David Lavery, « The X-Files » *in* Peter Kinght (dir.), *Conspiracy Theories in American History : An Encyclopedia* [2003], Santa Barbara, ABC-Clio, 2003, pp. 743-745.

Laura Otis, « Selective Exposure to the Film *Close Encounters* », *Journal of Psychology*, N° 101, 1979, pp.293-295.

Jean-Bruno Renard, « Le public de science-fiction », *Science-fiction*, N° 5, 1985, pp. 138-165.

Jean-Bruno Renard, *Les extra-terrestres : une nouvelle croyance religieuse* [1988], Paris, Éditions du Cerf, 1988, 215 p.

Jean-Bruno Renard, « Science-fiction et croyance », *Sociétés*, Vol. 3, N° 113, 2011, pp 19-27.

Sylvie Thiéblement-Dollet, « Les extraterrestres dans les médias », *Communication et langages*, N° 115, 1998, pp. 39-51.

Sur la conspiration expliquée adolescents:

Michael Baignent, Richard Leigh, Henry Lincoln, *L'énigme Sacrée* [1982], tr. fr. Hubert Tézenas, Paris, Pygmalion, 2004, 444 p.

Michael Barkun, *A Culture of Conspiracy : Apocalyptic Vision in Contemporary America* [2003], Berkeley, University of California Press, 2003, 243 p.

Jean-Jacques Bedu, *Les sources secrètes de Anges & Démons* [2005], Monaco, Éditions du Rocher, 2005, 246 p.

Jean-Jacques Bedu, *Les sources secrètes du Da Vinci Code* [2005], Monaco, Éditions du Rocher, 2005, 335 p.

Antony Beevor, « La fiction et les faits. Périls de la faction », *Le débat*, N° 165, Vol. 3, 2011, pp. 26-40.

Dan Brown, *Anges & Démons* [2000], tr. fr. Daniel Roche, Paris, Jean Claude Lattès, 2005, 620 p.

Dan Brown, *Da Vinci Code* [2003], tr. fr. Daniel Roche, Paris, Jean Claude Lattès, 2011, 745 p.

Véronique Campion-Vincent, *La société parano. Théories du complot, menaces et incertitudes* [2007], Paris, Petite Bibliothèque Payot, 2007, 187 p.

Véronique Campion-Vincent, Jean-Bruno Renard, *De source sure : nouvelles rumeurs aujourd'hui* [2002], Paris, Payot, 2002, 383 p.

Xavier Cheneseau, *L'anti Da Vinci Code* [2006], Paris, Granchers, 2006, 154 p.

Mark Fenster, Conspiracy Theories : Secrecy and Power in American Culture [1999], Minneapolis, University of Minnesota Press, 2008, 400 p.

Antonio Gramsci, *Cahiers de Prison. Tome 1* [1978], tr. fr. Monique Aymard, Françoise Bouillot, Paris, Gallimard, 1996, 720 p.

Brian L. Keeley, « Of Conspiracy Theories », *The Journal of Philosophy*, Vol. 96, N° 3, Mars 1999, pp. 109-126.

Christine Montalbetti, « Fiction, réel, référence », *Littérature*, N° 123, 2001, pp. 44-55.

Pierre Nora, « Histoire et roman, où passent les frontières ? », *Le Débat*, Vol. 3, N° 165, 2011, pp. 6-12.

Gérard de Sède, *L'or de Rennes ou la vie insolite de de Bérengerv Saunière, curé de Rennes-le-Château* [1967], Paris, Julliard, 1968, 185 p.

Bernard Sesbouë, « L'affaire *Da Vinci Code*. Pour un premier bilan », *Études*, Tome 405, 2006, pp. 79-86.

Pierre-André Taguieff, *La foire aux Illuminés. Ésotérisme, théories du complot, extrémisme* [2005], Paris, Mille et une nuits, 2005, 612 p.

Pierre-André Taguieff, *L'imaginaire du complot mondial. Aspects d'un mythe moderne* [2006], Paris, Mille et Une nuits, 2010, 215 p.

http://www.ekklesia.co.uk/content/news_syndication/article_060516davinci.shtml

http://www.portail-rennes-le-chateau.com/l-or-de-rennes.html

http://www.sjgames.com/illuminati/index.html

http://www.sjgames.com/illuminati/img/illuminati_cards.txt

http://www.sjgames.com/illuminati/img/illuminati_rules.pdf

http://www.sjgames.com/inwo/

Conclusion Générale :

Michel Barkun, *A Culture of Conspiracy. Apocalyptic Visions in Contemporary America* [2003], Los Angeles, University of California Press, 2013, 243 p.

Didier Bonvin, *les théories du complot envahissent le web. Du 11 Septembre à Wikileaks : l'ère du doute* [2011], Lausanne, Faure, 2011, 157 p

Bernard Bourdeix, *Le grand livre des conspirations* [2009], Paris, Fetjaine, 2010, 346 p.

Jean-Luc Caradeau, *La théorie du grand complot mondial* [2012], Escalquens, Editions trajectoires, 2012, 224 p.

Olivier Dard, « mythologies conspirationnistes et figures du discours antipatronal », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, Vol. 2, N° 114, 2012, pp. 136-151.

Eric Decouty, « Copé s'enfonce dans la théorie du complot », *Libération*, 27 Février 2014.

Cécile Dehesdin, « Comment enseigne-t-on le 11-Septembre aux élèves français? », *Slate*, 11 Septembre 2013.

David Doucet, « l'affaire DSK, un "troussage de domestique" ? Kahn s'excuse », *L'express*, 19 Mai 2011.

Pascal Durant, « Culture populaire, culture de masse ou culture de mass-média ? Autour de cinq thèses moins une d'Antonio Gramsci », *Quaderni*, N° 57, 2005, pp.73-83.

Caroline Fourest, « Les réseaux de l'extrême – Les obsédés du complot », *France 5*, 5 Février 2013, 52 min.

Roger Garaudy, *Les Mythes fondateurs de la politique israélienne* [1995], Paris, Samiszdat, 1996, 277 p.

Marcel Gauchet, « Le démon du soupçon », *Les collections de l'histoire*, N° 33, 2006, pp. 60-67.

Flora H., Damien H., « Monsieur, vous dites ça parce que vous êtes un Illuminati », *Rue89*, 10 mai 2013.

Frédérique Matonti, « Les mots pour (ne pas) le dire Viol, consentement, harcèlement : les médias face aux affaires Strauss-Kahn », *Raisons Politiques,* N° 46, Vol. 2, 2012, pp. 13-45.

Vincent Martin, « Teenage Dream », *Brain Magazine*, 15 Mars 2011.

Eric Mazet, « Liberté de Parole », *Radio Sud*, 22 Août 2011.

Dieudonné M'Bala M'Bala, *L'antisémite* [2011], Téhéran, Haft Asman Cinema Co, 2011, 95 min.

Robert Ménard, « Ménard en Liberté », *Radio Sud,* 22 Août 2011.

Élisa Mignot, « Le bac, option complot », *Le Monde*, 20 Avril 2014.

Rédaction, « Copé dénonce un complot à "trois semaine des municipales" », *le Parisien*, 28 Février 2014.

Iannis Roder, « Le jour où une élève m'a dit : "Moi, j'aime pas les juifs" », *Le Nouvel Observateur*, 5 Juillet 2012.

Georg Simmel, *Secret et sociétés secrètes* [1908], tr. fr. Sibylle Muller, Paris, Circé Poche, 2009, 120 p.

Alain Soral, *Discours de Nice*, 11 Janvier 2014. http://www.youtube.com/watch?v=y4b0DI1ZfNo

Alain Soral, *Discours de Marseille*, 12 Janvier 2014. http://www.youtube.com/watch?v=tVXU4eSytJ4

Alain Soral, *Discours de Bordeaux*, 8 Février 2014. http://www.youtube.com/watch?v=u_MHWpD7wcA

Alexandre Sulzer, « Pour une majorité de Français, DSK serait victime d'un complot », *20 Minutes*, 22 Juin 2011.

Pierre-André Taguieff, *Court traité de complotologie* [2013], Paris, Mille et une nuits, 2013, 436 p.

Bernard Tapie, « Journal Télévisé de 20H », *France 2,* 1er Juillet 2013.

Charles Tilly, *La France conteste de 1600 à nos jours* [1986], Paris, Fayard, 1986, 622 p.

Alphonse Toussenel, *Les Juifs, rois de l'époque : histoire de la féodalité financière* [1847], Paris, BiblioBazaar, 2009, 326 p.

Anita M. Waters, « Conspiracy Theories as Ethnosociologies. Explanation and Intention in African Americain Political culture », *Journal of Black Studies*, Vol. 28, N° 1, 1997, pp. 112-125.

http://publicmind.fdu.edu/2013/outthere/

http://www.egaliteetreconciliation.fr/Les-50-juifs-les-plus-influents-du-monde-7907.html

http://www.prenonslemaquis.fr/produit/kit-de-base

http://www.sanguisterrae.fr/ventes-exceptionnelles/34-beaujolais-2013.html

http://www.youtube.com/watch?v=B6TW7iKqZwc

http://www.youtube.com/watch?v=NsI0sfXdMyM

http://www.youtube.com/watch?v=w8OgxN7SHk4

http://www.youtube.com/watch?v=zXsVTty87kc

Table des matières

Introduction..... p. 1.

1°) Contextualisation et légitimation de l'étude des phénomènes conspirationnistes aux États-Unis : rappels historiques..... p. 4.
2°) Conspirationnisme, mouvements religieux radicaux et aliénation politique des phénomènes sociaux en interaction..... p. 7.
3°) Les trois piliers de la conspiration : définition et présentation du cadre traditionnel d'analyse des phénomènes conspirationnistes..... p. 13.
4°) Conspirationnisme et sociologie critique, une confusion intéressée..... p. 16.
5°) Conspirationnisme, ésotérisme et rumeur : des phénomènes connexes et interpénétrés..... p. 19.
6°) Une nouvelle grille de lecture dynamique du phénomène complotiste la caractérisation d'un *triangle conspirationniste*..... p. 24.
7°) Considérations méthodologiques : une approche pluridisciplinaire, unitaire et empirique d'essence culturaliste du phénomène conspirationniste..... p. 28.

Partie 1 : Un fait extraordinaire comme élément déclencheur des théories du complot..... p. 37.

Chapitre 1 : L'assassinat de JFK et les attentats du 11 Septembre 2001 comme référents de l'imaginaire complotiste américain. Des théories du complot au conspirationnisme..... p. 39.

I – D'un événement hors norme et inattendu à la production de la « version officielle »..... p. 39.

A – Un événement hors norme comme point de départ des théories du complot : l'assassinat de JFK et les attentats du 11 Septembre 2001..... p. 40.

B – L'enquête officielle et ses conclusions..... p. 45.

II – La réception de la « version officielle » : de l'apparition de théories du complot au conspirationnisme. L'émergence de citoyens enquêteurs et de leaders conspirationnistes..... p. 52.

A – L'émergence des premières rumeurs et théories du complot..... p. 53.

1°) les premières rumeurs et théories du complot autour de l'assassinat de John F. Kennedy..... p. 54.
2°) LIHOP/MIHOP et autres thèses alternatives autour du 11 Septembre..... p. 58.

B – Des citoyens enquêteurs « dilettantes » aux « professionnels » du conspirationnisme : la remise en cause de la « version officielle »..... p. 63.

1°) L'avènement des citoyen(ne)s enquêteur(rice)s « dilettantes » : le complot par le bas..... p. 64.
2°) La naissance de « warrenologistes » professionnels et spécialisés : la division du travail conspirationniste..... p. 69.
3°) Thierry Meyssan et le *9/11 Truth movement* : théories du complot, alter-science et conspirationnisme 2.0..... p. 78.

C – La production d'un méta-récit alternatif : des théories du complot au conspirationnisme. *Alice au pays des merveilles*, le 11 Septembre selon David Icke..... p. 94.

III – Un réinvestissement culturel par le bas, le 11 Septembre et l'assassinat de JFK dans la culture populaire et l'imaginaire collectif américain..... p. 96.

A – L'acculturation par le bas des théories du complot entourant l'assassinat de JFK : littérature et cinéma..... p. 99.

B – Le 11 Septembre dans la culture populaire : l'exemple du traitement télévisé des attaques..... p. 105.

Chapitre 2 : La sous-culture conspirationniste des minorités ethnoculturelles aux États-Unis. L'exemple des afro-américains..... p. 111.

I – L'omniprésence du corps dans les légendes urbaines afro-américaines. La thèse dominante d'une dépopulation noire en marche..... p. 114.

II – Le sida comme thématique principale de la sous-culture conspirationniste afro-américaine. Le gouvernement maître d'œuvre d'un « génocide noir »..... p. 119.

III – Nation of Islam : afrocentrisme dévoyé et antisémitisme conspirationniste..... p. 123.

A – La naissance de Nation of Islam : Wallace Fard Muhammad et Elijah Muhammad : nationalisme noir et antisémitisme conspirationniste..... p. 124.

B – Louis Farrakhan et les mutations contemporaines de l'activisme afro-américain de Nation of Islam..... p. 129.

Partie 2 : Les acteurs du complotisme, leaders conspirationnistes et boucs-émissaires..... p. 135.

Chapitre 1 : leader conspirationniste : entrepreneur politique du complot global. Approche empirique, monographique et idéale-typique..... p. 136.

I – Lyndon LaRouche ou la rhétorique du méga-complot judéo-britannique et ses corollaires antisémites, racistes, homophobes et masculinistes..... p. 136.

A – Lyndon LaRouche et le mythe de la synarchie judéo-britannique..... p. 137.

1°) Les origines économiques du complot britannique..... p. 139.
2°) Les racines philosophiques et politiques de la synarchie..... p. 141.
3°) « La vérité à propos d'Hitler » : l'oligarchie conspirationniste britannique maître d'œuvre de la Seconde Guerre Mondiale..... p. 148.
4°) « Elizabeth II, reine des juifs » et du narcotrafic : de l'anglophobie à l'antisémitisme..... p. 152.

B – Antisémitisme, racisme, homophobie et masculinisme, comme corollaires au complot global chez Lyndon LaRouche..... p. 153.

1°) L'antisémitisme conspirationniste et le négationniste de Lyndon LaRouche..... p. 155.
2°) Dès « sous-hommes » au « singe Obama » (1973 – 2013) : 40 ans de racisme larouchiste..... p. 160.
3°) Des théories homophobes et concentrationnaires autour de la question du sida..... p. 162.
4°) La diabolisation des femmes : le masculinisme de LaRouche..... p. 164.

II – Le conspirationnisme ufologique *new age* de David Icke : le méga-complot reptilien..... p. 169.

A – Une anthropologie *new age* du complot chez David Icke : dimension ésotérique, archéologie et déconstruction..... p. 170.

B – La thématique de la synarchie reptilienne comme complot global..... p. 176.

1°) Les origines et l'immoralité des lignées reptiliennes conspirationnistes..... p. 176.
2°) Le Nouvel Ordre Mondial comme conspiration reptilienne globale ou le contrôle des populations en vue de l'établissement d'un État orwellien..... p. 180.
3°) L'assassinat de Diana comme manifestation exemplaire du méga-complot..... p. 183.

C – Le populisme antisioniste radical de David Icke comme synthèse conspirationniste ufologique originale..... p. 186.

1°) Conspirationnisme ufologique et antisémitisme, grille d'analyse idéale-typique..... p. 187.
2°) Le populisme antisioniste radical de David Icke comme synthèse conspirationniste originale..... p. 188.

III – Leader conspirationniste approche idéale-typique..... p. 191.

A – Le leader conspirationniste comme prophète charismatique wébérien..... p. 194.

B – Le leader conspirationniste comme leader populiste..... p. 200.

1°) La rhétorique populiste, un mal démocratique..... p. 200.
2°) Le populisme : *le* peuple contre *les* élites..... p. 202.
3°) Populisme et conspirationnisme : deux phénomènes sociaux en interaction..... p. 205.
4°) Populisme et conspirationnisme : deux caractéristiques typiques. La perversité sexuelle des conspirateurs et le rejet des sciences « officielles »..... p. 206.

Chapitre 2 : Les boucs-émissaires traditionnels aux États-Unis..... p. 212.

I – Le complot jésuite : idéal-type du mythe conspirationniste moderne..... p. 213.

A – La conspiration globale jésuite en France et aux États-Unis : éléments factuels... p. 213.

B – Le complot jésuite comme paradigme du mythe conspirationniste moderne : représentations et fonctions..... p. 216.

II – Des sociétés secrètes agissant dans l'ombre : francs-maçons et Illuminatis..... p. 222.

A – La période révolutionnaire atlantique et l'émergence du mythe du complot maçonnique-Illuminati : une hybridation originaire..... p. 223.

B – Le mouvement antimaçonnique des années 1820-1830 comme expression du *style paranoïaque* : un tropisme néoconservateur inopérant..... p. 229.

C – Francs-maçons, Illuminatis et extraterrestres : le mythe contemporain du méga-complot..... p. 237.

III – Des groupes ouverts jugés subversifs et séditieux : juifs et communistes comme ennemis de l'intérieur..... p. 240.

A – De la « Peur Rouge » à la mouvance Tea Party : près d'un siècle d'anticommunisme conspirationniste..... p. 241.

1°) La « Peur Rouge » ou l'anticommunisme comme expression sociopolitique d'un nativisme américain..... p. 242.
2°) La chasse aux sorcières et le maccarthysme (1947-1957) : une décennie conspirationniste anticommuniste au cœur de l'appareil d'État..... p. 248.
3°) La mouvance Tea Party : anticommunisme et nativisme conspirationnistes contemporains..... p. 261.

B – Le complot juif et ses hybridations..... p. 277.

1°) Les origines problématiques de l'antisémitisme américain : la controverse autour du Parti Populiste..... p. 279.
2°) L'âge d'or du complot juif mondial : du *Juif International* au Grand Procès en Sédition de 1944..... p. 283.

Partie 3 : Les fondements d'une culture politique et populaire conspirationniste ..... p. 295.

Chapitre 1 : L'anti-étatisme et l'anti-intellectualisme comme explication structurelle de l'ancrage du phénomène conspirationniste..... p. 296.

I – Les fondements du radicalisme anti-étatique : de la Révolution Américaine au scandale du Watergate. Le gouvernement contre le peuple..... p. 297.

A – La Révolution Américaine et les principes du *Self government* : l'État liberticide et l'exaltation d'une culture paroissiale..... p. 297.

1°) Les fondements révolutionnaires de l'anti-étatisme américain..... p. 298.
2°) Le libertarianisme, un courant de pensée anti-étatiste aux fondements individualistes..... p. 299.
3°) L'anti-étatisme radical de droite : une culture paroissiale conspirationniste, l'exemple du Posse Comitatus..... p. 304.

B – L'État conspirationniste : l'Administration contre son peuple, l'exemple de la théorie *Black Helicopters*..... p. 308.

1°) La conspiration des Hélicoptères Noirs : fondements et exemples..... p. 309.
2°) Le mythe des camps de concentration gouvernementaux et du contrôle mental des populations..... p. 313.

C – Quand l'État dérape. La conspiration d'Aaron Burr et le scandale du Watergate..... p. 317.

1°) La conspiration d'Aaron Burr : la volonté sécessionniste de l'ancien Vice-Président..... p. 318.
2°) Le scandale du Watergate, l'État contre les libertés fondamentales..... p. 320.

II – Un anti-intellectualisme culturel inhérent aux théories du complot..... p. 323.

A – La représentation de l'intellectuel : dénigrement, suspicion et accusations conspirationnistes..... p. 324.

B – Le poids de la religion évangélique : un mouvement anticulturel propice au développement du conspirationnisme..... p. 328.

1°) Le Grand Réveil religieux ou la victoire idéologique des fondamentalistes évangélistes..... p. 329.
2°) Le triomphe du primitivisme : revivialisme et repli sectaire sur la Bible..... p. 332.
3°) Du rejet de la modernité libérale à la formulation de thèses conspirationnistes..... p. 335.

C – L'anti-intellectualisme inhérent au monde des affaires : le business contre l'intellect..... p. 340.

D – L'épreuve démocratique : anti-intellectualisme et conspirationnisme..... p. 346.

1°) L'échec des Réformateurs : la mise à l'écart durable des intellectuels des pouvoirs politiques..... p. 348.
2°) La montée des experts et le mythe d'une confiscation du pouvoir par une oligarchie conspirationniste..... p. 352.

Chapitre 2 : L'importance des sociétés secrètes, des « super-comités » et des mafias dans le développement d'une culture conspirationniste..... p. 357.

I – L'ampleur des sociétés secrètes et des super-comités : entre occultisme et mythe de la synarchie..... p. 356.

A – Qu'est qu'une société secrète ? Éléments de théorie et de définition..... p. 358.

1°) L'importance pionnière de Georg Simmel dans l'étude des sociétés secrètes..... p. 358.
2°) La typologie conspirationniste de Pierre Mariel : les sociétés secrètes dirigent le monde..... p. 363.

B – L'importance et l'ancrage des sociétés secrètes et des fraternités : le mythe d'un pouvoir synarchiste occulte..... p. 366.

1°) La fraternité des Présidents : les Skull & Bones de Yale ou le mythe d'une secte occultiste omnipotente..... p. 367.
2°) La conspiration sataniste des puissants : le Club des Bohémiens..... p. 372.

C – Banques et « super-comités » : ils savent tout, dirigent tout et contrôlent tout..... p. 378.

1°) La thématique des *banksters* « conspira-sionistes »..... p. 378.
2°) Les super-comités contre la démocratie et le peuple..... p. 381.

D – Des sociétés secrètes dénonçant le complot global : le Ku Klux Klan et la John Birch Society..... p. 382.

1°) Le Ku Klux Klan : le chevalier du suprématisme blanc..... p. 383.
2°) La John Birch Society : l'obsession du complot communiste et de ses hybridations p. 395.

II – La mafia comme symbole d'un pouvoir politique et économique occulte..... p. 400.

A – Les origines italiennes du paradigme mafieux..... p. 402.

B – Des liens complexes et inextricables entre mafia, politique et économie favorisant la formulation de théories du complot : l'idéal-type new-yorkais..... p. 405.

1°) L'immigration italienne et l'apparition des mafias..... p. 407.
2°) Le contrôle social, politique et économique exercé par la famille Lupollo sur la ville de New York..... p. 410.
3°) Les cinq familles de la Commission : le crime organisé à New York après 1930..... p. 412.
4°) Les valeurs de la mafia, un système de normes propice au développement d'interprétations conspirationnistes..... p. 415.

C – La mafia dans la culture populaire, un pouvoir criminel occulte et omnipotent : impacts et représentations..... p. 419.

Chapitre 3 : Une culture populaire du complot. Le rôle des mass-médias dans la diffusion et la légitimation du conspirationnisme..... p. 422.

I – Le discrédit des « médias officiels », agents au service du méga-complot..... p. 423.

A – Le discrédit général des médias, le terreau du conspirationnisme. États-Unis – France, approche croisée..... p. 424.

B – Le rejet des médias officiels : des agents au service du complot global..... p. 427.

II - Les années 2000 : le complot s'affiche partout sur internet..... p. 428.

A – Internet un média libre et facile d'accès à résonance mondiale : considérations techniques..... p. 429.

1°) Internet et épistémologie : nivellement des vérités et de savoirs, un foyer de pseudos-experts..... p. 430.
2°) Le développement du conspirationnisme sur Internet, assouplissement des supports et des contenus..... p. 431.

B – Le web et la blogosphère conspirationniste : essai de classification idéale-typique..... p. 434.

1°) Les généralistes de la conspiration..... p. 434.
2°) Les supports conspirationnistes thématiques..... p. 436.
3°) Les supports apologétiques d'un leader conspirationniste donné..... p. 438.
4°) Les supports diffusant de manière contingente du contenu conspirationniste..... p. 440.
5°) Les supports combattant les théories du complot..... p. 442.

C – Internet, instrument du complot global : l'exemple de la *Facebook Conspiracy Theory*..... p. 444.

III – La rhétorique conspirationnisme sur le petit écran : séries télévisés et journalisme politique..... p. 449.

A – *X-Files*, *Invisible Man*, deux séries télévisées conspirationnistes..... p. 450.

1°) *X-Files, Invisible Man*, deux séries conspirationnistes : éléments factuels..... p. 450.
2°) Analyse de la rhétorique, de la scénarisation et des procédés d'adhésion au conspirationnisme à la télévision..... p. 452.

B – Le journalisme politique conspirationniste : Pat Buchanan..... p. 455.

IV – La conspiration expliquée aux adolescents : littérature et jeux conspirationnistes..... p. 462.

A – Le renouveau de la littérature conspirationniste : *Anges & Démons* et *Da Vinci Code*, le diptyque de Dan Brown..... p. 463.

1°) *Da Vinci Code* ou la reprise de thématiques conspirationnistes classiques : l'Or de Rennes, la filiation du Christ et *L'énigme Sacrée*..... p. 464.
2°) Le recours à des procédés rhétoriques d'adhésion : La *faction* ou la fiction comme réalité historique..... p. 466.

B – *Illuminatis* et *INWO, Illuminatis New World Order*, jeux conspirationnistes adolescents..... p. 469.

Conclusion générale..... p. 472.

Annexes..... p. 481.

Bibliographie sélective..... p. 523.

Bibliographie thématique..... p. 526.

Table des matières..... p. 584.

VU :

Le Directeur de Thèse
(Nom et Prénom)

VU :

Le Responsable de l'École Doctorale

VU pour autorisation de soutenance

Rennes, le

Le Président de l'Université de Rennes 1

Guy CATHELINEAU

VU après soutenance pour autorisation de publication :

☐ Avec modifications ☐ Sans modifications

Le Président de Jury,
(Nom et Prénom)

Si modifications à faire, validation par le directeur de thèse du manuscrit corrigé avec attestation

Résumé :

Du 11 septembre aux extra-terrestres, des camps de concentration américains à l'assassinat de Kennedy, cette thèse a pour objectif d'éclairer sous un angle sociopolitique les fondements, les mécanismes et les enjeux de la pensée conspirationniste aux États-Unis depuis la révolution jusqu'à nos jours. S'il ne s'agit pas de dresser un catalogue exhaustif de toutes les théories du complot en vogue, le but demeure de démontrer que le conspirationnisme est un véritable fait social aux États-Unis, un élément de culture politique et populaire. Cette thèse se propose alors d'étudier les rouages et les origines du conspirationnisme sous trois aspects différents et complémentaires qui forment un *triangle*. D'abord, sous l'angle factuel, c'est-à-dire en étudiant les thèses du complot relatives à un événement extraordinaire (9/11, assassinat de JFK, etc.). Ensuite, sous l'angle des acteurs du conspirationnisme : les leaders conspirationnistes (LaRouche, Icke, etc.), les citoyens enquêteurs et les boucs-émissaires (communistes, juifs, illuminatis, etc.). Enfin, sous l'angle culturel en mettant en perspective le conspirationnisme avec la culture américaine : l'anti-étatisme, la présence de mafias ou encore le cinéma de masse.

Summary :

From 9/11 to UFOs, from American concentration camps to the Kennedy's assassination, this dissertation aims to enlighten, through a sociopolitical analysis, the grounds, the mechanics and the goals of the conspiratorial thought in the United States since the Revolution. Even Though it is no question to draw an exhaustive catalog of each and every conspiracy theory, I would stress that conspiracism is part of the American political and popular culture. Then, this dissertation studies the origins and the developments of conspiracism through three complementary focuses. First, a factual approach which dwells on specific conspiracy theories such as the 9/11 attacks or the assassination of Kennedy. Secondly, I will come on the actors of conspiracism : the conspiracist leaders (LaRouche, Icke) the citizens sleuths and the scapegoats (Communists, Jews, Illuminatis). Finally, under a cultural angle, I will outlook conspiracism and the American culture of anti-statism, the presence of mafias or the role of mass-medias.